



6.08.
Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.

Folio

1551

BV 2185 L6
Louvet, Louis-Eug ene.
Les missions catholiques au
XIXme si ecle



LOUIS - EUGÈNE LOUVET

des Missions Étrangères de Paris

Missionnaire en Cochinchine Occidentale.

Les
Missions
Catholiques
au XIX^{me} siècle.

OUVRAGE RICHEMENT ILLUSTRÉ DE PLUS DE 200 GRAVURES.

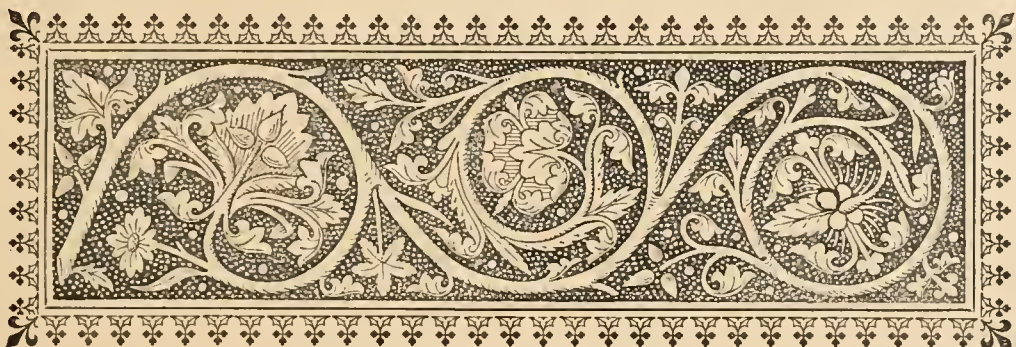
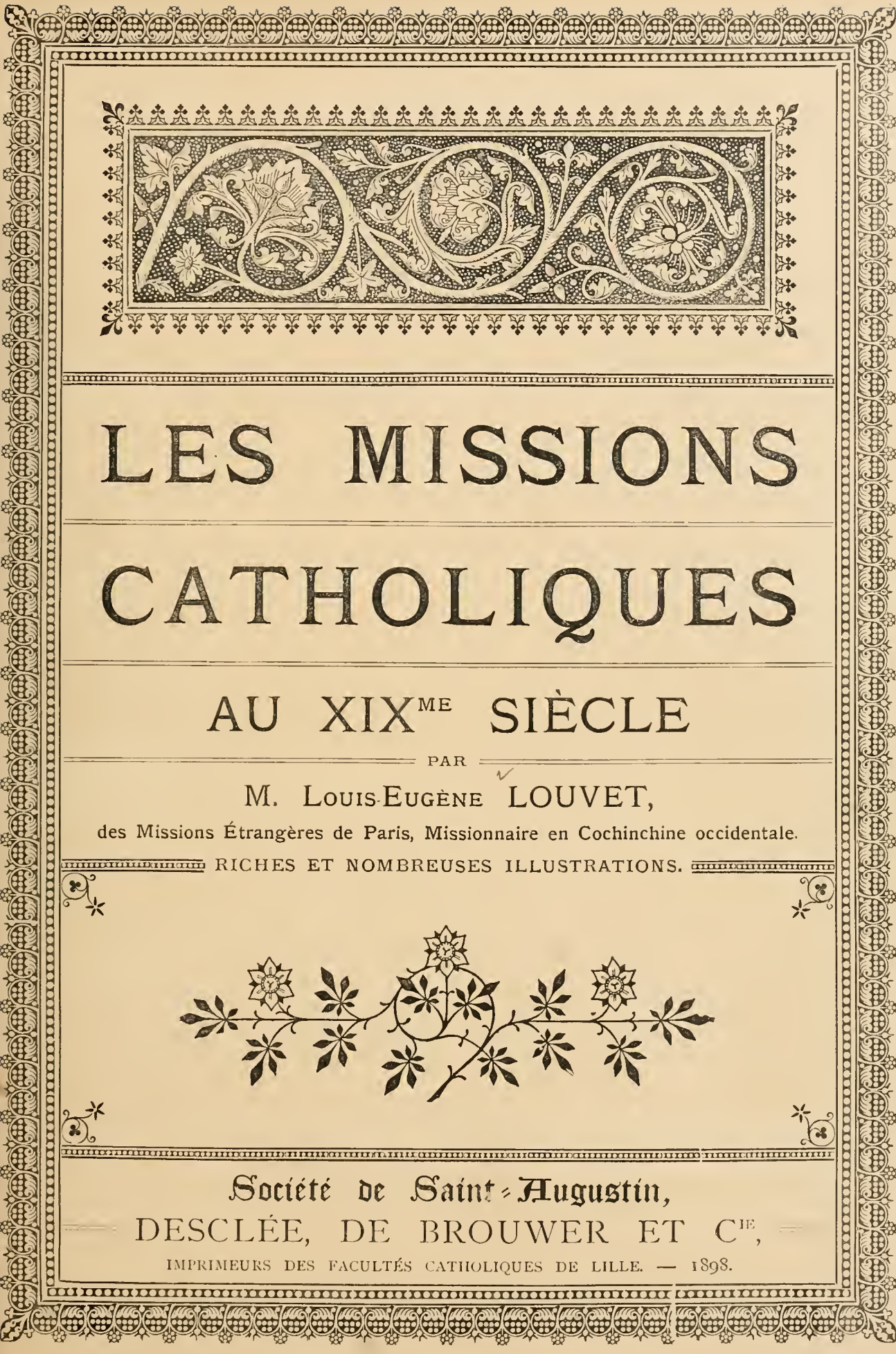


Société de Saint Augustin, Desclée, De Brouwer et C^{ie}.



LES MISSIONS CATHOLIQUES

AU XIX^{ME} SIÈCLE.



LES MISSIONS CATHOLIQUES

— PAR —
AU XIX^{ME} SIÈCLE

M. LOUIS-EUGÈNE LOUVET,

des Missions Étrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

— RICHES ET NOMBREUSES ILLUSTRATIONS. —



Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

IMPRIMEURS DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE. — 1898.



BEATÆ ET IMMACULATÆ

MARIÆ

REGINÆ APOSTOLORUM

EJUSQUE S. SPONSO

JOSEPH

MISSIONUM PATRONO





— Sa Sainteté le Pape LÉON XIII. —

Bref de Sa Sainteté

à propos de la publication de l'ouvrage

« Les Missions catholiques au XIX^{me} siècle. »

A NOTRE CHER FILS, le Directeur du Journal « LES MISSIONS CATHOLIQUES, » Prélat de la Maison Pontificale.

LEO P. P. XIII.

DILECTE Fili, salutem et apostolicam benedictionem. — Certiores facti edendam typis esse HISTORIAM APOSTOLATUS CATHOLICI SEculo XIX VERTENTE, quam vir illustris e Parisiensi Missionum Exterarum Seminario diligenter ornatèque conscripsit, haud exiguum eo nuntio lætati sumus. Agitur enim de vulgando opere apprime utili, tum quod natum est expeditiones sacras fovere, propositis tot virorum insignium factis laboribusque fortiter exantlatis, quibus primum est cieri animos ad imitandum; tum præsertim quod Apostolicæ Sedi laudi vertit, quæ, pro demandato sibi a Christo Servatore munere, nunquam destitit gentes omnes docere atque oves, quæ nondum essent ex ovili Christi,

LÉON XIII, PAPE.

AHER Fils, salut et bénédiction apostolique. — La nouvelle de la publication d'une HISTOIRE DES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX^{ME} SIÈCLE, œuvre consciencieuse et distinguée d'un missionnaire éminent du Séminaire des Missions Étrangères de Paris, nous a causé une grande joie. C'est en effet un ouvrage dont la diffusion sera extrêmement utile. Il a pour but de développer les missions apostoliques en rappelant les grandes actions des apôtres, leurs labeurs, leur vaillance; et certes rien n'est plus capable d'inspirer le désir de les imiter. Mais surtout il exalte ce Siège Apostolique qui, selon le commandement du Christ Rédempteur, n'a jamais cessé d'enseigner toutes les nations, invitant à entrer et introduisant

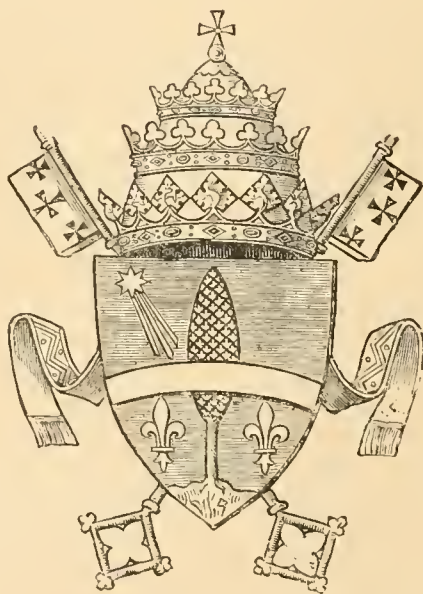
ad illud invitare atque adducere. Consociationi igitur quæ in Galliis præest catholicis expeditionibus iuvandis, cuius studio liber in lucem profertur, meritas impertimur laudes. Tibi vero, dilecte Fili, atque omnibus qui tecum strenue adlaborant, præcipue autem ipsius libri auctori, paternæ Nostræ benevolentiae testem apostolicam benedictionem amantissime elargimur.

Datum Romae, apud S. Petrum, die III Decembris MDCCCXCIV, Pontificatus Nostri anno decimo septimo.

dans le bercail du Christ les brebis qui n'en font pas encore partie. Aussi nous comblons d'éloges mérités l'Œuvre qui, en France, prête aux missions catholiques un concours si précieux, et par les soins de laquelle ce livre est publié. A vous, cher Fils, et à tous vos zélés collaborateurs, particulièrement à l'auteur de ce livre, Nous accordons très affectueusement, comme gage de Notre bienveillance paternelle, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 3 Décembre de l'année 1894, de Notre Pontificat la dix-septième.

LÉON XIII, PAPE.



Approbations.

Lettre de Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Lyon à Monsieur le Directeur des « MISSIONS CATHOLIQUES. »

ARCHEVÊCHÉ

DE
LYON.

MON CHER AMI,

En voyant approcher la fin de ce siècle, de nombreux écrivains ont essayé déjà d'en résumer les actes les plus importants ; ils rappellent avec un légitime orgueil les noms des hommes qui se sont illustrés : guerriers, magistrats, savants, hommes d'État, industriels, littérateurs, poètes, etc., formant une pléiade capable de fixer l'attention des contemporains et de provoquer l'admiration de l'avenir. Ils énumèrent, avec complaisance, cette longue série de découvertes et d'inventions qui, en facilitant les relations, en multipliant le bien-être, ont transformé la vie sociale.

Nous saluons avec respect toutes ces illustrations, gloires de leur Patrie, et lorsque la mémoire de ces Hommes réveille des souvenirs de bienfaisance, d'œuvres utiles, nous reconnaissons en eux les instruments de la Providence divine.

Grâces soient rendues à Dieu, Roi immortel des siècles ! c'est bien cette Providence disposant tout en ce monde avec douceur et atteignant son but avec puissance, qui a mené les hommes pendant ce XIX^e siècle si tourmenté.

Les sages le constatent et le comprennent ; en étudiant ce passé, ils reprennent confiance pour l'avenir. Tua, Pater, Providentia gubernat.

Mais sur ce théâtre immense où l'humanité vit et travaille, où les générations se succèdent, il est une société dont les intérêts ne se rattachent à la terre que pour préparer une vie future ; voyageuse en ce monde, l'Église catholique traverse les siècles, mêlée à ce tourbillon des affaires, des commotions politiques, des luttes de tous genres ; elle aussi a son histoire, et, depuis le jour où son divin Fondateur lui a dit dans la personne des apôtres : Allez, enseignez... je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, elle marche sans s'inquiéter des obstacles multipliés sur sa route, et sa vie propre est un apostolat continu.

Quel a été cet apostolat pendant ce siècle qui s'achève ? quelle a été la vie de l'Église catholique au point de vue spécial des Missions ?

Il était juste que ces questions fussent posées et résolues. L'apologétique a inspiré de grands travaux pendant ce XIX^e siècle ; écrivains et orateurs ont combattu le bon combat et remporté maintes victoires. Mais les faits ont une éloquence plus puissante que les écrits et les discours. Il fallait les présenter à toutes les intelligences droites et aux cœurs de bonne volonté.

C'est le récit admirable des œuvres, des travaux de nos missionnaires pendant ce siècle que vous offrez, non seulement aux catholiques, mais à toutes les âmes de bonne foi.

L'Église, vivante de sa vie divine, peut présenter, elle aussi, au monde, les noms de ses héros, de ses martyrs.

Aujourd'hui, comme à ses premiers jours, elle affirme sa jeunesse perpétuelle et sa mission infaillible ; à l'heure où l'impiété du XVIII^e siècle, rappelant les audaces des anciens persécuteurs, proclamait la fin du catholicisme, Dieu suscitait des légions d'Apôtres, et l'Église les envoyait aux quatre coins du monde porter le bienfait de la civilisation avec les lumières de la Foi.

Quelle noble histoire ! quelle réponse victorieuse aux insultes des athées ! et quelle consolation fortifiante pour les enfants de Dieu !

Il nous est très doux, en lisant ces pages, de reconnaître la part glorieuse de notre France dans cet apostolat. Oui, il est encore vrai, et daigne Dieu nous conserver cet honneur ! il est vrai que, dans ces régions lointaines, nos missionnaires, en arborant la Croix, ont tellement servi et honoré la France, que, pour tous ces peuples, catholique et français, c'est tout un.

Je remercie Monsieur l'abbé Louvet, missionnaire à Saïgon, d'avoir conçu la pensée du travail que vous nous offrez. Prêtre du diocèse d'Orléans, il honore ce cher diocèse.

Mais il appartenait à Lyon, berceau glorieux de la Propagation de la Foi, de recueillir les documents nécessaires pour composer cette œuvre magistrale, et de les publier avec le soin et l'éclat qu'ils méritent.

Par la direction donnée à ce travail, vous couronnez ainsi, cher Monseigneur, la collection si importante et si appréciée des Annales et des Missions Catholiques.

Je suis certain que cet ouvrage, vrai monument

religieux, sera accueilli avec bonheur dans nos familles chrétiennes ; cette lecture, comme une prédication, éveillera, dans les âmes, les saintes ardeurs de l'apostolat. Le sang des martyrs, répandu dans ces dernières années, sera une semence d'apôtres ou, du moins, tous les enfants de l'Église comprendront, en parcourant ces pages, que tous, sans exception, doivent être apôtres par la prière et par l'aumône.

C'est bien là le but de cette publication ; c'est le vœu de votre cœur et du mien !

JESU, Magister apostolorum, fortitudo martyrum, mis. nobis. Maria, Regina apostolorum et martyrum, o. p. n.

Je vous remercie, cher Monseigneur, l'expression de mon respectueux et paternel dévouement.

† PIERRE, CARD. COULLIÉ,
Archevêque de Lyon et de Vienne,
Primat des Gaules.

ARCHEVÊCHÉ Paris, le 26 novembre 1894.

DE
PARIS.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Je vous remercie des fascicules du grand ouvrage que vous avez bien voulu m'adresser. Je suis heureux d'encourager un travail aussi important dans lequel vous avez exposé avec exactitude les résultats de l'Apostolat au XIX^e siècle. Je ne puis donc que bénir votre œuvre et en souhaiter la diffusion.

Veuillez agréer, cher Monsieur l'Abbé, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† FR., CARDINAL RICHARD,
Archevêque de Paris.

Lettre de Son Éminence le

CARDINAL PERRAUD, Évêque d'Autun,

Membre de l'Académie française.

Comment ne point applaudir à l'idée d'avoir groupé dans un seul volume les progrès accomplis depuis le commencement du siècle par les Missions catholiques ?

Rien n'est plus propre à donner une juste idée de la féconde activité de l'Église. On la voit à l'œuvre dans toutes les parties du monde, réalisant à la lettre le mandat qu'elle a reçu de son divin Fondateur : « Prêchez l'Évangile à toutes les créatures » humaines ; baptisez-les au nom du Père, du Fils » et du Saint-Esprit ; enseignez-leur à observer » tout ce que je vous ai révélé et commandé. »

Où, sous toutes les latitudes, et dans les états de société les plus différents ; depuis l'Océanie sauvage et la très libre Amérique, jusqu'aux immenses contrées qui subissent encore le lourd et morne despotisme des souverains de la Chine et de la Corée ; en dépit des révolutions et des guerres qui, trop souvent, au sein de notre vieille Europe, ont agité, divisé, affaibli les peuples chrétiens, l'Église a poursuivi sans relâche l'évangélisation des nations infidèles. Elle y travaille sous les glaces du pôle arctique comme dans ces vastes régions de l'Afrique équatoriale, où les ardeurs du soleil n'empêchent pas ses messagers d'aller porter la bonne nouvelle.

Pour suffire à ce labeur, qui va grandissant chaque jour, elle forme partout, mais particulièrement dans notre France bien-aimée, des apôtres au cœur ardent, au dévouement infatigable. Comme ces « anges rapides » dont parle Isaïe, elle les envoie à ces races infortunées, qui ne connaissent pas encore Jésus-Christ, et n'ont trop souvent sur Dieu que les idées les plus grossières et les plus erronées.

Dire adieu à la famille, quitter la patrie, faire bon marché de sa santé et de son repos, se tenir toujours prêt à couronner toutes ces immolations par l'effusion de son sang, si l'honneur de la Foi réclame ce témoignage : tel est le magnifique spectacle que ne cessent de nous donner ces jeunes hommes qui s'enrôlent chaque année, avec un si généreux empressement, dans l'apostolat militant des Missions Étrangères.

Déjà, bon nombre d'entre eux ont vu se réaliser le vœu sublime qu'ils avaient porté au pied des saints autels, le jour où ils avaient pris congé de leurs parents, de leurs maîtres, de leurs condisciples, de leurs amis. Ils ont cueilli la palme du martyre.

Les autres, dans des conditions moins éclatantes, mais peut-être aussi méritoires, pratiquent cette « mort quotidienne » de la patience et du renoncement que saint Paul s'estimait heureux de souffrir, et qui rend leur prédication si efficace en faisant des continuels sacrifices de l'apôtre le commentaire le plus persuasif de sa parole.

Sur ceux qui meurent prématurément dans la violence des tourments, ou dans les consommations de la fatigue, comme sur ceux qui continuent à travailler et à se dévouer, Dieu a répandu les grâces les plus abondantes.

L'Évangile aura fait en ce siècle d'immenses conquêtes. Ce beau livre les expose et les rend, pour ainsi dire, sensibles, à l'aide des statistiques sommaires qui mettent en regard, pour chaque Mission, les chiffres comparatifs de ses évêques, de ses prêtres et de ses fidèles en 1800 et en 1890.

Si ces résultats sont de nature à encourager tous ceux qui, de leurs prières ou de leurs aumônes, s'efforcent d'avoir part aux travaux et aux mérites des missionnaires, ils sont également bien propres à fortifier notre foi et à nous rassurer contre les menaces des ennemis du christianisme. Ils voudraient faire croire que l'heure de leur triomphe

est prochaine et que leur positivisme athée sera bientôt devenu le maître du monde.

Pendant ce temps, les phalanges apostoliques deviennent plus nombreuses ; de nouveaux espaces s'ouvrent devant les pas de ces hommes pacifiques et intrépides qui, fidèles à la tactique des premiers apôtres de l'Évangile, donnent ce qu'ils ont et se donnent eux-mêmes pour la rédemption des âmes. Ils sèment dans la sueur et dans le sang ; les moissons grandissent et mûrissent. Ces jours derniers encore, les fils spirituels du Cardinal Lavergne, les héroïques Pères Blancs, nous criaient de là-bas, des bords des Grands Lacs africains, qu'ils ne suffisent pas à instruire et à baptiser ces catéchumènes de la race nègre, chez lesquels nous voyons s'épanouir et fructifier des vertus comparables à celles de la primitive Église. Chaque année le Vicaire de Jésus-Christ fonde de nouveaux centres de missions, et sa parole ardente porte à ces chrétientés, nées d'hier, ses encouragements et ses bénédictions.

Tout donc, dans ce beau livre, nous rappelle que nous devons être « les fils de la bonne espérance, » et que si nous, les aînés de la famille, nous le voulons énergiquement et persévéramment, et si nous avons le courage de pratiquer les sacrifices nécessaires, nous avancerons l'heure tant désirée où il n'y aura sur notre globe « qu'un seul troupeau et » un seul pasteur. »

Je remercie pour ma part l'humble et zélé serviteur de l'Évangile qui, de la Cochinchine où il se dépense depuis vingt et un ans, nous envoie cet important travail, et je demande à Notre-Seigneur de lui en donner la récompense.

† ADOLPHE-LOUIS,

CARD. PERRAUD,

Évêque d'Autun, Châlon et Mâcon.

LETTRE de Mgr COLOMBERT,

Vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale,
au R. P. LOUVET, à TAN-DINH (Cochinchine).

Saigon, le 15 novembre 1892.

MON CHER CONFRÈRE,

J'ai relu attentivement votre étude sur les Missions Catholiques au XIX^e SIÈCLE. Je la trouve très instructive pour les ouvriers apostoliques, qui y verront comment leurs anciens ont toujours recommencé courageusement l'œuvre de la prédication évangélique, si souvent détruite par la persécution. Elle sera non moins édifiante et encourageante pour les associés de la Propagation de la Foi, qui y trouveront, par des chiffres certains, la preuve éclatante de l'utilité et même de la nécessité absolue

de leurs prières et de leurs aumônes, sans lesquelles à peu près rien de ce grand progrès des Missions dans notre siècle n'eût été accompli. Votre travail me paraît particulièrement intéressant à ce double point de vue.

Mais, disséminé dans un vaste recueil comme les Missions Catholiques, il n'est à la portée que d'un petit nombre de lecteurs. J'approuve donc votre projet de réunir tous les articles publiés par les Missions Catholiques avec ceux qui vont paraître prochainement, pour en faire un volume de propagande, auquel je crois pouvoir prédire un succès d'autant plus certain, que les Missions Catholiques ont bien voulu vous proposer de le prendre sous leur patronage.

Je profite de cette occasion pour vous renouveler, mon cher Confrère, l'assurance de mon respectueux dévouement.

† ISIDORE, Év. de Samosate,
VIC. AP.

ARCHEVÊCHÉ Toulouse, le 22 novembre 1894.

DE
TOULOUSE.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu avec votre lettre les premiers fascicules de l'ouvrage qu'elle m'annonçait.

Avant de vous répondre, j'ai voulu commencer la lecture de ce grand travail, et je me sens pressé, Monseigneur, de vous adresser, avec mes remerciements, mes sincères félicitations. Vous allez nous donner, dans un ordre chronologique et géographique, un résumé aussi instructif qu'édifiant des « Annales de la Propagation de la Foi » et des « Missions Catholiques. »

De tout cœur, je bénis vos nobles efforts : ils prouveront une fois de plus la vitalité toujours féconde de notre Mère la Sainte Église.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† FL., CARDINAL DESPREZ,
Archevêque de Toulouse.

ÉVÊCHÉ Rodez, le 19 décembre 1894.

DE
RODEZ ET DE VABRES.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

C'est vraiment un bien beau livre que vient d'écrire M. l'abbé Louvet sur l'état des Missions catholiques, depuis le commencement du XIX^e

siècle jusqu'à nos jours. Au point de vue ecclésiastique, c'est l'histoire complète des conquêtes de l'Église, de ses travaux, de ses luttes et de ses incomparables dévouements.

Au point de vue social, c'est le récit de tout ce qu'a fait la même Église catholique, pour répandre la civilisation parmi les innombrables peuples que sa charité a pu atteindre, et le tableau de toutes les épreuves qu'elle a dû subir, pour résister aux passions de l'hérésie, aux persécutions des sectes ennemies de Dieu et de son Christ, et enfin à la barbarie des peuplades sauvages, qui, à peu près partout où les missionnaires ont mis les pieds, ont violemment contrarié son action.

Ce grand ouvrage n'est donc pas seulement écrit pour l'édification des âmes pieuses et dévouées à la sainte cause de l'Église, mais aussi pour l'instruction de tous ceux qui désireraient connaître l'histoire universelle de notre temps, les diverses religions qui se partagent le globe, les mœurs et les coutumes des peuples actuels qui l'habitent, l'ethnographie générale de ce siècle, et la géographie civile et physique des divers continents qui composent notre mappemonde.

Je suis donc persuadé que ce vaste travail, qui est le résumé de connaissances variées et d'études faites sur place, aura le plus grand succès ; d'autant plus qu'en sus de ce qu'a d'attachant par sa variété même cette série de tableaux et de récits, l'exécution typographique lui donne un attrait nouveau. Les illustrations, les gravures, la reproduction des sites naturels les plus curieux ou des monuments les plus renommés des divers pays, dont l'auteur a orné ces pages déjà si intéressantes par elles-mêmes, relèvent encore l'intérêt et donnent à son œuvre un charme particulier qui s'ajoute à toutes les autres attractions.

Ce sera un excellent livre de prix à offrir aux enfants et aux jeunes gens désireux de s'instruire tout en s'intéressant, et un volume à mettre sur la table des salons, où il figurera beaucoup plus avantageusement que ne peuvent le faire les frivolités, hélas ! et les dangereuses inconvenances que l'on y voit trop souvent.

Veuillez agréer, cher Monsieur l'Abbé, tous mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

† ERNEST, CARD. BOURRET,
Evêque de Rodez.

ARCHEVÊCHÉ
d'AIX,
d'ARLES ET d'EMBRUN.

Aix, le 10 décembre 1894.

MON BIEN CHER AMI,

Je suis très heureux de vous remercier de votre magnifique envoi : les Missions Catholiques au XIX^e siècle.

Avant de vous répondre, j'ai voulu parcourir ce superbe volume, qui nous fait admirer les conquêtes de l'Église catholique et le courage de nos incomparables missionnaires dans le monde entier.

Rien de plus édifiant, rien de plus encourageant, rien de plus fortifiant pour notre foi. Nous seuls nous possédons la vérité totale, nous seuls nous savons évangéliser et civiliser, parce que toute civilisation vraie repose sur l'Évangile, qui est le sel et la lumière de la terre.

Ce beau livre démontre, entre mille, que c'est bien à nous, à nos prêtres, à nos apôtres qu'il a été dit : *Ite, docete omnes gentes*. Nos missionnaires n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais d'aller et d'enseigner, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps.

Mes plus vives félicitations à l'auteur de cette grande œuvre, M. Louvet, œuvre si utile, si bien ordonnée, et si remarquable par son exécution typographique avec ses nombreuses illustrations, qui nous font ainsi connaître et quelquefois reconnaître les personnages, les monuments et les lieux.

Tout vôtre in Christo.

† XAVIER,
Archevêque d'Aix.





PRÉFACE.

« *CE* livre, écrivait Montaigne, à propos de ses *Essais*, est un livre de bonne foy. » J'ai bien envie de prendre pour moi cette devise, et de l'imposer comme épigraphe à ce travail. Bien que j'écrive sur un sujet qui me tient au cœur, et que je traite d'une œuvre à laquelle j'ai consacré le meilleur de ma vie, j'ai la certitude de ne pas m'être écarté de la plus rigoureuse impartialité. L'Église et les œuvres de l'Église sont comme les Papes, au sujet desquels l'illustre de Maistre a dit qu'ils n'ont besoin que de la vérité.

Malheureusement, entre l'Église et la vérité, vient s'interposer trop souvent le nuage des passions humaines. On a à ce sujet, dans le monde, d'étranges idées et des prétentions légèrement exorbitantes. Qu'un catholique expose, avec convenance et modération, ce qui se fait de bien dans son Église, aussitôt il verra s'élever contre lui les défiances de l'incrédulité. C'est bien pis encore si ce catholique est un prêtre, et si, comme j'ai l'intention de le faire ici, il cherche à faire connaître aux indifférents l'œuvre à laquelle il s'est dévoué ; on n'a pas assez d'anathèmes pour le renvoyer au fond de sa sacristie. Un vieux missionnaire qui prétend nous parler des missions ! comprenez-vous cette audace ? Sans doute, il aura quelque chance de connaître le sujet dont il traite ; mais l'impartialité, Messieurs, l'impartialité ! Est-ce qu'un missionnaire, un clérical, peut avoir un jugement désintéressé ? Est-ce qu'un prêtre n'est pas nécessairement un avocat qui plaide dans sa propre cause ? Parlez-moi d'un libre-penseur qui a fait, en quelques semaines, son tour de Chine, du Japon et d'Amérique, qui a tout vu, tout jugé, tout compris, du pont de son navire ou de la véranda de son hôtel. Voilà le guide sûr, grave, éclairé, impartial surtout, quand il s'agit de juger les œuvres de l'Église. M. Renan a découvert, il y a quelque vingt ans, que, pour écrire avec compétence l'histoire d'une religion, il est nécessaire : primo, d'y avoir cru, secundo, de n'y plus croire. A qui veut juger avec équité les œuvres catholiques, il est donc de la dernière importance de porter au front le signe de l'apostasie ; et c'est aux libres-penseurs seuls, renégats de leur baptême et de leur première communion, qu'il convient de se fier, quand on veut être impartialement renseigné sur tout ce qui concerne les cléricaux et leurs œuvres !

Ainsi raisonne le monde ; ainsi du moins il agit dans la pratique. Pour moi, je le déclare bien haut, je proteste, avec toute l'indignation de ma conscience d'honnête homme, contre de pareilles exclusions. Sur ces questions d'honneur et d'impartialité, j'ai la prétention de ne recevoir de leçon de personne, encore moins de nos libres-penseurs que des autres. Quoique prêtre, je pense avoir le droit d'être cru aussi bien qu'un voyageur laïque, surtout quand j'ai pris soin de n'apporter que des chiffres sérieux. Je n'accepte pas, pour ma part, de me renfermer dans ma sacristie ; je suis citoyen français, et j'en réclame tous les droits, au même titre que saint Paul se réclamait de son privilège de citoyen romain. J'aime mon pays comme les autres, plus que beaucoup d'autres peut-être ; j'ai donc le droit, comme Français et comme prêtre, de parler d'une œuvre qui sera, dans ce siècle, la gloire de l'Église, et plus particulièrement l'honneur de la France catholique.

Je ne prétends pas d'ailleurs être cru sur parole : je n'avancerai rien que je n'aie

trouvée dans les recueils officiels, les *Annales de la Propagation de la Foi* et celles de la *Sainte-Enfance*, le *Bulletin des Écoles d'Orient*, les *Missions Catholiques*, les lettres et rapports des missionnaires, tous ces vénérables documents qui nous apprennent, jour par jour, les travaux, les souffrances et les victoires de l'apostolat. On aurait mauvaise grâce vraiment à rejeter dédaigneusement de pareils témoignages, dont plusieurs nous sont parvenus scellés du sang des martyrs. Selon le mot de Pascal, « on doit croire des témoins qui se font égorger. »

Du reste, chaque fois que je l'ai pu, j'ai corroboré ce témoignage des vénérables confesseurs du Christ par d'autres témoignages strictement laïques, empruntés le plus souvent à des écrivains protestants.

Quant à la partie statistique de mon travail, j'ai eu recours, chaque fois que cela m'a été possible, aux statistiques officielles ; là où les chiffres officiels m'ont fait défaut, il a bien fallu m'en tenir à ceux qui sont fournis par les missionnaires ; enfin, quand je n'ai pu trouver de chiffres précis, j'ai eu soin d'indiquer par un à peu près, suivi d'un point d'interrogation, celui qui m'a paru approcher le plus de la vérité.

Dans un travail comme celui-ci, qui embrasse la totalité des missions du globe, il est bien difficile qu'il ne se soit glissé aucune erreur, surtout pour les chiffres. A trois mille lienes de toute bibliothèque, il n'est pas toujours commode de se renseigner exactement. Je serais très sincèrement reconnaissant aux personnes qui voudraient bien prendre la peine de me les signaler.

Je me suis proposé, en écrivant ce livre, un triple but :

1^o Répondre à certains préjugés qui, grâce aux jugements précipités de voyageurs malveillants, se sont répandus dans le monde, même dans le monde religieux, au sujet des missions catholiques ; préjugés qu'on a vus se manifester de temps en temps dans les journaux, et même à la tribune des représentants du pays ;

2^o Montrer par des chiffres, aux nombreux catholiques qui s'imposent tant de sacrifices pour soutenir l'œuvre des missions, que leur dévouement a été béni de Dieu et a porté des fruits au centuple ;

3^o Prouver par des faits authentiques, à ceux qui prophétisent chaque jour la mort du catholicisme, que jamais peut-être, depuis les temps apostoliques, l'Église du Christ n'a été plus féconde que de nos jours.

Puisse Notre-Seigneur bénir ce travail, et me faire la grâce d'éclairer les esprits droits et les cœurs de bonne volonté !

E. LOUVET, Missionnaire apostolique.



Chapitre Premier.

ÉTAT DES MISSIONS CATHOLIQUES

AU COMMENCEMENT DU XIX^{ME} SIÈCLE.

LA terre, avec tous les peuples qui la couvrent, est l'héritage imprescriptible du Fils de DIEU. C'est à lui qu'il a été dit : Je te donnerai les nations pour héritage, *Tibi dabo gentes hæreditatem tuam* (Ps. II, 8). Les oracles des prophètes à ce sujet sont innombrables, et la tradition des juifs s'unit à celle des chrétiens pour attester que le Roi-Messie doit régner un jour sur tout l'univers.

C'est pourquoi, quand le Fils de DIEU parut en ce monde, il fit une chose nouvelle, et que personne, avant lui, n'avait osé tenter. Jusque-là, chaque peuple, chaque ville avait ses dieux locaux, indigènes, particuliers ; la religion était affaire de municipe, si l'on peut parler ainsi. JÉSUS, le premier, voulut fonder une religion qui s'étendit à tous les lieux et à tous les temps ; le premier, il osa dire à ses apôtres, en les envoyant à la conquête religieuse du monde : « Allez, enseignez toutes les nations. » (Matth. XXVIII, 19). Et l'œuvre des Missions Catholiques naquit dans le Cénacle, au lendemain du Calvaire, pour de là se répandre par tout le monde et le convertir à la foi du CHRIST.

Aussi, dès le premier siècle, nous voyons se dessiner les linéaments de l'œuvre apostolique. Les apôtres sont tous missionnaires, puisqu'ils sont chargés d'aller porter jusqu'aux extrémités du monde la bonne nouvelle du salut. Néanmoins, la plupart d'entre eux représentent surtout l'élément hiérarchique : Pierre, leur chef, a son siège à Antioche, puis à Rome ; Jacques est le premier évêque de Jérusalem ; Jean est comme le patriarche des sept Églises de l'Asie-Mineure. Mais voici qu'apparaît plus spécialement l'œuvre des missions. Parmi les premiers disciples du CHRIST, DIEU se choisit deux hommes à l'ardeur conquérante ; il commande qu'on les lui réserve pour une œuvre particulière, qu'il leur fera connaître à son heure : *Segregate mihi Saulum et Barnabam, in opus ad quod assumpsit eos* (Act. 13, 2). Voilà les premiers missionnaires aposto-

liques proprement dits, — Paul et Barnabé. Ceux-là n'ont pas de siège fixe, ils ne s'adressent pas à un peuple particulier, ils vont où l'Esprit les pousse, et, en moins de vingt ans, Paul, le plus grand des missionnaires et leur modèle à tous, aura porté le nom de JÉSUS-CHRIST dans l'Asie-Mineure, les îles de la Méditerranée, la Grèce, l'Espagne peut-être, jusqu'à ce qu'il vienne souffrir et mourir à Rome, à côté de saint Pierre, le chef de la hiérarchie, comme pour témoigner de l'union indissoluble qui devra toujours régner entre ces deux grandes forces : le Ministère ordinaire et l'Apostolat.

L'œuvre des missions, ainsi inaugurée dans l'Église dès les premiers jours, ne s'arrêtera plus avant la fin des temps. Au bout de trois siècles, le monde romain est conquis à l'Évangile ; mais en même temps, et comme par surcroît, les prédicateurs ont porté la divine semence bien au-delà des limites où Rome a dû arrêter le vol fatigué de ses aigles : l'Éthiopie, la péninsule Arabique, la Perse, ont entendu leur voix ; ils ont pénétré dans l'Inde, et peut-être même jusqu'à la Chine ; le Scythe barbare les a reçus sous sa tente, et les forêts de la Germanie ont retenti du chant sacré des psaumes ; toute langue connue a balbutié le nom béni du CHRIST. Désormais le mot de saint Paul est devenu une réalité : Dans la foi universelle au Sauveur JÉSUS, il n'y a plus de Juifs ni de Gentils, plus de Grecs ni de Barbares, mais il y a un peuple nouveau, qui grandit chaque jour, et qui demain s'appellera *la Chrétienté*. Et tout peuple qui s'obstinera à rester en dehors de cette famille des nations chrétiennes sera condamné à une irrémédiable décadence ou à une stérile immobilité, jusqu'au jour où, réveillé à la voix de l'apostolat catholique, il se décidera enfin à venir se ranger sous la loi du CHRIST.

Faut-il faire ici la preuve de ce que j'avance ? Prenez le *Planisphère des croyances religieuses et des missions chrétiennes*, et voyez où commence et où finit la civilisation. Aux peuples nés du CHRIST, quelles que soient d'ailleurs leurs défaillances et leurs misères morales, comparez les

nations restées en dehors du christianisme : les musulmans, les brahmanistes de l'Inde, les bouddhistes de Ceylan, les lettrés de la péninsule hindoue, de la Chine et du Japon. Je ne parle pas, et pour cause, des peuplades abruties sous le fétichisme ; ici, tout terme de comparaison fait défaut : c'est la barbarie absolue, la décadence intellectuelle, morale et sociale de l'homme redescendu au-dessous de la brute, jusqu'à faire douter nos libres-penseurs que ces malheureux aient avec nous une origine et des destinées communes.

Ce serait donc une belle et touchante histoire que celle des missions catholiques, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours. Que d'efforts, que de dévouements, que de sueurs, que de sang versé pour propager et affirmer la foi ! Que d'apôtres, que de martyrs, que de saints connus de DIEU, et dont les noms glorieux resplendiront pour la première fois au grand jour des Rétributions !

Mais ce travail serait évidemment trop au-dessus de mes forces. Mon dessein est beaucoup plus modeste, je me limite au XIX^e siècle ; et, sans entreprendre de donner l'histoire complète des missions catholiques pendant cette période restreinte, ce qui exigerait plusieurs volumes, je me propose simplement d'en esquisser les principaux traits, afin de constater le travail fait et les résultats acquis. Pour cela, il faut commencer par dire quelle était, au début de ce siècle, la situation vraie des missions dans les cinq parties du monde, afin de pouvoir comparer en connaissance de cause et voir les progrès obtenus depuis 1800.

* * *

Si l'on veut apprécier équitablement l'état des missions au commencement du XIX^e siècle, il faut se rappeler que l'Eglise catholique sort, à cette époque, d'une crise effroyable. Pie VI vient de mourir prisonnier du Directoire à Valence, et le commissaire de la République, chargé de présider aux obsèques, s'est écrié avec une joie satanique : « Nous avons scellé le cercueil du dernier Pape ; désormais il n'y en aura plus. » La France républicaine a rompu avec l'Eglise ; ses temples sont fermés, le sang des pontifes et des prêtres a coulé à flots sur les échafauds, et les misérables débris de cette illustre Eglise gallicane sont errants sur tous les chemins de l'exil. L'Allemagne, les États héréditaires de l'empereur sont livrés au joséphisme, et l'esprit du schisme a gagné jusqu'au clergé. Les Bourbons d'Espagne et de Naples ont gardé les traditions parlementaires, qui viennent de mener à l'échafaud les Bourbons de France. Ils prétendent être Papes chez eux, et ne cessent de fatiguer de leurs exigences le Père commun des fidèles. Selon le mot si vrai et si méchant de Voltaire, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST est pour eux « un personnage à qui on baise les pieds en lui liant les mains. » Je regarde au-delà, et je ne vois plus

rien. Sur tous les autres trônes de l'Europe, l'hérésie et le schisme sont assis. Jamais peut-être, depuis les jours du Calvaire, l'Eglise catholique ne s'est vue si abandonnée. De son ancienne puissance, il ne lui reste plus rien, rien si ce n'est DIEU, et, au fond d'une obscure cellule du conclave de Venise, un moine inconnu, qui s'appelle Barnabé Chiaramonte, et qui demain sera Pie VII.

On comprend ce que l'œuvre des missions, qui ne vit que de la surabondance des nations catholiques, a dû souffrir d'un pareil état de choses.

D'autres causes encore étaient venues, au dernier siècle, affaiblir l'action de l'apostolat. La ruine de la Compagnie de Jésus, qui marchait incontestablement la première à l'assaut de l'idolâtrie, avait été pour les missions une véritable catastrophe. Comment remplacer, du jour au lendemain, 16.000 religieux expérimentés qui étendaient leur action des rives du Paraguay aux côtes du Japon ? D'autant que les vocations deviennent rares à la fin du XVIII^e siècle. L'esprit du temps, l'esprit de Voltaire et de l'Encyclopédie, s'est glissé, sous des dehors hypocrites, jusque parmi les plus saintes familles religieuses. Avec la foi qui a diminué, la charité d'un grand nombre s'est refroidie. Les grands Ordres de saint Dominique et de saint François, qui, pendant la période du Moyen Age, ont donné à l'Eglise tant d'illustres missionnaires, ne fournissent plus à l'apostolat que de rares recrues.

Pour achever de paralyser l'apostolat, de misérables chicanes ont répandu je ne sais quel esprit de division entre les différentes Sociétés, qui travaillent en commun à l'œuvre des missions. Au lieu de s'aimer comme des frères, on se jalouse ; au lieu de s'éclairer mutuellement, on s'accuse. La malheureuse question des Rites Malabares et Chinois, envenimée surtout par des compétitions d'Ordres et de nationalités, vient, pendant près d'un siècle, de fatiguer Rome et de jeter la discorde parmi les néophytes. A la fin, le Pape, avec son autorité infaillible, a mis un terme à la controverse ; mais, si les esprits sont soumis, les cœurs restent divisés, les froissements subsistent. Au milieu de ces douloureux conflits, que deviennent la charité fraternelle, l'union des cœurs, les féconds labeurs de l'apostolat ?

Enfin la Révolution française vient achever la ruine des missions, en mettant sa main sacrilège sur les anciennes fondations, qui constituent le trésor de l'apostolat catholique et permettent d'entretenir au loin de nombreux missionnaires. Mais d'ailleurs, à quoi bon des fondations quand les hommes font défaut ? La Révolution a fermé tous les séminaires de l'apostolat ; en France, en Italie, en Espagne, elle a dispersé successivement toutes les grandes familles religieuses ; le clergé séculier lui-même a péri en grande partie sur les échafauds, et il lui faudra plus d'un demi-siècle pour reformer ses cadres. Perdus à d'immenses distances, au fond de l'Inde et de la Chine, les rares survivants de l'apostolat s'épuisent avant l'heure

dans un travail disproportionné, et leur voix mourante, qui ne trouve plus aucun écho en Europe, appelle en vain un successeur qui ne viendra point.

Telle est la situation des missions au moment où s'achève le XVIII^e siècle. A raisonner selon les prévisions de la prudence humaine, on peut croire

que l'œuvre de saint François Xavier et de ses glorieux émules est irrémédiablement compromise et que les missions sont perdues. Il faut maintenant entrer dans le détail, et montrer par des chiffres positifs que ce tableau si sombre n'a rien d'exagéré.

MISSIONS D'EUROPE EN 1800.

RRACE au schisme grec et au protestantisme, qui sont venus, dans le cours des âges, briser l'unité de l'Eglise et déchirer la robe sans couture du CHRIST, une grande partie de l'Europe est à reconquérir par le catholicisme. La hiérarchie ayant été détruite partout où domine l'hérésie, ces peuples infortunés sont réduits à l'état de missions, et les catholiques y sont dirigés par des vicaires apostoliques, qui relèvent de la Propagande.

ANGLETERRE ET ÉCOSSE.

AU moment de la Réforme, l'Eglise d'Angleterre comptait 2 archevêchés et 24 évêchés. La hiérarchie catholique finit en ce pays avec Thomas Goldwell, évêque de Saint-Asaph, qui mourut en 1585, à Rome, où il s'était réfugié.

Tout le monde a présente à l'esprit l'épouvantable tyrannie d'Henri VIII, qui, pour se venger de la résistance des Souverains Pontifes à sa passion adultère, arracha violemment l'Angleterre à la communion catholique. Les lois de sang d'Elisabeth, la lâche tyrannie des Stuarts, les fureurs de Cromwell et des Puritains, réduisirent à moins de 40.000 le chiffre des catholiques anglais.

L'Ecosse, à la même époque, se souleva, à la voix du fougueux Jean Knox, contre sa reine légitime, l'infortunée Marie Stuart, qu'elle livra sans pitié aux vengeances de sa bonne sœur, Elisabeth d'Angleterre. L'Ecosse comptait alors 2 provinces ecclésiastiques et 11 évêchés suffragants. La tempête emporta tout, et, pendant un demi-siècle, l'Angleterre et l'Ecosse demeurèrent en dehors de la hiérarchie catholique. De temps en temps, quelque religieux intrépide, quelque Jésuite, traversait le détroit et venait, au péril de sa vie, administrer les sacrements au petit troupeau demeuré fidèle ; mais, entouré de traîtres, dénoncé et traqué de cachette en cachette, il ne tardait pas à tomber aux mains des implacables ennemis de la foi. Après les longues tortures de la prison, il était traîné à Tyburn sur une claie, pendu, écartelé vivant ; et ses membres, exposés tout sanglants aux portes des villes, apprenaient

à tous ce que la Réforme, devenue maîtresse, avait fait de la liberté de conscience et de ce fameux droit d'examen, son principe fondamental.

Néanmoins, au moment où s'ouvre le XIX^e siècle, il est juste de reconnaître que le feu de la persécution est tombé. Depuis longtemps la hiérarchie sacrée est reconstituée. En Angleterre, Grégoire XV a créé, le 13 mars 1623, un premier Vicariat apostolique, qu'Innocent XI a partagé en 1687 entre quatre titulaires : le district occidental, le district de Londres, le district central et le district septentrional. L'Angleterre compte donc, en 1800, 4 évêques, vicaires apostoliques, avec 43 prêtres et environ 90.000 fidèles.

En Ecosse, un décret de la Propagande a institué, en 1653, une Préfecture remplacée en 1695 par un Vicariat apostolique, qui fut divisé, en 1726, entre deux titulaires : le vicaire apostolique des hautes terres et le vicaire apostolique des basses terres (highland et lowland). Par conséquent, en 1800, on trouve, en Ecosse, 2 évêques vicaires apostoliques, 22 prêtres et 30.000 fidèles.

Dans les deux royaumes, nous comptons, à la même époque, 60 chapelles qui se dissimulent au fond des ruelles les plus écartées. Pas un seul édifice religieux digne de ce nom ; pas un collège pour l'éducation catholique de la jeunesse. La Réforme a confisqué les antiques cathédrales, elle a profané les images des saints, elle a renversé le confessionnal et brisé l'autel avec le tabernacle. Les vieilles Universités, filles de l'Eglise romaine, Oxford, Cambridge, ont renié leur Mère, et sont devenues les foyers de l'hérésie. Si les catholiques veulent donner à leurs fils une éducation conforme à leurs croyances, ils sont forcés de les envoyer sur le continent. Aucune sécurité pour les tenants de l'ancienne foi ; le moindre incident peut réveiller les fureurs populaires et les faire expulser de leurs demeures, au cri répété de *no popery*, pas de papisme !

Les lois draconiennes d'Henri VIII et d'Elisabeth subsistent toujours ; par le partage forcé des successions, les grandes familles catholiques sont condamnées à l'instabilité et à la ruine ; par le serment du *test*, les catholiques sont exclus des conseils de la nation et de toutes les charges publiques. Dans cette Angleterre si fière de son libéralisme, les hommes qui sont demeurés fidèles

à la foi de leurs pères sont réduits, à la lettre, à la condition de *parias*.

Je ne parle pas ici de l'Irlande, et voici pourquoi : malgré les terribles dévastations de Cromwell, l'ingratitude des Stuarts et les persécutions des Orangistes, l'Irlande a gardé la hiérarchie avec l'ancienne foi ; elle a conservé, malgré tout, ses 8 millions de catholiques avec ses 4 archevêques et ses 29 évêques. Après s'être épuisé pour entretenir le luxe scandaleux du clergé anglican, que l'Irlandais laisse seul dans ses cathédrales spoliées, ce peuple héroïque, qui meurt de faim, grâce à l'égoïsme de l'Angleterre, trouve encore, dans sa détresse, un morceau de pain pour nourrir ses évêques et ses prêtres. Cette indomptable fidélité lui a permis de ne pas tomber à l'état de mission, ce qui fait que je n'ai pas à m'occuper ici de l'Irlande.

DANEMARK, SUÈDE ET NORWÈGE.

DANS les Etats scandinaves, la position est encore plus triste qu'en Angleterre, car il n'y a plus rien.

En 1536, un même jour vit jeter dans les fers tous les évêques du Danemark, et, avant la fin du XVI^e siècle, le catholicisme était anéanti dans le royaume de saint Canut. Seuls, les étrangers pouvaient assister à la messe, dans les chapelles privées de leurs ambassadeurs. Plus de clergé, plus de hiérarchie. Au commencement du XIX^e siècle, un des évêques de l'Allemagne du Nord était chargé de pourvoir aux besoins religieux d'une centaine de catholiques, épars dans tout le royaume, principalement dans le Sleswig-Holstein.

Même situation navrante en Suède et en Norvège. On sait avec quelle cruauté Gustave Wasa et son fils Eric procédèrent, au XVI^e siècle, à l'extinction du catholicisme dans le royaume de saint Olaf : interdiction absolue de l'ancien culte, bannissement de tout catholique hors du royaume, peine de mort contre tout religieux, tout prêtre, trouvé dans le pays. Quand la petite-fille de Gustave Wasa, la reine Christine, éclairée sur la vérité du catholicisme, voudra revenir à la foi de ses pères, il faudra qu'elle commence par descendre du trône, et qu'elle prenne, comme le dernier de ses sujets, le chemin de l'exil.

Ces lois impitoyables subsistent encore au commencement du XIX^e siècle. Un seul adoucissement y a été apporté. En 1789, Gustave III a permis aux catholiques étrangers, domiciliés dans le pays, l'exercice public de leur culte ; mais l'on a maintenu rigoureusement l'interdiction pour les indigènes d'embrasser le catholicisme, sous peine de l'exil et de la confiscation des biens. En 1800, nous trouvons une centaine de fidèles, éparpillés à travers les deux royaumes de Suède et de Norvège. En présence d'une pareille into-

lérance, le catholicisme, malgré son énergique vitalité, n'a pu se maintenir sur ces rivages désolés de la Baltique.

ALLEMAGNE DU NORD.

DANS l'Allemagne protestante du Nord, la situation est presque aussi triste. La plupart des principautés protestantes appliquent implacablement le fameux axiome du traité de Westphalie : *Cujus regio, hujus religio*, ce qui veut dire que chaque contrée doit suivre aveuglément la religion de son prince. En sorte qu'en moins d'un siècle, on verra, sans que nos grands prôneurs de liberté réclament, un pays, la Prusse, passer successivement, selon le caprice du monarque, du luthéranisme au calvinisme, pour s'en tenir, en fin de compte, au culte évangélique, c'est-à-dire à un accord impossible entre deux cultes et deux dogmes qui hurlent de se voir accouplés. Mais que voulez vous ? C'est la volonté du prince ; il n'y a pas à discuter. Ce que l'on discute, c'est l'omnipotence doctrinale de Rome et la tyrannie sous laquelle elle courbe les esprits qui lui sont soumis !

Comme le catholicisme ne se prête pas facilement à ces compromis de doctrine, il en résulte que, dans la plupart des Etats de l'Allemagne, il est absolument proscrit, et que, dans ceux où l'on veut bien le tolérer, les princes l'ont fait entrer tout doucement dans les rouages administratifs, en le soumettant à une bureaucratie hostile et la plus tracassière qu'il y ait en Europe, ce qui n'est pas peu dire. Or, je ne crains pas d'affirmer que ce second mode de persécution est le plus dangereux pour l'Eglise, et je le prouve.

La sainte Eglise infailible du CHRIST se compose néanmoins d'hommes faillibles, et plus ou moins accessibles aux tentations qui viennent de l'autorité civile. Toutes les âmes ne sont pas héroïquement trempées, et il est bien à craindre que, sous la pression continue du pouvoir, on n'arrive peu à peu à des compromis, disons le mot, à des lâchetés, cent fois plus redoutables pour l'Eglise que l'exil ou la mort ; car la persécution sanglante honore le martyr en ranimant la foi des fidèles, au lieu que la persécution bureaucratique, hypocrite et sourde, déshonore souvent jusqu'à ses victimes.

Sous l'action persévérante de l'administration il se forme bientôt un épiscopat servile, un clergé bâtard, qui ne regarde plus du côté de Rome, mais qui a les yeux fixés sur le moindre chef de bureau, pour savoir ce qu'il doit dire et ce qu'il doit faire.

C'est là, il faut bien le reconnaître, où en est venu, au commencement du XIX^e siècle, le clergé catholique dans l'Allemagne du Nord, et même dans la majeure partie de l'Allemagne demeurée catholique, grâce à l'éducation josphiste du

clergé et à de mauvais choix épiscopaux. Fébrius vient de mourir, après une rétractation plus ou moins sincère ; mais le mal qu'il a fait à l'Eglise d'Allemagne ne sera pas encore guéri au bout d'un siècle. Sur les principaux sièges épiscopaux, nous voyons assis des prélats de famille princière, qui n'ont le plus souvent d'autre titre de vocation que leur naissance et l'influence politique de leurs parents. Qu'on se rappelle ici le congrès schismatique tenu à Ems, en 1787, par les quatre premiers dignitaires de l'Eglise d'Allemagne, dans l'intention hautement avouée de rompre avec Rome, et d'établir, sous le nom d'Eglise nationale, une sorte de protestantisme bâtard.

Quelle est au juste, en 1800, la situation numérique des catholiques dans l'Allemagne du Nord ? En mettant à part 5.000.000 de catholiques dans les évêchés des bords du Rhin, qui formeront bientôt la Prusse rhénane, et 1.200.000 dans la Silésie et la partie de la Pologne cédée à la Prusse, je crois qu'on s'écartera peu de la vérité en portant à 60.000 le nombre des catholiques allemands répandus dans les principautés protestantes, la Prusse héréditaire, le Wurtemberg, la Saxe, le Hanovre, le duché de Bade et les petites principautés, ce qui fait en tout 6.260.000 catholiques dans l'Allemagne du Nord, sur une population totale de 25.000.000.

L'heure approche où DIEU va réveiller de sa léthargie cette vieille Eglise d'Allemagne. Pendant quinze ans, ce malheureux pays va devenir le champ de bataille de l'Europe. Sous les pas des soldats de Napoléon, toutes les barrières tomberont, tous les cadres seront brisés, une certaine justice se fera, bon gré mal gré. Certes, nos soldats ne sont pas dévots, à cette heure de l'histoire. N'importe, ils serviront d'instruments, aux mains de la Providence, pour rétablir l'exercice public du culte catholique, en bien des endroits où il était proscrit depuis la Réforme. Tout l'état politique de l'Allemagne étant bouleversé, l'ancienne constitution germanique est par terre. C'est l'heure des restaurations et des réparations. Peu à peu, nous verrons cette noble Eglise d'Allemagne se relever de ses abaissements séculaires ; et quand, après la chute du colosse qui l'a démembrée, l'Allemagne politique essaiera de se reconstituer, elle trouvera devant elle l'Eglise catholique debout et débarrassée, au moins en partie, de ses fers. Avec ce minimum de liberté, le catholicisme fera dans l'Allemagne protestante des merveilles. Le jour n'est pas loin où l'un des plus illustres poètes de ce pays, Novalis, terminera une de ses odes par ce cri d'espérance : *En avant vers Rome !* et ce noble appel ne restera pas sans écho.

✠ HOLLANDE. ✠

DE l'Allemagne du Nord, passons à la Hollande ; nous y trouverons l'intolérance protestante, s'étalant avec impudence sur les ruines

du catholicisme. Un ministre anglican, impartial et modéré, le R. docteur Neale, a fait paraître, il y a quelques années, un travail intéressant sur la situation des catholiques hollandais en face de l'hérésie victorieuse ; avec une franchise qui l'honore, il reconnaît que les calvinistes abusèrent impitoyablement de leur victoire. On n'a qu'à se rappeler ici les horreurs de toutes sortes commises, au XVI^e siècle, par les Gueux : spoliation des riches églises, pillage des couvents, destruction insensée des objets d'art, vols, massacres, incendies, les martyrs de Gorcum, et tant d'autres pages sanglantes de l'histoire des calvinistes hollandais. La persécution ne s'arrêta que le jour où les Réformés virent leurs concitoyens catholiques si bien écrasés, qu'ils crurent pouvoir sans danger fermer les yeux sur ces misérables restes de l'ancienne Eglise.

Il en résulte qu'au commencement de ce siècle, la situation des pauvres catholiques hollandais est encore lamentable. Forcés de se cacher de tout le monde, privés de toute influence politique, sevrés de toutes les manifestations extérieures du culte, leur vie religieuse, comme celle des repris de justice, cherche à se dérober à tous les regards. Dans cet ouvrage, dont je viens de parler, le R. Neale fait une description saisissante de la messe catholique, telle qu'elle se célébrait encore en Hollande il y a moins d'un siècle.

Le lieu de la réunion, dans une grande ville comme Amsterdam, par exemple, est la chambre haute d'un cabaret borgne, « A l'Ecu d'or » ou « Au Soleil levant ». A l'imitation de ce qui se passe dans ces bouges infâmes, qui vivent de la clientèle exclusive des forçats en rupture de ban, la maison a tout un système de couloirs, de portes de dégagement, par où, en cas d'invasion de la force publique, les fidèles pourront s'échapper. Avant l'aurore, on les voit arriver, par petits groupes de deux ou trois ; un prêtre, souvent un vieux confesseur de la foi, qui a fait plus d'une fois connaissance avec les prisons, s'est déjà glissé dans la maison, sous un déguisement quelconque. Dès qu'il a revêtu les ornements sacrés, cinq à six béguines, religieuses vivant dans leur famille, viennent se ranger autour de l'autel. En cas d'alerte, chacune d'elles est chargée d'enlever et de faire disparaître quelqu'un des vases sacrés et des ornements du prêtre. Si la police, comme il arrive souvent, fait une irruption subite dans la maison, chacune se saisit à la hâte de l'objet particulier dont elle a la garde ; pendant que le maître de l'auberge, pour gagner du temps, parle à la porte avec les agents, le célébrant s'est déjà glissé dans une cachette ménagée entre deux murs, les fidèles se sont échappés dans toutes les directions. La police en sera cette fois pour ses frais de déplacement.

Le R. docteur Neale, qui nous fait ce triste tableau de la situation des catholiques hollandais en 1800, termine sa narration par la description de quelques-unes de ces catacombes du XIX^e

siècle, qu'il a visitées avec une respectueuse curiosité, et qui subsistent encore çà et là, à l'état de souvenirs, témoignages vivants de l'intolérance calviniste.

Et voilà les hommes qui n'ont pas assez d'anathèmes contre la tyrannie de l'Eglise Romaine !

Il va sans dire que la hiérarchie catholique en Hollande a été brisée par la Réforme. Au contraire, les calvinistes ont favorisé de toutes leurs forces les jansénistes, dans lesquels ils voient, non sans raison, des frères qui n'ont plus qu'un pas à faire pour être à eux. Néanmoins, malgré la protection avouée du gouvernement, nous trouvons, en 1800, cette Eglise en pleine décadence.

Voici, d'après les documents officiels, quelle était, à cette époque, la situation du jansénisme en Hollande.

A Utrecht : 1 archevêque, 24 curés, 2,520 fidèles.

A Harlem : 1 évêque, 24 curés, 2,038 fidèles.

A Deventer : 1 évêque, qui remplit en même temps les fonctions de curé dans l'archidiocèse d'Utrecht, car il n'a pas de troupeau.

Total pour toute l'Eglise janséniste de Hollande :

1 archevêque, 2 évêques, 48 curés, 4,958 fidèles. C'est peu.

Quant aux vrais catholiques, à cause du mystère dont ils sont forcés de s'entourer, on ne trouve leur nombre indiqué nulle part dans les documents officiels de cette époque ; mais en consultant les statistiques postérieures, en tenant compte des accroissements qui ont dû se produire, on peut très approximativement fixer leur nombre, en 1800, à 350.000 catholiques, contre 1.200.000 protestants.

Comme le gouvernement hollandais ne supporte sur son territoire aucun évêque catholique, cette chrétienté désolée est sous la juridiction d'un simple prélat, le chargé d'affaires du Saint-Siège à La Haye ; ce prélat a, au-dessous de lui, 8 archiprêtres, qui ont à leur tour la surveillance de 50 à 60 curés chacun. Le nombre des paroisses catholiques s'élève au total de 463.

❖ CANTONS SUISSES. ❖

Si de la Hollande nous redescendons en Suisse, nous rencontrons encore la persécution, au moins dans une partie du pays.

Plusieurs cantons sont catholiques : ce sont les cinq cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwitz, d'Unterwald et de Zug, avec le Valais, qui, par leur résistance à la tyrannie, ont formé, au XV^e siècle, le premier noyau de la Confédération helvétique. On peut, au point de vue religieux, leur adjoindre les deux cantons de Soleure et de Fribourg, où les protestants ne forment qu'une minorité imperceptible. La population catholique

totale de ces huit cantons s'élève à environ 350.000 âmes, qui jouissent pleinement de la liberté religieuse.

Six autres cantons : Appenzell, les Grisons, St-Gall, Glaris, Argovie et Thurgovie sont mixtes ; la population catholique y est de 190.000 fidèles, contre 220.000 protestants. — Depuis les luttes sanglantes du XVI^e siècle, l'apaisement s'est fait entre les deux partis. Les catholiques ont gardé leurs communautés religieuses, la libre administration de leurs églises ; et pour les questions confessionnelles, il a été sagement établi qu'elles seraient décidées exclusivement par les membres de chaque confession.

Enfin, il y a quatre cantons qui sont entièrement protestants : Berne, Bâle, Zurich et Schaffouse, auxquels il faut ajouter la principauté de Neuchâtel et les villes libres de Genève et de Lausanne, qui ne font pas encore partie de la Confédération. Là, les protestants sont chez eux ; ils ont le nombre, 800.000 protestants, contre une minorité imperceptible de 2.000 catholiques ; ils ont la richesse, l'influence politique, la prépondérance à la diète fédérale. A l'exception de Lucerne, ils occupent toutes les grandes villes de la Suisse, et ils profitent de cette situation privilégiée pour proscrire impitoyablement chez eux l'exercice public du culte catholique. C'est seulement dans les premières années du XIX^e siècle que les premiers prêtres romains pourront se glisser furtivement à Berne, à Bâle, à Neuchâtel, à Lausanne, à Genève, pour y célébrer la messe et administrer les sacrements aux rares catholiques qui habitent au milieu des protestants.

Voici, en résumé, la situation religieuse de la Suisse en 1800 :

Cantons catholiques : 350.000 catholiques, 5.000 protestants.

Cantons mixtes : 190.000 catholiques, 220.000 protestants.

Cantons protestants : 2.000 catholiques, 800.000 protestants.

Total : 542.000 catholiques, et 1.025.000 protestants.

Hiérarchiquement, ce petit troupeau est sous la juridiction des évêques de Coire, de Constance, de Lausanne, de Sion, qui relèvent directement du Saint-Siège.

❖ RUSSIE ET POLOGNE. ❖

CE serait ici le cas de parler des Eglises de Pologne et de Russie ; mais comme elles ne relèvent pas de la Propagande, je n'ai pas nécessairement à m'en occuper dans un travail sur les missions, et l'on comprend les raisons qui me décident à les laisser pour le moment de côté.

Je constate simplement que, d'après les recensements officiels, il y avait, au commencement du siècle :

En Pologne, environ 6.500.000 catholiques des deux rites.
 Dans la Russie » 1.635.490 catholiques du rite latin.
 650.000 cathol. du rite ruthène.
 Total p. tout l'Empire 8.785.490 catholiques.

Aujourd'hui, après la destruction systématique de l'Église ruthène-unie, il reste encore un peu plus de sept millions de catholiques dans l'empire russe. Que DIEU prenne enfin en pitié ce petit troupeau, si durement éprouvé, et qu'il lui rende, avec la liberté religieuse, la paix et la sécurité.

Quant aux 80.000.000 de schismatiques, que rien ne sépare sérieusement de nous, ni pour le dogme, ni pour la discipline, puissions-nous voir se réaliser bientôt les magnanimes espérances du Vicaire de JÉSUS-CHRIST !

La rentrée du peuple russe au bercail de l'unique Pasteur, ce serait, à bref délai, la fin du schisme oriental, qui ne se soutient plus que par les intrigues de la politique, et un événement d'une incalculable portée dans les destinées du monde. Il faut prier et attendre avec patience l'heure de DIEU.

✠ TURQUIE D'EUROPE. ✠

POUR achever ce que j'ai à dire des missions d'Europe, il ne nous reste plus qu'à descendre en Turquie. La situation des catholiques, sans être florissante, y est plus tolérable que dans la plupart des pays soumis au schisme et à l'hérésie. Le fanatisme musulman, arrêté une première fois par le Pape saint Pie V, à Lépante, écrasé définitivement, dans le cours du XVI^e siècle, sous les murs de Vienne, par l'héroïque Sobieski, ne se relèvera pas des coups formidables qui lui ont été portés dans ces deux journées. Désormais l'heure des conquêtes en Europe est passée pour lui, et le Croissant ne fera plus que reculer devant la Croix. Le Turc, tout en continuant d'opprimer le pauvre raïa chrétien, demeuré sous sa dure et capricieuse domination, sent qu'il aura bientôt à compter avec cette force morale de l'opinion, qui sommeille encore, mais qui ne va pas tarder à se réveiller pour lui faire expier chèrement les insolents triomphes du passé. Généralement, il respecte l'autonomie des différentes communions chrétiennes existant sur son territoire, et les laisse librement s'administrer elles-mêmes. Le grand ennemi des catholiques, en Turquie, ce n'est pas le disciple de Mahomet, c'est le Grec schismatique, qui s'appuie sur l'or et sur l'influence politique de la Russie.

Voici quelle était, au commencement du siècle, la situation religieuse des catholiques dans la Turquie d'Europe :

A Constantinople, nous trouvons environ 8000 Latins, administrés par les Révérends Pères Dominicains, Franciscains et Lazaristes. Ils ont à leur tête un vicaire apostolique, qui prend le titre de vicaire patriarcal, parce qu'il représente le patriarche latin de Constantinople.

Celui-ci réside à Rome, et ne jouit plus, depuis plusieurs siècles, que d'un titre honorifique. Le vicaire patriarcal a sous sa juridiction Constantinople, Salonique, la Roumélie, la Macédoine et une portion de la côte asiatique.

A côté des Latins, nous trouvons quelques Grecs unis et environ 10.000 Arméniens. Au spirituel, ils sont, avec leurs prêtres, soumis au vicaire apostolique de Constantinople ; mais, au temporel, ils relèvent du patriarche schismatique de leur nation, ce qui les expose à des avanies et des vexations sans fin. Dans l'Épire, nous trouvons un archevêché, Durazzo, avec environ 4.500 catholiques.

En Albanie, l'antique métropole d'Antivari a 4 évêchés suffragants : Scutari, Alesio, Pulati et Sappa, avec environ 48.000 catholiques.

Au Monténégro, on compte à peine quelques fidèles.

Dans la Bosnie, un vicariat apostolique avec environ 85.000 catholiques.

Dans la Serbie, un archevêché, un évêché et environ 6.000 catholiques.

Dans la Valachie et la Moldavie, deux vicariats apostoliques et 46.000 catholiques.

Les Bulgares catholiques, chassés, en 1760, de leur pays par les schismatiques, se sont réfugiés, avec leur évêque, dans les environs de Philippopolis ; ils sont en très petit nombre.

Les îles Ioniennes ont un archevêché à Corfou, un évêché à Zante, avec environ 10.000 catholiques.

Les îles de l'Archipel forment une province ecclésiastique : un archevêché, Naxos ; six évêchés suffragants, Santorin, Chio, Syra, Andros, Tine et Micone, avec 40.000 catholiques.

L'évêque de Syra est de plus le délégué du Saint-Siège pour la Grèce continentale, où l'on trouve environ 1.200 catholiques, à Athènes, à Nauplie et à Patras.

En résumant tous ces chiffres, on trouve, en 1800, environ 250.750 catholiques, de tous les rites, dans la Turquie d'Europe.

J'ai dit la situation des catholiques d'Europe résidant, en 1800, dans les pays de mission. Il faut maintenant rapprocher tous ces chiffres, pour en former un tableau général.

Angleterre et Écosse (1)	120.000 cathol.
Danemark, Suède et Norvège	200 »
Etats protestants de l'Allemagne du Nord (2)	60.000 »
Hollande	350.000 »
Suisse. Cantons protestants et mixtes (3)	192.000 »
Russie d'Europe. Rites latin et ruthène (4)	2.285.490 »
Turquie d'Europe	250.750 »
Total pour les missions d'Europe	3 258 440 »

1. Sans compter 8.000.000 de catholiques irlandais.

2. Sans compter 5.000.000 de catholiques dans les évêchés

des bords du Rhin, et 1.200.000 dans la Silésie et la Pologne prussienne.

3. Sans compter 350.000 catholiques dans les cantons catholiques.

4. Sans compter 6.500.000 catholiques des deux rites dans la Pologne russe.

C'est donc un peu plus de 3.000.000 de catholiques qui, dans l'Europe apostate, ont résisté courageusement pour garder le dépôt de la foi. Honneur immortel à ces héroïques débris de la vieille Église !

MISSIONS D'ASIE EN 1800.

ASIE MINEURE.



RAVENSONS le Bosphore. Nous voici dans l'antique Asie, berceau du genre humain. Nos pieds vont fouler la terre bénie sur laquelle le CHRIST a laissé les vestiges de son sang. C'est de là qu'est partie la prédication évangélique. Mais, hélas ! que sont devenues tant d'illustres chrétientés, fondées, par les premiers disciples de JÉSUS-CHRIST ? Églises vénérables de Jérusalem, d'Antioche, de Smyrne et d'Éphèse, qu'êtes-vous devenues ? Le schisme, avec son orgueil implacable, vous a séparées de l'Église universelle du CHRIST, et maintenant le pied insolent du janissaire foule en paix vos parvis ruinés.

Entraînées au IX^e siècle, un peu malgré elles, dans le schisme de Photius, écrasées sous l'oppression musulmane, séparées de Rome par la difficulté des communications, trahies d'ailleurs par un clergé simoniaque et marié, ces malheureuses Églises, en gardant à peu près intact le dépôt sacré de la foi, ont laissé se rompre depuis longtemps le lien qui les rattachait au centre de l'unité catholique.

Néanmoins, même aux premiers jours du schisme, la défection n'a pas été universelle. DIEU s'est gardé, dans la terre schismatique d'Israël, des adorateurs fidèles, qui tournent chaque jour leurs regards attristés vers le royaume de Juda et la sainte montagne de Sion, parce qu'ils savent que c'est de là seulement que peut venir le salut. Plus tard, au temps des Croisades, de nombreux rapports se rétablissent entre les deux Églises ; mais c'est surtout à partir du concile de Florence que s'accroît le mouvement de retour vers Rome. On voit, à cette époque, arriver successivement au pied du trône apostolique les ambassadeurs des Arméniens, des Maronites, des Grecs, des Syriens, des Coptes, des Chaldéens. Les Souverains Pontifes accueillent avec une charité paternelle ces enfants prodiges du schisme et de l'hérésie, qui viennent entre leurs mains abjurer les erreurs de leurs ancêtres. Pour les instruire et réformer ce qu'il y a de defectueux dans leurs Églises, les Papes leur envoient des délégués apostoliques et des missionnaires ; mais en même temps, pour ménager

leur faiblesse et faciliter leur retour à l'unité, ils veillent soigneusement à ce que personne ne touche à leurs usages nationaux, à leurs rites, à leurs anciennes liturgies.

D'un autre côté, les rois de France ont toujours tenu à honneur d'être auprès des gouvernements musulmans les protecteurs et les défenseurs officiels des Saints Lieux. Par leur ordre et sous leur sauvegarde, les humbles fils de saint François desservent les églises du Saint-Sépulcre, de Bethléem, de Nazareth et tous les lieux bénis où le CHRIST et sa Mère ont laissé des vestiges de leurs pas.

Mais il faut voir maintenant où en sont les choses au commencement du XIX^e siècle. Le protectorat de la France est réduit à peu près à rien : la France du Directoire n'est plus digne de monter la garde au tombeau du CHRIST. Au contraire, la Russie schismatique, qui n'était pas aux Croisades, et qui n'a pas versé une goutte de sang pour la défense des Saints Lieux, cherche à se glisser dans nos sanctuaires, et défend avec âpreté les prétendus droits des Grecs, opprimés, dit-elle, par les Latins. Aucune puissance catholique ne s'oppose à ses prétentions exorbitantes, car les vieilles monarchies ont bien autre chose à faire, en ce moment, que de s'occuper de ces querelles de moines. Quand on a proposé à Bonaparte, alors occupé au siège de Saint-Jean-d'Acre, de faire au moins en touriste une excursion à Jérusalem, il a répondu, avec le dédain d'un fils de Voltaire, que Jérusalem n'entraînait pas dans son plan d'opération. On voit que nous sommes loin de Charlemagne et de saint Louis.

Il faut lire dans Chateaubriand (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*) la description de la tristesse et de l'abandon des Lieux Saints en 1800. Quelques religieux franciscains sont les seuls gardiens catholiques du tombeau de JÉSUS-CHRIST. A peine si, une fois en dix ans, ils voient le visage d'un compatriote ; car les temps de Pierre l'Ermite sont passés et la France a oublié depuis longtemps le chemin des anciens pèlerinages.

Et ce qui rend plus cruelle la position des catholiques à Jérusalem, c'est la présence des Grecs schismatiques, ces adversaires irréconciliables de Rome. Chaque année, surtout à la fête de Pâques, on les voit affluer dans la ville sainte ; l'or de la Russie et celui des banquiers

de Constantinople roulent entre leurs mains ; ils insultent à la détresse des catholiques, et ils prédisent le jour peu éloigné, ils l'espèrent, où ils finiront de les chasser de ces sanctuaires, rachetés autrefois au prix du sang le plus pur de l'Occident.

On peut porter à 6.000 le chiffre des catholiques latins vivant, à cette époque, dans les Échelles du Levant, sous la juridiction du vicaire apostolique de l'Asie Mineure, qui réside à Alep, ou sous celle du Révérendissime Père Custode des Saints Lieux.

Il y a encore, à Bagdad, un évêque latin de Babylone, qui est le délégué apostolique du Saint-Siège auprès des évêques des différents rites répandus dans la Chaldée, la Mésopotamie et la Perse ; mais depuis plusieurs années le siège est vacant.

Enfin, il y a un patriarche latin de Jérusalem et un patriarche latin d'Antioche qui résident à Rome, et, depuis plusieurs siècles, n'exercent plus aucune juridiction dans le Levant. Comme le patriarche latin de Constantinople, ils jouissent de titres purement honorifiques, qui rappellent l'ancienne organisation et les gloires du passé.

Quant aux Églises des divers rites unis, voici quelle était, en 1800, leur situation :

Rite arménien. — En dehors des 10.000 Arméniens unis résidant en Turquie, il y a, dans l'Asie Mineure, environ 80.000 fidèles de ce rite, répandus principalement dans l'île de Chypre, la Syrie, la Géorgie et au pied du Caucase. Ces deux derniers groupes vont devenir bientôt les sujets de la Russie, qui, en moins d'un demi-siècle, les enlèvera à l'union, et les réduira presque tous à l'apostasie, ou les forcera à l'exil. Les Arméniens unis ont un patriarche de Cilicie, qui réside au mont Liban, dans le couvent de Bzommar. Ils possèdent, à Venise, une école célèbre, où, sous la direction des moines Méchitaristes, se forment les membres les plus distingués de leur clergé. Ils ont aussi plusieurs maisons en Europe, principalement à Rome, où ils célèbrent les offices selon leur rite.

Rite maronite. — Les fidèles de ce rite forment la plus grande agglomération catholique qui existe dans le Levant, et aussi, sans contestation, la plus fervente. Ils sont répandus, au nombre d'environ 250.000, dans les montagnes du Liban et le long des côtes de la Méditerranée. Ils sont sous la juridiction d'un patriarche et de 12 évêques. Outre le clergé séculier, composé d'environ 400 prêtres, ils ont 48 couvents de religieux.

Rite grec melchite. — Ils comptent environ 10.000 fidèles, desservis par une centaine de prêtres séculiers et des religieux appartenant à l'ordre de saint Basile. On les trouve principalement dans les îles de l'Archipel et les Échelles. Comme ils n'ont pas encore de patriarche et d'évêque reconnus par la Porte, ils sont, au temporel, sous la juridiction du patriarche schisma-

tique de leur nation, ce qui rend leur situation fort précaire.

Rite syriaque. — Ce rite compte environ 10.000 fidèles, en Syrie, dans le Diarbékir et la Perse. Ils ont un archevêque résidant à Antioche, et trois évêques, à Damas, Mossoul et Alep.

Rite chaldéen. — Le patriarche réside à Mossoul ; il a sous sa juridiction deux archevêques et huit évêques, pour environ 25.000 fidèles, qui habitent dans la Chaldée, la Mésopotamie, le Kurdistan et la Perse. Il y a de plus, dans l'Inde, une Église Chaldéenne florissante ; mais comme, au moment de son retour à l'unité, les Chaldéens de Mossoul étaient encore schismatiques, les Souverains Pontifes l'ont confiée d'abord aux Portugais de Goa, et plus tard aux vicaires apostoliques envoyés par la Propagande.

Rite copte. — Les fidèles de ce rite sont répandus principalement en Égypte. Je me contente de les signaler ici pour mémoire ; nous les retrouverons en parlant de l'Afrique.

* *

En résumant ces différents chiffres, nous trouvons pour la population catholique de l'Asie Mineure, en 1800 :

Rite latin	6.000 catho ¹ .
Rite arménien	80.000 »
Rite maronite	250.000 »
Rite grec-melchite	10.000 »
Rite syriaque	10.000 »
Rite chaldéen	25.000 »
Rite copte. Pour mém.	
Total, environ.	381.000 catho ¹ .

qui représentent tous les rites, toutes les anciennes Églises de l'Asie Mineure. Le nombre des schismatiques s'élève à environ 8.000.000 pour les différents rites.

ARABIE.

AU sortir de l'Asie Mineure, nous tombons, selon l'expression de l'Écriture, *in terra deserta, et in via, et in aquosa*, une terre stérile, sans chemins et sans eau. La Péninsule arabique, gardienne du berceau de Mahomet et de sa tombe, le Turkestan, l'Afghanistan, d'où sont sortis les dominateurs actuels de l'Orient, sont comme les sanctuaires fermés de l'islamisme. A l'exception de quelques couvents schismatiques dans les environs du Sinaï, les fils de Mahomet ne tolèrent pas dans ce pays la présence d'un seul chrétien ; à plus forte raison ils en excluent le prêtre. Au moral comme au physique, c'est le désert, avec son aridité morne et sa désolation silencieuse ; c'est la montagne maudite de Gelboé ; jamais la rosée du ciel n'y descend. Passons vite, en demandant à DIEU de répandre enfin la pluie fécondante de ses grâces sur ces régions désolées, où plus de 12.000.000 d'âmes sont plongées dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

INDES.

Nous arrivons dans l'Inde, le premier théâtre des exploits apostoliques de saint François Xavier, de cet homme extraordinaire que la voix reconnaissante de l'Église a salué depuis longtemps du titre glorieux d'Apôtre des Indes. Là encore, il nous faut constater le tort immense qu'a fait à l'apostolat la suppression de la Compagnie de Jésus. Au commencement du XIX^e siècle, quarante ans après leur expulsion, on est encore loin d'avoir assez d'ouvriers pour les remplacer et continuer leurs œuvres. Aussi ce peuple infortuné reste abandonné, en beaucoup d'endroits, comme un troupeau sans pasteur.

Grâce à la complicité payée de Choiseul, et à l'incurable légèreté de notre caractère national, l'influence française est désormais perdue dans les Indes, où, malgré les efforts héroïques des Dupleix, des Bussy, des Lally-Tollendal, nous ne possédons plus que deux ou trois misérables comptoirs. Le protestantisme anglais espère bien qu'avec l'influence française, c'en est fait en même temps de l'influence catholique. Profitant habilement des vides qui se sont faits dans les rangs de l'apostolat, il lance sur cette terre, qu'il veut faire sienne, une armée de prédicants. L'Angleterre en fait ses agents politiques ; elle les protège exclusivement et leur prodigue les millions pour acheter les consciences catholiques.

Quelles sont, en 1800, en face de l'hérésie, les forces de l'Église romaine ? Un archevêque à Goa, avec des suffragants à Cochîn, à Cranganore et à Méliapour. Mais, depuis trente ans, ces sièges épiscopaux restent vacants et sont administrés par des vicaires généraux. Quant au clergé goanaï, composé presque exclusivement de métis et d'Indiens des dernières castes, il est devenu peu à peu l'opprobre du catholicisme dans les Indes.

En dehors des sièges épiscopaux portugais, nous trouvons, dans l'Inde, quatre missions apostoliques :

Au nord, la mission d'Agra, administrée par des Capucins italiens ; elle compte environ 5.000 fidèles, mais ils n'ont pas encore d'évêque, à cause de l'opposition du Portugal.

Au centre, la mission de Pondichéry, comprenant les anciennes missions des Jésuites, le Maduré, le Maïssour, le Coïmbatour et une partie du Canara. C'est la Société des Missions Étrangères de France qui travaille dans cette mission. Un évêque et cinq missionnaires pour subvenir aux besoins religieux d'environ 42.000 fidèles, que c'est peu !

Au sud de la péninsule, nous trouvons le vicariat apostolique de Vérapoly, qui est administré par les Carmes ; il compte environ 80.000 fidèles, appartenant par moitié à peu près égales au rite latin et au rite chaldéen.

Enfin, en remontant à l'ouest, le long des côtes,

la mission de Bombay compte environ 8.000 catholiques, administrés aussi par les Carmes.

On comprend qu'en présence d'une pareille pénurie d'ouvriers apostoliques, l'hérésie, appuyée de toute l'influence politique de l'Angleterre, eut beau jeu pour séduire nos malheureux néophytes. On voit, à la fin du dernier siècle, des chrétientés de vingt mille âmes passer aux protestants ; et s'il faut s'étonner ici de quelque chose, c'est que la perversion n'ait pas été universelle, et qu'il soit resté un nombre relativement considérable de brebis fidèles.

A la mort de saint François Xavier, on comptait dans l'Inde 350.000 catholiques ; au cours du XVII^e siècle, les catalogues des Jésuites portent leur nombre à 2 500.000 ; mais, en 1800, ce chiffre est redescendu au-dessous d'un demi-million, et se décompose ainsi :

Goa et missions portugaises	300.000 cathol.
Ceylan (confié aux Portugais).	40.000 »
Mission d'Agra	5.000 »
Mission de Pondichéry	42.000 »
Vicariat apost. de Vérapoly	80.000 »
Mission de Bombay	8.000 »
Total pour l'Inde entière	475.000 cathol.

INDO-CHINE.

DE l'Inde nous passons dans l'Indo-Chine, et nous trouvons d'abord le royaume de Birmanie. Cette mission, fondée en 1722 par des Barnabites italiens, a eu d'assez beaux commencements ; mais, vers 1750, des guerres acharnées entre les rois d'Ava, de Pégou et de Siam, l'ont à peu près anéantie. Puis la Révolution française, portée par nos armées en Italie, a bouleversé toutes les institutions religieuses, et le dernier supérieur de la mission, mort en 1794, n'a pu être remplacé. Je crois qu'en portant à 5.000 le nombre des catholiques résidant en ce pays, au commencement de ce siècle, on approchera de très près de la vérité.

En redescendant le long de la côte occidentale, nous trouvons le royaume de Siam. Cette mission est une des premières qui furent confiées à la Société des Missions Étrangères de Paris ; elle est une de celles qui ont le plus trompé jusqu'ici les efforts de son zèle. Ce vicariat comprend le royaume de Siam, le Laos, et les tribus sauvages qui habitent les forêts de la presqu'île de Malacca. Il se compose, en 1800, d'environ 3.600 chrétiens, sous la direction d'un vicaire apostolique et de trois missionnaires. La persécution des rois de Siam, des guerres prolongées, et, par-dessus tout, la froide obstination du bouddhisme, ont fait avorter les riches espérances que cette mission offrit à son début, alors que le roi de Siam envoyait des ambassadeurs à Louis XIV.

Tout au sud de la presqu'île, nous trouvons la ville de Malacca, illustrée par le séjour qu'y fit saint François Xavier. Il y a, à Malacca, un

siège épiscopal qui relève de Goa ; mais le clergé portugais ne s'occupe nullement d'évangéliser les infidèles, et il borne les efforts de son zèle à l'administration d'environ 2.000 Portugais et métis, qui habitent dans la ville de Malacca ou aux environs.

Remontons maintenant à l'est, le long des côtes de Chine : nous entrons dans le royaume d'Annam, formé de la Cochinchine et du Tong-King. Une persécution prolongée, qui dure à peu près sans interruption depuis le commencement de l'évangélisation, désole ces belles chrétiennités, qui comptent plus de 300.000 catholiques. Depuis vingt ans, la guerre civile est venue joindre ses dévastations aux ruines de la persécution. Le vicaire apostolique de la Cochinchine, l'illustre Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, vient de mourir (octobre 1799), après avoir négocié entre la France et l'Annam un traité d'alliance qui permettra au roi Gia-Long de remonter sur le trône de ses ancêtres et de pacifier le pays. Grâce à ses services, l'Eglise annamite va respirer en paix pendant un quart de siècle ; mais, pour le moment, elle sort à peine des catacombes.

Voici quelle était la situation en 1800 :

Cochinchine :	1 vic. ap.,	5 mis.,	15 pr. indig.,	50.000 ch.
Tong-King occid. :	1 »	6 »	63 »	120.000 »
Ton-King orient. :	1 »	4 »	41 »	140.000 »
Total p ^r l'Annam :	3 »	15 »	119 »	310.000 »

Résumant tous ces chiffres, nous trouvons pour l'Indo-Chine :

Birmanie	5.000 chrétiens.
Siam	3.000 »
Malacca (Portug. et métis).	2.000 »
Royaume d'Annam.	310.000 »
Tot. pour toute l'Indo-Chine :	320 000 chrétiens.

CHINE.

Nous voici aux portes de ce grand empire de la Chine, si longtemps fermé à la curiosité européenne. Au commencement de ce siècle, la Chine est divisée en trois évêchés et trois vicariats apostoliques. Les trois évêchés sont les sièges de Macao, de Péking et de Nanking, tous trois suffragants de Goa. Depuis un siècle le siège de Nanking est réuni à celui de Péking, et c'est dans cette ville que réside le titulaire, quand il réside. Quant au clergé portugais, il brille en Chine par son absence. En dehors de Macao, on ne rencontre, dans les trois diocèses, que quelques prêtres indigènes très clair-semés. Ces prêtres, également dépourvus de zèle et de surveillance, font peu de chose, et ce peu, ils le font mal. En évaluant à 20.000, pour toute la Chine, le nombre des catholiques soumis à la juridiction portugaise, on sera sûr de ne pas s'écarter notablement de la vérité

A Péking, après la destruction des Jésuites, qui, là comme partout, a été une catastrophe, ce sont les Lazaristes que Rome a envoyés pour tenir leur place. Mais les fils de saint Vincent de Paul

sont en bien petit nombre, et ne peuvent, malgré tous les efforts de leur zèle, se recruter suffisamment pour soutenir les œuvres dont ils sont chargés ; car la Révolution française, en fermant leur noviciat de Saint-Lazare, leur a ôté jusqu'à l'espérance de voir grossir leurs rangs. Le chiffre de leurs chrétiens, à Péking et dans le nord de la Chine, s'élève à 55.000.

Au centre de la Chine, dans le Su-tchuen, c'est la Société des Missions Étrangères qui s'efforce d'étendre chaque jour le règne de DIEU parmi les infidèles. Hélas ! là encore, la Révolution française menace de tout anéantir. Plus de séminaire à Paris, partant plus de recrutement régulier possible ; plus de ressources pour envoyer de nouveaux apôtres et les entretenir. C'est une pénurie navrante d'hommes et d'argent, pénurie qui se fera sentir jusqu'au milieu du siècle. En 1800, il y avait au Su-tchuen 1 vicaire apostolique, 3 missionnaires, 19 prêtres indigènes et 47.000 chrétiens.

Au Fo-kien, nous trouvons un second vicariat apostolique, confié aux Dominicains espagnols. Il compte 35.000 chrétiens.

Enfin, il y a, au Chan-si, un troisième vicariat apostolique, qui appartient aux Franciscains. Le nombre des chrétiens est de 30.000.

En résumant tous ces chiffres, nous trouvons pour la population catholique de la Chine, en 1800 :

Macao et missions portugaises.	20.000 cath.
Péking (Lazaristes)	55.000 »
Vicariat apostolique du Su-tchuen.	47.090 »
Vicariat apostolique du Fo-kien.	35.000 »
Vicariat apostolique du Chan-si.	30 000 »
Total pour toute la Chine :	187.000 cath.

D'après les catalogues des Jésuites, sous le règne de Kang-hi, la Chine comptait, en 1700, 1.200 chrétientés et près de 800.000 chrétiens. On voit combien ce malheureux XVIII^e siècle a été fatal aux missions.

JAPON.

EN quittant les rivages de la Chine, saluons de loin l'héroïque chrétienté du Japon. Au commencement du XIX^e siècle, elle semble entièrement détruite. Cette terre des martyrs a compté, au XVI^e siècle, jusqu'à 2.000.000 de chrétiens ; mais de fâcheuses rivalités entre les différentes familles de missionnaires, l'absence d'une hiérarchie fortement constituée, une persécution implacable, et par dessus tout des défiances politiques, soigneusement entretenues par la complicité de l'Europe protestante, ont amené la ruine de cette magnifique Eglise. Plus heureux que Dioclétien, le Mikado semble en avoir fini définitivement avec le christianisme et avoir anéanti jusqu'au nom chrétien, *Nomine christianorum deleta*.

Néanmoins, qu'il ne se hâte pas trop vite de triompher. L'Eglise catholique a la vie dure, et

lorsqu'une fois le sang de JÉSUS-CHRIST a coulé sur une terre, il est bien difficile d'en effacer jusqu'aux vestiges. Au Japon, le CHRIST a été crucifié dans la personne de ses membres ; voilà deux siècles, deux jours au cadran de l'éternité, qu'il sommeille dans la mort, et git inanimé sous la pierre du sépulcre ; nous sommes au matin du troisième jour. Qui sait s'il ne va pas encore une fois soulever la pierre, renverser, impuissants et vaincus, les soldats chargés de garder sa tombe ? Avant de désespérer de la vitalité catholique, attendons les révélations de l'avenir.

CORÉE.

A COTÉ du Japon, nous trouvons la presqu'île de Corée, où jamais encore ne s'est posé le pied du missionnaire européen. Là, pourtant, subsiste une Eglise admirable, qui semble s'être formée toute seule. C'est une des pages les plus touchantes de l'histoire de l'apostolat.

La Corée est tributaire de la Chine ; à ce titre, elle envoie chaque année une ambassade à Péking. Or, il arriva qu'en 1786, un jeune noble coréen, qui faisait partie de l'ambassade, se mit en rapport avec les missionnaires européens de Péking, et leur demanda des leçons de mathématiques. Les missionnaires profitèrent de l'occasion pour lui parler du christianisme, et lui prêtèrent des livres de religion. Le jeune homme, frappé de la beauté du dogme chrétien, demanda le baptême, qu'il reçut dans les meilleures dispositions. De retour chez lui, il devint l'apôtre de sa famille et de ses amis. Le christianisme fit de rapides progrès chez ce peuple bien disposé, malgré les rigueurs de la persécution qui, commencée en 1788, ne s'arrêtera plus jusqu'à nos jours.

Cependant il fallait songer à donner des pasteurs à cette Eglise naissante. Les néophytes s'adressèrent naturellement à l'évêque de Péking. Hélas ! les prêtres, je l'ai dit, étaient rares en

Chine, à cette époque. On leur promit d'en faire venir d'Occident, et ces gens simples, animés d'une foi sublime, se prosternèrent du côté du Couchant, pour saluer, à la manière de leur pays, le futur apôtre qu'on leur promettait. Mais il fallait pourvoir aux besoins du présent. Après bien des instances d'une part, et bien des refus de l'autre, l'évêque de Péking se décida à leur donner un de ses prêtres chinois, qui pénétra en Corée vers 1793. En même temps, pour assurer l'avenir de cette nouvelle Eglise, les chrétiens de Corée, sur le conseil de l'évêque, écrivirent une lettre touchante à Pie VII, pour demander des missionnaires. Les malheurs de l'Eglise ne permirent pas alors de satisfaire à leurs pieux désirs ; mais ils ne se découragèrent pas, et sous la direction de leur premier et unique pasteur, ils formaient, en 1800, un petit troupeau d'environ 6.000 néophytes.

*
* *

J'ai achevé d'exposer la situation de l'apostolat en Asie, au commencement de ce siècle. Au centre du continent, les hauts plateaux du Thibet sont encore demeurés inaccessibles aux missionnaires. L'Hassa, la capitale, est comme le sanctuaire et la citadelle fermée du bouddhisme. Il faudra plus d'un siècle pour en forcer les portes.

Au nord, dans les régions glacées de la Sibérie, vivent des peuplades encore toutes païennes. Elles ne connaîtront le catholicisme qu'en voyant, au cours du XIX^e siècle, déporter dans leurs steppes les évêques et les prêtres de la malheureuse Pologne.

Voici donc, en résumé, quelle était, en 1800, la situation du catholicisme en Asie.

Asie Mineure.	381.000 catholiques.
Arabie	» »
Indes	475 000 »
Indo-Chine	320.000 »
Chine	187.000 »
Japon <i>pour mémoire.</i>	
Corée	6.000 »
Total pour toute l'Asie :	1.369.000 catholiques.

MISSIONS D'AMÉRIQUE EN 1800.

ÉTATS-UNIS.

RAVERSONS le Pacifique : nous arrivons sur une terre nouvelle, hier encore sauvage, et qui, demain peut-être, sera à la tête de la civilisation. Je veux parler de l'Amérique du Nord, et plus particulièrement de ces colonies anglaises, émancipées en 1800 depuis quinze ans à peine, et qui s'appellent déjà les États-Unis.

Avant l'émancipation, les lois oppressives de la mère-patrie contre les catholiques étaient appliquées avec rigueur par le fanatisme protestant. Aussi, en 1800, le nombre des enfants de l'Eglise romaine s'élevait à peine à 30.000, au milieu de plus de 2.000.000 de protestants. Ajoutons à ce chiffre 6.000 Indiens convertis, faibles restes des magnifiques congrégations que la Compagnie de Jésus avait formées parmi les tribus sauvages du nord de l'Amérique. Depuis la suppression de la Compagnie, ces infortunés

sont abandonnés comme des brebis sans pasteurs. A peine si, à de longs intervalles, ils voient arriver quelque robe noire dans les solitudes où les refoule de plus en plus l'égoïsme féroce de l'Anglo-Saxon. C'est que les prêtres sont encore bien rares aux États-Unis. On en compte, sur tout cet immense territoire, une vingtaine, perdus à d'énormes distances les uns des autres. Ces prêtres naguère encore n'avaient pas même d'évêque ; ils relevaient du vicaire apostolique de Londres. Pas d'églises sur toute l'étendue du territoire, hormis quelques misérables chapelles en bois ; pas de séminaires, pas de collèges, pas d'écoles. « On ne saurait, écrivait quelques années après M^{me} Seton ⁽¹⁾, se faire une idée de l'état d'abaissement où était alors réduit le catholicisme dans ces contrées. »

Quand survint la guerre de l'Indépendance, il se trouva que le chef de cette grande entreprise, Washington, était un protestant à idées vraiment libérales. Grâce à son influence, dès ses premières séances, le Congrès décréta la liberté religieuse, et, pour répondre aux désirs des États, le Pape Pie VI créa, le 6 novembre 1789, le siège épiscopal de Baltimore, donnant ainsi à cette jeune Église un gage de perpétuité.

Vers le même temps, un célèbre ministre du pays, M. Thayer, se convertissait à Rome, à l'occasion des miracles qui se multipliaient sur la tombe à peine fermée d'un pauvre mendiant français, que l'Église devait, un siècle plus tard, élever sur les autels, saint Benoit Labre. Cette conversion, bientôt suivie de la réception du sacerdoce, ouvrait la liste glorieuse des nombreux clergymen qui devaient, au cours du XIX^e siècle, préférer à leurs riches bénéfices dans l'Église protestante la pauvreté et les privations du missionnaire catholique.

On vit aussi, vers la même époque, arriver quelques-uns de nos prêtres chassés par la Révolution. Les vénérables Sulpiciens fondèrent, à Baltimore, un séminaire, qui fut la première pépinière sacerdotale de la République Américaine. En 1793, Mgr Caroll, premier évêque de Baltimore, avait la joie d'imposer les mains au premier prêtre originaire des États Unis. De leur côté, les confesseurs de la foi venus de France allaient, par leurs travaux apostoliques et l'exemple de leur vie, donner une vive impulsion à la prédication évangélique, dans ces contrées lointaines. Bien que le pays fût de langue anglaise, on a remarqué que, dans les premières années du XIX^e siècle, la plupart des évêques et des missionnaires vinrent de France.

Citons seulement quelques noms, pour rappeler au moins le souvenir de ces premiers apôtres des États-Unis.

Parmi les évêques : Mgr Maréchal, troisième évêque de Baltimore ; Mgr de Cheverus, premier évêque de Boston, mort archevêque de Bordeaux ;

Mgr Flaget, premier évêque de Bardstown, et son coadjuteur Mgr David ; Mgr Dubourg, deuxième évêque de la Nouvelle-Orléans, mort archevêque de Besançon ; Mgr Bruté, premier évêque de Vincennes ; Mgr Loras, premier évêque de Dubuque ; Mgr Poirier, troisième évêque de Roseau.

Parmi les prêtres : M. Nagot, Sulpicien, premier supérieur du séminaire de Baltimore, qui arriva en 1791, en compagnie de MM. Levadoux, Teissier et Garnier (ce dernier retourna en France, et mourut supérieur général de la Société de Saint-Sulpice) ; les deux frères Badin, d'Orléans : l'ainé, Théodore Badin, vicaire général de Mgr Flaget ; le cadet, Vincent Badin, missionnaire chez les sauvages ; Antoine Blanc, de Lyon, fondateur de la mission des Natchitoches, et, en 1833, troisième évêque de la Nouvelle Orléans ; Antoine Kolman, de Strasbourg, fondateur du célèbre collège de Georgetown ; Gabriel Richard, de Saintes, fondateur de la mission des Illinois ; il fut le premier et jusqu'ici le seul prêtre catholique élu membre du Congrès.

Je pourrais citer bien d'autres noms de missionnaires français, car la liste se continue jusqu'à nos jours ; mais en voilà bien assez pour constater que la jeune Église des États-Unis doit à notre vieille Église de France ses premiers apôtres, de même que la liberté américaine doit à la valeur de Lafayette et de ses compagnons d'avoir pu, à une heure bien critique de son histoire, constituer solidement son indépendance, malgré la jalousie et les efforts de l'Angleterre. Puissent les deux Églises et les deux nations se souvenir toujours des liens qui les unissent ! Quelquefois les peuples sont oublieux et ingrats ; mais l'Église n'oublie pas les services rendus, parce qu'elle a la mémoire du cœur.

CANADA.

AU nord des États-Unis, est une terre demeurée catholique et française en dépit de la conquête.

Je veux parler du Canada, que l'incurie de Louis XV et la complicité de Choiseul, le pensionné de l'Angleterre, ont laissé tomber, en 1763, aux mains de nos rivaux. Les Anglais essayèrent d'abord d'appliquer aux 63.000 Franco-Canadiens demeurés dans la colonie, leur législation religieuse ; mais, en présence de cette population frémissante encore des derniers efforts de la lutte, on comprit vite, à Londres, qu'il serait plus facile de s'attacher les Canadiens en leur donnant la liberté religieuse, qu'en leur appliquant les lois oppressives de la métropole. Dix ans après la conquête, les catholiques canadiens se virent donc à peu près émancipés.

Malgré les efforts des nombreux ministres protestants qui vinrent s'abattre sur cette terre catholique et française, les fidèles formaient, au

1. Protestante convertie, fondatrice et première Supérieure des Sœurs de Charité aux États-Unis.

commencement du XIX^e siècle, une agglomération compacte et fervente de 120.000 âmes, sous la juridiction de l'évêque de Québec, assisté d'un nombre malheureusement trop restreint de prêtres.

Quelques belles églises à Montréal et à Québec, attestaient l'ancienne générosité de la France; les Sulpiciens avaient un séminaire florissant à Montréal, mais le grand collège de Québec avait été fermé après la ruine de la Compagnie de Jésus. Quant aux célèbres missions des Jésuites chez les Iroquois, les Hurons et les Sioux, elles demeuraient abandonnées pour le moment, à cause du manque de missionnaires.

En dehors de ces deux grandes agglomérations, les États-Unis, qui fondent leur indépendance, et le Canada, resté sous la domination anglaise, il n'y a plus, dans l'Amérique du nord, que quelques groupes isolés, qui viendront s'absorber dans la grande république de Washington, ou qui tomberont aux mains de l'Angleterre : telle la Louisiane, terre catholique et française, qu'un caprice de Bonaparte, alors premier consul, vendra comme une simple ferme aux États-Unis. Elle compte environ 25.000 catholiques. Du temps que le pays appartenait à l'Espagne, un évêché avait été établi à la Nouvelle-Orléans ; mais la Révolution française a chassé l'évêque, qui n'a pas été remplacé.

Il y a encore le Texas, qui appartient au Mexique et compte environ 8.000 catholiques assez peu fervents. L'anarchie désolera ce pays, jusqu'au jour où il entrera dans l'Union américaine.

A l'ouest, sur la côte du Pacifique, on trouve la Californie, qui n'est pas encore le pays de l'or, mais où de pauvres religieux franciscains ont réuni environ 30.000 Indiens convertis en Réductions florissantes. Leur œuvre sera complètement anéantie, au cours du siècle, par l'invasion des Yankees, qui détruisent sans pitié toutes les tribus indiennes existant sur leur territoire.

Il faut encore tenir compte d'environ 17.000 catholiques qui sont répandus au nord du Canada, le long de la baie d'Hudson, dans l'Acadie ou Nouvelle-Écosse, et dans l'île de Terre-Neuve. Toutes ces populations formeront plus tard le *Dominion* du Canada.

ANTILLES ET GUYANE ANGLAISES.

DANS l'Amérique du Centre, nous trouvons peu de pays de mission proprement dits. L'Espagne catholique, quelles qu'aient été d'ailleurs les iniquités de la conquête, a depuis longtemps implanté sa foi à Cuba, au Mexique, et dans tous les territoires sur lesquels elle a fait flotter son drapeau. Il en est de même dans nos colonies françaises des Antilles et de la Guyane ; de sorte que nous n'avons à nous occuper que

des contrées tombées aux mains de l'Angleterre et de la Hollande.

Dans les Antilles anglaises, la Trinité, la Grenade, la Dominique, la majorité de la population étant catholique, le gouvernement anglais a jugé expédient, comme au Canada, de ne pas appliquer aux colons les lois oppressives de la métropole. Les catholiques, au nombre de 150.000, y jouissent donc d'une certaine liberté, aussi bien que dans la Guyane anglaise, qui compte environ 8.000 catholiques.

Malheureusement l'élément nègre, qui est le plus nombreux dans ces colonies, offre bien moins de résistance que les Franco-Canadiens au prosélytisme protestant. Le petit nombre de missionnaires, l'absence de ressources pour élever des églises et entretenir des écoles, laissent le champ libre aux efforts des Sociétés bibliques pour arracher à l'Église catholique des multitudes d'enfants.

Dans la Guyane hollandaise et dans l'île de Curaçao, la situation est encore pire, car le fanatisme calviniste opprime de toutes les façons une faible minorité catholique, qui compte environ 6.000 fidèles, à peu près abandonnés sans pasteur et sans instruction religieuse.

On compte encore quelques catholiques dans les Antilles danoises.

AMÉRIQUE DU SUD. MISSIONS DES INDIENS.

DANS l'Amérique du Sud, la plus grande partie du pays est catholique, grâce au zèle des religieux espagnols, qui, dès les premiers jours de la conquête, s'élancèrent sur les traces des aventuriers chercheurs d'or, non pour leur disputer leurs richesses, mais pour arracher les malheureux Indiens, leurs victimes, aux horreurs de l'esclavage, en même temps qu'aux ténèbres de l'idolâtrie. Néanmoins, dans l'intérieur du vaste continent, il y a encore bien des sauvages à atteindre et à convertir. Au sud, en dehors des pays déjà colonisés par l'Espagne et le Portugal, s'étendent, jusqu'à l'extrémité de la Péninsule, les plaines sans fin de la Plata et de la Patagonie. Un demi-siècle auparavant, grâce aux travaux de la Compagnie de Jésus, l'évangélisation de ces peuplades sauvages faisait d'immenses progrès chaque année. Les célèbres Réductions du Paraguay ont fait l'admiration des protestants, et Voltaire, après les avoir violemment attaquées, leur a rendu justice dans une heure de bonne foi, où il s'est oublié jusqu'à dire que cette œuvre était « le triomphe de l'humanité. »

Mais, un jour, la jalousie de Leurs Majestés très catholiques et très fidèles les rois d'Espagne et de Portugal, vint détruire, d'un trait de plume, cette œuvre incomparable, disperser les pasteurs, renvoyer dans leurs forêts les sauvages déjà convertis et civilisés. De peur qu'on ne soit tenté de

m'accuser d'exagération, je n'apporterai ici que des témoignages d'auteurs protestants et ennemis des Jésuites.

Southey, auteur d'un Voyage dans l'Amérique du Sud, écrivain très hostile au catholicisme, et par conséquent aux Jésuites, s'exprime ainsi : Après avoir fait un tableau saisissant de ces hordes de sauvages, errant, avant leur conversion, dans un état de nudité complète, et se repaissant même de chair humaine, il ajoute⁽¹⁾ : « A la fin » du XVII^e siècle, les Indiens de ces Réductions » formaient un peuple brave, industrieux, relativement policé. Un progrès considérable avait » été réalisé dans les arts utiles et dans les arts » d'ornementation. Outre des charpentiers, des » maçons et des forgerons, ils avaient des tour- » neurs, des sculpteurs, des peintres et des do- » reurs. Ils étaient assez versés dans la méca- » nique pour établir des moulins à manège, dans » l'hydraulique pour élever l'eau, afin d'arroser » les terres et d'alimenter les citernes publiques. » Dans chaque Réduction, la lecture, l'écriture, » l'arithmétique, étaient des connaissances uni- » verselles ; en outre, il y avait des Indiens en » état de lire l'espagnol et le latin, aussi bien » que leur propre langue. »

En bon protestant, l'auteur s'en tient à constater le progrès matériel, mais on comprend que ce passage de l'anthropophagie à la vie civilisée n'a pu se faire sans amener un grand perfectionnement moral. Dans un rapport officiel au roi d'Espagne, l'évêque de Buenos-Ayres, assez peu favorable d'ailleurs aux Jésuites, écrivait en 1721 : « L'innocence des Indiens est si grande, que je » ne crois pas qu'il se commette un seul péché » mortel, dans ces Réductions, pendant le cours » d'une année. »

Ce témoignage du prélat catholique, qui paraîtra sans doute empreint d'exagération au lecteur, est confirmé au fond par notre auteur protestant, lequel s'évertue à chercher de mauvaises raisons pour expliquer une pareille transformation morale : « Peu de vices, écrit-il sérieusement, pou- » vaient exister dans de telles communautés ; » l'avarice et l'ambition en étaient exclues ; il y » avait peu de place pour l'envie, peu de motifs » capables d'exciter la haine et la méchanceté. » L'auteur oublie ici que la nature humaine se retrouve partout avec ses faiblesses et ses misères. « L'ivrognerie, continue-t-il, était prévenue » efficacement par la prohibition des liqueurs » fermentées ; la pureté des mœurs résultait de » l'esprit de monachisme, car celui qui n'avait » en quoi que ce soit péché contre les lois de la » modestie, était seul jugé digne d'être compté » au nombre des serviteurs de la Reine des » Vierges. Au fond le système idolâtre des Jé- » suites, uni aux précautions les plus sévères de » l'esprit monastique, faisait toute la vertu des » Indiens⁽²⁾. »

Laissons un moment de côté les explications ultra fantaisistes de l'auteur protestant. Il résulte de ses aveux que les Indiens convertis, ces anthropophages de la veille, ces brutes qui n'avaient d'humain que la figure, et qui, en un siècle, avaient massacré plus de 100 missionnaires, étaient devenus, sous la direction de leurs pères spirituels, des peuplades civilisées, d'où étaient bannies l'avarice, l'envie, l'ambition, la haine, la méchanceté, l'ivrognerie et la luxure. Ce témoignage nous suffit. Que ces vertus aient été le résultat du *monachisme* et du *système idolâtrique* des Jésuites, ou, pour parler en catholiques, qu'elles soient dues au zèle apostolique des Révérends Pères et à la tendre dévotion qu'ils avaient su inspirer à leurs néophytes envers la très sainte Vierge, une si complète transformation morale n'en paraîtra pas moins merveilleuse à qui connaît la nature humaine.

Et ces magnifiques résultats ne se bornaient pas au Paraguay ; ils s'étendaient à toute l'Amérique du Sud. « Une chaîne de missions, dit encore Southey, était établie dans ce grand » continent ; celles des Espagnols de Quito se » reliaient à celles des Portugais de Para ; les » missions de l'Orénoque communiquaient avec » celles du Rio-Négre ; les missions des sauvages » Moxos communiquaient avec celles des Chi- » quitos, les Chiquitos avec les Réductions du » Paraguay ; de là les infatigables Jésuites en- » voyaient leurs pionniers dans le Grand Chaco, » et parmi les tribus qui occupent les vastes » plaines au sud et à l'ouest de Buenos-Ayres. » S'ils n'avaient été interrompus dans leur car- » rière par des mesures aussi injustes qu'impo- » litiques (c'est toujours l'auteur protestant qui » parle), il est probable qu'ils eussent complété » la conversion et la civilisation de toutes les » tribus indiennes⁽³⁾. »

Hélas ! ils furent interrompus dans leur glorieuse carrière par la méchanceté et la sottise des gouvernements. « Plus d'un million d'Indiens, » écrit Sir Woodbine Parish, autre auteur pro- » testant, se virent privés subitement des pasteurs » et des guides qui les avaient, pour ainsi dire, » créés à nouveau, et auxquels ils obéissaient » avec une si douce et si affectueuse confiance⁽²⁾. »

A la place de leurs pères spirituels, ils virent arriver, dit encore Southey⁽³⁾, « les bandits affa- » més de la Plata, ou des aventuriers nouvelle- » ment venus d'Espagne, qui ne connaissaient » pas la langue du pays et n'avaient nullement » l'intention de l'apprendre. » Ces misérables, envoyés par le roi catholique « pour purifier les » Réductions de la tyrannie des Jésuites, » commencèrent par détruire leur œuvre. « Les arts » introduits par les Jésuites furent négligés et » oubliés ; les métiers tombèrent en poussière ;

1. Southey, tome III, page 372.

2. Southey, tome III, page 842.

1. Southey, tome III.

2. Buenos-Ayres, ch. 22.

3. Southey, tome III.

» la plupart des Indiens, réduits au désespoir par
 » leurs nouveaux maîtres, s'enfuirent dans les
 » bois et retournèrent à la vie sauvage ; les autres
 » devinrent vicieux et misérables (1). »

En quelques années, on put constater une dé-
 population effroyable.

Les documents protestants les plus sérieux
 portent à plus d'un million le chiffre des Indiens
 de l'Amérique du Sud vivant, en 1750, sous la
 paternelle direction des Jésuites. Un demi-siècle
 après, en 1800, on en trouve à peine 30.000 végé-
 tant, sans instruction religieuse, dans quelques
 misérables villages. Et les autres, où sont-ils ? Ils
 ont péri sous les coups des bandits que l'Europe
 a envoyés « pour les arracher à la tyrannie des
 Jésuites, » ou bien ils sont morts de faim et de
 misère dans les bois. En arrachant aux répu-
 gnances de Clément XIV la suppression de la
 Compagnie de Jésus, et, par une conséquence
 inévitable, la ruine spirituelle et temporelle de

plusieurs millions d'âmes, la maison de Bourbon
 a fait une œuvre dont elle a droit d'être fière. La
 justice de DIEU ne tardera pas à lui en demander
 compte.

*
* *

Résumons maintenant en quelques chiffres la
 situation des missions catholiques en Amérique,
 au commencement du siècle :

États-Unis et missions des sauvages	
du Far-West.	36 000 cathol.
Canada	120.000 »
Louisiane	25.000 »
Texas.	8.000 »
Californie	30.000 »
Baie d'Hudson, Acadie, Terre-Neuve	17.000 »
Antilles et Guyane anglaises. . .	113.000 »
Antilles et Guyane hollandaises .	6 000 »
Missions des sauvages (Amérique	
du sud)	30 000 »
Total pour toutes les missions d'A-	
mérique	385.000 cathol.

MISSIONS D'AFRIQUE EN 1800.

L'AFRIQUE, la terre de Cham, est tou-
 jours sous le poids de la malédic-
 tion biblique : « Il sera l'esclave de
 ses frères, *Sit servus fratrum suo-
 rum.* » Au moral comme au phy-
 sique, ses malheureux habitants sont esclaves :
 esclaves de leurs frères, qui les achètent comme
 un vil bétail, esclaves du démon, qui les tient
 courbés sous le cimeterre de Mahomet, ou sous le
 joug encore plus dégradant d'un hideux fétichisme.

ÉGYPTE.

LE long des côtes de la Méditerranée, il ne
 reste plus que les ruines de tant d'Eglises
 florissantes aux premiers siècles. Sur le siège pa-
 triarcal d'Alexandrie, c'est l'hérésie d'Eutychès
 et le schisme qui sont assis. Néanmoins on trouve
 çà et là, en Egypte, un petit troupeau d'environ
 5.000 coptes unis à l'Eglise romaine. En ajoutant
 500 catholiques du rit latin et 500 Arméniens et
 Grecs unis, on arrive pour toute l'Égypte à un
 total d'environ 6.000 catholiques.

ABYSSINIE.

L'ABYSSINIE, l'ancienne Éthiopie, reçoit son
 Abouna, ou métropolitain, du patriarche
 schismatique d'Alexandrie. Au XVI^e siècle, il y
 avait eu en ce pays un mouvement de retour vers

Rome. L'empereur d'Abyssinie avait demandé
 des missionnaires au Pape, en promettant de re-
 venir, lui et son peuple, à l'unité catholique.
 Jules III leur envoya un patriarche, nommé
 Nunez, avec plusieurs missionnaires jésuites. Un
 moment, on put espérer que ce vaste pays allait
 redevenir catholique, mais les intrigues des schis-
 matiques, la guerre civile, des persécutions qui
 firent un grand nombre de martyrs, vinrent
 arrêter le retour de ce peuple à la vraie foi. En
 1800, voilà plus d'un siècle que la mission d'A-
 byssinie est à peu près abandonnée, et l'on ignore
 s'il existe encore des catholiques dans ce pays.

ÉTATS ARABESQUES.

EN suivant les rivages de la Méditerranée,
 nous trouvons les États barbaresques :
 Tripoli, Tunis, Alger, vrais nids de pirates, qui
 désolent depuis des siècles les côtes de l'Italie,
 de la France et de l'Espagne. Là, le catholicisme
 n'est toléré que dans les bagnes. Depuis un siècle
 et demi, les fils de saint Vincent de Paul, unis
 aux Franciscains, travaillent à soulager, au spi-
 rituel et au temporel, les malheureux esclaves
 chrétiens ; mais la Révolution française vient de
 porter un coup terrible à leurs œuvres, et pour le
 moment, il n'y a d'autres représentants du catho-
 licisme dans ces contrées qu'environ 8 000 escla-
 ves chrétiens, dans les bagnes et chez les particu-
 liers. Courbés nuit et jour sous le bâton du garde-
 chiourme, ces infortunés, privés de tout secours
 religieux, sont livrés sans défense à tous les périls

4. Southey, tome III.

de l'apostasie, à toutes les séductions de la corruption des mœurs.

CONGO.

Sur la côte occidentale de l'Afrique, nous trouvons le royaume du Congo. Là existait, au XVI^e siècle, une magnifique Église. A cette époque de ferveur, qui fut aussi celle de la prospérité du Portugal, on vit au Congo, sous le protectorat de Sa Majesté très fidèle, toute une dynastie de rois chrétiens. L'Église catholique comptait alors 1.500.000 fidèles chez les noirs du Congo. Mais là encore, la destruction des Jésuites, l'absence d'autres religieux portugais pour les remplacer, l'inepte jalousie du gouvernement, qui aime mieux laisser les malheureux noirs retomber dans l'idolâtrie que de permettre à des missionnaires d'une autre nation de pénétrer sur son territoire, toutes ces causes réunies ont ruiné en ce pays les espérances de l'apostolat. L'évêché de Saint-Paul de Loanda compte une trentaine de paroisses desservies par dix ou onze prêtres. Aussi, bien que les catalogues officiels portent à 600.000 le nombre des catholiques du Congo, il est évident que ce chiffre est d'une exagération excessive et doit être ramené aux environs de 30.000. Encore la plupart ne sont, hélas ! que des chrétiens de nom, puisqu'ils n'ont guère reçu que le baptême, et qu'ils sont sans prêtres, sans culte et sans sacrements.

COLONIE DU CAP.

Tout au sud de la péninsule africaine, la colonie hollandaise du Cap reste impitoyablement fermée aux missionnaires catholiques. Ce n'est qu'en 1806, après que le Cap sera tombé, pour n'en plus sortir, aux mains des Anglais, que le pied de l'apôtre pourra se poser sur cette terre, où domine l'intolérance calviniste.

MADAGASCAR.

En remontant le long de la côte orientale, nous trouvons la grande île de Madagascar, où la France avait essayé, au temps de Louis XIV, de fonder un établissement ; mais, après le grand roi, notre détestable politique nationale a tout abandonné, et la mission catholique fondée par les Lazaristes, du vivant de saint Vincent de Paul, a dû se retirer de la grande île africaine, à la suite du drapeau français.

AUTRES COLONIES.

Dans les Seychelles et les îles de l'Amirauté, on compte environ 3.000 catholiques. En dehors des pays de mission proprement

dits, il y a, dans les colonies espagnoles et portugaises, plusieurs évêchés dont je n'ai pas à m'occuper ici.

Ainsi, dans l'empire du Maroc, l'Espagne entretient un évêché à Ceuta et un autre à Tanger, pour environ 10.000 catholiques espagnols qui habitent ces deux villes.

Les îles Canaries, qui appartiennent aussi à l'Espagne, ont un archevêché à Palma, et deux évêchés suffragants : Saint-Christophe et Ténériffe. Cette province ecclésiastique compte environ 180.000 catholiques.

Pour les colonies portugaises, nous trouvons dans les Açores l'évêché d'Angra, avec environ 180.000 fidèles.

Les îles du cap Vert ont l'évêché de Santiago, avec 60.000 catholiques.

Madère a l'évêché de Funchal ; population catholique, 75.000 âmes.

Sur la côte de la Guinée, l'évêché de Saint-Thomas, dans l'île du même nom, avec 12.000 catholiques.

Sur la côte orientale de l'Afrique, la préfecture apostolique de Mozambique compte 1.500 catholiques.

La France n'a gardé qu'une colonie africaine, l'île de Bourbon, qui compte 130.000 catholiques.

L'Angleterre vient de nous enlever l'île de France, qu'elle a baptisée du nom de Maurice. Cette colonie compte en ce moment 60.000 catholiques.

Résumons en quelques chiffres la situation des missions catholiques en Afrique, au commencement du XIX^e siècle :

Égypte	6.000 cathol.
Abyssinie <i>pour mémoire.</i>	
États barbaresques (dans les bagnes)	8.000 »
Congo	30.000 »
Colonie du Cap, <i>néant</i>	
Madagascar, <i>néant.</i>	
Seychelles	3.000 »
Total pour toutes les missions d'Afriq.	47.000 cathol.

Et c'est tout ! cette immense péninsule, un quart du globe, reste tout entière la proie du démon. A part les quelques postes que je viens d'énumérer, et qui sont tous situés sur les côtes ou dans les îles du littoral, l'Église catholique n'a pas un coin de terre à elle dans l'intérieur de ce vaste continent. Pendant ce temps, l'Islamisme, qui occupe déjà en maître tout le nord de l'Afrique, avance chaque jour dans l'intérieur à grands pas, et n'enlève ces malheureuses populations à leur hideux fétichisme que pour les plonger dans les infamies du Coran. Hélas ! pourquoi, cette fois, le zèle du missionnaire s'est-il laissé devancer par le trafiquant de chair humaine ? Ce sol, que n'a pas encore foulé le pied de l'apôtre, l'infâme négrier ne craint pas de s'aventurer dans ses solitudes, pour y chercher son affreuse marchandise ! Chaque année, plusieurs millions de créatures humaines sont arrachées à leur famille, à leur pays, à toutes leurs affections, pour être

trainées au loin et vendues comme un vil bétail. Des milliers sont tués en cherchant à se soustraire aux horreurs de l'esclavage ; d'autres milliers, épuisés de fatigue et de mauvais traitements, meurent avant d'arriver aux termes du voyage, et jonchent de leurs cadavres les routes du

désert. O DIEU, Père de toutes les créatures, quand cesseront tant d'horreurs ! Seigneur JÉSUS, vous qui êtes mort pour tous les hommes, envoyez des sauveurs et des apôtres en Afrique ; faites lever enfin le soleil de la vérité évangélique sur ces régions désolées !

MISSIONS D'OCÉANIE EN 1800.

Le me resterait, pour être complet, à parler de l'Océanie ; mais, en 1800, l'Océanie vient à peine d'être découverte, ou plutôt on la découvre tous les jours. L'heure de l'évangélisation n'a pas encore sonné pour cette terre nouvelle.

Les Philippines forment, il est vrai, un groupe considérable d'environ 4.000.000 de catholiques. mais, la province ecclésiastique de Manille étant constituée depuis longtemps, ce pays ne peut plus être considéré comme pays de mission. Il y a cependant encore, surtout dans les évêchés de Zébu et de Jaro, environ 400 000 païens qui sont évangélisés avec soin par les Dominicains, les Franciscains et les Augustins.

Dans les îles de la Sonde, les Hollandais ont à peu près détruit l'œuvre des anciens missionnaires. C'est à peine si l'on peut compter à Java 300 catholiques. En ajoutant environ 2.500 fidèles dans la partie portugaise de l'île de Timor, cela fait un appoint total de 2.800 catholiques pour les missions d'Océanie.

Si nous additionnons maintenant les chiffres

des cinq parties du monde, nous trouvons ce résultat :

Europe	3.247.790 cathol.
Asie	1.369.000 »
Amérique	385 000 »
Afrique	47.000 »
Océanie	2.800 »

Total 5 051.590 cathol.

pour les missions du monde entier.

C'est donc un peu plus de 5.000.000 de fidèles que le catholicisme compte dans ses missions, au commencement du XIX^e siècle. Si l'on veut bien se rappeler ce que j'ai dit plus haut des diverses causes qui sont venues, dans le cours du dernier siècle, contrarier l'action de l'apostolat, on trouvera peut-être que ce résultat, à tout prendre, est encore assez beau. Néanmoins, ce n'est qu'un point de départ. Nous allons voir, dans les chapitres suivants, l'Église catholique prendre son essor, et s'élancer, rapide comme l'aigle, à la conquête des âmes. Ce sera une des gloires du XIX^e siècle d'avoir été, malgré bien des défaites et des catastrophes, un des plus grands siècles de l'Église, un des plus féconds pour le développement de l'apostolat.



Chapitre Deuxième.

PROGRÈS DU CATHOLICISME

EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE, 1800-1890.

TROIS grands faits dominant et expliquent les merveilleux progrès du catholicisme dans la Grande-Bretagne pendant les 90 premières années du XIX^e siècle : l'émancipation des catholiques, le mouvement ritualiste et puséyste, et le rétablissement de la hiérarchie, en Angleterre d'abord, puis en Écosse.

Au commencement du XIX^e siècle, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, les lois oppressives du passé subsistaient toujours ; mais le bon sens anglais, revenu à une appréciation plus saine, répugnait à les appliquer avec rigueur. Depuis la chute définitive des Stuarts, le catholicisme, débarrassé de ses accointances politiques, qui, lors même qu'elles sont parfaitement légitimes, le compromettent toujours, trouvait dans les pouvoirs publics un peu moins de haine, un peu plus de justice que par le passé.

Néanmoins, la situation était toujours très précaire. On se ferait aujourd'hui difficilement l'idée des préjugés véritablement insensés qui existaient alors dans un grand nombre d'esprits, surtout contre les prêtres catholiques, en particulier les Jésuites, que les calomnies des ministres protestants avaient représentés au peuple comme des hommes d'une astuce excessivement dange-reuse et d'une perversité inouïe.

Un exemple à l'appui : il y a une trentaine d'années, une dame de l'aristocratie, ayant été admise à une audience particulière de Pie IX, ne cessait de tenir les yeux fixés sur la pantoufle du Pape ; à la fin, son secret lui échappa. Elle avait tant de fois entendu dire à ses ministres que le Pape est la bête prédite dans l'Apocalypse, qu'elle s'attendait à voir au Vicaire de JÉSUS-CHRIST des pieds de bouc. Le bon Pape eut la complaisance de se déchausser en souriant, pour lui montrer que son pied était conformé comme celui de tout le monde. Voilà où en était, où en est encore, surtout parmi le peuple, une partie de l'Angleterre, fanatisée par les déclamations de ses ministres.

La présence du clergé français, réfugié en grand nombre à Londres pendant la Révolution, la dignité de son attitude, la prédication muette de ses indéniables vertus, dissipèrent en partie ces préjugés vraiment incroyables. Plus tard, la noble conduite du Souverain Pontife, le Pape Pie VII, résistant aux injonctions brutales de Napoléon, et subissant la spoliation de son pouvoir temporel plutôt que d'entrer à la suite de tous les monarques européens dans le système du blocus continental et de fermer à l'Angleterre les ports de son petit État, montra au gouvernement anglais qu'il y avait dans le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, impuissant et désarmé, plus de dignité, de justice et de vraie grandeur morale que dans tous les grands potentats de l'Europe, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, pour ne nommer que les principaux, qui tous, après avoir reçu l'argent de l'Angleterre pour combattre Napoléon, lui fermèrent leurs ports, et adhérèrent à la politique napoléonienne contre les Anglais. Deux ou trois ans avant l'événement, un membre de la Chambre des Lords avait dit :

« Je suis persuadé que le Pape Pie VII n'est qu'une misérable *marionnette* aux mains de l'usurpateur, et que, s'il lui commandait d'excommunier les Anglais, ce serait fait demain. »

Savone et Fontainebleau furent la réponse du Pape à ces déclamations du fanatisme protestant.

Aussi, quand le congrès européen se réunit à Vienne, après la chute de l'homme qui, pendant quinze ans, avait fait trembler les rois sur leur trône, le Souverain Pontife, qui seul avait su tenir tête à l'oppresseur de l'Europe, se trouva tout naturellement entouré d'une auréole universelle de respect. De son côté, le cardinal Gonzalvi, son ministre, qui revenait, lui aussi, de la grande tribulation, et dont le tact politique, l'exquise distinction, l'esprit fin et délié, faisaient un des diplomates les plus séduisants du congrès, conquit entièrement le duc de Wellington ; et, grâce en partie au concours du plénipotentiaire anglais, il put faire rendre à Pie VII tous ses États, et jusqu'aux Légations que la Révolution française

avait arrachées, en 1798, au malheureux Pie VI.

Ces bonnes relations entre le gouvernement anglais et le ministre de Sa Sainteté devaient porter d'autres fruits encore. En 1819, le ministre proposa pour la première fois, à la Chambre des Communes, un bill qui relevait les catholiques des incapacités légales et abrogeait le serment du *test*. C'était le début d'une lutte ardente, qui devait durer dix ans, entre l'équité et le fanatisme protestant. Cette fois le bill fut rejeté aux Communes, mais seulement à la majorité de deux voix. Présenté de nouveau à la session de 1821, il fut adopté à six voix de majorité ; mais il fut repoussé, comme on s'y attendait d'ailleurs, à la Chambre des Lords.

Cependant le mouvement des conversions, presque insensible au début, s'accroissait de jour en jour. Au commencement du règne de Georges III (1760), le nombre des catholiques anglais s'élevait à peine à 60,000. En 1800, nous avons vu qu'il était déjà de 120.000 pour l'Angleterre et l'Ecosse réunies. En 1821, un recensement officiel portait ce chiffre à 500.000. Les catholiques cessaient dès lors d'être une minorité infime, perdue au milieu de millions de protestants ; et, dans un pays comme l'Angleterre, où tout ce qui est fort est sûr de se voir respecté, l'opinion commençait à comprendre qu'il fallait leur faire place au soleil de la vie publique, et qu'on ne pouvait plus longtemps les traiter comme une quantité négligeable.

L'Église d'Irlande, si fort opprimée, elle aussi, par l'oligarchie protestante, mais qui, plus fidèle que le reste de la Grande-Bretagne, avait su garder avec sa foi la hiérarchie catholique, vint, à cette époque, puissamment en aide à sa jeune sœur, l'Église renaissante d'Angleterre. DIEU venait de lui susciter un illustre défenseur, qui, sans

jamais sortir de la légalité, sans faire alliance, comme d'autres agitateurs, avec l'élément toujours suspect des sociétés secrètes, allait tenir haut et ferme, au milieu de l'Irlande persécutée, le drapeau de la liberté politique et religieuse. Daniel O'Connell, né en 1775, entra, en 1820, dans cette longue carrière de luttes et de souffrances qui devait aboutir à l'émancipation des catholiques, grâce à l'énergie de ses convictions, servie par une habileté merveilleuse.

C'est en 1823 que commença l'agitation irlandaise pour la revendication des droits trop long-

temps méconnus des catholiques.

Deux ans plus tard, à la session de 1825, le bill d'émancipation fut présenté de nouveau aux Communes et réunit 27 voix de majorité ; il fut repoussé à la Chambre des Lords.

En 1827, bien que la loi qui excluait les catholiques des fonctions publiques ne fût pas encore abrogée, O'Connell se portait comme candidat à la Chambre des Communes ; élu à une écrasante majorité, il se présenta à la Chambre, refusa, comme tout le monde s'y attendait, de prêter le serment du *test* et fut déclaré indigne de siéger.

Mais cette victoire à la Pyrrhus allait achever de discréditer dans



PIE VII.

l'opinion publique le parti de l'intolérance. L'Irlande tout entière se pressait frémissante derrière l'homme providentiel qui menait si hardiment tous les catholiques de la Grande-Bretagne à l'assaut des lois surannées de Henri VIII et d'Elisabeth. En présence de ce mouvement devenu irrésistible, les Communes décrétèrent, en 1828, qu'« il est urgent de relever les catholiques des incapacités légales qui pèsent encore sur eux. » Enfin, au commencement de 1829, sir Robert Peel et le duc de Wellington, les deux premiers hommes d'État de l'Angleterre à cette époque, se rallièrent franchement au bill d'émanci-

pation, et le font adopter dans les deux Chambres. Il y eut 178 voix de majorité aux Communes et 208 à la Chambre des Lords.

C'est le 13 avril 1829 qu'eut lieu ce grand acte de réparation nationale. Désormais les catholiques pouvaient, sans abjurer leur foi, aspirer aux charges publiques; l'ostracisme odieux qui, depuis la seconde année du règne d'Élisabeth, pesait sur eux, était enfin levé. Un mois plus tard, le 15 mai 1829, l'homme que la reconnaissance de tous les catholiques saluait du titre de Libérateur, Daniel O'Connell, entra, le front haut, à la Chambre des Communes, qui, depuis 200 ans, n'avait pas vu un seul catholique siéger sur ses bancs. Il avait été le premier à la peine, il était juste qu'il fût le premier à l'honneur.

Les résultats de cette grande victoire des catholiques furent plus considérables qu'on ne l'avait soupçonné tout d'abord. Jusque-là ils avaient vécu dans l'ombre, en mettant tous leurs soins à ne pas attirer sur eux l'attention presque toujours malveillante de leurs concitoyens protestants. Ils s'entouraient de tant de précautions et de mystère que c'est encore aujourd'hui un problème pour l'histoire de décider si tel ou tel des grands hommes de l'Angleterre était catholique ou protestant. On sait que la question se pose pour Shakespeare, le poète national des Anglais.

Même dans l'intimité de la famille, le doute existait parfois à ce sujet.

« — Milord, disait un jour un Anglais protestant au vice-roi d'Irlande, est ce que Milady n'est pas catholique ? »

« — Mon cher Lord, répondit avec bonhomie le vice-roi, je vous avoue que je n'en sais rien. Elle ne me l'a pas dit, et jamais je n'ai eu l'indélicatesse de le lui demander. »

On comprend ce que cette vie strictement murée des catholiques anglais devait ajouter de difficultés à l'œuvre de l'apostolat. Mais, après l'acte d'émancipation, ils ne tardèrent pas à s'affirmer; ils sortirent tout joyeux des catacombes où les retenait, depuis trois siècles, l'intolérance protestante, et l'opinion publique, qui les avait si longtemps ignorés ou méconnus, fut bien forcée de les voir à l'œuvre et de s'occuper d'eux.

Précisément à cette époque, la divine Providence leur ménageait un secours tout à fait inattendu au sein des Universités protestantes d'Oxford et de Cambridge. Je veux parler du mouvement puséyste et ritualiste, qui devait donner à l'Église romaine tant d'illustres convertis.

Le mouvement puséyste commença en 1833. Il ne fut nullement dû, comme son nom semblerait l'indiquer, aux efforts exclusifs du docteur Pusey, pas plus qu'il ne représente, d'une manière adéquate, sa pensée personnelle. Le puséysme fut avant tout une réaction contre la décadence doctrinale de l'Église anglicane, et le défaut

absolu d'autorité chez les pasteurs. En présence de l'anarchie qui divisait les esprits dans cette Église, en voyant, parmi ses pasteurs, les uns nier la nécessité du baptême, les autres mettre en doute l'inspiration des livres saints et la divinité de JÉSUS-CHRIST, tous, unanimement, rejeter le magistère de ses évêques, quelques hommes de science et de foi, la plupart professeurs ou élèves de l'Université d'Oxford, sentirent le besoin de réagir et de chercher, dans l'antiquité chrétienne mieux étudiée, une base solide aux dogmes, à la morale et à la discipline. Le docteur Pusey et le docteur Newman se mirent à la tête de cette généreuse croisade, qui avait pris pour devise : *Il faut en revenir à l'Église primitive ; là seulement est la vraie doctrine et la pure morale de Jésus-Christ.*



DANIEL O'CONNELL.

Mais il arriva ce qu'on n'avait pas prévu d'abord. En fouillant les profondeurs de l'antiquité chrétienne, on ne tarda pas à rencontrer le tuf catholique sous les décombres et les scories entassées par l'hérésie. À partir de la fin de 1833, les hommes éminents qui s'étaient mis à la tête du mouvement publièrent le résultat de leurs doctes recherches, sous la forme de *tracts*, ou traités pour le temps présent.

On y discutait toutes les questions controversées alors : le jeûne, la confession auriculaire, la prière pour les morts, le culte des saints, le sacrifice de la messe, le célibat ecclésiastique, l'autorité de l'Église; et sur chacun de ces points, fidèles à la méthode qu'ils s'étaient imposée, les rédacteurs allaient chercher leurs preuves, non dans le raisonnement particulier, selon le système

ordinaire des protestants, mais dans l'antiquité chrétienne et dans la tradition consciencieusement interrogées.

Or, à la stupéfaction des lecteurs qui s'arrachaient ces traités, à la surprise même des savants professeurs qui avaient entrepris ces recherches, sur toutes les questions controversées entre catholiques et protestants, il se trouva que la tradition et les saints Pères parlaient identiquement comme l'Église romaine.

On comprend l'effet d'une pareille révélation sur les esprits intelligents et sur les cœurs droits. Eh quoi! cette vieille Église de Rome, qu'on accusait d'idolâtrie, elle avait pour elle le témoignage de l'antiquité! Sur tous les points en litige, les Pères apostoliques, les Irénée, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire, les Augustin, étaient aussi papistes que le dernier vicaire de Londres! On avait remonté jusqu'à la source pour découvrir la vraie doctrine et la pure morale du CHRIST, et l'on se trouvait inopinément en présence du grand fleuve catholique.

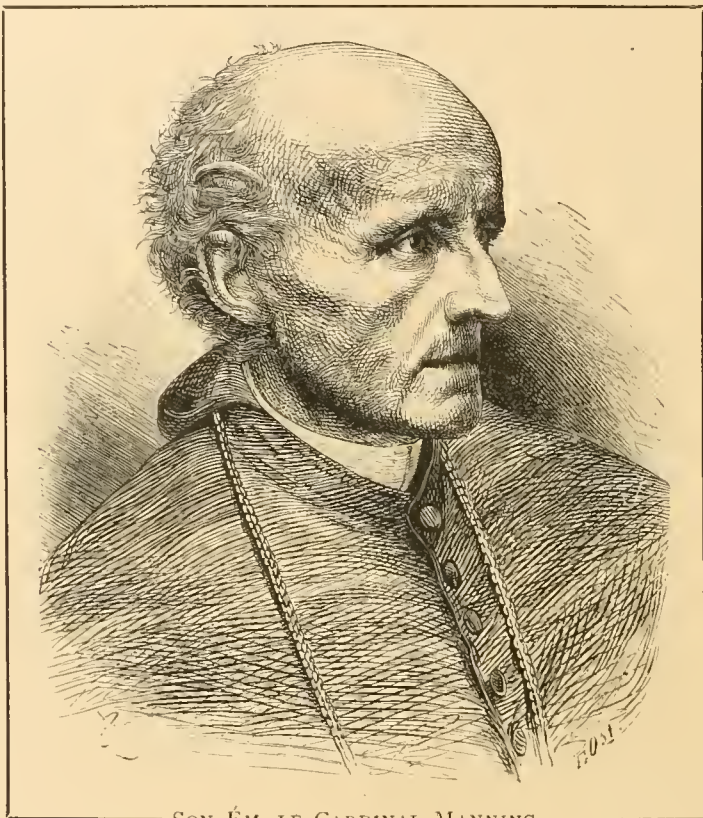
On aurait peine aujourd'hui à se représenter l'intérêt passionné qui, pendant plusieurs années, s'attacha à ces controverses, surtout parmi les ministres et les membres les plus sérieux de l'Église anglicane. Les résultats ne se firent pas attendre. L'Église établie était convaincue d'avoir altéré profondément les dogmes du christianisme. Parmi ses pasteurs, ceux que des préjugés sectaires tenaient obstinément éloignés du catholicisme, se laissèrent glisser peu à peu sur la pente désolée du rationalisme, et s'abandonnèrent à un scepticisme découragé; mais tout ce que l'Église anglicane renfermait alors de plus pieux et de plus distingué, les Spencer, les Newman, les Faber, les Palmer, les Manning, les Marshall, les Ward, les Capes, les Talbot, les Wilberforce, pour ne nommer que les plus connus, abandonnèrent leurs riches bénéfices, et, foulant généreusement aux pieds toutes les considérations d'amitié, d'avenir, de famille, se convertirent au

catholicisme. Dans les cinq années (1841-1846) qui furent les plus fécondes du mouvement puseyste, on compta jusqu'à 60 ministres qui renoncèrent à l'Église établie pour entrer dans la véritable Église de JÉSUS-CHRIST.

Depuis, ce mouvement, bien qu'un peu ralenti, a continué, et si l'on voulait compter aujourd'hui tous les transfuges de l'Église anglicane qui l'ont quittée pour se faire catholiques, on arriverait à plus de 1200.

Un grand nombre de ces illustres transfuges de l'Église anglicane embrassèrent le sacerdoce, et devinrent, en Angleterre, les colonnes de l'Église catholique. Les deux plus en vue étaient, il y a quelques années, les cardinaux Manning

et Newman. Le cardinal Newman, savant Oratorien, s'occupait de vastes recherches, qui s'adressaient surtout à l'élite de la société anglaise; le cardinal Manning, archevêque de Westminster, était à la tête du nouvel épiscopat; tous deux étaient environnés du respect universel, et les protestants les premiers se montraient fiers de la haute situation qu'ils occupaient dans le pays. Il y a quelques années, les deux cardinaux furent admis aux grandes réceptions de la cour, et l'aristocratie anglaise, si dédaigneuse d'habitude, leur ouvrit



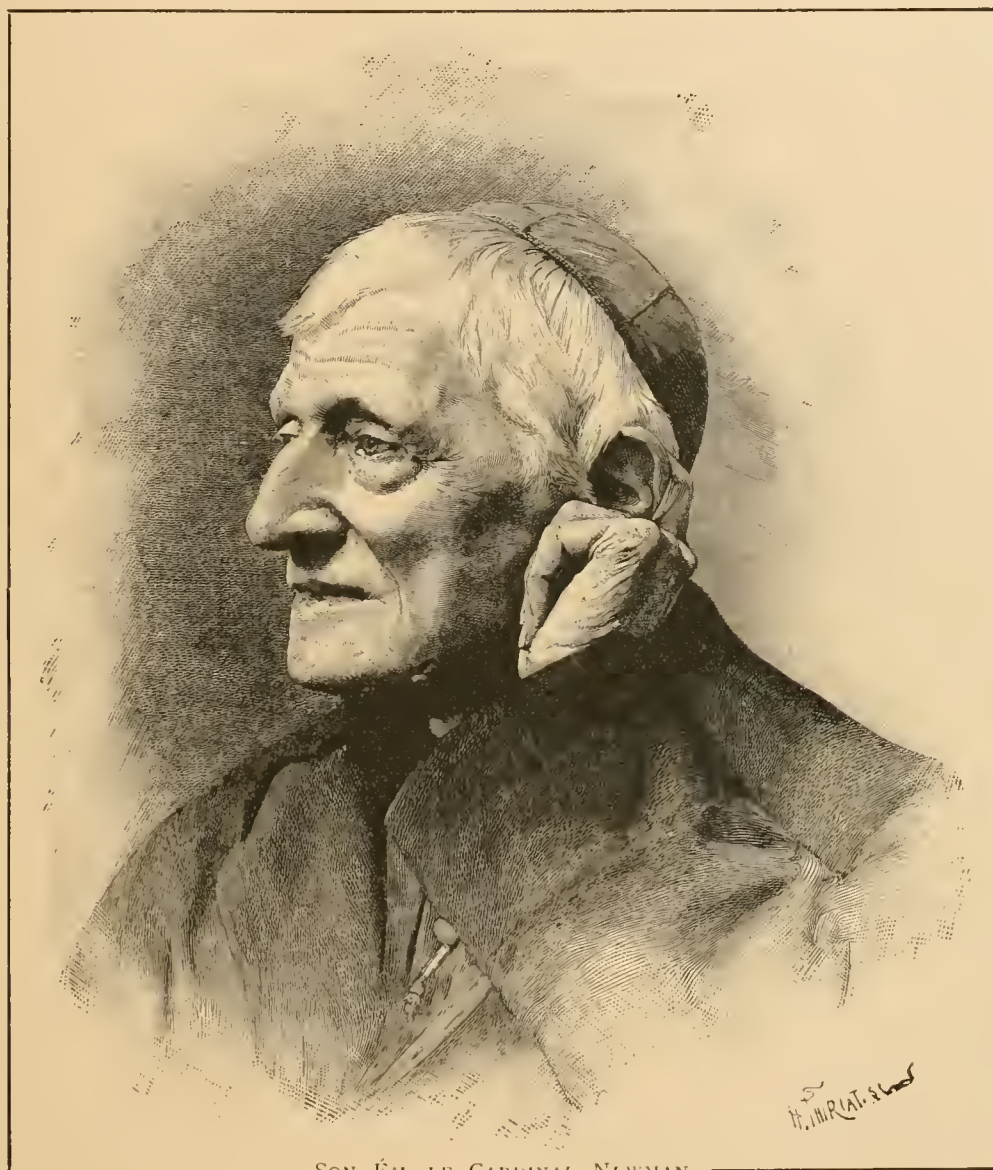
— SON ÉM. LE CARDINAL MANNING. —

ses rangs avec un empressement qui témoigne que nous sommes loin des temps de Henri VIII et d'Elisabeth.

Le docteur Pusey n'eut pas le bonheur de suivre ses nobles amis jusqu'au bout. Après avoir pris, en 1833, la tête du mouvement, il les abandonna tous, les uns après les autres, sur le chemin de Rome, et, cherchant un compromis impossible à trouver entre l'erreur et la vérité, il essaya de former un parti mitoyen qui ne fût ni l'anglicanisme, ni le catholicisme, qui répudiât à peu près tout de l'Église officielle, excepté le nom, qui adoptât à peu près tout de l'Église romaine, hormis l'autorité infallible, sans laquelle elle ne serait rien.

C'est de ce compromis et de cet effort malheureux pour devenir catholiques, tout en restant protestants, qu'est né le ritualisme. Un certain nombre de membres de l'Église établie, ayant reconnu que les rites de l'Église romaine sont évidemment d'origine apostolique, crurent qu'il suffisait de reprendre les formes extérieures du

catholicisme pour avoir le droit de se dire catholiques, tout en évitant de rompre avec l'Église anglicane. On vit donc, à la grande indignation des vieux protestants, reparaitre dans certaines églises les vêtements liturgiques, les cierges, l'encens, l'autel, le tabernacle et jusqu'au confessionnal. Naturellement, les protestations éclatè-



SON ÉM. LE CARDINAL NEWMAN.

rent : les évêques anglicans essayèrent, sans y parvenir, de ramener leur clergé à l'observation pure et simple du rituel d'Elisabeth. Anathématisés par leurs supérieurs ecclésiastiques, abandonnés d'une partie de leur troupeau, repoussés par l'Église catholique, les ritualistes se trouvèrent bientôt dans une situation fort difficile. Plusieurs se décidèrent à faire le dernier pas vers Rome ;

mais les autres, moins logiques, oubliant que, selon la parole du Maître, toute branche qui n'est pas intimement unie au cep mystique demeure stérile, continuèrent sans mission, sans ordination légitime, à jouer à la petite chapelle. A l'époque du Concile du Vatican, un grand nombre de ces derniers écrivirent au Souverain Pontife, demandant leur admission dans l'auguste

Assemblée, comme membres et pasteurs légitimes de l'Eglise catholique anglicane. Le cardinal Patrizzi leur répondit, au nom de Pie IX, en les exhortant à faire le dernier pas, et à entrer franchement dans l'Eglise catholique, en dehors de laquelle il ne peut y avoir que de misérables contrefaçons de l'unique Société établie par JÉSUS-CHRIST.

J'eus l'honneur, à cette époque, de voir le docteur Pusey. Il vint, en 1869, passer quelques jours à l'évêché d'Orléans, où il fut accueilli par la plus respectueuse sympathie. Quelques jours après son départ, un membre du clergé orléanais demandait à Mgr Dupanloup ce qu'il pensait de ce personnage. Le prélat, mettant le doigt sur son front, se contenta de répondre d'un air de commisération profonde : *intricatus, implicatus* !

Il semble bien que ce sera le jugement définitif de l'histoire sur cet homme extraordinaire. Doué incontestablement d'une intelligence supérieure au service d'un noble cœur, il manquait pourtant de netteté dans les idées ; une certaine étroitesse de vues, un certain *embrouillement* d'esprit, pour parler comme l'évêque d'Orléans, l'empêchèrent toujours de voir les conséquences logiques des prémisses qu'il avait posées lui-même et firent avorter de magnifiques espérances. Cet homme, qui avait fait entrer dans l'Eglise catholique des milliers de convertis, mourut protestant, comme il avait vécu. Aussi Pie IX le comparait finement à une cloche qui, placée sur le seuil du temple, appelle les fidèles à l'Eglise, mais n'y entre pas. Espérons qu'au dernier jour, tant d'âmes qu'il a contribué à mettre dans la bonne voie auront plaidé victorieusement sa cause au tribunal de l'éternelle miséricorde, et qu'après s'être dit et cru fausement catholique pendant toute sa vie, il aura reconnu, aux pieds du Souverain Juge, qu'il appartenait réellement par sa bonne foi, qui paraît indéniable, à l'âme de cette Eglise unique qu'il a cherchée si longtemps, et dont d'invincibles préjugés l'ont tenu jusqu'à la fin extérieurement séparé.

Ce grand ébranlement dans l'Eglise anglicane devait amener, à la suite des pasteurs, de nombreuses conversions parmi les simples fidèles. C'est ce qui eut lieu en effet. Depuis le début du mouvement puseyste, chaque année vit, surtout dans l'aristocratie, de nombreux retours réjouir le cœur de la vraie Eglise. Il serait trop long de donner ici la liste de ces milliers de convertis. Pour faire connaître le résultat général, il suffira de dire qu'il y a aujourd'hui bien peu de familles de la *Gentry* qui n'aient quelques-uns au moins de leurs membres catholiques.

En 1880, l'aristocratie anglaise comptait dans ses rangs : 38 pairs catholiques, 24 lords, 6 membres du conseil privé, le vice-roi des Indes, les gouverneurs de Hong-Kong, de Singapour et de Maurice, 22 baronnets, 55 membres de la Chambre des Communes, sans parler d'un grand nombre d'officiers supérieurs, de magistrats, de

publicistes, d'hommes éminents dans toutes les positions.

L'action de l'apostolat catholique ne se restreint pas à l'aristocratie ; mais il faut reconnaître que jusqu'ici elle a eu moins d'influence sur le reste de la nation. La grande majorité, (42.500.000), demeure par routine attachée à l'Eglise officielle ; une autre fraction importante, (près de 16.000.000,) se partage entre les sectes dissidentes, qui, d'après le *Whitaker's almanak* de 1882, s'élèvent à 174 dans la Grande-Bretagne. La plus importante de ces sociétés séparées est celle des Presbytériens, qui sont 80.000 en Angleterre et 1.650.000 en Ecosse, où ils forment l'Eglise établie.

Pour résumer les progrès numériques du catholicisme en Angleterre, voici, de vingt ans en vingt ans, les chiffres de la population catholique. Ils sont empruntés aux documents officiels.

En 1800 : Angleterre. .	90 000	catholiques.
Ecosse. . .	30.000	»
Total. .	120.000	»
En 1820 : Angleterre. .	450.000	»
Ecosse. . .	50 000	»
Total. .	500.000	»
En 1840 : Angleterre. .	800.000	»
Ecosse. . .	100.000	»
Total. .	900.000	»
En 1860 : Angleterre. .	1 100.000	»
Ecosse. . .	220.000	»
Total. .	1.320.000	»
En 1880 : Angleterre. .	1.300.000	»
Ecosse. . .	320.000	»
Total. .	1.620.000	»
En 1890 : Angleterre. .	1.352.278	»
Ecosse. . .	338.643	»
Total. .	1.690.921	»

En résumé, le catholicisme vient en ce moment le second en importance numérique, immédiatement après l'Eglise officielle. Grâce à sa forte hiérarchie et au mouvement continu des conversions, qui, année moyenne, s'élèvent à plus de 10.000, on peut espérer qu'à la fin du XIX^e siècle, l'Eglise comptera environ 2.000.000 de fidèles.

Le progrès des œuvres a suivi tout naturellement l'accroissement numérique. On se rappelle qu'au commencement du siècle, l'Angleterre et l'Ecosse réunies comptaient à peine 60 chapelles, absolument indignes de la majesté divine. A mesure que les fidèles se multipliaient, on a élevé de nouveaux temples. Avec le concours dévoué de l'aristocratie catholique, qui s'est montrée d'une générosité sans limites, le sol de la Grande-Bretagne s'est couvert d'une splendide floraison d'édifices religieux, qui ne le cèdent en rien à ceux du Moyen-Age ; exemple, la pro cathédrale de Westminster, qui a coûté à elle seule plusieurs millions. En 1880, il y avait, en Angleterre, 1259 églises ou chapelles, et 305 en Ecosse. Ce

nombre s'accroît rapidement chaque année. En 1890, il est de :

Angleterre.	1.324	églises ou chapelles.
Écosse.	304	»
Total.	1.628	»

Et ces églises sont bien aux catholiques ; elles ont été élevées avec leurs sacrifices volontaires et leurs offrandes. L'État, qui n'a pas dépensé un centime pour leur construction, serait mal venu à en réclamer la propriété et à en garder la clef, comme on dit que cela se fait dans certains pays catholiques.

A côté de l'église, est l'école, presque aussi nécessaire pour la formation religieuse des nouvelles générations. En 1800, il n'y avait rien, on se le rappelle, hormis deux ou trois maisons d'éducation sur le continent, que la Révolution française supprima.

En 1840, l'Eglise comptait déjà dans la Grande-Bretagne neuf collèges exclusivement catholiques, les uns, sous la direction des vicaires apostoliques, les autres, confiés aux Bénédictins, Dominicains, Jésuites.

En 1880, il y avait, en Angleterre 23 collèges catholiques et 4 en Écosse, total 27 établissements d'enseignement secondaire, sans parler de 600 écoles de paroisses, donnant l'enseignement primaire à 118.000 enfants.

Depuis, grâce à l'expulsion des Jésuites et à la fermeture de leurs collèges en France, ce nombre a encore augmenté, et c'est de l'Angleterre protestante que la France catholique reçoit aujourd'hui des leçons de libéralisme. Au 1^{er} janvier 1890, on trouve :

	séminaires. élèv. collèges. élèv.			
Anglet.	11	800	29	3 000
Écosse.	3	84	4	400
Total.	14	884	33	3.400

	pensionn. élèv. éc. parissiales élèv.			
Anglet.	112	7.000	1.600	240 000
Écosse.	10	650	411	38.000
Total	122	7.650	2.011	278.000

La liberté d'enseignement est complète chez nos voisins. On ne connaît pas chez eux d'université d'État. Les écoles sont sous la surveillance des patrons qui les ont fondées, des congrégations paroissiales qui paient le maître, et des familles qui leur confient leurs enfants.

Le libéralisme anglais ne tolérerait pas l'ingérence de l'État venant se substituer au père de famille, avec la prétention, au moins étrange, de connaître mieux que celui-ci ce qui convient à son enfant. Le rôle du gouvernement se borne, en Angleterre, à inspecter les écoles pour s'assurer que tout s'y passe dans l'ordre, et à subventionner, sans distinction de maîtres ou de cultes, les écoles qui réussissent le mieux ; c'est de la liberté et de l'égalité vraies, et c'est précisément pour cela que ce système, si libéral et si respectueux des droits supérieurs de la famille, n'a aucune chance de s'acclimater chez nous.

En 1830, Georges Spencer, second fils de Lord Spencer, se convertit au catholicisme. Quelques années plus tard, il entra dans l'Ordre austère des Passionnistes, fondé au siècle dernier par le Bienheureux Paul de la Croix, dont l'attrait particulier fut, on le sait, de prier pour la conversion de l'Angleterre, conversion qu'il prédit, avant de mourir, comme devant arriver un jour. Le P. Spencer consacra sa vie à établir une vaste association de prières pour obtenir le retour de l'Angleterre à la foi catholique. Cette association, qui se répandit bientôt en France, en Italie et dans toutes les contrées catholiques, a plus fait peut-être que tous les efforts extérieurs du zèle pour la conversion de l'ancienne île des Saints.



GRÉGOIRE XVI

Bientôt comme sous l'action d'un souffle venu d'en haut, on vit s'épanouir, sur le sol de la Grande-Bretagne toutes les œuvres de la charité catholique : des orphelinats se fondèrent pour arracher les enfants abandonnés à la propagande des *Work houses* protestants ; des dispensaires, des hôpitaux s'ouvrirent pour recevoir les malades ; des conférences de Saint-Vincent-de-Paul s'établirent, dans les principales villes, pour visiter et secourir à domicile les pauvres que la charité officielle de l'anglicanisme laisse mourir de faim à côté des fortunes scandaleuses de l'aristocratie ; les Petites Sœurs des Pauvres, les Sœurs de Charité réparurent sur cette terre où le costume religieux avait été si longtemps proscrit. L'intolérance protestante fut forcée de s'incliner avec respect devant la cornette de la fille de Saint-Vincent-de-Paul, et la reconnaissance publique protégea ces pieuses héroïnes du dévouement catholique, dont l'hérésie avait perdu, depuis trois siècles, la glorieuse tradition.

En 1880, il y avait, en Angleterre, 330 couvents ou monastères, et 39 en Écosse. Toutes les grandes familles religieuses, les Chartreux, les Trappistes, les Bénédictins, les Prémontrés, les Dominicains, les Franciscains, les Jésuites, les Oratoriens, les Liguoriens, les Passionnistes, ont reparu sur ce sol, d'où la main brutale de l'hérésie croyait les avoir arrachées pour jamais ; mais, selon la parole du P. Lacordaire, les moines sont comme les chênes, ils sont immortels.

Et à côté des grands Ordres religieux du passé, on voit se multiplier de nouvelles Congrégations : les Frères des écoles chrétiennes, les Ursulines, les Dames du Sacré-Cœur, les Filles de Charité, toutes les Congrégations enseignantes et hospitalières, qui étaient inconnues à l'ancienne Église d'Angleterre, s'épanouissent librement sur ce sol labouré par la persécution, témoignant de la prodigieuse fécondité du catholicisme en regard de la stérilité et de la sécheresse de cœur de l'hérésie.

Un grand acte du Vicaire de JÉSUS-CHRIST est venu mettre le sceau à la résurrection de l'Église d'Angleterre ; je veux parler du rétablissement de la hiérarchie. Déjà, par un bref en date du 30 juillet 1840, Grégoire XVI avait porté de quatre à huit le nombre des vicariats apostoliques. Ce n'était pas assez : l'Église catholique avait donné en Angleterre assez de preuves de vitalité pour mériter de sortir de l'état de mission. Le 29 septembre 1850, Pie IX, par la bulle *Universalis Ecclesia*, reconstituait l'Église d'Angleterre, en créant l'archevêché de Westminster, avec les douze évêchés suffragants de Liverpool, de Salford, de Shrewsbury, de Newport, de Nottingham, de Southwark, de Birmingham, de Clifton, de Plymouth, d'Hexham, de Northampton et de Beverley.

Depuis, l'évêché de Beverley a été remplacé par les deux évêchés de Leeds et de Middlesbrough, et l'évêché de Portsmouth a été détaché de celui de Southwark, ce qui porte à 14 le chiffre des évêchés suffragants de Westminster.

Le 26 février 1878, le Pape Léon XIII achevait l'œuvre de son prédécesseur, en rétablissant la hiérarchie en Écosse. Aux trois vicariats apostoliques alors existants, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST substituait deux archevêchés : Édimbourg et Glasgow, avec quatre évêchés suffragants d'Édimbourg : Dunkeld, Aberdeen, Galloway et Argyll.

Dans ces dernières années, Léon XIII vient d'adresser au peuple anglais une magnifique encyclique pour l'engager à revenir en masse à la foi catholique de ses ancêtres. On ne saurait encore juger complètement de l'effet que produira sur le peuple anglais l'appel du Vicaire de JÉSUS

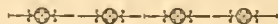
CHRIST. Mais ce qui montre bien les progrès que le catholicisme a fait dans l'opinion pendant la seconde moitié du siècle, c'est l'intérêt respectueux et passionné avec lequel a été accueillie, dans toutes les classes de la société, et même parmi les plus hauts dignitaires de l'Église anglicane, la parole du Pontife suprême. Quand Pie IX, en 1850, rétablit la hiérarchie, de violentes manifestations hostiles se produisirent dans toutes les grandes villes du Royaume-Uni. La bulle du Pape fut lacérée et brûlée sur les places publiques, avec deux mannequins, l'un représentant Pie IX, l'autre, le cardinal Wiseman, premier archevêque de Westminster. En même temps, le Parlement s'émut, et par un bill, il défendit aux nouveaux évêques de porter les titres que le Pape leur avait donnés. Rien de pareil aujourd'hui : la lettre pontificale est discutée partout avec convenance et modération, et un grand nombre d'anglicans n'ont pas craint de témoigner hautement de la respectueuse sympathie que leur inspire la sollicitude du Souverain Pontife. C'est au temps qu'il appartient de faire lever ces germes et d'effacer des préjugés séculaires ; à nous catholiques de hâter par nos prières l'heure de DIEU.

*
* *

Voici le tableau du développement de la hiérarchie depuis le commencement du siècle :

En 1800. — Angleterre	4 vicaires apostol.	43 prêt.
Écosse	2 vicaires apostol.	12 »
Total	6 vicaires apostol.	55 prêt.
En 1840. — Angleterre	8 vicaires apostol.	608 prêt.
Écosse	3 vicaires apostol.	60 »
Total	11 vicaires apostol.	668 prêt.
En 1880. — Angleterre	1 arch. 14 évêq.	2.198 prêt.
Écosse	2 arch. 4 évêq.	324 »
Total	3 arch. 18 évêq.	2.522 prêt.
En 1890. — Angleterre	1 arch. 14 évêq.	2.447 prêt.
Écosse	2 arch. 4 évêq.	348 »
Total	3 arch. 18 évêq.	2.795 prêt.

A l'heure où j'écris ces lignes, l'Angleterre occupe une place d'honneur dans la hiérarchie catholique. Sur son immense territoire, elle compte, dans les cinq parties du monde : 22 archevêchés, 99 évêchés, 18 vicariats et six préfectures apostoliques ; elle range sous ses lois plus de 13.500.000 catholiques. Puissions-nous voir bientôt l'antique île des Saints revenir en masse à la foi de ses pères, dont l'ont séparée, il y a trois siècles, la passion adultère d'Henri VIII et la politique haineuse d'Élisabeth ! Avec le développement de son immense puissance coloniale, la conversion de l'Angleterre amènerait rapidement l'évangélisation du monde entier.



Chapitre Troisième.

LES MISSIONS SCANDINAVES, 1800-1890.



LE long des rivages de la Baltique, le retour au catholicisme ne fait que commencer, et le développement de l'apostolat est bien moins avancé que dans la Grande Bretagne, car c'est d'hier seulement que les catholiques jouissent dans ces régions d'un peu de liberté !

Dans les premières années du XIX^e siècle, un des évêques de l'Allemagne du Nord était chargé, avec le titre de vicaire apostolique des régions septentrionales, de pourvoir aux besoins religieux des quelques catholiques dispersés dans ce pays. En 1830, Grégoire XVI nomma un vicaire apostolique spécial pour les missions du nord de l'Europe ; mais le gouvernement danois ayant empêché le titulaire de s'établir dans sa mission, l'évêque d'Osnabruck (Hanovre) continua de diriger, en qualité de provicaire, ces missions abandonnées.

En 1855, Pie IX créa la préfecture apostolique du Pôle nord, qui fut confiée à un prêtre zélé, Mgr Bernard. Cette mission comprenait les deux Laponies suédoise et norvégienne, l'Islande, les îles Féroë et le Groënland, possessions danoises, les îles Sethland, les Orcades et la côte septentrionale de l'Écosse, avec les régions antarctiques de l'Amérique.

Cette préfecture du Pôle nord n'eut que quelques années d'existence. En 1869, un décret de la Propagande la supprima et constitua ainsi les missions scandinaves :

1^o La préfecture apostolique de la Norvège, qui fut confiée à Mgr Bernard ;

2^o Le vicariat apostolique de Suède, titulaire, Mgr Studach ;

3^o La préfecture apostolique du Danemark, avec les îles Féroë, le Groënland et l'Islande ; le premier préfet fut Mgr Gruder, curé de Copenhague ;

4^o La préfecture apostolique du Schleswig-Holstein, qui fut laissée provisoirement à l'évêque d'Osnabruck ;

5^o Les îles Orcades et Shetland furent rattachées au vicariat septentrional de l'Écosse ; elles forment aujourd'hui l'évêché d'Argyll ;

6^o L'Amérique arctique fut rattachée au Canada supérieur. Elle fait partie du vicariat d'Athabaska-Mackenzie.

Au mois de mars 1892, le Saint-Siège a élevé les préfectures de Norvège et de Danemark à la dignité de vicariats apostoliques, avec caractère épiscopal pour les deux premiers titulaires : Mgr Falize, vicaire apostolique de Norvège, et Mgr von Euch, vicaire apostolique du Danemark. Les missions scandinaves forment donc désormais *trois* vicariats apostoliques.

*
* *
*

Ce fut seulement le 9 juin 1847 que furent abrogées les lois odieuses portées en Danemark contre les catholiques.

Dès lors commença pour cette Église naissante une nouvelle vie. Deux stations se fondèrent aussitôt, à Copenhague, la capitale, et à Frédéricka, dans le Jutland.

En 1856, on vit arriver à Copenhague les Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry ; c'étaient les premières religieuses catholiques qui reparaissent en Danemark depuis la Réforme. Aujourd'hui, elles sont au nombre de 110. Elles ont à Copenhague un noviciat, deux hôpitaux, plusieurs pensionnats, écoles et orphelinats ; deux écoles supérieures de filles, avec 176 élèves, dont 121 protestantes ; onze écoles paroissiales de garçons, avec 316 élèves ; onze écoles paroissiales de filles, avec 355 élèves. Au total, la mission de Danemark donne l'enseignement catholique à 951 enfants, dont près de 200 appartiennent à des familles protestantes.

Un orphelinat de garçons est confié aux Petits-Frères de Marie, et deux orphelinats de filles sont sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph ; deux hôpitaux comptent 130 lits.

En 1869, l'érection de la préfecture apostolique du Danemark ouvrit pour le catholicisme l'ère d'un développement plus rapide.

Depuis l'émancipation, le gouvernement danois s'est toujours montré équitable envers les catholiques et leurs œuvres. A l'exception de l'Islande, où l'on n'a pas encore obtenu la liberté religieuse, l'Église jouit, dans ce petit royaume, d'une liberté qu'elle ne trouve pas toujours chez certains gouvernements qui se disent catholiques.

En 1872, on ouvrit près de Copenhague le collège d'Ordrupe ; cet établissement, formé par une dame de l'aristocratie convertie, fut

confié aux RR. PP. Jésuites. Il commença avec 15 élèves, et il est devenu une des maisons les plus florissantes du pays.

Le nombre total des stations catholiques, au 1^{er} janvier 1890, s'élève à 14.

Copenhague, cinq stations ; puis Aarhus, Odensée, Frédérica, Randers, Horsens, Svendborg, Kolding et Reykiawick (Islande), Oruppoë.

Voici la statistique comparée de la mission du Danemark, au moment de l'émancipation et en 1890. On verra ainsi facilement les progrès acquis pendant ces quarante années :

Personnel. En 1850 : 3 missionnaires, 2 stations, 300 catholiques.

En 1895 : 1 vicaire apostolique, 38 missionnaires, dont 18 prêtres séculiers et 20 religieux, 14 stations, 4.000 catholiques. Instituts religieux : 1^o Jésuites, 20 prêtres, 5 scholastiques, 20 Frères coadjuteurs, au total : 45 religieux ; 2^o Petits-Frères de Marie (Saint-Genis-Laval), 3 religieux ; 3^o Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, 110 religieuses ; 4^o Sœurs allemandes de la Charité, 6 religieuses.

Œuvres. En 1850, néant.

En 1890, 10 églises, 6 chapelles publiques, 6 oratoires, un collège de Jésuites, 50 élèves, 1 école supérieure de garçons, 66 élèves. Plus les écoles énumérées plus haut.

* *

Dans le royaume de Suède, la loi pénale condamnait jusqu'en 1860, à l'exil et à la confiscation, tout protestant qui eût tenté de sortir de l'Eglise officielle. De plus, jusqu'en 1815, il y eut peine de mort contre tout prêtre catholique surpris dans le royaume. Une pareille législation, on le comprend, arrêta net tout essai d'apostolat.

Quand Bernadotte fut appelé, en 1806, au trône de Suède, il se montra pour son DIEU ce qu'il s'appretait à être pour sa patrie. L'homme qui, en 1814, marchait contre la France dans les rangs des alliés, abjura par ambition le catholicisme, et fit élever son fils Oscar dans l'hérésie ; mais les deux reines, Désirée, femme de Bernadotte, et Joséphine, femme d'Oscar 1^{er}, ne suivirent pas ce honteux exemple. Avec leur protection, une chapelle catholique finit par s'ouvrir à Stockholm, et en 1833, Mgr Studach, aumônier de la reine, fut élevé à la dignité de vicaire apostolique et prit, en cette qualité, la direction des deux missions réunies de Suède et de Norvège, qui comptaient alors environ 300 catholiques, tous étrangers au royaume.

En 1858, la Cour suprême ayant condamné au bannissement et à la confiscation des biens six femmes coupables d'avoir abjuré le luthéranisme pour se faire catholiques, l'Europe s'indigna d'un tel attentat au droit de la conscience. Le scandale retentissant de cette affaire força,

en 1868, la diète de Stockholm à rapporter les lois portées contre les dissidents. On leur accorda le droit de sortir de l'Eglise officielle, mais avec bien des restrictions, et en leur imposant des démarches difficiles. Enfin, en 1873, une loi plus libérale fut votée ; elle permit aux dissidents de se séparer, sans autre formalité que de déclarer en personne leur intention au ministre luthérien ; mais nul n'est admis à faire cette déclaration avant l'âge de dix-huit ans. Les mariages entre dissidents peuvent être célébrés, au choix, devant l'officier civil ou devant leur propre pasteur. Les enfants issus des mariages mixtes peuvent, mais sur la demande formelle des parents, être élevés dans une autre foi que le luthéranisme. Nul enfant protestant ne peut être reçu dans les écoles des dissidents avant quinze ans. Tous les Ordres religieux d'hommes et de femmes sont interdits dans le royaume. Les dissidents continuent, comme par le passé, à être exclus des fonctions publiques. En 1878, cette dernière exclusion fut restreinte au roi, aux ministres et aux juges du royaume.

Malgré quelques restrictions fâcheuses, cette loi permettait au catholicisme de vivre et de développer ses œuvres. Mais la proclamation de la liberté religieuse devait porter un coup fatal à l'Eglise officielle. On vit bientôt ce que valait cette unité factice dont elle était fière, et qu'elle maintenait, depuis trois cents ans, par la proscription. En quelques années éclatèrent dans son sein toutes les divisions du protestantisme : baptistes, anabaptistes, méthodistes, swendeborgiens, piétistes, néo-luthériens, en moins de dix ans, se sont multipliés au nombre de quinze à vingt mille, en profitant de la permission qui leur était donnée de secouer enfin le joug odieux de l'Eglise officielle.

Les progrès du catholicisme ont été naturellement moins rapides, car il avait à se faire connaître et à soulever la montagne de préjugés entassés contre lui par l'hérésie. Depuis l'émancipation, la moyenne annuelle des conversions varie de quinze à vingt. En 1874, un ministre luthérien, M. Carle Carlen, se convertit au catholicisme, et fut ordonné prêtre trois ans plus tard. En 1881, un second ministre protestant, M. Hellqvist, suivit cet exemple. En 1884, douze étudiants de l'Université d'Upsal entrèrent avec éclat dans l'Eglise romaine ; enfin le jour de la Pentecôte 1887, il y eut à Stockholm 35 abjurations de protestants, dont plusieurs appartenaient aux hautes classes de la société.

Le nombre des stations catholiques est de cinq : Stockholm, Malmo, Gothembourg, Helsingborg et Geflë.

* *

Voici, du reste, la statistique religieuse de la Suède depuis l'émancipation :

1860. — 1 vicaire apostolique, 2 missionnaires, 1 église, environ 200 catholiques.

1870. — 1 vicaire apostolique, 6 missionnaires, 6 églises, environ 500 catholiques.

1880. — 1 vicaire apostolique, 14 missionnaires, 8 églises, 810 catholiques.

1890. — 1 vicaire apostolique, 9 missionnaires, 9 églises, 1145 catholiques.

Même progrès pour les œuvres.

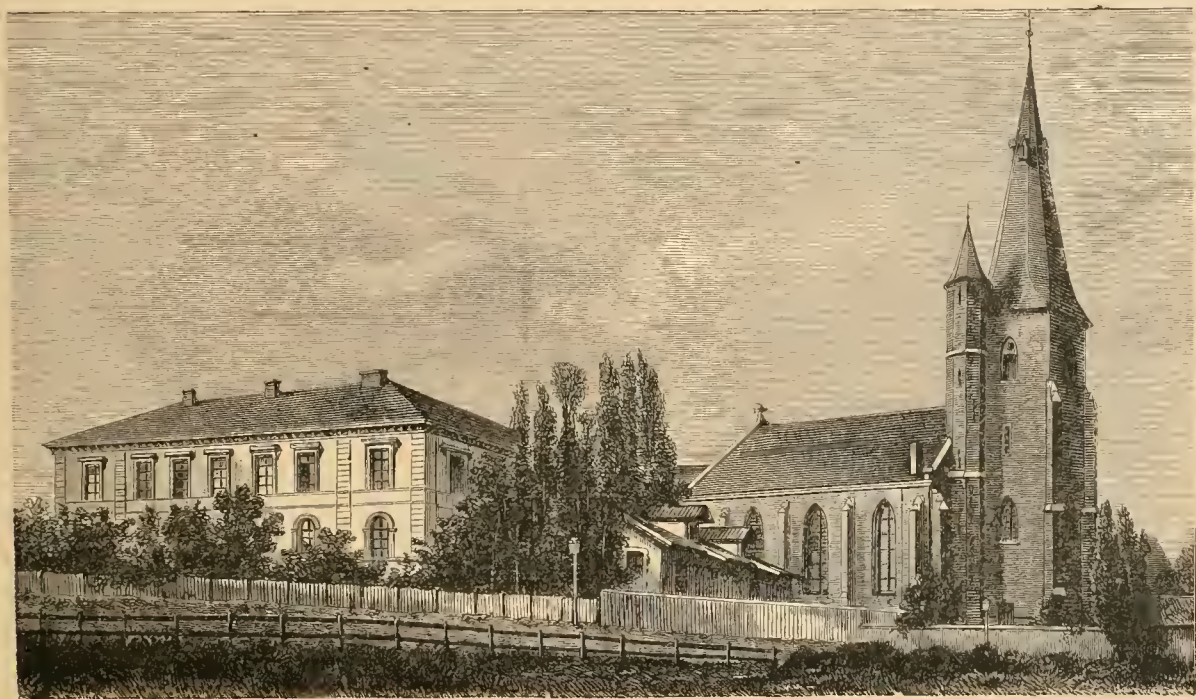
En 1860. 1 hôpital à Stockholm.

En 1890. 6 stations : Stockholm, Gothembourg, Malmo, Geflé, Ammeberg et Wadstena.

3 écoles primaires, garçons, 44 élèves. 3 écoles primaires, filles, 240 élèves, dont 180 protestantes. 2 pensionnats, garçons, 5 pensionnats, filles, 3 hôpitaux.

Instituts religieux de femmes : 1^o Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, 27 religieuses. 2^o Filles de Marie, 9 religieuses. 3^o Sœurs allemandes de Sainte-Élisabeth, 25 religieuses. Total : 3 communautés de femmes, 61 religieuses.

La situation religieuse est à peu près la même en Norvège qu'en Suède, bien que l'émancipation des catholiques y date de plus loin. En effet, c'est le 15 juillet 1845 que fut votée la loi qui accorde aux dissidents le droit de sortir de l'Église établie et la publicité de leur culte. Les dispositions de cette loi sont les mêmes qu'en Suède.



NORVÈGE. — ÉGLISE CATHOLIQUE DE CHRISTIANIA.

En 1869, la Norvège fut détachée du vicariat apostolique de la Suède et érigée en préfecture. En 1879, à la demande du préfet apostolique, Mgr Bernard, la Sacrée-Congrégation de la Propagande confia une partie de la mission aux missionnaires français de Notre-Dame de la Salette.

Voici la statistique comparée de la mission :

1869. — *Personnel*, 1 préf. apost., 12 missionnaires, 7 religieuses de Saint-Joseph.

Œuvres. — 2 stations en Norvège : la paroisse de Saint-Olaf, à Christiania, et la paroisse de Saint-Paul, à Bergen ; 3 stations en Laponie : Tromsø, Altengaard et Hammerfest.

Nombre des catholiques : 220.

1895. — *Personnel*, 1 vic. apost., 23 missionnaires, dont plusieurs prêtres indigènes ; 4 communautés de femmes : 1^o Sœurs de Sainte-Élisabeth (Breslau), 11 Sœurs. 2^o Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, 33 Sœurs. 3^o Adoration du Saint-Sacrement (Paris), 3 Sœurs. 4^o Sœurs de Charité de Bergen.

Œuvres. — 5 stations en Norvège : Christiania, Frédéric-Stad, Frédéric-Shald, Bergen et Drontheim. 3 stations en Laponie : Tromsø, Altengaard et Hammerfest.

Nombre des catholiques : 875 ; 10 écoles primaires, 275 élèves ; 1 catéchuménat à Christiania, 5 hôpitaux.

*
* *

Voici, pour conclure ce chapitre, la situation résumée des missions scandinaves en 1892 :

	vic. ap.	préf. ap.	missionn.	stations	cathol.
Danemark . . .	1	»	38	14	4000
Suède . . .	1	»	9	6	1145
Norvège . . .	»	1	23	8	875
Total :	2	1	70	28	6020

*
* *

Dans les régions polaires, on voit quelquefois, après les longues rigueurs de l'hiver, d'humbles fleurs pousser sur la neige et s'épanouir aux

pâles rayons d'un soleil d'avril ; c'est l'annonce du printemps et l'espoir d'une saison plus clémente. Tel est le spectacle que nous présentent en ce moment les missions scandinaves. Après une longue nuit de trois siècles, le soleil de la vérité catholique recommence à se lever sur ces régions désolées. Aussitôt, au premier souffle de la liberté religieuse, on voit sortir de terre quelques églises, deux ou trois monastères, des écoles, des hôpitaux, des orphelinats, humbles et frêles pousses de la vie catholique, si longtemps comprimée sous les glaces de l'hérésie. Espérons que c'est l'annonce d'un nouveau printemps spirituel, et que ces plages stériles vont se couvrir de fleurs et de fruits qui réjouiront le cœur de la sainte Église.



Chapitre Quatrième.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

DANS L'ALLEMAGNE DU NORD, 1800-1890.

AU commencement du siècle, l'Église catholique jouissait encore, en Allemagne, d'une grande situation politique. Voici ce qu'écrivait, dans ses Mémoires, le cardinal Pacca, ancien nonce à Cologne :

« Quand j'arrivai en Allemagne, en l'an 1776, on pouvait dire que les églises et le clergé de ce pays étaient au comble des grandeurs humaines. Deux sièges archiépiscopaux, Cologne et Trèves, étaient occupés, l'un par un frère de l'empereur alors régnant, l'autre par le fils d'un roi de Pologne, électeur de Saxe. A la tête de toutes les autres églises archiépiscopales, étaient placés des prélats issus des plus illustres et des plus anciennes familles. De vastes portions du sol de l'Allemagne, les plus riches et les plus fertiles, appartenaient au clergé avec un droit de souveraineté temporelle, qui s'étendait sur plusieurs millions de sujets. Dans le collège électoral, sur huit électeurs, trois étaient ecclésiastiques : les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne. Le collège des princes allemands était présidé par l'archevêque de Salzbourg, et tous les évêques, ainsi qu'un grand nombre d'abbés, apportaient leur vote à la diète. »

La Révolution française et les longues guerres de l'Empire mirent fin à cette situation. Devenue pendant vingt ans le champ de bataille de l'Europe, l'Allemagne vit remanier toutes ses circonscriptions, et, de près de trois cents, le nombre des principautés indépendantes fut réduit à une trentaine. Naturellement, les électors ecclésiastiques, les riches abbayes, les évêchés furent sacrifiés tout d'abord. Tous les biens d'Église qui, au XVI^e siècle, avaient échappé à la rapacité des protestants, furent sécularisés, et le congrès de Vienne, en 1815, s'pressa de ratifier ces spoliations.

Au fond, cette spoliation, quelque injuste qu'elle fût en droit, était-elle un malheur pour l'Église d'Allemagne ? « Je n'ose le dire, » écrit

le cardinal Pacca ; et la raison qu'il en donne, c'est qu'on se vit débarrassé par là « de ces prélats de familles princières qui n'avaient, le plus souvent, d'autres titres de vocation que l'ambition de leurs proches et l'esprit d'avidité. »

On se ferait difficilement l'idée de l'état de dégradation morale dans lequel ces mauvais choix épiscopaux et l'esprit jésuite, alors universel en Allemagne, avaient fait tomber le catholicisme. Pour ne citer que quelques noms, l'archevêque de Cologne, archiduc Maximilien, frère de Joseph II, avait sur la discipline ecclésiastique tous les sentiments schismatiques de son frère, et les appliquait avec encore plus de raideur que lui ; l'archevêque de Trèves, Clément de Saxe, était imbu des idées de Fébronius, qui avait été son auxiliaire, en qualité d'évêque de Myriophyte ; un des confidents de Napoléon, le baron Dalberg, archevêque de Ratisbonne, archichancelier de l'Empire et franc-maçon notoire, était un homme sans foi et sans mœurs ; un peu plus tard, le comte Spiegel, archevêque de Cologne, était lui aussi franc-maçon et illuminé. Que pouvait-on attendre de pareils pasteurs ?

Le congrès de Vienne ayant bouleversé toute l'organisation politique de l'Église d'Allemagne, en soumettant la plupart des évêchés à des princes protestants, la première préoccupation du Souverain-Pontife fut de reconstituer les cadres de cette Église.

Au mois d'août 1821, un concordat fut signé avec la Prusse : il établissait pour la Prusse rhénane l'archevêché de Cologne, avec trois évêchés suffragants, Trèves, Munster et Paderborn ; pour la Prusse orientale, le siège métropolitain de Gnesen et Posen, avec un seul suffragant, Culm ; deux sièges épiscopaux, Breslau et Warmie, relevaient directement du Pape. Total pour tout le royaume de Prusse, huit sièges épiscopaux.

Sur la question matérielle, le gouvernement prussien se montra large. Il voulut qu'un traite-

ment convenable fût assigné aux évêques, à leur curie épiscopale et au clergé. C'était justice d'ailleurs, car la rente payée sur l'État était loin d'équivaloir au revenu des biens ecclésiastiques sécularisés par la Prusse. L'élection des évêques fut réservée aux Chapitres, mais à la condition que l'élu fût agréé du gouvernement. Malheureusement les premiers choix épiscopaux furent déplorables : l'illuminé Speigel fut placé à la tête de l'Église de Cologne, et pour les autres sièges, les Chapitres élurent des candidats plus courtisans qu'évêques.

A la même époque, août 1821, le Pape reconstitua la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Le roi de Wurtemberg, les grands-ducs de Bade, de Hesse, de Nassau, de Mecklembourg, d'Oldenbourg, les villes libres de Francfort, de Brême et de Lubeck, avaient envoyé en commun des députés à Rome, pour traiter de la réorganisation de l'Église catholique dans ces principautés protestantes. Le Pape institua un archevêché à Fribourg (Bade), avec quatre évêchés suffragants, Mayence (Hesse), Fulda (Hesse), Rotembourg (Wurtemberg), Limbourg (Nassau).

Le royaume de Hanovre garda ses deux évêchés, Osnabruck et Hildesheim.

Véché, le royaume de Saxe, le Pape institua le vicariat apostolique de la Saxe royale, et la préfecture de Missinie et Lusace. Voici donc quelle fut, après la réorganisation, la hiérarchie catholique dans la Prusse protestante : 3 archevêchés, 12 évêchés, 1 vicariat apostolique, 1 préfecture.

Ces cadres sont restés à peu près les mêmes, sauf la création du vicariat apostolique d'Anhalt, le vicariat de l'Allemagne du Nord, confié à l'évêque d'Osnabruck, et la préfecture apostolique de Schleswig-Holstein.

Je ne parle pas ici, et pour cause, des deux évêchés de Metz et de Strasbourg, ravis en 1870 à la France par la Prusse. L'avenir a-t-il dit son dernier mot ? Attendons l'accomplissement des jugements de DIEU sur notre malheureuse patrie.

L'Église d'Allemagne avait donc réorganisé, en 1821, sa hiérarchie, brisée par les bouleversements politiques des premières années du XIX^e siècle. Malheureusement, il est plus facile de refaire des cadres que de changer, en quelques jours, l'esprit d'un clergé. Élevé depuis un demi-siècle dans les idées josphistes et césariennes, le clergé allemand était animé à cette époque d'un esprit très fâcheux. Les deux universités catholiques de Bonn et de Fribourg, où il était formé, étaient détestables. Hermès, chanoine de Cologne et professeur de l'université de Bonn, nia, dans ses livres et dans son enseignement, la distinction fondamentale entre la nature et la grâce, et aboutit au rationalisme. Condamné par Grégoire XVI, il se soumit, au moins extérieurement ; mais ses idées firent

longtemps de grands ravages dans le clergé. Grâce à la molle complicité de Mgr Speigel, le Chapitre de Cologne, les principaux postes du diocèse, l'université de Bonn, étaient remplis d'hermésiens.

C'était bien pis encore dans l'université de Fribourg. En 1827, le doyen de la Faculté de théologie apostasia publiquement, se déclara protestant et se maria. En 1830, les professeurs de la Faculté présentèrent au grand-duc protestant de Bade une pétition pour demander le mariage des prêtres. Plusieurs associations de prêtres se formèrent pour réclamer l'abolition du célibat ecclésiastique. En Wurtemberg, on compta jusqu'à deux cents prêtres enrôlés dans ces honteuses sociétés.

Les gouvernements protestants favorisaient sous main ce triste mouvement ; les évêques se taisaient ; ce fut l'énergie et la foi du peuple catholique qui sauva alors l'Église d'Allemagne. Partout le mépris public s'attacha aux apostats. A Fribourg, un jour de Fête-Dieu, la population indignée arracha l'ostensoir des mains d'un de ces prêtres sacrilèges. Dans le Wurtemberg, plus de quarante communes s'adressèrent au roi, déclarant qu'elles aimaient mieux se passer de prêtres que d'avoir des prêtres mariés. Dans le duché de Bade, pendant plusieurs mois, les populations s'abstinrent d'assister à la messe de ces misérables ; le dimanche, on voyait de longues files de pèlerins traverser le Rhin, pour venir, dans le diocèse voisin de Strasbourg, entendre la messe d'un vrai prêtre catholique.

Une pareille attitude fit réfléchir les apostats et les força de rentrer en eux-mêmes. Peu à peu ils revinrent au sentiment de l'honneur sacerdotal ; de meilleurs choix épiscopaux placèrent sur les principaux sièges des hommes apostoliques. En vingt ans, il se fit une rénovation complète de l'Église d'Allemagne, et à l'heure actuelle, son clergé est un des plus méritants du monde catholique.

Les gouvernements protestants firent tout ce qu'ils purent pour contrarier cette résurrection religieuse. Héritiers des traditions césariennes de Napoléon, les princes allemands, en signant des concordats avec le Souverain-Pontife, s'étaient réservé, *in petto*, d'y ajouter des articles organiques, afin de maintenir sous le joug l'Église du CHRIST. La lutte s'engagea bientôt en Prusse sur le terrain des *mariages mixtes*.

On sait combien l'Église répugne à ces mariages entre catholiques et protestants, dans lesquels la foi des enfants est presque toujours sacrifiée, et dont le résultat le plus net est d'amener la famille à une déplorable indifférence religieuse. La législation ecclésiastique à ce sujet n'a jamais varié. Avant d'accorder la dispense, l'Église exige des deux parties la promesse formelle d'élever dans la foi catholique tous les enfants à naître ; et pour témoigner l'horreur

qu'elle a de ces tristes unions, elle enjoint à ses ministres de n'y assister qu'en qualité de témoins, et sans les solennités ordinaires.

Or ces mariages mixtes étaient aux mains du gouvernement prussien un instrument de prosélytisme et de perversion contre les catholiques. Inondant de ses fonctionnaires protestants les évêchés des bords du Rhin, il les poussait sous main à s'introduire dans les familles catholiques, afin de protestantiser peu à peu le pays. Dans ce péril imminent pour la foi, il est triste d'avoir à reconnaître que les évêques catholiques ne surent pas d'abord faire tout leur devoir.

En 1828, l'archevêque de Cologne et ses suffragants avaient consulté le Pape sur la conduite à tenir dans ces conjonctures difficiles. Pie VIII leur répondit par le bref du 15 mars 1830, dans lequel il leur rappelle la discipline universelle de l'Église, et leur ordonne de l'appliquer sans relâchement. Le roi de Prusse trouva bon de supprimer la réponse du Pape, et l'archevêque Speigel trahit l'Église, en signant, avec le ministre des cultes, une convention dans laquelle il promettait d'*adoucir* la discipline. Or ces adoucissements n'allaient à rien moins qu'à ruiner toute la législation ecclésiastique sur la matière : plus de promesse d'élever les enfants dans la foi catholique, la chose est laissée à la conscience des parents ; quant à la solennité extérieure, on ne devra la refuser que dans des cas fort rares. (Convention entre l'archevêque de Cologne et le ministre des cultes, 19 juin 1834). Les trois suffragants de Cologne, Trèves, Munster et Paderborn, donnèrent leur adhésion.

Grégoire XVI, ayant eu avis de cette convention clandestine, en parla au ministre de Prusse, qui nia d'abord. DIEU n'allait pas tarder à intervenir par des coups terribles.

A la fin de cette année 1834, l'archevêque Speigel, frappé par la mort, s'en allait rendre compte à DIEU de sa déplorable administration. Il fut remplacé sur le siège de Cologne par un véritable Pontife, Mgr Clément-Auguste de Droste-Vischer, frère de l'évêque de Munster.

Quelques mois après, l'évêque de Trèves fut frappé à son tour. Au moment de paraître devant DIEU, il écrivit au Pape pour rétracter son adhésion et lui dévoiler toute la fraude.

Ces deux exemples ouvrirent les yeux aux coupables. Les évêques de Munster et de Paderborn retirèrent leur signature, et le nouvel archevêque de Cologne déclara qu'il observerait la convention conclue par son prédécesseur, mais selon la teneur du bref pontifical et non autrement. Pour le punir de sa courageuse résistance, le gouvernement prussien le fit jeter en prison (27 novembre 1837) ; il y demeura jusqu'à la mort de Frédéric-Guillaume III (1840). L'archevêque de Posen, Mgr Martin de Dunin, coupable du même crime, subit la même peine.

Cette persécution fut le salut de l'Église

d'Allemagne. Le courage apostolique des deux confesseurs réveilla le clergé de sa coupable léthargie. On était si bien habitué, depuis Joseph II, à voir l'Église plier devant l'État, que l'impression en Europe, aussi bien qu'en Allemagne, fut profonde. Les catholiques apprirent à se compter et à se grouper autour de leurs pasteurs, pour la défense du droit sacré de la conscience. Les protestants, habitués à voir dans le prince le chef de leur Église, comprirent qu'il y avait dans le catholicisme un principe de résistance qui n'existait pas chez eux. Ce fut comme un renouvellement du mystère de la Pentecôte : les lâches s'enhardirent, les tièdes se ranimèrent dans la ferveur, de nombreuses conversions de protestants vinrent réjouir et consoler le cœur de l'Église.

Le mouvement de retour datait de plus loin. Si les légèretés de la noblesse française, émigrée à Coblenz, scandalisèrent à bon droit la gravité des mœurs allemandes, par contre, l'attitude du clergé français édifia, comme en Angleterre, les populations protestantes, et ramena beaucoup d'esprits distingués à cette Église romaine, si calomniée et si méconnue de l'hérésie. Trois grands poètes demeurés protestants, Goethe, Schiller et Novalis, célébrèrent en strophes émues les splendeurs du catholicisme. Au bout de trois cents ans de révolte, les esprits et les cœurs revenaient à la vieille Église. La décomposition du protestantisme aidait puissamment à ce mouvement de retour. Après avoir commencé par vouloir trouver tout dans la Bible, l'esprit d'examen, arrachant une à une toutes les pages du livre sacré, aboutissait au rationalisme pur.

Révoltés des négations radicales de Strauss, de Fichte et d'Hégel, voyant autour d'eux le protestantisme se dissoudre pour aboutir à l'incrédulité ou à un mysticisme sans doctrine, le piétisme, beaucoup de grands esprits et de nobles cœurs comprirent qu'il n'y avait de salut pour l'Allemagne que dans le retour au catholicisme.

Ce mouvement de conversions continue toujours dans l'Allemagne protestante. Sans avoir l'importance de celui qui se manifeste en Angleterre, il varie chaque année de douze à quinze cents conversions.

La Révolution de 1848 ébranla l'Allemagne, comme tout le reste de l'Europe. Il y eut des émeutes sanglantes à Berlin et dans les principales villes ; mais à l'heure où les princes chancelaient sur leur trône, l'Église catholique ouvrait, en 1849 à Wurtzbourg (Bavière), le premier concile tenu en Allemagne depuis la Réforme. A partir de ce moment, la rénovation catholique s'accrut. Les Ordres religieux, Jésuites, Dominicains, Franciscains, les Congrégations enseignantes et hospitalières, reparurent sur cette terre d'où l'hérésie les avait si longtemps écartés. — C'est à cette date (1849) que

se fonda, sous les auspices de Pie IX, l'association du *Pius Verein*, pour la défense des intérêts catholiques. Chaque année, au mois de septembre, l'association se réunit dans quelque une des villes épiscopales de l'Allemagne. Partout, même dans les centres réputés les plus hostiles, la vie catholique se manifeste avec éclat.

On comprend que cette renaissance catholique est de nature à déplaire aux gouvernements protestants. Appuyés sur la franc-maçonnerie qui, en Allemagne comme dans le reste du monde, est l'adversaire implacable de l'Église, ils luttent de toutes leurs forces pour entraver la liberté des catholiques. Mais peuple et clergé ne sont plus ce troupeau timide, habitué à courber la tête devant toutes les prétentions de la bureaucratie.

En 1854, le grand-duc de Bade ayant fait emprisonner l'archevêque de Fribourg, Mgr Hermann de Vicari, parce qu'il réclamait, selon son droit, la surveillance des écoles catholiques, la libre administration des biens de l'Église et l'abolition du *placet*, il y eut une telle protestation de l'opinion publique, que le prince fut forcé de reculer et d'entrer en arrangements avec Rome.

Mais c'est surtout dans ces derniers temps que s'est affirmée en Allemagne la force du parti catholique. En 1872, au lendemain du Concile, la lutte entre les pouvoirs civils et l'Église se généralisa et prit les proportions d'une véritable guerre religieuse. Après avoir triomphé de l'Autriche, à Sadowa, et de la France, à Sedan, le prince de Bismarck crut qu'il aurait aussi facilement raison de l'Église romaine, et il entama le *culturkampf* (la lutte de la civilisation).

Les circonstances ne pouvaient être plus favorables. A la suite des définitions du Concile du Vatican, une poignée de mauvais catholiques s'étaient bruyamment séparés de l'Église. Ces sectaires, qui prenaient le nom de *vieux catholiques*, avaient pour chef le fameux Doellinger et une vingtaine de professeurs, imbus des idées josphistes, qui dominent encore dans toutes les universités d'Allemagne. Naturellement les gouvernements s'empressèrent d'encourager de toutes leurs forces ce mouvement schismatique. Ils poussèrent aux défections et, partout où la chose fut possible, livrèrent aux *vieux* les églises et les biens-fonds de la communauté, affectant de les reconnaître comme les vrais représentants du catholicisme. Malgré le tapage qu'on fit autour du schisme naissant, l'entreprise échoua pitoyablement.

Le gouvernement prussien ne se découragea pas de ce premier insuccès. Il prépara toute une série de lois pour confisquer la liberté des catholiques, et selon la tactique ordinaire aux ennemis de l'Église, il commença par s'attaquer aux Ordres religieux.

Ceux-ci s'étaient merveilleusement multipliés en Prusse et dans le reste de l'Allemagne pro-

testante, pendant le cours du XIX^e siècle. Voici la statistique officielle de cet accroissement, empruntée à l'exposé des motifs de la loi qui supprime, en Prusse, tous les Ordres religieux d'hommes et de femmes, à l'exception des Congrégations hospitalières (Loi du 10 mai 1875).

D'après cet exposé, il y avait dans le royaume de Prusse :

En 1800, 15 couvents d'hommes, 32 monastères de femmes.

En 1855, 35 couvents d'hommes, 157 monastères de femmes.

En 1872, 115 couvents d'hommes, 836 monastères de femmes.

A cette dernière époque, à la veille de la dispersion, le nombre des religieux s'élevait en Prusse à 1.874 et celui des religieuses à 7.763.

Ne sont pas compris dans ces chiffres les religieux et les religieuses de la province ecclésiastique du Haut-Rhin : Wurtemberg, Hesse, duché de Bade et principautés indépendantes. Il est probable qu'ils étaient à peu près aussi nombreux.

Comme toujours, les premiers coups étaient tombés sur les Jésuites. Ils avaient eu, dès le mois de juin 1872, les honneurs d'une loi spéciale d'expulsion ; mais, par une escobarderie qui fait sourire, un décret du Conseil d'État déclare affiliés à la Compagnie de Jésus les Rédemptoristes, les Lazaristes, les missionnaires du Sacré-Cœur et ceux du Saint-Esprit. En vertu de cette décision burlesque, tous les membres de ces quatre Congrégations furent chassés de Prusse, et leurs établissements furent fermés dans le courant de 1873.

Le terrain ainsi déblayé et les troupes auxiliaires de la sainte Église licenciées, on s'attaqua au clergé séculier. C'est la marche ordinaire. Par les trop fameuses lois de mai 1873, le parlement prussien mit brutalement la main sur toutes les libertés de l'Église. On y traitait de quatre objets : l'éducation des jeunes clercs, les nominations ecclésiastiques, les censures épiscopales et le changement de confession religieuse.

Dans l'éducation des clercs, le gouvernement se faisait la part du lion : obligation pour tous les ecclésiastiques de fréquenter pendant trois ans une université d'État et de passer un examen devant des commissaires civils ; défense de créer de nouveaux séminaires épiscopaux ; les anciens séminaires pourront subsister sous le contrôle de l'État, mais il leur est interdit de recevoir de nouveaux élèves.

Pour les nominations ecclésiastiques, les évêques proposent les candidats, mais c'est le gouverneur de la province, protestant, juif ou franc-maçon, qui les institue et les dépose. Ne peuvent être nommés à un poste que les sujets allemands, agréés par l'État, après examen passé devant les commissaires civils.

Quant aux censures épiscopales, il est défendu aux évêques de publier les peines canoniques qu'ils infligent ; appel peut toujours être fait de ces censures auprès de la Cour des affaires ecclésiastiques. L'État devient ainsi juge suprême en matière de discipline et même de dogme quelquefois.

La loi relative au changement de confession religieuse avait pour but de faciliter le schisme des vieux-catholiques. Une amende dérisoire

(60 centimes) était imposée à quiconque voulait changer de dénomination religieuse.

Comme sanction pénale, tout ecclésiastique, prêtre ou évêque, qui refuserait d'obéir à ces lois, est puni d'une grosse amende, et en cas de récidive, il est condamné à la prison et à l'exil. C'était la mise à exécution de la vieille formule de Pharaon : *Sapienter opprimemus eos*, opprimons-les avec sagesse. Par ces lois détestables, le gouvernement prussien confisquait d'un seul



MGR MEIACHERS.

coup toutes les libertés de l'Église : l'éducation des clercs, les nominations, les révocations, les censures, toute l'administration épiscopale lui était dévolue. Dans ce nouveau système canonique, l'évêque n'était plus qu'un chef de bureau, une sorte de préfet en soutane, chargé de faire exécuter, sans observations, tous les ordres émanés du ministère des cultes.

Heureusement le temps des Spiegel et des Dalberg était passé. Le clergé d'Allemagne tout

entier se montra admirable dans sa résistance. Après avoir protesté, comme c'était leur droit, contre ces lois de persécution, les évêques et les prêtres opposèrent aux attentats du pouvoir civil cette résistance passive qui use toutes les tyrannies et finit presque toujours par en triompher. Pour diviser l'opposition, Bismarck avait très habilement rattaché son *culturkampf* à la question de l'infaillibilité pontificale ; comme la majorité des évêques d'Allemagne s'étaient montrée dans

le concile opposée à la définition, il espérait jeter la division parini eux et décourager la résistance. Son attente fut complètement déçue. Les mêmes évêques qui, tant que la discussion était restée ouverte, avaient librement fait opposition à une définition qu'ils jugeaient inopportune, devinrent les premiers martyrs du dogme une fois défini.

La persécution commença par des amendes pécuniaires. En quelques mois, le chiffre des condamnations prononcées contre les évêques et les prêtres réfractaires s'éleva à plus de 6.000.000. Le gouvernement fit vendre aux enchères publiques le mobilier des presbytères et des palais épiscopaux. A la fin (avril 1875), il fit passer une loi qui supprimait purement et simplement toutes les dotations ecclésiastiques accordées en vertu des concordats passés avec Rome. Le paiement de cette dette sacrée, puisque ces dotations représentent à peine le quart des biens sécularisés par la Prusse en 1815, fut subordonné désormais à l'acceptation écrite de ce qu'on appelait pompeusement les lois de l'État. Singulière manière de payer ses dettes ! Mais depuis 1789, on sait qu'il n'y a pas à se gêner avec l'Eglise du CHRIST.

Malheureusement pour les persécuteurs, ils oublient toujours que l'Eglise ne se vend pas, et qu'elle trouve dans le dévouement de ses fidèles le morceau de pain nécessaire à soutenir la vie de ses prêtres.

Après avoir enlevé au clergé toutes ses ressources matérielles, il fallut, selon la loi inéluctable des persécutions, faire un pas de plus et s'en prendre à sa liberté. En dix ans, plus de 3.000 prêtres furent jetés en prison, internés loin de leur domicile, exilés hors du royaume. Là encore, les premiers pasteurs donnèrent l'exemple. Huit évêques se virent successivement condamnés à la prison : NN. SS. Ledochowski, archevêque de Posen ; Melchers, archevêque de Cologne ; Brinckmann, évêque de Munster ; Martin, de Paderborn ; Blum, de Limbourg ; Eberhard, de Trèves ; Jarnisewich, auxiliaire de Posen, et Baudri, coadjuteur de Cologne.

Et comme la persécution est condamnée à aller toujours de l'avant, après avoir emprisonné les évêques, on se vit forcé de faire un pas de plus dans l'arbitraire, en les destituant ; comme si un gouvernement civil, protestant ou catholique, pouvait à son gré donner et retirer la juridiction ecclésiastique. Les archevêques de Posen et de Cologne, les évêques de Munster, de Breslau, de Paderborn et de Limbourg furent donc invités gracieusement à se démettre de leurs fonctions épiscopales, et, sur leur refus, destitués par une prétendue cour ecclésiastique, composée de protestants et de francs-maçons. Ordre fut donné aux Chapitres de ces Eglises de pourvoir à la vacance des sièges, et défense fut faite aux

prêtres et aux fidèles de reconnaître pour leurs pasteurs les évêques frappés par Sa Majesté très protestante le roi de Prusse. Naturellement, prêtres et fidèles méprisèrent de pareilles prétentions, ce dont le gouvernement profita pour mettre sa main raptée sur les menses épiscopales, fermer les séminaires, désorganiser l'administration diocésaine et confisquer toutes les fondations appartenant à l'Eglise.

La persécution fut aussi violente dans les cinq diocèses de la province du Haut-Rhin. Les gouvernements de Bade, du Wurtemberg, de Hesse et de Nassau se montrèrent les dignes imitateurs de Bismarck dans l'œu-



SON ÉM. LE CARDINAL LEDOCHOWSKI.

vre du *culturkampf*. La Bavière catholique elle-même, sous la direction du ministre franc-maçon M. de Lutz, entra dans la voie des persécutions. Tous les gouvernements de l'Allemagne du Nord se firent les alliés de la Prusse dans sa guerre à l'Eglise catholique.

Et quel fut finalement le résultat de tant de violences ? Comme toujours, ce fut de ménager un nouveau triomphe à la sainte Eglise. Par sa fermeté dans les plus dures épreuves, le clergé d'Allemagne a donné un magnifique exemple ; il a prouvé hautement qu'il avait répudié complè-

tement les traditions josphistes du passé. On avait fait bruyamment appel à l'esprit du schisme: sur plus de 10.000 prêtres, on est parvenu difficilement à recruter 53 apostats, à la tête desquels on a placé le pseudo-évêque Reinkeins; sur 16.000.000 de catholiques, en dépit des faveurs gouvernementales, on n'a jamais pu réussir à grouper plus de 50.000 schismatiques.

Pendant ce temps, le peuple fidèle se serrait

autour de ses prêtres et de ses évêques persécutés. Dès le début de la lutte, les catholiques allemands, réunis en congrès général à Mayence, au nombre de 6.000, jetaient aux tyrannies gouvernementales cette magnifique protestation:

« Tous les essais qu'on pourrait tenter pour détacher les catholiques de leurs chefs légitimes seront vains et inutiles.

» Les catholiques allemands ne reconnaissent



WINDTHORST.

à aucun tribunal civil le droit de déposséder un évêque de son autorité spirituelle. Ils ne reconnaissent comme curés et pasteurs de leurs âmes que les prêtres institués par le pape et leurs évêques légitimes. Les catholiques allemands défendront constamment, avec courage, leurs droits naturels de citoyens libres, les droits de la sainte Église et les droits du peuple allemand, contre la force brutale, bureaucratique et révolu-

tionnaire.» (Résolutions prises à l'assemblée générale des catholiques allemands, tenue à Mayence les 15, 16 et 17 juin 1874.)

Et comme ils l'avaient dit, ils le firent.

Ils s'imposèrent de généreux sacrifices pour secourir la noble pauvreté de leurs pasteurs; ils s'exposèrent à toutes sortes d'avaries, l'amende, la prison, pour faire respecter leurs droits de catholiques et de citoyens; plus heureux et

mieux unis que les catholiques de France, n'étant pas divisés comme eux par des questions dynastiques, les catholiques allemands, groupés dans le parlement, au nombre d'une centaine, autour du grand orateur du centre, Windthorst, tinrent tête, pendant quinze ans, à la persécution maçonnique et protestante, et firent plus d'une fois échec à la politique de Bismarck.

A la fin, il fallut bien se décider à entendre leurs réclamations et à en tenir compte. Après avoir déclaré fièrement qu'il n'irait pas à Canossa, le grand chancelier, vaincu pour la première fois,



M. DE BISMARCK.

se vit forcé de demander la paix au chef de l'Eglise. Il pensait qu'il lui serait plus facile et plus avantageux de traiter directement avec le Pape, plutôt qu'avec le parti catholique, exaspéré par quinze ans de lutte ; son espoir ne fut pas trompé. Le Vicaire de JÉSUS CHRIST voulut user avec modération de sa victoire ; il réserva les droits essentiels de l'Eglise, la libre administration des diocèses, l'organisation des séminaires sous la direction des évêques, la réintégration des pasteurs injustement éloignés de leurs postes, le rétablissement des traitements ecclésiastiques ; il accorda au pouvoir civil un certain droit d'ins-

pection dans les séminaires et autres établissements d'enseignement, avec le droit d'agréeer les nominations faites aux différents postes par l'évêque. En échange de ces concessions, M. de Bismarck promit une révision complète des lois de mai et la rentrée des Ordres religieux proscrits au début de la lutte. Ce dernier point a déjà été exécuté en partie.

*
* *

Finalement, l'Eglise catholique sort singulièrement grandie et fortifiée de ces quinze années de luttes. On peut dire qu'elle a fait ses preuves en Allemagne, et qu'on n'a plus à redouter les faiblesses et les scandales du passé. Répondant au centre catholique, pour le décider à voter l'arrangement conclu avec le Saint-Siège, Léon XIII a fait du clergé allemand l'éloge le plus délicat et le mieux mérité, en disant que, s'il n'a pas hésité à reconnaître au pouvoir civil un certain droit d'approbation dans le choix des titulaires ecclésiastiques, c'est qu'après le noble exemple d'intrépidité apostolique qu'a donné le clergé de l'Eglise d'Allemagne tout entier, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST n'avait pas à craindre qu'il y eût de mauvais choix possibles à faire dans ses rangs.

Sans doute les traces de la lutte subsistent encore, et ne seront pas effacées de sitôt : les Jésuites ne sont pas rentrés, les archevêques de Cologne et de Posen ont dû donner leur démission ; pour faciliter l'accord, ils restent à Rome dans un exil honorable ; un grand nombre d'œuvres, d'établissements, d'associations utiles ont succombé ; mais l'Eglise catholique, la *recommence éternelle*, comme l'appelait Paul Bert, un de ses ennemis, ne se décourage pas facilement ; elle reprend chaque jour son œuvre cent fois interrompue et cent fois reprise à nouveau.

Résultat indéniable : dans l'Allemagne protestante, le catholicisme a fait de grands progrès au cours du XIX^e siècle. En 1800, il comptait, dans ces régions, un peu plus de six millions de fidèles, dirigés par un clergé médiocre et un épiscopat détestable. Aujourd'hui, après les bouleversements politiques et la perte de sa haute situation territoriale, il a réorganisé sa hiérarchie, réformé entièrement l'esprit de son clergé, et, aux derniers recensements officiels, il comptait 16.231.724 fidèles. En retirant 3.464.564 âmes qui appartiennent à la Bavière catholique, il reste pour la Prusse et les principautés protestantes de l'Allemagne, 12.767.360 catholiques. Leur nombre a donc plus que doublé en 90 ans.



Chapitre Cinquième.

LA HOLLANDE CATHOLIQUE, 1800-1890.

AN Hollande, le catholicisme a brisé, dans le cours de ce siècle, les chaînes sous lesquelles l'intolérance calviniste l'avait longtemps retenu captif. On a vu quelle était, en 1800, la position précaire des catholiques hollandais. C'est encore à la France, ouvrière souvent inconsciente des œuvres de DIEU, qu'ils durent leur affranchissement. Napoléon ayant placé sur le trône de Hollande son frère Louis, il se trouva, par une exception rare à cette époque, que ce prince était un catholique sérieux. Sans violenter en rien la liberté de conscience de ses sujets calvinistes, le nouveau roi se fit un devoir d'émanciper les catholiques, ses coreligionnaires ; et, pour la première fois depuis la Réforme, la Hollande reçut chez elle un évêque catholique, le vicaire apostolique de Bois-le-Duc.

Malheureusement le prince Louis prit trop au sérieux, au gré de Napoléon, son titre de roi de Hollande ; il se refusa positivement à ruiner sa nouvelle patrie, au profit du blocus continental décrété par l'empereur. Aussi il ne tarda pas à être brisé par son terrible frère, et la Hollande fut réunie à l'empire (1810).

Ce changement de régime ne fut pas favorable à l'Eglise. On était alors aux premiers jours de la lutte entre le sacerdoce et l'empire. Napoléon, ayant visité en 1811 sa nouvelle conquête, en compagnie de l'impératrice Marie-Louise, affecta de témoigner toutes ses faveurs aux ministres protestants, et réserva toutes ses brutalités au clergé catholique. En lisant, dans M^r d'Haussonville, la scène incroyable qu'il fit à cette occasion au vicaire apostolique et à ses prêtres, on se prend malgré soi à répéter le mot de Talleyrand : « Quel dommage qu'un si grand homme ait été si mal élevé ! »

Du reste, la domination française ne dura guère en Hollande. Le congrès de Vienne réunit sous le même sceptre la Belgique et la Hollande et leur donna pour roi un prince protestant, Guillaume de Nassau. Le nouveau roi commença par persécuter les catholiques : les évêques de Tournai et de Gand furent jetés en prison et condamnés à la déportation, les séminaires furent fermés, les tracasseries se multiplièrent contre les prêtres fidèles à leur devoir. A la fin, la patience des catholiques belges se lassa ; ils se révoltèrent

et, en 1830, ils réussirent à former un État indépendant. Guillaume, resté roi de Hollande, profita de la leçon : il commença à mieux respecter la liberté de conscience de ses sujets catholiques, et entra même en pourparlers avec Rome, pour rétablir dans son royaume la hiérarchie catholique (1840). Naturellement les protestants jetèrent les hauts cris. A les entendre, c'en était fait de



LOUIS-NAPOLÉON, ROI DE HOLLANDE.
(d'après Philippoteaux).

l'Eglise officielle, si le catholicisme pouvait chez eux reconstituer ses cadres. On reconnaît bien là ces grands prôneurs de la liberté de conscience. Devant cette opposition, le prince céda et se contenta de reconnaître en Hollande trois vicaires apostoliques avec caractère épiscopal. C'était un progrès considérable.

Mais en 1853, Pie IX, qui venait de rétablir la

hiérarchie en Angleterre, jugea que l'heure était venue de la reconstituer en Hollande. Par la bulle *Ex quo die* (14 mars 1854), il institua l'archevêché d'Utrecht, avec quatre évêchés suffragants : Harlem, Bois-le-Duc, Bréda et Ruremonde.

Comme en Angleterre, ce grand acte souleva les clameurs intéressées des protestants orthodoxes, sans parler de celles des francs-maçons et des jansénistes. Le prétendu archevêque d'Utrecht protesta publiquement contre une bulle qui méconnaissait son titre officiel, et le rangeait purement et simplement parmi les schismatiques. On sait que la prétention des jansénistes a toujours été de se dire catholiques, et de rester dans l'Église malgré le Pape et l'Église. Peu à peu cette agitation factice se calma, et les évêques prirent tranquillement possession de leur siège.

Depuis ce temps, la vie catholique s'est développée en Hollande, sans faire de bruit. Chez un peuple apathique comme les Hollandais, on ne peut voir se produire, ainsi qu'en Angleterre, un de ces grands courants d'opinion qui soulèvent les âmes et les emportent vers Rome. Le protestant hollandais est fort peu susceptible d'enthousiasme ; sa vie religieuse, tenue régulièrement à jour comme un livre de caisse, a trouvé, dans la froideur et la rigidité du dogme calviniste, l'idéal qui lui convient. Néanmoins, là comme ailleurs, le protestantisme est un édifice qui croule. Tant qu'on a maintenu contre les dissidents les vieilles formules du synode de Dordrecht, on a pu se faire illusion sur sa solidité. Toute controverse étant impossible, l'Église officielle régnait en maîtresse sur toutes les intelligences. Mais le principe du libre examen, enfermé dans des formules dogmatiques comme sous la cloche d'une machine, fermentait sourdement, et au premier souffle de la liberté religieuse, la décomposition putride s'est déclarée. A l'heure actuelle, il y a encore des habitudes religieuses dans la Hollande protestante ; au jugement d'observateurs impartiaux, il n'y a plus guère de foi chez les ministres ni chez les fidèles. Sous l'action des Sociétés secrètes, qui pullulent en ce pays, le sec et tranchant dogmatisme de Calvin est venu aboutir au rationalisme pur. La divinité de JÉSUS-CHRIST, l'inspiration des Livres saints, la prédestination, le miracle, l'ordre surnaturel, tout ce qui restait de catholique dans l'ancien dogme, a été rejeté depuis longtemps par la grande majorité des ministres de l'Église établie. L'anarchie des sectes dissidentes achève de ruiner cette Église : anciens et nouveaux arminiens, sociniens, luthériens, anabaptistes, remonstrans, méthodistes, quakers, mormons et piétistes, comme autant de larves dévorantes, s'attachent à ce cadavre en décomposition.

Pendant ce temps, le petit troupeau catholique, si longtemps opprimé et dédaigné, grandit et s'affirme. Jusqu'en 1835, le gouvernement n'avait pas tenu compte des catholiques dans les statistiques. On croyait généralement qu'ils n'étaient qu'une minorité imperceptible ; on reconnut avec

surprise qu'ils formaient déjà un tiers de la population totale ; aujourd'hui cette proportion n'a fait qu'augmenter.

En voici la statistique :

En 1800	350.000 catholiques	sur 1.500.000 habitants.
En 1835	857.951 »	sur 2.503.424 »
En 1860	1.230.325 »	sur 3.594.116 »
En 1880	1.439.137 »	sur 4.012.593 »
En 1890	1.488.852 »	sur 4.138.332 »

Et ces catholiques sont vraiment dignes de leur nom. L'immense majorité accomplit avec ferveur ses devoirs de chrétiens, très peu se dispensent de la communion pascalle, beaucoup s'approchent des sacrements plusieurs fois l'année ; tous pourvoient généreusement à l'entretien de leurs évêques et de leurs prêtres ; chaque année ils offrent une somme considérable au denier de Saint-Pierre, et, quand il s'est agi de défendre le pouvoir temporel du Pape, 3.000 zouaves sont allés représenter auprès du Vicaire de JÉSUS-CHRIST l'Église ressuscitée de Hollande, chiffre énorme et, proportionnellement, le plus élevé de toutes les nations catholiques.

Depuis cinquante ans, le gouvernement protestant de Hollande pourrait, par son libéralisme vrai, servir de modèle à plus d'un gouvernement catholique. Dans ce pays, c'est la liberté complète, sans aucune de ces dispositions organiques, de ces entraves misérables, à l'aide desquelles le pouvoir civil s'efforce de reprendre d'une main les concessions qu'il s'est vu forcé d'accorder de l'autre. Les évêques administrent librement leurs diocèses, sans que l'État s'en mêle ; partout ils élèvent des églises, des écoles, des collèges, dans lesquels ils sont chez eux. Tous les Ordres religieux ont droit de cité dans ce royaume. Pendant les luttes du *culturkampf* allemand, et plus récemment, lors des expulsions françaises, les religieux proscrits ont trouvé un asile honorable sur cette terre qui leur fut longtemps inhospitalière.

Voici, d'après les *Missiones catholicae*, la situation religieuse de la Hollande au 1^{er} janvier 1890 :

1 archevêque, 4 évêques, 2.794 prêtres, 1.421 églises ou chapelles.

5 grands et 5 petits séminaires, 1.074 élèves ecclésiastiques.

76 collèges et pensionnats, 4.686 élèves.

668 écoles de paroisse, 122.640 élèves.

Quant à la petite Église janséniste, elle s'éteint lentement dans son obstination et le mépris public. En 1880, elle comptait 5.986 fidèles. Au moment du concile du Vatican, les schismatiques firent quelques démarches et montrèrent certaines velléités de se réunir à l'Église romaine. Il est probable que, laissés à eux-mêmes, les jansénistes auraient obéi à ce bon mouvement ; mais les prétentions schismatiques de leur clergé ne leur ont pas permis, cette fois encore, de rentrer dans le sein de la grande Église, dont ils continuent à se dire les enfants, tout en refusant d'obéir à ses lois.

Chapitre Sixième.

L'ÉGLISE DANS LES CANTONS SUISSES.

1800-1890.

DANS Suisse, la situation religieuse est moins florissante, et surtout moins tranquille qu'en Hollande. Si, dans les cantons protestants, les catholiques ont fait des progrès considérables, ces succès ont été achetés au prix de bien des luttes, et ont amené de ter-

ribles représailles. Les épreuves de l'Eglise catholique, dans les cantons suisses, peuvent se rattacher à trois causes principales : les fautes des catholiques, la haine des protestants, la force du radicalisme et des Sociétés secrètes, qui, surtout depuis 1847, dominent entièrement dans ce malheureux pays.

Parlons d'abord des fautes des catholiques. Pour les mêmes raisons qu'en Allemagne, au commencement du XIX^e siècle, le clergé catholique des cantons suisses laissait généralement à désirer, sous le double rapport de la doctrine et du zèle. Les idées josphistes dominaient chez lui ; mais c'est surtout dans les maisons religieuses, au sein des riches abbayes, non encore spoliées par la Révolution et l'hérésie, que le relâchement s'accusait d'une façon déplorable.

Peu de zèle, peu de doctrine, des habitudes bureaucratiques et serviles ; voilà, malgré d'honorables et assez nombreuses exceptions, le jugement général qu'on peut porter sur le clergé suisse, pendant les trente premières années du siècle.

Tels pasteurs, tels troupeaux. Dans les vieux cantons catholiques, les montagnards suisses avaient gardé la simplicité et la ferveur de leur foi ; mais dans les villes, particulièrement à Lucerne et à Soleure, la bourgeoisie libérale et josphiste avait les idées les plus fausses au sujet de la constitution et des droits de la sainte Eglise. Pendant les quarante premières années du XIX^e siècle, on la vit s'appliquer, dans les cantons où elle était maîtresse, à tracasser les évêques, à surveiller l'enseignement des séminaires, à persécuter les bons prêtres, à favoriser les mauvais, à pousser à la sécularisation des

monastères, en un mot, à se mêler, à tort et à travers, de l'administration de l'Eglise.

Plus tard, il est vrai, éclairés enfin par la tyrannie des cantons protestants, prêtres et laïques s'efforcèrent de revenir sur leurs pas, et s'aperçurent, un peu tard, qu'ils avaient fait le jeu de l'ennemi, en lui jetant en proie la liberté des catholiques. Aujourd'hui la situation religieuse est bien changée, et c'est une justice à rendre, en particulier au clergé, que de dire qu'il s'est complètement retrempe dans la persécution.

La persécution ne lui a pas manqué d'ailleurs. En effet, il n'a pas eu seulement à lutter contre le faux libéralisme de la bourgeoisie catholique ; son principal adversaire, en Suisse, c'est la haine protestante, qui nulle part ailleurs ne s'est exercée avec un pareil cynisme. Ces grands prôneurs de la liberté de conscience, qui avaient bouleversé les deux tiers de l'Europe et ensanglanté l'autre tiers pour obtenir le droit de servir DIEU à leur manière, ne se virent pas plus tôt les maîtres en Suisse, qu'ils proscrivirent impitoyablement l'ancien culte. Pendant près de trois cents ans, Genève, Lausanne, Berne, Neuchâtel, Zurich, Bâle, Schaffhouse, presque toutes les grandes villes de la Confédération, restèrent rigoureusement interdites aux prêtres catholiques. Un état de choses si violent ne pouvait durer toujours.

Au bout de trois siècles d'oppression, le progrès des idées libérales et les changements politiques imposèrent, bon gré mal gré, aux protestants suisses un peu de tolérance, ou au moins de pudeur. Peu à peu il leur fallut s'habituer à supporter chez eux la présence du prêtre catholique. Grâce au dévouement de quelques bons prêtres, de ferventes chrétientés se formèrent dans toutes les citadelles démantelées de l'hérésie.

Ce ne fut pas sans éprouver des frémissements de rage que les vieux protestants assistèrent à la résurrection de la vie catholique dans leurs cantons. De là à s'unir contre leurs concitoyens pour leur disputer tous leurs droits, il n'y avait qu'un pas à faire ; ce pas fut franchi. Exaspérées par

les progrès du catholicisme, particulièrement à Genève, les haines protestantes se sont associées aux haines maçonniques pour persécuter l'Eglise du CHRIST.

On verra plus loin le résumé de cette navrante histoire. Qu'il me suffise de dire ici que le protestantisme suisse a donné, une fois pour toutes, la mesure de son prétendu libéralisme. Depuis un demi-siècle, il a exilé, emprisonné nos évêques et nos prêtres ; il s'est emparé, par la force, de nos églises, élevées au prix de mille sacrifices, avec l'aide du monde catholique ; il a expulsé nos religieux et nos Sœurs de Charité, fermé nos écoles et nos hôpitaux, confisqué, au profit d'une poignée de prêtres infâmes, qui se sont faits ses valets, toutes les fondations de la piété de nos pères. Voilà ce que le protestantisme a fait en Suisse, au centre de l'Europe civilisée, qui regardait et qui souriait.

C'est qu'en satisfaisant ses haines sectaires, le protestantisme fait en même temps les affaires de la franc-maçonnerie cosmopolite. On peut dire qu'à partir de 1847, la Suisse est devenue l'asile de tous les conspirateurs : carbonari italiens, réfugiés hongrois, communards français, nihilistes russes, socialistes allemands, tous ceux qui se sont mis en révolte contre les gouvernements et contre les sociétés, sont venus s'abattre sur ce malheureux pays, et, en échange de l'hospitalité généreuse que le peuple suisse leur a accordée, ils l'ont empoisonné de leurs doctrines néfastes.

Genève, en particulier, est devenue comme la forteresse du radicalisme européen. C'est aussi, de tous les cantons suisses, celui où la liberté des fidèles a été le plus durement opprimée.

Après Genève, le canton tout catholique du Tessin est un de ceux où l'Eglise a le plus souffert. Il doit ce triste privilège à la présence des nombreux réfugiés italiens qui ont perverti le pays.

C'est surtout à partir de la révolution de 1830 que l'action néfaste du radicalisme a commencé à se faire sentir en Suisse ; c'est lui qui, en 1845, souleva les corps francs contre les cantons catholiques, et amena, en 1847, la guerre fratricide du *Sonderbund*, dans laquelle les cantons catholiques, abandonnés par la France et l'Autriche, garantes des traités de Vienne, se virent écrasés par les cantons protestants.

Depuis ce jour néfaste, c'est le radicalisme qui domine à peu près dans les conseils cantonaux et à la diète fédérale. Les iniquités dont l'Eglise a été victime en Suisse, particulièrement depuis 1870, nous montrent ce qui attend tous les catholiques le jour où la franc-maçonnerie sera, comme elle l'espère, maîtresse en Europe. Quant aux prétendus conservateurs protestants, qui, pour satisfaire les haines sectaires, font, à cette heure, le jeu des radicaux, ils seront punis par où ils ont péché. Ils voulaient se débarrasser de l'influence catholique qui les gêne ; ils ne s'en débarrasseront pas, mais ils ne tarderont pas à s'apercevoir, qu'en

agissant de la sorte, ils ont fait les affaires du socialisme et de la Révolution.

A côté du radicalisme qui triomphe, et de l'Eglise catholique qui s'épure et grandit sous la persécution, le protestantisme, en Suisse, comme dans le reste du monde chrétien, va se décomposant lentement, pour arriver au déisme et à l'incrédulité. Si Calvin revenait au monde, il ne reconnaîtrait plus Genève, sa Rome protestante. Poussant aux dernières limites le droit d'examen, la respectable compagnie des pasteurs de Genève défendait, en 1817, de parler en chaire du péché originel et de la divinité de JÉSUS-CHRIST. Comme sanction pénale, elle déclarait exclu du corps pastoral quiconque refusait d'adhérer à cette formule d'apostasie.

Ce fut l'occasion d'un schisme entre les pasteurs. Un petit nombre, voulant conserver l'ancienne foi au surnaturel, furent forcés de sortir de l'Eglise officielle, et leurs adhérents furent flétris du sobriquet de *moniers*, partisans d'une doctrine fossile, adorateurs d'une momie.

*
* *

Cette apostasie officielle du calvinisme genevois devait ramener à l'Eglise catholique beaucoup de protestants de bonne foi. C'est ce qui eut lieu. Parmi les nombreuses conversions qui se sont produites en Suisse, dans le cours de ce siècle, les plus célèbres furent celles de Pierre de Joux, ancien pasteur et président du consistoire de Genève (1825), d'Eslinger, ministre protestant à Zurich (1831), de Charles de Haller, patricien de Berne et membre du Conseil d'Etat (1820), et du docte auteur de l'*Histoire d'Innocent III*, Frédéric Hurter, président du consistoire protestant de Schaffhouse (1845).

Ces grandes conversions furent accompagnées et suivies d'une foule d'autres plus obscures.

Dans tous les grands centres protestants de la république helvétique, où l'Eglise catholique ne comptait presque pas d'enfants au début du XIX^e siècle, les catholiques forment aujourd'hui des minorités imposantes. Mais, comme je l'ai dit, ces succès mêmes du catholicisme ont soulevé contre lui la persécution ; c'est ce que je vais essayer d'exposer rapidement ici.

Au commencement du XIX^e siècle, l'organisation politique et religieuse de la Suisse venait d'être bouleversée. Sous la pression des armées françaises, le pacte fédéral avait été rompu, et l'indépendance séculaire des cantons complètement sacrifiée, sous prétexte d'unification. En même temps, la jeune République helvétique, marchant sur les traces de sa mère, la République française, s'était mise avec ardeur à persécuter les catholiques. En deux ans, plus de cent couvents furent supprimés, et leurs biens déclarés propriétés nationales ; les écoles furent soustraites à la direction du clergé, le nonce du Pape fut

forcé de quitter Lucerne, et un grand nombre de prêtres catholiques furent proscrits.

Heureusement cette bourrasque dura peu ; dès 1803, la République helvétique avait vécu, et la Suisse redevenait une confédération d'Etats indépendants. Ce fut la fin de la persécution. En même temps qu'on rouvrait les couvents et qu'on rendait à l'Eglise ses biens non encore aliénés, le président de la Confédération, M. Louis d'Affry, s'adressait à Pie VII, pour le prier respectueusement de renouer avec la Suisse les rapports diplomatiques (octobre 1803).

Mais, dans l'acte de médiation qui rétablissait la Confédération suisse sur ses anciennes bases, une innovation malheureuse fut introduite. Jus- qu'alors, dans les assemblées cantonales et à

la diète fédérale, les matières confessionnelles étaient traitées exclusivement par les membres de chaque confession religieuse ; il fut décrété qu'elles seraient décidées désormais par voie de majorité absolue. C'était, dans les cantons mixtes et protestants, livrer la liberté des catholiques à des majorités sectaires et trop souvent haineuses. Ju qu'en 1830, grâce à la modération relative des protestants, ce système put fonctionner sans amener trop de conflits. Mais le principe était posé ; un jour ou l'autre, il devait porter des conséquences fatales.

*
* *

Pour comprendre ce que je vais dire de la



GENÈVE

situation religieuse des catholiques suisses, il importe de bien se représenter la constitution politique de ce pays. La Suisse n'est pas un Etat unifié ; elle forme une confédération d'Etats indépendants. En droit, chaque canton est maître absolu chez lui, à condition de respecter la constitution du pays et d'obéir aux décisions de la diète fédérale. Il suit de là que la situation religieuse des catholiques varie complètement d'un canton à l'autre. Dans les cantons catholiques, l'Eglise est maîtresse chez elle, à moins que le pouvoir ne tombe aux mains des francs-maçons, comme à Soleure ou dans le Tessin. Au contraire, dans les cantons mixtes et protestants, du moment que les matières confessionnelles s'y décident à la majorité absolue des voix, les

catholiques y sont à la discrétion de leurs pires ennemis. De là, des contrastes qu'on ne pourrait s'expliquer, si l'on ne tenait compte de cette organisation. Ainsi, en 1870, le canton catholique d'Unterwald proteste officiellement contre la chute du pouvoir temporel, pendant que Genève fait fête à Garibaldi. Vous avez d'un côté la ferveur et les œuvres de la foi, et, dans le canton voisin, l'Eglise est persécutée.

Ajoutons que, depuis la défaite du *Sonderbund* en 1847, la tendance vers la centralisation s'est accentuée de jour en jour. En perdant leur indépendance religieuse, les cantons catholiques ont vu diminuer du même coup leur indépendance politique ; de plus en plus, l'autorité tend à se concentrer aux mains de la diète fédérale et des

patriciens de Berne, et ce n'est certes pas à l'avantage des catholiques, qui sont encore en minorité dans le pays.

Cette observation préliminaire une fois faite, je suis heureux d'avoir à constater que la période des trente premières années du siècle fut, pour l'Eglise catholique, une époque de paix relative. Les préoccupations politiques étaient toutes à l'extérieur, et les questions religieuses ne venaient qu'au second rang. C'est dans cette période de temps que l'Eglise catholique parvint, à force de zèle et de dévouement, à s'introduire dans les centres protestants, qui, depuis la Réforme, lui étaient restés obstinément fermés. Il faut dire quelques mots de ces humbles commencements.

*
* *

C'est seulement en 1799 que le culte catholique fut rétabli à Berne, sur la demande formelle de l'ambassadeur de France. Le premier curé fut un Père capucin de Fribourg, le Père Girard. Les commencements de cette chrétienté furent pénibles, les saints mystères se célébraient d'abord dans le chœur de l'église protestante de Saint-Vincent ; en 1821, vu l'accroissement numérique des catholiques, le gouvernement leur accorda, toujours de partage avec les protestants, la jouissance de l'ancienne église des Dominicains. Quand M. Baud fut nommé, en 1832, curé de Berne, il n'y avait encore qu'une église mixte, pas de presbytère, pas d'écoles. Mais le nouveau curé était un homme de zèle et d'œuvres : il fut le véritable créateur de la paroisse de Berne. Une magnifique église qui coûta 700.000 francs, recueillis, on peut le dire, dans le monde entier, un presbytère, des écoles spacieuses, voilà son œuvre matérielle. L'œuvre spirituelle marcha du même pas ; le tableau suivant en fait foi :

En 1800, il y avait à Berne environ 500 catholiques ; en 1840 : 1.200 ; en 1870 : 4.921.

Ce nombre n'a fait qu'augmenter depuis, malgré la défection d'une poignée de catholiques libéraux, qui, appuyés par le gouvernement protestant de Berne, ont volé en 1873 l'église et tous les biens-fonds de la communauté catholique.

M. Baud n'eut pas la douleur d'assister à cette profanation ; il était mort au mois de mai 1867, après avoir été élevé par Pie IX à la dignité de protonotaire apostolique. Ses funérailles furent un dernier triomphe pour le catholicisme : protestants et catholiques s'y pressèrent en foule, et, pour la première fois depuis la Réforme, les cérémonies du culte romain purent paraître au grand jour dans les rues de la vieille cité fédérale.

La paroisse de Bâle comptait, en 1800, 500 catholiques, sans église et sans prêtres. Elle compte aujourd'hui près de 12.000 catholiques ; elle possède une belle église ogivale, devenue

malheureusement insuffisante, par suite de l'accroissement continu des catholiques ; des écoles florissantes dont le gouvernement cantonal a fait publiquement l'éloge, sont tenues par les Frères des Écoles chrétiennes et par les Sœurs de Portieux ; il y a un hôpital, un orphelinat de jeunes filles ; la paroisse est desservie par un curé et six vicaires. Le gouvernement cantonal, loin d'aider les catholiques, s'est toujours montré hostile à leurs œuvres.

Zurich, la vieille cité de Zwingle, a toujours été, elle aussi, très hostile à l'Eglise romaine ; aussi, en 1800, cette ville n'avait pas un seul catholique. C'est seulement vers 1810 qu'on put commencer à y dire la messe, dans l'arrière-chambre d'un cabaret. En 1840, les catholiques de Zurich étaient déjà 1.500 ; ils sont 9.000 aujourd'hui. Ils avaient élevé une belle église, un presbytère, des écoles, que le gouvernement cantonal leur a volés, en 1873, pour les livrer à une dizaine au plus de catholiques libéraux ; mais, sans se laisser décourager, les fidèles ont acheté immédiatement, au prix de 95.000 francs, deux maisons et un grand terrain pour y établir leurs œuvres.

C'est le jour de Pâques 1808 que le saint sacrifice de la messe recommença à Neuchâtel, d'où il était sorti depuis 1530. La principauté de Neuchâtel, ayant été cédée à la France, devint l'apanage de Berthier, un des généraux de Napoléon, qui rétablit le culte catholique dans la chapelle du château. Mais, vu le petit nombre des fidèles, l'archevêque de Besançon, de qui relevait alors la principauté de Neuchâtel, n'y mit pas pour lors de prêtres à poste fixe.

En 1811, le comte de Pourtalès ayant établi dans cette ville un hôpital desservi par les Sœurs Hospitalières de Besançon, un prêtre catholique vint se fixer à Neuchâtel, en qualité d'aumônier des Sœurs.

En 1815, la principauté de Neuchâtel fit retour au roi de Prusse. Le prêtre français rentra alors dans son diocèse, et l'évêque de Lausanne envoya, pour le remplacer, M. Aebischer, qui doit être considéré comme le premier curé de Neuchâtel.

Ce n'est qu'en 1827 qu'on put obtenir, après beaucoup de tracasseries, de poser la première pierre de la chapelle catholique dans un terrain donné par M. de Pourtalès.

Peu à peu les catholiques se multiplièrent et obtinrent un minimum de liberté ; en 1842, on agrandit l'église devenue insuffisante ; en 1844, on installa des écoles, qui sont confiées aujourd'hui aux Frères des Écoles chrétiennes et à des institutrices laïques. Ces écoles comptaient, en 1870, 188 enfants.

À la mort de M. de Pourtalès (1859), le fanatisme protestant expulsa les Sœurs de l'hôpital, pour leur substituer des diaconesses, au grand regret des protestants et des catholiques. Ceux-ci, sans se décourager, fondèrent aussitôt à leurs

frais l'hôpital de la Providence, avec un orphelinat annexe pour les jeunes filles,

La paroisse de Neuchâtel comptait, en 1870, 3.679 catholiques. Aujourd'hui ils sont 4.000.



ÉGLISE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL A BERNE.

Les catholiques de Lausanne étaient 150 en 1800. Un prêtre, émigré du diocèse de Lyon, l'abbé Vivian, leur servait de pasteur. Il demanda

au Conseil cantonal l'autorisation d'ouvrir dans la ville un lieu de réunion pour les catholiques. Cette demande ayant été rejetée, les fidèles se

rassemblèrent, pendant plusieurs années, dans une cave, pour y célébrer les saints mystères. En 1810, le Conseil cantonal accorda enfin la publicité du culte et donna aux catholiques un local pour leurs réunions. En 1814, ils furent admis à partager avec les luthériens et les anglicans la jouissance d'une salle publique. L'abbé Vivian était mort en 1811 ; son successeur à la cure de Lausanne fut un pauvre ouvrier menuisier, ordonné prêtre par l'évêque de Fribourg, l'abbé Belbès, séminariste de Lyon, qui avait fui la France pour échapper à la Terreur. Il mourut en 1819, entouré de la vénération des protestants et des catholiques.

Le nombre des catholiques s'élève aujourd'hui à Lausanne à 3.500. Ils ont une belle église, un presbytère, des écoles, un curé et deux vicaires.

Le gouvernement cantonal leur a interdit le port du costume ecclésiastique, ainsi que la sonnerie des cloches.

De toutes les villes protestantes de la Suisse, Genève est celle où le catholicisme a fait le plus de progrès. En 1798, Genève comptait à peine 200 catholiques, qui étaient privés de tout exercice de leur culte, le territoire genevois étant rigoureusement interdit au prêtre catholique. Il s'ouvrit seulement avec les armées françaises. Devenue le chef-lieu du nouveau département du Léman, la vieille cité de Calvin fut forcée de déposer une partie de son intolérant fanatisme. En 1803, M. Vivian, premier curé de Genève, qui a laissé une mémoire bénie, obtint de la ville la cession de l'église Saint-Germain et organisa la paroisse catholique. En 1811, il fit venir les Sœurs de Charité, pour visiter les pauvres et instruire les jeunes filles ; un peu plus tard, les Frères des Écoles chrétiennes arrivèrent à leur tour (1839). Jusqu'en 1846, les œuvres catholiques purent se développer à Genève sans rencontrer trop d'hostilité ; mais à cette époque, une révolution politique fit tomber le pouvoir aux mains des radicaux, qui l'ont toujours gardé depuis.

Le premier acte du nouveau Conseil fut d'expulser le successeur de M. Vivian, M. Marilley, qui fut depuis évêque de Lausanne et Genève. Néanmoins, malgré la coalition des haines calvinistes et radicales, le catholicisme continua à progresser à Genève, et sous l'habile direction de M. Mermillod, son nouveau curé, la paroisse de Genève prit de magnifiques développements. En 1857, on consacra solennellement l'église Notre-Dame, élevée avec les souscriptions de tous les pays catholiques. Voici, du reste, le tableau des accroissements successifs du catholicisme dans la ville de Genève.

En 1800, il y avait à Genève environ 200 catholiques ; en 1840, 11.800 ; en 1870, 26.374 contre 33.731 protestants ; en 1880 (après le schisme des libéraux), 29 502.

On verra plus loin à quelles infamies les protestants se sont abaissés, pour se venger des progrès du catholicisme.

* *

En même temps que l'Église catholique s'établissait dans les cantons protestants, d'où la Réforme l'avait tenue exilée depuis trois siècles, plusieurs remaniements de territoire vinrent augmenter, en Suisse, le nombre de ses fidèles. En 1803, le Tessin, pays tout catholique, fut incorporé à la Suisse, et forma un nouveau canton, composé d'environ 100.000 catholiques.

Plus tard, en 1815, les traités de Vienne enlevèrent à la France une partie du Jura, et incorporèrent environ 35.000 catholiques au canton tout protestant de Berne.

Le département français du Léman, comprenant la ville de Genève et une trentaine de paroisses catholiques appartenant jadis à la Savoie, nous fut enlevé à la même époque, et forma le nouveau canton de Genève, avec un appoint d'environ 20 000 catholiques.

Enfin la principauté de Neuchâtel, qui appartenait au roi de Prusse, entra à son tour dans la Confédération, avec environ 500 catholiques. Par suite de ces remaniements de territoire, la Confédération suisse se trouva définitivement composée de vingt-trois cantons, et la population catholique, qui était, en 1800, de 542.000 âmes, se trouva portée en 1820 à 730.000 contre 1.200.000 protestants.

Il est bon de noter ici que le congrès de Vienne stipula soigneusement la liberté religieuse des catholiques ainsi réunis aux cantons protestants de Berne et de Genève, qu'il garantit l'indépendance des cantons catholiques, ainsi que la conservation des couvents et des propriétés ecclésiastiques subsistant en 1815 dans les cantons mixtes et protestants. On verra plus loin quel cas fut tenu de ces stipulations diplomatiques.

* *

Jusqu'en 1830, l'Église catholique put donc, en Suisse, développer librement son influence ; mais la révolution de 1830 fut le signal de l'attaque. Par toute l'Europe, les Sociétés secrètes s'agitaient ; les radicaux suisses saisirent l'occasion pour commencer la lutte. Il est triste d'avoir à constater que, dans cette crise, les bourgeois francs-maçons des cantons catholiques de Lucerne et de Soleure furent les premiers à livrer aux protestants la liberté et les droits de leurs concitoyens.

Dès le mois de septembre 1830, une réunion tenue à Soleure prenait une série de résolutions dont le but évident était d'asservir l'Église. De Soleure, le mouvement schismatique se propagea aux autres cantons ; les bourgeois de Lucerne y adhèrent avec ardeur, et le résultat fut la proclamation des articles de Baden (1834), espèce de Constitution civile du clergé, élaborée par des libres-penseurs, avec le concours de quelques malheureux prêtres apostats.

Ces fameux articles de Baden peuvent se résumer en trois mots : suppression de l'autorité du Pape et de la juridiction épiscopale, élection et révocation des curés par les comités paroissiaux, main-mise des laïques sur tous les biens d'église, pour en disposer à leur fantaisie et sans contrôle.

Cependant les patriciens protestants de Berne hésitaient à sanctionner ce nouveau droit canonique que Grégoire XVI venait de condamner. Ce fut le canton catholique de Lucerne qui força la main au gouvernement de Berne, pour faire adopter par la diète fédérale les articles de Baden. Soumis au *referendum* populaire, ils furent rejetés,

à une écrasante majorité, par les cantons catholiques ; mais dans les cantons mixtes et protestants, ils furent adoptés comme loi cantonale, grâce au concours des mauvais catholiques unis aux protestants. On peut dire que, dans leur lutte contre la sainte Église, les gouvernements persécuteurs ne se sont jamais écartés du programme de Baden.

De là naquirent des conflits perpétuels entre l'Église et l'État. Dans le Jura bernois, le clergé tout entier protesta contre ces malheureux articles. Il n'eut pas de peine à prouver que, rejetés par le Pape, ils étaient schismatiques et contraires aux stipulations du traité de Vienne. Le



ZURICH. — VUE DU LAC.

gouvernement de Berne s'obstina, et l'évêque de Bâle, Mgr Salzman, montra une déplorable faiblesse. Vu la difficulté des circonstances, Grégoire XVI avait permis au clergé de prêter le serment d'obéissance exigé par le gouvernement, mais avec cette clause restrictive : *sauf en tout ce qui lèse les droits de la sainte Église* ; l'évêque, de sa propre autorité, ordonna de prêter le serment *sans conditions*. Un certain nombre de bons prêtres furent persécutés à ce sujet ; après avoir enlevé à M. Cuttat, curé de Porrentruy, ses lettres de grand-vicaire, Mgr Salzman eut la faiblesse de le destituer, à la demande des patriciens de Berne, et de nommer à sa place un administrateur agréable au pouvoir civil (1836).

Le confesseur de la foi, exilé par le gouvernement de Berne, mourut saintement à Colmar, où il s'était retiré. On lui fit des funérailles solennelles que l'archevêque de Besançon voulut présider, pendant que son successeur à la cure de Porrentruy eut l'indignité de s'opposer à ce qu'un service fût célébré pour lui dans sa paroisse.

En même temps, pour étouffer les protestations du peuple catholique, le gouvernement de Berne faisait occuper le Jura par plusieurs milliers de garnisaires, qui y commirent toutes sortes de violences. Cette première persécution du Jura bernois dura six ans, de 1834 à 1840, et se termina, comme toujours, à la honte des persécuteurs.

*
* *

Dans les cantons d'Argovie, de Thurgovie et de Zurich, où les protestants dominent, on profita des articles de Baden pour mettre la main sur la plus grande partie des biens de l'Église. Le congrès de Vienne avait stipulé formellement le maintien des couvents alors subsistants. On ne tint aucun compte de cette clause, et de 1835 à 1845, on confisqua purement et simplement tous les biens-fonds des communautés religieuses, après avoir chassé et sécularisé les moines. C'était un vol d'une importance de cinq à six millions. Il est vrai qu'une part de cette fortune, le quart environ, fut attribué à l'Église catholique pour ses œuvres. Mais ce riche trésor, confié à des comités paroissiaux laïques, en dehors de tout contrôle des évêques et du clergé, fut gaspillé presque en entier, sans que l'Église eût rien à y voir.

Ce n'était pas assez pour les radicaux suisses d'avoir sécularisé et dépouillé les antiques abbayes qui avaient échappé, au XVI^e siècle, aux dévastations de la Réforme. Il fallait s'attaquer aux Ordres prêcheurs, qui s'efforçaient, avec succès, de réveiller en Suisse la vie catholique un peu engourdie. Ils commençaient, en effet, à se multiplier d'une façon inquiétante. Il y avait des Dominicains dans le canton des Grisons, des Capucins un peu partout, des Jésuites à Lucerne, à Soleure, à Schwitz, à Fribourg et dans le Valais. Évidemment un peuple libre ne pouvait supporter plus longtemps de pareils abus.

A partir de 1841, sous la pression des loges maçonniques, un vaste mouvement s'organisa dans tout le pays, pour réclamer l'expulsion des religieux, en particulier des Jésuites. Le Tessin, travaillé par les radicaux, ferma tous les couvents de son territoire, et chassa même les Capucins de l'hospice du Saint-Gothard, où ils rendaient tant de services aux voyageurs. Les Grisons expulsèrent de chez eux les Dominicains et les Prémontrés. Argovie proscrivit en masse tous les fils de saint François comme dangereux pour la sécurité de l'État. Thurgovie inséra dans sa constitution un article pour interdire à tous les citoyens du canton la profession religieuse comme *immorale*.

Mais les cantons catholiques refusèrent de s'associer à cette proscription des religieux. La constitution fédérale était pour eux, puisque, aux termes de l'acte de médiation de 1803, chaque canton est souverain chez lui, dans les limites de l'acte constitutionnel.

Pour forcer la main aux cantons catholiques, des corps francs, soudoyés par la franc-maçonnerie, se soulevèrent à trois reprises, en 1844 et 1845. Il y eut des émeutes et des combats sanglants, principalement à Lucerne et dans le Valais. Les radicaux furent battus, et pour se venger, ils assassinèrent Leu, un des catholiques marquants de Fribourg ; puis, pour cacher leur

crime, ils essayèrent vainement de déshonorer leur victime, en répandant partout le bruit de son suicide.

C'étaient les radicaux et les protestants qui avaient commencé la guerre civile. Les sept cantons catholiques de Lucerne, d'Uri, d'Unterwald, de Schwitz, de Zug, de Fribourg et du Valais, se voyant menacés dans leur indépendance et dans leur foi, formèrent entre eux la ligue du *Sonderbund*, pour la défense de leurs intérêts politiques et religieux. Leurs réclamations portaient sur ces trois chefs : l'exécution loyale des traités de Vienne, qui avaient garanti la liberté des catholiques, le droit de garder chez eux des religieux qu'ils jugeaient utiles, des garanties pour la religion catholique menacée par les radicaux et les protestants coalisés. Toutes ces demandes furent rejetées, et les députés des sept cantons quittèrent la diète (29 octobre 1847).

Immédiatement celle-ci appela cinquante mille hommes sous le commandement du général Dufour, pour soumettre ce qu'elle appelait la rébellion des cantons catholiques. Douze cantons, Berne, Schaffhouse, Argovie, Thurgovie, les Grisons, Appenzell, Bâle, Glaris, Zurich, le Tessin, Vaud et Genève s'unirent pour écraser les catholiques.

Ceux-ci, comprenant qu'ils étaient trop faibles pour soutenir la lutte, en appelèrent à la médiation des puissances signataires des traités de Vienne. M. Guizot, ministre des affaires étrangères de France, aurait bien voulu les secourir. Quoique protestant, il comprenait parfaitement que le droit était du côté des catholiques ; mais il redoutait de se compromettre avec les radicaux de la Chambre dirigés par M. Thiers, qui prononça à cette occasion la fameuse parole : « Je serai toujours du parti de la Révolution en Europe. » On se contenta donc de quelques vagues promesses et de demi-mesures. Une note diplomatique fut envoyée aux puissances signataires du traité de Vienne : l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse, la Russie. L'Angleterre, qui est toujours du parti de la Révolution hors de chez elle, refusa de rien faire contre les radicaux suisses, et fit échouer la négociation.

Pendant ce temps les cantons catholiques, abandonnés à eux-mêmes, contre la foi des traités, étaient écrasés.

Ce fut l'affaire de deux semaines :

Le 16 novembre, capitulation de Fribourg.

Le 21, capitulation de Zug.

Le 24, prise de Lucerne, par les troupes fédérales.

Le 25, capitulation du canton d'Unterwald.

Le 27, capitulation du canton de Schwitz.

Le 28, capitulation du canton d'Uri.

Le 29, capitulation du Valais.

Le *Sonderbund* catholique avait vécu, et le triomphe du radicalisme suisse était le prélude de la révolution de Février, qui allait ébranler tous les trônes de l'Europe. Trois mois plus tard,

M. Guizot, réfugié à Londres après la chute de Louis-Philippe, pouvait méditer à loisir sur les inconvénients de l'habileté politique qui consiste à abandonner les faibles, de peur de se créer à soi-même des difficultés.

* * *

Les radicaux suisses abusèrent honteusement de leur facile victoire ; des gouvernements révolutionnaires furent imposés de force aux cantons catholiques ; un article traditionnel fut inséré dans la constitution pour interdire le séjour de la Suisse aux Jésuites et à tous les membres des Congrégations qui leur sont affiliées, clause commode, qui permet d'expulser, à un jour donné, tous les Ordres religieux ; un grand nombre de monastères furent confisqués, et des amendes énormes imposées à ceux qu'on voulut bien laisser vivre, pour leur faire payer les frais de la guerre ; l'évêque de Lausanne, Mgr Marilley, fut emprisonné, puis exilé jusqu'en 1855 ; un grand nombre de prêtres partagèrent le même sort ; pendant plusieurs années, le vol, le sacrilège, la confiscation, furent à l'ordre du jour. Comme le disait éloquemment le comte de Montalembert, dans le magnifique discours qu'il prononça au mois de janvier 1848, devant la Chambre des Pairs : « Le radicalisme suisse s'est présenté devant l'histoire avec une Sœur de Charité expulsée, dans une main, et un moine du Saint-Bernard spolié, dans l'autre. »

Depuis cette époque, l'Église catholique n'a cessé d'être persécutée en Suisse, surtout dans les cantons protestants et mixtes. Pour donner une idée de la situation intolérable qui lui est faite en ce pays, je vais résumer ici le Mémoire présenté, au mois d'avril 1871, à la diète fédérale par tous les évêques de la Suisse, pour exposer les injustices dont les catholiques sont victimes de la part de leurs concitoyens.

Dans la plupart des cantons, le *placet* de l'État est rigoureusement exigé pour la publication de toutes les bulles et brefs du Pape, mandements, lettres et ordonnances des évêques, aussi bien que pour l'exécution de toutes les sentences rendues par l'autorité diocésaine. En vertu de cette disposition, l'État devient le juge suprême en matière de discipline, et même en matière de foi, puisque les pasteurs ne peuvent rien publier sans son autorisation.

Dans le diocèse de Bâle, qui est le plus exposé aux empiétements des gouvernements cantonaux, l'évêque a vu, presque chaque année, ses mandements supprimés.

En 1858, le canton de Berne interdit le mandement du carême sur les mauvaises lectures, comme attentant à la liberté de la presse.

En 1861, le canton de Bâle-campagne interdit un mandement sur les persécutions de l'Église dans les temps passés, comme propre à fomentier l'intolérance et la haine entre catholiques et protestants.

En 1864, le canton de Thurgovie interdit un mandement sur le denier de Saint-Pierre, et déclare que les quêteurs seront passibles des peines contre les mendiants.

En 1866, les cantons d'Argovie et de Thurgovie interdisent la publication du *Syllabus*.

En 1866, le canton de Thurgovie refuse le *placet* à un mandement ordonnant de réciter à la messe l'oraison pour le Pape (*collecta pro Papa*). Les savants canonistes du grand Conseil s'étaient imaginé qu'il s'agissait d'une *collecte* d'argent.

En 1858, le Conseil d'État d'Argovie, « pour des motifs de moralité, de religion et de pédagogie, » fait enlever des écoles le catéchisme diocésain, et déclare qu'il n'autorisera un nouveau catéchisme qu'après qu'il aura été revu par les examinateurs de l'État.

En 1868, Argovie et Soleure défendent aux prêtres de se rendre à la retraite ecclésiastique ordonnée par l'évêque. Vers la même époque, Argovie interdit aux curés de prêcher plus d'une demi-heure, de chômer les fêtes supprimées par l'autorité civile, de remplir aucune fonction ecclésiastique dans les cantons voisins ; il est ordonné aux curés d'enterrer avec les cérémonies ordinaires les enfants morts sans baptême.

En 1870, le même canton d'Argovie ordonne de lire en chaire, sans aucune réflexion ou commentaire, une longue diatribe contre le Concile du Vatican. Voici un extrait de ce mandement laïque pour lequel on se garda bien de demander le *placet* de l'évêque.

« Le même jour où le sort de la guerre a été » jeté entre deux grands peuples (l'Allemagne » et la France), on a proclamé à Rome, pour le » monde entier, comme un commandement de » DIEU et une condition de salut éternel et temporel, une nouvelle doctrine de foi, qui est en » elle-même une véritable déclaration de guerre » aux intelligences, à la raison, à la science de » ce siècle et à l'ordre social de l'avenir, et qui, » si DIEU n'en décide autrement, renferme les » plus grandes menaces pour la paix des peuples. »

En même temps, la conférence diocésaine composée de députés des neuf cantons qui forment le diocèse de Bâle, protestait bruyamment, (le canton de Zug excepté,) contre la définition de l'infailibilité, et défendait à l'évêque, Mgr Lachat, de publier le *nouveau dogme*.

* * *

L'Église catholique est donc dépouillée, dans une partie de la Suisse, du droit sacré qui lui a été confié par JÉSUS-CHRIST d'enseigner les fidèles, et c'est l'État protestant ou libre-penseur qui se charge de les instruire à sa place.

Dans le même diocèse de Bâle, grâce à l'opposition des gouvernements cantonaux, il n'y eut pendant longtemps ni petit, ni grand séminaire. Toutes les subventions pour les étudiants catho-

liques, bien que provenant uniquement de fonds confisqués à l'Église, sont restées entre les mains de l'État, qui assigne à chaque étudiant, en Suisse ou à l'étranger, l'établissement où il devra faire ses études.

A la fin des études scolaires, chaque étudiant ecclésiastique doit passer devant des commissaires civils un examen dit de *maturité*. Les examinateurs de l'État décident, souverainement et sans contrôle, si le candidat peut entrer dans l'état ecclésiastique, ou s'il doit en être pour toujours exclu. Ainsi l'évêque n'a rien à voir dans le choix et la réception de ses clercs.

Peut-il au moins élever à sa guise les futurs ministres de l'autel ? Dans le concordat passé, en



MGR LACHAT.

1828, avec les Etats diocésains pour le rétablissement du siège de Bâle, on lit ceci :

« Art. 8. Il sera établi à Soleure, résidence de l'évêque, un séminaire pour lequel les gouvernements de chaque canton fourniront la dotation et les bâtiments. »

Voilà enfin une disposition libérale ; mais voyons la suite. Deux jours après, les mêmes Etats diocésains concluaient entre eux une convention clandestine, par laquelle ils se garantissaient mutuellement le droit exclusif de surveillance, le *placet* pour la nomination des professeurs et directeurs du séminaire, et la faculté de prendre part aux examens par une Commission nommée par eux.

Pour savoir comment ce droit fut exercé, il suffit de se rappeler qu'en 1835, le canton de

Soleure voulut imposer à l'évêque, comme professeur de théologie morale, un prêtre suspect dans sa foi et dans ses mœurs. On fut donc forcé de renoncer au séminaire et, pendant 36 ans, les jeunes clercs furent obligés d'aller faire leurs études de théologie à l'étranger, sans surveillance de l'évêque.

Pour atténuer un peu les inconvénients d'un pareil système, l'évêque de Bâle organisa dans sa maison un cours préparatoire à la réception des Saints Ordres ; ce cours, qui durait six semaines, était manifestement insuffisant à la formation des nouvelles générations sacerdotales.

C'est pourquoi, de guerre lasse, Mgr Arnold, deuxième évêque de Bâle, se décida, en 1858, à subir les conditions des Etats diocésains ; il accepta tout : le droit d'inspection des commissaires civils, le *placet* pour la nomination des professeurs, la commission pour les examens de clôture. Le Saint-Siège désapprouva hautement cette convention, qui sacrifiait les droits imprescriptibles de l'Église. L'évêque ne s'y était résigné que contraint et forcé : « Pour le moment, disait l'infortuné prélat en versant des larmes, cela vaut mieux que d'être absolument sans séminaire. »

On va voir comment les Etats diocésains usèrent des concessions qu'ils avaient arrachées à l'Église.

* * *

En 1869, la conférence diocésaine notifiait à Mgr Lachat, troisième évêque de Bâle, que la *Théologie morale* de Gury était interdite pour l'enseignement du séminaire. Ce livre, qui est accepté comme un excellent manuel élémentaire, à Rome et dans un grand nombre de diocèses, était jugé *immoral* par les protestants. L'évêque obtempéra à l'injonction des Etats, et remplaça Gury par un livre très estimé en Amérique, le Manuel de Mgr Kenrick, archevêque de Baltimore. Cette concession de Mgr Lachat fut considérée par la conférence comme une *inconvenante ironie*, et sans même avoir pris l'avis du prélat, elle supprima purement et simplement le séminaire. Au fond, c'était là qu'on voulait aboutir par ces misérables chicanes.

Une fois ordonnés, les nouveaux prêtres sont-ils enfin placés sous la juridiction de leur évêque ? Pas du tout. Dans certains cantons, l'État s'est réservé la collation des bénéfices ; c'est lui qui nomme et qui révoque les curés ; l'évêque n'est là que pour leur donner l'institution canonique. Il est même arrivé plus d'une fois que, sur le refus de l'évêque d'accepter des prêtres indignes présentés par le gouvernement, celui-ci les a mis en possession du temporel des paroisses.

Même arbitraire pour la révocation des titulaires ecclésiastiques. Dans le canton d'Argovie, la loi déclare que les prêtres qui ont charge d'âmes seront nommés par les communes pour une période de six ans, après laquelle ils seront

soumis à la réélection ; s'ils ne sont pas réélus, le poste est déclaré vacant, et la commune procède à l'élection d'un nouveau titulaire.

Dans le canton de Thurgovie, les prêtres peuvent être révoqués par les communes qui les ont élus, en tout temps et sans dédommagements.

Dans le cours de ce siècle, l'Eglise catholique a été spoliée, en Suisse, d'une fortune de plusieurs millions de biens fonds. On ne lui a pas même laissé la libre administration des quelques biens qui lui restent.

Dans les cantons d'Argovie, de Bâle, de Berne et de Soleure, l'administration de tous les biens ecclésiastiques est confiée à des délégués civils. L'Eglise n'a pas même voix consultative, et on ne rend aucun compte à l'évêque de l'emploi de ces fonds.

Dans les cantons de Lucerne et de Thurgovie, on veut bien accorder au commissaire épiscopal le droit de prendre connaissance de l'emploi des fonds d'Eglise ; c'est une simple politesse, qui n'engage d'ailleurs à rien.

Voyons maintenant l'emploi que l'Etat fait de ces biens.

Les revenus d'un grand nombre de prébendes et de chapellenies sont appliqués aux écoles du gouvernement. Dans le canton d'Argovie, on a supprimé beaucoup de bénéfices à charge d'âmes ; d'autres sont laissés indéfiniment sans titulaires, afin de jouir des revenus.

Presque dans tous les cantons, les fonds des écoles catholiques ont été confisqués pour ouvrir des écoles *neutres*, dans lesquelles les protestants dominant, et que les enfants catholiques ne peuvent fréquenter, sans s'exposer à perdre leur foi.

Dans toutes les écoles, c'est le gouvernement qui nomme le maître, c'est lui qui surveille l'enseignement religieux et choisit les livres. Déjà Argovie et Thurgovie ont supprimé dans les écoles l'enseignement du catéchisme.

Une disposition constitutionnelle, votée récemment, interdit aux prêtres et aux membres des corporations religieuses les fonctions d'instituteurs ou d'institutrices dans les écoles de l'Etat. Comme on le voit, c'est la perfection du système maçonnique : enseignement laïque, obligatoire et pas du tout gratuit, puisqu'il est subventionné en grande partie à l'aide des fonds enlevés aux catholiques.

Après avoir exposé la persécution que l'Eglise subit dans le diocèse de Bâle, les évêques de Suisse passent à la situation vraiment déplorable du Tessin.

Ce pays, qui, comme on l'a vu, fut réuni à la Suisse en 1803, forme un canton tout catholique, dont la population, en 1870, s'élevait à 130.000 âmes. Malheureusement, depuis 1840, les radicaux se sont emparés du pouvoir et ils oppriment indignement la majorité catholique.

Du jour où le Tessin entra dans la Confédération, les autorités fédérales manifestèrent le désir, très légitime d'ailleurs, que ce pays fût

détaché des diocèses italiens de Côme et de Milan, pour être érigé en diocèse. Le Souverain Pontife ne demandait pas mieux que de satisfaire à ce désir ; mais l'avènement des radicaux rendit bientôt toute négociation impossible. Ils commencèrent, malgré les protestations du Pape et des évêques, par fermer le séminaire de Pollegio et tous les collèges catholiques ; ils révoquèrent ensuite les chanoines et interdirent à plusieurs prêtres toutes fonctions ecclésiastiques, et jusqu'à la messe. En compensation, le gouvernement cantonal réhabilita un certain nombre de prêtres interdits, et les installa dans les paroisses avec l'assistance de la force militaire.

Pris d'une véritable monomanie de sacristain, le même gouvernement défendit, sous des peines très sévères, les pèlerinages, les missions paroissiales, les retraites ecclésiastiques, le jubilé ordonné en 1850 par Pie IX pour l'Eglise universelle, et jusqu'au mois de Marie, même dans les maisons particulières. Une amende de 100 francs était prononcée contre le propriétaire de la maison où se serait tenue la réunion, et chacun des assistants était puni de 4 francs d'amende. Une pauvre veuve, ayant chanté chez elle un cantique de la Vierge, fut condamnée de ce chef à 4 francs d'amende.

Au mois de mai 1854, le gouvernement cantonal élabora une loi ecclésiastique pour le Tessin. Dans cette loi organique, l'Etat s'arrogeait le droit de patronage et de nomination à tous les bénéfices, avec la faculté de disposer de toutes les fondations et biens d'Eglise, d'ériger et de supprimer des paroisses ; il accordait aux communes la permission de révoquer en tout temps leur curé et de procéder à de nouvelles élections ; le *placet* de l'Etat était exigé pour tout acte émané du Saint-Siège ou de l'évêque ; par contre, les curés étaient tenus de lire en chaire, et sans commentaires, tous les actes de l'autorité civile ; enfin, pour mettre le comble à tant d'innovations schismatiques, le gouvernement cantonal défendait aux évêques de Côme et de Milan de faire désormais aucun acte de juridiction dans le pays.

Le clergé du Tessin protesta contre une pareille loi ; il demanda au Conseil fédéral qu'on voulût bien au moins s'adresser au Pape pour faire sanctionner tant d'innovations. Voici la réponse qu'il reçut des patriciens de Berne :

« Le Conseil fédéral ne voit pas de motifs d'intervenir dans ces matières, attendu que le libre exercice du culte catholique dans le Tessin n'a reçu aucune atteinte. »

Cependant Rome se préoccupait d'établir un siège épiscopal dans ce pays ; mais le nouveau gouvernement cantonal déclara qu'il refusait l'érection du siège épiscopal réclamé par ses prédécesseurs, et demanda l'adjonction du Tessin au diocèse de Coire ou à celui de Bâle.

C'était se moquer du Saint-Siège ; l'union demandée était impossible à cause de l'éloignement, de la difficulté des communications à

travers des montagnes inaccessibles, et de la différence des idiomes, le Tessin étant de langue italienne, pendant que Coire et Bâle sont de langue allemande.

Cependant le gouvernement tessinois n'en poursuivait pas moins sa pointe, avec l'obstination implacable de l'esprit sectaire. N'ayant pu amener Rome à ses vues, il s'adressa à la diète fédérale, et demanda la rupture de l'union diocésaine. Le 12 juillet 1859, l'assemblée fédérale, sans tenir compte des droits acquis, sans se préoccuper de pourvoir au gouvernement spirituel de 130.000 catholiques, décrétait que les évêques de Côme et de Milan n'avaient plus aucune juridiction dans le Tessin.

Depuis lors, le canton du Tessin se trouva officiellement en dehors de la hiérarchie catholique. Le gouvernement n'y reconnut pendant longtemps l'autorité d'aucun évêque, et les prêtres fidèles à leur devoir furent obligés de s'entourer de mille précautions pour communiquer avec leur supérieur légitime ; autrement ils s'exposaient à se voir écrasés d'amendes, jetés en prison, révoqués ou exilés.

Pour faire cesser cette situation navrante, Pie IX proposa de charger provisoirement un vicaire apostolique de l'administration du canton. Cette offre paternelle fut repoussée, parce que le Conseil d'État émit la prétention de nommer lui-même le vicaire du Souverain Pontife. En vain le Pape, pour calmer toutes les défiances, promit de fixer son choix sur un prêtre agréable au gouvernement tessinois. Celui-ci s'obstina dans ses prétentions insoutenables, et les négociations furent rompues.

Tel est, en résumé, le Mémoire adressé en 1871, par tous les évêques de Suisse, à la diète fédérale. J'ai laissé de côté bien des plaintes accessoire au sujet de la suppression des fêtes, du mariage civil, du divorce, des attaques continues de la presse contre l'Eglise ; mais il y en a assez pour faire connaître l'oppression des catholiques par une majorité sectaire, composée de protestants et de francs-maçons.

*
* *

A l'époque où parut ce remarquable Mémoire, l'Eglise catholique allait entrer, en Suisse, dans une période de crise aiguë. C'était en 1871, au lendemain des définitions du concile du Vatican et de l'écrasement de la France par la Prusse. Un souffle d'impiété, de persécution et de haine passait sur l'Europe. Bismarck venait de commencer son fameux *kulturkampf*, la France était impuissante, la Révolution triomphait à Rome. Évidemment il n'y avait plus à se gêner avec l'Eglise.

La persécution s'étendit à toute la Suisse, mais elle s'exerça surtout dans les cantons de Genève et de Berne, ces deux foyers du radicalisme et du protestantisme.

Je vais résumer aussi succinctement que possible cette lamentable histoire.

Il est certain que lorsque Mgr Eugène Lachat, évêque de Bâle, revint du concile, il était condamné d'avance par la majorité des Etats diocésains. Sur les neuf cantons qui composent le diocèse de Bâle, cinq cantons, Berne, Soleure, Argovie, Thurgovie et Bâle-campagne, étaient décidés à se débarrasser à tout prix du prélat ; deux cantons, Bâle-ville et Schaffhouse, restaient neutres ; seuls, les deux cantons de Lucerne et de Zug demeuraient fidèlement attachés au premier pasteur du diocèse.

Quel était donc son crime ? C'était d'avoir fait partie, au concile, de la majorité infailibiliste, et surtout, ce qu'on se gardait d'avouer, de montrer, dans la revendication des droits de l'Eglise, plus de fermeté et de zèle que ses prédécesseurs.

Pour entamer la lutte, il fallait un prétexte. Il fut vite trouvé. Quelques mauvais prêtres, une dizaine environ sur 675 que comptait alors le diocèse de Bâle, protestaient bruyamment contre l'infailibilité du Pape. Mgr Lachat, après avoir épuisé toutes les longanimités du zèle épiscopal, se vit forcé d'interdire deux des plus compromis, les nommés Egli et Gchwind, du canton de Soleure.

Le 19 novembre 1872, la conférence diocésaine se réunissait à Bâle, et, à l'exception des représentants de Lucerne et de Zug, elle prenait à l'unanimité les décisions suivantes :

1° Le décret du concile du Vatican relatif à l'infailibilité pontificale n'est pas reconnu par les Etats, et il ne peut lui être attribué aucune valeur légale.

2° Il est interdit à l'évêque de prononcer des censures contre les prêtres qui refusent de croire à l'infailibilité du Pape.

3° Il est interdit de révoquer, pour quelque raison que ce soit, les prêtres du diocèse, sans la participation des autorités cantonales.

4° Un délai de quatorze jours lui est accordé pour rendre raison de sa conduite à la conférence des Etats diocésains.

5° Dans le même délai de quatorze jours, l'évêque est sommé de lever, sans conditions, les excommunications prononcées contre les curés Egli et Gchwind.

6° Il est fortement invité à révoquer de ses fonctions M. Duret, chancelier épiscopal.

7° A l'expiration du délai ci-dessus, la conférence diocésaine se réunira de nouveau, pour prendre, s'il y a lieu, des décisions ultérieures.

La lutte à mort était engagée !

Le 21 décembre, Mgr Lachat répondait point par point à ce décret, où l'insolence le dispute à l'absurde.

Je ne puis m'empêcher de citer les passages les plus remarquables de cette noble réponse épiscopale.

« 1° Un évêque ne peut jamais se soumettre à une détense quelconque d'enseigner les vérités et les dogmes de la foi. J'espère, Messieurs, que le simple bon sens vous suffira pour le comprendre.

» 2° L'évêque peut, et doit, de sa seule autorité, juger le prêtre qui attaque la doctrine de l'Eglise et trahit les devoirs de son ministère. Par conséquent, il a le droit et

le devoir d'appliquer librement, et sans le concours de l'autorité civile, les censures ecclésiastiques.

» 3° Vous ne voulez pas que l'évêque de Bâle prononce, sans votre autorisation, aucune révocation, pour quelque motif que ce soit. Cependant le pouvoir temporel a, dans mon diocèse, destitué plusieurs excellents prêtres, non seulement sans le consentement de l'autorité spirituelle, mais contre ses protestations réitérées. L'éloignement d'un curé de sa paroisse ressort évidemment de la juridiction épiscopale. L'évêque ne peut tolérer que des loups dévorent son troupeau.

» 4° Permettez-moi de vous déclarer, Messieurs, que je ne vous reconnais pas le droit de m'intimer, dans des questions dogmatiques et disciplinaires, l'ordre de venir me justifier à votre barre. D'ailleurs à quoi bon cette justification ? Vous m'avez condamné avant de m'entendre.

» 5° Vous me sommez de réhabiliter deux prêtres justement interdits. La réhabilitation de ces prêtres excommuniés dépend avant tout de leur bonne volonté. Qu'ils reviennent à la foi de l'Eglise, qu'ils fassent pénitence et réparent le scandale ; alors je les recevrai à bras ouverts.

» 6° En m'invitant à éloigner le chancelier épiscopal, vous me mettez dans la nécessité de vous dire qu'il ne relève, sous aucun rapport, de votre autorité. Il est mon secrétaire, mon aide, et il appartient à ma famille épiscopale. Qu'il me suffise de déclarer que je suis seul juge ici, que j'apprécie infiniment son activité, son dévouement, ses mérites et ses vertus.

» 7° Vous me montrez en perspective des mesures sévères, si ma réponse ne satisfait pas vos désirs. Il est un silence plus éloquent que tous les discours ; c'est pourquoi je m'abstiens de toutes remarques.

» Cependant encore deux mots pour finir. Dès mon enfance, on m'a appris à craindre DIEU plus que les hommes. Dois-je maintenant, pour m'éviter quelques désagréments passagers, m'établir en évêque traître et parjure ? Irai-je contrister ma Mère la sainte Eglise et mes fidèles diocésains ? Oh ! qu'on ne l'espère pas. Non, jamais ! J'aime cette mâle devise : *Potius mori quam fœdari* ; Plutôt mourir que de vivre déshonoré ! »

Après cette courageuse réponse, l'évêque de Bâle s'était irrévocablement condamné.

Le 17 janvier 1873, cinq cantons, Berne, Soleure, Argovie, Thurgovie et Bâle-campagne, destituent Mgr Lachat et déclarent le siège vacant.

Le 1^{er} février, le gouvernement de Berne envoie une circulaire aux prêtres du canton, leur enjoignant de cesser toutes relations avec l'évêque Lachat. Le 4 février, Mgr Lachat proteste contre sa destitution par les cinq Etats diocésains.

9 février. Le chapitre de Soleure, à l'unanimité, refuse de reconnaître la destitution de Mgr Lachat.

15 février. Le gouvernement de Soleure fixe au 14 avril le délai accordé à Mgr Lachat pour évacuer la demeure épiscopale.

18 février. Tout le clergé du Jura bernois, au nombre de 72 prêtres, déclare qu'il continuera à regarder Mgr Lachat comme son seul et légitime évêque.

20 février. Le gouvernement de Berne somme les 72 prêtres d'avoir à retirer leur signature.

18 mars. Le Conseil d'Etat de Berne suspend de leurs fonctions les signataires de la protestation. Ceux-ci en appellent.

16 avril. L'évêque de Bâle est expulsé de sa demeure. Il se retire dans le canton de Lucerne.

18 septembre. La Cour d'appel de Berne rejette le pourvoi des prêtres du Jura. Il leur est interdit de remplir aucune fonction ecclésiastique dans le canton. Malgré les protestations des conseils des paroisses, le gouvernement s'empare des églises et des presbytères, et y installe des misérables venus de tous les diocèses, qu'un illustre évêque, Mgr Dupanloup, appelait « la boue des siècles. »

12 décembre. Le Conseil fédéral envoie ses passeports au nonce, et rompt tous ses rapports diplomatiques avec Rome.

* * *

Voilà donc quelle était, à la fin de 1873, la situation religieuse du Jura bernois : le culte catholique public supprimé dans 76 paroisses ; les prêtres chassés des églises, des presbytères, des écoles, des hôpitaux ; le culte privé s'exerçant dans les granges, dans des hangars improvisés, avec mille restrictions gênantes ; défense aux prêtres de paraître dans les écoles, de présider aux enterrements, de faire aucune fonction en dehors des maisons particulières. Sous tous les prétextes, et le plus souvent sans prétextes, ils sont emprisonnés, jetés pêle-mêle avec les pires malfaiteurs, nourris au pain et à l'eau, quelquefois même privés de nourriture.

Cependant les prêtres intrus se voyaient rejetés avec horreur par le peuple catholique. Pendant les rigueurs de l'hiver, les populations s'entassaient dans les granges autour de leur pasteur, les apostats restaient seuls dans leurs églises volées. A Porrentruy et à Delémont, les deux principaux centres du Jura, on comptait en moyenne de douze à quinze assistants à la messe de l'intrus. Dans la plupart des autres paroisses, il restait seul avec son sacristain et la misérable créature qui vivait avec lui. La fidélité des catholiques jurassiens fut vraiment admirable.

Pour en triompher, le gouvernement de Berne essaya de l'intimidation. Un grand nombre de maires, d'adjoints, de conseils paroissiaux furent suspendus ou destitués, pour n'avoir pas voulu coopérer au schisme ; des femmes, des enfants furent jetés en prison, pour avoir levé les épaules ou souri au passage de l'intrus ; les Ursulines de Porrentruy furent chassées du pays, pour avoir refusé l'entrée de leur chapelle et de leurs écoles au fameux Pipy, dit Deramey, le curé schismatique de la ville.

Toutes ces tracasseries ne suffisant pas, un décret du 31 janvier 1874, *pour assurer la paix confessionnelle*, expulsa du canton de Berne tous les prêtres fidèles, au nombre de 87. La plupart se réfugièrent en France ou dans les cantons voisins. Le canton catholique de Soleure eut l'indignité de fermer ses portes aux pieux confesseurs de la foi.

Les catholiques jurassiens, privés de leurs prêtres, ne s'abandonnèrent pas. Ceux qui résidaient dans les paroisses limitrophes de la France passaient la frontière chaque dimanche, pour assister à la messe de leur pasteur. La Prusse, complice et instigatrice de la persécution, interdit ces pieux pèlerinages pour l'Alsace-Lorraine. De son côté, le gouvernement de Berne prit des mesures arbitraires pour surveiller et rendre à peu près impossibles ces voyages, qu'un arrêté préfectoral qualifiait de contraires aux bonnes mœurs. On se contenta alors de ce que les

fidèles appelaient *le culte de la grange*. Chaque dimanche, ils se réunissaient autour de leur autel désert ; on chantait les prières de la messe, le *kyrie*, le *credo* ; on lisait le prône que le curé exilé envoyait régulièrement chaque semaine ; on s'encourageait en commun à souffrir ; on priait pour les persécuteurs. Jamais les paroisses du Jura n'avaient témoigné plus de régularité, plus de ferveur, que pendant ces années néfastes.

Pour assister les malades en danger de mort, les prêtres exilés se glissaient de nuit, à travers les montagnes, sous tous les déguisements.



JURA BERNOIS (SUISSE). — LE CULTE CATHOLIQUE A PORRENTRUY, EN 1874, d'après une photographie.

Reconnus ou trahis, ils se voyaient arrêtés, jetés en prison, reconduits à la frontière, après avoir subi toutes sortes de mauvais traitements. Plus d'un manqua d'y laisser sa vie. Mais, grâce au zèle des pasteurs, à la fermeté des fidèles, et sans doute à l'action providentielle, qui voulait récompenser la foi de ce bon peuple, on remarqua avec admiration que, pendant toute cette crise qui dura près de deux ans, pas un malade ne mourut sans avoir reçu les sacrements.

A la fin, la patience du peuple catholique

triompha de la haine des persécuteurs. Déjà plusieurs fois, les députés catholiques avaient courageusement élevé la voix, à la diète fédérale, pour réclamer contre l'oppression dont leurs concitoyens étaient victimes. Au mois d'octobre 1875, le Conseil fédéral se décida enfin à inviter le gouvernement de Berne à rapporter ses arrêts d'expulsion. Forcés d'obéir, les radicaux bernois se hâtèrent de forger une nouvelle loi pour restreindre, autant que possible, l'exercice du culte privé, le seul qu'il fût permis aux curés révoqués d'exercer.

Voici les principales dispositions de cette loi :

ART. I^{er}. Il est défendu de mettre en danger la paix confessionnelle en attaquant les adhérents d'un autre culte. Les contrevenants sont punis d'une amende de 1.000 francs ou un an de prison.

ART. II. Il est défendu de critiquer en chaire, ou dans une réunion privée, les actes du gouvernement. 1.000 francs d'amende ou un an de prison.

ART. III. L'exercice du culte privé est interdit aux religieux exclus de la Confédération, et à tous les prêtres qui sont notoirement connus pour faire opposition aux autorités publiques. 1.000 francs d'amende ou un an de prison.

ART. IV. Il est défendu d'exercer dans le canton de Berne aucune fonction pontificale sans une autorisation expresse du conseil exécutif. 2.000 francs d'amende ou deux ans de prison.

ART. V. Sont absolument interdites, en dehors des maisons particulières, toutes les processions et cérémonies religieuses quelconques. 200 francs d'amende ou soixante jours de prison.

ART. VI. Les assemblées privées dans lesquelles l'ordre serait troublé, ou qui seraient contraires aux bonnes mœurs, pourront toujours être dissoutes par la police. 200 francs d'amende ou soixante jours de prison.

Armé de cette loi draconienne, le gouver-



JURA BERNOIS (SUISSE). — LE CULTE CATHOLIQUE A SAINT-URSANNE, EN 1874, d'après une photographie.

nement de Berne autorisa gracieusement le retour des exilés (7 novembre 1875). Il y avait 21 mois qu'ils étaient retenus loin de chez eux.

Mais les tracasseries et les méchancetés n'en continuèrent pas moins. On essaya d'abord d'interdire aux prêtres rentrés tout exercice même privé du culte, en s'appuyant sur l'article 3, contre ceux qui font notoirement opposition aux autorités. Les prêtres en appelèrent, et, après plusieurs mois, la diète fédérale leur donna gain de cause. On se rabattit alors à mille tracasseries. Pendant plusieurs mois, la police épia toutes

leurs paroles, toutes leurs démarches, pour les trouver en faute. Une trentaine de prêtres furent incarcérés pour des délits imaginaires. Plusieurs églises restaient fermées, faute d'assistants vicaux catholiques ; des prêtres catholiques furent mis à l'amende ou en prison pour avoir, à la demande des communes, officié dans ces églises abandonnées par le schisme. Le ridicule le disputa à l'odieux : sur le rapport d'un brave gendarme, peu versé probablement dans les questions liturgiques un curé fut condamné à 60 francs d'amende, pour avoir *chanté une grand'messe à voix basse* !

* *

Peu à peu cependant la situation s'améliora. Un certain nombre d'intrus, pris du dégoût de leur œuvre, s'étaient convertis et avaient abandonné leurs postes; d'autres avaient été expulsés par la police, pour délits de droit commun. Les catholiques profitèrent de la loi de 1874, qui remit aux communes l'élection des curés, pour réélire, partout où cela fut possible, leurs pasteurs légitimes. En 1880, 31 paroisses du Jura avaient ainsi recouvré leurs églises et leurs presbytères, avec la publicité du culte.

A cette époque, il restait encore, dans le diocèse de Bâle, 66 prêtres non reconnus par l'Etat : 56 dans le canton de Berne, 2 dans le canton de Bâle-campagne, 4 dans le canton d'Argovie et 4 dans le canton de Soleure.

Pendant ce temps, que devenait le schisme des vieux-catholiques, soutenu si violemment par les gouvernements protestants ? Il avortait dans le mépris et la stérilité. Sur 675 prêtres que comptait le diocèse de Bâle, on trouva à peine 13 apostats ; les autres furent appelés de France, d'Allemagne, d'Italie, pour remplir les églises et les presbytères volés aux catholiques. Malgré les avances du gouvernement, ce triste clergé ne dépassa jamais le chiffre de 40 membres, à la tête desquels on mit un évêque intrus, le nommé Herzog, ancien curé d'Olten, dans le canton de Soleure.

Quant au chiffre des schismatiques, les rapports officiels le font monter à 72.000, pour toute la Suisse ; mais il faut évidemment en rabattre beaucoup. En tenant compte du nombre des électeurs dans les conseils paroissiaux, on arrive à un total de 5 à 6.000 vieux-catholiques, dont 3.000 pour le canton de Genève, 2.000 pour le diocèse de Bâle, et 5 ou 600 pour le reste de la Suisse.

* *

Disons un mot, en terminant, de la persécution religieuse dans le canton de Genève.

On a vu les magnifiques accroissements du catholicisme à Genève ; jamais la cité de Calvin, la Rome protestante, n'a pu pardonner à l'Eglise ses succès. Pour se défaire des catholiques, les conservateurs genevois ont fait alliance avec les radicaux, et tout homme politique qui a voulu se montrer simplement équitable envers les catholiques, n'a pas tardé à se voir renversé du pouvoir. Cela explique la haine implacable portée à Mgr Mermillod, et la résolution prise par les protestants de se débarrasser par tous les moyens d'un homme dont le zèle, les talents, l'éloquence séduisante leur faisaient peur.

Au moment où s'engagea la lutte (1870), voici, d'après les documents officiels, quelle était la situation respective des protestants et des catholiques.

Population totale du canton : 93.197 habitants.

Sur ce nombre il y avait :

47.859 catholiques,

43.606 protestants,

1.732 juifs et sans religion.

Les catholiques étaient donc arrivés à avoir la majorité absolue dans le canton ; mais il faut observer qu'ils étaient encore loin d'y avoir la majorité légale, car il faut retrancher de leur nombre environ 28.000 étrangers, domiciliés dans le pays. Il reste donc une minorité légale d'environ 19.000 catholiques, jouissant de tous leurs droits politiques, contre 43.000 protestants. En fait, les catholiques genevois ne forment guère que le tiers du corps électoral. Cette situation anormale permettait de les opprimer légalement. On ne s'en fit pas faute, comme on va voir.

C'est au retour du concile du Vatican que l'hostilité contre Mgr Mermillod commence à se manifester au grand jour. En récompense de son zèle et de ses succès apostoliques, Pie IX l'avait préconisé, en 1864, évêque d'Hébron, avec la charge d'auxiliaire de Genève. Il continua donc, sous le titre de vicaire général de Mgr Marilley, évêque de Lausanne et de Genève, à diriger toutes les œuvres religieuses du canton. Au fond cela ne changeait rien à sa position officielle vit-à-vis des autorités cantonales. Le caractère épiscopal était un honneur personnel, un gage d'estime donné à l'éminent prélat par le Pape, et rien de plus. Au lieu d'en prendre ombrage, le gouvernement genevois aurait dû se montrer fier de l'honneur accordé à l'un des plus illustres enfants du pays ; mais les radicaux ne l'entendaient pas ainsi. Dès le mois de septembre 1868, le Conseil d'Etat de Genève notifia à Mgr Mermillod qu'il ne le reconnaissait pas en qualité d'évêque ; c'était une première escarmouche.

Le 20 septembre 1872, un arrêt du Conseil d'Etat enleva à Mgr Mermillod le titre de curé de Genève et de vicaire général de Mgr Marilley. Défense fut faite au clergé de le reconnaître en cette double qualité.

Pie IX répondit à cette insolente usurpation de pouvoirs, en instituant, le 16 janvier 1873, Mgr Mermillod vicaire apostolique de Genève.

Le 7 février, le Conseil d'Etat déclara le bref nul et non avenu ; il frappa tout le clergé d'une suspension de traitement de trois mois, pour avoir, sans autorisation, lu en chaire une lettre pastorale du nouveau vicaire apostolique.

Le 17 février, le prélat fut expulsé de son domicile ; il se retira à Ferney (France), d'où il continua, en dépit des autorités cantonales, d'administrer son diocèse.

Le même jour, un décret du Conseil fédéral lui interdit le territoire de la Confédération.

Ainsi Genève, l'asile des communards français et des nihilistes russes, était purgée de ce qu'un journal radical appelait élégamment le *virus épiscopal*.

Après s'être débarrassé de l'évêque, il fallait détruire ses œuvres. On commença, selon l'usage, par l'expulsion des Congrégations.

Voici quelles étaient, à cette époque, les œuvres des Congrégations religieuses dans le canton de Genève :

Un hôpital à Plainpalais (faubourg de Genève), fondé en 1846, et desservi par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Un hospice à Carouge, desservi par les Petites-Sœurs des Pauvres.

Quatre orphelinats de jeunes filles, tenus par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Des écoles libres de garçons, tenues par neuf Frères des Ecoles chrétiennes, et donnant l'instruction à 701 enfants.

Des écoles libres de filles, tenues par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et donnant l'instruction à 908 jeunes filles.

Un pensionnat et une école normale de filles à Carouge, tenus par une congrégation de dames, appelées les Fidèles Servantes de JÉSUS.

Une loi de 1872 commença par imposer aux Congrégations religieuses de se faire autoriser.

Elles se soumirent à cette exigence, et le 27 juin 1872, un arrêté du Grand Conseil refusait l'autorisation aux Congrégations enseignantes, et fermait les écoles des Frères et des Sœurs. Exceptionnellement, et à titre personnel, les religieuses hospitalières étaient autorisées à demeurer dans le canton pour assister les pauvres.

Trois ans plus tard (23 août 1875), un nouveau décret révoquait cette autorisation, et chassait de leurs hôpitaux les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et les Petites-Sœurs des pauvres.

Une pétition, signée de 40 médecins et de 655 dames protestantes, avait demandé, au nom de l'humanité, le maintien des religieuses hospitalières ; mais la Loge avait parlé, elle fut obéie.

La Sœur Vincent, Supérieure de l'hôpital de Plainpalais, était mourante au moment des expulsions. Il fallut l'arracher de son lit et la jeter dans une voiture, pour la transporter à la frontière. La fière cité de Genève, qui donnait asile en ce moment à plusieurs pétroleuses, était évidemment en danger si une vieille Sœur de Charité, qui avait passé 47 ans de sa vie au service des pauvres dans le canton, était restée quelques jours de plus, pour mourir dans son lit !

* *

L'expulsion des Congrégations religieuses n'était, comme d'habitude, que le premier acte du drame. On ne tarda pas à s'attaquer au clergé paroissial, en s'appuyant sur une poignée de libres-penseurs, qui, se disant catholiques-libéraux, protestaient contre les décrets du concile.

Mais il fallut forger de nouvelles lois, pour

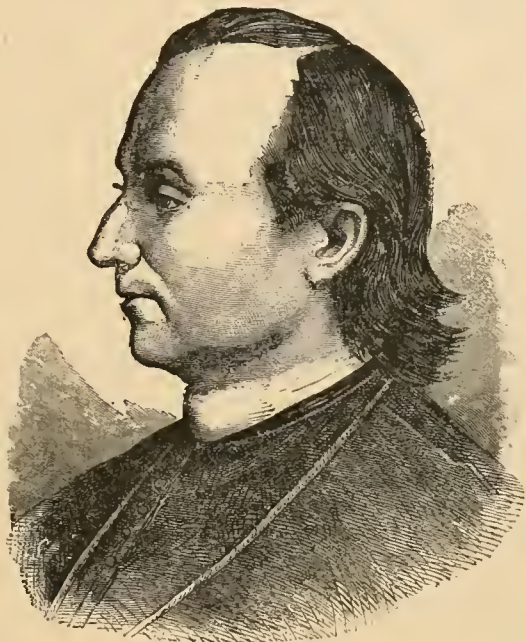
livrer à ces apostats les églises et les presbytères de la communauté catholique. Le 27 août 1873, le Grand Conseil vota une loi organique du culte catholique, dont voici les principales dispositions :

ART. IV. — Les curés et vicaires sont nommés par les électeurs catholiques, inscrits au rôle des électeurs cantonaux et domiciliés dans la paroisse.

ART. V. — Sont éligibles tous les ecclésiastiques ordonnés prêtres dans l'Eglise catholique. Ils ne peuvent, sans l'autorisation du Conseil d'Etat, exercer de fonctions ou accepter des dignités ecclésiastiques autres que celles qui leur ont été conférées par les électeurs.

ART. VI. — Avant leur installation, les curés et vicaires prêteront serment d'obéissance à la constitution et à la loi organique du culte catholique.

ART. VII. — Les curés et vicaires peuvent toujours être suspendus par le Conseil d'Etat pour violation de leur ser-



MGR MERMILLOD.

ment, et par le Conseil supérieur pour infraction disciplinaire.

ART. VIII. — Les électeurs d'une paroisse peuvent toujours demander que le curé et le vicaire soient soumis à une nouvelle élection.

ART. IX. — Chaque paroisse est administrée par un Conseil pris parmi les électeurs laïques ; ce Conseil se compose de neuf membres pour les paroisses de Genève et de cinq membres dans les paroisses de campagne. Le curé en fait partie, mais seulement avec voix délibérative.

ART. X. — Les Conseils de paroisse sont soumis à un Conseil supérieur du culte catholique, qui sera nommé par tous les électeurs catholiques du canton.

ART. XII. — Le Conseil supérieur se compose de vingt-cinq membres laïques pris parmi les électeurs et de cinq membres ecclésiastiques choisis parmi les curés et vicaires.

ART. XIII. — Les églises et presbytères sont la propriété des communes ; elles sont affectées exclusivement au culte catholique reconnu par l'Etat,

Munis de cette loi schismatique, les protestants et les libres-penseurs de Genève étaient forts.

Le 4 septembre 1873, le clergé catholique était invité à se présenter à l'hôtel du Gouvernement, pour prêter serment à la nouvelle constitution civile. Pas un prêtre ne se présenta, pas une défection ne se produisit parmi les 47 prêtres du canton. C'était ce qu'on voulait : curés et vicaires furent déclarés déchus de leurs fonctions et on procéda aux élections.

Comme on s'y attendait, les catholiques s'abstinrent en masse de prendre part à cette comédie sacrilège ; mais quelques centaines de francs-maçons se rappelèrent qu'ils étaient catholiques, et s'en allèrent chercher, au fond de leurs tiroirs, un vieil acte de baptême, oublié depuis longtemps, afin de s'en faire une arme légale contre leur Mère la sainte Église.

Donc le 22 octobre 1873, furent élus comme curés de Genève trois apostats : MM. Loyson (l'ex-Père Hyacinthe), Hurtault et Chavard. Il y eut seulement 1.267 votants, contre 2 567 abstentions. Ainsi, même à Genève, sur le terrain qui leur était le plus favorable, les schismatiques ne formaient pas même le tiers des électeurs catholiques.

Cela n'empêcha pas le Conseil d'État de livrer aux intrus l'église Saint-Germain, que la ville avait cédée en 1803 aux catholiques. Chassés de Saint-Germain, les catholiques achetèrent, au prix de 155.000 francs, le temple maçonnique, qui se trouvait alors en vente, et y installèrent l'église du Sacré-Cœur.

Le 28 décembre 1873, des élections eurent lieu dans les paroisses de Carouge, de Chêne et de Lancy. A Carouge, sur 5.000 catholiques, M. Marchal, Mariste défroqué, obtint 231 voix ; à Chêne, paroisse de 2.500 âmes, M. Quilly obtint 79 voix ; à Lancy, paroisse de 1.200 âmes, l'intrus en eut 53.

En présence de ces minorités ridicules, on renonça pour les autres paroisses à ce simulacre d'élection ; d'autant que, dans la plupart, il eût été difficile de trouver un seul électeur. En conséquence, malgré les protestations des maires et de l'universalité des habitants, malgré la loi organique de 1874, qui déclarait les églises et les presbytères propriétés communales, on crocheta la porte des églises et des presbytères, et on y installa des apostats, après en avoir chassé les titulaires légitimes.

Dans le cours des années 1874 et 1875, vingt-six églises furent ainsi volées aux catholiques, avec les maisons presbytérales ; quatorze seulement furent desservies par des intrus, les autres restèrent fermées faute d'adhérents au schisme.

De toutes ces spoliations, la plus inique fut celle de l'église Notre-Dame, bâtie par Mgr Mermillod, à l'aide des souscriptions du monde catholique. L'église Saint-Germain fut fermée alors par les schismatiques, car ils n'avaient pas

assez de monde pour occuper à la fois les deux églises. En effet, l'assistance du dimanche ne dépassa jamais 80 personnes, y compris les enfants.

On s'empara aussi du presbytère de Notre-Dame, qui était la propriété personnelle de Mgr Mermillod. Le prélat réclama devant les tribunaux ; de riches familles anglaises, qui avaient souscrit pour l'église Notre-Dame, réclamèrent aussi. Le gouvernement suisse resta sourd à toutes les plaintes. Dans ce pays de liberté, il n'y a pas de droit pour les catholiques.

* * *

Il y eut, à l'occasion du crochetage des églises, des scènes infâmes de violence ; plusieurs prêtres furent incarcérés et punis comme voleurs, pour avoir conservé des objets qui, les factures en faisaient foi, étaient leur propriété personnelle ; un vieillard vénérable, M. Guillermin, curé de Versoix, fut condamné à trois mois de prison, pour détournement d'objets appartenant au culte ; il fut soumis à toutes les rigueurs du régime commun, cheveux rasés, costume des détenus, travail forcé ; à la sortie de prison, ses paroissiens le reçurent en triomphe.

La plus hideuse de ces scènes de pillage eut lieu dans la paroisse de Chêne, le 2 avril 1878. C'était le jour de l'Adoration perpétuelle ; le Saint-Sacrement était exposé dans la pauvre grange où les catholiques avaient transporté leur culte. Tout à coup, vers les cinq heures du soir, un commis-aire de police se présente, accompagné d'un serrurier, son indispensable acolyte. Il s'agissait de rechercher des objets appartenant au culte, que le curé était accusé d'avoir détournés. Après avoir enlevé, à la sacristie, des burettes, une étole et quelques linges d'autel, l'homme de la police, avisant l'ostensoir (don personnel fait au curé de Chêne par la princesse Jérôme Bonaparte), fit signe à son aide de s'en emparer. Déjà le misérable approchait du Saint des saints ses mains graisseuses et sacrilèges ; un cri d'horreur éclata dans toute l'église ; le curé se précipite à l'autel, et jure qu'on le tuera avant de toucher au Saint-Sacrement. Hélas ! il fallut céder à la force. D'une main tremblante d'émotion, il détache de l'ostensoir le Corps de Notre-Seigneur ; les policiers jettent le vase sacré au fond de leur sacoche, et s'enfuient à Genève comme des voleurs, pendant que la population catholique, consternée d'un tel attentat, répète en pleurant le *Parce Domine*. Cette fois les argousins avaient été un peu loin ; le Conseil d'État de Genève leur donna raison, comme d'habitude ; mais le Conseil fédéral demanda des explications, et les tyranneaux de Genève furent invités à mettre un peu plus de délicatesse dans leurs procédés.

* *

A quoi aboutirent finalement tant de violences ? A rien. Prêtres et laïques, les catholiques genevois furent invincibles dans leur héroïque résistance. On a vu que pas un prêtre du canton ne fit défection ; sur près de 48 000 catholiques, le schisme n'a jamais pu recruter plus de 3,000 adhérents, et, depuis longtemps, les apostats n'avaient plus de catholique que le nom.

Quant au clergé schismatique, malgré les larges subventions qu'il reçoit de l'État, il végète dans l'indifférence et le mépris public. Dès 1874, l'ex-Père Hyacinthe, trouvant lourde la domination du Conseil supérieur, lui qui n'avait pu porter le joug doux et aimable de l'obéissance religieuse, donnait bruyamment sa démission de curé de Genève, « convaincu, par une expérience suffisamment prolongée, que l'esprit qui prévaut dans le mouvement catholique libéral de Genève, n'est ni libéral en politique, ni catholique en religion. » Sa démission fut acceptée à l'unanimité. Les libres-penseurs de Genève l'avaient fait venir pour l'opposer à Mgr Mermillod ; le tour joué, on se débarrassait de lui avec un touchant empressement. Comme le lui avait prédit son ami Montalembert, le moine révolté était devenu le jouet de la plèbe incrédule, *ludibrium vulgi*.

Pendant ce temps les catholiques travaillaient courageusement à rétablir toutes les œuvres. Un comité de secours s'organisa pour subvenir aux besoins du culte. Chaque année, une souscription, qui dépassait 50.000 francs, pourvoyait à l'entretien des prêtres et aux dépenses du culte. Pour remplacer autant que possible les Congrégations expulsées, on recruta des maîtres laïques, donnant l'enseignement catholique à 1200 enfants.

Il a fallu s'ingénier aussi pour remplacer les églises volées. A Genève, les catholiques ont le temple maçonnique, transformé en église du Sacré-Cœur ; l'église Saint-Joseph, que les libéraux avaient mise en vente, et que Mgr Mermillod, avec son inépuisable charité, s'est empressé de racheter ; une chapelle en maçonnerie, qui tient lieu de la belle église de Notre Dame, et l'église Saint-François de Sales, la seule qui n'ait pas été spoliée, parce qu'elle était la propriété d'une société anonyme. Dans la campagne, on a reconstruit deux églises en maçonnerie ; on a arrangé en chapelles neufs granges ou maisons particulières, et on a élevé neuf hangars provisoires. En somme, malgré la pauvreté et le dénuement de ces humbles chapelles, les catholiques y sont chez eux, et partout le culte s'y célèbre avec décence. C'est la pauvreté et la ferveur de Bethléem.

Et pourtant, pour subvenir à tant de généreux sacrifices, les catholiques genevois ne sont pas riches. La haute banque, le commerce, la grande industrie, sont aux mains jalouses des juifs et des protestants. Un grand nombre de ces derniers

font partie d'une association secrète, dont tous les membres s'engagent à ne se servir d'aucun ouvrier ou domestique catholiques, et à ne jamais acheter dans les magasins catholiques.

La population catholique se compose donc presque exclusivement de petits commerçants, d'employés, de domestiques et de paysans. C'est cette population relativement pauvre qui a dû, depuis quinze ans, nourrir ses prêtres, improviser des églises, rouvrir des écoles, entretenir les œuvres les plus urgentes de la charité catholique : une conférence de Saint-Vincent de-Paul, un cercle pour les ouvriers de langue française, un cercle pour les ouvriers de langue allemande, deux sociétés de persévérance pour les jeunes gens. Certes, les catholiques de Genève ont fait leurs preuves et témoigné suffisamment de leur inviolable attachement à leur foi. Puissent-ils, en récompense de leur héroïque fidélité, obtenir la paix religieuse et rentrer bientôt dans leurs églises spoliées !

* *

Il ne me reste plus qu'à donner la statistique religieuse de chaque diocèse et de chaque canton.

Diocèse de Bâle. Le diocèse de Bâle se compose de neuf cantons.

Soleure,	71 paroisses,	100 prêtres,	59 790 cath.
Lucerne,	89 »	210 »	128.248 »
Berne,	77 »	100 »	58.572 »
Zug,	11 »	45 »	19 035 »
Bâle-Ville,	1 »	6 »	12.000 »
Bâle-Campagne	11 »	10 »	9 824 »
Argovie,	75 »	121 »	88.583 »
Thurgovie,	52 »	71 »	22 152 »
Schaffouse	2 »	3 »	2 080 »

Total : 389 paroisses, 666 prêtres, 400.284 cath.

Il y a de plus, dans le diocèse de Bâle, 7 couvents de Capucins, comprenant 67 religieux.

La belle abbaye de Mariastein, qui appartenait aux Bénédictins dans le canton de Soleure, a été sécularisée en 1872.

Diocèse de Coire. Six cantons :

Les Grisons,	102 paroisses,	220 prêtres,	46.000 cathol.
Uri,	18 »	51 »	17 000 »
Schwitz,	30 »	77 »	48 000 »
Unterwald,	14 »	71 »	26 000 »
Glaris,	4 »	7 »	6.000 »
Zurich,	6 »	7 »	21.000 »

Total : 174 paroisses, 433 prêtres 165.000 cathol.

Il y a dans le diocèse de Coire :

Une abbaye de Bénédictins à Dissentis (Grisons), 10 religieux.

Une abbaye de Bénédictins à Engelberg (Unterwald), 25 religieux.

Une abbaye de Bénédictins à Einsiedeln

(Schwytz), 77 religieux ; plus 13 couvents de Capucins (55 religieux dans les couvents, et 77 employés dans les paroisses).

Diocèse de Saint-Gall. Deux cantons :

Saint-Gall,	104 paroisses,	193 prêtres,	113.287 cathol.
Appenzel,	5 »	6 »	14.139 »
Total :	109 paroisses,	199 prêtres,	127.426 cathol.

Il y a, dans le diocèse de Saint-Gall, quatre couvents de Capucins qui comptent 35 religieux.

Diocèse de Sion. Un canton :

Valais, 131 paroisses, 180 prêtres, 90.169 cathol.
 Il y a dans le diocèse de Sion :
 Les chanoines réguliers du Grand-Saint-Bernard, 35 religieux.
 Les chanoines réguliers de Saint-Maurice, 28 religieux.
 Plus deux couvents de Capucins, 16 religieux.

Diocèse de Lausanne et Genève. Quatre cantons :

Fribourg,	132 paroisses,	221 prêtres,	90.362 cathol.
Vaud,	12 »	15 »	12.931 »
Neuchâtel,	7 »	9 »	11.329 »
Genève,	26 »	46 »	51.658 »
Total :	177 paroisses,	291 prêtres,	166.280 cathol.

Il y a dans le diocèse :
 Un couvent de Chartreux à la Val-Sainte (Fribourg), 16 religieux.
 Un couvent de Cordeliers à Fribourg, 10 religieux.
 Quatre couvents de Capucins, 25 religieux.

Canton du Tessin. 240 paroisses, 332 prêtres, 131.241 catholiques.

L'administration religieuse du Tessin est confiée à un délégué apostolique. Depuis plusieurs années, les catholiques du Tessin ont repris le pouvoir, et malgré les efforts de la franc-maçonnerie, ils le conservent. Espérons que l'Église reverra de beaux jours dans ce pays.

Résumé :

Diocèse de Bâle,	389 p.	666 p.	400.293 catholiques.
» de Coire,	174 »	433 »	165.000 »
» de Saint-Gall	109 »	199 »	127.426 »
» de Sion,	131 »	180 »	90.169 »
» de Lausanne,	177 »	291 »	166.280 »
» du Tessin,	240 »	332 »	131.241 »
Total pour toute la Suisse :	1.220 p.	2.101 p.	1.080.409 cathol. (1)

* * *

Léon XIII, le grand pontife pacificateur, aura eu, en Suisse comme en Allemagne, la gloire de mettre fin à la guerre religieuse. En 1884, il transféra Mgr Mermillod au siège épiscopal de Genève et Lausanne, avec résidence à Fribourg. Les autorités fédérales levèrent avec empressement le décret porté, onze ans auparavant, contre l'illustre exilé, qui fut accueilli avec enthousiasme dans son nouveau diocèse. Seul le canton de Genève s'obstina à lui fermer sa porte (2).

L'année suivante (1885), un arrangement conclu avec les autorités fédérales mettait fin à la fausse position du diocèse de Bâle, et faisait rentrer le Tessin dans la hiérarchie catholique. Léon XIII demanda à Mgr Lachat de donner sa démission d'évêque de Bâle, et d'accepter en échange la charge d'administrateur apostolique du Tessin, avec le titre d'archevêque de Damiette. Ce fut un cruel déchirement de cœur pour l'héroïque confesseur de la foi et pour son clergé mais il se soumit courageusement à la volonté du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, juge suprême des nécessités que réclame le bien des âmes. Le Tessin ayant désormais un supérieur légitime, et les États diocésains de Bâle ayant bien accueilli leur nouvel évêque, la guerre entre l'Église et l'État peut être considérée comme finie en Suisse. Puisse-t-elle ne jamais recommencer !

1. D'après le recensement officiel, la population catholique de la Suisse est encore plus élevée. La population totale est de 2.855.226 habitants qui se décomposent ainsi : catholiques, 1.169.906, protestants, 1.680.120 ; juifs, sans religion, 5.200.
 Les catholiques forment donc aujourd'hui les 2/5 de la population. En 1880 ils ne formaient à peine que le tiers.

2. Quelques années plus tard, l'illustre évêque fut décoré de la pourpre et appelé à Rome, où il mourut en janvier 1892.



Chapitre Septième.

L'ÉGLISE ROMAINE

DANS LA PÉNINSULE DES BALKANS, 1800-1890.

L est certain, bien que la chose soit pénible à constater, que le Sultan des Turcs, commandeur des croyants, et successeur officiel de Mahomet, s'est généralement montré plus juste et moins intolérant que la plupart des gouvernements protestants ou schismatiques, dans ses rapports avec le Vicaire de JÉSUS-CHRIST au cours du XIX^e siècle. Plus d'un État prétendu catholique pourrait même prendre auprès du Grand Turc des leçons de libéralisme ; et les fidèles de France, en particulier, auraient à gagner bien souvent, si on leur donnait la liberté comme en Turquie. A l'heure où, chez nous, les processions sont obligées, presque partout, de se renfermer dans l'intérieur des églises, elles sortent dans les rues de Constantinople, avec le concours de l'autorité militaire, au milieu du respect universel des populations musulmanes et schismatiques.

Tous les Ordres religieux, même ces terribles Jésuites que l'on chasse de partout, ont droit de cité en Turquie, et peuvent en paix y développer leurs œuvres. Si le gouvernement Ottoman ne paye pas le clergé, il ne s'ingère pas, en revanche, à nommer les évêques et à déplacer les curés. Sans doute, il est défendu de convertir aucun musulman ; mais à part cette restriction qui, en fait, se réduit à peu de chose, (car il est malheureusement prouvé que, même là où ils sont libres, les disciples de Mahomet sont à peu près inconvertissables,) chaque communauté chrétienne élit elle-même son patriarche, et s'administre librement au spirituel, et même, dans une certaine mesure, au temporel, car dans le bérat impérial qui est octroyé aux Evêques, la Porte les reconnaît en qualité de chefs civils de leur communauté, et leur prête, au besoin, main forte pour faire reconnaître leur autorité.

Il est vrai que plus d'une fois, dans le cours de ce siècle, les chrétiens ont eu à souffrir sous la domination des Turcs ; mais cela tient à des causes plus politiques que religieuses. Ainsi,

quand les Grecs se soulevèrent en 1820, pour recouvrer leur indépendance, il y eut d'épouvantables massacres de chrétiens. Plus tard, lors des guerres de 1828 et de 1877 contre les Russes, les Turcs essayèrent de se venger de leurs défaites sur leurs sujets chrétiens.

L'année dernière enfin, les Arméniens schismatiques, cédant aux instigations de l'Angleterre, qui ne serait pas fâchée de voir se rouvrir la question d'Orient, pour pêcher en eau trouble et s'attribuer, dans le futur partage, la part du lion, eurent le tort de manifester un peu trop vivement leur désir de secouer le joug détesté des Turcs. A cette occasion, le vieux fanatisme musulman s'est réveillé avec une incroyable violence, et avec la complicité de la Porte, d'affreux massacres, dont le chiffre s'élève au moins à 100.000 Arméniens, se produisirent. Innocents et coupables se virent enveloppés dans la même répression impitoyable. L'incendie et le pillage achevèrent la ruine du malheureux peuple arménien. Il est vraiment déplorable que des considérations politiques, la crainte de faire le jeu des Anglais et d'ouvrir prématurément la question d'Orient, aient emporté, dans les conseils de la France et de la Russie, sur une question d'humanité qui devait primer tout. Les deux grandes puissances protectrices des chrétiens se sont contentées de protestations platoniques, qui n'ont rien empêché, et de vagues promesses pour l'avenir, qui ne réparent pas le mal.

Au fond, cette dernière explosion du fanatisme musulman n'a rien qui puisse surprendre ceux qui connaissent la haine invétérée que tout bon mahométan porte aux chrétiens. C'est en vain que le hatti-hayamoun de 1856 a proclamé solennellement, devant l'Europe, l'égalité des droits politiques entre tous les sujets du Sultan ; il est plus facile de décréter des lois que de changer les mœurs. Si le vieux fanatisme des musulmans est tombé chez les hommes intelligents qui ont fréquenté l'Europe et qui la connaissent, il subsiste toujours dans les masses et fait partie intégrante de la religion. Le Coran s'oppose invinciblement

à ce que l'on mette sur le même pied le disciple de Mahomet et celui de JÉSUS. Aussi, pour les vieux Turcs, le chrétien est toujours un *kafir*, un infidèle, qui a été créé et mis au monde uniquement pour servir les croyants et leur permettre de passer leur vie dans l'oisiveté. De là, malgré les traités qui règlent assez équitablement la situation des chrétiens, malgré la vigilance et les réclamations des consuls européens, bien des injustices de détail qui se produisent, surtout parmi les fonctionnaires inférieurs de la Porte, race avide et vénale, qui appartient à qui la paie le mieux. Il y a là une situation fâcheuse, que l'on a déjà beaucoup améliorée, mais qui subsistera plus ou moins tant que les Turcs seront les maîtres des chrétiens.

La mauvaise administration de l'empire, dont les populations chrétiennes sont naturellement les premières victimes, constitue une autre cause de malaise. L'argent des impôts est gaspillé en dépenses improductives ; la misère est effroyable ; dans les campagnes, il n'y a pas de sécurité pour le paysan ; dans les villes, il n'y a pas d'industrie pour l'ouvrier ; le commerce est nul, faute de débouchés et aussi de confiance.

Au fond, tout le monde le reconnaît, depuis un siècle et demi, l'Empire Turc s'effondre sur lui-même, et la grande question pour l'Europe, c'est de savoir en quelles mains viendra échoir la succession de l'*homme malade* (1).

Si la Russie, soutenue par les populations schismatiques, dont elle a su très habilement se faire une clientèle, arrive à s'installer à Constantinople, ce qui, depuis Pierre le Grand, a été son rêve, c'est un coup terrible porté à l'équilibre européen par la résurrection de l'empire de Bysance, et, dans un temps plus ou moins éloigné, c'est la ruine de toutes les œuvres catholiques en Orient. Ce que le schisme moscovite a fait en Pologne et en Russie nous dit assez quel avenir est réservé au catholicisme oriental, le jour où le Czar serait le maître du pays.

À côté des convoitises de la Russie, l'Angleterre protestante travaille de toutes ses forces, d'abord pour retarder autant que possible la catastrophe, et ensuite, pour avoir sa part de l'héritage. C'est dans ce but qu'elle s'est déjà installée à Chypre et en Égypte ; c'est pour la même fin qu'elle inonde l'Asie Mineure de prédicants, de médecins et de maîtres d'école. Il s'agit de faire concurrence à l'influence de la Russie, et aussi à celle de la France.

Ah ! l'influence française en Orient, où en est-elle ? Il y a un siècle encore, on ne connaissait dans ces contrées que la France, si bien que le nom générique de *Franks* est encore aujourd'hui synonyme d'Européens, dans tout le Levant. D'où vient que notre influence séculaire nous échappe, au profit de nos rivaux ? C'est que trop souvent, depuis un siècle, la France catholique a été infidèle à sa

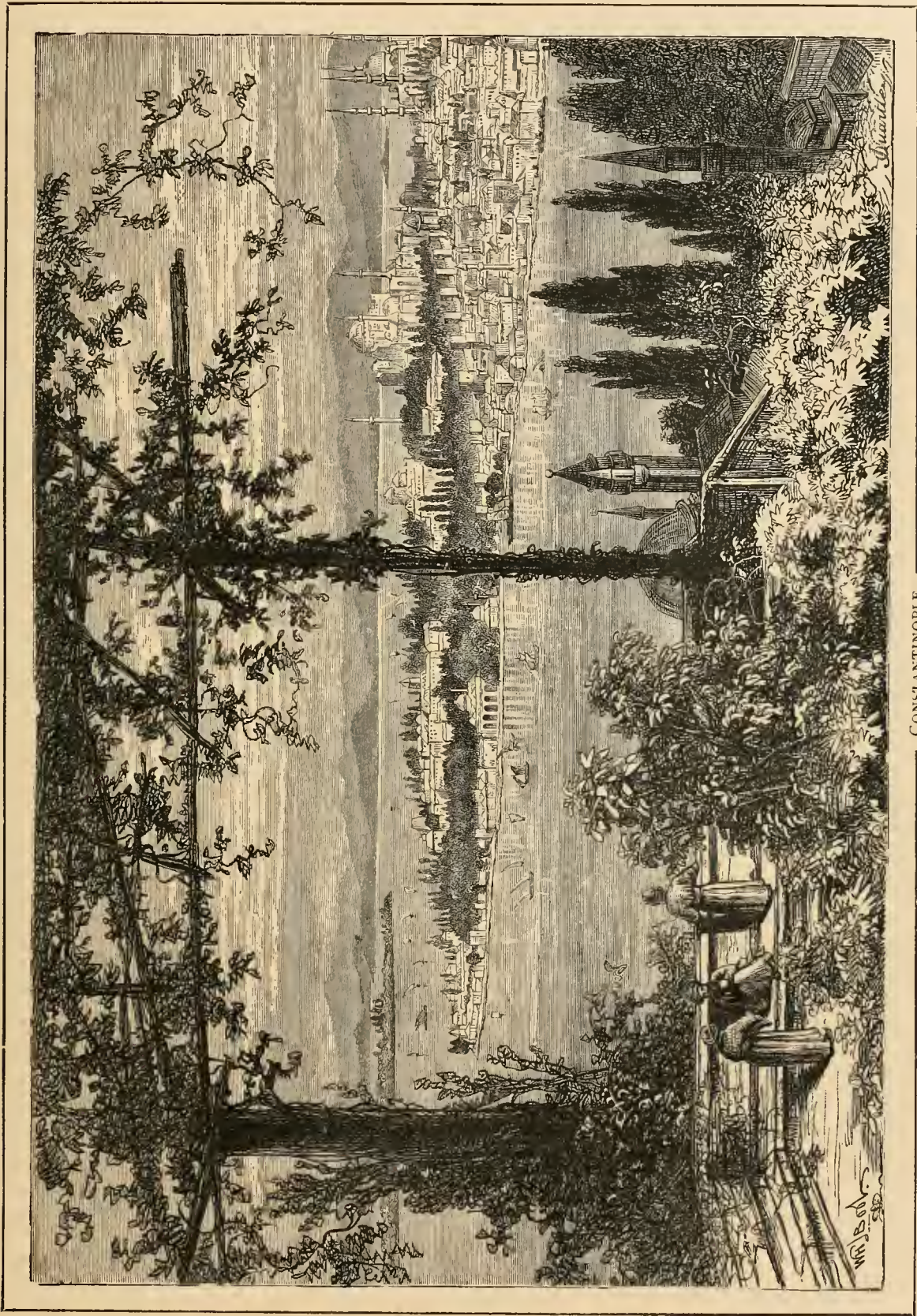
mission providentielle. Plus d'un million de catholiques, répandus dans la Turquie d'Europe et les Échelles du Levant, lui formaient une clientèle dévouée ; mais trop souvent, par indifférence religieuse, quelquefois même par esprit sectaire, nos représentants en Orient ont sacrifié, aux exigences de la Russie et de l'Angleterre, la clientèle catholique de la France. Aussi il est bien à craindre que, lorsque la question d'Orient viendra à se résoudre, elle ne soit résolue sans nous, c'est-à-dire contre nous. La Russie schismatique, l'Angleterre protestante, l'Allemagne peut-être, se partageront les morceaux de ce vaste empire, au détriment de l'influence catholique et de la nôtre.

Pourtant le plus simple bon sens politique aurait dû apprendre à nos gouvernants que cette fameuse question d'Orient, qui tient, depuis cinquante ans, tous les cabinets européens en échec, est avant tout une question religieuse. L'Europe occidentale tout entière est intéressée à ce que le Czar ne devienne pas à Constantinople le successeur religieux et politique des empereurs de Bysance. Or, l'unique moyen d'arrêter l'influence envahissante du panslavisme en Orient, c'est de ramener au catholicisme les populations de la Turquie. Devenue catholique, chacune de ces petites nationalités, Serbe, Roumaine, Bulgare, Valaque, échappe à l'action de la Russie, et se réclame nécessairement de l'influence occidentale. La solution catholique de la question d'Orient est donc la plus équitable, celle qui sauvegarde le mieux le droit des petites nationalités et les intérêts politiques de l'Occident, en particulier de la France.

C'est ce qu'ont parfaitement compris les Souverains-Pontifes. Depuis quarante ans, les Vicaires de JÉSUS-CHRIST ont entretenu avec le commandeur des croyants les relations les plus courtoises, j'allais presque dire les plus cordiales. Il faut reconnaître qu'en général le Pape n'a eu qu'à se louer de la manière d'agir du Sultan avec ses sujets catholiques. Si, à plusieurs reprises, au cours de ce siècle, les catholiques ont été persécutés en Turquie, ainsi que cela a eu lieu, il y a vingt ans, dans la question arménienne, c'est à l'influence réunie de l'Angleterre et de la Russie, et aussi, il faut bien l'avouer, à l'indifférence des représentants de la France, qu'on doit attribuer ces malheurs. Plus d'une fois, les ministres de la Porte ont reconnu hautement la fidélité des catholiques à leur légitime souverain le Sultan, alors que les schismatiques sont tous vendus à la Russie. Malheureusement les intrigues des Grecs et des influences puissantes ont paralysé souvent ces bonnes dispositions des fonctionnaires de l'Empire Ottoman.

Non contents d'entretenir des relations courtoises avec le Sultan, les Souverains Pontifes ont travaillé, avec beaucoup de suite, à résoudre pacifiquement, dans un sens catholique la question d'Orient, en développant en Turquie, dans la mesure malheureusement trop restreinte de leurs

1. Expression de Lord Palmerston pour désigner l'Empire Turc.



CONSTANTINOPLE.

ressources, toutes les œuvres du catholicisme. Certes, la lutte est difficile, car il nous faut tenir tête aux millions de l'Angleterre et à l'influence politique de la Russie ; mais grâce au dévouement des missionnaires, à la liberté que le gouvernement turc leur accorde, et surtout à la puissante vitalité du catholicisme, la lutte, si inégale qu'elle soit, est possible, et les progrès de l'Eglise romaine sont positifs et très consolants pour l'avenir. C'est l'histoire de ces progrès récents du catholicisme dans la Turquie d'Europe que je vais exposer ici, réservant pour le chapitre suivant ce qui regarde les divers rites unis, dont les accroissements se sont produits surtout dans la Turquie d'Asie. Pour plus de clarté, je considérerai à part chacun des groupes catholiques de la Turquie.

I. — VICARIAT PATRIARCAL DE CONSTANTINOPLE.

QUAND les Francs s'emparèrent, en 1204, de Constantinople, les Souverains-Pontifes furent naturellement amenés à créer pour eux, à côté de la hiérarchie grecque toujours subsistante, un patriarcat latin de Constantinople et des évêchés latins dans les principaux centres. Avec la chute de l'Empire franc (1261), la plupart de ces sièges tombèrent en déshérence ; le patriarche latin de Constantinople se retira à Rome, et fut remplacé par un vicaire patriarcal, chargé sous ses ordres d'administrer les Latins résidant parmi les Grecs. A partir de 1622, le patriarche n'eut plus qu'un titre honorifique à la cour pontificale, et le vicaire patriarcal, avec caractère épiscopal, releva uniquement de la Propagande.

Actuellement le vicariat de Constantinople comprend la ville de Constantinople, avec la Roumélie, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, en Europe, et dans l'Asie-Mineure, les côtes de l'Helléspont et de la Mer-Noire, avec plusieurs des îles de l'Archipel. Dans la partie européenne du vicariat, il y a, en 1890 : 10 paroisses, 5 stations de missionnaires avec résidence et 20 stations secondaires. Dans la partie asiatique, il y a 3 paroisses seulement, 13 stations avec résidence et 7 stations secondaires. Les 7 chapelles des ambassades de France, d'Autriche-Hongrie, d'Espagne et d'Italie, avec les 3 hôpitaux français, italien et autrichien, jouissent aussi des droits de paroisse pour leurs résidents : au total, 26 grandes églises et 60 chapelles dans toute l'étendue du vicariat.

Ces différents postes sont desservis par 25 prêtres séculiers et 150 religieux du rit latin, plus 10 religieux géorgiens, du rit grec. Au total, 185 prêtres pour tout le vicariat.

COMMUNAUTÉS D'HOMMES.

I. — Parmi les religieux, le premier rang

appartient incontestablement aux *Franciscains*. En effet, les enfants de Saint-François d'Assise furent les premiers qui vinrent en Orient travailler à l'avènement du règne de DIEU. Arrivés en 1220, ils sont toujours restés intrépides au poste d'honneur et de dévouement où leur Bienheureux Père les a envoyés. Ils ont bravé les intrigues schismatiques des Grecs, les violences et les avanies des Turcs, et, à l'heure actuelle, toutes les branches de l'arbre séraphique couvrent l'Orient de leur ombre bienfaisante et produisent dans l'Eglise des fruits de vie et de salut.

Les Frères mineurs conventuels forment la préfecture apostolique de l'Orient et ont 22 religieux italiens, pour desservir 6 stations : Saint-Antoine de Péra, Andrinople, Rodosto (Thrace), Buyuck Déré et Beikos (Bosphore). Au total, ils desservent 4 églises paroissiales, 2 chapelles, et instruisent dans leurs écoles 142 enfants.

Les Frères mineurs observantins ne sont que 3 religieux : 1 commissaire de Terre-Sainte, avec un frère à Péra, plus un chapelain de l'hôpital autrichien.

Les Franciscains réformés ont une préfecture apostolique, et sont au nombre de 18. Ils sont chargés de desservir 3 églises paroissiales, à Péra, à l'île des Princes (Asie) et à Rhodes (Archipel). Ils ont dans leurs écoles une soixantaine d'enfants.

Les Capucins, arrivés en 1626, ont dans le vicariat patriarcal, trois préfectures apostoliques :

1^o Préfecture de Constantinople, 17 religieux français. Péra, couvent et église de l'ambassade de France, et Chalcédoine (Asie). Ils ont à Péra un collège ecclésiastique, avec 32 élèves.

2^o Préfecture de Smyrne, une maison à San-Stefano, 57 religieux ; église paroissiale, Scholasticat 11 élèves, école paroissiale 35 élèves.

3^o Préfecture apostolique de la Mer-Noire, 19 religieux, 4 stations : Trébizonde, Erzéroum, Samsoun et Sinope, plus 5 petites stations qui sont visitées de temps en temps. Les PP. Capucins sont chargés en outre de servir d'aumôniers aux Frères des Ecoles chrétiennes et aux Sœurs de Saint-Joseph qui tiennent les écoles de la préfecture.

II. — *Dominicains*. Dès les premières années du XIII^e siècle, les fils de Saint-Dominique se lancèrent en Orient sur les traces des fils de Saint-François, et leur apostolat s'étendit rapidement des rives du Bosphore, à la Mésopotamie, aux Indes, chez le grand Khan des Tartares et jusqu'à la Chine. Actuellement, ils ont dans le vicariat de Constantinople une préfecture apostolique, composée de 11 religieux piémontais ; ils desservent 3 stations : Galata, couvent et église paroissiale ; Macri-Keui, église, chapelle et hôpital ; les Sept-Tours, chapelle et école.

III. — *Jésuites* (1583 à 1773-1864). Du vivant même de saint Ignace, les Jésuites commencèrent

à travailler dans le Levant, et ils y obtinrent bientôt de tels succès qu'un grand vizir disait un jour à M. de Solignac, ambassadeur de France, qu'il aimerait mieux voir à Péra *dix* ecclésiastiques ordinaires qu'un seul Jésuite. Bientôt on compta par milliers les schismatiques ramenés à l'unité, les ignorants instruits, les pestiférés soignés dans les bagnes. En moins de deux siècles, de 1583 à 1773, plus de cent religieux de la Compagnie de Jésus moururent de la peste, attestant ainsi le zèle et le dévouement de ces intrépides missionnaires.

Aussi, lorsqu'en 1773 la Compagnie de Jésus fut supprimée, un cri de triomphe s'éleva sur les rives du Bosphore, de la bouche de tous les ennemis de l'Eglise : turcs, grecs schismatiques, arméniens, protestants, etc.

Il semblait qu'avec les Jésuites, c'en était fait du catholicisme oriental. Il n'en fut rien heureusement, mais il se produisit un ralentissement notable dans toutes les œuvres catholiques.

Les Lazaristes, malheureusement trop peu nombreux au début, les remplacèrent à Constantinople et s'efforcèrent de soutenir au moins les



TRÉBIZONDE. — PALAIS DES COMNÈNES ET MURAILLES DE LA VILLE.

œuvres existantes. Au bout de près d'un siècle d'exil, les Jésuites revinrent, en 1864, travailler dans le vicariat patriarcal de Constantinople. Aujourd'hui, ils y sont au nombre de 45 religieux, appartenant à deux provinces :

1. Province de Sicile. Une maison à Péra, avec chapelle et collège, 120 élèves, 13 prêtres, 4 scholastiques, 5 frères coadjuteurs. Total : 22 religieux italiens.

2. Province de Lyon. Mission d'Arménie (1881), 17 prêtres, 6 frères coadjuteurs, 1 maison de pro-

cure à Constantinople, faubourg de Péra, 5 stations en Arménie, dont il sera parlé ailleurs. Total : 23 religieux français.

IV. — *Lazaristes* (1783). Après la destruction de la Compagnie de Jésus, les Lazaristes furent appelés à Constantinople pour les remplacer. Malheureusement ils étaient trop peu nombreux au début, et la Révolution française, qui survint bientôt, en fermant leur noviciat de Saint-Lazare, allait, pour une trentaine d'années,

paralyser les efforts de leur zèle. Ce n'est guère qu'à partir de 1817 que nous les voyons reprendre leurs œuvres dans le Levant. Sur 9 stations qu'ils avaient occupées d'abord, ils ne purent se maintenir que dans 6 : Constantinople, Smyrne, Santorin, Naxos, Salonique et Alep. Plus tard, ils s'ouvrirent les postes abandonnés de Damas, de Tripoli et d'Antoura, dans le Liban. En 1830, les Lazaristes du Levant formaient déjà une préfecture apostolique avec 9 missionnaires prêtres et 6 frères. L'année suivante, ils ouvrirent à Constantinople un collège qui compta dès le début 80 élèves.

Pour remédier aux deux grands fléaux de l'Orient, qui sont l'ignorance et la misère, les

Lazaristes multiplièrent autour d'eux les collèges et les écoles ; ils ouvrirent aussi une imprimerie à Constantinople, pour répandre les bons livres et lutter contre les calomnies des presses protestantes. Quant à la misère effroyable des populations, ils appelèrent pour la soulager les admirables Filles de la Charité, qui couvrirent l'Orient d'hospices, de dispensaires et d'écoles pour l'instruction des jeunes filles, encore jusque-là inconnue des Orientaux. Prodiguant leurs soins évangéliques à tous, sans distinction de cultes et de nationalités, elles virent bientôt se presser, à la porte de leurs maisons, les Turcs, les Juifs, les Grecs schismatiques, les hérétiques de toutes nuances, stupéfaits et ravis d'un dévouement



ARMÉNIE. — VUE GÉNÉRALE D'ERZEROUH.

dont ils n'avaient pas même l'idée. Plus d'une fois, le commandeur des croyants et les principaux dignitaires de la Porte ont témoigné de la vénération qu'ils éprouvaient pour ces pieuses héroïnes de la charité catholique, et je crois qu'on peut affirmer, sans exagération, que le spectacle de leurs vertus a plus fait pour attirer au catholicisme la sympathie et le respect de la société orientale, que n'eussent pu faire les travaux et le zèle apostolique de cent missionnaires.

Voici quelle est la situation des Lazaristes dans le vicariat patriarcal de Constantinople.

1. Préfecture apostolique, 31 prêtres, 3 scholastiques, 12 frères. Au total 46 religieux.

1. A Constantinople, 2 stations : Galata, petit

séminaire, 23 élèves, et collège annexe, 110 élèves, 16 prêtres, 3 frères, une seconde maison à Galata, église et collège pour les Allemands, 93 élèves, 1 prêtre.

Les Lazaristes de Constantinople desservent encore l'hôpital français de l'Éra et dirigent plusieurs pieuses associations.

2. En Macédoine. Les Lazaristes sont chargés spécialement de cette province, dans laquelle ils ont 3 communautés : à Salonique, à Monastir et à Cavalla, 2 églises, 5 chapelles, 20 stations secondaires. Il y a dans la province 14 Lazaristes prêtres, 9 frères et 3 clercs indigènes.

V. — *Augustins de l'Assomption* (1863). Lors

du grand mouvement de retour des Bulgares vers Rome, mouvement dont je parlerai plus loin, le Souverain Pontife, justement préoccupé des immenses besoins de l'Orient, demanda au R. P. d'Alzon, fondateur des Augustins de l'Assomption, d'envoyer quelques-uns de ses religieux au secours de cette Église naissante, en danger de mourir au berceau par suite de la défection de son premier pasteur. Le R. P. d'Alzon obéit, avec son ardeur accoutumée, aux désirs de Pie IX, mais craignant de ne pouvoir, avec une congrégation encore jeune et déjà surchargée d'œuvres, suffire à cette mission, il fit appel au dévouement des RR. PP. polonais de la Résurrection, et les deux sociétés se partagèrent, avec les Lazaristes de la Macédoine, la tâche délicate de veiller aux premiers développements de l'Église Bulgare.

Le grand besoin de cette Église naissante, comme de toutes les Églises orientales, c'était de sortir de l'ignorance abjecte dans laquelle le peuple et le clergé avaient vécu jusque-là. Ces peuples enfants ont soif de s'instruire, et ils se livrent sans examen à quiconque promet de les faire sortir de leurs ténèbres. L'Angleterre protestante, la Russie schismatique ont couvert l'Orient de collèges et d'écoles. Il faut que le catholicisme, malgré l'exiguïté de ses ressources, soutienne la lutte sur le terrain de l'enseignement. C'est pour lui une question de vie ou de mort. Or, dans l'état actuel de l'Orient, même catholique, des missionnaires latins seuls peuvent se dévouer utilement à cette œuvre. C'est ce qu'ont fait les RR. PP. de l'Assomption, et actuellement ils ont dans le pays 6 maisons, 4 dans le vicariat patriarcal de Constantinople et 2 dans le vicariat apostolique de Sofia et Philippopolis (Bulgares latins). Total : 13 prêtres, dont 2 de rit bulgare, 14 clercs, 10 frères, en tout 37 religieux Augustins.

1^o Constantinople, en plein quartier musulman, 1 alumnat ecclésiastique, 12 élèves, école paroissiale.

2^o Phanaraki (Chalcédoine), pensionnat et école.

3^o Andrinople, 1 orphelinat garçons, 50 enfants, école paroissiale.

4^o Brousse (Asie-Mineure), chapelle latine et école.

Les RR. PP. de l'Assomption sont chargés en outre de la direction des Sœurs Oblates de l'Assomption.

VI. — *Résurrectionistes* (1683). Ils vinrent, comme je l'ai dit, à l'appel du P. d'Alzon, travailler à côté des Augustins au relèvement moral et intellectuel des Bulgares. En 1890, ils ont dans le pays 3 stations, desservies par 11 prêtres, 1 diacre et 8 frères convers.

1. Andrinople, 9 prêtres dont 3 de rit bulgare, 1 diacre, 6 frères convers : chapelle latine, chapelle bulgare ; école élémentaire, 15 élèves bulgares, école industrielle 15 élèves, gymnase 70 élèves.

2. Andrinople, faubourg de Kaik, 1 prêtre de rit bulgare, 1 frère convers, petit séminaire pour les Bulgares et paroisse du même rit.

3. Malko-Tirnov, 1 prêtre bulgare, 1 frère convers.

VII. — *Religieux géorgiens de Marie-Immaculée*, 10 prêtres, 2 clercs, 4 frères. Au total, 16 religieux, 3 stations.

1. Feri-Keu, faubourg de Constantinople. Chapelle de l'Immaculée-Conception avec alumnat, 10 élèves : 7 prêtres, 1 latin, 2 arméniens, 3 géorgiens, 1 grec, 2 frères convers.

2. Scutari (Asie). Chapelle paroissiale et école ; 1 prêtre latin, 1 frère convers.

3. Péra. Hospice avec église succursale :



LE R. P. D'ALZON.

D'après un buste en marbre exécuté par la Mère Franck.

2 prêtres, rit grec géorgien 1 clerc 1 frère, école 80 enfants.

VIII. — *Frères des Écoles chrétiennes* (1840). 56 religieux, 7 maisons.

1. Constantinople. Collège Saint-Joseph, 90 pensionnaires ; externat-annexe, 150 élèves, 24 frères

2. Galata. Externat, 180 élèves, 5 frères.

3. et 4. Péra. 2 maisons, 60 et 230 élèves, 11 frères.

5. Pancaldi (Cathédrale). 220 externes, 6 frères.

6. Trébizonde (Asie-Mineure). 140 externes, 5 frères.

7. Erzeroum (Asie-Mineure). 100 externes, 5 frères.

Au total, 1 collège, 7 écoles, 1170 élèves.

COMMUNAUTÉS DE FEMMES.

I. — *Sœurs de Saint-Vincent de Paul* (1839). 175 Sœurs, 14 maisons, 17 écoles de filles, 2 150 enfants ; 4 écoles de garçons, 215 enfants ; 5 orphelinats, 480 enfants ; 3 hospices, pour les vieillards, les fous, les aveugles, 200 pensionnaires ; 6 hôpitaux, où sont reçus en moyenne annuellement 1.800 malades ; 1 dispensaire à Constantinople qui donne des consultations gratuites et distribue des remèdes à une moyenne annuelle de 30.000 personnes ; 1 crèche, plusieurs patro-

III. — *Religieuses de Notre-Dame de Sion* (1855). 70 Sœurs, 2 maisons ; 2 pensionnats de jeunes filles, 160 élèves ; 2 externats, 190 élèves.

IV. — *Sœurs Oblates de l'Assomption* (1868). 46 sœurs, dont 10 indigènes ; 4 maisons, 1 hôpital, 2 orphelinats de filles, 1 orphelinat de garçons, 3 écoles.

V. — *Sœurs de la Charité d'Ivrée, Piémont* (1869). 28 Sœurs italiennes ; 3 maisons, 1 hôpital à Péra, pour les Italiens ; 2 écoles de filles et 1 pensionnat, 300 enfants.

VI. — *Sœurs géorgiennes de Marie-Immaculée, Rit grec* (1871). 15 Sœurs, 2 maisons, 2 écoles, 125 enfants.

VII. — *Sœurs Franciscaines du Tiers-Ordre* (1872). 21 Sœurs, dont 7 indigènes ; 2 maisons, 1 pensionnat, 100 élèves ; 1 école, 65 élèves.

VIII. — *Sœurs de la Charité d'Agram, Hongrie* (1881). 17 Sœurs, dont 2 indigènes ; 1 maison à Andrinople ; orphelinat de filles, 31 enfants ; école annexe, 14 élèves.

IX. — *Tertiaires dominicaines de Mondovi, Italie* (1882). 10 Sœurs, dont 2 indigènes ; 2 écoles, 170 élèves.

On voit par ce tableau succinct que toutes les œuvres de la charité catholique sont largement développées dans le vicariat patriarcal de Constantinople.

Ce vicariat patriarcal comprend 45.000 catholiques, 40.000 latins et 5.000 grecs, géorgiens, melchites, syriens, maronites et chaldéens, qui, n'étant pas assez nombreux pour avoir dans le vicariat une hiérarchie de leurs rites, sont sous la juridiction de l'Ordinaire. Les Arméniens et les Bulgares ont leur hiérarchie distincte, et ne sont pas compris dans ces chiffres. Le nombre des catholiques latins du vicariat s'est donc élevé, pendant le

cours du XIX^e siècle, de 8.000 à plus de 40.000. Malheureusement la ferveur de la foi n'a pas progressé dans la même proportion que le chiffre des fidèles. Depuis cinquante ans surtout, les idées modernes, le faux libéralisme, l'indifférence religieuse et la franc-maçonnerie ont fait de tristes ravages dans le troupeau du CHRIST.

Néanmoins, si le mal existe, il n'est pas sans remèdes. Grâce au zèle des Congrégations religieuses, l'enseignement catholique, on vient de le voir, est largement offert à tous dans les écoles ; les prédications sont bien suivies, les sacrements fréquentés, les fêtes de l'Eglise célébrées avec



CONSTANTINOPLE. — MGR BONETTI.

Vicaire patriarcal de Constantinople, Lazariste, Archevêque titulaire de Palmyre.

nages, enfin la visite à domicile des pauvres et des malades. Tel est le magnifique développement des œuvres des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, dans le vicariat patriarcal de Constantinople. Nous les retrouverons dans l'Asie-Mineure, où partout elles font bénir le nom français et la charité catholique.

II. — *Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition*. Elles travaillent depuis 1851 dans la préfecture apostolique de la Mer Noire. 13 Sœurs, 2 maisons : *Trébizonde* et *Erzeroum*. 2 écoles de filles, 280 enfants ; 1 orphelinat de garçons.

pompe ; les œuvres de charité s'épanouissent avec une admirable fécondité. Dans la ville de Constantinople, trois Associations de dames de charité, comptant plus de 250 membres, s'occupent, sous la direction des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, de soulager les membres souffrants de JÉSUS-CHRIST. Si la foi, selon la belle pensée de l'Apôtre, se prouve surtout par les œuvres, on ne saurait sans injustice désespérer de l'avenir religieux d'une chrétienté qui s'affirme par de pareils dévouements.



A côté des fidèles du rit latin, il y a, dans le vicariat patriarcal, d'autres communautés appartenant aux divers rites unis. Je vais dire un mot sur chacune.

I. — *Rite grec uni.* — Le rite grec uni compte peu d'adhérents dans la Turquie d'Europe. Le voisinage du Phanar, l'influence politique et l'or de la Russie, ont empêché jusqu'à ce jour de travailler efficacement au retour de ce peuple. Il y a néanmoins, à Constantinople, un évêque grec catholique ; de plus, les Pères grecs géorgiens



BULGARIE. — TYPES BULGARES, d'après une photographie.

ont une chapelle de leur rite à Féri-Keui, et une autre annexée à l'hospice qu'ils desservent à Péra. En dehors des religieux géorgiens, il y a, à Constantinople, six prêtres de rite grec pur ; ils ont un séminaire, où l'on enseigne le grec ancien et moderne, la philosophie et la théologie, et un petit catéchuménat pour les nouveaux convertis du schisme.

Ces grecs purs se distinguent des grecs melchites, qui sont de nationalité arabe et résident presque tous en Asie. Ces derniers néanmoins ont une église de leur rite à Constantinople, avec

une école qui comptait, en 1882, 117 élèves. — Depuis plusieurs années, le petit sanctuaire de Féri-Keui, dédié à l'Immaculée-Conception, est devenu le centre d'un mouvement considérable de guérisons miraculeuses, obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Lourdes. Malgré les attaques des journaux libres-penseurs et du clergé schismatique, la foule des pèlerins ne fait que grossir. De nombreux schismatiques accourent au sanctuaire de Marie demander la santé du corps, et ils y trouvent souvent la guérison de l'âme, à laquelle ils ne songeaient pas ; on a vu

jusqu'à des femmes turques se recommander à la Mère d'Issa (JÉSUS). La chapelle est devenue trop étroite, et il a fallu songer sérieusement à l'agrandir.

Il s'est produit, à la suite, un certain ébranlement de retour vers le catholicisme, mouvement encore bien faible, puisqu'il ne fait que commencer, mais qui pourra prendre ultérieurement des accroissements sérieux. — A Malgara, ville de la Thrace, un pope est revenu à l'unité avec sa paroisse ; dans un village voisin, 300 schismatiques se sont convertis ; à Césarée (Asie-Mineure), il s'est fait, dans les derniers temps, un



MGR PAUL BRUNONI, ancien patriarche latin de Constantinople.

mouvement de retour accentué vers Rome, et plus de 100 personnes ont abjuré récemment le schisme. Le nombre des grecs unis du Vicariat de Constantinople s'élève aujourd'hui à près de 5.000.

Pour être protégés contre les persécutions des patriarches schismatiques, les nouveaux convertis ont demandé à être reconnus en communauté distincte. A cause de leur petit nombre, la Porte a jugé plus expédient de les mettre jusqu'à nouvel ordre sous la juridiction civile du patriarche arméno-catholique. Au spirituel, ils relèvent du délégué apostolique de Constantinople.

II. — *Rite arménien uni*. — Je fais ici mention des Arméniens catholiques seulement pour mémoire, me proposant de revenir en détail sur les fidèles de ce rite au chapitre suivant.

III. — *Bulgares unis*. — A cause de l'importance qu'a prise le mouvement bulgare depuis trente ans, il ne sera pas sans intérêt d'exposer un peu en détail l'histoire de cette communauté.

C'est dans le cours du V^e siècle de l'ère chrétienne que les Bulgares, venus des bords du Volga, s'établirent aux embouchures du Danube. Ils étaient encore païens, et c'est seulement au XI^e siècle que leur roi Bogoris fut converti à la foi chrétienne par les saints apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode ; l'empereur Michel voulut être son parrain, et lui donna son nom au baptême.

L'union existait encore entre Rome et Constantinople. Les Bulgares convertis se trouvèrent donc catholiques, et le nouveau roi chrétien, aussitôt après son baptême, se mit en rapports avec le Saint-Siège. Il envoya au Pape des ambassadeurs, pour lui demander des évêques latins et réclamer la solution de certains doutes.

Le Pape Nicolas I^{er} répondit à Bogoris, en lui adressant une célèbre décrétale, qui est insérée au *Corpus juris* ; et pour satisfaire aux pieux désirs du prince, il lui envoya un évêque latin et des missionnaires. C'était précisément à l'heure néfaste où Photius rompait avec Rome et inaugurait le schisme. Les Bulgares, encore jeunes dans la foi, subirent naturellement l'influence de l'Eglise de Constantinople, leur mère, et la suivirent dans sa malheureuse défection.

Mais comme ils trouvaient lourd le joug du patriarcat schismatique, au bout de deux siècles d'oppression, un de leurs meilleurs princes, Joannice, s'adressa à Innocent III, et reconnut, avec tout son peuple, la suprématie spirituelle de l'Eglise de Rome.

L'indiscipline et l'ambition des croisés firent avorter ces espérances. Baudouin, empereur latin de Constantinople, ayant, sans motifs et contre la défense du Pape, déclaré la guerre à Joannice, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort par lui. Dès lors, et jusqu'à la chute de l'Empire franc, les Bulgares se montrèrent les ennemis implacables des Latins, et il ne fut plus question d'union avec Rome.

Le patriarche schismatique de Constantinople abusa de la situation pour traiter les Bulgares en peuple conquis, et il mit tout en œuvre pour détruire leur nationalité. On leur envoya des évêques grecs, dont l'unique mission était d'extorquer à leurs ouailles le plus d'argent possible et de les greciser. Ils interdirent l'usage de la langue slave dans la liturgie et du bulgare dans les écoles. Opprimés politiquement par les Turcs et religieusement par leurs pasteurs, les malheureux Bulgares demeurèrent jusqu'au milieu du XIX^e siècle dans un état d'abaissement à peine croyable.

Pendant la guerre de Crimée (1854), l'esprit de nationalité se réveilla fortement chez les Bulgares, comme parmi toutes les populations chrétiennes soumises au Sultan. Ils réclamèrent, auprès du patriarche, des évêques de leur nation, le rétablissement du slave dans la liturgie et du bulgare dans l'enseignement. Leurs demandes ayant été rejetées, ils résolurent de secouer enfin le joug du Phanar.

Mais sentant leur faiblesse et leur isolement, les Bulgares se tournèrent tout naturellement vers Rome. Ce fut, il faut bien le reconnaître, un entraînement plus politique que religieux. Les chefs du mouvement ne s'occupaient nullement de la question de dogme. Ils cherchaient uniquement à sortir de l'oppression, dans laquelle les retenait depuis des siècles le patriarche de Constantinople.

Mais si les motifs qui poussaient les Bulgares vers Rome laissaient à désirer sous le rapport religieux, au point de vue politique, les résultats étaient immenses. *Cinq à six millions* de Bulgares enlevés au schisme, et par conséquent à l'influence russe, comme le déclarait, vingt ans plus tard, Saïd-Pacha, premier ministre de la Porte, c'était la ruine du panslavisme et la question d'Orient bien près d'être résolue. Placés entre le Danube et Constantinople, six millions de Bulgares catholiques barraient au Czar la route de cette capitale. C'eût été le triomphe de la civilisation occidentale.

Pourquoi faut-il qu'à cette heure décisive la France n'ait pas eu conscience de son rôle ? Tout simplement parce que notre ambassadeur à Constantinople, M. Thouvenel, était un libre-penseur, qui ne vit dans le retour des Bulgares qu'une question de sacristie, indigne d'occuper son attention. Il refusa le concours de la France à ce peuple opprimé, qui venait avec enthousiasme se déclarer notre client et se jeter entre les bras de la seule puissance qui représente le catholicisme en Orient, le laissant ainsi exposé sans défense aux intrigues de l'Angleterre et de la Russie.

Rome comprenait mieux l'importance de la question et suivait attentivement le mouvement bulgare. A Constantinople, Mgr Brunoni, vicaire patriarcal, M. Boré, supérieur des Lazaristes, accueillaient avec bienveillance les envoyés de la nation. Après plusieurs pourparlers, un prêtre rentré dans l'union, le Révérend Joseph Sokolski, fut choisi pour évêque. Pie IX, voulant donner à ses nouveaux enfants un gage d'affection paternelle, l'appela à Rome pour lui conférer de ses propres mains l'onction épiscopale ; un diacre, M. Raphaël Popoff, et plusieurs envoyés de la nation bulgare, accompagnaient le nouveau prélat.

Le sacre de Mgr Sokolski eut lieu dans la chapelle Sixtine, le dimanche 14 avril 1861. Malgré l'opposition de l'Angleterre et de la Russie, la Porte s'empressa de reconnaître l'existence de la communauté bulgare unie et délivra à son chef,

Mgr Sokolski, son bérat impérial. Il y eut alors un ébranlement général dans la nation, et l'on put croire un moment que tout le peuple bulgare allait rentrer en masse dans l'union.

La Russie comprit le danger qu'allait faire courir à sa politique le retour au catholicisme de la nation bulgare. D'accord avec l'Angleterre, toujours prête à contrecarrer en Orient l'action du catholicisme et l'influence de la France, le gouvernement russe mit tout en œuvre pour arrêter le mouvement et il n'y réussit que trop



M. EUGÈNE BORÉ,
Supérieur général de la Congrégation de la Mission
et de la Compagnie des Filles de la Charité.

bien. Que se passa-t-il entre les agents du Czar et le nouvel évêque ? On ne l'a jamais su positivement. Mais, deux mois après son retour de Rome, Mgr Sokolski disparaissait, emportant ses bulles d'évêque et son bérat impérial de chef civil de la communauté.

Quelques jours après, on apprenait avec stupeur qu'on l'avait vu sortir de nuit de l'ambassade russe et s'embarquer pour Odessa. On sut depuis qu'on l'avait dirigé sur Kiew, où il demeura jusqu'à sa mort, interné dans un monastère, sans qu'il fût possible aux Bulgares de communiquer

avec lui. Il est permis de croire que le vieillard fut victime de sa confiance dans les Russes, plutôt qu'apostat. Ce qui tend à le démontrer, c'est son internement rigoureux dans l'intérieur de la Russie. S'il eût formellement abjuré l'union, le gouvernement moscovite n'eût pas manqué de le renvoyer à ses ouailles et de publier sa victoire.

La disparition de Mgr Sokolski, exploitée par la Russie et par les schismatiques, remettait tout en question. Un instant, on put croire que c'en était fait de l'union bulgare. Ses adhérents, qui s'élevaient déjà à plus de 60.000, descendirent

l'occasion, convoitée depuis longtemps, de mettre la main sur la nationalité bulgare.

Au moment où tout semblait humainement perdu pour l'union bulgare, l'action providentielle commença à se manifester. Jusqu'alors, comme je l'ai dit, le mouvement était plus politique que religieux. DIEU, qui voulait sans doute épurer ces vœux humaines, permit qu'il échouât pour se reconstituer sur de meilleures bases.

Au nombre des rares membres du clergé demeurés fidèles à l'union, se trouvait un jeune diacre, Raphaël Popoff, qui avait accompagné à Rome Mgr Sokolski. La vue du centre de la catholicité avait fait sur son âme une impression profonde. Ordonné prêtre par Mgr Brunoni, il fut envoyé à Andrinople, où il s'employa de toutes ses forces à raffermir les convictions, un instant ébranlées, de ses compatriotes. Il réussit à conserver un petit noyau de fidèles à Andrinople et dans une dizaine de villages aux environs. C'est pourquoi, malgré sa jeunesse, Pie IX se décida à l'élever à l'épiscopat, avec le titre d'évêque-administrateur des Bulgares unis. Pour prévenir le retour de la catastrophe précédente, le jeune prélat fut placé, avec son peuple, sous la juridiction du vicaire patriarcal de Constantinople (1865).

J'ai dit plus haut comment, pour venir au secours de cette Eglise en détresse, Pie IX avait demandé au R. P. d'Alzon quelques-uns de ses religieux en Bulgarie. Unis aux RR. PP. Résurrectionistes, les Augustins de l'Assomption se mirent avec zèle à ouvrir des séminaires, des collèges et des écoles pour tirer la nation bulgare de l'ignorance avilissante dans laquelle elle crouissait, pendant que le R. P. Galabert, leur supérieur, était placé auprès du nouvel évêque, Mgr Popoff, pour lui servir de théologien, prévenir une nouvelle défection et être, selon le mot aimable de Pie IX, *l'Ange gardien* du jeune prélat.

De leur côté, les Lazaristes de la Macédoine ouvraient, à Salonique et à Monastir, des écoles pour les Uniates. Enfin le vicaire patriarcal de Constantinople envoyait à la Propagande quelques jeunes Bulgares choisis parmi ceux qui donnaient le plus d'espérance de pouvoir un jour être élevés au sacerdoce.

Pendant qu'on s'occupait ainsi de répandre l'instruction parmi les Bulgares, tenus jusqu'alors, même le clergé, dans une ignorance effroyable, le nouvel évêque, Mgr Raphaël Popoff, reconnu officiellement par la Porte, commençait la visite



Mgr RAPHAEL POPOFF,
Évêque-administrateur des Bulgares-Unis.

à 4.500. Découragée de la perte de son chef, et ne voulant à aucun prix retomber sous le joug des Grecs, la masse de la nation finit par se faire reconnaître par le Sultan comme communauté indépendante, sous le titre d'exarchat bulgare. Le patriarche schismatique de Constantinople essaya en vain de s'y opposer, en excommuniant l'exarque dans un synode général de tous les patriarches, celui de Jérusalem excepté. L'exarque brava les foudres du Phanar, soutenu par l'or et l'influence politique de la Russie, qui, mieux avisée que la France, s'est bien gardée de laisser échapper

pastorale de son troupeau. Partout il fut reçu avec enthousiasme par les rares villages demeurés fidèles à l'union. Ils avaient eu bien du mérite à persévérer, en dépit des vexations et des intrigues des schismatiques, qui s'en allaient répétant partout que Rome avait abandonné les Bulgares, et qu'il n'y avait de salut pour eux qu'en se jetant dans les bras de la Russie.

A la fin de cette première visite (1867), le chiffre des Bulgares unis était déjà remonté à 9.000. Le mouvement de retour vers Rome a continué depuis, lentement mais sûrement. Aucune raison politique, aucun avantage matériel n'attire aujourd'hui les Bulgares à l'union, tout au contraire. Il en résulte que ceux qui se convertissent sont amenés par la grâce, et qu'ils sont décidés à tout souffrir pour rester les enfants dociles de l'Eglise romaine.

Mgr Raphaël Popoff, étant mort en 1874, eut pour successeur un évêque bulgare récemment converti, Mgr Nil Isvoroff. Immédiatement plus de douze cents familles de Koukouche, son ancien siège épiscopal, se déclarèrent pour l'union, et le mouvement s'étendit de proche en proche aux villages voisins.

Rome comprit bientôt qu'un seul avènement ne pouvait plus suffire à la tâche. En 1883, la Propagande décida l'érection de deux nouveaux vicariats apostoliques pour les Bulgares, l'un à Andrinople pour la Thrace, l'autre à Salonique pour la Macédoine. Mgr Nil Isvoroff dut fixer sa résidence à Constantinople, avec le titre d'archevêque-administrateur des Bulgares. Mgr Petkoff, ancien élève de la Propagande, fut le premier vicaire apostolique de la Thrace, et Mgr Mladénof fut choisi pour la Macédoine. Les deux nouveaux vicaires apostoliques furent reconnus en cette qualité par la Porte.

Le vicariat apostolique de la Thrace comptait en 1889 :

Un vicaire apostolique, 13 prêtres indigènes, 7 Pères Résurrectionistes, dont 3 de rite latin et 4 de rite bulgare ; 7 religieux de l'Assomption, dont 5 de rite latin et 2 de rite bulgare ; au total, 27 missionnaires, 17 stations, 15 églises ou chapelles, 2.900 catholiques.

Un séminaire à Andrinople, sous la direction des Pères de la Résurrection ; 1 gymnase partagé en sept classes et une école industrielle, 81 pensionnaires et 10 externes ; 7 écoles élémentaires pour les enfants bulgares des deux sexes. Les

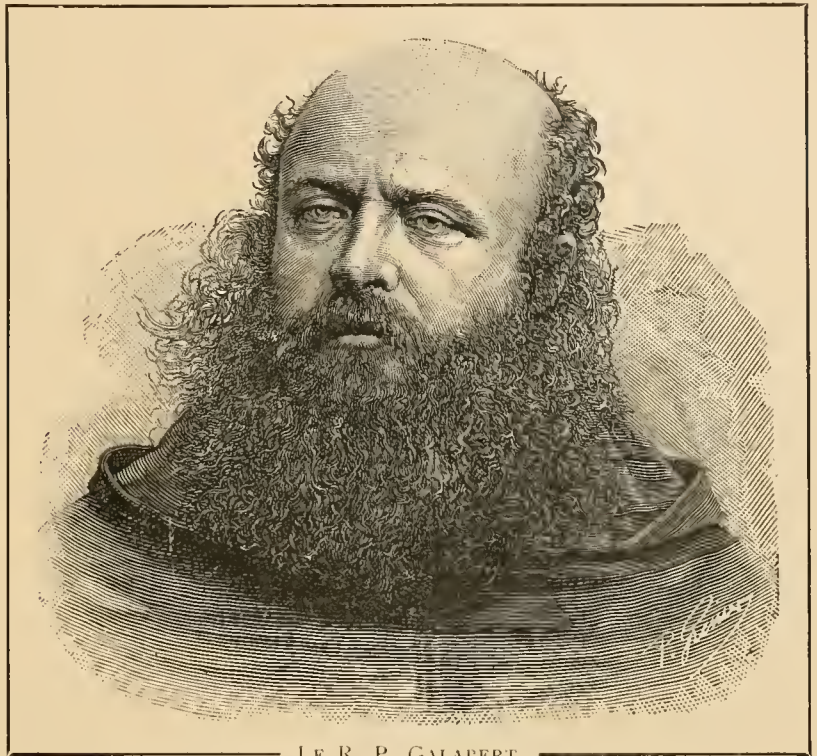
Augustins ont, dans la même ville d'Andrinople, 1 alumnat qui compte 35 élèves, dont 18 bulgares. Ils ont une autre école à Philippopolis.

Les Sœurs de Charité et les Oblates de l'Assomption ont dans la Mission plusieurs écoles et orphelinats.

Enfin, il y a dans le vicariat apostolique de Thrace 1 monastère d'hommes de rite bulgare, 10 religieux, et 1 monastère de femmes de même rite, 35 religieuses.

Le vicariat apostolique de la Macédoine comptait en 1889 :

Un vicaire apostolique, 18 prêtres indigènes assistés de quelques Lazaristes, 35 stations, 22 églises, 31 chapelles, 25.000 catholiques.



LE R. P. GALABERT,
Fondateur des Missions des Augustins de l'Assomption en Orient.

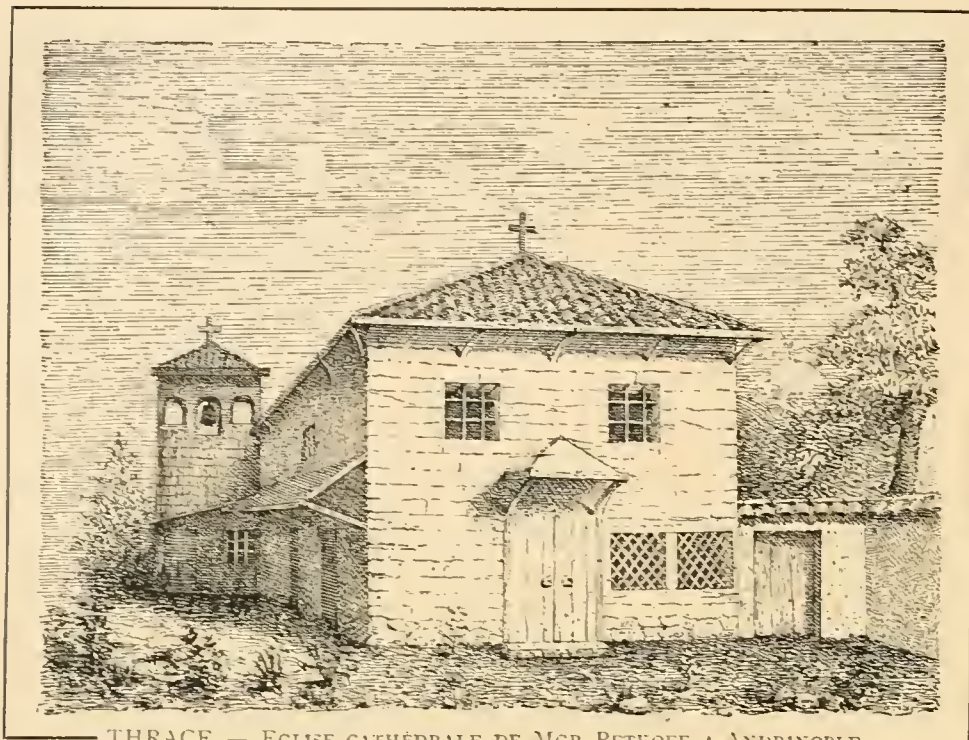
Un séminaire à Salonique sous la direction des Lazaristes, 50 élèves ; 22 écoles élémentaires, 1.200 garçons, 100 filles.

En dehors de ces deux vicariats, il y a une centaine de Bulgares unis à Constantinople et dans les environs ; ce qui porte à 28.000 le chiffre des Uniates. Puisse ce petit troupeau être les prémices de la nation bulgare tout entière !

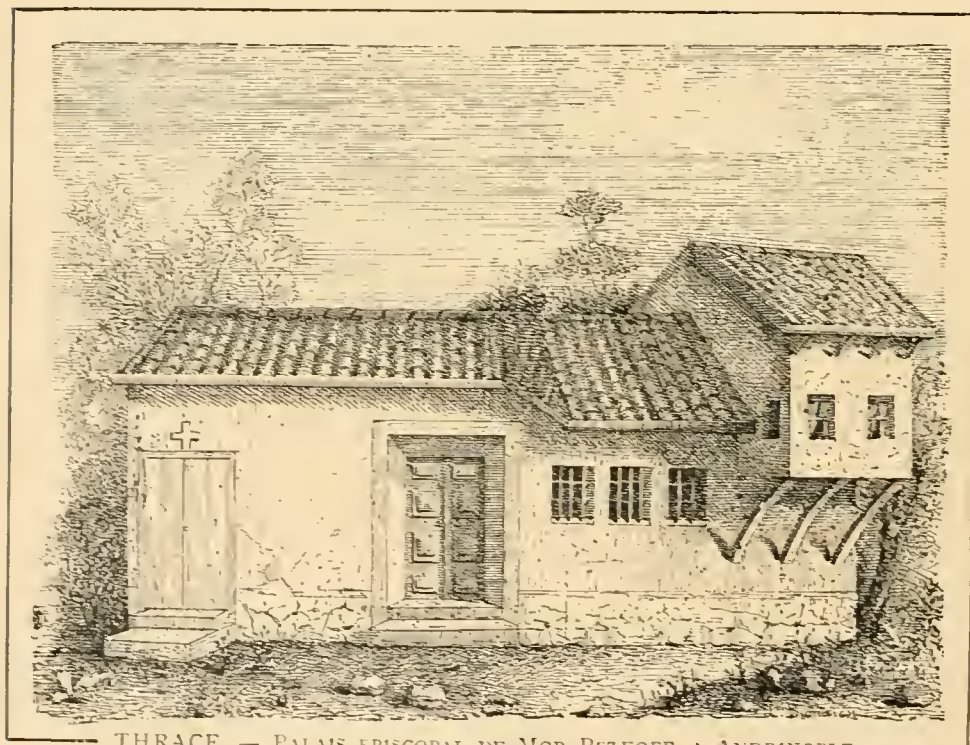
IV. — BULGARES LATINS, VICARIAT APOSTOLIQUE DE SOFIA ET PHILIPPOLIS.

IL est certain qu'au cours du XIII^e et du XIV^e siècle, les Franciscains prêchèrent avec beaucoup de succès au milieu des Bulgares répandus

dans la Macédoine et la Thrace, puisqu'on voit qu'il existait à cette époque une *custodie* de Bulgarie.



THRACE. — EGLISE CATHÉDRALE DE MGR PETKOFF, A ANDRINOPLE.
D'après le croquis d'un missionnaire.



THRACE. — PALAIS EPISCOPAL DE MGR PETKOFF, A ANDRINOPLE.
D'après le croquis d'un missionnaire.

Malheureusement, comme il s'agissait de dénationaliser les Bulgares en les amenant au rite latin, cet apostolat des fils de saint François fut stérilisé en grande partie par les défiances politiques, car, pour l'Orient, le rit est le signe distinctif de la nationalité : passer au rit latin, c'était donc pour eux abjurer la patrie et se faire naturaliser *francs*.

C'est pourquoi, malgré l'ardeur de leur zèle, les Franciscains n'obtinrent que des conversions isolées, et ils échouèrent sur la masse de la nation bulgare. De là, entre les enfants du même sol, des haines nationales, des persécutions atroces contre les Bulgares latins, regardés par leurs compatriotes comme des apostats et des traîtres à la patrie. Dans la première moitié du dernier siècle, la mission franciscaine des Bulgares fut presque anéantie. La province de Sofia, en particulier, eut tant à souffrir, qu'on n'y trouvait plus, en 1750, que 17 catholiques. Dans la mission de Philippopolis, les

schismatiques firent expulser quatre fois les missionnaires latins. Pour relever ce malheureux

vicariat, la Propagande le confia, en 1834, aux RR. PP. Rédemptoristes. Ils n'y trouvèrent que 2.400 catholiques, et, quand ils se retirèrent au bout de cinq ans, ils en laissèrent 5 500.

En 1841, le vicariat réuni de Sofia et de Philippopolis fut confié aux Capucins, et la mission continua de faire sous leur direction de consolants progrès, puisqu'en cinquante ans le chiffre des catholiques est monté de 5.500 à 12.000.

Personnel du vicariat : 1 vicaire apostolique, 29 prêtres, dont 6 indigènes.

Quatre congrégations d'hommes :

1^o Capucins : 30 religieux, dont 21 prêtres. Ils sont chargés de desservir les 14 stations du vicariat apostolique, avec le clergé indigène, 13 églises et 6 chapelles.

2^o Tertiaires Capucins : 10 religieux.

3^o Augustins de l'Assomption : 9 religieux. Ils tiennent le séminaire de Philippopolis, avec succursale à Sofia, 57 élèves dont 18 en théologie. Plus un grand collège à Philippopolis, 175 élèves.

4^o Frères des Écoles chrétiennes : 4 frères, 1 école à Sofia, 100 élèves.

Deux congrégations de femmes : Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 14 Sœurs, 2 maisons, à Sofia et à Philippopolis, pensionnat et externat, 415 élèves.

Tertiaires régulières de Saint-François, 23 Sœurs, 1 hôpital à Philippopolis et 2 orphelinats, 28 enfants.

Statistique comparée du vicariat patriarcal de Constantinople.

	En 1800	1850	1890
Latins	8.000	12.500	40.000 cat.
Rits-unis (1)	?	3.500	5.000
Bulgares-unis	0	0	28.000
Bulgares-latins	?	6.000	12.000
Total :	10.000	22 000	85.000 cat.

III. — ARCHIDIO- CÈSE DE DURAZ- ZO, ÉPIRE

L'ANTIQUE Dyrrachium, métropole de l'Épire, eut dès les premiers siècles un siège archiépiscopal de rit grec avec plusieurs suffragants. Vers le V^e siècle, les Souverains Pontifes y établirent aussi un archevêché latin avec quatre suffragants ; mais l'invasion musulmane emporta tout, et l'antique métropole latine de Durazzo resta seule, comme un souvenir des gloires religieuses de l'Épire.

En 1800, l'archevêché de Durazzo

comptait 4.500 cath.
En 1889, il en a 11.278
contre 140.000 Turcs, juifs et schismatiques.

1. Non compris les Arméniens-unis, dont il sera traité à part.

Il est bon de noter que le district d'Arta, qui compte environ 3.000 catholiques, a été détaché, en 1882, de l'archidiocèse de Durazzo, pour être uni à celui d'Athènes. La population catholique a donc plus que triplé en 90 ans.

Le progrès des œuvres est encore plus sensible.

En 1800, il n'y avait que quelques pauvres chapelles, desservies par une dizaine de prêtres.

En 1848, il y avait déjà 12 églises, 14 chapelles, 10 prêtres indigènes, 4 missionnaires franciscains.

En 1890, il y a : 1 cathédrale, 22 églises



MGR PETKOFF,

Vicaire apostolique des Bulgares-Unis de la Thrace.

paroissiales, 28 chapelles, 7 écoles : 72 garçons, 42 filles.

Personnel : 1 archevêque, 19 prêtres, dont 14 indigènes.

5 communautés de Franciscains : 7 religieux, 5 prêtres et 2 frères.

Statistique comparée de l'archidiocèse de Durazzo.

En	1800	1850	1890.
	4.500	6.880	12.278 catholiques.

IV. — DIOCÈSE D'ALBANIE.

L'ALBANIE, la patrie de Scanderberg, est une terre en grande partie catholique, où la hiérarchie latine existe depuis des siècles. Il y a aujourd'hui en Albanie un archevêché, Scutari, et trois évêchés suffragants, Alesio, Pulati et Sappa, plus l'abbaye de Saint-Alexandre des Mirdites, qui vient d'être rétablie par Léon XIII en 1888.

Malheureusement, si la vie catholique est florissante en Albanie, elle n'a pu jusqu'ici exercer aucune influence au dehors. Séparés depuis des siècles par des haines irréconciliables, musulmans, grecs, schismatiques et latins ne se mêlent pas les uns aux autres. Il en résulte que les populations catholiques restent à peu près stationnaires et ne s'accroissent que par l'accroissement des naissances sur les décès. Or, jusqu'à ces dernières années, cet accroissement a été contrarié par les massacres des Turcs et le rapt organisé et légal des enfants chrétiens, que les disciples de Mahomet enlevaient à leurs familles pour en recruter le célèbre corps des janissaires. C'est ce qui explique comment, depuis des siècles, les populations catholiques de l'Albanie ont plutôt diminué qu'augmenté. Espérons qu'avec la cessation des horreurs du passé, ce peuple intéressant, dont l'énergie a fait plus d'une fois reculer les Turcs, pourra grandir et se développer en paix. Un bel avenir semble s'ouvrir aujourd'hui pour l'Albanie, au milieu des nombreuses nationalités de la péninsule des Balkans, car le peuple albanais est très attaché à la foi catholique, brave, chevaleresque et moral, Il est aussi généralement mieux instruit que les populations voisines, grâce à l'Église catholique qui ne laisse pas croupir ses enfants dans l'ignorance.

1. *Archidiocèse de Scutari.* L'antique métropole de Scutari, qui date du IV^e siècle, fut réduite, au IX^e siècle, au rang d'évêché suffragant d'Antivari. En 1877, Pie IX rétablit le siège archiepiscopal et l'unit à celui d'Antivari. Enfin, en 1886, les deux métropoles furent de nouveau séparées, et l'archidiocèse de Scutari garda comme suffragants les trois évêchés d'Albanie.

En 1890, il y a dans l'archidiocèse 27.335 catholiques.

La population schismatique et musulmane est de 54.000 âmes,

Personnel : 1 archevêque, 42 prêtres, dont 23 indigènes, 8 clercs indigènes.

3 communautés d'hommes : 1^o Mineurs Réformés, 10 prêtres, 7 frères ; 2^o Franciscains de l'Observance, 2 prêtres, 1 frère ; 3^o Jésuites, 8 prêtres, 3 scholastiques, 6 frères coadjuteurs.

Une communauté de femmes : Sœurs Stigmatines du Tiers-Ordre de saint François : 12 religieuses.

Œuvres : 28 églises, 12 chapelles, belle église cathédrale à Scutari.

Un séminaire à Scutari pour toute l'Albanie : 29 élèves, dont 5 de l'archidiocèse de Scutari.

1 collège à Scutari, sous la direction des Jésuites, 103 élèves.

7 écoles paroissiales : 842 garçons, 409 filles.

1 orphelinat de filles, 8 enfants, 1 hôpital tenu par les Stigmatines.

2^o *Diocèse d'Alesio.* — Ce diocèse est presque entièrement catholique. Il ne compte pas plus d'un millier de dissidents, contre 21.487 catholiques.

Personnel : 1 évêque, 15 prêtres, dont 5 religieux, 5 clercs, 12 paroisses, 16 églises ou chapelles.

3^o *Diocèse de Pulati.* — Ce diocèse, tout catholique, ne compte que 200 dissidents. Il a 14.211 catholiques.

Personnel : un évêque, 7 prêtres, dont 1 indigène.

Œuvres, 10 paroisses, 10 églises, plusieurs chapelles.

4^o *Diocèse de Sappa.* — Ce diocèse, presque tout catholique comme le précédent, ne compte pas plus de 3.000 dissidents, contre 20.121 catholiques.

Personnel : 1 évêque, 19 prêtres dont 2 Franciscains.

Œuvres, 27 paroisses, 26 églises et 25 chapelles. La cathédrale sert d'église paroissiale. 1 collège, tenu par les Franciscains, 18 élèves.

5^o *Abbaye de Saint-Alexandre des Mirdites.* — Par un décret du 25 octobre 1888, Léon XIII a rétabli l'antique abbaye bénédictine de Saint-Alexandre des Mirdites, qui était depuis plusieurs siècles sous la juridiction de l'évêque d'Alesio.

La juridiction de l'abbé s'étend sur 12.000 catholiques partagés entre 5 paroisses. Ils sont assistés par 6 prêtres, et ont 15 églises et 8 chapelles.

La nationalité mirdite, qui a toujours refusé de fusionner avec les autres peuples chrétiens de la Turquie d'Europe, est, d'après les historiens orientaux, d'origine maronite. Dans les guerres assez nombreuses que les Maronites du Liban soutinrent contre les empereurs de Constantinople, au moyen âge, pour la conservation de leur foi et de leur nationalité, un de leurs corps de troupes, trop faible pour regagner les côtes de l'Asie, se serait réfugié dans les montagnes de l'Albanie, où ils se sont conservés jusqu'à nos jours, sans se mêler aux peuples voisins, mais inébranlables dans la profession de la foi catholique. Puisse ce petit peuple se souvenir toujours du pieux héroïsme de ses ancêtres !

Statistique comparée des diocèses d'Albanie.

	En 1800	1850	1890	
Arch. de Scutari	21.000	23.000	27.335	cath.
Evêch. Alesio	10.000	16.000	21.487	
Pulati	6.000	10.000	14.211	
Sappa	8.000	12.000	20.121	
Abbaye-Mirdite	0	0	12.000	
	45.000	61.000	95.154	cath.

V. — ARCHEVÊCHÉ D'ANTIVARI (MONTÉNÉGRO).

LA Montagne Noire est tout entière schismatique, et comptait, en 1878, à peine 300 catholiques, sur une population totale d'environ 120.000 âmes.

Mais, au traité de Berlin, le prince de Monténégro, en récompense des services qu'il avait rendus à la Russie, obtint la cession des ports d'Antivari et de Dulcigno, avec une portion de territoire enlevée à l'Albanie et à la Serbie.

Le prince Nicolas, homme éclairé et politique habile, s'empessa d'accorder à ses nouveaux sujets catholiques la liberté religieuse. Par un concordat passé avec Léon XIII, en 1885, le siège d'Antivari, qui, depuis 1867, était réuni à celui de Scutari, en fut séparé, et, par concession spéciale du Saint-Siège, accordée en 1888 à la demande du prince, l'usage de la langue slave fut autorisé pour les offices et les prières liturgiques dans l'archidiocèse d'Antivari.

Le diocèse compte en 1890 : 1 archevêque, 10 prêtres, dont 1 indigène, 9 églises, 8 chapelles et 5.221 catholiques, sur une population totale de 289.500 âmes.

Statistique comparée de l'archidiocèse d'Antivari.

En 1800	1850	1890
2000	3 500	5.221 cath.

VI. DIOCÈSES DE SERBIE.

LE peuple Serbe, répandu au nord de la Péninsule des Balkans, est un de ceux qui ont eu le plus à souffrir des ravages de l'invasion musulmane. C'est seulement vers 1830 que, sous la direction du célèbre Milosech Obrénovich, la nationalité serbe a commencé à s'affranchir un peu de la cruelle domination des Musulmans. Depuis cette époque, ce petit peuple a fait de rapides progrès dans la civilisation, et au traité de Berlin il a obtenu enfin son autonomie politique. Malheureusement il est en proie à de continuelles révolutions et livré presque entièrement à l'influence de la Russie, dont les patriotes essaient en vain de secouer le joug, presque aussi écrasant que celui des Turcs. C'est ce qui fait que, dans la Serbie proprement dite, les catholiques ne forment encore qu'une minorité imperceptible, quelques

milliers à peine, sur une population totale de près de deux millions de Serbes. Néanmoins la liberté des cultes est reconnue en droit, sinon en fait, et l'on peut espérer de meilleurs jours pour cette Eglise si opprimée.

1^o *Archidiocèse de Scopia*. — Il comprend le district de Novibazar, avec une portion restreinte de l'Albanie et de la Serbie.

Le siège archiepiscopal de Scopia remonte au IV^e siècle et compta jusqu'à cinq suffragants. Par le malheur des temps, ces diocèses furent successivement ruinés, et c'est seulement en 1656 que



NICOLAS I^{er}, PRINCE DU MONTÉNÉGRO ET DES BERDA.

D'après une photographie de l'abbé P. Bauron.

la métropole de Scopia fut rétablie. En même temps, Innocent X chargeait l'archevêque d'administrer les évêchés suffragants encore privés de leurs pasteurs.

En 1890, l'archidiocèse de Scopia comptait environ 15.000 catholiques.

La population musulmane et schismatique dépasse un million.

De 1860 à 1873 d'horribles dévastations forcèrent l'archevêque à abandonner son siège et à se réfugier avec son peuple dans les montagnes. C'est seulement en 1885 qu'il put rentrer à Scopia, à la demande même du gouvernement otto-

man. Depuis ce temps, la paix religieuse n'a plus été troublée.

Il y a dans l'archidiocèse : 1 archevêque, 15 prêtres, dont 7 indigènes, 5 séminaristes étudiant au séminaire de Scutari.

7 paroisses, 4 églises et 3 chapelles.

5 écoles paroissiales fréquentées par 370 enfants.

2° *Diocèse de Belgrade-Semendria*. L'évêché de Belgrade, seul reste des cinq églises épiscopales qui existaient autrefois dans le pays, a été à peu près ruiné au cours de ce siècle, en sorte qu'on ne trouve aucun chiffre dans les statistiques officielles. Des voyageurs, qui paraissent bien informés, portent le chiffre des catholiques du diocèse aux environs de 5.000.

Statistique comparée des diocèses de la Serbie.

	En 1800	1850	1890
Archid. de Scopia	6 000	8.000	15.000 cath.
Diocèse de Belgrade	?	?	5.000
Total :	6.000	8 000	20.000

Sur ce chiffre de 20.000, on compte à peine 5.000 Serbes.

VII. — DIOCÈSES DE BOSNIE ET D'HERZÉGOVINE.

EN 1735, la Bosnie et l'Herzégovine furent érigées par la Propagande en vicariat apostolique, confié aux PP. Franciscains. En 1852, ce vicariat unique fut divisé en deux : le vicariat de Bosnie et celui d'Herzégovine. Enfin en 1881, la Bosnie et l'Herzégovine ayant été cédées par le traité de Berlin à l'Autriche, Léon XIII, à la demande de l'empereur, rétablit la hiérarchie dans ce pays. Il institua l'archevêché de Séradjewo, avec trois évêchés suffragants : Banjaluka, Trébigne et Mostar.

Au commencement du siècle, la Bosnie et l'Herzégovine formaient un vicariat unique, qui comptait seulement 85.000 catholiques ; au recensement de 1890, les deux provinces forment une province ecclésiastique, qui compte 265.788 catholiques.

On voit que le chiffre des catholiques a plus que triplé en quatre-vingt-dix ans. Malgré cela, ils ne forment encore que le cinquième de la population totale de 1.336.091 habitants. Le reste se compose de 571.250 schismatiques, 492.710 musulmans, 5.805 juifs et quelques centaines de protestants ou sans culte.

Voici, pour 1890, la statistique des différents diocèses de la Bosnie et de l'Herzégovine.

1° *Archevêché de Séradjewo*, érigé en 1881.

Personnel : 1 archevêque, 93 prêtres dont 7 seulement appartiennent au clergé séculier.

Communautés religieuses : Mineurs Observantins, 79 prêtres, 39 clercs, 3 frères ; Jésuites, 12 religieux.

36 Sœurs de Charité, 48 Filles du Divin Amour.

Œuvres : 73 paroisses, 37 églises, 36 chapelles.

Un séminaire provincial à Trawniki, sous la direction des PP. de la Compagnie de Jésus.

Un collège de jeunes gens (Mineurs Observantins).

9 pensionnats de filles, 6 sous la direction des Sœurs de Charité et 3 sous celle des Filles du Divin Amour.

8 écoles primaires diocésaines, sans parler des nombreuses écoles du gouvernement, dans lesquelles le prêtre catholique est admis à donner l'instruction religieuse.

1 orphelinat de filles à Séradjewo.

Population catholique : 150.408 de rite latin et quelques grecs unis.

2° *Diocèse de Banjaluka*, érigé en 1878.

Personnel : 1 administrateur apostolique, 48 prêtres, tous indigènes à l'exception de 3 ; 10 clercs.

Communautés religieuses : Mineurs Observantins, 3 maisons, 15 religieux ; Trappistes, 2 maisons, 106.

50 Sœurs du Précieux Sang, 13 Sœurs de la Miséricorde.

Œuvres : 26 paroisses, 24 églises, 12 chapelles.

Outre le séminaire provincial, 1 petit séminaire, 23 élèves ; plus 21 élèves ecclésiastiques chez les Franciscains.

9 écoles primaires diocésaines : 246 garçons, 292 filles, sans parler des écoles du gouvernement.

1 orphelinat garçons (Trappistes), 85 enfants. 3 orphelinats filles, 75 enfants.

Population catholique : 41.216 âmes.

3° *Diocèse de Marcana-Trébigne*. — Ce double diocèse, érigé au moyen âge et à peu près détruit par la persécution, était depuis un demi-siècle sous l'administration de l'évêque de Raguse. Léon XIII le rattacha en 1881 à la province ecclésiastique de Séradjewo.

Personnel : Mgr l'évêque de Raguse, administrateur apostolique, 8 prêtres et 4 clercs, tous indigènes.

Œuvres : 7 paroisses, 9 églises ou chapelles.

Population catholique : 13.412 âmes.

4° *Diocèse de Mostar*. — Ce diocèse, érigé en 1881, comprend tout l'ancien vicariat apostolique d'Herzégovine.

Personnel : 1 évêque, 51 prêtres, dont un seul séculier.

Communautés religieuses : Mineurs Observantins, 50.

Œuvres : 28 paroisses, 13 églises, 16 chapelles.

Un séminaire sous la direction des Franciscains.

Plusieurs écoles diocésaines sans parler de celles du gouvernement. Population catholique : 66.000.

Statistique comparée des diocèses de Bosnie et d'Herzégovine.

	En 1800	En 1850	En 1890
1 vic. uniq.	85 000 cath.	130 000	4 dioc., 265.788

VIII. — DIOCÈSE DE
NICOPOLIS.
PRINCIPAUTÉ DE BULGARIE.

AU siècle dernier, les Bulgares de rit latin, formant le diocèse de Nicopolis, furent tellement persécutés par les schismatiques et par les Turcs, qu'ils émigrèrent en masse.

Pour relever les ruines de cette mission désolée, Pie VI la confia, en 1781, aux religieux Passionnistes, avec la mission voisine de Valachie. Jusqu'en 1883, l'évêque de Nicopolis administra le vicariat de Valachie. A cette époque, Léon XIII créa l'archevêché de Bucharest et les deux sièges furent séparés.

Quand les RR. PP. Passionnistes arrivèrent à Nicopolis, ils trouvèrent dans le diocèse deux à trois cents catholiques seulement, pas d'églises, pas de presbytères, pas une école. Quelques grottes creusées dans la terre et soigneusement dissimulées aux regards, étaient les seuls lieux de réunion des fidèles. De 1781 à 1883, sept évêques se succédèrent sur le siège de Nicopolis. C'est seulement en 1820 qu'ils purent commencer à sortir des catacombes et à élever plusieurs chapelles. Quelques catholiques alsaciens vinrent en 1830 et en 1870 s'établir dans la Dobrudja. En 1883, la ville de Varna, qui appartenait à la préfecture apostolique des Capucins de Trébizonde, fut rattachée au diocèse de Nicopolis.

Il y a, en ce moment, dans le diocèse : 1 évêque, 13 prêtres religieux Passionnistes, dont 1 seul indigène.

Communautés religieuses d'hommes : Clercs Réguliers de la Passion, 13 religieux.

Communautés de femmes : Sœurs de la même congrégation, 16 Sœurs.

Sept stations avec résidences, 3 stations visitées de temps en temps, 7 églises, 5 chapelles, 12.000 catholiques, sur 1.500.000 habitants.

1 séminaire dans la maison de l'évêque, 6 élèves.

10 écoles avec 480 élèves.

1 pensionnat de filles à Roustchouk, tenu par les Sœurs anglaises de Saint-Paul-de-la-Croix ; 1 institut de charité : 120 jeunes filles dont 20 pensionnaires.

Statistique comparée du diocèse de Nicopolis.

	En 1800	1850	1890
	300?	2 000	12.000 catholiques

Depuis le traité de Berlin, la principauté de Bulgarie est à peu près indépendante, sous le

protectorat de la Porte. Mais les intrigues des Russes ne cessent de troubler le pays, et déjà deux princes se sont succédé à la tête de la nation. Les Russes ont formellement refusé de reconnaître le titulaire actuel, qui est catholique, crime irrémissible aux yeux du Tzar. Pour se faire pardonner sa foi et obtenir la reconnaissance de la Russie, le prince a eu l'odieuse



SAINT JEAN CAPISTRAN.

D'après le tableau de Bartolommès Vivarini, XV^e siècle.

lâcheté de livrer dernièrement son jeune fils catholique au schisme.

IX. — DIOCÈSES DE ROUMANIE.

AU point de vue religieux comme au point de vue politique, la Roumanie est divisée en deux provinces : la Valachie, capitale Bucharest, et la Moldavie, capitale Jassy.

La Roumanie, l'ancienne Dacie, a reçu son nom des nombreux colons romains que l'empereur Trajan établit aux embouchures du Danube et sur le cours du fleuve, pour arrêter les invasions des barbares. Ce pays fut évangélisé dès le premier siècle ; mais, au neuvième, les habitants suivirent malheureusement le schisme de Photius. Néanmoins des rapports se rétablirent bientôt avec l'Eglise romaine, et nous voyons, au treizième siècle, le pape Innocent III envoyer un diadème au roi catholique des Roumains. Depuis cette époque, les Franciscains n'ont cessé

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en 1883. A cette époque, Léon XIII, voyant les progrès du catholicisme dans le royaume de Roumanie, remplaça le vicariat de Valachie par l'archevêché de Bucharest, et celui de Moldavie par l'évêché de Jassy.

1^o *Archevêché de Bucharest*, ancien vicariat apostolique de Valachie. — Cette mission a fait de grands progrès au cours du XIX^e siècle.

En 1800, le vicariat de Valachie comptait à peine 4,500 catholiques.

En 1890, l'archidiocèse de Bucharest en compte 45.000.

Ainsi, en moins d'un siècle, la population catholique a décuplé.

Le progrès des œuvres est aussi remarquable.

En 1800, il n'y a rien, ni église, ni presbytère, ni école.

Voici la statistique religieuse de l'archidiocèse de Bucharest en 1890 :

Personnel : 1 archevêque, 34 missionnaires Passionnistes ; Sœurs de Sainte-Marie (*vulgo* Dames anglaises), 3 maisons, 110 religieuses.

Œuvres : 18 paroisses, 19 églises, 6 chapelles, 1 grand séminaire, 17 élèves ; 1 petit séminaire, 14 élèves ; 1 collège-gymnase à Bucharest, études classiques et commerciales ; 3 pensionnats de filles, 286 élèves ; 24 écoles primaires catholiques, 2,116 garçons et filles ; 1 orphelinat de filles, 29 enfants.

C'est surtout à l'administration de Mgr Paoli (1869-1885) que l'on doit ces magnifiques résultats.

2^o *Evêché de Jassy*, ancien vicariat apostolique de Moldavie. — Sans être aussi rapides, les accroissements du catholicisme en Moldavie ne laissent pas d'être consolants.

En 1800 le vicariat apostolique de Moldavie comptait 42,000 catholiques ; en 1890, il y en a dans l'évêché de Jassy 63,394.

Personnel en 1890 : 1 évêque, 32 prêtres dont 3 indigènes ; communautés religieuses d'hommes : 1^o Mineurs conventuels, 29 religieux ; 2^o Jésuites, 4

prêtres, 2 frères coadjuteurs.

Communautés de femmes : Religieuses de Notre-Dame de Sion, 2 maisons, 106 Sœurs.

Œuvres : 24 paroisses, 104 églises, 17 chapelles, 1 séminaire à Jassy, 14 élèves ; 6 écoles primaires, 510 enfants ; 2 orphelinats avec 25 pupilles ; 2 pensionnats de jeunes filles (Sœurs de Sion), un à Jassy, 148 élèves, un à Galatz, 243 élèves.

Statistique comparée des diocèses de Roumanie.

	En 1800	1850	1890
Vic. de Valachie.	4.500 c.	10.000	Ar. de Bucharest. 45.000
Vic. de Moldavie.	42.000	58.000	Ev. de Jassy. . . 63.594
Total :	46.500	68.000	108.594



MGR IGNACE PAOLI,

Évêque de Nicopolis (Bulgarie) et administrateur de la Valachie.

d'évangéliser la Roumanie, dont saint Jean Capistran ramena la plupart des habitants à l'unité catholique, dans le courant du quinzième siècle. Mais, les Turcs ayant fini par s'emparer du pays, le catholicisme en fut impitoyablement proscrit, et sa mission était à peu près abandonnée, quand, à la fin du dernier siècle, Pie VI, en confiant l'évêché de Nicopolis aux religieux Passionnistes, les chargea d'administrer en même temps le vicariat apostolique de Valachie.

Les religieux franciscains demeurèrent chargés du vicariat de Moldavie, où la foi catholique s'était mieux conservée.

La population schismatique de la Roumanie est de 4.580.000 âmes. Les catholiques forment donc seulement 1/42 de la population totale. Le gouvernement roumain s'est toujours montré sympathique aux catholiques ; le peuple n'a pas contre eux la haine sectaire des Grecs. N'était l'influence prépondérante et les intrigues schismatiques de la Russie, la nation roumaine reviendrait facilement à l'Eglise de Rome dont elle porte le nom.

Le zélé prélat fit venir à Corfou des Sœurs françaises, dites de la Compassion, qui ouvrirent dans cette ville des écoles fréquentées par beaucoup de jeunes filles schismatiques. Ce fut bientôt le sujet d'une nouvelle persécution. Après le mariage du roi de Grèce avec la princesse Olga de Russie, celle-ci, orthodoxe fervente, vint ouvrir à Corfou un pensionnat schismatique, et ne dissimula pas la haine qu'elle portait aux Sœurs catholiques. Un mouvement général se produisit

X. — PROVINCE
ECCLÉSIASTIQUE
DES ILES
IONIENNES.

Les îles Ioniennes avaient suivi le schisme de Photius. Charles VII d'Anjou s'en empara en 1268, et y rétablit le catholicisme. De 1386 à 1797, ces îles furent sous la domination des Vénitiens. Ce furent les beaux jours de l'Eglise catholique dans les îles Ioniennes. Par le traité de Campo-Formio (1797), elles furent cédées à la France, qui s'en était emparée l'année précédente. En 1814, elles nous furent enlevées et formèrent, sous le protectorat de l'Angleterre, la République Septinsulaire. Enfin en 1864, les îles Ioniennes furent annexées à la Grèce.

Ces divers changements politiques furent très préjudiciables à l'Eglise catholique. La République Française commença par confisquer tous les biens ecclésiastiques, environ cinquante mille francs de revenus annuels ; elle exila l'archevêque, expulsa les religieux, ferma leurs écoles et détruisit plusieurs églises.

La République Septinsulaire rendit d'abord à l'Eglise la moitié de ses revenus ; mais en 1834, elle réduisit la subvention à huit mille sept cents francs. Lors de la cession des îles Ioniennes à la Grèce, le gouvernement d'Athènes s'engagea devant l'Europe à servir cette rente, promesse qu'il a fidèlement acquittée jusqu'à ce jour.

Sous le protectorat de l'Angleterre, les protestants, unis aux schismatiques, firent beaucoup de mal aux catholiques. De 1798 à 1830, l'archevêque de Corfou fut forcé de s'exiler ; de 1830 à 1860, ses successeurs furent constamment persécutés ; enfin en 1860, la nomination de Mgr Madalena sembla amener une détente.



SAINT DENYS.

D'après une gravure de la « Vie des Hommes illustres » de Thevet.

pour forcer les Sœurs à quitter l'île, ou au moins à fermer leurs écoles. Pendant plusieurs mois, les journaux grecs menèrent la campagne ; il y eut des émeutes aux cris de : Vive la reine, vive la Russie ! Malgré les réclamations de Mgr Madalena, le gouvernement laissait faire, et, sous main, il favorisait le mouvement. De son côté, l'archevêque schismatique de Corfou, se sentant soutenu, exigea l'entrée dans la maison d'un de ses prêtres pour faire le catéchisme aux orthodoxes. Ces conditions étaient inacceptables, et les Sœurs au grand regret des familles, prirent le parti de renvoyer toutes les élèves schismatiques.

Cet épisode des écoles catholiques de Corfou montre l'esprit de la population et du gouvernement schismatique.

La province ecclésiastique des îles Ioniennes se compose d'un archevêché, Corfou, et d'un évêché suffragant: Zante et Céphalonie.

1^o *Archidiocèse de Corfou*, 4,500 catholiques, sur 80,000 habitants.

Personnel: 1 archevêque, 1 chapitre de 10 chanoines, 9 prêtres et 1 clerc.

17 Sœurs de Notre-Dame de la Compassion.

Œuvres, 1 paroisse cathédrale, 4 églises et 2 chapelles.

L'institut des Sœurs de la Compassion se partage en 5 sections: 1 pensionnat, 25 élèves,

1 externat, 110 élèves, 1 école gratuite pour les pauvres, 130 élèves, 1 école élémentaire, jeunes enfants, 84 élèves, 1 orphelinat, 36 jeunes filles. Total: 385 enfants dans l'établissement, 3 autres écoles catholiques dans l'île, 145 élèves.

2^o *Diocèse de Zante et Céphalonie*, 1,000 catholiques sur 150.000 habitants.

Personnel: 1 évêque, 5 prêtres dont 1 indigène.

Communautés religieuses: 1 couvent de Capucins dans l'île de Céphalonie, 4 religieux. 1 Père du même Ordre remplit les fonctions de curé dans l'île de Sainte-Maure.

Œuvres: 4 paroisses, 6 églises, 3 chapelles, 4 écoles primaires catholiques, 36 garçons, 50 filles.



GRÈCE. — VUE DE SYRA, d'après une photographie.

Statistique comparée des îles Ioniennes.

	En 1800	1850	1890
Archev. de Corfou.	?	8.000	4.000
Ev. Zante et Céphalonie. . .	?	1.200	1.000
Total: au moins	10.000	9.200	5.000

XI. — ARCHEVÊCHÉ D'ATHÈNES (GRÈCE).

ON sait que le siège d'Athènes remonte à saint Denys l'Aréopagite, un des disciples de saint Paul. En 1205, à la fondation de l'Empire franc de Constantinople, Innocent III créa l'archevêché latin d'Athènes avec onze suffragants.

Tous ces sièges furent anéantis avec la chute

de l'Empire latin, et au commencement du siècle, les quelques catholiques latins demeurant en Grèce étaient sous la juridiction du vicaire patriarcal de Constantinople, et recevaient, à de rares intervalles, la visite d'un prêtre de leur rite.

En 1820, les Grecs se soulevèrent pour secouer le joug des Turcs. Tout le monde a présente à la mémoire cette lutte héroïque de dix années, qui fit couler des torrents de sang et passionna l'Europe civilisée. Enfin les Grecs obtinrent leur indépendance, et purent se constituer en royaume. Dans l'acte officiel qui reconnaissait le nouvel Etat (1830), les cabinets européens firent insérer une clause pour garantir la liberté religieuse et les droits des catholiques.

En 1834, Grégoire XVI nomma l'évêque de

Syra (Archipel) délégué apostolique pour la Grèce. Il fut reconnu en cette qualité par le gouvernement d'Athènes.

En 1875, sur la demande formelle du roi, le pape Pie IX rétablit l'archevêché latin d'Athènes. En 1882, le district d'Arta (Thessalie) fut rattaché à l'archidiocèse.

En 1800, on comptait en Grèce environ 1.200 catholiques.

En 1890, il y a dans l'archevêché 18.000 catholiques.

La population schismatique de la Grèce est de 1,679,000 âmes. Il y a de plus 24,000 musulmans et 6,400 juifs.

La population catholique se décompose ainsi : archevêché d'Athènes proprement dit, 8,000 ; Péloponèse, 6,360 ; Grèce continentale, 2,000 ; Thessalie, 2,500.

Voici la statistique religieuse de l'archidiocèse d'Athènes en 1890 :

Personnel : 1 archevêque d'Athènes, délégué apostolique de la Grèce continentale, 9 missionnaires, 1 cathédrale, 6 chanoines.

Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 2 maisons, 15 Sœurs.

Œuvres : 4 paroisses et 1 mission dans l'archidiocèse, 5 églises, 2 pensionnats de filles, à Athènes et au Pirée.

Écoles primaires dans chaque paroisse, 3 résidences et plusieurs missions dans le Péloponèse ; 4 prêtres.

Plusieurs postes dans la Grèce continentale.

Statistique comparée de l'archidiocèse d'Athènes.

En 1800	1850	1890
Grèce, 1,200	Délég. ap., 2,300	Arch. 18 000 c.

L'esprit national est très opposé au catholicisme, et l'on n'entrevoit pour le moment aucun espoir de rapprochement entre les deux Églises.

XII. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE L'ARCHIPEL

LES îles de l'archipel forment une province ecclésiastique, qui se compose actuellement d'un archevêché : Naxos, et de 4 évêchés suffragants : Santorin, Scio, Syra, Tine et Mycone.

Au temps où les Vénitiens dominaient dans ces mers, les évêchés de l'Archipel comptaient une nombreuse population catholique ; mais la chute de Venise amena la ruine des évêchés d'Andros, de Milos et de Samos, et la décadence des autres. Pendant la guerre de l'Indépendance, d'affreuses dévastations achevèrent leur destruction. C'est ainsi qu'en 1822, 13,000 catholiques furent massacrés par les Turcs dans l'île de Scio, et il n'en resta que 300. Enserlés et comme étouffés au milieu des schismatiques, la plupart des évêchés de l'Archipel ne sont plus guère qu'un mémorial, un souvenir à demi effacé d'un passé qui fut illustre.

Missions Catholiques.

La population schismatique et musulmane de l'Archipel est d'environ 160,000 âmes.

Les îles de l'Archipel sont évangélisées par les Capucins, les Dominicains, les Jésuites, les Lazaristes et des prêtres séculiers.

I. Naxos, la métropole, a : 1 archevêque, 1 chapitre de 5 chanoines, 6 prêtres, tous indigènes, à l'exception de 1 ou 2 religieux Capucins ; 16 Ursulines, pensionnat et école ; 7 églises et plusieurs chapelles.

L'île de Paros, qui a encore quelques catholiques, fait partie de l'archidiocèse.

II. Il y a, dans l'évêché de Santorin : 1 évêque, 8 prêtres, tous indigènes, 1 couvent de Dominicains, 1 prêtre, 1 frère ; 1 couvent de Dominicaines, 16 sœurs ; 1 maison de Lazaristes, 2 prêtres, 1 frère ; 1 communauté de Sœurs de Charité, 15 Sœurs ; hôpital, écoles, 3 églises, 7 chapelles.

Les quelques catholiques du diocèse supprimé de Milo font partie désormais du diocèse de Santorin.

III. Le diocèse de Scio, rétabli en 1829, n'a pu se relever de ses ruines. L'évêque, Mgr Justiniani (1829-1875), avait beaucoup travaillé pour reconstruire la cathédrale ; il avait appelé les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et ouvert un collège pour les jeunes gens. Le tremblement de terre de 1850 a renversé de nouveau tous les établissements de ce malheureux diocèse.

Il y a, dans le diocèse : 1 évêque, 1 chapitre de 6 chanoines, 1 couvent de Capucins, 1 maison de Sœurs de Saint-Joseph, école et dispensaire, 3 églises seulement.

L'île de Samos fait partie désormais du diocèse de Scio. Les quelques catholiques qui y résident sont administrés par les prêtres du séminaire des Missions Africaines de Lyon, 1 chapelle, 2 prêtres, 2 frères.

IV. Le diocèse de Syra est le plus florissant des diocèses de l'Archipel. Il compte : 1 évêque et 25 prêtres séculiers indigènes.

Communautés d'hommes : 1^o 1 couvent de Capucins, 1 prêtre, 1 frère ; 2^o résidence de Jésuites, 4 prêtres, 3 frères.

Communautés de femmes : 1^o Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 7 religieuses ; 2^o Sœurs de Charité, 4 religieuses.

5 églises et 60 chapelles ; 1 séminaire, 14 élèves ; 6 écoles : 2 pour les garçons, 200 élèves ; 4 écoles de filles, 300 élèves.

V. Le diocèse réuni de Tine et Mycone a : 1 évêque, 26 prêtres, dont 22 indigènes.

Communautés d'hommes : Mineurs Réformés, 1 prêtre, 2 frères ; 2^o Jésuites, 3 prêtres, 4 frères coadjuteurs.

Communautés de femmes : 1^o Ursulines, 64 Sœurs, dont 40 indigènes ; 2^o Tertiaires de Saint-François, 25 Sœurs

25 chrétiens, 26 églises et 40 chapelles ;

1 séminaire, 5 élèves ; 6 écoles de garçons, 200 élèves ; 2 écoles de filles, 120 élèves ; 1 pensionnat tenu par les Ursulines, 56 élèves ; 1 orphelinat, 50 enfants.

Depuis la ruine du diocèse d'Andros (1824), l'évêque de Tine et Mycone est administrateur de ce siège.

Statistique comparée des évêchés de l'Archipel.

	En 1800	1850	1890
Archev. de Naxos. . .	?	300	350 cath.
Evêchés : Santorin. . .	?	600	500 »
Scio. . .	15,000	400	300 »
Syra. . .	10,000	4,500	7,000 »
Tine et Mycone. . .	?	6,000	5,000 »
Total :	25,000	11,800	13,150 cath.

✠ XIII. — DIOCÈSE DE CANDIE. ✠

Depuis l'année 1669 jusqu'à 1874, le siège épiscopal de Candie demeura vacant, et l'île fut administrée par les RR. PP. Capucins de la préfecture apostolique de l'Archipel. A cette époque, Pie IX se décida à relever l'ancien siège de Saint-Tite et Mgr Cannova, Capucin, en fut le premier titulaire. Le diocèse de Candie est suffragant de l'archevêché de Smyrne (Asie-Mineure).

Il y a dans le diocèse : 1 administrateur apostolique, 5 prêtres et 4 frères, de l'Ordre des Capucins.

Communauté de femmes : Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, 5 Sœurs.

3 paroisses et 1 mission, 3 églises et 2 chapelles, 600 catholiques sur 360,000 habitants ; 5 écoles, 85 enfants, 1 orphelinat, 1 dispensaire.

Statistique comparée du diocèse de Candie.

	En 1800	1850	1890
Déleg. apost. 250 cath.		300	Evêché 600 cath.

Après avoir étudié en détail chacun des groupes catholiques de la Péninsule des Balkans, nous allons reprendre tous ces chiffres pour avoir l'ensemble.

Statistique comparée des Missions de la Péninsule des Balkans.

	En 1800	1850	1890
I. Vic. patr. de Constantinopl.	10,000	21,500	85,000 c.
II. V. ap. de Sophia et Philipp.	10,000	22,000	85,000 »

III. Archidioc. de Durazzo-Ep.	4,500	6,800	11,278 »
IV. Diocèses d'Albanie. . . .	45,000	61,000	95,154 »
V. Arch. d'Antivari-Monténég.	2,000	3,500	5,221 »
VI. Diocèses de Serbie. . . .	6,000	8,000	20,000 »
VII. Dioc. de Bosn. et d'Herzég.	85,000	130,000	265,788 »
VIII. Dioc. de Nicopolis-Bulgar.	300	2,000	12,000 »
IX. Dioc. de Roumanie. . . .	46,500	68,000	108,594 »
X. Dioc. des îles Ioniennes . .	10,000	9,200	5,000 »
XI. Archidioc. d'Athènes-Grèce.	1,200	2,300	18,000 »
XII Dioc. de l'Archipel. . . .	40,000	11,800	13,150 »
XIII. Diocèse de Candie. . . .	250	300	600 »
Total :	250,750	324,400	639,785 c.

En quatre-vingt-dix ans, la population catholique a plus que doublé ; le résultat, sans être extraordinaire, ne laisse pas d'être consolant.

Mais le résultat le plus sérieux, c'est le développement des cadres de l'épiscopat. En moins d'un siècle, l'Eglise romaine a rétabli la hiérarchie dans la Bosnie, l'Herzégovine et la Roumanie ; elle a créé les trois sièges archiepiscopaux de Séradjewo, de Bucharest et de Scutari, rétabli les sièges épiscopaux de Banjaluka, de Trébigne, de Mostar, de Jassy et de Candie, érigé pour les Bulgares unis les deux vicariats apostoliques de Thrace et de Macédoine. En même temps, les Ordres religieux se sont multipliés dans tout le pays ; les églises, les écoles se sont élevées de toutes parts. A l'heure actuelle, le catholicisme, malgré l'exiguité de ses ressources, est en état de lutter contre l'or de l'Angleterre protestante et l'influence de la Russie.

Le seul danger sérieux, c'est de voir le colosse moscovite s'emparer de Constantinople, but suprême de ses convoitises en Europe. Ce serait l'anéantissement de toutes ces petites nationalités de la Péninsule des Balkans, un coup mortel porté à l'influence occidentale par la résurrection de l'empire de Byzance, et l'écrasement du catholicisme au profit du schisme oriental. Beaucoup de bons esprits, Donoso Cortès en particulier, ont cru voir dans la Russie le châtiment de l'Europe apostate et révolutionnaire. Napoléon I^{er} pensait de même : « Avant un siècle, a-t-il dit, l'Europe sera républicaine ou cosaque. » La prophétie paraît en train de se vérifier.

Puisse la divine Providence écarter de son Eglise ces sombres éventualités ; puissent les intrigues et les iniquités de la politique humaine ne pas venir arrêter la régénération catholique de l'Orient ; ou bien, si ces tristes prévisions doivent se réaliser un jour, bientôt peut-être, que DIEU donne aux prêtres et aux fidèles le courage et l'héroïsme des martyrs du passé ! Ils en auront besoin.



Chapitre Huitième.

L'ÉGLISE ROMAINE

ET LES ÉGLISES DU RIT-UNI, 1800-1890.



NOUS allons nous occuper maintenant des différentes Églises du Rit-Uni, particulièrement de celles qui sont répandues dans l'Asie-Mineure.

Une observation préalable, sans laquelle on ne comprendrait rien à la hiérarchie de ces Églises, c'est que la juridiction des patriarches et des évêques de l'Orient n'est pas territoriale, mais personnelle, et s'exerce uniquement sur les fidèles de chaque rit. Cela explique comment on trouve, dans la même ville, plusieurs évêques catholiques ; ainsi dans la ville d'Alep, par exemple, on rencontre un Vicaire Apostolique pour les Latins, un Archevêque Grec-melchite, un Evêque Maronite, un Archevêque Syriaque : total, quatre évêques catholiques dans une seule ville, sans compter un nombre au moins égal d'évêques schismatiques. Il en est de même dans toutes les villes importantes de l'Orient.

Il y a, en ce moment, dans l'Église catholique, sept rits unis : 1^o le rit Grec, qui se subdivise lui-même en cinq groupes : Grecs purs, Ruthènes, Roumènes et Bulgares, en Europe ; Grecs melchites, en Asie ; 2^o le rit Arménien, dans l'Europe et l'Asie-Mineure ; 3^o le rit Maronite, dans le Liban et la Syrie ; 4^o le rit Syriaque, en Syrie et dans la Mésopotamie ; 5^o le rit Chaldéen, dans la Mésopotamie, le Kurdistan, la Perse et aux Indes ; 6^o le rit Copte, en Egypte ; 7^o le rit Abyssin, en Abyssinie.

Avant d'entrer dans l'histoire des rits de la Turquie d'Asie, il faut dire un mot de l'organisation et de la hiérarchie de l'Église latine en ce pays.

I. — RIT LATIN.

L'EXISTENCE des Églises de rit latin, en Asie-Mineure, remonte aux croisades. En présence de l'obstination schismatique du *clergé oriental*, les souverains pontifes instituèrent les patriarchats latins de Jérusalem, d'Antioche,

d'Alexandrie et de Constantinople. Dans chaque patriarchat, des sièges épiscopaux latins furent érigés, selon les besoins de la population franque. Mais avec la chute du royaume de Jérusalem, la hiérarchie latine disparut à peu près de l'Orient. Les titres patriarchaux devinrent de simples titres honorifiques, conférés habituellement à des prélats de la Cour pontificale, avec la charge de représenter auprès du Pape, dans les grandes cérémonies, les antiques sièges de l'Orient, mais sans aucune juridiction dans le pays.

Au commencement du XIX^e siècle, la hiérarchie latine, en Orient, était représentée par trois prélats.

1^o Le Vicaire apostolique d'Alep. Ce vicariat, érigé en 1752, comprenait la Syrie, la Palestine, l'Asie-Mineure, Chypre, l'Arabie et l'Egypte. Le titulaire était en même temps délégué apostolique auprès des divers rits unis existant dans ces régions.

2^o L'évêque de Babylone, siège érigé en 1638, avec délégation apostolique dans la Mésopotamie, l'Arménie, le Kurdistan et la Perse.

3^o Le Révérendissime Père Custode des Franciscains de Terre-Sainte, qui avait juridiction sur tous les Latins résidant dans les Lieux saints.

Au cours du XIX^e siècle, plusieurs démembrements successifs furent opérés dans le vicariat d'Alep et l'évêché de Babylone.

En 1818, le siège archiepiscopal de Smyrne fut rétabli, et le titulaire fut chargé, en outre, du vicariat apostolique de l'Asie-Mineure.

En 1838, l'Arabie et l'Egypte furent enlevées au vicariat d'Alep.

En 1848, Pie IX lui enleva encore la Palestine et l'île de Chypre, pour en former le Patriarcat latin de Jérusalem.

Quant au siège de Babylone, il fut érigé en 1844 en archevêché et transféré à Bagdad. — Trois préfectures apostoliques, celles des Carmes de Bagdad, des Capucins de Mardin, et des Dominicains de Mossoul, furent érigées successivement dans l'archidiocèse de Bagdad.

En 1841, la mission de Perse fut confiée aux

Lazaristes, et, en 1874, le Saint-Siège créa pour ce pays une délégation apostolique, distincte de celle de la Mésopotamie.

En 1844, la préfecture apostolique des Capucins de la Mer Noire fut créée et rattachée au Vicariat patriarcal de Constantinople.

En 1840, l'Arabie fut érigée en préfecture apostolique, puis élevée en 1888 à la dignité de Vicariat.

Enfin en 1881, Léon XIII confia aux Jésuites la mission d'Arménie. En sorte qu'en 1890 la hiérarchie latine est représentée dans le Levant

par six prélats et plusieurs chefs de mission, à savoir :

- 1^o Le patriarche latin de Jérusalem ;
- 2^o L'archevêque de Smyrne, vicaire apostolique de l'Asie-Mineure ;
- 3^o Le vicaire apostolique d'Alep, délégué apostolique pour la Syrie ;
- 4^o L'archevêque de Bagdad, délégué apostolique de la Mésopotamie et du Kurdistan ;
- 5^o Le R. P. Supérieur des Dominicains de Mossoul ;
- 6^o Mgr le délégué apostolique de la Perse ;



ALEP (COTÉ OUEST) — D'après une photographie communiquée par le R. P. MAZOWER, de la Compagnie de Jésus.

7^o Le R. P. Préfet des Capucins de Mardin ;

8^o Le R. P. Supérieur de la mission d'Arménie, Jésuites ;

9^o Mgr le vicaire apostolique d'Arabie.

Il faut dire un mot de chacun de ces groupes :

I. — PATRIARCAT LATIN DE JÉRUSALEM.

C'est seulement en 1848 que fut rétabli le Patriarcat latin de Jérusalem. Depuis la seconde moitié du XIV^e siècle, les religieux franciscains étaient chargés exclusivement, sous la direction

du Révérendissime P. Custode, de desservir les Lieux Saints. Quand le nouveau patriarche, Mgr Valerga, arriva à Jérusalem, il ne trouva que 2 prêtres séculiers : un à Bethléem et un à Chypre. En présence d'une pareille pénurie d'ouvriers apostoliques, le prélat fit un appel pressant à l'Europe catholique. Bientôt lui arrivèrent de tous côtés des missionnaires. La plupart des Ordres religieux d'hommes et de femmes tinrent à honneur d'envoyer des représentants au Saint-Sépulcre. Sous l'active direction de Mgr Valerga et de son pieux successeur, Mgr Bracco, des

églises, des chapelles s'élevèrent par tout le pays, et le nombre des catholiques augmenta rapidement.

En 1800, il y avait dans la Palestine environ 3.000 Lat.
En 1848, Mgr Valerga en trouva 4.200 »
En 1890, ils sont. 13.620 »

Il y a, de plus, dans le patriarcat, 5.500 Grecs melchites, qui relèvent de l'évêque grec de Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre), et 5.500 Maronites, dont les uns relèvent de l'évêque de Tyr, et les autres de l'évêque de Chypre, ce qui porte la population catholique totale de la Palestine à environ 25.000 âmes.

Hélas ! qu'est-ce que ce petit troupeau auprès de la population dissidente : 150.000 grecs schismatiques, quelques centaines de protestants, 400.000 musulmans et 300.000 juifs ? Total, plus de 850.000 dissidents dans la Terre sainte !

Le clergé du Patriarcat se compose de : 1 patriarche, 44 prêtres séculiers, 18 européens et 26 indigènes, 90 religieux franciscains et 10 carmes, en tout 144 prêtres.

Communautés religieuses d'hommes : 1^o Franciscains de l'Observance ; 5 couvents, 81 prêtres, 114 frères. Total, 195 religieux ;

2^o Carmes : 1 couvent au Mont-Carmel et 1 hospice à Caïffa, 10 prêtres et 10 frères ;

3^o Dominicains : 1 maison à Jérusalem, 4 prêtres, 4 frères convers ;

4^o Augustins de l'Assomption : 1 hospice à Jérusalem pour les pèlerins, 3 religieux ;

5^o Missionnaires de Bétharam : 1 maison à Bethléem, 3 religieux ;

6^o Les prêtres de Sion : 1 orphelinat industriel près de Jérusalem, maison fondée par le P. Ratisbonne ;

7^o Les missionnaires d'Alger : 1 résidence à Ste-Anne de Jérusalem ; séminaire pour le rit grec ;

8^o 1 monastère de trappistes, à Amoa, à égale distance entre Jaffa et Jérusalem : 18 religieux ;

9^o Les Frères des Écoles chrétiennes : 3 maisons, Jérusalem, Jaffa et Caïffa ;

10^o Les Frères de la Sainte-Famille : 2 maisons, à Bethléem et à Béit-gémal ;

11^o Les Frères de Saint-Jean-de-Dieu : 1 maison à Nazareth.

Communautés de femmes : 1^o Les Carmélites : 2 monastères au mont des Oliviers (chapelle du Pater) et à Bethléem, 30 Sœurs ;

2^o Les Clarisses : 2 maisons, Jérusalem et Nazareth, 19 Sœurs ;

3^o Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition : 9 maisons, 86 Sœurs ;

4^o Les Dames de Nazareth : 4 maisons, Nazareth, Caïffa, Acre et Schéfamar, 34 Sœurs ;

5^o Les religieuses de Notre-Dame de Sion : 2 maisons, 39 Sœurs ;

6^o Les Tertiaires de Saint-François : 1 maison à Jérusalem, 6 Sœurs ;

7^o Les Sœurs de Charité de Saint-Vincent-

de-Paul : 2 maisons, à Jérusalem et à Bethléem, 14 Sœurs ;

8^o Les Sœurs allemandes de Saint-Charles : 1 maison à Jérusalem, 8 Sœurs ;

9^o Les Sœurs franciscaines italiennes ;

10^o Les Sœurs de Marie-Réparatrice, 1 maison, 9 Sœurs ;

11^o Les Sœurs Arabes du Saint-Rosaire ont 1 noviciat à Jérusalem et font l'école dans les villages : 9 maisons, 23 Sœurs.

Le développement des œuvres suit naturellement celui du personnel.

Œuvres d'éducation : 1 séminaire patriarcal, 25 élèves ; plusieurs pensionnats ; 34 écoles de garçons avec 1.890 élèves, 30 écoles de filles avec 2.304 élèves.



MGR VALERGA, patriarche de Jérusalem.

Orphelinat de garçons à Bethléem, 100 enfants. École agricole à Bethgéal, 63 enfants.

Orphelinat industriel du P. Ratisbonne, 57 enfants. École professionnelle des PP. Franciscains à Jérusalem, 39 enfants. Au total, 259 garçons dans ces 4 maisons de charité.

Six orphelinats de filles : Sœurs de Notre-Dame de Sion à Jérusalem, 80 enfants, à Ain-Harem, 55 enfants. Sœurs de Saint-Joseph à Jérusalem, 40 enfants. Sœurs de Notre-Dame de Nazareth, 28 enfants. Tertiaires de Saint-François, 35 enfants à Jérusalem, et 20 à Joppé. Au total, 258 filles.

Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul tiennent un dispensaire dans la Ville sainte, et visitent les pauvres à domicile.

Il y a, dans le patriarcat de Jérusalem, 29 stations de missionnaires, et 3 dans l'île de Chypre.

Outre l'église du Saint-Sépulcre, qui appartient, en fait sinon en droit, à toutes les communions chrétiennes, il y a, dans le patriarcat, 1 église patriarcale, élevée par les soins pieux de NN. SS. Valerga et Bracco, plus, en Palestine, 25 églises et 32 chapelles, et dans l'île de Chypre, 2 églises et 3 chapelles.

Statistique comparée du Patriarcat de Jérusalem.

En 1800	1850	1890
3.000	4.400	13.620 Latins.



MGR BRACCO patriarche latin de Jérusalem.

*
* *

Un mot maintenant sur la question des Lieux Saints, si malheureusement embrouillée par les convoitises de la Russie et les intrigues des Grecs.

Il est certain qu'en droit, tous les Lieux Saints de la Palestine appartiennent aux Latins, qui ont arraché ces augustes sanctuaires aux profanations des musulmans, au prix du sang le plus pur de l'Occident. Les Grecs n'ont joué d'autre

rôle aux Croisades que de les faire avorter, en vendant aux infidèles le sang de leurs frères d'Occident. Quant à la Russie, elle n'est pas intervenue aux Croisades pour une raison très simple : elle n'existait pas encore.

Aussi, à la chute du royaume latin de Jérusalem, c'est avec le roi de France, et non avec l'empereur de Byzance, que les vainqueurs traitèrent de la reddition des Saints Lieux. La France catholique fut, jusqu'à ces derniers temps, la protectrice officielle du Saint-Sépulcre et de tous les sanctuaires de la Palestine. Elle y installa les religieux franciscains, qui s'en firent les gardiens, au prix de bien des avanies et de nombreux martyrs. Les Grecs, à ces heures troublées où il fallait souvent exposer sa vie pour la défense des sanctuaires, se gardèrent bien de nous en disputer la possession. Leurs prétentions ne se révélèrent que plus tard, quand le danger fut passé.

C'est seulement au cours du XVII^e siècle qu'ils essayèrent de nous disputer les sanctuaires de la Palestine. Ils commencèrent par le tombeau de la Vierge, et, pour amener les Turcs contre les Latins, ils ne reculèrent pas devant la calomnie. Eux qui célèbrent comme nous la fête de l'Assomption de Marie au Ciel, ne rougirent pas de dire que les religieux francs avaient dérobé le corps de la Mère de DIEU, et l'avaient vendu au Pape pour une grosse somme d'argent. Après une enquête sévère, le gouvernement turc reconnut la fourberie des Grecs et l'innocence des Latins.

Sur l'ordre de Louis XIV, notre ambassadeur à Constantinople en profita pour faire reconnaître le droit exclusif des Latins à la possession des sanctuaires. Le firman de 1673 était ainsi conçu : « Les religieux francs qui sont établis au dedans et au dehors de Jérusalem, ne seront point molestés pour les lieux de pèlerinage qui sont entre leurs mains, et qui y resteront, sans qu'ils puissent jamais être inquiétés dans leur possession. »

En 1740, les Grecs ayant recommencé leurs intrigues, il y eut un nouveau firman pour confirmer le droit exclusif des Latins, cette fois, avec la garantie du Sultan : « Nous nous engageons, nous Sultan, sous notre serment le plus sacré et le plus inviolable, soit pour nos augustes successeurs, nos suprêmes vizirs, nos honorés pachas et généralement tous nos ministres, que jamais il ne sera permis rien de contraire aux présentes stipulations. »

Le droit exclusif des Latins sur tous les sanctuaires de la Terre Sainte est donc diplomatiquement incontestable. Malheureusement, avec la malice des Grecs et la versatilité des Turcs, on n'est jamais sûr de rien.

Le 2 avril 1757, veille du dimanche des Rameaux, les nombreux pèlerins grecs, à l'instigation des moines schismatiques, renversent le magnifique autel que les religieux latins avaient

élevé, selon la coutume, devant le Saint-Sépulcre, brisent les chandeliers, volent les lampes d'or et d'argent, dons de la piété des rois catholiques, et s'emparent violemment de l'église pour y célébrer leur culte. Le pacha de Jérusalem, que les schismatiques avaient gorgé d'or, leur donna raison, contre la foi des traités.

A Constantinople, le grand vizir Raghib-Pacha, homme vénal, avait touché, lui aussi, des sommes considérables. Non content d'étouffer l'affaire, il accorda aux Grecs un firman qui les mit en possession du Saint-Sépulcre, du tombeau de la Vierge, de la grotte de la Nativité et de la grande église de Bethléem.

Aux réclamations de l'ambassadeur de France, il répondit insolemment : « Ces lieux appartiennent au Sultan, mon maître, qui les donne à qui il lui plaît. Il se peut qu'ils aient toujours été aux mains des Latins francs, mais aujourd'hui Sa Majesté veut qu'ils soient aux Grecs. » La France de Louis XV accepta l'affront, elle n'était plus digne de monter la garde au tombeau du CHRIST; M^{me} de Pompadour avait d'autres préoccupations.

En 1808, les Grecs incendièrent l'église du Saint-Sépulcre, bâtie en 1120 par les Latins. Profitant de la détresse des religieux latins et de l'indifférence de l'Europe, occupée alors des guerres de l'Empire, ils reconstruisirent l'église à leurs frais, jetèrent au vent les cendres de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, détruisirent systématiquement tous les souvenirs des croisés, et s'emparèrent pour eux seuls de la grande nef et des principaux sanctuaires, ne laissant aux Latins que l'usage précaire des Lieux Saints. Plus d'une fois, on a vu les moines grecs chasser à coups de bâton les prêtres catholiques de l'autel où ils célébraient.

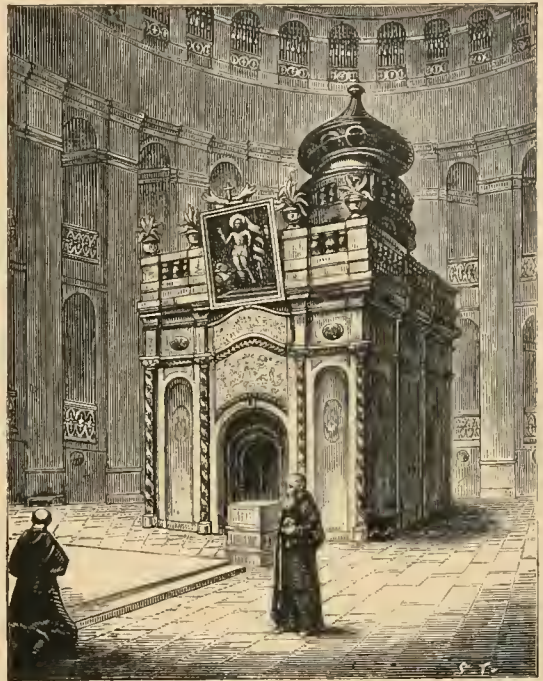
Lors du rétablissement du patriarcat latin de Jérusalem, Pie IX demanda, par l'entremise de la France, la restitution des sanctuaires volés. Le général Aupick, ministre plénipotentiaire de la République, homme énergique et droit, présenta en 1849, au grand vizir, un long rapport au sujet des Lieux Saints. La Porte reconnut immédiatement que les anciens firmans étaient toujours en vigueur. Le droit des Latins était confirmé. Il ne restait plus qu'à constater quels étaient, en 1673, les sanctuaires possédés par eux.

C'est alors que la Russie intervint. L'empereur Nicolas, se portant comme protecteur des Grecs orthodoxes, écrivit de sa main au Sultan, pour demander le maintien du *statu quo* à Jérusalem. La guerre de Crimée était à l'horizon. On sait le reste : les prétentions des Russes allèrent en s'accroissant, la guerre finit par éclater, et Nicolas fut battu.

Au lendemain de la paix de 1856, la France était maîtresse à Jérusalem. Rien de plus facile, à ce moment, que d'exiger l'exécution du firman et la restitution des sanctuaires. Mais le libéral et chimérique Napoléon III avait d'autres visées.

Il rêvait déjà d'affranchir l'Italie, c'est-à-dire de détrôner moralement le Pape. La question des Saints Lieux fut abandonnée.

En 1866, il fallut refaire la coupole du Saint-Sépulcre. Le Pape, pour affirmer les droits des catholiques, offrit de la reconstruire à ses frais. Mais l'empereur refusa l'offre du pontife, et s'entendit avec le Czar pour refaire la coupole à frais communs. C'était abandonner les droits séculaires de la France et reconnaître au schisme un droit égal au nôtre sur les sanctuaires de la Palestine. La Convention elle-même s'était montrée mieux inspirée. En 1794, Robespierre avait écrit à notre ambassadeur à Constantinople de faire



CHAPELLE DU SAINT-SÉPULCRE

respecter les droits exclusifs de la France sur les Saints Lieux.

2. — ARCHEVÊCHÉ DE SMYRNE ET VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'ASIE-MINEURE.

Le siège archiépiscopal de Smyrne fut rétabli par Pie VII en 1818. Le titulaire fut chargé, en outre, d'administrer le vicariat apostolique de l'Asie-Mineure. A cette époque, l'archidiocèse et le vicariat réunis comptaient environ 4.400 catholiques, sous la direction des RR. PP. Capucins, Franciscains, Dominicains et Lazaristes.

En 1840, l'archidiocèse et le vicariat comptaient : 1 archevêque, 20 missionnaires appartenant aux divers Ordres religieux susnommés, 20 prêtres séculiers, 5 églises, 4 chapelles, 1 collège de Lazaristes.

En 1890, l'archidiocèse seul compte :

Personnel : 1 archevêque, 56 prêtres dont 17 séculiers et 39 réguliers.

Communautés religieuses d'hommes : 1^o Franciscains, 11 prêtres ; 2^o Capucins, 6 prêtres, noviciat international, 20 novices ; 3^o Dominicains, 2 prêtres ; 4^o Lazaristes, 11 prêtres ; 5^o religieux arméniens méchitaristes, 8 prêtres ; 6^o religieux maronites, 1 prêtre ; 7^o Frères des Ecoles chrétiennes.

Communautés de femmes : 1^o Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; 2^o Dames de Sion.

Œuvres : 2 collèges de jeunes gens : 1^o Lazaristes, 87 élèves ; 2^o Frères des Ecoles chrétiennes, 155 élèves. 2 pensionnats de filles : 1^o Dames de Sion ; 2^o Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 90 élèves, écoles paroissiales.

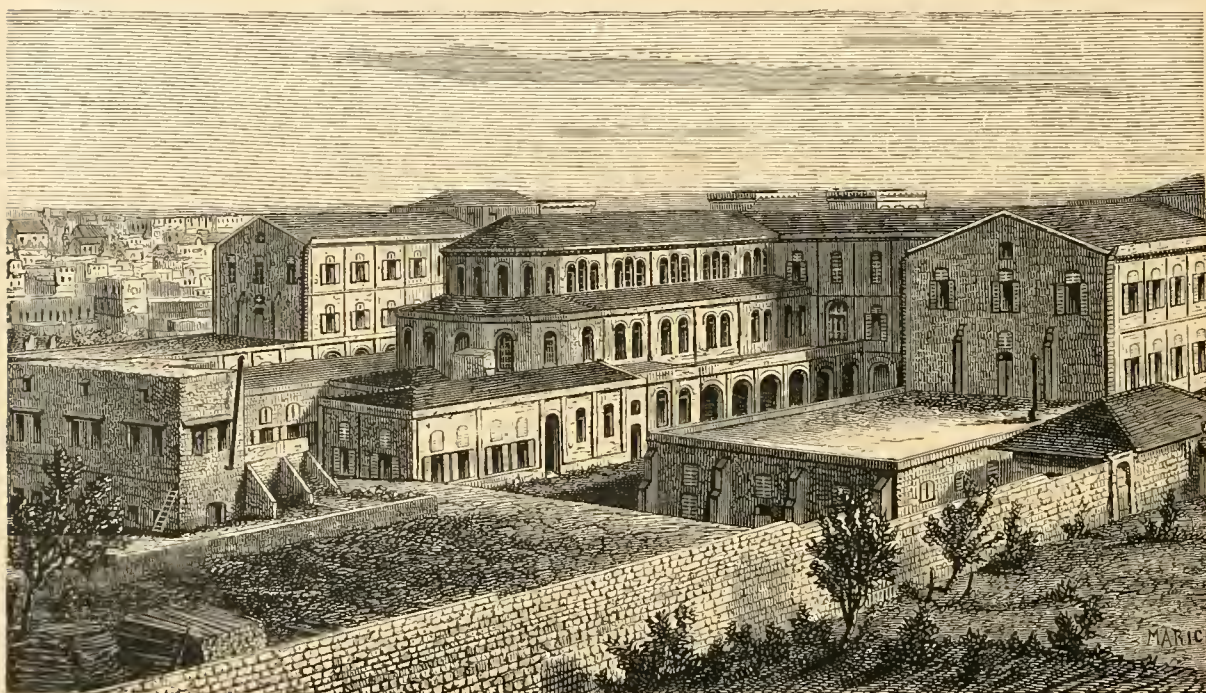
Il y a dans le vicariat apostolique de l'Asie-Mineure une douzaine de stations avec 10 églises ou chapelles, des écoles et orphelinats tenus par les Sœurs de Saint-Vincent de-Paul.

Il y a, dans l'archidiocèse et le vicariat réunis, 16.300 catholiques, dont 15,500 Latins. Les 800 autres appartiennent aux rites arménien et maronite. Il y a dans la province environ 2.000.000 d'habitants.

Statistique comparée du diocèse de Smyrne.

En 1800	1850	1890
3 000	11.000	arch : 14.000 Latins. Vic : 1.500 Latins.
Tot. : 3.000	11.000	» 15.500 Latins.

L'antique métropole d'Éphèse, dans la pro-



UNIVERSITE SAINT-JOSEPH A BEYROUTH, d'après une photographie.

vince de Smyrne, n'est plus qu'un amas de décombres ; de temps en temps, les catholiques de Smyrne s'y rendent en pèlerinage, pour vénérer les souvenirs de la Vierge Marie et de l'apôtre bien-aimé.

3. — VICARIAT APOSTOLIQUE D'ALEP.

Le vicariat apostolique d'Alep, détaché en 1762 du vicariat patriarcal de Constantinople, embrassait d'abord l'Asie-Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, Chypre et l'Égypte. Des démembrements successifs, opérés au cours de ce siècle, l'ont restreint à la Syrie. Il s'étend

actuellement du golfe d'Adulia à Saint-Jean-d'Acre. Au sud, il est borné par le patriarcat de Jérusalem ; à l'est, par l'Euphrate ; au nord, par la chaîne du Taurus, et à l'ouest, par la Méditerranée.

Les villes principales du vicariat sont : Beyrouth (l'ancienne Bérythe), Alep, Damas et Antioche. Le nombre actuel des catholiques latins y est de 4.400, répandus dans une trentaine de stations. Il y a de plus, dans le vicariat, 344.500 chrétiens appartenant aux rites orientaux unis : maronites, arméniens, grecs et syriens. Il y a dans le vicariat d'Alep, 182.000 schismatiques, 7.000 protestants, 1.572.000 musulmans,

220.000 païens (Druses) et 12.000 juifs. Au total, 1.993.000 dissidents.

Il n'y a pas encore de clergé séculier latin dans le vicariat. Les paroisses latines sont desservies par les différentes familles religieuses dont les noms suivent :

Communautés d'hommes :

1^o Franciscains de l'Observance (depuis le temps de saint François d'Assise) : 13 couvents, 51 religieux.

2^o Capucins (1627), 3 paroisses et 6 couvents, 112 religieux.

3^o Carmes (1658), 1 paroisse et 4 couvents, 19 religieux dont le supérieur a la dignité de préfet apostolique.

Œuvres d'éducation : Un grand et un petit séminaire à Beyrouth, sous la direction des RR. PP. Jésuites : 60 élèves. L'Université de Beyrouth, sous la direction des mêmes Pères avec une école de médecine, 521 élèves. Outre leur Université, les Jésuites ont à Beyrouth une imprimerie et font paraître un journal hebdomadaire, pour répondre aux calomnies de la presse maçonnique et protestante.

Il y a, de plus, dans le vicariat d'Alep, 4 grands collèges pour les jeunes gens : à Alep, Franciscains, 200 élèves ; à Antoura, Lazaristes, 250 élèves ; à Damas, Lazaristes, 340 élèves ; à Salima, Capucins, 80 élèves. Total : 870 élèves dans les collèges catholiques.

Neuf maisons d'éducation supérieure pour les jeunes filles : à Alep, Sœurs de Saint-Joseph, 38 élèves ; à Beyrouth, Sœurs de Saint-Joseph, 57 élèves ; Dames de Nazareth, Sœurs Trinitaires, Sœurs de Charité, 1.202 élèves ; à Damas, Sœurs de Charité, 75 élèves ; à Tripoli, Sœurs de Charité, 95 élèves ; à S don, Sœurs de Saint-Joseph, 38 élèves. Au total, 1.495 élèves. Il y a, en outre, 351 écoles primaires, 267 pour les garçons, 8.270 élèves, 84 pour les filles. Total : 8.580.

Cela fait, au total, tout près de 20.000 enfants qui reçoivent l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur dans les écoles catholiques.

Œuvres de charité : 1 orphelinat et 3 crèches, 125 garçons.

8 orphelinats et 1 crèche, 535 filles.

4 hôpitaux, plusieurs pharmacies et dispensaires.

Telles sont les principales œuvres du vicariat apostolique d'Alep.

Quelque riche qu'en soit le développement, ces œuvres suffisent à peine à lutter contre l'influence maçonnique et protestante. Depuis vingt ans surtout, ce malheureux pays est travaillé par

4^o Jésuites (1831), 126 religieux.

5^o Lazaristes (1784), 6 maisons, 46 religieux.

6^o Trappistes, 1 maison, 17 religieux.

7^o Frères des Écoles chrétiennes, 1 maison, 5 Frères.

8^o Frères Xavériens (indigènes), une vingtaine d'écoles paroissiales.

Communautés de femmes :

1^o Sœurs de Saint-Vincent de Paul (1846), 8 maisons, 150 Sœurs.

2^o Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition (1846), 8 maisons, 54 sœurs.

3^o Dames de Nazareth, 1 maison, 50 religieuses.

4^o Sœurs Trinitaires, 1 maison, 7 Sœurs.

5^o Sœurs Mariamettes indigènes, 14 écoles de paroisse, 80 Sœurs.



MGR ALTMAYER, ARCHEVÊQUE DE BAGDAD.

les sectes. L'Angleterre, qui s'est installée à Chypre comme dans un poste avancé, inonde le Liban d'une multitude de ministres, de prédicants et de maîtres d'écoles.

Richement entretenus par l'or des Sociétés bibliques, appuyés par l'influence politique du gouvernement anglais, les missionnaires anglais font chaque jour des progrès redoutables. Il s'agit beaucoup moins d'amener les populations orientales au protestantisme, dont la sécheresse glaciale leur fait horreur, que de les détourner de Rome et de faire échec à l'influence séculaire de la France.

C'est, cependant, à cette heure décisive pour l'avenir de l'Orient que la France expulse les religieux, qui seuls la font connaître et aimer dans ce pays, tarit par ses lois militaires la source de l'apostolat, diminue ou supprime les modestes subventions qu'elle accordait aux écoles d'Orient. C'est le triomphe de la déraison et de l'esprit sectaire.

Statistique comparée du vicariat apostolique d'Alep.

En 1800	1850	1890
500	1.200	4.400 Latins.

Le vicaire apostolique d'Alep est en même temps délégué apostolique auprès des différents rites unis de la Syrie.

4. — ARCHEVÊCHÉ DE BAGDAD (ancien évêché de Babylone).

Le diocèse de Babylone fut érigé en 1638, à la demande d'une pieuse dame de Paris, madame Ricouart, qui offrit 60.000 livres, somme considérable à l'époque, pour fonder un évêché d'Orient.

Le premier titulaire fut le R. P. Bernard de Sainte-Thérèse, Carme déchaussé. Depuis ce temps, la mission fut toujours administrée par les Carmes, qui y ont une préfecture apostolique.

La ville de Babylone n'étant plus, selon les prophéties d'Isaïe, qu'une ruine habitée seulement par les chacals et les bêtes du désert, le nouveau prélat voulut s'établir à Bagdad, la ville principale de son diocèse. Mais les Turcs ne le lui ayant pas permis, il fixa sa résidence à Ispahan (Perse), où ses successeurs demeurèrent jusqu'au milieu du dernier siècle.

La Révolution française interrompit la succession des évêques de Babylone. Le siège demeura vacant jusqu'en 1820, où Mgr Couperie y fut envoyé, avec le titre de consul du roi très chrétien.

Ce prélat, plein de zèle, mourut en 1831, en soignant les pestiférés.

À cette époque, l'évêque de Babylone était, en même temps, administrateur de l'évêché latin d'Ispahan, et délégué du Saint-Siège auprès des rites orientaux dans la Mésopotamie, le Kurdistan et la Perse.

Cette délégation apostolique subit successivement plusieurs démembrements, au cours du XIX^e siècle.

En 1841, le Saint-Siège rétablit la mission de Mossoul, qui fut confiée, en 1856, aux Dominicains français.

La même année, la mission de Perse fut donnée aux Lazaristes, et en 1874, Pie IX créa une délégation apostolique spéciale pour la Perse.

En 1844, l'évêché de Babylone fut érigé définitivement en archevêché et transféré à Bagdad. L'archidiocèse se trouva ainsi réduit à des limites assez restreintes. Les villes principales sont Bagdad, Bassora et Amara. En 1890, la popula-

tion catholique de l'archidiocèse de Bagdad était d'environ huit mille âmes, sur lesquelles trois cents seulement sont de rit latin; les autres appartiennent aux rites syriaque, chaldéen, grec et arménien.

La population totale de l'archidiocèse est de 90 000 âmes.

Il y a, dans le diocèse, 2 églises pour les latins à Bagdad et à Bassora, plus 1 chapelle à Amara. Ces 3 paroisses sont desservies par les Carmes, qui sont au nombre de 6 religieux. Les Sœurs de la Présentation, au nombre de 9, prennent part aux travaux des missionnaires.

Les Carmes ont à Bagdad un beau collège, dont un voyageur laïque, M. de Ryvoire, faisait dernièrement l'éloge.

Après avoir constaté les progrès matériels réalisés depuis trente ans, après avoir visité les classes, les cours de récréation, causé en français avec ces jeunes gens, dont la bonne tenue et l'air intelligent le frappèrent, le voyageur conclut en ces termes : « Non, on ne saurait trop le redire chez nous, trop proclamer ces luttes obscures d'un patriotisme qui ne se lasse jamais et auquel la France doit le meilleur de son prestige, de son influence, dans ces régions de l'Orient. »

Outre ce collège, il y a encore, dans l'archidiocèse, 4 écoles de garçons et 2 de filles. Total, 800 enfants, sans parler des écoles de rites unis.

Statistique comparée de l'archidiocèse de Bagdad.

En 1800	1850	1890
?	200	300 Latins.

5. — MISSION DE MOSSOUL (Dominicains).

La mission de Mossoul fut confiée en 1748 aux Dominicains, par Benoît XIV. Auparavant des Capucins avaient travaillé dans ce pays; mais la mission était abandonnée depuis longtemps, et quand les Dominicains arrivèrent à Mossoul, le nom de catholique était à peine connu dans ces contrées.

Les débuts de la mission furent pénibles. A cause du fanatisme des Turcs, les missionnaires, pour se faire tolérer, durent se présenter comme médecins. Ils commençaient à peine à s'établir, lorsque la Révolution française vint arrêter net le développement de leurs œuvres. Au commencement du siècle, il n'y avait plus à Mossoul qu'un Dominicain italien; il mourut en 1815, ne fut pas remplacé, et la mission dominicaine demeura abandonnée jusqu'en 1840.

À cette époque, la mission fut rétablie par Grégoire XVI; en 1856, Pie IX la remit aux Dominicains français. Le P. Besson, un des compagnons du P. Lacordaire, fut le premier missionnaire supérieur de la mission française.

Un peu auparavant (1832), la Propagande avait rétabli la délégation apostolique de la Mésopotamie, du Kurdistan et de la Petite Arménie.

Le centre de la mission est à Mossoul ; les Dominicains ont encore des postes à Mar-Iacoub, Zaku, Amédéah, Van et Bitlis (Mésopotamie, Kurdistan et Arménie Mineure).

Quand ils arrivèrent à Mossoul en 1841, ils ne trouvèrent que quelques catholiques à la foi douteuse et chancelante ; dans le Kurdistan, il n'y avait plus rien. Aujourd'hui, après cinquante ans d'apostolat, il n'y a plus de nestoriens (chaldéens hérétiques) à Mossoul. A quelques exceptions près, tous sont revenus à la foi du Concile d'Éphèse. Il y a 35.000 chaldéens catholiques dans la Mésopotamie et le Kurdistan, 15.000 syriens et environ 6.000 arméniens. La population totale des deux provinces est de 1.475.000 habitants, sur lesquels 58.000 catholiques de divers rits, 170.000 hérétiques et schismatiques, 8.000 protestants 130.000 musulmans, 18.000 yasidis (adorateurs du diable) et 5.000 juifs. Le nombre des catholiques latins de la mission de Mossoul ne dépasse pas 50.

Le rôle du missionnaire, dans la Mésopotamie, comme dans presque tout le Levant, n'est pas d'administrer directement les fidèles. Ces populations orientales sont, en général, trop attachées à leur rit pour accepter volontiers le ministère d'un prêtre latin.

Notre œuvre plus obscure, mais non moins méritoire, c'est de travailler au relèvement de ces Églises, en répandant à flots l'instruction parmi ces populations ignorantes et en faisant pénétrer l'esprit catholique dans ces intelligences inclinées par le schisme au particularisme. Ouvrir des séminaires pour la formation, dans chaque rit, d'un clergé national, vraiment pieux et zélé, fonder des collèges, des écoles pour arracher la jeunesse aux maîtres protestants, multiplier les œuvres de la charité catholique : hôpitaux, dispensaires, ouvroirs, patronages, orphelinats, afin de faire apprécier l'arbre catholique par ses fruits, voilà l'œuvre des missionnaires latins en ce pays, et c'est à cette œuvre que se dévouent les Dominicains de Mossoul, au nombre de 16, assistés par 12 Sœurs de la Présentation de Tours. L'œuvre principale des Dominicains à Mossoul, c'est le séminaire syro-chaldéen, pour les ecclésiastiques appartenant aux deux rits qui dominent dans le pays. Cet établissement compte 10 professeurs : 4 Dominicains, 3 prêtres orientaux et 3 maîtres laïques. Ils ont 40 élèves, 20 du rit chaldéen et 20 du rit syriaque.

Les Dominicains tiennent encore à Mossoul, annexé au séminaire, un grand collège qui compte, en ce moment, 137 élèves. Ils ont aussi un patronage de jeunes gens et une école du soir.

Une grande imprimerie polyglotte, qui peut éditer des ouvrages dans les cinq langues principales du pays : l'arabe, le turc, le persan, le chaldéen et le syriaque, rend d'immenses services en permettant de multiplier les bons livres parmi le clergé et les laïques instruits.

En dehors de Mossoul, les missionnaires ont encore sous leur direction 38 écoles primaires pour les garçons. A Mar-Iacoub, leur dispensaire distribue gratuitement des remèdes à tous les malades de la contrée.

Les Sœurs de la Présentation, arrivées dans la mission en 1873, ont ouvert à Mossoul un pensionnat de jeunes filles, 180 élèves, un orphelinat, une œuvre dominicale, un ouvroir, une salle d'asile.

Elles desservent aussi le bel hôpital français, fondé en 1874 par la mère du baron Lejeune, en souvenir de son fils, mort à Mossoul sous l'empire. Le dispensaire annexé à l'hôpital distribue chaque année des remèdes gratuits à plus de trente mille malades et fait bénir dans toute la contrée le nom français et la charité catholique.

Enfin, elles dirigent ou surveillent dans la mission 9 écoles de filles.

La ville de Mossoul est la résidence habituelle du délégué apostolique, du supérieur de la mission dominicaine, du patriarche des Chaldéens et d'un archevêque syrien.

Outre la belle église latine, ouverte à Mossoul en 1872, les Dominicains ont dans la mission 7 chapelles, où les offices sont célébrés selon le rit latin.

Statistique comparée de la mission de Mossoul.

En 1800	1850	1890
?	?	50 Latins.

6. — MISSION DE PERSE (Lazaristes).

C'est en 1840 que la mission de Perse, interrompue depuis près d'un siècle, fut reprise et confiée aux Lazaristes.

Depuis 1742, époque où l'évêque de Babylone avait quitté Ispahan pour résider à Bagdad, il ne restait plus guère qu'un souvenir de cette antique Église. Les communautés de Jésuites, de Carmes, de Capucins, qui avaient fondé autrefois de beaux établissements en Perse, s'étaient éteintes successivement, pendant la seconde moitié du dernier siècle.

En 1830, la population catholique d'Ispahan était représentée par une vieille femme ; et dans toute la Perse, les Lazaristes, quand ils arrivèrent en 1840, ne trouvèrent pas plus de trois à quatre cents catholiques de tous rites, sans ferveur et sans instruction.

Ils s'établirent d'abord à Tauris et à Ispahan ; mais, devant les dispositions hostiles des Arméniens schismatiques, ils furent forcés d'abandonner ces deux postes pour se fixer à Khosrova et à Ourmiah.

Depuis quelques années, une mission protestante s'était installée somptueusement dans cette dernière ville, et profitait de l'ignorance du peuple et de la corruption du clergé nestorien pour acheter des néophytes avec ses immenses ressources.

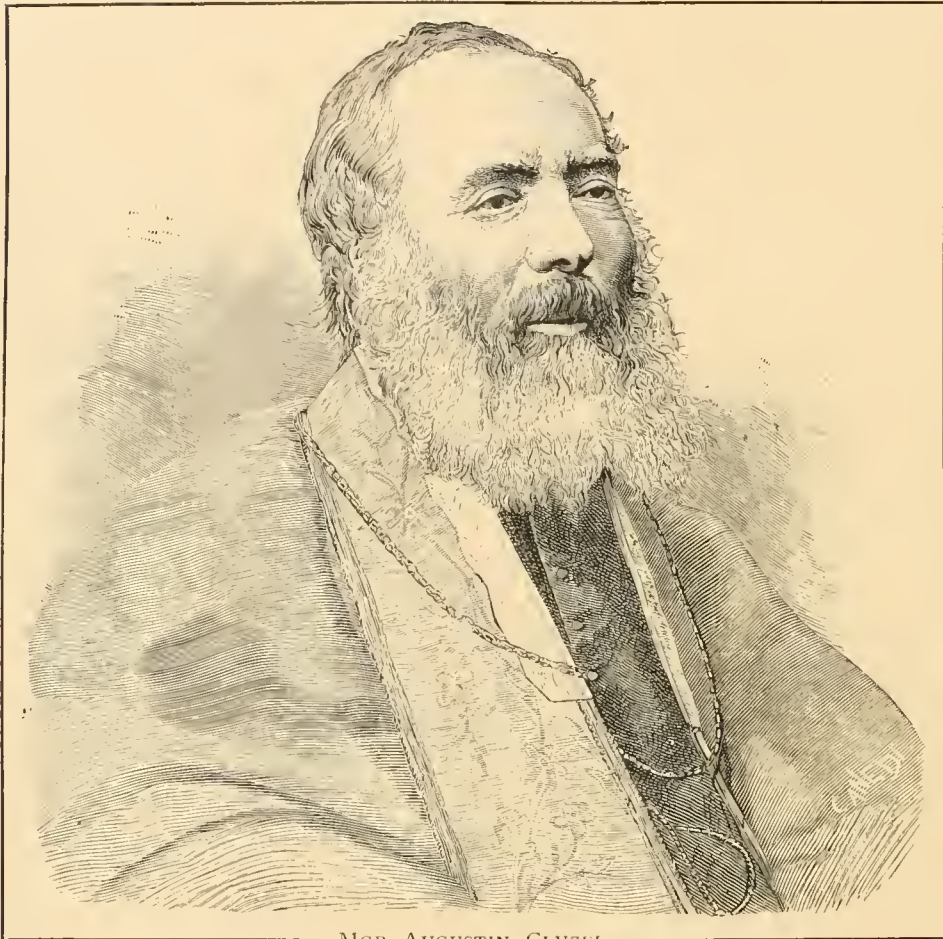
L'arrivée de trois pauvres missionnaires catholiques jeta l'alarme au camp de ces messieurs. Désespérant d'en triompher sur le terrain du dogme, ils employèrent leur influence et leur or à les faire chasser du pays, et ils y réussirent, avec l'appui du ministre plénipotentiaire de Russie. La mission, encore au berceau, fut étouffée ; le supérieur repassa en Europe, un de ses collaborateurs se réfugia en Mésopotamie, et le troisième Lazariste, M. Cluzel, mort archevêque et délégué apostolique, se cacha dans les villages de la plaine.

Cela ne veut pas dire que les catholiques n'ont pas à souffrir en Perse. Les musulmans du pays sont généralement moins fanatiques que ceux de la Turquie ; mais ils détiennent toute la richesse du pays, et les catholiques, presque tous pauvres, sont obligés de travailler pour eux. La mauvaise administration des fonctionnaires, les incursions et les brigandages des Kurdes, des famines périodiques, amenées par la sécheresse de la contrée et l'incurie du gouvernement, voilà autant de causes de souffrances. Les catholiques ont, de plus, beaucoup de vexations à endurer de la part

des nestoriens et des jacobites.

Malgré ces difficultés, la mission de Perse a fait, dans ces cinquante ans, de très consolants progrès. Il y a actuellement en Perse environ 10.000 catholiques : 9.100 appartenant aux deux diocèses chaldéens de Salmas (Khosrova) et de Séna, 500 au diocèse arménien d'Ispahan, et 150 latins qui forment le diocèse latin d'Ispahan.

En 1874, Pie IX créa la délégation apostolique de Perse, détachée de celle de la Mésopotamie et du Kurdistan. Le premier titulaire fut Mgr Cluzel, Lazariste, élevé à la dignité d'archevêque *in partibus* d'Héraclée, avec le titre d'administrateur de l'évêché latin d'Ispahan.



MGR AUGUSTIN CLUZEL,

Archevêque d'Héraclée et délégué apostolique de Perse.

Les choses demeurèrent en cet état pendant plusieurs années. L'arrivée de M. de Sartiges, ministre de France, permit aux missionnaires de rentrer dans leurs postes et de reprendre leurs œuvres. Depuis 1852, la mission de Perse a toujours joui d'une liberté complète ; les missionnaires sont estimés de tous, même des musulmans, et le gouvernement s'est toujours montré bien disposé pour ses sujets chrétiens. A plusieurs reprises, le Shah a témoigné publiquement de sa vénération pour les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII.

La délégation apostolique comprend les deux diocèses chaldéens de Salmas et de Séna, avec le diocèse arménien d'Ispahan. A cause du petit nombre de catholiques de ce rite, le siège d'Ispahan est administré par le patriarche arménien de Constantinople.

Il y a, dans la délégation apostolique, 100 églises ou chapelles, élevées en grande partie par les Lazaristes, et, sous leur direction, 98 écoles, qui donnent l'instruction à plus de 1.600 enfants.

Les Lazaristes, au nombre de 12, les Sœurs de Charité, au nombre de 20, ont 3 stations en Perse :

1^o Ourmiah (1841), 4 missionnaires, 1 frère médecin, 1 collège, 1 petit séminaire. Les Lazaristes desservent la paroisse d'Ourmiah, qui compte environ 400 catholiques.

Les Sœurs de Charité ont à Ourmiah des écoles, 1 hôpital, 1 dispensaire.

2^o Khosrova (1841), résidence de Mgr le délégué apostolique et d'un évêque chaldéen, 5 missionnaires, 1 séminaire pour les chaldéens, 20 à 25 élèves ; il y a dans la province de Khosrova environ 8.000 catholiques, répandus dans 200 villages.

Les Sœurs de Charité ont à Khosrova : 1 asile, 140 garçons, 1 école de filles, 150 élèves 1 orphelinat, 25 enfants, 1 pensionnat.

3^o Téhéran (1862), 1 missionnaire, 2 maisons de Sœurs, école de garçons, 8 élèves, école de filles, 32 élèves.

Jusqu'ici, en Perse, l'élément arménien schismatique s'est montré très rebelle à la grâce. C'est surtout parmi les chaldéens que se font les conversions. Si les missionnaires étaient plus nombreux, les ressources plus abondantes, il est certain qu'en quelques années, les 80.000 nestoriens qui habitent le Kurdistan et le Perse seraient ramenés à la foi catholique.

Quant à la mission protestante d'Ourmiah, malgré les 50.000 dollars de revenu annuel (250.000 francs) dont elle dispose, elle a abouti, de l'aveu de ses chefs, à un insuccès total. Les évêques, les prêtres nestoriens, ont accepté avec reconnaissance l'argent des Américains, mais pas un seul n'a voulu embrasser leur foi. Il en est de même chez le peuple, qui regarde les protestants comme des athées.

Statistique comparée de la mission de Perse.

En 1800, 0 ; en 1850, ? ; en 1890, 150 Latins.

7. — PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE MARDIN. (Capucins).

Les religieux capucins avaient, au XVII^e siècle, en Mésopotamie et dans l'Arménie, une mission qui s'étendait d'Alep à Bassora et à Ispahan. La Révolution française ruina toutes leurs fondations, et, jusqu'en 1841, les missions des Capucins dans le Levant demeurèrent abandonnées.

L'œuvre que la Révolution française avait détruite, la Révolution espagnole de 1834 la rétablit, en chassant sur tous les chemins de l'exil les religieux espagnols. En 1841, le Père Nicolas Castells, mort en 1873, délégué apostolique de la Mésopotamie, arriva dans ce pays avec trois religieux espagnols exilés comme lui.

Les Pères s'établirent d'abord à Orfa et à Mardin, puis ils se répandirent peu à peu dans le nord de la Mésopotamie et l'Arménie Seconde.

Actuellement la préfecture apostolique s'étend dans les quatre diocèses arméniens de Mardin, de Diarbékir, de Karpouth et de Malatia. Elle est limitée, au nord et à l'est, par la mission dominicaine de Mossoul, au nord, par la préfecture des Capucins de la Mer Noire, au nord ouest, par la nouvelle mission des Jésuites dans la Grande Arménie, à l'ouest, par le vicariat apostolique d'Alep.

Les missionnaires occupent cinq résidences principales : Mardin, Diarbékir, Karpouth, Malatia et Orfa.

1^o Mardin, résidence du préfet apostolique,



MGR TIMOTHÉE ATTAR,

Archevêque chaldéen de Diarbékir, administrateur du diocèse de Mardin, vicaire patriarcal de l'Église catholique chaldéenne.

d'un archevêque arménien et de deux évêques, chaldéen et syrien. 8.934 catholiques, à savoir : 5 500 arméniens, 2.700 syriens, 700 chaldéens, 34 latins ; contre 130.000 musulmans, 800 yasidis, 51.500 jacobites, 2.600 protestants. Outre le préfet apostolique, il y a, à Mardin, 3 missionnaires capucins, 5 religieuses franciscaines, 2 écoles, 225 garçons et 400 filles.

2^o Diarbékir. Résidence de trois archevêques, chaldéen, arménien et syrien. 5.504 catholiques, à savoir : 3.000 arméniens, 1.900 chaldéens, 460 syriens, 120 grecs melchites, 24 latins ; contre 166.000 musulmans, 38.700 arméniens schisma-

tiques, 2.000 jacobites, 800 grecs schismatiques, 3.000 protestants et 150 juifs.

Il y a à Diarbékîr : 4 missionnaires capucins, 4 Sœurs franciscaines, 1 école de filles, 200 élèves.

3^o Karpouth. L'évêque arménien catholique réside à Mesré, près de Karpouth. 2.485 catholiques, à savoir : 1.580 arméniens et 905 latins ; contre 150.000 musulmans, 61.970 arméniens schismatiques, 1.000 grecs schismatiques, 400 jacobites, 3.600 protestants.

Il y a 4 missionnaires en résidence à Karpouth et à Mesré ; 2 écoles, 95 enfants.

4^o Malatia (l'ancienne Mélytène, capitale de l'Arménie Seconde). Résidence d'un évêque arménien catholique. 1.925 catholiques, à savoir : 1.640 arméniens, 100 syriens et 185 latins ; contre 125.000 musulmans, 13.000 arméniens schismatiques, 400 protestants. Il y a, à Malatia, 2 missionnaires, 1 école, 200 garçons.

5^o Orfa (l'ancienne Edesse) dans le diocèse arménien de Diarbékîr, 1.000 catholiques de tous rites, contre 110.000 musulmans, 15.000 arméniens schismatiques, 4.000 jacobites, 2.500 protestants et 500 juifs.

Il y a 2 missionnaires et 3 Sœurs franciscaines en résidence à Orfa, 2 écoles, 180 enfants.

Il y a dans la préfecture : 11 missionnaires capucins, 5 frères et 8 tertiaires. Les Sœurs franciscaines de Lons-le-Saunier sont au nombre de 11.

La mission compte 6 églises et 9 chapelles de rit latin.

Statistique comparée de la préfecture de Mardin

En 1800	1850	1890
0	?	1.348 Latins.

8. — MISSION D'ARMÉNIE (Jésuites).

La divine Providence est admirable à tirer le bien du mal. En exécutant les décrets de 1880, les francs-maçons ne se doutaient guère qu'ils envoyaient des apôtres à l'Orient. Léon XIII, justement préoccupé des besoins immenses des missions orientales, et des dangers que leur fait courir la propagande protestante, assigna aux Jésuites de la province de Lyon les missions de la Grande Arménie. En vrais fils de saint Ignace, ils répondirent avec empressement aux désirs du Souverain Pontife, et, dans le cours de 1882, s'établirent successivement à Amasie et à Mar-sivan (diocèse arménien de Trébizonde), et dans les diocèses arméniens de Sivas, de Tokat, de Césarée et d'Adana.

Avec leur dévouement habituel, les Jésuites se sont faits, dans ces cinq diocèses, les collaborateurs des évêques orientaux. A côté de l'école protestante, richement entretenue par l'or de l'Angleterre, école dans laquelle on n'arrache l'enfant arménien à l'ignorance que pour le livrer au déisme et à l'incrédulité, les Jésuites français, avec l'aumône de la pauvreté, ont ouvert des écoles catholiques et françaises, où l'on apprend d'abord à connaître et à aimer DIEU, mais où

l'on enseigne aussi notre langue, où l'on fait bénir le nom et l'influence de la France. C'est ainsi que les nobles exilés se vengent de l'ingrate patrie qui les a expulsés.

L'œuvre, encore à ses débuts, compte déjà 6 résidences, 20 missionnaires prêtres et 6 frères coadjuteurs. Ils ont le soin des rares catholiques latins qui résident dans ces régions ; mais leur œuvre principale, ce sont les écoles, dans lesquelles, au bout de huit ans, ils comptent déjà plus de 700 enfants. Malgré ses immenses ressources, l'hérésie a tremblé, car elle sait que, entre l'influence catholique et française et l'influence anglo-protestante, l'Orient, s'il a le choix, n'hésitera jamais (1).

9. — VICARIAT APOSTOLIQUE D'ARABIE.

C'est en 1838 que l'Arabie et l'Egypte furent détachées du vicariat apostolique d'Alep. En 1840, la Propagande érigeait l'Arabie en préfecture apostolique, et la confiait aux RR. PP. Capucins. Les missionnaires avaient l'ordre de s'établir à Djeddah, port de La Mecque, sur la mer Rouge ; mais vu le fanatisme des habitants et le petit nombre des catholiques, ils furent forcés de s'installer à Aden, village de 600 âmes, dont les Anglais venaient de s'emparer, et dont ils allaient faire une forteresse de premier ordre, la clef de la mer Rouge, et, depuis le percement de l'isthme de Suez, le point de ravitaillement obligé de tous les vaisseaux qui vont aux Indes ou en Chine.

Aujourd'hui, la ville d'Aden compte 32.000 habitants, sur lesquels 30.000 infidèles, 1.200 protestants et 800 catholiques, composés en grande partie de soldats irlandais et d'Indiens.

C'est une population flottante, qui se renouvelle presque en entier chaque année, ce qui rend à peu près impossible tout essai d'apostolat auprès des protestants. Quant aux infidèles, on sait qu'il est inutile, au moins pour le moment, de travailler à les convertir.

Les missionnaires capucins ont tiré le meilleur parti possible de cette situation désavantageuse. Ne pouvant agir sur les parents, ils se sont occupés avec zèle des enfants somalis, qui erraient abandonnés en grand nombre dans les rues d'Aden. A force de sacrifices, ils ont réussi à les amener à l'école et à ouvrir à Cheik-Othman, près d'Aden, un orphelinat agricole, 60 enfants, et un autre orphelinat, 12 enfants.

De leur côté, les Sœurs du Bon-Pasteur, arrivées en 1868, ont ouvert à Aden un pensionnat avec externat, qui compte une cinquantaine d'enfants ; elles ont été remplacées dernièrement par les Sœurs de Sainte-Anne, 6 religieuses. La pensée des missionnaires est, après avoir élevé ces enfants, d'établir dans la presque ile un village de Somalis

1. Depuis trois ans, les Jésuites ont ouvert des écoles de filles confiées à la direction et au zèle des religieuses de Saint-Joseph de Lyon.

chrétiens, qui seront les prémices de la mission d'Arabie parmi les indigènes.

Il y a dans la mission : un vicaire apostolique, 11 religieux capucins, 4 stations avec résidences : Aden, Steamer-Point, Cheik-Othman et Assab ; 5 stations secondaires qu'on visite de temps en temps ; de plus, l'île de Périm, qui appartient aussi aux Anglais, et les ports d'Hoddeïda et de Djeddah, dans la Mer Rouge ; 3 églises, 2 chapelles.

La préfecture apostolique d'Aden a été érigée en 1888 en vicariat apostolique d'Arabie, confiée aux Capucins français.

Le port d'Assab, sur la côte occidentale de la Mer Rouge (Afrique), vient d'être rattaché à la mission. La population catholique du vicariat s'élève à 1.500 âmes.

Statistique comparée du vicariat apostolique d'Arabie

En	1800	1850	1890
	0	280	1.500 Latins.

Pour bien faire saisir l'organisation de la hiérarchie latine en Orient, il faut dire un mot des délégations apostoliques. Il y a dans la Turquie d'Asie 3 délégations apostoliques.

1^o La délégation apostolique de Syrie, établie en 1762. Jusqu'ici le délégué apostolique a toujours été le vicaire apostolique d'Alep. Cette délégation a sous sa dépendance 27 sièges orientaux : 13 grecs melchites, 8 maronites, 6 syriens.

2^o La délégation apostolique de la Mésopotamie, du Kurdistan et de l'Arménie Mineure. Cette délégation a sous sa dépendance 17 sièges orientaux : 10 chaldéens et 7 syriens.

3^o La délégation apostolique de la Perse : 2 sièges chaldéens. Le délégué apostolique est administrateur de l'évêché latin d'Ispahan.

On voit par cet exposé que les missions latines enveloppent tout le Levant dans un vaste réseau d'œuvres apostoliques. Par leur seule présence, elles apportent à ces antiques Eglises de l'Orient un secours indispensable.

Trop faibles pour lutter seules contre le prosélytisme de la Russie et les millions de l'Angleterre, ces Eglises vénérables, si elles étaient abandonnées à elles-mêmes, ne tarderaient pas à être la proie du schisme et de l'hérésie. Soutenues et vivifiées par l'élément latin, non seulement elles se soutiennent, mais encore elles font chaque jour des progrès dans les communions séparées, comme je vais le dire, après avoir résumé, dans un tableau synoptique, la situation du rit latin dans la Turquie d'Asie.

Statistique comparée des fidèles du rit latin.

	En 1880	1850	1890
I. Patriarcat lat. de Jérusalem	3 000	4.200	13 620 Latins.
II. Archevêché de Smyrne.	2.500	12.000	15 500 »
III. Vicariat apost. d'Alep.	?	1.200	4.400 »
IV. Archevêché de Bagdad.	?	200	300 »
V. Mission de Mossoul.	?	?	50 »

VI. Mission de Perse.	0	?	150 »
VII. Préfecture apost. de Mardin	0	?	1.348 »
VIII. Mission d'Arménie.	0	0	?
IX. Vicariat apost. d'Arabie.	0	200	1.500 »
Total.	6000	17 800	36.868 Latins.

II. — RIT GREC MELCHITE.

PARMI toutes les communautés de rits unis, l'Eglise Grecque Melchite occupe incontestablement le premier rang, non par son importance numérique, mais par ses souvenirs, et surtout par le développement considérable de l'Eglise grecque schismatique, qui étend son influence en Grèce, en Turquie et chez tous les peuples slaves, en sorte qu'elle ne compte pas moins de 90,000,000 d'adhérents, en Europe, en Asie et en Afrique.

Les Grecs Melchites (royaux) doivent leur surnom à la protection déclarée que l'empereur Marcien accorda aux catholiques, pour faire recevoir par tout l'empire les décrets du Concile de Chalcédoine contre les Eutychéens. Dans leur dépit, les hérétiques donnèrent aux catholiques l'épithète de *royaux*, qui leur resta, et servit plus tard à les distinguer d'avec les schismatiques.

Il est inutile de revenir sur la grande division opérée, au IX^e et au X^e siècle, par Photius et Michel Cérulaire entre les deux Eglises latine et grecque, schisme déplorable, qui a persévéré jusqu'à nos jours, et qui, déchirant la robe sans couture du CHRIST, a livré l'Orient aux fils de Mahomet, et arrêté, pour de longs siècles, la marche triomphante du christianisme vers la haute Asie. Il n'est pas douteux que, sans cette fatale séparation, le monde entier serait chrétien à l'heure actuelle. Si l'Islamisme eût trouvé à Constantinople une Eglise fermement attachée au siège de Pierre, jamais le Turc ne se fût installé en Europe ; depuis longtemps les Lieux Saints seraient aux chrétiens, et le Croissant, reculant devant la Croix, eût été refoulé dans les déserts de l'Arabie et dans les profondeurs de l'Afrique.

Et à l'heure présente, quelle différence dans la destinée des nations chrétiennes, si le schisme n'existait pas, et si la Russie, la péninsule des Balkans, l'Asie-Mineure étaient catholiques ! Quelle force pour la vraie civilisation n'aurait pas l'alliance féconde de la Russie et de la France, unies dans la même foi et les mêmes aspirations ! En Occident, la Révolution serait arrêtée du coup, et l'hérésie protestante trouverait devant elle, en Orient, une force capable de la faire reculer. Au lieu de cela, quel spectacle plus lamentable que celui de cet Orient, où tous les efforts sont divisés, où, sous les yeux du Turc, les peuples chrétiens se disputent la suprématie, Eglises contre Eglises, patriarches contre patriarches, évêques contre évêques ! Est-ce là travailler à l'œuvre du CHRIST ? Est-ce là réaliser le vœu

suprême de JÉSUS mourant : « O mon Père, que mes disciples soient unis, comme vous et moi, mon Père, nous sommes unis ! » Une foi, un baptême, une Eglise : voilà l'œuvre du divin Rédempteur. Au lieu de cela, que voyons-nous ? En dehors de la grande Unité Catholique, partout des Eglises nationales ; car le schisme n'a pu retenir sous sa main le riche héritage qu'il avait enlevé à l'Eglise romaine. Actuellement, le patriarche de Constantinople ne range pas, sous sa houlette déshonorée, plus de *trois millions* de brebis. Eglise russe, Eglise roumaine, Eglise

ont encore échappé à l'action du christianisme, puisqu'on compte seulement *quatre cents millions* de chrétiens contre *un milliard* d'infidèles.

Cet odieux esprit de particularisme a toujours dominé en Orient ; mais c'est surtout dans l'Eglise de Constantinople qu'il s'est affirmé. Bien que la foi soit restée identique au fond, et que l'Eglise latine ait toujours accepté les différences de discipline entre l'Orient et l'Occident, rien n'a pu triompher de l'obstination schismatique des Grecs. Malgré les tentatives de rapprochement opérées au concile de Lyon (1275) et

au concile de Florence (1439), malgré les souvenirs de tant de Pères, de Docteurs, de Martyrs, vénérés en commun par les deux Eglises, malgré la liturgie de l'Eglise orientale, toute remplie de témoignages en faveur de la suprématie du siège de Pierre, l'esprit de schisme a toujours prévalu dans l'Eglise de Constantinople, et, à la fin, ce clergé avili et simoniaque s'est écrié tout d'une voix : « Plutôt le turban de Mahomet que la tiare du Pape ! » Hélas ! depuis trois siècles et demi que ce vœu sacrilège est exaucé, les malheureux auraient eu le temps de reconnaître leur erreur. Rien n'indique cependant jusqu'à présent que le successeur de saint Chrysostome, devenu la créature et le jouet du ministre du sérail, ait ouvert les yeux à l'évidence. Le dernier appel paternel que Pie IX lui adressa à l'époque du concile du Vatican a été reçu avec le même orgueil systématique, avec le même dédain



MGR LOUIS DE GONZAGUE LASSERRE,
Capucin, évêque titulaire de Maroc, vicaire apostolique d'Aden.

serbe, Eglise d'Athènes, toutes les nationalités grandes ou petites de l'Orient, à peine constituées politiquement, ont tenu à se constituer en Eglises nationales, indépendantes du Phanar. C'est le triomphe du particularisme sur l'esprit catholique, c'est le développement, non prévu et pourtant inévitable, du principe posé par Phéris en se séparant de l'Eglise romaine. Au lieu de l'unité voulue par le CHRIST, vous avez la division ; c'est l'éparpillement de toutes les forces vives du christianisme ; voilà pourquoi, après dix-huit siècles d'apostolat, plus des deux tiers du globe

glacial que les appels précédents.

Mais ce particularisme national, si vivace encore à Constantinople, n'existe pas au même degré dans les autres patriarchats d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie. Là, le schisme n'a été qu'un accident, dû surtout à l'influence prépondérante de l'Eglise impériale, et aussi à l'isolement d'avec Rome, à la difficulté des communications, pendant le moyen âge, entre ces Eglises envahies par l'Islam et le centre de l'unité. Il y eut toujours dans ces Eglises de nombreux catholiques ; beaucoup d'évêques res-

tèrent unis au siège apostolique, et, dans le patriarcat d'Antioche, en particulier, il est certain que, jusqu'en 1724, un grand nombre de ses titulaires reconnurent la suprématie du Pape romain. C'est là un point d'histoire ecclésiastique trop peu connu en Occident.

L'année 1724 vit consommer le schisme de l'Église d'Antioche. Depuis plusieurs générations de patriarches, le siège d'Antioche était occupé par des prélats catholiques ; la plupart des évêques du patriarcat étaient catholiques, ainsi que leur clergé et leur peuple. L'ambition d'un misérable fit prévaloir le schisme. En 1724, un patriarche catholique, Cyrille IV, ayant été élu, selon l'usage, par les évêques de sa nation, un diacre, qui convoitait la place, se voyant frustré dans ses désirs ambitieux, se rendit à Constantinople, et promit au patriarche schismatique d'entraîner toute sa nation dans le schisme s'il était élu. Il fut aussitôt sacré et intronisé en qualité de patriarche d'Antioche, avec l'aide du gouvernement ottoman, acheté à prix d'argent. Le patriarche légitime fut exilé par ordre de la Porte. L'intrus tint fidèlement la parole qu'il avait donnée d'entraîner son Église dans le schisme. Muni du bérat impérial, il s'empara de tous les biens-fonds de la communauté melchite, chassa de leurs sièges les évêques fidèles, les remplaça par des schismatiques, et, pendant près d'un siècle, on put croire que c'en était fait de l'Église grecque catholique en Orient.

Il n'en était rien cependant. Cachés dans des retraites inaccessibles, Cyrille et ses successeurs avaient continué de diriger dans l'ombre cette Église désolée, qui comptait encore, au commencement du XIX^e siècle, environ 20.000 fidèles. La Providence allait lui venir en aide, en lui suscitant un homme d'une intelligence et d'une vertu supérieures, Mgr Maximos Mazlum, qui avait fait ses études à Rome et en France. Il fut élevé en 1833 sur le siège patriarcal d'Antioche par tous les évêques de son rite.

Les circonstances politiques le favorisèrent. Les Turcs venaient d'être chassés de la Syrie par le fameux Ibrahim-Pacha. Le nouveau patriarche parvint à se faire reconnaître en cette qualité par Ibrahim, et, en 1834, il rentra solennellement dans la vieille résidence des patriarches d'Antioche, à Damas, dont ses prédécesseurs catholiques étaient exilés depuis cent dix ans.

Quand la Syrie retomba, quelques années après, sous le joug des Turcs, le vaillant patriarche alla lui-même à Constantinople plaider sa cause et celle des Grecs catholiques. Traversé par les intrigues du Phanar et l'influence russe, il passa en Italie et en France (1839), pour réclamer

l'appui de notre gouvernement. La France soutint la cause catholique. Le succès de Mgr Maximos, disputé pendant dix ans, fut complet. En 1848, il était reconnu par la Porte comme chef civil de la communauté grecque-melchite, déclarée indépendante de toute autre communauté religieuse. Pour récompenser le vaillant prélat, le Pape voulut qu'il joignit à son titre patriarcal d'Antioche, ceux de Jérusalem et d'Alexandrie, donnant ainsi une seule tête à l'Église grecque-melchite.

Le reste de la vie du saint patriarche fut



— MGR GRÉGOIRE JUSEF, PATRIARCHE GREC-MELCHITE. —

employé à consolider son œuvre. L'Église grecque melchite était ressuscitée ; mais, après plus d'un siècle de persécutions acharnées, tout était à refaire : circonscriptions épiscopales, paroisses, églises, écoles. Mgr Maximos tint plusieurs synodes épiscopaux, pour restaurer la discipline et s'occuper des meilleurs moyens de ramener à l'unité catholique les nombreux schismatiques de l'Orient. Ses successeurs ont marché dans la même voie, et, sous le patriarcat du titulaire actuel, Mgr Grégoire Jusef, ancien élève des Jésuites de Ghazir, les progrès de l'Église melchite se sont encore accentués. Il s'est produit

par tout l'Orient, dans ces dix dernières années, un mouvement de retour vers Rome. Ce ne sont plus des personnages isolés, mais des familles nombreuses, quelquefois des villages entiers, qui demandent à rentrer dans l'Eglise catholique. — Hélas ! ce mouvement de retour vers Rome est retardé par le manque de ressources, et surtout par le manque d'hommes.

En effet, le grand besoin de cette Eglise qui renaît à la vie catholique, ce sont des prêtres, des prêtres de rite grec, de nationalité grecque, mais instruits et pieux. Les missionnaires latins peuvent très peu ici, une longue expérience l'a trop prouvé ! Leur œuvre, l'œuvre que seuls ils peuvent faire, c'est de former un clergé national, mais un clergé national qui aura puisé dans une forte éducation cléricale la science, les vertus et l'esprit catholique de l'Occident, au lieu du particularisme étroit des Orientaux.

C'est pour répondre à ce grand besoin des Eglises orientales que le cardinal Lavignerie a ouvert à Jérusalem, en 1882, dans la maison que ses missionnaires occupent à Sainte-Anne, un séminaire pour les grecs melchites afin de fournir aux évêques de ce rit un clergé fervent et instruit. Cet utile établissement a reçu la bénédiction du Vicaire de JÉSUS-CHRIST et le concours exprimé de l'épiscopat melchite. Voici ce qu'écrivait à ce sujet un des évêques du patriarcat :

« L'école apostolique française de Jérusalem » vient à son heure. Les moissons jaunissent, et » le Maître, exauçant nos prières, enverra bientôt » enfin les ouvriers. Ils sortiront de Sainte-Anne, » pleins de vie et d'ardeur pour se mettre à l'œuvre. Leurs travaux seront couronnés de succès » qui étonneront bien des gens. Oui, nous l'espérons, ces missionnaires d'un genre nouveau, » indigènes du rit grec, entés sur l'arbre plein de » sève de l'Eglise latine, porteront des fruits, » précisément parce qu'ils conserveront leur » espèce propre en la fortifiant. »

Il ne faut pas nous le dissimuler, jamais les grecs ne seront efficacement ramenés à l'unité romaine par les latins. Des préjugés invincibles s'y opposent. Puis, pour tous ces peuples orientaux, chez lesquels les formes extérieures du christianisme ont tant de puissance, un changement de rit est presque un changement de religion. C'est pourquoi les Souverains Pontifes, en particulier Benoît XIV, ont sagement recommandé aux missionnaires de ne pas chercher à latiniser les grecs. Ces prescriptions n'ayant pas toujours été suffisamment observées, le Pape Léon XIII vient de les renouveler. Non content d'avoir rétabli le rit grec auprès de lui, dans le sanctuaire de *Grotta Ferrata*, il vient de décider que tous les grecs de la Palestine ramenés à l'Eglise depuis trente ans, et qui, faute de missionnaires de leur rit, avaient embrassé le rit latin, devront, maintenant qu'ils ont des pasteurs, revenir au rit grec.

Ne soyons pas plus sage que le Vicaire de

JÉSUS-CHRIST. La liturgie grecque, qui remonte à saint Basile et à saint Jean Chrysostome, est fort belle ; la discipline de l'Eglise grecque n'a rien de blâmable, et, dans ses grandes lignes, c'est la discipline générale de l'Eglise. S'il était permis à un humble missionnaire d'exprimer un avis à ce sujet, je n'y verrais qu'un seul point, fort grave, il est vrai, à réformer, c'est le mariage des prêtres. Il est certain qu'un clergé marié ne fera jamais qu'un clergé médiocre, comme science et comme esprit sacerdotal. Mais il faut observer que, chez les grecs, le mariage des prêtres, qui est toléré avant l'ordination, n'est nullement obligatoire. C'est par un abus que, dans l'Eglise russe, tout diacre appelé à l'ordination doit commencer par se munir d'une femme. Rien de pareil n'existe dans l'Eglise grecque catholique. Si donc Nos Seigneurs les évêques du rit grec n'élevaient au sacerdoce que des diacres encore libres du lien conjugal, comme, même dans les Eglises schismatiques, le mariage a toujours été rigoureusement interdit au prêtre après l'ordination, la question du célibat ecclésiastique serait bien près d'être résolue dans l'Eglise grecque, comme elle l'est depuis longtemps dans l'Eglise latine.

Quelle est actuellement la situation de l'Eglise grecque-melchite ? Dans une note envoyée, en 1877, à Mgr l'archevêque de Paris, Mgr le patriarche la résume en ces termes :

Il y a dans l'Eglise grecque-melchite : 12 sièges épiscopaux, dont 3 sont administrés par des vicaires patriarchaux, et les 9 autres par des archevêques et des évêques élus et confirmés par le patriarche. Celui-ci est élu par le synode des évêques et confirmé par le Pape, qui lui envoie en signe de communion le sacré pallium.

En 1877, l'Eglise grecque comptait : 10 évêques, 12 sièges épiscopaux, 190 paroisses, 19 monastères, 333 prêtres tant séculiers que réguliers (ces derniers appartiennent tous à l'Ordre antique de saint Basile) ; 133 religieuses appliquées à l'enseignement et aux œuvres de charité, 1 séminaire patriarchal, 2 grands collèges, 127 écoles et 100.000 catholiques.

Voici maintenant quelle est, en 1890, la hiérarchie de l'Eglise grecque-melchite (1).

1. On n'a compris dans ce tableau que les prêtres du rit grec, laissant de côté les nombreux missionnaires latins qui travaillent dans les diocèses grecs-melchites. Comme il manque le chiffre des prêtres grecs de deux diocèses, et qu'il y a encore des paroisses de ce rit en Egypte, à Constantinople, à Livourne, à Marseille, etc., le chiffre total des prêtres grecs-melchites s'élève aux environs de 220. Les uns font partie du clergé séculier, mais le plus grand nombre sont religieux de Saint-Basile. Cet Ordre antique, qui compte au moins 500 religieux, se partage en trois congrégations : les Salvatoristes, les Alépins et les Baladistes. Il y a aussi dans le patriarcat plusieurs couvents de religieuses du même Ordre.

En tenant compte des grecs-melchites répandus en dehors des diocèses, dans l'Asie-Mineure, en Egypte, à Constantinople et dans plusieurs villes d'Europe, où ils sont assez nombreux pour avoir des paroisses de leur rit, on arrive au chiffre total de 114.000 grecs-melchites, chiffre officiel donné pour 1890 par le patriarche. Ce nombre ne fera certainement qu'augmenter, car il se produit dans tout l'Orient, surtout depuis ces dernières années, un grand mouvement de retour vers Rome.

1 patriarche du titre d'Antioche (en résidence à Damas).

1 vicaire patriarcal, à Jérusalem.

1 vicaire patriarcal, à Alexandrie.

4 archevêchés :

					catholique.
Alep	1 arch.	11 pr.	6 égl. ou ch.	6 éc.	9.000
Bosra et Hauran	1 »	10 »	12 »	4 »	7.000
Emèse et Apamée	1 »	20 »	20 »	18 »	8.000
Tyr	1 »	20 »	11 »	13 »	6.200
7 évêchés :					
Balbeck	1 évêq.	15 »	10 »	8 »	5.000
Beyrouth	1 »	?	?	19 »	15.000
Damas	1 »	?	?	?	12.000
Panéas	1 »	16 »	9 »	21 »	3.600
Sidon	1 »	25 »	25 »	7 »	11.000
Ptolémaïs	1 »	34 »	25 »	8 »	9.000
Zahlé	1 »	35 »	30 »	12 »	17.000
Total, 1 pat., 11 arc. et év., 186 »	157			116 »	102.800

Tous ces évêchés sont situés en Syrie. Il y a encore des églises du rit grec-melchite à Rome, à Livourne, à Marseille, à Alexandrie, à Constantinople et dans quelques autres localités du Levant, en dehors de la Syrie.

Statistique comparée des fidèles du rit grec-melchite.

En 1800	1850	1890
20.000	50.000	114.000

III. — RIT ARMÉNIEN.

LA nation arménienne n'a pas contre l'Eglise latine les préventions et la haine des Grecs. Amenés à la foi chrétienne par saint Grégoire l'Illuminateur, les Arméniens se laissèrent malheureusement entraîner, au VII^e siècle, dans l'hérésie des Monophysites. Néanmoins, à l'époque des Croisades, loin d'imiter la trahison et les fourberies des Grecs, les Arméniens combattirent vaillamment à côté des Francs pour la délivrance des Saints Lieux. Cette fraternité du champ de bataille les rapprocha des Latins, et ramena à la foi catholique un bon nombre d'entre eux. Depuis le concile de Florence, il y eut toujours dans la nation arménienne un certain nombre d'évêques et de prêtres catholiques.

Malheureusement, en Orient, la question de nationalité prime toutes les autres. Soumis, au temporel, au patriarche hérétique de leur nation, les catholiques arméniens n'ont cessé d'être persécutés jusqu'au jour où ils purent se constituer en communauté distincte. En 1700, un de leurs docteurs les plus célèbres, Pierre Mékhitar, religieux du monastère patriarcal d'Edchmiadzin, ayant embrassé la foi catholique, fut dénoncé aux Turcs pour ce fait par son patriarche et forcé de se réfugier à Venise, où, avec la protection du Souverain Pontife, il ouvrit une église et un monastère aux religieux de sa nation appelés de son nom *Mékhitaristes*. Cette maison devint comme une pépinière de religieux arméniens catholiques, qui partirent de là pour aller évangéliser leurs compatriotes. Mékhitar joignit à son œuvre une

imprimerie, d'où sont sortis grand nombre de publications savantes et de livres catholiques à l'usage des Arméniens.

En 1742, Benoît XIV, prenant en pitié les besoins de l'Eglise arméno-catholique, institua le patriarcat de Cilicie pour les Arméniens résidant dans l'Arménie Mineure et la Cilicie ; ceux de la Turquie d'Europe, de l'Anatolie et de la Grande Arménie restèrent, eux et leurs prêtres, sous la juridiction du vicaire patriarcal de Constantinople. Le premier titulaire du patriarcat arménien de Cilicie fut un moine du nom d'Abraham, qui, en signe d'union avec Rome, prit le nom de Pierre, usage suivi par ses successeurs. Il fixa sa résidence au couvent de Bzommar, dans le Liban, ayant sous sa juridiction deux évêques de son rit, à Mardin et à Alep, avec environ 20.000 catholiques.

Cet arrangement avait un grave défaut : il laissait en dehors du patriarcat de Cilicie près de 40.000 Arméniens catholiques répandus à Constantinople et dans la Grande Arménie. Soumis au temporel au patriarche hérétique de leur nation, ces malheureux se voyaient exploités et pressurés de toutes les manières. De 1827 à 1830, le patriarche grégorien, non content de les rançonner, voulut abuser de son autorité pour leur enlever leur foi. Il priva de ses droits civils quiconque refusait de le reconnaître comme chef spirituel de la communauté arméno-catholique. Les prêtres arméniens, n'ayant pas d'évêque de leur rite pour les représenter et les défendre auprès de la Porte, furent détenus en prison ou jetés en exil ; plus de 30.000 fidèles, plutôt que de reconnaître la juridiction spirituelle du patriarche hérétique, sortirent de Constantinople et prirent le chemin de l'exil. On peut dire, sans exagération, que, dans cette persécution qui dura trois années, la constance des Arméniens catholiques fut admirable. Pie VIII leur donna, en 1830, un archevêque primat, qui fixa sa résidence à Constantinople, et étendit sa juridiction sur tous les catholiques arméniens résidant en dehors du patriarcat de Cilicie. Grâce aux bons offices de l'ambassade de France, les Arméniens catholiques furent reconnus par la Porte comme formant une communauté distincte et soustraits pour toujours à la juridiction civile du patriarche grégorien.

Vingt ans plus tard, pour répondre au mouvement de conversion parmi les Arméniens, Pie IX créa six nouveaux diocèses en Asie-Mineure : Brousse, Angora, Trébizonde, Erzeroum, Karpouth et Artwin, sous la juridiction de l'archevêque primat de Constantinople.

Mais cet arrangement laissait encore à désirer, car il donnait à l'Eglise arméno-catholique deux têtes indépendantes l'une de l'autre : le patriarche de Cilicie et l'archevêque primat de Constantinople. Le peuple arménien et son clergé désiraient généralement la réunion des deux sièges. C'est pourquoi le patriarche qui résidait à Bzom-

mar étant venu à mourir, les évêques du patriarcat de Cilicie élurent unanimement pour lui succéder Mgr Hassoun, qui occupait déjà depuis plusieurs années le siège primatial de Constantinople (14 septembre 1866). Pie IX s'empessa de confirmer la réunion des deux sièges dans la bulle *Reversurus* (12 juin 1867), et, pour prévenir le retour de certains abus, il prescrivit quelques ré-

commencement de ce siècle, la persécution, plutôt que de renoncer à la foi. Néanmoins l'esprit particulier, l'esprit de nationalité, vit toujours chez les Arméniens, comme chez les Orientaux. Nous autres, peuples de l'Occident, qui regardons Rome comme la patrie de nos âmes, nous ne pouvons qu'imparfaitement nous faire l'idée de la susceptibilité jalouse des peuples de l'Orient dès

que les privilèges et les droits de leur nationalité sont en jeu.

Il faut ajouter que, parmi les nations orientales, le peuple arménien est certainement le plus avancé pour le développement de la civilisation, la richesse, l'éducation, et ce qu'on a coutume d'appeler les idées modernes. Il en résulte que, surtout chez les chefs laïques de la nation, la ferveur et la simplicité de la foi ont bien diminué depuis un demi-siècle. La franc-maçonnerie a fait là, comme partout, son œuvre satanique, qui consiste à battre en brèche l'autorité de l'Eglise. De là, chez les Arméniens catholiques, une tendance déplorable à séculariser le gouverne-



— SON ÉMINENCE LE CARDINAL HASSOUN, Ancien patriarche arménien. —

gles fort sages pour l'élection des évêques arméniens et l'administration des biens ecclésiastiques. Ce fut l'occasion d'une tempête effroyable, dans laquelle l'Eglise arméno-catholique parut sombrer un instant.

Il faut dire un mot du schisme et de ses causes.

On a vu plus haut avec quelle héroïque fidélité le peuple arméno-catholique supporta, au com-

ment ecclésiastique et à empiéter sur les droits des pasteurs. Ajoutez à ce mauvais esprit certaines ambitions froissées, la tendance des religieux mékhitaristes vers le catholicisme libéral, les imprudences de certains évêques occidentaux, au moment du concile, pour englober les Arméniens dans l'opposition ; joignez à toutes ces causes la pression des loges, le mot d'ordre donné à Constantinople comme il avait été donné à

Berlin et à Genève, l'attitude de notre ambassadeur, M. Bourée, qui prit d'abord parti pour les opposants à la bulle *Reversurus* et conseilla à la Porte de les reconnaître comme catholiques, et l'on comprendra la gravité de la crise qu'eut à traverser l'Église arménienne au lendemain du concile.

Dans la surexcitation générale des esprits, il fut facile de persuader à la Porte que la bulle *Reversurus* attentait aux droits de souveraineté du Sultan, et bouleverserait toute l'économie de l'Église arménienne. Ce qui contribua surtout à égarer les ministres du Sultan, ce fut l'attitude de l'ambassadeur français, qui, subissant l'action de nos catholiques libéraux, prit parti pour les schismatiques contre Mgr Hassoun, à qui l'on ne pardonnait pas de s'être rangé, au moment du concile, dans la majorité infaillibiliste.

On vit donc se renouveler, à Constantinople, les scènes de Berne et de Genève. Les dissidents étaient à peine 2,000, contre plus de 100,000 arméniens fidèles. Ils avaient avec eux seulement quatre évêques, avec une cinquantaine de moines mékhitaristes défroqués. Dans plusieurs diocèses arméniens, on ne trouvait pas un seul dissident.

C'est à cette poignée de libres-penseurs et de francs-maçons que la Porte livra tous les biens-fonds de la communauté arméno-catholique : églises, presbytères, maisons épiscopales, séminaires, hôpitaux, écoles, plus de huit millions de biens-fonds. On enleva aux catholiques jusqu'à leur nom, qu'on remplaça par celui de *hassounistes*. Dès le début de la crise, Mgr Hassoun avait été exilé et forcé de partir pour Rome. La Porte, après avoir enlevé au patriarche légitime son bérat impérial, fit procéder à l'élection d'un nouveau patriarche. Comme les catholiques s'abstinrent en masse de prendre part à cette élection sacrilège, les schismatiques, au nombre de 1,130, élurent sans opposition un prêtre interdit et nommé excommunié, l'intrus Kupélian, qui fut reconnu par la Porte en qualité de patriarche des Arméniens catholiques.

Comme à Genève et à Berne, ces violences aboutirent à la honte des persécuteurs. La lutte

dura dix ans, de 1870 à 1880, et pendant dix ans la constance des catholiques lassa la rage de leurs ennemis. A la fin, il fallut bien reconnaître qu'on s'était trompé et revenir sur ses pas. La Porte commençait à comprendre de quel ridicule elle se couvrait devant l'Europe, en émettant la prétention de décider souverainement dans une question de dogmes et de distinguer, sans le Pape et malgré le Pape, les vrais catholiques des faux.



— MGR ÉTIENNE-PIERRE X AZARIAN, Patriarche arménien. —

Le schisme, déshonoré par ses propres violences, s'effondrait dans l'impuissance et dans le mépris public ; chaque jour des prêtres, des laïques, l'abandonnaient pour revenir à l'unité catholique. L'intrus Kupélian sentit que la position n'était plus tenable et fit enfin sa soumission (1878). La Porte, heureuse de sortir de la situation fautive dans laquelle elle s'était jetée, rendit à Mgr Hassoun son bérat, et l'Église arménienne recouvra la paix.

Cette paix n'a pas été troublée depuis, bien qu'il y ait toujours dans les chefs laïques de la communauté un mauvais levain d'indépendance. Mgr Hassoun ayant été élevé par Léon XIII au cardinalat (1880), son successeur, Mgr Azarian, a été élu patriarche selon les prescriptions de la bulle *Reversurus*.

Parmi les Arméniens grégoriens, le mouvement de conversions, arrêté par la persécution de 1870, a repris avec assez d'entrain. À cette heure, l'Église arméno-grégorienne se meurt ; c'est un fait attesté par tous ceux qui connaissent la situation. Cette Église est divisée aujourd'hui entre plusieurs chefs : il y a à Edchmiazin, Arménie russe, un patriarche grégorien, qui est entièrement sous la main du Czar, et qui se plaint amèrement de sa dépendance ; il y en a un autre à Cis, dans la Cilicie, un troisième à Constantinople. Tous ces patriarches hérétiques s'anathématisent réciproquement ; ils ont perdu toute considération, toute autorité sérieuse sur les membres de leur communauté. De l'aveu de tous, c'est une Église de cinq à six millions d'âmes qui s'effondre.

À qui ira cette riche succession ? L'Angleterre protestante, dans un but plus politique que religieux, inonde l'Arménie d'une armée de prédicants ; partout ils ouvrent des collèges, des écoles, des orphelinats, des dispensaires et des hôpitaux ; ils sèment l'or à pleines mains, et promettent l'appui politique de leur gouvernement aux Arméniens qui viennent à eux. Jamais ils n'en feront de bons protestants, ils le savent, mais ils en feront des libres-penseurs et des ennemis du catholicisme ; ce résultat leur suffit. En présence de cette propagande effrénée du protestantisme, l'Église arméno-grégorienne voit son impuissance et s'y résigne.

« — Dans vingt ans, disait-on un jour à l'un de ses évêques, votre diocèse aura passé au protestantisme. »

« — Qu'est-ce que cela me fait ? répondit en souriant le prélat ; dans vingt ans, je n'y serai plus. Après moi le déluge ! »

Tel est l'esprit de foi et de zèle de ce clergé.

Pour lutter contre la propagande protestante, le catholicisme est seul, privé de toute influence politique, avec des ressources bien restreintes. Et pourtant, telle est la force de la vérité qu'il fait chaque jour des progrès ; des populations entières lui tendent les bras et l'appellent. Trop souvent, hélas ! les évêques arméniens catholiques ne peuvent répondre à ces appels ; les ressources matérielles, les hommes surtout, font défaut pour recueillir la moisson déjà mûre.

Il est triste de voir la France, indifférente à ses traditions séculaires, laisser en Orient l'influence de la Russie et de l'Angleterre éclipser la nôtre. Livrés à eux-mêmes, les Arméniens n'hésiteraient pas à se faire nos clients ; tous ceux qui connaissent le pays l'affirment. Pourquoi faut-il qu'à l'heure d'une crise décisive pour les nations orientales, la France catholique soit aux mains

d'une poignée de francs-maçons, que l'esprit sectaire aveugle sur les vrais intérêts du pays, et qui abandonnent à nos rivaux des populations si bien disposées à venir à nous !

Mais DIEU a ses desseins de miséricorde sur les nations orientales ; il ne permettra pas que l'hérésie arrache ces peuples à leurs erreurs séculaires, pour les plonger dans un état pire que le précédent. Léon XIII a les yeux fixés sur l'Orient, et pour remédier à la pénurie d'hommes apostoliques, il a ouvert à Rome un séminaire spécial pour les Arméniens (1883). À mesure que les conversions se multiplient, il érige en Arménie de nouveaux sièges épiscopaux ; on a vu plus haut qu'il a profité de l'expulsion des Jésuites français pour leur confier une mission dans ce pays. Tout fait espérer que, d'ici la fin du siècle, l'Église arméno-catholique aura triomphé des difficultés qui arrêtent encore aujourd'hui son plein développement.

Voici quelle est, au 1^{er} janvier 1890, la hiérarchie du patriarcat arménien de Cilicie.

1 diocèse patriarcal :

Constantinople, 1 patriarche, 2 évêques auxiliaires, 70 prêtres, 16 églises ou chapelles, 10 écoles, 10.000 catholiques.

3 archevêchés :

Lemberg (Autriche), 1 archevêque, 17 prêtres, 22 églises ou chapelles, ? écoles, 4.500 catholiques.

Alep (Syrie), 1 archevêque, 15 prêtres, 7 églises ou chapelles, 4 écoles, 7.500 catholiques.

Mardin (Mésopotamie), 1 archevêque, 12 prêtres, 8 églises ou chapelles, 7 écoles, 8.000 catholiques.

16 évêchés :

Adana (Anatolie), 1 évêque, 8 prêtres, 7 églises ou chapelles, 7 écoles, 2.500 catholiques.

Alexandrie (Égypte), 1 évêque, 4 prêtres, 5 églises ou chapelles, 1.200 catholiques.

Diarbékir (Mésopotamie), 1 évêque, 18 prêtres, 10 églises ou chapelles, 10 écoles, 4.000 catholiques.

Ancyre (Anatolie), 1 évêque, 32 prêtres, 4 églises ou chapelles, 18 écoles, 8.000 catholiques.

Artwin (Russie), 23 prêtres, ? églises ou chapelles, 22 écoles, 12.000 catholiques.

Brousse (Anatolie), 1 évêque, 8 prêtres, 8 églises ou chapelles, 11.000 catholiques.

Césarée du Pont (Cappadoce), 1 évêque, 3 prêtres, 4 églises ou chapelles, 2 écoles, 1.500 catholiques.

Erzeroum (Arménie), 1 évêque, 54 prêtres, 76 églises ou chapelles, 19 écoles, 10.000 catholiques.

Ispahan (Perse), 1 prêtre, ? églises ou chapelles, ? écoles, 500 catholiques.

Karpouth (Mésopotamie), 1 évêque, 7 prêtres, 4 églises ou chapelles, 10 écoles, 1.700 catholiques.

Marasch (Cilicie), 1 évêque, 10 prêtres, ? églises ou chapelles, 4 écoles, 6.000 catholiques.

Mélytène (Arménie), 1 évêque, 7 prêtres, 10 églises ou chapelles, 8 écoles, 4.000 catholiques.

Mouche (Arménie), 1 évêque, 6 prêtres, 5 églises ou chapelles, 2 écoles, 4.000 catholiques.

Sébasté (Arménie), 1 évêque, ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 2.000 catholiques.

Tokat (Cappadoce), 1 administrateur apostolique, ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 2.000 catholiques.

Trébizonde (Arménie), 1 évêque, 10 prêtres, 3 églises ou chapelles, 4 écoles, 5.000 catholiques.

Total pour le rite arménien, 1 patriarche, 3 archevêques, 15 évêques, 303 prêtres, 189 églises ou chapelles, 134 écoles, 104.900 catholiques.

Ne sont pas compris dans le chiffre des prêtres, les missionnaires latins qui travaillent en grand nombre dans les diocèses, sous la juridiction des évêques arméniens ; ne sont pas compris non plus les religieux Mekhitaristes et Antonins, qui vivent en communauté, soit dans la Turquie d'Asie, soit en Europe. Outre ces religieux, qui sont environ 200, le patriarcat vient d'établir à Constantinople la maison mère des Sœurs arméniennes de l'Immaculée-Conception, qui rendent déjà d'immenses services dans les diocèses, par la tenue des écoles et les œuvres de charité.

En tenant compte des Arméniens assez nombreux qui vivent en dehors des diocèses de leur rit, dans l'Asie Mineure, l'Afrique septentrionale, l'Italie, la France et jusqu'aux Indes, il faut porter le chiffre total des Arméniens catholiques au moins à 120.000 âmes. Plusieurs auteurs sérieux le font même monter jusqu'à 150.000 ; mais, en l'absence de documents précis, je me tiens provisoirement à 120.000. Espérons que ce chiffre sera promptement dépassé, si rien ne vient contrarier le mouvement de retour qui se manifeste depuis plusieurs années.

Statistique comparée des catholiques arméniens.

En 1800	1850	1890
80.000	100.000	120.000

IV. — RIT MARONITE.

DE toutes les communautés catholiques de l'Orient, les Maronites forment la plus nombreuse agglomération, et aussi la plus fervente, celle où l'esprit catholique est le plus vivant, où le particularisme et le laïcisme, qui sont le fléau des Eglises orientales, ont le moins de force. Seule de toutes les populations levantines, la nation maronite ne s'est jamais laissé entraîner au schisme ni à l'hérésie. Lorsqu'on songe à la situation de ce petit peuple entouré de Mahométans, d'idolâtres fanatiques (les Druses), de schismatiques, d'hérétiques de toutes nuances, l'esprit est frappé d'admiration et le cœur se dilate à la vue de cette population tout entière catholique, dont jamais le schisme n'a troublé l'unité, dont l'hérésie n'a jamais corrompu la foi, et dont la simplicité rappelle les chrétiens de la primitive Eglise. C'est pourquoi je m'arrêterai un instant à résumer son histoire, trop peu connue en Occident.

Les Maronites tirent leur nom de deux célèbres religieux, morts tous deux en odeur de sainteté, le premier en l'an 433, et le second en 707. Le culte des deux saints Maron a été reconnu et autorisé par l'Eglise romaine, et le second, Jean Maron, successivement moine antonin, évêque de Batroun, patriarche d'Antioche et légat du pape Sergius, peut être considéré, à bon droit, comme le créateur de la nation maronite.

Toujours dociles et soumis aux différents maîtres de leur pays, Empereurs grecs de Byzance, Califes de Syrie, Sultans des Turcs, les Maronites ne prirent jamais les armes que pour la défense de leur nationalité et de leur foi. Mais, sur ces deux points, ils furent intraitables. A plusieurs reprises ils eurent à lutter contre les Empereurs de Constantinople, qui voulaient leur imposer l'hérésie et le schisme ; mais ils déjouèrent toutes leurs ruses et leur infligèrent plus d'une fois de sanglantes défaites.

A l'époque des Croisades, 40.000 Maronites combattirent dans les rangs des Francs pour la délivrance des Saints Lieux. Ce fut l'âge héroïque de la nation maronite. Sous la protection des Croisés, ils s'établirent dans toute la Syrie, à Chypre et jusqu'en Egypte. Le nombre des Maronites s'élevait dès lors à plus de 200.000.

C'est pourtant à cette époque que leur foi se trouva exposée au plus grand danger qu'elle ait jamais couru. Circonvenus de tout côté par leurs voisins hérétiques, Jacobites, Eutychéens, Monophysites, quelques membres de leur clergé et le patriarche lui-même se laissèrent séduire et professèrent le Monothélisme. Ce ne fut qu'un moment d'oubli dans l'histoire religieuse de ce peuple, car l'erreur ne dura que de 1175 à 1182, et encore elle fut rejetée avec horreur par la grande majorité de la nation. Le patriarche prévaricateur fut déposé, et l'on élut à sa place un catholique, qui fut massacré à son tour par les hérétiques. Les circonstances étaient graves : le roi de Jérusalem envoya Aimeri, patriarche latin d'Antioche, au secours de ce petit peuple qui voulait rester catholique. Aimeri se rendit en 1182 dans la ville de Tripoli, procéda à une enquête solennelle sur le meurtre du patriarche, et fit rentrer les dissidents dans le devoir.

Ce fait, mal interprété, donna lieu à l'erreur de Guillaume de Tyr, qui raconte que, par les soins d'Aimeri, la nation entière des Maronites était revenue de l'erreur des monothélites à la foi catholique ; mais il est certain que la masse de la nation n'a jamais défailli dans la foi, et que sa fidélité à l'Eglise romaine ne s'est jamais démentie. C'est le témoignage que le pape Benoît XIV lui rend en ces termes : « Il n'y a pas à douter que » les Maronites ont toujours été et qu'ils sont » aujourd'hui entièrement catholiques, unis avec » le Saint-Siège et pleins de respect et d'obéissance, soit pour leur patriarche, soit pour le » Pontife romain. »

Cette intégrité dans la foi catholique et cette soumission filiale au Vicaire de JÉSUS CHRIST ont persévéré jusqu'à nos jours. Un ministre protestant, le R. Williams, après un essai infructueux d'apostolat dans le Liban, écrivait avec dépit :

« Les Maronites sont les plus intrépides *romainistes* du monde, et la nation tout entière est » si infatuée de *bigoterie* (lisez de catholicisme), » qu'il n'y a rien à faire avec elle. »

Les Maronites ont chèrement payé leur fidélité à l'Eglise romaine. Retombés après les Croisades sous le joug des Turcs, ils se sont vus abandonnés aux rancunes et aux haines implacables des schismatiques qui les entouraient. C'est ainsi qu'à Chypre, où, du temps de Lusignan, ils possédaient jusqu'à soixante-deux villages prospères, les exactions de l'archevêque grec de Nicosie et les persécutions de leurs voisins, encouragées par l'insouciance du gouvernement ottoman, les ont à peu près anéantis. A l'heure actuelle, ils ne possèdent plus que cinq villages très pauvres, situés à l'extrémité de l'île, autrefois toute catholique. Dans le Liban, groupés en corps de nation, il leur a été plus facile de se défendre contre les schismatiques ; mais ils ont à compter avec la tyrannie des Métualis et le fanatisme des Druses, leurs voisins. Plus d'une fois, des combats de villages à villages ont ensanglanté les tranquilles montagnes du Liban, et l'Europe chrétienne n'a pas encore oublié les effroyables massacres de 1860, accomplis par les Druses avec la complicité des Turcs, et, disons-le en rougissant, avec l'appui moral de l'Angleterre protestante, qui ne saurait pardonner aux Maronites d'avoir repoussé ses prédicants et d'être les clients de la France.

Les Druses, ces intéressants protégés de l'Angleterre contre ceux qu'un journal anglais conservateur, le *Saturday Review*, appelait au lendemain des massacres « les sauvages Maronites », sont, au dire de tous les voyageurs, d'abominables fanatiques, des hypocrites sans honneur, toujours prêts à trafiquer de leur conscience et à embrasser la religion du plus fort. Ils se disent musulmans, pour la forme ; mais il est certain qu'ils ont horreur de Mahomet, et que, dans les impurs mystères de leur culte, ils adorent une tête de veau.

C'est à ces misérables sans foi ni loi que s'adressèrent les prédicants protestants, repoussés par les Maronites. Comme ils apportaient de l'or, ils furent parfaitement reçus, et firent d'abord un certain nombre de prosélytes. Il fallut bientôt en rabattre :

« Beaucoup se disent convertis, écrivait, en 1862, un ministre protestant ; mais, dès qu'on rejette quelqu'une de leurs demandes, ils vous tournent le dos en disant : « Nous vous écouterons aussi » longtemps que vous nous paierez. »

Voilà les hommes à qui, en haine du catholicisme et de la France, l'Angleterre sacrifia les Maronites. Le mieux informé des journaux anglais, le *Times*, le 1^{er} septembre 1860, en convient : « Le grand chef druse, Mohammed, l'instigateur des boucheries, comptait sur le secours des Anglais, et, nous n'avons pas besoin » de le dire, sur une récompense anglaise. »

De son côté, Mgr Mislin, dans son ouvrage sur la Terre Sainte, rapporte qu'un voyageur anglais, causant avec un cheik maronite quelque temps après les massacres, lui disait :

« — L'Angleterre a pris parti pour les Druses uniquement pour contrecarrer l'influence politique de la France sur les catholiques du Liban. »

« — A ce compte, répliqua le Maronite, chaque fois que la France travaille pour Dieu, l'Angleterre se croit obligée de travailler pour le diable. »

Le cheik avait raison : c'étaient bien de véritables démons que la trahison du gouvernement turc, de connivence avec l'Angleterre, avait déchainés contre les Maronites : 3,000 catholiques furent massacrés à Déir-el-Kamar, 6,000 à Damas, y compris 8 missionnaires franciscains. Il y eut un total de 40,000 victimes, en comptant ceux qui moururent des souffrances endurées ; 360 villages maronites anéantis, 560 églises brûlées, 42 couvents renversés, 28 écoles détruites.

Au lendemain des massacres, plus de 20,000 orphelins manquaient d'asile et de pain ; 200,000 Maronites erraient sans abri dans les ports et sur les côtes de la Méditerranée ; ils avaient tout perdu, et mouraient littéralement de faim. Les émissaires protestants accoururent alors pour s'emparer des enfants et les placer dans leurs orphelinats ; ils spéculèrent sur le désespoir et la faim pour acheter les apostasies.

En même temps le gouvernement anglais intriguait à la Porte et en Europe pour arrêter l'armée française, qui avait volé au secours de nos malheureux protégés. Lord Carnarvon ne rougit pas de faire officiellement l'apologie des meurtriers ; il osa même écrire ces lignes véritablement infâmes sous une plume chrétienne : « Il est bien à désirer que les puissants liens de gratitude d'une part, et de bons offices de l'autre, qui attachent les Druses à l'Angleterre, ne soient pas légèrement rompus sous des prétextes moraux et politiques. » Voilà qui peint l'Angleterre protestante.

Tirons un voile sur ces iniquités et ces hontes de la politique humaine. Grâce à l'accord des cinq grandes puissances européennes, un arrangement fut conclu pour régler la situation du Liban et prévenir le retour de pareilles horreurs. Le gouverneur général du Liban est toujours un chrétien ; il a sous lui huit caïmakans (chefs de district) ; cinq sont maronites, un druse, un grec-catholique et un grec-schismatique. De la sorte, les intérêts religieux de chaque communauté sont équitablement représentés et protégés. Il y a en outre trente-neuf mudirs ou chefs de canton ; ils sont choisis dans la nationalité qui domine dans la contrée. Pour l'administration de la justice chaque district a un tribunal de première instance, dont le juge appartient à la religion de la majorité : il a un adjoint du rite qui vient le second comme importance numérique, et des assesseurs pris dans les autres rites. La cour suprême est composée de six membres de rites différents, avec un président maronite.

Ce règlement fort équitable a permis aux Maronites de se relever et de vivre en paix au milieu de leurs voisins jaloux. A l'heure actuelle, toute trace de la catastrophe de 1860 est effacée. Voilà le tableau que trace de la situation du Liban un voyageur anglais et protestant, sir Keating Kelly (1) :

« L'exercice de la religion catholique est libre et respecté ; les églises et les couvents couronnent les montagnes ; les cloches, qui résonnent et font entendre comme un chant de liberté et d'indépendance, invitent nuit et jour à la prière. Cette nation est gouvernée par ses propres chefs et par son clergé qu'elle aime ; une police rigoureuse, mais équitable, maintient l'ordre et la sécurité dans les villages ; la propriété est respectée et transmise de père en fils ; le commerce est actif, les mœurs du peuple sont simples et pures. Il est rare de rencontrer une population dont l'apparence annonce plus de santé, avec la noblesse dans les manières et la civilisation, que celle de ces hommes du Liban. »

C'est à la France catholique que les Maronites sont redevables de leur sécurité. Aussi, de toutes les communautés catholiques de l'Orient, aucune ne nous est plus sincèrement attachée. M. Victor Guérin, le savant archéologue de la Terre Sainte, raconte qu'ayant un jour dressé sa tente au pied d'une des montagnes du Liban, à peine eut-il arboré, selon sa coutume, le drapeau français, qu'il vit accourir les villages voisins :

« Nous sommes tous Français, lui dirent ces bonnes gens, et la France est pour nous une seconde patrie. Quand elle le voudra, nous nous lèverons comme un seul homme pour lui appartenir. »

Puisse notre cher pays se montrer toujours digne de ces ardentes sympathies !

Le concile du Liban, tenu en 1740, par ordre de Benoît XIV, a partagé la nation maronite en huit diocèses ; voici le tableau de la hiérarchie maronite, avec la population catholique de chaque diocèse :

1 patriarche du titre d'Antioche, qui réside dans la montagne et administre le diocèse de Djébaïl.

2 évêques auxiliaires, l'un pour l'administration spirituelle, l'autre pour l'administration civile de la communauté.

6 archevêchés :

Alep, 1 archevêque, ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 5 000 catholiques.

Beyrouth, 1 archevêque, 30 prêtres, 50 églises ou chapelles, ? écoles, 50.000 catholiques.

Chypre, 1 archevêque, 120 prêtres, 20 églises ou chapelles, 20 écoles, 20.000 catholiques.

Damas, 1 archevêque, 95 prêtres, 89 églises ou chapelles, ? écoles, 26.000 catholiques.

Tyre : Sidon, 1 archevêque, 10 prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 40.000 catholiques.

Tripoli (Syrie), 1 archevêque, ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 36.000 catholiques.

Djébaïl et Batroun, 30 prêtres, 50 églises ou chapelles, ? écoles, 60.000 catholiques.

Balbeck, 1 évêque, ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 30 000 catholiques.

Soit au total pour le rite maronite : 1 patriarche, 6 archevêques, 3 évêques, 285 prêtres, 209 églises ou chapelles, ? écoles, 277.000 catholiques.

Il faut remarquer que cette statistique est très incomplète et beaucoup trop faible. Le chiffre des prêtres, qui manque pour trois diocèses, doit être élevé à près de 400, sans parler de 1,800 religieux Antonins, dont 600 sont revêtus du sacerdoce ; 500 églises ou chapelles, 35 couvents d'hommes, 5 séminaires patriarcaux, 8 collèges, des écoles catholiques dans 420 paroisses, voilà ce que des documents positifs me permettent d'affirmer être la situation vraie de l'Eglise maronite en 1890.

Quant au chiffre de la population catholico-maronite, il doit être aussi notablement relevé.



MGR MARCUS, Patriarche syrien d'Antioche.

On trouve dans Rohrbacher, Chantrel et plusieurs autres auteurs le chiffre de 500,000 âmes couramment exprimé. Ce chiffre est certainement exagéré, mais aussi celui de 277,000 est évidemment trop faible. Au lendemain du massacre de 1860, les officiers de l'État-Major français, chargés de dresser la statistique religieuse du Liban, accusaient 208,000 maronites vivant dans la montagne. En tenant compte de ceux qui vivent en dehors du Liban, et de l'accroissement naturel des naissances qui a dû se produire depuis trente ans, il est impossible d'arriver à moins de 300,000 maronites. C'est aussi à ce

chiffre que je m'arrête. Du reste, les *Missiones catholicae* de 1890 donnent pour tout le patriarcat le chiffre de 298,000, qui ne concorde pas avec le chiffre détaillé des différents diocèses, et qui se rapproche fort du mien.

Statistique comparée des catholiques maronites.

En 1800	1850	1890
250.000	300.000	300 000

Le manque d'accroissement depuis 1850 vient des 40,000 victimes qui ont péri en 1860.



MGR BENHAM-BENNI, Patriarche syrien d'Antioche, ancien archevêque de Mossoul.

✠ V. — RIT SYRIAQUE ✠

LA nation syrienne, comme son nom l'indique, forme le fond de la population du Levant. Entraînée au IV^e siècle dans l'hérésie d'Eutychès, elle y fut confirmée par Jacques, évêque d'Édesse, d'où le nom de Jacobites donné à ces sectaires. Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, la nation syrienne tout entière croupit dans l'hérésie. A cette époque, son patriarche, Ignace Jacques, vint à Rome et fit profession de la foi catholique entre les mains de Jules III (1555).

Mais, de retour en Orient, les persécutions des Jacobites lui firent peur et il retomba dans l'hérésie.

Son successeur, Ignace David, imita son inconstance. Après avoir fait profession de catholicisme en présence de Grégoire XIII (1572), il retourna bientôt aux erreurs de ses compatriotes.

Au cours du XVII^e siècle, le patriarche Ignace Siméon fut plus courageux. Il embrassa le catholicisme et y persévéra jusqu'à sa mort (1662). C'est à partir de cette époque que la hiérarchie catholique fut rétablie parmi les Syriens, et que le mouvement de retour à la vraie foi commença sérieusement.

Le second patriarche catholique, Ignace André, avait fait ses études à Rome. Il mourut en 1672, après avoir augmenté son troupeau.

Son successeur, Ignace Pierre, fut horriblement persécuté par les Jacobites. Il mourut en exil à Adana (Cilicie), en 1701. De 1701 à 1783, la série des patriarches catholiques fut interrompue ; mais, malgré les rigueurs de la persécution, entretenue par le fanatisme des Jacobites, le petit troupeau catholique, composé d'environ 10.000 âmes, tint bon, sous la conduite de quelques évêques catholiques de leur rit.

En 1782, le patriarche jacobite, Ignace Georges, se convertit au lit de mort, et désigna pour son successeur l'archevêque jacobite d'Alep, Mgr Denys-Michel Giarves, dont les tendances catholiques lui étaient connues. La pieuse confiance du mourant ne fut pas trompée : Mgr Giarves, reconnu comme patriarche par les évêques de sa nation, professa publiquement le catholicisme ; quatre évêques jacobites suivirent aussitôt son exemple, et la nation jacobite tout entière parut disposée à imiter ses pasteurs.

Mais l'évêque jacobite de Mossoul, qui convoitait pour lui-même la dignité patriarcale, suscita une violente persécution contre le nouveau patriarche et ses adhérents. Avec l'aide du patriarche grégorien de Constantinople, il obtint, à prix d'argent, une sentence d'exil contre Mgr Giarves, qui fut déporté à Bagdad. Craignant à bon droit pour sa vie, celui-ci se réfugia dans la montagne, et mourut en odeur de sainteté (1800). A cette époque, le chiffre des catholiques du rit syriaque s'élevait à peine à 20.000 âmes. Son successeur fut l'archevêque syrien d'Alep, Mgr Ignace Michel Daher ; il donna sa démission en 1814, et fut remplacé par l'évêque de Mossoul, Mgr Siméon Hindi. Au bout de quelques années, ce dernier donna, lui aussi, sa démission, et fut remplacé par Mgr Ignace Pierre Giarves, neveu du patriarche du même nom (1820).

Sous le long patriarcat de Mgr Giarves (1820-1851), l'Eglise syrienne fit beaucoup de progrès. Quatre des principaux évêques jacobites se convertirent successivement : Mgr Hisa, évêque de Mossoul, en 1827, Mgr Hiliani, archevêque de Damas, en 1828, Mgr Nackar, évêque d'Emèse

en 1832. Ces trois conversions avaient été précédées, en 1826, de celle de Mgr Samhiri, le plus illustre des quatre, et le membre le plus influent de la hiérarchie jacobite. Il était l'ami et le confident du patriarche hérétique, qui l'avait désigné pour lui succéder.

La conversion de ces quatre évêques amena celle d'une partie de leurs troupeaux ; mais elle déclencha la persécution des hérétiques. Par ordre du patriarche jacobite, NN. SS. Hisa et Samhiri furent jetés en prison et accablés de mauvais traitements ; on alla jusqu'à les menacer de

mort, mais ils demeurèrent fidèles et furent enfin délivrés par l'intervention de Mgr Coupperie, évêque de Babylone et délégué du Saint-Siège pour la Mésopotamie (1829).

Mais la persécution n'en continua pas moins avec acharnement, surtout contre Mgr Samhiri, à qui les Jacobites ne pouvaient pardonner sa défection. Une partie de la vie du vaillant prélat se passa en exil, mais il ne se découragea jamais, et parvint à établir solidement le catholicisme dans les deux diocèses syriens de Mardin et de Diarbékir.



HOMS, VU DU LEVANT.

En 1851, il fut choisi par les évêques de sa nation pour la charge patriarcale. Son premier soin fut d'aller à Rome, solliciter la bénédiction du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Il passa ensuite en Italie et en France, recueillant des aumônes et des sympathies pour son Eglise naissante et toujours persécutée. Il mourut plein de jours et d'œuvres en 1865.

Mgr Marcus, archevêque de Diarbékir, fut élu pour lui succéder. Il fut le premier patriarche syrien-catholique admis en cette qualité par la Porte ottomane. Il reçut en 1866, son bérat impé-

rial, et fut traité désormais à l'égal des autres chefs de communautés religieuses reconnues dans l'Empire. Mgr Marcus se distingua, au concile du Vatican, par son filial attachement au siège de Pierre.

Il fut remplacé, en 1873, par Mgr Denys-Georges Scellot, archevêque d'Alep. Le nouveau patriarche eut de la peine à se faire accepter par la Porte. Les circonstances étaient critiques : le kupélianisme venait de triompher à Constantinople, et, bien que l'élection du patriarche syrien n'eût rien à voir avec la bulle *Reversurus*, qui ne

regardait que les Arméniens, les schismatiques intriguèrent de telle sorte que la Porte, après avoir reconnu le nouveau patriarche, lui retira son bérat, et ne le lui rendit qu'au bout de deux ans.

Les Jacobites profitèrent de ces mauvaises dispositions du ministre du Sultan pour recommencer leurs intrigues et leurs violences. Ils s'emparèrent par la force des églises syriennes de Mossoul, avec la connivence payée du gouverneur de la ville et l'appui moral du consul d'Angleterre. Plus de cinquante catholiques furent tués ou blessés à cette occasion, et Mgr Benham-Benni, archevêque de Mossoul, n'échappa que par

miracle à la mort. Dans le diocèse de Nabk et Kériathim, les Jacobites essayèrent de s'emparer des églises et des couvents de la communauté catholique. A Diarbékir, ils voulurent confisquer la maison patriarcale et tous les biens-fonds du patriarcat.

En un mot, pendant cette crise, qui dura deux ans, tous les ennemis de la communauté syro-catholique, jacobites, grégoriens, protestants, kupélianistes, essayèrent de profiter des mauvaises dispositions du gouvernement ottoman pour écraser les catholiques.

Le Sultan ayant enfin reconnu Mgr Scellot en qualité de patriarche et lui ayant rendu son bérat,



AMÉDÉAH, VILLE FORTE DANS LES MONTAGNES DU KURDISTAN.

D'après un croquis du R. P. Besson.

les troubles prirent fin (1877). Comme l'Angleterre soutenait les prétentions des Jacobites sur les églises syriennes de Mossoul, un arbitrage eut lieu à Constantinople, entre l'ambassadeur de France et celui d'Angleterre, pour décider à l'amiable cette interminable question. On fit deux lots d'égale valeur des quatre églises de la ville et des biens-fonds disputés. Le patriarche des jacobites eut le choix, et le second lot fut remis aux catholiques. Cet arrangement équitable fut accepté avec reconnaissance par tout le monde, malgré les protestations du patriarche jacobite, qui aurait voulu garder tout ce dont il s'était emparé par la force. Depuis, la paix religieuse a encore été troublée à ce sujet.

L'Eglise syrienne est encore au berceau, puisque voilà vingt-cinq ans à peine qu'elle est reconnue officiellement, et que, depuis sa naissance, elle n'a cessé d'être persécutée. Un bel avenir semble lui être réservé ; mais il lui faut des ressources, et surtout il lui faut des hommes, des prêtres de rit syriaque, ayant une formation catholique, un esprit catholique, pour lutter efficacement contre le particularisme national.

C'est pour répondre à ce grand besoin, qu'outre le séminaire syro-chaldéen de Mossoul, dont j'ai parlé en traitant des missions des Dominicains, outre le séminaire patriarcal de Sciafe, dans le Liban, Mgr Scellot, à la demande de la Propagande, vient d'ouvrir à Mardin (1885) une

nouvelle communauté de rit syriaque, pour les jeunes prêtres de la nation qui se destinent spécialement aux missions parmi les jacobites. De tous côtés les moissons jaunissent. Puisse le Père de famille envoyer en nombre suffisant des ouvriers zélés pour la recueillir dans ses greniers !

Il est assez difficile d'établir d'une manière précise la situation exacte de l'Eglise syro-catholique. Les chiffres que j'ai sous les yeux varient de 22.000 à 40.000. Il me semble admis que les Syriens catholiques sont groupés en deux grandes agglomérations : 20 à 25.000 en Syrie, 12 à 15.000 en Mésopotamie. Il y a encore d'autres groupes moins considérables dans le reste du Levant, ce qui donne un total approximatif d'environ 40 000 fidèles.

Voici, du reste, le tableau de la hiérarchie syrienne.

1 patriarche du titre d'Antioche en résidence à Mardin.

1 diocèse patriarcal :

Mardin (Mésop.), 1 patriarche, 23 prêtres, 8 églises ou chapelles, 6 écoles, 4.000 catholiques.

5 archevêques :

Alep (Syrie), 1 archevêque, 10 prêtres, 2 églises ou chapelles, 1 école, 3.000 catholiques.

Bagdad (Mésopotamie), 1 archevêque, 4 prêtres, 2 églises ou chapelles, 2 écoles, 1.200 catholiques.

Damas (Syrie), 1 archevêque, 9 prêtres, 6 églises ou chapelles, 5 écoles, 3.000 catholiques.

Homs (Phénicie), 1 archevêque, ? prêtres, 5 églises ou chapelles, ? écoles, 2.000 catholiques.

Mossoul (Mésopotamie), 1 archevêque, 20 prêtres, 10 églises ou chapelles, ? écoles, 7.000 catholiques.

7 évêques :

Beyrouth (Syrie), 1 évêque, 3 prêtres, 1 église, 1 école, 500 catholiques.

Diarbékir (Mésopotamie), 1 évêque, 3 prêtres, 1 église, 1 école, 500 catholiques.

Djézireh (Mésopotamie), 1 évêque, 8 prêtres, 7 églises ou chapelles, 6 écoles, 1.500 catholiques.

Kériathim et Nabk (Syrie), ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, ? catholiques.

Tripoli (Syrie), ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, ? catholiques.

Nadiah (Mésopotamie), ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, ? catholiques.

Alexandrie (Egypte), ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 6.000 catholiques.

Total pour le rit syriaque, 1 patriarche, 5 archevêques, 3 évêques, 80 prêtres, 42 églises ou chapelles, 22 écoles, 28.700 catholiques.

Cette statistique est encore manifestement insuffisante. Le nombre total des catholiques du rit syriaque, très nombreux sur plusieurs points de l'Asie Mineure et de l'Egypte, me paraît être ramené aux environs de 40.000.

Statistique comparée des catholiques du rit syriaque.

En 1800	1850	1890
20.000	30.000	40 000

VI. — RIT CHALDÉEN.

AU cinquième siècle de l'ère chrétienne, la nation chaldéenne tout entière embrassa le nestorianisme, d'où le nom de *nestoriens* donné à ces sectaires, qui nient l'unité de personne en



MGR JOSEPH AUDOU,

Patriarche de Babylone pour les Chaldéens.

JÉSUS-CHRIST, ce qui les amène tout naturellement à nier sa divinité.

Cette hérésie joua un rôle très considérable dans l'histoire religieuse de cette époque. Elle infecta de ses erreurs la Chaldée, la Mésopotamie, la Perse, le Kurdistan, la péninsule arabe. Un siècle plus tard, c'est un moine nestorien qui donna à Mahomet tout ce qu'il y a de christianisme dans le Coran. De là la constante sympathie qui a toujours régné entre nestoriens et musulmans, les uns comme les autres niant la divinité de JÉSUS-CHRIST, et faisant du fonda-

teur du christianisme un simple prophète inspiré de DIEU. Plus tard encore, les nestoriens, placés par leur position géographique aux avant-postes du monde chrétien, se répandirent dans la Tartarie, l'Inde et la Chine, où ils fondèrent de nombreuses églises. Puis, comme il arrive toujours de l'erreur, cette longue prospérité s'arrête tout à coup, sans que l'on sache pourquoi, et les nestoriens tombent peu à peu au dernier rang de toutes les sociétés chrétiennes. L'ignorance profonde du clergé et des fidèles dépasse tout ce que l'on pourrait imaginer. « Ils sont très dégradés, » affirme un ministre protestant, qui a vécu longtemps au milieu d'eux, à Ourmiah, « et leur religion est une des formes les plus révoltantes du christianisme. »

C'est seulement au XVI^e siècle qu'une partie de la nation Chaldéenne revint à la foi catholique. En 1553, le patriarche élu, Jean Zulaca, vint à Rome recevoir la consécration épiscopale. Il était accompagné de trois évêques et de soixante-dix députés de sa nation. Le Pape Jules III l'accueillit avec bonté, lui accorda le pallium et reçut sa profession de foi.

Mais, à son retour en Orient, le nouveau patriarche trouva la persécution. Le neveu de son prédécesseur le dénonça au gouvernement turc, qui le fit jeter en prison, battre de verges et enfin étrangler (1555). Il eut pour successeur un évêque catholique, Abjésu, qui vint, lui aussi, à Rome, et assista, en qualité de patriarche des Chaldéens, aux dernières sessions du Concile de Trente.

Depuis cette époque, les Chaldéens catholiques ont passé par bien des persécutions et éprouvé beaucoup de vicissitudes. Au dernier siècle, la nation chaldéenne comptait, dit-on, 150.000 catholiques; ce nombre était tombé à 25.000, en 1800, et depuis, il s'est abaissé aux environs de 15.000. Tel est, au moins, le chiffre donné en 1840 par les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Quelles sont les causes d'une pareille décadence? Il faut mettre au premier rang les persécutions des nestoriens et le fanatisme des musulmans, qui, dans ces régions éloignées, persiste comme aux premiers jours de la conquête. Peut-être aussi faut-il tenir compte de l'inconstance des fidèles. De toutes les communautés orientales, les Chaldéens paraissent être celle où l'esprit catholique a fait le moins de progrès.

Quoi qu'il en soit, le nombre des catholiques chaldéens diminuait de jour en jour, et la religion semblait perdue dans ce pays, si les missionnaires latins de la Mésopotamie et de la Perse n'étaient venus, vers 1840, relever le courage des fidèles, et pourvoir aux nécessités spirituelles de cette Église exposée à succomber.

Dès lors, tout changea rapidement de face. En vingt ans, au témoignage des écrivains protestants, la plus grande partie des nestoriens qui habitent à l'ouest des montagnes du Kurdistan sont devenus catholiques.

« A Bagdad, écrit la femme d'un ministre,

M^{me} Perkins, les catholiques romains l'emportent de toutes manières. » « Les nestoriens qui habitent le district de Mossoul, nous affirme un voyageur anglais, ont tous embrassé la foi romaine (1). » « Aujourd'hui, écrit un autre, toute la nation chaldéenne peut être regardée comme catholique (2). » « Tout le corps de l'Église nestorienne, raconte un ministre, est devenu aujourd'hui une branche de l'Église romaine (3). »

Ces témoignages d'auteurs protestants, qui écrivent sur les lieux, sont pourtant exagérés, car il reste plus de 80.000 nestoriens en Perse et dans les montagnes du Kurdistan, où le fanatisme des hérétiques et des sectateurs de Mahomet n'a pas encore permis aux missionnaires de pénétrer. Mais, dans leur exagération même, ils témoignent de l'impression profonde qu'ont produite chez nos rivaux les progrès si consolants de la foi catholique dans la nation chaldéenne.

Malheureusement, comme je l'ai insinué plus haut, il y a des ombres. Au lendemain du concile, l'imprudence du patriarche Mgr Joseph Audou (1848-1878) et ses prétentions absolument exagérées, que Pie IX fut obligé de condamner, donnèrent naissance à un schisme désastreux, qui troubla pendant plusieurs années la communauté chaldéenne. En face d'une menace formelle de déposition, le vieux patriarche recula devant le schisme et sa soumission, qui ne se démentit pas, fut certainement sincère; mais son successeur, Mgr Elie Pierre Abbolyonan, qui prit le nom d'Elie VI eut beaucoup de peine à ramener les dissidents et à pacifier son Église. Je suis heureux de constater que ses efforts furent enfin couronnés d'un plein succès.

Dans ces dernières années, on a annoncé à plusieurs reprises la rentrée en masse de la nation chaldéenne dans l'unité de la foi.

Il paraît acquis qu'un mouvement général de retour se dessine dans l'Église nestorienne. Espérons que ces promesses n'avorteront pas, comme elles l'ont fait si souvent. Le retour en masse de l'Église nestorienne à la foi du concile d'Éphèse, serait un événement d'une grande portée pour la conversion des autres Églises schismatiques de l'Orient.

Voici le tableau de la hiérarchie chaldéenne....

Un patriarche de Babylone, qui est en même temps administrateur de l'archidiocèse de Mossoul.

4 archevêchés :

Mossoul (Mésopotamie), 1 patriarche, 25 prêtres, 10 églises ou chapelles, 2 écoles, 5.100 catholiques chaldéens.
 Diarbékir (Mésopotamie), 1 archevêque, 6 prêtres, 4 églises, 2 écoles, 2.200 catholiques.
 Kerkouk (Mésopotamie), 1 archevêque, 12 prêtres, 16 églises, 5 écoles, 6.000 catholiques.
 Séna (Perse), 1 administrateur patriarcal, 1.100 catholiques.

1. Sir Asaher Grant. *Les Nestoriens*, ch. 3.

2. Sir Patterson. *Voyages*.

3. R. Southgate, 2 vol., ch. 16.

7 évêchés :

Akra (Chaldée), 6 prêtres, 8 églises, 7 écoles, 10.000 catholiques.

Amédéah (Kurdistan), 1 évêque, 8 prêtres, 7 église, 1 école, 2.000 catholiques.

Zaku (Mésopotamie), 1 évêque, 10 prêtres, 12 églises, 3 écoles, 3.000 catholiques.

Djézireh (Mésopotamie), 1 évêque, 14 prêtres, 16 églises, 7 écoles, 4.000 catholiques.

Mardin (Mésopotamie), 4 prêtres, 1 église, 450 catholiques.

Séert (Kurdistan), 19 prêtres, 26 églises, 2 écoles, 5.000 catholiques.

Salmas (Perse), 1 évêque, 6.000 catholiques.

Total de la population chaldéenne : 44 850 catholiques.

Il y a dans le patriarcat chaldéen environ 100 prêtres séculiers, 40 religieux, 90 églises ou chapelles, 40 écoles, 1 Séminaire patriarcal à Mossoul.

Statistique comparée des catholiques chaldéens.

En 1800	1850	1890
25.000	15.000	44.850

TABLEAU SYNOPTIQUE DES RITES-UNIS DE L'ASIE MINEURE.

	En 1800	1850	1890
I. Rite latin.	6.000	17.800	36.798 cat.
II. » grec-melc.	20.000	50.000	100.000 cat.
III. » arménien.	80.000	100.000	120.000 cat.
IV. » maronite.	250.000	300.000	314.000 cat.
V. » syriaque.	20.000	30.000	40.000 cat.
IV. » chaldéen.	25.000	15.000	46.900 cat.
	401.000	512.800	657.698 atc.

Ces progrès sont consolants, mais pourtant il reste encore beaucoup à faire. Il y a dans l'Orient 2.000.000 de grecs schismatiques, 5.000.000 d'arméniens grégoriens, 800.000 jacobites et plus de 100.000 nestoriens. Qu'est-ce, à côté de ces chiffres, que le petit troupeau catholique ? Heureusement c'est le troupeau fidèle, à qui le divin Pasteur a recommandé de ne rien craindre.

Et puis l'heure semble venue pour l'Orient de sortir enfin de son engourdissement séculaire. Il est certain que toutes ces vieilles sectes orientales n'ont pu subsister si longtemps qu'à l'aide de l'ignorance profonde et de l'isolement dans lequel elles vivaient avec leur clergé. Aujourd'hui que l'Europe pénètre dans les coins les plus reculés de l'Orient, que la lumière se fait, que la connaissance de l'histoire et l'instruction se répandent partout, les vieux préjugés se dissipent, les vieilles erreurs croulent, et la vérité se dégage des mensonges et des calomnies qui l'avaient si longtemps obscurcie.

Il semble donc impossible que les sectes orientales puissent subsister longtemps. Arméniens, grégoriens, jacobites, nestoriens, toutes ces Eglises bâtarde, qui ne se soutenaient que par

le mensonge et l'ignorance, sont profondément ébranlées et s'écroulent. A qui iront ces millions d'âmes ? Trois grandes forces sont en présence : le schisme russe, le protestantisme et le catholicisme. A laquelle appartient l'avenir ?

Humainement parlant, il faut bien reconnaître que l'avenir semble être à la Russie. Dans quelques années peut-être, elle aura réalisé le rêve de Pierre le Grand, et datera ses ukases de Constantinople. Ce sera, si la chose se réalise, un immense malheur pour la civilisation occidentale et pour l'Eglise romaine, dont toutes les œuvres en Orient se verraient anéanties. Observons pourtant que le schisme n'est pas une solution, et que



MGR LION, DES FRÈRES PRÊCHEURS,

Archevêque de Damiette *in partibus*, délégit apostolique de la Mésopotamie, du Kurdistan et de l'Arménie Mineure.

l'avenir reste toujours ouvert au catholicisme. Si jamais le schisme s'installe en maître avec le Czar à Constantinople, sa première pensée sera certainement d'unifier tous ces rites, toutes ces nationalités, si jalouses de leurs droits. Il rencontrera devant lui bien des résistances, qu'il lui faudra briser par la force. Mais la force n'a qu'un temps. Au premier souffle de liberté, tout s'écroule. Or, dans l'état présent du monde, qui oserait prédire que le jour de l'affranchissement ne luira pas bientôt pour ces millions de consciences opprimées ?

Le protestantisme, de son côté, a de grands moyens d'action : l'influence politique de l'Angleterre, des ressources illimitées, l'absence de

tous scrupules gênants, une armée de prédicants, la plupart parfaits gentlemen et hommes instruits. Le missionnaire catholique est seul, sans argent, sans influence politique. La France, qui devrait l'aider, est trop souvent indifférente à son œuvre, quand elle n'est pas hostile. Malgré tant de désavantages, je ne crains pas d'affirmer qu'en Orient, l'avenir, et un avenir prochain, est au catholicisme, à moins pourtant que la politique russe ne triomphe à Constantinople. Le protestantisme n'a pas de dogmes à offrir à l'Orient ; il n'apporte avec lui que des dénégations. Quelque déshéritées que soient les Eglises orientales, elles sont encore plus riches que lui, elles ont mieux gardé le dépôt des vérités traditionnelles. Aussi, depuis cinquante ans qu'il travaille en Orient, le protestantisme a pu faire des apostats, des libres-penseurs ; il n'a pas encore donné un croyant, un de ces hommes de conviction sérieuse comme il y en a encore heureusement un bon nombre chez nos frères séparés. Avec de l'or et des places, on peut toujours acheter des consciences faciles, mais on n'achète pas les convictions, et finalement on fait un marché de dupes, car les gens dont la conscience est à vendre ne valent pas ce qu'ils coûtent. Aux yeux de l'Oriental, le protestant qui n'honore pas la Très-Sainte Vierge, dont le culte est resté si populaire en Orient, le protestant qui ne jeûne pas, c'est-à-dire qui méconnaît la grande loi évangélique de la mortification, mérite à peine le nom de chrétien ; on le regarde généralement comme un athée, ou au moins

comme un libre-penseur. D'ailleurs le génie de l'Orient répugnera toujours à la sécheresse du dogme et de la liturgie protestante. Ces peuples, qui tiennent si fort à leurs rites, à leur discipline, à leurs usages nationaux, à toutes les formes extérieures du christianisme antique, ne seront jamais protestants, quoi qu'on fasse.

Au contraire, le catholicisme a gardé intact le dépôt des traditions dogmatiques ; l'Eglise romaine admet et conserve avec un soin jaloux aux différentes communautés orientales leurs rites, leurs usages, leur discipline. En remontant l'histoire du passé, ces vieilles Eglises arrivent à l'époque où elles étaient unies à l'Eglise romaine ; elles ont pour fondateurs et apôtres des saints honorés dans l'Eglise romaine. Entre Rome et les Orientaux, il n'y a que des malentendus, des calomnies, des préjugés qui se dissipent à mesure que l'instruction pénètre dans les masses. C'est donc au catholicisme, et au catholicisme seul, qu'il appartient de ressusciter ces vénérables Eglises de l'Orient et de leur redonner une nouvelle jeunesse.

Espérons que nos désirs se réaliseront ; espérons que les iniquités et les violences de la politique humaine ne viendront pas arrêter l'élan commencé de ces nations orientales vers l'unité et la vérité catholiques ; espérons que le jour approche où, selon la parole du Maître, il n'y aura plus, dans ces contrées qui furent le théâtre de sa vie mortelle, qu'un troupeau et qu'un pasteur !



Chapitre Neuvième.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS LES INDES.

NNE tradition, qui remonte aux premiers siècles de l'Eglise, nous apprend que l'apôtre saint Thomas a prêché la foi aux Indes, et qu'il y fut martyrisé par les Brahmanes dans la ville de Méliapour, où l'on conserve encore son tombeau. A la chute de l'Empire romain, tout rapport suivi ayant été interrompu entre Rome, centre de l'unité catholique, et ces régions éloignées, les chrétiens de l'Inde subirent peu à peu l'influence des nestoriens, leurs voisins, et adoptèrent leurs erreurs. Quand l'Eglise nestorienne, qui avait d'abord jeté dans la Haute-Asie beaucoup d'éclat, eut perdu toute vitalité, le christianisme, étouffé aux Indes entre le brahmanisme et le bouddhisme, s'éteignit progressivement, et, se concentrant dans les régions du sud, autour du tombeau de saint Thomas, ne fit plus, pendant plusieurs siècles, que végéter misérablement.

C'est de l'Occident qu'allait lui revenir la vie avec la vraie foi. En 1497, les Portugais doublent le cap des Tempêtes et se rendent maîtres successivement de Ceylan, d'Ormuz, de Goa, de Malacca et de Sumatra. En moins d'un siècle, leurs comptoirs s'échelonnent le long des côtes de l'Asie et de l'Afrique, du cap de Bonne-Espérance à la Chine. C'était une voie nouvelle que DIEU ouvrait à son Eglise à l'heure néfaste où Luther allait lui enlever les deux tiers de l'ancien monde. Les Vicaires de JÉSUS-CHRIST n'eurent garde de laisser échapper l'occasion qui leur était offerte par la Providence. Pour éviter toute contestation entre les Espagnols, qui venaient de découvrir l'Amérique, et les Portugais, qui avaient retrouvé les routes de la Haute-Asie, Alexandre VI, dans une bulle du 14 mai 1493, traçant une ligne idéale d'un pôle à l'autre, attribuait au Roi Catholique toutes les terres découvertes ou à découvrir à l'ouest de cette ligne, et donnait au roi de Portugal toutes celles situées à l'est.

Mais il y avait à cette magnifique donation une condition formelle, c'était d'en user uniquement pour la gloire de DIEU et dans l'intérêt des âmes. Le texte de la bulle est précis :

« Nous vous ordonnons, au nom de la sainte obéissance, d'envoyer dans les terres fermes et dans les îles mentionnées, des hommes probes,

craignant DIEU, habiles et capables d'instruire les habitants desdits lieux dans la foi catholique et les bonnes mœurs. »

Les rois de Portugal, pour ce qui les regardait, remplirent d'abord avec zèle les prescriptions du Souverain Pontife : des légions de religieux, appartenant aux Ordres de saint Dominique et de saint François, se répandirent dans ces vastes régions pour y prêcher l'Evangile ; bientôt la Compagnie de Jésus entra à son tour dans la lice, et, dès les premiers jours, elle y conquist le premier rang, avec des hommes comme saint François Xavier, l'apôtre des Indes, le martyr saint Jean de Britto, Robert de Nobili, missionnaire des Brahmes, François Lainez, Xavier Borghèse, et des centaines de Jésuites dont il serait trop long de rappeler les noms.

En deux siècles, il se fit, au milieu de ce peuple endormi dans une apathie séculaire, un grand mouvement de réveil, et près de *trois millions* d'Indiens, de tous rangs, de toutes castes, embrassèrent la foi catholique. Les catalogues des Jésuites en font foi, et leur témoignage est confirmé, au fond, par celui des protestants : « Les Jésuites, écrit Campbell, se promettaient de convertir l'Inde et la Chine ; si leur carrière n'eût pas été entravée par des événements politiques, ils eussent certainement fini par y réussir (1). » « Leurs succès aux Indes, dit l'historien Rankes, dépassèrent toute attente (2). » Le docteur Wolf, ennemi acharné du catholicisme, conclut en ces termes son ouvrage sur l'Inde : « Les Jésuites ont été les plus grands missionnaires de la terre (3). »

En 1700, le nombre des catholiques de l'Inde s'élevait à plus de 2.500.000 âmes ; en 1800, il était redescendu au-dessous de 500.000 ; en 1890, il est remonté à 1.700.000, et, si les événements politiques ne viennent pas contrarier l'action de l'apostolat, il atteindra 2.000.000 en l'an 1900.

Il faut dire d'où viennent cette rapide décadence et ce relèvement si prompt.

Trois causes principales ont amené, à la fin du dernier siècle, la décadence des missions de l'Inde : l'insuffisance numérique des missionnaires, l'in-

1. Campbell, *L'Inde telle qu'elle est*, ch. 8.

2. Rankes, *Histoire*. Cité par Marchal, *Les Missions chrétiennes*.

3. *Voyages et Aventures du docteur Wolf*, ch. 7.

fluence des protestants et le schisme portugais. Le relèvement s'est fait à mesure que ces causes de ruine ont disparu, et dans la proportion exacte de leur disparition.

Parlons d'abord du petit nombre de missionnaires. Voici quelle était, en 1800, la hiérarchie catholique aux Indes :

Un archevêque de Goa, primat des Indes orientales, un archevêque de Cranganore, deux évêques de Cochîn et de Méliapour. Ces quatre prélats avaient sous leur juridiction environ 400 prêtres de Goa, avec 340.000 fidèles, y compris Ceylan.

Mais il faut bien observer que, depuis que la politique de Pombal a prévalu en Portugal, les sièges épiscopaux de l'Inde sont demeurés sans titulaires, les Ordres religieux ont été expulsés en partie ; en un seul jour (1755), 127 Jésuites portugais furent enlevés aux missions de l'Inde et transportés à Lisbonne, où ils s'éteignirent lentement dans les cachots du fort Saint-Julien ; quelques années plus tard, c'était au tour des Jésuites français de se disperser ; puis vint, en 1774, la suppression de l'Ordre par Clément XIV. En même temps, la Révolution française, en fermant, en France et en Italie, tous les noviciats, en confisquant les ressources que la piété de nos pères avaient ménagées à l'apostolat, allait achever la ruine de ces missions.

L'Eglise des Indes resta donc, pendant près d'un demi-siècle, abandonnée aux prêtres de Goa. Or, ces prêtres, il faut bien le dire, quelque triste qu'en soit l'aveu, ne relevaient pas le prestige du catholicisme dans les Indes. Pour ne pas être accusé d'exagération et de malveillance dans une matière aussi grave, je suis forcé de citer des faits.

Ces prêtres, dépourvus également de vocation ecclésiastique et de surveillance, puis-que les évêques ne résidaient pas, étaient choisis ordinairement parmi les *topas*, c'est-à-dire les métis portugais nés de mariages illégitimes. A ce titre, les Indiens les regardaient comme des gens sans caste, des *parias*. Leur conduite justifiait trop souvent l'éloignement qu'ils inspiraient : « A Seringapatam, écrit un vicaire apostolique de l'Inde, un prêtre goanais fut arrêté par les soldats de Tippe-Saïb, et mis au corps de garde, une nuit, qu'étant ivre, il parcourait les rues, armé d'un tison enflammé avec lequel il voulait, disait-il, incendier la ville. Il y en eut un autre qui, pris de vin également, poursuivait, armé d'un couteau, un des principaux chrétiens du lieu, auquel il prétendait couper les oreilles. A Négapatam, deux prêtres goanais se battirent à coups de sabre. Il y en eut un qui mourut, dans le Palghat, à la suite d'excès d'opium. M. Mottet, ancien missionnaire à Pondichéry, en découvrit un engagé comme maître de musique dans les troupes anglaises... Ah ! conclut le vénérable signataire de cette lettre, le cœur est déchiré quand on vient administrer les chrétiens où ces prêtres ont passé quelque temps. »

Voilà les hommes que Sa Majesté Très Fidèle employait aux Indes pour remplacer les émules des François Xavier et des Jean de Britto. Mieux eût valu certainement pour les catholiques rester sans pasteurs que d'avoir affaire à de pareils prêtres. Un grand nombre de chrétiens furent amenées à l'apostasie par l'horreur qu'inspiraient aux fidèles leurs débauches et leurs simonies ; car, non contents de leurs vices privés, ils rançonnaient impitoyablement leurs paroissiens, et faisaient tout payer.

*
* *

En dehors des sièges épiscopaux portugais, dont on vient de voir la triste situation à la fin du dernier siècle, il y avait, dans l'Inde, quatre missions confiées aux envoyés du Saint-Siège :

1^o Au nord, la mission d'Agra, qui comprenait toute l'Inde septentrionale, n'avait pas d'évêque ; une dizaine de religieux Capucins évangélisaient les 5.000 catholiques dispersés dans ces immenses régions.

2^o A l'est et au sud, la mission de Pondichéry comprenait alors toute la côte de Coromandel, le Carnate, le Maduré, le Maïssour et le Coïmbatour. C'est la Société des Missions Etrangères de Paris qui fut chargée par le Saint-Siège, en 1777, de ce vaste territoire, auparavant l'apanage de la Compagnie de Jésus. Mais le nombre des missionnaires était absolument disproportionné avec les besoins des populations catholiques : six missionnaires seulement pour remplacer une centaine de Jésuites ; ils avaient à leur tête un évêque, qui, pour ménager les susceptibilités du Portugal, portait simplement le titre de supérieur de la mission, car ce ne fut qu'en 1836 que le vicariat apostolique fut érigé. En 1800, le chiffre des catholiques de la mission de Pondichéry s'élevait à 42.000.

3^o A l'ouest, le long de la côte de Malabar, était le vicariat apostolique de Malabar, érigé en 1659 et confié aux Carmes déchaussés. La mission se composait d'un vicaire apostolique, de trois religieux Carmes, et d'un certain nombre de prêtres indigènes, chargés de pourvoir aux besoins spirituels de 80.000 catholiques, moitié de rit latin et moitié de rit syro-chaldéen.

4^o Enfin, au nord de Goa, le vicariat apostolique de Bombay avait été érigé à la demande de la Compagnie anglaise des Indes orientales, qui, indignée de la conduite scandaleuse des prêtres de Goa, les chassa en 1718 de l'île de Bombay et de Salsette, et s'adressa au vicaire apostolique du Malabar, afin qu'il se chargeât de l'administration de cette Eglise. Avec l'autorisation du Souverain Pontife, les Carmes s'en chargèrent en effet. En 1800, le vicariat de Bombay comptait un vicaire apostolique et deux missionnaires, pour environ 8.000 catholiques.

Et c'est tout ! En dehors du clergé goanais, trois évêques, dont deux seulement ont le titre de

vicaires apostoliques, une vingtaine de missionnaires, pas de clergé indigène, sauf au Malabar, voilà toutes les forces de l'Eglise romaine en face du clergé de Goa et de l'invasion menaçante des ministres de l'hérésie, appuyés sur l'influence, désormais prépondérante aux Indes, de l'Angleterre.

La position des catholiques hindous ainsi abandonnés était déplorable ; mais plus triste encore celle des rares missionnaires, demeurés au milieu des débris de ces belles Eglises autrefois si prospères.

« Pendant près de soixante ans, écrit un auteur protestant (1), c'est-à-dire depuis 1760 jusqu'en 1820, aucun soin ne fut pris des missions catholiques et de leurs nombreux néophytes. Les anciens missionnaires mouraient les uns après les autres, et personne n'arrivait d'Europe pour les remplacer. » A côté du ministre protestant, voici le témoignage identique du prêtre catholique (2) : « De temps en temps, se présentent ici des députations de ces chrétiens abandonnés. Depuis que je suis ici, j'en ai vu deux, dont l'une, composée de trois principaux personnages du pays, avait fait près de cent lieues pour venir à Pondichéry. Ils apportaient une lettre écrite sur des feuilles de cocotier ; ils se plaignaient que, depuis six ans, aucun Père n'était venu les visiter, quoiqu'ils l'attendissent avec impatience, et qu'ils lui eussent préparé une belle cabane pour le loger ; ils ajoutaient, dans leur style simple mais sublime, que leurs âmes avaient faim de Dieu. Ces paroles touchantes, que je ne pus entendre sans verser des larmes, me rappelèrent ce passage du prophète Jérémie : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* »

Comme si ce n'était pas assez de ce triste abandon des catholiques, par suite de la pénurie excessive des missionnaires, la persécution vint s'abattre, à la fin du siècle dernier, sur ce malheureux troupeau, laissé à peu près sans pasteurs. Le féroce Tippto-Saïb fit périr en vingt ans plus de cent mille catholiques dans le sud de l'Inde ; il dispersa toutes les chrétientés du Maïssour, brûla les églises, et, dans un seul jour, força 40.000 chrétiens du Tanjore à recevoir la circoncision, c'est-à-dire à embrasser le mahométisme. Au Canara, dans le cours de l'année 1784, 30.000 chrétiens furent enlevés de force et donnés comme esclaves aux musulmans.

Les protestants hollandais se montraient presque aussi féroces que les disciples du Prophète. À Ceylan, ils proscrivirent absolument l'exercice du culte catholique, et chassèrent de l'île tous les missionnaires ; ils agirent de même sur le continent, et convertirent en factoreries toutes les chapelles catholiques.

Les protestants anglais agirent avec moins de

brutalité ; c'est une justice à leur rendre. Au début de leurs conquêtes dans l'Inde, ils tracassèrent d'abord les missionnaires français, dont ils redoutaient l'influence politique ; puis, quand ils se virent solidement établis dans le pays, ils se renfermèrent dans une neutralité presque toujours bienveillante, qu'ils ont conservée depuis.

Mais la prépondérance d'une nation protestante n'en fut pas moins désastreuse pour les missions de l'Inde. Des centaines de ministres et de prédicants inondèrent bientôt le pays. Ils avaient les mains pleines d'or pour acheter les consciences faciles ; ils avaient, ce qui est très naturel, les sympathies et l'influence gouvernementales de leurs coreligionnaires. Le mal eût été moins grand s'ils eussent rencontré partout, en face d'eux, le missionnaire catholique ; comme aujourd'hui, leur succès se fût borné à l'achat de quelques brebis galeuses. Mais que pouvaient cinq ou six missionnaires, éparpillés dans le sud de l'Inde, contre la propagande protestante ? Quant au clergé de Goa, ses défauts ne pouvaient que pousser les catholiques à l'apostasie. Il y eut donc des défections déplorables et trop nombreuses. Des chrétientés abandonnées depuis vingt ans et plus, sans prêtres, sans instruction, sans culte et sans sacrements, passèrent au protestantisme. C'est ainsi que la grande chrétienté de Tinnevely, composée de plus de 30.000 âmes, devint en grande partie protestante. Pour séduire plus facilement nos malheureux néophytes, plusieurs ministres, entre autres le célèbre Buchanan, ne rougirent pas de se donner publiquement pour les successeurs de saint François Xavier et des anciens missionnaires. Par ce système, trente-deux Sociétés anglaises, allemandes et américaines, avec des subsides annuels qui, pour l'Inde seule, dépassent *douze millions de francs*, ont réussi, en un siècle, à amener au protestantisme 292.000 habitants de l'Inde. C'est du moins le chiffre officiel donné en 1875 par le R. Sherring, de la Société des missionnaires de Londres, chiffre que je n'ai nullement l'intention de discuter ; mais, en le prenant tel qu'on le donne et en tenant compte des immenses ressources dont dispose l'hérésie, on est amené à bénir DIEU de ce qu'il n'est pas plus considérable.

A mesure que le nombre des missionnaires apostoliques augmenta et que les aumônes de la Propagation de la Foi permirent de reprendre les œuvres du passé, le catholicisme commença à se relever aux Indes. Mais alors il trouva devant lui les prétentions de la couronne de Portugal, prétentions qui aboutirent à un schisme désolant, et, pendant plus d'un demi-siècle, jetèrent le désordre au milieu de nos chrétientés renaissantes. Il faut dire quelques mots sur ce déplorable incident.

On a vu ce qu'était devenu, au commencement du XIX^e siècle, le clergé goanais ; mais il est juste de reconnaître qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Pendant deux siècles, le Portugal avait mis

1. *Missions dans l'Inde méridionale*, par le R. Joseph Mullens.

2. Lettre de M. Supriès, missionnaire à Pondichéry. *Annales*, tome IV, p. 169.

son influence politique et religieuse au service du catholicisme, afin de promouvoir au milieu des infidèles le règne de JÉSUS-CHRIST. L'Eglise catholique, qui n'est pas ingrate, l'en récompensa magnifiquement.

Les bulles de Léon X (1514), de Paul III (1539), de Paul IV (1553), de Grégoire XIII (1575) et de Paul V (1616), accordèrent à Sa Majesté Très Fidèle le droit de patronage sur toutes les Eglises déjà fondées, ou à fonder, aux Indes et en Chine. En échange de ce droit, les rois de Portugal s'obligeaient à pourvoir ces nouvelles Eglises de prêtres et d'évêques, à les doter convenablement, et à défendre, au besoin, le clergé et les chrétiens contre les infidèles et les hérétiques.

On ne s'en tint pas là : sur les instances du gouvernement portugais, Clément VIII (1600) défendit à tous les missionnaires de se rendre aux Indes par une autre voie que celle de Lisbonne et de Goa. C'était donner au roi de Portugal le monopole des missions orientales. On ne tarda pas à s'en repentir. Les envoyés du Saint-Siège furent accablés de vexations ; quelques-uns jetés sans motifs dans les prisons de l'Inquisition, d'autres forcés de repasser en Europe ; un légat du Pape, le cardinal de Tournon, mourut de misère dans les prisons de Macao. Le clergé de Goa, déchu de sa première ferveur, incapable de faire face au travail immense des missions orientales, et d'ailleurs s'en souciant assez peu, ne voulait, à aucun prix, permettre à d'autres ouvriers de mettre la faux dans la moisson. Il regardait les missions de l'Inde et de la Chine comme son patrimoine, et, plutôt que de voir ces peuples évangélisés par des missionnaires étrangers, il préférerait qu'ils ne fussent pas évangélisés du tout. Périssent les âmes plutôt qu'un prince !

Paul V, averti de ce qui se passait aux Indes, crut devoir déroger à la bulle de Clément VIII, en accordant aux missionnaires de se rendre à leur poste sans attendre la permission du roi de Portugal et de l'archevêque de Goa. Mais alors on se heurta à une difficulté qu'on n'avait pas prévue. Dans sa bulle de 1575, Grégoire XIII, toujours à la sollicitation des Portugais, avait été jusqu'à lier les mains à ses successeurs, en déclarant que personne, *fût-ce le Siège apostolique*, ne pourrait déroger à l'avenir au droit de patronage sans le consentement formel du roi de Portugal.

A mon avis, cette clause malheureuse allait au-delà des droits du souverain pontificat. Aucun pape ne peut lier irrévocablement ses successeurs, par la raison très simple que les vicaires de JÉSUS-CHRIST tiennent leur pouvoir de DIEU seul. Chaque pape a donc la plénitude de l'autorité suprême dans l'Eglise ; il est juge des circonstances, et il ne peut jamais se présenter un cas où le vicaire de JÉSUS-CHRIST soit empêché de pourvoir aux besoins nouveaux qui se révèlent, et de faire prêcher l'Evangile par toute la terre.

Tous les canonistes sérieux sont d'accord là-dessus.

Mais en supposant, ce que je ne crois pas, que la bulle de Grégoire XIII liât à perpétuité ses successeurs, le gouvernement portugais ayant perdu toute autorité aux Indes en dehors de Goa, son droit de patronage devenait caduc par là même. En effet, ce droit n'est jamais concédé qu'à la condition de protéger les Eglises sur lesquelles il s'exerce. Mais quelle protection pouvait accorder le gouvernement portugais aux Eglises situées sur le territoire anglais ? La prétention du roi de Portugal de pourvoir exclusivement à ces Eglises était aussi ridicule que si la France prétendait aujourd'hui nommer aux sièges de Metz et de Strasbourg, et disposer à son gré de tous les bénéfices ecclésiastiques situés dans les pays cédés à l'Allemagne par le traité de Francfort.

Les rois de Portugal semblaient avoir reconnu eux-mêmes la caducité de leurs privilèges. Depuis cinquante ans, on l'a vu, ils laissaient sans titulaires les sièges épiscopaux de l'Inde, et, depuis 1827, le gouvernement avait formellement défendu aux administrateurs de Goa d'envoyer désormais le moindre subside aux Eglises situées en dehors des possessions portugaises. N'observant plus les clauses essentielles du patronat, il était déchu par là même de son privilège. D'un autre côté, à mesure que la foi se propageait aux Indes, il devenait urgent de subvenir aux besoins spirituels de ces nouvelles chrétientés. Grégoire XVI, qui, avant son élévation au souverain pontificat, avait été préfet de la Propagande, connaissait parfaitement la situation et résolut d'y pourvoir. Mais, avant de faire usage de son droit incontestable, il voulut mettre le gouvernement portugais en demeure de se prononcer lui-même sur son prétendu droit de patronage. Par son ordre, le cardinal Pédicini, préfet de la Propagande, adressa à la Cour de Portugal une note diplomatique, pour lui demander de pourvoir aux évêchés vacants de l'Inde ou de renoncer formellement à un privilège qui rendait impossible le gouvernement ecclésiastique en ce pays (1832).

La Cour de Lisbonne n'ayant rien répondu à cette ouverture, le Pape attendit deux ans encore. A la fin il se décida à user de son droit de Pasteur suprême, en créant deux vicariats apostoliques à Madras et à Calcutta (1834) ; deux ans plus tard, la mission de Pondichéry et celle de Ceylan furent érigées, à leur tour, en vicariats, et une préfecture apostolique fut établie au Maduré (1836).

Ces actes, si nécessaires et si modérés, irritèrent au plus haut degré le gouvernement portugais et le clergé de Goa ; le Chapitre métropolitain osa interdire, sous peine d'excommunication, d'avoir aucun rapport avec les vicaires apostoliques et les missionnaires de la Propagande ; leur juridiction fut déclarée nulle et schismatique, tant qu'elle ne

serait pas reconnue par Sa Majesté Très Fidèle, que les anciennes constitutions apostoliques avaient investie de la suprématie sur toutes les missions d'Orient, sans qu'il fût permis à aucun Pape d'y déroger.

Grégoire XVI fit justice de ces prétentions dans son bref *Multa praeclare* (24 avril 1838). Il rappelle d'abord les privilèges accordés, par ses prédécesseurs, à la couronne de Portugal ; mais il insiste, en même temps, sur le but de ces concessions, qui était uniquement de promouvoir efficacement le règne de DIEU dans ces régions éloignées. Ce motif ayant cessé d'exister, par suite des circonstances politiques, le patronage portugais ne peut plus s'exercer utilement dans les pays soumis à l'Angleterre, et par conséquent le privilège est devenu caduc. Quant à la clause qu'il ne pourra jamais être dérogé à ces concessions que du consentement des parties, elle doit s'entendre évidemment, *sauf les droits du Suprême Magistère*. Il est certain que jamais le Saint-Siège n'a voulu s'empêcher de pourvoir aux besoins de la religion, ni de statuer sur ce qu'exige, suivant le temps et les circonstances, le salut du peuple chrétien.

Le Pape ajoute que, pendant qu'il exerçait la charge de préfet de la Propagande, il a pu se convaincre que le droit de patronage, qui avait été concédé uniquement en vue du salut des âmes, est devenu aux Indes une cause de ruine spirituelle. En conséquence, et en vertu de son autorité suprême, le vicaire de JÉSUS-CHRIST déclare déroger aux bulles de ses prédécesseurs, et supprimer purement et simplement le droit de patronage en dehors de l'archidiocèse de Goa.

Ce bref eut un immense retentissement aux Indes et en Portugal. Le clergé de Goa se mit en révolte ouverte avec le Saint-Siège. Il intrigua auprès du gouvernement anglais pour se maintenir, malgré le Pape, en possession des églises et des biens-fonds des chrétientés, et trop souvent les prétentions schismatiques furent accueillies par un gouvernement protestant, heureux d'entretenir la discorde au sein de la communauté catholique.

On vit donc, en beaucoup d'endroits, s'élever église contre église. Les schismatiques, se sentant soutenus, eurent recours aux calomnies, aux injures, aux traitements les plus indignes, pour forcer les envoyés de Rome à se retirer et à leur céder la place. Ils intentèrent aux vicaires apostoliques et à leurs missionnaires procès sur procès, pour s'emparer des églises et des presbytères. Il est bon de remarquer ici que presque tous ces édifices avaient été élevés par les missionnaires ou restaurés par eux, à l'aide des aumônes venues d'Europe. N'importe, à force de faux témoignages, payés comptant, les Goanais réussirent presque partout à se rendre maîtres des biens-fonds de la communauté catholique.

Les conséquences de ce fait furent désastreuses. En beaucoup de localités, les mission-

naires de la Propagande furent forcés de célébrer les saints mystères au pied des arbres ou dans de misérables cabanes. Les Indiens, très attachés à leurs églises, à leurs pèlerinages, à leurs fêtes, voyant d'ailleurs le clergé de Goa en communion extérieure avec le Saint-Siège, abandonnèrent les missionnaires et firent acte d'adhésion au schisme. En dix ans, près de deux cent cinquante mille chrétiens se réunirent aux prêtres de Goa.

Le mal s'étendit même aux chrétientés demeurées fidèles. Sans améliorer leurs mœurs, les Goanais sentirent le besoin de se faire des créatures. Par leur facilité à accorder des dispenses, à fouler aux pieds toutes les règles de la discipline ecclésiastique, à tolérer tous les abus, ils ont développé parmi les Indiens l'esprit de parti, l'insubordination, l'indifférence religieuse.

« Le schisme, écrivait en 1884 un missionnaire, a dépravé le cœur et perverti l'intelligence de nos Indiens, au point qu'on ne les reconnaît plus. Lorsqu'un missionnaire veut arrêter le désordre ou le prévenir, lorsqu'il se montre sévère, parce que sa conscience l'exige, quand il refuse de se rendre à d'injustes exigences, on le menace aussitôt d'aller à l'église et au prêtre de Goa. »

Néanmoins on pouvait espérer que le schisme ne se soutiendrait pas longtemps et tomberait peu à peu de lui-même, faute de pasteurs ; car, puisqu'il n'y avait plus d'évêques portugais résidant aux Indes, il n'y avait plus d'ordinations pour recruter le clergé rebelle. Le gouvernement portugais allait y pourvoir.

En 1842, la cour de Lisbonne feignit d'entrer enfin dans les vues du Souverain Pontife et proposa pour l'archevêché de Goa Joseph de Sylva y Torrès. Après quelques hésitations, Grégoire XVI l'agréa dans le consistoire du 13 juin 1843. Lorsqu'il fut question de rédiger les bulles de l'élu, plusieurs cardinaux furent d'avis que l'ancienne formule devait être changée et qu'il fallait faire mention des vicariats apostoliques, soustraits désormais à la juridiction du primat des Indes ; d'autres opinèrent pour que l'on gardât les formules traditionnelles, mais en ayant soin de faire savoir au prélat qu'il n'avait aucune juridiction en dehors du territoire portugais, et en exigeant qu'il promît par serment d'obéir aux dernières constitutions pontificales. Cet avis ayant malheureusement prévalu, Mgr de Sylva promit entre les mains du nonce d'observer toutes les dispositions du bref *Multa praeclare*, et s'embarqua pour Goa (1844).

L'arrivée d'un archevêque, reconnu par ses bulles d'institution en qualité de primat des Indes, réveilla les prétentions des schismatiques, et Mgr de Sylva, trahissant la foi jurée, prétendit exercer sa juridiction sur l'Inde entière, à l'imitation de ses prédécesseurs. Aussitôt après son arrivée, il fit une ordination de huit cents prêtres, qu'il lança dans les vicariats apostoliques de l'Inde.

A ces nouveaux lévites, recrutés en partie parmi les coolies du port de Goa, on n'avait demandé ni science, ni morale, ni théologie ; mais on leur avait soigneusement inculqué les droits inamissibles de la couronne de Portugal au patronage des Indes, droits qu'aucun bref, bulle ou décision du Pape ne pouvait annuler sans le consentement du roi.

On comprend le trouble profond que jeta, dans toutes les chrétientés, l'arrivée de ces intrus, qui se présentaient, avec des pouvoirs en règle, comme envoyés par le primat des Indes, reconnu en cette qualité par le Pape lui-même. Comment dès lors ne pas croire à la légitimité de leur mission ? Comment savoir si, comme le prétendaient les prêtres de Goa, ce ne sont pas les envoyés de la Propagande qui sont des intrus et des imposeurs ? Le schisme fit donc de nouveaux progrès aux Indes, et la position des missionnaires y devint intolérable.

Grégoire XVI, mis au courant de ce qui se passait, envoya un monitoire sévère à l'archevêque de Goa, pour lui rappeler les engagements qu'il avait pris et lui reprocher sa conduite. Ce monitoire resta sans effets. Le malheureux prélat, se sentant soutenu par son gouvernement, était bien résolu à fouler aux pieds les ordres du Pape et à mépriser ses censures. Pie IX obtint enfin son rappel en 1848 ; mais, en 1853, l'évêque de Macao, Mgr Jérôme-Joseph de Matta, vint, sans juridiction aucune, faire aux Indes une prétendue tournée pastorale, donnant la confirmation, et conférant des ordinations sacrilèges à Ceylan, à Bombay, au Malabar, contre toutes les prescriptions du droit canonique, et au mépris des censures pontificales.

Pie IX, voyant l'obstination des Portugais et l'impossibilité d'éteindre le schisme, entra alors en négociations avec la Cour de Lisbonne, et conclut, en 1857, un nouveau concordat qui reconnaissait en principe le droit de patronage dans les diocèses de Goa, de Cranganore, de Cochîn, de Méliapour, de Malacca et de Macao. Une commission devait être nommée, par la Cour de Rome et celle de Lisbonne, pour délimiter les circonscriptions respectives de chacun de ces diocèses. Le Saint-Siège s'engageait, cette délimitation une fois faite, à retirer ses vicaires apostoliques des territoires susdits, se réservant de prendre, à l'égard des territoires restés en dehors, les mesures qu'il jugerait nécessaires dans l'intérêt des fidèles.

Ce concordat, si favorable au Portugal, puisqu'il reconnaissait en droit toutes ses prétentions sur l'Inde et la Chine, ne put être mis à exécution, par les arguties du gouvernement portugais, qui se refusa à subir les clauses onéreuses du contrat. Les choses demeurèrent donc dans cet état d'indécision jusqu'en 1886.

Cependant, malgré ces tristes divisions, le catholicisme avait fait de grands progrès aux Indes. Le nombre des vicariats apostoliques

s'était élevé successivement à *dix-sept* avec 1.200.000 fidèles. Pour mettre fin à toutes les difficultés, Léon XIII résolut d'établir aux Indes la hiérarchie catholique.

Voici les clauses du dernier concordat (août 1886) :

1^o Le droit de patronage est reconnu au roi de Portugal dans l'archidiocèse de Goa et les trois diocèses suffragants de Cranganore, Cochîn et Saint-Thomas de Méliapour. Une disposition annexe déterminera les limites précises de chacun de ces diocèses.

2^o Quelques-uns des groupes principaux des chrétientés goanaises, bien que situés en dehors des susdits diocèses, y seront rattachés.

3^o Le gouvernement portugais s'engage à doter convenablement lesdits diocèses, à les pourvoir d'un chapitre, de prêtres en nombre suffisant et de séminaires.

4^o Les chrétientés portugaises de Malacca et de Singapour, qui actuellement relèvent, en fait, de l'archevêché de Goa, seront désormais sous la juridiction de l'évêque portugais de Macao.

5^o En dehors du droit de présentation aux sièges de Goa, Cranganore, Cochîn et Méliapour, le roi de Portugal jouira d'un droit indirect de présentation aux quatre sièges à ériger de Bombay, de Mangalore, de Quilon et de Trichinopoly. Chaque fois qu'un de ces quatre sièges sera vacant, les évêques de la province proposeront une liste de *trois* noms, laquelle sera transmise, par l'archevêque de Goa, au gouverneur de cette ville qui, à son tour, choisira, pour le présenter à Sa Sainteté, un des trois noms. Cette présentation devra avoir lieu dans le délai de six mois ; après quoi le choix est dévolu au Souverain Pontife.

6^o Par concession spéciale du Saint-Siège, l'archevêque de Goa est maintenu dans la dignité de patriarche *ad honorem* des Indes Orientales ; en cette qualité, il jouit du droit de présider les conciles nationaux de l'Inde, lesquels devront se tenir à Goa, à moins d'une disposition particulière.

7^o Le droit de patronage ainsi réglé, le Saint-Siège jouit, dans tout le reste du territoire, de la pleine liberté de nommer des évêques et de prendre toutes les mesures qu'il jugera utiles au bien des fidèles.

Ce concordat a imposé au Saint-Siège de douloureux sacrifices ; mais il met fin à un schisme déplorable qui ruinait les Églises de l'Inde, et était, pour les infidèles et les hérétiques, une cause perpétuelle de scandales. En restreignant aux diocèses désignés plus haut les inconvénients du patronage royal, il rend au Vicaire de JÉSUS-CHRIST sa liberté d'action dans le reste de l'Inde ; sans doute, il est à regretter qu'un certain nombre de paroisses goanaises restent dans les nouveaux diocèses à l'état d'enclaves ; mais ces enclaves, soigneusement délimitées, n'auront plus, il faut le reconnaître, les inconvénients du passé et ne gêneront plus l'administration épiscopale dans le reste du diocèse.

C'est maintenant le devoir du gouvernement portugais de témoigner de la reconnaissance envers le Souverain Pontife, en usant, pour le bien des âmes, des droits de patronage dont il s'est montré si jaloux, et qui viennent de lui être solennellement reconnus dans les diocèses susdits. Puisse-t-il comprendre que son intérêt, même temporel, exige qu'il pourvoie ces diocèses de bons pasteurs, qui relèvent la religion catholique de l'état de décadence où elle a trop longtemps végété dans ces contrées !

*
* *

Ce grand acte de réconciliation entre le Saint-Siège et le Portugal heureusement accompli, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST s'est hâté d'établir aux Indes la hiérarchie. — Bulle : *Humanæ salutis auctor*, septembre 1886.

Il a partagé ce vaste empire en huit provinces ecclésiastiques, qui sont ainsi divisées, au 1^{er} janvier 1897 :

1^o Province de Goa : 1 archevêché primatial, Goa. Suffragants : 1 archevêché *ad honorem*, Cranganore ; 3 évêchés, Cochin et Saint-Thomas de Méliapour, aux Indes, Macao, en Chine, et la prélature de Mozambique, sur la côte orientale de l'Afrique.

2^o Province de Ceylan : 1 archevêché, Colombo ; 5 évêchés suffragants, Jaffna, Kandy, Trincomalie, Galle, Port-Victoria (Seychelles).

3^o Province de Pondichéry : 1 archevêché, Pondichéry ; 3 évêchés suffragants ; Mysore, Coïmbatour et Malacca (Malaisie).

4^o Province du Malabar : 1 archevêché, Vérapoly ; suffragants : 1 évêché, Quilon ; et 3 vicariats apostoliques pour le rit syriaque : Trichoor, Ernaculam et Changanachéry.

5^o Province de Madras : 1 archevêché, Madras ; 3 évêchés suffragants : Hydérabad, Vizagapatam et Nagpore.

6^o Province du Bengale : 1 archevêché, Calcutta ; suffragants : 2 évêchés, Kishnagar, Dacca, et la préfecture apostolique de l'Assam.

7^o Province d'Agra : 1 archevêché, Agra ; suffragants : 2 évêchés, Allahabad et Lahore ; 3 préfectures apostoliques, Kafiristan et Cachemyr, Rajputana, Bettiah.

8^o Province de Bombay : 1 archevêché, Bombay ; 3 évêchés suffragants : Poona, Trichinopoly et Mangalore.

Total pour l'Inde entière : 8 archevêchés, 1 ar-

chevêché *ad honorem*, 19 évêchés, 3 vicariats et 4 préfectures apostoliques.

Au 1^{er} janvier 1897, la population catholique de l'Inde entière s'élève à 1.941.485 âmes. Depuis la première édition de cet ouvrage, elle a augmenté de 240.000 âmes. Elle a quadruplé au cours de ce siècle.

Il faut maintenant donner un exposé rapide des huit provinces ecclésiastiques de l'Inde.



SAINT FRANÇOIS XAVIER.

D'après le portrait « vera effigies », conservé à Saint-André du Quirinal.



I. — PROVINCE DE GOA.



LA province ecclésiastique de Goa se compose de :

1^o L'archevêché primatial de Goa qui comprend uniquement le territoire portugais.

Personnel : 1 archevêque, 5 prêtres européens, 764 prêtres indigènes, 5 religieux de la Compagnie de JÉSUS, 21 religieuses, sœurs hospitalières de Saint-François et canossiennes.

Œuvres : 426 églises ou chapelles ; 1 séminaire, 144 étudiants ; 117 écoles paroissiales, 4.000 élèves ; 307.752 catholiques sur une population totale de 2.903.182 habitants, soit plus de 1/10^e.

2^o L'archevêché *ad honorem* de Cranganore, dont le siège est fixé à Daman. Il comprend les villes de Daman et de Diu, les paroisses goanaises du Koukan septentrional, avec une partie de l'île de Salsette.

Personnel : 1 évêque, 2 prêtres européens, 71 prêtres indigènes.

Œuvres : 71 églises ou chapelles ; 1 séminaire,

Vincent de Paul et diverses associations de piété ; 80.918 catholiques, sur 200.000 habitants : 2/5.

4^o L'évêché de Saint-Thomas de Méliapour, qui se compose de deux territoires : dans la province de Madras, la ville de Saint-Thomas et les districts avoisinants ; dans le Maduré, le district de Tanjore, quelques paroisses le long de la côte de Coromandel et dans le Bengale.

Personnel : 1 évêque, 11 prêtres européens, 44 prêtres indigènes ; 3 communautés religieuses, 18 sœurs franciscaines missionnaires de Marie, 18 sœurs indigènes du Tiers-Ordre de Saint-François et 48 sœurs indigènes de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Œuvres : 310 églises ou chapelles ; 1 séminaire, 30 étudiants ; 60 écoles, 5.000 élèves ; 3 orphelinats, 125 enfants ; 2 hospices de vieillards ; 1 hôpital avec dispensaire ; population catholique, 64.742.

(Je laisse de côté l'évêché de Macao et la prélature de Mozambique, que nous retrouverons ailleurs)

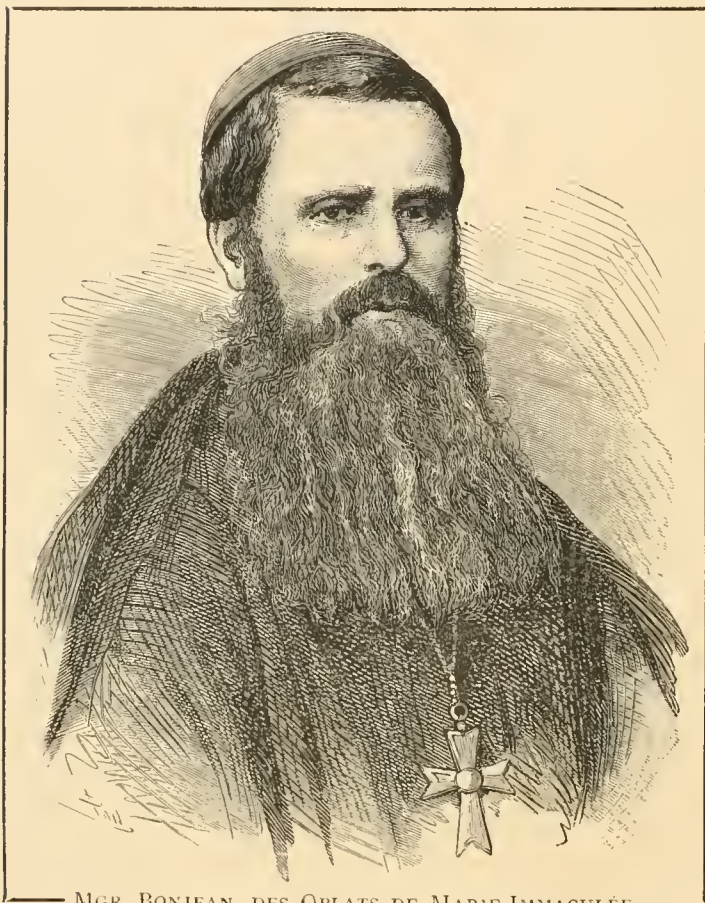
Total pour toute la province de Goa : 1 archevêque, 3 évêques, 23 prêtres européens, 933 prêtres indigènes, 889 églises ou chapelles, et 523 125 catholiques.

* * *

Le gouvernement portugais semble enfin décidé à entrer dans les vues bienveillantes et pacificatrices du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Il a fait cesser la longue vacance des sièges épiscopaux de l'Inde. Puissent les nouveaux pasteurs travailler efficacement à cicatriser les plaies douloureuses qu'un long abandon et l'esprit du schisme avaient faites et qui déshonoraient ces antiques et vénérables Églises !

II. — PROVINCE DE CEYLAN.

CEYLAN, l'ancienne Taprobane, surnommée avec raison la *Perle des mers*, fut évangélisée, dès 1544, par saint François Xavier. Au début de la mission, le sang des martyrs vint arroser ce sol qui devait un jour porter de si riches moissons. A Manaar, 700 chrétiens, dont plusieurs membres de la famille royale et le fils même du roi de Jaffna, moururent, en 1546, pour la foi catholique. Grâce à cette rosée féconde et aux prédications des religieux Franciscains et Jésuites, le christianisme fit des progrès à Ceylan, et, au bout de 90 ans, les Hollandais s'emparèrent de l'île ; en 1634, on comptait des centaines de mille catholiques à Ceylan, principalement dans les provinces maritimes,



MGR BONJEAN, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, évêque de Médéa *in partibus*, vicaire apostolique de Jaffna, puis archevêque de Colombo.

45 élèves ; 30 écoles paroissiales, ? élèves ; 69.713 catholiques, sur une population totale de 1 463.121 habitants, soit 1/21^e.

3^o L'évêché de Cochín, qui se compose des paroisses latines situées entre Cochín et Quilon, le long de la côte de Malabar.

Personnel : 1 évêque, 4 prêtres européens, 54 prêtres indigènes, 13 religieuses canossiennes.

Œuvres : 72 églises ou chapelles ; 1 séminaire, 16 étudiants ; 2 collèges, 350 élèves ; 2 pensionnats de jeunes filles, 213 élèves ; 107 écoles paroissiales, 7.338 élèves ; 1 école industrielle ; 2 orphelinats, 54 enfants ; 2 conférences de Saint-

Mais, pendant plus d'un siècle et demi, de 1634 à 1796, une persécution implacable vint arrêter l'essor du catholicisme. Les Hollandais expulsèrent les missionnaires, en firent mourir plusieurs, et proscrivirent impitoyablement l'exercice du culte catholique. La vraie foi vivait néanmoins au fond des cœurs. Deux Oratoriens de Goa, les PP. Vaz et Gonzalès, bravant la mort, cachés au fond des forêts impénétrables de l'île, avaient entretenu et conservé le feu sacré dans l'âme de ce peuple, et quand les Anglais s'emparèrent de l'île, en 1796, on découvrit avec surprise qu'en dépit des persécutions, il restait encore 50.000 catholiques.

L'Angleterre, après dix ans d'hésitations, leur rendit, en 1806, la liberté religieuse, et le catholicisme reprit son essor à Ceylan, mais les commencements furent difficiles ; on manquait de prêtres, et surtout de bons prêtres. Jusqu'en 1836, la mission fut aux mains d'une vingtaine de Goanais. J'ai dit plus haut ce qu'étaient la plupart des prêtres. Ils trouvaient devant eux un essaim de ministres protestants, richement rentés, habiles, instruits la plupart, tous parfaits gentlemen et ardents à la perversion des catholiques. La lutte était par trop inégale. Déjà les protestants avaient attiré dans leurs écoles, les seules qui existassent à Ceylan, la majorité des enfants catholiques ; la presse et des milliers de brochures répandaient peu à peu dans les familles le venin de l'hérésie. Il était temps d'aviser. Les catholiques, qui avaient résisté à la persécution sanglante, allaient se laisser prendre aux séductions doucereuses de l'hérésie.

Grégoire XVI comprit le danger, et, en 1836, il érigea la mission de Ceylan en Vicariat apostolique. Pour ménager la transition, il choisit les premiers vicaires apostoliques dans le clergé indigène, mais en leur donnant des coadjuteurs européens. En 1843, Ceylan comptait 86.837 catholiques.

En 1845, le vicariat de Jaffna fut détaché de celui de Colombo, et confié aux Oratoriens d'Italie. Pour assurer l'avenir de la mission, le vicaire apostolique, Mgr Bettachini, demanda, en 1847, le concours des Oblats de Marie. A leur arrivée à Ceylan (1848), le chiffre total des catholiques de l'île s'élevait à 113.210.

En 1857, Mgr Séméria, premier vicaire apos-

tolique de la Congrégation des Oblats, prit la direction du vicariat de Jaffna ; celui de Colombo resta aux Italiens.

Enfin, en 1883, un troisième vicariat fut érigé à Kandy. Les Italiens s'en chargèrent, laissant le vicariat de Colombo à Mgr Bonjean, des Oblats de Marie.

Lorsque la hiérarchie fut établie aux Indes, l'île de Ceylan forma une province ecclésiastique : archevêché, Colombo, avec deux évêchés suffragants, Jaffna et Kandy.

Enfin par brefs, en date du 14 juillet 1892 et



MGR MÉLIHAN,
Oblat de Marie-Immaculée, évêque d'Adrana *in partibus*, coadjuteur
de Mgr Bonjean, aujourd'hui archevêque de Colombo.

du 25 août 1893, Sa Sainteté Léon XIII a constitué ainsi la province ecclésiastique de Ceylan :

1^o L'archevêché de Colombo, aux Oblats de Marie-Immaculée :

Personnel : 1 archevêque, 64 missionnaires Oblats, 3 prêtres séculiers européens, 6 prêtres indigènes.

Communautés religieuses : Oblats de Marie, 64 prêtres, 3 scholastiques, 3 frères laïcs ; frères des écoles chrétiennes, 14 ; noviciat ; frères indigènes de Saint-Vincent de Paul, 10 ; total 94 religieux ; 14 sœurs du Bon Pasteur ; 15 sœurs

de la Sainte-Famille ; 24 sœurs franciscaines, missionnaires de Marie ; 12 Petites sœurs des Pauvres ; 83 sœurs indigènes de Saint-François-Xavier ; 45 sœurs indigènes de Saint-Pierre ; total 193 religieuses.

Œuvres : 262 églises ou chapelles ; 1 séminaire, 30 étudiants ; 4 maisons d'éducation secondaires, jeunes gens, 1.400 élèves ; 4 pensionnats, jeunes filles, 1.088 élèves ; 297 écoles paroissiales, 20.551 élèves ; 3 orphelinats, 324 enfants ; 1 maison de secours, vieillards, 90 pensionnaires.

Le gouvernement anglais a confié aux sœurs franciscaines de Marie le grand hôpital de Colombo, et celui de Kurunégala aux sœurs de la Sainte-Famille.

177.815 catholiques sur 1.083.781 habitants ; soit 1/8.

2^o L'évêché de Jaffna, Oblats de Marie-Immaculée.

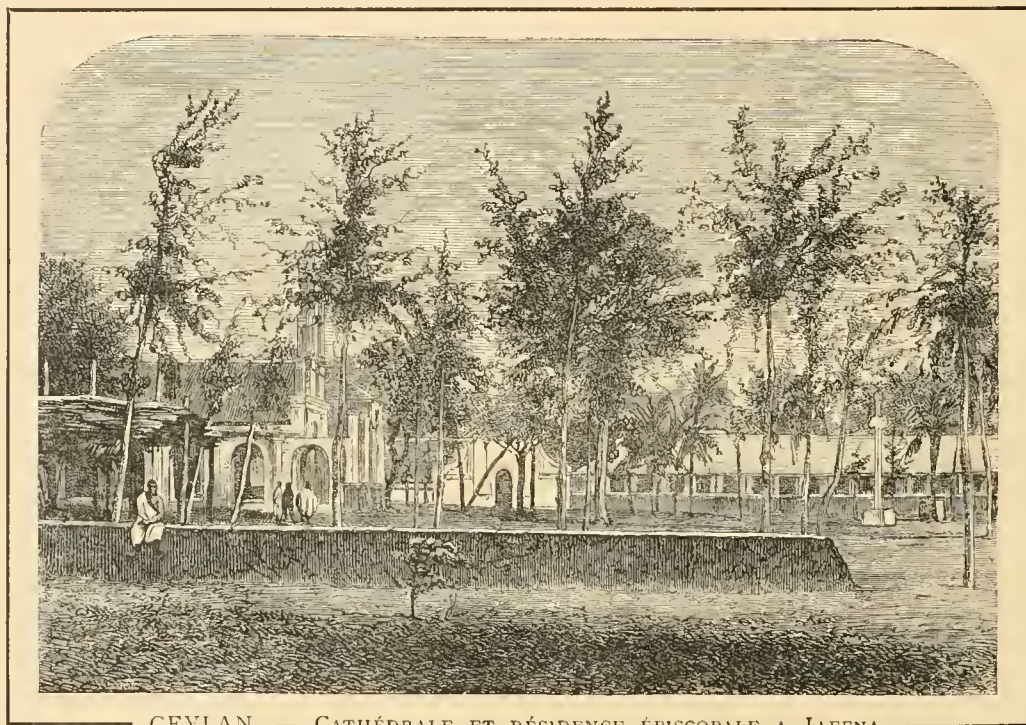
Personnel : 1 évêque, 27 missionnaires, 7 prêtres indigènes.

Communautés religieuses : 33 Oblats de Marie, 20 sœurs indigènes de Saint-Joseph.

Œuvres : 185 églises ou chapelles ; 1 séminaire, 27 étudiants ; 1 collège, 330 élèves ; 94 écoles paroissiales, 6.258 élèves ; 2 orphelinats, 152 enfants.

Population catholique : 39.314 sur 404.408 habitants, 1/18.

3^o L'évêché de Kandy, Bénédictins italiens de Saint-Silvestre.



CEYLAN. — CATHÉDRALE ET RÉSIDENCE ÉPISCOPALE A JAFFNA.

D'après une photographie.

Personnel : 1 évêque, 7 missionnaires, 9 prêtres indigènes.

Communautés religieuses : Bénédictins, 26 ; Jésuites, 7 ; Sœurs Oblates de Saint-Silvestre ; Sœurs du Bon Pasteur ; Sœurs indigènes de Saint-François-Xavier ; au total 80 religieuses.

Œuvres : 58 églises ou chapelles ; séminaire général de Kandy, formé par les ordres de Léon XIII et confié aux RR. PP. Jésuites, 43 étudiants ; monastère silvestrin de Saint-Antoine, 9 scholastiques, 25 séminaristes ; 12 écoles paroissiales, 819 élèves.

Population catholique : 21.144 sur 683.642 habitants, 1/30.

4^o L'évêché de Galle, RR. PP. Jésuites de la province de Belgique.

Personnel : 1 évêque ; 5 missionnaires ; 1 frère lai ; 5 sœurs de Jésus-Marie (Belgique).

Œuvres : 19 églises ou chapelles ; 6 séminaristes, au séminaire général de Kandy ; 11 écoles paroissiales, 200 élèves.

Population catholique : 5.987 sur 743.696 habitants, 1/124.

5^o L'évêché de Trincomalie, RR. PP. Jésuites belges.

Personnel : L'évêché de Galle est chargé provisoirement de l'administration du diocèse ; 17 missionnaires jésuites ; 1 frère lai.

Œuvres : 16 églises ou chapelles ; 4 séminaristes, au séminaire de Kandy ; 12 écoles paroissiales.

Population catholique : 6.740 sur 159.659 habitants, 1/22.

Au cours du XIX^e siècle, la mission de Ceylan a fait de grands progrès, comme on peut s'en assurer par ce tableau résumé :

En 1800 : une mission, 20 prêtres indigènes, 0 églises, 0 écoles, 50.100 catholiques persécutés.

En 1897 : une province ecclésiastique, 1 archevêque, 3 évêques, 22 prêtres indigènes, 538 églises ou chapelles, séminaires-collèges, pensionnats, écoles paroissiales donnant l'instruction à plus de 32.000 enfants.

Population catholique : 251.000, soit 1/12 de la population totale.

Les catholiques de Ceylan se distinguent généralement par la fermeté et la ferveur de leur foi ; les sacrements sont fréquentés, les fêtes de l'Église célébrées avec amour. Chaque année, des milliers de pèlerins se rendent aux sanctuaires de Notre-Dame de Madhu et de Sainte-Anne. On en a compté jusqu'à soixante mille.

Les protestants anglais sont les premiers à reconnaître avec impartialité la supériorité morale des catholiques. Parlant à l'archevêque de Goa, sir Alexandre Johnston, grand juge à Ceylan, lui affirmait que, dans tout son parcours à travers



CEYLAN. — RUE DE COLOMBO.

D'après une photographie envoyée par le R. P. Collin, Oblat de Marie-Immaculée.

l'île, pas un seul catholique n'avait été amené à son tribunal. Un autre représentant officiel du gouvernement, sir Emerson Tennent, écrit de son côté : « Il est incontestable que les indigènes sont attachés à leur foi depuis trois cents ans, avec une persévérance remarquable. » — « La fermeté inflexible et la moralité supérieure des indigènes catholiques peuvent être attribuées à la puissante influence du confessionnal. » — En Anglais toujours pratique, il ajoute : « Si on demande des preuves de cette influence, on la

trouve dans la générosité des indigènes pour l'entretien de leur culte (1). »

A côté de ces témoignages rendus aux catholiques, il ne sera pas sans intérêt d'entendre les ministres protestants avouer eux-mêmes l'insuccès de leurs travaux : « Cette mission, écrit le R. Brown, existe depuis trente ou quarante ans, avec moins d'entraves que toute autre ; elle n'a cependant fait aucun progrès pour la conversion

1. Sir E. Tennent, ch. 3.

des âmes. Une complète indifférence à toute religion exprime la condition réelle de la plupart des prétendus convertis (1). »

Écoutons maintenant le R. James Selkirk :

« Les bouddhistes restent toujours attachés à leurs mœurs ; les catholiques sont inébranlables dans leurs vaines superstitions ; la majorité des protestants, européens ou indigènes, montrent une indifférence déplorable pour la religion (2). »

« Les résultats de la mission anglicane, écrit de son côté le R. Pridham, ont été presque entièrement négatifs. Le christianisme (lisez : le protestantisme) va à la dérive (3). »

Ils n'ont pas mieux réussi dans l'œuvre des écoles, pour laquelle ils ont cependant des ressources presque illimitées : « Ces écoles, écrit encore le R. Brown, autrefois si nombreuses et si bien fréquentées, sont tombées dans un état fort triste et ont fait peu de bien. Des enfants qui avaient reçu là toute leur éducation, devenus adultes, fréquentent les temples des idoles. Le mécompte est général dans toutes les parties de la mission (4). »

Malgré la pénurie de leurs ressources, les catholiques ont vaillamment accepté la lutte sur le terrain de l'école. C'était pour eux une question vitale, je l'ai dit. En 1836, à l'érection du vicariat, il n'y avait encore rien. En 1843, nous trouvons déjà 1.210 élèves catholiques dans nos écoles. En 1865, ils sont 2.590 ; en 1873, 7.388 ; en 1880, 19.295. C'est une progression continue et rapide. Autrefois la majorité des catholiques allaient étudier chez les protestants ; aujourd'hui, ce sont les familles protestantes qui envoient leurs enfants étudier chez nous.

III. — PROVINCE DE PONDICHÉRY.

LA province ecclésiastique de Pondichéry est celle où la foi a fait le plus de progrès en ce siècle, puisque le chiffre des catholiques s'y est élevé de 42.000 à 473.869 (5), c'est-à-dire qu'il a plus que *décuplé* en ce siècle.

Les commencements furent pourtant bien difficiles, à cause du petit nombre des missionnaires, du manque absolu de ressources, et des intrigues des prêtres de Goa, qui nous forcèrent à nous retirer, pendant plusieurs années, du Maduré, du Tanjore et du Maïssour. Pendant plus de cinquante ans, ces belles contrées, qui avaient été le théâtre des exploits apostoliques de saint Jean de Britto, de Robert de Nobili et de tant de saints missionnaires de la Compagnie de Jésus,

demeurèrent en friche, et, pendant que les ouvriers apostoliques dormaient, l'homme ennemi semait à pleines mains l'ivraie dans le champ du père de famille. Incapables de lutter contre les ministres de l'erreur, les prêtres de Goa sympathisaient souvent avec eux et leur permettaient, moyennant finances, de prêcher dans leurs églises. Aussi les progrès de l'hérésie dans le sud de l'Inde furent rapides. Deux grandes Sociétés protestantes, la Société pour la propagation de l'Évangile, et la *Church missionary*, y firent de nombreux adeptes, presque tous parmi les catholiques, abandonnés sans pasteurs.

En 1880, le sud de l'Inde avait 2 évêques anglicans, 30 ministres européens, 80 prédicants indigènes, 200 catéchistes, 440 écoles, 93.495 fidèles. Voilà les fruits désastreux du schisme.

Mais DIEU eut enfin pitié de ces Églises autrefois si florissantes. Peu à peu le nombre des missionnaires augmenta, les aumônes de la Propagation de la Foi permirent de faire face aux besoins les plus urgents, l'abnégation et le zèle des missionnaires firent le reste. Aujourd'hui la situation n'est pas reconnaissable ; d'immenses territoires, qui recevaient, une fois tous les deux ou trois ans, la visite du prêtre, forment des diocèses, ayant chacun leur évêque, avec un nombreux clergé ; partout des églises, des presbytères, des écoles de fondation récente permettent de faire des progrès parmi les païens et de lutter efficacement contre les envahissements de l'hérésie.

C'est surtout à partir de 1836 que le catholicisme a pris son essor aux Indes. A cette époque, comme je l'ai dit, Grégoire XVI, pour en finir avec le schisme de Goa, érigea la mission de Pondichéry en vicariat et rappela les Jésuites au Maduré.

En 1846, le Maïssour et le Coïmbatour furent détachés de Pondichéry et érigés en vicariats distincts, ainsi que le Maduré.

Enfin, à la constitution de la hiérarchie, la province ecclésiastique de Pondichéry, après plusieurs remaniements, fut définitivement constituée ainsi qu'il suit : un archevêché, Pondichéry ; trois évêchés suffragants, Mysore, Coïmbatour et Malacca, dans la Malaisie. Ces quatre diocèses appartiennent à la Société des Missions Étrangères de Paris.

I. L'archidiocèse de Pondichéry se compose de la colonie française de l'Inde (110.000 habitants), et d'une partie du Carnate. De 1828 à 1886, les villes françaises de Pondichéry, de Karikal et de Chandernagor furent placées, pour la population européenne, sous la juridiction des PP. du Saint-Esprit, ayant à leur tête un préfet apostolique. Lors de l'établissement de la hiérarchie, la préfecture fut supprimée. La population catholique de l'archidiocèse est de 218.000 âmes sur 7.500.000 habitants : 1/34.

Personnel : 1 archevêque, 93 missionnaires, 35 prêtres indigènes ; quatre congrégations de

1. R. Brown, *Histoire de la propagation du christianisme*, 1^{er} vol.

2. R. James Selkirk, *Ceylan*.

3. R. Pridham, *Recherches sur Ceylan*.

4. R. Brown, ouvrage cité.

5. En tenant compte de 185.000 âmes appartenant au diocèse de Trichinopoly, qui faisait originellement partie de la Mission de Pondichéry.

femmes : 1° Sœurs européennes et indigènes de Saint-Joseph, 109 ; établissements à Pondichéry, à Karikal, à Chandernagor, à Mahé ; écoles primaires, écoles industrielles, pensionnats pour les jeunes filles européennes et métisses, orphelinats. Les Sœurs sont chargées, en outre, de l'hospice fondé en 1874 par le comte Desbassayns, sénateur. On y entretient gratuitement une quarantaine de vieillards.

2° Carmélites indigènes, maisons à Pondichéry et à Karikal, 51 Sœurs.

3° Sœurs indigènes du Saint-Cœur de Marie, établies en 1844 pour les écoles paroissiales. Elles suivent la règle du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise. Elles ont en ce moment 2.844 enfants dans leurs écoles.

4° Sœurs indigènes de Saint-Louis de Gonzague, pour les écoles et les orphelinats de jeunes filles pariaes, 35 sœurs. Il y a, de plus, dans la mission, 160 catéchistes pour la formation des catéchumènes.

Œuvres : 172 églises et 376 chapelles ; 1 grand séminaire à Pondichéry, 40 élèves ; 1 petit séminaire à Pondichéry, 320 élèves ; 1 collège colonial à Pondichéry, 200 élèves ; 1 séminaire-collège à Karikal, 300 élèves ; 1 collège Saint-Joseph à Cuddalore, affilié à l'Université de Madras, 625 élèves ; 1 école normale de filles, 132 élèves ; 149 écoles paroissiales qui donnent l'enseignement primaire à 8,147 enfants des deux sexes ; 14 orphelinats, 448 enfants ; 2 asiles pour les jeunes filles métisses ; 2 hospices pour vieillards, à Karikal et à Combaconam.

II. — Le diocèse de Mysore comprend l'État du Maïssour. Le siège du gouvernement anglais est à Mangalore, le Rajah réside à Mysore.

A la fin du dernier siècle, la persécution de Tippe-Saïb enleva à la mission plus de 50.000 chrétiens, qui furent forcés d'embrasser le mahométisme. En 1845, la mission de Maïssour fut détachée de Pondichéry et érigée en vicariat apostolique. Tout était à créer à cette époque. Aujourd'hui, le diocèse de Mysore compte 40.000 catholiques, sur 5.500.000 habitants. 1/137 de la population.

Personnel : 1 évêque, 47 missionnaires, 10 prêtres indigènes. Communautés religieuses : 1° Pères indigènes de l'Immaculée-Conception. Ils sont une dizaine et s'occupent d'enseignement.

2° Sœurs européennes du Bon Pasteur. Une maison à Bangalore, 35 sœurs, pensionnat et refuge. Ces sœurs dirigent encore une congrégation de sœurs indigènes de l'Immaculée-Conception, pour les orphelinats et les écoles paroissiales. Elles sont chargées en outre de l'hôpital anglais de Sainte-Marthe, ce qui leur a valu, pendant plusieurs années, les persécutions des protestants.

3° Sœurs européennes de Saint-Joseph de Tarbes ; pensionnats et écoles.

Œuvres : 83 églises ou chapelles ; 1 séminaire, 26 élèves. A Bangalore, 1 collège de Saint-Joseph,

affilié à l'Université de Madras, 60 pensionnaires et 450 externes. 58 écoles paroissiales et 10 orphelinats, fréquentés par 2.833 enfants.

III. Le diocèse de Coïmbatour comprend le district de ce nom et la vallée du Palghat, qui s'étend à travers les monts Nilghiris, jusqu'au Malabar.

Lors de l'érection du vicariat, en 1846, on ne trouvait au Coïmbatour, ni églises, ni presbytères, ni écoles. Deux ou trois prêtres venaient de Pondichéry chaque année pour administrer les chrétiens. Aujourd'hui, le diocèse de Coïmbatour compte 33.000 catholiques, sur 2.000.000 d'habitants, 1/64.

Personnel : 1 évêque, 34 missionnaires, 7 prêtres indigènes. Communautés religieuses : 1° Pères irlandais de St-Patrice ; 2° Sœurs indigènes de la Présentation ; 50 sœurs, orphelinat et écoles paroissiales.

Œuvres : 96 églises ou chapelles, 1 séminaire, 16 élèves, un collège affilié à l'Université de Ma-



ALEXANDRE VII.

dras, 500 élèves ; un institut St-Joseph pour Européens et métis, 76 élèves ; plusieurs pensionnats anglais, environ 1.500 élèves ; 59 écoles paroissiales ou orphelinats, 3.240 enfants.

IV. — PROVINCE DU MALABAR.

A LEUR arrivée dans l'Inde, en 1499, les Portugais trouvèrent au Malabar environ 100.000 chrétiens, dits de Saint-Thomas. Tous étaient nestoriens ou jacobites, et ils recevaient alternativement leurs évêques du patriarche nestorien de Babylone ou du patriarche jacobite de Mossoul.

Au bout d'un siècle de prédications presque toute la nation abjura l'hérésie, au concile d'Udi-
amper, 1569 ; mais l'union ne dura guère qu'un demi-siècle. En 1653, les catholiques syriens du Malabar, exaspérés des exactions des Portugais, se soulevèrent contre eux, chassèrent les missionnaires portugais, et renoncèrent à la foi catho-

lique ; quatre cents familles seulement, environ 2.000 âmes, demeurèrent fidèles.

Le Pape Alexandre VII, sentant le besoin de séparer la question religieuse de la question politique, enleva, en 1658, les Syriens à la juridiction de l'évêque portugais de Cochin, pour les confier aux Carmes déchaussés, qui depuis 234 ans sont demeurés chargés de la mission malabare. Ils y ont travaillé avec succès : sans parler des catholiques du rit latin, le nombre des catholiques du rit syro-chaldéen dépasse actuellement 200.000, contre environ 50.000 qui sont demeurés dans l'hérésie. Ces derniers ont à leur tête 1 archevêque avec 5 évêques, 100 prêtres et 54 églises. Le métropolitain seul est reconnu par le gouvernement anglais.

Les protestants ont beaucoup travaillé pour attirer à eux les hérétiques du Malabar. Pendant longtemps, ils ont soutenu de leurs deniers le séminaire nestorien ; les évêques anglicans n'ont pas rougi d'appeler à Londres et de combler de prévenances le chef religieux de ces sectaires, qui, détruisant toute l'économie du mystère de l'Incarnation, nient implicitement la divinité de JÉSUS-CHRIST.

Les écrivains protestants ont fait l'éloge de la pureté et de l'antiquité de l'Église nestorienne. Toutes ces avances ont été en pure perte ; ils n'ont pas converti un seul nestorien, mais ils les ont confirmés dans leurs préjugés sectaires et leur éloignement de Rome ; c'est toujours autant de gagné !

Jusqu'en 1853, la mission du Malabar forma le vicariat unique de Vérapoly. A cette époque, le Saint-Siège érigea les deux vicariats de Mangalore, au nord, et de Quilon, au sud. En 1878, le vicariat de Mangalore fut donné aux Jésuites. Enfin, à l'établissement de la hiérarchie, le Malabar forma une province ecclésiastique ainsi divisée : archevêché, Vérapoly ; 1 évêché suffragant, Quilon ; 3 vicariats apostoliques de rit syriaque, Trichoor, Cottayam et Ernaculam.

Voici le tableau des accroissements de la mission du Malabar, au cours de ce siècle :

En 1880 : 1 vicaire apostolique, 3 missionnaires carmes. Rit latin : ? prêtres indigènes, 2 églises ou chapelles, environ 40.000 catholiques. Rit syriaque : ? prêtres indigènes, ? églises ou chapelles, environ 40.000 catholiques.

En 1895 : 1 province ecclésiastique, 1 archevêque, 4 évêques (dont 3 vicaires apostoliques), 31 missionnaires européens, 55 prêtres indigènes de rit latin, 411 prêtres indigènes de rit syriaque, 469 églises ou chapelles, et 401.016 catholiques, sur une population totale de 5.200.000 soit, en tenant compte des 80.000 catholiques appartenant au diocèse portugais de Cochin, un peu moins de 1/10.

I. — L'archidiocèse de Vérapoly, confié aux Carmes déchaussés, compte environ 60,844 catholiques sur 1.200.000 habitants. Outre le séminaire central, qui compte seulement 8 étudiants, il a plusieurs écoles supérieures et 140 écoles paroissiales, qui donnent l'enseignement à 5.900 enfants ; 4 couvents de tertiaires, 1 grand hôpital avec dispensaire, plusieurs orphelinats et catéchuménats. Il y

a, dans l'archidiocèse, 46 églises et une centaine de chapelles.

II. — Le diocèse de Quilon, aux Carmes déchaussés, fut détaché de Vérapoly en 1854 et érigé en vicariat apostolique distinct.

La population catholique du diocèse compte actuellement de 86,000 âmes ; elle a 28 églises avec prêtres à demeure et 137 chapelles.

1 séminaire, 21 élèves ; 10 écoles anglaises et 84 écoles indiennes, avec environ 3.500 élèves.

III. — En 1887, pour répondre aux désirs de la nombreuse population syro-chaldéenne du Malabar, le Saint-Siège érigea les deux vicariats apostoliques de Trichoor et de Cottayam.

Au mois de juillet 1896, est survenue une nouvelle division en trois vicariats : Trichoor, Ernaculam et Changanachéry.

Le Saint-Siège a décidé que, jusqu'à nouvel ordre, les vicaires apostoliques seraient de rit latin ; mais ils ont un vicaire général de rit syriaque, lequel jouit, dans son rit, du privilège des insignes pontificaux et du droit de donner la confirmation, mais avec le chrême béni par l'évêque dans chaque vicariat ; le conseil épiscopal se compose de quatre prêtres de rit syriaque.

Vicariat apostolique de Trichoor, 82 églises ou chapelles, 92 prêtres indigènes, 153 écoles, 8.835 enfants.

Vicariat apostolique d'Ernaculam, 84 églises ou chapelles, 305 prêtres indigènes, 102 écoles, 4.290 enfants.

Vicariat apostolique de Changanachéry, 102 églises ou chapelles, 305 prêtres indigènes, 221 écoles, 7.380 enfants.

Total pour les 3 vicariats : 258 églises ou chapelles, 397 prêtres indigènes, 476 écoles, 20 505 enfants.

La population catholique totale des trois vicariats est de 254,172 âmes, contre environ 100.000 nestoriens et 4 millions d'idolâtres.

Les catholiques du Malabar sont très attachés à leur rit qui remonte à la prédication de l'apôtre St Thomas dans les Indes. Ils ont gardé la plus grande dévotion à cet apôtre, ce qui fait qu'au moyen-âge, les chrétiens du Malabar sont désignés assez souvent sous le nom de chrétiens de Saint-Thomas.

V. — PROVINCE DE MADRAS.

LA province ecclésiastique de Madras comprend tout l'ancien royaume de Deccan, c'est-à-dire l'Inde centrale, du Bengale à Madras. L'évangélisation de ce pays est beaucoup moins avancée que dans le sud de l'Inde, car les quatre missions qui forment la province sont toutes de fondation récente. En 1800, en dehors de l'évêché portugais de Saint-Thomas, il n'y avait encore rien dans ce pays, sauf deux ou trois chapelains militaires, attachés à l'armée anglaise.

En 1832, Grégoire XVI érigea Madras en vicariat apostolique ; mais le premier titulaire, Mgr Polding (mort archevêque de Sydney), ayant

refusé, le vicariat ne fut définitivement organisé qu'en 1834, par Mgr Daniel O'Connor, Augustin. Ce prélat ayant donné sa démission en 1840, fut remplacé par Mgr Carrew, de la Compagnie de Jésus, qui fut transféré, la même année, à Calcutta. Le vicariat de Madras fut donné alors à des prêtres séculiers irlandais, qui l'ont toujours conservé.

De 1841 à 1882, NN. SS. Jean et Etienne Fennely, les deux frères, se succédèrent à la tête du vicariat ; ils consacrèrent leur fortune au développement des œuvres de la mission. Leur sollicitude se porta principalement sur la fondation d'écoles et d'orphelinats, afin de lutter contre la propagande protestante.

En effet, pendant les quarante premières années du siècle, les protestants profitèrent habilement de l'absence des missionnaires pour couvrir la province de Madras de temples et d'écoles richement entretenus. Comme l'écrivait, en 1860, un des chapelains de l'évêque anglican, « la présidence de Madras est par excellence le diocèse des missionnaires de l'Inde » (1). Heureusement, il semble prouvé que les protestants, à leur ordinaire, ont fait plus de bruit que de besogne, si l'on s'en rapporte au témoignage, très désintéressé, de sir Baber, président de la cour de Madras, déclarant au Comité de la Chambre des Lords que « un converti par nos missionnaires est chose inconnue dans le pays » (2). Cet aveu d'impuissance totale est confirmé au fond par les prédicants eux-mêmes : « Quant à des conversions réelles, écrivait de Madras un ministre, l'un de nous prétend qu'on n'en trouverait pas plus de deux ou trois dans toute la ville et les faubourgs ; un autre ajoute : une douzaine au plus » (3).

Le catholicisme, sans avoir à son service les immenses ressources de l'hérésie, travailla avec plus de résultats. A mesure que le vicariat de Madras s'organisait, le nombre des catholiques, infime au début, devint assez considérable pour qu'au bout de quinze ans, la Sacrée Congrégation érigeât dans la province deux nouveaux vicariats : Vizagapatam (1847), qui fut donné aux Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, et Hydérabad (1851), aux Missions Étrangères de Milan.

Les choses allèrent ainsi jusqu'à l'établissement de la hiérarchie. A cette époque, la mission de Vizagapatam fut divisée en deux, et la province de Madras se trouva ainsi constituée : archevêché, Madras ; trois évêchés suffragants : Hydérabad, Vizagapatam et Nagpore.

En résumé, au commencement du siècle, la mission de Madras n'existait pas, et le catholicisme n'était représenté que par quelques rares fidèles, à peu près abandonnés sans pasteurs.

Aujourd'hui, la province ecclésiastique de

Madras compte : 1 archevêque, 3 évêques, 74 missionnaires, 26 prêtres indigènes, 263 églises ou chapelles, et 78,550 catholiques. La population totale des quatre diocèses étant de 40,000,000 d'habitants, la proportion des catholiques, en tenant compte de ceux de l'évêché portugais de Saint-Thomas, est de 1/286.

* *

I. L'archidiocèse de Madras est limité par les diocèses de Saint-Thomas et de Pondichéry, au sud, par ceux de Poona et du Mysore, à l'ouest, par celui d'Hydérabad, au nord, par la mer, à l'est.

Il compte en ce moment : 1 séminaire à Nellore, 35 élèves ; 1 collège, à Madras, affilié à l'Université, 250 élèves ; 17 écoles pour les jeunes Anglais des deux sexes, 44 écoles paroissiales, 5 orphelinats ; au total, 4,727 enfants.

En 1875, les Missionnaires de Mill-Hill vinrent, à la demande du vicaire apostolique, partager les travaux des missionnaires, trop peu nombreux jusqu'alors.

Plusieurs Congrégations d'hommes et de femmes travaillent aussi dans le diocèse :

1^o Les Frères irlandais de Saint-Patrice, 5 religieux.

2^o Les Frères indigènes de l'Immaculée Mère de DIEU, 8 profès, 4 novices.

3^o Les Sœurs européennes du Bon-Pasteur, 10 religieuses.

4^o Les Sœurs de la Présentation : 2 maisons, 15 professes, 10 novices.

5^o Les Sœurs indigènes du Saint-Cœur de Marie (de Pondichéry), 7 Sœurs.

6^o Les Sœurs indigènes de Sainte-Anne : 3 maisons, 13 professes, 5 novices.

7^o Les Sœurs indigènes de Saint-Louis-de-Gonzague (de Pondichéry), 6 sœurs.

Il y a, dans le diocèse de Madras, 1 évêque anglican, et 28,699 protestants.

II. Le diocèse d'Hydérabad, très étendu, puisqu'il comprend l'Etat de Nizam, confine, au nord, aux diocèses de Vizagapatam et de Nagpore ; à l'ouest, à celui de Poona ; au sud, à celui de Madras, et à l'est, au golfe du Bengale. Il est administré par les missionnaires du séminaire de Milan.

Il y a dans le diocèse : 1 séminaire, 20 élèves ; 2 écoles anglaises, 18 écoles de paroisses, 803 enfants ; 4 orphelinats, 220 enfants ; 1 communauté de Sœurs de Sainte-Anne de la Providence (Turin), 17 Sœurs ; 1 communauté de tertiaires de Saint-François d'Assise, 5 Sœurs.

III. Le diocèse de Vizagapatam confine, au nord, à celui de Calcutta ; à l'ouest, au diocèse de Nagpore ; au sud, à celui d'Hydérabad ; à l'est, au golfe du Bengale. Il est administré, ainsi que

1. R. Ed. Whithead, *Recherches sur l'Eglise établie dans l'Inde*, ch. 7.

2. *Asiatic Journal*.

3. R. Howard Malcolm, 2^e vol., ch. 2.

celui de Nagpore, par les Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy.

28 Frères coadjuteurs, 1 communauté européenne de Sœurs de Saint-Joseph, 50 religieuses,



FRINCE INDIEN

D'après une photographie envoyée par les missionnaires de Vizagapatam

1 communauté de 30 Sœurs indigènes, partagent les travaux des missionnaires.

Il y a dans le diocèse : 25 écoles de paroisses,

1,184 élèves ; 8 orphelinats, 292 enfants ; 1 catéchuménat, moyenne annuelle, 400 baptêmes.



IV. Le diocèse de Nagpore est limité : au nord, par les diocèses d'Agra, d'Allahabad et de Calcutta ; à l'ouest, par celui de Poona ; au sud, par celui d'Hydérabad ; à l'est, par celui de Viza-



HINDOUSTAN. — TYPES DIVERS.

D'après des photographies communiquées par des missionnaires. — 1. Indigène et sa femme, de la caste des fabricants de toddi ; 2. Avocat de la caste de Brahma et ses enfants ; 3. Chrétien descendant de la caste de Konkany ; 4. Magistrat de la caste Chardos et sa femme ; 5. Types divers.

gapatam, dont il fut détaché par bref pontifical du 29 juillet 1887.

Missions Catholiques

Le diocèse possède : 1 collège, à Nagpore, affilié à l'Université de Calcutta, 217 élèves ;

17 écoles de paroisses, 1,361 élèves ; 4 orphelinats, 259 enfants ; 14 Frères coadjuteurs, 31 Sœurs de la Présentation, 9 Filles de la Croix.

VI. — PROVINCE DU BENGALÉ.

LA province ecclésiastique du Bengale comprend la province anglaise de ce nom, plus le Boutan et l'Assam, sur les frontières du Thibet, et l'Arakan, le long de la côte orientale du golfe du Bengale.

Au total, environ *quarante-deux millions* d'habitants, sur lesquels un peu moins de 50.000 catholiques, soit 1/840.

Le Bengale fut évangélisé, au siècle dernier, par les religieux de la Compagnie de Jésus ; mais après la destruction de leur Ordre, ce pays demeura abandonné aux prêtres de Goa, dont la présence fit certainement plus de mal que de bien.

En 1834, le Bengale fut érigé en vicariat apostolique ; mais, en 1838, il n'avait pas encore de titulaire. Mgr Taberd, vicaire apostolique de la Cochinchine, s'était réfugié à Calcutta pour fuir la persécution ; il fut chargé, par la Sacrée Congrégation de la Propagande, d'administrer provisoirement le vicariat. A sa mort, arrivée en 1840, Mgr Carrew, de la Compagnie de Jésus, fut placé à la tête de ce vicariat, dont les Jésuites sont restés chargés.

En 1850, le Bengale oriental fut érigé en vicariat distinct, et confié à la Congrégation de Sainte-Croix du Mans.

En 1870, le Bengale central fut érigé en préfecture apostolique, et donné aux Missions Etrangères de Milan. Depuis plusieurs années, ces missionnaires évangélisaient la contrée.

Enfin, à l'établissement de la hiérarchie, la province ecclésiastique du Bengale se trouva ainsi constituée :

1 archevêché, Calcutta ; 2 évêchés suffragants, Kishnagar et Dacca, auxquels il faut adjoindre la préfecture apostolique de l'Assam, érigée au mois d'octobre 1889.

Le développement de la mission du Bengale s'est fait tout entier au cours de ce siècle.

Au commencement de ce siècle, il n'y avait dans le Bengale que cinq à six prêtres, et quelques milliers de catholiques, dispersés à d'énormes distances.

En 1896, la province ecclésiastique du Bengale compte : 1 archevêque, 2 évêques, 1 préfet apostolique, 109 missionnaires européens, 326 églises ou chapelles, et 79,338 catholiques soit environ 1/750.

I. L'archidiocèse de Calcutta comprend le Bengale occidental, avec la ville de Calcutta, résidence du vice-roi des Indes et capitale de l'Inde anglaise. Il est limité au nord par le dio-

cèse d'Allahabad, à l'ouest par celui de Nagpore, à l'est par celui de Kishnagar, au sud par le golfe du Bengale.

Les Jésuites y ont 2 collèges : à Calcutta, le célèbre collège Saint-François-Xavier, affilié à l'Université de Calcutta, 726 élèves ; à Darjeeling, le collège Saint-Joseph, 60 élèves ; plus le séminaire, 12 élèves.

Les Frères des Ecoles chrétiennes, au nombre de 18, ont un bel établissement à Calcutta, 512 élèves.

Pour les filles, il y a : 1^o les Sœurs de Lorette, 3 pensionnats à Calcutta, à Darjeeling et à Assensole, 468 élèves ; plus 3 externats, 651 élèves ; 1 orphelinat, 480 enfants. Les Sœurs sont au nombre de 96.

2^o Les Filles de la Croix, 35 religieuses : 1 orphelinat, 324 enfants ; 1 asile pour 60 pauvres, plusieurs écoles.

3^o Les Petites Sœurs des pauvres, 7 religieuses, 50 vieillards.

Il y a, dans le diocèse, 6 conférences de Saint-Vincent de Paul, qui soutiennent à leurs frais un asile pour les pauvres et plusieurs orphelinats.

Enfin, il y a, dans le diocèse, 15 écoles anglaises et 99 écoles indigènes, qui instruisent 5,970 enfants. Population catholique, 62,098.

II. Le diocèse de Kishnagar (Missions Etrangères de Milan) s'étend des Himalayas au golfe du Bengale ; à l'est, il est limité par le diocèse de Dacca et la Birmanie ; à l'ouest, par les diocèses d'Allahabad et de Calcutta. Outre le Bengale central, il comprend les Etats du Boutan et de l'Assam.

Les Sœurs de Charité, dites de Lovère, ont 3 communautés dans le diocèse : écoles et orphelinats.

Il y a dans la mission 6,000 protestants, de la secte des Baptistes ; ils ont des écoles dans les plus petits endroits. Population catholique, 4,040.

III. Le diocèse de Dacca comprend le Bengale oriental et l'Arakan ; au nord, il s'étend jusqu'au Thibet ; à l'est, jusqu'à la Birmanie ; à l'ouest, il est limité par le diocèse de Kishnagar ; au sud-est et au sud, par le golfe du Bengale.

Les missionnaires de Sainte-Croix du Mans étaient chargés primitivement de la mission ; ils la cédèrent, en 1875, aux Bénédictins, qui viennent de la leur rendre (1889).

Les Sœurs de Notre-Dame des Missions (Lyon) sont venues, en 1886, s'associer, au nombre de cinq, aux travaux des missionnaires. Il y a, dans le diocèse de Dacca, 10 écoles, 554 élèves, plus 2 orphelinats, à Chittagong, 52 enfants. Population catholique : 11,000.

IV. La préfecture apostolique de l'Assam, érigée en 1889, comprend les trois provinces de l'Inde, voisines du Thibet, l'Assam, le Boutan et le Manipour. Cette nouvelle mission est confiée

aux prêtres de la Société du Divin Sauveur, dont le siège est à Rome.

Situation au 1^{er} janvier 1896 : 8 missionnaires européens ; plusieurs Sœurs européennes du Divin Sauveur. 8 chapelles, 10 écoles élémentaires, 215 élèves ; 3 orphelinats, 65 enfants. Population catholique : 1,200 âmes.

VII. — PROVINCE D'AGRA.

LA province ecclésiastique d'Agra est celle qui compte le moins de catholiques : 26,000, sur une population totale de 123,359,000 âmes, 1 catholique sur 4,744 habitants !

Ce vaste territoire, plus grand à lui seul que la France, s'étend des Himalayas à Delhi et comprend les Etats du Grand Mogol : le Népal, le Penjab, le Cachemyr, l'Afghanistan et le Gwalior. Ces pays furent évangélisés, au XIII^e siècle, par les religieux Franciscains, envoyés, par le Pape Innocent IV, à la cour du prêtre Jean. Plus tard, au XVI^e et au XVII^e siècle, les Capucins et les Jésuites portèrent de nouveau la foi dans ces régions éloignées ; mais les persécutions des musulmans les forcèrent de quitter le pays. Enfin, en 1773, la mission fut reprise par les Capucins, qui l'ont toujours gardée depuis.

Comme ils n'avaient pas encore d'évêque, Mgr Champenois, supérieur de la mission de Pondichéry, fut nommé, à la fin du siècle dernier, visiteur apostolique par bref de Pie VI. Il trouva dans la mission 11 religieux Capucins, avec environ 5,000 catholiques.

En 1808, Pie VII érigea la mission en vicariat apostolique du Thibet-Hindoustan ; mais, à cause de la difficulté des temps, le premier titulaire ne fut sacré qu'en 1822.

En 1834, Grégoire XVI, à la demande de la Bégum Jeanne Sombre, érigea le Sirdhanat en vicariat apostolique ; mais ce vicariat n'eut qu'une existence éphémère ; la princesse étant morte, en 1856, l'évêque repassa en Europe, et l'Etat de Sirdhanat fut réuni au vicariat de l'Hindoustan (1).

En 1844, le Thibet en fut détaché, et forma un vicariat distinct. Le vicariat d'Hindoustan fut alors partagé en deux : Agra et Patna.

En 1881, Léon XIII détacha d'Agra le vicariat du Penjab et Cachemyr.

Enfin à l'établissement de la hiérarchie, la province d'Agra fut ainsi constituée :

1 archevêché, Agra ; 2 évêchés suffragants, Allahabad et Lahore ; 3 préfectures apostoliques, Kafiristan et Cachemyr (1887), Rajpoutana (1891),

1. La principauté de Sirdhanat fut donnée, à la fin du dernier siècle, à un aventurier européen, qui mourut en 1776. Sa veuve, la Bégum Sombre, lui succéda dans la souveraineté. Catholique fervente, elle fit élever, dans sa capitale, une magnifique église et des écoles. Le Sirdhanat comptait à cette époque environ 600 catholiques. A sa mort, la pieuse princesse affecta un capital de 200.000 roupies (500 000 fr.) à l'entretien des œuvres qu'elle avait fondées. Mais, depuis 1869, le gouvernement anglais a jugé bon de confisquer cette fondation.

et Bettiah (1892) ; toutes ces missions, à l'exception du Cachemyr, appartiennent aux Capucins.

Quant aux accroissements du catholicisme dans ces régions septentrionales de l'Inde, ils sont d'une lenteur vraiment désolante. Ce qui s'est développé surtout, ce sont les cadres de l'apostolat, ce qui permettra, au cours du XX^e siècle, d'entreprendre sérieusement l'évangélisation dans ces tristes régions.

En 1800 nous trouvons, dans cette partie de l'Inde, 10 missionnaires capucins avec environ 5,000 fidèles.

En 1896, la province ecclésiastique compte : 1 archevêque, 2 évêques, 3 préfets apostoliques, 113 missionnaires européens, 2 prêtres indigènes, 110 églises ou chapelles, 26,791 catholiques, sur une population totale de 125.000.000. Malgré leur petit nombre, il est juste de remarquer que les catholiques ont plus que quintuplé en ce siècle.

I. L'archidiocèse d'Agraestlimité, au nord, par le diocèse de Lahore et la préfecture de Cachemyr ; à l'est, par le diocèse d'Allahabad ; au sud et à l'ouest, par la préfecture apostolique du Rajpoutana.

Sa population catholique, 6,968 âmes, est complètement perdue et comme noyée au milieu de 40.000 protestants et de 30 millions d'idolâtres. Il y a dans le diocèse 2 collèges florissants : celui de Saint-Pierre à Agra, 400 élèves, et celui de Mussoorie, 165 élèves. Ces deux établissements sont tenus par les Capucins, assistés des Frères du Tiers-Ordre.

Il y a encore : 1 séminaire avec 10 élèves, plusieurs pensionnats, écoles et orphelinats, tenus par les Pères du Tiers-Ordre et les religieuses de Jésus-Marie. Au total, 1,296 élèves dans les écoles de la mission.

II. Le diocèse d'Allahabad est renfermé entre les Himalayas au nord, les diocèses de Vizagapatam et de Calcutta à l'est, celui de Nagpore au sud, celui d'Agra à l'ouest. Les villes principales du diocèse sont : Patna, Oude, Bénarès et Cawnpore. Il y a 38.000 000 d'infidèles, contre 6,700 catholiques.

Le diocèse a : 1 séminaire, 6 élèves ; 32 écoles de paroisses, 1,173 élèves ; 6 orphelinats, 312 enfants ; 5 maisons de religieuses de Sainte-Marie (Bavière).

III. Le diocèse de Lahore comprend tout le Penjab. Il est limité, au nord, par la préfecture de Cachemyr ; à l'est, par les Himalayas ; au sud, par l'archidiocèse d'Agra ; à l'ouest, par l'Afghanistan, le Bélouchistan et l'archidiocèse de Bombay. Il y a 3,615 catholiques perdus au milieu de 14.000.000 d'infidèles.

Il y a dans le diocèse de Lahore : 1 séminaire avec 10 élèves, 4 maisons de Sœurs de Jésus-Marie ; 4 écoles, 125 élèves ; 2 orphelinats.

IV. La préfecture apostolique du Kafiristan

et Cachemyr a été érigée en 1887, et confiée aux missionnaires de Mill-Hill. Cet immense territoire, encore inexploré, s'étend entre les Himayas au nord, le Bélouchistan et l'Afghanistan à l'ouest, les diocèses d'Agra et de Lahore au sud.

Pour que les missionnaires aient une base d'opérations, le diocèse de Lahore a cédé à la préfecture 4 stations militaires, situées dans le nord-ouest du Penjab. En dehors de ces 4 stations, il n'y a encore que trois postes de missionnaires dans le Cachemyr.

La préfecture possède : 1 collège à Murree, 2 maisons de Sœurs de Jésus Marie ; 2 écoles, 60 élèves ; 1 orphelinat.

V. La préfecture apostolique du Rajpoutana fut détachée en 1891 de l'archidiocèse d'Agra et confiée aux Capucins de la province de Paris.

Ce vaste pays, qui n'a pas moins de 150.000 milles carrés, n'a encore que 2.862 catholiques, sur une population totale de 14.200.000 habitants.

12 églises ou chapelles, 6 écoles ecclésiastiques, 2 orphelinats. Personnel : 1 préfet apostolique, 12 religieux Capucins, 2 couvents de Sœurs franciscaines, 22 Sœurs européennes.

VI. La préfecture apostolique de Bettiah, érigée en 1892, et confiée aux Capucins du Haut-Tyrol, comprend une partie des districts détachés du diocèse d'Allahabad, avec tout le royaume du Népal. La population totale est de 13 millions d'habitants, sur lesquels on compte seulement 3.471 catholiques, 12 stations, dont 9 avec résidences, 9 églises ou chapelles, 13 écoles élémentaires, 445 élèves.

Personnel : 1 préfet apostolique, 12 religieux Capucins, Sœurs du Tiers-Ordre.

VIII.—PROVINCE DE BOMBAY.

La province ecclésiastique de Bombay est celle qui a été le plus remaniée depuis l'établissement de la hiérarchie. En 1886, elle se composait uniquement de l'archidiocèse de Bombay, avec le diocèse de Poona comme suffragant. Depuis, le Saint-Siège a rattaché les diocèses de Mangalore et de Trichinopoly : ce qui donne pour toute la province, 1 archevêché et 3 évêchés suffragants. Ces quatre diocèses appartiennent à la Compagnie de Jésus.

I. L'archidiocèse de Bombay comprend l'île de ce nom, une partie de l'île de Salsette, plusieurs districts dans la présidence, les Etats du Sind, de Baroda, de Guzerate et une portion du Bélouchistan. Il est limité, au nord et à l'est, par la préfecture du Rajpoutana, au sud, par les diocèses de Poona et de Daman, à l'ouest, par le golfe arabe.

Comme dans leurs autres missions, les Jésuites de Bombay se distinguent par l'enseignement

supérieur qu'ils offrent à la jeunesse. Ils ont quatre grands établissements d'éducation dans le diocèse :

1^o A Bombay, le collège Saint-François-Xavier, affilié à l'Université, 1,400 élèves ;

2^o A Mazagon, le collège Sainte-Marie, 210 pensionnaires et 265 externes ;

3^o A Bandora, l'institut Stanislas, 100 orphelins, 15 pensionnaires et 170 externes ;

4^o A Kurrachi, l'école Saint-Patrice, 240 externes.

Au total, 2,400 élèves.

Il y a de plus dans le diocèse : 1 séminaire, 12 élèves ; 29 écoles de garçons, 3,731 élèves.

Deux Congrégations de religieuses s'occupent des jeunes filles :

1^o Les Sœurs de Jésus-Marie : 4 pensionnats avec externats annexes, 400 élèves.

2^o Les Filles de la Croix : 3 maisons, 655 élèves.

Une imprimerie catholique est annexée au collège Saint-François-Xavier. Elle fait paraître, chaque semaine, trois journaux catholiques, pour répondre aux calomnies des protestants.

27 conférences de Saint-Vincent de Paul prennent soin des pauvres, et plusieurs pieuses confréries d'hommes et de femmes servent à grouper les catholiques et à les maintenir dans la ferveur.

II. Le diocèse de Poona est limité : au nord, par les diocèses d'Agra et de Nagpore ; à l'est, par les diocèses de Nagpore, d'Hydrabad et de Madras ; au sud, par le diocèse de Mysore ; à l'ouest, par les diocèses portugais de Goa et de Daman.

Les Jésuites tiennent, à Poona, 1 école supérieure, 234 élèves.

Les Sœurs de Jésus Marie ont 2 maisons d'éducation pour les jeunes filles, 223 élèves.

Enfin, il y a, dans le diocèse, 15 écoles de paroisses, 557 élèves.

Population catholique : 11.945.

III. Le diocèse de Mangalore comprend une partie du Malabar. Il confine, au nord, à l'archidiocèse de Goa et au diocèse de Poona, à l'est, au Maïssour, au sud, à Vérapoly, à l'ouest, à la mer d'Oman.

C'est en 1853 que le vicariat apostolique de Mangalore fut détaché de celui de Vérapoly et confié aux Carmes déchaussés. Les protestants s'y étaient multipliés, à la faveur du schisme de Goa. A cette époque, les ministres, venus d'Allemagne, au nombre de 113, avaient à Mangalore 1 collège, avec 1 imprimerie, de nombreuses écoles et un revenu annuel d'un demi-million.

Les Carmes étaient trop peu nombreux pour lutter contre de pareilles forces. Ils demandèrent à être déchargés du vicariat, que la Propagande confia en 1878 aux RR. PP. Jésuites, en leur enjoignant d'ouvrir à Mangalore un collège, pour arracher la jeunesse à l'influence protestante.

L'espoir de la Sacrée Congrégation ne fut pas trompé. En 1882, les Jésuites ouvrirent dans cette ville le collège Saint-Louis de Gonzague, affilié à l'Université de Madras. — Cet établissement qui s'est placé rapidement au rang des meilleures maisons d'éducation de l'Inde anglaise, compte en ce moment 250 élèves.

1 séminaire — 29 élèves — 43 écoles primaires — 3.184 élèves — 5 orphelinats — 71 églises ou chapelles — population catholique : 79.454.

Lors de l'établissement de la hiérarchie, le diocèse de Mangalore, bien que faisant partie du Malabar, fut rattaché à la province ecclésiastique de Pondichéry ; depuis 1893, il fait partie de celle de Bombay, ainsi que le diocèse de Trichinopoly.

IV. Le diocèse de Trichinopoly, qui appartient à la Compagnie de Jésus, comprend tout le Maduré.

Jusqu'en 1838, la mission du Maduré appartenait au vicariat de Pondichéry, mais les intrigues des Goanais nous avaient empêchés de nous y établir, et quand les Jésuites rentrèrent, à cette époque, dans leur ancienne mission du Maduré, dont ils étaient exilés depuis 70 ans, ils ne trouvèrent guère que des ruines. Incapables de défricher ce vaste territoire, les Goanais l'avaient à peu près abandonné aux protestants. Ceux-ci s'y étaient fortifiés, avaient couvert le pays de temples et d'écoles, et nulle part, aux Indes, leur position ne paraissait si bien établie.

Au bout d'un demi-siècle, la situation est retournée. Merveilleusement organisés pour soutenir la lutte sur le terrain de l'enseignement, les Jésuites ont ouvert, à Négapatam, un collège qui fut transféré, en 1883, à Trichinopoly. Ce magnifique établissement, affilié à l'Université de Madras, compte actuellement près de 1,200 élèves, dont le quart seulement sont catholiques. Parmi les payens, on distingue plus de 200 fils de brahmes, dont plusieurs ont déjà pu être baptisés. La caste orgueilleuse des brahmes est entamée, et tout fait espérer que les conversions se multiplieront. Une congrégation de Frères indigènes est chargée des écoles primaires de garçons. 129 écoles — 5.070 élèves.

Les Sœurs indigènes de Notre-Dame des Sept-Douleurs (83 sœurs) sont chargées des écoles de filles. 30 écoles — 1.511 élèves.

Une autre congrégation de veuves indiennes, sous le patronage de sainte Anne, prend soin des orphelinats, des hôpitaux et des catéchuménats de femmes.

Il y a dans le diocèse 707 églises ou chapelles. La population catholique s'élève à 185.000 âmes.

RÉSUMÉ.

I. — Personnel.

EN 1800, nous trouvons : 1 archevêque et 3 évêques portugais, mais ils ne résident pas : 2 vicaires apostoliques, 1 évêque supérieur de mission. Au total, 3 évêques résidant.

En 1896 : 8 archevêques, 18 évêques, 3 vicaires apostoliques, 4 préfets apostoliques. Au total : 29 évêques et 4 préfets apostoliques résidant.

En 1800 : 22 missionnaires européens, appartenant à 3 Congrégations religieuses, plus environ 400 prêtres de Goa.

En 1896 : 796 missionnaires, appartenant à 9 congrégations.

En 1800, pas de clergé indigène, sauf dans le diocèse de Vérampoly, environ 200 prêtres du rit syriaque.

En 1896 : 1.600 prêtres indigènes.

En 1800, ni Frères, ni Sœurs, pour assister les missionnaires.

En 1896 : 5 Congrégations européennes de Frères : les Frères des Ecoles chrétiennes, les Frères irlandais de Saint-Patrice, les Frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, des Oblats de Marie et des Missionnaires de Saint-François de Sales. Au total, environ 150 religieux.

5 Congrégations de Frères indigènes : les Frères de Saint-Joseph, les Oblats de Saint-Benoît, les Oblats de Saint-Sylvestre, les Tertiaires de Saint-François d'Assise, les Tertiaires du Carmel. Au total, environ 200 religieux.

15 Congrégations de Sœurs européennes : les Religieuses du Bon-Pasteur, de la Sainte-Famille, de Saint-Joseph, de Marie Réparatrice, de la Providence, de la Présentation, de Jésus-Marie, de Sainte Marie de Bavière, de Notre-Dame des missions, les Filles de la Croix, les Sœurs de Lorette, les Sœurs de Charité de Lovère, les Franciscaines, les Carmélites, les Petites Sœurs des pauvres. Au total, environ 600 religieuses.

10 Congrégations de Sœurs indigènes : Carmélites, Tertiaires du Carmel, Tertiaires de Saint-François d'Assise, les Sœurs de Saint-Pierre, de Saint-François Xavier, du Saint-Cœur de Marie, des Sept-Douleurs, de Notre-Dame de Bon-Secours, de Sainte Anne, de Saint-Louis de Gonzague. Au total, plus de 2,000 religieuses.

En résumé, environ 3.000 Frères et Sœurs, tant européens qu'indigènes, partagent, en ce moment, les travaux des missionnaires de l'Inde. C'est toute une armée que l'Église catholique possède à son service.

II. — Œuvres.

Le progrès des œuvres a suivi naturellement celui du personnel.

1^o *Œuvres d'éducation* : En 1800, rien.

En 1886 : 12 maisons d'éducation, affiliées aux Universités, dans lesquelles on donne l'enseignement supérieur à 6.245 élèves.

Une cinquantaine de pensionnats et d'écoles anglaises pour les Européens et les métis des deux sexes : environ 5.000 élèves.

32 séminaires, avec 926 étudiants ecclésiastiques ; 2.336 écoles élémentaires, 126.952 élèves.

En résumé, 2.400 écoles de tous grades, dans lesquelles l'Église donne l'enseignement à plus de 140.000 enfants.

2^o *Œuvres de charité*. En 1800, il n'y avait encore presque rien, à cause du petit nombre de missionnaires et de la pénurie de leurs ressources.

En 1896 : 139 orphelinats, 8.093 enfants, adoptés et nourris par la charité catholique, plus une trentaine d'hôpitaux, asiles pour les vieillards, refuges.

3^o *Œuvres de piété*. Elles ont grandi dans la même proportion que les autres ; des confréries, des associations pieuses se sont formées ; les fidèles, ayant plus près d'eux le prêtre, s'approchent plus fréquemment et avec plus de préparation des sacrements. L'Indien aime les fêtes de l'Église, les pèlerinages, toutes les démon-

trations extérieures, à l'aide desquels il peut affirmer sa foi. En tenant compte de la faiblesse humaine, qui se retrouve partout, et des défauts particuliers à ces peuples, on peut dire que les catholiques de l'Inde font généralement honneur à leur foi.

Statistique comparée des huit provinces de l'Inde.

	En 1800	1850	1896
Province de Goa	290,000	350,000	523 125 cath.
Province de Ceylan	50,000	114,000	250 960
Province de Pondichéry	42,000	240,000	288,869
Province du Malabar	80,000	202,000	401,016
Province de Madras	?	30,000	79,356
Province du Bengale	?	20,000	78,330
Province d'Agra	5,000	12,000	26,791
Province de Bombay	8,000	18,000	293,750
Total pour l'Inde entière :	475,800	986,000	1,942,197 cath.

La population totale de l'Inde étant de 277.300.000, la proportion générale des catholiques est 1/140. C'est peu encore. Il est facile de voir que le sud seul de l'Inde commence à être sérieusement évangélisé. A mesure que l'on monte vers le nord, la nuit se fait dans les âmes, et les catholiques sont comme noyés et perdus au milieu des infidèles. *Mitte, Domine, operarios in vineam tuam !*



Chapitre Dixième.

LES MISSIONS DE L'INDO-CHINE.

1800-1890.

LA presqu'île indo-chinoise comprend des peuples de nationalités fort diverses. Sur la côte occidentale, on trouve successivement le royaume de Birmanie, les peuplades sauvages de la presqu'île malaise, et le royaume de Siam, ce qui forme trois groupes de missions. Le long de la côte orientale, s'étend le royaume d'Annam, qui forme un quatrième groupe. Je vais faire l'histoire de chacun de ces groupes.

I. — MISSIONS DE BIRMANIE.

L'ÉVANGÉLISATION de la Birmanie ne commence guère qu'au siècle dernier. En 1722, la Sacrée Congrégation détacha de l'évêché portugais de Saint-Thomas les deux royaumes d'Ava et de Pégou, dont elle fit un vicariat apostolique, confié aux Barnabites.

Des guerres continuelles entre les rois d'Ava, de Pégou et de Siam, la froide obstination du bouddhisme, la religion dominante, le petit nombre des missionnaires (à deux reprises ils furent réduits par la mort à un seul), arrêtaient longtemps les progrès de la mission. La Révolution française, en bouleversant, en Italie, les Ordres religieux, en confisquant leur patrimoine, en fermant leurs noviciats, lui porta le coup suprême. En 1832, le dernier Barnabite envoyé en Birmanie, le R. P. d'Amato, mourut sans avoir de successeur. Le chiffre des catholiques qui, en 1800, était encore de 5.000, était tombé aux environs de 3.000.

En 1830, la Propagande avait envoyé en Birmanie deux prêtres sortis de son séminaire, avec un vicaire apostolique italien, Mgr Cao. Quelques années plus tard, le prélat ayant été appelé à un siège épiscopal en Italie, la mission fut donnée aux Oblats de Marie, de Turin. Les deux premiers vicaires apostoliques, découragés par les difficultés de la mission, donnèrent successi-

vement leur démission, et revinrent en Europe.

La persécution s'était élevée en Birmanie. Le gouvernement s'était longtemps montré assez indifférent à la prédication de l'Évangile ; mais il avait senti ses défiances s'éveiller à propos des conquêtes des Anglais. Ceux-ci lui ayant enlevé une partie notable du pays (1852), il voulut se venger de sa défaite sur les chrétiens. Les églises, les écoles, les presbytères furent détruits, plusieurs missionnaires furent jetés en prison, un d'eux fut mis à mort, un autre devint fou, à la suite des mauvais traitements endurés.

C'est dans ces circonstances douloureuses que la Sacrée Congrégation proposa à la Société des Missions Étrangères de Paris de se charger de la mission de Birmanie. Après des hésitations bien naturelles, la Société accepta, et Mgr Bigandet vint, en 1857, prendre la direction de cette mission désolée.

La situation pouvait se résumer en deux mots : au temporel, tout était à recommencer ; églises dévastées, presbytères en ruines, écoles détruites, pas de ressources, et l'avenir même engagé. Le point de vue spirituel était moins sombre. Au milieu de difficultés incessantes, les Oblats avaient généreusement travaillé ; le chiffre des chrétiens était remonté à 5.000. A Moulmein, ville située aux frontières de la Birmanie, mais en dehors, les Sœurs de Saint-Joseph avaient ouvert un pensionnat ; l'évangélisation des sauvages carians était commencée ; enfin la présence des Anglais dans la Birmanie méridionale promettait à la mission une ère de tranquillité.

Cet espoir s'est réalisé. Depuis 1856, la mission de Birmanie a joui d'une paix à peu près ininterrompue. En 1870, la Propagande a partagé ce pays en deux vicariats et une préfecture apostoliques : la Birmanie méridionale, qui comprend toute la Birmanie anglaise, capitale Rangoon ; la Birmanie septentrionale (l'ancien royaume de Birmanie, que les Anglais viennent de s'annexer), capitale Mandalay ; la Birmanie orientale, qui comprend les tribus sauvages établies entre la Birmanie proprement dite, la Chine et Siam,

capitale Tong-hoo. Cette dernière mission, confiée aux Missions Etrangères de Milan, a été érigée, en 1890, en vicariat apostolique.

Voici le tableau des accroissements successifs de la mission :

En 1800, il y avait en Birmanie 3 missionnaires, 2 prêtres indigènes, ? églises ou chapelles, ? écoles, environ 5.000 catholiques.

En 1896, nous trouvons : 3 missions, 3 vicaires apostoliques, 62 missionnaires, 13 prêtres indigènes, 325 églises ou chapelles, 191 écoles, qui donnent l'enseignement à plus de 5.000 enfants, et 35 instituts de charité, orphelinats, hôpitaux, etc.

Population catholique : 49.046, sur une population totale de neuf millions, soit 1/180.

Les Frères des Ecoles chrétiennes ont de beaux établissements à Rangoon et à Moulmein. Les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition ont des maisons à Rangoon, à Mandalay, à Moulmein et à Tong-hoo.

Maintenant que les Anglais sont établis en Birmanie, les missionnaires jouiront de la même liberté qu'aux Indes, mais ils auront à lutter contre la propagande protestante.

II. — MISSION DU SIAM.

LA mission du Siam, établie en 1673 et confiée à la Société des Missions Etrangères de Paris, qui l'a toujours conservée, est une de celles où les progrès de la foi ont été le plus entravés par les événements politiques et les défiances des gouvernements. Après un brillant début, les imprudences de nos compatriotes détruisirent leur influence sur les bords du Meinam, et compromirent, pour de longues années, le succès de l'apostolat. Des guerres intestines entre le Siam et les royaumes voisins achevèrent de ruiner la mission.

En 1800, nous trouvons à Siam : 1 vicaire apostolique, 2 missionnaires, 2 prêtres indigènes, et seulement 2.300 chrétiens. Des belles églises élevées autrefois il ne restait plus guère que des ruines informes, et la pauvreté des missionnaires ne permettait pas de rien réédifier.

Cette situation navrante dura, plus ou moins, jusqu'en 1840. A cette époque, la mission du Siam comptait : 1 vicaire apostolique, 1 coadjuteur, en résidence à Syngapore, dans la mission naissante de Malaisie, 12 missionnaires apostoliques, 4 prêtres indigènes, 4 couvents de religieuses indigènes, 12 églises ou chapelles, et environ 7.000 chrétiens, en majorité de nationalité annamite.

L'année suivante, la mission de Malaisie fut détachée de celle de Siam et érigée en vicariat apostolique ; le nombre des chrétiens de Siam retombe alors à 5.000. Depuis ce temps, les progrès de la mission de Siam se sont accentués, comme le tableau suivant en fait foi :

En 1880 : 1 vicaire apostolique, 2 missionnaires, 2 prêtres indigènes, ? églises ou chapelles, ? écoles, 2.300 catholiques.

En 1896 : 1 vicaire apostolique, 45 missionnaires, 14 prêtres indigènes, 72 églises ou chapelles, 69 écoles, 24.600 catholiques.

La population totale étant d'environ six millions, la proportion des catholiques est de 1/240.



MGR BIGANDET,
des Missions Etrangères de Paris, nommé, en 1870,
vicaire apostolique de la Birmanie méridionale.

Depuis une dizaine d'années, la mission a entrepris avec succès l'évangélisation des peuplades du Laos, qui résident dans le bassin du Mékong. — 1 provicaire apostolique, assisté de quatre ou cinq missionnaires, est chargé de cette intéressante mission, qui promet de récompenser le zèle de l'apôtre, maintenant surtout que le protectorat français, établi sur le haut Mékong, promet à nos confrères la tranquillité.

Il y a, dans la mission de Siam, 1 séminaire, 52 élèves ; 2.767 enfants dans les écoles et les orphelinats, 14 catéchuménats avec une moyenne annuelle de 1.000 baptêmes. Malheureusement jusqu'ici, ces conversions se font surtout parmi

les étrangers : Chinois, Annamites, Indiens, peuplades sauvages du Laos. Les défiances du gouvernement siamois et l'obstination religieuse des bouddhistes n'ont guère permis jusqu'à ce jour d'attaquer sérieusement l'élément indigène. Espérons que le soleil de la vérité évangélique finira par se lever sur ce peuple siamois, qui paraissait autrefois si bien disposé, et qui eut les prémices de notre apostolat, car c'est à Siam que nos premiers vicaires apostoliques, NN. SS. Pallu et de la Mothe-Lambert, s'établirent tout d'abord pour rayonner de là dans les contrées voisines.

❖ III. — MISSION DE MALAISIE. ❖

LA mission de Malaisie est de fondation récente, puisque ce n'est qu'en 1841 qu'elle fut détachée de Siam et érigée en vicariat apostolique.

L'évêché portugais de Malacca, créé en 1557, comptait, au commencement du siècle, environ 2.500 Portugais et métis dans la ville de Malacca, l'ancien théâtre des exploits apostoliques de saint François Xavier.

Mais, depuis longtemps, ce clergé, presque toujours sans évêque, avait délaissé l'évangélisation des peuplades païennes de la presqu'île malaise, et s'occupait uniquement de ses nationaux. D'un autre côté, le petit nombre des missionnaires et leur pauvreté n'avaient pas permis à nos confrères de la mission de Siam de se livrer, comme ils l'auraient voulu, à l'apostolat de ces peuples abandonnés. Cependant la mission de Siam avait essayé, à plusieurs reprises, de profiter des ouvertures qui lui étaient faites, pour porter la foi dans les principautés de la presqu'île malaise et dans les îles voisines. En 1822, M. Pécot, un de nos confrères, fit un voyage d'exploration dans les principautés de Quédah et de Ligor. Il fut très bien reçu des habitants et des roitelets du pays ; mais la mort du missionnaire, arrivée l'année suivante, ne permit pas de donner suite à cette tentative.

En 1830, deux de nos confrères, MM. Vallon et Bérard, firent un essai d'apostolat dans l'île des Nias ; mais ils moururent tous deux, au bout de trois mois, empoisonnés, à ce qu'on croit, par les naturels du pays. D'autres tentatives aux îles Andaman, aux Nicobar, à Sumatra, ne réussirent pas mieux. Les missionnaires furent repoussés par les habitants, ou périrent prématurément, emportés par la terrible fièvre des bois, et ne furent pas remplacés.

Nos confrères furent plus heureux dans l'île de Pinang. Quand les Anglais se furent emparés de l'île, en 1808, M. Letondal, notre procureur à Macao, y transféra le collège général de nos missions. Cet utile établissement avait été fondé, au début (1670), dans la mission de Siam. Complètement ruiné par les bouleversements politiques de la fin du dernier siècle, il fut rétabli à

Pondichéry, où il fonctionna paisiblement de 1787 à 1808. Mais l'éloignement de nos missions de Chine était un inconvénient sérieux, surtout à cette époque, où les communications étaient bien plus lentes et bien plus difficiles qu'aujourd'hui. Le séminaire fut donc installé en 1808 à Pinang, où il n'a cessé de fonctionner depuis. Un millier de prêtres indigènes, dont près de cent ont remporté la palme du martyre, sont sortis de cette maison, au cours du XIX^e siècle, et sont allés porter la foi dans nos missions de Chine, de Corée, du Japon, d'Annam et de Siam. A l'heure actuelle, le séminaire de Pinang compte 5 directeurs et 40 élèves.

Des chrétientés ne tardèrent pas à se former à l'ombre du séminaire, dans la presqu'île malaise. Quand la mission de Malaisie fut érigée en vicariat apostolique, elle comptait déjà 3.200 chrétiens. Voici le tableau des accroissements successifs de la mission :

En 1841 : 1 vicaire apostolique, 2 missionnaires, 0 prêtre indigène, 3 églises ou chapelles, 2 écoles, 3.200 catholiques.

En 1896 : 1 évêque, 31 missionnaires, 1 prêtre indigène, 39 églises ou chapelles, 57 écoles, 18.522 catholiques.

En cinquante ans, le chiffre des catholiques est monté de 1 à 6. La population totale étant de 1.300.000, la proportion des catholiques est 1/72.

Comme à Siam, c'est surtout sur l'élément étranger, chinois et indien, que la prédication s'exerce avec succès. Les naturels de la presqu'île malaise, étant en majorité musulmans, ne paraissent pas, au moins jusqu'à ce jour, susceptibles d'être convertis. Néanmoins l'évangélisation des peuplades sauvages de la presqu'île est commencée sérieusement, et l'on peut espérer que de nombreuses conversions dans l'intérieur du pays ne tarderont pas à récompenser les efforts de l'apostolat.

Les Frères des écoles chrétiennes ont 2 beaux établissements dans la mission, à Syngapour et à Pinang, avec 650 élèves. Les Sœurs du Saint-Enfant-Jésus ont 3 établissements, à Syngapour, à Pinang et à Malacca, avec 675 élèves.

Le nombre total des enfants élevés dans les 57 écoles de la mission, s'élève à 3.240.

En exécution du concordat de 1885, Léon XIII, après avoir transféré à l'évêque de Macao la juridiction des chrétientés portugaises de Malacca et de Syngapour (2.600 âmes), a, par bref du 8 août 1888, érigé le vicariat apostolique de Malaisie en diocèse, en conférant au titulaire, Mgr Gasnier, le titre restauré d'évêque de Malacca, avec résidence à Syngapour.

Le diocèse de Malacca dépend de la province ecclésiastique de Pondichéry.

IV. — MISSION D'ANNAM.

PARMI toutes les missions confiées à la Société des Missions Étrangères de Paris, les missions d'Annam (Cochinchine et Tong-King) tiennent incontestablement le premier rang, par le nombre des chrétiens et la générosité qu'ils ont mise à supporter trois siècles de persécutions sanglantes. Au moment où s'ouvre le XIX^e siècle, voici quelle était leur situation :

Tong-King oriental (Dominicains), 1 vicaire apostolique, 4 missionnaires, 41 prêtres indigènes, 140.000 catholiques.

Tong-King occidental (Missions Étrangères), 1 vicaire apostolique, 6 missionnaires, 63 prêtres indigènes, 120.000 catholiques.

Cochinchine (Missions Étrangères), 1 vicaire apostolique, 5 missionnaires, 15 prêtres indigènes, 50.000 catholiques.

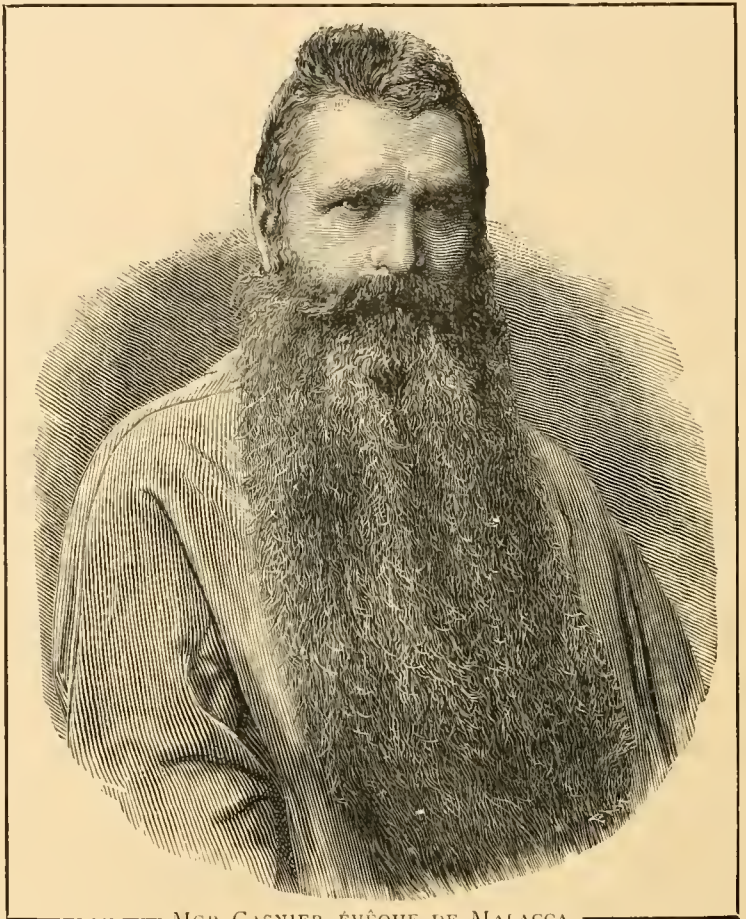
Total en 1800 ; 3 vicaires apostoliques, 15 missionnaires, 119 prêtres indigènes, 310.000 catholiques.

Églises, presbytères, communautés religieuses, la persécution, qui durait sans interruption depuis un demi-siècle, avait tout renversé. La guerre civile avait, pendant vingt-cinq ans, promené l'incendie et la dévastation dans tout le pays. Le roi Gia-long venait, il est vrai, de remonter sur le trône de ses ancêtres, grâce au secours de généreux Français qui, sur l'appel de l'évêque d'Adran, l'avaient aidé à triompher des rebelles ; mais les missions d'Annam sortaient ruinées de cette longue crise, et tout était à refaire, au spirituel aussi bien qu'au temporel. L'organisation si forte de nos chrétientés avait été brisée par la persécution et les bouleversements politiques ; en beaucoup d'endroits, les fidèles étaient restés, pendant plusieurs années, privés de prêtres ; plus d'instruction, plus de culte, plus de sacrements. Et précisément à cette heure où les besoins étaient si grands, la pénurie des missionnaires, pénurie amenée par les épreuves de l'Eglise de France, allait arrêter, pendant plus d'un quart de siècle, l'élan de l'apostolat, et retarder les progrès de la foi dans le royaume annamite.

Les circonstances étaient pourtant bien plus favorables qu'elles ne l'avaient été depuis longtemps, puisque la reconnaissance de Gia-long allait assurer à l'Eglise annamite trente années de paix. Les vicaires apostoliques employèrent ce temps à relever les ruines de leurs églises. Le petit nombre de missionnaires, qui mouraient les uns après les autres, sans voir arriver de succes-

seurs, ne permettait guère de se livrer avec succès à l'évangélisation des infidèles. Nos confrères profitèrent de la période de paix dont ils jouissaient pour ranimer la ferveur des fidèles, reconstituer les chrétientés, relever les églises, les séminaires, les communautés religieuses, toutes les œuvres spirituelles et temporelles du passé. Ce fut pour l'Eglise d'Annam une période de recueillement et de rénovation spirituelle, qui devait, dans les desseins de DIEU, la préparer aux luttes sanglantes de l'avenir.

Cette préparation n'était pas trop longue.



MGR GASNIER, EVÊQUE DE MALACCA,
de la Société des Missions Étrangères de Paris.

L'Eglise annamite allait entrer, à la mort de Gia-long, dans une carrière d'épreuves, qui n'est pas encore fermée, à l'heure où j'écris ces lignes. Minh-Mang, fils et successeur de Gia-long (1820), détestait l'Europe et tout ce qui en vient. Comprenant à merveille, dans son orgueil de lettré, que le seul moyen qu'aient les Orientaux de défendre leur civilisation, c'est de s'isoler, il avait résolu de s'enfermer, lui et son peuple, dans un cercle infranchissable, et de repousser, à tout prix, l'influence et les idées de l'Occident. Il commença par renvoyer en France MM. Vannier et Chaigneau, seuls survivants de la petite troupe dévouée



COCHINCHINE. — MARTYRE DU VÉNÉRABLE MARCHAND ; d'après un tableau fait en Cochinchine par les indigènes témoins oculaires. et conservé à Paris, dans la salle des Martyrs au séminaire des Missions Étrangères

qui était venue, à la fin du dernier siècle, rétablir son père sur le trône ; mais il n'était pas aussi facile de se débarrasser des missionnaires. Après avoir essayé inutilement de les retenir à la cour, en qualité d'interprètes, le tyran se décida enfin à lever le masque, et, le 6 janvier 1833, éclata, comme un coup de foudre, le premier édit de persécution générale.

L'ère des martyrs était ouverte. M. François-Isidore Gagelin, de la mission de Cochinchine, fut le premier de nos confrères qui descendit dans l'arène. Il fut condamné à mort et étranglé pour la foi, le 17 octobre 1833. Après lui, vinrent successivement MM. Marchand, pris à Saïgon, dans la citadelle, où les révoltés l'avaient enfermé avec eux ; il subit l'affreux supplice des cent plaies ou de la mort lente, le 30 novembre 1835 ; Cornay, du Tong-King occidental, coupé en morceaux, le 21 septembre 1837 ; Jaccard, provicaire de la mission de Cochinchine, détenu depuis cinq ans en prison, étranglé le 21 septembre 1838 ; Borie, vicaire apostolique du Tong-King occidental, mais non encore sacré, décapité le 24 novembre 1838 ; NN. SS. Delgado et Hénarès, Dominicains, l'un vicaire apostolique, l'autre coadjuteur du Tong-King oriental, décapités avec le P. Fernandez, provicaire de la même mission, les 15 et 25 juin 1839 ; le P. Odorico, Franciscain (1835), et M. Delamotte (1839), tous deux missionnaires en Cochinchine, morts en prison ; sans parler de Mgr Havard, du Tong-King occidental, de MM. Candalh et Vial, de la Cochinchine, morts de faim et de misère dans les bois où la malice des persécuteurs les avait forcés de se réfugier. Total, en sept ans, quatre vicaires apostoliques, deux provicaires et sept missionnaires, morts des suites de l'édit de persécution.

Le clergé indigène et les fidèles avaient tenu à honneur de marcher sur les traces de leurs pasteurs. Au Tong-King et dans la Cochinchine, une vingtaine de prêtres et plusieurs centaines de chrétiens avaient courageusement versé leur sang pour la foi. « Qu'on frappe sans pitié, écrivait Minh-Mang à ses mandarins, qu'on torture, qu'on mette à mort ceux qui refusent de fouler aux pieds la croix. Qu'on sache que ce refus seul les constitue en état de rébellion. Qu'on prenne donc une hache, un sabre, un coutelas, tout ce qui se trouve sous la main, et qu'on extermine ces endurcis, sans qu'il en échappe un seul. »

Vains efforts ! La rage des persécuteurs devait être vaincue par le courage des martyrs. Quand Minh-Mang mourut, en 1841, le christianisme, qu'il s'était promis d'anéantir en Annam, était plus vivant que jamais. Loin de reculer, il avait progressé dans cette lutte implacable, dont finalement il sortait vainqueur. De nouveaux missionnaires, plus nombreux qu'au temps de la paix, étaient accourus pour remplacer leurs frères, tombés glorieusement dans l'arène, et nos chrétiens avaient plutôt gagné que perdu à la persécution. Non seulement leur nombre avait

augmenté, comme on va voir, mais encore ils étaient généralement devenus plus fervents et plus généreux. Ceux qui avaient succombé à l'épreuve des tortures, s'empressaient d'ordinaire de venir, en pleurant, demander le pardon et la pénitence ; des indifférents, dont la tiédeur était un scandale dans nos chrétientés, s'étaient réveillés au tonnerre de la persécution, et maintenant, ils étaient réguliers et fervents ; les païens eux-mêmes, frappés de l'héroïsme déployé par les disciples du CHRIST, se présentaient au baptême en bien plus grand nombre qu'autrefois.

Voici, en résumé, quelle était, en 1840, à la veille de la mort de Minh-Mang, la situation des missions annamites :

Tong-King oriental : 1 vicaire apostolique, 1 coadjuteur, 6 missionnaires, 41 prêtres indigènes, 160.000 catholiques.

Tong-King occidental : 1 vicaire apostolique, 8 missionnaires, 76 prêtres indigènes, 180.000 catholiques.

Cochinchine : 1 vicaire apostolique, 1 coadjuteur, 10 missionnaires, 27 prêtres indigènes, 80.000 catholiques.

Total en 1840 : 3 vicaires apostoliques, 2 coadjuteurs, 24 missionnaires, 144 prêtres indigènes, 420.000 catholiques.

L'Église d'Annam venait de faire vaillamment ses preuves. Grégoire XVI, attentif à ses combats, envoya au clergé et aux fidèles une lettre encyclique pour les féliciter de leur constance. Il commença aussi à multiplier les centres de mission, afin de rendre plus immédiate et plus efficace l'action de l'apostolat. La mission unique de Cochinchine fut donc divisée successivement en quatre vicariats apostoliques : Cochinchine orientale et Cochinchine occidentale (1844), Cochinchine septentrionale, détachée de l'orientale (1850), Cambodge et Laos, détaché de la Cochinchine occidentale (1848). Le Tong-King occidental fut partagé de son côté en deux vicariats : Tong-King occidental et méridional (1846) ; le Tong-King central fut détaché de l'oriental (1848), en 1883, le Tong-King septentrional fut érigé à son tour en vicariat distinct, enfin en 1894 fut érigé le vicariat apostolique du Haut Tong-King, détaché de l'occidental.

Les Missions annamites se partagent donc aujourd'hui en dix vicariats apostoliques :

Cochinchine septentrionale, Cochinchine orientale, Cochinchine occidentale, Cambodge et Laos : *Missions Étrangères*.

Tong-King occidental, Tong-King méridional, Haut-Tong-King : *Missions Étrangères*.

Tong-King oriental, Tong-King central, Tong-King septentrional : *Dominicains*.

Sous le règne de Thieu-Tri, fils et successeur de Minh-Mang, il y eut un moment d'accalmie dans la persécution. Plusieurs martyrs indigènes eurent encore l'honneur de confesser la foi, mais le sang des missionnaires fut épargné. Dans le cours des années 1841-1842, ils étaient pourtant cinq, condamnés à mort, dans les prisons de Hué : MM. Galy, Berneux et Charrier, du Tong-

King occidental, Miche et Duclos, de la Cochinchine. Qui pouvait donc retarder indéfiniment leur triomphe ? Les prisons regorgeaient de confesseurs, le rotin et les tenailles fonctionnaient chaque jour dans les prétoires. Pourquoi seul laissait-on chômer le glaive du bourreau ? Était-ce humanité de la part de Thieu-Tri ? Non. Sa Majesté Annamite avait peur : voilà tout. Elle avait entendu gronder, aux portes de la Chine, le canon des barbares d'Occident, et elle craignait, en versant le sang des missionnaires, que la France ne vint un jour ou l'autre lui en demander compte.

C'est ce qui arriva.

Au commencement de l'année 1843, la corvette l'*Héroïne* entra dans les eaux de Tourane. Le commandant Lévêque, ayant appris qu'il y avait alors, dans les prisons de Hué, cinq missionnaires français condamnés à mort, prit sur lui de les réclamer, bien qu'il n'eût pas d'instructions de son gouvernement. Après avoir essayé de nier, le roi, très effrayé, se décida à lâcher sa proie. Le 19 mars 1843, les cinq confesseurs de la foi, reçus avec les honneurs militaires par le commandant Lévêque, à la tête de son état-major, montaient à bord de l'*Héroïne*, au milieu de l'étonnement des païens et de la joie des chrétiens. C'était une première apparition de la France, intervenant, au nom de sa civilisation et de sa foi, pour la délivrance de ses nationaux. Le gouvernement annamite se fût épargné bien des déboires, s'il avait su profiter de la leçon.

Cependant le succès de cette première intervention, toute pacifique, avait attiré l'attention du gouvernement et du public français sur ces contrées lointaines. Deux des pieux confesseurs de la foi, MM. Galy et Charrier, ayant été ramenés en France, il se fit autour d'eux un certain concours ; l'opinion publique commença à s'émouvoir en France. Certes, le gouvernement de Louis-Philippe était peu disposé à se créer des difficultés pour soutenir les missionnaires. Cependant, il ne pouvait rester complètement indifférent aux tortures et à la mort de ses nationaux. Les journaux voltairiens du temps eux-mêmes protestaient contre cet abandon, au nom de l'honneur national.

Aussi, l'année suivante, 1844, Mgr Lefebvre, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale, ayant été pris et condamné à mort, le contre-amiral Cécile, commandant de nos forces navales dans les mers de Chine, exigea et obtint qu'il lui fût remis. Dès lors le roi d'Annam comprit qu'il était surveillé. Naturellement, ce contrôle l'irrita, et il essaya de s'en débarrasser par une perfidie.

En 1847, le commandant Lapierre vint, au nom du gouvernement français, demander officiellement la sécurité de ses nationaux et la liberté religieuse pour les chrétiens. Thieu-Tri essaya de l'attirer, lui et ses officiers, dans un guet-apens. En représailles, il vit ses forts bom-

bardés et sa flotte détruite, en quelques heures. Il mourut de colère, à la suite de cette humiliation (1847).

Avec Tu-Duc, fils de Thieu-Tri, la persécution recommença implacable. Au Tong-King, MM. Schœffler et Bonnard moururent successivement sous le glaive du bourreau (1^{er} mai 1851, 1^{er} mai 1852). Les édits de persécution se succédaient, comme aux jours sanglants de Minh-Mang ; la tête des missionnaires était mise à prix, 2,400 francs, et tout prêtre, européen ou indigène, devait être coupé en morceaux.

C'était une insulte à la France, un défi jeté à

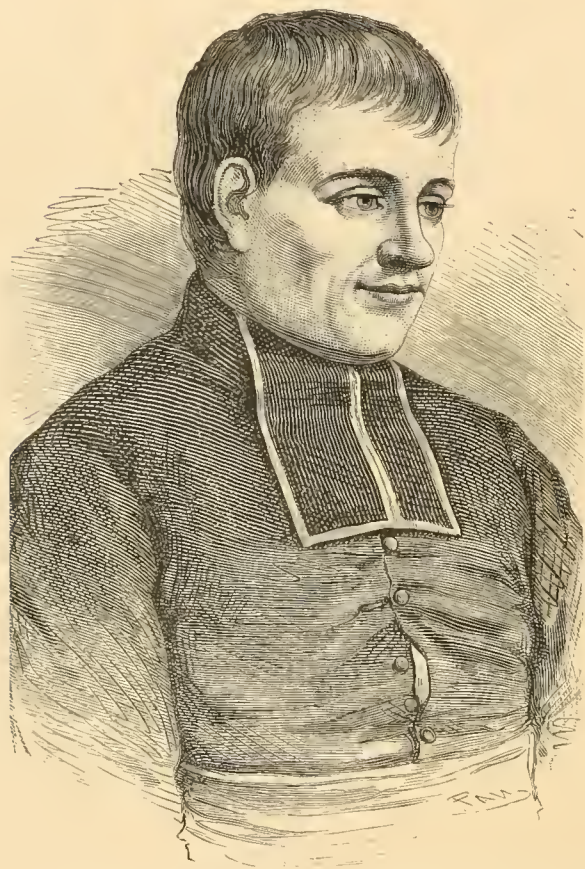


MGR DUMOULIN-BORIE, des Missions Étrangères de Paris, martyrisé au Tong-King, le 24 novembre 1838.

la civilisation. Le gouvernement impérial, bien qu'il affectât, à cette époque, des tendances cléricales, ne se pressa pas de le relever. Ce ne fut qu'en 1856 qu'il envoya M. de Montigny en Cochinchine, pour proposer un traité de commerce, et incidemment traiter la question religieuse ; mais la mission Montigny, mal conçue et mal appuyée, ne réussit pas et n'eut d'autres résultats que de pousser au paroxysme les fureurs de la persécution. Comme l'écrivait à ce sujet Mgr Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental, « les demi-mesures et les vaines menaces ne font qu'aggraver notre situation et celle de nos chrétiens. Qu'on agisse avec vigueur,

ou qu'on nous abandonne à notre malheureux sort. »

C'est alors (1857) que Mgr Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale, voyant l'orage effroyable qui se déchaînait sur l'Eglise annamite, crut devoir passer en France, pour exposer à l'empereur la situation critique des chrétiens et lui demander un secours sérieux, capable d'obtenir enfin la liberté religieuse aux missionnaires et à leurs néophytes. C'était son droit incontestable, quoi qu'on en ait dit, et il y



M. PIERRE-FRANÇOIS NÉRON, des Missions Étrangères de Paris, martyrisé au Tong-King occidental, le 3 novembre 1860.

avait à cette intervention de la France une raison d'honneur et de justice, puisque c'était elle qui nous avait compromis par des démonstrations aussi généreuses qu'imprudentes. Devait-on nous laisser sans défense entre les griffes du tigre, après s'être donné le tort de l'exciter ? Nous n'avions pas attendu l'appui du pouvoir civil pour annoncer l'Évangile aux infidèles ; nous n'en avions pas besoin ; je dirai plus, nous ne le désirions pas. Il y avait deux cents ans que nous travaillions en Chine, à Siam, à Annam ; nous avions été persécutés bien des fois, et toujours nous

avions triomphé des persécuteurs par la patience et par la mort. Mais puisqu'on était venu gratuitement nous compromettre, sans que nous l'ayons demandé, n'était-il pas juste qu'on nous secourût ? Nos cinq cent mille chrétiens annamites devaient-ils être les victimes des généreuses intentions de nos compatriotes, et payer de leur sang le stérile intérêt qu'ils avaient inspiré ? L'empereur ne le crut pas, et l'expédition de Cochinchine fut résolue (1858). Comme l'Espagne a des missions au Tong-King, et que le sang de ses nationaux avait coulé à côté de celui des nôtres, elle voulut prendre part à l'expédition.

Je ne ferai pas l'histoire de l'expédition de Cochinchine, qui dura quatre ans (septembre 1858, juin 1862), et fut menée d'une façon déplorable. Le traité de paix donnait à la France la colonie de Cochinchine, et promettait aux chrétiens la liberté religieuse. L'expédition avait donc, au moins en partie, obtenu son but ; mais au prix de quels sacrifices !

Il faudrait l'éloquence et les larmes du Prophète pour redire les douleurs de l'Eglise annamite pendant ces jours de deuil qui s'étendent de la prise de la Tourane au traité de 1862 :

Martyre des trois vicaires apostoliques du Tong-King central, Mgr Diaz (1857), Mgr Garcia (1858), Mgr Hermossilla (1861) ; martyre de NN. SS. Ochoa, vicaire apostolique du Tong-King central, et Cuenot, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (1861) ; au total, cinq vicaires apostoliques martyrisés en quatre ans, sans parler de Mgr Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental, mourant de privations dans les forêts (1858) ; martyre de MM. Néron et Vénard, du Tong-King occidental, et du P. d'Almato, provicaire du Tong-King central (1860-1861) ; emprisonnement de MM. Charbonnier et Mathevon, pendant onze mois ; ils n'échappèrent à la mort que grâce à la signature du traité de paix ; martyre de 116 prêtres annamites, plus du tiers du clergé indigène, dans les neuf missions d'Annam ; destruction de quatre-vingts couvents de religieuses annamites, plus de cent moururent pour la foi ; ruine de tous nos séminaires ; arrestation de la plupart des élèves et de nos meilleurs catéchistes ; presque tous furent martyrisés ; emprisonnement des notables de toutes les chrétiennités, au nombre de dix mille environ ; plus de la moitié furent mis à mort pour la foi ; sac, incendie et pillage de deux mille chrétiennités, dont les biens-fonds, rizières, maisons et jardins furent donnés aux païens du voisinage. Enfin, des frontières de la Chine et du Cambodge, dispersion de nos cinq cent mille chrétiens au milieu des païens ; anéantissement de la famille chrétienne : le mari envoyé dans une province, la femme dans une autre, les enfants donnés à qui veut les prendre. Environ 40.000 chrétiens périrent, pendant l'année de la dispersion, par suite des mauvais traitements, de la faim, des misères indicibles qu'ils endurent ; ceux qui survécurent perdi-

rent leurs champs, leurs maisons, leurs bestiaux, tout ce qu'ils possédaient.

Voilà ce qu'a coûté à nos missions d'Annam la conquête de la Cochinchine !

Au moins, au prix de pareils sacrifices, nos chrétiens ont-ils enfin obtenu la liberté religieuse ? Hélas !

A Saïgon et dans la colonie, la présence de nos compatriotes nous met à l'abri de la persécution et nous permet de développer en paix nos œuvres. C'est là un résultat sérieux, dont il est juste de tenir compte. Malheureusement l'indifférence religieuse et les mauvais exemples de la grande majorité de la population européenne ont créé, à la propagation de l'Évangile, des difficultés nouvelles et plus redoutables peut-être que celles du passé. Sans doute, le sang des missionnaires et celui des fidèles ne coule plus dans les prétoires ; mais l'immoralité, les mauvais exemples, le goût des plaisirs faciles, l'impiété coulent à plein bord au milieu des populations, éloignant les païens et scandalisant les chrétiens. C'est encore, pour beaucoup d'entre nous, un problème de savoir si, finalement, la religion a gagné ou perdu ici, à la présence de nos compatriotes. Pour moi, je suis de ceux qui pensent qu'elle a perdu et qu'elle perd tous les jours, à ce contact. Les païens sont devenus plus difficiles à convertir, les chrétiens sont moins fervents, moins dociles, plus exposés à des tentations délicates qu'ils ne soupçonnaient même pas. Comme je l'ai dit dans un autre ouvrage, si le glaive du bourreau faisait de nos vierges des martyres, il n'en faisait pas des prostituées. *Intelligenti pauca.*

En dehors de la colonie la question de l'influence néfaste des Européens est trop clairement résolue par les malheurs de nos chrétientés. Autrefois le catholicisme, même proscrit par le prince, avait les sympathies des populations, et, plus d'une fois, les missionnaires avaient trouvé asile auprès des païens honnêtes. Aujourd'hui, la situation est bien changée. La présence des Français à Saïgon, les accroissements successifs et naturels de leur puissance en Annam, ont blessé au cœur l'orgueil national, surtout parmi la classe intelligente et lettrée. De là, des haines implacables, qui, ne pouvant s'assouvir sur nos compatriotes, sont retombées de tout leur poids sur nos malheureux chrétiens. Pour se venger de ceux qu'ils appellent *les Français du dedans*, les lettrés annamites ont eu recours aux massacres et à l'extermination en masse des néophytes. Après s'être essayé en détail, en 1867, 1869 et 1873, ils ont procédé en grand, en 1885, à l'occasion de la prise de Hué et de l'expédition du Tong-King. Le vicariat de la Cochinchine orientale s'est vu à peu près anéanti : 8 missionnaires français, 7 prêtres indigènes, 60 catéchistes, 270 religieuses et 24.000 chrétiens ont été massacrés, en haine de la France ; toutes les chrétientés, sauf deux, ont été ruinées.

Dans la Cochinchine septentrionale, le désastre

a été presque aussi complet ; à l'exception des chrétientés avoisinant la capitale, tout a été ravagé ; 10 prêtres indigènes et 12.000 chrétiens ont payé de leur tête les victoires des Français. Il y a eu aussi de grands désastres au Tong-King méridional et au Tong-King occidental. Dans ce dernier vicariat, la mission naissante du Laos a été anéantie, six de nos confrères ont été mis à mort, et d'autres tués, en essayant de sauver des chrétiens. En résumé, la malheureuse expédition du Tong-King nous a coûté jusqu'ici une vingtaine de missionnaires, 30 prêtres annamites, près



M. JEAN-THÉOPHANE VÉNARD, des Missions Étrangères de Paris, martyrisé au Tong-King, le 2 février 1861.

de 50.000 chrétiens et des pertes matérielles incalculables.

Et pour mettre le comble à nos malheurs, nos pauvres chrétiens, pillés, ruinés, massacrés, uniquement en haine de la France, ont trouvé trop souvent contre eux des défiances injustifiables. Non seulement on les a laissé écraser, sans même essayer de les secourir, mais encore on a accueilli avec empressement les calomnies des païens contre eux ; on les a accusés d'être les causes de la guerre, on leur a souvent interdit de se défendre. Des missionnaires, qui risquaient bravement leur vie pour protéger les chrétientés et arrêter la révolte, se sont vu traiter, dans des

journaux français, de chefs de bandes et de forbans.

Cependant, il semble que la vérité commence à se faire jour. En ce moment, les chrétiens rentrés chez eux s'efforcent, avec le concours bienveillant de l'administration, de relever les ruines de leurs villages. Au Tong-King, le sang des martyrs a fait germer toute une moisson de catéchumènes, et c'est par milliers que l'on compte, chaque année, les conversions. Espérons que ce mouvement de réparation ne sera plus entravé par les fautes de la politique, et que l'Église d'Annam, après trois siècles de persécution à peu près ininterrompue, va pouvoir enfin grandir et se développer dans la paix.

Voici quelle est, en 1896, la situation des missions annamites :

Tong-King occidental : 1 vic. ap., 1 coadj., 48 miss., 98 pr. ind., 766 égl. ou ch., 520 écol., 201.732 cath.

Tong-King méridional : 1 vic. ap., 31 miss., 69 pr. ind., 312 égl. ou ch., 84 écol., 98.234 cath.

Haut Tong-King : 1 vic. ap., 15 miss., 12 pr. ind., 108 égl. ou ch., 14 écol., 17.000 cath.

Tong-King septentrional : 1 vic. ap., 6 miss., 24 pr. ind., 136 égl. ou ch., 17 écol., 22.540 cath.

Tong-King oriental : 1 vic. ap., 8 miss., 29 pr. ind., 200 égl. ou ch., 22 écol., 38.200 cath.

Tong-King central : 1 vic. ap., 12 miss., 56 pr. ind., 615 égl. ou ch., 680 écol., 166.860 cath.

Cochinchine orientale : 1 vic. ap., 38 miss., 19 pr. ind., 297 égl. ou ch., 14 écol., 45.449 cath.

Cochinchine occidentale : 1 vic. ap., 52 miss., 51 pr. ind., 232 égl. ou ch., 197 écol., 60.200 cath.

Cochinchine septentrionale : 1 vic. ap., 30 miss., 28 pr. ind., 125 égl. ou ch., 27 écol., 33.132 cath.

Cambodge : 1 vic. ap., 30 miss., 12 pr. ind., 95 égl. ou ch., 71 écol., 25.200 cathol.

Total : 10 vic. ap., 1 coadj., 270 miss., 398 pr. ind., 2886 égl. ou ch., 1646 écol., 708.547 cath.

La population totale des dix missions étant d'environ 26 millions, la proportion des catholiques en Annam est 1/37^e.

Chacune des missions d'Annam a ses séminaires pour la formation d'un clergé indigène. 14 séminaires dans les neuf missions, 937 élèves ecclésiastiques. Nombre total des élèves dans nos écoles de paroisse, 35.500.

Plusieurs Congrégations religieuses partagent en Annam les travaux des missionnaires.

1^o A Saïgon, les Frères des écoles chrétiennes. Appelés en 1865 par l'amiral de la Grandière, ils ont travaillé pendant dix-huit ans dans la colonie, avec leurs succès ordinaires. Ils se sont retirés, en 1884, devant les tracasseries de l'administration; mais la mission de Cochinchine occidentale vient de les rappeler et de leur confier le collège de Tabert (1890), 15 Frères, 200 élèves; 1 maison à Hanoï-Tong-King;

2^o Les Carmélites établies à Saïgon depuis 1861, 3 Sœurs françaises, 28 Sœurs et novices indigènes; 1 maison à Hanoï-Tong-King;

3^o Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres; 11 maisons dans la Cochinchine occidentale, 1 à Hué, 1 à Tourane, plusieurs postes au Tong-King: hôpitaux militaires, hôpitaux indigènes, refuges, orphelinats, écoles paroissiales, pensionnat européen et métis, 90 Sœurs françaises, 70 Sœurs et novices indigènes;

4^o Au Cambodge, les Sœurs de la Providence de Portieux, 3 maisons: hôpitaux indigènes, orphelinats, écoles de paroisses, 20 Sœurs françaises, 30 Sœurs et novices indigènes;

5^o Les Sœurs indigènes, dites Amantes de la Croix, fondées en 1670 par Mgr de Bérhythe. Elles ont environ 40 maisons, dans nos six missions, 2,000 religieuses: orphelinats, hôpitaux et écoles de paroisses;

6^o Les Frères et Sœurs indigènes du Tiers-Ordre de Saint-Dominique s'occupent des mêmes œuvres dans les trois missions confiées aux Dominicains.

Statistique comparée des missions d'Indo-Chine

	En	1800	1850	1896
I. Mission de Birmanie,	5.000	5.000	49.046	cath.
II. Mission de Siam,	2.300	7.200	24.600	cath.
III. Mission de Malaisie,	2.500	3.500	18.522	cath.
IV. Mission d'Annam,	310.000	450.000	708.547	cath.
Total :		319.800	465.700	800.715 cath.

Le nombre total des catholiques de l'Indo-Chine aura triplé au cours du XIX^{me} siècle.



Chapitre Onzième.

L'ÉGLISE DE CHINE, 1800-1890.



EST un grave et douloureux problème que celui de la conversion de la Chine. A plusieurs reprises, ce grand pays a été évangélisé, et, chaque fois, il a repoussé obstinément le don de DIEU. Aux premiers siècles, l'inscription de Synan-fou en fait foi, la Chine fut évangélisée une première fois, sinon par l'apôtre saint Thomas en personne, au moins par un des disciples immédiats ; puis le christianisme disparaît sans laisser de traces, et quand le Franciscain Monte-Corvino arrive à Péking, au XIII^e siècle, il ne trouve aucun souvenir de la prédication de l'apôtre. Pendant un siècle, les fils de saint François évangélisent la Chine à leur tour. Le Vicaire de JÉSUS-CHRIST établit à Péking un siège archi-épiscopal, avec quatre évêchés suffragants. Puis il se fait une nouvelle éclipse de trois siècles, et quand le Jésuite Mathieu Ricci pénètre en Chine, en 1583, tout vestige de la prédication des Franciscains est effacé. Les Jésuites sont admis avec faveur à la cour, en qualité de mathématiciens et de savants ; de nombreuses chrétientés se forment par tout l'empire ; une impératrice et plusieurs membres de la famille impériale embrassent la foi du CHRIST ; l'empereur Khan-hi, dans des pièces officielles, fait l'éloge du christianisme ; les légats du Pape sont reçus à la cour avec des honneurs extraordinaires ; à ce moment, l'Église de Chine compte 1.200 chrétientés et près de 800.000 fidèles. Il semble que l'on touche au but désiré. Vain espoir ! La malheureuse question des Rites vient jeter la division parmi les missionnaires et parmi les chrétiens ; la persécution recommence implacable ; la destruction de la Compagnie de Jésus, la pénurie d'apôtres qui en est la suite, achèvent de tout perdre ; et au commencement du XIX^e siècle, on ne trouve plus, en Chine, que 202.000 chrétiens, partagés entre cinq missions : les Lazaristes, à Péking et à Nanking ; les Franciscains, au Chan-si ; les Dominicains, au Fo-kien ; les Missions Étrangères, au Su-tchuen ; les Portugais, à Macao et à Canton.

Dans le cours du XIX^e siècle, il se fait un grand effort pour la conversion de la Chine. De cinq, le chiffre des missions s'élève à trente-huit ; celui des chrétiens remonte à plus d'un demi-million. Va-t-on voir enfin le soleil de la vérité évangélique se lever sur ce grand empire ? Hélas ! au bout de 90 ans d'efforts, la situation religieuse

semble plus compromise que jamais. Il n'y a pas à se le dissimuler : la Chine repousse avec obstination le christianisme. Les orgueilleux lettrés sont plus haineux que jamais ; chaque année, des placards incendiaires appellent le peuple à l'extermination des *diabes étrangers*, et le jour n'est peut-être pas éloigné où cette belle Église de Chine, qui a coûté tant d'efforts à l'apostolat catholique, s'abimera tout entière dans le sang de ses apôtres et de ses enfants.

D'où vient une pareille obstination à repousser le christianisme ? Ce n'est certainement pas le fanatisme religieux, car aucun peuple ne porte aussi loin que le peuple chinois le scepticisme et l'indifférence. Qu'on soit disciple de Confucius ou de Lao-tze, musulman ou bouddhiste, le gouvernement chinois ne s'en occupe pas. Il n'y a que contre la religion chrétienne qu'il cherche à se défendre. C'est que, derrière les apôtres du CHRIST, il voit venir l'Europe, ses idées, sa civilisation, dont il ne veut à aucun prix, se trouvant, à tort ou à raison, satisfait de celles de ses ancêtres.

La question est donc beaucoup plus politique que religieuse, ou plutôt elle est presque exclusivement politique. Le jour où la Chine intelligente sera persuadée qu'on peut être à la fois Chinois et chrétien, le jour surtout où elle verra à la tête de l'Église, en Chine, un clergé indigène, le christianisme obtiendra droit de cité dans ce grand empire de *quatre cents millions* d'âmes, dont la conversion entraînerait celle de l'Extrême-Orient.

C'est donc à séparer nettement leur cause de celle de la politique que doivent tendre les efforts des missionnaires. A ce point de vue, je ne puis que regretter, pour ma part, l'intervention des gouvernements européens. Rien de plus légitime en soi ; mais aussi, rien de plus dangereux et de mieux propre à surexciter l'orgueil national et la haine des classes intelligentes et lettrées. Au fond, même au point de vue particulier de la sécurité des missionnaires, qu'avons-nous gagné au régime des traités ? Dans les quarante premières années du siècle, *trois* missionnaires seulement ont été mis à mort en Chine pour la foi, après une sentence juridique : le Vénérable Dufresse, vicaire apostolique du Su-tchuen (1814), le Vén. Clet et le Bienh. Perboyre, Lazaristes, au Hou-pé (1820 et 1840). Depuis les traités de 1844 et de 1860, pas une seule condamnation à mort

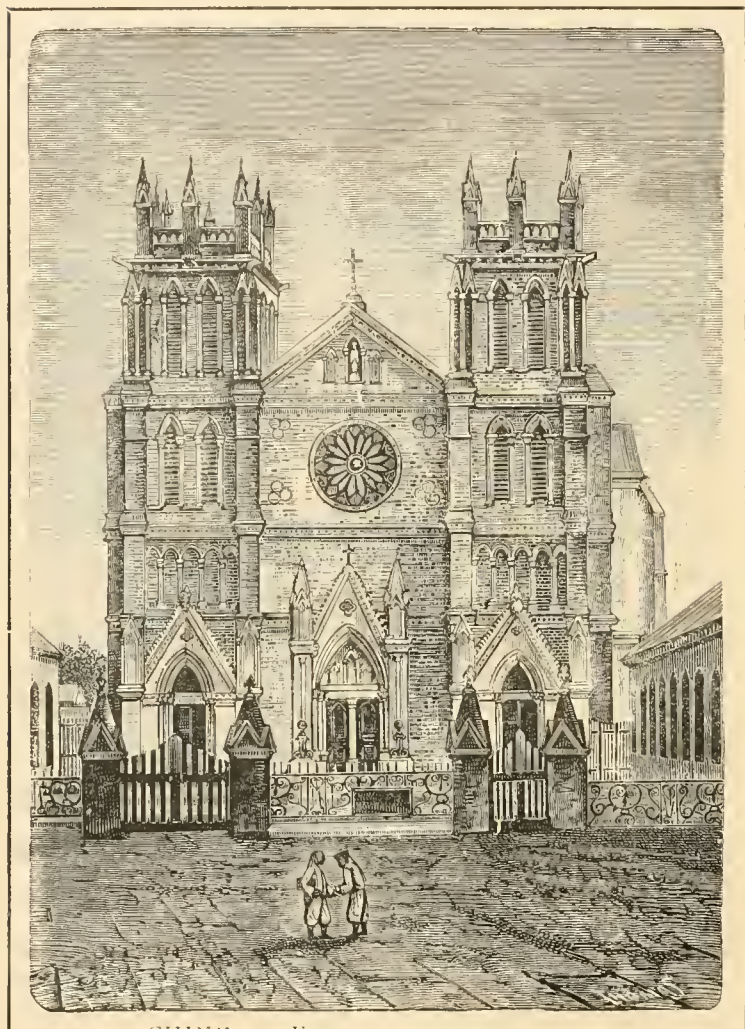
n'a été juridiquement prononcée, il est vrai ; mais plus de *vingt* missionnaires sont tombés sous les coups des bandits, soudoyés par les mandarins. En 1856, le Vénérable Chapdeleine ; en 1862, le Vénérable Néel ; en 1865, 1869, 1873, MM. Mabileau, Rigaud et Iluc, au Su-tchuen ; en 1874, M. Baptifaud, au Yun nan ; en 1885, M. Terrasse, au Yun-nan. Les traités ont ils empêché, au mois de juin 1870, l'horrible massacre de Tien-tsin, le meurtre de notre consul, de tous les résidents fran-

Certes, je rends pleine justice au zèle de nos consuls et de nos ambassadeurs. Presque toujours, ils nous ont prêté un concours chaleureux et loyal, même ceux qui, n'ayant pas le bonheur d'être chrétiens, semblaient mal préparés, par leurs antécédents, à défendre, en Chine, la religion qu'ils avaient persécutée en Europe. Presque toujours, la haine du sectaire s'est tue devant l'honneur national, et tel qui avait expulsé les Jésuites de France, s'est proclamé leur ami et leur défenseur à Péking. Ce n'est donc pas le zèle de nos agents diplomatiques que j'accuse : c'est leur impuissance que je constate. A tort ou à raison, la Chine ne veut pas de la civilisation européenne ; ce qu'elle repousse dans le christianisme, c'est l'envahissement de l'Europe. Séparons donc nettement la question religieuse de la question politique.

Je n'ai pas besoin d'avertir ici que c'est une opinion strictement personnelle que j'énonce ; je n'ai aucun mandat pour parler au nom des missions, et je sais que, parmi les missionnaires, les avis sont partagés à ce sujet. Mais, parce que ma conviction est parfaitement établie là-dessus, j'ai cru pouvoir user sans inconvénient de la liberté que l'Eglise laisse à chacun d'exposer et de défendre, avec modération, toute idée honnête.

Il me semble, d'ailleurs, que les derniers événements sont de nature à confirmer ma thèse. A l'occasion de la guerre récente entre la France et la Chine, toutes nos missions se sont trouvées compromises par des représailles. C'est alors que le Vicaire de JÉSUS-CHRIST prit l'initiative d'écrire à l'empereur une lettre touchante pour lui recommander ses sujets catholiques. Cette noble démarche du Souverain Pontife fut parfaitement accueillie à Péking, et nos missions lui doivent peut-être d'avoir évité les derniers malheurs.

L'empereur a manifesté, à cette occasion, le désir d'entrer en relations directes avec le chef de l'Eglise, et d'avoir un nonce à Péking. Léon XIII est entré avec joie dans cette pensée et ne s'est arrêté que devant l'opposition politique de la France, jalouse de conserver ce protectorat des Missions catholiques, qui est son honneur et sa force en Orient. Mais la question n'est que réservée, et l'on y reviendra. Je crois être aussi patriote qu'un autre, mais j'aime l'Eglise plus que tout, et je désire, je l'avoue, la voir faire elle-même ses affaires. En traitant directement avec le gouver-



CHINE. — FAÇADE DE LA CATHÉDRALE
DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION A PÉKING ; d'après une photographie.

çais, de deux Lazaristes, de neuf Sœurs de charité ? Presque chaque année, des chrétientés sont détruites, des églises pillées, des missionnaires tués ou blessés, des chrétiens mis à mort ; et, quand la France réclame contre tant d'infamies, on lui répond par un *memorandum* insolent (1872), rempli de calomnies contre les missionnaires et leurs œuvres, et le chef de l'ambassade envoyée à Paris pour excuser les massacres de Tien-tsin, est celui-là même qui a tout dirigé et dont les mains sont encore teintes du sang de nos nationaux.

nement chinois, elle lui fera comprendre plus facilement que son unique but, en ce monde, est de prêcher l'Évangile et d'ouvrir son vaste empire à la foi. Le jour où le gouvernement chinois sera bien convaincu de cette vérité, la prédication apostolique ne rencontrera plus devant elle les défiances politiques et les persécutions qui l'ont plus ou moins paralysée jusqu'ici.

Pour exposer, en quelques traits rapides, la situation du christianisme en Chine, je partagerai toutes les missions en cinq groupes : Chine septentrionale, Chine centrale, Chine orientale, Chine occidentale, Chine méridionale.

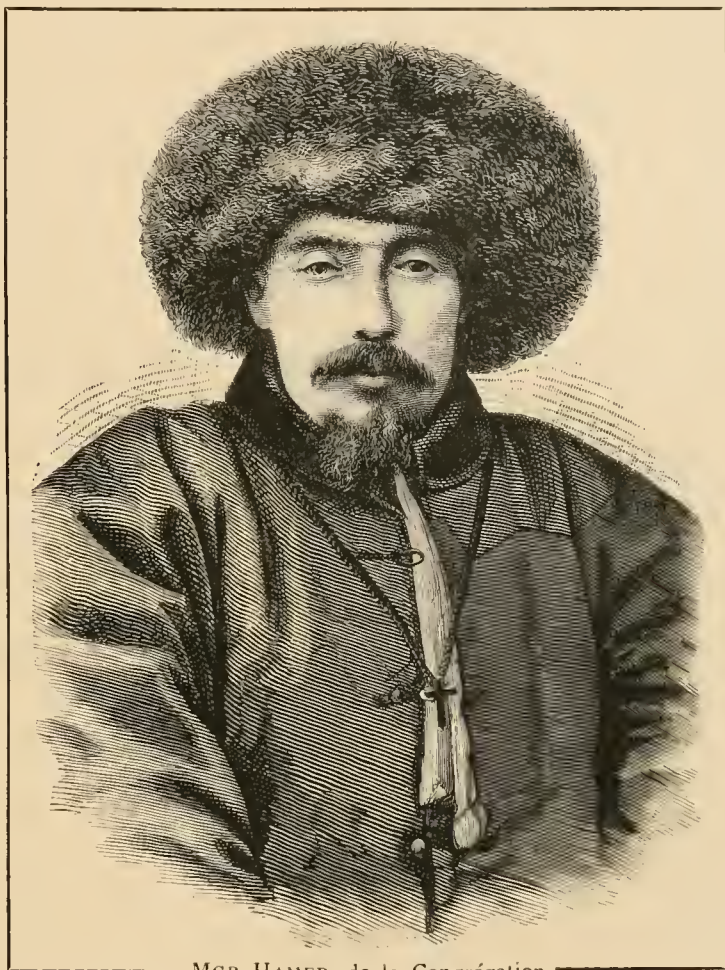
PREMIER GROUPE.
MISSIONS DU
NORD DE LA CHINE

EN 1800, nous trouvons, dans la Chine septentrionale, l'évêché portugais de Péking, érigé en 1690, et la mission des Lazaristes, qui ont remplacé, en 1774, les Jésuites proscrits. Le nombre des chrétiens répandus dans les provinces du nord s'élève à 55.000. Malheureusement les Lazaristes sont trop peu nombreux pour un si vaste territoire, et la ruine de leur noviciat va, pendant près d'un demi-siècle, arrêter le recrutement de leurs membres et paralyser leur zèle.

A Péking, la situation est loin d'être favorable. Les missionnaires, tolérés à la cour uniquement en qualité de savants, sont surveillés de près, pour les empêcher de communiquer avec l'intérieur de l'empire. Le but du gouvernement chinois est de les réduire aux seules occupations scientifiques. Cette position humiliante et précaire valait pourtant mieux pour la religion que l'expulsion totale. C'est pourquoi les Lazaristes s'y résignaient ; mais ils étaient à la merci du moindre incident. En 1806, la découverte des cartes géographiques envoyées en Europe, amena un édit de persécution : le P. Adéodat, religieux Augustin, fut condamné avec plusieurs chrétiens à l'exil perpétuel en Tartarie. En 1812, nouvel édit de persécution : tous les missionnaires de Péking sont renvoyés en Europe, à l'exception de trois, qu'on voulut bien conserver en qualité de mathématiciens. Cependant l'évêché portugais de Péking obtint, à force d'instances, de rester avec deux ou trois de ses prêtres ; mais tout s'acheminait à l'expulsion définitive. A la mort du prélat, le gouvernement chinois défendit qu'il fût remplacé ; la cathédrale avec tous les établissements religieux de la mission, demeura abandonnée jus-

qu'en 1860. A cette époque, Mgr Mouly, vicaire apostolique, en reprit solennellement possession par un *Te Deum* chanté en présence des ambassadeurs de France et d'Angleterre et de l'armée alliée, qui venait de prendre Péking et d'imposer à la Chine un traité garantissant désormais, au moins sur le papier, la liberté religieuse.

En 1820, les missionnaires n'avaient plus de situation officielle en Chine. Proscrits par la loi, les Lazaristes, établis à Sivan, sur les frontières



MGR HAMER, de la Congrégation
belge de Scheutveld, premier vicaire apostolique de Kansou.

de la Tartarie, n'en continuèrent pas moins à travailler en secret à l'œuvre de la prédication, et leur travail fut béni de DIEU. Bientôt, il fallut songer à multiplier les centres des missions.

En 1838, la Sacrée-Congrégation détacha du diocèse de Péking, le Leao-tong et la Mantchourie, érigés en vicariat apostolique, confié à la Société des Missions Etrangères de Paris. En 1839, création du vicariat apostolique du Chan-tong, qui fut donné aux Franciscains. En 1840, la Mongolie fut érigée en vicariat apostolique

desservi par les Lazaristes jusqu'en 1865, et donné, à cette époque, à la nouvelle Société des Missionnaires belges. Enfin, en 1856, l'évêché de Péking fut supprimé et remplacé par trois vicariats apostoliques : Pé-tchély nord (Péking), Pé-tchély ouest et Pé-tchély sud-est. Les deux premiers vicariats demeurèrent aux Lazaristes, et le troisième fut confié aux Jésuites.

Tout récemment, Léon XIII a fait encore de nouvelles divisions. En 1878, le Kan-sou, détaché du Chan-si, fut érigé en vicariat et donné aux Missionnaires belges de la Mongolie. En 1883, la Mongolie, à cause de sa vaste étendue, fut par-

En 1896 :

11 vicariats apostoliques, plus 1 mission (Ili), 11 évêques ; 200 missionnaires ; 89 prêtres indigènes ; 1.149 églises ou chapelles ; 169 424 catholiques.

Ainsi, en moins d'un siècle, le chiffre des missions du Nord de la Chine est monté de *un* à *douze*, et celui des chrétiens a plus que *triplé*.

Voici maintenant le détail de ces missions :

I. — Le vicariat du Pé-tchély septentrional (Péking) est le plus important du groupe par sa situation politique. Le vicaire apostolique réside naturellement à la capitale. Il y a, à Pékin, 5 belles églises. La cathédrale, à la demande de l'empereur, qui a donné une indemnité, vient d'être rebâtie sur un autre emplacement que l'ancienne, que l'on trouvait trop près du palais. La mission possède à Péking 1 grand séminaire, 12 élèves ; 1 petit séminaire, 36 élèves ; 1 collège chinois, 100 élèves. Il y a, dans la mission de Péking, 190 églises ou chapelles et 111 oratoires, 2 maisons de Sœurs de charité : à Péking, orphelinat, hôpital et dispensaire ; à Tien-tsin, hôpital et dispensaire. Depuis le massacre de Tien-tsin, provoqué par les calomnies des lettrés contre l'Œuvre de la Sainte-Enfance, l'orphelinat de Tien-tsin n'a pas été rouvert.

Les Sœurs chinoises de Saint-Joseph (noviciat à Péking) tiennent les écoles des chrétiens.

Les religieux de la Trappe ont fondé, il y a quelques années, un couvent dans la mission de Péking.

23 Lazaristes européens, 24 prêtres indigènes, 38.640 catholiques.

II. — Le vicariat du Pé-tchély occidental possède 278 églises ou chapelles, 2 séminaires, 28 élèves, plusieurs orphelinats, 1 maison de Sœurs de charité. Le vicaire apostolique réside à Tchintin-fou, l'ancienne capitale, du temps des Min.

13 Lazaristes européens, 16 prêtres indigènes, 28.740 catholiques.

III. — Le vicariat apostolique du Pé-tchély sud est appartient aux Jésuites. Le vicaire apostolique réside à Tchang-kia-tchiang, où les Pères ont un beau collège chinois, d'où sont sortis plusieurs gradés. Une imprimerie est annexée au collège, avec un observatoire météorologique.

La mission a 63 églises ou chapelles, 437 oratoires, une école normale, où l'on forme des maîtres d'école et des catéchistes ; plusieurs prêtres chinois sont même sortis de cette maison ; 168 écoles fréquentées par 1 800 enfants et 6 orphelinats.

41 missionnaires européens, 10 prêtres indigènes, 40.700 catholiques.



MGR VERROLLES, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique de la Mantchourie.

tagée en trois vicariats : Mongolie centrale, occidentale et orientale. Ces trois missions sont demeurées aux Missionnaires belges. La même année, le vicariat unique de Chan tong fut partagé en deux, puis en trois :

Chan-tong nord et Chan-tong est, aux Franciscains. Chan-tong sud, aux missionnaires de Steyl.

Le nombre des chrétiens a grandi en même temps que celui des missions.

En 1800 :

Évêché de Péking : prêtres portugais et Lazaristes ; ? missionnaires ; ? prêtres indigènes. Environ 55.000 catholiques.

IV. — Le vicariat de Mantchourie et du Léao-tong, à la Société des Missions Étrangères de Paris, s'étend du golfe de Pé-tchély à la frontière russe, sur une étendue de 964.000 kilomètres carrés. La mission possède sur ce vaste territoire : 153 églises ou chapelles, 3 séminaires, 47 élèves ; 106 écoles de chrétientés, 3.335 élèves. Malgré les rigueurs d'un climat sibérien, les Sœurs de la Providence de Portieux sont établies dans la mission.

Le vicaire apostolique réside à Ing-tse, port ouvert aux Européens, au fond du golfe de Pé-tchély.

30 missionnaires, 9 prêtres indigènes, 18.061 catholiques.

V, VI, VII, VIII. — Les trois vicariats de la Mongolie et celui de Kan-sou ont été confiés à la Société des Missionnaires du Saint-Cœur-de-Marie, établie à Scheut, près Bruxelles. La mission de Mongolie comprend en outre le pays des Ortous et celui des Eleuthes. La Mongolie a 3.337.000 kilomètres carrés de superficie, soit un territoire six fois grand comme la France, sur lequel sont éparpillés environ 20.200 catholiques.

La disproportion est encore plus forte pour le Kan-sou, qui, sur un territoire de plus d'un *million* de kilomètres carrés, ne possède encore que deux mille catholiques, soit un catholique par cinq cents kilomètres carrés !

Cette immense étendue de territoire rend excessivement onéreuse et difficile l'administration des chrétiens. Le district d'Ili, situé à l'extrémité ouest du Kan-sou, était à deux mois de marche de la résidence épiscopale. Cet état de choses vient de décider le Saint-Siège à détacher du Kan-sou cette vaste région, pour en faire une mission séparée, confiée comme les quatre autres aux Missionnaires belges.

58 missionnaires, 15 prêtres indigènes, 23.300 catholiques.

IX, X et XI. — La province de Chan-tong comptait, au siècle dernier, de nombreux chrétiens, partagés en 70 districts ; ce qui, en mettant une moyenne de 500 chrétiens par district, chiffre évidemment trop faible, donne un total de trente-cinq à quarante mille chrétiens pour toute la province. Les persécutions de la fin du dernier siècle avaient à peu près ruiné cette mission, qui commence seulement à se relever.

Le Chan-tong septentrional, aux Franciscains, compte 1 vicaire apostolique, 14 missionnaires, 8 prêtres indigènes et 14.250 catholiques.

Le Chan-tong oriental, également aux Franciscains, compte 1 vicaire apostolique, 5 missionnaires, 5 prêtres indigènes et 5.000 catholiques.

Le Chan tong méridional, qui fut érigé en 1885 en vicariat apostolique et confié aux missionnaires de Steyl, compte 1 vicaire apostolique, 18 missionnaires, 2 prêtres indigènes et 2.733 catholiques.

DEUXIÈME GROUPE.
MISSIONS DU CENTRE DE
LA CHINE.

DÈS qu'on eut retrouvé, au XVI^e siècle, les routes de la Chine, les fils de saint François, jaloux de marcher sur les traces de leurs devanciers du moyen-âge, se hâtèrent de rentrer dans leur héritage, et s'établirent, vers 1633, dans les provinces centrales de la Chine, où ils sont demeurés, en dépit des persécutions.



LA SUPÉRIEURE DES RELIGIEUSES CANOSSiennes
A AMOY ; d'après une photographie.

En 1800, nous trouvons dans cette partie de la Chine, le vicariat unique du Hou-kouang, Chan-si et Chen-si.

En 1838, il fut partagé en deux : Hou-kouang, d'une part, Chan-si et Chen-si de l'autre.

En 1843, le Chan-si fut détaché du Chen-si, et forma un troisième vicariat, confié, comme les deux autres, aux Franciscains, puis divisé, en 1890, en deux vicariats nouveaux.

En 1856, le Hou-kouang, à son tour, fut divisé en deux vicariats : Hou-nan et Hou-pé, tous deux aux Franciscains.

En 1876, le Hou-pé fut subdivisé en trois

vicariats : Hou-pé septentrional, oriental et occidental, tous trois aux Franciscains.

En 1879, le Hou-nan fut subdivisé en deux : Hou-nan septentrional, aux Augustins de Manille, Hou-nan méridional, aux Franciscains.

Enfin en 1885, le Chen-si fut subdivisé en deux : Chen-si septentrional, aux Franciscains, et Chen-si méridional, aux prêtres du séminaire des Missions Étrangères de Rome.

Voici le tableau du développement numérique de ces missions :

En 1800

1 vicaire apostolique, Hou-kouang, Chan-si et Chen-si, Franciscains, 30.000 catholiques.

1 vicariat apostolique, embrassant 3 provinces, Hou-kouang, Chan-si et Chen si.

En 1896 :

9 vicariats apostoliques, 9 évêques, 93 missionnaires européens, 78 prêtres indigènes, 430 églises ou chapelles et 82.245 catholiques.

Les missions du centre de la Chine se sont élevées de *une à neuf*, et le nombre des chrétiens a plus que *doublé*.

I et II. — Les deux vicariats du Hou-nan nord et sud sont encore dans la période de formation, ils comptent 5.700 âmes. Il y a un collège chinois à Hiang-tchéou-fou, capitale de la province, et résidence du vicaire apostolique du sud ; celui du nord réside à Tchang-fou.

Hou-nan nord : 6 missionnaires Augustins, 2 prêtres indigènes, 215 catholiques.

Hou-nan sud : 2 missionnaires Franciscains, 12 prêtres indigènes, 5.500 catholiques.

III, IV et V. — Les trois vicariats du Hou-pé sont plus avancés, surtout celui du Hou-pé oriental, qui compte : 1 séminaire, 22 élèves ; 1 collège, 16 élèves ; plusieurs orphelinats, 1.200 enfants ; 65 églises ou chapelles.

Hou-pé nord : 17 Franciscains, 11 prêtres indigènes, 8.390 catholiques.

Hou-pé est : 16 Franciscains, 13 prêtres indigènes, 14.500 catholiques.

Hou-pé ouest : 8 Franciscains, 7 prêtres indigènes, 4.370 catholiques.

Les religieuses Canossiennes, au nombre de 20, ont un bel établissement, hôpital, orphelinat, catéchuménat, à Han-kéou, résidence du vicaire apostolique. Les Sœurs chinoises du tiers-ordre de Saint-François d'Assise, au nombre de quarante, tiennent les orphelinats et les écoles.

C'est à Ou tchang-fou, capitale de la province, que furent martyrisés le Vénérable Clet et le Bienheureux Perboyre, Lazaristes ; le premier, étranglé le 18 avril 1820, et le second, le 11 septembre 1840, après avoir supporté, pendant plus d'une année, avec un courage inébranlable de longues et affreuses tortures. Puisse le B. Perboyre, béatifié solennellement à Rome, ouvrir la route aux nombreux martyrs de la Chine qui ont souffert pour le CHRIST, au cours du XIX^e siècle !

VI. — Le vicariat du Chan-si comptait en 1885 : 1 grand séminaire, 20 élèves ; 1 petit séminaire, 8 élèves ; 5 orphelinats, 817 enfants ; 15 églises avec résidence et 260 chapelles. Des Sœurs Franciscaines d'Europe, au nombre de 12, sont venues, en 1888, partager les travaux des missionnaires. Par décret du 17 juin 1890, ce vicariat a été partagé en deux ; le Chan-si septentrional et le Chan-si méridional, tous les deux aux Franciscains. Le premier compte 221 églises ou chapelles, 15 prêtres européens, 20 prêtres indigènes et 14 250 chrétiens ; le deuxième, 42 églises ou chapelles et 7000 néophytes. — 10 missionnaires européens.

VII et VIII. — Le Chen-si septentrional, aux Franciscains, compte plus de 19.000 fidèles, 14 stations principales et 20 stations secondaires, 56 églises, 65 chapelles, 12 missionnaires européens, 18 prêtres indigènes, 24 catéchistes. Il a un séminaire (24 élèves), un collège, 22 écoles, 47 asiles.

Le vicariat apostolique du Chen-si méridional, érigé en 1887 et confié au séminaire romain de saint Pierre et saint Paul, a près de 9.000 catholiques, 50 stations, dont 34 pourvues d'églises ou de chapelles. Les missionnaires sont au nombre de 15. Il y a 3 prêtres indigènes et 28 écoles fréquentées par 350 enfants.

TROISIÈME GROUPE. MISSIONS DE L'EST DE LA CHINE.

AU commencement du XIX^e siècle, nous trouvons à l'est de la Chine :

1^o L'évêché de Nanking, érigé en 1690 et demeuré depuis longtemps sans titulaire ; les Lazaristes travaillent dans le diocèse, où ils ont remplacé les Jésuites ; 2^o la mission du Fo-kien, où les Dominicains travaillent depuis 1630. Outre la province du Fo-kien, ils sont encore chargés du Tché-kiang et du Kiang-si. Les Lazaristes travaillent à côté des Dominicains, dans ces deux missions.

En 1838, le Tché-kiang et le Kiang-si sont érigés en vicariat apostolique et donnés aux Lazaristes.

En 1843, le Ho-nan, détaché du diocèse de Nanking, est érigé en vicariat, qui jusqu'en 1865 est administré par les Lazaristes. A cette époque, le Ho-nan est donné aux Missions Étrangères de Milan. En 1846, le Kiang-si est séparé du Tché-kiang et reste aux Lazaristes.

En 1856, le diocèse de Nanking est supprimé, et la Sacrée Congrégation érige, à sa place, le vicariat apostolique du Kiang-nan, qui est donné aux Jésuites.

En 1879, le vicariat unique du Kiang-si est partagé en trois : Kiang-si septentrional, oriental et méridional.

En 1883 le vicariat du Ho-nan est subdivisé

en deux : Ho nan nord et sud, tous deux aux Missions Étrangères de Milan.

La même année, le vicariat apostolique d'Amoy et Formose est détaché du Fo-kien et reste aux Dominicains de Manille.

Voici le tableau des accroissements numériques des missions de l'est de la Chine :

En 1800 :

Évêché de Nanking (vacant), Lazaristes, ? missionnaires, ? prêtres indigènes, 20.000 catholiques.

1 vicairie apostolique, Fo-kien, Dominicains, ? missionnaires, ? prêtres indigènes, 30.000 catholiques.

Total en 1800 : 1 vicairie apostolique, ? missionnaires, ? prêtres indigènes, 50.000 catholiques.

En 1896 :

9 missions, 9 vicaires apostoliques, 186 missionnaires européens, 86 prêtres indigènes et 184 168 catholiques.

En moins d'un siècle, le chiffre des missions de l'est de la Chine s'est élevé de *deux* à *neuf*, et celui des chrétiens a plus que *triplé*.

I. — Le vicariat apostolique du Kiang-nan, le plus nombreux et le plus florissant de tous ceux de la Chine, compte : 122 missionnaires Jésuites, dont 14 de nationalité chinoise, 20 prêtres indigènes n'appartenant pas à la Compagnie de Jésus, 14 scolastiques européens, 16 scolastiques chinois, 27 Frères coadjuteurs, 655 églises, 77 chapelles. 109.188 catholiques, 2 séminaires, 1 collège chinois, où l'on se prépare aux grades mandarinaux, 1 orphelinat in-

dustriel, à Zi-ka-wei, 20 autres orphelinats, dans l'intérieur, 1 communauté de 76 Sœurs Auxilia-trices du Purgatoire, 1 couvent de Carmélites,



LE MARTYRE DU BIENHEUREUX PERBOYRE.

Reproduction d'une statue destinée aux Missions de Chine évangélisées par les prêtres de la Congrégation de Saint-Lazare, Société à laquelle appartenait le glorieux martyr.

26 religieuses dont 16 chinoises, 1 hôpital à Shang-haï, tenu par les Sœurs de Charité, 730 écoles de district, 13.160 enfants. Un Observatoire météorologique, qui a déjà rendu beaucoup

de services à la science, est annexé au collège de Zi-ka-wei. Le vicaire apostolique réside à Shang-haï.



HO-NAN, (CHINE). — MISSIONNAIRE ENSEIGNANT LA DOCTRINE CATHOLIQUE, d'après une photographie.

II et III. — Les deux vicariats du Ho-nan nord et sud sont confiés aux Missions Etrangères

de Milan. Le premier compte : 1.760 néophytes, 23 stations, dont 17 sont pourvues d'églises. Le second a 7.830 chrétiens, 58 églises ou chapelles, 1 séminaire, 1 collège, 40 écoles, 3 orphelinats. Le vicaire apostolique du Ho nan septentrional réside à Siao-tchoan, près de Lin-hien ; il n'a que 8 prêtres, dont 3 sont Chinois. Celui du Ho nan méridional réside à Nan-yang-fou ; il est assisté par 7 missionnaires européens et 4 prêtres indigènes.

IV. — Il y a, dans le vicariat apostolique du Tché-kiang, 8 églises et 43 chapelles. Les prêtres sont au nombre de 19, dont 12 Lazaristes européens. L'évêque réside à Ning-po, port ouvert aux Européens. 27 Filles de la Charité tiennent les hôpitaux et les orphelinats. Il y a, dans la mission, 2 séminaires, 26 élèves, et 64 écoles.

V, VI et VII. — Les trois vicariats apostoliques du Kiang-si comptaient, avant d'être séparés : 1 séminaire, 25 élèves, 6 écoles, 5 orphelinats, 4 églises avec résidence, 21 chapelles. Depuis la division en trois vicariats, nord, est et sud, les œuvres se sont naturellement multipliées ; mais la persécution n'a cessé de désoler ces trois missions, surtout le Kiang-si méridional, dont presque tous les établissements ont été anéantis, en 1886, avec la connivence des mandarins.

Les trois vicariats apostoliques du Kiang-si appartiennent aux Lazaristes. — Voici leur statistique en 1896 :

Kiang-si septentrional : 1 vicaire apostolique, 9 missionnaires, 3 prêtres indigènes, 34 églises ou chapelles, 4.570 catholiques.

Kiang-si oriental : 1 vicaire apostolique, 7 missionnaires, 4 prêtres indigènes, 22 églises ou chapelles, 4.220 catholiques.

Kiang-si méridional : 1 vicaire apostolique, 10 missionnaires, 10 prêtres indigènes, 47 églises ou chapelles, 10.860 catholiques.

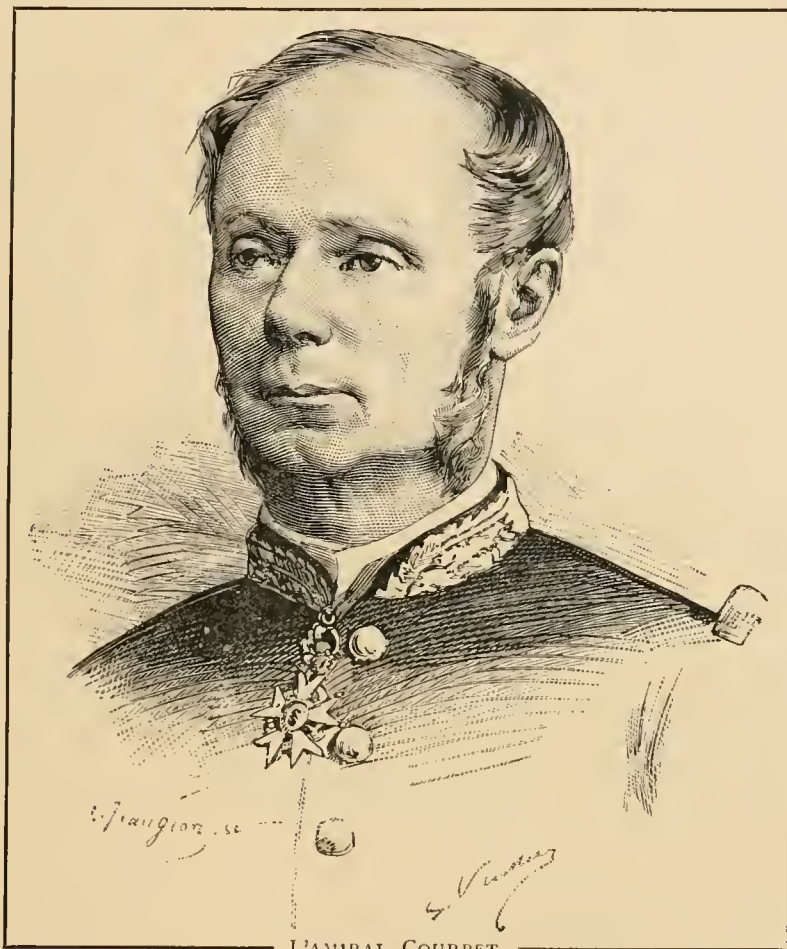
Total pour tout le Kiang-si : 3 vicaires apostoliques, 26 missionnaires, 17 prêtres indigènes, 83 églises ou chapelles, 19 650 catholiques.

VIII et IX. — Le vicariat apostolique du Fo-kien, fondé en 1696, a toujours été cultivé par les Dominicains de la province de Manille, qui travaillent en Chine depuis 1633.

Il comprenait autrefois la province du Fo-kien et l'île de Formose. Depuis 1883, un second vicariat a été détaché du Fo-kien, formé de la

ville d'Amoy et de l'île de Formose, et l'ancien vicariat du Fo-kien a pris le nom de vicariat de Fou-tchéou, ville où réside le vicaire apostolique. C'est là qu'était le fameux arsenal maritime de Fou-tchéou, construit en 1872, par des Français au service de la Chine, et bombardé, en 1884, par l'amiral Courbet.

Pendant les quarante premières années du siècle, la mission du Fo-kien a joui d'une tranquillité exceptionnelle. En 1840, s'éleva une furieuse persécution, qui ruina une partie de ses établissements. Le vicaire apostolique, Mgr Car-



L'AMIRAL COURBET.

péna, vénérable vieillard de 80 ans, célèbre dans toute la Chine par la charité avec laquelle il recevait les missionnaires de passage, fut forcé de se tenir pendant plusieurs mois caché dans une caverne. Actuellement le chiffre des catholiques dépasse 34.000. Les églises sont au nombre de 40 ; les écoles au nombre de 24. Il y a dans la mission de Fou-tchéou une maison de religieuses Dominicaines.

*La mission d'Amoy ne compte que 3 800 chrétiens. 19 prêtres, dont 11 Dominicains européens, desservent les 30 stations du vicariat. Les Sœurs Canossiennes sont établies à Amoy, résidence du

vicaire apostolique d'Amoy et Formose. Elles y tiennent un orphelinat de la Sainte-Enfance.

L'île de Formose n'a pas plus de 800 chrétiens, mais fervents et simples.

**QUATRIÈME GROUPE.
MISSIONS DE L'OUEST DE LA
CHINE.**

TOUTES les missions de ce groupe appartiennent à la Société des Missions Étrangères de Paris, qui les a toujours occupées depuis sa fondation.



MGR LIONS,
des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique du
Kouy-tchéou ; d'après une photographie.

En 1800, nous trouvons le vicariat unique du Su-tchuen, Kouy-tchéou et Yun-nan.

En 1843, le Yun-nan est détaché du Su-tchuen et forme un vicariat à part.

En 1846, le Kouy-tchéou, à son tour, est érigé en vicariat apostolique.

La même année, la Sacrée-Congrégation nous charge de la mission naissante du Thibet, qui est érigée en vicariat en 1856.

En 1860, le Su-tchuen est divisé en deux : oriental et occidental.

Enfin, en 1866, le Su-tchuen méridional est érigé à son tour en vicariat apostolique.

Voici le tableau des développements numériques des missions de l'ouest :

En 1800 :

1 vicaire apostolique, Su-tchuen, 1 évêque, 1 coadjuteur, 2 missionnaires, 20 prêtres indigènes, ? églises, ? écoles, 47.000 catholiques.

En 1896 :

6 missions, 6 vicaires apostoliques, 194 missionnaires, 104 prêtres indigènes, 117.049 catholiques.

En moins d'un siècle, le chiffre des missions de l'ouest est monté de *un* à *six*, et celui des chrétiens a presque *triplé*.

L'histoire de ces missions n'est guère qu'un long martyrologe. Au Su-tchuen, l'année 1800 s'ouvre par le sacre d'un évêque martyr, Mgr Gabriel Taurin-Dufresse, évêque de Tabraca. Depuis une dizaine d'années, une paix relative régnait dans la mission. Voulant profiter de ces quelques jours d'accalmie, le prélat tint, au mois de septembre 1803, un synode auquel assistèrent un missionnaire et 14 prêtres chinois. On y fit des règlements très sages pour l'administration des chrétiens chinois. Ce synode, revu et approuvé, en 1822, par la Sacrée-Congrégation, fut imprimé à ses frais, et envoyé, pour servir de règle, à toutes les missions de Chine et d'Annam.

La persécution, qui grondait depuis 1809, se réveilla plus violente en 1812, 1813 et 1814. Le séminaire de la mission fut ruiné, et le coadjuteur, Mgr Florent, qui dirigeait cet établissement, fut forcé de s'enfuir au Tong-King, où il mourut (décembre 1814) ; le vicaire apostolique, Mgr Dufresse, fut arrêté le 15 mai 1815, condamné à mort et exécuté le 15 septembre suivant. Douze prêtres chinois furent exécutés dans les années 1815 et 1816, ou envoyés en exil perpétuel en Tartarie, ainsi qu'un certain nombre de fidèles.

La mission du Su-tchuen demeurait sans pasteurs. Le vicaire apostolique, Mgr Fontana, ne put être consacré qu'en 1820, par son coadjuteur, Mgr

Perrochau, nouvellement arrivé de France. On s'empessa d'ordonner de nouveaux prêtres, pour remplacer ceux que la persécution avait enlevés.

En 1820, la mission du Su-tchuen, à peu près sortie de la crise, comptait : 1 vicaire apostolique, 1 coadjuteur, 1 missionnaire, 15 prêtres indigènes, environ 60.000 chrétiens.

Le séminaire avait été rétabli au Yun-nan ; plus tard, un second fut ouvert à Mo-pin, sur la frontière du Thibet.

Les années suivantes furent assez tranquilles ; il y eut seulement quelques persécutions locales, qui firent deux ou trois martyrs. En 1831, com-

mença au Su-tchuen l'œuvre des baptêmes d'enfants d'infidèles en danger de mort : 7.000 enfants furent régénérés cette année. Cette œuvre angélique a pris des développements considérables. En 1888, dans nos six missions de l'ouest, 105.955 enfants ont été régénérés à l'heure de la mort. Depuis cinquante ans que l'Œuvre fonctionne, plus de trois millions de petits anges, au Su-tchuen et dans les missions voisines, sont allés implorer le Ciel en faveur de leur ingrate patrie.

En 1840, nous trouvons dans la mission du Su-tchuen : 1 vicaire apostolique, 1 coadjuteur, 12 missionnaires, 30 prêtres indigènes, 54.912 chrétiens, 2 séminaires, 500 vierges chinoises tenant les écoles, les orphelinats, et s'occupant du baptême des enfants de païens. La moyenne des conversions varie de 300 à 400 chaque année.

C'est alors que commence la division de la mission. Le Yun-nan est détaché du Su-tchuen en 1843, le Kouy-tchéou en 1846, puis, le nombre des chrétiens allant toujours en augmentant, le Su-tchuen lui-même est divisé en trois vicariats : oriental, occidental et méridional.

I. — Le vicaire apostolique du Su-tchuen oriental, Mgr Desflèches, s'installe à Tchong-kin-fou, la capitale de la province. Son épiscopat de quarante-trois années (1844-1887) n'est qu'une longue lutte contre la fourberie et la méchanceté des mandarins chinois. Il établit ses missionnaires dans tous les centres importants du pays, mais au prix de quels sacrifices ! En 1865, M. Mabileau est massacré à Yeou-yang ; en 1869, M. Rigaud est mis à mort dans la même ville ; en 1873, M. Hue et un prêtre chinois sont tués à Kien-kiang ; puis viennent les massacres et les incendies de Kiang-pée (1874). Presque chaque année des chrétientés sont détruites, des établissements brûlés, des chrétiens sans défense mis à mort dans des émeutes populaires. Le vaillant prélat ne se décourage pas ; il lutte auprès des ambassadeurs et des ministres du gouvernement chinois, pour faire rendre justice à ses malheureux chrétiens, que la fourberie des mandarins s'efforce de transformer en oppresseurs des païens et en rebelles. A la fin, grâce aux bons offices de l'ambassade de France, il finit par obtenir justice et réparation ; mais le gouvernement chinois ne peut lui pardonner d'avoir dévoilé ses fourberies, et, en 1878, il est forcé de reprendre la route de France. Bientôt, comprenant que sa santé, épuisée par tant d'années de luttas, lui ôte l'espérance de revoir jamais son cher Su-tchuen, il remet, en 1882, sa démission aux mains du Vicaire de

JÉSUS-CHRIST, et ne s'occupe plus qu'à se préparer à la mort, arrivée le 7 novembre 1887, au sanatorium de Monbétou, diocèse de Montauban. *In memoria æterna erit justus.*

La persécution n'a pas cessé au Sut-chuen oriental. Tout récemment, à l'occasion de certaines imprudences commises par les protestants de Tchong-kin, la populace s'est ruée sur l'évêché et tous les établissements centraux de la mission. En quelques heures, tout a été anéanti.

Il y a actuellement dans la mission : 64 églises ou chapelles, 42 missionnaires, 35 prêtres indi-



Mgr HUE, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Su-tchuen oriental, massacré le 5 Septembre 1873.

gènes, 2 séminaires, 85 élèves, et 103 écoles, 2.090 élèves.

II. — Les mêmes scènes ont lieu au Su-tchuen occidental. Chaque fois qu'un mouvement de conversions se déclare, des placards incendiaires appellent la populace aux massacres et aux incendies, et les espérances de l'apostolat sont anéanties.

En 1876, en particulier, 31 stations de nouveaux chrétiens, comprenant 300 familles, furent pillées et détruites, 39 chrétiens massacrés, 1 église, 4 oratoires et plusieurs pharmacies brûlés. Pendant dix-huit mois, les pauvres chrétiens

ne purent rentrer chez eux. A la fin, sur les instances de l'ambassade, ils reçurent une indemnité dérisoire, et on leur permit de relever les ruines de leurs maisons incendiées ; mais aucun des assassins et des pillards ne fut puni, par une raison bien simple, c'est qu'ils avaient agi avec la connivence des mandarins. Et presque chaque année, de pareilles infamies se renouvellent sur un point ou sur l'autre. Voilà ce qu'on appelle pompeusement la liberté religieuse promise par les traités. Vraiment mieux valait l'ancien système de la persécution franche et déclarée.

La mission du Su-tchuen occidental a 52

1 séminaire, 40 élèves, 125 écoles de district 1.780 élèves.

Total pour toute la province du Su-tchuen : 88 478 chrétiens.

IV. — Le Yun-nan fut érigé pour la première fois en vicariat apostolique en 1702. M. Le Blanc, le premier titulaire, trouva, en arrivant dans la province, 4 chrétiens seulement. Il fut exilé en 1707, et mourut au Fo-kien, sans avoir reçu la consécration épiscopale.

Son successeur, Mgr de Martillac, ne put pas même entrer dans sa mission. Il mourut à Rome, en 1735. A partir de cette époque, le vicariat du Yun-nan fut rattaché à celui du Su-tchuen.

C'est de 1843 que date l'érection définitive. L'année précédente, un de nos confrères, M. Vachal, était mort de faim dans les prisons du Yun-nan. A cette époque, il y avait 3.000 catholiques dans la province.

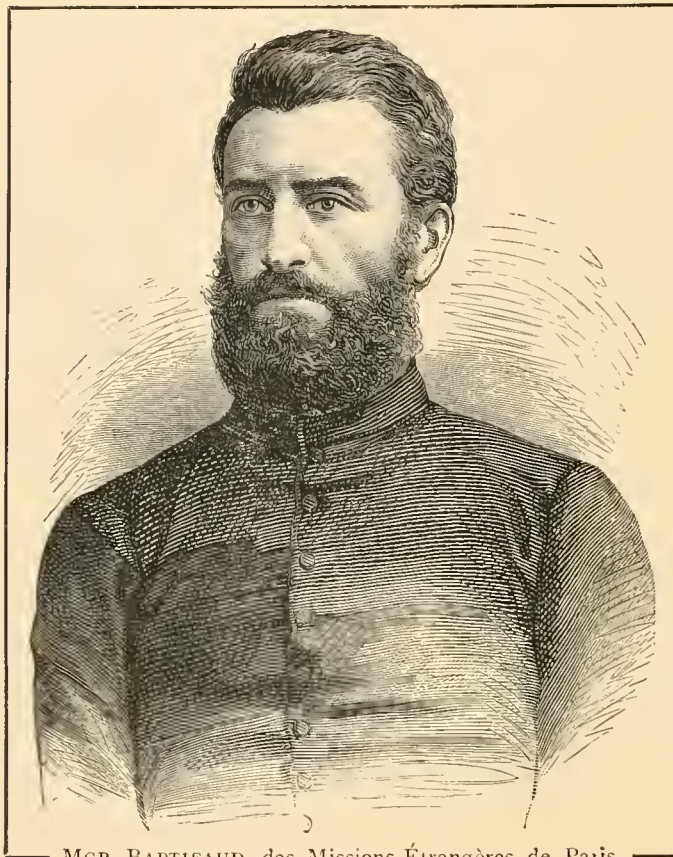
La révolte des mahométans, qui dura quinze ans et couvrit le Yun-nan de ruines, causa beaucoup de mal à nos chrétiens et arrêta les progrès de la prédication. Néanmoins, au bout de trente ans, le vicariat apostolique comptait déjà 8.300 chrétiens.

En 1874, M. Baptifaud, un de nos confrères, fut massacré par un parti de rebelles, mais sans qu'il y eût de la faute des mandarins. On ne peut, malheureusement, en dire autant du massacre de M. Terrasse, en 1883. Cette fois, la plèbe avait été amentée avec la connivence des autorités ; 14 chrétiens furent tués avec le Père et 4 stations détruites.

Il y eut aussi d'autres massacres en 1885 et 1886 ; un prêtre chinois fut tué et plusieurs oratoires incendiés.

Il y a au Yun-nan 55 églises ou chapelles, 29 missionnaires, 7 prêtres indigènes, 1 séminaire, 30 élèves, et 1.588 enfants dans les 67 écoles de chrétientés.

Population catholique : 9,859.



— MGR BAPTIFAUD, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire du Yun-nan, massacré le 17 Septembre 1874.

églises ou chapelles, 34 missionnaires européens, 44 prêtres indigènes, 2 séminaires, 100 élèves, et 152 écoles de chrétientés, 2.540 élèves.

III. — La situation est un peu plus tranquille dans le Su-tchuen méridional, sans être vraiment sûre nulle part. On sent que, surtout depuis les défaites de la France en 1870, le gouvernement chinois ne cherche qu'à éluder les traités. La moindre imprudence, une étincelle, un rien pourrait amener une conflagration générale et ruiner toutes les œuvres de l'apostolat.

Le Su-tchuen méridional a 43 églises ou chapelles, 37 missionnaires, 10 prêtres indigènes,

V. — Le premier vicaire apostolique du Kouy-tchéou (1702) fut un Jésuite, Mgr Turcati. Il mourut en 1708, laissant 15.000 fidèles dans la mission.

Son successeur, Mgr Wisdelou, des Missions Étrangères, fut sacré, à Macao, par le cardinal de Tournon, légat du Pape, alors prisonnier des Portugais. Il ne put pas même entrer dans son vicariat ; les chrétiens du Kouy-tchéou se dispersèrent, et la mission ne fut reprise qu'en 1770 par nos confrères du Su-tchuen.

De 1770 à 1846, date de l'érection définitive du vicariat apostolique, il y eut plusieurs persécutions locales qui firent un certain nombre de martyrs.

En 1862, un de nos confrères, le vénérable Néel, fut décapité, avec plusieurs chrétiens, par ordre d'un mandarin militaire. Après la publication du traité de 1860, il se fit, au Kouy-tchéou, un grand mouvement de conversions, et l'on compta jusqu'à 10.000 adorateurs à la fois ; ce qui montre ce que l'on pourrait attendre des Chinois, s'ils avaient vraiment la liberté religieuse. Le vice-roi de la province, ami particulier du vicaire apostolique, Mgr Faurie, paraissait favoriser franchement le mouvement. Mais l'homme ennemi veillait : pendant que Mgr Faurie était au concile, la persécution éclata à l'improviste ; trois de nos confrères furent horriblement maltraités, et l'un d'eux, M. Gilles, mourut des suites de ses blessures ; chapelles, résidences, écoles, orphelinats, pharmacies, tout fut anéanti ; 12 chrétiens furent massacrés, et tous les néophytes chassés de leurs maisons, après avoir perdu ce qu'ils possédaient.

A son retour du concile, en 1872, Mgr Faurie mourut empoisonné, à ce qu'on croit, par ordre des mandarins. Son compagnon de voyage, M. Mihières, supérieur de la mission du Kouang-si, mourut, quelques jours après, avec les mêmes symptômes d'empoisonnement.

Dès lors le mouvement des conversions au Kouy-tchéou fut enrayé. C'était le but que s'étaient proposé les mandarins. Les malheurs de la France n'ayant pas permis d'exiger les réparations nécessaires, l'histoire de la mission du Kouy-tchéou n'est plus, comme au Su-tchuen, qu'une série de persécutions locales et de soulèvements populaires, avec la connivence des autorités. Malgré toutes ces épreuves, la mission du Kouy-tchéou n'a cessé de se développer et elle compte, en ce moment, 17,000 fidèles.

Il y a dans le vicariat : 72 églises ou chapelles, 36 missionnaires, 5 prêtres indigènes, 2 séminaires et 2,522 enfants dans les 128 écoles de district.

Population catholique : 17.279.

VI. — La mission du Thibet présente des difficultés toutes spéciales.

L'Hassa, résidence du Daïli-lama, est comme la citadelle et le sanctuaire du Bouddhisme. Le pays tout entier, bien que tributaire de la Chine, est sous la domination effective des grandes lamaseries, qui forment une théocratie puissante et redoutée du peuple. De là, les difficultés que l'apostolat rencontre devant lui.

En 1808, la Sacrée-Congrégation érigea le vicariat apostolique du Thibet-Hindoustan, qui fut donné, comme je l'ai dit, aux Capucins d'Agra. On espérait alors pénétrer au Thibet par les Himalayas, mais l'on vit bientôt qu'il fallait y renoncer.

C'est pourquoi, en 1844, la mission du Thibet fut détachée de celle des Indes, et, en 1846, elle fut offerte à la Société des Missions Étrangères.

Sur ces entrefaites, deux Lazaristes, les PP.

Huc et Gabet, attaquaient le Thibet par la Mongolie. Ils parvinrent jusqu'à l'Hassa, mais ils en furent chassés au bout de quelques mois, et leur retour à travers la Chine nous a valu un récit de voyage très intéressant.

La Société des Missions Étrangères ayant accepté la mission du Thibet, on essaya d'abord d'y pénétrer par les Indes. Après une première tentative infructueuse, M. Krick, dans un second voyage, fut assassiné avec son compagnon M. Bourry, et la route des Indes fut reconnue impraticable.

On essaya alors de celle de Chine. En 1854, deux de nos confrères s'établirent dans la vallée de Bonga, sur la frontière du Su-tchuen.

En 1857, Mgr Thomines-Desmazures, premier vicaire apostolique du Thibet, reçut la consécration épiscopale. Dès lors, la mission était définitivement constituée.

Après plusieurs tentatives d'expulsion, en 1864, les quelques postes que nos confrères, à force de sacrifices, avaient réussi à fonder sur la frontière, furent détruits, les missionnaires expulsés, un d'eux, M. Durand, assassiné ; en traversant un fleuve, deux chrétiens furent noyés, et tous ceux qui refusèrent d'apostasier furent chassés du pays. Comme le Thibet est tributaire de la Chine, on s'adressa à Péking pour obtenir justice, mais le gouvernement chinois était complice ; il refusa positivement d'intervenir, sous prétexte que le Thibet n'est pas compris dans les traités de 1860. La mission du Thibet fut donc forcée de se replier à l'intérieur de la Chine, et n'exista plus que dans quelques stations situées sur la frontière.

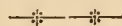
Les lamas, nos éternels ennemis, ne nous y laissèrent pas tranquilles.

En 1873, ils ruinèrent la station de Ba-thang, en 1881, ils firent assassiner M. Brizeux, un de nos confrères ; enfin, en 1887, ils anéantirent tous les postes-frontière que nous étions parvenus à ouvrir.

Les choses en sont là pour le moment. Tant d'insuccès n'ont pas découragé la patience des missionnaires. C'est un axiome reçu en stratégie que toute place forte assiégée est forcée de se rendre un jour ou l'autre. Voilà un demi-siècle que nous faisons le siège de cette citadelle de l'Enfer. Un jour, bientôt peut-être, le Thibet sera forcé de nous ouvrir ses portes.

Voyant la difficulté de pénétrer actuellement par la Chine, nos confrères ont voulu essayer à nouveau la route de l'Inde : M. Desgodins, provicaire de la mission, s'est installé, en 1882, avec quelques confrères, au pied des Himalayas. Une partie du district de Darjeeling (mission d'Agra) a été cédée, à cet effet, à la mission du Thibet.

1 vicaire apostolique, 16 missionnaires, 1 prêtre indigène, 10 stations, 1.433 catholiques.



CINQUIÈME GROUPE.
MISSIONS DU SUD DE LA
CHINE.

EN 1800, nous trouvons, dans le sud de la Chine, l'évêché portugais de Macao. Des prêtres chinois, sous la direction d'un grand-vicaire, évangélisent les provinces de Kouang-tong et de Kouang-si.

Les Anglais, s'étant emparés, en 1842, de l'île de Hong-kong, la Propagande y érigea, l'année suivante, une préfecture apostolique, qui fut changée en vicariat en 1874.

En 1856, le Kouang-tong et le Kouang-si sont érigés en préfectures apostoliques et donnés à la Société des Missions Étrangères.

Enfin, en 1876, le Kouang-si est séparé de Canton et forme une préfecture distincte.

Voici maintenant les accroissements numériques de ces missions :

En 1800 :

Evêché de Macao : ? prêtres, ? églises, ? écoles, 20,000 catholiques.

En 1896 :

Evêché portugais de Macao : environ 8,000 catholiques, 1 vicariat et 2 préfectures apostoliques, 3 évêques titulai-



SANCIAN. — VUE DE LA BAIE DE SUN-TI ET DE LA CHAPELLE DU TOMBEAU DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER.

res, 66 missionnaires européens, 16 prêtres indigènes et 48,728 catholiques y compris les Macaïstes.

I. — Le diocèse de Macao, érigé en 1557, a passé par les mêmes vicissitudes que les diocèses portugais de l'Inde. Après une période de ferveur et de zèle, l'absence habituelle de l'évêque, l'expulsion des Jésuites, l'esprit régalien, ont amené la religion à un état fort misérable. Il y a encore, chez les Portugais, des habitudes religieuses ; il n'y a plus guère d'esprit chrétien, ni dans le clergé, ni parmi les fidèles.

Le diocèse de Macao a reçu, en 1888, 2,600 catholiques appartenant à l'ancien diocèse portugais de Malacca.

L'île de Timor, dans le détroit de la Sonde, relève aussi du diocèse de Macao.

II. — Pendant les cinquante premières années du siècle, les deux provinces du Kouang-tong et du Kouang-si étaient administrées par des prêtres chinois, sous la direction d'un grand-vicaire de Macao. Ces prêtres, également dépourvus de zèle et de science, faisaient peu de chose, et ce peu, ils le faisaient mal. Quand ces deux provinces furent données, en 1852, à la Société des Missions Étrangères, la situation du christianisme y était déplorable : 8,000 chrétiens à peine et sans instruction.

Sous la direction de Mgr Guillemain, premier préfet apostolique, la mission de Canton se releva rapidement ; en 40 ans, le chiffre des chrétiens a plus que quadruplé ; de 8.000 il s'est élevé *au-delà de 32.553*, malgré des persécutions continues et de nombreuses émigrations à l'étranger. Mgr Guillemain consacra toute sa vie à l'édification, dans la ville de Canton, d'une cathédrale monumentale. Ce fut son œuvre à lui, pendant que les missionnaires travaillaient dans toute la mission à relever l'édifice spirituel.

L'île de Sancian, où mourut saint François Xavier, fait partie de la mission de Canton. Mgr Guillemain y éleva, sur la tombe de l'apôtre, une jolie chapelle gothique, qui, malheureusement, a été à peu près ruinée par les Chinois, lors de la dernière guerre avec la France.

La mission de Canton est une de celles où le christianisme a eu le plus à souffrir. L'esprit général de la population est turbulent et mauvais ; à plusieurs reprises, les missionnaires ont été chassés de leurs districts et ont vu ruiner leurs établissements ; ce qui ne les a pas empêchés de travailler, avec courage et succès, à l'œuvre de DIEU. Il y a, dans la mission : 1 séminaire, 45 élèves, et 2.800 enfants dans les 148 écoles de chrétientés.

III. — La mission du Kouang-si, détachée en 1876 de celle de Canton, est encore au berceau. L'hostilité constante des mandarins et le petit nombre des chrétiens (1.200 à peine sur 8.000.000 d'habitants) rendent la situation du christianisme encore très précaire dans la province. La mission a un séminaire ; 200 enfants fréquentent les 18 écoles.

C'est au Kouang-si, dans la ville de Si-lin-hien, que fut martyrisé, en 1856, le Vénérable Chapdelaine, dont la mort donna occasion à l'expédition de 1860.

IV. — Dès que les Anglais, toujours pratiques, se furent établis à Hong-kong, rocher stérile dont ils ont fait, en cinquante ans, le plus magnifique port de l'Extrême-Orient, la Propagande érigea l'île en préfecture apostolique, qui fut confiée d'abord aux Franciscains, puis aux missionnaires du séminaire des Missions Etrangères de Milan.

En 1874, le préfet apostolique, Mgr Raimondi, reçut la consécration épiscopale, et la préfecture fut élevée à la dignité de vicariat apostolique. Une partie des missions du continent fut détachée, à cette occasion, de Canton et incorporée au nouveau vicariat.

Les Frères des Ecoles chrétiennes ont un collège à Hong-kong.

Les Sœurs de Saint-Paul de Chartres et les

religieuses Canossiennes y ont aussi des établissements florissants.

Il y a un évêque anglican à Hong-kong et les protestants y ont plusieurs temples, hôpitaux et orphelinats pour les Chinois. Du reste, il est juste de reconnaître que, sous la domination des Anglais, le catholicisme jouit pour les œuvres d'une liberté complète.

La procure des Missions Dominicaines et celle du séminaire des Missions Etrangères sont établies dans l'île de Hong-kong. En 1874, un *sanatorium* pour nos confrères malades y fut installé dans d'excellentes conditions, et, en 1884, on y ouvrit une maison de retraite pour les confrères qui, fatigués des labeurs de la vie apostolique, éprouvent le besoin de se retremper dans la prière et de se recueillir devant DIEU, avant d'aller rendre compte au souverain Juge de leur administration.

1 vicaire apostolique, 7 missionnaires, 4 prêtres indigènes, 17 églises ou chapelles, 7.000 catholiques.

❖ — RÉSUMÉ. — ❖

I^{er} groupe. Missions du Nord : 11 évêq., 200 miss., 89 pr. ind., 169.424 cath.

II^e groupe. Missions du Centre : 9 évêq., 93 miss., 78 pr. ind., 82.245 cath.

III^e groupe. Missions de l'Est : 9 évêq., 186 miss., 86 pr. ind., 184.168 cath.

IV^e groupe. Missions de l'Ouest : 6 évêq., 194 miss., 104 pr. ind., 117.049 cath.

V^e groupe. Missions du Sud : 4 évêq., 66 miss., 16 pr. ind., 48.728 cath.

Total pour toute la Chine : 39 évêq., 739 miss., 373 pr. ind., 601.614 cath.

La population de la Chine étant, au dernier recensement de 450 000.000 d'habitants, la population des catholiques n'est encore que 1/750^e.

Statistique comparée des missions de Chine.

En 1800	En 1850
5 missions : 200.000 ;	18 missions : 330.000 ;
En 1890	
40 missions : 601.614	

Ainsi, en moins d'un siècle, le chiffre des missions de Chine est monté de *cinq à quarante* et celui des chrétiens de 202.000 à 601.614. Ce sont de beaux résultats : mais combien ils sont loin encore de répondre aux désirs de notre foi ! Les cadres de l'armée apostolique se sont élargis et fortifiés ; c'est là le résultat le plus net ; mais le nombre des fidèles est loin d'avoir grandi dans la même proportion que celui des missionnaires, et le christianisme ne tient encore en Chine qu'une place infime. Un demi-million de fidèles contre plus de quatre cents millions de païens et vingt millions de musulmans, que c'est peu !



Chapitre Douzième.

LE JAPON ET LA CORÉE, 1800-1890.

L'HISTOIRE de la résurrection de ces deux Eglises martyres est pleine d'intérêt pour le lecteur chrétien. Malheureusement je ne puis qu'esquisser ici les grandes lignes du tableau, renvoyant pour les détails le lecteur aux ouvrages spéciaux qui ont raconté l'histoire de ces deux missions (1).

I. — MISSIONS DU JAPON.

TOUT le monde a présente à la mémoire l'histoire héroïque de l'Eglise du Japon : cette chrétienté de *deux millions* d'âmes s'abîmant tout entière dans le sang de ses prêtres et de ses enfants ; plus d'un *millier* de missionnaires, Jésuites, Augustins, Franciscains, Dominicains, donnant généreusement leur vie dans des tortures inouïes ; près de *deux cent mille* martyrs indigènes ; la rage des persécuteurs, l'intrépidité des fidèles, l'infâme complicité de l'Europe protestante, livrant au bûcher les derniers débris de cette illustre Eglise ; la perfidie des Hollandais, aidant eux-mêmes à massacrer leurs frères chrétiens, en haine du catholicisme et pour un vil intérêt commercial. Depuis les temps apostoliques, aucun spectacle plus grandiose n'avait été donné au monde chrétien : il y eut là des épisodes d'une beauté à ravir les anges, et des raffinements de perversité à faire tressaillir d'envie les démons de l'enfer.

Puis, pendant un siècle et demi, il se fait un silence de mort sur la tombe des martyrs, et le monde chrétien se demande avec angoisse si tout est fini. Malgré tout, un espoir invincible persistait. Je ne sais quels pressentiments secrets avertissaient les catholiques qu'ils avaient encore des frères du Japon ; on se refusait à croire à la mort de cette Eglise, qui avait donné des preuves si énergiques de vitalité. Un grand nombre de lettres de missionnaires se font l'écho de ces préoccupations, pendant les quarante premières années du XIX^e siècle. En 1846, Grégoire XVI, qui a tant fait pour les missions, rétablit le vicariat apostolique du Japon, et le confia à la Société des Missions Etrangères de Paris.

1. *Histoire du Japon*, par le R. P. de Charlevoix. — *Le Japon*, par M. Léon Pages. — *Histoire de Corée*, par M. Dallet.

Il fallait forcer les portes de cet empire, enfermé dans un cercle infranchissable. Deux missionnaires, M. Forcade, mort archevêque d'Aix, et M. Leturdu, mort dans les prisons de Canton, s'établirent d'abord aux îles Licoukieou. Après deux ans d'efforts infructueux pour se mettre en rapport avec les Japonais, il fallut abandonner le poste. Ce ne fut qu'en 1861 que les missionnaires purent s'établir au Japon, à la suite des traités de commerce conclus avec les nations européennes.

Leur position n'en était pas moins précaire : sévèrement confinés dans les deux ou trois ports ouverts aux Européens, les missionnaires se sentaient surveillés par une police vigilante, et il leur était à peu près impossible de se mettre en relations avec les indigènes. D'ailleurs les anciens édits contre la *religion infâme* subsistaient toujours, et la mort attendait le premier Japonais qui se fût hasardé à s'approcher de ces étrangers doublement suspects, comme Européens et comme prêtres.

Il n'y avait donc qu'à attendre le moment de DIEU et à préparer l'avenir. C'est ce que firent nos confrères, avec une abnégation complète. Ils limitèrent leur ministère aux rares Européens présents dans les ports du Japon, élevèrent quelques chapelles, au frontispice desquelles ils arborèrent la Croix si longtemps proscrite, étudièrent la langue, les mœurs, les institutions sociales de ce peuple étrange, et comme les apôtres à la veille de la Pentecôte, ils se préparèrent, dans le recueillement et la prière, aux grandes choses que DIEU voulait opérer par leurs mains.

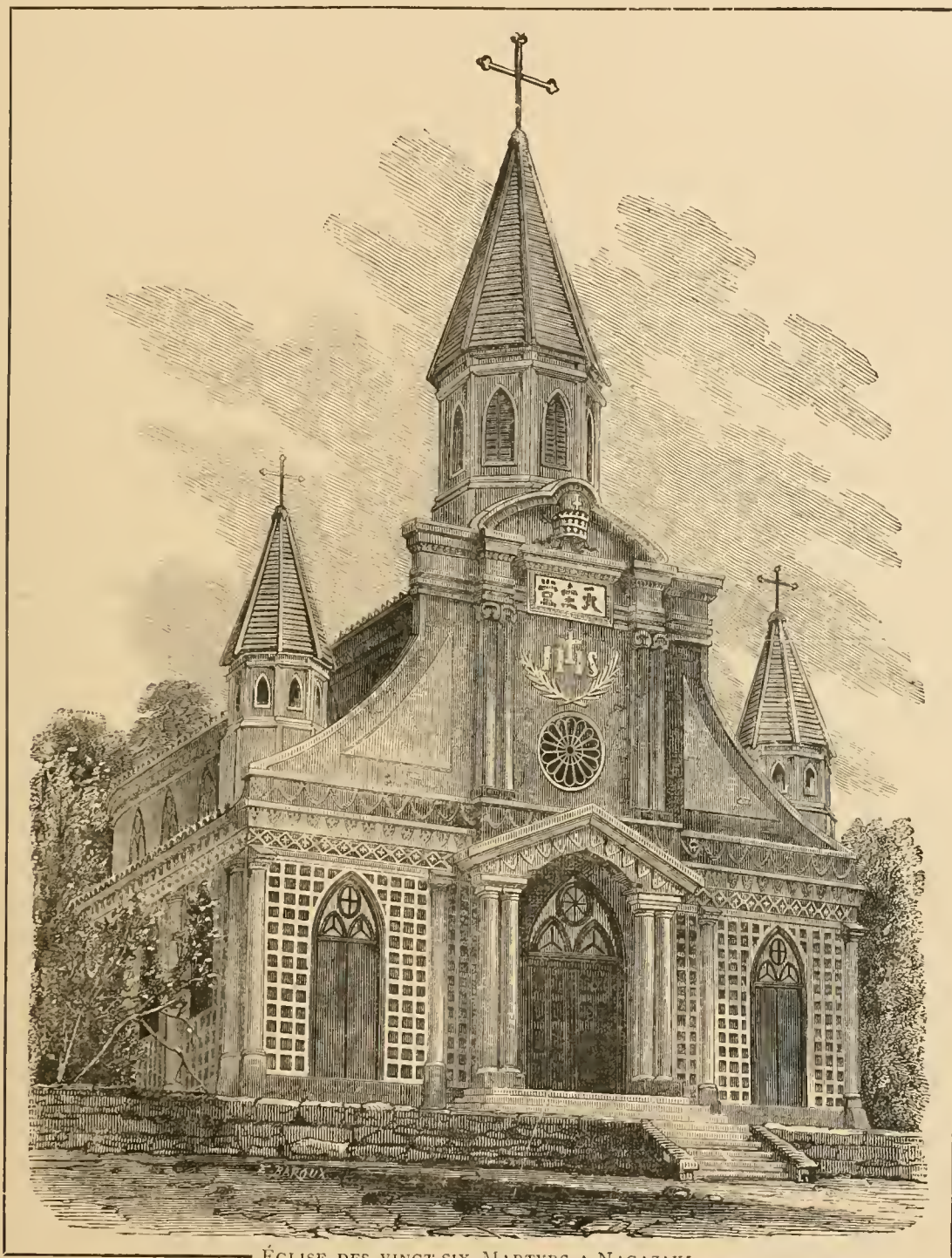
Cette attente ne fut pas trompée. L'heure de la résurrection allait sonner pour cette Eglise sommeillant depuis trois siècles sous la pierre du sépulcre. En 1862, Pie IX appelait le monde catholique à Rome pour célébrer la canonisation des premiers martyrs japonais.

En présence de trois cents évêques et de plus de cent mille fidèles, il élevait sur les autels 26 martyrs japonais : 3 religieux de la Compagnie de Jésus, 6 Franciscains, 17 Tertiaires, crucifiés à Nagasaki le 5 février 1597. Cette grande fête du Ciel et de la terre était l'aurore de la résurrection.

A Nagasaki, les missionnaires s'étaient empressés naturellement d'élever une église aux 26 martyrs, et, malgré les efforts de la police, la

foule des visiteurs affluait, poussés par la curiosité. Le 17 mars 1865, M. Petitjean, amené sans

doute par l'ange de l'Eglise du Japon, était agenouillé au pied de l'autel. Quelques pauvres



ÉGLISE DES VINGT-SIX MARTYRS A NAGAZAKI.
D'après une photographie envoyée par Mgr Petitjean.

femmes se présentent pour visiter la chapelle ; elles regardent l'autel, le crucifix, les tableaux, l'image de Marie portant son divin Fils dans ses

bras : plus de doute, comme Madeleine au sépulcre, elles ont reconnu leur DIEU. Elles s'approchent en tremblant du missionnaire toujours

agenouillé : « Votre cœur, lui disent-elles à voix basse, et notre cœur ne sont qu'un même cœur. » Puis, désignant l'image de la Mère de DIEU : « Celle-là, c'est *Santa Maria Sama*, cet enfant, c'est *Jesous Sama*. Chez nous presque tout le monde nous ressemble. »

« Soyez béni, ô mon DIEU, pour tout le bonheur dont mon âme fut alors inondée ! » écrivait l'heureux missionnaire, témoin et acteur dans cette touchante scène. « Quelle compensation de cinq années d'un ministère stérile ! »

Pie IX, averti immédiatement de la découverte des anciens chrétiens, voulut instituer une fête spéciale, qui se célèbre chaque année au Japon, le 17 mars, sous le rit double majeur, pour solenniser la résurrection de cette Eglise.

L'Eglise du Japon était retrouvée. Malgré l'atrocité d'une persécution de trois siècles, malgré l'absence du prêtre pendant 180 ans, des milliers et des milliers de Japonais, sans autels, sans culte, avaient réussi à conserver leur foi. C'est là un des plus prodigieux exemples de vitalité qu'on trouve dans les annales de l'apostolat.

Une dernière épreuve était réservée à cette Eglise renaissante. Malgré toutes les précautions prises, le secret ne put être gardé, une nouvelle persécution éclata. De 1868 à 1873, six à huit mille chrétiens furent déportés, séparés de leurs familles, soumis à des tortures atroces ; près de deux mille moururent en prison, à la suite des mauvais traitements.

L'Europe chrétienne, qui a ses représentants au Japon, s'émut de ces barbaries. Plus chrétiens, ou moins fanatiques que ceux du XVI^e siècle, les ambassadeurs protestants furent les premiers à réclamer avec énergie. Le gouvernement japonais, bien différent de celui de la Chine, est entré pleinement dans le courant de la civilisation occidentale ; il tient à prendre rang parmi les peuples civilisés et à mériter l'estime de l'Europe. Le Mikado eut le bon sens de comprendre que les lois iniques du passé étaient incompatibles avec les idées nouvelles ; il accorda la liberté religieuse et il semble décidé à la maintenir franchement.

On peut donc espérer que l'ère des persécutions sanglantes est close au Japon. Les difficultés que l'apostolat catholique rencontrera sur sa route ne viendront plus de là désormais. Ces difficultés ne laissent pas d'être considérables encore. Le paganisme conserve une immense influence sur la masse du peuple, et, d'un autre côté, les transformations politiques et sociales par lesquelles passe actuellement cet empire, sont loin de favoriser la propagation de l'Evangile. A l'heure actuelle, ce pays est en pleine crise sociale. Il a rompu brusquement avec tout son passé, toutes ses traditions, pour se jeter, avec un engouement un peu irréfléchi, entre les bras de la civilisation occidentale. C'est là une transition trop brusque et qui laisse entrevoir de redoutables éventualités pour ce peuple si intelligent, mais qui paraît si impressionnable, et qu'on a nommé,

non sans apparence de raison, les Français de l'Extrême-Orient. Jusqu'ici, il a surtout pris de la civilisation occidentale ce qui frappe les yeux : les modes, les industries, la vapeur, l'électricité et, dans un autre ordre d'idées, les institutions politiques, les journaux (1), les constitutions et jusqu'au parlementarisme. Mais il ne paraît pas avoir même soupçonné la force cachée qui permet, à ces redoutables engins du progrès moderne, de se mouvoir sans trop de chocs, je veux dire l'esprit chrétien, dont nos vieilles sociétés sont encore tout imprégnées, quoi qu'elles en disent. Ces forces redoutables, aux mains d'un peuple encore tout païen, ne vont-elles pas devenir un danger pour lui ou pour les autres ? C'est le secret de l'avenir. Mais il est certain que le Japon passe aujourd'hui par une crise sociale très redoutable. Converti deux siècles plus tôt, il eût été, comme les nations occidentales, élevé doucement par l'Eglise, qui eût respecté soigneusement ses institutions patriarcales, ses mœurs, ses traditions. Jeté à l'improviste et sans préparation au milieu de ce mouvement qui nous entraîne nous-mêmes vers un progrès problématique, n'est-il pas à craindre que ce peuple intéressant ne prenne de notre civilisation que nos vices et nos révolutions ?

Un autre danger bien redoutable pour l'apostolat, c'est la présence du schisme et de l'hérésie. Dès que le Japon fut ouvert aux étrangers, le schisme russe l'envahit par le nord et le protestantisme par le sud. Aujourd'hui cette terre sacrée, que le catholicisme avait rachetée au prix de son sang, nous est disputée par une armée de papes et de prédicants. Quel effet désastreux ne produira pas sur l'esprit d'un peuple observateur la révélation des divisions qui déchirent l'unité du christianisme ! N'est-il pas à craindre que cette vue ne le jette dans la libre-pensée et l'indifférence religieuse ?

Ces redoutables éventualités, qui attristent le cœur du penseur, ne découragent pas le zèle de l'apôtre. Avec des ressources bien modestes et bien insuffisantes, hélas ! l'apostolat catholique tient tête à tous les ennemis.

Il reste encore un bon nombre de vieux chrétiens à découvrir et à ramener à l'Eglise. La crainte des persécutions, l'orgueil des anciens chefs de chrétientés, qui craignent de perdre leur autorité sur les fidèles, en retiennent encore loin de nous un grand nombre. Espérons que peu à peu ces défiances tomberont.

L'apostolat s'exerce aussi avec succès auprès des païens. Malgré la corruption des mœurs, qui est extrême, chaque année, un certain nombre de païens entrent dans l'Eglise, et le mouvement des conversions ne fera que s'accélérer le jour où un nombreux clergé indigène permettra de multiplier l'action de l'apostolat. C'est seulement au mois de septembre 1883 qu'on a pu imposer

1. On compte actuellement au Japon 716 journaux (1891).

les mains aux premiers prêtres japonais. C'est une grande date dans l'histoire de l'Eglise du Japon. Si, à l'heure de l'épreuve, cette héroïque chrétienté, qui a su garder la foi avec de simples catéchistes, eût eu un clergé national, il est probable qu'à cette heure le Japon serait bien près d'être chrétien.

En 1876, le vicariat unique du Japon fut divisé en deux : Japon septentrional et méridional ; en 1887, un troisième vicariat fut érigé au Japon central. Enfin, un quatrième vicariat a été érigé à Hakodaté. Il embrasse toute la partie nord du vicariat du Japon septentrional.

Enfin, en 1891, Notre Saint-Père le Pape Léon XIII vient de rétablir la hiérarchie au Japon : un archevêché, Tokio ; trois évêchés suffragants, Nagasaki, Osaka et Hakodaté. C'est un gage de résurrection et de vie pour cette noble Eglise, si longtemps ensevelie dans le sang de ses martyrs.

Voici maintenant le tableau des développements numériques de la mission du Japon :

En 1860 : 1 préfet apostolique, 2 missionnaires, 0 prêtres indigènes, 0 églises ou chapelles, 0 écoles, ? catholiques.

En 1896 : 1 archevêque, 3 évêques, 98 missionnaires, 0 prêtres indigènes, 215 églises ou chapelles, 50.302 catholiques.

La population totale étant de 40.000.000, la proportion des catholiques japonais est 1 800.

I. *L'archidiocèse de Tokio*, ancien vicariat apostolique du Japon septentrional, compte aujourd'hui 9.660 catholiques sur une population totale de 13.800.000 habitants. Il comprend 21 provinces, dans la grande île de Nippon. L'archevêque réside à Tokio.

Le personnel de la mission comprend : 1 archevêque, 30 missionnaires européens, 2 prêtres indigènes, 32 catéchistes indigènes, 13 religieux marianites, dont 3 prêtres, 25 Sœurs du Saint-Enfant-Jésus (dites de Saint-Maur), dont 19 européennes et 4 indigènes, plus 8 novices ou postulantes, 10 Sœurs de Saint-Paul de Chartres, 5 postulantes indigènes.

Il y a dans la mission 9 districts avec résidences, 59 chrétientés, 44 églises ou chapelles.

Etablissements d'éducation : 1 grand séminaire, 5 élèves.

1 collège préparatoire, 6 élèves.

1 collège tenu par les Marianites, 80 élèves.

29 écoles primaires, 2.675 élèves.

4 orphelinats, 142 garçons, 859 filles.

Au total, 2.507 enfants dans les 27 établissements de la mission.

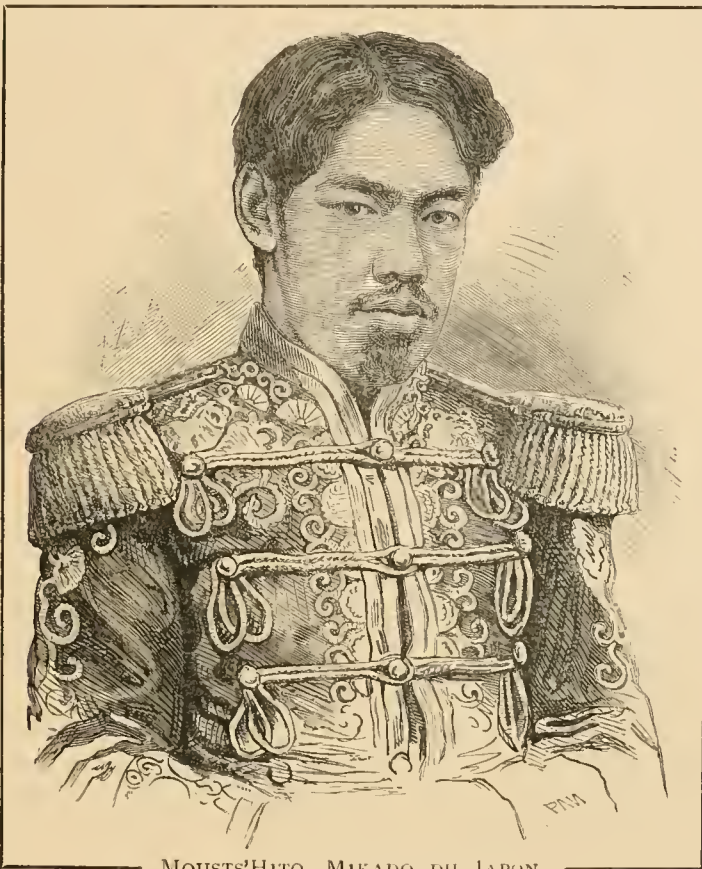
Œuvres de charité : 1 léproserie, 34 malades.

3 pharmacies, tenues par les Sœurs.

Pour lutter contre la propagande protestante et éclairer les païens, la mission fait paraître chaque semaine un journal religieux, scientifique, historique, qui ne passe pas inaperçu au milieu des autres organes de la presse.

II. *Diocèse de Nagasaki*, ancien vicariat apostolique du Japon méridional.

Ce diocèse, qui comprend 32.655 catholiques sur une population totale de 6.100.000 habitants fut le berceau de l'Eglise renaissante du Japon. C'est à Nagasaki, dans l'église toujours subsis-



MOUSTS'HITO, MIKADO DU JAPON.

D'après une photographie.

tante des vingt-six Martyrs, qu'eut lieu la renaissance des vieux chrétiens du Japon, que j'ai racontée plus haut.

Le personnel de la mission compte : 1 évêque, 27 missionnaires européens, 17 prêtres indigènes, 284 catéchistes, 7 Sœurs européennes du Saint-Enfant-Jésus, 15 postulantes, plusieurs congrégations de pieuses femmes qui, sans faire de vœux, se consacrent entièrement aux œuvres de la mission : instruction des catéchumènes de leur sexe, baptêmes d'enfants de païens, petites écoles élémentaires, etc.

Il y a dans la mission : 21 districts et 62 chrétientés secondaires, 99 églises ou chapelles.

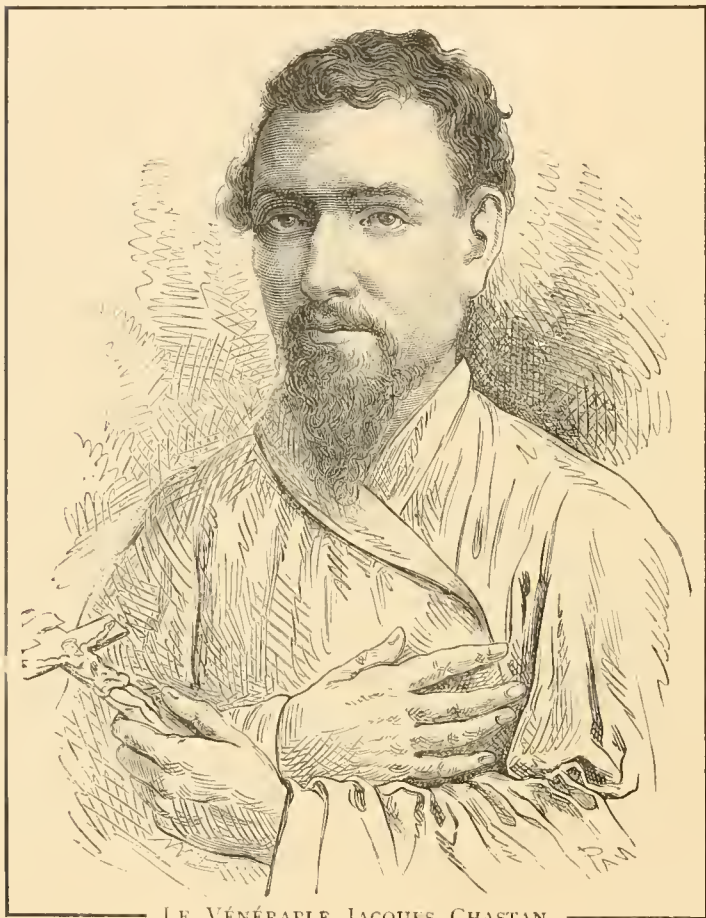
Maisons d'éducation : 1 séminaire, 47 élèves, plus 19 écoles de districts, 1.200 élèves, 1 école de catéchistes à Nagasaki, 12 élèves.

Plusieurs orphelinats.

III. *Diocèse d'Osaka*, ancien vicariat apostolique du Japon central, érigé en 1880.

Cette mission, de création récente, ne compte encore que 4.422 chrétiens, sur une population totale de 13.184.000 habitants.

Le personnel se compose de : 1 évêque, 24 missionnaires, 49 catéchistes indigènes, 14 Sœurs du Saint-Enfant-Jésus, et 2 postulantes.



LE VÉNÉRABLE JACQUES CHASTAN.

Il y a dans la mission 12 districts, chacun comptant plusieurs chrétientés annexes, 45 églises ou chapelles, 13 écoles avec 759 élèves, 5 orphelinats.

IV. *Diocèse d'Hakodate*. Cette mission, encore au berceau, car le vicariat apostolique fut érigé seulement dans les premiers mois de 1891, n'a que 4.199 chrétiens sur 6.407.000 habitants.

Le nouveau diocèse comprend toute la partie nord du Japon, l'île de Yesso, les Kouriles, avec les provinces septentrionales de la grande île de Nippon.

Le personnel se compose de : 1 évêque, 17 missionnaires, 24 catéchistes, 12 Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Il y a dans le diocèse 10 districts principaux, plusieurs chrétientés annexes, 30 églises ou chapelles, 12 écoles avec 957 élèves.

Tel est le développement consolant des œuvres de la chrétienté renaissante du Japon. Quand on songe que tout cela n'a pas encore trente ans d'existence, et qu'en 1862 il n'y avait encore absolument rien au Japon, on ne peut que remercier DIEU des bénédictions qu'il a daigné répandre sur le travail de nos confrères.

Néanmoins ce n'est pas trop, ce n'est pas même assez pour lutter efficacement contre la propagande protestante et russe. C'est surtout sur le terrain de l'enseignement que la lutte existe. C'est pour le catholicisme une question de vie ou de mort, car chez ce peuple, épris de la civilisation européenne, on peut dire sans exagération que l'avenir appartiendra finalement à qui instruira le mieux. Pourquoi faut-il qu'en présence des immenses ressources du schisme et de l'hérésie, le zèle de nos confrères se voie trop souvent arrêté par leur pauvreté !



II. — MISSION DE CORÉE.



LA Corée peut être appelée à juste titre la terre des martyrs. Depuis un siècle, le sang des témoins du CHRIST n'a cessé de couler à flots sur ce sol aride. L'heure semble venue où la divine semence, jetée dans la souffrance et les larmes, va lever enfin dans l'allégresse et la paix. Bon gré mal gré, la Corée a dû ouvrir aux représentants de l'Occident ses portes si longtemps fermées. Sans doute, la liberté religieuse n'a pas encore été reconnue en droit ; mais, en fait, la présence de nos ambassadeurs et de nos consuls à Séoul, rend impossible

le retour des atrocités du passé. Un pas immense a donc été fait, et nous pouvons raisonnablement espérer que la porte, entr'ouverte d'assez mauvaise grâce au christianisme, ne se refermera plus désormais.

Au commencement du XIX^e siècle, il y avait en Corée environ 6.000 fidèles, assistés par un seul prêtre chinois, envoyé en 1791 par l'évêque de Péking, le P. Tsoi. Malheureusement il fut pris et martyrisé, au mois d'avril 1801, et la pauvre Eglise de Corée resta plus de trente ans sans pasteurs.

En 1811 et en 1817, les chrétiens écrivirent

à l'évêque de Péking et, par son entremise, au Souverain Pontife, pour exposer la détresse de leur Eglise, toujours persécutée, et demander des prêtres. Les malheurs généraux de l'Eglise et l'état particulier de la mission de Péking, à la veille d'être détruite, ne permirent pas de faire droit à leur demande, et l'on se vit, à regret, forcé de les abandonner pendant de longues années. La constance des Coréens dans cette épreuve fut admirable. Sans prêtres, sans sacrements, sans instruction, ces néophytes, qui connaissaient à peine les premiers principes de la religion, conservèrent, avec une fidélité bien remarquable, les précieuses semences de la foi déposées dans leur cœur, et ne se rebutèrent pas de tant d'efforts inutiles faits pour avoir des apôtres.

En 1827, ils renouvelèrent leurs instances. Cette fois, leurs cris de détresse furent entendus à Rome, et la Sacrée-Congrégation fit choix de la Société des Missions Étrangères pour ce poste d'honneur et de dévouement.

La Société était pauvre en missionnaires, car elle achevait à peine de reformer ses cadres, désorganisés par la Révolution française et les persécutions de l'Empire.

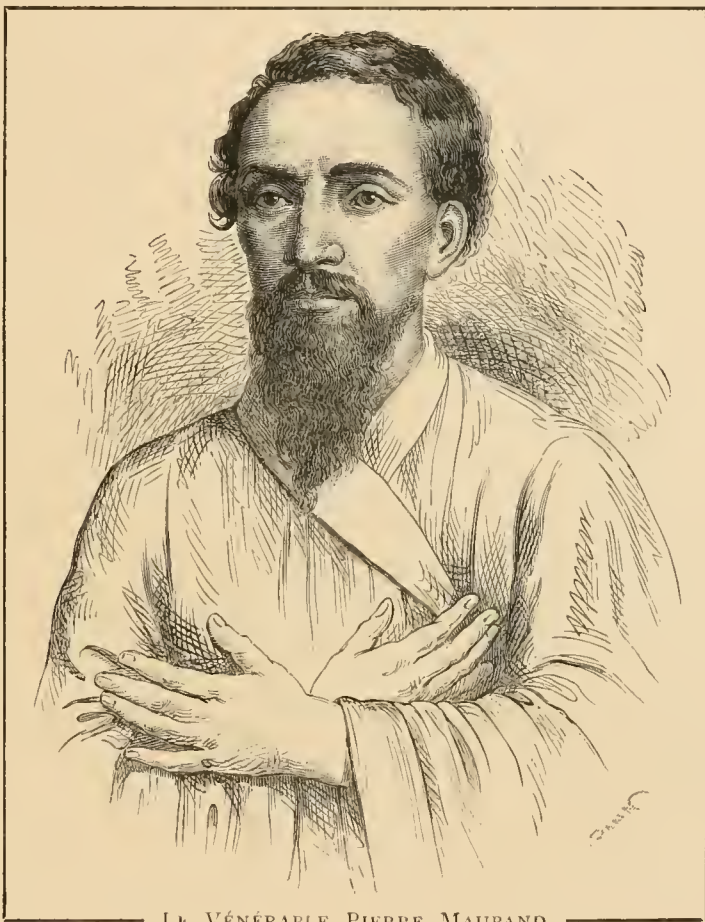
Mgr Brugnière venait d'être sacré évêque de Capse et coadjuteur du vicaire apostolique de Siam. Il s'offrit de grand cœur pour cette périlleuse mission de Corée, et son vénérable vicaire apostolique, Mgr Florent, fit, avec une héroïque abnégation, le sacrifice de son coadjuteur.

Nommé, en 1832, premier vicaire apostolique de la Corée, Mgr Brugnière partit pour le nord de la Chine, en compagnie d'un jeune Chinois, Joseph Taou, plein de zèle et de courage : « A pied ou sur une mauvaise monture, écrivait l'évêque en 1835, il a déjà fait plus de chemin pour m'être utile qu'il n'y en a de Paris à Pékin, et cependant il est d'une santé très frêle. »

La traversée de la Chine fut très particulièrement pénible pour Mgr Brugnière. En ce temps-là, on ne voyageait pas encore à la vapeur. Parti de Siam au mois de septembre 1832, le prélat n'arriva qu'au mois d'octobre 1835 en Mongolie, aux portes de sa mission.

Il avait mis plus de trois ans pour traverser la Chine, du sud au nord, avec des fatigues et des souffrances dont il est difficile aujourd'hui de se faire l'idée. La timidité excessive de ses guides, l'inexpérience du prélat, jointe à un certain manque d'esprit pratique dont les hommes supérieurs sont souvent affligés, son ignorance de la langue et des mœurs chinoises, avaient multiplié sous ses pas les difficultés. Plus d'une fois il avait failli

être reconnu comme Européen dans les auberges chinoises où il était forcé de loger, ce qui eût été la mort pour lui et la persécution pour les chrétiens. Le vénérable prélat, épuisé de fatigues et de souffrances morales, mourut le 20 octobre 1835, dans un pauvre village de la Mongolie, en vue des montagnes de la Corée, sa chère mission. Comme Moïse, il lui avait été donné seulement d'entrevoir de loin les sommets de la terre promise. Son successeur, Mgr Imbert, fut plus heureux. A la fin de 1837, il put pénétrer en Corée et vint rejoindre MM. Mauband et Chastan, qui y étaient déjà depuis un an.



LE VÉNÉRABLE PIERRE MAUBAND.

L'Eglise de Corée avait enfin des pasteurs. Ce fut pour ce peuple héroïque une joie indicible, et il se fit bientôt un grand mouvement de conversions : « Ici comme partout, écrivait en 1839 le vicaire apostolique, l'Eglise est un arbre qui se féconde sous le fer qui taille ses rameaux. En 1836, au moment où M. Mauband pénétra dans la Corée, elle comptait tout au plus 4.000 chrétiens ; aujourd'hui nous en avons plus de 9.000 ; en sorte qu'en trois ans le nombre a doublé. »

La persécution n'allait pas tarder à frapper les pasteurs et à disperser le troupeau. Elle éclata dans les premiers mois de cette année 1839, et

le vicaire apostolique fut arrêté au mois d'août. Pour éviter à ses chrétiens des persécutions cruelles, sachant d'ailleurs que la présence de trois Européens en Corée était connue des autorités, Mgr Imbert écrivit à ses missionnaires de se livrer eux-mêmes, afin d'arrêter les perquisitions et les recherches. Les deux missionnaires obéirent avec une héroïque simplicité, et, après d'affreuses tortures courageusement supportées, les trois apôtres cueillirent la palme du martyre, le 21 septembre 1839.

L'Eglise de Corée restait de nouveau sans pasteurs, et l'ardeur de la persécution rendait bien difficile l'introduction de nouveaux missionnaires. Il fallut faire, pendant plusieurs années, le siège



MGR RIDET, des Missions Étrangères de Paris, évêque de Philippopolis *in partibus*, vicaire apostolique de la Corée.

de cette contrée inhospitalière. La route de terre étant absolument fermée, il ne restait que la mer ; mais comme la Corée ne recevait aucun navire dans ses ports, pas même les jonques chinoises, il fallait que les deux bateaux, celui qui portait le missionnaire et celui qui venait le chercher, s'abouchassent en pleine mer, au risque d'être emportés par les courants et de ne pouvoir se rencontrer. Ce fut ce qui arriva plusieurs fois.

Après six ans de tentatives, Mgr Ferréol, le successeur de Mgr Imbert, parvint à débarquer en Corée, avec M. Daveluy, le martyr de 1866, et André Kim, le premier prêtre coréen, qui devait, lui aussi, être martyrisé l'année suivante.

M. Maître employa douze ans pour pénétrer en Corée. A la fin, les matelots chinois, rebutés

de tant d'insuccès, refusèrent absolument de faire de nouvelles tentatives. Ce fut un Jésuite de la mission du Kiang-nan, le P. Hélot, qui se dévoua pour lui ouvrir les portes de sa mission. Il s'improvisa son pilote et, muni d'une méchante boussole, il se lança avec le missionnaire et quelques rameurs chrétiens, sur cette mer féconde en naufrages. Vingt fois ils manquèrent d'être engloutis : mais l'Étoile des mers veillait sur la pauvre barque, à moitié abîmée dans les flots, et le missionnaire arriva au port.

La Corée avait retrouvé des apôtres ; la persécution s'était un peu apaisée. A la mort de Mgr Ferréol, 3 février 1853, ce fut un ancien confesseur de la foi au Tong-King, Mgr Berneux, qui recueillit sa succession.

Peu à peu de nouveaux missionnaires furent introduits ; les œuvres de la mission se développèrent ; le mouvement des conversions, un moment ralenti, reprit avec ardeur. A la veille de la crise de 1866, la mission de Corée comptait : 1 vicaire apostolique, Mgr Berneux, 1 coadjuteur, Mgr Daveluy, 10 missionnaires européens, 1 séminaire, 1 imprimerie et environ 18.000 chrétiens. Jamais l'Eglise de Corée ne s'était vue dans un état si prospère : elle était, hélas ! à la veille d'un anéantissement complet.

La présence des Russes, arrivant aux frontières nord du royaume pour forcer les portes de ce pays, demeuré seul dans l'Extrême Orient inaccessible à l'Europe, avait jeté la cour de Séoul dans l'inquiétude. Il paraît qu'un instant le gouvernement coréen délibéra sérieusement de faire alliance avec la France et l'Angleterre, pour se débarrasser de ces étrangers suspects. Le vicaire apostolique fut appelé dans cette intention à la Capitale ; mais, dans l'intervalle, les dispositions du régent changèrent, le parti hostile aux Occidentaux l'emporta dans les conseils du prince, et l'on résolut l'extermination en masse des chrétiens, en commençant par les missionnaires.

Le 8 mars 1866, Mgr Berneux, vicaire apostolique, mourait pour la foi, en compagnie de MM. Beaulieu, Dorie et de Bretenières ; le 11 mars, c'était au tour de M. Pourthié, le provicaire de la mission, et de M. Petit-Nicolas ; enfin, le 30 mars, le jour du vendredi saint, un beau jour pour mourir, le coadjuteur, Mgr Daveluy, complétait l'holocauste, en compagnie de MM. Huin et Aumaitre. Seuls, trois missionnaires, MM. Ridet, Calais et Féron, avaient pu dérober leur tête au fer du bourreau. Au mois de juin, M. Ridet parvint, à travers mille périls, à passer en Chine, afin de faire connaître le désastre de la mission ; quant à MM. Calais et Féron, ils purent regagner la Chine seulement au mois de septembre suivant.

Après avoir frappé les pasteurs, la persécution s'acharna sur le troupeau. Une expédition mal concertée de l'amiral Roze, au mois de septembre, redoubla sa fureur. L'amiral s'étant retiré après avoir bombardé un des ports du royaume

le régent jura d'exterminer tous les chrétiens, et, dans la mesure de ses forces, il ne tint que trop bien parole. Pendant plusieurs années, la malheureuse mission de Corée fut sous le pressoir ; toutes les chrétientés, sans exception, furent détruites, tous les chrétiens influents mis à mort. Quand les missionnaires purent rentrer en Corée, en 1896, ils ne trouvèrent plus que des ruines.

C'est à Mgr Ridel qu'était réservé le périlleux honneur de recueillir la succession des martyrs. Le 5 juin 1870, jour de la Pentecôte, il fut sacré à Rome, en plein concile, par le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, en présence de trente-six évêques, presque tous missionnaires, et quelques-uns confesseurs de la foi. Les deux assistants étaient Mgr Verrolles, vicaire apostolique de la Mantchourie, et Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon. Ce fut une scène digne des premiers âges de l'Église, et lorsque, à la fin de la cérémonie, le nouvel évêque de Corée donna le baiser de paix à son frère du Japon, bien des cœurs furent émus et bien des yeux se remplirent de larmes. A travers les espaces lointains, on vit les deux Églises martyres, le Japon, la Corée, se donner la main et s'encourager mutuellement à souffrir pour le CHRIST.

A peine rentré en Corée, Mgr Ridel fut pris de nouveau et retenu pendant cinq mois en prison (1878). On crut que l'Église de Corée allait compter un martyr de plus. Mais le gouvernement coréen commençait à réfléchir et à se rendre compte de l'inutilité de ses barbaries. Après avoir tué trois évêques, neuf missionnaires européens et un prêtre indigène, après avoir fait périr dans les tortures des milliers de chrétiens, c'était toujours à recommencer. On se décida à renvoyer honorablement l'évêque en Chine. M. Doucét, ayant été arrêté l'année suivante, fut reconduit également. L'ère des persécutions sanglantes était fermée. Après un siècle de souffrances, les fidèles, par leur invincible constance, avaient fini par décourager la cruauté des persécuteurs. C'est ce qui arrive presque toujours en pareil cas.

Mgr Ridel, épuisé avant l'âge par de cruelles infirmités, ne put rentrer en Corée, et revint mourir en France. Son successeur, Mgr Blanc, prit d'une main ferme le gouvernail de la barque apostolique. Mais bientôt la mort vint interrompre son apostolat, et Mgr Mutel, un ancien missionnaire de Corée, continue aujourd'hui l'œuvre des martyrs ; tout fait espérer qu'il ne reverra pas les orages du passé.

Bien que la situation ne soit encore rien moins que sûre, les Sœurs de Saint-Paul de Chartres ont eu le courage de venir, sur l'appel du vicaire apostolique, s'établir sur ce sol encore humide du sang des martyrs. Puisse leur généreuse confiance n'être pas trompée !

Voici quelle est, au 1^{er} janvier 1896, la situation de la mission de Corée :

Personnel : 1 vicaire apostolique, 27 missionnaires, 10 catéchistes indigènes, 6 Sœurs de Saint Paul.



MGR BLANC,
évêque d'Antigone, vicaire apostolique de la Corée.

Œuvres ; 304 petites chrétientés, 18 églises ou chapelles, 25.998 catholiques.

1 séminaire, 32 élèves, 42 petites écoles, 463 élèves.

2 orphelinats, 106 garçons et 278 filles, 1 hospice de vieillards, 20 pensionnaires.

La Corée s'est vue forcée de sortir de cet isolement séculaire dans lequel elle avait juré de s'enfermer. Elle a conclu des traités de commerce avec les grands Etats de l'Occident. Dans ces divers traités, la question religieuse a été sciemment laissée de côté. En apparence, rien n'est changé aux anciennes lois et le christianisme

reste proscrit, mais la présence des représentants du monde chrétien à Séoul est une garantie contre le retour des persécutions sanglantes.

La paix religieuse semble donc acquise en fait, sinon en droit; mais, en même temps, la porte est ouverte à la propagande protestante et russe. Fasse le Ciel que nos confrères, en présence des difficultés nouvelles qui les attendent peut-

être, n'aient jamais à regretter les persécutions sanglantes du passé !

*Statistique comparée des missions du Japon
et de Corée.*

	En 1880	1850	1896
Missions du Japon	?	?	50.302 cath.
Mission de Corée .	6.000	12.000	25.998 cath.
Total :	6.000	12.000	76.300 cath.



Chapitre Treizième.

LES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE ANGLAISE,

1800-1890.

LES missions catholiques de l'Amérique Anglaise s'étendent de l'Océan glacial arctique aux Grands Lacs, et de l'Atlantique au Pacifique. Ces vastes régions, à l'exception de l'Alaska, cédée en 1867 par la Russie aux Etats-Unis, sont sous la domination politique de l'Angleterre, et forment une fédération de colonies, connue sous le nom générique de *Dominion*. Les huit Etats qui envoient chaque année des députés siégeant au congrès d'Ottawa, sont : la province toute française de Québec, l'Ontario, la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, l'île du Prince Edouard, le Manitoba, la Colombie britannique et le territoire de la baie d'Hudson.

En dehors de ces huit Etats, les missions de l'Amérique du Nord embrassent encore l'île anglaise de Terre-Neuve et la petite colonie française de Saint-Pierre et Miquelon, seul reste des immenses territoires que la France avait autrefois découverts et colonisés dans le Nord de l'Amérique. Par le traité d'Utrecht, en 1713, nous avons dû céder à l'Angleterre l'Acadie (le Nouveau-Brunswick actuel) et Terre-Neuve ; un demi-siècle plus tard, la lâche incurie de Louis XV et la trahison payée d'un ministre pensionné de l'Angleterre, le comte de Choiseul, nous faisaient perdre le Canada, aux applaudissements des philosophes, heureux, dans leur intelligent patriotisme, de voir l'abaissement de la France catholique : « A quoi bon, écrivait Voltaire, leur coryphée, se chamailler pour quelques méchants arpents de neige ? » Les quelques arpents de neige que nos beaux esprits de Paris dédaignaient, sont devenus un des plus beaux fleurons de la couronne coloniale de l'Angleterre ; ils représentent 8.933.000 kilom. carrés, et comptent, à l'heure actuelle, plus de 4.000.000 d'habitants !

Heureusement, si l'influence politique de la France a succombé dans l'Amérique du Nord, malgré les efforts héroïques de Montcalm et d'une poignée de soldats abandonnés à eux-mêmes, la race française, cette vieille race qu'on

dit impropre à la colonisation, et qui, dans la mère-patrie, s'étiole, en effet, et paraît frappée de décadence, s'est admirablement développée au Canada, au point de balancer l'expansion, si vivace cependant, de la race anglo-saxonne. Sans avoir reçu de la mère-patrie, au cours de ce siècle, aucun appoint sérieux par l'émigration (1), avec ses seules forces et par l'accroissement naturel des naissances, elle s'est multipliée dans des proportions absolument inattendues. En 1760, la France abandonnait à l'Angleterre 63.000 colons ; ils étaient déjà 120.000 en 1780. Aujourd'hui, sans parler de sept à huit cent mille qui sont passés aux Etats-Unis, on compte 1.200.000 Franco-Canadiens, qui ont gardé leur foi, leurs mœurs, leur langue et l'indestructible amour de la patrie française. Dans un siècle, si ce mouvement continue dans les mêmes proportions, il y aura, dans l'Amérique du Nord, un peuple de vingt millions d'âmes, peuple français et catholique, ayant notre foi, parlant notre langue, et nous regardant comme ses frères.

C'est là, au milieu des tristesses et des hontes de l'heure présente, un spectacle bien capable de consoler notre patriotisme ; c'est aussi, ne craignons pas de le reconnaître, la vérification de l'oracle des saints Livres : « C'est la justice qui élève les nations. »

Pourquoi le peuple canadien a-t-il prospéré d'une manière si étonnante ? Parce qu'il est resté chrétien. Depuis un siècle, la France, apostasiant sa vieille foi et s'abandonnant aux révolutions, est tombée au point où nous la voyons. Non seulement elle a perdu ses anciennes frontières, mais, ce qui est plus irréparable, elle est minée par un mal intérieur qui la tue : plus de stabilité politique, dix à quinze révolutions en cent ans, des divisions irréconciliables, la haine sociale entre patrons et ouvriers, une poignée de sectaires et de juifs cosmopolites faisant la loi à ce beau pays, l'affaissement universel des âmes, l'immoralité, l'amour de l'or et des plaisirs devenu l'unique but de la vie, et pour mettre le comble à

1. Depuis 1800, le Canada a reçu de neuf à dix mille émigrants français.

tant d'abaissements, une stérilité systématique et voulue, qui va, si elle ne s'arrête pas, et elle grandit tous les jours, amener la dépopulation du pays et nous faire tomber au rang des puissances de troisième ordre.

Des sophistes ont bien osé dire que la race française est épuisée et n'a plus la force de se reproduire. Mais voyez cette même race française au Canada : privée, pendant un demi-siècle, de toute influence politique, tenue sous la main d'une puissance rivale et jalouse, elle s'est multipliée comme les Hébreux de la terre de Gessen sous l'oppression des Pharaons. Là-bas, les



MONTCALM.

familles de quinze, de vingt, de vingt-cinq enfants ne sont pas rares. S'il n'en est plus de même chez nous, ce n'est pas, comme on l'a prétendu, que la race soit épuisée, c'est que l'amour du luxe et l'égoïsme des jouissances ne veulent pas s'imposer les sacrifices nécessaires pour élever une nombreuse famille ; en un mot, c'est parce qu'on n'est plus chrétien.

Le catholicisme s'est développé dans l'Amérique du Nord plus rapidement encore que l'influence française, grâce à l'appoint de l'émigration irlandaise, venant demander à ce sol nouveau la liberté religieuse et le pain quotidien que l'Angleterre refuse, dans leur patrie, aux enfants de saint Patrice. Les sièges épiscopaux se sont multipliés sur les bords du Saint-Laurent et dans toute l'étendue du *Dominion* ; partout des églises se sont élevées, des écoles se sont ouvertes ; toutes

les œuvres de la vie catholique se sont épanouies, avec la neutralité généralement bienveillante, depuis 1840, du gouvernement britannique. Sans doute, ici comme partout, l'Eglise reste militante et trouve à lutter : les haines coalisées des orangistes et des francs-maçons, les intrigues des politiciens, ont mis plus d'une fois en péril la paix confessionnelle. Mais, pour vaincre, le catholicisme n'a besoin, finalement, que de la liberté ; et cette liberté, le libéralisme vrai du gouvernement anglais la lui a généralement accordée jusqu'ici.

C'est ce qui lui a permis de faire, en un siècle, dans ces vastes régions de l'Amérique du Nord, les progrès remarquables qu'on peut constater en jetant les yeux sur le tableau suivant, dont tous les chiffres sont empruntés aux documents officiels.

Il y avait dans l'Amérique anglaise :

En 1800 : 1 évêque, 1 vicaire apostolique, 60 prêtres ? églises ou chapelles, 137.000 catholiques.

En 1820 : 1 archevêque, 5 vicaires apostoliques, 302 prêtres, ? églises ou chapelles, 540.000 catholiques.

En 1840 : 1 archevêque, 3 évêques, 3 vicaires apostoliques, 470 prêtres, 415 églises ou chapelles, 822.000 catholiques.

En 1870 : 2 archevêques, 17 évêques, 3 vicaires apostoliques, 1 préfet, 1 391 prêtres, 1.224 églises ou chapelles, 1.744.116 catholiques.

En 1896 : 7 archevêques, 19 évêques, plus 4 vicaires et 2 préfets apostoliques, 2.664 prêtres, 2.663 églises ou chapelles, 2.203.220 catholiques.

La population totale étant, au dernier recensement, de 4.324.810, les catholiques forment actuellement plus de la moitié des habitants de l'Amérique anglaise. C'est là un résultat dont nous avons le droit d'être fiers, comme catholiques et comme Français.

Il faut maintenant étudier en détail chacune des provinces ecclésiastiques de l'Amérique anglaise.

I. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE QUÉBEC.

Statistique.

Archevêché : Québec. — 1 archevêque, 430 prêtres, 204 églises ou chapelles, 320.000 catholiques.

Evêchés : Rimouski. — 1 évêque, 117 prêtres, 95 églises ou chapelles, 73.280 catholiques.

Chicoutimi. — 1 évêque, 71 prêtres, 61 églises ou chapelles, 58.000 catholiques.

Trois-Rivières. — 1 évêque, 79 prêtres, 40 églises ou chapelles, 60.570 catholiques.

Nicolet. — 1 évêque, 87 prêtres, 76 églises ou chapelles, 84.730 catholiques.

Préfecture apostolique : Golfe Saint-Laurent. — 1 préfet apostolique, 11 prêtres, 33 églises ou chapelles, 9.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 4 évêques, 1 préfet apostolique, 795 prêtres, 509 églises ou chapelles, 605.580 catholiques.

La province ecclésiastique de Québec se compose d'un archevêché, Québec, de quatre évêchés

suffragants : Rimouski, Chicoutimi, Trois-Rivières, Nicolet, et de la préfecture apostolique du Golfe Saint-Laurent. Elle embrasse environ les trois cinquièmes de la province civile de Québec. L'élément franco-canadien et la langue française dominent presque exclusivement dans le pays.

comté. Il a 73.280 catholiques, tous de race française.

III. *Evêché de Chicoutimi*. — Érigé en 1878, ce diocèse comprend deux comtés et une fraction. Il a 58.000 catholiques, contre 300 protestants.

I. *Archevêché de Québec*. Le siège épiscopal de Québec, érigé en 1674, eut pour premier titulaire Mgr de Montmorency-Laval, dont l'on a entamé, il y a quelques années, le procès de canonisation.

En 1800, ce diocèse unique étendait encore sa juridiction sur toute l'Amérique anglaise, à l'exception de Terre-Neuve. C'est donc de ce diocèse que sont sortis, par des démembrements successifs, tous les diocèses du *Dominion* britannique, en sorte que Québec est véritablement pour eux l'Eglise-Mère.

En 1819, Pie VII éleva ce diocèse au rang de métropole. Mais des difficultés politiques retardèrent jusqu'en 1844 la constitution définitive de la province ecclésiastique.

Aujourd'hui, l'archidiocèse comprend seulement dix comtés

et une fraction de comtés. Il compte environ 320.000 catholiques contre 15.000 protestants. La population est presque exclusivement franco-canadienne.

Le premier prélat canadien décoré de la pourpre cardinalice est Son Eminence le cardinal Tachereau, archevêque actuel de Québec.

II. *Evêché de Rimouski*. Ce diocèse, érigé en 1867, comprend deux comtés et une fraction de



SON ÉM. LE CARDINAL TACHEREAU, archevêque de Québec.

IV. *Evêché de Trois-Rivières*. Ce diocèse, le plus ancien de la province, fut érigé en 1852. Il comprend trois comtés et a plus de 60.000 catholiques, tous franco-canadiens, contre 595 protestants.

V. *Evêché de Nicolet*. Il fut détaché en 1885 du diocèse de Trois-Rivières, et comprend quatre comtés et une fraction, avec 84.730 catholiques contre environ un millier de protestants.

VI. *Préfecture apostolique du Golfe Saint-Laurent.* Cette préfecture, détachée, en 1882, du diocèse de Rimouski, comprend la majeure partie de la presqu'île du Labrador, et s'étend de la pointe nord de la baie d'Hudson à l'embouchure du Saint-Laurent. Elle est limitée, à l'est, par le diocèse d'Harbour-Grâce, qui occupe toute la côte du Labrador, et à l'ouest, par le vicariat apostolique de Pontiac.

Cette vaste étendue de territoire, couverte de glaces une grande partie de l'année, est encore très peu peuplée à cause de la rigueur du climat. On y compte 9.000 catholiques contre 2 000 protestants. L'île d'Anticosti, située aux embouchures du Saint-Laurent, est, avec les petites îles voisines, sous la juridiction du préfet apostolique.

II. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MONTRÉAL.

Statistique.

Archevêché : Montréal. — 1 archevêque, 570 prêtres, 378 églises ou chapelles, 400.000 catholiques.

Evêchés : Saint-Hyacinthe. — 1 évêque, 189 prêtres, 112 églises ou chapelles, 120.000 catholiques.

Sherbrooke. — 1 évêque, 76 prêtres, 115 églises ou chapelles, 60 000 catholiques.

Valley-Field. — 1 évêque, 60 prêtres, 57 églises ou chapelles, 53.500 catholiques.

Total : 1 archevêque, 3 évêques, 895 prêtres, 662 églises ou chapelles, 633.500 catholiques.

La province ecclésiastique de Montréal a trois évêchés suffragants ; Saint-Hyacinthe, Sherbrooke et Valley-Field. Elle embrasse un cinquième environ de la province civile de Québec. La race canadienne y domine encore, mais l'élément anglo-saxon y est plus fort et plus nombreux qu'à Québec.

I. *Archevêché de Montréal.* En 1820, Pie VII créa le vicariat apostolique de Montréal, qui fut érigé en diocèse en 1836. Cinquante ans plus tard, en 1886, Léon XIII élevait Montréal à la dignité de métropole, en lui donnant deux suffragants, détachés de Québec. L'archidiocèse compte environ 400.000 catholiques contre 60.000 protestants.

II. *Evêché de Saint-Hyacinthe.* Détaché en 1852 de Montréal, le diocèse comprend sept comtés et une fraction. Il y a 120.000 catholiques sur 136.000 habitants.

III. *Evêché de Sherbrooke.* Ce diocèse fut érigé en 1874, et compte 60.000 catholiques sur une population totale de 103.300 âmes.

IV. *Diocèse de Valley-Field.* Erigé en 1892, il comprend cinq comtés, et compte 53.500 catholiques, sur 75.000 habitants. Il a trente et une paroisses.

III. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'OTTAWA.

Statistique.

Archevêché : Ottawa. — 1 archevêque, 149 prêtres, 283 églises ou chapelles, 125.000 catholiques.

Vicariat apostolique : Pontiac. — 1 vicaire apostolique, 31 prêtres, 55 églises ou chapelles, 32.690 catholiques.

Total : 1 archevêque, 1 vicaire apostolique, 180 prêtres, 338 églises ou chapelles, 157.690 catholiques.

La province ecclésiastique d'Ottawa n'a qu'un seul suffragant : le vicariat apostolique de Pontiac. Elle embrasse un cinquième environ de la province civile de Québec et une faible portion de celle d'Ontario. Les deux races française et anglaise s'y disputent la prédominance ; mais, bien que la majorité des habitants soit encore catholique (158.000 catholiques contre 136.000 protestants), c'est la langue anglaise et l'influence anglo saxonne qui l'emportent définitivement.

La ville d'Ottawa, située à cheval sur la frontière des deux provinces de Québec et d'Ontario, est le siège du gouvernement central et le lieu où se réunissent en congrès les députés des huit États du *Dominion* britannique.

I. *Archevêché d'Ottawa.* En 1846, un siège épiscopal fut érigé dans la ville de Bytown ; il fut transféré, en 1860, à Ottawa, devenu le siège du gouvernement. Léon XIII l'éleva, en 1886, à la dignité de métropole.

L'archidiocèse est situé, partie dans la province de Québec, partie dans celle d'Ontario. Il compte 125.000 catholiques sur 208.000 habitants.

II. *Vicariat apostolique de Pontiac.* En 1882, Léon XIII créa le vicariat, qui fut détaché des diocèses voisins d'Ottawa, de Trois-Rivières et de Saint-Boniface. Il dessert un vaste territoire, qui est compris entre la baie d'Hudson au nord, la préfecture du golfe Saint-Laurent à l'est, les diocèses du Bas-Canada au sud, et l'archidiocèse de Saint-Boniface à l'ouest. La population, très peu dense, est de 85.500 âmes, sur lesquelles on compte seulement 32.690 catholiques, dont 3.600 sauvages. La nationalité anglaise domine exclusivement dans le pays. Le vicaire apostolique réside à Pembroke.

IV. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE TORONTO

Statistique.

Archevêché : Toronto. — 1 archevêque, 79 prêtres, 101 églises ou chapelles, 60.000 catholiques.

Evêchés : Hamilton. — 1 évêque, 50 prêtres, 80 églises ou chapelles, 9.000 catholiques.

London. — 1 évêque, 73 prêtres, 85 églises ou chapelles, 67.500 catholiques.

Total : 1 archevêque, 2 évêques, 202 prêtres, 266 églises ou chapelles, 177.500 catholiques.

Jusqu'en 1889, la province ecclésiastique de Toronto comprenait toute la province civile d'Ontario, c'est-à-dire le Canada anglais ; mais le Saint-Siège vient d'en détacher la partie orientale, en érigeant la métropole de Kingston.

Quand ils s'établirent, en 1760, au Canada, les Anglais trouvèrent la province de Québec occupée déjà en partie par les Franco-Canadiens.

Dans les premiers temps de la conquête, ils essayèrent bien, comme ils l'avaient fait auparavant dans l'Acadie, d'éliminer l'élément français, pour se mettre à sa place ; mais ils rencontrèrent dans le clergé et dans la population une résistance invincible, et, sentant l'impossibilité de vivre côte à côte, à cause de l'antipathie nationale qui sépare les deux races, ils se jetèrent dans les territoires non encore colonisés de l'Ouest, et, naturellement, ils occupèrent d'abord l'Ontario, dont ils firent le centre de leur influence politique et religieuse.



MONTRÉAL

On sait que la race anglo-saxonne est bien plus portée que la nôtre à émigrer au loin. Depuis l'occupation anglaise, un flot continu d'émigrants s'est précipité sur le Canada, menaçant de recouvrir et de submerger la petite colonie franco-canadienne. Dans la province de Québec, où celle-ci était déjà installée depuis longtemps, la prodigieuse fécondité de la race française lui a permis de résister à l'envahissement ; mais, dans les provinces de l'Ouest, en particulier dans l'Ontario, c'est l'élément anglais qui domine sans conteste, avec le protestantisme, les mœurs et la langue anglaises.

La province ecclésiastique de Toronto compte

1.177.500 protestants contre 177.500 catholiques.

Pendant longtemps l'Eglise romaine, faute de prêtres et de ressources, fut forcée, en quelque sorte, d'abandonner ces vastes régions aux ministres de l'erreur. C'est seulement en 1817, cinquante ans après la conquête, que Pie VII détacha les territoires de l'ouest du diocèse de Québec, en érigeant le vicariat apostolique du Haut-Canada. Neuf ans plus tard, en 1826, un premier siège épiscopal fut érigé dans l'Ontario, le siège de Kingston ; en 1841, un second siège fut érigé à Toronto ; puis, les diocèses se multipliant, Pie IX fit de Toronto la métropole de la province, en lui donnant quatre suffragants :

Kingston, Hamilton, London et Peterborough. Enfin, au mois de juillet 1889, Léon XIII ayant érigé Kingston en métropole, la province de Toronto se trouva réduite à deux suffragants : Hamilton et London.

I. *Archevêché de Toronto.* Cet archidiocèse embrasse sept comtés. 60.000 catholiques sur 390.000 âmes.

II. *Evêché d'Hamilton.* Ce diocèse fut détaché, en 1856, de celui de Toronto, et compte huit comtés. 50.000 catholiques sur une population totale de 428.000 âmes.

III. *Evêché de London.* Ce siège épiscopal, érigé en 1856 à London, fut transféré en 1860 à Sandwich, puis rétabli en 1870 à London. Dix comtés. 67.500 catholiques sur 537.000 habitants.

V. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE KINGSTON.

Statistique.

Archevêché : Kingston. — 1 archevêque, 49 prêtres, 66 églises ou chapelles, 65.500 catholiques.

Evêchés : Peterborough. — 1 évêque, 46 prêtres, 50 églises ou chapelles, 40.000 catholiques.

Alexandrie. — 1 évêque, 12 prêtres, 20 églises ou chapelles, 73.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 2 évêques, 107 prêtres, 136 églises ou chapelles, 178.500 catholiques.

La province ecclésiastique de Kingston comprend tout l'est de l'Ontario. Elle a deux suffragants : Peterborough et le nouveau diocèse d'Alexandrie, érigé par bref du 31 janvier 1891.

I. *Archevêché de Kingston.* Erigé en 1826, le diocèse de Kingston, un des plus anciens du Canada, vient seulement d'être élevé au rang de métropole. Quatre comtés. 65.000 catholiques.

II. *Evêché de Peterborough.* En 1874, Pie IX créa, dans le nord de l'Ontario, le vicariat apostolique du Canada septentrional, qui devint, en 1882, le diocèse de Peterborough. Il comprend quatre comtés et la grande île Manitouline, dans le lac Huron. 38.000 catholiques sur 180.000 âmes.

III. *Evêché d'Alexandrie.* Ce diocèse, établi en 1890, comprend trois comtés et 73.000 catholiques.

VI. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-BONIFACE.

Statistique.

Archevêché : Saint-Boniface. — 1 archevêque, 67 prêtres, 77 églises ou chapelles, 25.000 catholiques.

Evêchés : Saint-Albert. — 1 évêque, 32 prêtres, 42 églises ou chapelles, 18.000 catholiques.

New-Westminster. — 1 évêque, 23 prêtres, 78 églises ou chapelles, 30.000 catholiques.

Vicariats apostoliques : Athabaska-Mackenzie : 1 vicaire apostolique, 25 prêtres, 19 églises ou chapelles, 8.000 catholiques.

Saskatchewan. — 1 vicaire apostolique, 16 prêtres, 17 églises ou chapelles, 7.500 catholiques.

Total : 1 archevêque, 2 évêques, 2 vicaires apostoliques, 163 prêtres, 233 églises ou chapelles, 88.500 cath.

Les immenses territoires situés à l'ouest et au nord du Canada n'ont guère commencé à se peupler qu'à partir de 1840. Au commencement du siècle, la Compagnie anglaise de la baie d'Hudson y entretenait seulement quelques agents, pour trafiquer avec les sauvages et acheter leurs pelleteries.

Actuellement ce pays forme trois colonies : le Manitoba au sud, la Colombie britannique à l'ouest, et le territoire de la baie d'Hudson au nord. La province ecclésiastique de Saint-Boniface, dont les cinq missions sont confiées aux Oblats de Marie, embrasse ces trois Etats.

Trois populations distinctes habitent le pays : au sud, Anglais et Franco-Canadiens se sont répandus au milieu des grandes prairies du Manitoba et dans les forêts de la Colombie ; de nombreux métis se sont installés, à leur tour, dans tous les endroits où la rigueur du climat permet encore de cultiver le sol ; quant aux sauvages, les anciens maîtres du pays, l'égoïsme implacable de l'Anglo-Saxon les a refoulés dans les régions inhabitables du pôle, sur les bords de l'Océan glacial, où ces malheureux meurent lentement de faim et de misère ; car ils n'ont pour soutenir leur vie que la chasse et la pêche, puisque le sol ne produit absolument rien ; or, le gibier tend de plus en plus à disparaître.

Ces tribus sauvages, ainsi refoulées au nord, sont les débris des grandes nations indiennes qui peuplaient autrefois tout le pays, des rives du Saint-Laurent aux côtes de l'Océan... Ces peuples, dont les Jésuites avaient commencé, il y a deux siècles, l'évangélisation avec tant de succès, ne sont plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'ils furent autrefois. De plus d'un million et demi, ils sont tombés au-dessous de cent mille.

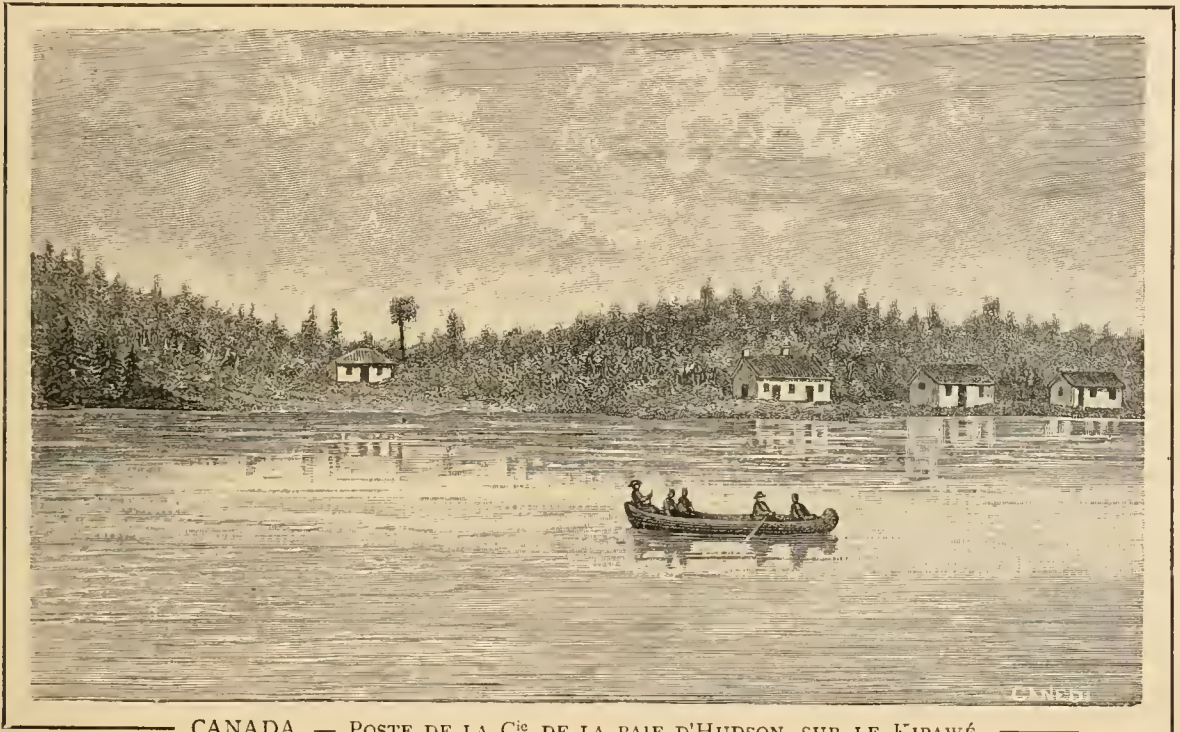
Les Hurons, nos anciens amis, ne sont plus que trois cent soixante ; les Esquimaux, les Algonquins, les Cris, les Montagnais, les Iroquois, toutes ces peuplades, dont les membres se comptaient autrefois par centaines de mille, varient aujourd'hui entre deux et trois mille. Une poignée de sauvages, entassés les uns sur les autres dans des régions glacées, démoralisés par la misère, abrutis par l'eau-de-vie, voilà tout ce qui reste des grandes agglomérations qui peuplaient autrefois le Canada. Il est remarquable que, partout où il met le pied, l'Anglo-Saxon commence par faire disparaître les premiers habitants du pays, au lieu que le Français, plus sociable, s'en fait généralement aimer et vit en paix avec ces enfants de la Nature, qu'il fait monter peu à peu à la civilisation et à la foi.

Nos libres penseurs ont longtemps déclamé contre les cruautés des Espagnols dans l'Amérique du Sud. Certes, je suis loin, pour ma part, de vouloir excuser les violences et les crimes de la conquête : mais pourtant il faudrait tenir compte de ce fait indéniable : dans tous les pays de langue espagnole, l'Indien, durement opprimé, si l'on veut, par l'avarice de ses nouveaux maîtres, a néanmoins gardé partout sa nationalité ; aujourd'hui les races indiennes et métisses dominent presque partout dans l'Amérique du Sud, de l'Atlantique aux Andes, et du golfe du Mexique à la Terre de Feu.

Dans l'Amérique du Nord, au contraire, aux

États-Unis comme au Canada, les tribus indiennes se sont vues systématiquement refoulées et détruites. Dans un demi-siècle, un Peau-Rouge sera devenu une rareté, dans cet immense territoire qui va de l'Océan Polaire au Golfe du Mexique, et de l'Atlantique au Pacifique. Le même phénomène de l'anéantissement d'un peuple au contact de l'Anglais s'est produit en Australie, et jusqu'aux portes de l'Angleterre, dans la malheureuse Irlande, dont les habitants, d'après les recensements officiels, sont descendus, en un siècle, de 8.000.000 à 3.800.000 âmes.

La philanthropique Angleterre peut déclamer à son aise contre la cruauté des nations catho-



CANADA. — POSTE DE LA C^{ie} DE LA BAIE D'HUDSON, SUR LE KIPAWÉ.

D'après une photographie de Mgr Lorrain, évêque de Pontiac.

liques, et faire étalage de ses sentiments humanitaires. J'ose dire qu'elle est connue et jugée par ses œuvres. Certes, l'Anglo-Saxon est un grand peuple, un peuple qui a fait de grandes choses dans le monde, mais il faut bien reconnaître que la dureté et la sécheresse du dogme protestant, développant outre mesure l'orgueil d'une personnalité déjà fortement accentuée, en a fait un voisin peu commode et un maître peu aimable. Jamais, chez aucun peuple chrétien, égoïsme plus féroce ne fut mis au service d'une grande puissance, pour l'aider à se débarrasser sans scrupules de tous ceux qui la gênent.

Les missions des sauvages de l'Amérique du Nord sont donc des plus crucifiantes pour l'âme et pour le corps ; un climat d'une rigueur extrême, la difficulté des communications, l'im-

possibilité de se procurer les choses les plus indispensables à la vie : voilà les moindres souffrances de l'apôtre. Sa croix la plus lourde, c'est la difficulté d'arriver jusqu'à l'âme de ces malheureux, pervertis au contact des Blancs, égarés trop souvent par les prédications de l'hérésie, rendus défiants et haineux par les injustices qu'ils ont subies. Comment relever ces peuples, désormais sans espérance et sans avenir ? Heureux du moins ceux qui, se laissant toucher par la parole de l'apôtre, embrasseront avant de mourir la vraie foi, et dont la croix du CHRIST viendra consoler l'agonie et sanctifier la tombe !

Entre le Blanc envahisseur et le Peau-Rouge trop faible pour se défendre, on voit se multiplier, dans l'Ouest, une race intermédiaire, dont il ne sera pas si facile de venir à bout, et qui est peut-

être destinée à jouer un rôle important dans ces régions écartées du *Dominion*. Je veux parler des Métis, déjà très nombreux dans les territoires de l'Ouest. La récente révolte de Riehl, bien que réprimée par l'Angleterre avec une vigueur extrême, a dû lui prouver que les Métis n'entendent pas se laisser opprimer, et qu'il faudra compter un jour avec eux. Presque tous sont chrétiens, et beaucoup sont catholiques. Jusqu'ici le prêtre a eu peu de prise sur ces natures encore grossières, qui joignent ordinairement les vices de la civilisation à ceux des sauvages. Comme pour les barbares du ^{ve} siècle, il faudra commencer par faire leur éducation avant de songer à en faire un peuple chrétien. Ce travail est déjà vaillamment commencé dans toutes les missions de l'Ouest, et tout fait espérer qu'il sera mené à bonne fin.

I. *Archevêché de Saint-Boniface*. En 1817, Pie VII, comme je l'ai dit plus haut, détacha les missions de l'ouest du diocèse de Québec, pour en faire le vicariat apostolique du Haut-Canada. En 1848, le siège épiscopal de Saint-Boniface fut érigé, et devint, en 1871, la métropole des régions de l'Ouest. Quatre suffragants.

Aujourd'hui l'archidiocèse comprend le Manitoba tout entier et une portion restreinte du territoire de la baie d'Hudson. La majorité de la population est de race anglaise. Il y a, il est vrai, au Manitoba, quelques milliers de Franco-Canadiens, mais les Anglais cherchent tous les moyens de les éliminer, ou au moins de leur enlever toute influence politique (1). La population totale est de 200.000 habitants, sur lesquels seulement 25.000 catholiques.

II. *Évêché de Saint-Albert*. En 1868, Pie IX détacha du diocèse de Saint-Boniface le vicariat apostolique de la Saskatchewan, qui devint, trois ans plus tard, le diocèse de Saint-Albert. Il s'étend de la baie d'Hudson aux Montagnes Rocheuses, et compte 18.000 catholiques, sur une population de 35.000 âmes. Nombreux métis.

III. *Évêché de New-Westminster*. En 1863, le vicariat apostolique de la Colombie britannique fut détaché du diocèse de Vancouver (États-Unis). Il fut remplacé, en 1890, par le diocèse de New-Westminster, qui embrasse toute la Colombie britannique.

Ce pays jouit d'un climat tempéré et, depuis l'ouverture du chemin de fer qui rejoint les deux Océans, il a pris un grand développement.

La population totale dépasse 85.000 habitants, sur lesquels on compte 30.000 catholiques, dont 15.000 sauvages.

IV. *Vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie*. Ce vicariat fut détaché, en 1862, du diocèse

de Saint-Boniface. Il est habité presque exclusivement par des tribus sauvages et s'étend, tout le long des côtes de l'Océan glacial, de l'Alaska au golfe de Bothia. Cette mission est la plus voisine du pôle et probablement la plus pénible de toutes ; elle n'a que 8.000 catholiques sur environ 12.000 habitants.

V. *Vicariat apostolique de la Saskatchewan*. Détaché, au mois de janvier 1891, du diocèse de Saint-Albert, ce vicariat compte 7.500 catholiques, tous métis ou sauvages, sur 16.000 habitants,

VII. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'HALIFAX.

Statistique.

Archevêché : Halifax. — 1 archevêque, 51 prêtres, 98 églises ou chapelles, 52.000 catholiques.

Evêchés : Antigonish. — 1 évêque, 67 prêtres, 101 églises ou chapelles, 73.000 catholiques.

Charlottetown. — 1 évêque, 41 prêtres, 63 églises ou chapelles, 48.000 catholiques.

Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. — 1 évêque, 56 prêtres, 80 églises ou chapelles, 60.000 catholiques.

Chatam. — 1 évêque, 48 prêtres, 49 églises ou chapelles, 50.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 4 évêques, 263 prêtres, 391 églises ou chapelles, 283.000 catholiques.

La province ecclésiastique d'Halifax a quatre suffragants et comprend l'Acadie, ou Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Édouard. Depuis 1860, ces trois colonies envoient chaque année des députés à Ottawa et font partie du *Dominion*.

Ces pays, colonisés par nous au XVII^e siècle, et cédés à l'Angleterre par le traité d'Utrecht, ont eu beaucoup à souffrir, au dernier siècle, de la mauvaise foi britannique. Au mépris des traités, qui garantissaient les droits politiques des anciens colons, les Acadiens furent expulsés en masse, à l'époque de la guerre de Sept Ans. En une seule année, 30.000 de ces infortunés furent obligés de s'exiler de leur patrie d'adoption, leurs chaumières furent brûlées, les terres qu'ils avaient défrichées à la sueur de leur front furent confisquées.

Le poète américain Longfellow a chanté les douleurs des Acadiens proscrits. Un grand nombre se réfugièrent auprès de leurs frères du Canada ; d'autres trouvèrent un asile dans les wigwams des sauvages, dont ils avaient su gagner l'amitié au temps de leur prospérité : le plus grand nombre moururent de misère, ou périrent avec les navires délabrés sur lesquels les avait entassés l'odieuse avarice des Anglais. Cet exode en masse de tout un peuple, forcé d'abandonner ses foyers, est un des crimes politiques de l'Angleterre, dont les annales sont riches en méfaits de ce genre.

Plus tard, il est vrai, les exilés purent rentrer dans leur patrie ; mais l'émigration anglaise avait eu le temps de couvrir le pays, et jamais l'influence

1. Au mois de janvier 1890, la législature a pros crit l'usage officiel de la langue française dans tout le Manitoba. L'école publique est anglaise et protestante, malgré les réclamations des catholiques.

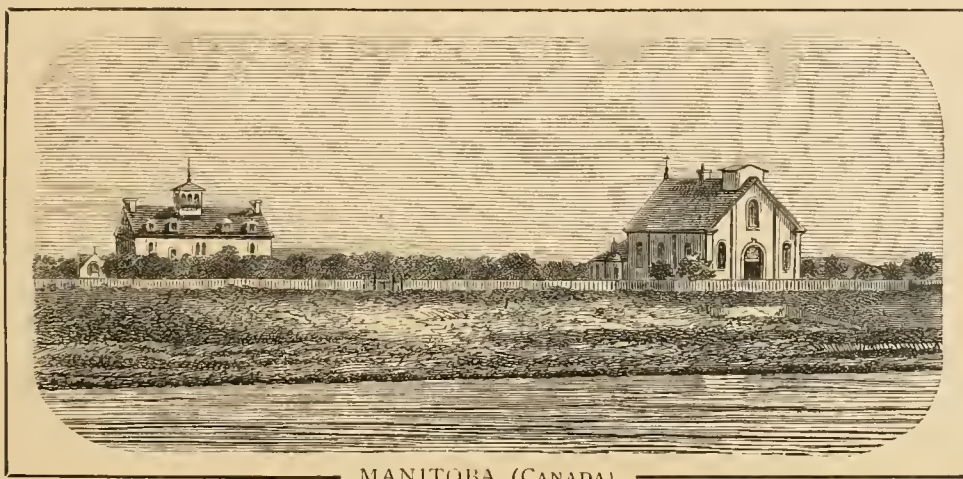
française n'a pu reprendre le dessus. Chose triste à dire : dans cette lutte entre deux races qui s'excluent, nos frères dans la foi, les Irlandais, ont généralement pris parti contre nous. Comme le clergé de la province est en grande majorité irlandais, la langue française fut proscrite, autant que possible, de l'école et de l'église. Plus d'une fois Rome, la Mère commune, a dû intervenir pour faire respecter les droits d'une nationalité opprimée, car, dans un pays soumis à un gouvernement protestant et hostile, tout ce qui se fait contre l'influence française se fait en réalité contre l'influence catholique.

I. *Archevêché d'Halifax*. C'est seulement en 1817 que le vicariat apostolique de la Nouvelle-Écosse fut détaché du diocèse de Québec. En

1842, Grégoire XVI érigea le diocèse d'Halifax, qui fut élevé en 1852 au rang de métropole. A l'exception de trois comtés, l'archidiocèse comprend la Nouvelle-Écosse, et compte 52.000 catholiques, sur une population totale de 300.000 âmes.

II. *Évêché d'Antigonish*. En 1844, fut érigé le siège épiscopal d'Arichat, qui fut transféré, en 1886, dans la ville d'Antigonish. Le diocèse comprend trois comtés du nord de la Nouvelle-Écosse et l'île du Cap Breton. 73.000 catholiques sur 156.000 habitants.

III. *Évêché de Charlottetown*. En 1817, Pie VII détacha de Québec le vicariat apostolique du Nouveau-Brunswick, comprenant la province de ce nom, l'île du Prince Édouard et les îles Madeleine. Ce vicariat devint, en 1829, le diocèse



MANITOBA (CANADA).

La résidence archiépiscopale et la cathédrale de Saint-Boniface, vue prise du côté occidental de la Rivière rouge. D'après une photographie communiquée par le R. P. LACOMBE, missionnaire oblat.

de Charlottetown, qui, après plusieurs démembrements, comprend aujourd'hui l'île du Prince-Édouard et les îles Madeleine. Il a 48.000 catholiques, sur une population totale de 116.000 âmes.

IV. *Évêché de Saint-Jean du Nouveau-Brunswick*. En 1842, un décret de la Sacrée-Congrégation détacha du diocèse de Charlottetown celui de Frédéricton, qui comprenait le Nouveau-Brunswick et la partie septentrionale de l'État du Maine (États-Unis). En 1860, une nouvelle division eut lieu ; le diocèse de Chatham fut érigé dans le nord du Nouveau-Brunswick, le nord de l'État du Maine fut rattaché au diocèse de Portland, et le siège épiscopal de Frédéricton fut transféré dans la ville de Saint-Jean. Ce diocèse, ainsi réduit, comprend actuellement le sud du Nouveau-Brunswick. 60.000 catholiques sur 220.000 habitants.

V. *Évêché de Chatham*. Érigé, comme je viens de le dire, en 1860, ce diocèse comprend tout le nord du Nouveau-Brunswick. Il a 50.000 catholiques.

Missions Catholiques

VIII. — MISSIONS RELEVANT DIRECTEMENT DU SAINT-SIÈGE.

Évêchés : Saint-Jean de Terre-Neuve. — 1 évêque, 26 prêtres, 66 églises ou chapelles, 37.000 catholiques.

Harbour-Grâce. — 1 évêque, 18 prêtres, 35 églises ou chapelles, 28.000 catholiques.

Vicariat apostolique de Saint-Georges. — 1 vicaire apostolique, 7 prêtres, 20 églises ou chapelles, 7.650 cathol.

Préfecture apostolique de Saint-Pierre et Miquelon. — 1 préfet apostolique, 8 prêtres, 7 églises ou chapelles, 6.300 catholiques.

Total : 2 évêques, 1 vicaire et 1 préfet apostoliques, 59 prêtres, 128 églises ou chapelles, 78.950 catholiques.

I. *Évêché de Saint-Jean de Terre-Neuve*. L'île de Terre-Neuve, cédée par le traité d'Utrecht aux Anglais, demeura jusqu'en 1784 sous la juridiction du vicaire apostolique de Londres. A cette époque, Pie VI créa la préfecture, et dix ans plus tard, le vicariat apostolique, qui devint, en 1847, le diocèse de Saint-Jean de Terre-Neuve, soumis directement au Saint-Siège. Le nouveau

diocèse comprenait alors l'île entière et la côte ouest du Labrador, détachée en 1820 de Québec. Actuellement, il est restreint à la partie sud de l'île. 37.000 catholiques contre 20.000 protestants.

II. *Évêché d'Harbour-Grâce*. Il fut détaché, en 1856, de celui de Saint-Jean, et comprend tout le nord de l'île, avec la côte du Labrador. 28.000 catholiques.

III. *Vicariat apostolique de Saint-Georges*. En 1870, le Saint-Siège détacha du diocèse de Saint-Jean les deux préfectures apostoliques de Placentia-Bay et de Saint-Georges. En 1892, la préfecture de Placentia-Bay fut supprimée et annexée en partie à celle de Saint-Georges, qui fut élevée à la dignité de vicariat apostolique. Ce nouveau vicariat comprend le sud et l'ouest de Terre-Neuve, et compte 7.650 catholiques sur 21.000 habitants.

IV. *Préfecture apostolique de Saint-Pierre et Miquelon*. Cette petite colonie française forme une préfecture, confiée aux PP. du Saint-Esprit. Elle compte 6.300 catholiques, contre environ 200 protestants ; mais au moment de la grande pêche, pendant les mois d'été, la population maritime, en majorité catholique, s'élève souvent à plus de 20.000 âmes.

TABLEAU GÉNÉRAL DES MISSIONS DE L'AMÉRIQUE ANGLAISE

I. Province de Québec. — 1 archevêque, 4 évêques, 1 préfet apostolique, 795 prêtres, 509 églises ou chapelles, 605.580 catholiques.

II. Province de Montréal. — 1 archevêque, 3 évêques, 895 prêtres, 662 églises ou chapelles, 633.500 catholiques.

III. Province d'Ottawa. — 1 archevêque, 1 vicaire apostolique, 180 prêtres, 338 églises ou chapelles, 157.690 catholiques.

IV. Province de Toronto. — 1 archevêque, 2 évêques, 202 prêtres, 266 églises ou chapelles, 177.500 catholiques.

V. Province de Kingston. — 1 archevêque, 2 évêques, 107 prêtres, 136 églises ou chapelles, 178.500 catholiques.

VI. Province de Saint-Boniface. — 1 archevêque, 2 évêques, 2 vicaires apostoliques, 163 prêtres, 233 églises ou chapelles, 88.500 catholiques.

VII. Province d'Halifax. — 1 archevêque, 4 évêques, 263 prêtres, 391 églises ou chapelles, 283.000 catholiques.

VIII. Missions relevant directement du Saint-Siège. — 2 évêques, 1 vicaire apostolique, 1 préfet, 59 prêtres, 128 églises ou chapelles, 78.950 catholiques.

Total : 7 archevêques, 19 évêques, 4 vicaires et 2 préfets apostoliques, 2.664 prêtres, 2663 églises ou chapelles, 2.203.220 catholiques.

Il faut maintenant examiner de près tous ces chiffres, afin de nous rendre compte des progrès acquis au cours du XIX^e siècle.

Personnel. En 1860, nous trouvons : 1 évêque pour tout le Canada, et 1 vicaire apostolique à Terre-Neuve.

En 1896 : 7 archevêques, 19 évêques, 4 vicaires et 2 préfets apostoliques.

En moins d'un siècle, les titres de la sainte

hiérarchie se sont élevés de *deux à trente-deux*.

Le progrès est encore plus accentué pour les simples prêtres, dont le nombre s'est élevé de *soixante à deux mille six cents*. Et la grande majorité de ces prêtres se recrutent dans le pays ; à l'exception de quelques missions de fondation récente, l'Amérique anglaise est désormais en situation de se suffire à elle-même, ce qui est l'état normal d'une Église.

Quant aux communautés religieuses d'hommes il n'y avait encore, en 1800, que les Sulpiciens à Montréal ; aujourd'hui, tous les grands Ordres du passé, sans parler des congrégations nouvelles, ont jeté leurs racines dans cette terre féconde. Je relève, sur le tableau des différents diocèses, plus d'un *millier* de religieux, appartenant à presque toutes les sociétés qui existent dans l'Église catholique : Basiliens, Carmes, Cisterciens, Trappistes, Dominicains, Franciscains, Jésuites, Oblats de Marie, Prêtres de Ste-Croix, PP. de la Résurrection, Rédemptoristes, Clercs de St-Viateur, frères Maristes, frères des écoles chrétiennes, frères de Ploermel, frères du Sacré-Cœur, frères de Saint-Vincent-de-Paul, tous les instituts, jeunes et vieux, rivalisant de zèle pour travailler au salut des âmes.

Le développement des congrégations religieuses de femmes est encore plus remarquable : près de *trois mille* religieuses, appartenant à *une trentaine* de congrégations différentes, se partagent, avec un dévouement admirable, le soin des pauvres et l'éducation des enfants. Un grand nombre se recrutent dans le pays et sont en face de l'hérésie, impuissante à réduire de pareils résultats, la force et l'honneur de l'Église catholique.

Œuvres. Parlons d'abord de la Maison de DIEU. En 1800 nous trouvons au Canada *une centaine* d'églises, élevées par la France alors qu'elle occupait le pays. Sauf dans quelques grandes villes, comme Montréal et Québec, aucun édifice religieux vraiment digne de ce nom n'abrite encore le divin Prisonnier du Tabernacle. Aujourd'hui, sur toute l'étendue du *Dominion*, on voit se dresser le clocher de l'Église catholique.

Plus de *deux mille six cents* églises ou chapelles, dont un tiers au moins sont de véritables monuments, attestent la générosité et la foi des populations. Jusqu'au fond des déserts glacés de l'Ouest, le Sauveur JÉSUS daigne résider au milieu de ses enfants et prendre possession de ce sol que le paganisme et l'hérésie lui disputent.

Mais à côté de ces belles églises qui témoignent hautement de la prospérité du catholicisme, il y a encore, dans l'Amérique anglaise, plus de *huit cents* stations qui n'ont pas encore d'églises, et qui reçoivent seulement de temps en temps la visite du prêtre. Emportant avec lui les objets nécessaires à la célébration du divin Sacrifice,

celui-ci quitte sa résidence ; il s'enfonce dans les déserts glacés du pôle, pénètre au milieu des forêts où l'industrie a ouvert ses chantiers, ou bien il s'assied familièrement dans le pauvre wigwam du sauvage. Là, il redevient missionnaire comme aux premiers jours : avec quelques planches grossières, il dresse son autel, entend les confessions, fait le catéchisme aux petits et aux grands, et le matin venu, il distribue le pain des anges aux enfants de la solitude.

À côté de l'église, l'école. On sait que notre époque a le fétichisme de l'enseignement à tous les degrés. Il semble que l'A. B. C. et la grammaire sont des panacées universelles qui suffisent à assurer le bonheur de l'humanité. Sans par-

tager cet engouement parfaitement ridicule, et peut-être un peu factice, l'Église a toujours apprécié à sa juste valeur la culture de l'intelligence, et sur le terrain, aujourd'hui si disputé, de l'enseignement, elle ne redoute, on le sait, aucune concurrence loyale. Les écoles catholiques ont pris, au cours de ce siècle, un magnifique essor dans l'Amérique anglaise. En 1800, il n'y avait encore qu'un séminaire à Montréal et quelques écoles françaises dans les principaux centres. Aujourd'hui, on trouve des grands et des petits séminaires dans presque tous les diocèses ; l'université Laval, à Québec, avec succursale à Montréal, de nombreux collèges et pensionnats, académies de jeunes filles, gymnases, écoles



CANADA. — PROCESSION DU TRÈS-SAINT SACREMENT ET REPOSOIR SUR LE BORD DE LA FORÊT DE WEMONTACHING. (D'après une photographie envoyée par Mgr LORRAIN.)

commerciales et industrielles, répandent l'enseignement dans les classes moyennes, pendant que des milliers d'écoles de paroisses instruisent les enfants du peuple. Voici, du reste, d'après le tableau des différents diocèses, contrôlé et complété par d'autres publications, les chiffres officiels de l'enseignement catholique, au 1^{er} janvier 1896 :

20 séminaires. Élèves ecclésiastiques, 2.350 ;
1 université à Québec. 4 facultés, 94 professeurs, plus de 500 étudiants ;
32 collèges, études classiques. Élèves, 5.512 ;
44 écoles commerciales et industrielles. Élèves, 15.414 ;
221 académies, pensionnats de jeunes filles. Élèves, 12.800 ;
4.765 écoles de paroisses. Garçons et filles, 243.539.

Total : 5 083 établissements d'enseignement, et 278.397 élèves.

Certes, voilà des chiffres qui font honneur au zèle des évêques de l'Amérique anglaise. Ces chiffres montrent à tous, amis et ennemis, que, sans décréter l'enseignement obligatoire, sans attenter au droit sacré des familles, le catholicisme, quand il est libre, sait tenir son rang sur le terrain de l'enseignement. Mais pourquoi insister sur un point trop évident ? C'est précisément notre supériorité qui fait notre crime. Il est plus facile, en effet, de se débarrasser par l'expulsion de concurrents qui gênent, que de lutter loyalement avec eux sous le régime de la liberté commune. L'Angleterre protestante, plus libérale en cela que bien des États catholiques, a respecté généralement jusqu'ici les droits du père de famille. Elle donne à tous, même aux

Jésuites, la vraie liberté d'enseignement. Aux plus habiles et aux plus dévoués, le succès !

Si le catholicisme tient victorieusement tête à tous ses ennemis dans la question de l'éducation, sur le terrain de la charité il n'a pas même de rivaux capables d'entrer en lutte avec lui. On sait ce que la charité officielle de l'anglicanisme a fait pour le pauvre ; elle l'enferme comme un malfaiteur dans ses *Work'houses*. Sans doute, on rencontre çà et là, chez les protestants, des hommes de cœur, qui s'occupent avec intérêt à soulager la misère ; mais il leur manquera toujours ce que l'Écriture appelle si bien *l'intelligence du pauvre* (1), je veux dire les délicatesses de la charité, le don de soi-même, ces vues surnaturelles qui font reconnaître dans celui qui souffre le représentant même du CHRIST. Cela, je ne crains pas de l'affirmer, parce que c'est un fait indéniable, on ne le rencontre que dans l'Eglise catholique. Là seulement on trouve aussi des institutions publiques de charité, des Ordres religieux consacrés au service de toutes les misères humaines.

Que le protestantisme nous montre ses Sœurs de Charité, ses religieuses Hospitalières, ses confrères de Saint-Vincent de-Paul, ses Petites Sœurs des Pauvres ! Que peut-il opposer à ces milliers d'âmes héroïques qui ont tout quitté, qui ont dit adieu à toutes les joies du monde, pour se consacrer uniquement, et jusqu'à la mort, au soulagement des membres souffrants de JÉSUS-CHRIST ?

Toutes ces œuvres de dévouement catholique s'épanouissent aujourd'hui dans les missions de l'Amérique du Nord. Près de *deux cents* institutions de charité : orphelinats, écoles d'enfants sauvages, maisons de préservation, refuges pour les malheureuses filles que le vice a flétries, hôpitaux, asiles pour les vieillards, se multiplient chaque jour dans les nouveaux diocèses. Pas une misère qui reste sans soulagement, pas une souffrance qui ne soit consolée. C'est l'éternel honneur du catholicisme d'avoir compris, selon le mot de Bossuet : « l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise, » et c'est à ce signe sacré du dévouement et de la charité fraternelle qu'on reconnaîtra toujours les vrais disciples de JÉSUS-CHRIST, comme il l'a dit dans l'Evangile.

Population catholique. Le peuple catholique s'est grandement multiplié dans l'Amérique anglaise, au cours de ce siècle. En 1800, nous trouvons environ 120.000 catholiques au Canada, et 17.000 dans l'île de Terre-Neuve. Aujourd'hui, les missions de l'Amérique anglaise comptent plus de *deux millions deux cent mille* catholiques. Il est vrai qu'elles ont reçu l'appoint de *sept à huit cent mille* Irlandais ; mais comme un nombre au moins égal de Franco-Canadiens

est passé dans le même laps de temps aux Etats-Unis, on peut négliger l'émigration irlandaise, et tenir pour acquis le chiffre total de ce merveilleux accroissement, qui est dû presque uniquement à la fécondité des familles catholiques ; car on a remarqué qu'à cause peut-être des antipathies de races, le mouvement des conversions est beaucoup moins accentué dans l'Amérique du Nord qu'il ne l'est en Angleterre.

Ces catholiques sont très généralement fidèles aux enseignements de leur Eglise. Exposés aux attaques continuelles de l'hérésie, placés sous la main d'une puissance hostile et jalouse, ils ont compris qu'ils devaient faire de leur foi la sauvegarde de leur nationalité menacée. C'est pourquoi le clergé catholique a constamment soutenu la lutte contre les envahissements de l'Anglo-Saxon. Le peuple canadien s'en souvient, et il est reconnaissant. Il se serre avec amour autour de ses évêques et de ses prêtres et pourvoit généreusement, par la dime de ses biens, à tous les besoins du culte. Sans doute, sur une population qui dépasse deux millions, on aurait tort de s'attendre à ne rencontrer que des saints ; mais l'immense majorité du peuple canadien est demeurée fidèle aux enseignements de la foi et aux pratiques de la religion.

Il y a cependant, surtout depuis une trentaine d'années, un certain nombre de points noirs que je tiens à signaler, en terminant cette étude sur les missions de l'Amérique anglaise. Je veux parler des progrès alarmants du libéralisme catholique, surtout dans les grandes villes, du développement des sociétés secrètes, en particulier de la Franco-Maçonnerie, l'implacable adversaire de l'Eglise de JÉSUS-CHRIST, et des intrigues des politiciens qui, pour se donner de l'importance et jouer un rôle, voudraient s'annexer aux Etats-Unis, ce qui, à mon avis, serait un grand malheur pour l'Eglise du Canada.

Sans doute, ces tendances fâcheuses, qui se manifestent surtout parmi les Franco-Canadiens, ne font que de commencer, et le danger paraît encore éloigné. Mais que nos frères du Canada prennent garde à eux !

L'exemple du *Vieux-Pays*, comme ils l'appellent, est là pour leur montrer ce que deviennent les nations qui s'aventurent sur ces pentes redoutables. Qu'ils voient ce que nos libéraux, nos francs-maçons et nos politiciens réunis ont fait de la France catholique. Pas de défaillances, pas de compromis avec le libéralisme, pas de concessions à ce qu'on appelle les idées modernes. Si, comme je le disais en commençant, c'est la justice qui élève les nations, c'est aussi l'abandon des principes catholiques qui amène tôt ou tard, mais infailliblement, leur décadence et leur ruine. Nous en faisons aujourd'hui chez nous l'expérience. Que notre exemple serve au moins de leçons à nos frères du Canada !

1. Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.

Chapitre Quatorzième.

L'ÉGLISE DES ÉTATS-UNIS, 1800-1890.

LE 10 novembre 1889, l'épiscopat des États-Unis, réuni à Baltimore, célébrait, avec une solennité extraordinaire, le premier centenaire de l'établissement de la hiérarchie romaine dans le pays. Il y a, en effet, cent ans que Mgr John Carroll, le premier évêque de Baltimore, recevait la consécration épiscopale ; son clergé se composait alors d'une vingtaine de prêtres, et son peuple comptait moins de *quarante mille* catholiques, perdus au milieu de *quatre millions* de protestants, dans la proportion d'un *tour cent*.

Au bout d'un siècle, les choses ont bien changé de face. Là où s'exerçait la juridiction d'un seul évêque, l'Église catholique compte aujourd'hui *treize* provinces ecclésiastiques partagées entre *quatre-vingt-trois* titulaires. Plus de *sept mille* prêtres instruisent et dirigent *huit millions* de fidèles (1) sur une population totale de *soixante-cinq millions* d'âmes, dans la proportion d'un *sur huit*.

On voit d'un coup d'œil les progrès du catholicisme aux États-Unis. Dans aucune mission, ils n'ont été si rapides et si consolants. Aussi la joie était grande parmi les pasteurs et parmi les fidèles, accourus de tous côtés pour célébrer le glorieux anniversaire. Les deux jours suivants, se tint le congrès catholique, dans lequel de nombreux orateurs, la plupart laïques, se firent entendre, pour affirmer leur foi religieuse, en même temps que l'attachement de leurs coreligionnaires aux institutions du pays. Le 13 novembre, cette grande fête religieuse et nationale fut clôturée par l'inauguration d'une Université catholique à Washington. Au banquet qui termina la journée, le Secrétaire d'État était assis en face du cardinal Gibbons, archevêque actuel de Baltimore, et, sur la fin du repas, le Président de la République, M. Harrison, fit son entrée solennelle dans la salle du festin et porta un toast à la hiérarchie catholique des États-Unis. Le cardinal, après avoir remercié chaleureusement le Président et les nobles visiteurs qui l'accompagnaient, ajouta ces paroles remarquables : « Les enfants de la génération présente appren-

» dront, dans la nouvelle Université qui s'ouvre
» aujourd'hui, à fortifier le pays par leur nombre,
» à l'éclairer par leur sagesse, et à le défendre,
» s'il est besoin, par leur valeur. »

Ces spectacles consolants, qu'on ne voit plus guère dans notre vieille Europe, reposent un peu des iniquités et des luttes quotidiennes qu'on a sous les yeux. Ils montrent la vitalité du catholi-



LE CARDINAL GIBBONS, archevêque de Baltimore.

cisme, qui s'accommode à toutes les constitutions, qui accepte, sans arrière-pensée, toutes les formes de gouvernement, ne demandant au pouvoir, quel qu'il soit, Monarchie ou République, Césarisme ou Démocratie, que la protection du droit commun et la liberté de se dévouer au salut des âmes.

Ce grand exemple du catholicisme américain s'épanouissant au soleil de la liberté commune à tous, a souvent servi d'argument à nos libéraux, pour défendre leur fameuse maxime de *l'Eglise libre dans l'Etat libre*. Ici, en effet, disent-ils,

1. La plupart des publications sur les États-Unis donnent couramment le chiffre de *dix millions* de catholiques. Je m'en suis tenu au chiffre des *Missiones catholiques*, qui est officiel, mais peut-être un peu faible.

domine, sans conteste, le principe moderne de la séparation de l'Église et de l'État. La République des États-Unis ne reconnaît aucun culte, n'en subventionne aucun, et laisse chacun développer librement son action, dans les limites, fort larges d'ailleurs, de la constitution fédérale. Les magnifiques progrès du catholicisme aux États-Unis ne prouvent-ils pas que ce régime de la séparation, dont les catholiques d'Europe s'effrayent si fort, est la meilleure solution des rapports à établir entre l'Église et l'État ?

J'aurais là-dessus quelques observations à présenter. En premier lieu, ceux qui prônent si fort le système américain oublient que les États-Unis ne sont pas du tout dans la même situation que les États catholiques en Europe. Formés d'une agglomération d'émigrants appartenant à toutes les dénominations religieuses, ils n'ont jamais eu chez eux de religion d'État proprement dite. Dans cette situation, il est rationnel que, voulant donner à tous leurs administrés une égale liberté de conscience, ils aient pris le parti de ne favoriser aucun culte aux dépens des autres et de les ignorer tous également. L'impartialité leur faisait un devoir d'agir ainsi.

Il n'en est pas du tout de même dans les différents États de l'Europe catholique : là, il y a des droits acquis, des traditions religieuses, qui remontent au berceau même de la nation. Les peuples ont une religion d'État ; ils sont, si l'on veut me passer le mot, catholiques de naissance ; c'est l'Église qui a présidé à leur développement et qui les a faits ce qu'ils sont. « Les évêques ont fait la France comme les abeilles font leur ruche », écrivait, au dernier siècle, l'impie Gibbon. Fouler aux pieds ces traditions nationales, faire semblant, par une fiction de droit, d'ignorer la religion de l'immense majorité du pays, la confondre avec toutes les autres dénominations religieuses dans une indifférence commune, ce n'est plus de l'impartialité, c'est de l'apostasie.

En second lieu, il faut remarquer que si la République américaine n'est spécialement ni catholique, ni protestante, en revanche, elle n'est ni libre-penseuse, ni athée. Elle a conservé soigneusement les grandes lignes du Christianisme, et elle tient la main à les faire respecter. Partout, malgré les exigences d'une industrie bien plus considérable que la nôtre, la loi du repos dominical est inviolablement gardée ; les séances du Congrès s'ouvrent par la prière, et un chapelain d'office, quelquefois un prêtre catholique, est désigné pour cette fonction ; chaque année, dans son message au pays, le Président indique un jour d'actions de grâces, pour remercier la Providence des faveurs qu'elle a accordées à la grande République ; dans les calamités nationales, un jour de jeûne et d'expiation est fixé, pour apaiser le Ciel et désarmer la colère de DIEU. En un mot, la République des États-Unis est restée chrétienne, et elle se montre généralement favorable à toutes les manifestations de l'idée reli-

gieuse : elle fait respecter, dans ses tribunaux, les règlements intérieurs des différentes communautés et les laisse chacune s'administrer librement ; elle tolère nos conciles provinciaux, nos meetings, nos écoles, nos congrégations religieuses ; au lieu de les grever d'impôts iniques et absolument disproportionnés, elle décharge des contributions ordinaires tous nos établissements de charité, estimant, à bon droit, qu'ils soulagent la société du poids des malheureux qu'ils assistent gratuitement ; au jour du Centenaire, on vit les premières autorités de la République s'associer à la joie des catholiques et faire publiquement des vœux pour le développement pacifique de leurs œuvres. C'est donc la séparation, si l'on veut, mais la séparation sans la haine, la séparation qui laisse subsister, entre les deux puissances, la confiance et l'estime.

Est-ce ainsi que la séparation se présente chez nous ? On serait vraiment trop naïf de le croire. Pour nos politiciens, la séparation de l'Église et de l'État signifie tout uniment la main-mise de l'État sur l'Église et l'écrasement du catholicisme. On commencera par supprimer le budget des cultes, cette dette des spoliations du passé ; on confisquera les églises et les presbytères ; puis, quand le catholicisme n'aura plus un temple pour célébrer son culte, plus une maison pour abriter ses prêtres, on fera contre lui des lois d'exception pour l'empêcher de se relever ; on lui refusera le droit d'acquérir et de posséder ; on l'écrasera d'impôts de main-morte ; on fermera ses écoles, on expulsera ses religieux, on enverra ses prêtres à la caserne, on en viendra peut-être à interdire ses réunions et à lui refuser jusqu'au droit d'exister. Voilà comme on entend ordinairement dans la vieille Europe, la séparation entre l'Église et l'État. Il faut reconnaître que nous sommes loin du système américain.

Mais en dehors des abus dont le système peut devenir l'occasion, aux mains des ennemis de l'Église, doctrinalement que vaut-il en lui-même ? Est-il vrai, comme on l'entend répéter tous les jours, que la séparation est le dernier mot des rapports à établir entre l'Église et l'État ? Les condamnations du *Syllabus* ne permettent plus à un catholique de le dire.

Non, il n'est pas bon que l'âme soit séparée du corps, parce que DIEU les a faits l'un pour l'autre. En instituant la société chrétienne, JÉSUS-CHRIST a voulu que l'Église et l'État vivent en harmonie et se prêtent un mutuel concours.

Qu'on accepte la séparation, comme un pis-aller, là où les progrès du rationalisme ont rendu cette situation nécessaire, c'est fort permis. Mieux vaut certainement la séparation à l'amiable que le système qui consiste à n'user des Concordats passés avec Rome que pour asservir hypocritement l'Église, en lui enlevant peu à peu toutes ses libertés. Quand deux conjoints ne peuvent plus se supporter, l'Église autorise parfois la séparation, jamais le divorce ; mais il n'en reste

pas moins vrai que, dans la société civile comme dans la société familiale, c'est l'union des âmes et des volontés qui est de droit commun ; la séparation n'est jamais qu'un expédient, une nécessité douloureuse, qu'il faut subir quelquefois, pour éviter un mal plus grave, mais qui a toujours de nombreux inconvénients, ne fût-ce qu'au regard des enfants.

D'ailleurs, voyons ce fameux système à l'œuvre, tel qu'il fonctionne aux États-Unis. Est-il vraiment si avantageux au catholicisme qu'on le dit ? Je me permets très fort d'en douter. Il est vrai, les chiffres qu'on a produits, à l'occasion du Centenaire, font une vive impression sur l'esprit ; mais il est bien permis de les examiner de près. Si l'Église catholique compte aujourd'hui aux États-Unis huit millions de fidèles, il faut songer à l'appoint considérable fourni par l'émigration ; sur plus de quarante millions d'émigrants que la grande République a reçus dans son sein au cours de ce siècle, ce n'est certainement pas exagérer de porter à vingt millions le chiffre des émigrants catholiques, Irlandais, Canadiens, Allemands et autres. Ces vingt millions de catholiques, que sont-ils devenus ? Un grand nombre, hélas ! se sont noyés et perdus dans l'indifférence et l'apostasie.

Voici ce qu'écrivait autrefois à ce sujet Mgr England, premier évêque de Charleston (1) :

« Il me paraît bien clairement démontré qu'au lieu d'avoir à se réjouir de l'accroissement du nombre de ses fidèles aux États-Unis, la religion n'a que trop de raisons de déplorer les pertes immenses qu'elle a faites. Ce n'est pas que je nie cependant l'augmentation du chiffre des catholiques ; on ne peut pas davantage mettre en doute l'accroissement du nombre des évêques et des prêtres, la construction des églises, l'ouverture de nouveaux collèges, la fondation de maisons religieuses et l'amélioration des écoles... Aussi la question n'est pas de savoir si le nombre des catholiques a augmenté, si des églises ont été bâties, si des établissements ont été fondés ; la question est celle-ci : n'y a-t-il pas eu perte réelle et une perte très grande, par suite de l'absence d'un clergé assez nombreux et du long temps qu'il a fallu mettre à faire ce qu'on a fait ? Il n'est que trop clair que cette question doit être résolue par l'affirmative. »

Le vénérable prélat assigne six causes à ces déplorables déflections : 1^o l'affluence des catholiques émigrant dans un pays où rien n'avait été préparé pour les mettre en état d'accomplir leurs devoirs religieux ; 2^o le manque d'établissements d'éducation pour leurs enfants, alors qu'ils trouvaient partout, à leur porte, l'école protestante ; 3^o la déplorable situation des pauvres et des orphelins catholiques, presque tous les établissements de charité étant alors aux mains

des protestants ; 4^o l'absence d'un clergé assez nombreux, assez familiarisé avec la langue, les mœurs et les institutions sociales du pays ; 5^o le défaut d'entente entre les émigrants, appartenant à différentes nationalités, ayant chacun leur langue, leurs usages, leurs intérêts séparés ; 6^o enfin, l'activité et les ressources pécuniaires des diverses sociétés protestantes, divisées sur tout, sauf sur la nécessité de faire la guerre à l'Eglise catholique.

À ces différentes causes d'apostasie, Mgr le coadjuteur de Philadelphie en adjoignait, vers la même époque, une septième, tirée précisément des institutions religieuses du pays (1) : « Les déflections proprement dites sont rares, mais il est bien grand le nombre des enfants qui ne professent pas la foi catholique de leurs parents. L'esprit d'indépendance, qui est ici com-



LE PRÉSIDENT HARRISSON.

mun à tout le monde, fait qu'on se fie trop à son propre jugement. Les enfants mêmes, en apprenant leur catéchisme, semblent n'avoir pas la docilité qui est propre à leur âge. Les adultes écoutent la prédication, qu'ils aiment beaucoup, plutôt dans un esprit critique qu'avec l'humilité de la foi. »

Ainsi il reste acquis qu'en réalité l'Eglise catholique a fait aux États-Unis des pertes très considérables et très douloureuses, au moins pendant les quarante premières années de ce siècle, alors que les prêtres étaient en petit nombre et les diocèses démesurément étendus. Eloignés de tout secours religieux, privés de toutes les manifestations extérieures de leur culte, perdus dans un milieu indifférent ou hostile, trouvant partout, à leur porte, l'école protestante, le prédicant hérétique, beaucoup d'émigrants catholiques ont perdu la foi et sont passés, eux et leurs familles, au protestantisme, ou sont tombés dans le nihilisme religieux. Il ne pouvait guère en être autrement

1. *Annales de la Propagation de la Foi*. Année 1838, tom. X, p. 243

1. *Annales de la Propagation de la Foi*. Année 1838, tom. X, p. 153.

dans un pareil milieu. Au lieu du système des Etats-Unis, mettez celui du Canada. Vous auriez évité de pareils malheurs, et vous compteriez aujourd'hui, aux Etats-Unis, vingt millions de catholiques au lieu de huit. De nos jours encore, la situation religieuse, bien que fort améliorée, n'en reste pas moins assez précaire. Dans les Etats de l'Est, où la hiérarchie est organisée depuis longtemps, où les prêtres sont nombreux, les œuvres multiples, les émigrants catholiques trouveront désormais les secours nécessaires à la conservation de leur foi ; mais il n'en est pas encore ainsi dans les territoires de l'Ouest, dans les diocèses de fondation récente, où tout fait défaut : les hommes et les ressources nécessaires pour créer et soutenir les œuvres.

Certes, c'est une grande joie pour l'Eglise des Etats-Unis d'avoir pu, en un siècle, organiser fortement sa hiérarchie, resserrer ses cadres, établir solidement ses œuvres. Grâce à cette sage organisation, il est à espérer qu'on ne verra plus se renouveler les défections du passé ; mais ces millions d'âmes qui se sont perdues, et qu'un système plus chrétien eût sauvées, n'en sont pas moins une douleur amère au cœur de l'Eglise. Comme Rachel, la joie de voir se presser autour d'elle des fils nombreux et dévoués, ne peut la consoler entièrement de la perte de ceux qui étaient aussi ses enfants, et qui ne sont plus (1).

Pour bien saisir le développement du catholicisme américain, il ne sera pas sans intérêt d'étudier d'abord les divers éléments dont se compose la population des Etats-Unis, puisque c'est sur ces éléments que doit s'exercer le travail de l'apôtre.

Trois races, profondément distinctes et ennemies, concourent, dans des proportions fort inégales, à former la population des Etats-Unis : la race blanche, composée des anciens colons et des nouveaux émigrants arrivés dans le cours de ce siècle ; la race rouge, formée des tribus indiennes qui peuplaient autrefois le pays, et la race noire, introduite en Amérique par la traite et l'insatiable cupidité des blancs. Pour être complet, je devrais mentionner encore la race jaune, qui commence à se multiplier d'une façon inquiétante dans les ports de l'Ouest ; mais comme, au point de vue religieux, le Chinois émigré en Amérique ne forme encore qu'une quantité négligeable, nous le laisserons pour le moment de côté.

1. Parlons d'abord des Peaux-Rouges, les anciens propriétaires du sol et les légitimes maîtres du pays.

La grande République américaine ne s'est pas montrée plus généreuse que l'Angleterre à l'égard des Indiens. Le Yankee, utilitaire et pratique avant tout, n'a cessé, depuis plus d'un siècle, de refouler ces infortunés dans les profondeurs du désert et de procéder systématiquement à leur extermination. Comme je tiens à ne pas être

accusé d'exagération, dans un sujet si grave et si triste, voici quelques témoignages empruntés à des auteurs américains et protestants :

Un voyageur, sir Charles Stuart Cochrane (1), commence par établir un parallèle entre la condition des Indiens de l'Amérique du Sud, civilisés par le catholicisme, et ceux de l'Amérique du Nord, que le protestantisme a détruits : « Loin » d'avoir diminué, conclut-il, la population indienne des sauvages qui habitent entre les tropiques a généralement augmenté d'une manière » considérable. Dans les missions catholiques, cet » accroissement est la règle. Au contraire, dans » les Etats-Unis, les Indiens diminuent rapidement, au contact des blancs. A mesure que la » civilisation avance dans le pays, l'Indien est » refoulé en dehors de ses limites. »

— « Les Français, écrit de son côté Bradford (2), n'oublièrent jamais que l'homme » rouge est un frère ; c'est pourquoi ils le traitaient en homme ; le rude Saxon traite l'Indien » comme un chien, l'Américain égoïste ne tient » compte que de son intérêt à lui. »

Hélas ! l'intérêt du Yankee était évidemment de s'emparer des terres des sauvages, trop faibles pour les défendre contre son égoïsme envahisseur. Voici en quels termes un des plus célèbres prédicateurs protestants de l'Union, le Rév. Beecher, appréciait la conduite de ses compatriotes : « Notre nation est plus coupable que bien » d'autres ; sa manière d'agir avec les Indiens est » une honte. Tous les crimes imaginables ont été » commis contre eux : persécutions lentes, ruptures de traités, vol de terres (3). »

Écoutons maintenant les plaintes des victimes elles-mêmes. Dans une assemblée générale des tribus indiennes du Wisconsin, tenue en 1845, un vieux Sachem s'exprimait ainsi, au nom de toute sa nation : « On nous avait solennellement » promis de ne nous jamais déposséder des terres » nouvelles que nous occupions, et voilà qu'à » peine installés, on veut déjà nous envoyer je ne » sais où. Mon frère le blanc, dis à notre grand-père (le président de la République) que ses » enfants rouges demandent à faire une halte » plus longue avant d'entrer dans le sentier d'un » nouvel exil. L'arbre qui est toujours transplanté ne peut prendre racine et périclité bientôt. » Pourquoi aussi nous reprocher nos vices, que » vous avez vous-mêmes encouragés ? Pourquoi » venir jusqu'à la porte de nos wigwams nous séduire avec votre eau de feu ? Vous nous avez » envoyé des ministres et des maîtres d'écoles, » mais leur voix n'a pas plus d'autorité que la » nôtre pour se faire entendre de nos jeunes » gens. Nous voulons des *Robes noires*, des prêtres catholiques. Ceux-là se feront écouter, » soyez-en sûrs (4). »

1. Cochrane : *Journal d'un séjour en Colombie*, chap. 3.

2. *Notes sur le Nord-Ouest*.

3. Cité dans un journal de New-York, 3 janv. 1861.

4. Cité dans Marshall, *Les Missions chrétiennes*.

1. *Et noluit consolari, quia non sunt.*

Plaintes inutiles ! L'Indien était irrévocablement condamné, et il le sentait. « La plupart des Indiens, observe Beecham (1), osent à peine cultiver le sol, même dans les portions qui leur sont nominalement concédées, de peur de donner par là l'occasion de les dépouiller de nouveau. »

— « Il est certain, écrit un autre voyageur (2), que les autorités fédérales elles-mêmes ont souvent volé sans scrupule le pauvre Indien. » — « Depuis leur arrivée dans le pays, dit un journal de New-York (3), les blancs ont toujours pillé et assassiné l'Indien. Ils agiront de même jusqu'à ce qu'il ne reste plus un Peau-Rouge sur le Continent. »

Ces témoignages si graves d'auteurs américains et protestants sont confirmés par M. de Tocqueville, dont on connaît pourtant les sympathies pour les États-Unis : « Les Américains, écrit-il, ont acquis presque pour rien, à vil prix, des provinces entières, que les plus riches souverains de l'Europe n'auraient pu acheter... Après avoir refoulé dans les déserts les tribus indiennes, ils les ont condamnées à une vie errante et vagabonde, pleine de misères inextricables. La condition morale et physique de ce peuple n'a cessé de dégénérer, et leur barbarie a augmenté dans la mesure de ces souffrances. Jamais on ne vit dans une nation un développement si prodigieux d'un côté, et une destruction si rapide de l'autre (4). »

Cette destruction de tout un peuple ne marchant pas encore assez vite au gré des envahisseurs, ils eurent recours à des procédés devant lesquels eussent reculé des Cannibales. À certaines époques, on traqua ces malheureux comme des fauves, et une prime de cent livres (2.500 fr.) fut accordée à quiconque présenterait une chevelure d'Indien. Non contents de les empoisonner lentement chaque jour par l'abus des liqueurs fortes, des distributions de pains mélangés d'arsenic furent faites à plusieurs reprises dans les tribus. « Il est certain, écrit un naturaliste allemand (5), que les blancs ont cherché plusieurs fois à empoisonner en masse les tribus indiennes. L'introduction systématique de la petite vérole, au moyen de vêtements contaminés, dans les peuplades de l'Ouest, est connue de tout le monde ici, et j'ai bien souvent entendu raconter cette histoire. »

Est-il étonnant après cela que des sauvages encore païens, exaspérés par de pareilles atrocités, aient usé de représailles terribles, et massacré impitoyablement tous les blancs qui leur tombaient sous la main ?

Les Séminoles, les Apaches, les Comanches,

d'autres tribus encore, entrèrent à plusieurs reprises dans le sentier de la guerre, et firent chèrement payer à leurs oppresseurs les injustices commises à leur égard. Tout en plaignant les victimes de ces drames affreux, il est juste de reconnaître qu'il y avait à ces atrocités des Indiens des circonstances atténuantes, puisque les blancs avaient commencé.

Ces révoltes ne servirent d'ailleurs qu'à précipiter la ruine des Indiens. Innocents et coupables furent enveloppés dans une répression impitoyable ; des femmes, des enfants à la mamelle furent massacrés avec des raffinements de cruauté ! C'est ce que le général Jackson, connu par ses



LE R. P. DE SMET,
missionnaire jésuite aux Montagnes-Rocheuses.

sanglantes victoires sur les Indiens, appelait en plaisantant « une police expéditive », pour en finir promptement avec ces races infortunées, qui s'obstinent à ne pas mourir assez vite au gré de leurs envahisseurs.

Encore, si le gouvernement fédéral, voulant à tout prix se débarrasser des Indiens, avait permis aux missionnaires catholiques de consoler au moins leur agonie ! Mais il n'en fut pas ainsi. Infidèle à son fameux principe de la liberté de conscience, il a partagé les tribus indiennes entre les différentes sectes qui couvrent le pays, et dans ce partage, les catholiques n'ont obtenu que deux ou trois réserves. Les autres, malgré les réclamations des Indiens, redemandant à grands cris leurs anciennes *Robes noires*, ont été livrées aux Anabaptistes, aux Presbytériens, aux Méthodistes, aux Quakers, et à ces centaines de déno-

1. Beecham, *La Colonisation*, ch. 1.

2. Docteur Shaw, *Une Tournée dans les États-Unis*, ch. 3.

3. New-York World, cité dans le Times, 3 août 1863.

4. Le Tocqueville, *De la Démocratie aux États-Unis*, tom. 3, ch. 5.

5. Julius Froebel, *Six ans dans l'Amérique centrale*, ch. 5.

minations religieuses qui pullulent aux États-Unis.

Cette injustice, la plus monstrueuse de celles dont aient eu à se plaindre les Indiens, n'a pas permis aux missionnaires catholiques de travailler, comme ils l'auraient voulu, au relèvement physique et moral de ces peuplades, destinées à périr dans un avenir prochain. D'ici cinquante ans, ces races, autrefois si vaillantes et si intéressantes pour l'ethnographie, auront complètement disparu du sol de la grande République. On ne peut s'empêcher de penser, et les auteurs américains le reconnaissent franchement, que, si les malheureux Indiens avaient eu affaire à une nation catholique, comme la France et l'Espagne, ils auraient conservé leur nationalité. « Hélas ! » s'écrie pour conclure un ministre protestant, « quelle terrible responsabilité a encourue notre » nation ! Le paganisme est presque éteint aux » États-Unis, mais c'est parce que les païens » sont presque anéantis. »

Malgré la mauvaise volonté des autorités fédérales, l'Église catholique, la vraie mère des âmes, a fait ce qu'elle a pu pour adoucir, en la sanctifiant, l'agonie des Indiens. Les anciennes missions des Jésuites avaient disparu, par suite de la suppression de la Compagnie et des malheurs des temps.

Elles ont été vaillamment reprises au cours de ce siècle, et les nouveaux Jésuites se sont montrés dignes de leurs aînés. Un d'eux, le R. P. de Smet, dont le nom est resté populaire aux Montagnes-Rocheuses et dans toute l'étendue de la République, a consacré sa longue vie au service des Indiens. Commencé en 1830, son apostolat se continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1873. Il se fit, par dévouement, le compagnon inséparable des sauvages, les suivit, avec des fatigues inouïes, dans leurs campements et leurs longues excursions à travers les solitudes du Far-West, soigna leurs malades, instruisit leurs enfants, les domina par l'ascendant de sa vertu et ouvrit leurs yeux aux clartés de la foi. A trois reprises, en 1851, en 1858 et en 1868, le gouvernement fédéral dut recourir à son influence pour pacifier les tribus révoltées.

Cinq ans avant sa mort, ce vieillard désarmé obtint par la persuasion ce que les soldats n'avaient pu arracher par les armes. Au péril de sa vie, il osa se présenter, seul et sans armes, au milieu des Indiens exaspérés, pour obtenir la soumission du célèbre Sitting-Bull, qui, depuis plusieurs mois, désolait la contrée à la tête d'une troupe de cinq cents cavaliers. Le gouvernement fédéral reconnut publiquement ses services, et les généraux témoignèrent hautement qu'on lui devait la pacification du pays, ce qu'ils attestèrent dans une lettre qu'on conserve à Saint-Louis, aux archives de la Compagnie : « Nous » voulons vous témoigner notre estime pour les » services que vous nous avez rendus, ainsi qu'à » tout ce pays. Sans votre long et pénible

» voyage au cœur même du territoire ennemi,
» sans votre influence sur les tribus les plus
» sauvages, nous n'aurions jamais pu atteindre
» les résultats que nous avons obtenus. »

On compte encore environ 300.000 sauvages aux États-Unis : 50.000 habitent au Nord, dans l'Alaska ; près de 200.000 sont groupés au pied des Montagnes-Rocheuses, dans les plaines infertiles et sans eau de l'Oregon, de la Nevada et de l'Utah ; une autre portion, environ 70.000, qui résidaient dans les États du centre, ont été parqués par le gouvernement fédéral dans le Territoire indien, vaste réserve qui a environ 200 lieues de longueur sur 100 lieues de largeur. Là sont groupés, au nombre d'une trentaine, les débris de toutes les tribus qui parcouraient autrefois le pays, de l'Atlantique aux Montagnes-Rocheuses : Apaches, Cherokees, Cheyennes, Comanches, Natchez, Osages, Séminoles, etc., etc. On estime à près de 50.000 le nombre des Indiens catholiques sur tout le territoire de l'Union.

Et maintenant, pour nous rendre compte de l'effroyable dépopulation de cette race infortunée, consultons les anciennes statistiques. En 1836, un recensement très exact, fait par ordre des autorités fédérales, avait porté à 4.346.803 le chiffre des Indiens vivant dans les territoires du centre. Ceux du Texas, du Nouveau-Mexique, de la Californie, et, à plus forte raison, de l'Alaska, ne sont pas compris dans ce recensement, puisque ces pays ne faisaient pas encore partie de l'Union. En tenant compte des nombreux massacres qui s'étaient déjà produits depuis 1800, on peut affirmer, sur ces données, que le chiffre de la population sauvage dépassait certainement *dix millions* au commencement de ce siècle. Aujourd'hui, il n'en reste que *trois cent mille* ! On voit par ces chiffres l'étendue de la catastrophe ; littéralement c'est l'extermination en masse d'un peuple.

II. Parlons maintenant des Blancs, et d'abord des anciens colons :

Au point de vue de la colonisation et de l'occupation du pays par les blancs, le territoire des États-Unis doit se partager en trois zones : le long des côtes de l'Atlantique, la colonie de la Nouvelle Angleterre, peuplée au XVI^e et au XVII^e siècle par les protestants anglais ; elle comprenait les treize États actuels de l'Est : Boston, New-York, New-Jersey, le Maine, la Pennsylvanie, le Delaware, le Maryland, le Kentucky, l'Ohio, le Tennessee, la Virginie, les Carolines, la Georgie et la majeure partie de l'Alabama. Les Anglais et les Hollandais furent les premiers qui s'établirent dans ces riches contrées ; mais les Hollandais ne firent que passer, et, jusqu'à l'émancipation, tout ce territoire demeura le patrimoine de la Grande-Bretagne, sous le nom de Nouvelle-Angleterre.

Concurremment, les Français du Canada

avaient reconnu le cours du Missouri, descendu le Mississipi, et leur domination, plus ou moins reconnue des Indiens, s'étendait sur tous les territoires du centre, qui forment aujourd'hui les États de l'Indiana, de l'Illinois, du Michigan, du Missouri, du Mississipi, de la Louisiane et d'une partie de l'Alabama. L'influence catholique et française rayonnait librement dans ces vastes territoires, que de nombreuses *Robes-noires* parcouraient en tous sens, pour initier les Indiens à la civilisation et à la vraie foi. On sait comment une détestable politique coloniale et les longues guerres de la Révolution nous firent perdre, au dernier siècle, ces belles colonies qui devinrent la proie, longtemps convoitée, de l'Anglo-Saxon.

Enfin les Espagnols s'étaient établis, au sud et à l'ouest, dans la Floride, le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie. Là encore régnait sans partage l'influence catholique. Malheureusement, il semble prouvé qu'au point de vue de l'évangélisation, ces colonies espagnoles étaient fort en retard. La plupart des tribus sauvages étaient demeurées païennes, faute d'apôtres, et les Séminoles, les Comanches, les Apaches faisaient par leur férocité la désolation et la terreur des rares colons espagnols fixés dans le pays.

Ainsi, au début, nous trouvons trois grandes races de colons établis sur le territoire actuel des États-Unis : les Anglais, à l'est, les Français, au centre, les Espagnols, au sud et à l'ouest ; mais les forces étaient bien loin d'être égales, et l'élément anglo-saxon n'allait pas tarder à englober et à faire disparaître les deux autres.

Les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre furent des puritains anglais, repoussés de leur patrie par l'intolérance de l'Église officielle. Ils s'établirent d'abord en commun dans les territoires qui forment aujourd'hui les États de l'est ; mais le libre examen ne tarda pas à produire parmi eux ses fruits ordinaires, et ils furent bientôt forcés de se séparer et de former des colonies distinctes, dans lesquelles chacun fut libre d'honorer DIEU à sa manière. Divisés sur tous les points, ils ne s'accordèrent que sur un seul : l'exclusion absolue des catholiques.

Ainsi les États-Unis, qui sont aujourd'hui la terre classique de la liberté religieuse, commencèrent par mettre en pratique la persécution et l'exclusivisme le plus étroit. On se ferait aujourd'hui difficilement l'idée du bigotisme haineux des *Pères pèlerins*, comme ils s'appelaient.

Ces odieux sectaires ruinèrent sans pitié toutes les missions catholiques déjà établies au milieu des sauvages, massacrèrent à l'autel le P. Rasle, et mirent à prix la tête des Jésuites, pour lesquels on donnait la même prime que pour la tête d'un loup.

À l'exception des Quakers de la Pensylvanie, qui, persécutés eux-mêmes par le fanatisme puritain, ouvrirent généreusement leur territoire à

toutes les dénominations religieuses, il était rigoureusement interdit aux catholiques de se fixer sur aucun point de la Nouvelle-Angleterre. En 1630, un noble catholique irlandais, Lord Baltimore, avait obtenu de Charles I^{er} la permission de s'établir, avec ses coreligionnaires, sur une partie des côtes de la Nouvelle-Angleterre ; il y fonda la colonie du Maryland (la terre de Marie). Les catholiques, plus larges que les protestants, avaient généreusement ouvert leur territoire à toutes les dénominations religieuses. Ils en furent très mal récompensés, comme d'habitude. Au bout de vingt-cinq ans les protestants, ayant pris le dessus, expulsèrent les Jésuites, confisquèrent tous les biens de la communauté catholique, et supprimèrent, autant que possible l'exercice du culte. La législature du Maryland pour dégrader les Irlandais catholiques, poussa l'infamie jusqu'à exiger, par tête d'émigrant, la même taxe que pour l'importation d'un nègre.

Voilà comment les catholiques étaient traités chez eux ; et ce sont ces mêmes hommes qui accusent chaque jour l'Église romaine de violence et de tyrannie !

« On voit assez, écrivait à ce sujet l'évêque de » Charleston (1), les obstacles que les émigrants » catholiques rencontrèrent à leur entrée dans » les colonies anglaises. Avant l'année 1771, les » catholiques irlandais ne s'étaient guère établis » qu'au Maryland et dans la Pensylvanie ; quel- » ques Allemands catholiques vinrent aussi habi- » ter ce dernier pays. Mais la disette de prêtres » y était si grande, que c'est à peine si l'on en » comptait deux ou trois. Ainsi privés de tout » secours spirituel, séparés de leurs compagnons » d'infortune, devenus étrangers à leurs familles, » perdus, pour ainsi dire, au milieu des sectaires, » habitués à voir la religion outragée et ceux qui » la suivaient maltraités, la plupart cessèrent de » faire profession de leur foi ; ils se laissèrent » entraîner dans les temples protestants, ils pri- » rent des femmes dans les familles protestantes, » et leurs enfants sont aujourd'hui des sectaires. »

Avec l'émancipation s'ouvrit pour les catholiques des États-Unis l'ère de la liberté religieuse. Néanmoins, les résultats de cette grande mesure furent assez lents à se manifester. On manquait également de prêtres et de ressources pour soutenir toutes les œuvres que réclame une Église au berceau : construction d'églises et de presbytères, entretien des prêtres, ouverture d'écoles, de collèges, de séminaires, fondations d'œuvres de charité, tout était à faire à la fois ; et les catholiques, si longtemps écrasés sous l'oppression protestante, étaient trop pauvres alors pour commencer et soutenir toutes ces œuvres. Dans cette crise décisive pour l'avenir du catholicisme américain, la France vint généreusement en aide à cette jeune Église, en fournissant, sans compter, des hommes et de l'argent. La plupart des sièges

1. *Annal. de la Prop. de la Foi*. Année 1858, tom. X, p. 261.

épiscopaux et un grand nombre de paroisses furent desservis, au début, par des missionnaires venus de France ; d'un autre côté, l'œuvre de la Propagation de la Foi fut l'instrument providentiel dont DIEU se servit pour assurer à l'Église des États-Unis les ressources nécessaires au développement de ses œuvres. Dès le début, les aumônes de l'Association avaient été partagées par moitié entre les diocèses de l'Union et les missions de l'Extrême-Orient. Pendant de longues années, des allocations qui variaient de 600.000 francs à plus d'un million, constituèrent la meilleure part du budget de cette Eglise. Elle ferait bien de s'en souvenir, aujourd'hui qu'elle est riche et prospère, pour rendre aux missions catholiques une partie de l'assistance qu'elle en reçut jadis.

À peine émancipée du joug de l'Angleterre, la République Américaine chercha naturellement à s'étendre autour d'elle, et à occuper tout le Continent. Les jeunes Etats ont de ces ambitions qui vont bien à leur âge, et que le succès couronne souvent. Déjà notre influence politique était bien amoindrie, dans les provinces du centre et sur les bords du Mississipi. En 1803, Bonaparte, alors premier consul, tout occupé de ses projets de guerre continentale, se débarrassa de la Louisiane, en la cédant pour une somme dérisoire aux Etats-Unis. D'un autre côté, en cinquante ans, les colonies espagnoles, la Floride, le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie, abandonnées de la mère-patrie, livrées aux révolutions et aux intrigues des politiciens, furent forcées d'entrer dans l'Union. La grande République avait tout absorbé et dominait désormais d'un océan à l'autre.

Ce changement politique fut loin d'être favorable aux intérêts du catholicisme. Une nuée d'aventuriers, gens de toutes religions, et la plupart sans religion aucune, de ministres richement rentés, de prédicants fanatiques, appartenant à toutes les dénominations, s'abattit sur ces contrées pour en faire leur proie. En quelques années, le Yankee, entreprenant et sans scrupules, eut vite fait de s'emparer du marché et de l'emporter sur l'indolence proverbiale des créoles.

En deux ou trois générations, les Français de la Louisiane, les Espagnols de la Floride et du Texas, se virent complètement américanisés.

Comment le catholicisme aurait-il pu lutter contre l'envahissement ?

La situation religieuse des colonies françaises et espagnoles était lamentable. Dans la Floride, il n'y avait, au moment de l'annexion, qu'un seul prêtre, et trois ou quatre au Texas. La Louisiane n'était guère mieux pourvue ; ce ne fut qu'en 1815 qu'on put relever le siège de la Nouvelle-Orléans ; encore, le premier titulaire, Mgr Dubourg, ne put s'établir dans sa ville épiscopale, et fut forcé, jusqu'en 1823, de résider à Saint-Louis. L'action du protestantisme put donc

s'exercer sans obstacles, dans ce pays autrefois tout catholique.

Néanmoins, il y avait toujours un antagonisme latent entre le Nord et le Sud. Le Yankee protestant considérait d'un œil jaloux la prospérité des planteurs catholiques du Sud. C'est à cet antagonisme de races, bien plus qu'à la question de l'esclavage, qui ne fut qu'un prétexte, qu'on doit la guerre fratricide de 1860. On connaît les résultats : le Sud, complètement écrasé par le Nord, se vit systématiquement ruiné par son concurrent victorieux ; il fut abandonné, sans défense, aux intrigues des politiciens et à l'oppression d'une majorité de noirs, affranchis sans préparation et investis, contre leurs anciens maîtres, de droits politiques qu'ils étaient parfaitement incapables d'exercer avec intelligence et modération. Ce fut la ruine de tous les grands planteurs du Sud, au détriment de l'influence catholique.

III. Voilà ce qui regarde la situation religieuse des anciens colons, établis depuis longtemps dans le pays. Parlons maintenant de ce flot continu d'émigrants qui, depuis un siècle, n'a cessé de se déverser sur ces immenses territoires, et qui atteint, s'il ne le dépasse, le chiffre formidable de *quarante millions*.

Au point de vue religieux, le seul qui nous intéresse ici, ces émigrants, dont la moitié, au moins, appartenaient au catholicisme, se rattachent à plusieurs nationalités.

En tête de ces émigrés volontaires, qui ont abandonné leur patrie pour s'en faire une seconde de l'autre côté de l'océan, il faut placer les Irlandais. Pour échapper à l'oppression religieuse et aux famines périodiques, que la mauvaise constitution de la propriété entretient dans la fertile Irlande, chaque année, *deux à trois cent mille* enfants de la Verte Erin s'arrachent en pleurant aux rivages aimés de leur pays, et vont demander à un autre sol ce pain quotidien, que la haine implacable de l'Anglo-Saxon refuse à leurs labeurs. Mais, sous quelques cieux qu'ils s'exilent, des rivages de l'Australie aux plaines du Nouveau-Monde ils emportent avec eux l'indestructible amour de la patrie irlandaise et de la foi catholique, pour lesquelles ils ont tant souffert.

Comme l'écrivait, en 1850, un évêque américain (1) : « On dirait qu'il a plu à la divine Providence de tenir ce peuple fidèle sous le pressoir, afin qu'il quittât la demeure de ses pères, et que sa dispersion fût une semence de catholiques chez les nations lointaines. »

Ce sont les Irlandais qui, au nombre d'environ *quatre millions*, forment aux Etats-Unis la majorité de la population catholique. Chaque année, un contingent de *cent à cent cinquante mille* âmes vient peupler les paroisses du Nouveau-Monde. Groupés en associations, les enfants

1. Mgr Byrno, premier évêque de Little-Rock. *Annales de la Propagation de la Foi*.

de saint Patrice savent se souvenir et se faire respecter des protestants américains ; ils pourvoient, avec une générosité qui ne se lasse jamais, à tous les besoins du culte et à l'entretien de leurs évêques et de leurs prêtres. Plus d'un grand Etat catholique pourrait envier pour son clergé les largesses royales que « ce peuple de mendiants », comme l'appelle avec dédain l'Anglais, fait chaque année pour soutenir l'éclat du culte et les œuvres de l'apostolat.

A côté de l'émigration irlandaise, la race fran-

caise ne formerait, aux Etats-Unis, qu'un appoint insignifiant, si, depuis une trentaine d'années, les Franco-Canadiens, à l'étroit désormais chez eux, n'avaient débordé dans les Etats voisins, en y apportant un contingent de *sept à huit cent mille* âmes.

Il faut dire un mot de cette émigration franco-canadienne aux Etats-Unis, parce qu'elle s'y présente avec des caractères particuliers.

Pendant que toutes les autres races, sans excepter les Irlandais, s'américanisent prompte-



ÉTATS-UNIS. — MISSION DE LA CONCEPTION ; d'après un croquis de M. Domenec, premier missionnaire du Texas.

ment et se fondent, au bout d'une ou deux générations, dans la grande République Américaine, les Français du Canada, émigrés aux Etats-Unis, entendent bien y garder leur langue, leurs mœurs et leur nationalité, comme ils l'ont fait au Canada, sous la main peu douce, cependant, des Anglais. Ils ne veulent pas entendre parler de se laisser absorber peu à peu, comme il est arrivé aux anciens colons français de la Louisiane ; et, malgré les contradictions acharnées qu'une pareille prétention suscite chez tous les Américains, catholiques aussi bien que protestants, ils espèrent échapper à l'absorption, et rester Français aux

Etats-Unis. Si leur espoir se réalise, ce sera encore la religion qui, là comme au Canada, aura été la sauvegarde de la nationalité.

Il faut reconnaître que la race française, bien qu'éminemment sociable, s'est toujours prêtée assez mal à l'assimilation avec les autres peuples. Partout où il s'établit, le Français aime à rester lui-même, Français d'allures et de caractère avec ses qualités nationales et aussi ses défauts : gai, insouciant, spirituel, causeur, mais dans sa propre langue, car il se montre absolument rebelle à apprendre et à parler une langue étrangère ; un peu léger, un peu glorieux, prompt à s'enflam-

mer, mais sans rancunes, extrêmement chauvin à l'étranger, et trouvant généralement, à tort ou à raison, que, chez les autres peuples, rien ne vaut la France. Tel est, très particulièrement, le type du Franco-Canadien émigré aux Etats-Unis.

Avec ce caractère, l'émigrant doit rencontrer sur sa route bien des déboires et bien des difficultés. Les premiers qui passèrent du Canada aux Etats-Unis en firent la douloureuse expérience : isolés, au début, au milieu de populations dont ils n'entendaient pas la langue, dont le caractère froid et formaliste répugnait absolument à la vivacité du leur, les premiers émigrants se laissèrent aller très vite au découragement, et nulle part ils ne se sentirent chez eux, pas même à l'église, où l'on prêchait en anglais ; la raideur administrative du clergé américain contrastait absolument avec la bonhomie et la rondeur de leur ancien curé canadien. Aussi, en dix ans, la moitié s'était déjà éloignée des pratiques religieuses. Ils allaient perdre, du même coup, leur nationalité et leur foi, si l'évêque de Burlington, un Breton, Mgr de Goesbriand, mieux capable que personne d'apprécier les besoins religieux de ses compatriotes, n'avait fait retentir un cri d'alarme (1) : « Si on ne vole au secours de ces émigrés, ils vont perdre leur foi » et déshonorer leur nation... Les Canadiens ont besoin de missionnaires de leur nation ; ils ont besoin d'églises séparées. DIEU, dans sa Providence, veut que les nations soient évangélisées, au moins généralement, par des apôtres qui parlent leur langue, qui connaissent leurs habitudes et leurs dispositions. »

Ce cri d'alarme fut entendu : les évêques des Etats-Unis, particulièrement ceux des Etats de l'Est, dans lesquels les Canadiens sont plus groupés qu'ailleurs, s'élevèrent généreusement au-dessus des préjugés de races et de nationalités, pour ne voir que le bien des âmes, et la plupart secondèrent de tout leur pouvoir la fondation, dans leur diocèse, de paroisses séparées pour les Canadiens français.

De leur côté, les émigrants ne s'épargnèrent pas. En vingt ans ils ont construit, dans les Etats de l'Est, cent vingt églises paroissiales, desservies par cent cinquante prêtres canadiens, qu'ils entretiennent à leurs frais. Quelques-unes de ces églises ont coûté soixante à cent mille piastres (500.000 francs). De pauvres ouvriers, chargés de nombreuses familles, ont su ainsi prélever sur leur salaire de quoi loger dignement le bon DIEU et son prêtre.

Et à côté de l'église et du presbytère, l'école catholique est tenue le plus souvent par des religieuses venues du Canada. Sur les cent vingt paroisses dont je viens de parler, cinquante ont leur couvent-école, la plupart d'une valeur de quinze à vingt mille piastres ; et là où l'on n'a pu encore construire le couvent, partout au

moins vous trouvez l'école paroissiale, entretenue aux frais des chefs de famille. Couvents et écoles donnent ainsi une éducation catholique et nationale à plus de 30.000 enfants.

Ainsi, sur une terre étrangère, l'émigré canadien a su garder sa foi et ses traditions religieuses ; il a reconstitué aux Etats-Unis la vieille paroisse canadienne, gardienne des vieilles mœurs et de la nationalité. Tout en restant loyalement respectueux des institutions et des lois de sa patrie d'adoption, il affirme résolument et nettement son programme, et ce programme se résume en trois mots :

« Notre religion, notre langue, notre nationalité ! »

Quatre-vingts sociétés de Saint-Jean-Baptiste, douze journaux rédigés en français, de nombreux congrès, dans lesquels les délégués des diverses associations se réunissent chaque année pour discuter leurs intérêts religieux et politiques, complètent cette forte organisation de l'émigration franco-canadienne, et semblent promettre à ce peuple intéressant qu'il échappera à l'absorption de la grande République.

On comprend que les Américains, surtout les protestants, voient de mauvais œil cette tendance. Déjà le principal journal protestant de Boston, *L'Américain*, a poussé un cri d'alarme (1) : « Son-gez-y, Américains patriotes, les Jésuites français ont conçu le projet de former une nation catholique avec les provinces de Québec et de la Nouvelle Angleterre. Les Français sont plus d'un million aux Etats-Unis ; ils remplissent vos fabriques, achètent vos fermes, s'introduisent dans vos législatures et y exercent une influence puissante. Le nombre de leurs enfants est inimaginable pour des Américains. Ces enfants, on les éloigne des écoles publiques, pour leur donner une éducation en tout semblable à celle qu'ils auraient reçue au Canada ; on leur dit qu'en apprenant l'anglais, ils perdront leur langue, leur nationalité, leur religion ; on les élève comme race étrangère, distincte, soumise au Pape en matière religieuse et politique. Bientôt, unis aux Irlandais ils vous gouverneront, vous, Américains, ou plutôt le Pape vous gouvernera, car ces masses le reconnaissent pour maître. »

Les catholiques américains eux-mêmes se montrent actuellement assez mal disposés à l'égard de leurs frères émigrés du Canada. Espérons que ces susceptibilités nationales se calmeront, et que les catholiques des Etats-Unis, si intelligents et si dévoués aux intérêts de leur Eglise, apprécieront bientôt la force considérable que l'élément franco-canadien apporte chez eux au catholicisme. Tous alors, ralliés au pied de la Croix, s'uniront pour lutter ensemble contre l'influence protestante, sur cette terre qui était

1. Lettre au Protecteur Canadien. Mai 1869.

1. N° du 28 décembre 1889.

encore, il y a un siècle, la citadelle du puritanisme (1).

Un troisième courant d'émigration arrive aux Etats-Unis de l'Allemagne. Pendant que les Irlandais s'établissent de préférence dans les grandes villes de l'Est : Boston, Baltimore, New-York, dont ils forment, à eux seuls, la moitié de la population ; pendant que les Franco-Canadiens s'installent dans les villes manufacturières des Etats voisins de Québec, dont ils constituent, à cette heure, presque toute la population ouvrière, l'Allemand, agriculteur et colon, s'enfonce dans les solitudes de l'Ouest, et peuple la Californie, le Minnesota, le Wisconsin, l'Iowa, l'Ohio, l'Indiana et les rives du Mississippi. On estime de *quatre-vingt à cent mille* le nombre des émigrants allemands que la misère, ou le désir d'échapper aux charges de la loi militaire, forcent, chaque année, à s'embarquer pour l'Amérique. Cela fait, en un siècle, près de *dix millions* d'émigrants allemands aux Etats-Unis, dont un tiers, au moins, appartiennent à la religion catholique.

Comme le Français, l'Allemand conserve toujours un culte filial pour la patrie absente. Il aime à se grouper avec ses nationaux dans les mêmes villes, afin de s'entr'aider, au besoin, et de retrouver autour de lui une image lointaine du pays natal ; il aime à chanter en chœur les vieux *Lieds* nationaux, à raviver entre compatriotes ses souvenirs, et aussi ses haines. On l'a bien vu en 1870 : dans toutes les villes où ils dominent, Cincinnati, Chicago, Philadelphie, ils forcèrent les autorités à illuminer pour Sedan, malgré les protestations indignées des Irlandais, nos amis. Mais ce chauvinisme étroit s'évapore et disparaît assez vite. Dès la seconde génération, le sentimental Allemand est complètement américanisé ; et comme, ordinairement, il se trouve aux Etats-Unis beaucoup mieux que chez lui, il applique cyniquement le vieil axiome des étudiants germaniques : *Ubi benè, ibi patria*, la patrie est là où on se trouve bien. On compte aux Etats-Unis environ *douze cents* paroisses allemandes, sans compter des paroisses mixtes, dans lesquelles les Allemands se trouvent mêlés avec d'autres. Cela fait approximativement au moins *deux millions* d'Allemands catholiques aux Etats-Unis. Comme importance numérique, ils viennent donc au second rang, après les Irlandais.

En dehors de ces trois courants principaux d'émigration : les Irlandais, les Franco-Canadiens et les Allemands, il faut tenir compte des autres Etats catholiques : la France, la Belgique, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, la Pologne, qui concourent pour un chiffre beaucoup plus faible au total de l'émigration. Bien que le courant qui portait aux Etats-Unis ait bien diminué d'intensité, et que le gouvernement fédéral se montre, à bon droit,

beaucoup moins facile, depuis quelque temps, à recevoir les étrangers, on peut encore évaluer de *cent à cent cinquante mille* le chiffre annuel des émigrants catholiques. Il y aura encore longtemps de la place pour eux dans les solitudes inexploitées du Far-West.

Que devient cependant la race primitive, sous cette couche séculaire d'alluvions, arrachées à tous les rivages de l'Ancien-Monde ? Il faut reconnaître à ce peuple anglo-saxon une rare faculté d'absorption. A l'exception de la race française, et encore elle s'est vue à peu près américanisée à la Louisiane, le Yankee s'est assimilé très vite tous ces éléments étrangers, et, sans se confondre avec eux, leur a imposé sa langue, ses mœurs, ses institutions nationales. De tous ces éléments hétérogènes, par l'éducation, par la législation, la grande République a su former, en moins d'un siècle, un peuple qui est un, et qui se regarde, non sans apparence de raison, comme le premier peuple du monde : le peuple américain.

Ce n'est pas que l'orgueil puritain consente jamais à s'égaliser à ces races inférieures, qu'il méprise profondément : race de rêveurs, de poètes, d'artistes, de chevaliers, qui n'entendent rien aux affaires, et qui ne trouveront pas leur place dans la société de l'avenir. Pour lui, homme primitif avant tout, et pas du tout sentimental, ces émigrants, qui lui arrivent de toutes les parties du monde, sont une force matérielle, un facteur puissant, destiné à enrichir ceux qui sauront l'utiliser ; ce sont des bras pour le travail, dont il entend bien rester la tête. C'est à ce titre seulement qu'il les accueille et les emploie.

Sous le rapport religieux, qu'y a-t-il à attendre de l'Américain natif ?

Cette question me rappelle ce joli mot de Louis Veuillot (1) : « En Amérique, le catholicisme existe à l'état de *fantaisie* de la liberté humaine, et c'est la fantaisie pour laquelle la liberté américaine se sent le moins de goût. » Le grand publiciste catholique éprouva toujours beaucoup d'éloignement pour le système religieux des Etats-Unis, qui cadre mal avec ses théories absolues. Il est certain que, livré au culte des intérêts matériels, l'Américain attache assez peu d'importance aux choses de l'invisible ; il n'est pas impie ; sauf exception, il fréquente, le dimanche, quelqu'un des nombreux temples qui pullulent dans les villes de l'Union ; mais il n'a pas généralement de convictions fortes, et il passe facilement d'une Eglise à une autre. On serait, à mon avis, bien sévère, si on lui en faisait un crime. Le spectacle de la multiplicité des sectes, de leurs contradictions, de leurs perpétuelles variations, l'a jeté de bonne heure, et sans qu'il y ait de sa faute, dans l'indifférence religieuse.

Mais la magnifique unité de l'Eglise catholique, au milieu de la divergence des sectes rivales, n'est pas sans agir sur son esprit naturel-

1. Sur l'émigration franco-canadienne, on consultera avec fruit, dans les *Études religieuses des Jésuites*, deux articles du R. P. Hamon, auxquels j'ai beaucoup emprunté. — Août et septembre 1890.

1. *Le Parfum de Rome*. — Livr. IX.

lement réfléchi ; la gravité et la pompe de nos cérémonies, l'accent convaincu de la prédication, l'attirent souvent dans nos églises, et il y laisse beaucoup de ses préjugés. Pour les esprits droits et les âmes de bonne volonté, le catholicisme, qui était regardé, il y a cent ans, comme une superstition à peine supérieure aux absurdités du fétichisme, apparaît aujourd'hui entouré d'une auréole de force et de respect. L'Américain, toujours porté à s'incliner devant ce qui réussit, n'a pu voir sans surprise le spectacle merveilleux de cette Église, organisant sa hiérarchie, multipliant ses œuvres, et, sans aucun secours du pouvoir civil, passant sans efforts du dernier rang au premier. Ce grand spectacle nous a valu, dans toutes les classes de la société américaine, de nombreux retours, qui ont compensé, en partie, les défections du passé.

Le P. Hamon, dans un travail dont j'ai parlé plus haut, écrit ces lignes désolantes (1) : « Re- » tranché dans son orgueil, son dédain et son » scepticisme, l'Américain, en règle générale, ne » se convertit pas. »

Ce mot me paraît bien sévère. Sans doute, le mouvement des conversions au catholicisme est moins accentué qu'en Angleterre, mais il existe, et tout fait espérer qu'il augmentera encore.

Cependant, ces succès mêmes du catholicisme ont réveillé contre lui les haines de l'hérésie. Au commencement du siècle, le catholicisme était considéré comme si peu de chose, qu'on trouvait plus expédient d'en rire que de s'en alarmer. Ces dispositions négatives se modifièrent, à mesure que l'Église des États-Unis révéla sa force. Dans les vieux centres puritains de l'Est, le fanatisme s'organisa : des collèges catholiques, des églises furent livrés aux flammes, et les tribunaux refusèrent toute justice aux victimes de ces attentats ; à Boston, dans la nuit du 11 août 1834, des incendiaires se portèrent au couvent des Ursulines, qui avaient alors soixante pensionnaires, appartenant la plupart à des familles protestantes ; on mit le feu au couvent, on pillait et on démolit la chapelle, on profana les saintes hosties ; ce fut une orgie de sacrilèges et de haines.

Heureusement le bon sens et l'esprit vraiment libéral de la population firent promptement justice de ces honteuses violences. L'Américain veut sincèrement la liberté pour lui d'abord, et ensuite pour les autres ; il a la sagesse de comprendre que tous les droits sont solidaires, et qu'avant d'exiger qu'on respecte son droit, il doit commencer par respecter celui des autres.

Aussi, bien que le fanatisme n'ait nullement désarmé, bien qu'il y ait aux États-Unis de nombreuses sociétés secrètes dans lesquelles on complotait, comme chez nous, la mort de l'Église et l'écrasement du catholicisme, tant que cet esprit libéral subsistera chez le peuple américain, la persécution est peu à redouter. Pour y arriver,

il faudrait modifier profondément l'esprit public, et bouleverser toutes les institutions politiques du pays.

Pour terminer cet aperçu général des différentes populations sur lesquelles s'exerce aux États-Unis le zèle de l'apôtre, il ne me reste plus qu'à parler des Noirs.

En 1850, le recensement décennal officiel portait à *cinq millions* le chiffre des Noirs aux États-Unis, dont 3.206.425 esclaves dans le Sud. En 1880, il n'y a plus un seul esclave sur le territoire de la République, et le chiffre total des hommes de couleur s'élève à 6.580.783. Je n'ai pas sous les yeux le recensement de 1890, mais il n'est pas douteux que le chiffre des Noirs ne s'élève actuellement à *sept millions*, et, peut-être le dépasse.

Comme on le voit, c'est toute une population que l'avarice des Blancs arracha autrefois à l'Afrique, et qui se trouve aujourd'hui sans patrie ; car, en dépit de l'émancipation et des théories philanthropiques, le Noir ne sera jamais qu'un étranger pour le Yankee. On aurait peine en France à se faire l'idée de l'exclusivisme hautain qui parque ici le nègre à l'écart, et lui interdit l'église, l'école, tous les lieux de réunion, et jusqu'aux voitures publiques. Il en était ainsi d'ailleurs avant l'émancipation. Si le planteur du Sud traitait le nègre comme un animal de rapport, pour lequel il gardait certains ménagements, dans son propre intérêt, le puritain du Nord, tout en déclamant contre l'esclavage, traitait le noir comme un pestiféré, et le maintenait inexorablement en dehors de la société.

Aujourd'hui, il n'y a plus d'esclaves aux États-Unis, mais il y a une population de *sept millions* d'âmes, dont le gouvernement fédéral ne sait que faire, et qui, demeurant parquée en dehors de la civilisation, constitue pour la grande République un fardeau et même un danger.

C'est là une des conséquences de ce crime social de l'esclavage, dont Grégoire XVI a dit, en 1839, qu'il est « injurieux à la Rédemption et déshonorant pour le nom chrétien ». Ces grandes iniquités nationales se paient tôt ou tard. Émancipé sans préparation, le nègre des États-Unis paraît incapable de jouir de sa liberté et d'user raisonnablement des droits politiques qu'on lui a conférés à la légère.

Au milieu d'une société dont le travail est la grande loi sociale, le nègre refuse de travailler, si ce n'est juste assez pour ne pas mourir de faim. Ces plantations de sucre, de café, de tabac, de coton, qui étaient l'orgueil du Sud et la richesse du pays, demeurent en friche et les planteurs sont ruinés.

Que faire de ces multitudes désœuvrées, qu'aucun salaire, si rémunérateur qu'il soit, ne peut décider à travailler ? C'est là une question dont on se préoccupe à bon droit à Washington. On a parlé de les rapatrier en masse en Afrique. Mais quel pays voudra recevoir une pareille multitude

1. *Études religieuses*. Septembre 1890.

d'émigrants, qui seraient d'ailleurs parfaitement incapables de se mettre aux usages de la vie africaine ?

D'autres proposent de les parquer, comme les Indiens, dans une réserve de quelques centes lieues carrées ; mais il est peu probable que ces sept millions de Noirs, déjà investis de droits politiques et grisés par les promesses qu'on leur a faites en les émancipant, se laissent faire. La solution chrétienne serait de faire cesser l'ostracisme qui tient le Noir à l'écart des Blancs, de l'élever peu à peu à la civilisation et au christianisme, et de l'introduire progressivement dans la société. Il paraît bien douteux que l'égoïsme et l'orgueil de l'Anglo-Saxon s'y résignent jamais.

Au milieu de ces luttes de races, l'Eglise catholique, qui n'a jamais distingué entre Blancs et Noirs, entre hommes libres et esclaves, ne voyant en eux que des fils d'Adam et des rachetés du CHRIST, s'efforce, dans la mesure de ses ressources, de rapprocher d'elle ces multitudes sans pasteurs, qui sont en grand danger de tomber aux mains de l'hérésie. Ce n'est pas là une œuvre facile. Avant l'émancipation, le nègre était à peu près inabordable au missionnaire ; sauf chez quelques planteurs chrétiens qui faisaient instruire et baptiser leurs esclaves, la détestable avarice des maîtres, même catholiques, s'opposait presque partout à ce que le prêtre approchât de ces malheureux, dont, une fois baptisés, il aurait fallu reconnaître les droits et la dignité de chrétiens. Il fut même longtemps admis en principe, dans l'Eglise protestante, que le baptême est incompatible avec l'état d'esclave.

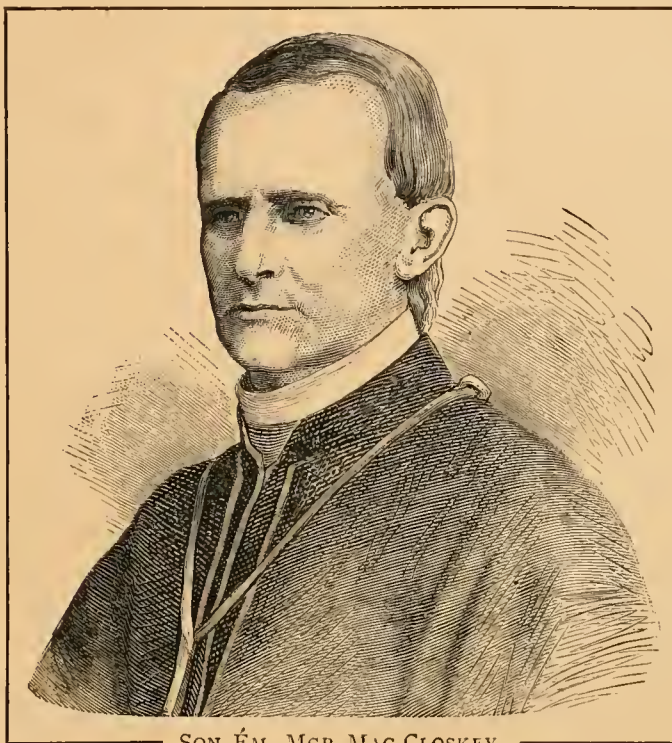
A l'émancipation, ces barrières furent renversées ; mais d'autres difficultés se manifestèrent : dans les premières années qui suivirent ce grand acte, le Noir, grisé de sa liberté reconquise, excité encore par les prédications fanatiques des politiciens, se plongea dans une véritable orgie de vengeances et de débauches. Il était, par le fait, plus inaccessible que jamais à la prédication de l'Evangile.

Ces mauvaises dispositions n'arrêtèrent pas le zèle des baptistes et des méthodistes. Ils s'emparèrent de ces multitudes sans pasteurs, et, sans même essayer la réforme de leurs mœurs, sans leur imposer aucune loi doctrinale, ils s'appliquèrent à surexciter leur sensibilité par de grossières jongleries : appel de l'esprit, cris, chants, danses et contorsions démoniaques. « J'ai » assisté, écrit un ministre protestant, à quelques » uns de ces services religieux, organisés pour » les Noirs : les uns se démenaient de diverses » manières, se levaient soudainement, balan- » çaient la tête, battaient des mains, dansaient » comme dans les anciens mystères du paga-

» nisme ; d'autres se prétendaient subitement » envahis par l'Esprit, entraient en convulsions, » se roulaient par terre, sautaient, écumaient, » se tordaient en tire-bouchons. Toute l'assem- » blée me parut une maison de fous ; le bruit, le » tumulte étaient horribles. »

Ces scènes hideuses, qui cachent peut-être plus d'une fois les réalités redoutables du satanisme, voilà toute la religion de la plupart des Noirs, sous la direction des sectaires qui s'en sont emparés.

Plus de *six millions* de Noirs professent, à l'heure actuelle, cet abject christianisme. Il est temps que le catholicisme vienne arracher les



SON ÉM. MGR MAC-CLOSKEY,
Cardinal-archevêque de New-York.

malheureux Noirs à ces ignominies, plus dangereuses et plus abrutissantes pour eux que leur ancien fétichisme.

Mais, pour une œuvre comme celle-là, il faut des hommes et des ressources. Dans l'état actuel de l'opinion, l'Eglise, qui respecte toutes les susceptibilités légitimes, ne peut songer encore à admettre les Noirs au bénéfice de la vie commune. Autant que possible, il leur faut des églises à eux, des prêtres à eux, des écoles, des collèges à eux.

Le séminaire anglais des Missions Etrangères de Mill-Hill envoie chaque année aux Etats-Unis un certain nombre de missionnaires chargés de travailler spécialement à l'évangélisation des nègres. Ceux-ci ont des Frères et des Sœurs pour tenir leurs écoles ; partout où ils sont assez nombreux, on s'occupe de leur bâtir des cha-

nelles, et d'organiser pour eux un service religieux, avec des instructions spéciales et appropriées à leurs besoins. C'est pour soutenir toutes ces œuvres que le dernier concile de Baltimore vient de prescrire une quête annuelle pour les Noirs. On estime communément à près de quatre-vingt mille le chiffre total des nègres catholiques aux Etats-Unis. La plupart font vraiment honneur à leur foi.

Là où le catholicisme a le plus de peine à soutenir la lutte, c'est sur le terrain de l'enseignement, à cause des ressources inépuisables dont dispose l'hérésie. Chose remarquable, le nègre, qui, comme je l'ai dit, répugne absolument au travail des mains, se montre passionné pour le travail de l'esprit. Il sent que c'est pour lui le seul moyen de se réhabiliter et d'obtenir son entrée dans la société américaine. Voici quelle est, en 1890, la situation des écoles protestantes de nègres aux Etats-Unis :

19.000 écoles primaires, fréquentées par 1.100.000 enfants des deux sexes.

34 écoles normales : maîtres et maîtresses d'écoles ; 6 207 élèves.

46 établissements d'enseignement secondaire : 9.854 élèves.

18 universités et collèges : 4.486 élèves.

23 séminaires de théologie : 1.260 élèves ; 4 écoles de droit : 200 élèves.

3 écoles de médecine, 1 école de pharmacie : 208 élèves.

Au total : 19.128 établissements d'éducation, qui donnent l'enseignement primaire, secondaire et supérieur à 1.122.014 enfants noirs.

On comprend l'influence que doit exercer sur la population noire une telle profusion d'écoles de tous les degrés, d'où l'on voit sortir chaque année une légion de prédicants, de professeurs, de médecins, d'hommes de lois, d'artistes. Hélas ! toutes ces sources du savoir sont empoisonnées !

Quelles sont maintenant les forces de l'Eglise romaine ?

90 écoles de paroisses, fréquentées par environ 15.000 enfants.

1 séminaire de théologie ; 1 pensionnat de jeunes filles.

Que c'est peu pour soutenir la lutte sur le terrain si disputé de l'enseignement !

Après cet aperçu général des différents éléments dont se compose la population catholique de l'Union, on se fera parfaitement l'idée des progrès que le catholicisme a faits aux Etats-Unis, au cours du XIX^e siècle, en jetant les yeux sur le tableau suivant :

En 1800 : 1 évêque, 30 prêtres, ? églises ou chapelles, 36 000 catholiques.

En 1820 : 1 archevêque, 6 évêques, 150 prêtres, ? églises ou chapelles, 400.000 catholiques.

En 1840 : 1 archevêque, 15 évêques, 505 prêtres, 456 églises ou chapelles, 1.250.000 catholiques.

En 1870 : 7 archevêques, 46 évêques, 8 vicaires apostoliques, 3.630 prêtres, 4.170 églises ou chapelles, 4.713.600 catholiques.

En 1896 : 14 archevêques, 67 évêques, 4 vicaires et 1 préfet apostoliques, 9.362 prêtres, 10.207 églises ou chapelles, 8.850.410 catholiques.

Voyons maintenant en détail le développement de chacune des provinces ecclésiastiques de l'Union.

I. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE BALTIMORE.

Statistique.

Archevêché : Baltimore. — 1 archevêque, 406 prêtres, 425 églises ou chapelles, 235.000 catholiques.

Evêchés : Richmond. — 1 évêque, 32 prêtres, 68 églises ou chapelles, 22.000 catholiques.

Wheeling. — 1 évêque, 36 prêtres, 70 églises ou chapelles, 20.000 catholiques.

Charleston. — 1 évêque, 16 prêtres, 27 églises ou chapelles, 8.000 catholiques.

Vicariat apostolique : Caroline du Nord. — 1 vicaire apostolique, 18 prêtres, 30 églises ou chapelles, 3.100 catholiques.

Evêchés : Savannah. — 1 évêque, 31 prêtres, 40 églises ou chapelles, 20.000 catholiques.

Wilmington. — 1 évêque, 30 prêtres, 46 églises ou chapelles, 20.000 catholiques.

Saint-Augustin. — 1 évêque, 25 prêtres, 30 églises ou chapelles, 13.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 6 évêques, 1 vicaire apostolique, 594 prêtres, 736 églises ou chapelles, 341.100 catholiques.

La province ecclésiastique de Baltimore a sept suffragants, et comprend le Maryland, la Virginie, les deux Carolines, la Georgie, la Delaware, et la majeure partie de la Floride. Le protestantisme domine en maître dans la plupart de ces Etats, qui, comme je l'ai dit plus haut, faisaient, sauf la Floride, partie de la Nouvelle-Angleterre. La proportion générale des catholiques est d'un sur trente.

I. *Archevêché de Baltimore.* L'archidiocèse de Baltimore est pour les Etats-Unis ce que Québec est pour le Canada ; c'est l'Eglise-Mère, d'où sont sortis tous les autres diocèses de l'Union. Erigé en 1789, il fut élevé en 1808 à la dignité de Métropole, par la création de quatre évêchés suffragants : Boston, New-York, Philadelphie et Bardstow. Après avoir embrassé tout le territoire de la République, il comprend aujourd'hui la plus grande partie du Maryland et un district de la Colombie, avec la ville de Washington, qui est le siège du gouvernement fédéral. L'archevêque actuel, Mgr Gibbons, est le second prélat américain décoré de la pourpre romaine ; le premier fut Mgr Mac-Closkey, archevêque défunt de New-York.

La population catholique du diocèse est de 235.000 âmes, sur 1.272.780 habitants.

II. *Evêché de Richmond.* Ce diocèse, détaché en 1820 de celui de Baltimore, embrassait d'abord les deux Etats de Virginie et de Georgie. Aujourd'hui, il est restreint à la Virginie orientale, et compte 22.000 catholiques, sur 1.700.000 habi-

tants. Il y a en Virginie environ 650.000 Noirs, dont 500 seulement sont catholiques.

III. *Evêché de Wheeling*. Il fut détaché, en 1870, de Richmond, et comprend la Virginie occidentale. 20.000 catholiques sur 1.500.000 habitants.

IV. *Evêché de Charleston*. Il fut détaché, en 1820, de Baltimore, et comprenait d'abord les deux Carolines. Actuellement il est restreint à la Caroline méridionale, et n'a que 8.000 catholiques, sur 1.000.000 d'habitants.

V. *Vicariat apostolique de la Caroline septentrionale*. En 1868, la Sacrée-Congrégation détacha la Caroline du Nord du diocèse de Richmond. Ce pays, tout protestant, n'a encore que 3.100 catholiques, sur 1.617.950 habitants.

VI. *Evêché de Savannah*. Ce diocèse, détaché, en 1850, de celui de Richmond, comprend tout l'Etat de la Georgie. 20.000 catholiques sur 2.000.000 d'habitants.

VII. *Evêché de Wilmington*. Ce diocèse, érigé en 1868, comprend tout l'Etat de Delaware, une partie du Maryland, et deux comtés en Virginie. Il a 20.000 catholiques, sur 450.000 habitants.

VIII. *Evêché de Saint-Augustin*. La mission de la Floride, fondée par les Espagnols, à la fin du XVI^e siècle, releva d'abord de l'archevêché de Cuba, puis passa successivement sous la juridiction des évêques de la Havane et de la Nouvelle-Orléans. Ce dernier ayant été chassé par les révolutions politiques, la mission de Floride demeura abandonnée jusqu'en 1827. A cette époque, la Floride et l'Alabama réunies furent érigées en vicariat apostolique. Plus tard, la Floride fut rattachée au diocèse de Mobile, puis à celui de Savannah. Enfin, en 1857, Pie IX créa le vicariat apostolique de la Floride seule, qui devint, en 1870, le diocèse de Saint-Augustin. Il comprend la majeure partie de l'Etat de Floride.

Cette ancienne colonie espagnole est aujourd'hui presque tout entière protestante. Elle n'a que 13.800 catholiques, sur 338.200 habitants.

II. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE BOSTON.

Statistique.

Archevêché : Boston. — 1 archevêque, 376 prêtres, 238 églises ou chapelles, 575.000 catholiques.

Evêchés : Hartford. — 1 évêque, 204 prêtres, 211 églises ou chapelles, 250.000 catholiques.

Providence. — 1 évêque, 155 prêtres, 104 églises ou chapelles, 200.000 catholiques.

Burlington. — 1 évêque, 52 prêtres, 104 églises ou chapelles, 50.000 catholiques.

Portland. — 1 évêque, 74 prêtres, 81 églises ou chapelles, 83.000 catholiques.

Manchester. — 1 évêque, 77 prêtres, 75 églises ou chapelles, 85.000 catholiques.

Springfield. — 1 évêque, 190 prêtres, 128 églises ou chapelles, 170.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 6 évêques, 1.128 prêtres, 941 églises ou chapelles, 1.413.000 catholiques.

La province ecclésiastique de Boston a six suffragants, et comprend les Etats des Massachu-



MGR LYNCH, évêque de Charleston.

sets, du Connecticut, de Rhode-Island, de Vermont, du Maine et de New-Hampshire. Ces six Etats faisaient partie autrefois de la Nouvelle-Angleterre, et sont demeurés le centre du fanatisme puritain. Néanmoins la situation des catholiques y est plus prospère que dans la province de Baltimore, puisqu'ils forment le tiers de la population.

I. *Archevêché de Boston*. Le premier prêtre catholique qui se fixa à Boston, en 1790, y trouva à peine cent catholiques. En 1808, la foi y avait fait assez de progrès pour que Pie IX érigeât dans cette ville un siège épiscopal.

Le premier titulaire fut un prêtre émigré de

France, Mgr de Cheverus, qui laissa une mémoire bénie, et revint mourir archevêque de Bordeaux.

Boston fut élevé en 1875 à la dignité de Métropole. L'archidiocèse s'étend seulement sur une partie des Massachusets; et compte 575.000 catholiques, sur 1.500.000 habitants.

Boston est une ville savante et lettrée, ce qui l'a fait surnommer l'*Athènes de l'Union*. L'esprit puritain et le vieux fanatisme anticatholique y sont encore très puissants.

II. *Evêché d'Hartfort*. Ce diocèse, détaché en 1843 de Boston, comprenait d'abord deux Etats : le Connecticut et Rhode-Island. Il est restreint aujourd'hui au Connecticut, et compte 250.000 catholiques, sur 700.000 habitants.

III. *Evêché de Providence*. Détaché en 1872 d'Hartfort, ce diocèse comprend tout l'Etat de Rhode-Island, avec une partie des Massachusets 200.000 catholiques, sur 525.000 habitants.

IV. *Evêché de Burlington*. Détaché de Boston en 1853, ce diocèse comprend tout l'Etat de Vermont. Il n'a que 50.000 catholiques, sur 332.430 habitants.

V. *Evêché de Portland*. Ce diocèse, détaché de Boston en 1855, comprenait alors les deux Etats du Maine et du New-Hampshire. Il est restreint aujourd'hui au Maine et compte 83.000 catholiques (dont 1.100 sauvages), sur 661.000 habitants.

VI. *Evêché de Manchester*. Il fut séparé en 1884 du diocèse de Portland, et comprend tout l'Etat du New-Hampshire. 85.000 catholiques, sur 376,530 habitants.

VII. *Evêché de Springfield*. Détaché en 1870 de Boston, ce diocèse comprend seulement cinq comtés dans l'Etat des Massachusets, 170.000 catholiques sur 500.000 habitants.

III. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE NEW-YORK.

Statistique.

Archevêché : New-York. — 1 archevêque, 555 prêtres, 200 églises ou chapelles, 800.000 catholiques.

Evêché : Brooklyn. — 1 évêque, 219 prêtres, 137 églises ou chapelles, 300.000 catholiques.

Albany. — 1 évêque, 162 prêtres, 167 églises ou chapelles, 130.000 catholiques.

Ogdenbourg. — 1 évêque, 95 prêtres, 128 églises ou chapelles, 72.000 catholiques.

Syracuse. — 1 évêque, 93 prêtres, 95 églises ou chapelles, 70.000 catholiques.

Buffalo. — 1 évêque, 203 prêtres, 166 églises ou chapelles, 160.000 catholiques.

Rochester. — 1 évêque, 85 prêtres, 91 églises ou chapelles, 85.000 catholiques.

Newark. — 1 évêque, 211 prêtres, 197 églises ou chapelles, 218.000 catholiques.

Trenton. — 1 évêque, 77 prêtres, 84 églises ou chapelles, 45.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 8 évêques, 1.700 prêtres, 1.265 églises ou chapelles, 1.880.000 catholiques.

La province ecclésiastique de New-York a huit suffragants, et s'étend seulement sur les deux Etats de New-York et de New-Jersey. La population catholique y forme environ le quart de la population totale.

I. *Archevêché de New-York*. En 1785, on trouvait seulement deux cents catholiques à New-York. Aujourd'hui, en réunissant les deux diocèses de New-York et de Brooklyn (ce dernier n'est qu'un faubourg de New-York), on trouve, pour la ville seule, plus d'un million de catholiques. Les progrès du catholicisme furent si rapides dans cette partie de l'Union que, dès 1808, Pie VII y érigea un siège épiscopal, qui devint, en 1850, la Métropole de la province.

New-York, par sa position géographique et ses relations avec l'Europe, peut être considérée comme la capitale commerciale de l'Union. Elle est aussi, par le nombre de ses fidèles et la multiplicité des œuvres, comme la Métropole catholique des Etats-Unis. Les catholiques de New-York le savent, et ils en sont fiers. Ils viennent d'achever une splendide cathédrale du style gothique, tout en marbre blanc, qui a coûté, dit-on, cent vingt millions, et qui est certainement le plus magnifique monument religieux du Nouveau-Monde.

L'archidiocèse comprend la ville et le comté de New-York, plus huit comtés voisins et les îles Bahamas (Antilles). Il a plus de 800.000 catholiques, sur 1.682.000 habitants, la moitié de la population totale. Que de changements en un siècle !

II. *Evêché de Brooklyn*. Ce diocèse, érigé en 1853, est comme un faubourg de New-York, dont il n'est séparé que par le fleuve. Il comprend les trois comtés de Long-Island, Etat de New-York, et compte 300.000 catholiques, sur 1.029.000 habitants.

III. *Evêché d'Albany*. Détaché en 1847 de New-York, le diocèse d'Albany comprend sept comtés et 130.000 catholiques, sur 750.000 habitants.

IV. *Evêché d'Ogdenbourg*. Détaché d'Albany en 1872, il comprend six comtés et 72.000 catholiques, sur 302.000 habitants.

V. *Evêché de Syracuse*. Détaché d'Albany en 1886, il comprend sept comtés et 70.000 catholiques, sur 500.000 habitants.

VI. *Evêché de Buffalo*. Détaché de New-York en 1847, il comprend douze comtés et 160.000 catholiques, sur 713.000 habitants.

VII. *Evêché de Rochester*. Détaché, en 1868, du diocèse de Buffalo, il comprend huit comtés et 85.000 catholiques, sur 475.000 habitants.

VIII. *Evêché de Newark.* Détaché en 1853 de celui de New-York, il comprenait d'abord tout l'Etat de New-Jersey; aujourd'hui, il ne s'étend plus que sur *sept* comtés, et compte 218.000 catholiques, sur 880 000 habitants.

IX. *Evêché de Trenton.* Détaché de Newark, en 1881, le diocèse de Trenton s'étend sur *quatorze* comtés du New-Jersey et compte 45.000 catholiques sur 1.000.000 d'habitants.

IV. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE PHILADELPHIE.

Statistique.

Archevêché : Philadelphie. — 1 archevêque, 296 prêtres, 212 églises ou chapelles, 450.000 catholiques.
 Evêchés : Pittsburg : 1 évêque, 355 prêtres, 241 églises ou chapelles, 185.000 catholiques.
 Érié. — 1 évêque, 72 prêtres, 129 églises ou chapelles, 60.000 catholiques.
 Harrisburg. — 1 évêque, 58 prêtres, 61 églises ou chapelles, 40.000 catholiques.
 Scranton. — 1 évêque, 114 prêtres, 120 églises ou chapelles, 100.000 catholiques.
 Total : 1 archevêque, 4 évêques, 895 prêtres, 768 églises ou chapelles, 835.000 catholiques.

La province ecclésiastique de Philadelphie a quatre suffragants, et embrasse tout l'Etat de Pensylvanie. Ce pays tire son nom du célèbre Quaker Guillaume Penn, qui, fuyant la persécution de l'anglicanisme officiel, s'y réfugia, au XVII^e siècle, avec une partie de ses coreligionnaires. La tolérance des Quakers ayant permis aux catholiques de s'établir chez eux, alors que toutes les autres colonies de la Nouvelle-Angleterre leur étaient impitoyablement fermées, la Pensylvanie comptait déjà 7.000 catholiques au moment de l'émancipation. Ce fut ce qui décida, dès 1808, l'érection du siège épiscopal de Philadelphie, qui devint, en 1875, la Métropole de la province. La proportion des catholiques est d'environ *le cinquième* de la population.

I. *Archevêché de Philadelphie.* Il comprend actuellement la ville et le comté de Philadelphie, avec *neuf* autres comtés. Population catholique, 450.000 sur 1.200.000.

II. — *Evêché de Pittsburg.* Il fut érigé en 1843; on en détacha, en 1876, le diocèse d'Allegheny, qui fut supprimé en 1889. Le diocèse de Pittsburg comprend *quinze* comtés et 185.000 catholiques, sur 1.239.500 habitants.

III. *Evêché d'Érié.* Séparé en 1853 de celui de Pittsburg, il comprend *treize* comtés et 60.000 catholiques, sur 500 000 habitants.

IV. *Evêché d'Harrisburg.* Détaché de Philadelphie, en 1868, il comprend *dix-huit* comtés, et a 40.000 catholiques, sur 745.580 habitants.

V. *Evêché de Scranton.* Érigé en 1865, il com-

prend *onze* comtés et 100.000 catholiques, sur 655.530 habitants.

V. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE CINCINNATI.

Statistique.

Archevêché : Cincinnati. — 1 archevêque, 241 prêtres, 231 églises ou chapelles, 189 500 catholiques.
 Evêchés : Cleveland. — 1 évêque, 229 prêtres, 273 églises ou chapelles, 200.000 catholiques.
 Columbus. — 1 évêque, 97 prêtres, 128 églises ou chapelles, 54.000 catholiques.



MGR ELDER, archevêque de Cincinnati.

Louisville. — 1 évêque, 110 prêtres, 191 églises ou chapelles, 110.000 catholiques.

Covington. — 1 évêque, 63 prêtres, 83 églises ou chapelles, 45.900 catholiques.

Nashville. — 1 évêque, 29 prêtres, 52 églises ou chapelles, 19.000 catholiques.

Vincennes. — 1 évêque, 108 prêtres, 179 églises ou chapelles, 93.850 catholiques.

Fort-Wayne. — 1 évêque, 132 prêtres, 149 églises ou chapelles, 65 000 catholiques.

Détroit. — 1 évêque, 161 prêtres, 152 églises ou chapelles, 140 000 catholiques.

Grands-Rapides. — 1 évêque, 74 prêtres, 124 églises ou chapelles, 88.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 9 évêques, 1.244 prêtres, 1.542 églises ou chapelles, 1.006.250 catholiques.

En 1808, quand eut lieu la première division du siège de Baltimore, Pie VII institua à Bardstowntown un vaste diocèse, qui comprenait les cinq Etats de Kentucky, du Tennessee, de l'Ohio, de

l'Indiana et du Michigan, avec tous les territoires de l'Ouest, alors peuplés presque uniquement de sauvages. Bientôt il fut reconnu qu'un seul évêque ne pouvait suffire à cette immense étendue de pays, et il fallut procéder à de nouvelles divisions. En 1822, le Saint-Siège érigea dans l'Ohio le diocèse de Cincinnati, qui prit bientôt une importance supérieure, et devint, quelques années plus tard, la Métropole de la province. Actuellement, la province ecclésiastique de Cincinnati compte neuf suffragants, et s'étend sur cinq Etats : l'Ohio, le Kentucky, le Tennessee, l'Indiana et la majeure partie du Michigan. La proportion des catholiques y est d'un neuvième.

I. *Archevêché de Cincinnati*. Il comprend tout le sud de l'Ohio, et compte 189.500 catholiques, sur 1.300.000 habitants.

II. *Evêché de Cleveland*. Détaché en 1847 du diocèse de Cincinnati, il comprend le nord de l'Ohio et 200.000 catholiques, sur 970.800 habitants.

III. *Evêché de Columbus*. Ce diocèse, détaché en 1868 de celui de Cincinnati, comprend tout le centre de l'Ohio, et compte 55.000 catholiques, sur environ 1.000.000 d'habitants.

IV. *Evêché de Louisville* (ancien Bardstown). Le siège épiscopal de Bardstown, érigé, comme je l'ai dit, en 1808, fut transféré, en 1837, à Louisville. Après de nombreux démembrements, d'où sont sortis presque tous les diocèses du centre, le diocèse de Louisville est restreint aujourd'hui à la région occidentale du Kentucky. La population catholique est de 110 000 âmes sur 1.600.000.

V. *Evêché de Covington*. Détaché en 1853 du diocèse de Louisville, il comprend la partie orientale du Kentucky et 45.900 catholiques, sur 660.000 habitants.

VI. *Evêché de Nashville*. Détaché en 1837 de celui de Louisville, il comprend tout l'Etat du Tennessee. Les catholiques y sont encore peu nombreux : 19.000 sur 1.858.635 habitants.

VII. *Evêché de Vincennes*. Ce diocèse, qui fut détaché en 1834 de Louisville, comprenait alors deux Etats : l'Illinois et l'Indiana. Des démembrements successifs l'ont restreint à la partie méridionale de l'Indiana. On y compte 98.850 catholiques, sur 1.100.000 habitants.

VIII. *Evêché de Fort-Wayne*. Détaché en 1856 de Vincennes, il comprend tout le nord de l'Indiana et 65.000 catholiques, sur 1.005.640 habitants.

IX. *Evêché de Détroit*. Séparé de Cincinnati en 1827, le diocèse de Détroit comprenait d'abord le Michigan et une partie des territoires de l'Ouest, d'où sont sorties les provinces ecclésiastiques de Milwaukee et de Saint-Paul. Actuel-

lement, il est restreint à la partie méridionale du Michigan inférieur et compte 150.000 catholiques, sur 1.120.000 habitants.

X. *Evêché de Grands-Rapides*. Séparé en 1882 du diocèse de Détroit, il comprend la partie nord du Michigan inférieur, et 88.380 catholiques, sur 698.800 habitants.

VI. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Statistique.

Archevêché : Nouvelle-Orléans. — 1 archevêque, 198 prêtres, 177 églises ou chapelles, 300.000 catholiques.

Evêchés : Natchitoches. — 1 évêque, 19 prêtres, 26 églises ou chapelles, 35.000 catholiques.

Mobile. — 1 évêque, 41 prêtres, 58 églises ou chapelles, 17.000 catholiques.

Natchez. — 1 évêque, 25 prêtres, 84 églises ou chapelles, 17.000 catholiques.

Galveston. — 1 évêque, 49 prêtres, 83 églises ou chapelles, 32.000 catholiques.

San-Antonio. — 1 évêque, 53 prêtres, 85 églises ou chapelles, 64.000 catholiques.

Vicariat apostolique : Brownsville. — 1 vicaire apostolique, 23 prêtres, 26 églises ou chapelles, 50.000 catholiques.

Evêchés : Little-Rock. — 1 évêque, 35 prêtres, 97 églises ou chapelles, 9.500 catholiques.

Dallas. — 1 évêque, 30 prêtres, 56 églises ou chapelles, 15.000 catholiques.

Vicariat apostolique : Territoire indien. — 1 vicaire apostolique, 22 prêtres, 27 églises ou chapelles, 9.820 catholiques.

Total : 1 archevêque, 7 évêques, 2 vicaires apostoliques, 495 prêtres, 719 églises ou chapelles, 549.320 catholiques.

Au dernier siècle, un siège épiscopal fut érigé, en 1786, par Pie VI, à la Nouvelle-Orléans, qui appartenait alors à l'Espagne. Les Français s'en étant emparés, en 1793, chassèrent l'évêque et proscrivirent l'exercice du culte catholique. Quand Bonaparte eut cédé, en 1803, la Louisiane aux Etats-Unis, l'évêque de Baltimore fut chargé de l'administration de ce vaste diocèse, qui embrassait alors la Louisiane, le Mississippi, avec les territoires qui formèrent plus tard les Etats de l'Arkansas, du Missouri, de l'Illinois, la Floride et toutes les régions encore inexplorées du Far-West.

En 1815, le siège épiscopal de la Nouvelle-Orléans fut restauré, et le premier titulaire fut un Français, Mgr Dubourg. La situation était lamentable : presque pas de prêtres, pas de séminaires, deux ou trois églises dans un pays d'une étendue de douze cents lieues, du nord au sud. Mgr Dubourg, effrayé de sa responsabilité, se rendit à Rome pour exposer ses angoisses au Vicaire de JÉSUS-CHRIST. C'est là qu'il reçut la consécration épiscopale (24 septembre 1815), avec les encouragements du Souverain-Pontife. En repassant par la France, il s'arrêta à Lyon, où, avec le concours d'une pieuse veuve, il jeta les fondements d'une association de prières et d'aumônes pour sa mission, d'où sortit, quelques années plus tard,

l'Œuvre de la Propagation de la Foi. A son retour à la Louisiane, il fixa sa résidence à Saint-Louis, et c'est seulement à partir de 1824 que le siège de la Nouvelle-Orléans fut régulièrement occupé. Il devint, en 1850, la Métropole de la province, qui a sept suffragants et comprend les États suivants : la Louisiane, l'Alabama, le Nord de la Floride, le Mississippi, le Texas, l'Arkansas et le Territoire indien. Bien que ces pays aient longtemps appartenu à la France et à l'Espagne, les protestants l'emportent aujourd'hui de beaucoup sur les catholiques qui ne forment plus guère qu'un quatorzième de la population.

I. *Archevêché de la Nouvelle-Orléans.* Aujourd'hui l'archidiocèse de la Nouvelle-Orléans s'étend seulement sur la partie sud de la Louisiane. L'élément français et catholique dominait autrefois dans tout le pays, mais il est de plus en plus débordé par les Yankees. On compte actuellement 300 000 catholiques, sur 600 000 habitants, la moitié de la population.

II. *Evêché de Natchitoches.* Détaché en 1853 de la Nouvelle-Orléans, il comprend tout le nord de la Louisiane, avec 25 000 catholiques, sur 300 000 habitants.

III. *Evêché de Mobile.* En 1825, le Saint-Siège détacha de la Nouvelle-Orléans le vicariat apostolique de l'Alabama et de la Floride, qui devint, en 1826, le diocèse de Mobile. Il comprend actuellement tout l'Alabama, et seulement le nord de la Floride, avec 17 000 catholiques, sur 1 577 300 habitants.

IV *Evêché de Natchez.* Détaché, en 1837, de la Nouvelle-Orléans, ce diocèse comprend tout l'État du Mississippi, avec 17 000 catholiques, sur 284 890 habitants.

V. *Evêché de Galveston.* Le Texas, qui appartenait d'abord au Mexique, ayant été, en 1838, annexé aux États-Unis, Grégoire XVI y établit, l'année suivante, une préfecture, qui devint, en 1840, un vicariat apostolique, et fit place, en 1847, au diocèse de Galveston. A cette époque, le diocèse comprenait tout le nouvel État du Texas.

Actuellement, il est restreint à la partie orientale de la province et compte 32 000 catholiques sur 1 700 000 habitants.

VI. *Evêché de San-Antonio.* Il fut détaché, en 1874, de Galveston, et comprend l'ouest du Texas, avec 64 000 catholiques, sur 500 000 habitants.

VII. *Vicariat apostolique de Brownsville.* Détaché de Galveston en 1874, le vicariat comprend tout le sud du Texas, avec 50 000 catholiques (dont 44 000 Mexicains), sur 60 530 habitants.

VIII. *Evêché de Little-Rock.* Ce diocèse, détaché en 1863 de Saint-Louis, fut rattaché plus

tard à la province de la Nouvelle-Orléans. Il comprend tout l'Arkansas, et n'a encore que 10 000 catholiques, sur 1 250 000 habitants.

IX. *Evêché de Dallas.* Ce diocèse fut détaché en 1890 du diocèse de Galveston ; il comprend la partie nord-est du Texas, 15 000 catholiques sur 965 000 habitants.

X. *Vicariat apostolique du Territoire indien.* On a vu plus haut comment le gouvernement fédéral fut amené à parquer les Indiens du centre dans un vaste territoire, de deux cents lieues de long sur cent lieues de large, qui prit le nom de Territoire indien. Afin de pourvoir aux besoins spirituels de ces enfants de la nature, le Saint-Siège érigea, en 1876, une préfecture apostolique, qui fut confiée aux Bénédictins français du monastère de la Pierre-qui-Vire (diocèse de Sens). Les fils de saint Benoît qui, au VI^e siècle, ont défriché l'Europe et civilisé les barbares, étaient tout indiqués pour cette œuvre de dévouement. Malheureusement, il est bien douteux que l'égoïsme envahisseur du Yankee leur permette d'accomplir leur mission. Déjà, au mois d'avril 1889, le gouvernement fédéral, manquant une fois de plus à ses promesses, a permis à 40 000 Blancs d'envahir l'Oklahoma ; depuis, sous la pression des autorités, les Indiens ont dû consentir à une nouvelle cession de six millions d'hectares choisis naturellement parmi les plus fertiles. Evidemment l'Américain ne s'arrêtera que lorsque le dernier Peau-Rouge aura disparu du sol de la République. Mais quel que soit le sort que l'avenir réserve à cette race infortunée, les Indiens auront au moins, dans les moines-missionnaires qui se sont dévoués à eux, des consolateurs et des pères, qui, s'ils ne peuvent faire plus, leur ouvriront la seule patrie que l'avarice des hommes ne viendra pas leur ravir.

Depuis le 29 mai 1891, la préfecture apostolique du Territoire indien a été élevée à la dignité de vicariat apostolique ; le vicariat étend sa juridiction sur une trentaine de tribus. Il compte actuellement 9 820 catholiques, dont 3 200 sauvages, sur une population totale de 300 000 âmes.

VII. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-LOUIS.

Statistique

Archevêché : Saint-Louis. — 1 archevêque, 254 prêtres, 216 églises ou chapelles, 200 000 catholiques.

Evêchés : Kansas (Missouri). — 1 évêque, 103 prêtres, 120 églises ou chapelles, 55 000 catholiques.

Kansas (Kansas). — 1 évêque, 122 prêtres, 185 églises ou chapelles, 50 000 catholiques.

Concordia. — 1 évêque, 25 prêtres, 50 églises ou chapelles 13 350 catholiques.

Wichita. — 1 évêque, 27 prêtres, 49 églises ou chapelles, 7 400 catholiques.

Total : 1 archevêque, 4 évêques, 531 prêtres, 620 églises ou chapelles, 325 750 catholiques.

1. *Archevêché de Saint-Louis.* Il comprend actuellement tout l'est de l'Etat du Missouri, avec 200 000 catholiques sur 1 700.000 habitants.

II. *Evêchés réunis de Kansas-City et de Saint-Joseph.* Les deux diocèses réunis de Kansas-City et de Saint-Joseph furent détachés de Saint-Louis, le premier en 1868, et le second en 1880. Le diocèse de Kansas-City comprend le sud ouest, et le diocèse de Saint-Joseph, le nord-ouest de l'Etat du Missouri. L'évêque de Kansas-City est l'administrateur de l'évêché de Saint-Joseph. La population des deux diocèses est de 35 000 catholiques, sur 1.100.000 habitants.

III. *Evêché de Kansas.* (Ancien Leavenworth). En 1850, la Sacrée-Congrégation détacha de Saint-Louis le Kansas et le Nébraska, dont elle fit d'abord un vicariat unique ; en 1856 ce vicariat fut partagé en deux. En 1877, le vicariat du Kansas devient l'évêché de Leavenworth, qui comprend alors tout l'Etat du Kansas. Il est restreint aujourd'hui à l'est du Kansas et le siège épiscopal a été transféré en 1891 à Kansas-City, du Kansas qu'il faut se garder de confondre avec Kansas-City, du Missouri, dont il a été parlé plus haut. Le diocèse de Kansas (Kansas) compte 50.000 catholiques sur 900.000 habitants.

IV. *Evêché de Concordia.* Détaché, en 1887, de Leavenworth, il comprend le nord-ouest du Kansas, avec 13.350 catholiques, sur 249.530 habitants.

V. *Evêché de Wichita.* Détaché, en 1887, de Leavenworth, il comprend le sud-ouest du Kansas, avec 7.400 catholiques, sur 266.980 habitants.

VIII. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE DUBUQUE.

Statistique

Archevêché : Dubuque. — 1 archevêque, 212 prêtres, 304 églises ou chapelles, 100.000 catholiques.

Evêchés : Davenport. — 1 évêque, 94 prêtres, 153 églises ou chapelles, 56.000 catholiques.

Omaha. — 1 évêque, 90 prêtres, 158 églises ou chapelles, 65.300 catholiques.

Lincoln. — 1 évêque, 52 prêtres, 81 églises ou chapelles 23.150 catholiques.

Cheyenne. — 1 évêque, 9 prêtres, 13 églises ou chapelles, 3.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 4 évêques, 457 prêtres, 709 églises ou chapelles, 247.450 catholiques.

La province ecclésiastique de Dubuque est de création toute récente (15 juin 1893). Elle a été détachée de Saint-Louis, et compte quatre suffragants. Elle embrasse les Etats d'Iowa et de Nébraska et le territoire de Wyoming. Les catholiques sont un peu plus d'un treizième de la population.

I. *Archevêché de Dubuque.* Détaché en 1837 du diocèse de Détroit (province de Cincinnati), le diocèse de Dubuque comprenait alors les territoires du Wisconsin, du Minnesota et de l'Iowa, qui forment aujourd'hui trois provinces ecclésiastiques. Actuellement, l'archidiocèse de Dubuque n'embrasse plus que la partie nord de l'Etat d'Iowa. Il a environ 100.000 catholiques, sur 1.100.000 habitants.

II. *Evêché de Davenport.* Détaché de Dubuque en 1881, il compte 56.000 catholiques sur 900.000 habitants. Il embrasse tout le sud de l'Etat d'Iowa.

III. *Evêché d'Omaha.* Le vicariat apostolique du Nébraska, érigé, comme je l'ai dit, en 1856, devint en 1885 l'évêché d'Omaha. Il comprenait d'abord tout le Nébraska ; actuellement, il est restreint à la partie est de l'Etat. 65.300 catholiques sur 700.000 habitants.

IV. *Evêché de Lincoln.* Détaché en 1887 du diocèse d'Omaha, il comprend tout l'ouest du Nébraska. 23.150 catholiques, sur 498.000 habitants.

V. *Evêché de Cheyenne.* Détaché d'Omaha, en 1887, il comprend tout le territoire (1) de Wyoming. Il n'a encore que 3.000 catholiques, sur 65 000 habitants.

IX. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE CHICAGO.

Statistique.

Archevêché : Chicago. — 1 archevêque, 387 prêtres, 255 églises ou chapelles, 550.000 catholiques.

Evêchés : Alton. — 1 évêque, 132 prêtres, 151 églises ou chapelles, 75.000 catholiques.

Belleville. — 1 évêque, 69 prêtres, 88 églises ou chapelles, 50.000 catholiques.

Péoria. — 1 évêque, 144 prêtres, 231 églises ou chapelles, 110.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 3 évêques, 732 prêtres, 725 églises ou chapelles, 785.000 catholiques.

La province ecclésiastique de Chicago, qui a trois suffragants, comprend tout l'Etat des Illinois. Ses diocèses sont tous de fondation récente, car les Illinois, au commencement du siècle, n'étaient guère habités que par des tribus sauvages. En 1830, on jeta les fondements de la ville de Chicago, aux bords du lac Michigan. Cette ville prit des développements très rapides.

1. Il y a, aux Etats-Unis, cette différence entre un *Etat* et un *Territoire*, que chacun des Etats de l'Union américaine est indépendant chez lui et s'administre librement, dans les limites, très larges d'ailleurs, du pacte fédéral : il a sa législation et son gouvernement à lui. Le Territoire, au contraire, ne jouit pas encore de son autonomie et relève administrativement du gouvernement central de Washington.

Complètement détruite par l'incendie de 1871, la Reine des lacs, comme elle s'intitule, est devenue, en moins de vingt ans, la seconde ville de l'Union. Elle vient immédiatement après New-York, et compte 1.200.000 habitants. La proportion des catholiques de la province est d'un sixième et demi.

I. *Archevêché de Chicago*. C'est seulement en 1843 que le diocèse de Chicago fut détaché de celui de Vincennes (province de Cincinnati). Il comprenait alors tout l'Etat de l'Illinois. En 1880, Chicago devint la Métropole d'une nouvelle province. Actuellement, l'archidiocèse est restreint à la ville de Chicago et aux quatre comtés du nord de l'Etat, avec 550.000 catholiques, sur 1.300.000 habitants.

II. *Évêché d'Alton*. En 1853, fut érigé le siège épiscopal de Quincy, qui fut transféré, quatre ans plus tard, à Alton. Ce diocèse comprend la partie sud-ouest de l'Illinois, avec 75.000 catholiques, sur 1.200.000 habitants.

III. *Évêché de Belleville*. Détaché en 1886 d'Alton, le diocèse de Belleville comprend la partie sud-est de l'Illinois, avec 50.000 catholiques, sur 1.300.000 habitants.

IV. *Évêché de Péoria*. Il fut détaché, en 1875, de Chicago, et comprend tout le centre de l'Illinois, soit vingt-sept comtés, et 110.000 catholiques, sur 1.400.000 habitants.

X. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MILWAUKEE.

Statistique.

Archevêché : Milwaukee. — 1 archevêque, 239 prêtres, 224 églises ou chapelles, 200.000 catholiques.

Evêchés : Green-Bay. — 1 évêque, 121 prêtres, 167 églises ou chapelles, 125.000 catholiques.

La Crosse. — 1 évêque, 106 prêtres, 194 églises ou chapelles, 75 000 catholiques.

Marquette. — 1 évêque, 57 prêtres, 62 églises ou chapelles, 80.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 3 évêques, 523 prêtres, 607 églises ou chapelles, 480.000 catholiques.

En 1843, le diocèse de Milwaukee fut formé d'une portion de celui de Détroit et d'une portion de celui de Dubuque. Il comprenait alors les territoires, encore sauvages, du Wisconsin et du Minnesota, et relevait comme suffragant de Baltimore. Plus tard, il fut rattaché à la province de Saint-Louis. Enfin, en 1875, le siège de Milwaukee devint la Métropole d'une province ecclésiastique, dont fut détachée, en 1888, la province de Saint-Paul. La province de Milwau-

kée, ainsi réduite, n'a plus que trois suffragants, et embrasse l'Etat du Wisconsin et une partie du Michigan supérieur. Les catholiques y forment à peu près le quart de la population totale.

I. *Archevêché de Milwaukee*. Il comprend tout le sud du Wisconsin, et compte 200.000 catholiques, sur 830.000 habitants.

II. *Évêché de Green-Bay*. Il fut détaché, en 1868, de Milwaukee, et comprend le nord est du Wisconsin, avec 125.000 catholiques sur 385.000 habitants.



MGR MRAK, ancien évêque de Marquette et Sault-Sainte-Marie ; d'après une photographie.

III. *Évêché de la Crosse*. Il fut détaché, en 1868, de Milwaukee, et comprend le nord-ouest du Wisconsin, avec 75 000 catholiques, dont 1.500 Indiens, sur 506.000 habitants.

IV. *Évêché de Marquette*. En 1853, la Sacrée-Congrégation détacha du diocèse de Détroit le vicariat apostolique du Haut-Michigan, qui devint, en 1856, le diocèse de Sault-Sainte-Marie. Il prit plus tard le nom de Marquette. Ce diocèse comprend tout le Michigan supérieur, et a 80.000 catholiques, sur 180.000 habitants.



XI. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SAINT-PAUL.

Statistique.

Archevêché : Saint-Paul. — 1 archevêque, 168 prêtres, 224 églises ou chapelles, 200.000 catholiques.

Evêchés : Winona. — 1 évêque, 52 prêtres, 100 églises ou chapelles, 39.000 catholiques.

Saint-Cloud. — 1 évêque, 75 prêtres, 98 églises ou chapelles, 40.000 catholiques.

Duluth. — 1 évêque, 24 prêtres, 38 églises ou chapelles, 22.000 catholiques.

Sioux-Falls. — 1 évêque, 61 prêtres, 115 églises ou chapelles, 40.000 catholiques.

Jameston. — 1 évêque, 34 prêtres, 46 églises ou chapelles, 20.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 5 évêques, 414 prêtres, 121 églises ou chapelles, 361.000 catholiques.

La province ecclésiastique est de fondation toute récente. C'est seulement en 1888 que le siège de Saint-Paul fut élevé au rang de Métropole, avec *cinq suffragants*. Tous ces diocèses faisaient partie, auparavant, de la province de Milwaukee. La nouvelle province ecclésiastique embrasse tout l'Etat du Minnesota et le territoire, encore en partie sauvage, du Dakota. Bien que ce pays soit nouveau, les catholiques y forment déjà le *cinquième* de la population totale ; une partie des sauvages sont encore païens.

I. — *Archevêché de Saint-Paul*. Le siège épiscopal de Saint-Paul fut érigé en 1870. Après plusieurs démembrements, l'archidiocèse comprend aujourd'hui une partie du sud du Minnesota. Il a 200.000 catholiques sur 1.000.000 d'habitants.

II. — *Evêché de Winona*. Détaché en 1889 de Saint-Paul, le nouveau diocèse comprend le sud-est du Minnesota avec 39.000 catholiques sur 150.000 habitants.

III. — *Evêché de Saint-Cloud*. En 1875, la Sacrée-Congrégation détacha du diocèse de Saint-Paul le vicariat apostolique du Minnesota supérieur, qui fut remplacé, en 1889, par les deux diocèses de Saint-Cloud et de Duluth. Le diocèse de Saint-Cloud occupe le centre du Minnesota ; il a 40.000 catholiques dont 3.000 Indiens, sur 100.000 habitants.

IV. — *Evêché de Duluth*. Erigé, comme je viens de le dire, en 1889, le diocèse de Duluth comprend tout le nord du Minnesota avec 22.000 catholiques, dont 3.000 sauvages, sur 80.000 habitants.

V. — *Evêché de Sioux-Falls*. En 1879 fut créé le vicariat apostolique du Dakota, que Rome a remplacé, en 1889, par les deux diocèses de Sioux-Falls et de Jameston. Le diocèse de Sioux-Falls comprend tout le Dakota sud avec 40.000 catholiques, sur 328.700 habitants.

VI. — *Evêché de Jameston*. Erigé comme le

précédent en 1889, ce diocèse occupe le nord du Dakota avec 20.000 catholiques, sur 225.000 habitants.

XII. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SANTA-FÉ.

Statistique.

Archevêché : Santa-Fé. — 1 archevêque, 54 prêtres, 265 églises ou chapelles, 103.940 catholiques.

Evêché : Denver. — 1 évêque, 76 prêtres, 89 églises ou chapelles, 65.000 catholiques.

Vicariat apostolique : Arizona. — 1 vicaire apostolique, 19 prêtres, 34 églises ou chapelles, 38.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 1 évêque, 1 vicaire apostolique, 149 prêtres, 388 églises ou chapelles, 206.940 catholiques.

Dès le milieu du XVI^e siècle, des missionnaires espagnols, venus du Mexique, avaient évangélisé les régions du Nouveau-Mexique ; mais, pendant les quarante premières années du siècle, la persécution religieuse et l'anarchie désolèrent ce pays, qui ne trouva un peu de stabilité qu'en entrant dans l'Union (1840). Aujourd'hui la province ecclésiastique de Santa-Fé embrasse tout l'état du Nouveau-Mexique avec les territoires du Colorado et de l'Arizona. La proportion des catholiques y est *d'un tiers*.

I. — *Archevêché de Santa-Fé*. Le vicariat apostolique du Nouveau-Mexique, érigé en 1850, devint, deux ans plus tard, le diocèse de Santa-Fé, qui fut élevé en 1875 au rang de métropole. Il comprend tout le Nouveau-Mexique, à l'exception de trois comtés, avec 125.000 catholiques sur 140.000 habitants, en grande partie Mexicains, les *neuf dixièmes* de la population.

II. — *Evêché de Denver*. En 1868, le Saint-Siège créa le vicariat apostolique du Colorado et de l'Utah réunis. L'Utah en fut détaché en 1872, et le vicariat du Colorado devint le diocèse de Denver, avec 40.000 catholiques sur 325.000 habitants, *un huitième*.

III. — *Vicariat apostolique de l'Arizona*. Erigé en 1868, il comprend tout l'Arizona avec trois comtés du Nouveau-Mexique et 55.000 catholiques sur 100.000 habitants, *plus de la moitié*.

XIII. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SAN-FRANCISCO.

Statistique.

Archevêché : San-Francisco. — 1 archevêque, 192 prêtres, 163 églises ou chapelles, 220.000 catholiques.

Evêchés : Monterey. — 1 évêque, 74 prêtres, 84 églises ou chapelles, 50.000 catholiques.

Sacramento. — 1 évêque, 43 prêtres, 77 églises ou chapelles, 25.000 catholiques.

Salt-Lake-City. — 1 évêque, 18 prêtres, 18 églises ou chapelles, 8.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 3 évêques, 327 prêtres, 342 églises ou chapelles, 303.000 catholiques.

La Californie fut, jusqu'en 1848, une des provinces du Mexique. A cette époque, les États-Unis s'en emparèrent, et sous leur active impulsion, ce pays devint, en quelques années, un des plus riches de l'Union. Au dernier siècle, les Franciscains espagnols avaient évangélisé les sauvages de la Californie et les avaient réunis en Réductions prospères, à l'imitation du Paraguay. « Le » nom de la Californie, écrit Seemann (1), est à » jamais uni au dévouement désintéressé des » PP. Franciscains. » « Les Indiens sont très in- » dustrieux, dit, de son côté, le capitaine » Morell (2), soumis à leurs maîtres, » qu'ils considèrent comme leurs pères » et leurs protecteurs ; en retour, ceux-ci » s'acquittent de leurs devoirs envers les » pauvres Indiens avec beaucoup de » sympathie et d'humanité. Ils sont gé- » néralement bien vêtus, bien nourris, » possèdent des maisons et jouissent » d'autant de bien-être qu'ils en désirent. » On prend le plus grand soin des » malades et l'on pourvoit avec attention » à leurs besoins. »

Aussi les Indiens se montrent reconnaissants et dociles : « Ce n'est pas » simplement comme des pères et des » amis qu'ils considèrent les Francis- » cains, écrivait Forbes (3), mais avec » un sentiment poussé jusqu'à l'adora- » tion. »

Comme au Paraguay, cette œuvre splendide fut anéantie par la méchanceté et la sottise des hommes. Après l'émancipation des colonies espagnoles, la Franc-Maçonnerie, dominante au Mexique, jugea urgent de *séculariser* les missions. Comme toujours, la spoliation eut pour résultat la décadence immédiate de la prospérité matérielle et la rechute des sauvages dans la barbarie. Une statistique officielle, qui fut dressée en 1842, par ordre du gouvernement mexicain, montre bien ce que les Indiens ont gagné à être émancipés de la tutelle de l'Église. Ce recensement donne la situation en 1834, sous l'administration des religieux, et en 1842, sous l'administration civile.

Donc il y avait :

	En 1834.	En 1842.
Indiens en villages	30.650	4.450
Bêtes à cornes	424.000	28.200
Chevaux et mulets	62.000	3.800
Moutons	521.500	31.600
Hectares en culture	70.000	4.000

C'était vraiment le triomphe du progrès et de la civilisation laïque sur la barbarie cléricale !

Ce n'était cependant pour les malheureux

Indiens que le commencement de leurs malheurs. Avec la domination des Yankees, ce fut l'extermination en masse, et cette fois, sans prétexte, car, au témoignage des Américains eux-mêmes, « ces Indiens des Réductions sont réellement les » populations les plus inoffensives du continent. » Une population étrangère s'est emparée de » leurs terres, a détruit leurs territoires de chasse » et leurs pêcheries, leur refusant jusqu'au droit » qu'on accorde aux convicts, le droit de tra- » vailler pour vivre (1). »



MGR MACHEBEUF, évêque de Denver.

D'après une photographie.

L'Indien catholique fut balayé du sol, et la découverte des riches placers de la Californie y amena une population indescriptible : aventuriers de tous pays, gens de sac et de corde, écume de toutes les civilisations, jetés par la débauche et par le vice sur la plage de San-Francisco. Pendant une quinzaine d'années, le revolver et la loi de Lynch en permanence furent le seul code possible. Peu à peu l'ordre s'établit dans cette société mêlée ; le travail démoralisateur des mines d'or fut abandonné aux Chinois et à quelques pauvres diables qui s'y enrichissent rarement.

1. Berthold Seemann, *Voyages*, vol. II, ch. 4.

2. Benjamin Morell, *Récits de voyages*, ch. 6.

3. Forbes, *La Californie*, chap. 6.

1. Rev. John Beecham, *De la Colonisation*.

Actuellement San-Francisco est une des villes les plus policées et les plus prospères de l'Union.

C'est en 1850 qu'un siège épiscopal fut érigé à San-Francisco, qui devint, trois ans plus tard, la métropole de la Californie, avec *trois* suffragants. La proportion générale des catholiques de la province est d'un cinquième.

I. — *Archevêché de San-Francisco*. Il embrasse tout le centre de la Californie, avec 220.000 catholiques sur 600.000 habitants.

II. — *Évêché de Monterey et los Angeles*. En 1840, un siège épiscopal fut érigé dans le sud de la Californie ; après la conquête du pays par les Etats-Unis, la résidence de l'évêque fut établie, tantôt à Monterey, tantôt à los Angeles ; de là, le double titre du diocèse, qui comprend tout le sud de la Californie, avec 50.000 catholiques sur 300.000 habitants.

III. — *Évêché du Sacramento*. La partie nord de la Californie forma d'abord le vicariat apostolique de Marysville, qui devint, en 1868, le diocèse de Grass-Valley. En 1886, le siège épiscopal fut transféré dans la ville de *Sacramento*. Il compte 25.000 catholiques seulement sur 500.000 habitants.

IV. — *Évêché de Lac-Salt*. Le territoire de l'Utah, la Terre sainte des Mormons, resta, jusque vers 1860, absolument fermé aux *Gentils*. Des anges exterminateurs, choisis parmi les plus farouches sectaires, ne se seraient nullement gênés pour faire justice du profane qui, sans avoir la pensée de se convertir, aurait eu l'outrecuidance de se mêler aux *saints des derniers jours*. Cet exclusivisme sauvage, qui ne reculait pas même devant l'assassinat, a dû s'adoucir. L'Utah s'ouvrit peu à peu aux étrangers, et quelques catholiques s'y établirent, attirés par les travaux du chemin de fer transcontinental, qui va de New-York à San-Francisco.

En 1875, ils n'étaient encore que 820 catholiques, dispersés dans huit petits postes ; ils étaient placés sous la juridiction de l'archevêque de San-Francisco, et n'avaient encore, dans tout le territoire, qu'une église à Salt-Lake-City. L'année suivante, on en bâtit une seconde à Ogden ; puis le nombre des catholiques augmentant, l'Utah fut érigé, en 1886, en vicariat apostolique, avec une portion de la Nevada. En 1890, ce vicariat apostolique devint le diocèse de Lac Salé, Salt - Lake - City. 8.000 catholiques sur 250.000 habitants.

De toutes les sectes engendrées par le libre-examen protestant, aucune jusqu'ici ne s'est montrée aussi immonde, aussi dépourvue de raison et de sens moral, que le Mormonisme ou la religion des *Saints des derniers jours*. Vers 1830, un aventurier nommé Joseph Smith s'annonça publiquement comme ayant reçu d'un ange la révélation d'une nouvelle Bible, intitulée le *Livre de Mormon*. Elle était écrite en caractères égyptiens, sur des lames d'or, et ne pouvait être déchiffrée qu'au moyen de deux pierres transparentes, que l'ange avait eu la délicate attention de laisser au prophète. Naturellement jamais personne ne vit les fameuses lames d'or, ni les merveilleuses lunettes. Cette légende idiote est le triomphe du *puffisme* américain.

Elle fit pourtant de nombreuses dupes, d'abord au milieu de ces populations protestantes qui flottent à tout vent de doctrines. Joseph Smith jouait d'ailleurs à merveille son rôle de prophète ; mais il eut des mésaventures :

En 1835, le prophète, qui s'était installé avec sa colonie dans l'Ohio, fit une vulgaire banqueroute, et fut forcé de s'enfuir du pays. Il se réfugia, avec deux à trois mille de ses fidèles, dans le Missouri. Là, il organisa les siens en bandes de combat, sous les noms de *Danites* et de *compagnons de Gédéon*. Naturellement les *Gentils* se défendirent, et, après une lutte de plusieurs années, ils expulsèrent les Mormons du Missouri, sous le prétexte assez plausible de nombreux assassinats et d'actes répétés d'immoralité.

Chassé du Missouri, Joseph Smith passa, en 1839, dans l'Illinois. Sa bande, recrutée en partie dans le Nouveau-Monde, en partie dans l'Ancien, parmi les populations protestantes de l'Allemagne, des pays Scandinaves et de l'Angleterre, se composait alors de *quinze mille* hommes, forts par leur union et la discipline de fer qui les liait les uns aux autres. Ils construisirent la ville de Nauvoo (en langue mormonne, la Belle) et commencèrent à élever le temple de la *Nouvelle - Jérusalem*. Bientôt le Mormonisme organisa sa hiérarchie, à l'imitation des titres de la primitive Eglise. Au-dessous du prophète, chef suprême et incontesté, son frère Hiram reçut le titre de patriarche, puis venaient douze apôtres, des évangélistes, des évêques, des diacres. Le prophète crut alors qu'il pouvait aspirer à tout, et il osa poser sa candidature à la Présidence de la République. Un éclat de rire universel fut la réponse qu'il reçut, mais sa prétention avait réveillé toutes les vieilles haines. On l'attira avec son frère dans une embuscade, et tous deux furent jetés en prison et massacrés, la nuit suivante, par une bande d'hommes masqués (25 juin 1844).

Il eut pour successeur le célèbre Brigham-Young, qui lui était bien supérieur en capacités, et qui organisa fortement le Mormonisme. Comprimant l'impossibilité pour les *Saints* de vivre en paix au milieu des *Gentils*, il dirigea l'exode du peuple de DIEU jusqu'au fond des solitudes, alors désertes, du Far-West. Les exilés s'établirent dans l'Utah, aux bords du Lac salé. Grâce à l'intelligence incontestable de Brigham-Young, à ses qualités colonisatrices, à son aptitude rare au gouvernement des hommes, jointe à l'absence de tous scrupules gênants, la prospérité matérielle de la colonie fit de rapides progrès, ce qui attira bientôt de nombreux prosélytes.

On compte actuellement environ 100.000 Mormons dans l'Utah. Depuis une trentaine d'années, ils ont entrepris la conversion des îles de la Polynésie, et on les trouve aux îles Sandwich, à Tahiti, aux Marquises, dans les Paumotous et les îles Gilbert. Leur religion, amalgame bizarre de traditions bibliques, de pratiques méthodistes et de rites maçonniques, n'est au fond qu'un grossier matérialisme, qui fait une loi de la polygamie et de la satisfaction de toutes les convoitises de la chair. Au début, cela peut produire une certaine prospérité matérielle qui fait d'abord illusion, mais une société basée uniquement sur le plaisir n'est pas viable. Un jour ou l'autre, elle s'effondre dans la boue. Ce jour ne paraît pas éloigné pour le Mormonisme américain.

XIV. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'OREGON-CITY.

Statistique.

Archevêché : Oregón-City. — 1 archevêque, 57 prêtres, 65 églises ou chapelles, 33.500 catholiques.

Evêchés : Hélène. — 1 évêque, 28 prêtres, 44 églises ou chapelles, 25.000 catholiques.

Boise-City. — 1 évêque, 19 prêtres, 37 églises ou chapelles, 10.000 catholiques.

Nesqualy. — 1 évêque, 38 prêtres, 44 églises ou chapelles, 40.000 catholiques.

Vancouver. — 1 évêque, 23 prêtres, 34 églises ou chapelles, 8.160 catholiques.

Préfecture apostolique : Alaska. — 1 préfet apostolique, 8 prêtres.

Total : 1 archevêque, 4 évêques, 1 préfet apostolique, 173 prêtres, 224 églises ou chapelles, 116.600 catholiques.

La province ecclésiastique d'Oregón-City, qui a quatre suffragants, embrasse, sur le continent, l'Etat d'Oregón et les trois territoires de Montana, d'Idaho et de Washington ; en dehors du continent, elle s'étend à l'île Vancouver et à l'Alaska, colonie russe, cédée en 1867 aux Etats-Unis. La proportion générale des catholiques n'est pas encore d'un dixième.

I. — *Archevêché d'Oregón-City.* En 1846, le Saint-Siège érigea, dans ces régions éloignées, le diocèse d'Oregón-City, qui fut élevé, en 1850, au rang de métropole. L'archidiocèse comprend tout l'Oregón, avec 33.500 catholiques sur 250.000 habitants.

II. — *Evêché d'Hélène.* En 1868, création du vicariat apostolique de Montana, qui devint, en 1884, le diocèse d'Hélène, et compte 25.000 catholiques sur 160.000 habitants.

III. — *Evêché de Boise-City, ancien vicariat apostolique d'Idaho.* Il fut érigé en 1868, et comprend tout le territoire du même nom, avec 10.000

catholiques, dont 4.500 Indiens, sur 125.000 habitants.

IV. — *Evêché de Nesqualy.* Il fut érigé en 1850, et comprend tout le territoire de Washington, avec 40.000 catholiques sur 210.000 habitants.

V. — *Evêché de Vancouver.* Jusqu'en 1846, l'île de Vancouver était sous la direction du vicaire apostolique de l'Oregón. A cette époque, le Saint-Siège érigea le diocèse de Vancouver



MGR GLORIEUX, vicaire apostolique d'Idaho.
D'après une photographie.

qui comprenait l'île de ce nom, la Colombie britannique et l'Alaska. Depuis, la Colombie britannique fut rattachée à la province canadienne de Saint-Boniface (1863). L'Alaska fut érigé en préfecture apostolique (1894), de sorte que le diocèse de Vancouver est restreint à l'île de ce nom. 8.100 catholiques sur 75.000 habitants.

VI. — *Préfecture apostolique de l'Alaska.* L'Alaska, ancienne colonie russe, fut cédée en 1867 aux Etats-Unis. On trouve, dans ces régions glacées, environ 50.000 sauvages encore païens et quelques centaines de civilisés, ou prétendus tels. Au point de vue religieux, l'Alaska fut érigé

en 1894 en préfecture apostolique et confié aux RR. PP. jésuites. Le personnel se compose actuellement du préfet apostolique, 8 PP. jésuites, 3 frères coadjuteurs et 8 religieuses de Saint-Anne. Il n'y a encore dans la mission que 4 résidences. Quant aux sauvages chrétiens, ils sont encore très peu nombreux, c'est une mission au berceau.

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'ÉGLISE DES ÉTATS UNIS AU 1^{er} JANVIER 1896.

I. Province de Baltimore. — 1 archevêque, 6 évêques, 1 vicaire apostolique, 594 prêtres, 736 églises ou chapelles, 341.100 catholiques.

II. Province de Boston. — 1 archevêque, 6 évêques, 1.128 prêtres, 941 églises ou chapelles, 1.413.000 catholiques.

III. Province de New-York. — 1 archevêque, 8 évêques, 1.700 prêtres, 1.265 églises ou chapelles, 1.880.000 catholiques.

IV. Province de Philadelphie. — 1 archevêque, 4 évêques, 895 prêtres, 768 églises ou chapelles, 835.000 catholiques.

V. Province de Cincinnati. — 1 archevêque, 9 évêques, 1.244 prêtres, 1.542 églises ou chapelles, 1.006.250 catholiques.

VI. Province de la Nouvelle-Orléans. — 1 archevêque, 7 évêques, 2 vicaires apostoliques, 495 prêtres, 719 églises ou chapelles, 549.320 catholiques.

VII. Province de Saint-Louis. — 1 archevêque, 5 évêques, 531 prêtres, 620 églises ou chapelles, 325 750 catholiques.

VIII. Province de Dubuque. — 1 archevêque, 4 évêques, 457 prêtres, 709 églises ou chapelles, 247.450 catholiques.

IX. Province de Chicago. — 1 archevêque, 3 évêques, 732 prêtres, 725 églises ou chapelles, 785.000 catholiques.

X. Province de Milwaukee. — 1 archevêque, 3 évêques, 523 prêtres, 607 églises ou chapelles, 480.000 catholiques.

XI. Province de Saint-Paul. — 1 archevêque, 5 évêques, 414 prêtres, 621 églises ou chapelles, 361.000 catholiques.

XII. Province de Santa Fé. — 1 archevêque, 1 évêque, 1 vicaire apostolique, 149 prêtres, 388 églises ou chapelles, 206.940 catholiques.

XIII. Province de San Francisco. — 1 archevêque, 3 évêques, 327 prêtres, 342 églises ou chapelles, 303.000 catholiques.

XIV. Province d'Oregon-City. — 1 archevêque, 4 évêques, 1 préfet apostolique, 173 prêtres, 224 églises ou chapelles, 116.600 catholiques.

Total : 14 provinces ecclésiastiques, 14 archevêques, 67 évêques, 4 vicaires apostoliques, 1 préfet apostolique, 9.362 prêtres, 10.207 églises ou chapelles, 8.850.410 catholiques.

Il faut maintenant étudier en détail chacun de ces groupes de chiffres, afin de nous faire une idée exacte de la situation du catholicisme américain, en nous tenant, s'il est possible, à égale distance de l'enthousiasme et du dénigrement.

I. — *Personnel*. Sous ce rapport, on ne peut vraiment qu'admirer. Le développement hiérarchique de l'Eglise des Etats-Unis est magnifique et dépasse tout ce qu'on pouvait espérer. Là où existait, il y a cent ans, *un seul* évêque, vous trouverez aujourd'hui *quatorze* provinces ecclésiastiques, partagées entre *quatre-vingt-six* titulaires, archevêques, évêques et vicaires apos-

toliques. Je doute que, dans l'histoire d'aucune Eglise, on rencontre un seul exemple d'un développement hiérarchique aussi prompt.

Et ces princes de l'Eglise des Etats-Unis sont des hommes d'une haute valeur intellectuelle et morale. Doués généralement de cet esprit d'initiative qui caractérise l'Américain, ils joignent, aux qualités du caractère national : l'énergie, l'activité, la connaissance des hommes et la pratique des affaires, d'autres vertus plus rares que développe seul le catholicisme : l'abnégation, le zèle, le don complet de soi-même à DIEU et aux âmes. Aussi les protestants eux-mêmes sont fiers de leurs évêques, et, plus d'une fois, ils en ont fait l'éloge :

« Qui peut oublier John Carroll, premier évêque catholique de Baltimore, ou l'évêque » England (premier évêque de Charleston), » chéri et honoré par les hommes de toutes » croyances, pleuré encore dans le sud comme » un de ses plus nobles enfants (1) ? » « En » voyant des hommes tels que Cheverus et » Matignon, écrivait une Revue littéraire de » Boston (2), comment douter qu'il soit possible » à la nature humaine d'approcher de l'Homme- » DIEU par son imitation ? » « Si New-York » est catholique romaine, écrivait en 1864 un » journal protestant de cette ville, c'est le génie » et l'énergie de l'archevêque Hughes qui l'ont » faite ce qu'elle est. » Son successeur, Mgr Mac-Closkey, premier cardinal américain, devait le remplacer dignement. Il était si aimé de tous ses concitoyens, sans distinction de croyances, que son élévation à la pourpre romaine devint littéralement une fête nationale ; on fit accueil, dans toutes les classes de la société, aux envoyés du Souverain Pontife qui lui apportaient la barrette ; une souscription s'organisa pour offrir au Pontife, en souvenir, un magnifique diamant entouré de rubis, monté en bague ; enfin tous les journaux, sans distinction de nuances politiques ou religieuses, s'unirent pour reconnaître l'honneur que le Vicaire de JÉSUS-CHRIST venait d'accorder à la grande République, en faisant choix d'un de ses enfants pour le faire entrer dans le Sacré-Collège. Hélas ! que nous sommes loin chez nous de l'Amérique ! Ce n'est pas l'Atlantique seulement qui nous sépare, c'est tout un abîme de préjugés et de haines.

Depuis longtemps, les noms des grands hommes de l'épiscopat américain ont traversé l'Océan et sont venus jusqu'à nous.

On connaît de réputation au moins, en France, le cardinal Gibbons, archevêque actuel de Baltimore et fondateur de l'Université catholique de Washington ; Mgr Ryan, archevêque de Philadelphie, surnommé pour son éloquence le Monsabré de l'Amérique ; Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, dont les journaux français de toutes

1. *Œuvres de Franklin*, tom 8.

2. *Le Magasin mensuel*, juin 1875.

nuances ont loué le caractère sympathique, lors de son dernier passage à Paris. On peut affirmer, sans exagération, que l'épiscopat des Etats-Unis n'a rien à envier à celui de n'importe quelle contrée.

Grâce à la liberté absolue dont ils jouissent là-bas dans le gouvernement de leurs Eglises, à l'absence de ces entraves tyranniques, articles organiques, déclarations d'abus, *beneficium regium*, dans lesquelles les gouvernements de la vieille Europe ont, depuis trois siècles, enchaîné l'Eglise, les évêques des Etats-Unis se réunissent librement en conciles pléniers et provinciaux, pour statuer en commun sur la situation toute nouvelle où se trouve le catholicisme américain. Bien des dispositions de l'ancien droit sont devenues inapplicables dans nos sociétés modernes ; des besoins nouveaux réclament, sur beaucoup de points, une législation nouvelle. Dans ces grandes assises, qui se tiennent régulièrement, selon les prescriptions du droit, les évêques, sous la direction supérieure du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, organisent les nouvelles Eglises, et mettent la législation ecclésiastique en harmonie avec les nécessités du monde moderne. Hélas ! au lieu de déclamer contre l'esprit arriéré du catholicisme, que ne laisse-t-on, dans notre vieille Europe, nos évêques se réunir librement, pour se concerter sur les besoins de leurs Eglises ! Inspirés de l'Esprit d'en haut, animés, quoi qu'on en dise, des intentions les plus conciliantes et les plus miséricordieuses envers la société, ils auraient vite fait d'éclairer les malentendus qui nous divisent, et de trouver le remède aux maux dont nous souffrons. Après tout, ces dispositions restrictives se comprenaient encore, quand l'Etat faisait siennes les lois de l'Eglise et veillait à leur exécution ; aujourd'hui, qu'a-t-il à y voir ? Les évêques ont, comme tout le monde, le droit de se réunir et de se concerter ; leurs règlements n'obligent que ceux qui s'y soumettent volontairement.

A côté des premiers pasteurs, les simples prêtres. Leur nombre s'est élevé, au cours de ce siècle, de *trente à neuf mille trois cents*. C'est beaucoup, et pourtant ce n'est pas assez ; il faudrait aux Etats-Unis *vingt mille* prêtres, pour répondre aux besoins actuels des populations, et convertir ces millions de dissidents, qui forment encore les sept huitièmes de la population.

Pendant la première moitié du siècle, les Etats-Unis furent évangélisés presque exclusivement par des missionnaires venus de la France, de l'Irlande, de l'Allemagne, du Canada, et, dans une proportion plus faible, des autres Etats catho-

liques. Dans la seconde moitié du siècle, la situation s'est améliorée, et l'Eglise des Etats-Unis commence à avoir un clergé à elle, composé d'environ trois mille prêtres originaires du pays. Ce n'est pas assez. Une Eglise qui est sortie de l'état de mission doit régulièrement se suffire pour le recrutement de son clergé. Sous ce rapport, le Canada est bien plus avancé que les Etats-Unis. Cela provient, sans doute, du caractère indépendant et de l'esprit mercantile du Yankee. L'Eglise exige de ses prêtres l'esprit de



MGR CHARLES-JEAN SEGHERS,
Evêque de Vancouver, né à Gand (Belgique), le 26 décembre 1839, massacré au cours d'une visite pastorale dans l'Alaska, le 28 novembre 1886.

soumission et d'humilité ; elle n'a à leur offrir, en échange, que la pauvreté, le travail et la croix.

Cela ne saurait convenir à une race orgueilleuse et riche, qui place au premier rang de ses préoccupations le culte des intérêts matériels. Dans le *Parfum de Rome* (1), Louis Veuillot écrivait en 1860 : « Le catholicisme américain est » américain comme tout le reste ; il donne peu à » l'Eglise. Malgré les collèges et les séminaires, » il faut que les prêtres viennent d'Europe. S'il

1. Livre IX.

» n'en venait plus, si le sacerdoce se recrutait » dans cette race marchande, aventurière et grossière, je craindrais le résultat. » Je me permets ici d'être d'un avis absolument opposé ; je fais des vœux pour que cette race intelligente et pratique, — qui, bien qu'en dise l'illustre publiciste, donne beaucoup à l'Eglise, puisque, sans budget de l'Etat, elle soutient noblement son clergé et ses œuvres, — ne se contente plus de fournir ses dollars, mais qu'elle se donne un peu plus elle-même. Les 1684 élèves ecclésiastiques qui se préparent à cette heure au sacerdoce, dans les *vingt-trois* grands séminaires de l'Union, permettent d'espérer que ce vœu sera de plus en plus exaucé.

A côté du clergé séculier, les Ordres religieux d'hommes et de femmes. Sous ce rapport, les Etats-Unis égalent, s'ils ne les dépassent, les nations les plus catholiques. Environ *trois mille cinq cents* religieux appartenant à *quarante-deux* Ordres ou Congrégations reconnus dans l'Eglise, plus de *seize mille* Sœurs, re rattachant à *soixante* familles religieuses, constituent une troupe auxiliaire de *vingt mille* religieux des deux sexes, qui marchent à l'avant-garde de tous les dévouements et de toutes les immolations, sous la triple bannière de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Quelle force au milieu d'une nation adonnée au culte des jouissances matérielles !

II. — *Œuvres*. Nous venons de voir le personnel de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. Les œuvres répondent dignement aux forces que l'Eglise romaine peut mettre en action. En dehors des 10.207 églises ou chapelles, dans lesquelles le culte s'exerce régulièrement, avec la pompe et la dignité des vieilles églises de l'Europe, il y a encore aux Etats-Unis près de *dix-huit cents* stations, qui sont visitées, à des intervalles plus ou moins rapprochés, par le prêtre voisin, car, à côté des paroisses déjà constituées, une partie du pays, surtout dans l'ouest, reste encore à l'état de mission. Chacune de ces stations est destinée à devenir prochainement un nouveau centre paroissial. Dès que l'évêque peut disposer d'un prêtre jeune, actif et zélé, il l'envoie à quelqu'une des stations sans pasteurs. Le prêtre arrive, n'ayant bien souvent d'autre viatique que la bénédiction de son évêque ; il s'installe dans une chambre d'auberge, et va visiter ses futurs paroissiens, les habitants du lieu ; presque toujours, il est accueilli avec empressement, et tous, même les protestants, souscrivent largement pour l'érection de l'église.

En homme pratique, l'Américain, quelles que soient ses convictions religieuses, calcule qu'une église catholique attirera et fixera dans la localité de nombreux émigrants.

Pendant que l'édifice matériel s'élève, le prêtre va à la recherche des brebis perdues d'Israël. Presque partout il rencontre des catholiques, qui, faute de prêtre et d'église, ont laissé, depuis un temps plus ou moins long, toute pratique religieuse ; mais il est rare qu'il se heurte à ce

parti-pris, à cette impiété brutale et bête, qui, chez nous, retient tant d'âmes éloignées de l'église. Ces pauvres gens n'ont rien contre le catholicisme ; ils ont cessé de pratiquer faute d'occasion ; mais leur cœur est resté chrétien, et ils sont heureux de voir le prêtre se fixer au milieu d'eux.

En attendant l'achèvement de l'église, on se réunit le dimanche dans une salle d'école, quelquefois à l'auberge, d'autres fois au tribunal partout où l'on peut trouver un local disponible ; là, catholiques et protestants se pressent pour entendre la parole de DIEU, et contempler ces majestueuses cérémonies de l'Eglise romaine dont l'hérésie ne peut offrir qu'une parodie. L'onction qui les accompagne, l'accent convaincu de la prédication agissent sur les cœurs et dissipent bien des préjugés. Bien souvent, quand l'œuvre matérielle est achevée et que l'évêque vient consacrer la nouvelle église, il a la joie de faire entrer dans l'édifice spirituel de nouveaux enfants que l'ignorance seule et des préjugés de naissance et d'éducation retenaient loin du catholicisme.

Voilà comment se fonde une paroisse aux Etats-Unis. N'ayez point d'inquiétudes pour le pasteur. Peut-être au début, si les paroissiens sont pauvres et clairsemés, il aura besoin d'être assisté par l'évêque ; mais, avec l'esprit d'initiative des Américains, son troupeau saura bientôt pourvoir à son honnête entretien et à tous les besoins du culte. L'habitude de ne rien attendre de l'Etat fait que les fidèles sont formés, aux Etats-Unis, à compter sur eux-mêmes, pour soutenir leurs œuvres. Bientôt, à côté de l'église, vous verrez s'élever le presbytère, la maison d'école, les établissements de charité. Des quêtes annuelles, des souscriptions volontaires suffiront à tout. Le prêtre ne sera plus, comme on dit fort improprement en certain pays catholique, *un salarié de l'Etat* ; ce sera un père au milieu d'une famille dévouée, qui est heureuse de pourvoir largement à ses besoins matériels, en échange des services spirituels qu'il leur rend et de sa vie qu'il leur consacre.

Aux Etats-Unis comme en Europe, l'œuvre des œuvres, c'est l'éducation de la jeunesse, d'autant que, dans la grande majorité des Etats, l'école est *non-confessionnelle*, c'est-à-dire que, sous prétexte de respecter la liberté de conscience, tout enseignement dogmatique est banni de l'école, bien qu'on y lise la Bible et qu'on y prononce toujours avec respect le nom de DIEU.

Ce système, tout défectueux qu'il soit, se comprend aux Etats-Unis mieux qu'ailleurs, à cause de la multiplicité des sectes. Il est juste de reconnaître que la neutralité y est presque toujours observée, et que l'hostilité systématique y est très rare. Il n'en est pas moins vrai que l'absence de tout enseignement confessionnel constitue un grave danger pour la foi des enfants catholiques.

D'un autre côté, un grand nombre d'écoles du gouvernement sont *mixtes*, c'est-à-dire que garçons et filles y sont élevés en commun, au grand détriment, il faut l'avouer, de la moralité. L'opinion publique, pourtant fort large à cet égard aux États-Unis, s'est émue récemment des nombreux scandales qui sont le résultat inévitable d'un pareil laisser-aller. Un des meilleurs publicistes de l'Union, M. Richard Grant White, s'est fait, dans son journal, l'interprète des plaintes légitimes des parents, dans un article qui eut alors un grand retentissement. Après un exposé loyal et franc de la situation lamentable d'un grand nombre d'écoles publiques, au point de vue des mœurs, il en vient à condamner en bloc tout le système scolaire des États-Unis, et conclut en ces termes : « Telle est la condition où nous sommes » réduits après un demi-siècle d'expérience de notre système d'écoles publiques, ce système dont la seule justification était qu'il devait être une panacée pour la guérison de tous les maux sociaux et politiques (1). »

Il est donc très naturel que l'épiscopat américain ait mis une grande part de ses sollicitudes à la fondation d'écoles catholiques, pour sauvegarder la foi et les mœurs de la jeunesse. A plusieurs reprises, les conciles de Baltimore ont porté des décrets pour interdire la fréquentation des écoles non confessionnelles. La récente décision qui vient d'être rendue, dans un cas particulier, en faveur de l'arrangement conclu par Mgr l'archevêque de Saint-Paul, ne préjuge rien (la Sacrée-Congrégation l'a formellement déclaré) contre les règles générales, sanctionnées à plusieurs reprises par les Souverains-Pontifes, gardiens du dogme et de la morale évangéliques. Sauf les exceptions locales et particulières, il est interdit aux parents catholiques d'envoyer leurs enfants dans les écoles non confessionnelles de l'État, là où ils trouvent l'école confessionnelle à leur portée.

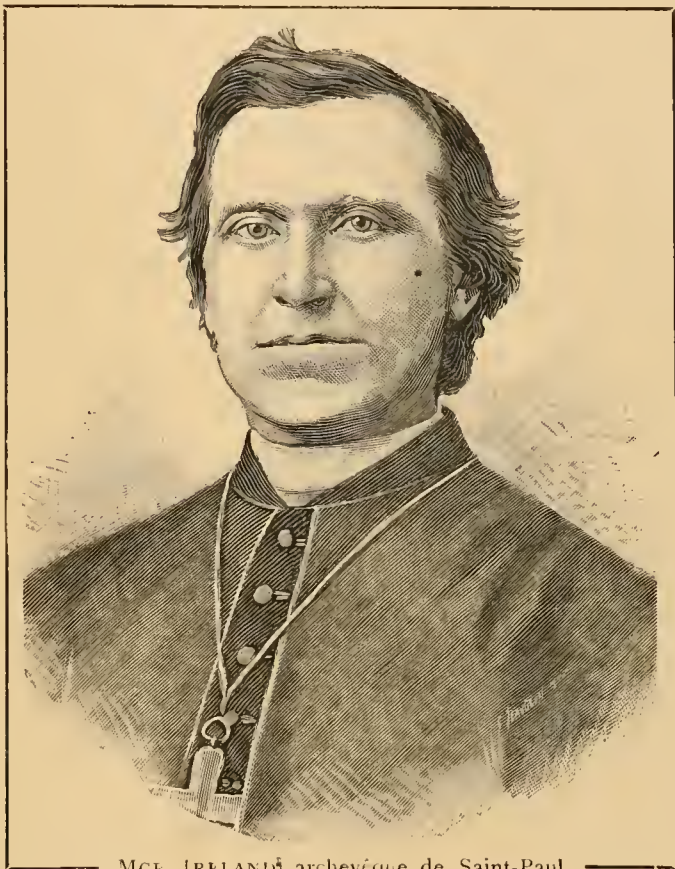
Grâce au zèle des évêques des États-Unis, il est aujourd'hui bien peu de centres catholiques qui soient dépourvus d'écoles confessionnelles. Voici quelle est, au 1^{er} janvier 1890, la situation des écoles catholiques dans les États-Unis :

36 grands et petits séminaires, 2.033 élèves ; 119 collèges de garçons, 17.309 élèves ; 493 pensionnats de filles, 32.765 élèves ; 3.732 écoles paroissiales, 580.453 élèves.

Ce qui fait en total 4.400 maisons d'éducation, dans lesquelles l'Eglise romaine donne l'enseignement primaire, secondaire et supérieur à 632.560 enfants, sans parler de 246 orphelinats, pénitenciers, écoles industrielles pour les enfants

noirs et sauvages, dans lesquels sont élevés, nourris et entretenus 30.000 enfants abandonnés. Ce qui décharge d'autant l'assistance publique.

L'Eglise catholique, qui fait tant pour l'éducation chrétienne et morale des enfants, n'oublie pas qu'elle est aussi la mère des pauvres, des souffrants, de tous les déshérités de la vie. Aussi, à côté de l'école, vous rencontrez, dans les principaux centres, 514 instituts de charité, dont 181 hôpitaux, ouverts aux malades de toutes croyances, et 129 asiles, hospices pour les vieillards, maisons de secours pour les aveugles, les sourds-muets, les fous, sans parler des Bons-Pasteurs,



MGR IRELAND, archevêque de Saint-Paul.

refuges, maisons de préservation pour les malheureuses filles qui sont exposées à se perdre, ou pour celles que le vice a déjà touchées et flétries.

C'est par milliers qu'on compte les malheureux soulagés ainsi annuellement par la charité maternelle de l'Eglise, arrachés aux mauvaises inspirations de la misère, au vice, au désespoir et à la mort.

III. — *Population catholique.* En fin de compte, que faut-il attendre du catholicisme américain et quel est le jugement qu'il convient de porter sur cette jeune Eglise, qui se présente avec un caractère si tranché et si nouveau pour

1. *North American Review*, Décembre 1880.
Missions Catholiques.

nous autres, catholiques du vieux monde ? On a vu que les appréciations diffèrent à cet égard, et que des hommes illustres et connus par leur dévouement à la Sainte Eglise sont loin d'admirer tout ce qui se fait là-bas de l'autre côté de l'Atlantique. Pour moi, je le déclare franchement, sans en dissimuler les ombres et les côtés défectueux, je suis de ceux qui espèrent beaucoup et qui voient avec sympathie et confiance l'épanouissement merveilleux de cette jeune Eglise, au soleil des libertés de la société moderne. Je crois d'ailleurs être en cela pleinement d'accord avec les Vicaires de JÉSUS-CHRIST, qui, plus d'une fois en ce siècle, ont témoigné hautement de leur amour pour cette fille cadette de l'Eglise romaine, qui semble destinée providentiellement à consoler le cœur des Souverains Pontifes des ingratitude et des apostasies de nos vieilles sociétés. « Nulle part, écrivait déjà Grégoire XVI, en 1841, je ne me sens Pape comme aux Etats-Unis. » Là, en effet, pas de gallicanisme, pas d'intervention brutale de l'Etat dans les affaires ecclésiastiques. Le Vicaire de JÉSUS-CHRIST s'adresse directement au peuple fidèle, par l'intermédiaire des premiers pasteurs, et toujours jusqu'ici sa parole a été écoutée avec le plus filial empressément.

D'un autre côté, on peut établir en thèse générale que le respect humain est à peu près inconnu aux Etats-Unis. Là, chacun professe librement sa religion et, dans ce pays de la liberté absolue des opinions, il serait fort mal venu à critiquer ce que font les autres. Aussi les catholiques, autrefois si méprisés, alors qu'ils ne formaient qu'un centième de la population, s'affirment hautement aujourd'hui, et sont justement fiers d'appartenir à l'Eglise romaine. Ils pourvoient très généreusement à l'entretien de leurs pasteurs, à la splendeur du culte et à toutes les œuvres d'enseignement et de charité. J'ajoute que leur conduite tranche généralement sur celle de leurs voisins protestants, et fait honneur au catholicisme. Tout en restant Américains, hommes d'affaires et d'initiative, ils se distinguent ordinairement par une scrupuleuse probité ; au milieu d'une société adonnée au culte des jouissances matérielles, ils ont gardé assez d'esprit d'abnégation et de famille pour élever de nombreux enfants, alors que la stérilité systématique et le divorce détruisent autour d'eux les familles et mettent, sous ce rapport au moins, les protestants dans une situation très inférieure à celle des catholiques.

Dès 1875, M. Claudio Jannet, dans son beau livre sur les Etats-Unis contemporains, constatait cette supériorité : (1) « Le catholicisme » est aujourd'hui la confession religieuse qui » compte aux Etats-Unis de beaucoup le plus » grand nombre d'adhérents ; et l'on comprend » les forces croissantes qu'il acquiert, quand on

» compare la vigueur de son organisation et de » ses principes internes avec le fractionnement » indéfini et la décomposition intérieure des » différentes confessions du protestantisme. Ses » progrès ne sont pas dus seulement à l'émigra- » tion et à l'accroissement remarquable des » familles catholiques ; il entame constamment » la société protestante par des conversions indi- » viduelles. Le catholicisme se présente, en effet, » aux Etats-Unis comme la nécessité religieuse » et la nécessité sociale. » Et après un tableau attristé du désarroi doctrinal des différentes sociétés protestantes et des périls que le socialisme fait courir à ce monde nouveau, déjà gangrené par l'amour de l'or et la recherche des jouissances, l'auteur conclut en ces termes : « Loin de s'affaiblir avec l'affaissement des sectes » protestantes, le catholicisme a absorbé en lui » tout le mouvement chrétien et le meilleur de » la vie religieuse de la nation ; aujourd'hui, il est » l'un des éléments les plus considérables dans » la vie du peuple américain. »

M. de Tocqueville et le baron Hubner, dans leurs publications sur les Etats-Unis, portent le même jugement sur la situation du catholicisme américain, dont ils opposent la vigueur et la prospérité à la décadence irrémédiable des confessions protestantes. « Chose étonnante ! écrivait » déjà Ozanam en 1851 (1), la liberté, qu'on » disait mortelle au catholicisme, n'a profité » qu'à lui, et les sectes y succombent. Privées » de la tutelle du pouvoir, qui, sans prévenir les » scissions intérieures des doctrines, leur prête » ailleurs un corps factice, en les absorbant dans » la tutelle officielle de l'Etat, ici elles ont pu, » affranchies de tout frein, s'abandonner à leur » pente naturelle, et atteindre les dernières » limites de cette décomposition où les préci- » pite le poids même de leur principe. Toutes » les formules de l'erreur, tous les écarts de » l'indiscipline, tous les morcellements de la dis- » corde, elles les ont parcourus dans une pro- » gression effrayante, jusqu'à ce qu'elles en » soient venues à former autant de tronçons » qu'elles ont déchiré de pages à leur Evangile » en lambeaux. Réduites aujourd'hui à l'impuis- » sance de se mutiler encore, parce qu'on ne » fractionne pas la poussière, elles ne conser- » vent plus d'autre symbole commun, d'autre » ralliement et d'autre vie que la haine du catho- » licisme, chaque jour plus épanoui à ce soleil » de la liberté qui les consume. »

Cette désorganisation complète du protestantisme américain constitue, il faut le reconnaître, un danger pour l'Eglise catholique elle-même. Des miasmes délétères se dégagent de ce cadavre en décomposition et forment toute une atmosphère d'indifférence religieuse et de paganisme. Le mot n'est pas trop fort, car si l'impiété se rencontre rarement aux Etats-Unis, en revanche,

1. *Les Etats-Unis contemporains*, tom. 2, p. 26.

1. *Annales de la Propagation de la Foi*, tom. XXIII, année 1851.

on chiffre par millions le nombre de ceux qui ne sont pas baptisés et qui n'appartiennent en réalité à aucune Eglise.

Voici ce que dit à ce sujet Claudio Jannet : « Sept à huit millions de personnes seulement » fréquentent régulièrement les temples protestants ; l'Eglise catholique, à elle seule, a » autant d'adhérents *pratiquants*. Il reste une » masse énorme de plus de *trente millions* d'âmes » qui vivent en dehors de toute pratique religieuse régulière. »

Un pareil spectacle est éminemment démoralisateur. On a vu que le catholicisme a fait, au cours de ce siècle, de très grandes pertes aux Etats-Unis, pertes douloureuses qu'on peut évaluer à dix ou douze millions d'âmes. On attribue généralement ces défections à la pénurie de prêtres et de secours religieux dans les premières années ; mais ne pourrait-on pas aussi faire remonter une partie de la responsabilité à cet indifférentisme religieux, qui est l'état normal de la société américaine et la conséquence pratique de la séparation de l'Eglise et de l'Etat ? En dépit des principes modernes, l'homme est toujours un enfant, au regard de la vérité et du devoir : il a besoin d'être enseigné et protégé contre les séductions de l'erreur et sa propre faiblesse. « L'homme est naturellement bon, s'écrie Rousseau, c'est la société qui le déprave ! » Erreur et sophisme ! L'homme, déchu en Adam, est naturellement porté à se tromper et à mal faire. « Aux Etats-Unis, dit encore Claudio » Jannet, tous les freins de la parole et de la » presse ont été rompus. Tout est mis en discussion ; le mal a presque autant de liberté » que le bien. Le matérialisme pratique, l'immoralité, la corruption politique, la malhonnêteté » financière débordent. La famille est ruinée dans » la fécondité et la stabilité. »

Voilà l'envers du tableau et ce qui explique certains jugements sévères qu'on a portés parfois

sur les Etats-Unis. Sans doute, nos catholiques ont su jusqu'ici se préserver de pareils excès, et c'est précisément ce qui fait leur force actuellement ; mais sauront-ils s'en préserver toujours ? Il est certain que cet esprit d'indépendance et de liberté absolue tend à se glisser parmi eux. Au début, de tristes querelles ont éclaté à ce sujet, entre les administrateurs laïques et les pasteurs. Tout est pacifié depuis longtemps, et l'Eglise des Etats-Unis s'administre aussi librement que n'importe quelle Eglise ; mais il y a là un symptôme redoutable pour l'avenir. L'esprit de critique, de raisonnement et de libre gouvernement subsiste toujours dans ces populations, qui en ont fait leur idéal politique. Il est à craindre que du *forum*, où il fait déjà pas mal de sottises, il ne cherche à se glisser de nouveau dans le temple. C'est là, je l'avoue, le seul danger sérieux que je redoute pour cette belle Eglise. L'esprit catholique est un esprit d'humilité et de soumission filiale à l'autorité ; c'est tout l'opposé de l'esprit américain.

« Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, » disait l'Apôtre. L'Eglise des Etats-Unis a certainement la charité, et ses œuvres la louent suffisamment. Qu'elle veille seulement à garder, comme son plus précieux trésor, l'esprit d'humilité. Que ses premiers pasteurs restent toujours unis, indissolublement attachés à la Chaire apostolique, que ses prêtres continuent à ne faire qu'un avec leurs évêques, que les fidèles acceptent, sans raisonner, la direction et les enseignements de leurs prêtres, l'Eglise des Etats-Unis, au milieu de la décadence et de l'éparpillement des sectes, ralliera à elle tous les esprits droits, toutes les âmes de bonne volonté, et continuera à nous donner de plus en plus le spectacle d'une Eglise glorieuse, qui ne connaît encore ni les souillures de l'hérésie, ni les rides de la vieillesse : *ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam neque rugas*.



Chapitre Quinzième.

LE CATHOLICISME

AUX INDES OCCIDENTALES, 1800-1890.

SOUS le nom générique d'Indes Occidentales, on comprend ordinairement les terres nouvelles découvertes, à la fin du ^{xv}e siècle, par Christophe Colomb (Antilles et Guyanes).

On sait que le grand navigateur génois, en s'avancant dans l'Ouest, à travers les profondeurs de la mer « Ténébreuse, » croyait arriver directement aux Indes, quand il rencontra devant lui la barrière des îles que la Providence a semées, comme autant de corbeilles de verdure et de fleurs, au milieu du golfe du Mexique. Croyant déjà toucher aux Indes, il donna naturellement au pays qu'il venait de découvrir le nom d'Indes Occidentales, qui leur est resté.

* * *

Au point de vue religieux les Indes Occidentales se partagent en plusieurs groupes de missions et plusieurs provinces ecclésiastiques, dont les unes relèvent encore de la Propagande, et les autres, organisées hiérarchiquement depuis longtemps, ne doivent plus être considérées comme pays de mission.

A l'entrée du golfe du Mexique, on trouve d'abord les îles Bahamas, qui appartiennent à l'Angleterre, et sont sous la juridiction de l'archevêque de New-York ; puis, en pénétrant dans l'intérieur du golfe, on aborde à l'île espagnole de Cuba, qui forme une province ecclésiastique : archevêché, Santiago de Cuba ; deux évêchés suffragants : Saint-Christophe de la Havane et Saint-Jean de Porto-Rico. Ce pays étant tout catholique et hiérarchisé depuis longtemps, je ne m'en occuperai pas, non plus que des deux évêchés français de la Guadeloupe et de la Martinique, suffragants de l'archevêché de Bordeaux.

Par contre, on peut considérer comme pays de missions, bien que ne relevant pas de la Propagande, l'ancienne colonie française de Saint-Domingue. Elle a deux provinces ecclésiastiques : l'archevêché de Saint-Domingue et l'archevêché

de Port-au-Prince ; ce dernier avec quatre évêchés suffragants : les Gonaïves, les Cayes, le Cap Haïtien et Port-de-Paix.

De leur côté, les Antilles anglaises, hollandaises et danoises forment une province ecclésiastique, relevant de la Propagande : archevêché, Port-d'Espagne, dans l'île de la Trinité ; évêché suffragant, Roseau, dans l'île de la Dominique ; plus les deux vicariats apostoliques de Curaçao et de la Jamaïque, et la préfecture apostolique du Honduras britannique, sur le continent.

Enfin, pour être complet, j'aurai à parler des trois Guyanes : Guyane anglaise, un vicariat apostolique ; Guyane hollandaise, un vicariat apostolique ; Guyane française, une préfecture apostolique.

Il faut maintenant étudier en détail chacun de ces groupes de missions.

I. — MISSION DES ILES BAHAMAS.

L'ARCHIPEL des Bahamas, ou Lucayes, forme, à l'entrée du golfe du Mexique, un groupe d'une vingtaine d'îles, parmi lesquelles l'île San-Salvador, qui fut la première terre où aborda Colomb. Politiquement, ces îles appartiennent à l'Angleterre. Sous le rapport religieux, elles firent d'abord partie du vicariat apostolique des Antilles ; de 1850 à 1886, elles furent placées sous la juridiction de l'évêque de Charleston ; à cette époque, elles furent rattachées à l'archidiocèse de New-York, dont elles font partie aujourd'hui. Un prêtre de l'archidiocèse fut envoyé pour prendre la direction de cette mission, qui ne compte encore qu'un nombre fort restreint de catholiques. Ils ont déjà été catalogués du reste parmi les fidèles faisant partie de l'archidiocèse de New York. C'est pourquoi j'en fais simplement mention ici, pour mémoire. Quant aux églises, chapelles, écoles et autres œuvres de la mission des îles Bahamas, les renseignements précis me font complètement défaut à ce sujet.

II. — PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES DE SAINT-DOMINGUE ET DE PORT-AU-PRINCE.

L'ILE de Saint-Domingue, la plus belle de nos colonies des Antilles, s'émancipa de la mère-patrie, à la fin du dernier siècle, par suite de la révolte du fameux Toussaint-Louverture, révolte favorisée par les orages de la Révolution française et les longues guerres de l'Empire, qui nous firent perdre la plus grande partie de nos colonies. Au bout d'un siècle, ce malheureux pays n'a pu sortir de l'état d'anarchie dans lequel l'ont plongé les révolutions.

Une première période de guerres civiles et de déchirements intérieurs aboutit, en 1843, à la séparation de l'île en deux républiques indépendantes et ennemies : la république d'Haïti, au nord-ouest, et la république de Saint-Domingue, au sud-est.

Puis les noirs d'Haïti, fatigués probablement de la forme républicaine, voulurent se payer le luxe d'un empereur, et l'on vit monter sur le trône Sa Majesté Soulouque 1^{er}, le rival ou le singe de Napoléon 1^{er}. Après lui, les noirs d'Haïti ont recommencé à jouer à la république, comme ils avaient joué à l'empire ; mais le second régime ne leur a pas mieux réussi que le premier.

Il serait aussi inutile que fastidieux d'énumérer ici toutes ces révolutions, qui éclatent périodiquement tous les quatre ou cinq ans, et ne permettent presque jamais au président de la république d'arriver paisiblement au terme de son mandat.

On voit que les noirs ont pris au sérieux le dogme moderne et laïque de la souveraineté du peuple, et qu'ils s'appliquent consciencieusement à nous imiter en nous dépassant. Le résultat le plus net, c'est une anarchie politique, financière et religieuse, dont nous ne pouvons pas même nous faire l'idée en Europe.

« Ces révolutions continuelles, écrivait dernièrement un missionnaire, ont fait retomber les noirs en plein paganisme. »

On comprend, en effet, qu'au milieu de ces guerres civiles et de ces bouleversements politiques, le catholicisme n'a pu que perdre ; d'autant qu'en s'émancipant de la France, les noirs ont gardé soigneusement toute l'organisation bureaucratique et les prétentions autoritaires de l'ancien régime. Depuis l'empereur Soulouque, de grotesque et sinistre mémoire, jusqu'au dernier noir élevé à la dignité de chef de bureau, tous se croient le droit de régenter l'Eglise et de faire la leçon aux évêques. On a exilé les premiers pasteurs, on a jeté sans motifs les prêtres en prison, on a confisqué les biens d'église, on a empêché ou gêné de toutes manières le recrutement du sacerdoce. Il en est résulté que ce pays,

autrefois tout catholique sous la domination française, est tombé dans une sorte de nihilisme religieux. La plupart des nègres d'Haïti ne sont plus catholiques que par le baptême et certaines habitudes religieuses, mêlées de beaucoup de superstitions.

Il est même arrivé ceci, qu'un certain nombre de noirs ont abandonné formellement le catholicisme et sont retournés purement et simplement au paganisme. Unissant les vices de la civilisation qu'ils nous ont empruntés, aux superstitions et aux mœurs féroces de la sauvagerie, ils sont tombés, en quelque sorte, au dessous de leurs congénères d'Afrique. On trouve, dans l'île de Saint-Domingue, les horreurs du culte secret des Vaudoux, le sacrifice humain et l'anthropophagie. L'empereur Soulouque, bien qu'il ne manquât jamais d'assister en grande pompe à toutes les cérémonies du culte catholique, nourrissait dans son palais un serpent sacré, auquel, si l'on en croit le bruit public, il donnait à dévorer des enfants. En 1872, deux femmes et cinq hommes, traduits en jugement, avouèrent cyniquement qu'ils avaient tué et mangé, en quelques mois, vingt-trois personnes. Une mère, si l'on peut encore lui donner ce nom, fut condamnée à mort pour avoir dévoré, dans ces festins sacrilèges, huit de ses enfants. Voilà qui peint une civilisation !

Que faisait donc, pendant ce temps, l'Eglise catholique ? Hélas ! depuis longtemps elle n'existait plus, à Saint-Domingue, que de nom. Plus d'évêques, quelques prêtres noirs, souvent aussi ignorants que leurs paroissiens ; d'autres prêtres venus d'Europe sans lettres testimoniales, voilà en quoi consistait le clergé haïtien. Un seul remède existait pour sauver cette Eglise en détresse, c'était de s'adresser à Rome, et le gouvernement d'Haïti y avait songé plus d'une fois. On avait entamé des négociations avec le Saint-Siège pour la conclusion d'un concordat, la première fois en 1824, puis en 1834, en 1836, en 1843. Les bouleversements politiques et les exigences des noirs n'avaient pas permis à ces premières négociations d'aboutir.

Enfin, en 1860, le président Geffrard eut l'honneur de conclure avec le Saint-Siège un concordat qui rétablissait, dans la partie occidentale de l'île, la religion catholique, à peu près détruite dans toute l'étendue de la République haïtienne. Ce concordat, assez semblable à celui qui nous régit en France, établissait pour la République d'Haïti la province ecclésiastique de Port-au-Prince avec quatre évêchés suffragants : les Gonaïves, les Cayes, le Cap-Haïtien et Port-de-Paix. Malheureusement ce concordat ne fut jamais loyalement exécuté. Au bout de trente ans, on n'a pu encore obtenir que la nomination de deux titulaires ecclésiastiques sur cinq : l'archevêque de Port-au-Prince et l'évêque du Cap. Les autres sièges épiscopaux sont desservis jusqu'ici : les Gonaïves et les Cayes, par l'arche-

vêque de Port-au-Prince ; Port de-Paix, par l'évêque du Cap.

Aussitôt après la conclusion du concordat, l'abbé du Cosquer, ecclésiastique français, qui avait beaucoup aidé aux négociations, fut envoyé à Haïti en qualité de délégué apostolique, pour faire exécuter la nouvelle convention. En 1863, il fut préconisé premier archevêque de Port-au-Prince. Tout était à créer. Le prélat se mit courageusement à l'œuvre, et commença par faire venir à Haïti plusieurs congrégations religieuses, pour suppléer au petit nombre des prêtres.

Les congrégations sont actuellement au nombre de cinq :

1^o Les PP. du Saint-Esprit, qui ont dans la ville de Port-au-Prince un beau collège libre, qui compte près de 100 internes et 200 externes. Cet établissement d'éducation est incomparablement mieux tenu que le grand collège du gouvernement, qui coûte cependant des millions à l'Etat. Aussi, chaque année, les enfants des meilleures familles d'Haïti viennent y chercher l'instruction.

2^o Les PP. de la Compagnie de Marie (B. Grignon de Monfort), qui prêchent des missions et desservent plusieurs paroisses dans le diocèse de Port-de-Paix.

3^o Les Frères de l'Instruction chrétienne (Ploermel), qui ont 1.320 élèves dans leurs écoles.

4^o Les Sœurs de Saint-Joseph de Chuny, qui tiennent un pensionnat florissant à Port-au-Prince : 140 internes et 360 externes, avec plus de 600 enfants dans les écoles de paroisses.

5^o Les Filles de la Sagesse desservent un hôpital et ont aussi des écoles : 220 élèves.

En même temps qu'il faisait appel au dévouement des congrégations religieuses, le nouvel archevêque de Port-au-Prince, pour assurer le recrutement de son clergé et remédier à la disette des vocations, ouvrit à Pont-Château (diocèse de Nantes) un séminaire, sous la direction des PP. de la Congrégation de Marie. Selon qu'il était convenu dans le concordat, le gouvernement haïtien consentit à y entretenir un certain nombre de bourses.

Mais bientôt de nouveaux bouleversements politiques vinrent arrêter et compromettre cette renaissance religieuse. En 1865, une révolution appelait au pouvoir le président Salnave, et la persécution recommençait avec lui. En vertu du fameux principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, principe que les noirs appliquent à leur manière, on rompit officiellement tout rapport avec le clergé, on supprima les bourses du séminaire, on expulsa ou l'on jeta en prison un certain nombre de prêtres ; puis, de sa propre autorité, le président destitua l'archevêque, dont la tête fut mise à prix, et qui fut forcé de se réfugier à Rome, où il mourut de chagrin, en 1869.

Le Pape nomma alors pour le remplacer son vicaire général, Mgr Guilloux, vicaire apos-

tolique, administrateur de l'archidiocèse. Mais le président refusa de le reconnaître en cette qualité, et la persécution continua.

Une révolution avait placé Salnave à la tête de la République ; une révolution le renversa en 1869, et le nouveau gouvernement commença par montrer des dispositions moins hostiles. Mgr Guilloux fut reconnu en qualité d'archevêque de Port-au-Prince, et l'on promit d'appliquer loyalement le concordat de 1860.

Un des premiers soins de Mgr Guilloux fut d'entreprendre la visite pastorale de son vaste diocèse.

Je donne le résumé de cette visite, d'après une lettre du prélat, écrite en 1872. On y trouvera la peinture de la situation religieuse d'Haïti à cette époque. Sur une population totale de 897.000 âmes que comptait alors Haïti, on trouvait à peine 40.000 catholiques (moins du vingtième) qui fussent mariés à l'Eglise et qui remplissent leurs devoirs religieux. La cause de cette situation vraiment lamentable est le manque absolu d'instruction et la pénurie effrayante de prêtres. Les paroisses comptent en général quinze à vingt mille âmes, sur une étendue de trente à quarante lieues en tous sens. Encore les prêtres sont en si petit nombre, que plusieurs postes demeurent sans titulaires et sont desservis par le curé voisin. On compte en tout, pour les trois diocèses de Port-au-Prince, des Gonaïves et des Cayes, soixante prêtres ; mais comme un certain nombre de ces prêtres sont employés dans l'enseignement, on arrive à la proportion vraiment incroyable d'un seul prêtre pour quinze à vingt mille catholiques. De cette pénurie inouïe de prêtres, s'ensuivent deux résultats aussi désastreux l'un que l'autre : le premier qu'un grand nombre de ces prêtres, la plupart venus de France, s'épuisent avant l'heure dans un travail disproportionné aux forces humaines, surtout sous un climat aussi meurtrier que celui des Antilles, et succombent à la fleur de leur âge, avant d'avoir pu rendre beaucoup de services ; le second, c'est que les fidèles croupissent dans l'ignorance de la religion, vivent sans aucune pratique, et meurent presque toujours sans avoir reçu les derniers sacrements. Dans le seul diocèse de Port-au-Prince, Mgr Guilloux estimait que, chaque année, plus de cinq mille enfants sont moissonnés par la mort avant d'avoir reçu le baptême.

Du reste, dans cette tournée pastorale qui dura deux mois, l'archevêque fut un peu dédommagé de ses fatigues et de ses tristesses en voyant l'empressement des fidèles à se précipiter sur ses pas. On lui apportait de vingt et de trente lieues les malades qu'on déposait au bord de la route pour qu'il pût les confesser et leur donner la confirmation. Dans ces deux mois, l'archevêque de Port-au-Prince confirma 10.761 personnes, bénit des centaines de mariages, entendit des milliers de confessions. Partout on l'accueil-

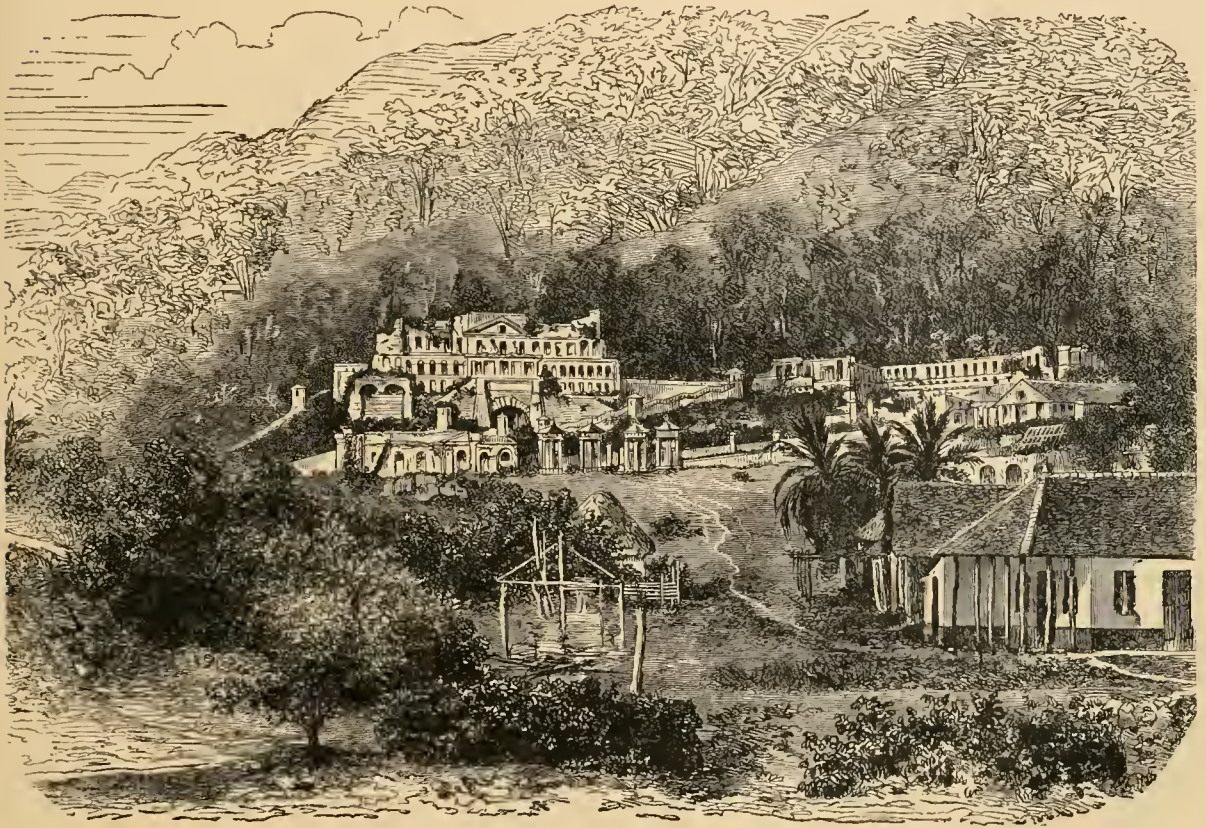
lait comme l'envoyé de Dieu, on lui promettait de relever les anciennes églises ruinées ou d'en rebâtir de nouvelles, mais à la condition d'avoir des prêtres.

* *

Comme le nouveau gouvernement d'Haïti ne se pressait nullement, malgré ses promesses, de rendre leurs bourses aux séminaristes, le prélat, d'accord avec son clergé, résolut de rouvrir, aux frais de la mission, le séminaire de Pont-Château, fermé depuis 1868. Dès 1874, on comptait vingt-huit élèves ecclésiastiques dans cette pépi-

nière de l'apostolat, et l'on put espérer de meilleurs jours pour l'Eglise du pays.

Mais, dans cette même année 1874, nouvelle révolution à Haïti, qui remet tout en question. On élabore une nouvelle constitution, dans laquelle on pose en principe la révision du concordat de 1860. En attendant, défense est faite à l'archevêque de recevoir aucun prêtre venu du dehors. C'était à bref délai la mort de l'Eglise haïtienne, car les familles de l'aristocratie nègre croiraient déroger en offrant leurs fils à l'Eglise, et nul moyen de recruter, parmi la plèbe ignorante,



HAÏTI. — RUINES DU PALAIS DE SANS-SOUCI, A MILOT, PRÈS DU CAP HAÏTIEN ; d'après une photographie.

des prêtres dignes de ce nom. Heureusement la bourrasque dura peu, et de nouveaux changements politiques amenèrent aux affaires des hommes mieux intentionnés.

Bientôt, le nombre des prêtres s'accroissant, grâce surtout aux appoints venus de France, l'archevêque put pourvoir aux besoins les plus urgents des populations, et un grand mouvement religieux commença à se produire dans tout le pays. En beaucoup de localités, on construisit de nouvelles églises, avec le concours empressé du peuple ; le nombre annuel des baptêmes d'enfants et des mariages contractés devant le prêtre s'éleva rapidement.

Cette population d'Haïti, exclusivement noire,

a gardé notre langue et nos mœurs ; si elle copie, en les amplifiant, nos défauts, elle a aussi quelques-unes de nos bonnes qualités, en particulier le sens religieux. Convertis et instruits convenablement, les Haïtiens sont souvent d'excellents chrétiens. On en voit qui font, chaque semaine, quinze ou vingt lieues pour assister à la messe du dimanche. Le Denier de Saint-Pierre, l'œuvre de la Propagation de la Foi sont en honneur parmi eux. Plusieurs associations d'hommes se sont formées sous la bannière du Sacré-Cœur, les membres communient régulièrement le premier vendredi de chaque mois. La paroisse cathédrale de Port-au-Prince compte, à elle seule, trois cents de ces pieux associés.

Il y a donc à Haïti tous les éléments d'une régénération religieuse. Mais, pour cela, il faut deux choses : de bons prêtres, en nombre suffisant, et un peu de stabilité politique. Or, jusqu'ici, ces deux conditions indispensables ont fait plus ou moins défaut. En 1889, pendant que deux compétiteurs se disputaient, les armes à la main, le pouvoir suprême, n'avons-nous pas vu arriver en France l'ex-président Salomon ? C'est le sixième président de la République violemment renversé depuis 1860. Six révolutions en trente ans, sans parler des tentatives avortées ! Comment le catholicisme, qui est une religion d'ordre et de paix, pourrait-il prospérer dans un milieu si troublé !

SAINT-DOMINGUE.

La situation est un peu plus tranquille, sans être plus assurée, dans la partie orientale de l'île, qui depuis 1843 forme la République séparée de Saint-Domingue. Pendant trente ans, de 1843 à 1873, la guerre civile fut en permanence dans le pays, au grand détriment des intérêts conservateurs et religieux. Enfin, en 1871, un des présidents de la nouvelle République eut l'heureuse inspiration de demander pour elle le baptême catholique, en ouvrant des pourparlers avec le Saint-Siège pour la restauration du pays.

Par un bref de 1874, le Pape nomma un vicaire apostolique, administrateur de l'archevêché de Saint-Domingue, l'antique primatiale du Nouveau-Monde, demeurée près d'un siècle sans titulaires. Cette démarche a porté bonheur à la jeune République de Saint-Domingue. Depuis ce temps les compétitions politiques se sont apaisées, et la religion est rentrée peu à peu dans les masses. En 1880, un prêtre, le R. P. Moréno, était même nommé Président de la République de Saint-Domingue.

Cette partie de l'île, qui est de langue et de mœurs espagnoles, compte environ trois cent mille habitants, tous catholiques. Plus heureuse que celle d'Haïti, la République de Saint-Domingue semble être entrée, depuis vingt ans, dans une voie de pacification sérieuse. Puisse cet apaisement se maintenir ! Malheureusement, il est bien difficile de compter sur la stabilité politique d'un pays bouleversé par des révolutions périodiques, et travaillé depuis longtemps par les Sociétés secrètes. La race noire, émancipée sans préparation, appelée subitement à exercer des droits politiques qu'elle ignorait la veille, paraît radicalement incapable de se constituer elle-même et de former un gouvernement qui puisse subsister.

Voici, à la date de 1890, la situation religieuse des deux provinces ecclésiastiques de Port-au-Prince et de Saint Domingue. Les documents me font défaut pour établir la statistique comparée.

Provinces ecclésiastiques de Port-au-Prince et de Saint-Domingue.

Archevêché de Port-au-Prince. — 1 archevêque, 48 prêtres, 16 paroisses, 350.000 catholiques.

Les Gonaïves. — 12 prêtres, 8 paroisses, 110.000 catholiques.

Les Cayes. — 24 prêtres, 20 paroisses, 240.000 catholiques.

Le Cap. — 1 évêque, 25 prêtres, 19 paroisses, 221.000 catholiques.

Port-de-Paix. — ? prêtres, 4 paroisses, 39.000 catholiques.

Archevêché de Saint-Domingue. — 1 administrateur apostolique, ? prêtres, ? paroisses, 301.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 1 évêque, 1 administrateur apostolique, 109 prêtres, 67 paroisses, 1.261.000 catholiques.

III. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE PORT-D'ESPAGNE.

La province ecclésiastique de Port-d'Espagne comprend les Antilles anglaises, hollandaises et danoises soumises à des gouvernements protestants. Au commencement du siècle, en y ajoutant les trois Guyanes, ces îles comptaient environ cent dix-neuf mille catholiques, desservis par une dizaine de prêtres, sans lien et sans organisation hiérarchique. C'est seulement en 1819 que la Sacrée-Congrégation créa le vicariat apostolique des Antilles, dont furent détachées, en 1824, les Antilles hollandaises, pour former une simple préfecture apostolique, devenue, en 1842, le vicariat apostolique de Curaçao. En 1835, on érigea le vicariat apostolique de la Trinité, et en 1836, le vicariat apostolique de la Jamaïque. Enfin en 1850, le Saint-Siège établit la province ecclésiastique de Port-d'Espagne : archevêché, Port-d'Espagne ; évêché suffragant, Roseau, plus les deux vicariats déjà existants de Curaçao et de la Jamaïque. En 1888, le Honduras britannique fut détaché, à son tour, du vicariat de la Jamaïque et érigé en préfecture apostolique.

ARCHIDIOCÈSE DE PORT-D'ESPAGNE.

L'ARCHIDIOCÈSE de Port-d'Espagne comprend l'île de la Trinité avec les îles adjacentes de Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Tabago, Grenade et les Grenadilles. Toutes ces îles appartiennent à l'Angleterre, et comptent aujourd'hui 150.000 catholiques, sur 320.000 habitants, près de la moitié de la population totale.

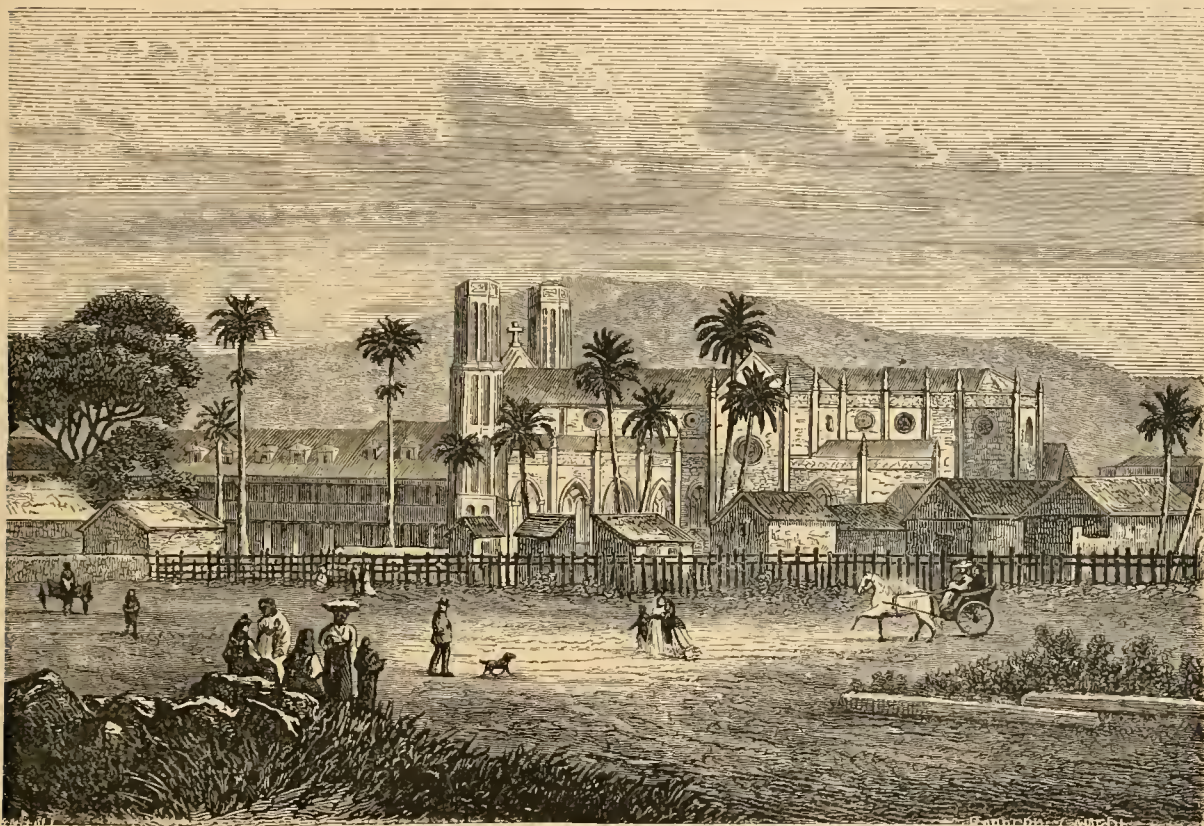
La Trinité. — Cette île, la plus importante du groupe, fut longtemps disputée entre la France et l'Angleterre ; elle est demeurée définitivement à cette dernière puissance. Autrefois toute catholique, sous la domination française, elle a vu l'élément protestant se développer chez elle à la faveur de l'influence britannique. Elle n'a plus actuellement que 80.000 catholiques

sur 160.000 habitants, à peine la moitié de la population. La ville de Port-d'Espagne est, depuis 1850, la métropole de la province ecclésiastique.

« Il y a dans cette île, écrivait un missionnaire, des blancs, des noirs, des mulâtres, des olivâtres et des cuivrés, des Français, des Anglais, des Espagnols, des Portugais, des Chinois, des Nègres et des Indiens, dont les uns descendent des anciens Caraïbes, les premiers habitants du pays, et les autres, engagés comme *coolies* pour travailler sur les plantations, arrivent chaque

année de l'Inde anglaise, au nombre d'environ *deux mille*, dans le pays, où ils se fixent pour la plupart, quand le terme de leur engagement est expiré. C'est dire qu'on trouve à la Trinité à peu près toutes les religions connues : des catholiques, des protestants de toutes nuances et dénominations religieuses, des musulmans, des fétichistes, des bouddhistes chinois, des adorateurs de Brahma, de Wishnou et de Siva. »

Grâce à la tolérance généralement bienveillante du gouvernement anglais, les catholiques de la Trinité ne sont nullement molestés dans



TRINIDAD. — CATHÉDRALE DE PORT-D'ESPAGNE.

leur foi ; mais, comme ils ne reçoivent aucun secours de l'administration, et qu'ils appartiennent en majorité à la classe la plus pauvre de la population, la mission de la Trinité n'a pu prendre encore tous les développements dont elle était susceptible. Elle a surtout beaucoup souffert de la disette d'ouvriers apostoliques ; et, comme les ministres protestants pullulent dans l'île, comme ils ont à leur disposition des ressources à peu près illimitées, leur propagande effrénée a causé beaucoup de tort au catholicisme, au cours de ce siècle. Un grand nombre de Portugais, à la foi languissante et aux mœurs relâchées, sont passés au protestantisme, faute de prêtres qui parlassent leur langue et qui pussent

leur administrer les Sacrements. Beaucoup d'autres catholiques, ne recevant qu'à de longs intervalles la visite du missionnaire, et trouvant à leur porte le prédicant hérétique, ont eu la coupable faiblesse d'assister le dimanche au service protestant et de faire baptiser leurs enfants dans l'hérésie.

C'est pour remédier à cette triste situation que le Saint-Siège a confié, en 1869, la mission de la Trinité aux Dominicains de la province de Lyon. Depuis ce temps, le catholicisme s'est relevé peu à peu de l'état d'abandon dans lequel il végétait.

Voici la situation religieuse de la mission :

1^o *Personnel* : 1 archevêque, résidant à Port-Espagne ; 56 prêtres, dont 29 réguliers.

2^o *Communautés religieuses : hommes* : Dominicains, 15 prêtres, 4 Frères. — Pères du Saint-Esprit, 9 prêtres, 3 scholastiques, 5 Frères. Total : 34 religieux hommes. *Femmes* : Dominicaines, 11 Sœurs. — Tertiaires de Saint-Dominique, 19 Sœurs. — Saint-Joseph de Cluny, 59 Sœurs.

3^o *Œuvres* : 24 paroisses, plusieurs missions, 81 églises et 19 chapelles, 1 collège, jeunes gens (Pères du St-Esprit), 212 élèves ; — 5 pensionnats, jeunes filles (Sœurs de St-Joseph), environ 300 élèves ; — 54 écoles primaires catholiques, 3,989 élèves ; 1 orphelinat, 125 enfants ; 2 hôpitaux : une maison d'incurables et la célèbre léproserie de Cocorite, dont les *Missions catholiques* ont entrete nu plusieurs fois leurs lecteurs.

Rappelons seulement ici que cette maison, confiée aux Dominicaines françaises du diocèse d'Autun, fut bien éprouvée à ses débuts. Les Sœurs étaient arrivées en 1867. En 1869, une effroyable épidémie de fièvre jaune emporta, en quelques jours, neuf religieuses sur quinze. Les survivantes n'en continuèrent pas moins, avec la plus héroïque abnégation, à rendre aux pauvres lépreux les soins les plus touchants. Aujourd'hui, cette maison, en pleine prospérité, compte 180 pensionnaires, et chaque année, de nombreux baptêmes d'adultes viennent réjouir le cœur des servantes de JÉSUS-CHRIST.

Parmi les œuvres de la mission de la Trinité, il faut ranger encore la mission des coolies indiens. Cette œuvre, si utile, ne fait que de commencer ; mais elle promet de riches fruits de salut pour l'avenir. Une école-orphelinat a été ouverte, pour arracher les nombreux enfants de la race indienne aux dangers de l'oisiveté et aux pièges de l'hérésie.

Signalons enfin, comme œuvre de zèle et d'apostolat, le célèbre pèlerinage de la *Divina Pastora*, à Sipara.

En résumé, la situation religieuse à la Trinité, sans être encore aussi favorable qu'on pourrait le désirer, laisse espérer beaucoup pour l'avenir du catholicisme. L'esprit général de la population, même protestante, est excellent. Si le nombre des prêtres pouvait égaler les besoins spirituels de la population, la grande majorité de l'île ne tarderait pas sans doute à redevenir catholique.

Sainte Lucie. — Cette île ancienne colonie française comme la Trinité, fut définitivement cédée à l'Angleterre par les traités de 1815 ; mais elle est restée française de population, de mœurs et de langage. Elle compte 34.987 catholiques sur 45.000 habitants.

1^o *Personnel* : 12 prêtres, dont 5 appartiennent à la congrégation des Enfants de Marie-Immaculée.

2^o *Œuvres* : 9 paroisses, 12 églises ou chapelles, 11 écoles primaires catholiques, 1.440 enfants.

Saint-Vincent. — Ancienne colonie française, cédée à l'Angleterre comme les précédentes : 3.120 catholiques sur environ 8.000 habitants.

L'île de Saint-Vincent est une de celles où la pénurie des prêtres s'est fait le plus cruellement sentir. Pendant longtemps, elle n'eut qu'un seul prêtre pour desservir ses quatre églises paroissiales. Au siècle dernier, sous la domination française, l'île était tout entière catholique. Aujourd'hui la majorité des habitants sont protestants. Ce malheur est bien facile à expliquer. Que pouvait un pauvre prêtre contre plus de trente ministres ? Les anglicans, le culte officiel, ont élevé dans l'île vingt six temples ; les wesléens en ont dix-neuf ; les presbytériens, quatre. Partout, à leur porte, les pauvres catholiques abandonnés rencontraient un oratoire protestant, un service religieux régulier, une école et des maîtres pour instruire leurs enfants. Est-il bien étonnant que ces malheureux se soient habitués à venir chercher chez les protestants ce qu'ils ne pouvaient trouver chez nous ?

1^o *Personnel* : 2 prêtres.

2^o *Œuvres* : 2 paroisses, 4 églises ou chapelles, 4 écoles primaires catholiques, 455 enfants.

La Grenade et les Grenadilles. — Ce groupe d'îles compte 23.884 catholiques, sur 45 000 habitants.

1^o *Personnel* : 8 prêtres.

2^o *Œuvres* : 6 paroisses, 8 églises ou chapelles, 10 écoles primaires catholiques, 1.218 enfants.

Tabago. — Cette île, qui compte une centaine de catholiques sur près de 20.000 habitants, n'a pas même de prêtre résidant à poste fixe ; elle forme une mission, visitée de temps en temps par un prêtre venu du dehors.

*
* *

En résumant tous ces chiffres, nous trouvons, pour l'archidiocèse de Port-d'Espagne, en 1890 :

1^o *Personnel* : 1 archevêque, 56 missionnaires.

2^o *Œuvres* : 41 paroisses, 100 églises ou chapelles, 8 établissements d'éducation, 7.519 élèves.

❖ DIOCÈSE DE ROSEAU. ❖

LE diocèse de Roseau, érigé en 1850, comprend les petites Antilles, la Dominique, Antigua, Barboude, Montserrat, Saint-Christophe, les îles anglaises de la Vierge et les trois îles danoises de Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean. Toutes ces îles, à l'exception des trois dernières, appartiennent à l'Angleterre et comptent un peu plus de 150.000 habitants, dont le tiers, soit environ 50.000, sont catholiques.

Voici, du reste, le tableau détaillé de la population :

La Dominique	28.211 habitants,	25.000 cat.
Antigua et Barboude.	34.321 »	2.000 »

Montserrat	10.296	habitants,	1.000	cat.
Saint-Christophe et Anguila.	29.258	»	4.000	»
Nevis et Redonda	12.026	»	100	»
Iles anglaises de la Vierge.	5,287	»	300	»
			S.-Thomas	10.000
			Ste-Croix.	7.000
			St-Jean.	100
Iles danoises de la Vierge.	33.763			
Total pour les petites Antilles, 153.162 habitants, dont				
50.000 catholiques.				

En jetant les yeux sur ce tableau, on voit du premier coup d'œil que les catholiques forment à la Dominique presque le total de la population, qu'ils sont en majorité très faible dans les îles danoises, et que, dans toutes les autres îles, ils ne forment encore qu'une très petite minorité !

La Dominique, ancienne colonie française, est la résidence de l'évêque, qui s'est établi dans la ville de Roseau, où il a élevé une belle cathédrale. L'île de la Dominique, la mieux partagée du groupe sous le rapport religieux, a dix paroisses (y compris la cathédrale), 17 écoles primaires, un orphelinat.

Le diocèse de Roseau fut érigé en 1850. Le premier titulaire fut Mgr Michel Monaghan, précédemment vicaire-général de Port-d'Espagne. Il résida peu, ayant été chargé, dès 1852, de l'administration de l'archidiocèse de Port-d'Espagne; après sa mort, il fut remplacé en 1856 par Mgr Vesque, qui s'appropriait vaillamment à relever le catholicisme dans les petites Antilles, mais qui fut arrêté, au bout de deux ans, par la mort, et c'est à un missionnaire français, Mgr Poirier, troisième évêque de Roseau, de la congrégation des Eudistes, qu'échut la tâche d'organiser le diocèse ; tout était à créer, mais le nouvel évêque était à la hauteur de la tâche, et pendant son long épiscopat de vingt années (1858-1878), il mérita l'affection de son peuple et l'estime sympathique des protestants eux-mêmes. Au jour de ses funérailles, tous les magasins furent fermés, et la cathédrale, magnifiquement restaurée par ses soins, se trouva trop étroite pour contenir les autorités coloniales et la foule émue, accourue de tous les points de l'île pour rendre, sans distinction de croyances, un dernier hommage aux vertus du vénérable défunt.

Après la Dominique, ce sont les îles danoises dans lesquelles le catholicisme est le plus florissant. Ces îles furent cédées par la France au Danemark en 1733, et l'on eut soin de stipuler, dans le traité, le libre exercice du culte catholique. Le gouvernement danois exécuta loyalement la convention, et permit l'entrée de ces îles aux missionnaires, à l'exception toutefois des Jésuites.

En 1769, un prêtre séculier anglais fut nommé préfet apostolique des îles danoises. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à l'érection de l'évêché de Roseau. Malheureusement le petit nombre des missionnaires ne permit pas au catholicisme de se maintenir sans pertes ; de leur côté, les ministres luthériens abusèrent de leur position officielle, pour opprimer les catholiques demeurés fidèles et entraîner les autres à l'apos-

tasie. Le catholicisme végétait donc dans ces îles, quand Mgr Vesque y appela les Rédemptoristes.

En quelques années, tout changea de face : à Saint-Thomas, le chiffre des catholiques s'éleva rapidement de six à dix mille. Cette île possède aujourd'hui une belle église, une maison de religieuses, un séminaire diocésain, un collège pour les jeunes gens et des écoles catholiques, plus un hôpital ; le tout sous la direction des Rédemptoristes.

Dans l'île danoise de Sainte-Croix, on trouve sept mille catholiques, deux paroisses, deux églises, une chapelle et une école.

Dans les autres petites îles du diocèse, on rencontre généralement partout l'église et l'école. Heureuses celles qui peuvent avoir un missionnaire résidant à poste fixe ! Beaucoup en sont encore privées.

Voici le tableau statistique du diocèse de Roseau :

1^o *Personnel* : 1 évêque, 22 missionnaires.

2^o *Communautés religieuses, hommes* : Rédemptoristes, 5 prêtres, 2 Frères. Enfants de Marie-Immaculée, 9 prêtres. *Femmes* : Sœurs de la Vierge Fidèle, 2 maisons, 22 Sœurs. Dames de la Sainte-Union des Saints-Cœurs, 5.

3^o *Œuvres* : 18 paroisses, 14 missions ; 20 églises, 10 chapelles, 1 séminaire, 50 élèves ; 1 collège, jeunes gens, 50 élèves ; 3 écoles supérieures, jeunes filles ; 23 écoles primaires catholiques.

En tout, 3.600 enfants. .

1 orphelinat, 50 enfants, 1 hôpital.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE CURAÇAO.

LE vicariat apostolique de Curaçao comprend les Antilles hollandaises, savoir : Curaçao, Bonaire, Aruba, Saint-Eustate, Saba, Saint-Martin, dont une partie seulement appartient à la Hollande et le reste à la France. La population totale des six îles est de 45.170 habitants, dont la grande majorité, 36.600, sont catholiques.

Le gouvernement hollandais persécuta longtemps le catholicisme dans ses colonies, aussi bien que dans la mère-patrie. Au commencement du siècle, la situation des catholiques de Curaçao n'était donc rien moins que prospère. Mais peu à peu, comme en Hollande, les préjugés calvinistes de l'administration s'adoucirent ; quelques missionnaires purent, avec sa tolérance, s'introduire dans ces îles, où de nombreux catholiques, anciens sujets de l'Espagne, les appelaient depuis longtemps. En 1824, le Saint-Siège érigea les Antilles hollandaises en préfecture apostolique ; M. Neuwindt, le premier titulaire, fut élevé, en 1842, à la dignité de vicaire apostolique avec caractère épiscopal. Pendant sa longue administration (1824-1860), le pieux et zélé prélat éleva

sa mission à un haut degré de prospérité. On lui doit presque toutes les œuvres du vicariat. Il avait trouvé, en arrivant, quatre églises ou chapelles ; il en laissa quinze, pourvues chacune d'un bon missionnaire, avec presbytère et maisons d'école.

C'est pour entretenir cette situation prospère, et aussi pour obvier à la difficulté toujours renaissante de recruter des missionnaires en nombre suffisant, que le Saint-Siège confia, en 1869, la mission de Curaçao aux Dominicains de la province de Hollande. Avec la neutralité bienveil-

lante de l'administration, les nouveaux ouvriers apostoliques ont travaillé avec succès à développer toutes les œuvres de la mission.

Voici la statistique du vicariat.

1^o *Personnel* : 1 vicaire apostolique, 24 missionnaires, dont 18 Dominicains

2^o *Communautés religieuses. Hommes* : Dominicains, 1 couvent, 18 prêtres, 2 Frères ; Frères de la Mère de la Miséricorde (de Tilburg), 2 prêtres, 22 Frères. *Femmes* : Tertiaires de Saint-François, 2 congrégations, 114 Sœurs.



ROSEAU (DOMINIQUE).

CATHÉDRALE DE NOTRE-DAME DU BON-PORT ; d'après une photographie.

3^o *Œuvres* : 15 paroisses, 1 mission, ainsi réparties : Curaçao, 7 paroisses ; Bonaire, 2 paroisses ; Aruba, 3 paroisses, 1 mission ; Saba, 1 paroisse ; Saint-Eustate, 1 paroisse ; Saint-Martin (partie hollandaise), 1 paroisse. Soit : 16 églises, 4 chapelles ; 1 collège à Curaçao (Frères de la Miséricorde), 21 pensionnaires ; 1 académie, jeunes filles (Tertiaires de Saint-François), 109 pensionnaires ; 16 écoles primaires catholiques, 456 garçons, 2.246 filles. Au total : 18 établissements d'éducation et 2.832 élèves ; 2 orphelins, 53 enfants ; 2 hôpitaux.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA JAMAÏQUE.

LE vicariat apostolique de la Jamaïque, érigé en 1836, comprenait d'abord l'île de ce nom, les îles Bahamas et le Honduras britannique. En 1850, les Bahamas furent rattachées au diocèse de Charleston ; en 1888, le Honduras anglais fut érigé en préfecture apostolique distincte. En sorte qu'aujourd'hui le vicariat se trouve réduit à l'île seule de la Jamaïque.

Cette île, presque toute protestante, car pendant deux siècles l'Angleterre y prohiba sévèrement l'exercice du culte romain, ne compte encore que 13.000 catholiques, sur une population totale de 630.000 habitants. La mission est confiée aux PP. de la Compagnie de Jésus, et jouit désormais de la plus grande liberté religieuse. En cinquante ans, le chiffre des enfants de l'Eglise romaine est monté de *cinq* à *treize mille*. Il a donc presque triplé, et, chaque année, de nombreuses adjurations de protestants viennent récompenser le travail des missionnaires.

Statistique du vicariat :

1^o *Personnel* : 1 vicaire apostolique, 8 missionnaires, dont 6 Jésuites. Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François, 20 religieuses.

2^o *Œuvres* : une seule résidence à Kingstown, la capitale de l'île ; 24 missions dans l'intérieur, 11 églises ou chapelles ; 16 écoles primaires catholiques, 1.352 enfants ; 1 école industrielle, 38 jeunes filles ; plusieurs associations de charité.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU HONDURAS BRITANNIQUE.

CETTE préfecture, érigée en 1893 en vicariat apostolique, n'a pas encore d'histoire. Le pays, de langue espagnole, a 19.000 catholiques, sur 27.000 habitants. Plusieurs tribus sauvages sont encore païennes ; le centre d'apostolat de ces tribus, qui comptent environ 3.000 Indiens catholiques, est la mission de Bélize.

1^o *Personnel* : 1 vicaire apostolique, 13 missionnaires jésuites, 10 Sœurs de la Merci.

2^o *Œuvres* : 5 résidences, 48 missions, 9 églises, 92 chapelles, 2 écoles supérieures : 27 garçons, 50 filles ; 26 écoles primaires catholiques : 650 garçons, 452 filles. Diverses associations de piété.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA GUYANE BRITANNIQUE

CE vicariat, érigé en 1837, est confié comme les précédents à la Compagnie de Jésus. Il compte seulement 21.000 catholiques, sur une population totale de 460.000 habitants, ainsi répartie :

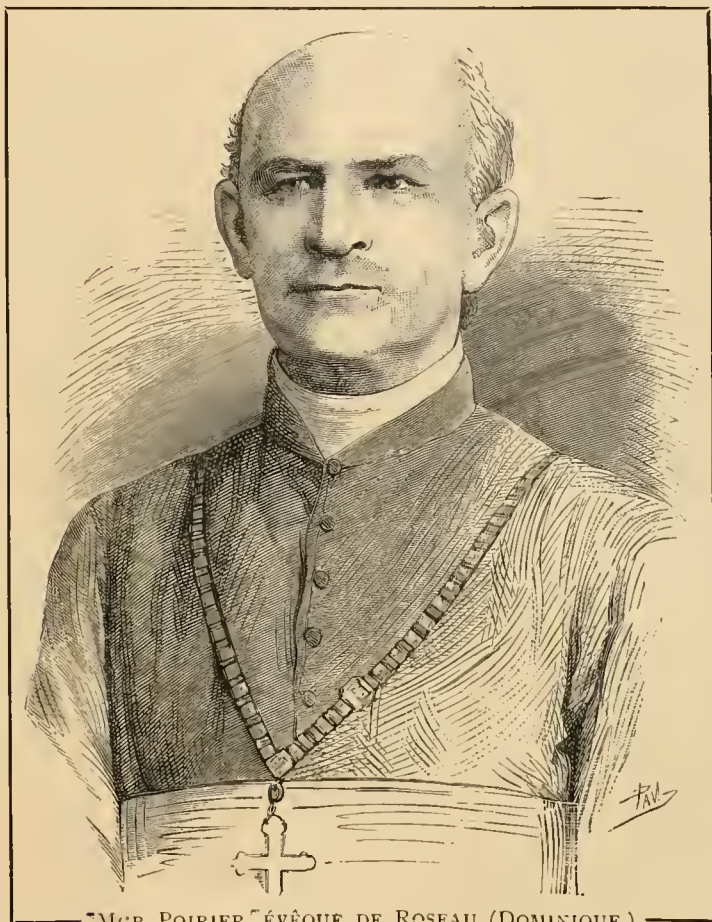
Guyane anglaise : 260.000 habitants, 20.500 catholiques ; île Barbade : 200.000 habitants, 500 catholiques.

1^o *Personnel* : 1 vicaire apostolique, en rési-

dence à Georgetown ; 15 missionnaires de la Compagnie de Jésus, 28 religieuses Ursulines.

2^o *Œuvres* : 10 résidences, 17 missions ; 22 églises, 2 chapelles ; 1 gymnase, jeunes gens, à Georgetown, 50 élèves ; 1 école supérieure, jeunes filles (Ursulines), 270 élèves ; 19 écoles primaires catholiques : 1.300 garçons, 1.000 filles ; 2 orphelinats : 30 garçons, 30 filles.

Les Pères Jésuites font aussi des missions parmi les sauvages, encore païens pour la plupart, qui peuplent les forêts de la Guyane anglaise.



— MGR POIRIER, ÉVÊQUE DE ROSEAU (DOMINIQUE.) —

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA GUYANE HOLLANDAISE.

D'ABORD simple préfecture, la Guyane hollandaise fut érigée en vicariat apostolique à partir de 1852. Elle compte aujourd'hui 14.200 catholiques sur 69.000 habitants, ainsi répartis : population d'origine européenne, 60.000 habitants, 13.200 catholiques ; noirs, 8.000 habitants, 200 catholiques ; sauvages, 10.000 habitants, 1.000 catholiques.

La plupart des noirs se sont laissé endoctriner par les frères Moraves, qui occupent dans le

pays une situation prépondérante. Leur fanatisme religieux rend leur conversion très difficile. Les sauvages paraissent relativement mieux disposés.

1^o *Personnel* : 1 vicaire apostolique et 20 missionnaires, appartenant à la Congrégation du Très-Saint Rédempteur, 3 scolastiques, 14 Frères. Sœurs Récollectines Pénitentes de l'Immaculée-Conception, de la congrégation de Rosenthal, 1 maison, 40 religieuses.

2^o *Œuvres* : 6 résidences, 80 missions ; 9 églises, 2 chapelles ; 11 écoles primaires catholiques, 1.669 enfants ; 2 orphelinats : 50 garçons, 40 filles.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA GUYANE FRANÇAISE.

CE pays, découvert par Christophe Colomb, commença seulement à être évangélisé en 1643 par les RR. PP. Capucins de la province de France, auxquels succédèrent bientôt les Jésuites, et, après la ruine de la Compagnie, les Pères du St-Esprit. La Révolution française vint brutalement interrompre leur œuvre, qui ne fut reprise qu'en 1816. Depuis ce temps, les Pères du Saint-Esprit n'ont cessé de se dévouer dans la mission.

La Guyane étant devenue, en 1850, lieu de déportation et colonie pénitentiaire, les Pères Jésuites, au nombre d'une trentaine, travaillèrent pendant plusieurs années à l'œuvre ingrate de l'évangélisation et du retour à DIEU des forçats déportés, ces sauvages de la civilisation, bien plus difficiles à atteindre et à convertir que les vrais sauvages. Ils avaient obtenu de très consolants succès dans ce ministère héroïque ; mais on sait que la présence des enfants de saint Ignace sur le sol français est considérée par l'administration comme un délit. Les Jésuites furent donc remerciés de leurs services, et ils quittèrent la colonie en laissant derrière eux les corps d'un bon nombre de leurs frères, tombés au champ d'honneur de l'apostolat. Depuis leur départ, l'œuvre des forçats a été à peu près abandonnée. Du reste, il n'y a à Cayenne que très peu de condamnés catholiques. Depuis plusieurs années, l'administration dirige les déportés européens vers la Nouvelle-Calédonie, et n'envoie plus guère à la Guyane que des musulmans d'Algérie ou des Annamites païens, qui supportent mieux que les déportés français les rigueurs de ce climat de feu.

L'administration française a dépensé des centaines de millions à la Guyane, sans obtenir, de son propre aveu, aucun résultat sérieux pour l'amélioration morale des condamnés et leur rentrée dans la vie sociale ; seule, l'Eglise catholique a le secret de relever les âmes et de racheter les coupables.

L'échec de l'administration était bien facile à

prévoir ; d'un côté, il paraît prouvé qu'il est impossible à un Européen, surtout s'il est déjà amolli par les habitudes vicieuses contractées dès l'enfance, de travailler sérieusement à la culture sous un climat comme celui de la Guyane ; d'un autre côté, parmi les centaines de mariages-arrangés par l'administration entre condamnés des deux sexes, très peu ont réussi à fonder des familles. La plupart de ces tristes unions s'éteignent dans la stérilité et la débauche. Quelques enfants rachitiques, qui ont apporté en naissant les dispositions vicieuses de leurs parents, voilà tout le fruit recueilli, au bout de quarante ans, de ces coûteux essais.

On n'a pas été plus heureux jusqu'ici avec les noirs et les sauvages de la colonie. Une simple religieuse, dépourvue de tous moyens humains, la R. Mère Javouhey, fondatrice et première supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont Chateaubriand a écrit : « Cette femme était un grand homme, » a seule réussi, à force de sacrifices, à former, à Mana, un village prospère de plus de 800 noirs.

Quant aux sauvages qui peuplent les forêts du *Haut Maroni*, de l'*Oyapock* et du *Territoire contesté*, ils sont demeurés à peu près inaccessibles à l'action de l'administration française. De temps en temps, les Pères du Saint-Esprit vont les visiter et en baptisent un certain nombre. Mais pour obtenir un résultat sérieux, il faudrait pouvoir les réunir en *Réductions*, avec l'église, l'école et la présence permanente du missionnaire. Hélas ! les temps du Paraguay sont bien loin de nous ! La pénurie de missionnaires a empêché jusqu'ici de s'établir au milieu des sauvages. Cela est d'autant plus regrettable que ces peuplades, formées du mélange des anciens indigènes avec les nègres fugitifs, dont un bon nombre, en particulier ceux qui viennent du Brésil, sont déjà chrétiens, paraissent en général bien disposées. Ces sauvages sont doux et dociles, il serait facile de les amener en masse au christianisme ; mais les ouvriers manquent. Depuis le départ des Jésuites, les Pères du Saint-Esprit, demeurés seuls dans la colonie, ont assez à faire de subvenir au ministère de leurs 29.000 catholiques.

La population totale de la Guyane française est de 31.000 habitants, dont plus des deux tiers appartiennent à la race noire. Quant aux sauvages, les appréciations les plus sérieuses portent leur nombre à 200.000.

1^o *Personnel* : 1 préfet apostolique et 25 missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit ; Frères de l'Instruction chrétienne (Ploermel) ; Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

2^o *Œuvres* : 12 paroisses et 2 missions chez les sauvages, 15 églises, 4 chapelles, 10 écoles primaires catholiques, 1 orphelinat, 1 refuge pour les filles. Des hôpitaux tenus par les Sœurs de Saint-Paul de Chartres sont attachés aux différents pénitenciers.

Faisons maintenant un peu de statistique comparée, afin de nous rendre compte des progrès du catholicisme dans les différentes missions.

Statistique comparée. Antilles protestantes et Guyanes.

En 1800 : 10 prêtres, ? églises ou chapelles, 119.000 catholiques

En 1820 : 1 vicaire apostolique, 1 préfet, 30 prêtres, ? églises ou chapelles, 150.000 catholiques.

En 1840 : 3 vicaires apostoliques, 3 préfets, 47 prêtres, 42 églises ou chapelles, 194.000 catholiques.

En 1850 : 1 archevêque, 1 évêque, 3 vicaires apostoliques, 2 préfets, 60 prêtres, 80 églises ou chapelles, 210.000 catholiques.

En 1870 : 1 archevêque, 1 évêque, 4 vicaires apostoliques, 1 préfet, 124 prêtres, 152 églises ou chapelles, 252.353 catholiques.

En 1896 : 1 archevêque, 1 évêque, 5 vicaires apostoliques, 1 préfet, 183 prêtres, 256 églises ou chapelles, 337.600 catholiques.

En 1896 : 1 archevêque, 1 évêque, 5 vicaires apostoliques, 1 préfet, 183 prêtres, 256 églises ou chapelles, 337.600 catholiques.

Il est facile de voir, en parcourant ce tableau, que le chiffre des catholiques a presque triplé dans les Antilles protestantes au cours de ce siècle ; mais, ce qui est bien plus important pour l'avenir, c'est la multiplication du chiffre des missionnaires



GUYANE ANGLAISE. — COUVENT, ÉCOLES ET ORPHELINAT DES RELIGIEUSES URSULINES, A GEORGETOWN (DEMERARA) CAMP STREET ; d'après une photographie.

et l'organisation hiérarchique de ces Eglises si longtemps abandonnées.

Pendant la première moitié du siècle, le malheur du catholicisme aux Antilles a été le nombre absolument insuffisant d'ouvriers apostoliques. Que pouvaient vingt ou trente prêtres, perdus dans ces îles, contre des centaines de ministres appuyés de l'influence des gouvernements hérétiques et soutenus par d'immenses ressources ? Il n'est pas surprenant que le catholicisme ait perdu, de 1800 à 1850, des milliers d'enfants dans les Indes occidentales.

C'est pour remédier à ce mal que le Saint-Siège s'est décidé, en 1858, à organiser hiérarchi-

quement la province ecclésiastique de Port-d'Espagne. Pour assurer, d'autre part, le recrutement régulier des missionnaires, il a confié ces différentes Eglises à des Congrégations religieuses. La population fort mélangée de ces îles donnant jusqu'ici peu d'ouvertures pour la formation d'un clergé indigène, seules des Sociétés de missionnaires peuvent se charger d'assurer avec régularité le recrutement du sacerdoce. C'est donc à partir de 1850 que les missions des Indes occidentales ont recommencé sérieusement à se relever. Les progrès acquis dans les quarante dernières années sont un sûr garant des accroissements qu'elles prendront dans l'avenir.

Chapitre Seizième.

LES MISSIONS INDIENNES

DE L'AMÉRIQUE DU SUD, 1800-1890.

Lest assez difficile de faire l'histoire des Missions indiennes de l'Amérique du Sud. Éparpillées sur une immense étendue de territoire, au milieu de diocèses régulièrement constitués, indépendantes les unes des autres, sans lien hiérarchique bien défini, ces missions ont été abandonnées à plusieurs reprises, par suite de l'exil des missionnaires et des persécutions des gouvernements maçonniques qui, depuis 1820, dominent à peu près universellement dans ces contrées. Malgré la pénurie presque complète de documents, j'ai essayé de me faire une idée à peu près exacte de ces missions, et je vais communiquer le résultat de mes recherches. Si j'ai commis quelque erreur de détail, on voudra bien m'excuser, en songeant à l'obscurité du sujet, sur lequel peu de publications existent.

On peut poser en principe que, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la pointe méridionale du continent américain, tous les Etats de l'Amérique du Sud ont leurs missions de sauvages à côté, et quelquefois dans l'intérieur, des diocèses régulièrement constitués.

Mon plan sera donc bien simple :

Je prendrai, l'une après l'autre, chacune des républiques du continent sud-américain, et je rechercherai ce qui a été fait dans ce siècle pour l'évangélisation des sauvages encore païens et pour la formation chrétienne de ceux qui sont déjà convertis. Mais, avant d'entrer dans le détail, il faut exposer quelques considérations générales sur l'œuvre des Missions indiennes.

On a vu, au chapitre premier, comment l'œuvre magnifique des *Réductions* du Paraguay fut violemment brisée, au milieu du dernier siècle, par les rois d'Espagne et de Portugal. Après l'expulsion des Jésuites des colonies espagnoles et portugaises, les religieux de Saint-François furent chargés officiellement de recueillir les débris de leur œuvre. Ils y employèrent, sans doute, tous les efforts de leur zèle ; mais, d'un

côté, il n'était pas facile de remplacer, du jour au lendemain, une organisation si parfaite ; et, de l'autre, la jalousie des gouvernements les plaçait dans une situation où le bien était à peu près impossible à faire.

Les missions des sauvages demandent, en effet, pour réussir, des conditions toutes spéciales. Avant de faire des chrétiens, il faut songer à faire des hommes. Le sauvage, une fois instruit et baptisé, a besoin d'être défendu contre sa propre faiblesse, contre la cupidité des marchands qui cherchent à exploiter sa simplicité, contre les tentations de l'ivrognerie et les périls du commerce avec les blancs. En un mot, sous une forme ou sous une autre, il faut, si l'on veut faire œuvre sérieuse et durable, en revenir plus ou moins au système des Jésuites, et grouper les Indiens en Réductions, sous la surveillance d'un missionnaire, qui est tout à la fois le père spirituel et temporel de la tribu. C'est ce que les Franciscains firent, comme je l'ai dit, en Californie, où ils étaient à peu près les maîtres ; mais, dans le reste des colonies espagnoles et portugaises, ils durent s'arrêter devant l'opposition formelle des gouvernements. Or, l'apostolat seul, dépourvu de tout prestige temporel, peut faire chez les sauvages des conversions particulières ; jamais, au moins dans l'état actuel, il ne fera un peuple chrétien.

La ruine de l'œuvre des Réductions fut donc pour l'Amérique du Sud une véritable catastrophe ; elle produisit un temps d'arrêt, et même de recul, très prononcé, dans le développement des missions indiennes ; elle arrêta les progrès de la civilisation, et c'est à cette mesure impolitique qu'on doit l'existence des nombreuses peuplades encore païennes de l'Amérique du Sud.

Les Américains en ont convenu eux-mêmes. En 1817, quand les colonies espagnoles voulurent justifier leur séparation de la mère-patrie, ils lui firent entendre, à ce sujet, d'amers reproches :

« Vous nous avez arbitrairement privés des Jésuites, auxquels nous devons notre état social, notre civilisation, toutes nos connaissances

bienfaits que nous ne pourrions jamais assez apprécier (1). »

En 1834, la République Argentine rappelait les Jésuites ; en 1842, ils rentraient dans la Colombie ; en 1843, au Mexique, puis successivement au Brésil, à l'Equateur, au Chili, dans la Bolivie, et reprenaient paisiblement leur œuvre d'apostolat, interrompue depuis un siècle.

Il est vrai que les libres-penseurs, qui sont les maîtres du pays, ne les y laissèrent pas longtemps en paix. En dépit des fameux principes sur

l'inviolabilité du domicile et la liberté des citoyens, des décrets arbitraires les expulsèrent à plusieurs reprises du territoire des nouvelles républiques. Mais les enfants de Saint-Ignace sont habitués depuis longtemps à la persécution et ne se découragent pas pour si peu. Chassés d'un pays, ils passent dans un autre, selon le précepte du divin Maître, et, bon gré mal gré, ils finissent presque toujours par se faire accepter. A cette heure, ils travaillent dans la plupart des Etats de l'Amérique du Sud : ils ont une



MEXIQUE. — CATHÉDRALE DE MEXICO ; d'après un dessin envoyé par le R. P. Gallen.

centaine de religieux dans les républiques de Costa-Rica et de Panama ; 157 au Brésil ; 164 dans l'Equateur, le Maranon et le Pérou ; 214 au Chili et dans le Paraguay ; ce qui donne, au total, 635 religieux de la Compagnie de Jésus dans les missions de l'Amérique du Sud (Catalogue de 1888). — On voit que ces morts se portent encore assez bien.

Moins suspects que les Jésuites, les religieux de Saint-François, Franciscains Réformés et Capucins, ont des missions dans tous les Etats

du continent sud-américain, sauf pourtant au Guatemala et dans la Nouvelle-Grenade, d'où la rage de l'impiété les a expulsés depuis une vingtaine d'années, laissant sans pasteurs plus d'un million d'Indiens catholiques. Les Dominicains, établis, depuis trois siècles, au Chili et au Pérou, sont rentrés depuis plusieurs années au Brésil, et ils viennent de reprendre leurs missions indiennes de l'Equateur. Les lecteurs des *Missions catholiques* n'ont pas oublié les pages ravissantes publiées, en 1889, sur la mission de Canélos. Sous la direction de leurs frères en religion, les religieuses Dominicaines ont pénétré à leur tour

1. *Mémoire des députés de la Colombie au Conseil d'Espagne*, 1817.

dans les forêts de l'Equateur, au Brésil et dans l'Uruguay, pour s'occuper de l'éducation si négligée des jeunes filles.

De leur côté, les Lazaristes, assistés, eux aussi, des admirables Sœurs de Saint-Vincent de Paul, travaillent au Brésil, dans la Nouvelle-Grenade, le Guatemala, l'Equateur, la Plata, le Paraguay, le Pérou et la République Argentine. Les religieux et les religieuses du Sacré-Cœur, dits de Picpus, ont des établissements au Chili et tout le long de la côte du Pacifique. Enfin les enfants de Dom Bosco, les Salésiens de Turin, derniers venus dans le champ de l'apostolat, ont repris l'évangélisation des peuplades encore toutes païennes de la Patagonie, sans parler des établissements qu'ils ont déjà fondés dans l'Equateur, le Chili, l'Uruguay et la République Argentine.

On voit par cette énumération, nécessairement incomplète, qu'en dépit des révolutions et des expulsions, l'apostolat catholique, au cours du XIX^e siècle, a reconstitué ses cadres dans les missions indiennes de l'Amérique du Sud, où travaillent à cette heure, sans s'inquiéter des obstacles, plus d'un millier d'ouvriers. Quel a été le résultat de leurs travaux ? C'est ce que je vais maintenant exposer dans le détail.

❖ I. — MEXIQUE. ❖

LE Mexique embrasse 1.946 000 kilomètres carrés, presque quatre fois la superficie de la France ; néanmoins, au recensement de 1889, il n'avait encore que 11.601.347 habitants, dont 20 0/0 de race européenne, 42 0/0 de race métisse, et 38 0/0 de race indienne pure. On remarque que la race indienne pure est en décroissance au profit des Métis, ce qui montre la fréquence des unions entre Européens et Indiens (1).

* *

Presque tous les Indiens du Mexique sont catholiques, et catholiques fervents. Quelles qu'aient été les iniquités, et même, si l'on veut, les crimes de la conquête, il faut tenir compte de ce fait, si l'on veut apprécier avec équité les premiers *conquistadores*, Fernand Cortez, Olvarado, Sandoval et leurs compagnons.

* *

Il a longtemps été de mode, surtout parmi les philosophes du dernier siècle, de gémir sur les cruautés des Espagnols, et de blâmer aveuglément les hommes qui, avec une poignée de soldats (2), ont renversé le puissant empire des Aztèques. De nos jours, on commence à leur

rendre une justice tardive. Les historiens protestants ont été les premiers à reconnaître franchement que « l'amour de l'or ne fut, en aucune » manière, le seul motif qui les dirigea dans leur » héroïque entreprise. Cortez, en particulier, ne » perdit jamais de vue la conversion des Indiens. » Un zèle religieux mal entendu (n'oublions pas » que c'est un protestant qui parle) fut toujours » le premier mobile de tous ses actes (1). »

D'un autre côté, pour expliquer, sans les excuser entièrement, les cruautés qu'on reproche à Cortez et à ses premiers compagnons d'armes, il est bon de se rappeler quelle abominable religion ils trouvaient devant eux au Mexique. Nulle part, sauf peut-être de nos jours au Dahomey, on ne vit pareil mépris de la vie humaine. A certains jours de l'année, vingt mille cœurs de jeunes gens et de jeunes filles étaient offerts tout saignants aux idoles, pendant que les corps mutilés des victimes roulaient du haut de la pyramide sacrée au milieu d'un peuple innombrable, trépignant de joie à ces sanglantes immolations. Quelques années avant l'arrivée des Espagnols, lors de la dédicace du temple du Soleil, en 1487, on immola, en un seul jour, jusqu'à soixante mille victimes humaines. Selon la pensée de Joseph de Maistre, de pareils abominations provoquent infailliblement la justice divine, et attirent des châtiments effroyables sur les nations qui s'en rendent coupables. Quand Cortez pénétra pour la première fois, à la suite de Montézuma, dans ce même temple du Soleil, où des cœurs humains fumaient dans des plats d'or, on comprend le sentiment d'horreur et de dégoût qui le poussa à faire mettre à mort ces prêtres barbouillés de sang, et à renverser ce sanctuaire infernal, pour élever à la place la cathédrale actuelle de Mexico, dédiée à la Mère de DIEU. C'était la revanche de l'humanité chrétienne sur la barbarie.

Mais il ne suffisait pas de proscrire un culte abominable, il fallait lui en substituer un meilleur. Ce n'était plus l'œuvre du soldat, qui frappe et qui tue, c'était l'œuvre de l'apôtre, qui instruit et qui persuade. Cortez le comprit. Quand les premiers missionnaires Franciscains, appelés par lui, débarquèrent au Mexique, voici en quels termes il les présenta aux Indiens :

« Ces hommes sont envoyés de DIEU et désirent ardemment le salut de vos âmes. Ils ne vous demandent ni votre or, ni vos terres, car, méprisant tous les biens de ce monde, ils n'aspirent qu'à ceux de la vie future (2). »

* *

Les premiers apôtres du Mexique se montrèrent à la hauteur de ce programme.

« Leur pauvreté, écrit un historien protestant, leur tempérance, la simplicité de leur vie les

1. A l'époque de la conquête, il y avait 16.000.000 d'Indiens dans l'empire du Mexique.

2. Dans sa première expédition, Cortez n'emmenait avec lui que 600 soldats pour conquérir un empire de 16.000.000 d'habitants.

1. Helps, *Hist. du Mexique*, t. I^{er}, chap. 1^{er}.

2. Henrion, *Histoire des Missions*, tome I, chap. 36.

recommandaient aux Indiens (1). Les membres du clergé de l'Eglise romaine, écrit plus loin le même auteur, enseignaient en même temps aux Indiens les choses spirituelles et temporelles. Ils convertissaient, civilisaient et gouvernaient ; ils étaient tout à la fois prêtres, missionnaires, maîtres d'écoles et chefs de peuples. Une part considérable de cette œuvre immense doit être attribuée aux Dominicains et aux Franciscains (2). »

Au témoignage de l'historien Robertson, autre protestant, « le clergé catholique romain, dans les colonies Espagnoles, a constamment usé de son influence pour protéger les Indiens et adoucir la férocité des Espagnols (1). »

En ce qui regarde le Mexique, il n'y a qu'à se rappeler les noms désormais historiques du Dominicain Las-Casas, du Franciscain Ortiz, de l'évêque Ramirez et de tant de vaillants missionnaires, qui encoururent la haine de leurs compa-



DERNIERS MOMENTS DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN.

triotés en défendant les Indiens contre la rapacité des aventuriers venus d'Espagne.

*
* *

Quel fut définitivement le résultat de leurs travaux ? Trente ans à peine après la conquête, l'évêque franciscain Zumarraga écrivait, au chapitre général de son Ordre, tenu à Toulouse :

« Déjà plus d'un million d'Indiens ont été baptisés par les Franciscains seuls ; cinq cents

temples ont été détruits ; des milliers d'idoles ont été mises en pièces et brûlées. A la place de ces temples infâmes dans lesquels on offrait au démon jusqu'à vingt mille cœurs humains, on voit s'élever aujourd'hui des églises, des oratoires, dans lesquels une jeunesse fervente consacre avec reconnaissance son cœur au Très-Haut. »

Trois siècles ont passé sur la prédication des premiers apôtres du Mexique, et ni les bouleversements politiques, ni les haines des Sociétés secrètes, ni la proscription des missionnaires, ni

1. Helps, *Histoire du Mexique*, tome I, chap. 14.

2. Même ouvrage, chap. 15.

1. Robertson, *Hist. d'Amérique*, tom. IV, liv. 8.

même l'état d'abandon et d'ignorance dans lequel la triste situation de l'Eglise mexicaine l'a forcée trop longtemps de laisser croupir les populations, n'ont pu arracher du cœur de l'Indien l'amour de la foi catholique. Quand Juarez voulut, en 1867, faire enlever les grilles d'argent qui entourent le chœur dans l'église de Notre-Dame de Guadalupe, tous les Indiens se levèrent comme un seul homme pour défendre leur bien-aimé sanctuaire, et le gouvernement révolutionnaire, qui n'avait pas reculé devant l'assassinat juridique de l'empereur Maximilien, fut forcé de compter avec la colère du peuple catholique défendant ses autels.

On sait que, depuis l'émancipation (1820), le Mexique a été le jouet des révolutions. Il forme aujourd'hui une République fédérative composée de vingt-sept Etats, avec une constitution calquée à peu près sur celle des Etats-Unis. Malheureusement la franc-maçonnerie domine dans le pays, comme dans la plupart des Républiques de l'Amérique du Sud. Aussi les Mexicains ont réalisé servilement le programme satanique de la secte : séparation de l'Eglise et de l'Etat, confiscation des biens ecclésiastiques, proscription des religieux, laïcisation de l'enseignement et de tous les services publics.

Dans la nuit du 22 mai 1873, par ordre du président Lerdo de Tejada, successeur de Juarez, cinquante cavaliers, cent cinquante fantassins, assistés d'une centaine d'agents de police, cernèrent tous les couvents de la ville de Mexico ; les religieux furent conduits en prison, en attendant l'exil ; les Sœurs, même les malades, furent, au nombre de plusieurs centaines, jetées brutalement en pleine nuit au milieu de la voie publique. Le lendemain, les dames de Mexico se présentèrent chez le Président, pour lui faire honte de ces procédés vraiment sauvages. Comme elles lui objectaient la loi fondamentale de la République, garantissant la liberté des citoyens qui ne sont coupables d'aucun délit, et l'inviolabilité du domicile, le misérable ne sut que balbutier en rougissant : « La loi, on l'applique selon les circonstances. » Autant dire : la loi n'existe pas pour les catholiques.

Un an plus tard, les Sœurs de Charité, qui avaient été épargnées jusque-là, à cause des services incontestables qu'elles rendaient, furent prosrites à leur tour. Elles étaient quatre cent soixante, dont quatre cent dix Mexicaines ; elles élevaient de dix à douze mille orphelins, tenaient de nombreuses écoles, soignaient les malades dans les hôpitaux, et les ennemis mêmes de l'Eglise étaient forcés de rendre justice à leur dévouement. Prosrites comme dangereuses à la République, les Filles de S. Vincent de Paul prirent le chemin de l'exil. Des quatre cent dix Sœurs originaires du Mexique, pas une ne songea à se soustraire au décret d'expulsion, bien que les Supérieurs eussent offert de les relever de leurs vœux, et que le gouvernement mexicain leur eût fait les promesses les plus flatteuses pour essayer de les

retenir, si elles consentaient à laisser de côté leur habit religieux.

* * *

Depuis ce temps, l'Eglise catholique n'a guère cessé d'être persécutée au Mexique. La proscription des religieux a amené la ruine d'un grand nombre d'œuvres ; la fermeture des séminaires a longtemps tari la source du sacerdoce, et aujourd'hui encore, le nombre des prêtres est très inférieur aux besoins de la population. Cependant, malgré tant de circonstances défavorables, le peuple mexicain est resté profondément catholique, surtout dans les classes inférieures de la société, composées uniquement d'Indiens et de Métis ; c'est le témoignage que sont forcés de lui rendre les écrivains les plus hostiles.

Un voyageur américain, sir Franck Edward, résume en ces termes son impression sur les Mexicains :

« Le sentiment religieux qui domine encore aujourd'hui dans toutes les classes de la population est vraiment remarquable. Vous ne verrez jamais un Mexicain passer devant une église sans se découvrir. Au son de la cloche, chacun s'arrête dans la rue et demeure tête nue, jusqu'à ce qu'elle ait fini de tinter (1). »

Un protestant allemand, M. Brantz-Mayer, parle ainsi des Indiens convertis de la province de Jalisco :

« Les aborigènes de Jalisco, autrefois belliqueux à l'excès et voués à une religion sanguinaire, sont aujourd'hui presque tous adonnés à la culture des terres, et ils adhèrent avec ferveur à la doctrine catholique (2). »

Voici enfin, pour conclure, le témoignage d'une voyageuse presbytérienne, Madame Calderon y Barca :

« Il n'existe pas de pays au monde où la charité publique et privée soit pratiquée plus noblement. J'ai remarqué d'ailleurs dans mes voyages que la charité est l'attribut distinctif des nations catholiques. Le plus grand nombre des religieux mène certainement une vie de privations et de vertu (3). »

* * *

J'ai tenu à donner ces témoignages, tous protestants, afin de constater, d'une façon indéniable, les résultats sérieux du travail accompli, pendant trois cents ans, par les missionnaires, et aussi pour répondre aux sottes plaisanteries de certains voyageurs français, qui, dans leur rapide passage à travers le Mexique, n'ont voulu voir que les défaillances et les taches, généralisant les scandales particuliers qu'ils ont pu découvrir çà et là. L'esprit français n'est que trop porté à critiquer tout ce qui se fait autrement qu'en France, surtout en matière de religion.

1. *Une campagne dans le Nouveau-Mexique*, chap. 6.

2. *Mexico*, 2^e vol., chap. 8.

3. *La vie au Mexique*, lettre 23.

Hélas ! ceux qui relèvent avec le plus d'amertume les défaillances du clergé sont bien souvent les mêmes qui applaudissent aux persécutions qui en sont la cause. Qu'on rende à l'Eglise du Mexique sa liberté et, avec le droit de posséder, une juste indépendance ; qu'on permette aux religieux de répandre autour d'eux la prédication et le bon exemple ; qu'on cesse de mettre des entraves au recrutement du sacerdoce, et vous verrez bientôt l'Eglise du Mexique reprendre une nouvelle vigueur et produire, comme dans le passé, des fruits de vie et de sanctification.

II. — RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

JE réunis ensemble les cinq petites Républiques qui sont placées à cheval sur l'isthme de Panama, d'autant plus que leur histoire religieuse est à peu près la même.

Ces cinq républiques sont :

Guatemala,	1.460.017 habitants.	
Honduras,	381.938	—
San-Salvador,	663.613	—
Nicaragua,	313.000	—
Costa-Rica,	214.000	—
Total :	3.032.568	—

Au point de vue religieux, ces Républiques forment une seule province ecclésiastique : archevêché, Guatemala, avec un évêché suffragant dans chacun des autres Etats. La presque totalité des Indiens du pays sont catholiques, comme il est facile de s'en assurer en consultant le tableau suivant :

Guatemala . .	600.000	Indiens catholiques.
Honduras . .	75.000	
San-Salvador .	120.000	
Nicaragua . .	125.000	
Costa-Rica . .	110.000	
Total :	1.030.000	Indiens catholiques.

Le reste de la population catholique est formé presque uniquement de Métis, qui sont enrôlés en majorité dans l'armée des Sociétés secrètes ; ce qui fait que, surtout à partir de 1870, l'Eglise catholique n'a cessé d'être persécutée dans ces contrées. Le Guatemala, le plus considérable des cinq Etats, a donné naturellement le signal de la lutte.

Tous ces pays avaient été évangélisés, pendant trois siècles, par les religieux, en particulier les Dominicains et les Franciscains, qui là comme dans tout le reste de l'Amérique, avaient complètement transformé les populations. Ils continuaient paisiblement leur apostolat au milieu des Indiens, à côté des diocèses régulièrement établis dans les villes, lorsqu'aux mois de mai et de juin 1872, tous les religieux qui travaillaient dans le pays, Jésuites, Capucins, Franciscains, Dominicains, furent expulsés à la pointe des

baïonnettes ; tous les biens des communautés maisons, terres, bibliothèques, vases sacrés, furent confisqués au profit des écoles sans DIEU. On donna aux proscrits seulement *une heure* pour faire leurs préparatifs de départ, et on ne leur permit d'emporter que les habits qu'ils avaient sur le corps ; plusieurs, qui résidaient dans l'intérieur du pays, durent faire, pieds nus et tête nue, trente et quarante lieues, sous un soleil brûlant, pour rejoindre le port d'embarquement. Ils étaient accompagnés d'une troupe de soldats, chargés de les garder à vue, et de tirer sur le peuple, en cas de résistance. C'est ainsi qu'on entend là-bas la liberté des cultes et l'inviolabilité des citoyens. Le Père gardien des Capucins, vénérable vieillard de 76 ans, mourut, en arrivant à San-Francisco, des souffrances endurées au moment de l'embarquement.

Après les religieux, on s'en prit, selon l'usage, au clergé séculier : l'archevêque de Guatemala et un grand nombre de prêtres furent exilés, d'autres jetés en prison.

Depuis, la situation religieuse s'est un peu améliorée ; les Jésuites ont pu rentrer à Costa-Rica, les Lazaristes et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont ouvert des établissements au Guatemala et dans la République de San-Salvador. Mais la situation est toujours très précaire, et la loi qui exclut les religieux du territoire n'a pas été rapportée. Au Guatemala, *six cent mille* Indiens catholiques sont toujours sans pasteurs. Voici comment un missionnaire Dominicain de la Californie, de passage dans le pays, décrivait en 1887 leur situation :

« Le caractère des Indiens catholiques est naturellement doux et pacifique ; mais, hélas ! abandonnés à eux-mêmes, sans prêtres, sans écoles, ils retournent peu à peu à l'idolâtrie. Leurs belles églises, bâties autrefois par les missionnaires, tombent déjà en ruines, faute d'entretien. »

Voilà, prise sur le fait, l'œuvre de la franc-maçonnerie dans l'Amérique centrale. Au nom de la civilisation et de la liberté de conscience, on arrache aux Indiens les apôtres qui les ont enlevés à la barbarie ; on ravit aux sauvages catholiques leurs églises, leurs presbytères, leurs écoles, tous les biens consacrés depuis des siècles au service du culte ; on supprime leurs fêtes, leurs cérémonies religieuses, tout ce qui élevait l'esprit et formait le cœur de ce peuple encore enfant. On force ainsi les nouvelles générations, demeurées sans instruction et sans culte, à retourner à la vie sauvage. En même temps qu'on s'oppose à ce que les missionnaires reviennent au milieu de leurs troupeaux, les protestants et les libres-penseurs ont toute liberté de travailler à pervertir la foi de ce peuple infortuné. Les églises tombent en ruines, mais le pays se couvre de temples hérétiques et de loges maçonniques, et l'on trouve déjà cinq cents protestants au Guatemala.

Heureusement, jusqu'ici du moins, tous les efforts qu'on a faits pour pervertir la foi des Indiens sont demeurés à peu près sans résultats. Les rares apostats qui sont passés à l'hérésie, ne sont en réalité pas plus protestants qu'ils n'étaient depuis longtemps catholiques ; ce sont des libres-penseurs, qui ont cru faire merveille et jouer un bon tour au catholicisme ; mais la population s'est bien gardée de les suivre.

« Au Guatémala, écrit un ministre protestant (1), un juif est un peu parent du diable, mais un protestant est encore au-dessous d'un juif, et il est regardé comme bien plus dangereux. »

Le même auteur, froissé sans doute de l'insuccès complet de la mission protestante auprès des Indiens, s'emporte jusqu'à dire que le Romanisme est la plaie putrescente de l'Amérique centrale. « J'ai vu, ajoute-t-il, des femmes caraïbes prosternées en adoration devant une poupée ridiculement attifée, qui représentait l'image de la Vierge, et j'ai en vain tenté de les arracher à cette calamiteuse idolâtrie. »

Finalement, malgré la protection d'un gouvernement athée, malgré les sommes considérables envoyées d'Angleterre, « pour arracher les Caraïbes à l'idolâtrie papiste, » la mission protestante dut être abandonnée au bout de quelques années ; la maison des ministres fut vendue et devint un asile d'aliénés.

Un autre voyageur protestant, moins fanatique et plus désintéressé dans la question, en sa qualité de laïque, rend meilleure justice à la religion des naturels :

« Quoique vivant, à l'écart des blancs, les Caraïbes du Guatémala sont complètement civilisés. Dans chaque maison on voit une image de la Vierge ou de quelque saint protecteur. Je fus extrêmement frappé des progrès qu'ont faits dans la civilisation ces descendants des cannibales, les plus féroces de toutes les tribus indiennes conquises autrefois par les Espagnols (2). »

Puisse un gouvernement réparateur permettre bientôt aux apôtres de reprendre leurs travaux interrompus et de revenir au milieu des troupeaux qui les appellent de tous leurs vœux !

III. — COLOMBIE ET VÉNÉZUÉLA.

LA population de la Colombie est de 3.200.000 habitants, sur lesquels on compte environ 350.000 Indiens catholiques et 150.000 païens. Ces sauvages habitent au revers des Andes, dans les plaines boisées qui forment le bassin supérieur de l'Amazone.

Le Vénézuéla, de son côté, a 2.200.000 habitants, sur lesquels 325.000 Indiens catholiques et 75.000 païens.

Mais la situation religieuse des uns et des autres est lamentable. Depuis l'émancipation, mais surtout depuis quarante ans, le Vénézuéla et la Colombie sont le théâtre de révolutions perpétuelles. Les religieux de Saint-François, qui ont autrefois converti le pays, avaient une province de Colombie et deux beaux collèges apostoliques à la Nouvelle-Grenade. Ils ont été expulsés, comme tous les autres religieux. Plus d'apôtres pour annoncer l'Évangile aux païens, plus de pasteurs pour instruire et garder dans la foi les Indiens déjà convertis. Les bons prêtres ont été éloignés du pays, et l'esprit chrétien a bien diminué, sinon péri, chez un peuple autrefois tout catholique.

Il y a quelques années, un Père Jésuite, passant par la ville épiscopale de Carthagène, voulut aller rendre ses devoirs à la tombe de saint P. Claver, l'apôtre des nègres, qui baptisa à lui seul quatre cent mille idolâtres. Dans cette ville embaumée, il y a deux cents ans, des vertus héroïques et des miracles du Bienheureux, le nom de Claver ne réveillait plus aucun écho, et sa tombe était inconnue. A l'ancienne maison des Jésuites, transformée en hôpital, une chambre vide et mal-propre, qui avait longtemps servi de geôle, était l'ancienne cellule du saint ; sa tombe fut retrouvée sans honneurs, dans l'église profanée des Jésuites, transformée en préau. L'évêque avait bien eu l'intention de faire transporter à la cathédrale le corps du Bienheureux ; puis il avait été banni à deux reprises, et son projet n'avait pu aboutir. Quelques mois avant d'être assassiné, le catholique président de l'Equateur, Garcia Moréno, avait entamé à son tour des négociations avec le gouvernement Colombien, afin de faire exhumer le saint corps et de le faire transporter à Quito, où on lui aurait rendu les honneurs qui sont dus aux reliques des saints. Là encore la mort vint arrêter le projet. Un pareil abandon d'une des gloires les plus pures de l'Eglise catholique en dit long sur la situation religieuse d'un pays.

Voilà où en arrive un peuple catholique, quand il s'abandonne à la direction des Sociétés secrètes. Au lieu de procéder d'une manière sanglante, comme aux premiers siècles, on attaque l'Eglise à coups de décrets et de lois forgées exprès pour l'asservir. On commence par expulser les religieux, on exile ou l'on annule les bons prêtres, tous ceux qui seraient capables de parler et de faire obstacle au programme de la secte.

Peu à peu le silence se fait, toutes les têtes, même les plus hautes, se courbent sous le joug, l'esprit chrétien s'éteint, faute d'aliment, et un jour, on s'aperçoit avec stupeur qu'un peuple tout catholique est devenu apostat sans presque y penser. La persécution sanglante l'eût réveillé de sa torpeur et eût fait, au moins, des martyrs ; la persécution bureaucratique, hypocrite et lâche, n'a

1. R. Croves, *Voyage dans l'Amérique centrale*, ch. 12.

2. *Incidents d'un voyage dans l'Amérique centrale*, par John Stephens, ch. 2.

pas même laissé aux victimes l'honneur de la résistance, et n'a produit que des apostats.

IV. — ÉQUATEUR.

Nous voici arrivés enfin à une terre sur laquelle la Révolution cosmopolite a été vaincue, grâce à l'énergie et à l'inflexible droiture d'un grand chrétien, Garcia Moréno, mort martyr de son dévouement absolu au catholicisme ; mais, comme le répétait en expirant le héros : « si les hommes succombent, DIEU ne meurt pas. »

Après être retombée, pendant quelques années, sous le joug des radicaux, la République du Sacré-Cœur a fini par s'en délivrer, et tout fait espérer que ses gouvernants continueront à nous donner le spectacle, trop rare, hélas ! d'une République soucieuse des droits de l'Eglise et respectueuse de la liberté de l'apostolat.

Aux derniers recensements, l'Equateur comptait 1.146.033 habitants, sur lesquels 945.000 catholiques ; ce qui donne environ 200.000 sauvages demeurés païens. Ils habitent au-delà des Cordillères des Andes, au milieu d'une immense plaine boisée de douze mille lieues carrées, qui confine : au nord, à la Colombie, à l'ouest, au Brésil, et au sud, au Pérou. Là, aux bords du Napo, du Marañon et des nombreux affluents de l'Amazonie, vivent, à l'ombre des grands bois, une centaine de peuplades sauvages, qui se partagent en deux groupes : les Jívaros, belliqueux et farouches, sur lesquels jusqu'à présent l'apostolat catholique a échoué, et les Napos, plus dociles et plus doux, dont un grand nombre embrassèrent, au siècle dernier, le christianisme.

En 1750, les Jésuites avaient déjà converti soixante-quatorze de ces peuplades et comptaient 160.000 Indiens catholiques. Après leur expulsion, le gouverneur espagnol de Quito essaya de substituer aux religieux des prêtres séculiers ; mais il était à peu près impossible à ces prêtres, isolés et sans traditions, de s'imposer aux Indiens et de gouverner les Réductions. Des Dominicains de Quito restèrent seuls chargés de l'ancienne mission de Canélos, fondée par eux au XVIII^e siècle. Puis survinrent la guerre de l'indépendance et les bouleversements politiques qui, à l'Equateur comme dans les autres États de l'Amérique du Sud, tarirent la source des vocations et portèrent un coup mortel aux Instituts religieux. Sous la domination des radicaux, les couvents furent transformés en casernes, et les religieux, forcés de vivre côte à côte avec des soldats grossiers, ou dispersés çà et là, perdirent bientôt l'esprit de leur saint état. Les missions indiennes furent donc complètement abandonnées ; les pauvres Indiens, laissés à eux-mêmes, désertèrent les Réductions pour retourner à la vie sauvage, et ils retombèrent peu à peu dans les superstitions du paganisme.

Les choses demeurèrent en cet état, à l'Equateur, jusqu'en 1850, époque où Garcia Moréno, après avoir triomphé des radicaux qui désolaient depuis trente ans le pays, fut porté au pouvoir. Son premier soin fut de rendre à l'Eglise sa liberté, en concluant avec Rome un concordat vraiment libéral et catholique ; puis il rappela les Jésuites et s'appliqua, d'accord avec le délégué apostolique envoyé par Pie IX, à la réforme des autres Ordres religieux. Dès 1862, les Jésuites reprirent les missions du Napo, et un vicaire apostolique fut nommé pour diriger le travail des missionnaires.

Les Indiens, habitués depuis près d'un siècle à l'indépendance et livrés à tous les vices de la vie



GARCIA MORÉNO.

sauvage, accueillirent d'abord avec défiance leurs nouveaux apôtres. Ceux-ci trouvaient dès l'abord devant eux trois grands obstacles : la corruption des mœurs, l'ivrognerie et le commerce avec les blancs. Ce dernier obstacle était le plus fort. Les trafiquants de l'Equateur abusaient indignement de la simplicité et de la faiblesse des sauvages pour les rançonner. Chaque année, pendant la belle saison, on les voyait s'abattre, comme autant d'oiseaux de proie, au milieu des forêts habitées par les Indiens. Arrivés dans un village, ils commençaient par appeler le Cacique et lui demander le nombre des habitants. Sur sa réponse, ils débattaient leurs marchandises et les distribuaient à leur gré, sans s'inquiéter de la volonté des sauvages, fixant en même temps la quantité de poudre d'or qu'on devait leur livrer en échange. Inutile de protester et de refuser les objets dont on n'avait pas besoin. Il fallait s'exécuter et payer cette carte forcée,

ce qui réduisait les Indiens à une misère extrême.

Pour égayer un peu les victimes de leur avarice, les marchands les enivraient, et leur vendaient même de petites machines à distiller, afin qu'ils pussent faire eux-mêmes leur eau-de-vie, et s'enivrer dans le cours de l'année. Grâce à ces relations avec les blancs, la corruption des mœurs et l'ivrognerie étaient extrêmes parmi les sauvages. Les missionnaires comprirent bientôt qu'il n'y avait rien à faire avec ces malheureux perdus de vices, si l'on ne commençait par couper le mal à la racine, en réglementant sévèrement le commerce avec les blancs. Sur leur rapport, Garcia Moréno rendit, en 1870, le décret suivant qui fit bondir tous les libéraux de l'Équateur :

« Considérant qu'il est impossible d'organiser un gouvernement civil parmi des peuplades encore sauvages, considérant d'autre part que, sans une autorité quelconque, la vie sociale est impossible, nous déléguons aux Pères missionnaires une portion de notre autorité sur les Indiens. Ils établiront un Cacique dans chaque centre de population et l'investiront du droit de maintenir l'ordre et d'administrer la justice. Les missionnaires pourront imposer des peines légères pour les délits ordinaires, bannir du territoire de la mission les perturbateurs incorrigibles et envoyer à Quito les homicides, pour y être jugés. Dans chaque centre, on ouvrira, aux frais du gouvernement, une école qui sera obligatoire pour tous les enfants au-dessous de douze ans. La vente forcée ou à crédit est rigoureusement prohibée, sous peine de confiscation des marchandises et de l'interdiction du territoire indien. »

Enfin le décret promettait aide et protection aux missionnaires. Cette dernière clause n'était pas superflue, comme on va voir.

Au fond, Garcia Moréno, éclairé par son sens chrétien, en revenait purement et simplement au système des Réductions ; ce qu'il faudra toujours faire au début des missions indiennes, si l'on veut obtenir des résultats durables ; mais rien de plus opposé aux idées modernes sur la sécularisation du pouvoir, la grande conquête de 1789. On comprend l'exaspération des trafiquants, gênés dans leur honnête commerce, et les calomnies qu'ils vomirent contre les Pères Jésuites, transformés en oppresseurs des Indiens. En 1874, un parti de révolutionnaires, s'enfuyant au Pérou, traversèrent le Napo ; ils se ruèrent sur la maison des missionnaires, qu'ils appelaient les complices du tyran, les enchaînèrent après les avoir accablés de mauvais traitements, pillèrent la chapelle, volèrent les vases sacrés et forcèrent les religieux à les suivre au Pérou. Quelques années plus tard, les sauvages eux-mêmes, égarés par les calomnies des marchands, mirent le feu à la mission. Mais Garcia Moréno ne se laissait pas facilement décourager. Il envoya une compagnie de soldats pour rétablir l'ordre dans la forêt.

A partir de ce moment, les travaux des missionnaires commencèrent à porter leurs fruits : une vingtaine de Réductions se formèrent, comprenant environ 10.000 Indiens revenus aux

pratiques du christianisme ; partout s'élevèrent d'humbles chapelles, des écoles furent ouvertes pour l'instruction des jeunes Indiens, et l'œuvre parut un moment si avancée que, lorsqu'il fut frappé par le fer des assassins, le Président songea à demander au Saint-Siège l'érection d'un second vicariat apostolique ; lui-même se promettait de descendre dans ces régions inconnues pour apprécier par ses yeux les besoins spirituels et temporels des populations sauvages. Hélas ! avec le héros catholique s'évanouirent en partie les espérances de l'apostolat ; les trafiquants rentrèrent au Napo, chassèrent les Jésuites, dispersèrent les Réductions, et détruisirent en quelques mois le travail de douze années.

Quelques religieux isolés parvinrent à se maintenir au milieu des tribus errantes, mais dépourvus de tous moyens pour améliorer le sort des Indiens et les arracher à la rapacité des blancs, leurs exploiters et leurs corrupteurs.

Dans ces dernières années, les conservateurs étant revenus au pouvoir, les Jésuites ont pu reprendre avec plus de succès leurs missions du Napo et le vicariat apostolique a été rétabli. De leur côté les Dominicains de Quito ont recommencé, au prix de bien des souffrances, leur ancienne mission de Canélos, parmi les Jivaros. Ces tribus, à l'exception des Indiens de Canélos, sont demeurées inaccessibles à tous les efforts de l'apostolat. Belliqueux et cruels, vivant uniquement de pillage, ces barbares semblent n'avoir aucune idée religieuse ; ce sont, dans la force du terme, les libres-penseurs de la forêt.

La tribu de Canélos, convertie par les Dominicains depuis deux siècles, sert de barrière entre ces féroces sauvages et les tribus beaucoup plus paisibles des Napos. Puisse la nouvelle préfecture apostolique, érigée dernièrement sur le territoire des Jivaros, amener peu à peu ces barbares, d'ailleurs intelligents, à la civilisation et au christianisme !

Les missions indiennes de l'Équateur comptent actuellement environ 12.000 néophytes, 10.000 Indiens-Napos, sous la direction des Jésuites, et 200 Jivaros (Canélos), sous celle des Dominicains.

Aux dernières nouvelles, 1897, la République de l'Équateur est retombée aux mains des radicaux, qui y exercent leurs exploits ordinaires : expulsion en masse des religieux, pillage des biens d'église, vols, assassinats ! *Usquequo, Domine, usquequo !*

✻ V. — BRÉSIL. ✻

LE Brésil, qui couvre une étendue de pays presque égale à toute l'Europe (8.237.218 kilomètres carrés), n'a pourtant que 14.002.355 habitants, sur lesquels 860.000 Indiens convertis et 1.200.000 sauvages demeurés païens.

Sous le rapport religieux, le Brésil forme une

province ecclésiastique : archevêché, Bahia, avec onze suffragants. La population catholique totale est de 10.800.000 âmes. Les douze diocèses du Brésil n'ont, à eux tous, que quinze cents paroisses, dont quelques-unes d'une étendue absolument disproportionnée. Ainsi dans le diocèse de Cuyaba, province de Matto-Grosso, il n'y a que vingt paroisses et vingt-six prêtres, pour un pays qui couvre 1.379.654 kilomètres carrés, trois fois l'étendue de la France. Le diocèse de Para, le plus vaste probablement du monde catholique, embrasse la province de Para et celle de l'Amazone ; au total, 3.046.752 kilomètres carrés, le tiers de l'Europe. Pour desservir les 280.000 catholiques et les 600.000 sauvages païens, dispersés sur cet immense territoire, l'évêque de Para n'a que 80 prêtres séculiers et 15 missionnaires ! Cette pénurie effrayante de prêtres explique ce que je vais dire de la situation religieuse du Brésil.

Comme dans presque tous les pays de langue portugaise, la situation religieuse au Brésil laisse beaucoup à désirer. La faute n'en est pas à l'Église, mais aux gouvernements francs-maçons, héritiers des traditions de Pombal. Depuis un siècle et demi, le pouvoir civil, au Brésil, a tout fait pour corrompre le clergé en l'asservissant ; il faut bien reconnaître qu'il n'a que trop réussi, sauf d'honorables exceptions, et les évêques ont les mains liées pour réformer les abus.

On se rappelle ce qui arriva quand les évêques d'Olinda et de Para voulurent, il y a une vingtaine d'années, interdire aux francs-maçons de se mêler de l'administration des confréries paroissiales. Traduits devant une prétendue cour de justice, composée de libres-penseurs, les deux confesseurs de la foi furent condamnés, de ce chef, à cinq ans de travaux forcés. Il est vrai que l'empereur don Pedro, qui n'avait pas eu le courage de soutenir les deux prélats, eut au moins l'humanité de commuer leur peine en cinq ans de forteresse, et qu'au bout de quelques mois il leur fit grâce entière ; mais le jeune et vaillant évêque d'Olinda, Mgr Vital d'Oliveira, était frappé à mort : empoisonné par l'ordre des Loges, il vint mourir en France, et tous les évêques du Brésil purent entrevoir le sort qui attendait ceux des premiers pasteurs qui voudraient faire leur devoir d'évêque.

Tels prêtres, tels troupeaux. La grande masse de la population brésilienne a conservé des habi-

tudes religieuses ; mais, faute d'instruction, l'ignorance et la superstition ont remplacé la foi, et la vie chrétienne fait presque complètement défaut. Dans les grandes villes, en communication régulière avec l'Europe, le nombre des *positivistes* va en augmentant de jour en jour, et l'on compte les jeunes gens qui ont fait leur première communion. Il y a quelques années, un journal de



ÉQUATEUR (AMÉRIQUE DU SUD).

COUVANT DES DOMINICAINS A QUITO ; d'après une photographie.

Bahia publiait des articles furibonds contre les Jésuites, et les accusait d'attenter à la liberté de conscience des citoyens, en enseignant que JÉSUS-CHRIST est le Messie, alors que le vrai et seul Messie est Auguste Comte, le fondateur en France du *positivisme*. Voilà où en est arrivé un pays autrefois tout catholique !

Comme tous les méridionaux, les Brésiliens sont passionnés pour les cérémonies religieuses : l'éclat du culte, les chants, les illuminations, tout

ce qui frappe les sens. C'est une religion tout extérieure, qui n'atteint pas jusqu'aux profondeurs de l'âme, et qui n'a qu'une action fort médiocre sur l'esprit et sur le cœur. C'est ce qui explique ce fait presque incroyable d'une nation toute catholique se laissant dominer sans résistance par les Sociétés secrètes. Au Brésil, le franc-maçon se garde bien, comme il le fait chez nous, de s'éloigner de l'église ; tout au contraire il prétend y dominer et y faire la loi : il préside les confréries, fait célébrer des messes, organise des processions. C'est précisément à ce sujet que la lutte éclata avec les évêques d'Olinda et de Para.

Dans un pays éclairé, de pareilles prétentions seraient bien vite écrasées sous le ridicule ; mais dans un pays comme le Brésil, il en est tout autrement. Comme la question dogmatique ne préoccupe guère les esprits, comme la plupart des Brésiliens ignorent les condamnations du Souverain Pontife, et que les autres les méprisent, vous entendez de très honnêtes gens répéter que la franc-maçonnerie brésilienne est une œuvre de philanthropie, que l'Église a grand tort de condamner.

*
* *

Je suis heureux de signaler un certain mouvement de réaction religieuse, qui date de vingt à trente ans. Prenant le mal à sa source, la formation défectueuse du clergé, les évêques ont confié aux fils de saint Vincent de Paul la direction de plusieurs séminaires, d'où sortiront désormais des prêtres instruits et pieux. Malheureusement le nombre des ouvriers qui se présentent pour travailler à la vigne du Seigneur est encore bien petit, puisque le séminaire de Rio, le plus important du Brésil, ne comptait encore, il y a quelques années, que *dix-huit* élèves. De concert avec les évêques, les Lazaristes ont organisé des retraites pastorales, qui exercent, chaque année, une heureuse influence sur l'esprit du clergé. Enfin ils ont ouvert plusieurs collèges, pour la formation chrétienne des jeunes gens du monde. Collèges et séminaires remédieront au grand mal de l'Église du Brésil, qui est l'ignorance. Il est donc permis désormais de concevoir quelques espérances pour la réforme du clergé et la renaissance de la religion dans ce pays.

Les prêtres de la Mission ne sont pas seulement professeurs au Brésil ; dans un pays où les prêtres, et surtout les prêtres zélés, font défaut, ils ont dû se faire missionnaires pour évangéliser ces populations abandonnées. Souvent ils voyagent vingt ou trente jours à cheval, au milieu de dangers et de privations de toutes sortes, afin d'aller, pendant quelques semaines, offrir les secours de leur ministère à des populations qui sont quelquefois des années entières avant de recevoir la visite du prêtre. Aidés des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui s'occupent de l'assistance des pauvres, de la tenue des hôpitaux et de

l'instruction des jeunes filles, chose absolument nouvelle au Brésil, ils font connaître et respecter partout le nom de la France, trop souvent compromis par les rares nationaux que nous envoyons à l'étranger. « Vous vous croyez le premier peuple du monde, disait un jour un Brésilien à un voyageur français, parce que vous nous fournissez quelques cuisiniers qui savent préparer une sauce, et l'on se moque, avec raison, de votre fatuité. Heureusement que vous avez vos admirables missionnaires, pour relever le prestige de votre patrie et faire aimer la France (1). »

*
* *

Quant aux missions des sauvages, ruinées en grande partie à la fin du dernier siècle, à la suite de l'expulsion des Jésuites, abandonnées complètement pendant la première moitié du XIX^e siècle, elles n'ont été reprises que depuis 1860. Il ne reste plus guère à évangéliser que les tribus sauvages de l'intérieur, car la plupart des Indiens qui habitent le long des côtes de l'Océan ont été convertis depuis longtemps par les premiers apôtres du pays, les Anchiéta, les Nobrégas, les Vieyra, qui, en moins de cinquante ans, civilisèrent, au prix de nombreux martyrs, ces féroces sauvages, adonnés à l'anthropophagie et à tous les vices.

Les premiers missionnaires de la Compagnie de Jésus abordèrent au Brésil en 1549.

« Dès 1600, écrit Southey, sur une étendue » de plus de deux mille milles (environ 660 » lieues), toutes les peuplades de la côte du » Brésil, aussi loin que s'étendaient les établisse- » ments portugais, étaient réunies en Réductions » prospères, sous la direction des Jésuites (2). »

Au témoignage de Rankes, historien protestant, on comptait dans l'Amérique du Sud, au commencement du XVII^e siècle : *cinq* archevêchés, *vingt-sept* évêchés, *quatre cents* monastères, un nombre incalculable de paroisses, et des *millions* d'Indiens convertis. Le spectacle de cet accroissement prodigieux du catholicisme suggérait à Macaulay, autre historien protestant, cette réflexion :

« Les acquisitions de l'Église romaine dans le » Nouveau-Monde ont compensé, et au-delà, ce » que le protestantisme lui a fait perdre dans » l'ancien (3). »

Quomodo obscuratus est auri color optimus ?
Comment l'or a-t-il perdu son éclat ? Comment l'Église du Brésil, qui brillait d'une si vive splendeur au bout de cinquante ans d'apostolat, est-elle tombée dans le marasme et l'obscurité ? Comment ces religieux, qui avaient si vaillamment travaillé pour reculer les frontières du royaume de JÉSUS-CHRIST, ont-ils laissé leur

1. Du Parmont, *Un voyage au Brésil. Revue du Monde catholique*, août 1885.

2. Southey, *North. American Review*, juin 1858.

3. Macaulay, *Essais sur l'histoire*.

conquête inachevée ? Demandez-le à Pombal et aux gouvernements maçoniques, héritiers de ses détestables traditions. Après avoir chassé les Jésuites, qu'ils désespéraient de séduire, ils se sont emparés de la direction des monastères, et ont imposé aux religieux des règlements et des supérieurs de leur choix ; sous prétexte de réformer les abus, ils ont enchaîné l'Eglise ; ils ont fait pis encore, autant qu'il dépendait d'eux, ils l'ont corrompue ; ils se sont ingérés dans la formation du clergé et l'administration des séminaires, ils ont lié les mains aux évêques, ils ont empêché ou gêné, autant que possible, les communications avec Rome, en un mot, ils ont fait de l'Eglise du CHRIST une servante, et maintenant, ils prennent des airs austères pour lui reprocher sa dégradation. Hypocrites ! cette dégradation, que vous exagérez d'ailleurs, qui l'a faite, si ce n'est vous ?

Mais le travail des anciens missionnaires n'a pas été complètement perdu. Après un siècle d'abandon des missions Indiennes, un protestant américain, sir Thomas Ewhanck, nous apprend qu'en 1856, il y avait encore au Brésil huit cent mille Indiens qui adoraient le nom de JÉSUS (1).

Privés, pendant bien des années, d'instruction et de pasteurs, scandalisés trop souvent par des hommes qui n'ont plus guère de chrétien que le nom, ils ont conservé la foi, au milieu des plus rudes épreuves, et tous les efforts des Sociétés protestantes pour les séduire sont demeurés infructueux.

« Plus je vois ce peuple, écrit notre auteur, » plus le succès de la propagande protestante me » paraît éloigné. La nation brésilienne, bonne, » douce, hospitalière, intelligente et amie du » progrès, évite le missionnaire protestant comme » un être suspect ; elle éprouve généralement » pour lui un sentiment voisin du mépris. A Rio, » la chapelle anglicane, ouverte en 1810, ne rece- » vait pas, en 1856, un seul indigène converti. » Les moines lui ont enlevé ses quelques pro- » sélytes (2). »

Le R. Walsh, qui fut pendant quelque temps recteur de cet oratoire abandonné, avoue franchement qu'il a trouvé, dans le peuple brésilien, « une profonde impression de piété raisonnée, et » un attachement invincible à sa religion (3). » Le même auteur, parlant du clergé brésilien, lui rend ce témoignage que je suis heureux de mettre sous les yeux du lecteur :

« Je ne puis accorder que le clergé du Brésil » mérite les reproches qu'on lui adresse ordinai- » rement. D'après tout ce que j'ai vu et entendu, » les prêtres du pays sont, généralement parlant, » tempérants, observateurs des lois de leur Eglise, » assidus auprès des malades et aussi chari-

» tables que leurs moyens, très limités, le per- » mettent (1). »

Pourquoi serions-nous plus sévères pour nos frères que ne le sont les ennemis de notre foi ? De ce témoignage désintéressé d'un honnête homme, il est permis de conclure que, s'il y a des abus parmi le clergé du Brésil, et les plaintes des évêques ne permettent pas d'en douter, on a néanmoins singulièrement exagéré ces abus. Gardons-nous de généraliser des exceptions, et de croire que la corruption est aussi commune que des voyageurs, enclins à critiquer la sainte Eglise, ont bien voulu le dire. Pour ma part, j'ai reconnu loyalement tout ce qui m'a paru digne de blâme. Pourquoi refuserait-on d'écouter maintenant un témoin à décharge ?

* *

En dehors des Indiens déjà convertis, il y a encore 1.200.000 sauvages demeurés païens dans l'intérieur du pays. Ces Indiens, qui comptent près de trois cents tribus distinctes, se partagent entre deux grandes races : les *Tupinambas*, au nord, et les *Guaranis*, au sud. Les Guaranis ont déjà été évangélisés en partie, mais la grande majorité des Tupinambas sont encore païens. Depuis 1860, le gouvernement brésilien a commencé à se préoccuper de leur évangélisation : comme les libéraux du pays ne veulent à aucun prix entendre parler des Jésuites, ces missions ont été confiées aux Franciscains de la stricte observance et aux Capucins. Malheureusement jusqu'ici le nombre des missionnaires a toujours été très inférieur aux besoins spirituels des tribus à convertir, ce qui a retardé les progrès de l'apostolat.

Les RR. PP. Franciscains sont chargés spécialement des missions Indiennes de la province de l'Amazone (diocèse de Para), dans la partie septentrionale du Brésil. La mission franciscaine forme une préfecture apostolique, avec un préfet et neuf missionnaires. Ils ont actuellement quinze villages en formation, avec environ 7.000 Indiens catholiques sur une population totale de 600.000 sauvages, éparpillés sur un territoire de 1.900.000 kilomètres carrés, presque quatre fois l'étendue de la France.

Les RR. PP. Capucins ont trois préfectures apostoliques au Brésil : Rio-de-Janeiro, 26 religieux, Bahia, 15 religieux, et Pernambouc, 6 religieux ; total 47 religieux Capucins, chargés d'évangéliser environ 500.000 sauvages, sur lesquels on compte actuellement 28.350 néophytes. Il y a, dans les missions des Capucins, 29 églises ou chapelles et 26 écoles.

Les missions des Capucins au Brésil ressemblent beaucoup à celles des Franciscains ; mais leurs néophytes, plus rapprochés des côtes et de la vie civilisée, paraissent en général plus dociles et mieux disposés à recevoir l'Evangile. Voici,

1. *La vie au Brésil*, ch. 28.

2. *La vie au Brésil*, chap. 20.

3. *Notes sur le Brésil*, 1 vol.

1. Même ouvrage.

pour donner une idée de ces missions, le récit d'une tournée apostolique, qui eut lieu en 1881 :

« Après dix mois d'absence, je suis rentré à Saint-Louis (1) en bonne santé. J'ai parcouru près de *quatre cents* lieues, tantôt dans des forêts inextricables, tantôt dans des plaines découvertes, exposé aux rayons d'un soleil brûlant ou à des pluies torrentielles, traversant à cheval les rivières, dormant à la belle étoile, parfois réduit à boire de l'eau fangeuse et à manger un peu de viande desséchée. Chaque mission durait environ *quinze* jours. Voici quel a été le résultat de ces dix mois de courses apostoliques : 9 grandes missions, 4.000 communions, 638 baptêmes, 309 mariages, 20 extrêmes-onctions, bénédiction de *sept* cimetières, plantation de *onze* croix gigantesques. Des députations venues de loin m'ont demandé plusieurs fois d'aller prêcher des missions chez eux ; le manque de temps ne m'a pas permis d'accéder à leur désir.

» Rien de plus consolant que ces missions dans ces forêts, loin des villages. Je faisais abattre les arbres sur une vaste étendue. On élevait et on couvrait de feuilles de palmiers un hangar capable de contenir trois mille personnes. A côté on construisait une cabane, puis chacun bâtissait la sienne. En une semaine, on improvisait ainsi une ville de plusieurs milliers d'âmes, que je dirigeais avec le concours de plusieurs zélateurs. A quatre heures du matin, je faisais chanter l'office de la Sainte Vierge, que beaucoup d'Indiens savent en portugais ; puis je célébrais la messe. Après les instructions et le catéchisme j'entendais les confessions. Le silence n'était interrompu que par le chant des cantiques. La prédication finissait toujours par des larmes et des sanglots, des pécheurs scandaleux demandaient publiquement pardon. Impossible de décrire l'émotion de la dernière allocution, après laquelle je bénissais et congédiais le peuple. Dès le lendemain, tous venaient, en pleurant et tenant en main leur croix de mission, implorer ma bénédiction et me dire adieu.

» Les exercices spirituels dans les villages m'ont apporté beaucoup moins de consolation. Grâce à la présence des blancs, la plupart des Indiens de cette catégorie sont dépourvus de tout sens moral, et les mauvais empêchent les bons de pratiquer la religion (2). »

On comprend les difficultés que présente l'apostolat dans de pareilles conditions. Qu'est-ce qu'une dizaine de missionnaires, recevant quelques maigres subsides du gouvernement, pour une œuvre qui demanderait des centaines d'apôtres ? Où trouver de quoi fonder des villages chrétiens, bâtir des chapelles, ouvrir des écoles sur une si vaste étendue de territoire ? Il y faudrait des millions, que l'État seul est en mesure de fournir ; mais les préoccupations des gouvernements mo-

dernes sont ailleurs. Du reste, ces sauvages ressemblent beaucoup à ceux de l'Équateur, auxquels ils confinent. Ils ont toujours refusé de reconnaître l'autorité du gouvernement brésilien, et se laissent difficilement aborder par les missionnaires. Perdus à l'ombre des grands bois, séparés les uns des autres par les nombreux affluents de l'Amazone, qui couvrent le pays comme d'un réseau, ces Indiens sont restés jusqu'ici à peu près inaccessibles à l'action de la civilisation. Quand le missionnaire a pu réussir, au prix de mille difficultés, à pénétrer au milieu d'une de ces tribus, il commence par réunir quelques Indiens mieux disposés, pour former une *Aldea* ou village chrétien. On élève des cabanes, on plante, on défriche un coin de l'immense forêt ; bientôt de nouveaux venus, attirés par les bienfaits d'une civilisation relative, viennent se joindre aux premiers. Au bout d'une dizaine d'années, si les défrichements ont réussi, si les sauvages païens ne se sont pas jetés sur la nouvelle chrétienté, si la terrible fièvre des bois n'a pas emporté le missionnaire et dispersé son petit troupeau, la nouvelle Réduction peut être considérée comme fondée, et l'apôtre, s'arrachant aux larmes de ses néophytes, s'enfonce plus avant dans la forêt, pour recommencer ailleurs la même œuvre. Telle est la rude vie que mènent actuellement les religieux franciscains chargés des missions indiennes du Haut-Amazone.

Pour leur venir un peu en aide, Mgr l'évêque de Para, dont le vaste diocèse embrasse les deux provinces de Para et de l'Amazone, a eu, il y a quelques années, l'heureuse idée d'installer un navire, appelé *le Christophore*, pour servir à l'évangélisation des tribus indiennes répandues sur les bords de l'Amazone et de ses centaines d'affluents, depuis Para jusqu'aux frontières de la Colombie, de l'Équateur et du Pérou. C'est comme une église ambulante, qui se transporte avec ses missionnaires au plus épais des forêts.

De leur côté, les RR. PP. Dominicains ont repris, depuis une dizaine d'années, leurs anciennes missions du Brésil. Ils ont actuellement trois résidences dans la province de Goyaz : Goyaz, Ubéraba et Porto-Imériale, d'où ils envoient des missionnaires évangéliser les sauvages des environs. Des religieuses du même Ordre sont établies à Ubéraba et à Goyaz, où elles ont ouvert des pensionnats florissants. Dès leur arrivée au Brésil, les enfants de Saint-Dominique ont su conquérir les sympathies des populations. Espérons que les résultats de leur apostolat répondront aux promesses du début.

Quant aux RR. PP. Jésuites, avec ou sans les sympathies du gouvernement brésilien, ils ont repris courageusement leurs œuvres, tant de fois interrompues par la méchanceté des hommes. Ils sont actuellement 157 religieux de la Compagnie de Jésus : 97 dans le Brésil septentrional et 60 dans les provinces méridionales (catalogue de 1888). Il y a quelques années, ils avaient,

1. Capitale de la province de Maranhao.

2. Lettre du Père Antonio de Reschio, Capucin (Missions catholiques.)

dans la ville de Pernambouc, un de ces magnifiques établissements d'éducation qui attirent les enfants des meilleures familles, même de celles qui font profession de haïr les Jésuites. Les libéraux du Brésil n'ont pu supporter une pareille insulte à la civilisation. Avec la complicité des autorités locales, ils se sont rués sur le collège, et ont jeté à la rue les meubles, les livres, les papiers des Révérends Pères, et les ont forcés ainsi à fermer leur maison. Ce sont là, comme on sait, les exploits ordinaires de nos grands prôneurs de liberté. Malgré cela, au Brésil comme partout, les Jésuites font le plus grand bien, et leurs ennemis savent à merveille qu'aucune iniquité ne découragera leur patience.

En dehors de ces cinq Instituts religieux, les Franciscains, les Capucins, les Dominicains, les Lazaristes et les Jésuites, on trouve encore au Brésil quelques missionnaires isolés, qui travaillent directement sous l'autorité de Nos Seigneurs les évêques. Un de ces missionnaires, l'abbé Guidez, de retour en France, après plusieurs années d'apostolat, a publié dans un journal catholique (*Le Monde*, n° du 30 juillet 1864) ses impressions sur la situation religieuse du Brésil. N'oublions pas que cette situation s'est beaucoup améliorée depuis, comme je l'ai dit.

« Il y a cent ans, la religion était florissante dans toute l'Amérique méridionale, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Rio de la Plata. Dans les villes du littoral, les églises, couvents et autres établissements religieux étaient aussi riches, aussi nombreux, aussi fréquentés qu'en aucun lieu du monde. A l'intérieur, surtout dans les grandes provinces de Bahia et de Pernambouc, la foi avait jeté de si profondes racines que, même après un siècle d'abandon, quelques peuplades sont mieux instruites encore et plus morales que certaines contrées de l'Europe. Mais les fureurs du philosophisme et du jansénisme vinrent se ruer sur les missionnaires qui avaient créé cette œuvre et seuls étaient capables de la maintenir. L'expulsion des Jésuites de toutes les possessions espagnoles et portugaises fut peut-être le crime le plus affreux que le monde ait vu depuis la mort du CHRIST. Les conséquences en ont été terribles ; ce n'est jamais impunément que les hommes détruisent une des plus belles œuvres de DIEU.

« Aujourd'hui au Brésil, dans toutes les villes du littoral, règne une profonde ignorance religieuse, et par suite une immoralité déplorable. Le clergé, sauf quelques exceptions trop rares, est notoirement scandaleux. Il en est de même des Ordres religieux qui subsistent encore dans les villes. Bien des fois les Souverains Pontifes, les nonces, les évêques ont tenté de remédier au mal ; mais leur action a été entravée par les habitudes tyranniques que le joséphisme et le pombalisme inspirent encore au gouvernement.

» Quel serait l'unique remède à tant de maux ?
 » Un seul, la liberté de l'Eglise. Quelques évêques luttent de toutes leurs forces pour l'obtenir, mais en vain. Le gouvernement actuel est aveugle ; il croit que le commerce et quelques tronçons de chemins de fer font la prospérité du royaume ; mais tout homme éclairé voit que cet empire si jeune tombe déjà en décadence ; tout y croule, malgré les fausses apparences de prospérité matérielle.

» Si, dans les villes, il y a peu de religion pratique, surtout parmi les hautes classes, dans l'intérieur la foi est encore vive, et les populations ne demanderaient pas mieux que d'avoir des missionnaires. Quand un d'entre eux traverse le pays, il est bien accueilli et obtient de consolants résultats. Malheureusement les hommes font défaut ; aussi les missions indiennes sont entièrement abandonnées, ou laissées



DON PEDRO.

» au zèle de quelque prêtre européen isolé et sans secours (1). »

Cette appréciation, peut-être un peu pessimiste, mais profondément loyale d'un ancien missionnaire au Brésil, nous dépeint la situation religieuse telle qu'elle était il y a trente ans. Il est facile de voir, par ce que j'ai dit plus haut, qu'elle s'est grandement améliorée depuis. Les évêques ont repris courage pour travailler à la réforme du clergé ; au contact des religieux venus d'Europe, les anciens Ordres ont secoué leur torpeur, et sont redescendus dans le champ clos de l'apostolat ; les missions indiennes, demeurées si longtemps à l'abandon, ont été reprises et comptent aujourd'hui une centaine d'apôtres, qui forment à la vie chrétienne 60.000 néophytes, sans parler des 800.000 Indiens convertis depuis trois siècles et demeurés fidèles, en dépit de l'abandon dans lequel on les a si longtemps laissés : ce sont là

1. Extrait d'une lettre sur l'état actuel de l'Amérique méridionale, par M. l'abbé Guidez, missionnaire apostolique (juillet 1864.)

des symptômes de renaissance, qui font bien augurer de l'avenir de l'Eglise du Brésil.

Quant à la société laïque, il semble bien que ses dispositions ne se sont guère améliorées. C'est toujours la même religion, tout extérieure, la même ignorance, le même engouement pour les idées modernes. A cette société, engourdie dans la mollesse et le bien-être matériel, il fallait un coup de foudre pour la réveiller de son apathie. C'est fait, et les prévisions les plus pessimistes sont devenues de l'histoire.

Le 15 novembre 1889, une révolution fomentée par les Sociétés secrètes a renversé Don Pedro du trône, et, deux jours après, l'empereur s'embarquait pour l'Europe, où il venait mourir en exil.

Certes, si jamais monarque réalisa l'idéal d'un souverain constitutionnel « qui règne et ne gouverne pas », c'était bien l'empereur du Brésil ; catholique pratiquant, en son particulier, il avait toujours, comme souverain, sacrifié la foi aux exigences de la libre-pensée. Prince doux, poli, libéral, très zélé pour les sciences et le progrès moderne, il allait au-devant de tous les désirs de la démocratie, affranchissait les esclaves, favorisait les juifs, et faisait toutes les avances possibles à la franc-maçonnerie. Dernièrement encore, il avait empêché de publier dans l'empire l'encyclique de Léon XIII contre les Sociétés secrètes, en refusant son *placet* impérial à la bulle du Pape. Que pouvait-on lui demander de plus ? Sous son règne, la franc-maçonnerie était devenue une véritable puissance, qui comptait, au moment de la révolution, *trois cent quatre-vingt-dix* loges et des milliers d'adhérents. On les rencontrait partout : dans les Ministères, dans les Chambres, dans la Magistrature, dans l'Enseignement, à l'Armée, à la Cour et jusqu'auprès du prince. Comment les Sociétés secrètes n'ont-elles pas eu la patience d'attendre la mort du prince ? Mais que peut-on espérer des ennemis de DIEU et de la société ? Le vieil empereur du Brésil a fait la dure expérience de leur ingratitude, et quelque imméritée qu'ait été sa chute, on est bien forcé de reconnaître qu'après tout il a recueilli ce qu'il avait semé !

Une nouvelle république des Etats-Unis du Brésil s'est empressée de montrer ce que l'Eglise catholique peut attendre d'elle, en proclamant la séparation de l'Eglise et de l'Etat. C'est la persécution à bref délai, car, chez les races latines, c'est toujours là que vient aboutir, et très vite, le fameux principe de la séparation. Eh bien, soit ! persécutez, si le cœur vous en dit ; ce sera, je l'espère, le salut de l'Eglise du Brésil. La persécution la forcera à sortir de sa léthargie ; elle nous débarrassera des hommes de scandale ; elle brisera nécessairement avec les traditions surannées de Pombal et de Joseph II ; elle ouvrira les yeux aux laïques chrétiens, et, grâce à DIEU, il y en a encore au Brésil ; elle les décidera à prendre parti, à choisir entre JÉSUS et Bélial.

Le résultat mérite bien d'être acheté au prix de quelques souffrances. Purifiée au feu de la persécution, l'Eglise du Brésil, délivrée des liens qui la garrottaient à l'Etat, reprendra sa dignité et recommencera le cours ininterrompu de ses victoires sur le paganisme et l'incrédulité.



VI — PEROU ET BOLIVIE.



LE Pérou et la Bolivie, qui mesurent ensemble trois millions quatre cent mille kilomètres carrés, près de sept fois la superficie de la France, formaient, avant l'arrivée des Espagnols (1525), le vaste empire des Incas, dont les gigantesques ruines couvrent encore, à l'heure actuelle, d'immenses territoires devenus déserts. Sous les coups de Pizarre, assisté de trois cents soldats, l'empire des Incas s'écroula en quelques mois, et fut remplacé par la vice-royauté espagnole du Pérou, fondée, il faut bien l'avouer, au prix de sanglantes cruautés. L'Eglise s'interposa, autant qu'elle le put, entre les bourreaux et les victimes ; elle prêcha aux uns la modération dans l'usage de la victoire, aux autres elle fit entrevoir les compensations de l'avenir, en leur enseignant les mystères de la foi chrétienne.

Ce ne fut pas œuvre facile. Les temps héroïques des premiers découvreurs de monde étaient passés. Exaspérés par les cruautés et les exactions des nombreux aventuriers accourus d'Espagne pour s'abattre sur leur pays, les Indiens du Pérou firent longtemps résistance à l'action de l'apostolat. Volontiers ils auraient dit aux premiers prédicateurs de l'Evangile, comme ce vieux cacique dont parle l'histoire : « S'il y a des » Espagnols dans ce beau Ciel que vous nous » prêchez, nous ne tenons pas à y aller, car ils » sont trop méchants. » Plus de cent religieux Franciscains, Dominicains, Jésuites, furent mis à mort, au début, par les Indiens, qui les enveloppaient dans la haine qu'ils portaient aux conquérants espagnols. Mais, là comme partout, le sang des martyrs produisit des fruits de vie, et, au bout d'un siècle, tous les Indiens du Pérou étaient conquis à la foi chrétienne. Alors commença pour ce pays, une ère de ferveur et de prospérité religieuse. La sainteté, cet épanouissement complet du christianisme, se développa sur ce sol encore vierge. Qu'il me suffise de rappeler ici trois noms restés populaires dans toute la contrée : saint François Solano, l'apôtre des Indiens, saint Turibe, archevêque de Lima, et cette fleur exquise du Nouveau-Monde, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, dans les joies de l'extase, appelait la rose de son cœur, sainte Rose de Lima, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique (1).

1. « — *Rosa de mi corazon, io te quero por mi sposa* (Rose de mon cœur, je te demande pour mon épouse).

» — Je suis votre esclave, ô Roi d'éternelle majesté ; je suis, et je serai toujours à vous, » répondit la sainte.

Plus tard, avec l'abandon des principes chrétiens, arrivèrent la décadence et la ruine. En 1821, à la voix du libérateur Bolivar, toutes les colonies espagnoles du Nouveau-Monde se soulèvent et proclament leur indépendance. Trois ans après, le Pérou et la Bolivie se séparent l'un de l'autre, pour former deux Etats distincts : la République du Pérou, à l'ouest ; la République de Bolivie, à l'est.

Depuis l'émancipation, ces deux Etats, et particulièrement le Pérou, n'ont cessé d'être la proie des politiciens et le jouet des révolutions. Enrichi par l'exploitation du guano et la vente du salpêtre, le Pérou n'a pas su résister à l'épreuve de la bonne fortune. Les Sociétés secrètes dominèrent bientôt dans tout le pays ; de tous les points de l'Amérique du Sud, on vit aborder au Pérou les aventuriers politiques, qui s'étaient fait chasser de leur pays, et chacun sait que ce fut dans les Loges de Lima que fut décidé l'assassinat de Garcia Moréno, le catholique président de l'Equateur. Pendant que les politiciens, dans les Loges et dans la rue, se disputaient le pouvoir, les mœurs publiques allaient se corrompant de jour en jour, le clergé devenait scandaleux, la magistrature vénale, le peuple passait sa vie aux courses de taureaux et aux combats de coqs. Quoique le pays fût tout catholique, puisque, sur 2.700.000 habitants, le Pérou compte à peine *un millier* de dissidents, tous étrangers, la foi allait diminuant de plus en plus et l'immoralité faisait des progrès effrayants dans la masse de la population.

La Providence allait bientôt intervenir par des coups terribles. Dans sa dernière guerre avec le Chili, le pauvre Pérou a été si complètement écrasé qu'il est devenu un objet de pitié, même pour ses ennemis. Avec ses îles à guano, il a perdu le plus clair de ses revenus. Il ne lui reste de sa fortune passée qu'une dette formidable et une administration désorganisée. Espérons que la leçon, quelque dure qu'elle ait été, sera profitable au peuple péruvien. En voyant où mènent les révolutions, la nation comprendra peut-être la nécessité de revenir aux principes chrétiens qui ont fait longtemps sa prospérité. Des symptômes assez accentués de renaissance religieuse semblent indiquer que cet espoir ne sera pas trompé.

Les Indiens du Pérou étaient tous évangélisés depuis longtemps, il n'y a plus dans le pays de missions indiennes proprement dites, mais les RR. PP. Franciscains de l'Observance y ont conservé des collèges apostoliques qui relèvent de la Propagande.

* *

La république de Bolivie a eu une existence moins troublée que celle du Pérou. Perdu au

Une dalle marque encore, dans l'église de Saint-Dominique à Lima, la place où la sainte était agenouillée quand Notre-Seigneur lui apparut et lui parla.

milieu des Cordillères des Andes, ce pays, beaucoup plus pauvre que son voisin, a été généralement dédaigné par les politiciens, qui cherchent avant tout dans la possession du pouvoir un moyen de vivre largement aux dépens du budget. La plupart des gouvernants sont donc restés catholiques et conservateurs. Il y a quelques années on a vu le président de la république, M. Pacheco au moment d'envoyer ses enfants étudier en Europe, faire, avec toute sa famille, un pèlerinage au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Copacabana, pour lui recommander leur voyage. L'année suivante, le même président convoqua tout son peuple à un pèlerinage national. Il partit de La Paz, ville située à 140 lieues plus au sud, accompagné du vice-président de la république, du ministre d'Etat, de ses aides de camp, des officiers de l'état-major, des personnages les plus considérables du pays et d'une compagnie de soldats. Après une journée de voyage en bateau à vapeur, le pieux pèlerinage débarqua à quelque distance du sanctuaire, où il se rendit à pied le lendemain. La voie était ornée de *deux cent cinquante* arcs de triomphe. Le président, précédé de la musique militaire et escorté par la troupe, arriva dans l'après-midi au sanctuaire de Marie. Le lendemain, à la messe, il consacra sa famille et son peuple à la Très Sainte Vierge, et fit don à l'image miraculeuse d'un riche manteau de drap d'or, que ses enfants avaient fait confectionner en France. De pareilles manifestations honorent un pays et témoignent de sa foi.

La population totale de la Bolivie est de 2.325.000 habitants, sur lesquels on compte 2.300.000 catholiques, ce qui donne 25.000 sauvages demeurés païens.

* * *

On compte environ 810.000 Indiens catholiques dans le Pérou et la Bolivie réunis. Malgré les révolutions et les folies de leurs gouvernants, ces Indiens sont demeurés très fidèles à la foi prêchée par leurs premiers apôtres. Le sentiment religieux est plus développé chez eux que dans n'importe quelle autre partie de l'Amérique. Malheureusement, le manque d'instruction l'a fait trop souvent dégénérer en superstition. Aux fêtes de l'Eglise, aux processions, surtout à celle de la Fête-Dieu, on voit l'Indien, revêtu de toutes sortes d'oripeaux, danser devant le dais, apostropher le Saint-Sacrement, et se livrer à toute une série de manifestations ridicules, que sa simplicité peut seule excuser ; puis il quitte brusquement le cortège, pour aller se rafraîchir au cabaret, et de libations en libations, il arrive qu'en rentrant à l'église, il est ordinairement en état complet d'ivresse. Ce sont là des abus regrettables, qu'on a grand tort de tolérer, mais qui du reste n'atteignent pas la foi de ce bon peuple.

Après le culte du Saint-Sacrement, la dévo-

tion la plus chère à l'Indien est le culte de la Très Sainte Vierge Maric, et surtout le pèlerinage de Notre-Dame de Copacabana, où l'on accourt de toute l'Amérique du Sud, bien que le voyage soit très pénible, car il faut traverser, avant d'arriver au sanctuaire, les défilés les plus dangereux des Andes. C'est une dévotion vraiment nationale, et, grâce à la sévérité des religieux qui ont la garde du sanctuaire, tout s'y passe sans aucun désordre. L'Indien paraît alors vraiment transformé : préparé par la confession et par des pénitences qui font partie de la tradition locale, il n'avance qu'à genoux, même en gravissant les escaliers du temple, et ne se permet pas un seul mot, pas la moindre excentricité. On voit par là ce qu'il serait facile d'obtenir de lui, si on prenait le soin de l'instruire. Malheureusement, au Pérou, comme dans le reste de l'Amérique du Sud, c'est l'instruction qui fait le plus défaut au peuple et le zèle aux pasteurs.

Voici, sur les Indiens catholiques du Pérou et de la Bolivie, le jugement d'un Anglais protestant :

« J'ai beaucoup vécu parmi ces Indiens, j'ai eu » les meilleures occasions d'étudier leur caractère, » et j'ai été très favorablement impressionné. On » n'entend jamais parler parmi eux de crimes » considérables. Leur politesse est bien remarquable, et est certainement inspirée par un » sentiment religieux, car c'est toujours par un » *Ave Maria* qu'ils saluent ceux qu'ils rencontrent. Des voyageurs superficiels les ont accusés » d'ignorance, mais il n'y eut jamais de plus » grande erreur. Leur adresse pour sculpter, pour » faire tous les ouvrages de menuiserie, de peinture et de broderie, les tissus qu'ils fabriquent » avec la laine de la vigogne, la poésie vraiment » touchante de leurs chants, répondent à la » calomnie. Beaucoup d'Indiens sont devenus » très riches, par des entreprises importantes et » bien conduites ; d'autres sont arrivés aux postes » les plus élevés de l'État. C'est ainsi que le » général Castella, indien d'origine, homme doué » de grands talents militaires, d'une énergie et » d'une intrépidité peu communes, fut président » de la République, de 1858 à 1862 (1). »

Comparez maintenant le sort que l'Anglo-Saxon a fait aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, et dites de quel côté sont l'humanité et la vraie civilisation.

« Ces faits, écrivait le docteur Prichard (2), » honorent, il faut en convenir, l'Eglise catholique romaine, et jettent, par comparaison, » une ombre épaisse sur l'histoire du Protestantisme. »

Oui, seule, l'Eglise catholique, la Mère des nations rachetées par le CHRIST, a fait ce miracle, déclaré impossible en ethnographie : christianiser

l'homme rouge, le faire remonter, peu à peu et sans secousses, de sa barbarie et de son abjection à la vie civilisée. Près de *dix millions* d'Indiens catholiques encore subsistants dans l'Amérique du Sud, malgré les défaillances des pasteurs et les fautes des gouvernements, sont l'éternel honneur du catholicisme et témoignent de sa supériorité sur toutes les autres contre-façons du christianisme.

Il y a encore, en Bolivie, *vingt-cinq à trente mille* sauvages à convertir. Ils sont évangélisés par les RR. PP. Franciscains, qui ont dans le pays quatre collèges apostoliques :

Tarija. — 7 missions, 13 missionnaires, 1683 Indiens catholiques, 5.979 païens.

La Paz. — 7 missions, 6 missionnaires, 3.026 Indiens catholiques, 7 païens.

Farata. — 4 missions, 4 missionnaires, 4.442 Indiens catholiques, 250 païens.

Potosi. — 1 mission, 6 missionnaires, 213 Indiens catholiques, 412 païens.

Total : 4 collèges apostoliques, 19 missions, 29 missionnaires, 9.342 Indiens catholiques, 6.641 païens.

VII. — CHILI.

LE Chili est un des rares Etats de l'Amérique du Sud dans lesquels l'Eglise catholique n'a pas eu jusqu'ici trop à souffrir de l'esprit révolutionnaire. Bien que le pouvoir y soit le plus souvent aux mains des radicaux, les francs-maçons du Chili ont eu le bon sens assez rare de comprendre que, dans un pays tout catholique, il est bon de tenir compte de la foi des populations. Un voyageur anglais, reprochant à un homme d'Etat du pays de n'avoir pas fait inscrire la liberté des cultes dans la constitution, en reçut cette réponse :

« La tolérance religieuse ne peut exister au » Chili ; ce mot n'est pas dans notre code civil, » et nous n'éprouvons nullement le besoin de l'y » introduire. Ici nous ne connaissons qu'une seule » religion, la religion catholique, et nous nous en » trouvons bien (1). »

Un autre député de la gauche radicale répondait par lettre au Consul de France, qui lui avait écrit pour le féliciter d'un de ses discours, en exprimant en même temps le regret qu'il eût manqué un Voltaire à l'Amérique du Sud :

« En vérité, que ferait Voltaire dans notre » Amérique ? Celle du Nord a son incomparable » Washington, qui était chrétien. Dans notre » Amérique latine, Voltaire irait jusqu'à affaiblir » et effacer l'idée chrétienne, qui est en même » temps le fondement de notre société et le » meilleur auxiliaire de nos institutions républicaines, sans fonder en retour ni une philosophie pour nos penseurs, ni une science pour nos publicistes, ni une religion pour notre » peuple (2). »

1. Markham, *A travers le Pérou et l'Inde*, ch. 6.

2. Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, section 46.

1. Miers, *Voyage au Chili et dans la Plata*.

2. Ernest Michel, *Revue du Monde catholique*, avril 1886.

Grace à ce sage système d'accommodation à la foi des populations, la République du Chili a mérité de devenir un des Etats les plus prospères de l'Amérique du Sud, ce qui faisait dire à un voyageur français uniquement préoccupé d'ailleurs de considérations économiques et industrielles :

« Quel immense avenir est en réserve pour » cette nation, qui joint à de sages institutions » et à une liberté prudente, toutes les ressources » d'un sol incomparable ! (1) »

Le Chili compte 2.237.949 habitants (recensement de 1882), sur lesquels 2.230.000 catholiques, ce qui donne environ 8.000 sauvages païens. Il faut y joindre 250.000 Araucaniens, que le Chili vient de s'annexer, sur lesquels on compte déjà 60.000 catholiques. Cela fait environ 200.000 païens dans le Chili et l'Araucanie.

* * *

Depuis plus d'un siècle, les missions d'Araucanie sont confiées aux religieux Franciscains et Capucins.

Les Franciscains ont dans le pays deux grands collèges qui relèvent de la Propagande : ce sont les collèges de Chillan et de Castro.

Le collège de Saint-Ildefonso de Chillan se composait, au 1^{er} janvier 1889, de 81 membres : 39 prêtres, 14 clercs profès, 13 frères, 7 novices et 8 postulants. Il sert tout à la fois de noviciat, de scolasticat et de centre pour les missions. Outre les missions chez les sauvages, les religieux donnent aussi des missions dans les diocèses voisins. De 1876 à 1889, ils ont donné *soixante-seize* missions paroissiales.

Le collège du Saint-Nom-de-Jésus de Castro est situé dans l'archipel Chiloé, le long de la côte d'Araucanie ; il se compose de 72 membres : 51 prêtres, 13 clercs, 8 frères laïcs. Comme celui de Chillan, il a un noviciat et un scolasticat, plus quatre couvents situés en dehors du collège : Valparaiso, San-Felipe, Ancud et Osorno. Outre les missions parmi les infidèles, les religieux prêchent aussi des missions dans une cinquantaine de villes du Chili, et, vu la pénurie de prêtres, ils desservent encore, comme curés et vicaires, une partie des paroisses du diocèse d'Ancud.

La mission Franciscaine d'Araucanie forme une préfecture apostolique dont les religieux des collèges de Chillan et de Castro sont chargés en commun. Le préfet de la mission est choisi alternativement dans l'un et l'autre collège.

Voici l'état actuel de la mission :

1^o *Personnel* : 1 préfet apostolique, 18 missionnaires.

2^o *Œuvres* : 9 stations avec résidence ; chaque station a sa chapelle et son école. Les Franciscains tiennent de plus un collège à Valparaiso, pour les enfants de race espagnole. 120.000 catholiques, dont 110.000 d'origine espagnole et 10.000 Indiens ; 40.000 sauvages païens dans la mission.

La mission des RR. PP. Capucins comprend



AMÉRIQUE DU SUD. — CHEF INDIEN

EN COSTUME DE GALA ; d'après le dessin d'un missionnaire.

tout le diocèse d'Ancud. Ces religieux y ont deux collèges apostoliques relevant de la Propagande :

1^o *Personnel* : 63 religieux prêtres, 4 frères et 3 tertiaires.

2^o *Œuvres* : 15 stations avec résidence, 45 missions visitées de temps en temps, 20 églises ou chapelles.

19 écoles primaires, garçons, 755 élèves ; 18 écoles primaires, filles, 415 élèves. — 4 écoles supérieures, 85 élèves.

Le nombre des catholiques relevant de la mission est de 49.410. En ajoutant les 10.000 Indiens

1. *Notice sur le Chili.*

Missions Catholiques.

de la mission française, cela fait environ 60.000 Indiens catholiques en Araucanie.

Les Araucaniens, d'un caractère fier et indépendant, ont eu de la peine à se soumettre au Chili. Les sauvages ont gardé des notions assez justes d'un DIEU unique, créateur et conservateur du monde. Il n'y a guère à corriger en eux que quelques idées superstitieuses, pour les amener au christianisme.

VIII. — RÉPUBLIQUE ARGENTINE, URUGUAY ET PARAGUAY.

EN quittant les côtes du Pacifique pour rentrer dans le centre du continent, nous trouvons trois États : la République Argentine, l'Uruguay et le Paraguay, qui furent, pendant plus d'un demi-siècle, le théâtre des pires exploits révolutionnaires. A la fin, le remède est sorti de l'excès même du mal, et ces pays, un peu pacifiés, ont commencé à panser leurs plaies et à essayer de tirer parti des immenses ressources d'un sol privilégié.

Ces trois États couvrent une superficie de 3.400.000 kilomètres carrés, pour une population totale de 4.300.000 habitants, sur lesquels on compte à peu près 2.000.000 d'Indiens. Sur ce dernier chiffre, il y a 1 500.000 catholiques et 500.000 païens.

Les Indiens catholiques de la Plata, du Grand-Chaco et des vastes *Pampas* qui s'étendent des côtes de l'océan Atlantique aux montagnes des Andes, sont les restes des grandes Réductions que la Compagnie de Jésus avait formées au dernier siècle. Un naturaliste français distingué, M. Alcide d'Orbigny, qui a parcouru toute la contrée et visité longuement toutes ces peuplades, affirme dans son livre (1) qu'il trouva dans ces régions éloignées 94.177 sauvages païens contre 1.500.000 Indiens catholiques inviolablement attachés à leur foi, bien qu'ils soient souvent privés de missionnaires. « Ils poussent jusqu'au fanatisme l'attachement à la religion catholique, » écrit naïvement l'auteur, qui ne peut comprendre, en sa qualité de libre-penseur, que ce prétendu fanatisme est la preuve certaine de la vivacité de leur foi et l'indice d'une rare élévation morale, car, depuis un siècle et demi qu'on leur a enlevé leurs pasteurs, les occasions ne leur ont pas manqué pour leur faire délaïsser la foi catholique ; mais tous les essais des ministres protestants pour acheter la conscience de ces malheureux abandonnés sont demeurés sans résultats.

Voici en quels termes le même auteur décrit la situation religieuse de ces Indiens :

« Les Chiquitos, plus heureux que les autres » tribus rapprochées des centres européens, ont » tous vécu jusqu'ici dans les missions, sous » l'ancienne forme de gouvernement établie par

» les Jésuites. Ils ont tous persévéré dans la » pratique de la religion catholique, et rien » désormais ne pourrait les déterminer à retourner » à la vie des bois. Les autres Indiens qui ont été » forcés de se disperser, comme les Moxos et les » Indiens de Chaco, ont gardé, au moins autant » qu'ils l'ont pu, les usages que leur avaient » enseignés les missionnaires. Bien qu'ils soient » quelquefois plusieurs années sans voir un prêtre, » ils se réunissent le dimanche pour chanter les » anciens cantiques, et s'il se trouve parmi eux un » Indien qui sache lire, ils écoutent avec attention la lecture de quelques sermons de leurs » anciens Pères. Les vieillards se transmettent » de génération en génération le souvenir de » l'expulsion de leurs missionnaires en 1767, et » ils répètent à leurs enfants : « Ce sont eux qui » nous ont faits chrétiens et qui nous ont appris » à connaître DIEU. »

Ce souvenir persévérant au bout de plus d'un siècle, chez de pauvres sauvages refoulés au fond des bois, sans culte et sans prêtres, n'a-t-il pas quelque chose de vraiment touchant ? Aussi notre auteur, bien qu'incrédule, ne se défend pas d'en être vivement impressionné :

« Je ne me lasse pas, écrit-il, d'admirer les » résultats sans pareils obtenus par les Jésuites » sur les tribus les plus féroces et les plus abruties du Nouveau-Monde. »

Puis il fait un parallèle saisissant de la situation sociale des Indiens sous leurs anciens et sous leurs nouveaux maîtres :

« Du temps des Jésuites, une sévère moralité » était observée parmi les tribus converties : » leurs maîtres actuels donnent aux Indiens » l'exemple de l'inconduite et les jettent eux-mêmes dans le vice. Les épidémies qui les » déciment aujourd'hui étaient inconnues du » temps des missionnaires, parce qu'elles étaient » tenues à distance par de vigoureuses dispositions sanitaires. Les Pères les soignaient dans » leurs maladies : aujourd'hui on les laisse » mourir comme les animaux des bois. Enfin à » la place des champs cultivés, des riches prairies » qui entouraient leurs villages et nourrissaient » de nombreux troupeaux, le désert et la forêt » ont tout envahi, et la nature a repris dans ces » lieux désolés son aspect primitif. N'étaient les » ruines grandioses qu'on rencontre çà et là à » l'ombre des grands bois, on ne se douterait pas » qu'il y a un siècle, ce vaste pays était civilisé et » prospère. »

Le lecteur est prié de ne pas oublier que ces aveux ont échappé à la plume d'un libre-penseur.

Hélas ! les beaux jours du Paraguay sont bien passés ! Jusqu'à ces dernières années, les troubles politiques, la guerre civile et étrangère n'ont pas permis aux missionnaires de s'occuper sérieusement des missions indiennes, dans ces vastes régions du continent sud-américain. Puis les ouvriers apostoliques faisaient défaut : les Ordres religieux une fois supprimés ou dispersés par les

1 *Voyage dans l'Amérique du Sud.*

gouvernements révolutionnaires, le clergé séculier, très peu nombreux, avait bien de la peine à subvenir aux besoins spirituels des habitants des grandes villes, comme l'Assomption, Buenos-Ayres, Corrientes et Montevideo.

Pendant près de trente ans, la République du Paraguay en particulier fit schisme complet et ferma sa porte aux envoyés du Saint-Siège. C'est seulement en 1880 que le Nonce apostolique, Mgr di Pietro, parvint, à force d'habileté et de prudence, à faire renouer les relations avec Rome et mit fin au schisme. Il découvrit, au sein des frères vierges, un prêtre zélé et instruit, que DIEU semblait avoir gardé en réserve pour la restauration de cette malheureuse Eglise. Il le fit monter sur le siège épiscopal de l'Assomption. Il était temps de venir au secours de l'Eglise du Paraguay : dix ans plus tard, elle n'avait plus de clergé. Pour une population d'un million trois cent mille âmes, il ne lui restait plus, en 1888, que vingt-quatre prêtres, tous âgés et infirmes, à l'exception de trois. Voilà l'état où les révolutions politiques avaient réduit un peuple tout catholique. Un des premiers soins du nouvel évêque fut d'ouvrir, dans la ville de l'Assomption, un séminaire, qu'il confia aux Lazaristes ; il appela en même temps les Sœurs de Charité pour prendre soin des malades et des pauvres.

*
* *

Si la situation religieuse n'en vint jamais à une pareille extrémité dans la République Argentine et dans l'Uruguay, elle n'en resta pas moins longtemps très précaire. Ce n'est guère que depuis une quinzaine d'années que les Ordres religieux, longtemps bannis, ont pu reprendre leurs œuvres.

Les Lazaristes, aidés des Sœurs de Charité, et les Salésiens de dom Bosco, assistés des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, s'occupent spécialement, dans la République Argentine, des émigrés français et italiens qui peuplent le pays. Ces colons sont déjà au nombre de plus de 300.000, et, chaque année, un grand nombre accourent, à l'appel du gouvernement de Buenos-Ayres, pour peupler les *Pampas*. Que deviendraient ces



DOM BOSCO,

Fondateur et Supérieur général des Missionnaires de Saint-François de Sales de Turin

malheureux exilés s'ils ne trouvaient pas, en arrivant dans leur patrie d'adoption, un prêtre de leur pays, l'église et l'école ? Ils perdraient bien vite la foi.

Les Franciscains, de leur côté, sont chargés spécialement des missions indiennes du Grand Chaco. Ils ont dans la République Argentine trois collèges apostoliques relevant de la Propagande ; ce sont :

Le collège de Rio-Quarto, 12 missions, 22 religieux ; le collège de Salta, 2 missions, 35 religieux ; le collège de San-Lorenzo, 6 missions, 35 religieux. Plus 2 couvents :

Corrientes, 12 religieux, Jujui, 7 religieux. Total : 20 missions desservies par 111 Français, qui prennent soin de 50 000 Indiens catholiques.

Restent environ 1.450.000 Indiens catholiques qui n'ont pas encore de missionnaires. Que DIEU prenne enfin en pitié tant de brebis sans pasteurs, exposées au danger prochain de perdre la foi, si on ne vient à leur secours !

IX. — MISSIONS DE LA PATAGONIE.

JUSQU'A ces dernières années, les 250.000 sauvages qui peuplent les vastes solitudes de la Patagonie et les rivages glacés du détroit de Magellan, les îles Falkland et de la Terre de Feu, n'avaient pas encore reçu la bonne nouvelle de l'Evangile. Dans ce vaste territoire, qui ne mesure pas moins de quatorze degrés de latitude sur quatre de longitude (350 lieues sur 100), l'Eglise catholique ne comptait pas un seul poste, des rives du Rio-Négre à la pointe méridionale du continent américain.

Un prêtre de Turin, qui vient de mourir en odeur de sainteté, et que l'Eglise placera peut-être un jour sur ses autels, dom Bosco, le fondateur des Salésiens de Turin, résolut, il y a vingt-trois ans, d'envoyer quelques-uns de ses enfants au secours de ce peuple abandonné. Il se rendit à Rome, conféra de son projet avec le cardinal préfet de la Propagande, qui l'approuva complètement, et, l'expédition une fois résolue, le 1^{er} novembre 1875 le saint prêtre présentait au Souverain-Pontife la nouvelle troupe apostolique, composée de dix Salésiens, ayant à leur tête un prêtre, docteur en théologie, le R. P. Cagliero, qui, dans son enfance, avait été guéri miraculeusement d'une maladie mortelle par dom Bosco lui-même.

Pie IX reçut avec sa bonté ordinaire les enfants du saint prêtre. Après les avoir affectueusement bénis, il leur dit :

« Profitez, mes chers enfants, de l'expérience de vos prédécesseurs (1). Je ne vous conseille pas de vous rendre directement au milieu des sauvages. Etablissez-vous d'abord sur les confins de leur territoire pour instruire et conserver dans la foi ceux qui sont déjà baptisés ; occupez-vous surtout d'ouvrir de nombreuses écoles pour attirer leurs enfants. En prenant soin des enfants, vous vous ouvrirez une voie plus facile pour vous approcher des parents. »

Fidèles à ces recommandations du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, les nouveaux apôtres de la Patagonie s'établirent d'abord, d'après les conseils de l'archevêque de Buenos-Ayres, dans la ville de Carmen, située presque à l'embouchure du Rio-Négre, fleuve qui sépare la République Argentine

du territoire des Patagons. Je dois dire qu'ils furent admirablement reçus et loyalement secondés par les autorités religieuses et civiles de Buenos-Ayres. Depuis longtemps les Patagons étaient, par leur caractère indompté et leurs continuelles déprédations, la terreur des frontières. A chaque instant, ils faisaient des incursions subites dans les *Pampas*, massacraient les habitants isolés qu'ils rencontraient sur leur route, enlevaient des milliers de chevaux, et retournaient se cacher au fond de leurs solitudes, entraînant avec eux les femmes et les enfants, qu'ils réduisaient en esclavage pour la garde de leurs troupeaux. Dernièrement encore, en 1879, le gouvernement argentin a dû faire une expédition sanglante, pour venger le meurtre d'un certain nombre de ses nationaux mis à mort par les Patagons. Dans ces circonstances, on comprend que l'arrivée des missionnaires venant appeler les Patagons à la civilisation fut accueillie avec enthousiasme. Dans ces cas-là, le plus sectaire comprend à merveille ses intérêts et favorise la propagande de l'apôtre, ou du moins il se garde bien de l'entraver.

Débarqués à Buenos-Ayres à la fin de 1875, les missionnaires Salésiens consacrèrent les premières années de leur séjour dans la République Argentine à créer pour leur œuvre une base solide d'opération, en fondant des établissements d'éducation destinés aux enfants des sauvages ; ils ouvrirent même deux séminaires, pour recueillir les enfants jugés capables de recevoir une culture plus soignée, et de former les prémices d'un clergé indigène. Ayant fait venir, pour les aider dans leur œuvre, les Sœurs de Marie-Auxiliatrice, ils purent établir des orphelins et des hôpitaux et y recueillir les malades et les abandonnés. Enfin, ils commencèrent, sur plusieurs points des frontières, à prêcher des missions parmi les Indiens déjà convertis ou au moins à moitié civilisés. Ces premières missions eurent un grand succès. Plusieurs centaines d'adultes et d'enfants purent être instruits et baptisés. Trois ans furent employés à ce travail de préparation (1876-1879).

Les missionnaires, s'étant mis au courant de la langue et des mœurs des populations qu'ils venaient évangéliser, résolurent alors de pénétrer dans la Patagonie proprement dite. Une première expédition par mer échoua, à cause d'une horrible tempête, qui repoussa leur bateau jusqu'au port d'embarquement. L'année suivante (1880), les missionnaires se mirent en route à travers la *Pampa*. De grandes consolations et des fatigues inouïes les y attendaient. Bien souvent ils n'eurent à manger qu'un peu de viande de cheval séchée au soleil ; mais la plupart des caciques les reçurent avec empressement et leur permirent de faire entendre pour la première fois le nom du Sauveur JÉSUS aux enfants de la solitude. Dans cette expédition apostolique, les missionnaires purent donner le baptême à près de *cinq cents* personnes

1. Les quelques missionnaires qui s'étaient aventurés précédemment dans les déserts de la Patagonie avaient été massacrés par les sauvages ou réduits en esclavage.

La mission de Patagonie, ainsi heureusement inaugurée, n'a fait que se développer dans les dix dernières années. On ne peut guère reprocher aux Patagons qu'un esprit d'indépendance, poussé, il est vrai, jusqu'à la susceptibilité la plus ombrageuse, et le vol des chevaux, vol qu'ils considèrent naïvement comme la compensation légitime de l'envahissement de leur pays. Grand, bien fait, l'allure martiale et décidée, le Patagon a peu de vices ; il a conservé la notion assez juste du grand Esprit, qui a créé le monde et qui le gouverne par sa providence ; il vit

généralement en paix avec ses congénères, traite avec humanité ses esclaves, et semble porter une vénération spéciale aux missionnaires : il sait parfaitement les distinguer des aventuriers qui ne viennent que pour l'exploiter.

Il connaît d'ailleurs assez bien la situation générale du pays, pour comprendre qu'il ne peut résister au flot envahisseur de la civilisation, et que l'heure est venue pour lui d'entrer dans la grande famille du peuple chrétien. Malheureusement, depuis que le pays est ouvert, les ministres protestants, qui s'étaient jusqu'ici soigneu-



PATAGONIE. — PROCESSION A CARMEN ; d'après une photographie.

sement tenus à l'écart, sont accourus, et, comme ils sont parfaitement outillés, ils ont déjà fait parmi ce peuple nouveau de nombreux prosélytes. De son côté, le Saint-Siège, pour aider aux progrès de la mission, a érigé, en 1883, un vicariat apostolique de la Patagonie septentrionale et une préfecture apostolique de la Patagonie méridionale.

Le vicariat de la Patagonie septentrionale s'étend de la frontière du territoire, le Rio-Négro, aux régions encore inexplorées de la Patagonie centrale ; il confine, à l'est, à l'Océan Atlantique, à l'ouest, aux Cordillères des Andes et au Chili. Tout le pays est sous le protectorat de la République Argentine. Le nombre des catho-

liques est de 40.000 ; il y a 5.000 protestants et environ 15.000 païens dans les régions déjà explorées.

1^o *Personnel* : 1 vicaire apostolique, 20 missionnaires prêtres, 18 clercs, 8 catéchistes.

34 Sœurs de Marie Auxiliatrice.

2^o *Œuvres* : 8 paroisses avec églises, 9 stations avec résidences et chapelles, 45 postes à visiter.

3 séminaires. — 4 écoles supérieures, 52 internes et 200 externes.

8 écoles primaires, garçons, sous la direction des missionnaires, 15 écoles du gouvernement argentin. Total, 800 élèves.

6 écoles primaires, filles, sous la direction des Sœurs, 520 élèves.

20 écoles du gouvernement, 200 élèves.

2 congrégations de jeunes filles, sous la direction des Sœurs.

1 hôpital à Carmen.

La préfecture apostolique de la Patagonie méridionale s'étend du fleuve Santa-Cruz au nord, à l'extrémité sud de l'Amérique, et de l'Océan Atlantique à l'est, aux montagnes des Andes à l'ouest. Les îles Falkland ou Malouines, la Terre de Feu et les îles nombreuses qui s'étendent à l'entrée et à la sortie du détroit de Magellan, dépendent de la mission.

Une partie du pays est sous le protectorat de

la République Argentine, une autre partie appartient au Chili ; les îles Falkland sont sous la domination de l'Angleterre. Les catholiques relevant de la préfecture sont au nombre de 3.500 ; ce qui donne environ 43.500 catholiques pour toute la Patagonie. Il y a de plus 800 protestants et environ 6.000 sauvages païens dans les régions déjà visitées par les missionnaires.

Ce pays, très pauvre et très désolé, paraît offrir moins d'espoir aux travaux de l'apostolat. Les naturels de la Terre de Feu, ou *Fuégiens*, sont des sauvages complètement abrutis, dont on



HABITANTS DE LA TERRE DE FEU.

a pu voir, il y a quelques années, un spécimen au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne (Paris). Ils ont reçu à coups de flèches les premiers missionnaires qui se sont présentés pour leur apporter la bonne nouvelle.

1^o *Personnel* : 1 préfet apostolique, 10 missionnaires Salésiens, 9 catéchistes, 12 religieuses de Marie-Auxiliatrice.

2^o *Œuvres* : 1 paroisse à Punta-Aréas, sur le détroit de Magellan ; 2 stations avec résidences, une dans les îles Falkland et l'autre à l'embouchure du fleuve Sainte-Croix ; 10 postes à visiter ; 12 écoles, 600 élèves, 2 établissements de charité.

Entre la *Patagonie septentrionale* et la *Patagonie méridionale* s'étendent les plaines, encore inexplorées, de la *Patagonie centrale*. Provisoirement, ce pays est sous la juridiction du vicaire apostolique du Nord.

*
* *

Reprenons maintenant tous ces chiffres. Pour bien nous rendre compte du travail des missions indiennes de l'Amérique du Sud, je partagerai les Indiens en trois classes : les anciens convertis, ceux qui sont évangélisés actuellement, et les sauvages demeurés païens.

	Anciens convertis.	Évangélisés actuellement.	Païens.
Mexique.	3.552.044	?	25.000
Guatemala	600 000	?	20.000
San-Salvador . . .	120 000	?	3 000
Honduras	75 000	?	15 000
Nicaragua	125 000	?	2.000
Costa-Rica	100.000	10.000	35.000
Colombie	350.000	?	150.000
Vénézuéla	325.000	?	75.000
Equateur	?	12.000	200.000
Brésil	800.000	60.000	1.200 000
Pérou	500.000	?	?
Bolivie	300.000	10.000	25.000
Chili	?	60 000	200.000
République Argentine	1.450.000	50.000	500.000
Patagonie	0	43.500	220.000
Total.	8.297.044	245.500	2 670.000

Il y a quelques observations à présenter sur ces différents chiffres. Il est évident d'abord qu'ils ne sont qu'approximatifs. Outre la pénurie presque complète de documents sérieux sur les missions indiennes de l'Amérique du Sud, il n'est pas toujours facile de discerner, parmi les quelques chiffres qu'on découvre, ceux qui s'appliquent aux Indiens déjà convertis depuis longtemps et ceux qui reviennent aux néophytes actuellement évangélisés.

Le chiffre de 8.297.044 Indiens de race pure convertis depuis longtemps, représente les premières conquêtes de l'apostolat catholique ; le chiffre est certainement inférieur à la réalité, puisqu'il y manque les Indiens de l'Équateur et du Chili, sur lesquels je n'ai pu rien trouver de précis. En portant à dix millions le chiffre total des Indiens convertis par les anciens missionnaires, dans les trois siècles qui vont de la découverte du Nouveau-Monde à la Révolution française, on sera sûr d'être très près de la vérité.

Par contre, il est très difficile de fixer le chiffre des Indiens actuellement évangélisés. Au Guatemala, dans la Colombie et le Vénézuéla, les missions ont été brutalement supprimées par les gouvernements maçonniques. Dans quelle mesure et par qui ce million et demi d'Indiens demeurés sans pasteurs est-il évangélisé ? C'est ce qu'il est impossible de dire. D'un autre côté, dans les plaines sans fin de la Plata, de l'Uruguay et du Paraguay, il y a encore, nous l'avons vu, un million et demi d'Indiens demeurés à peu près sans pasteurs, depuis l'expulsion des Jésuites au dernier siècle. Cela fait environ trois millions d'Indiens catholiques complètement abandonnés

dans l'Amérique du Sud. A côté de ce chiffre, les 245.000 néophytes qui sont actuellement évangélisés, d'après les catalogues officiels des différents Ordres religieux, sont bien peu de chose. On ne peut se dissimuler que le progrès de l'apostolat a subi, dans toute l'Amérique du Sud, un mouvement de recul très prononcé, au cours du XIX^e siècle. Ce n'est guère que depuis vingt ou trente ans qu'il a repris un peu. Puisse la divine miséricorde jeter un regard de pitié sur tant de malheureux abandonnés sans pasteurs, sans instruction, sans culte et sans sacrements !

Le chiffre de 2.670.000 sauvages demeurés païens doit être très approximativement exact, car il est tiré des documents officiels pour chacun des Etats de l'Amérique du Sud ; les païens sont presque tous renfermés dans le vaste bassin de l'Amazone (Brésil et Équateur), dans les plaines du centre du continent (République Argentine), et dans les déserts encore inexplorés de la Patagonie. En résumé, c'est moins de trois millions de païens qui restent à atteindre et à convertir dans toute l'Amérique du Sud. Si l'apostolat des missionnaires pouvait se promettre un peu de sécurité, ce serait l'œuvre d'un siècle au plus.

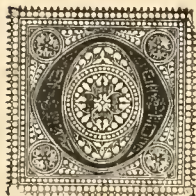
Hélas ! à cette heure troublée où la franc-maçonnerie cosmopolite est la maîtresse absolue dans tous ces Etats, à l'heure où les Ordres religieux sont à chaque instant désorganisés, à l'heure où la vieille Europe catholique elle-même va peut-être voir tarir chez elle les sources de l'apostolat et du sacerdoce par des lois scélérates, comment se promettre un siècle de tranquillité ? Levez-vous donc, Seigneur, et prenez en main cette cause qui est la vôtre ; ayez pitié de ces derniers demeurants de la barbarie qui seraient depuis longtemps vos enfants, si on ne leur avait violemment arraché leurs missionnaires ; réveillez de leur léthargie, délivrez de leur servitude ces Eglises du Nouveau-Monde, autrefois si fécondes en prédicateurs et en martyrs. Si l'Etat ne veut plus aider l'Eglise dans son œuvre de civilisation, qu'il cesse au moins de chercher à l'asservir. Qu'il se sépare, s'il y tient absolument. Qu'il prenne ce qui lui appartient : les corps, l'impôt du sang, et l'impôt du travail, les mines, les chemins de fer, les usines, le commerce, tout ce qui fait la richesse, tout ce que le monde envie ; mais qu'il nous laisse les âmes, qui ne lui appartiennent pas, ces âmes très chères qui sont votre bien à vous, ô Sauveur JÉSUS, puisque vous les avez rachetées au prix de votre sang. *Da mihi animas : cætera tolle tibi.*



Chapitre Dix-Septième.

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE

SEPTENTRIONALE, 1800-1890.



On a vu qu'au commencement du XIX^e siècle, le catholicisme n'existait plus, pour ainsi dire, que de nom, le long des rives africaines de la Méditerranée. Environ 7.000 catholiques appartenant aux divers rites-unis en Egypte, 8.000 chrétiens captifs dans les bagnes de Tunis, d'Alger et du Maroc, sans prêtres, sans églises, sans organisation hiérarchique : voilà quels étaient les représentants de l'Eglise Romaine, sur ces rivages désolés qui avaient vu s'élever autrefois 800 sièges épiscopaux, groupés autour de l'Eglise patriarcale d'Alexandrie ou de la métropole de Carthage. L'hérésie de Dioscore, le schisme et l'Islam avaient successivement envahi et dévasté ce sol jadis si fécond en martyrs, en docteurs et en ascètes. Depuis douze siècles, les laures de la Thébaine étaient vides, ou ne renfermaient plus que des moines hérétiques et dégénérés ; la chaire d'Augustin était muette, celle de saint Marc ne rendait plus que des oracles mensongers : plus d'églises, plus de sacerdoce, plus d'œuvres ; partout la stérilité et la désolation du désert, quand le vent brûlant du *Simoun* a passé sur lui.

Aujourd'hui, au bout de moins d'un siècle, nous pouvons bien nous écrier avec le poète :

Que les temps sont changés !

Au souffle de l'apostolat catholique, le désert a fleuri, et l'Eglise d'Afrique s'est réveillée de son long sommeil. En Tunisie, nous avons vu le successeur de saint Cyprien, revêtu de la pourpre romaine, ressusciter l'antique métropole de Carthage ; l'Algérie forme, depuis trente ans, une province ecclésiastique, avec un archevêque et deux évêques ; outre sa délégation apostolique, l'Egypte a deux vicariats et deux préfectures apostoliques pour les Latins et pour les Coptes, sans parler de l'évêché arménien d'Alexandrie et des nombreuses paroisses appartenant aux rites grec-melchite, maronite, syriaque et chaldéen ; Tripoli et Maroc ont chacun leur préfet apostolique ; enfin les solitudes redoutables du Sahara forment désormais un vicariat, avec d'intrépides

missionnaires, dont les pieuses caravanes sillonnent en tous sens le désert, déjà arrosé plusieurs fois de leur sang. Là où l'Eglise romaine comptait à peine, au début de ce siècle, 15.000 enfants, elle voit aujourd'hui près de 580.000 catholiques, groupés sous la houlette pastorale d'un délégué apostolique, de deux archevêques, de cinq évêques, de trois vicaires apostoliques et de quatre préfets, assistés d'environ 650 prêtres, et de nombreuses communautés d'hommes et de femmes, dont quelques-unes se sont formées tout spécialement pour travailler à l'évangélisation de l'Afrique. Partout le long des côtes de la Méditerranée on voit s'élever de splendides basiliques, des églises paroissiales, des oratoires, des séminaires, des collèges, des orphelinats, des écoles, des hôpitaux, des monastères, toutes les œuvres de la vie catholique, si longtemps étouffée sous l'oppression musulmane. C'est ce qu'une étude détaillée de chacun des groupes ecclésiastiques de l'Afrique du Nord va nous permettre de constater.

I. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'ALGER

CE fut certainement un grand jour dans l'histoire du monde que celui où Hussein-Pacha, le dernier Dey d'Alger, mettant le comble à d'anciens outrages, souvent punis mais jamais vengés complètement, s'oublia jusqu'à frapper au visage le Consul de France (1828). Ce coup d'éventail allait changer les destinées de l'Afrique musulmane en émancipant les chrétiens d'un long esclavage de douze siècles. La patience du vieux peuple franc se révolta à la fin ; mais en vengeant son injure nationale, il ne se doutait guère alors qu'il recommençait, à son insu et sans y penser, l'œuvre des Croisades : *Gesta Dei per Francos*.

De son côté, la vieille monarchie très chrétienne, au moment de descendre dans la tombe, allait s'immortaliser une dernière fois, en donnant à la France une belle colonie, et en ouvrant à l'Eglise une voie nouvelle pour l'évangélisation

de l'Afrique. Malgré l'opposition anti-patriotique des députés de la gauche, le roi Charles X, méprisant également les menaces jalouses de l'Angleterre et les commérages des journaux à la solde des ennemis du trône, se résolut à détruire ce nid de pirates, qui défiait depuis des siècles tous les efforts de la chrétienté, et qui avait résisté au bombardement de Duquesne, aussi bien qu'aux flottes de Charles-Quint.

Le 25 mai 1830, une armée de 30.000 hommes s'embarquait à Toulon pour l'Afrique : après plusieurs retards, amenés par les gros temps, elle débarquait, le 15 juin suivant, sur la côte de Sidi-Ferruch ; le 19, elle livrait aux Arabes la sanglante bataille de Staouéli, qui fut une victoire ; enfin le 5 juillet, après un dernier combat aux portes d'Alger, le drapeau blanc fleurdelisé flottait victorieux au sommet de la Casbah. Ce devait être son dernier triomphe : trois semaines plus tard, le vieux roi, trahi plutôt que vaincu, l'emportait avec lui en exil, et le léguait en mourant à son petit-fils, qui devait, à soixante ans de là, en faire un linceul d'honneur à la dynastie des Bourbons.

Alger était à nous ; mais la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe montra d'abord très peu d'empressement pour accepter le legs glorieux de la monarchie légitime ; les préoccupations politiques et religieuses allaient ailleurs. Pendant les dix premières années on piétina sur place, sans pouvoir se décider franchement à reculer ou à avancer. Cependant, le fanatisme religieux des Arabes nous suscitait, en la personne d'Abd-el-Kader, un adversaire redoutable, dont nos propres fautes et nos indécisions firent un moment le chef religieux et militaire de tout le pays.

Le gouvernement voltairien de l'époque avait cru faire merveille en affichant aux yeux des

Arabes l'irréligion, et même en faisant des avances aux disciples de Mahomet. Dès les premiers jours de la conquête, les dix-sept aumôniers militaires qui avaient accompagné le corps d'expédition furent licenciés et renvoyés en France ; pendant dix ans, l'Algérie fut à peu près fermée aux prêtres catholiques, et nos pauvres soldats furent condamnés à mourir sans



ABD-EL-KADER.

secours religieux. On vit même des Français, croyant faire plaisir à l'administration, renier publiquement leur baptême et embrasser l'islamisme. Ils y gagnèrent le mépris public et l'aversion des musulmans eux-mêmes, assez intelligents pour comprendre que ces renégats n'étaient pas meilleurs mahométans que chrétiens. L'Arabe, chez qui le sentiment religieux est profondément développé, comme chez tous les Orientaux, résumait en ces termes méprisants son impres-

sion sur nos compatriotes : « Les Français sont des chiens, puisqu'ils ne prient jamais (1). » Voilà tout ce que nous avions gagné dans leur estime en affectant l'irréligion.

Enfin on se décida, au ministère, à garder l'Algérie et à y faire venir des colons. Dès lors, il devenait indispensable d'y organiser le culte catholique. Le roi signa, au mois d'août 1838, une ordonnance appelant au siège restauré de *Julia Cæsarea* (Alger), Mgr Dupuch, de sainte et douloureuse mémoire. Tout était à créer : mais le nouvel évêque d'Alger était une de ces âmes apostoliques qui ne savent compter ni avec les difficultés, ni avec leurs propres sacrifices. Enfant, la Sœur Rosalie, qui l'avait à peu près élevé, disait de lui en souriant : « Si jamais il devient évêque, il vendra sa crosse et sa mitre. » Evêque, il ne fit pas mentir l'horoscope : en arrivant dans son diocèse, il avait trouvé, comme personnel, trois prêtres, et comme œuvres, néant ; un an après, il y avait déjà dans la colonie 25 prêtres, 8 églises, 7 chapelles, un séminaire, 8 écoles catholiques, 2 orphelinats et un hôpital indigène sous la direction des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Le chiffre total des catholiques, en dehors de l'armée d'occupation, s'élevait déjà à 20.000 âmes.

A côté du clergé paroissial, les Ordres religieux vinrent prendre leur place sur le sol de l'Algérie. En 1842, sur les instantes démarches de M. de Corcelles, les Trappistes s'établirent à Staouéli, sur l'emplacement même du champ de bataille qui nous avait livré le pays, pour montrer aux colons le parti qu'on pouvait tirer de ce sol si riche. Après les difficultés inséparables d'un premier début, après avoir enseveli vingt de ses frères emportés par les fièvres et les travaux excessifs de la fondation, dom François-Régis, un des grands bienfaiteurs de la colonie, eut la joie de voir son abbaye de Staouéli devenir le premier établissement agricole de l'Algérie, et les Arabes, qu'on dépeignait comme si hostiles à l'influence chrétienne, se presser aux portes du monastère, pour contempler ces colons si peu semblables aux autres Européens.

Cependant le gouvernement, fidèle à ses idées fausses en matière religieuse, avait interdit rigoureusement au clergé tout essai de prosélytisme auprès des disciples de Mahomet. Sous ce rapport, l'apostolat des missionnaires n'était pas plus libre que sous les anciens Deys d'Alger ; il était beaucoup plus gêné qu'aux Indes ou en Chine, où rien n'empêche le prêtre catholique d'annoncer, au péril de sa vie, l'Evangile aux âmes de bonne volonté. L'administration française poussait si loin le scrupule à cet égard, qu'elle donna l'ordre d'enlever des salles de l'hôpital indigène le crucifix, « dont la vue, disait-elle, aurait pu froisser la conscience délicate des Arabes. » Les Sœurs ayant refusé d'obéir à cette injonction, un blâme officiel fut adressé par le Ministère à Mgr Dupuch, pour

n'avoir pas su réprimer « le fanatisme intolérant des Sœurs. »

Néanmoins, sur la demande de l'évêque, le gouvernement consentit, en 1840, à lui livrer une mosquée abandonnée, pour en faire sa cathédrale. Heureux de constater la victoire du catholicisme sur l'Islam, le pieux prélat fit graver, en lettres d'or, sur les murs la belle sentence de l'Apôtre : *Christus heri, hodie et in sæcula* (1). Au lieu de s'irriter de cette prise de possession du catholicisme, comme l'avaient prédit des esprits mal disposés, le Grand Muphti dit au général d'Erlon, alors gouverneur : « En changeant de culte, » notre mosquée ne changera pas de maître, car » le DIEU des chrétiens est aussi le nôtre. »

La vérité sur les dispositions des Arabes, c'est qu'ils étaient impressionnés et satisfaits de cette manifestation inaccoutumée d'un sentiment chrétien chez leurs vainqueurs. Ces musulmans, qui ne cachaient pas leur mépris pour les Français incrédules ou fanfarons d'impiété, entourèrent immédiatement d'estime et de respect les hommes de la prière, les *marabouts* chrétiens, comme ils les appelaient. Quant aux Sœurs de Charité, qui les soignaient dans leurs maladies, qui pansaient leurs plaies hideuses et les soulageaient dans leurs misères, ils avaient pour elles un véritable culte. Rien dans l'Islam ne les avait préparés au spectacle de la charité et du dévouement catholiques.

En 1840, Abd-el-Kader avait envahi à l'improviste la plaine de la Métidja et enlevé, aux portes d'Alger, des colons et des officiers français. Naturellement il refusait de les rendre au gouvernement avec qui il était en guerre. L'évêque d'Alger, confiant dans l'ascendant moral que lui donnait aux yeux de l'émir son caractère sacré, se chargea de cette difficile négociation. Après s'être abouché directement avec Abd-el-Kader, il en obtint la délivrance des captifs, contre un nombre égal de prisonniers arabes. Ce résultat, que n'eussent pu obtenir, sans effusion de sang, tous les efforts de l'administration, montrait bien l'estime que l'émir professait pour le grand marabout des chrétiens.

« Je sais, disait-il une autre fois à M. Suchet, » grand vicaire d'Alger, je sais tout ce que » l'évêque a fait pour l'Algérie depuis qu'il est » ici, et j'ai une grande vénération pour sa » personne. »

Ce qui n'empêchait pas le lieutenant Pellissier d'écrire :

« Depuis l'évêque et le procureur général, » jusqu'au sacristain et au garde champêtre, on » pourrait, à la rigueur, se passer de tout en » Algérie. Il n'y a que l'armée dont on ne peut » pas se passer (2). »

1. Le CHRIST était hier, il est aujourd'hui, il sera demain et dans les siècles des siècles.

2. Pellissier, *La Colonisation en Algérie*. — Ne pas confondre avec le général Pellissier, qui s'est toujours montré en Algérie très bien disposé à l'égard de l'Eglise et de ses œuvres.

1. Propos rapporté par le maréchal Bugeaud.

Heureusement tout le monde n'était pas de son avis.

« Si la France s'est consolidée dans l'Afrique » du nord, écrivait, en 1856, un ministre protestant, c'est surtout à l'influence morale du » clergé catholique qu'elle le doit (1). »

Le premier évêque d'Alger rencontra bien des déboires, dans ce mauvais esprit de l'administration. Mal secondé par le Ministère, dont les bureaux lui étaient hostiles et auraient vu avec plaisir un échec, emporté par un zèle qui ne sut pas assez compter, et par les besoins d'une situation où tout était à faire à la fois ; obligé d'ouvrir, dans chaque localité qui se formait, des chapelles, des presbytères, des écoles, il contracta de lourdes dettes, qu'il se vit bientôt dans l'impuissance d'acquitter. Sans l'intervention bienveillante du prince Napoléon, devenu, en 1848, président de la République, le premier évêque d'Alger serait mort insolvable et prisonnier pour dettes. Selon la prophétie de la bonne Sœur Rosalie, il avait vendu crosse et mitre ; il avait fait plus, aux yeux des indifférents et des ennemis : il avait compromis son honneur épiscopal. Mais, en quittant l'Algérie au bout de dix ans d'apostolat, il laissait derrière lui 91 prêtres, 140 religieuses de différents Ordres, 60 églises ou chapelles paroissiales, et une magnifique floraison d'œuvres, écoles, séminaires, hôpitaux, orphelinats, qui l'absolvait du péché d'imprudence.

Ses deux successeurs à Alger, Mgr Pavy et Mgr Lavigerie, se heurtèrent aux mêmes difficultés et au même parti-pris d'exclure l'influence chrétienne. En 1853, M. Girard, Lazariste, supérieur du grand séminaire d'Alger, avait recueilli dans les rues quelques pauvres enfants abandonnés, et ouvert, avec l'autorisation de Mgr Pavy, un catéchuménat pour les instruire dans la foi. Il fut dénoncé à Paris, et le Ministère envoya l'ordre de l'expulser immédiatement. Il fallut l'intervention bienveillante du général Pélissier, alors gouverneur, pour lui permettre de rester à Alger, mais à la condition de s'abstenir de tout prosélytisme.

Si l'administration française se refusait obstinément à laisser instruire les Arabes dans la foi de la France, en revanche, elle ne faisait pas de difficulté d'ouvrir pour eux des écoles musulmanes, pour les entretenir dans la foi de l'Islam. D'après un rapport officiel publié en 1864, le gouvernement français entretenait en Algérie, à cette époque, trois *medarsas*, ou séminaires musulmans, avec cent trente-neuf élèves en théologie,

un grand collège islamite-français, des écoles franco-musulmanes dans les villes, sans compter les nombreuses écoles de tribus dirigées par les *talebs* et subventionnées par la France, pour enseigner aux jeunes Arabes la lecture, l'écriture, le calcul et le... Coran. Le tout sous la surveillance des Bureaux Arabes et de nos officiers, transformés pour la circonstance en docteurs et théologiens musulmans.

Chaque année, le gouvernement poussait la générosité jusqu'à fréter à ses frais un navire, pour transporter à la Mecque des centaines de pèlerins, qui rapportaient de la ville sainte la



MGR PAVY

haine de la France et l'horreur du nom chrétien. Et on a vu, en 1870, un officier supérieur, le général Desvaux, monter, à Tuggurt, dans la chaire d'une mosquée, pour faire publiquement l'éloge de l'Islam, et pour exhorter les Arabes à rendre grâce au Prophète pour les bienfaits sans nombre que la France accordait aux vrais croyants. Combien de faits du même genre on pourrait citer !

A raisonner au simple point de vue des intérêts français, en laissant de côté la question religieuse, on peut dire qu'une pareille politique est inepte, et va directement contre le but que l'administration se propose, qui est de nous rallier les Arabes.

1. Rév. Blakerley, *Quatre mois en Algérie*.

« Il ne faut pas croire, écrivait, sous l'Empire, » un de nos meilleurs publicistes, que nous tirions » un grand parti de notre tolérance. Les Arabes » nous dédaignent un peu plus, et ne nous détestent pas moins. »

C'est assez naturel : on entretient, on soudoie tout ce qui peut nourrir leur fanatisme, puis l'on s'étonne des insurrections continuelles qui désolent la colonie. C'est vraiment montrer trop de naïveté.

Un voyageur français écrivait de Constantine, en 1864 (1) :

« Le peuple arabe n'est pas plus avancé en » civilisation qu'il l'était au premier jour de » la conquête ; il n'est pas plus aujourd'hui » qu'alors l'ami de la France ; il l'est peut-être » moins. Je ne demande pas qu'on persécute les » Arabes, loin de là ! Mais pourquoi favoriser » officiellement une religion absurde, incohérente, » immorale ? Pourquoi lui construire, à grands » frais, des minarets et de superbes mosquées ? » Pourquoi rétribuer leur *taleb*s et leurs *marabouts*, qui se croient obligés en conscience, » d'après le Coran, de prêcher la guerre sainte et » d'entretenir la haine de leurs coreligionnaires » contre nous ? Laissez-les libres, rien de mieux ; » mais ne favorisez pas leur fanatisme. Serait-ce » même faire une mauvaise action que de chercher à les éclairer doucement ? Après tout, si » vous voulez faire des Arabes un peuple dévoué » à la France, tâchez d'en faire un peuple chrétien ; et pour cela, laissez agir librement le » missionnaire catholique. Tout est là, croyez-le » bien. Vous ne parviendrez pas à en faire des » incrédules ou des impies. Il faut à l'Arabe une » religion, et puisque la sienne est une monstruosité, pourquoi ne pas lui enseigner la » nôtre, qui est si belle, et la seule vraie ? »

Ainsi raisonnent tous les écrivains laïques dont l'irréligion et le parti-pris administratif n'ont pas irrévocablement faussé le jugement.

Cependant, en 1866, vu l'accroissement considérable de la population européenne, le gouvernement impérial se décida d'assez bonne grâce à demander à Rome l'érection de deux nouveaux sièges épiscopaux. La province ecclésiastique d'Alger se trouva donc ainsi constituée : Archevêché d'Alger et deux évêchés suffragants à Oran et à Constantine.

La Providence, qui se plaît à tirer le bien du mal, allait bientôt passer par-dessus les répugnances administratives et ouvrir la porte à l'évangélisation des tribus arabes. L'année 1867 est restée dans le souvenir des populations algériennes sous la dénomination lugubre d'*année de la faim*. Une mauvaise récolte, la déplorable organisation de la propriété parmi les tribus de l'intérieur, et aussi le fanatisme imprévoyant des musulmans, firent d'une simple crise économique une famine effroyable. Malgré les secours empres-

sés et le dévouement généreux de l'administration française, il devint bientôt impossible de nourrir ces *trois millions* d'affamés, et le gouvernement dut se résigner à accepter le concours, si longtemps dédaigné, de l'Eglise. Des milliers d'orphelins erraient, nus et décharnés, dans les rues et le long des chemins. L'archevêque d'Alger, les évêques d'Oran et de Constantine, avec les aumônes des catholiques de France, ouvrirent des orphelinats, pour recevoir tous ces malheureux, dont le nombre s'éleva bientôt à quatre mille. Quand la crise fut passée, on rendit aux familles tous ceux qui furent réclamés par leurs parents ; mais près de la moitié n'avaient plus personne qui s'intéressât à eux. Mgr Lavigerie refusa positivement de les rendre à leurs tribus, malgré les injonctions du maréchal de MacMahon, alors gouverneur de l'Algérie. Il se considérait, à bon droit, comme le père adoptif de ces orphelins, à qui il avait sauvé la vie, et qui refusaient de le quitter. La cause fut portée devant l'Empereur, qui donna, cette fois, raison à l'archevêque et lui permit de conserver ses enfants.

Ces orphelinats allaient devenir le noyau de la mission arabe. La plupart des enfants ayant demandé et reçu, après un long temps d'épreuve, le baptême, se marièrent, quand ils furent devenus grands, avec les orphelines élevées chez les Sœurs. Le grand cœur de l'archevêque d'Alger était assez large pour suffire à la tâche qu'il avait entreprise. Dès 1872, un premier village d'Arabes chrétiens était fondé à Saint-Cyprien-des-Attafs : quinze cents hectares de terrain, trente maisons, l'église, l'école, plus tard un hôpital indigène avec dispensaire, assuraient le bien-être spirituel et temporel de la famille adoptive du prélat.

Le dévouement catholique avait enfin renversé la barrière élevée entre les Arabes et nous. Ce premier succès ne devait pas être le seul. Peu à peu l'administration dut se résigner à laisser l'Eglise catholique pratiquer, au milieu des populations musulmanes, l'apostolat pacifique de la charité, le seul d'ailleurs qu'elle réclame et qui soit possible en ce moment.

« Pour l'expansion du catholicisme, écrivait, » en 1873, Mgr Lavigerie, je ne demande pas » autre chose que la persuasion et la liberté ; et » cette liberté même, je ne veux pas en user » encore pour la prédication directe de la foi aux » Arabes. Non, je crois que cette prédication, » faite imprudemment, au lieu de hâter l'œuvre, » l'éloignerait, et la rendrait à jamais impossible, » en faisant naître le fanatisme. Je pense que le » rapprochement doit s'opérer peu à peu, par » l'exemple, par les bienfaits, par la charité, par » le temps enfin, l'artisan ordinaire de toutes les » choses durables. »

Dès 1873, les PP. Jésuites pénétraient dans la grande Kabylie, où ils fondaient trois postes : l'un au Fort National, chez les Beni-Iraten, les

1. Voir *Le Monde* du 24 mai 1864.

deux autres chez les Beni-Yenni et les Beni-Fraoucen. Partout ils se firent respecter, en ouvrant dans leurs maisons dispensaires et écoles. Les décrets du 28 mars ont forcé les Jésuites à quitter la Grande-Kabylie ; mais ils n'étaient pas seuls à travailler chez les Berbères de l'Atlas, et leurs compagnons sont restés.

En parlant de la préfecture apostolique du Sahara, je reviendrai sur l'organisation des missions de la Kabylie.

Mais ici une question préjudicielle se pose : l'apostolat des musulmans d'Algérie est-il possible ?

Pour répondre à cette question, il faut avoir soin de distinguer entre les différentes races qui

peuplent notre grande colonie africaine. A notre arrivée en Algérie, nous trouvâmes, dans les villes du littoral, des Arabes et des Maures, ceux-ci descendants des anciens musulmans chassés d'Espagne, ceux-là venus, au XII^e siècle, de la péninsule arabique. Les uns et les autres ont tout le fanatisme et l'orgueil farouche des disciples du Prophète, et l'apostolat catholique n'a rien à faire avec eux, au moins pour le moment. Mais il en est autrement des tribus berbères de l'intérieur, qui sont les descendants des anciens chrétiens d'Afrique, et qui ont gardé, dans leur apostasie, bien des restes du christianisme.

Quand les sectateurs de Mahomet envahirent



KABYLIE.

RÉSIDENCE DES RR. PP. JESUITES A DJEMA SAHRIDJ, CHEZ LES BENI FRAOUCEN.

l'Afrique au VII^e siècle, les chrétiens, forcés d'abandonner aux vainqueurs les villes du littoral, les plaines et les vallons fertiles des bords de la mer, se réfugièrent, les uns dans les montagnes inaccessibles de l'Atlas (Kabyles), les autres dans les oasis du grand désert (Mzabites et Touareg). Mais les uns et les autres conservèrent leur langue nationale, le berbère, et leurs traditions civiles et religieuses. Jusqu'au XI^e siècle, il paraît même qu'ils eurent un clergé, puisque nous voyons l'évêque africain Servandus, sacré à Rome par saint Grégoire VII qui le renvoya ensuite à son troupeau. C'est le dernier document historique qui nous soit parvenu sur les chrétiens d'Afrique. Refoulés loin des côtes, sans communication possible avec l'Europe chrétienne, il est probable qu'ils perdirent successivement leurs évêques et leurs prêtres, et qu'ils se laissèrent entraîner peu

à peu à embrasser le mahométisme. Mais il est à remarquer qu'aujourd'hui encore, les Arabes refusent de les reconnaître pour de vrais croyants, et que la haine la plus vivace n'a cessé d'exister entre les Arabes, la race conquérante, et les tribus berbères de l'intérieur. Il est bien fâcheux qu'à l'époque de la conquête, cet antagonisme de races et de croyances ait été ignoré des Français. En nous appuyant sur les Berbères, qui forment les trois quarts de la population algérienne, il nous eût été facile de soumettre les Arabes et de nous assurer la possession tranquille du pays.

Mais, dira-t-on, ces Berbères ne sont-ils pas musulmans aussi bien que les Arabes ? Sans doute, ils sont musulmans, mais combien ils diffèrent des vrais Arabes ! D'abord, en subissant le Coran comme loi religieuse, ils ont toujours

refusé de l'accepter comme loi civile. Leur code national est le droit romain, et porte un nom significatif, *el Kanoun*, le canon, mot d'origine évidemment chrétienne. Chez eux, l'organisation municipale, la constitution de la propriété sont réglées sur le droit romain. Il en est de même de la famille : pendant que tous les peuples musulmans, de la Chine au centre de l'Afrique, ont embrassé la polygamie et réduit la femme en esclavage, seul, le Berbère a conservé la monogamie chrétienne ; il n'a qu'une épouse, et cette compagne unique est son égale au foyer domestique, elle jouit de tous ses droits civils, elle n'est pas forcée de se voiler le visage et de s'enfermer dans un harem, elle est traitée, dans les tribus, avec un respect et des égards chevaleresques. Evidemment, il y a là un souvenir des traditions et des enseignements du christianisme.

Voici quelque chose de plus significatif encore : on sait l'horreur que tous les vrais croyants ont pour la croix, qu'ils regardent comme un signe de honte et de malédiction. Dans toutes les tribus berbères, au contraire, la croix est en honneur. Les hommes la portent tatouée sur le front et sur la main, et ils se rendent parfaitement compte de sa signification.

Voici une conversation, à ce sujet, entre un professeur du grand séminaire d'Alger et un Kabile :

« — Que portes-tu inscrit sur le front et sur la main ?

« — C'est le signe de l'ancienne voie.

« — De quelle voie veux-tu parler ?

« — De celle que suivaient nos pères.

« — Pourquoi l'as-tu gravé sur ton front ?

« — Parce que c'est un signe de bonheur.

« — Pourquoi ne suis-tu pas la voie de tes pères, puisque c'est la voie du bonheur ?

« — Moi, non, je suis né musulman, et je mourrai musulman ; mais mes fils mourront chrétiens, et mes petits-fils naîtront chrétiens. »

On voit que ces populations ont gardé un souvenir très vif de leur origine chrétienne, et qu'il serait facile de les ramener doucement dans la voie de leurs ancêtres. Si une administration faussement libérale et jalouse à l'excès de ses droits, n'avait, pendant plus d'un demi-siècle, forcé l'Eglise à se tenir à l'écart de ces enfants égarés, il est probable qu'à cette heure, le rapprochement serait bien près d'être fait. Et ce serait un résultat très appréciable et nullement à dédaigner au point de vue des intérêts français, car les tribus Kabyles de l'Atlas ont été les plus difficiles à soumettre, et rien ne dit que, dans un jour de crise nationale, elles n'essaieront pas encore de se révolter.

Puisque vos concessions religieuses et vos armes n'ont pas réussi, en cinquante ans, à vous rallier ces populations, laissez à son tour agir le prêtre catholique, laissez-le instruire les enfants, soigner les infirmes, secourir la misère des pauvres. Cet apostolat de la charité fera peut-être

plus pour la pacification du pays que la force du sabre et tous vos règlements administratifs.

* *

La population de l'Algérie, au recensement de 1886, était de 3.310.412 âmes. Elle se répartissait ainsi :

233.937	Français,
114.320	Espagnols,
33.693	Italiens,
15.402	Anglais (Malte),
4.200	Allemands,
23.328	de nationalités diverses ; soit
424.880	Colons européens.

2.850.866	Musulmans,
35.665	Juifs naturalisés ; soit
2.886.531	Indigènes.

Sous le rapport religieux, les recensements diocésains de 1890 donnent un total de 450.567 catholiques.

Sur ces 450.000 catholiques, il y a malheureusement un bon nombre de libres-penseurs et de révolutionnaires. Comme dans toutes les colonies de formation récente, la population algérienne se recrute un peu au hasard et sans beaucoup de choix. Il est certain néanmoins qu'il y a dans la colonie bien des éléments encore chrétiens. Environ 500 prêtres, 10 congrégations religieuses d'hommes, 23 congrégations de Sœurs hospitalières ou enseignantes, des œuvres qui prospèrent, permettront de développer de jour en jour tous les germes de bien que renferme à cette heure notre grande colonie africaine.

Statistique comparée de la province d'Alger.

En 1800, 0 évêque, ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, environ 4.000 catholiques.

En 1890, 1 archevêque, 2 évêques, 407 prêtres, 308 églises ou chapelles, 220 écoles, 450.567 catholiques.

Voilà les résultats merveilleux d'un apostolat de cinquante années, contrarié sans cesse par la mauvaise volonté de l'administration.



II. — ARCHIDIOCÈSE DE CARTHAGE.



LES gloires de l'antique Eglise de Carthage sont connues. Evangélisée dès le commencement du deuxième siècle, fécondée par le sang de ses nombreux martyrs, saint Cyprien, sainte Félicité, sainte Perpétue, pour ne parler que des plus connus, la métropole de la Byzacène (la Tunisie actuelle) groupa bientôt autour d'elle 128 diocèses et 15 millions de chrétiens. Le grand docteur de l'Eglise latine, saint Augustin, évêque d'Hippone, un des sièges relevant de Carthage, fit plus d'une fois retentir sa voix éloquente dans la chaire de ses basiliques. Mais, aussitôt après la mort du saint docteur, survint l'atroce persécution des Vandales ariens, qui dura de 420 à 534, et fit plus de martyrs que celle des empereurs

païens. DIEU donna alors à l'Eglise de Carthage un siècle et demi de paix pour panser ses blessures ; puis l'invasion musulmane se répandit comme un flot dévastateur, sur tout le nord de l'Afrique, et couvrit la contrée d'un linceul de mort. En 698, Carthage fut prise par les sectateurs du Prophète, ses 20 basiliques furent converties en mosquées, les chrétiens massacrés, réduits en esclavage ou forcés de s'exiler dans le désert.

Cependant, la hiérarchie catholique subsista jusqu'au milieu du XI^e siècle. Nous trouvons, dans l'histoire ecclésiastique, une lettre de saint Léon IX, témoignant qu'à cette époque, il y avait encore deux évêques catholiques dans le pays. Après

cela, il se fait, dans l'histoire religieuse de la Tunisie, un silence de mort ; la hiérarchie catholique s'éteint vers 1076, le christianisme disparaît avec elle, et quand saint François d'Assise envoie à Thune (Tunis) ses premiers missionnaires, ils ne trouvent plus aucun vestige de la foi catholique, et sont impitoyablement mis à mort par les farouches sectateurs de Mahomet.

Mais, vers 1260, un bruit étrange se répand au loin, traverse la Méditerranée et arrive jusqu'à Paris ; on raconte que les fils de saint Dominique et de saint François, unissant leurs efforts, ont baptisé en Tunisie plus de 10.000 infidèles ; le roi de Thune a même promis de se faire chrétien ;



CARTHAGE. — VILLAGE SUR LES RUINES DE CARTHAGE.

D'après une photographie envoyée par S. Ém. le Cardinal Lavigerie.

mais il craint la vengeance des autres princes musulmans, et demande la protection du puissant sultan des Francs, le roi saint Louis, dont la première croisade avait porté le nom sur tous les rivages de la Méditerranée.

A cette nouvelle, qui cachait probablement un piège, le saint roi quitta tout : « Ah ! s'écria-t-il, si je pouvais voir que je fusse jamais le compère et parrain d'un si gentil et si illustre filleul ! » Au mois de juillet 1270, il débarque avec son armée sur la côte de Carthage. Le reste est connu des lecteurs : le roi de Tunis manque à sa promesse, la peste se met au camp des croisés, et, le 25 août, le héros chrétien expire couché sur la cendre.

Mais l'expédition eut un résultat sérieux : avant de s'embarquer pour revenir en France, Philippe

le Hardi, fils et successeur de saint Louis, conclut avec le roi de Tunis un traité qui assurait la liberté de l'apostolat (1). Voici l'article troisième de ce traité :

« Il sera libre aux moines et prêtres chrétiens » de s'établir dans les États du Commandeur » des croyants. On leur accordera un lieu où ils » pourront bâtir des maisons, élever des chapelles » et enterrer les morts. Il leur sera permis de prê- » cher dans l'intérieur des églises, de réciter à » haute voix leurs prières, en un mot, de servir » DIEU conformément à leurs rites, et de faire » généralement tout ce qu'ils faisaient dans leur » pays. »

1. L'original de ce traité se conserve encore à la Bibliothèque nationale.

*
* *

La mission de Tunis était fondée, et fondée par la France. Elle devait durer sans interruption jusqu'à nos jours. Grâce au dévouement apostolique des trois grands Ordres de Saint-Dominique, de Saint-François et de Notre-Dame de la Merci, jamais le flambeau de la foi ne s'éteignit complètement sur ces plages inhospitalières.

En 1450, saint Laurent Compagn, vingt-septième général des PP. de la Merci, étant venu à Tunis pour travailler au rachat des esclaves chrétiens, fut fait prisonnier avec son compagnon et demeura *quatorze* ans dans les fers. Ses vertus et ses miracles convertirent le roi de Tunis, qui embrassa la foi chrétienne avec toute sa famille. Mais un exemple parti de si haut demeura sans effet sur le cœur endurci de ses sujets musulmans.

Au moins, s'ils ne purent réussir à convertir les infidèles, les missionnaires eurent la consolation de soulager les souffrances de leurs frères chrétiens captifs. Ce n'était pas une œuvre sans importance ; à certaines époques, on comptait en Tunisie jusqu'à 200.000 esclaves chrétiens ; la moyenne ordinaire variait de 10.000 à 20.000.

On n'a pas l'idée aujourd'hui des souffrances qu'enduraient, dans les Etats barbaresques, les chrétiens captifs. Voici le tableau qu'en trace un historien moderne (1) :

« Les prisonniers se divisaient en deux classes :
 » la première comprenait le capitaine et les officiers du bâtiment capturé, avec leurs femmes
 » et leurs enfants. Cette première classe était
 » soumise à un travail moins dur que celui des
 » simples matelots, qu'on vendait au plus offrant.
 » Les enfants étaient presque tous envoyés au
 » palais du Dey, ou dans les maisons des premières familles ; les femmes servaient les
 » dames maures, ou entraient dans des harems.
 » Mais les plus malheureux étaient ceux qu'on
 » employait aux travaux publics. Ils étaient
 » nourris de pain grossier, de gruau, d'huile
 » rance et de quelques olives. L'Etat leur accordait pour tout vêtement une chemise, une
 » tunique de laine à longues manches et un
 » manteau. Chaque bague formait un vaste édifice, distribué en cellules basses et sombres,
 » qui contenaient chacune de *quinze à seize*
 » esclaves. Une natte pour quelques-uns et la
 » terre humide pour le plus grand nombre, leur
 » servaient de lit. C'était là qu'étaient détenus
 » les esclaves de l'Etat. Ceux des particuliers
 » étaient généralement mieux traités, surtout
 » ceux qu'on présumait rachetables. »

Pendant des siècles, l'Europe chrétienne, malgré les objurgations des Souverains-Pontifes, supporta à ses portes un pareil état de choses. Mais si les princes chrétiens, distraits par les préoccupations égoïstes de la politique et leurs guerres intestines, faillirent à tous leurs devoirs envers leurs nationaux réduits en esclavage,

l'Eglise catholique n'oublia jamais ses enfants captifs, et, ne pouvant mieux faire, elle prit soin de leur envoyer des apôtres, pour adoucir leurs maux et les maintenir dans la foi. Qu'on se représente la situation navrante de ces malheureux, courbés jour et nuit sous le bâton du garde chiourme, insultés à chaque instant par les cruels ennemis de leur foi, raillés par des milliers de renégats, qui faisaient parade devant eux d'un bien-être acheté au prix de l'apostasie. Que de tentations délicates pour ces infortunés ! Que de désespoirs à consoler ! Que de martyrs à préparer au dernier supplice ! La moindre désobéissance, un mot, un geste surpris par hasard, une dénonciation, ou un simple caprice du maître, et le malheureux chrétien était condamné à être brûlé vif, lapidé, empalé, suspendu vivant aux crocs de fer qui garnissaient les portes de la ville. Le missionnaire était là pour l'encourager à la mort ; il prenait soin d'ensevelir ses restes mutilés ; quelquefois il était appelé à lui donner l'exemple du martyr, et il le précédait dans les tortures. Pendant cinq siècles, 1.000 à 1.200 religieux moururent ainsi, victimes de leur héroïque dévouement.

Puis, de temps en temps, on voyait les saints apôtres repasser la mer et rentrer en Europe pour mendier, au nom de JÉSUS-CHRIST, la rançon des captifs. Des calculs précis permettent d'établir que, de 1195 à 1800, les Trinitaires et les PP. de la Merci réunis ont racheté, dans les Etats barbaresques, 1.200.000 esclaves chrétiens. Au prix moyen de 6 000 francs (1), cela fait *sept milliards deux cents millions de francs* mendifiés sou par sou, à la porte des châteaux et des chaumières ; car, en ces âges de foi, nulle porte n'était fermée aux rédempteurs des pauvres esclaves chrétiens retenus chez les Maures. Et voilà les hommes que les nations catholiques ont proscrits, comme des parasites inutiles à la société !

On sait que, de 1605 à 1607, saint Vincent de Paul fut esclave en Tunisie. Son maître, un renégat chrétien, se convertit au spectacle de ses vertus. Il lui rendit la liberté et revint avec lui en Europe. Plus tard, le saint prêtre, devenu fondateur d'une société de missionnaires, se souvint des pauvres esclaves chrétiens qu'il avait laissés derrière lui en Tunisie. Il leur envoya quelques-uns de ses enfants, qui, jusqu'à la Révolution, travaillèrent avec beaucoup de zèle, à Tunis et à Alger, au soulagement spirituel et temporel des captifs.

En 1652, le Saint-Siège érigea la Tunisie en préfecture apostolique, confiée aux fils de saint François. Cette préfecture subsista jusqu'en 1842 ; elle fut remplacée alors par le vicariat apostolique de Tunis.

Cependant la puissance du Croissant allait déclinant de jour en jour. Déjà en 1535, Charles-

1. Extraits de l'*Histoire d'Algérie*, par Galibert.

1. Quelques-uns, comme Cervaniès, le célèbre auteur de *Don Quichotte*, coûtèrent jusqu'à 25.000 francs.



TUNISIE. — LE RACHAT DES CAPIIFS PAR LES TRINITAIRES.

Quint s'était emparé des forts de Tunis, avait délivré d'un seul coup près de 200.000 captifs, et assuré, pour une période de quarante ans (1535-1574), la liberté du culte catholique à Tunis. Après la reprise de la ville par Sélim II, les princes chrétiens avaient conclu avec le Dey de Tunis des traités pour la délivrance de leurs nationaux, et les consuls de chaque nation, installés dans la ville, en surveillaient l'exécution. Pour la France en particulier, un premier traité, passé en 1604 entre Henri IV et le Dey de Tunis, avait été renouvelé sous Louis XIV (1685), sous Louis XV (1770), sous Louis XVI (1782) et sous le premier consul Bonaparte (1802). Evidemment les beaux jours de la piraterie étaient passés. En 1800, il y avait encore 2.000 esclaves chrétiens en Tunisie ; en 1812, il n'en restait plus que 500 ; en 1815, les Trinitaires abandonnaient la mission, où leur œuvre rédemptrice était achevée ; enfin, en 1816, une ordonnance du Dey abolissait solennellement l'esclavage à Tunis.

* *

Depuis cette époque, mais surtout à partir de la conquête de l'Algérie par les Français, les Dey de Tunis ont toujours montré de la bienveillance à la mission franciscaine, qui a grandi lentement, avec le développement des relations commerciales et l'accroissement de la population chrétienne dans le pays.

En 1834, il y avait déjà en Tunisie 7.670 catholiques, partagés entre huit stations. On comptait aussi 300 grecs schismatiques, 100 protestants et 1.000.000 de musulmans.

En 1840, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition arrivèrent en Tunisie. Au bout de quelques années, elles avaient 3 hôpitaux et 4 écoles, fréquentées par plus de 500 enfants.

En 1855, les Frères des Ecoles chrétiennes furent appelés à leur tour. Avec leurs succès habituels, ils comptèrent bientôt dans leurs écoles environ 500 élèves appartenant à toutes les dénominations religieuses : catholiques, juifs et musulmans.

Dès 1843, vu les progrès de la mission, Grégoire XVI avait érigé la préfecture en vicariat apostolique. Pour la première fois depuis 1076, la mission de Tunis voyait à sa tête un évêque catholique.

Cependant la France ne pouvait se désintéresser d'un pays où elle avait laissé tant de grands souvenirs, et que son voisinage de l'Algérie appelait nécessairement à tomber tôt ou tard sous notre influence. Déjà en 1842, le gouvernement de Louis-Philippe s'était fait céder l'emplacement présumé du lieu où mourut saint Louis, pour y élever un oratoire desservi par un prêtre français aux frais de la France. Grâce à nos perpétuels changements de dynasties, cette chapelle était tombée, sous l'Empire, dans un état d'abandon déplorable. Elle fut rouverte en 1874, et confiée

aux Missionnaires d'Alger. C'était ouvrir la porte en Tunisie à l'influence française.

A peine installés, les Pères Blancs s'empressèrent d'établir auprès de la chapelle de Saint-Louis une école indigène (1877). Deux ans plus tard, ils fondaient à Tunis le collège de Saint-Charles ; en 1882, ils ouvrirent à Carthage un grand séminaire, qui compta aussitôt une vingtaine d'élèves.

Pendant ce temps, de graves événements politiques s'étaient déroulés en Tunisie. Menacée dans sa légitime influence par les convoitises de l'Italie, la France avait forcé le Dey de Tunis à accepter notre protectorat. Après une lutte de quelques mois contre les Kroumirs, la France était maîtresse de la Tunisie. Il ne lui restait qu'à organiser le pays.

La présence de nos compatriotes à Tunis appelait naturellement l'établissement d'une mission française. En 1884, le Saint-Siège rétablissait l'antique métropole de Carthage, en plaçant à sa tête Mgr Lavigerie, et voulut, par une dérogation spéciale aux règles du droit, que le prélat conservât à la fois les deux sièges d'Alger et de Carthage. Comme complément naturel de cette mesure, le vicariat apostolique était supprimé l'année suivante.

En abandonnant l'administration de la mission de Tunis, les RR. PP. Franciscains la laissaient dans une situation prospère : 13 stations, 9 églises, plusieurs chapelles, 3 hôpitaux, des écoles de Frères et de Sœurs fréquentées par plus d'un millier d'enfants, et 18.000 catholiques, témoignaient suffisamment que DIEU avait largement béni, au cours de ce siècle, le travail des fils de saint François.

Cette situation n'a fait que grandir sous la direction de l'éminent Cardinal, dont un publiciste italien écrivit qu'à lui seul il valait une armée pour le développement de l'influence française en Tunisie. Bien que le gouvernement se soit complètement désintéressé de l'organisation ecclésiastique de la Tunisie, le prélat a su faire face à tout.

Voici la situation religieuse de l'archidiocèse de Carthage en 1890 :

1^o *Personnel* : 1 archevêque, 1 évêque auxiliaire, 53 missionnaires, dont 23 prêtres séculiers et un indigène.

Communautés religieuses, hommes : Capucins, 11 prêtres, 3 Frères laïcs. Missionnaires d'Alger, 19 prêtres, 17 profès, 4 Frères. Frères des Ecoles chrétiennes, 18. Frères de la Bienheureuse Vierge Marie. Au total, environ 100 religieux.

Femmes : Carmélites. Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Sœurs de Notre-Dame de Sion. Sœurs des Missions d'Alger. Sœurs de Bon-Secours. Sœurs Missionnaires de Marie. Petites Sœurs des Pauvres. Au total, environ 200 religieuses.

2^o *Œuvres* : Cathédrale de Carthage, consacrée au mois de mai 1890, Pro-cathédrale de Tunis. 22 églises paroissiales, 26 chapelles de communautés. 1 séminaire à Carthage (Missionnaires d'Alger), 54 élèves. 1 collège à Tunis (Missionnaires d'Alger), 250 élèves. 4 écoles commerciales (Frères des Ecoles chrétiennes), 580 élèves. 15 écoles de paroisses, environ 2.000 enfants. Plusieurs hôpitaux avec

dispensaires tenus par les Sœurs. La Tunisie a près de 2 000.000 d'habitants ainsi répartis : catholiques, 35.000 ; juifs, 45.000 ; protestants et grecs schismatiques, 1.500 ; le reste musulmans.

Statistique comparée de la mission de Tunis.

En 1800 : 1 préfet apostolique, 3 missionnaires, 3 églises ou chapelles, 0 école, 2.000 catholiques.

En 1896 : 1 archevêque, 53 missionnaires, 50 églises ou chapelles, 20 écoles, 35.000 catholiques.

III. — MISSIONS D'ÉGYPTE.

L'ÉGYPTE, la vieille terre des Pharaons, fut, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, le jardin de l'Eglise. Elle était célèbre au loin par le génie de ses docteurs, sortis de la fameuse école d'Alexandrie, et par les merveilleuses austérités des moines de la Thébaïde. Origène, Clément, Athanase, Cyrille, Paul, le fondateur de la vie érémitique, Antoine, Pacôme, que de noms glorieux dans les annales de l'Eglise d'Egypte ! Mais, à la fin du ^v^e siècle, sa gloire s'éclipse tout à coup. Avec Dioscore, l'hérésie monophysite s'assoit sur le siège patriarcal d'Alexandrie, et les trois cents évêques de la vallée du Nil suivent docilement l'exemple de leur patriarche ; l'hérésie d'Eutychès, sortie d'un monastère de Constantinople, pénètre rapidement jusqu'au fond des *Laures* les plus reculées de la Thébaïde ; les pieux solitaires s'y attachent avec une obstination fanatique et dès lors le schisme entre Rome et Alexandrie est consommé pour des siècles. Bientôt l'invasion musulmane vient mettre une barrière de plus entre l'Occident et l'Egypte. C'est en l'an 641 que les disciples du Prophète, appelés par les Coptes eux-mêmes, en haine du catholicisme, envahirent le pays. Moins fanatiques qu'en Tunisie, ils respectèrent généralement la situation religieuse des chrétiens devenus leurs sujets, tout en les tenant soigneusement asservis à leur dure et capricieuse domination. Comme l'écrivait, en 1856, Mgr Guasco, délégué apostolique du Saint-Siège, « les chrétiens d'Egypte peuvent être comparés aux enfants d'Israël vivant sous la domination des Pharaons, jusqu'à ce que l'Europe, prédominant en Egypte par ses conseils ou par ses armes, comme Moïse avec sa verge, réussisse à les affranchir de la servitude (1). »

Le ^{xix}^e siècle aura vu se lever sur l'Egypte l'aurore de la délivrance, et c'est encore à l'influence catholique et française que les chrétiens d'Egypte devront l'allègement du joug séculaire qui pèse sur eux.

La fameuse expédition d'Egypte, à la fin du dernier siècle, si elle échoua au point de vue militaire, produisit, sous d'autres rapports, des résultats sérieux. En faisant connaître et estimer au loin le nom de la France, elle posa en ce pays la base de notre influence. Au contact des idées européennes, l'Egypte avait tressailli. Bon gré,

mal gré, ses gouvernants allaient être entraînés dans le grand courant de la civilisation occidentale. Le célèbre Méhémet-Ali contribua beaucoup à accélérer le mouvement. Né dans les derniers rangs de la société (il était rameur dans sa jeunesse), il s'éleva graduellement par son propre mérite au premier. Devenu vice-roi d'Egypte, il se rendit à peu près indépendant de Constantinople, conquit la Syrie en s'appuyant sur les sympathies de la France, et, si la jalousie de l'Angleterre, encouragée par notre propre faiblesse, n'était venue, en 1840, l'arrêter au milieu de ses conquêtes et lui arracher la Syrie, on eût peut-être vu notre ancien protégé, l'ancien batelier du Bosphore, entrer en triomphateur à Constantinople et s'asseoir sur le trône des Sultans.

Forcé de se renfermer dans sa vice-royauté d'Egypte, Méhémet-Ali travailla toute sa vie à faire de ce pays le plus avancé dans la civilisation des Etats musulmans, et il y réussit. Il s'entoura de nos compatriotes, envoya la jeunesse étudier dans nos écoles, et témoigna toujours la plus vive sympathie aux missionnaires catholiques et à leurs œuvres.

« Depuis Méhémet-Ali, écrivait en 1864 l'abbé Soubiranne, nous avons obtenu la tolérance extérieure pour les cultes chrétiens : d'Alexandrie à Thèbes, nos cérémonies peuvent s'exercer publiquement, et lorsque, dans les funérailles des catholiques, le prêtre marche à travers les rues, la croix en tête, les passants s'arrêtent avec respect (1). »

Sous la vice-royauté d'Ismaïl-Pacha, l'influence catholique et française grandit encore : celle-ci, à l'occasion du percement de l'isthme de Suez, celle-là, par la multiplication du nombre des ouvriers et de leurs œuvres, en particulier des œuvres d'éducation.

Depuis quinze ans les Jésuites ont ouvert au Caire et à Alexandrie deux grands collèges, dans lesquels l'enseignement classique est donné à 270 élèves. Les prêtres des Missions Africaines de Lyon ont un troisième collège à Tanta, dans le Delta. Les Frères des Ecoles chrétiennes sont au premier rang pour l'enseignement primaire, supérieur et commercial. Dans leurs trois maisons du Caire, d'Alexandrie et de Ramleh, ils enseignent le français, l'italien, le grec moderne et l'anglais, à plus de 1.600 élèves, qui vont, au sortir de l'école, peupler toutes les administrations. Leurs succès sont si bien établis, que Saïd-Pacha leur accordait de lui-même une somme de 30.000 francs pour agrandir leur maison du Caire, devenue insuffisante à recevoir les 900 élèves qui se pressent aux leçons de ces maîtres si modestes et si estimés ; et le *Moniteur Egyptien* écrivait, en 1879, que cette maison du Caire est le premier établissement d'éducation de toute l'Egypte.

Les congrégations de Sœurs ne rendent pas de moindres services pour l'éducation, autrefois

1. *Annales de la Propagation de la foi*, février 1856.

1. *Bulletin des Ecoles d'Orient*, année 1864.

si négligée des jeunes filles. A Alexandrie, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul tiennent un pensionnat « qui, écrivait l'abbé Soubiranne, serait admiré dans nos grandes villes d'Europe. Plusieurs centaines d'enfants se réunissent chaque jour chez nos religieuses. Ismaïl-Pacha s'est chargé généreusement de payer lui-même toute l'année le blé nécessaire pour les distributions quotidiennes. Cette année (1864), il leur a donné 10.000 francs, et sa femme 2.500. » Les Sœurs du Bon-Pasteur, les Franciscaines du Caire, les Dames de Sion, les religieuses de la Mère de DIEU, appelées en 1878 par le Khédive lui-même, ont couvert l'Égypte de pensionnats et d'externats qui distribuent l'instruction à des centaines de jeunes filles.

En dehors de ces grands établissements d'éducation, nous avons encore, en Égypte, une soixantaine d'écoles paroissiales, tenues par les missionnaires et les religieuses, dans lesquelles reçoivent un solide enseignement primaire plus de 3.000 enfants appartenant à toutes les dénominations religieuses : juifs, musulmans, catholiques des différents rites et schismatiques.

Voilà pour les œuvres d'éducation ; mais là ne se borne pas le dévouement de nos congrégations religieuses. Dans les œuvres de charité, asiles, refuges, hôpitaux, dispensaires, elles ne connaissent pas de rivaux. Qui dira l'influence que la pratique constante de ces œuvres de charité nous donne en Égypte, dans le double intérêt du catholicisme et de la France ? Les faits parlent plus haut que tout ce que je pourrais dire. Lors de la révolte militaire d'Arabi-Pacha (1882), il y eut de nombreux massacres à Alexandrie, au Caire, à Tantah ; mais nos missionnaires et nos Sœurs furent respectés ; et si, à Alexandrie, une grande partie de nos établissements religieux furent enveloppés dans la ruine commune, on ne peut en rendre responsable le gouvernement égyptien, qui avait fait loyalement ses efforts pour les protéger. C'est surtout le dévouement de nos religieuses qui frappe vivement la population égyptienne : « Les musulmans, écrit l'abbé Soubiranne, admirent encore plus nos religieuses que nos missionnaires. » Cela se comprend : rien dans leur religion n'a pu leur donner l'idée de la Sœur de Charité !

Hélas ! cette influence prépondérante de la France en Égypte, les fautes de nos gouvernants l'ont bien compromise. Depuis longtemps l'Angleterre cherchait à nous supplanter dans ce pays. La révolte d'Arabi-Pacha lui fournit l'occasion désirée ; elle intervint, bombardarda Alexandrie, battit facilement les troupes d'Arabi et devint à peu près maîtresse de l'Égypte. Voilà quinze ans que dure son occupation prétendue provisoire, et rien n'indique qu'elle soit près de lâcher la proie longtemps convoitée. C'est la substitution de l'influence anglaise à la nôtre, au grand détriment du catholicisme et de ses œuvres. Déjà les protestants anglais ont ouvert

au Caire trois grandes écoles qui comptent 700 élèves ; les Américains, une école, avec 300 élèves ; les Allemands, une école, avec 150 élèves : total, près de 1.200 élèves dans les écoles protestantes du Caire. Il en est de même à Alexandrie et dans les principales villes de l'Égypte, et tous ces enfants emporteront, au sortir de l'école, la haine du catholicisme et le mépris de la France. Voilà ce que nous avons gagné à laisser prendre en Égypte la place que cinquante ans de loyaux services avait acquise à notre pays.

Mais détournons les yeux de ce triste tableau. Malgré les intrigues de nos rivaux, l'Église n'en continue pas moins son œuvre, comme l'exposé de la situation religieuse va nous l'apprendre.

* * *

Il y a en Égypte plusieurs juridictions distinctes. Outre les catholiques appartenant aux divers rites unis, qui relèvent chacun de leur patriarche, la mission de la Basse-Égypte appartenait, en 1800, à la Custodie de Terre-Sainte, et celle de la Haute-Égypte formait une préfecture apostolique, confiée, depuis 1687, aux Franciscains réformés. Par un bref du 28 mai 1839, Grégoire XVI créa la délégation apostolique d'Égypte et d'Arabie réunies, dont le titulaire fut chargé de l'administration des Latins d'Égypte, avec le titre de vicaire apostolique. En même temps, un second vicariat apostolique était érigé pour les Cophtes unis. Enfin les Missions Africaines de Lyon furent chargées, en 1877, de desservir le Delta ; elles forment une préfecture apostolique, complètement indépendante du vicariat latin. Enfin tout récemment, le 15 novembre, Sa Sainteté rétablissait l'antique patriarcat d'Alexandrie, pour les Cophtes catholiques, avec 2 sièges épiscopaux suffragants, Thèbes et Hermopolis. Il faut dire un mot de chacune de ces juridictions qui se partagent l'Égypte.

I. VICARIAT APOSTOLIQUE DES LATINS.

Ce vicariat s'étend sur toute la Basse-Égypte, à l'exception du Delta, qui, depuis 1891, forme une mission complètement séparée.

Personnel : 1 vicaire apostolique, résidence à Alexandrie ; ce prélat est en même temps délégué du Saint-Siège pour l'Égypte et l'Arabie ; 64 missionnaires européens, presque tous religieux.

Communautés religieuses, hommes : Mineurs observants et réformés, 85. — Prêtres de la mission, 4. — Compagnie de Jésus, 58. — Frères des écoles chrétiennes, 151. — Frères de Saint-Gabriel, 4. — Total : religieux, hommes, 302.

Femmes : Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 67. — Sœurs du Bon-Pasteur, 108. — Sœurs de Saint-Joseph-de-l'Apparition, 9. — Sœurs de Saint-Charles-Borromée, 14. — Sœurs de Notre-Dame-de-Sion, 27. — Sœurs de la Mère-de-Dieu, 44. — Sœurs de Notre-Dame-de-la-Délivrance, 7. — Sœurs de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, 9. — Sœurs du Tiers-Ordre-de-Saint-François, 106. — Total, religieuses, 391.

Œuvres : 46 églises ou chapelles. — 5 collèges, dont 2 sous la direction des Jésuites : Le Caire et Alexandrie, et 3 sous celle des Frères des Ecoles chrétiennes : Le Caire, Alexandrie et Ramleh. — 8 pensionnats de filles. — 43 écoles paroissiales. — 7 orphelinats. — 2 crèches. — 6 hôpitaux. — 1 refuge. — 2 hospices pour vieillards des deux sexes.

Population catholique du vicariat : Rit latin, 54.384 ; rits orientaux, 14.301. Total, 68.685.

II. PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA HAUTE-ÉGYPTE.

Cette préfecture, érigée en 1687, fut confiée par le Saint-Siège aux Franciscains réformés, afin de venir en aide au clergé Copte, trop peu nombreux. Pour le personnel et pour les œuvres, elle relève entièrement du vicariat apostolique des Latins. Il paraît vraisemblable qu'elle sera absorbée prochainement dans le patriarcat copte d'Alexandrie, récemment rétabli.

En ce moment, elle a 12 stations avec résidences et plusieurs postes accessoires.

La population catholique se décompose ainsi : Rit copte, 5.000, — autres rits, 1.000. — Total, 6.000 catholiques.

III. PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU DELTA.

En 1877, la Propagande confia aux missions africaines de Lyon les quatre provinces du Delta du Nil. Cette mission fut érigée, en 1885, en préfecture apostolique, et en 1891, elle fut déclarée entièrement indépendante du vicariat apostolique d'Alexandrie.

Personnel : 1 préfet apostolique. — 23 missionnaires du séminaire des missions africaines de Lyon. — 49 Sœurs de la même société.

Œuvres : 5 stations avec résidences. — 1 église. — 9 chapelles. — 1 séminaire, 18 élèves. — 8 écoles primaires, 710 élèves. — 4 dispensaires. — 1 orphelinat agricole.

Population catholique 3.000.

IV. VICARIAT APOSTOLIQUE DES COPHTES.

Les Cophtes sont les descendants des anciens chrétiens d'Égypte. Ils embrasèrent en masse, au VI^e siècle, l'hérésie d'Eutychès, le monophysisme, qui ne reconnaît en JÉSUS-CHRIST qu'une nature et qu'une opération théandrique. Mais, comme le déclarait dernièrement un des dignitaires de leur Église, « la différence entre les catholiques et nous au sujet du dogme n'est qu'une dispute de mots. » Le point délicat, c'est la suprématie du Pape, que les Cophtes, comme la plupart des Orientaux, refusent de reconnaître. D'après eux, tous les patriarches sont, au même titre, les successeurs des apôtres, et aucun d'eux n'a de juridiction sur les autres : la seule supériorité de celui

de Rome sur ses collègues, c'est que son patriarcat est plus étendu.

Comme chez tous les schismatiques de l'Orient, le clergé copte est d'une ignorance incroyable. Les simples prêtres sont mariés, mais le patriarche et les évêques sont astreints au célibat, et, pour cette raison, ils sont toujours tirés d'un des sept monastères cophtes encore subsistants en Égypte. Quant au peuple, il est naturellement aussi ignorant que ses pasteurs. Pour complaire aux musulmans, les Cophtes ont embrassé la



ÉGYPTE. — UN COPHTE CATHOLIQUE DE ZIFTÉ.

D'après un dessin du R. P. Baron, des Missions africaines de Lyon.

circoncision, et leur christianisme est mélangé de beaucoup de superstitions. Depuis que l'instruction a commencé à se répandre parmi eux, le laïcisme, qui est une des plaies des Églises orientales, a fait de grands ravages dans leur communauté.

On compte environ 500.000 Cophtes hérétiques en Égypte. C'est peu ; mais il ne faut pas oublier que les chrétiens d'Abyssinie reçoivent leur *Abouna*, ou métropolitain, du patriarche d'Alexandrie. Le retour des Cophtes d'Égypte amènerait donc presque inévitablement la conversion

de l'Abyssinie, et ouvrirait à l'Église romaine les routes de l'Afrique centrale.

Les Coptes n'ont pas contre le catholicisme la haine jalouse des Grecs ; les rapports entre le patriarcat et les missionnaires latins ont toujours été pleins de courtoisie. A plusieurs reprises, les Pères Jésuites ont été reçus par le patriarche, qui leur a même donné des lettres de recommandation pour visiter les monastères de l'intérieur. Néanmoins les Coptes voient avec un véritable chagrin le retour des leurs à l'Église romaine, parce que ces conversions individuelles diminuent l'importance de leur nation ; aussi font-ils tous leurs efforts pour s'y opposer. Mais, si les prêtres catholiques de leur rite étaient plus nombreux, et qu'on pût suffisamment éclairer l'ignorance du clergé et du peuple, la nation ne serait pas éloignée de revenir en masse au catholicisme.

La chose fut tout près de se faire en 1856.

« Quatre ans après la mort de leur dernier patriarche, écrivait Mgr Guasco, alors délégué du Saint-Siège, les Coptes ne s'étaient pas encore entendus sur le choix d'un successeur. Dans l'impossibilité de se mettre d'accord, les évêques coptes et les principaux de la nation résolurent à l'unanimité d'avoir recours à moi, pour le choix de leur patriarche. Je ne pouvais évidemment accepter une pareille mission si ce n'est dans le but d'arriver à une réconciliation entre Alexandrie et Rome. Il y a tout lieu de croire que j'eusse réussi, sans l'intervention des méthodistes. Ces hommes, qui n'avaient rien à voir dans cette affaire, et dont personne ne demandait l'avis, intriguerent si bien avec leur consul, qu'ils persuadèrent au vice-roi d'Égypte, turc de religion, de choisir un patriarche chrétien et de l'imposer aux Coptes schismatiques (1). »

Ce n'était pas malheureusement la première fois, et ce ne devait pas être la dernière, que les intrigues de la politique humaine firent échouer le retour des Orientaux au catholicisme. Récemment encore, en voyant les efforts des Anglais pour s'implanter en Égypte, le Czar de Russie offrait au patriarche des Coptes de le prendre, lui et sa nation, sous sa protection. En apprenant cette démarche, notre consul pressait nos missionnaires de multiplier leurs œuvres pour hâter le retour des Coptes à l'unité. Les hommes les moins chrétiens comprennent, en effet, qu'il s'agit moins, pour les nations européennes, d'une affaire de dogme que d'une question d'influence. Il s'agit tout simplement d'arracher à la France sa clientèle catholique, pour substituer l'ascendant de la Russie et de l'Angleterre au nôtre. Mon Dieu, qui nous débarrassera de la politique !

Depuis le Concile de Florence, il y a toujours eu en Égypte un petit troupeau de Coptes-unis. C'est pourquoi, à côté de la préfecture apostolique de la Haute-Égypte, Pie VI, à la fin du

dernier siècle, érigea le vicariat apostolique des Coptes.

En 1893, Léon XIII sépara entièrement les deux juridictions. A cette époque, le vicariat apostolique des Coptes comptait 30 stations, desservies par 22 prêtres indigènes et plusieurs religieux latins. La population Copte catholique se décomposait ainsi :

Dans la Basse-Égypte (vic. ap. d'Alexandrie)	600 coptes
Au Caire	2,500 »
Dans la Haute-Égypte	8,000 »
En Palestine (patriarcat latin de Jérusalem)	1,000 »

Total pour l'Égypte et la Palestine : 12,100 coptes unis sur une population de 1,500,000 coptes.

En 1885, les PP. Jésuites s'établirent au Caire, et, à la demande de la Propagande, annexèrent à leur collège de la Sainte-Famille un séminaire pour les Coptes.

Quelques années plus tard, ils s'établirent à Minieh, dans la Haute-Égypte. Bientôt les conversions se multiplièrent, et un ébranlement sérieux se fit dans toute la nation.

En 1895, en réponse à la lettre de Léon XIII, appelant la nation Copte à l'unité, une députation de trente notables fut reçue en audience solennelle au Vatican. Ils apportaient avec eux 4.500 demandes d'union.

Le Vicaire de JÉSUS-CHRIST répondit à ces espérances, en rétablissant, par ses lettres apostoliques du 25 novembre 1895, le siège patriarcal d'Alexandrie, avec deux évêchés suffragants. Le diocèse patriarcal comprend toute la Basse-Égypte et la ville du Caire. Il s'étend de la Méditerranée au 30^{me} degré de latitude.

Le diocèse d'Hermopolis s'étend du 30^{me} degré de latitude au 27^{me}.

Le diocèse de Thèbes s'étend du 27^{me} degré au 22^{me}.

En attendant la nomination d'un titulaire, le vicaire apostolique, Mgr Cyrille Macaire, exerce les fonctions de vicaire patriarcal.

Les deux diocèses suffragants ont chacun à leur tête un évêque Copte.

Il est assez difficile de préciser en ce moment la population catholique du patriarcat. On a vu qu'elle s'élevait en 1893 à 12.000. Grâce au mouvement de conversions qui s'est opéré dans toute la nation Copte, à la suite du rétablissement de l'antique siège patriarcal d'Alexandrie, il ne paraît pas exagéré d'évaluer en ce moment à 25.000 le chiffre total des Coptes-unis.

Tout est encore à créer comme œuvres et comme personnel. Mais, avec la bénédiction du vicaire de JÉSUS-CHRIST, il n'est pas présomptueux d'espérer que nous reverrons bientôt la résurrection des gloires du siège de saint Marc, qui compta jadis plus de 200 suffragants et dix millions de catholiques.

V. AUTRES RITES UNIS.

Tous les rites unis ont leurs représentants en Égypte.

1. *Annales de la Propagation de la Foi*, février 1856.

1° *Rite arménien*. L'évêché arménien d'Alexandrie, qui était vacant depuis une vingtaine d'années, vient d'être heureusement rétabli en 1886. Il y a en Égypte environ 1.200 arméniens catholiques, les uns réunis en paroisses de leur rite, les autres répandus dans les paroisses latines. Plusieurs appartiennent aux classes supérieures de la société égyptienne, et sont même admis dans les conseils du gouvernement.

Personnel : 1 évêque arménien, 4 prêtres du séminaire patriarcal de Bzommar (Liban).

Œuvres : 2 stations principales : Alexandrie et le Caire. — 5 églises ou chapelles du rite arménien, 1 orphelinat, 1 hôpital. Les écoles du diocèse sont sous la direction des Latins.

2° *Rit grec-melchite*. Il y a en Égypte environ 800 catholiques de ce rit. Ils ont plusieurs paroisses, et leurs prêtres sont sous la juridiction d'un vicaire patriarcal résidant à Alexandrie.

3° *Rit syriaque*. Les Syriens catholiques sont relativement nombreux en Égypte. On porte leur nombre à 6.000. Depuis longtemps l'évêché syrien d'Alexandrie demeure vacant.

4° *Rit maronite*. Les Maronites d'Égypte, au nombre de 4 500, sont répandus principalement dans la Basse-Égypte, en particulier à Port-Saïd, où ils sont près de 3.000. Ils sont, eux et leurs prêtres, sous la juridiction immédiate du patriarche de leur rite.

5° *Rit chaldéen*. Les catholiques de ce rite, au nombre de 500 seulement, sont généralement répandus dans les paroisses latines et coptes de la Haute et de la Basse-Égypte.

Tableau des différents rites existants en Égypte.

1° Vicariat apost. d'Alexandrie, rit latin	54,484
2° Préfecture apostolique du Delta	3,000
3° Patriarcat Copte d'Alexandrie	25,000
4° Évêché Arménien d'Alexandrie	1,200
5° Rit Grec-Melchite	800
6° Rit Syriaque	6 000
7° Rit Maronite	4,500
8° Rit Chaldéen	500
	95,484

Ce qui donne, pour toute l'Égypte, 95.000 catholiques appartenant à tous les rites. Mais, pour éviter de faire double emploi, il faut remarquer qu'environ 15.000 ont déjà été portés au chapitre des Rites-unis. Il reste donc environ 80.000 catholiques (latins et coptes) non encore catalogués.

La hiérarchie catholique en Égypte est ainsi composée, en ce moment :

- 1 vicaire apostolique des latins, délégation du Saint-Siège pour l'Égypte et l'Arabie ;
- 1 vicaire patriarcal et 2 évêques Coptes ;
- 1 évêque arménien d'Alexandrie ;
- 2 préfets apostoliques (Delta et Haute-Égypte).



IV. — PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE TRIPOLI.

CETTE préfecture, confiée aux RR. PP. Franciscains réformés, comprend toute la Régence de Tripoli. Elle est limitée, à l'est, par l'Égypte, au sud et au sud-ouest, par le Sahara, au nord-ouest, par la Tunisie, et au nord, par la Méditerranée. La population totale est d'un million d'habitants, sur lesquels 5.900 catholiques.

L'histoire de la mission de Tripoli ressemble à celle des autres États barbaresques, Tunis et Alger : jusqu'au XIX^e siècle, la proscription du culte chrétien, la piraterie érigée en système, des écumeurs de mer qui, pendant des siècles, désolent les rivages de la Méditerranée, enlevant des milliers de chrétiens pour les réduire en esclavage. Pendant longtemps, les religieux catholiques ne purent pénétrer à Tripoli et y résider qu'au péril de leur vie, pour travailler au soulagement et à la rédemption des captifs. Le premier préfet apostolique dont il soit fait mention est un religieux Franciscain, le P. Jean-Baptiste Dupont, qui fut martyrisé par les infidèles en 1654. Depuis lors, les enfants de saint François ne quittent plus le sol de la Régence, et la série des préfets apostoliques continue sans interruption jusqu'à nos jours.

Au commencement du siècle, il y avait encore quinze cents à deux mille esclaves chrétiens à Tripoli ; mais la piraterie, surveillée de près par nos consuls, était frappée à mort. Après la conquête de l'Algérie par les Français, elle disparaît de la Tripolitaine, comme de tous les États barbaresques.

Depuis ce temps, la Régence de Tripoli, à l'exemple de ses voisins, est entrée dans les voies de la tolérance et de la civilisation. Actuellement, nos missionnaires et nos religieux jouissent dans tout le pays de la plus grande considération. En dépit de leur fanatisme, les sectateurs du Prophète ont appris à vénérer le zèle désintéressé de nos prêtres et le dévouement de nos Sœurs de Charité.

L'histoire de la mission de Tripoli présente peu d'incidents notables au cours de ce siècle.

Vers 1870, les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition arrivèrent au nombre de quinze à Tripoli, où elles ouvrirent un hôpital et des écoles bien fréquentées.

De leur côté, les RR. PP. Franciscains ont dans la préfecture plusieurs écoles, auxquelles un voyageur français rendait dernièrement hommage en ces termes :

« L'école des PP. Franciscains rend de véritables services à la civilisation, en ce sens qu'elle propage parmi les indigènes non seulement l'instruction et la connaissance des langues européennes, mais encore parce que la sympathie que les professeurs excitent, chez leurs élèves, les

habitue à ne pas éprouver vis-à-vis des chrétiens les préjugés hostiles qu'ils n'auraient pas manqué de partager, s'ils avaient simplement suivi les cours des écoles musulmanes (1). »

A cause de sa situation géographique, Tripoli est comme la porte du désert et le point de départ de toutes les caravanes qui traversent le Sahara. C'est ce qui décida les missionnaires d'Alger, chargés par le Saint-Siège de ces difficiles missions, d'ouvrir en 1880, à Tripoli, une procure pour faciliter l'expédition de leurs caravanes.

Statistique religieuse de la mission de Tripoli.

Personnel : 1 préfet apostolique, 10 missionnaires franciscains, 8 Frères de la société de Marie.

Sœurs de Saint-Joseph, 2 maisons, à Tripoli et à Benghazi, 16 Sœurs.

Œuvres : 3 stations avec résidences : Tripoli et faubourg, 5.800 catholiques, Benghazi, 300 ; plus 4 postes visités de temps en temps, 100 ; total : 6.200 catholiques.

2^e couvents de Franciscains, avec églises paroissiales, 3 chapelles.

1 collège à Tripoli (Frères de Marie), 265 élèves.

2 écoles primaires, garçons : 227 élèves ; 2 écoles primaires, filles : 223 élèves.

1 asile, 50 enfants ; 1 hôpital, avec dispensaire, 20 lits,

Statistique comparée de la mission de Tripoli.

En 1800 : 1 préfet apostolique, 2 missionnaires, ? églises ou chapelles, ? écoles 2.000 catholiques.

En 1896 : 1 préfet apostolique, 10 missionnaires, 6 églises ou chapelles, 5 écoles, 6.200 catholiques.

V. — PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU MAROC.

CETTE préfecture comprend tout l'empire du Maroc. Elle est limitée, à l'est, par l'Algérie, au sud, par le grand désert, à l'ouest, par l'Atlantique, et au nord, par la Méditerranée. Le Maroc a 6.000.000 d'habitants, sur lesquels on compte 5.000 catholiques. Sa superficie est de 672.000 kil. carrés. L'Espagne a sur la côte septentrionale le *presidios* de Ceuta, 12.170 habitants. L'évêché de Ceuta a été réuni au diocèse de Cadix. Il y avait aussi à Tanger un autre siège épiscopal, relevant directement du Saint-Siège. Depuis longtemps il est sans titulaire, et la ville de Tanger fait désormais partie de la préfecture.

« Rien de plus triste, écrit un écrivain moderne, que l'histoire de la mission du Maroc, continuellement détruite et ressuscitant toujours des cendres de ses martyrs. »

Dans aucun des États barbaresques, le fanatisme musulman ne s'est manifesté avec une pareille cruauté, et ne s'est maintenu si longtemps en dépit des progrès de la civilisation. Aujourd'hui encore, en dehors des quelques postes où résident nos consuls, la vie d'un Européen serait en danger et il serait presque certainement massacré, s'il était reconnu comme chrétien. Les rois d'Espagne et de Portugal furent souvent en guerre

avec le Maroc, et leurs conquêtes dans le pays y ont entretenu la haine du nom chrétien.

Fidèle à sa mission divine, l'Église catholique, à partir du moyen âge, n'a jamais manqué d'envoyer des apôtres à ces populations infidèles.

En 1220, saint François d'Assise ordonna à cinq de ses premiers disciples d'aller prêcher la foi dans l'empire du Maroc, ils furent aussitôt martyrisés. On sait que c'est leur glorieuse mort qui donna à l'Ordre séraphique saint Antoine de Padoue, jaloux de marcher sur les traces de ces héros. Son pieux espoir fut trompé ; mais d'autres fils de saint François se succédèrent sans interruption sur cette terre inhospitalière et eurent l'honneur de l'arroser de leur sang. En 1234, Frère Agnellus arriva au Maroc, avec le titre de délégué apostolique et le caractère épiscopal. De 1234 à 1566 le siège épiscopal de Maroc fut occupé par une succession de pontifes martyrs. Il fut supprimé à cette époque, et la mission du Maroc demeura abandonnée jusqu'en 1636. Cette année-là le Franciscain Jean de Prado, encore honoré de nos jours comme patron de Tanger, arrosa de son sang la mission qu'il venait rouvrir. Depuis ce temps jusqu'au commencement du XIX^e siècle, la mission franciscaine subsista, à travers mille persécutions ; mais en 1822, le sultan la confina à la seule ville de Tanger, et l'Église catholique ne fut plus représentée au Maroc que par un seul Franciscain de la province de San-Diégó (Andalousie).

« Les folies révolutionnaires dont l'Espagne n'a pas su se préserver, écrivait un religieux français du même Ordre, ont été la cause de ce malheur ; et si la province de San-Diégó n'a plus la force de cultiver l'héritage que lui ont laissé ses pères, des ouvriers plus énergiques recevront du Saint-Siège son patrimoine abandonné. »

L'Espagne catholique entendit ce reproche et y fut sensible. En 1859, la mission du Maroc fut reprise par les Franciscains du collège de Compostelle, et dans le traité conclu, en 1862, entre le Maroc et l'Espagne, cette puissance fit insérer, comme condition de la paix, une clause formelle qui déclare que l'Évangile sera librement prêché dans toute l'étendue de l'empire.

En 1872, la mission du Maroc comptait déjà : 1 préfet apostolique, 27 missionnaires franciscains, dont 14 prêtres et 13 Frères laïcs, 3 stations et 1.170 chrétiens. Cette situation s'est encore améliorée depuis.

1895. — *Personnel* : 1 préfet apostolique, 52 missionnaires franciscains, 13 Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François.

Œuvres : 6 stations avec résidences : Tanger, Tétuan, Casablanca, Larache, Mazagan et Mogador ; plusieurs missions, 4 églises paroissiales et 9 chapelles.

9 écoles primaires, garçons, 299 élèves. 9 écoles primaires, filles, 344 élèves ; plus une école supérieure à Tanger, 12 garçons.

1 hôpital de 30 lits, auquel est annexée une école de médecine pratique, 8 élèves ; une école industrielle, 5 élèves ; 1 imprimerie hispano-arabe.

Population catholique en 1896 : 6.693 âmes.

1. Fournel, *La Tripolitaine et les routes du Soudan*.

VI. — VICARIAT APOSTOLIQUE DU SAHARA.

LA mission du Sahara faisait d'abord partie du vicariat apostolique du Soudan (Afrique centrale). Elle fut détachée en 1868 et confiée aux missionnaires d'Alger, sous la haute direction du cardinal Lavigerie. En 1893, elle fut érigée en vicariat apostolique.

La nouvelle mission comprend tout le grand désert du Sahara. Elle a pour limites : la Tunisie et la Tripolitaine à l'est, l'Algérie au nord, le Maroc et l'Atlantique à l'ouest, le Sénégal et le Soudan au sud. La population totale est de quatre millions d'habitants, sur lesquels on compte environ deux cents catholiques.

« Par un sentiment de délicatesse que tout le monde saura apprécier, écrivait Mgr Lavigerie (1), le Souverain-Pontife a voulu que ces vastes régions, situées sur les confins de nos deux grandes colonies africaines (l'Algérie et le Sénégal), fussent confiées à un évêque français. Est-ce une prophétie des futures conquêtes de la France dans ces pays encore si peu connus ? C'est le secret de DIEU. »

Ce pays portait dans la géographie ancienne le nom de Lybie intérieure. Les Romains, après avoir soumis la Mauritanie et la Nubie, poussèrent leurs avant-postes jusqu'aux confins du désert. Les ruines romaines qu'on rencontre encore çà et là témoignent de ce fait historique.

Les apôtres du CHRIST ne furent pas moins intrépides que les soldats des Césars. Après avoir fondé les grandes Eglises d'Alexandrie et de Carthage, on les vit, dès le second siècle, s'enfoncer à leur tour dans les solitudes du Sahara. Au temps de saint Augustin, on a la preuve que plusieurs sièges épiscopaux existaient dans les principales oasis du désert. L'invasion des Vandales ariens, suivie bientôt de celle des Arabes musulmans, vint ruiner ces Eglises. L'agonie de l'Afrique chrétienne, violemment séparée du centre de la catholicité et privée de tous les rapports possibles avec l'Occident, dura des siècles : agonie lente, cruelle, héroïque et trop peu connue des historiens modernes.

Qu'on se représente les angoisses de ces évêques et de ces prêtres, courbés sous le cimeterre de leurs oppresseurs, assistant aux funérailles de leur Eglise, et voyant tomber un à un ses derniers pasteurs, sans espoir possible de les remplacer. Pour fuir leurs cruels vainqueurs, les

chrétiens s'enfoncèrent dans les profondeurs du grand désert, où ils se sont perpétués sous les noms de Mzabites et de Touaregs. Comme tous les faibles qui ne peuvent se venger de ceux qui les oppriment, ils devinrent insociables et cruels ; ils se firent nomades, transportant leurs tentes d'un lieu à un autre au caprice des circonstances ; pour subsister, aussi bien que pour se venger de leurs tyrans, ils devinrent les pirates du désert, pillèrent les caravanes, et furent bientôt la terreur des trafiquants arabes.

Peu à peu, au contact de leurs maîtres, ils



— MGR LAVIGERIE BÉNISANT UN ORPHELIN ARABE. —

embrassèrent l'islamisme, mais sans pouvoir arriver à se faire reconnaître par les autres musulmans pour de vrais sectateurs du Prophète. C'est qu'aussi ils ont conservé un grand nombre de traditions chrétiennes. Jamais on ne verra les Mzabites entrer dans une mosquée ; leur nom même signifie *cinquième*, comme celui de Touareg, qui veut dire *abandonné*, indique que les Arabes les considèrent comme des schismatiques, vivant en dehors des quatre sectes orthodoxes de l'islam. Comme les Kabyles de l'Atlas, les tribus berbères du désert ont conservé la monogamie chrétienne et le droit romain. Chez eux, DIEU s'appelle *Adonai* ; c'est l'*Adonai* chrétien, à peine défiguré ;

1. Lettre aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, sept. 1868.

au lieu du paradis sensuel de Mahomet, ce Dieu habite un ciel spirituel, où il est entouré d'esprits bienheureux, *Andgelous*; évidemment encore, ce sont nos anges.

« La croix, écrit un voyageur français (1), se trouve partout chez les Touaregs, dans leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements; ils portent sur le front en tatouage une croix à quatre branches égales. »

supposait. Un Mzabite disait un jour à un professeur du grand séminaire d'Alger :

« — Nous avons des livres, à nous, qui ne parlent pas de Mahomet. »

« — Et que disent donc ces livres? »

« — Ils disent qu'il faut honorer JÉSUS, le fils de Marie. »

Malheureusement les tribus du Sahara sont très difficiles à aborder. La liste des voyageurs européens qui se sont hasardés à travers le désert,

pour se rendre dans la mystérieuse cité de Tombouctou, n'est guère qu'un martyrologe. En 1874, deux voyageurs français, MM. Dournaux-Duperré et Joubert, furent massacrés par les Touaregs. Au mois de février 1881, la mission Flatters, composée d'une cinquantaine de personnes, était anéantie à son tour. On verra plus loin que les premières tentatives des missionnaires du Sahara n'ont pas été plus heureuses.

Pour faciliter l'évangélisation de ces tribus, Mgr Lavigerie a fondé une nouvelle Société de missionnaires, qui renoncent à la vie européenne, pour prendre le costume et la manière de vivre des Arabes, afin de se faire tout à tous, selon le précepte de saint Paul, et de les gagner tous à JÉSUS-CHRIST.

Leur mode d'évangélisation n'est pas la prédication directe, qui serait prématurée, et

n'aurait d'autre effet que de réveiller le fanatisme. Les missionnaires commencent par employer toutes les industries du zèle apostolique afin de gagner la confiance des indigènes, ce qui leur a réussi presque partout. Les Pères Blancs commencent à être connus et appréciés par les populations du Sahara et de la Grande Kabylie. Plusieurs tribus ont demandé d'elles-mêmes qu'ils viennent s'établir sur leur territoire. Dès 1875, dix établissements étaient déjà formés dans les montagnes de l'Atlas et au milieu du grand désert. Chaque établissement se compose de *trois* missionnaires, avec dispensaire et écoles. Les



R. P. POUPLARD, DES MISSIONNAIRES D'ALGER, massacré dans le Sahara tripolitain, près de R'damès, le 21 décembre 1881.

Enfin les tribus du grand désert ont gardé l'usage de la confession publique, telle qu'elle se pratiquait aux premiers siècles, de l'imposition de la pénitence et de l'absolution donnée par le prêtre. Il est certain qu'il y a là d'anciens souvenirs chrétiens à recueillir et à réveiller dans le triple intérêt de la foi, de la civilisation et de l'influence française.

Quand on pourra s'approcher de ces farouches enfants du désert, on découvrira peut-être qu'ils sont restés plus chrétiens qu'on ne le

1. Duveyrier, *Voyage à travers le Sahara*.

pauvres, les enfants se pressent aux portes de ces maisons ; les uns viennent chercher une consultation et des remèdes gratuits, les autres, très intelligents, réclament l'instruction, dont ils commencent à comprendre l'utilité. Les missionnaires reçoivent aussi de nombreux visiteurs appartenant à l'aristocratie des tribus, qui viennent voir de leurs yeux ce que font chez eux ces étrangers si peu semblables aux autres. Au contact du prêtre catholique, bien des préjugés tombent, la lumière se fait dans ces esprits si longtemps fermés à tout ce qui vient de l'Europe, et l'on peut dire sans exagération que, partout où ils ont eu le temps de se faire connaître, les Missionnaires d'Alger ont appris aux indigènes à respecter le nom du christianisme et celui de la France.

On comprend qu'il ne peut encore en être de même là où les missionnaires ne font que passer. C'est ce qui explique l'insuccès des deux premières tentatives qui ont été faites pour traverser le Sahara. Au mois de décembre 1875, une caravane composée de trois missionnaires, les PP. Bouchaud, Paulmier et Ménoret, était massacrée par les Touaregs, sur la route de Tombouctou. Une seconde catastrophe eut lieu, au mois de décembre 1881. Le P. Richard, chef de la future expédition, avait fait, l'année précédente, une tournée d'exploration au milieu des tribus du Sahara ; partout il avait été reçu de manière à concevoir les meilleures espérances pour le succès du voyage projeté ; mais dans l'intervalle avait eu lieu le massacre de la mission Flatters ; les tribus étaient surexcitées et redoutaient les représailles de la France. Partis le 18 décembre de R'damès, pour aller fonder une nouvelle station à Rhat, les PP. Richard, Morat et Pouplard furent mis à mort, le 21 du même mois, à peine entrés dans le désert.

Ces deux catastrophes successives, sans décourager les Missionnaires d'Alger, ont montré avec

quelle prudence il faut s'avancer pas à pas dans ces régions inhospitalières, où tout étranger est considéré comme un ennemi et comme une proie envoyée du ciel.

Voici la situation religieuse du vicariat apostolique du Sahara (1890) :

Personnel : 1 vicaire apostolique en résidence à Biskra, 10 missionnaires-prêtres, 4 Frères, 4 catéchistes indigènes, 10 Sœurs de la même société (Missionnaires d'Alger).

Euvres : 1 noviciat à Maison-Carrée (Alger), 34



R. P. RICHARD, DES MISSIONNAIRES D'ALGER,
chef de la caravane de Rhat, massacré le 21 décembre 1881.

novices prêtres, 17 laïques, 1 école apostolique à Notre-Dame d'Afrique, 98 élèves.

1 institut médical à Malte pour former des médecins et des catéchistes indigènes à l'usage des missions du Sahara, de la Kabylie et de l'Afrique centrale. 8 stations de missionnaires dans la Grande Kabylie, 2 écoles primaires de garçons et 1 de filles, 12 chapelles.

Population catholique : 260 catholiques groupés en deux villages et environ 160 dans les différentes stations, en tout, environ 420 catholiques sur 4.000.000 d'habitants.

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. Il luminez, Seigneur, ceux qui, depuis des siècles, sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Statistique comparée des Missions de l'Afrique septentrionale.

En 1800 : 2 missions, 2 préfets apostoliques, ? prêtres, ? églises, ? écoles, environ 15.000 catholiques.

En 1895 : 1 délégation apostolique, 1 archevêque ou évêque, 623 prêtres, 474 églises ou chapelles, 330 écoles, 578.880 catholiques.

Sur ce chiffre, la plus grande partie, soit environ 450.000 catholiques, appartient à l'immigration, et ne peut par conséquent être portée à l'actif de l'apostolat. Néanmoins, en voyant ce qui s'est fait dans l'Afrique du Nord au cours du XIX^e siècle, on ne peut qu'admirer et remercier DIEU. Après 12 siècles de servitude, l'Eglise romaine a repris position sur ces rivages, si longtemps désolés, de la Méditerranée. Partout, à Alger, à Carthage, en Egypte, à Tripoli, au Maroc et jusqu'au fond des déserts du Sahara, le nom chrétien est connu et se fait respecter, même de ses ennemis, par les merveilles de son inépuisable charité. En Algérie, après un demi-siècle d'attente, les barrières qu'on avait élevées entre les indigènes et nous sont renversées en partie. Désormais le disciple de Mahomet peut s'approcher des prêtres catholiques et les voir à l'œuvre. En Egypte, le schisme séculaire des Coptes est profondément ébranlé. Comme toutes les vieilles hérésies de l'Orient, le monophysisme croule au contact de la civilisation et à la lumière de l'histoire mieux étudiée. Ce n'est plus qu'une affaire de temps, et si les intrigues de la politique ne venaient se mettre à la

traverse, si surtout le catholicisme avait des ressources plus abondantes et un plus grand nombre d'ouvriers, la réconciliation entre Rome et Alexandrie serait faite, ou bien près de se faire.

Mais si l'on peut raisonnablement espérer le retour des Coptes à la vraie foi, si l'on peut se promettre de rapprocher de nous les anciens chrétiens d'Afrique, les Berbères de l'Atlas et du Sahara, il faut bien reconnaître que, jusqu'ici du moins, la race arabe pure demeure réfractaire aux tentatives de l'apostolat. Son fanatisme meurtrier a fini avec sa puissance ; mais son orgueil religieux refuse toujours de s'incliner devant la supériorité pourtant évidente de la civilisation chrétienne. Les sectateurs du Prophète reviendront-ils un jour au DIEU qui a fait guérissables toutes les nations de la terre ? C'est le secret de l'avenir. En attendant, l'apostolat catholique prépare ses cadres, organise des légions de religieux pour prêcher la foi aux Arabes, quand l'heure de la Providence aura sonné pour eux. Puissent ces courageux apôtres voir bientôt se réaliser la prophétie que fit, dit-on, il y a un siècle et demi, un vieux marabout de Laghouat (1) :

« Une armée chrétienne, protégée de DIEU, s'avance vers nous. Le pouvoir des chrétiens n'aura pas de limites. Les mosquées seront abandonnées. La religion des vrais croyants est morte à Alger. C'était écrit ! »

1. On peut consulter sur cette prophétie, très répandue parmi les Arabes de l'Algérie, plusieurs ouvrages : *L'Algérie*, par Carette, *Algérie et Tunis*, par le capitaine Kennedy, etc., etc.



Chapitre Dix-Huitième.

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE

OCCIDENTALE, 1800-1890.

LE grand malheur de l'Afrique occidentale fut d'avoir été évangélisée par le Portugal, qui, après trois siècles d'un glorieux et fécond apostolat, abandonna tout à coup l'œuvre des missions, et en ferma, aussi longtemps qu'il le put, l'accès aux missionnaires des autres pays. Il avait pourtant bien débuté dans la carrière de l'apostolat : ses missions se développaient, tout le long de la côte occidentale, du Sahara au Cap, sur une étendue de cinquante degrés de latitude (1.250 lieues), en deçà et au delà de l'Équateur, et sur une profondeur moyenne de trois cents lieues de l'Atlantique au centre de l'Afrique. Pendant trois siècles, des légions d'apôtres se succédèrent sur les plages de l'Afrique occidentale.

Vers 1400, trois Pères Dominicains arrivèrent les premiers au Congo, à la demande du roi du pays. En quelques mois, ils baptisèrent plus de cent mille noirs. On vit bientôt, au Congo, une dynastie de princes chrétiens, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Plus tard, ces princes secouèrent le joug des Portugais ; mais ils restèrent soumis à celui du CHRIST, et se mirent directement en rapport avec le Saint-Siège pour avoir des missionnaires. Rome entendit leurs prières : au cours du XVIII^e siècle, on trouve dans le pays deux préfectures apostoliques confiées aux Capucins, celle du Congo proprement dit, et celle du Grand Makoco, située à plus de trois cents lieues dans l'intérieur.

Et ici qu'on me permette de faire une observation : des documents sérieux, des lettres, des cartes géographiques conservées aux archives de la Propagande, permettent d'établir que le centre de l'Afrique était connu et exploré des missionnaires dès le milieu du XV^e siècle. Sans vouloir rien enlever au mérite des voyageurs modernes, qui ont retrouvé, il y a trente ans, la route des grands lacs et traversé l'Afrique de l'est à l'ouest, il est bien permis de faire observer que ce qu'ils ont exécuté, avec le concours des sociétés savantes et l'appui des gouvernements européens, de

pauvres Capucins, s'en allant pieds nus, sans armes, sans argent, sans provisions, sans aide de personne, l'avaient déjà fait deux siècles auparavant. A chacun ce qui lui appartient.

Hélas ! la politique sectaire et néfaste de Pomбал vint, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, détruire en quelques années l'œuvre de trois cents ans d'apostolat, et ruiner, du même coup, la puissance coloniale du Portugal, en faisant de cet État l'humble satellite de l'Angleterre protestante.

La désorganisation des Ordres religieux avait bien réduit déjà le nombre des missionnaires. En 1838, les derniers furent chassés des colonies portugaises, et le gouvernement, maître des côtes, s'appliqua à fermer l'intérieur du continent africain aux missionnaires des autres nations catholiques. En 1840, nous ne trouverons plus, sur la côte occidentale, que l'évêché de Saint-Paul de Loanda, avec huit à dix prêtres, et sept cent mille catholiques, si l'on s'en rapporte aux statistiques officielles ; mais ce chiffre me paraît d'une exagération manifeste. En effet, les mêmes documents donnent, pour l'année 1845, le chiffre de trente-six paroisses et de onze prêtres, dont quatre moururent dans l'année ; chacun des sept prêtres survivants aurait donc eu pour sa part cent mille chrétiens. Il y a là une disproportion telle qu'il faut dire, ou que les chiffres officiels sont erronés, ou que ces chrétiens, semblables à ceux que les missionnaires du Saint-Esprit découvrirent, quelques années plus tard, à Saint-Antoine-de-Sogno, n'ont plus de chrétien que le nom, la plupart n'ayant pas même reçu le baptême.

Cependant le Saint-Siège se préoccupait de pourvoir aux besoins spirituels de tant de malheureux restés sans pasteurs. En 1842, Grégoire XVI confia le vicariat apostolique des Deux-Guinées, récemment érigé, à M. Baron, ancien vicaire général de Philadelphie (États-Unis). Sa juridiction s'étendait sur toute l'Afrique occidentale, du Sénégal au Cap. Il arriva en 1843 avec sept missionnaires et trois Frères, et s'établit au Cap des Palmes dans le Libéria. Malheureusement c'était la saison des pluies, et les mission-

sionnaires ignoraient encore les précautions qu'il faut prendre pour s'acclimater sur ces plages insalubres. Au bout de quelques mois, *cinq* missionnaires étaient morts, le sixième était retourné en Europe ; le vicaire apostolique, découragé, abandonna à son tour la mission, où restait un seul prêtre, le P. Bessieux, de la Congrégation du Saint-Esprit, qui devait être en réalité le premier vicaire apostolique des Deux-Guinées. C'est de ce vicariat unique que sont sorties, par



MGR BESSIEUX, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, ancien vicaire apostolique des Deux-Guinées.

des démembrements successifs, toutes les missions de l'Afrique occidentale.

❖ I.—SÉNÉGALET SÉNÉGAMBIE. ❖

C'EST aux navigateurs dieppois de la fin du XIV^e siècle qu'il faut faire remonter les premiers établissements de la France au Sénégal. A cette heure où la boussole n'était pas encore connue, nos compatriotes n'hésitèrent pas à longer les côtes de l'Océan, de l'embouchure de la Seine jusqu'au fond du golfe de Guinée, où ils installèrent les premiers comptoirs euro-

péens pour l'achat des marchandises du pays, en particulier de l'ivoire, si rare alors en Europe. Depuis ce temps, malgré bien des vicissitudes et des compétitions jalouses, la France n'a jamais complètement abandonné ce pays, où elle aborda la première en 1364. Les Portugais et les Espagnols, au XV^e siècle, les Anglais, au XVIII^e, sont venus établir leurs comptoirs à côté des nôtres : mais ils n'ont pu parvenir à nous éliminer, et, grâce à l'ascendant moral de nos missionnaires, notre influence sur les populations de l'Afrique occidentale semble assurée pour longtemps.

La mission du Sénégal remonte à 1765. Deux Pères du Saint-Esprit, qui se rendaient à la Guyane, ayant été jetés par la tempête sur la côte du Sénégal, s'y fixèrent, avec l'approbation du Saint-Siège, à la demande des résidents français de la colonie. La grande Révolution et la ruine des Ordres religieux, qui en fut la suite ne leur permirent pas d'avoir des successeurs. La mission du Sénégal demeura donc abandonnée jusqu'en 1845, époque où la Congrégation du Saint-Esprit, fortifiée et rajeunie par son union avec les disciples du Vénérable Libermann, reprit les missions d'Afrique.

En 1863, le Saint-Siège érigea, à côté de la préfecture du Sénégal, le vicariat apostolique de la Sénégambie, détaché de celui des Deux-Guinées. Mgr Kobès, qui était, depuis 1848, le coadjuteur de Mgr Bessieux, devint le premier titulaire du nouveau vicariat. A sa mort (1872), le R. P. Duret, préfet apostolique du Sénégal, ayant été nommé vicaire apostolique, le vicariat et la préfecture furent réunis sous le même Supérieur, les deux missions gardant néanmoins leur territoire et leur juridiction distincts.

Bien que les rapports entre l'administration coloniale et la mission aient toujours été excellents, et que les missionnaires, dans leurs lettres, se soient loués bien des fois de l'attitude des officiers français à leur égard, il faut reconnaître néanmoins que la politique générale du gouvernement a été loin de favoriser dans la colonie la propagande chrétienne. Au Sénégal, plus encore qu'en Algérie, la France, infidèle à sa mission providentielle, a favorisé, autant qu'elle l'a pu, les envahissements redoutables de l'Islam au milieu des populations noires, et elle n'a recueilli, pour prix de sa complaisance et de son libéralisme, que la haine et la révolte.

Déjà, en 1847, le gouvernement de Louis-Philippe faisait élever à Saint-Louis une mosquée monumentale, en face de la pauvre chapelle catholique. Le besoin s'en faisait si peu sentir que, pendant dix ans, les disciples du Prophète refusèrent d'aller y faire leurs prières. Plus tard, l'Empereur établit les tribunaux arabes, pour appliquer aux musulmans, nos sujets, la loi du Coran, loi absurde et immorale. Il fit plus : il livra aux marabouts, qui sont au Sénégal les pires ennemis de la France, l'éducation de la

jeunesse ; en sorte que, dans la seule ville de Saint-Louis, ils avaient, en 1887, vingt-cinq écoles



MGR KOBÈS, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, premier vicaire apostolique de la Sénégambie.

musulmanes, fréquentées par 500 élèves ; pas un seul enfant musulman ne venait, à cette époque, dans les écoles des Frères ou dans celles de la colonie.

Quels ont été les résultats d'une politique si peu chrétienne ? C'est ce que des voyageurs laïques vont nous apprendre :

« Saint-Louis, écrivait un des anciens fonctionnaires de la colonie (1), est devenu le foyer du mahométisme, surtout depuis que la mosquée, en face de notre église, a donné à l'islamisme une consécration officielle. »

« La plupart des maux de l'Afrique, dit un voyageur français (2), viennent de l'islamisme. Ni dans nos colonies actuelles, ni dans celles qu'on fondera plus tard, jamais, dans aucune circonstance, même quand il se présente sous les dehors les plus séduisants comme au Sénégal, on ne doit l'encourager. Le combattre ouvertement serait peut-être un mal ; l'encourager en serait un plus grand, à mes yeux ; ce serait un crime par complicité. »

« Plus nous réfléchissons, écrit le célèbre voyageur Raffanel (3), à la condition des noirs

d'Afrique, plus nous demeurons convaincus que le seul moyen de la modifier avec avantage, c'est de les initier aux préceptes de la religion chrétienne ; il n'en est pas de plus efficace. Au lieu de cela, nous avons vu, au Sénégal, l'administration elle-même encourager les défections au drapeau de la foi nationale, en vue de je ne sais quel résultat chimérique. Nous avons ainsi abaissé le catholicisme et relevé le mahométisme, au grand détriment de nos intérêts. »

Déjà plusieurs projets de chemins de fer pour réunir nos deux grandes colonies, à travers le Sahara, sont à l'étude ; l'un de Tuggurt au lac Tchad, l'autre d'Oran à Saint-Louis, en passant par Tombouctou. Mais avant d'engager des millions dans ces entreprises colossales, il faut que notre ascendant moral sur les populations soit solidement établi ; or, cet ascendant, nos fatales complaisances envers l'Islam l'ont bien compromis.

« Ceux qui se préoccupent de l'avenir, écrit Carrère, remarquent avec inquiétude qu'une divi



MGR DURET de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, vicaire apostolique de la Sénégambie.

sion tend à s'établir, tous les jours plus profonde, entre les chrétiens et les musulmans. La condes-

1. Carrère, ancien président du Tribunal de Saint-Louis, *La Sénégambie française*.

2. Mage, *Voyage dans le Soudan occidental*.

3. Raffanel, *Voyage au Sahara et au Sénégal*.

cendance que l'administration de l'Algérie et du Sénégal témoigne pour le mahométisme, loin d'amener des rapports pacifiques, ne sert qu'à perpétuer la haine que tout bon musulman se croit en droit de porter à celui qui ne partage pas ses croyances. »

En 1864, El-Hadji-Omar, après avoir fait deux fois à nos frais le pèlerinage de la Mecque, usa au retour de l'influence que lui donnait son titre de *hadji*, ou pèlerin, sur les populations fanatiques du Foutah sénégalais, pour se tailler, à nos dépens, un empire sur la rive gauche du fleuve. À sa mort, son fils Ahmadou hérita de son influence, et, depuis trente ans, il est notre ennemi acharné. Dès 1869, il souleva contre nous le Cayor. La France, épuisée par la guerre de 1870, lui abandonna, par le traité de 1871, cette province, ne se réservant sur elle qu'un protectorat illusoire. Ce n'était pas encore assez pour son ambition. En 1873, il soulève de nouveau le Cayor, ravage les royaumes de Sine et de Saloum, nos alliés, et force des milliers de noirs, nos protégés, à se réfugier dans la colonie. Ce ne fut qu'au bout de deux ans que le lieutenant-colonel Béghin parvint à triompher de la révolte, par la défaite d'Ahmadou. En 1881, autre expédition pour pacifier le Foutah. En 1883, troisième expédition dans le Cayor, de nouveau soulevé contre nous aux prédications fanatiques des marabouts. C'est une lutte de chaque jour entre l'influence de l'Islam et la nôtre. « Le seul moyen d'obtenir au Sénégal des résultats sérieux, écrivait un voyageur très peu chrétien (1), c'est de fermer purement et simplement toutes les écoles musulmanes, vrais foyers de fanatisme contre nous. »

Au milieu des erreurs et des fautes de la politique humaine, le catholicisme fait son œuvre sans bruit, mais non sans succès. Ce n'est guère qu'en 1860 que commence sérieusement la mission de Sénégambie.

En 1863, elle est érigée en vicariat apostolique et reçoit son premier évêque, Mgr Kobès. Trois grandes œuvres résument son épiscopat : la création de Saint-Joseph de N'gazobil, la fondation d'une communauté de Sœurs indigènes sous le nom du Saint-Cœur de Marie, et la formation d'un clergé indigène.

Le prélat avait compris que c'est seulement par l'enfance qu'on pourra régénérer les populations de l'Afrique. En 1862, il ouvrit à Saint-Joseph de N'gazobil un vaste établissement, qui comprend un grand et un petit séminaire, un orphelinat agricole et des écoles industrielles, dans lesquelles on enseigne aux enfants rachetés de l'esclavage, l'imprimerie, la reliure, la menuiserie, la charpenterie, la cordonnerie, la fabrication de l'huile de palme, etc. Cette maison, admirablement tenue, fait l'admiration des officiers français et de tous les visiteurs.

Neuf prêtres indigènes, dont quatre encore survivants, sont déjà sortis du séminaire de Saint-Joseph ; d'autres séminaristes s'y préparent actuellement à recevoir l'onction sacerdotale, pour porter à leurs compatriotes les lumières de la foi et celles de la civilisation.

En 1870, Mgr Kobès compléta son œuvre, en ouvrant un noviciat de Sœurs indigènes. Elles sont actuellement une trentaine dans la mission, où elles rendent d'immenses services pour la formation chrétienne des jeunes filles et le relèvement de la femme noire, trop souvent traitée comme une bête de somme et soigneusement maintenue dans l'ignorance la plus grossière.

L'histoire de la mission de Sénégambie offrant peu d'incidents notables, il me reste à faire connaître la situation religieuse du vicariat et de la préfecture en 1890.

La mission du Sénégal et de la Sénégambie s'étend du Sahara au Rio-Nunez et de l'Atlantique au Soudan, sur un territoire qui a deux fois l'étendue de la France. Les missions voisines sont : la préfecture du Sahara, au nord, le vicariat apostolique du Soudan, à l'est, et celui de Sierra-Léone, au sud. Sur la côte de l'Atlantique, le Portugal a une petite enclave, qui relève ecclésiastiquement de l'évêché du Cap-Vert. Les limites de la mission, au nord et à l'est, sont encore assez indécises, à cause de leur immense prolongement et de l'absence de tout poste chrétien dans ces régions reculées.

La préfecture du Sénégal comprend deux villes : Saint-Louis, 3.000 catholiques sur 22.000 habitants, et Gorée, 2.500 catholiques sur 3.000 habitants, ce qui donne 5.500 catholiques pour toute la préfecture, sur une population totale de 1.300.000 habitants que compte la colonie.

Le vicariat apostolique de la Sénégambie a la plus grande partie de son territoire sous le protectorat français, à l'exception de la petite colonie de la Gambie, capitale Bathurst, qui a 18.000 habitants, sur lesquels 2.000 catholiques. La station de Sainte-Marie de Gambie, fondée en 1859, a trois missionnaires, une église, des écoles tenues par les Frères irlandais du Saint-Esprit, et des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres. Bien que la religion officielle soit l'anglicanisme, l'administration anglaise s'est toujours montrée bienveillante et très respectueuse des droits de la minorité catholique.

Le reste du vicariat comprend une dizaine d'Etats indigènes plus ou moins indépendants, sous le protectorat de la France. Les principaux sont : le Cayor, le Foutah, le Baol, le Sine, le Saloum. Le mahométisme domine dans la plupart de ces royaumes ; les autres sont plus ou moins adonnés au fétichisme. La population totale, en dehors de la colonie proprement dite, au Sénégal, s'élève à deux millions, sur lesquels on compte environ 7.300 catholiques. Total, pour les deux missions réunies du Sénégal et de la Sénégambie, 12.800 catholiques sur 3.200.000 âmes.

1. Dournaux-Duperré, *Bulletin de la Société de géographie*, juillet 1871.

Personnel : 1 vicaire apostolique, qui exerce en même temps la charge de préfet de la mission du Sénégal, 35 missionnaires prêtres et 25 Frères coadjuteurs de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie ; 5 prêtres indigènes et 4 catéchistes.

29 Frères de la Doctrine chrétienne (Ploërmel).

13 Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, 68 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; 21 Sœurs indigènes du Saint-Cœur de Marie.

Œuvres : 2 stations dans la préfecture : Saint-Louis et Gorée.

13 stations dans le vicariat, plusieurs missions dans l'intérieur.

2 églises et 5 chapelles dans la préfecture.

11 églises et plusieurs chapelles dans le vicariat.

1 séminaire, à Saint-Joseph de N'gazobil, avec une imprimerie-annexe : livres dans les trois dialectes qui sont le plus répandus dans le pays : le woloff, le sérère et le bambara.

1 orphelinat agricole, au même lieu, avec écoles professionnelles pour les jeunes noirs rachetés de l'esclavage ; 100 à 120 enfants.

32 écoles dans le vicariat et la préfecture, 1.715 élèves ; 4 écoles de métiers pour les filles, sous la direction des Sœurs.

4 pharmacies et plusieurs infirmeries pour les indigènes, 2 hôpitaux militaires dans la colonie, tenus par les Sœurs.

1 orphelinat et asile pour les métis abandonnés.

Statistique comparée de la Mission de Sénégalie.

En 1840 : néant.

En 1896 : 1 vicaire-préfet apostolique, 35 missionnaires, 30 églises ou chapelles, 30 écoles, 12.800 catholiques.

II. — MISSION DE SIERRA-LÉONE.

LE vicariat apostolique de Sierra-Léone s'étend tout le long des côtes de l'Océan, du Rio-Nunez au fleuve Cavally. Il a pour limites : au nord-ouest, le vicariat de Sénégalie ; au sud-est, la préfecture de la Côte-d'Or. Ses limites dans l'intérieur du continent sont encore mal définies.

La plus grande partie du vicariat comprend la colonie anglaise de Sierra-Léone, capitale Free-Town. Au Nord, la France occupe trois postes, aux embouchures du Rio-Nunez, du Rio-Pungo et de la Mellacorée. Au sud, s'étend la république indépendante de *Libéria*, capitale *Monrovia*, formée d'anciens esclaves affranchis, revenus d'Amérique. Enfin l'intérieur du pays comprend plusieurs Etats soumis à des roitelets indigènes.

La population de la colonie de Sierra-Léone est de 42.000 habitants ; la république de Libéria en compte 1.500.000. Il est difficile, faute de documents précis, d'évaluer la population des Etats de l'intérieur, mais elle ne doit pas être inférieure à 1.500.000 âmes. Cela fait, pour tout le vicariat, environ 3.000.000 d'habitants, sur lesquels on compte 2.000 catholiques, 30.000 protestants, le reste musulmans ou païens.

Sous le rapport religieux, le protestantisme est dominant dans la colonie anglaise de Sierra-Léone et dans la république de Libéria. A Free-Town, on comptait, en 1864, quarante-deux tem-

ples, desservis par une cinquantaine de ministres, appartenant à trente ou quarante dénominations religieuses. En 1872, il y avait, dans la même ville, quatre-vingt-cinq écoles protestantes. Free-Town est, depuis 1852, la résidence d'un évêque anglican.

Cette multiplication d'Eglises et de sectes rivales rend très difficile l'action de l'apostolat catholique. Elle n'améliore pas beaucoup, à ce qu'il paraît, les noirs de la colonie. Au témoignage des protestants eux-mêmes, il est difficile de trouver, sur toute la côte occidentale de l'Afrique, une population plus corrompue que celle de Free-Town.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet, en 1863, un savant voyageur protestant :

« Je reconnais aux musulmans une supériorité incontestable sur les convertis des missionnaires protestants. Personne, à moins d'être étranger au pays, ne prendra à son service un de ces prétendus chrétiens (1). »

C'est la même corruption et le même fanatisme sectaire dans la république de Libéria. Les noirs affranchis ont rapporté d'Amérique les vices de la civilisation surajoutés à ceux de la barbarie. Il paraît que les nombreuses écoles protestantes de la république laissent fort à désirer, puisqu'en gens pratiques élevés à l'école des Yankees, les noirs de Monrovia s'adressèrent, en 1884, au vicariat apostolique, pour avoir des missionnaires et des religieux catholiques, « afin de donner à l'enseignement et aux établissements hospitaliers de la République tout le développement qui leur a manqué jusqu'à ce jour. »

Leurs vœux furent exaucés, et les missionnaires s'établirent en 1884 à Monrovia.

C'est seulement en 1858 que la mission de Sierra-Léone fut détachée du vicariat apostolique des Deux-Guinées et confiée à Mgr Marion de Brésillac, qui venait de fonder, deux ans auparavant, la Société des Missions Africaines de Lyon. La mission s'ouvrit par une catastrophe. Mgr Marion de Brésillac arriva à Free-Town avec trois prêtres et un Frère dans le courant de 1859. On était alors en pleine épidémie de fièvre jaune. En quelques semaines, l'évêque et ses missionnaires furent tous emportés par la mort. En l'absence de tout prêtre catholique, l'évêque anglican présida en personne aux funérailles du prélat. La mission de Sierra-Léone demeura abandonnée jusqu'en 1863, époque où le vicariat fut rétabli et donné aux Pères du Saint-Esprit.

Malgré la multiplicité des sectes, appuyées de l'influence des gouvernements protestants, et de grandes ressources en personnel et en argent, la mission catholique, commencée, comme toujours, dans la pauvreté et le dénuement, n'a pas laissé de prendre une place honorable au sein de la colonie. Les Pères ont obtenu plusieurs conversions de protestants, entre autres, en 1868, celle de la femme du gouverneur, sir Pope Hennessy, et ils

1. *Recherches sur l'Afrique occidentale*, par un membre de la Société royale de Géographie de Londres.

ont pu baptiser un certain nombre de païens. Les gouverneurs de la colonie ont toujours témoigné de l'estime qu'ils portent aux missionnaires catholiques. Sir Kennedy, un d'entre eux, voulut donner gratuitement un terrain pour commencer l'orphelinat catholique de Free-Town. En 1888, un autre gouverneur, dans son rapport officiel au ministère, rendait en ces termes hommage à la mission :

« Les catholiques forment un corps d'ouvriers peu étendu, il est vrai, mais laborieux. Relativement à leur petit nombre, ils élèvent plus d'enfants des deux sexes que n'importe quelle autre Société religieuse à Sierra-Léone. »

Ainsi, malgré leur petit nombre et leur pauvreté, les écoles catholiques tiennent le premier rang dans les colonies anglaises, pendant que l'Eglise officielle, malgré son nombreux personnel et son opulence, est reléguée honteusement au dernier. Après avoir constaté ce résultat, l'inspecteur des écoles, un ministre protestant, rend en ces termes hommage au dévouement des religieuses :

« C'est un fait très frappant que, sur les quatre colonies anglaises de la côte occidentale de l'Afrique, dans trois colonies, les écoles tenues par les religieuses catholiques occupent le premier rang, en 1887 : ce sont celles de Sierra-Léone, de Lagos et de Gambie. Dans la quatrième, la Côte-d'Or, l'école des religieuses, qui est établie relativement depuis peu, a obtenu un beau rang, bien qu'elle n'ait pas atteint le premier. Je dois avouer que j'aimerais à voir quelque autre Société religieuse faire effort pour rivaliser avec les catholiques ; mais dans l'état présent des choses, je ne trouve nulle part aucune dame européenne qui travaille aussi sérieusement, aussi bien, avec autant de succès (1). »

En dehors des écoles, la mission de Sierra-Léone rend d'autres services. En 1884, la courageuse intervention des missionnaires établis auprès du poste français du Rio-Pungo, prévint le massacre de nos soldats et l'extermination de la tribu, qui en eût été infailliblement la suite. Une lettre du commandant du poste atteste les services rendus à cette occasion à la France par nos missionnaires.

Les Pères du Saint-Esprit ont aussi essayé, à plusieurs reprises, de s'établir dans les royaumes de l'intérieur, où la conversion des nègres serait plus facile qu'au milieu des sectes protestantes de la côte, qui se disputent à prix d'argent les néophytes. Ils avaient fait dans ce but, en 1874,

un voyage à Porto-Loko, où le roi les avait parfaitement reçus, et leur avait même promis un terrain pour s'établir. La pauvreté des missionnaires, jointe aux intrigues des ministres protestants, fit échouer ce projet.

Statistique religieuse du vicariat de Sierra-Léone en 1890.

Personnel : 1 provicaire apostolique, 10 missionnaires du Saint-Esprit, 2 Frères coadjuteurs, 7 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Oeuvres : 5 stations et 2 postes accessoires, 6 églises.



MGR MARION DE BRESILLAC, ancien vicaire apostolique de Sierra-Léone, fondateur de la Société des Missions Africaines de Lyon.

4 écoles garçons, 2 écoles filles, 600 élèves ; 1 orphelinat

Statistique comparée de la mission de Sierra-Léone.

En 1860 : néant.

En 1896 : 1 provicaire apostolique, 10 missionnaires, 6 églises ou chapelles, 6 écoles, 2.000 catholiques contre 20.000 hérétiques.

III. — MISSIONS DE LA COTE DES ESCLAVES.

CES missions, actuellement au nombre de cinq, sont confiées à la Société des Missions Africaines de Lyon, sauf une. En 1860, la Sacré-

1. Rév. Sunter, *Rapport sur les écoles de la colonie*, 1888.

Congrégation détacha du vicariat apostolique des Deux-Guinées ce vaste territoire, dont elle fit le vicariat apostolique du Dahomey, qui prit, en 1870, le nom de vicariat apostolique de la côte du Bénin. Ce vicariat unique a donné successivement naissance à quatre autres missions : la préfecture apostolique de la Côte d'Or en 1879, la préfecture du Dahomey en 1882, la préfecture du Niger en 1884, et la préfecture de Togo en 1892.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA CÔTE D'OR.

La préfecture apostolique de la Côte d'Or et de la Côte d'Ivoire fut séparée en 1879 du vicariat apostolique des Deux-Guinées, dont elle faisait alors partie. La mission, administrée jusque-là par les Pères du Saint-Esprit, fut donnée alors aux Missions Africaines de Lyon.

Le territoire de la Côte d'Or appartient à l'Angleterre ; le royaume des Ashantis, qui compte un million d'habitants, est sous son protectorat. Celui de la France s'étend sur les Etats d'Assinie et de Grand-Bassam ; le reste du pays est soumis à divers rois indigènes. La population totale de la préfecture apostolique est d'environ deux millions d'habitants, sur lesquels on compte 2.700 catholiques et 15.000 protestants, le reste musulmans ou païens. Le protestantisme domine naturellement dans la colonie anglaise de la Côte d'Or, où ses ministres sont établis depuis plus de deux siècles.

C'est en 1482 que la ville d'Elmina fut fondée par les Portugais. Sous leur domination, toute la côte, dit-on, devint rapidement catholique. Mais de 1632 à 1870, le pays appartient à la Hollande, qui le céda alors à l'Angleterre. Quand les missionnaires catholiques rentrèrent à Elmina en 1879, ils n'y trouvèrent plus trace de l'ancienne foi. L'hérésie s'était installée en maîtresse sur toute la côte. Au bout de quatre ans, les missionnaires avaient déjà baptisé 107 adultes et reformé leur petit troupeau. Le roi des Ashantis, pays dont la férocité proverbiale est devenue plus d'une fois redoutable aux Anglais, avait parfaitement accueilli les apôtres du CHRIST, et paraissait disposé à leur ouvrir les portes de son vaste État. D'un autre côté, on a vu que les écoles catholiques de la Côte d'Or ont déjà pris un rang très honorable auprès des écoles protestantes, leurs rivaux.

Voici la statistique religieuse de la mission de la Côte d'Or en 1896, quinze ans après sa fondation :

Personnel : 1 vice-préfet apostolique, 10 missionnaires,

4 catéchistes indigènes, 10 Sœurs des Missions Africaines. Œuvres : 3 stations avec résidences. — 4 postes accéssoires. — 4 chapelles. — 8 écoles garçons, 650 élèves. — 2 écoles filles, 150 élèves. — 1 orphelinat garçons, 20 enfants. — 1 ouvroir, filles. — 2 pharmacies.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE TOGO.

Entre le territoire anglais de la Côte d'Or et nos possessions françaises du Dahomey, s'étend une lande étroite de terrain qui appartient à l'Allemagne ; c'est ce qui détermina, en 1892, la Sacrée Congrégation à détacher ce territoire de la préfecture apostolique du Dahomey, pour en



COTE DES ESCLAVES. — ANTONIO, CHRÉTIEN INDIGÈNE.

faire une nouvelle préfecture de Togo qui fut confiée aux missionnaires de Steyl.

Cette préfecture apostolique n'a pas encore d'histoire. Son personnel se compose d'un administrateur apostolique et de trois missionnaires. Quant aux œuvres, tout est encore à créer.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU DAHOMEY.

L'organisation actuelle de la préfecture remonte à 1882, mais les missionnaires travaillent depuis 1861 dans le pays.

La préfecture du Dahomey s'étend, le long des côtes de l'Océan, du Volta au fleuve Okpara. Elle a pour limites, à l'ouest, la préfecture de Togo, à

l'est, le vicariat apostolique du Bénin, au sud, l'Atlantique ; ses limites du côté du Nord demeurent incisées.

Le territoire appartenait jusqu'à ces derniers temps au roi du Dahomey et à plusieurs chefs indigènes. La France, l'Angleterre, le Portugal et l'Allemagne étendent leur protectorat sur plusieurs de ces petits États. La population totale de la préfecture dépasse 300 000 habitants, sur lesquels on compte 3.500 catholiques.

Le royaume du Dahomey est par excellence le royaume de Satan. Nulle part, en Afrique, on ne trouve de pareilles abominations et des rites plus effroyables. L'antique serpent qui fit tomber nos premiers parents, s'y fait adorer sous le symbole repoussant des serpents fétiches. Partout s'élèvent les temples de ces immondes reptiles, rendus sacrés par la superstition, et malheur au téméraire qui oserait frapper un de ces dieux ! Il serait immédiatement condamné à être brûlé vif. À côté du temple des serpents, s'élève le temp'e de la mort, dont la décoration est faite de crânes humains. La mort est, en effet, la grande divinité des Dahoméens. Chaque année, pendant plusieurs semaines, à l'époque des Grandes Coutumes, et aussi quand le roi vient à mourir, des centaines et des milliers de créatures humaines périssent dans des supplices effroyables, qui semblent inventés par l'enfer, tant ils dépassent la moyenne ordinaire de la férocité. À celui qui fut homicide dès le commencement, il faut des hétaïques de victimes humaines, et pour y suffire, il faut faire des milliers de prisonniers, qui sont destinés à être immolés dans les sacrifices. Les rois du Dahomey ont donc fait de leur État une monarchie essentiellement militaire ; tout le monde est soldat, même les femmes qui déploient dans les combats plus de férocité encore que les hommes.

Les razzias opérées dernièrement sur le territoire de Porto-Novo, dont la France a le protectorat, ont amené entre nous et le roi du Dahomey une guerre qui s'est terminée par la prise d'Abomey et l'occupation de tout le territoire.

Pendant plusieurs mois, le P. Dorgère, supérieur de la mission, et plusieurs Français résidant à Whydah, furent retenus comme otages.

Maintenant que le pays est sous le protectorat de la France, il est à espérer qu'on ne reverra plus les horreurs du passé, et que nos missionnaires, qui ont semé, pendant trente ans, dans la stérilité et dans la souffrance, vont enfin recevoir la récompense de leurs longs travaux.

Voici la situation religieuse au 1^{er} janvier 1896 :

Personnel : 1 préfet apostolique, 8 missionnaires européens, 7 catéchistes indigènes, 9 Sœurs des Missions Africaines de Lyon.

Œuvres : 3 stations avec résidences, plusieurs postes accessoires. 1 église et 4 chapelles. 4 écoles, garçons, 265 élèves. 3 écoles, filles, 200 élèves. 3 orphelinats, 60 enfants. 3 pharmacies. Population catholique : 3.500.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU BÉNIN.

Depuis les démembrements qu'il a subis, le vicariat des côtes du Bénin s'étend, au fond du golfe de Guinée, du fleuve Okpara au Niger. Il a pour limites, à l'ouest, la préfecture du Dahomey, au sud, l'Océan, au nord, la préfecture du Niger supérieur.

Le territoire du vicariat renferme : la colonie anglaise de Lagos, 75.000 habitants ; le royaume de Porto-Novo, sous le protectorat de la France, 50.000 habitants ; le royaume d'Abéokouta, 100.000 habitants, et les États indépendants du Yoruba, environ 3.000.000 d'habitants, sur lesquels on compte 16.000 catholiques, 25.000 protestants, le reste musulmans ou païens.

Le premier noyau de la mission catholique se forma d'anciens noirs affranchis, revenus du Brésil, où ils avaient reçu le baptême. Un d'entre eux, excellent chrétien, nommé Antonio, se fit, jusqu'à l'arrivée des missionnaires, leur catéchiste, et lutta courageusement contre les ministres de l'hérésie, qui pullulent à Lagos, pour maintenir le petit troupeau catholique dans la vraie foi. Ces pauvres gens, qui étaient demeurés longtemps abandonnés au milieu des protestants acharnés à les séduire, accueillirent avec joie les premiers missionnaires qui vinrent, en 1868, s'établir à Lagos. Ceux-ci commencèrent par ouvrir des écoles, afin de lutter contre la propagande des écoles protestantes et musulmanes. On a vu plus haut que les deux écoles catholiques de Lagos, qui comptent actuellement plus de 500 enfants, tiennent le premier rang parmi leurs rivales.

Du reste, les missionnaires catholiques n'ont qu'à se louer des bons procédés de l'administration coloniale. Bien que la religion officielle soit l'anglicanisme, le prêtre catholique est admis librement à l'hôpital et dans la prison. Lors de la bénédiction de la belle église de Lagos, en 1881, tous les bureaux publics demeurèrent fermés, et les autorités de la colonie se firent un devoir d'assister à la cérémonie et de prendre part à la joie des catholiques.

L'esprit général des catholiques noirs de Lagos est excellent. La dévotion à la Très Sainte Vierge et la fréquentation des sacrements entretiennent la ferveur dans le petit troupeau du CHRIST.

Sous le rapport religieux, le royaume de Porto-Novo, bien que sous le protectorat de la France, paraît moins avancé que Lagos. Comme au Dahomey, les temples de la mort, l'usage des sacrifices humains et le culte des serpents fétiches témoignent de la dégradation morale de ce peuple. Néanmoins les catholiques ont une belle église et des écoles à Porto-Novo.

C'est seulement en 1880 que les missionnaires purent s'établir dans la grande ville d'Abéokouta. Les ministres protestants avaient si bien monté les têtes des pauvres noirs, qu'au premier bruit de l'arrivée des *grands féticheurs romains*,

comme on les appelait, on ordonna dans les temples des prières publiques, pour fléchir le courroux du Ciel et détourner la calamité qui menaçait la ville. Aujourd'hui les noirs d'Abéokouta sont bien revenus de leurs puériles frayeurs, et ils sont les premiers à rire du sot fanatisme de leurs prédicants.

A la suite d'un voyage dans le Yoruba, pays dont la population est très dense, les missionnaires établirent, en 1883, une station à Oyo, capitale du royaume.

L'année suivante, ils firent un autre voyage d'exploration dans le royaume de Bida et tout le long du Niger. Ils constatèrent avec tristesse l'influence envahissante de l'Islam, contre lequel les ministres protestants, malgré les ressources dont ils disposent, sont impuissants à lutter. Au premier abord, on pourrait croire qu'en passant du fétichisme au mahométisme, le noir s'élève dans l'échelle de la civilisation. C'est une erreur profonde : resté païen, il demeure accessible à l'action de la civilisation chrétienne ; devenu musulman, c'en est fait de tout espoir de le convertir, sans que sa moralité se soit d'ailleurs améliorée.

C'est à la suite de ce voyage que fut décidée, sur le rapport des missionnaires, la création de la préfecture apostolique du Niger supérieur, pour permettre aux missionnaires de lutter efficacement contre les envahissements de l'Islam.

Signalons enfin, parmi les œuvres de la mission du Bénin, l'orphelinat agricole de Saint-Joseph de Tocpo, qui, après avoir passé par les difficultés inhérentes à ce genre de fondations, est sorti de la période de formation, et semble promettre un avenir prospère. Cet établissement compte aujourd'hui une vingtaine d'enfants rachetés de l'esclavage, avec un village chrétien en formation, dont les familles travaillent sur le terrain de la mission.

Statistique religieuse du vicariat du Bénin en 1896.

Personnel : 1 vicaire apostolique, en résidence à Lagos, 18 missionnaires, 15 catéchistes indigènes, 25 Sœurs des Missions Africaines.

Œuvres : 5 stations principales : Lagos, Porto-Novo, Abéokouta, Tocpo et Oyo. 2 missions dans l'intérieur, 3 églises, 6 chapelles. 1 école normale à Lagos, maîtres d'écoles et catéchistes, 18 élèves. 12 écoles garçons, 741 élèves. 8 écoles filles, 835 élèves. En tout, 1,576 élèves dans les établissements de la mission. 9 orphelinats, 245 enfants. 3 écoles de couture, pharmacie dans chaque station.

PRÉFECTURE DU NIGER SUPÉRIEUR.

La préfecture du Niger supérieur est comprise entre le Niger, à l'ouest, et le fleuve Bénoué, au sud ; ses limites, au nord et à l'est, sont encore incisées. Les juridictions voisines sont le vicariat apostolique du Bénin à l'ouest, la préfecture du Bas-Niger au sud, le vicariat du Soudan à l'est et au nord.

Le territoire de la mission comprend plusieurs

royaumes indigènes, dont quelques-uns sont sous le protectorat de l'Angleterre, qui vient d'y abolir les sacrifices humains. Le mahométisme et le fétichisme se partagent les populations ; mais le premier tend à prévaloir. La population totale est de quatre à cinq millions.

La préfecture du Niger supérieur, détachée en 1884, n'a pas encore d'histoire. Après s'être établis à Lokodja, au confluent du Niger et du Bénoué, les missionnaires ont fait plusieurs tentatives pour se fixer dans la capitale du royaume musulman de Bida ; jusqu'ici leurs efforts sont demeurés sans succès.

Statistique religieuse.

Personnel : 1 vice-préfet apostolique, 6 missionnaires, 3 catéchistes indigènes, 3 Sœurs des Missions Africaines.

Œuvres : 3 stations principales : Lokodja, Odeny et Assaba. 3 chapelles. 3 écoles, garçons, 55 élèves. 1 école, filles, 30 élèves. 3 orphelinats, garçons, 40 enfants. 1 orphelinat, filles.

Statistique comparée des missions de la Côte des Esclaves.

En 1860 : néant.

En 1896 : 5 missions, 1 vicaire apostolique, 4 préfets ou vice-préfets, 45 missionnaires, 21 églises ou chapelles, 42 écoles, 22.200 catholiques.

IV. — MISSIONS DU GOLFE DE GUINÉE.

Ces missions sont actuellement au nombre de trois : le vicariat apostolique du Gabon (ancien vicariat des Deux-Guinées), la préfecture du Niger inférieur, érigée en 1889, et la préfecture du Caméroun, érigée en 1890.

PRÉFECTURE DU NIGER INFÉRIEUR.

La préfecture du Niger inférieur s'étend, au fond du golfe de Guinée, du Niger au territoire allemand du Caméroun, et du Bénoué à l'Océan. Ses limites sont : à l'ouest, le vicariat du Bénin ; au nord, la préfecture du Niger supérieur ; à l'est, la préfecture du Caméroun. La mission est confiée aux Pères du Saint-Esprit. Le territoire est sous le protectorat de l'Angleterre.

Personnel : 1 préfet apostolique, 5 missionnaires, 5 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Œuvres : 3 stations, 3 chapelles, 4 écoles, 110 élèves, 3 orphelinats, 1 crèche, 1 hôpital, population catholique : 460 sur 3.000.000 d'habitants.

PRÉFECTURE DU CAMÉROUN.

La préfecture du Caméroun comprend tout le territoire occupé par l'Allemagne, à la suite de la conférence de Berlin. Elle s'étend, au fond du golfe de Guinée, du Cross-River à la rivière Campo, qui la sépare du Gabon. Elle remonte au nord jusqu'au Bénoué, qu'elle atteint à l'est de la ville de Yola. Les limites de la préfecture sont : au nord-ouest, la préfecture du Bas-Niger ; au sud, le vicariat du Gabon ; à l'ouest, l'Océan ; à

l'est, les territoires encore indéterminés du centre de l'Afrique.

Des missionnaires italiens, dits *Pallotini*, sont chargés de cette nouvelle préfecture.

Personnel : 1 préfet apostolique, 5 missionnaires, 6 Sœurs de la même société (*Pallotini*).

Œuvres : 3 stations avec résidences, 4 postes accessibles, 7 chapelles, 3 écoles garçons, 109 élèves, 2 écoles filles, 60 élèves, population catholique, 70.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU GABON.

Le vicariat du Gabon a pour limites : à l'ouest,

l'Océan ; au nord, les possessions allemandes du Caméroun ; au sud et à l'est, le vicariat apostolique du Congo français. La préfecture apostolique de Fernando-Po (Missions espagnoles) a une enclave sur le continent, au cap Saint-Jean. Depuis sa fondation en 1842, la mission du Gabon appartient à la Congrégation du Saint-Esprit.

Tout le pays appartient à la France, ou est sous son protectorat. En 1873, il fut question de céder le Gabon à l'Angleterre. Heureusement ce projet fut abandonné. Plus tard, les voyages d'ex-



DEUX-GUINÉES. — M. DE BRAZZA ET UN GROUPE D'INDIGÈNES, d'après une photographie.

ploration de M. de Brazza dans le Haut-Ogowé établirent solidement l'ascendant moral de notre pays sur les tribus de l'intérieur.

Ces populations de l'intérieur sont très nombreuses. Les principales sont les Pongoués, les Pahouins, les Bengas, les N'kombés, les Adoumas, presque tous adonnés au plus grossier fétichisme et quelques-uns à l'anthropophagie.

La population totale du Gabon est de trois millions d'habitants, sur lesquels on compte seulement 7.000 catholiques. De l'aveu de tous les voyageurs, la mission du Gabon, la plus ancienne de la côte occidentale, est aussi la plus avancée.

En 1875, le contre-amiral Ribourd, visitant pour la seconde fois la station de Sainte-Marie, constata que les progrès réalisés depuis 1845, époque de sa première visite, dépassaient tout ce qu'on pouvait espérer. Rien ne manquait : belle église en pierres, orphelinat agricole, écoles primaires, écoles professionnelles, hôpital indigène, tenu par les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres.

C'est en 1844 que le P. Bessieux, resté seul au cap des Palmes, après la mort ou le départ de tous ses compagnons, vint s'établir au Gabon. En 1846, il fut nommé vicaire apostolique des Deux-

Guinées, avec une juridiction qui s'étendait de la Sénégambie au Cap. A son arrivée, le vicaire apostolique n'avait pas trouvé un seul noir catholique dans le pays ; à sa mort, en 1874, il en laissait 2000, partagés entre trois stations : Sainte-Marie du Gabon, Monda et le village du roi Félix.

Pendant les premières années de leur séjour au Gabon, les missionnaires, préoccupés avant tout d'asseoir solidement leur œuvre, restreignirent leurs établissements à la colonie française du Gabon. Outre la station de Sainte-Marie, ils fondèrent un poste important à Libreville, la résidence du gouverneur. En 1844, un vaillant Breton, aussi solide chrétien que bon soldat, l'amiral Bouet-Vuillaume, ayant arraché aux horreurs de la traite plusieurs centaines de noirs exportés du Congo, en forma le premier noyau de la ville. La mission catholique, de son côté, établit à Libreville deux prêtres, une belle église consacrée à saint Pierre, et une maison de religieuses de l'Immaculée-Conception, avec hôpital indigène, écoles et orphelinat.

Peu à peu, aux environs de Libreville et de Sainte-Marie, se fondèrent de petits villages chrétiens, dont les principaux sont ceux de Saint-Benoît et de Sainte-Anne.

Les missionnaires, ayant établi une base solide

d'opérations dans la colonie française, se répandirent, surtout depuis dix ans, dans l'intérieur du pays, et fondèrent successivement des stations



DEUX-GUINÉES. — RANAKE, ROI DE LAMBARÉNE.

D'après une photographie.

chez les Pahouins, chez les Bengas, où la mission vient d'ouvrir un *sanatorium*, à Lambaréné, dans le Bas-Ogowé ; puis à Bénito, chez les N'kombès, et au cap Fernan-Vaz.

En 1883, M. de Brazza ayant demandé des

missionnaires, pour l'aider à civiliser les populations encore sauvages du Haut-Ogowé, on lui envoya *trois* prêtres, qui se fixèrent chez les Adoumas, où ils ouvrirent aussitôt chapelle et école. Au bout de quelques mois, ils avaient déjà racheté 32 enfants de l'esclavage.

La mission du Gabon est sortie des difficultés du début, et elle commence à recueillir le fruit des travaux de ses ouvriers apostoliques. En 1876, le vieux roi Denis, l'ami fidèle de la France, fut baptisé à la mort, et son fils, Félix, ancien élève de la mission, se montra franchement chrétien dans toute sa conduite. En 1881, on baptisa le roi Georges et, en 1887, quatre rois noirs de la tribu des Pongoués. Les hôpitaux indigènes, de leur côté, ouvrent chaque année le Ciel à beaucoup d'adultes. Enfin, les nombreux enfants sortis depuis un demi-siècle des écoles de la mission, la font connaître et aimer dans tout le pays.

La situation religieuse est donc, on peut le dire, prospère au Gabon ; et pourtant ce n'est encore qu'un début. Qu'est-ce qu'une quinzaine de stations et *sept mille* catholiques perdus dans un pays immense, au milieu de *trois millions* de païens ? Que de tribus restent à évangéliser, que de stations à fonder, que de bien à faire, si l'on avait des ressources plus abandonnées et des ouvriers plus nombreux !

Statistique religieuse du vicariat apostolique du Gabon, en 1896.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 23 missionnaires et 29 frères coadjuteurs de la Congrégation du Saint-Esprit. 15 catéchistes indigènes. 19 Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres.

Euvres : 9 stations principales, 22 postes accessoires. 8 églises et 10 chapelles. 1 séminaire à Sainte-Marie, 16 élèves. 12 écoles ecclésiastiques garçons, 515 élèves, 2 écoles filles, 130 élèves, 4 écoles industrielles, 75 garçons et 35 filles. 5 hôpitaux, 1 crèche.

Le chiffre des catholiques dépasse 7.000, sur 3.000.000 d'habitants.

Statistique comparée des missions du golfe de Guinée.

En 1840 : néant.

En 1895 : 3 missions, 1 vicaire apostolique, 1 préfet, 33 missionnaires, 18 églises ou chapelles, 28 écoles, 7.530 catholiques.

V. — MISSIONS DU CONGO.

LES missions du Congo, reprises par la Congrégation du Saint-Esprit après un siècle d'interruption, embrassent les deux bassins du Zaïre et du Cunène, et s'étendent, sur une longueur de six cents lieues, du fleuve Zaïre (Congo) au fleuve Orange, du nord au sud, et, de l'ouest à l'est, des côtes de l'Océan aux déserts du centre de l'Afrique. On évalue communément la population totale à *quinze* ou *seize* millions d'habitants.

Ce vaste pays, qui est demeuré le centre de l'influence portugaise sur la côte occidentale de l'Afrique, fut évangélisé en grande partie, pendant trois siècles, par les religieux capucins. Il est certain qu'à cette époque, le Congo comptait plus d'un *million* de chrétiens, mais, depuis la ruine des missions portugaises et l'expulsion des derniers enfants de saint François, la colonie est tombée dans une situation religieuse vraiment lamentable. L'évêché de Saint-Paul de Loanda (ancien évêché d'Angola) compte aux dernières statistiques (1880) un *million* de catholiques, desservis par une vingtaine de prêtres, qui se partagent *trente* ou *quarante* paroisses.

Mais cette statistique offre peu de vraisemblance, puisque, pour la population civile de la colonie d'Angola, les chiffres officiels varient de *deux* à *neuf millions*. Un missionnaire du Saint-Esprit, bien à portée de connaître la situation et résidant sur les lieux, évaluait, il y a quelques années, la population catholique de la colonie à 250.000 âmes ; mais la plupart ne sont catholiques que de nom, n'ayant pas même reçu le baptême.

Quand les premiers missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit arrivèrent au Congo, en 1866, ils retrouvèrent *deux* ou *trois* de ces chrétientés encore subsistantes, mais dans quel état ! A Saint-Antoine-de-Sogno, à Kinganga, à San-Salvador, les pauvres noirs, abandonnés à eux-mêmes, avaient conservé, comme ils l'avaient pu, quelques vestiges du christianisme, deux ou trois chapelles en ruines, dans lesquelles ils se réunissaient de temps en temps pour prier et chanter des cantiques ; sur l'autel, on voyait encore le crucifix, les statues de la Sainte Vierge et de saint Antoine de Padoue ; quelques vases sacrés dépareillés, un encensoir, deux ou trois clochettes : voilà tout ce qu'il leur restait de l'ancienne splendeur de l'Eglise du Congo. Moins intelligents, ou moins fermes dans la foi que les anciens chrétiens du Japon, ils n'ont pas su garder la formule du baptême, dont ils ont à peu près complètement abandonné l'usage, en sorte qu'ils ne sont plus même chrétiens ; ce qui ne les empêche pas de célébrer de temps en temps une parodie de messe, qui consiste surtout à changer le missel de place et à faire le plus de bruit possible, en agitant toutes les sonnettes qu'ils ont pu se procurer. Des superstitions grossières déshonorent naturellement ces vestiges informes du christianisme. Les *gens de l'Eglise*, ainsi appelés parce que leurs ancêtres faisaient partie autrefois de la maison des Pères, sont renommés par tout le pays pour faire tomber la pluie en temps de sécheresse, et pour jeter des sorts à ceux à qui ils veulent nuire. Les roitelets prétendus chrétiens sont adonnés, aussi bien que leurs sujets, à la polygamie, à l'ivrognerie et à tous les vices ordinaires de la vie sauvage. Il faut noter pourtant, à la louange de ces pauvres chrétiens du Congo, qu'ils ont toujours repoussé avec énergie les nombreuses tentatives que les ministres

protestants ont faites pour les séduire. En cela, au moins, ils ont fait preuve d'un attachement inviolable à la foi catholique autrefois professée par leurs ancêtres.

Voilà le triste état dans lequel les Pères du Saint-Esprit trouvèrent la mission du Congo, quand ils arrivèrent dans le pays en 1866. Vu l'étendue immense de la contrée confiée à leurs soins, la nouvelle mission fut partagée dès le début en deux districts : l'un au nord, du Zaïre au Cunène, comprenant le Congo proprement dit ; l'autre au sud, du Cunène au fleuve Orange, embrassant la partie méridionale de la colonie portugaise et la Cimbébasie. Deux vice-préfets apostoliques et six missionnaires, trois dans chaque district, furent chargés d'explorer ce vaste territoire. La mission du nord établit son centre d'action à Ambriz, celle du sud, à Mossamédès ; ces deux stations, étant situées sur la côte, se trouvaient par là même en rapports faciles avec l'Europe.

Mais le gouvernement portugais suscita, au début, des difficultés à l'établissement des missionnaires français dans la colonie. Pour les résoudre pacifiquement, les Pères du Saint-Esprit ouvrirent, d'abord à Santarem, puis à Braga (Portugal), un noviciat pour recruter des vocations parmi les Portugais, puisque l'administration ne supporte qu'avec peine la présence de missionnaires étrangers sur son territoire. Un décret de la Propagande, en autorisant, au siècle dernier, les missionnaires à s'établir dans les endroits dépourvus de prêtres, leur avait défendu d'approcher des paroisses déjà occupées par les prêtres du diocèse, dans un rayon de cinq lieues. Par un accord à l'amiable entre l'évêque de Saint-Paul et les Pères du Saint-Esprit, cet espace un peu exagéré fut restreint à trois lieues. Il fut convenu que les missionnaires auraient le droit de s'établir dans tout le reste du territoire portugais, en acceptant d'ailleurs le droit de patronage, avec ses avantages et ses charges.

Les choses ainsi réglées à la satisfaction de tous, les Pères du Saint-Esprit se mirent courageusement à l'œuvre pour défricher l'immense territoire qui leur était assigné par le Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

En 1873, ils fondèrent la station de Landana, qui devint bientôt le poste le plus important dans le district du nord. Dès 1879, la mission de Landana comprenait quatre établissements distincts :

1° La paroisse Saint-Jacques, résidence du vice-préfet apostolique et du procureur de la mission, avec une école libre pour les enfants de famille. Cette école comptait alors 120 élèves, parmi lesquels les deux fils du roi de Loango, les deux neveux du chef indigène de Landana, le fils du roi chrétien de Saint-Antoine de-Sogno, le fils du prince de Malembé ;

2° Un petit séminaire, 6 élèves, pour la formation du clergé indigène, avec un noviciat de

Frères et une école d'instituteurs et de catéchistes ;

3° L'orphelinat de Sainte-Marie, pour les métis de la colonie abandonnés par leurs pères européens, 11 enfants ;

4° L'orphelinat de Saint-Joseph, pour les noirs rachetés de l'esclavage, plus de 100 enfants.

En 1880, M. de Brazza, au cours de ses voyages d'exploration, vint visiter la mission de Landana et témoigna hautement sa satisfaction pour les progrès obtenus en si peu de temps.

D'autres stations s'ouvrirent successivement à Loango, à M'boma, à Saint-Antoine-de-Sogno, à Kibanga, à Boffa, à Stanley-Pool. Le besoin de multiplier les postes catholiques devenait pressant, car, depuis que les explorations de MM. Stanley et de Brazza ont ouvert la contrée à l'Europe, les ministres protestants se sont précipités sur ces régions encore neuves et, avec leurs immenses ressources, ils ont multiplié leurs établissements au Congo. Heureusement, comme nous le verrons plus loin, que les Révérends ministres du Saint-Evangile ont fait, selon leur habitude, plus de bruit que de besogne. Néanmoins il était temps de se hâter, pour ne pas se laisser prévenir et dépasser par eux.

En 1884, la Conférence de Berlin se réunit pour dirimer les contestations qui menaçaient de s'élever entre les diverses puissances européennes au sujet du Congo. A la demande du Souverain Pontife, le représentant de la France fit insérer une clause formelle, qui assurait aux missionnaires du Congo la protection des gouvernements européens et la liberté de conscience de leurs néophytes.

A la suite des résolutions arrêtées à la Conférence de Berlin, le Saint-Siège, toujours désireux de répondre aux désirs raisonnables des puissances et de ménager les droits de chaque nationalité, partagea la mission du Congo en plusieurs juridictions distinctes :

1° et 2° Le vicariat apostolique du Congo français, qui fut partagé en 1890 en deux vicariats distincts : le Congo inférieur et le Congo supérieur, ou l'Oubanghi ; ces deux missions appartiennent aux PP. du Saint-Esprit ;

3° et 4° Le vicariat apostolique du Congo belge, aux missionnaires de Scheutz-lès-Bruxelles, d'où fut détachée, en 1892, la mission du Kouango, qui fut confiée aux PP. Jésuites belges.

5° La préfecture apostolique du Congo inférieur, aux PP. du Saint-Esprit.

6° Le vicariat apostolique du Congo supérieur ou Tanganika, aux Missionnaires d'Alger.

Avec l'évêché de Saint-Paul de Loanda, cela fait sept juridictions distinctes dans l'ancienne mission du Congo. Quant au Congo sud, ou Cimbébasie, nous le retrouverons plus bas.

I. ÉVÊCHÉ DE SAINT-PAUL DE LOANDA.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit de la

situation désolante de ce diocèse. En 1838, en expulsant les derniers missionnaires capucins, on avait détruit l'église et l'hospice de Loanda. Depuis, ce malheureux diocèse se relève lentement de ses ruines. Déjà, en 1880, le docteur Livingstone constatait l'influence heureuse que l'évêque exerçait dans le pays. Le gouvernement portugais a enfin compris que la conservation de son influence coloniale est intimement liée au relèvement du catholicisme dans ses colonies africaines.

Le diocèse de Saint-Paul comprend, en droit, toute la colonie portugaise d'Angola ; mais, en fait, la plus grande partie de ce vaste territoire est abandonnée, faute de prêtres, aux missionnaires du Saint-Esprit.



LÉOPOLD II, ROI DES BELGES.

Personnel : 1 évêque. — 30 prêtres européens, quelques prêtres indigènes, en petit nombre.

Œuvres : une trentaine de paroisses, chacune avec son église. Un séminaire-collège, dans la ville d'Angola, 100 élèves. Le dernier évêque, promu depuis au siège de Lisbonne, a eu l'heureuse pensée de confier la direction de cet établissement aux Pères du Saint-Esprit.

10 à 12 écoles de paroisses. — Un hôpital.

Population catholique approximative : 250.000 âmes.

II. PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU CONGO MÉRIDIONAL.

Cette préfecture, qui fut érigée en 1865, est la souche d'où sont sorties depuis toutes les autres missions du Congo. Elle appartient aux Pères du Saint-Esprit. Elle a pour limites : au nord et à l'est, le Congo belge ; au sud, la préfecture de la Cimbébasie supérieure ; à l'ouest, l'Océan. La plus grande partie du territoire appartient au Portugal, le reste à de petits rois indigènes. Le diocèse de Saint-Paul-de-Loanda est enclavé en entier dans la préfecture, mais les deux juridic-

tions sont distinctes, comme il a été expliqué plus haut.

Personnel : 1 pro-préfet apostolique, en résidence à Landana. — 14 missionnaires et 12 frères du Saint-Esprit.

8 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Œuvres : 5 stations. — Plusieurs petits postes. — 7 églises ou chapelles. — 1 séminaire à Landana, 20 élèves. 6 écoles garçons, 500 élèves. — 3 écoles filles, 107 élèves.

Population catholique : 700

III. VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO SUPÉRIEUR.

Ce vicariat, confié, depuis 1880, aux Missionnaires d'Alger, étant situé dans le centre de l'Afrique, j'en parlerai au chapitre des Missions de l'Afrique centrale.

IV. VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS INFÉRIEUR.

En 1886, la Sacrée Congrégation érigea, comme je l'ai dit, un vicariat apostolique du Congo français, qui comprenait tout le territoire de la colonie. En 1890, cet immense pays fut partagé en deux vicariats distincts. Actuellement le Congo français inférieur ne comprend plus que la partie sud de la colonie.

Personnel : 1 vicaire apostolique, en résidence à Louango.

10 missionnaires et 6 Frères de la congrégation du Saint-Esprit, plusieurs Frères indigènes, sous le vocable de saint Pierre Claver, l'apôtre des noirs.

9 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Œuvres : 5 stations. — 4 églises et 4 chapelles.

1 séminaire à Loango, 18 élèves.

5 écoles primaires, garçons. 320 élèves. — 2 écoles, filles. 100 élèves. — 2 orphelinats. — 4 hôpitaux. — Population catholique : 600.

V. VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS SUPÉRIEUR.

En 1890, à la demande de M. de Brazza, un décret de la Sacrée Congrégation détacha du Congo français la partie nord, ou l'Oubanghi pour en faire un vicariat apostolique distinct.

Personnel : 1 vicaire apostolique, en résidence à Brazzaville.

7 missionnaires et 5 Frères de la congrégation du Saint-Esprit.

4 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Œuvres : 2 stations. — 3 chapelles.

2 écoles élémentaires, 70 élèves. — 2 hôpitaux.

Population catholique : 200 âmes, sur 3.000.000 d'habitants.

VI. VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO BELGE

Ce vicariat apostolique, érigé en 1888, à la demande du roi des Belges, est confié à la congrégation des missionnaires belges du Cœur-Immaculé de Marie. Le territoire du vicariat comprend tout l'Etat libre du Congo, à l'exception de la partie orientale, qui appartient au vicariat du Congo supérieur, ou Tanganika, et du sud, qui forme la nouvelle mission du Kouango.

Personnel : 1 administrateur apostolique, en résidence à Boma. — 10 missionnaires du séminaire de Scheutz.

Œuvres : 8 stations. — 1 église et 3 chapelles. — 5 écoles. — 2 orphelinats. — Population catholique : 600.

VII. MISSION DU KOUANGO.

Par un décret du 8 avril 1892, la Sacrée Congrégation détacha du vicariat du Congo belge la mission du Kouango qui fut confiée aux RR. PP. Jésuites de la province de Belgique.

Il m'a été impossible de me renseigner sur le personnel et les œuvres de cette mission encore au berceau.

Statistique comparée des missions du Congo.

En 1860 : néant.

En 1896 : 6 missions. — 3 vicaires apostoliques. — 1 pro-préfet. — 1 supérieur. — 41 missionnaires. — 22 églises ou chapelles. — 25 écoles. — 2100 catholiques.

On a laissé de côté le diocèse de Loanda et le vicariat apostolique du Congo supérieur ou Tanganika.

MISSIONS DE LA CIMBÉBASIE.

Ces missions s'étendent du fleuve Cunène, au nord, au fleuve Orange, au sud, et de l'Océan Atlantique, à l'ouest, aux déserts du centre de l'Afrique, à l'est.

Quatre régions distinctes se partagent cette vaste mission : l'Ovampo, au nord, le Damara, au centre, le Namaqua, au sud, et les déserts du Kalahari, au sud-est. Ce territoire est habité par de nombreuses tribus nègres : les Betchouanas, les Bushmen et surtout les Hottentots. Les populations dans le voisinage du Cunène sont sous le protectorat du Portugal ; l'Ovampo et le Damara appartiennent à l'Allemagne ; l'Angleterre domine dans le Betchouanaland et le Kalahari. La population totale est de 1.300.000 habitants, sur lesquels on compte à peine 600 catholiques.

Sous le rapport religieux, le pays est depuis longtemps occupé par de nombreuses missions protestantes, appartenant à diverses dénominations. La race hottentote, qui forme la majorité de la population noire, semble avoir pour caractéristique une complète indifférence religieuse, et les prétentions des sectes rivales, s'arrachant à prix d'argent les néophytes, n'ont fait que développer cette fâcheuse disposition naturelle. Au témoignage des protestants eux-mêmes, l'échec de leur mission, dans cette partie de l'Afrique, a été complet. Sir Alexander avoue que « les écoles des missionnaires sont des écoles d'oisiveté. Les Hottentots qui s'y trouvent sont dans un état complet d'immoralité et de concubinage (1). » Parlant des tribus du Namaqua, le Rév. Moffat,

beau-père de Livingstone, reconnaît que « bien que les noirs aient joui longtemps des instructions des missionnaires, ils n'ont pas la moindre idée de DIEU ou d'une vie future. Ils sont littéralement comme des brutes (1). »

Voici aussi le témoignage d'un officier supérieur, qui passa plusieurs années dans cette partie de l'Afrique, le colonel Napier :

« Malgré les prétendus succès des missionnaires, ces populations sont plongées dans la plus grossière ignorance par rapport à la religion et au



R. P. DUPARQUET,

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, ancien préfet apostolique de la Cimbébasie.

culte. Le christianisme des Hottentots consiste dans l'amour de l'oisiveté et de la vie désœuvrée qu'ils mènent auprès des établissements de leurs prétendus instructeurs spirituels. Leurs mauvais penchants naturels sont entretenus et honteusement encouragés dans la plupart des établissements de missionnaires (2). »

A quoi tient cet insuccès complet des missions protestantes dans cette partie de l'Afrique, où pourtant elles ont dominé en maîtresses pendant

1. Voyage à travers les colonies de l'Afrique occidentale, 1 vol., chap. XVI.

1. Rév. Moffat, *Travaux des missionnaires*, chap. 11.

2. Napier, *Excursion dans l'Afrique méridionale*.

près d'un siècle, avant que le catholicisme pût venir leur disputer le terrain ?

Le docteur Livingstone, plus célèbre comme voyageur que comme missionnaire, va nous l'apprendre, avec la noble franchise qui caractérise tous ses écrits, faisant un heureux contraste avec l'enthousiasme factice qui distingue ordinairement les publications protestantes au sujet des missions :

« La variété, dit-il, des sectes chrétiennes qui se sont répandues dans l'Afrique du sud, sous l'influence de la Société des missionnaires de Londres, est telle, que les néophytes de n'importe quelle dénomination religieuse sont accueillis avec empressement par les sectes rivales. »

Et cet honnête homme ajoute avec tristesse : « Quelle place peuvent trouver les vertus chrétiennes dans de pareils trafics ? (1) »

Cet état de choses a créé à la mission catholique de la Cimbébasie une situation très difficile. Dès 1866, le P. Duparquet, de la Congrégation du Saint-Esprit, avait fait un premier voyage d'exploration dans le pays, et avait formé deux établissements, l'un à Mossamédès et l'autre à Huilla, tous deux sous le protectorat portugais. Nommé, en 1879, préfet apostolique de la nouvelle mission de Cimbébasie, il chercha naturellement à s'établir sur le territoire de sa mission ; mais alors commencèrent les intrigues des protestants et les difficultés sérieuses.

Dès 1879, le P. Duparquet avait fondé une première station à Omaruru, dans le Damara ; un révérend ministre protesta aussitôt par lettre contre l'arrivée des missionnaires catholiques dans un territoire qu'il s'était habitué à considérer comme sien, et leur intima l'ordre d'aller chercher fortune ailleurs. Le Père répondit avec énergie et dignité à cette singulière prétention ; mais le révérend ministre ne se tint pas pour battu ; bien qu'il eût reconnu, d'assez mauaise grâce, le droit des prêtres catholiques à prêcher l'Évangile en tous lieux, il intrigua si bien auprès du roi indigène, que, l'année suivante, la mission d'Omaruru fut forcée de se dissoudre.

A cette occasion, le journal protestant *Le Temps* porte une accusation bien grave contre ce ministre, nommé Dichl. A l'occasion d'une conférence qui eut lieu entre le roi du pays et le commissaire du gouvernement impérial allemand, le chef indigène aurait dit :

« J'ai été accusé d'avoir versé le sang des missionnaires catholiques. Ils sont venus ici et je leur ai conseillé de rester ; mais vu l'opposition manifestée par vous, les missionnaires allemands, ils sont partis ; vous, M. Dichl, vous avez pris quelques-uns de mes gens, vous êtes allé à leur résidence, à Omaruru, et vous avez brisé la porte avec une hache. Ces missionnaires ont été chassés par vous et sont allés dans l'Ovampo, et c'est là qu'ils ont été tués. C'est vous qui les avez chassés,

ce n'est pas moi. » — « M. Dichl, ajoute *Le Temps*, n'a pas répondu à cette grave accusation. Il doit au monde civilisé des explications positives, s'il est en mesure d'en fournir (1). »

C'est avec répugnance que je rappelle une si grave accusation, portée contre un ministre du saint Évangile par ses propres coreligionnaires ; mais j'espère qu'il suffit de faire connaître de pareils actes d'intolérance de la part des partisans fanatiques de la liberté absolue de conscience, pour en rendre le retour à jamais impossible. Observons que, par un sentiment de charité chrétienne, les missionnaires catholiques, dans leurs correspondances publiques, avaient tu ce regrettable incident.

Les missionnaires chassés d'Omaruru s'étaient réfugiés, avec quelques-uns de leurs néophytes, les uns à Humbé, au bord du Cunène, les autres dans l'Ovampo, où le roi Kipandéka les avait reçus avec joie. Ils s'établirent à Oukonangama, sa capitale ; mais cette station fut encore détruite, au bout d'un an. En 1884, le roi fut empoisonné, à cause, dit-on, de son amitié pour les blancs. A cette occasion, vingt Européens furent massacrés, dont un Père et un Frère du Saint-Esprit, et la station fut pillée et détruite.

Un autre poste, fondé chez les Amboellas, aux bord du Zambèze, réussit mieux et put s'établir solidement ; mais l'insalubrité du climat emporta plusieurs missionnaires.

Ces difficultés n'ont pas permis à la mission de prendre beaucoup d'accroissement. Au mois de juillet 1879, la Sacrée Congrégation avait érigé la mission de Cimbébasie en préfecture apostolique, qui fut confiée aux Pères du Saint-Esprit. Un décret du mois d'août 1892 partagea cette unique mission en deux préfectures apostoliques distinctes, la Cimbébasie supérieure, aux Pères du Saint-Esprit, et la Cimbébasie inférieure, aux Oblats de Marie Immaculée.

I. — PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA CIMBÉBASIE SUPÉRIEURE.

Le territoire de la préfecture a la même étendue que la partie portugaise de la Cimbébasie.

Personnel : 1 préfet apostolique, 22 missionnaires et 12 prêtres de la Congrégation du Saint-Esprit.

Œuvres : 5 stations, 5 chapelles, 5 écoles, 100 élèves. 1 séminaire à Huilla, 45 élèves.

Population catholique : 600.

II. — PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA CIMBÉBASIE INFÉRIEURE.

Cette préfecture, qui appartient aux Oblats de Marie-Immaculée, comprend la partie allemande de la Cimbébasie.

Je n'ai encore aucun renseignement sur le personnel et les œuvres de cette nouvelle mission.

1. *Voyages de Livingstone*, ch. XIX.

1. Correspondance du *Temps*, reproduite dans le *Bien Public* du 13 janvier 1889.

*Statistique comparée des missions
de la Cimbébasie.*

En 1880 : néant.

En 1896 : 2 missions, 2 préfets apostoliques, 22 missionnaires, 5 chapelles, 5 écoles, 600 catholiques.

Comme on le voit, les cadres se sont grandement multipliés, et les missions du Congo sont sérieusement organisées, désormais en état de lutter contre la propagande protestante. Des libres-penseurs et des protestants vont nous dire ce qu'il faut penser des unes et des autres.

Un des rédacteurs du *Journal de Bruxelles*, dans un interview avec le capitaine Coquilliat, un des administrateurs du nouvel Etat libre, lui ayant demandé son avis sur les missions du Congo, en reçut cette réponse :

« Je suis un peu mécréant ; mais je ne pense pas qu'il y ait de puissance plus apte à la civilisation en Afrique que celle des missionnaires. Il faut opposer la Croix à la marche envahissante de l'Islam, dans l'Afrique centrale. Là seulement est le salut. »

De quels missionnaires s'agit-il ici ? Le journal ne nous le dit pas : mais un voyageur luthérien, M. Van Schwérin, va nous renseigner à cet égard.

« Si je n'étais pas un philosophe, je voudrais

être un catholique. Après ce que j'ai vu en Afrique, j'éprouve la plus vive admiration pour les missionnaires catholiques. Ils font un bien immense. Quant aux missionnaires protestants du Congo, ils préparent admirablement le terrain pour les renégats de l'avenir. »

Voici ce qu'un protestant hollandais écrivait, en 1886, au sujet de la mission de Saint-Joseph de Linzolo :

« Ce que les Pères ont fait à Linzolo est vraiment incroyable, surtout quand on pense que les missionnaires anglais n'ont absolument rien fait, malgré les milliers de livres sterlings que les missions (protestantes) du Congo dépensent toutes les années. »

Après ces témoignages, arrachés par l'évidence aux ennemis de notre foi, je pense que la cause est suffisamment entendue.

Reprenons maintenant tous ces chiffres, pour faire la statistique comparée des missions de l'Afrique occidentale au cours du XIX^e siècle.

En 1840, il n'y avait encore rien, en dehors de l'évêché d'Angola, dont j'ai dit la triste situation religieuse à cette époque.

En 1896 : 18 missions, 6 vicaires apostoliques, 1 provincial, 9 préfets ou pro-préfets, 186 missionnaires, 112 églises ou chapelles, 136 écoles, 47.050 catholiques.



Chapitre Dix-Neuvième.

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE

MÉRIDIONALE, 1800-1890.

JUSQU'AU milieu du XIX^e siècle, l'Afrique méridionale demeura à peu près fermée aux missionnaires catholiques. Les calvinistes hollandais, maîtres du Cap de Bonne-Espérance, avaient porté des lois draconiennes pour interdire aux prêtres catholiques l'entrée de la colonie. Quand les Anglais s'emparèrent du Cap, à la fin du dernier siècle, ils continuèrent pendant longtemps à appliquer aux missionnaires ces lois odieuses. En 1806, trois prêtres hollandais ayant réussi à pénétrer dans le pays, le gouverneur, sir David Blair, les fit déporter, sans autre forme de procès, à Maurice. Jusqu'en 1837, la mission du Cap demeura donc sans pasteurs, sous la juridiction nominative du vicaire apostolique de l'île Maurice.

Même après qu'il eut consenti, d'assez mauvaise grâce, à l'érection du vicariat apostolique, le gouvernement du Cap maintint toute une série de dispositions restrictives contre les catholiques et leurs prêtres : ceux-ci, en particulier, étaient légalement incapables d'hériter ou de posséder des biens-fonds dans la colonie. C'est seulement en 1868 que ces derniers restes d'une législation tyrannique et surannée furent abolis, sur la proposition même du gouverneur de la colonie et à l'unanimité des votes du parlement.

De cette situation douloureuse du catholicisme dans le Sud, il s'ensuivit que, pendant près d'un siècle, les ministres protestants purent s'installer en maîtres dans toute la contrée. Ce fut un malheur irréparable pour l'Afrique méridionale. Si l'apostolat catholique est en retard sur ses rivaux dans cette partie du continent noir, cela vient des obstacles sérieux que lui a créés dans tout le pays la propagande protestante.

« Nos missionnaires sont partout, écrivait le docteur Philip (1), et partout ils répandent les semences de la civilisation, de l'ordre social et du bonheur. »

Qu'ils soient partout, c'est un fait trop facile à

constater ; mais qu'ils répandent les semences de la civilisation et du bonheur, c'est ce qu'il faudrait voir. De nombreux témoignages de voyageurs protestants et sérieux permettent un peu d'en rabattre.

Lichtenstein, qui célèbre avec conviction les exploits apostoliques du R. Van den Kemp, appelé « la pierre fondamentale des missions de l'Afrique du Sud, » reconnaît néanmoins que ses collègues dans l'apostolat, « les ministres anglais et hollandais, étaient, en général, des vagabonds oisifs ou des fanatiques absurdes. » Voici maintenant comment il s'exprime au sujet de leurs prosélytes : « Ils pouvaient chanter et prier, et parler de l'Agneau rédempteur ; mais aucun d'eux n'en valait mieux, malgré ces beaux dehors. C'était seulement une manière commode de se procurer de la nourriture ; ce qui attirait les plus méprisables et les plus paresseux, car quiconque se présentait était indistinctement reçu dans les établissements des missionnaires (1). »

Ce témoignage est loin d'être isolé : tous les voyageurs protestants du commencement du siècle parlent de même. D'après Burshell : « les soi-disant néophytes écoutent les missionnaires aussi longtemps que leurs avantages temporels le demandent (2) ; » et Thompson écrit de son côté : « On n'a fait que peu ou point de conversions (3). »

En 1835, le parlement, tout protestant, du Cap s'émut de la situation des missions et provoqua une enquête sérieuse sur elles.

« — Croyez-vous, demandèrent les députés au capitaine Aitchison, qui avait longtemps résidé au milieu des noirs, que les missionnaires aient amélioré la condition des Cafres ? »

« — Pas le moins du monde, répondit-il ; en réalité, les Cafres des environs de Chumie (la

1. Lichtenstein, *Voyage à travers l'Afrique méridionale*, 1 vol. chap. 17.

2. William Burshell, esq. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique australe*, 2^e vol., ch. 5.

3. Georges Thompson, *Voyage dans l'Afrique du sud*, 2 vol., chap. 9.

1. Rév. John Philip, *Recherches sur l'Afrique du sud*. Préface.

grande station des missionnaires) sont ceux qui se conduisent le plus mal de toute la tribu (1). »

Cette situation déplorable des missions protestantes dans le sud de l'Afrique ne s'est nullement améliorée depuis. En 1848, Sir Bunbury, savant voyageur protestant, écrivait :

« Le réforme et la civilisation des peuples cafres sont une tâche que les missionnaires seuls ne peuvent évidemment accomplir (2). »

De son côté, Anderson, l'ami et pendant plusieurs années l'associé des missionnaires du lac Ngami, résume en ces termes son impression sur les néophytes :

« Tant qu'ils reçoivent la nourriture et les vêtements, ils sont assez disposés à se grouper autour du missionnaire ; mais, dès l'instant que les dons sont retirés, leur attachement simulé pour sa personne et pour sa doctrine disparaît, et ils ne se font aucun scrupule de l'accabler d'injures (3). »

Enfin le colonel Napier, dont j'ai déjà cité l'opinion au sujet des missions de l'Afrique occidentale, va nous dire ce qu'il pense de celles du sud : « Les Hottentots du Cap sont plus débauchés et plus dissolus que jamais, et plusieurs Révérends, il faut bien l'avouer, leur ont donné l'exemple d'une moralité peu sévère (4). »

C'est l'accomplissement de l'oracle de l'Evangile : « Si un aveugle s'ingère à conduire un autre aveugle, tous deux tomberont dans le fossé (5). » Non seulement les noirs ne se sont pas améliorés à la prédication de ces faux docteurs, mais ils sont devenus plus vicieux, et leur éloignement du christianisme, qu'on leur a rendu méprisable et odieux, fait qu'ils sont devenus à peu près inabordable à la parole des vrais apôtres de JÉSUS-CHRIST.

« Le terrain que nous avons à défricher, écrivait Mgr Allard, vicaire apostolique de Natal (6), est un peu dur. Les Cafres qui résident dans la colonie de Natal sont, depuis de longues années, en contact avec les Européens, et ces rapports ne peuvent que leur être très funestes. Les missionnaires protestants ont établi depuis longtemps des stations parmi les indigènes et leur ont parlé de la religion chrétienne ; ils n'ont pas su leur

imposer le joug de la loi évangélique, mais ils l'ont rendu odieux. »

Et, dans une autre lettre de 1861, le même prélat ajoute :

« Un des obstacles à la conversion des Cafres, ce sont les rapports qu'ils ont chaque jour avec les Européens, et spécialement avec les ministres protestants. Ceux-ci n'ont pas pu obtenir d'eux qu'ils renoncent à la polygamie et à leurs mauvaises coutumes. Ils ne les ont pas pressés sur ce point ; de sorte que les Cafres s'imaginent que le christianisme est une affaire de forme, et



MGR ALLARD, DES OBLATS DE MARIE-IMMACULÉE, archevêque de Taron, ancien vicaire apostolique de Natal.

que, pour satisfaire les missionnaires, il suffit de venir à la chapelle ! »

Le R. P. Gérard, de la même Congrégation des Oblats de Marie, apprécie comme son évêque la situation :

« En général, les Cafres de cette colonie sont remplis de préjugés contre les missionnaires. Ces pauvres sauvages ont été habitués par les protestants à regarder la religion chrétienne comme quelque chose de fabuleux. Le petit nombre de Cafres convertis par eux est aussi corrompu que leurs compatriotes, mais beaucoup plus orgueilleux et plus fripons. » Et, faisant allusion aux trente ou quarante sectes qui se disputent les néophytes, le zélé missionnaire ajoute avec tristesse : « Quel

1. *Enquête parlementaire*, juillet 1835.

2. Bunbury, *Journal d'un séjour au Cap de Bonne-Espérance*, chap. 2.

3. Anderson, *Le lac Ngami*, chap. 2.

4. Napier, *Excursion dans l'Afrique méridionale*, 1^{er} vol., chap. 22.

5. *Cecus ceco si ducatum praestet, ambo in joveam cadunt*, Math., 15.

6. *Missions de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée*, n° 113.

malheur pour ces pauvres Cafres de voir ce chaos de religions diverses, eux qui sont déjà si indifférents et si pleins de préjugés ! »

Malgré ces difficultés presque insurmontables, les missionnaires catholiques de l'Afrique du sud se sont mis courageusement à l'œuvre, et DIEU n'a pas laissé de bénir leurs travaux. C'est seulement en 1837 que fut érigé le vicariat apostolique du Cap. Le premier titulaire, Mgr Griffitz, trouva, à son arrivée, cinquante catholiques dans la colonie. Au bout de cinquante ans, il y a, dans l'Afrique méridionale, sept missions, quatre vicaires apostoliques, trois préfets, cent missionnaires et vingt-trois mille catholiques. Les Cafres, qu'on disait inaccessibles à l'apostolat, sont accourus par centaines se grouper autour du prêtre catholique, qui n'avait pourtant à mettre à leur service que son dévouement et sa pauvreté. Déjà la nation des *Basutos* compte un grand nombre de catholiques et paraît prête à embrasser en masse la foi de l'Eglise romaine ; les Zoulous, plus difficiles et plus féroces, commencent à s'ébranler. Aujourd'hui que le catholicisme a solidement constitué ses cadres dans l'Afrique méridionale, l'avenir lui est assuré. Ce n'est plus qu'une affaire de temps ; les protestants eux-mêmes en conviennent : « Le nombre des catholiques romains, écrivait, dès 1858, le Révérend Calderwood, s'accroît tous les jours. Ils ont deux évêques et un certain nombre de prêtres, tous hommes capables et énergiques. Il est certain que les protestants ne régneront pas seuls dans l'Afrique du sud (1). » « Les catholiques, dit un voyageur anglais, augmentent sensiblement. Ils feront, j'en suis certain, plus de véritables convertis parmi les hommes de couleur que toutes les autres sectes réunies (2). »

Puisse le pronostic se réaliser bientôt !

I. — MISSIONS DE LA COLONIE DU CAP.

CEs missions sont actuellement au nombre de quatre : le vicariat du Cap occidental, le vicariat du Cap oriental, la préfecture du Cap central et la préfecture du fleuve d'Orange.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU CAP OCCIDENTAL.

Le vicariat apostolique du Cap, érigé en 1837, comprenait d'abord toute l'Afrique méridionale. Dix ans plus tard, ce vicariat unique fut partagé en deux : le Cap occidental et le Cap oriental. De nouveaux démembrements ont réduit le vicariat du Cap occidental aux limites actuelles : au nord, l'Olifant-River ; à l'ouest et au sud, l'Atlantique ; à l'est la préfecture apostolique du Cap central. Tout le territoire du vicariat est compris dans la colonie du Cap. La population totale est de 282.000 habitants, ainsi

répartis : Européens, 107.360 ; noirs et asiatiques, 102.220 ; nationalités diverses, 72.483. Les catholiques, non compris les soldats irlandais, sont au nombre de 5.270, presque tous d'origine européenne.

Personnel : 1 vicaire apostolique, en résidence au Cap, 12 missionnaires. — Communautés religieuses. Petits-Frères de Marie, 8 Frères. Dominicaines irlandaises, 3 maisons, 45 Sœurs. Religieuses de Nazareth, 10 Sœurs.

Œuvres : 7 stations. deux au Cap : le Sacré-Cœur et Sainte-Marie, Wynberg, Rondebosch, Kolk-bay, Simonstown et Swellendam ; 30 missions dans l'intérieur ; 9 églises, 2 chapelles, 1 collège au Cap (Petits-Frères de Marie), études classiques et commerciales, environ 300 élèves, dont beaucoup appartiennent à des familles protestantes ; 1 pensionnat de jeunes filles à Wynberg (Dominicaines), 25 internes ; 12 écoles primaires catholiques : 530 garçons, 400 filles ; 12 écoles mixtes, petits enfants des deux sexes, 950. 1 institut, sourds-muets, 10 élèves. 1 orphelinat, 66 enfants. Au total, 2.281 enfants dans les établissements de la mission.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU CAP ORIENTAL.

Ce vicariat, érigé en 1847, comprenait d'abord tout le sud-est de l'Afrique : la partie orientale de la colonie du Cap, la colonie de Natal, l'Etat libre d'Orange, le Transvaal, la Caferrie, le Basutoland et le Zouloulund. Cette immense juridiction fut restreinte au moins des deux tiers par la création du vicariat apostolique de Natal. Les limites actuelles du vicariat sont : au nord, le cours supérieur de l'Orange ; à l'ouest, la préfecture du Cap central ; au sud, l'Océan Indien ; à l'est, le vicariat de Natal. La population totale est de 595.480 habitants, dont 163.210 Européens. Les catholiques sont 6.830.

A l'époque où fut fondée la mission, le fanatisme protestant était encore dans toute sa force. En quarante ans, les choses ont complètement changé de face. Les protestants sont les premiers à rendre hommage au zèle du vicaire apostolique et de ses prêtres ; ils envoient en grand nombre leurs enfants dans nos écoles, et vivent en paix avec leurs concitoyens catholiques. Ceux-ci ont un cercle florissant à Port-Elisabeth, sous le patronage de saint Patrice, et ils ne manquent aucune occasion de s'affirmer hautement et de montrer par leurs œuvres qu'ils sont les enfants fidèles de l'Eglise romaine.

Pour l'aider dans son œuvre d'évangélisation, le vicaire apostolique a fait appel au dévouement des congrégations religieuses. En 1875, il ramena d'Europe 8 Pères de la Compagnie de Jésus, 6 anglais et deux hollandais, 3 prêtres séculiers, 3 étudiants en théologie et 12 Sœurs irlandaises.

Les 6 Jésuites anglais furent chargés du collège de Saint-Aidan, à Grahamstown ; ils réussirent, selon leur habitude, à mériter la confiance des familles, et groupèrent bientôt autour d'eux 80 élèves, dont plusieurs protestants.

Quant aux deux Jésuites hollandais, ils furent placés dans la station de Graaf-Reinet, un des

1. Rév. Calderwood, *Les Cafres et leurs missions*, chap. I.

2. Sir Cole, *Le Cap et les Cafres*.

centres habités par les Boërs, qui ont gardé, avec l'horreur du nom catholique, le sec et tranchant dogmatisme de Calvin. Les deux religieux s'y firent estimer de la population, et lorsque, quelques années plus tard, les Dominicaines ouvrirent dans cette ville un pensionnat, les Boërs ne firent pas difficulté d'y envoyer leurs enfants. Cet établissement, qui compta bientôt 60 élèves, a mérité les éloges des inspecteurs protestants.

Désireux d'initier les noirs à la civilisation par le travail des mains et la culture du sol, Mgr Ricards fit venir, en 1880, une colonie de Trappistes, qu'il établit à Dumbrody, dans une magnifique propriété que possède la mission ; mais comme, au bout de quelques années, on constata que le climat du Cap se prêtait mal à la culture, les Pères Trappistes émigrèrent dans le vicariat de Natal, et Dumbrody fut cédé aux Pères Jésuites de la mission du Zambèze, qui en ont fait un scholasticat pour leurs novices et une maison d'acclimatation pour leurs frères arrivant d'Europe.

Les Petits Frères de Marie ont ouvert un noviciat à Uitenhague.

Statistique religieuse du vicariat du Cap oriental en 1896.

Personnel : 1 vicaire apostolique, en résidence à Grahamstown, 31 missionnaires. Communautés religieuses : Jésuites, 47. — Petits Frères de Marie, 16. — Sœurs Irlandaises de Saint-Dominique, 4 maisons, 97 religieuses. — Sœurs de l'Assomption, 1 maison, 17 Sœurs.

Œuvres : 10 stations principales : Grahams-town, Port-Elisabeth, Roi-Guillaume, Port-Alfred, Burghersdorp, Queenstown, Beaufort, Uitenhague, Graaf-Reinet, et Stutterheim. — 18 missions à l'intérieur, 10 églises, 9 chapelles. Près de Grahamstown, à Sainte-Marie-des-Locations, la mission a une chapelle et 2 écoles pour les noirs, une pour les Hottentots, l'autre pour les Cafres.

Collège Saint-Aidan, à Grahamstown (Jésuites), 80 élèves. — Préparation aux grades de l'université.

19 écoles primaires catholiques : 680 garçons, 855 filles. — 2 écoles mixtes, petits enfants. — 1 institut de sourds-muets.

Au total, environ 1.600 enfants dans les établissements de la mission.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU CAP CENTRAL.

Cette préfecture fut détachée en 1873 des deux vicariats du Cap occidental et du Cap oriental, et confiée à la Société des Missions Africaines de Lyon. Outre son territoire actuel, elle comprenait alors la mission du fleuve Orange, au nord-ouest du Cap.

En 1882, les Missions Africaines de Lyon demandèrent à être déchargées de cette préfecture, qui fut donnée par la Propagande aux Oblats de Saint-François-de-Sales de Troyes.

Missions Catholiques.

Deux ans plus tard, la mission du fleuve Orange ayant été à son tour érigée en préfecture apostolique, les Oblats de Saint-François-de-Sales en demeurèrent exclusivement chargés et la préfecture du Cap central revint sous l'administration du vicaire apostolique du Cap occidental. Les limites actuelles de la préfecture sont : au nord, le fleuve Orange ; à l'ouest, la préfecture du fleuve Orange et le vicariat du Cap occidental ; au sud, l'Océan ; à l'est, le vicariat du Cap oriental. La population est de 139.160 habitants, sur lesquels on compte 690 catholiques.

L'île Sainte-Hélène, célèbre par la captivité



MGR JACQUES RICARDS.

et la mort de Napoléon 1^{er}, fait partie de la préfecture du Cap central.

Personnel : 1 administrateur apostolique, Mgr le vicaire apostolique du Cap occidental, 5 missionnaires.

Œuvres : 5 stations : Georges, Oudstborne, Mossel-Bay, West-Knysna et Jamestown dans l'île de Saint-Hélène. — 18 missions. — 6 églises ou chapelles. 5 écoles, 150 élèves.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU FLEUVE ORANGE.

Cette préfecture, érigée en 1884, est située au nord-ouest du vicariat du Cap occidental. Elle s'étend tout le long du fleuve Orange, sur une longueur de 600 kilomètres et sur une largeur moyenne de 400. Ses limites sont : au nord,

la préfecture apostolique de la Cimbébasie ; à l'est, la préfecture du Cap central ; au sud, le vicariat du Cap occidental ; à l'ouest, l'Océan. La plus grande partie du territoire de la préfecture est dans la colonie anglaise du Cap, mais une portion appartient aux possessions allemandes du Namaqua. La population totale est de vingt à vingt-cinq mille habitants, sans parler des nomades qui parcourent la contrée, riches en pâturages, pour nourrir leurs troupeaux. Les catholiques sont environ 400. — A l'imitation des anciens moines d'Occident, les Pères de Saint-François-de-Sales, qui sont chargés de la préfecture, joignent à la prédication le travail des mains. C'est ce qui a fixé sur eux le choix du Saint-Siège pour une mission très pauvre, dans laquelle tout est à créer et où il s'agit d'initier les noirs au travail et à la civilisation. Les nègres, surtout les Hottentots, montrent de bonnes dispositions ; ils assistent nombreux aux offices et aux instructions. Dernièrement un vieux Bushman exprimait en ces mots son impression sur les missionnaires : « Nous n'aimons pas les protestants, car ils nous font du mal ; nous aimons au contraire les missionnaires catholiques, parce qu'ils ne nous font que du bien. »

« La conversion des Hottentots et des gens qui habitent Pella, écrivait en 1886 un des Pères de la mission, est une affaire de temps. Il suffit que nous puissions les visiter, leur parler, les engager à faire baptiser leurs enfants et à s'instruire eux-mêmes, pour qu'ils le fassent aussitôt. Mais nous ne serons satisfaits que le jour où les moyens de transport nous permettront d'aborder le pays des Bushmen ; ces pauvres *parias*, qui n'ont ni demeures fixes, ni moyens d'existence, sont traqués comme des bêtes fauves par leurs voisins. Et pourtant ils ne manquent ni d'intelligence, ni de cœur. »

Statistique religieuse de la préfecture du fleuve Orange en 1890.

Personnel : 1 préfet apostolique et 4 missionnaires, de la Congrégation des Oblats de Saint-François-de-Sales (Troyes), 3 catéchistes, 8 religieuses de la même Société.

Œuvres : 3 stations principales : Pella, Springbok et Calvinia.

3 missions à l'intérieur, 2 chapelles.

3 écoles élémentaires.

Statistique comparée des missions du Cap.

En 1840 : 1 mission, 1 vicaire apostolique, 4 missionnaires, 4 églises ou chapelles, 1 école, 2.000 catholiques.

En 1890 : 4 missions, 2 vicaires apostoliques, 1 préfet, 52 missionnaires, 39 églises ou chapelles, 59 écoles, 13.190 catholiques.

II. — MISSIONS DU SUD-EST DE L'AFRIQUE.

Ces missions sont actuellement au nombre de quatre : le vicariat apostolique de Natal, le vicariat de l'Etat libre d'Orange, la préfecture du Transvaal et la préfecture du Basutoland.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE NATAL.

La colonie anglaise de Natal, ainsi nommée parce que Vasco de Gama y aborda le jour même de Noël 1497, compte à peine cinquante lieues de large sur quarante de long. Elle a pour limites : à l'est, l'Océan indien ; à l'ouest, l'Etat libre d'Orange et le Basutoland ; au sud, la Cafrerie proprement dite, qui la sépare de la colonie du Cap.

En 1721, les Portugais furent chassés de Natal par les Hollandais du Cap ; mais la férocité des Cafres obligea bientôt ces derniers à quitter le pays.

En 1823, les Anglais du Cap firent une première tentative pour s'installer à Natal. C'était un peu prématuré. Le caractère indompté des Zoulous ne permettant pas aux colons d'y vivre en paix, le gouvernement du Cap se désintéressa bientôt d'un pays si difficile, et abandonna les colons à leur malheureux sort. Ils auraient péri jusqu'au dernier sous les embûches des noirs, quand un convoi de Boërs, émigrant du Cap pour fuir la domination détestée des Anglais, vint renforcer leur petite troupe. Le chef de l'expédition, le commandant Rétif, descendant d'une ancienne famille calviniste, sortie de France lors de la Révocation de l'Edit de Nantes, fut attiré dans une embuscade par le roi des Zoulous, nommé Dungan, et massacré avec plusieurs de ses officiers. Mais les Européens échappés au massacre résolurent de vendre chèrement leur vie, défrent les Zoulous, tuèrent leur chef Dungan, et s'installèrent définitivement dans la colonie, où, dès 1839, ils avaient fondé les deux villes de Pietermaritzburg et d'Urban.

Les Anglais chassèrent à leur tour les Boërs, qui se retirèrent au nord-ouest et à l'ouest de la colonie, où ils fondèrent l'Etat libre d'Orange et la République du Transvaal. Depuis ce temps, Natal forme une colonie anglaise indépendante de celle du Cap. Plus d'une fois encore, les Anglais ont eu à lutter contre les premiers possesseurs du sol. On n'a pas oublié en France que c'est dans une expédition contre les Zoulous que le jeune prince impérial périt misérablement, au mois de juin 1879. Sa mère, l'impératrice Eugénie, envoya à cette occasion une somme considérable au vicaire apostolique de Natal, pour faire élever près du lieu où le malheureux prince avait succombé un monument commémoratif et une chapelle.

Le vicariat de Natal fut érigé en 1850, et confié à la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Outre la colonie de Natal, il comprenait alors la République du Transvaal, l'Etat d'Orange, la Cafrerie, le Basutoland et le Zoulouland. Depuis quelques années, ce vaste territoire est restreint à la colonie de Natal, à la Cafrerie et au Zoulouland.

Les limites actuelles du vicariat sont : au nord, les territoires relevant de la colonie portugaise

de Mozambique et le Transwaal ; à l'ouest, la chaîne du Drakenberg ; au sud, le Kar-River ; à l'est, l'Océan indien. La population totale du vicariat est d'un million d'habitants, ainsi répartis : 30.000 Anglais, 4.000 Boërs, quelques familles allemandes, danoises et françaises, ces dernières venues de Maurice ; plus 5.000 Hindous, venus de Madras pour servir de coolies sur les plantations ; le reste est composé de noirs. Les catholiques sont au nombre de 4.100.

La population noire du sud de l'Afrique comprend trois races distinctes : les Cafres, les Hottentots et les Buschmen. Il faut dire un mot de chacune.

Les Cafres (Kafirs, infidèles) méritent parfaitement leur nom. De toutes les races africaines, le Cafre est le plus difficile à convertir. Une profonde indifférence religieuse, un matérialisme abject le caractérisent. Nos libres-penseurs, toujours à la recherche de populations athées, trouveraient parmi eux l'idéal de leur rêve.

Les tribus cafres se partagent en deux grandes branches : les Basutos et les Zoulous. Les Basutos paraissent plus susceptibles de se laisser gagner à la civilisation européenne ; les Zoulous, traîtres, féroces, indomptés, ont repoussé jusqu'ici toutes les tentatives des Anglais.

Mais les uns et les autres sont également ennemis du travail, dissolus, fourbes, menteurs et voleurs. Toute idée de moralité paraît éteinte dans la conscience du Cafre : accusé, il nie effrontément, jusqu'à ce qu'on ait pu le convaincre ; pris sur le fait, il ne témoigne ni honte, ni repentir, et se contente de dire en souriant : « C'est vrai, maître, j'ai volé, ou bien j'ai tué. » Libre-penseur, il conforme strictement ses actes à ses doctrines religieuses et agit en libre-viveur.

Les Hottentots habitaient jadis les plaines du Cap. Refoulés par les Hollandais d'abord, par les Anglais ensuite, ils traînent les débris de leurs tribus dans tout le sud de l'Afrique, de la Cimbébasie au Zambèze, partout étrangers, partout misérables et repoussés. Leurs mœurs sont très dissolues, mais ils sont d'un naturel plus soumis et plus timide que les Cafres, et, sous ce rapport au moins, ils seraient plus accessibles que ceux-ci aux tentatives de la civilisation chrétienne.

Les Buschmen sont les *parias* de l'Afrique méridionale. Ils vivent refoulés dans les déserts et dans les antres des montagnes, sans demeure fixe, sans vêtements, sans aucun moyen de subsistance que le vol. Les autres noirs leur font la chasse comme à des bêtes fauves, et les massacrent sans pitié partout où ils peuvent les découvrir. Si le christianisme ne vient promptement les relever de leur abjection et les civiliser, dans

un siècle cette race infortunée aura disparu du sol de l'Afrique.

Voilà la matière ingrate sur laquelle travaillent, depuis un demi-siècle, les missionnaires catholiques dans l'Afrique méridionale. On s'explique facilement la lenteur de leurs progrès et l'échec complet des missions protestantes. L'oisiveté, avec l'habitude du vol qui en est la suite, et la polygamie sont les deux principaux obstacles à la conversion des noirs. Malheureusement, les témoignages des voyageurs protestants nous l'ont appris, ces mauvaises dispositions natu-



VASCO DE GAMA ; d'après une ancienne gravure.

relles ont été entretenues par les missions protestantes, jalouses de pouvoir envoyer chaque année à leurs souscripteurs la liste de leurs prétendus convertis.

On n'a pas encore eu le temps d'oublier en Europe l'aventure fâcheuse du docteur Colenso, premier évêque anglican de Natal. Arrivé en 1853 dans la colonie, trouvant trop difficile d'amener ses diocésains à abandonner la polygamie, ce bon évêque jugea plus simple de l'autoriser, en s'appuyant naturellement sur la Bible, dans laquelle les protestants sont experts à trouver tout ce qu'ils veulent :

« Je suis profondément convaincu, écrivait-il, que l'usage d'exiger de la part des maris la séparation de leurs femmes après la conversion au

christianisme, est tout à fait inacceptable et opposé au pur enseignement de Notre-Seigneur. A quoi bon lire aux païens les histoires bibliques d'Abraham, de Jacob, de David et des nombreuses femmes que ces patriarches possédaient ? »

On aurait cru qu'il était facile de leur expliquer avec saint Paul que, dans la loi nouvelle, le mariage a été élevé à la dignité de sacrement, et que ce qui était concédé, *ad duritiam cordis*, aux disciples de Moïse, n'est plus permis aux disciples de JÉSUS-CHRIST. Mais le brave docteur n'y songea sans doute pas, et, après une conférence tenue

avoir inutilement prié son collègue de donner sa démission, se mit en devoir de procéder juridiquement contre lui et de le déposer. Mais l'évêque de Natal en appela à la Cour très laïque *du banc de la Reine*, et les nobles Lords ayant déclaré qu'il n'y avait pas dans son fait la moindre peccadille, il fut maintenu dans sa charge. Néanmoins, comme un certain nombre de ses ouailles refusèrent de le suivre dans son apostasie du christianisme, la Société biblique de Londres fut forcée d'envoyer, à ses frais, à Natal un évêque mieux pensant. On vit donc, pendant une vingtaine d'années, dans la colonie, le spectacle réjouissant de deux évêques anglicans, l'un orthodoxe, l'autre hérétique, et l'hérétique seul reconnu et payé par le gouvernement de sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre, protectrice et chef de l'Eglise officielle. Voilà dans quels abîmes d'absurdité viennent tomber le schisme et l'hérésie.

Le docteur Colenso est mort en 1882, toujours évêque de Natal et parfaitement impénitent. Au reste, malgré ses concessions dogmatiques et morales, il n'avait pas mieux réussi que ses confrères auprès des Cafres de la colonie.

C'est à l'Eglise catholique qu'il était réservé de commencer sérieusement l'œuvre de la conversion. Après une première tentative infructueuse auprès des Zoulous, tentative qui fut reprise plus tard avec succès, les missionnaires de Natal s'adressèrent, en 1862, aux Basutos, moins féroces et mieux disposés.

Bien que ce pays fût déjà couvert de missions protestantes, leur roi Mohseh accueillit parfaitement les prêtres catholiques :

« Je vous considère, vous, dit-il, comme de véritables missionnaires. Mon peuple et moi nous désirons sincèrement devenir catholiques. Etablissez vous où vous voudrez. J'offre, s'il le faut, de vous céder la place où

sont bâties nos habitations. »

Les missionnaires fondèrent la station de Roma, en basuto Motsi-wa-ma-Jesu (le village de la Mère de JÉSUS). Au bout d'un an, ils avaient déjà *trois cents* néophytes sérieux, et le 1^{er} novembre 1863, on bénissait solennellement la première chapelle catholique élevée chez les Cafres. Voici en quels termes le P. Gérard, alors supérieur de la mission, rendait compte de la cérémonie :

« Les Basutos désiraient depuis longtemps l'arrivée de ce jour, où ils devaient contempler des choses magnifiques et être témoins de la manière dont les *Baromans* (les catholiques) honorent DIEU. Le roi, en particulier, homme d'un profond jugement, nous avait dit plusieurs fois que nous



NATAL (AFRIQUE MÉRIDIONALE).

LE ROI MOHSEH, CHEF BASUTO ; d'après une photographie.

avec tout le corps des missionnaires, on décida, à l'unanimité, d'admettre au baptême et à la communion, mais non aux emplois de l'Eglise, ceux des Cafres qui étaient polygames depuis longtemps. « Je dois dire, ajoute le docteur Colenso avec une naïveté charmante, que ceci me paraît la seule mesure juste et raisonnable. »

Pour le coup la pudeur britannique se révolta et cria *shocking*. L'évêque laissa dire et s'inquiéta fort peu de ces scrupules surannés. Peu à peu, sur cette pente dangereuse de l'esprit particulier, il en arriva à nier l'inspiration des Ecritures, et par suite la divinité du christianisme. On trouva pourtant que c'était un peu fort de la part d'un évêque, même anglican, et l'évêque du Cap, après

devions l'inviter à l'ouverture de nos exercices ; qu'il viendrait lui-même et parlerait à son peuple en notre faveur. Il arriva, en effet, vers les neuf heures du matin, quoique la montagne où il réside soit à deux lieues et demie de notre mission.

» Grâce à DIEU, tout alla fort bien pendant la cérémonie. Après le sermon, le roi voulut aussi faire le sien. À sa demande, Monseigneur accorda bien volontiers l'autorisation. Il lui fut donc permis de se placer dans le sanctuaire, d'où il pouvait dominer ses sujets. Il leur parla longtemps ; entre autres choses, il leur dit qu'aujourd'hui il leur avait apporté un trésor. Puis, appelant les principaux chefs par leur nom, il leur recommanda de veiller à ce que l'église fût toujours pleine, et de se bien garder de faire le moindre mal à la mission, parce qu'il serait là pour punir les malfaiteurs. Il les invita tous, hommes et femmes, à nous offrir leurs services lorsque nous en aurions besoin, et il leur rappela les paroles de Notre-Seigneur que j'avais citées en commençant : Celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé ! »

Ces bonnes dispositions des chefs et du peuple n'ont fait que se confirmer depuis. En vingt ans, les missionnaires ont baptisé plus d'un millier de noirs et fondé plusieurs nouvelles stations parmi eux ; ce sont d'abord, près de Motsi-wa-ma-Jesu, les deux postes annexes de Saint-Joseph et de Saint-Michel ; puis, dans une autre partie de la contrée, les trois stations de Saint-Dominique, de Saint-Jean et de Gethsémani. De belles chapelles en briques, des écoles, des maisons de Sœurs de la Sainte-Famille, des fermes modèles pour initier les noirs à la culture et les arracher aux tentations de l'oisiveté : voilà le résumé du travail des missionnaires pendant ces trente premières années (1860-1890). Leur influence est maintenant solidement établie dans tout le pays ; chaque année le nombre des catéchumènes et des baptêmes d'adultes va en augmentant, et la nation des Basutos, qui compte 180.000 âmes, n'est pas loin peut-être du jour où elle embrasera en masse la foi catholique.

En 1874, les Basutos déjà baptisés envoyèrent au Souverain-Pontife une adresse et l'offrande filiale de leur pauvreté, que le bon Pie IX reçut avec des larmes de reconnaissance et de joie. Que de progrès accomplis en moins de quinze ans parmi ces tribus féroces de l'Afrique du sud !

Le roi Mohseh n'eut pas le bonheur de suivre ses sujets dans la voie du catholicisme. Bien qu'il soit demeuré attaché à nos missionnaires et à leurs œuvres, catholique de cœur et de convic-

tions, il recula toute sa vie devant la nécessité de renoncer à la polygamie. Dans sa dernière maladie, il appela les missionnaires et demanda instamment le baptême : il était trop tard. Les ministres protestants tenaient fermées par leurs affidés toutes les portes du palais, et, n'ayant pu entraîner le roi dans leur secte, ils voulurent au moins se donner la consolation de le voir mourir païen. Peut-être sa bonne volonté et son désir sincère du baptême catholique, unis aux bonnes œuvres qu'il avait faites pendant sa vie pour sou-



RELIGIEUSE TRAPPISTINE DE NATAL.
D'après un dessin du R. P. Courtois.

tenir les missionnaires, auront suffi pour lui ouvrir le Ciel.

Après sa mort, ses quatre fils se partagèrent le pouvoir et continuèrent à favoriser les missions catholiques établies sur le territoire. Tout récemment encore, en 1888, le second fils de Mohseh, en demandant la fondation de la nouvelle mission de Bethléem dans son propre village, disait au Père : « Fais vite ! les protestants me tracassent, et je veux en finir avec eux. »

Depuis 1894, la mission des Basutos forme une préfecture apostolique distincte, mais le vicariat de Natal est resté chargé de l'évangélisation des Zoulous. Après un premier échec, en 1860, les

missionnaires ont fait une tentative plus heureuse, en 1880, et fondé la station de Camperdown, qui compta bientôt 60 néophytes et 40 enfants dans les écoles. Malgré leur haine de l'étranger, les Zoulous ont toujours témoigné le plus grand respect aux *Romains*, comme ils appellent les prêtres catholiques. Pendant la guerre de 1879, alors que tout le Zouloulund était en feu et que nul Européen ne pouvait s'y hasarder sans risquer sa vie, les prêtres catholiques pouvaient circuler sans être inquiétés. Le titre de Romain était pour eux un sauf conduit.

Bien que les Cafres résidant dans la colonie, corrompus au contact de l'Européen, soient plus difficiles à convertir, le zèle du vicaire apostolique et de ses prêtres n'a pas reculé devant cet ingrat labeur. En 1885, on ouvrit à Oakford, près d'Urban, une mission de Zoulous, avec chapelle en l'honneur du Sacré-Cœur et écoles. Au bout de trois ans, on avait déjà obtenu 51 baptêmes d'adultes. Pour soustraire les Cafres aux tentations de la vie européenne, la mission a acheté en cet endroit huit cents hectares de terrain pour y installer un village chrétien, qui compte déjà 130 catholiques, vivant en paix sous la direction de leurs Pères spirituels. Le monastère des Trappistes, établi à Mariannahill dans une admirable situation et qui ne mesure pas moins de 12.000 acres de terrain, forme encore un autre centre catholique, dans lequel les noirs sont initiés tout doucement au travail et, par le travail, à la civilisation.

Voilà ce qui s'est fait depuis *quarante ans* dans le vicariat apostolique de Natal pour la conversion des noirs ; mais là ne se bornent pas les travaux des missionnaires. La majorité de la population catholique est européenne, et ces catholiques, comme ceux du Cap, sont vraiment dignes de leur nom. « Rien de plus édifiant, écrit un missionnaire, que de voir chaque dimanche se presser dans les églises de la colonie des hommes de toutes nationalités et de toutes couleurs : Anglais, Irlandais, Hollandais, Français de Maurice, Hindous et Cafres. Dans les principaux centres, on prêche le matin en anglais et en français, et le soir on fait le catéchisme dans chacune des deux langues qui se parlent dans la colonie. »

Lors de la guerre de 1881 entre les Boërs et les Anglais, la mission de Natal eut soin d'envoyer des aumôniers auxiliaires dans l'armée anglaise. Ceux-ci n'ont eu généralement qu'à se louer de leurs rapports avec les officiers protestants, et ont éprouvé les plus douces consolations dans l'exercice de leur ministère auprès des pauvres soldats irlandais.

Voici la situation du vicariat de Natal en 1890 :

Personnel : 1 vicaire apostolique, 19 missionnaires de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.
1 couvent de Trappistes à Mariannahill, 140 religieux. —

60 religieuses Trappistines. — 33 Sœurs de la Sainte-Famille. — 9 Sœurs de la Sainte-Croix.

Œuvres : 12 stations : Pietermaritzburg, Urban, Mariannahill, Oakford, Bluff, Saint-Michel, Opoléla, Einselden, Blizberg, Kokstod, Umtata et Buntig ; plusieurs missions, 12 églises, 9 chapelles.

1 collège-séminaire à Pietermaritzburg, 47 étudiants dont 5 élèves ecclésiastiques. — 1 pensionnat, jeunes filles, 72 élèves. — 17 écoles primaires catholiques : 280 garçons, 300 filles. — 2 orphelinats. — 1 asile.

Population catholique : 4.100 sur 1.000.000 d'habitants.

Dès 1880, le vicaire apostolique de Natal, préoccupé de l'étendue de son territoire, en avait demandé la division. La guerre qui survint alors entre les Boërs et les Anglais avait forcément ajourné cette mesure ; mais en 1886, la paix étant rétablie, la Sacrée Congrégation détacha du vicariat de Natal le vicariat apostolique de l'Etat d'Orange et la préfecture du Transwaal, puis en 1894, la préfecture apostolique de Basutoland.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'ÉTAT LIBRE D'ORANGE.

Le nouveau vicariat, érigé en 1886, comprend l'Etat d'Orange et la Terre des Diamants. Ses limites sont : au nord et à l'ouest, le cours du Waal ; au sud, le fleuve Orange ; à l'est, la chaîne du Drakenberg. La population totale est de 500.000 habitants, sur lesquels 75.000 Européens. La population catholique est de 5.600 âmes.

L'Etat d'Orange forme une République indépendante composée surtout des anciens colons hollandais du Cap, connus sous le nom de Boërs ; la Terre des Diamants appartient aux Anglais.

Il s'est passé au cap de Bonne-Espérance le même phénomène ethnologique que nous avons constaté chez les Franco-Canadiens de l'Amérique du Nord. La race anglo-saxonne, assez forte pour s'emparer du pays et le conserver, s'est montrée impuissante à s'assimiler les vaincus. Comme nos compatriotes du Canada, les Boërs, après avoir été cruellement opprimés, ont réagi avec vigueur : ils ont constitué les deux Républiques indépendantes de l'Orange et du Transwaal, et ceux qui sont restés dans la colonie anglaise ont gardé avec un soin jaloux leurs mœurs, leur religion, leur langue et leur nationalité. A cette heure l'élément hollandais balance dans l'Afrique du Sud l'élément anglais, et bientôt peut-être il le dominera. Il y a là un phénomène bien digne d'attirer l'attention des hommes d'Etat de la Grande-Bretagne. Là où il rencontre des races inférieures, l'Anglo-Saxon les fait disparaître sans pitié ; quand il se trouve en présence de races européennes, son exclusivisme, son égoïsme hautain tient les vaincus à distance et empêche toute fusion. L'Angleterre protestante est habile à conquérir, impuissante à conserver ; si elle fût restée catholique, ne peut-on pas dire que ses défauts se seraient notablement atténués et qu'elle serait devenue plus apte à s'assimiler les races que son incontestable habileté, son

esprit de suite et sa grande puissance maritime ont fait tomber sous son joug ?

Bien que le fanatisme de Calvin domine encore parmi les Boërs, ils ont vu avec plaisir l'érection du vicariat apostolique, et l'évêque, à son arrivée à Bloemfontein, a été reçu avec les égards dus à sa dignité. Toutes les autorités de la République, ayant à leur tête le président, se sont fait un devoir d'assister à son installation.

Statistique religieuse du vicariat en 1896.

Personnel : 1 vicaire apostolique en résidence à Kimberley (Terre des Diamants). — 17 missionnaires prêtres et 12 Frères de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. — 53 Sœurs de la Sainte-Famille. — 11 Sœurs de Nazareth.

Œuvres : 10 stations, 12 missions, 10 églises, 7 chapelles.

21 écoles catholiques : 420 garçons, 670 filles. Total, 1.090 enfants. — 1 institut de charité pour les pauvres. — 1 orphelinat, 80 enfants.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BASUTOLAND.

En 1881, la mission des Basutos fut détachée du vicariat de Natal et rattachée à celui de l'Etat d'Orange. Un décret du 8 mai 1894 vient de l'ériger en préfecture apostolique distincte. Le Basutoland appartient à l'Angleterre.

On a vu plus haut l'origine de la mission des Basutos. Elle continue à prospérer et tout fait espérer la conversion prochaine de la nation entière. Voici, au 1^{er} janvier 1896, la situation de la nouvelle préfecture.

Personnel : 1 préfet apostolique, 8 prêtres et 5 Frères de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, 29 Sœurs de la Sainte-Famille.

Œuvres : 13 stations, dont 7 principales ; 12 écoles élémentaires.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU TRANSWAAL.

Comme son nom l'indique, la République du

Transwaal est située au-delà du fleuve Waal, qui la sépare de l'Etat d'Orange.

La nouvelle préfecture apostolique, érigée en 1886, comprend tout cet Etat et a pour limites : au nord, le fleuve Limpopo ; au sud, le Waal ; à l'est les possessions portugaises du Mozambique ; à l'ouest, les déserts de Kalahari et le Betchouanaland. La population totale est d'environ 900.000 habitants, ainsi répartis : Boërs, 120.000 ; Métis, 180.000 ; Cafres, 600.000. Les catholiques sont environ 4.000.

Le Transwaal est, dans le sud de l'Afrique, le dernier refuge du fanatisme de Calvin. Les catholiques sont encore exclus par la loi de la magistrature suprême de la République et des principaux emplois.

Personnel : 1 préfet apostolique, en résidence à Johannesburg. — 10 missionnaires de la Congrégation des Oblats de Marie. — 5 Petits-Frères de Marie. — 14 Sœurs de Loreite. — 25 Sœurs de la Sainte-Famille. — 12 Dominicaines.

Œuvres : 4 stations. — 5 missions. — 5 églises, 9 chapelles. — 1 collège, à Prétoria. — 5 écoles supérieures, filles. — 7 écoles primaires catholiques : 600 garçons, 500 filles.

Total : 1.400 enfants. — 2 hôpitaux.

* *

Statistique comparée des missions du sud-est de l'Afrique.

En 1840 : néant.

En 1890 : 4 missions, 2 vicaires apostoliques, 2 préfets, 54 missionnaires, 58 églises ou chapelles, 65 écoles, 17.700 catholiques.

* *

En résumant les chiffres des missions du Cap et des missions du sud-est de l'Afrique, nous trouvons pour toutes les missions de l'Afrique méridionale en 1896 :

8 missions, 4 vicaires apostoliques, 3 préfets, 106 missionnaires, 97 églises ou chapelles, 124 écoles, 30.890 catholiques.



Chapitre Vingtième.

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE

ORIENTALE, 1800-1890.



ES missions de la côte orientale d'Afrique peuvent se diviser en trois groupes bien distincts : au sud, les missions du Zambèze et la prélature portugaise du Mozambique ; au centre, les missions du Zanguebar ; au nord, les missions d'Ethiopie.

I. — MISSIONS DU ZAMBÈZE ET DU MOZAMBIQUE.

VASCO DE GAMA relâcha pour la première fois dans l'île de Mozambique en 1498. Il y trouva des trafiquants arabes, qui commerçaient déjà avec l'Inde. Comme sur la côte occidentale, le Portugal domina longtemps en maître tout le long de la côte orientale de l'Afrique, du cap Guardafui au cap de Bonne-Espérance. A cette époque de prospérité et de ferveur religieuse, les Dominicains et les Jésuites portugais avaient des stations sur toute l'étendue de la côte : à Aden, à Mélinde, à Mombaze, à Zanzibar, au cap Delgado, à Mozambique, à Sofala et dans tout l'intérieur du pays. Saint François Xavier, en se rendant aux Indes, séjourna six mois à Mozambique, où il fit plusieurs miracles (1542). Quelques années plus tard, un autre Jésuite, appartenant à une des grandes familles du Portugal, le Père Gonzalve de Sylvira, pénétrait au Monomotapa, où il cueillait, vers 1560, la couronne du martyr. Bientôt, au rapport des *Lettres Édifiantes*, les réductions des Jésuites au milieu des Cafres s'échelonnèrent tout le long du Haut et du Moyen-Zambèze, où le docteur Livingstone a retrouvé leurs ruines, encore entourées du respect religieux des populations.

Les Dominicains, de leur côté, s'occupèrent spécialement du ministère paroissial et de l'aumônerie des troupes. En 1612, le Pape Paul V érigea le Mozambique en prélature *nullius*, relevant directement du Saint-Siège. Le titulaire était ordinairement un religieux de l'Ordre de saint Dominique, et sa juridiction s'étendait alors

du cap Guardafui au cap de Bonne-Espérance ; à l'intérieur du continent, elle n'avait d'autres limites que les dernières stations des missionnaires.

Puis, après ces jours de prospérité, l'inévitable décadence. Vers la fin du XVII^e siècle, le roi du Monomotapa expulsa les Portugais du Zambèze et les refoula à la côte. A la même époque, les Arabes réoccupèrent Mélinde, Mombaze, Zanzibar et toute la partie septentrionale des possessions portugaises, de la mer Rouge au cap Delgado. Dans le sud, les Hollandais d'abord, les Anglais ensuite, s'établirent au cap de Bonne-Espérance, et peu à peu firent remonter leurs établissements jusqu'à la baie Delagoa, que naguère encore ils se disputaient au Portugal. La colonie de Mozambique se trouva donc successivement réduite à une bande étroite de terre, qui s'étend, le long du rivage, du cap Delgado, au nord, à la baie Delagoa, au sud. Ce territoire est partagé en neuf districts ou capitaineries : sept districts maritimes : le cap Delgado, Mozambique, Angoche, Quélimane, Sofala, Inhambane, Lourenço-Marquez, et deux districts à l'intérieur, Tété et Senna, sur le cours supérieur du Zambèze, avec plusieurs commandements militaires, et un certain droit de suzeraineté sur les roitelets voisins, qui reçoivent l'investiture du Portugal, et sont décorés du titre pompeux de Capitaine-Major.

Le gouvernement de Lisbonne a fait récemment un effort infructueux pour dominer de nouveau dans le bassin du Zambèze. A la conférence de Berlin, en avait posé le principe de l' *Hinterland* ou de l'arrière-pays, en vertu duquel toute puissance qui détient une portion des côtes de l'Afrique, a le droit de s'avancer dans l'intérieur, jusqu'à ce qu'elle rencontre le territoire d'une autre puissance européenne. D'après ce principe, le Portugal, maître à la fois de la côte de Mozambique et de celle d'Angola, situées presque à la même hauteur, comptait réunir ses deux colonies par une chaîne ininterrompue de postes à travers le bassin du Zambèze, dont ses anciennes explorations et ses traditions historiques l'autorisaient à se

regarder comme le maître. En droit, rien de plus naturel que la prétention du Portugal. Il est rationnel qu'à l'heure où toutes les nations européennes, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Belgique, l'Italie elle-même, se partagent le continent noir, le Portugal, qui a découvert et occupé successivement toutes les côtes de l'Afrique, du golfe de Guinée à la mer Rouge, essaie de faire revivre ses droits de suzeraineté sur une portion restreinte de ce vaste territoire. En conséquence le major Serpa Pinto fut chargé de conclure des traités avec les chefs de l'intérieur du pays.

Mais cela ne faisait pas les affaires de l'Angleterre, qui compte bien, dans ce partage de

l'Afrique, se faire la part du lion, en reliant ses colonies de l'Afrique australe aux vastes territoires qu'elle vient de s'attribuer, de partage avec l'Allemagne, sur la côte du Zanguebar et dans la région des Grands-Lacs ; ce qui, avec le protectorat plus ou moins déguisé de l'Egypte, et les comptoirs qu'elle possède sur le golfe de Guinée, lui ferait un immense empire africain, à peu près d'un seul tenant, avec des débouchés au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. La prétention du Portugal, en coupant le continent du Mozambique à l'Angola, allait ruiner ce beau plan. Il fallait s'y opposer.

D'après le *Foreign Office*, qui ne s'est pas tou-



HAUT-ZAMBÈZE (AFRIQUE ORIENTALE).

RÉCEPTION DU R. P. DEPELCHIN PAR LE ROI LEBUSCHI.

jours montré si scrupuleux, les prétentions du Portugal sur le bassin du Zambèze sont insoutenables, parce qu'il n'a pas occupé la contrée qu'il revendique aujourd'hui. En vain il argue de la souveraineté morale qu'il exerce depuis trois cents ans sur un pays qu'il a le premier découvert, exploré, ouvert au commerce et à la prédication chrétienne ; tout cela, c'est de l'histoire ancienne. Actuellement le Portugal n'exerce plus, en fait, aucune action sur le territoire dont il revendique le haut domaine ; il est donc désormais déchu de son droit, et les traités et arrangements particuliers qu'il voudrait passer avec les chefs indigènes sont nuls, tant qu'ils n'ont pas été sanctionnés par les autres puissances.

En conséquence, le gouvernement de l'Angle-

terre engloba, par voie de simple déclaration, le Matabéléland et tout le bassin du Bas-Zambèze dans ses vastes colonies du sud de l'Afrique, en dépit des protestations des Boërs du Transvaal et des Portugais du Mozambique. En même temps, par un ultimatum en date du 11 janvier 1890, il défendait au Portugal de s'établir sur le cours moyen du Zambèze, le sommant d'évacuer les territoires récemment acquis par le major Pinto de rappeler ses troupes, et de se désister à l'avenir de toute prétention sur cette partie du continent.

Vingt-quatre heures étaient données au gouvernement de Lisbonne pour obéir à ces injonctions hautaines, qu'une escadre, réunie à l'avance, s'appêtait à soutenir par la force. Trop faible

pour accepter la lutte contre l'Angleterre, le Portugal n'avait plus qu'à se soumettre. C'est ce qu'il fit en protestant avec beaucoup de dignité, contre la violence qu'il subissait, et en réservant d'ailleurs tous ses droits. Les autres puissances européennes se montrèrent généralement blessées de ce procédé brutal de l'Angleterre contre une nation chrétienne qui n'a d'autre tort que d'être faible ; elles laissèrent faire néanmoins, en vertu du fameux axiôme moderne : « Chacun pour soi, chacun chez soi. »

Le Portugal a cruellement expié, en cette occasion, la faute irréparable que lui fit faire, au dernier siècle, la politique sectaire de Pombal, je veux dire la destruction systématique des missions et l'expulsion violente des religieux qui en étaient chargés. Supposons un instant que les Capucins du Congo et les Jésuites du Zambèze aient eu la liberté de continuer leur œuvre d'apostolat : il n'est pas douteux qu'à cette heure, les missions portugaises de la côte orientale et de la côte occidentale seraient reliées par une chaîne ininterrompue de stations catholiques, placées naturellement sous le protectorat de Sa Majesté Très Fidèle. En réclamant aujourd'hui sa part légitime d'influence à l'intérieur du continent, le Portugal aurait des droits sérieux à faire valoir, et l'Angleterre ne pourrait pas lui jeter à la face que ses droits de suzeraineté qu'il réclame sont de l'histoire ancienne ; tant il est vrai que les grandes iniquités nationales se payent tôt ou tard. En chassant les Capucins du Congo, en jetant les Jésuites du Zambèze dans les casemates du fort Saint-Julien, le gouvernement de Lisbonne se croyait bien fort : c'est si peu de chose, un moine qu'on expulse, ou qu'on envoie pourrir en prison ! Ce peu de chose, c'était tout simplement la ruine des missions portugaises et la perte d'un immense empire colonial. Le Portugal est bien récompensé aujourd'hui de s'être trainé pendant trois quarts de siècle à la remorque de l'Angleterre protestante !

Hâtons-nous de constater que, depuis une vingtaine d'années, il est revenu à une politique plus chrétienne. Les RR. PP. Jésuites de la mission du Zambèze, comme je le dirai tout à l'heure, n'ont qu'à se louer de leurs rapports avec les autorités de la colonie de Mozambique. Espérons qu'il n'est pas trop tard pour revenir sur une politique néfaste, qui a fait perdre aux Portugais la plus grande partie de leur empire colonial.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU ZAMBÈZE.

C'est seulement en 1879 qu'un décret de la Propagande, en érigeant la préfecture apostolique du Zambèze, rouvrit aux Pères de la Compagnie de JÉSUS leurs missions de l'Afrique orientale, d'où la main brutale de Pombal les avait arrachés en 1759. Bien des choses s'étaient passées dans ces cent vingt années. La puissance prépondérante du Portugal avait fait place à

celle de l'Angleterre, sauf dans la colonie du Mozambique ; toute trace de christianisme et de civilisation avait disparu de ces vastes régions, qui couvrent environ trois cents lieues carrées et comptent plusieurs millions d'habitants ; à la place du fameux empire de Monomotapa, évangélisé par leurs devanciers, les nouveaux missionnaires trouvaient, dans le bassin du Zambèze, quatre États principaux : au sud, le Bétchouanaland, entièrement soumis à l'influence britannique ; dans la région du Moyen-Zambèze, l'État des Matabélés, qui, depuis, est tombé, lui aussi, sous le protectorat de l'Angleterre ; à l'est, dans la sphère d'action du Portugal, le royaume d'Umzila ; enfin au nord, dans le Haut-Zambèze, l'État des Barotsés, toujours déchiré par les révolutions. « On ne vieillit pas chez les Barotsés, » a écrit Elisée Reclus ; les missionnaires n'allaient pas tarder à en faire l'expérience. En dehors de ces quatre grands États, une vingtaine de roitelets cafres, les uns complètement indépendants, les autres sous le protectorat de l'Angleterre ou du Portugal.

Telle était, à grands traits, la situation politique de la mission du Zambèze, quand le R. P. Depelchin vint en prendre possession avec ses compagnons, en 1879. On comprend que les difficultés et les souffrances de toutes sortes ne devaient pas manquer aux nouveaux apôtres. Les *Missions catholiques* ont fait le récit des dix premières années d'épreuves, récit que je vais essayer de résumer.

Partis de Grahamstown (vicariat du Cap oriental), le 11 avril 1879, les Jésuites se rendirent dans leur lointaine mission sur de lourds wagons, trainés chacun par dix-huit à vingt bœufs ; c'est le seul véhicule en usage dans ces régions reculées de l'Afrique. Le 11 mai, ils étaient à Kimberley, la capitale de la Terre des Diamants. Leur projet était de s'établir d'abord chez les Bétchouanas et chez les Matabélés, dans le sud de leur mission. En conséquence, poursuivant leur route, ils arrivèrent le 24 juillet à Shoshong, capitale du Bétchouanaland : mais le roi Khama, surnommé le *gentleman* de l'Afrique australe, les reçut fort mal, et leur refusa nettement la permission de s'établir chez lui. Ce prince avait été endoctriné depuis longtemps, lui et les siens, par les Wesleyens ; il fut impossible de le faire sortir de ce dilemme, qui lui avait été évidemment suggéré par ses prédicants : « Ou vous prêcherez la même religion de JÉSUS que les missionnaires arrivés avant vous, et, dans ce cas, je n'ai pas besoin de vos services ; ou vous nous apporterez une autre religion, et alors vous amènerez le trouble et les dissensions religieuses : je n'en veux pas. »

Il y avait bien une troisième hypothèse à poser, à savoir, si la religion qu'on lui avait d'abord enseignée était la vraie ; mais le prince, stylé par ses prédicateurs, se refusa à la laisser discuter, et les missionnaires se virent forcés de remporter la bénédiction qu'ils apportaient à ce

pauvre peuple. Espérons qu'à mesure que l'Angleterre établira son influence politique sur ces régions reculées, on verra cesser les prétentions intolérantes des ministres protestants, prétentions bien singulières, il faut l'avouer, de la part de ceux qui rejettent toute autorité doctrinale. Que font-ils donc de leur fameux principe du libre examen, là où ils sont les maîtres ?

Repoussés du Bétchouanaland, les voyageurs apostoliques arrivèrent, le 27 août, chez les Matabélés, où le roi Lo Bengula les reçut fort bien, et leur permit de s'établir. Ils se fixèrent à Gubulawayo, qui devint ainsi la station centrale de la mission du Zambèze. Néanmoins les débuts furent longs et pénibles, et les missionnaires consumèrent huit longues années à attendre. C'est seulement en 1887 qu'ils obtinrent la liberté de l'apostolat. Ils se transportèrent alors à Empédani, où leurs prédications commencent à porter des fruits. Aux dernières nouvelles un certain nombre de noirs se préparaient sérieusement au baptême, et chaque dimanche, la petite chapelle est remplie de Cafres, qui assistent avec respect aux cérémonies et écoutent attentivement le catéchisme qu'on leur fait.

Pendant le temps qu'ils passèrent à Gubulawayo, les Pères employèrent leurs loisirs forcés à parcourir leur immense mission, afin de reconnaître les localités les mieux disposées à recevoir la Bonne Nouvelle. Dès 1880, une expédition apostolique s'organisa pour le royaume d'Umzila, dans la partie orientale de la mission. La caravane se composait de deux prêtres, les Pères Law et Wehl, et des Frères Hadley et Desadeleer. L'expédition devait aboutir à une catastrophe.

Pendant ce temps, le P. Depelchin explorait les rives du Zambèze et remontait au nord jusque chez les Barotsés. C'est au cours de ce voyage qu'il visita les célèbres chutes du Zambèze, découvertes quelques années auparavant par Livingstone. Cette année-là, 1881, le Père organisa quatre stations le long du fleuve : dans le sud, le poste de Pantamatenka, en communication facile avec le Transwaal ; sur le Moyen-Zambèze, le poste de Sainte-Croix des Batongas, chez un chef indigène nommé Moemba ; enfin dans le Haut-Zambèze, les deux postes de Katonga et de Sheskéké, chez le roi Lebuschi, prince des Barotsés, qui reçut très bien le Père et lui promit toute sécurité pour ses missionnaires.

De ces quatre stations, aucune ne devait subsister. Le poste de Pantamatenka fut abandonné, j'ignore pour quelle raison ; la station de Sainte-Croix des Batongas, à peine installée, fut pillée par Moemba, et dans ces tristes conjonctures, le P. Terôerde, supérieur de la mission, déjà malade de la fièvre, succomba aux privations. Quant aux deux postes ouverts chez les Barotsés, lorsque les missionnaires se présentèrent pour les occuper, ils se virent, au mépris des conventions passées l'année précédente avec le Père Supérieur,

impitoyablement rançonnés et même menacés de mort par Lebuschi, qui les retint plusieurs mois prisonniers dans son kraal. Le Frère Desadeleer périt dans cette seconde expédition, en se noyant dans les rapides du Zambèze (3 avril 1883).

Évidemment, il n'y avait rien à faire pour le moment auprès de ces tyranneaux noirs, qui voient dans tout Européen venant s'établir chez eux une proie à exploiter. En attendant que les nations chrétiennes aient étendu leur protectorat sur toute la contrée et rendu au pays un peu de sécurité, les missionnaires, sans se laisser décourager par tant d'insuccès, se sont mis à faire le siège de leur difficile mission, en l'entourant d'une ceinture de postes avancés, d'où ils pourront facilement, quand le moment de DIEU sera venu, pénétrer à l'intérieur. C'est ainsi qu'ils se sont établis successivement dans le vicariat du Cap oriental, où ils desservent plusieurs postes et ont ouvert une maison d'études et d'acclimatation ; dans le Transwaal, où ils évangélisent les Cafres, et dans la colonie de Mozambique, où les autorités portugaises, heureuses de les voir suppléer à l'insuffisance numérique du clergé paroissial, leur ont fait le meilleur accueil.

Voici quelle était, au 1^{er} janvier 1890, la situation religieuse de la mission du Zambèze :

La préfecture apostolique a pour limites : au nord, les vicariats apostoliques du Congo belge, du Congo supérieur, et la mission du Nyassa ; à l'ouest, la colonie de Mozambique ; au sud, le Transwaal et la Cimbébasie ; à l'ouest, la préfecture du Congo méridional.

Personnel : 1 supérieur de mission, en résidence à Grahamstown (Cap oriental), 18 missionnaires prêtres de la Compagnie de Jésus, 8 scholastiques et 20 Frères coadjuteurs, Sœurs Dominicaines.

Œuvres : 9 stations, 1 à Grahamstown, Colonie du Cap. — 1 à Fort-Salisbury, Mashonaland. — 1 à Fort-Macloutsie, Matabéléland. — 1 à Kélands, Cafrerie britannique. — 1 à Statterheim, Colonie du Cap. — 1 à Dumbrody, Colonie du Cap. — 1 à Vlesfontein, Transwaal. — 1 à Tété, Mozambique. — 1 à Senna, Mozambique.

8 églises ou chapelles. — 1 séminaire à Grahamstown, 8 scholastiques. — 1 collège à Grahamstown, 71 élèves. — 2 écoles élémentaires garçons, 36 élèves. — 4 écoles filles, 88 élèves. — 2 orphelinats à Dumbrody, 78 enfants noirs.

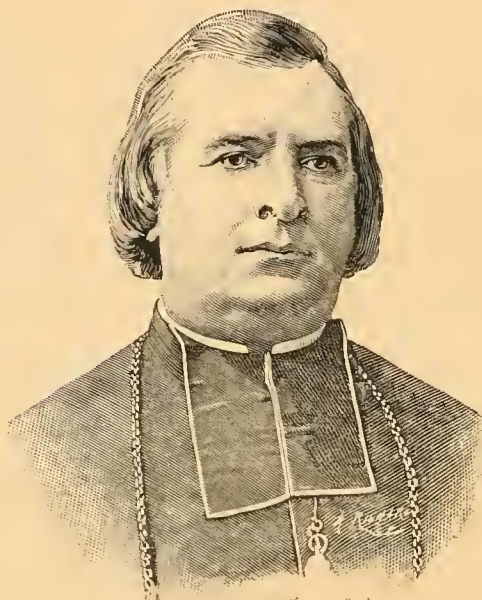
La population catholique de la préfecture du Zambèze est assez difficile à déterminer. On compte environ deux mille Portugais et métis, dans les postes desservis par les missionnaires. Quant aux nègres, les documents précis font défaut ; mais il est certain qu'on peut compter en ce moment plusieurs centaines de catéchumènes, chez les Matabélés.

II. — LES MISSIONS DU ZANGUEBAR.

Il y a trente ans à peine que l'évangélisation du Zanguebar est commencée. Depuis le jour où les Arabes de Mascate eurent repris aux Por-

tugais l'île de Zanzibar et les villes du littoral, l'Islam régna en maître sur tout ce pays, qui ne compte pas moins de sept cents lieues de côte, du cap Guardafui au cap Delgado. Quant aux populations noires de l'intérieur, ignorées alors de l'Europe, victimes de la traite et ne connaissant de la civilisation que celle que leur apportaient, au bout de leurs fusils, les prisonniers arabes, elles croupissaient dans un hideux fétichisme, ou se laissaient gagner peu à peu à l'influence démoralisante du mahométisme. Telle était la situation quand Mgr Maupoint, évêque de la Réunion, envoya en 1860, à Zanzibar, son vicaire général, l'abbé Fava, aujourd'hui évêque de Grenoble, en compagnie de trois missionnaires.

Du premier coup d'œil, les ouvriers aposto-



MGR FAVA, évêque de Grenoble.

liques aperçurent le bien qu'il y avait à faire dans ces régions jusqu'alors abandonnées, et l'impossibilité pour le clergé séculier de la Réunion de se charger d'un pareil fardeau. L'évêque fit donc appel aux Congrégations religieuses, et, dès 1862, le Zanguebar fut érigé en préfecture apostolique, confiée par la Propagande aux Pères du Saint-Esprit, sous la direction de Mgr Maupoint, chargé jusqu'à sa mort de présider au développement de la mission, en qualité de délégué du Saint Siège. En 1872, la Congrégation du Saint-Esprit prit définitivement la direction de la préfecture, qui fut élevée, en 1883, au rang de vicariat apostolique. Enfin les récentes annexions allemandes ont amené, en 1887, l'érection de la préfecture du Zanguebar méridional, confiée aux Bénédictins de la province de Bavière. Les missions du Zanguebar sont donc actuellement au nombre de deux : le vicariat du Zanguebar sep-

tentrional et la préfecture du Zanguebar méridional.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR SEPTENTRIONAL.

A leur arrivée à Zanzibar, les Pères du Saint-Esprit comprirent bien vite qu'il n'y avait rien à faire avec la population musulmane adulte de l'île et du littoral. Quant à se lancer au milieu des tribus de l'intérieur, avant de s'être assuré sur la côte une base solide d'opérations, c'eût été folie. Une seule chose restait possible : recueillir sur le marché de Zanzibar autant d'enfants qu'on pourrait en racheter, et quand ils seraient en âge de s'établir, fonder, dans l'intérieur du pays, autant de *Réductions* chrétiennes que le permettraient les ressources des missionnaires. Ce plan, si pratique et si simple, fut appliqué avec un grand esprit de suite par le R. P. Horner, premier supérieur de la mission, et par ses successeurs. C'est à son exécution que la mission du Zanguebar doit la prospérité dont elle jouit actuellement et le bel avenir qui lui semble réservé.

Naturellement les missionnaires commencèrent par la ville de Zanzibar. Les enfants ne manquaient pas sur le marché. En dépit des traités imposés par l'Angleterre au sultan pour l'abolition de la traite, en 1820, 1822, 1839, 1845 et 1864, les caravanes arabes de l'intérieur amenaient, chaque année, au marché de Zanzibar, une moyenne de 45.000 esclaves, sans parler de ceux introduits dans l'île en contrebande, et dont les évaluations les plus modérées portent le chiffre à 20.000. C'était donc une moyenne annuelle de 65.000 têtes de bétail humain, sur lesquelles les Pères avaient à choisir, en regrettant amèrement que leur pauvreté ne leur permit d'en racheter qu'un petit nombre. Les missionnaires eurent ainsi toute facilité pour ouvrir, à Zanzibar, un orphelinat de garçons, sous leur direction, et un orphelinat de filles, qu'ils confièrent à la Congrégation des Filles de Marie, venues de la Réunion.

Ces enfants, rachetés des misères et des hontes de l'esclavage domestique, il fallait les former à la civilisation et au travail, pour les mettre plus tard en état de gagner leur vie. C'est pourquoi les missionnaires fondèrent à Zanzibar une école d'arts et métiers, qui fit bientôt l'admiration du sultan Saïd-Madgid et de tous les visiteurs européens. Au bout de deux ou trois ans, les Pères étaient en état de fournir au prince arabe des charpentiers, des forgerons, des mécaniciens même, sans parler d'un orphéon pour rehausser ses fêtes. Aussi la bienveillance du sultan fut désormais acquise à la mission, et se traduisit plusieurs fois en généreuses offrandes et en protection efficace pour les missionnaires et leurs œuvres, à mesure que celles-ci s'étendaient à l'intérieur.

Tous les voyageurs de passage à Zanzibar témoignent des mêmes sentiments : « Les missionnaires, qui sont les bienfaiteurs du pays, écrit

le commandant Cameron (1), ont été tout à fait bons et hospitaliers pour nous. Ils élèvent beaucoup d'enfants, qu'ils convertissent au christianisme et auxquels ils apprennent, outre la lecture et l'écriture, un métier qui leur permet de gagner leur vie. » Stanley déclare de son côté que « cette remarquable création témoigne de l'activité intelligente et des méthodiques efforts des missionnaires (2). » Comme Cameron il se loue de la cordialité avec laquelle les Pères l'ont reçu.

Au bout de six ans d'apostolat, voici quelle était, en 1868, la situation religieuse de la mission : 4 Pères du Saint-Esprit, 6 Frères coadjuteurs,

8 Filles de Marie ; — 2 hôpitaux à Zanzibar, un pour les Européens, l'autre pour les noirs ; 1 petit séminaire : 8 élèves étudiant le latin ; 1 école professionnelle, 2 écoles primaires. Au total, 150 enfants rachetés de l'esclavage, dans les établissements de la mission.

Le moment était venu d'essaimer hors de la ruche devenue trop étroite. D'un côté, l'école professionnelle de Zanzibar n'offrait à la petite famille qu'un débouché restreint ; d'autre part, on ne pouvait songer à abandonner, au milieu d'une ville toute musulmane et très corrompue, les jeunes pupilles des missionnaires arrivés à l'âge de s'établir. Le travail des champs, le séjour à la



ZANGUEBAR. — MAISON D'HABITATION DES MISSIONNAIRES, A BAGAMOYO

campagne devaient leur être meilleur à tous les points de vue. La fondation de Bagamoyo fut résolue.

En 1868, la nouvelle maison s'ouvrit avec deux enfants. En peu de temps, la petite colonie se peupla, les brousses furent défrichées, de magnifiques plantations s'épanouirent, à la place des marais infects qui couvraient le sol. En quelques années, l'orphelinat agricole de Bagamoyo, qui mesure *soixante-quinze* hectares de terrain, devint un établissement modèle, avec hôpital, écoles, noviciat de Sœurs indigènes, ouvrier pour les filles et un village chrétien formé à l'ombre de l'établissement par les jeunes ménages élevés dans la maison.

« Quand on songe, écrivait en 1880 un officier belge, aux difficultés de toute nature, aux obstacles, aux dangers même, opposés par les Arabes et les indigènes à l'œuvre des hardis missionnaires, on reste stupéfait devant les prodigieux résultats obtenus par eux, en moins d'un quart de siècle. Quelles que fussent les idées que j'avais avant de fouler le sol africain, je suis convaincu aujourd'hui que le dévouement et l'abnégation du prêtre constituent le plus puissant levier du progrès moderne, en pays sauvage (1). »

Les Anglais, si bons appréciateurs des choses, chaque fois que la passion religieuse ne fausse pas leur jugement, naturellement droit, renchérissent sur ces éloges.

En 1870, le consul anglais de Zanzibar, sir

1. Jérôme Becker.

1. Cameron, *A travers l'Afrique*.

2. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*.

John Kirk, bien que protestant convaincu, confia à la mission catholique, au grand dépit des clergymen, la majeure partie des femmes et des enfants délivrés par les croiseurs anglais qui faisaient alors la chasse aux négriers dans les eaux de Zanzibar. Sa conduite fut hautement approuvée par sir Bartle Frère, membre du Conseil privé de la reine, envoyé en 1872 à Zanzibar pour forcer le sultan à mettre fin à la traite. Cet homme d'Etat visita les deux établissements de Zanzibar et de Bagamoyo, et donna 5.000 fr. au P. Horner, en témoignage non équivoque de sa satisfaction. Rendant compte au *Foreign-Office* de sa mission, il s'exprime en ces termes, au sujet de l'orphelinat catholique :

« En ce moment il n'y a aucun établissement mieux conditionné que Bagamoyo pour recevoir et bien élever les noirs. Il m'est impossible de suggérer aucun changement dans la disposition de cette œuvre, en vue d'augmenter son utilité comme institution industrielle et civilisatrice ; sous ce rapport, je la recommande comme un modèle à suivre dans tout essai de civilisation ou d'évangélisation de l'Afrique (1). » Là-dessus, M. Hill, secrétaire du *Foreign-Office*, proposa à son gouvernement de subventionner cet utile établissement.

« On objectera peut-être, dit-il, que par cette mesure on encourage une mission catholique romaine ; mais aussi longtemps que nos Sociétés de missions ne suivront pas l'exemple des missionnaires catholiques, elles n'élèveront pas leurs élèves de manière à en faire des citoyens utiles et de fervents chrétiens. Il ne nous reste donc rien de mieux à faire que de subventionner l'établissement catholique (2). »

Quant aux charges matérielles que cette mesure est de nature à imposer au gouvernement britannique, l'homme d'Etat ajoute, avec une grande noblesse de sentiments :

« La Grande-Bretagne, en se donnant la tâche de libérer les esclaves, se trouve engagée à prendre des mesures pour qu'ils n'aient pas à souffrir de ses actes. »

Voilà de nobles paroles qui honorent un peuple. Si plus d'une fois, au cours de ce travail, j'ai dû blâmer sévèrement l'égoïsme féroce de l'Anglo-Saxon, je suis heureux de pouvoir ici rendre hommage à cette nation, à qui il ne manque que d'être catholique pour être, à l'heure actuelle, la première des nations chrétiennes.

Grâce aux enfants confiés à l'orphelinat de Bagamoyo par le représentant de l'Angleterre, il fallut songer bientôt à faire de nouvelles fondations à l'intérieur, ce qui, on se le rappelle, était le premier dessein des Pères du Saint-Esprit pour l'évangélisation du pays. Dès 1870, les missionnaires firent une tournée d'exploration dans l'Oukami, où ils trouvèrent une population disposée à les accueillir, eux et leurs enfants. Les mal-

heurs de la France et la diminution des recettes de la Propagation de la Foi, qui en fut la suite, ne permirent pas pour lors de réaliser ce projet ; mais, à partir de 1877, les Pères se lancent résolument dans l'intérieur et fondent successivement les stations de M'honda (1877), de Mandéra (1878), de M'rogoro (1884), de Tounoungo (1885), de Kondoa (1886), de Longa (1887), de Sima (1888).

Je ne m'arrêterai pas à faire l'histoire de chacune de ces stations. Les lecteurs la trouveront aux *Missions catholiques*. Cette histoire, qui est celle de toutes les œuvres de DIEU, peut d'ailleurs se résumer en deux lignes : Au début, la pauvreté et l'épreuve ; ici, des difficultés avec les roitelets indigènes ; ailleurs, l'ouragan qui renverse toutes les cases, l'incendie, la mort des missionnaires, les menaces des trafiquants arabes ; puis le travail persévérant des Pères et de leurs enfants, travail qui attire la bénédiction de DIEU, procure le pain de chaque jour, et assure le succès final.

Le R. P. Le Roy, dans une page charmante, esquisse la physionomie de chacune de ces oasis chrétiennes plantées par la Providence au milieu du grand désert du paganisme :

« Quand l'âge est venu où ces enfants doivent devenir chefs de familles, deux ou trois missionnaires partent à la tête de quinze ou vingt de ces conscrits. Ils vont dans l'intérieur, vers une tribu amie, vers un chef connu. Là, sur un site élevé et près d'un cours d'eau, dans un canton fertile, salubre et peuplé, ils se font céder des terres incultes, dont ils défrichent un coin à la hâte et sur lesquelles ils élèvent des cases provisoires. La première besogne faite, avec quelle ardeur, on le devine, les hommes reviennent chercher leurs fiancées, et le couple jeune et joyeux va prendre possession de son nid. Voilà donc, tout de suite, quinze ou vingt ménages chrétiens. Ils ne possèdent rien, mais ils sont déjà plus riches que tous les païens qui les entourent, car le christianisme leur a donné ce que les autres n'ont pas : une intelligence que la foi éclaire et des bras qui sauront travailler. D'ailleurs le missionnaire est toujours là, qui dirige et qui surveille, qui instruit, qui récompense souvent, qui punit quelquefois. Peu à peu, autour de la case restaurée et dans les champs défrichés, on voit s'élever le sorgho, le maïs, le riz, la canne à sucre, pendant que le colombier se peuple, que les poules se multiplient et que les chèvres vont par bandes promener leurs caprices à travers les herbes plantureuses.

» Ce n'est pas tout, car des relations se sont vite créées aux alentours, la confiance s'est établie, et bientôt peut-être les païens, attirés par l'exemple, par l'intérêt, par la perspective d'une vie plus avantageuse et plus belle, par la grâce de DIEU surtout qui se sert de tous les moyens, les païens viendront se grouper autour de l'homme blanc et formeront une florissante colonie chrétienne. Voilà notre plan : à DIEU, aux missionnaires et à leurs bienfaiteurs de le réaliser. »

1. Livre Bleu de 1872, *Rapports et Documents*.

2. Livre Bleu de 1872, *Rapports et Documents*.

Ce plan a été réalisé : DIEU a donné sa grâce, les missionnaires ont prodigué leurs sueurs, et les bienfaiteurs d'Europe ont largement ouvert leurs bourses. Aujourd'hui, bien que le nombre des chrétiens soit encore minime, l'évangélisation du pays est en bonne voie, car l'influence des missionnaires est solidement établie dans toute la contrée, dont ils sont regardés, à bon droit, comme les bienfaiteurs. Même au milieu des tribus anthropophages, ils sont respectés de tous, et leur intervention pacifique a déjà réussi à diminuer notablement l'habitude de l'infanticide, pendant que leur seule présence tient à distance les trafiquants de chair humaine et fait reculer les horreurs de la traite. Chaque station chrétienne est donc un phare qui illumine au loin les ténèbres du paganisme et appelle à lui les hommes de bonne volonté. Mais de si beaux résultats ont coûté cher : de 1862 à 1890, *quarante-neuf* missionnaires ou religieuses, le tiers de l'effectif total, ont succombé prématurément aux fatigues du travail apostolique et aux ardeurs dévorantes du climat d'Afrique. Ce n'est pas moi qui les plaindrai ; ils ont choisi la meilleure part ; leur mort hâtée a été précieuse devant DIEU et glorieuse devant les hommes, car elle a fait germer la vie chrétienne dans ce coin longtemps ignoré de l'Afrique orientale.

Les événements politiques de ces dernières années ont compromis pour quelque temps la prospérité des missions du Zanguebar. Au lendemain de la Conférence de Berlin, l'Angleterre et l'Allemagne se sont partagé l'intérieur du pays jusqu'aux grands Lacs, ne laissant au sultan que l'île de Zanzibar, sous le protectorat britannique, et le littoral maritime sur une profondeur de dix milles ; encore les gouvernements de Londres et de Berlin se sont réservé le droit d'administrer, pendant cinquante ans, les douanes de la côte, ce qui équivaut à peu près à l'occupation pure et simple du pays.

Quel que soit, comme Français, notre sentiment sur cette annexion de la côte orientale de l'Afrique par nos rivaux, il faut reconnaître que la substitution de l'influence chrétienne à l'influence musulmane ne peut qu'être favorable au développement de la vraie civilisation, d'autant que les autorités anglaises et allemandes rivalisent de bienveillance et d'égards envers nos missionnaires ; mais on comprend que les Arabes,

gênés dans leur honnête trafic de chair humaine, apprécient autrement les choses. Il y eut donc, en 1888 et 1889, un soulèvement contre les nouveaux maîtres du pays, surtout contre les Allemands, qui semblent avoir un peu trop accentué la raideur de leur caractère et la dureté habituelle de leurs procédés ; plusieurs postes allemands, isolés dans l'intérieur, furent surpris et massacrés ; le fameux Bushiri, chef arabe de la révolte, prit Bagamoyo, dont il pillait les comptoirs ; la mission naissante des Bénédictins bavarois, dans



ZANGUEBAR. — KINGAROU, LE GRAND ROI DE L'OUKAMI.

D'après un dessin du R. P. Le Roy.

le Zanguebar méridional, fut totalement anéantie.

Pendant ce temps, l'escadre allemande bloquait les côtes du Zanguebar, et rendait à peu près impossibles les communications avec le continent. Il y eut pour les Pères du Saint-Esprit bien des heures d'angoisse à passer : l'incertitude du lendemain, des centaines de réfugiés à loger et à nourrir, l'inquiétude sur les postes de l'intérieur, encore plus exposés que Bagamoyo. Néanmoins universellement connus et respectés, même des Arabes, les missionnaires catholiques furent épargnés ; ils purent même, avec des sauf-conduits de Bushiri, pénétrer à l'intérieur et ravitailler leurs postes. Malgré tout, il se produisit un moment

d'arrêt dans le développement des œuvres de la mission. Si la révolte avait pu l'emporter, c'était, à bref délai, l'anéantissement de la mission catholique. Comme l'écrivait en 1889 le vicaire apostolique, Mgr de Courmont : « La pensée de Bushiri et ses desseins sont, à coup sûr, ce que pensent et veulent tous les Arabes et tous les chefs indigènes de la côte, ce que penseront et voudront demain toutes les tribus sauvages de l'intérieur. Ils disent carrément et sans forfanterie que pour eux la tâche présente est d'expulser les Allemands des deux points que ceux-ci tiennent encore sur la côte ; que, cette première entreprise accomplie, ils feront la guerre à tous les blancs et les massacreront sans merci, de cette côte à celle du Congo. »

Grâce à Dieu, la civilisation chrétienne l'a emporté sur la barbarie musulmane, et l'avenir de la mission paraît de nouveau assuré. En ce moment, l'action des Pères du Saint-Esprit semble se porter spécialement sur la partie nord de leur mission, qui est sous le protectorat des Anglais. Après un voyage d'exploration tout le long de la côte, de Lamo à Mombaze et à Mélinde, ils viennent d'ouvrir une nouvelle station à Mombaze qui paraît appelée à devenir, dans le nord de la mission, ce que Bagamoyo est au sud : une ruche-mère, d'où essaimeront bientôt de nombreuses communautés chrétiennes, qui frônt peupler les monts Kénia, jusqu'à ce qu'elles rejoignent les stations déjà établies sur les rives du Victoria-Nyanza. Dès ce jour, on peut dire que cet immense territoire, encore inexploré il y a trente ans, est ouvert à la civilisation et au christianisme.

Reste une portion demeurée encore en friche, tout au nord de la mission, la Côte des Somalis, qui s'étend de la ville arabe de Mélinde au cap Guardafui, sur une longueur de trois cents lieues. Rien à faire jusqu'ici au milieu de ces hordes musulmanes, dont l'orgueil farouche vient encore d'être surexcité par les récentes victoires du Mahdi au Soudan.

L'Italie, protégée de l'Allemagne, a des vues sur ce pays. Si cette occupation se réalise, les missionnaires ne tarderont pas sans doute à s'y établir. Le comte Téléki, qui vient d'explorer la contrée, dit qu'il a rencontré, au 5^e degré de latitude australe, une tribu chrétienne qui semble avoir eu des rapports avec l'Abyssinie. Peut-être pourrait-on trouver là une nouvelle base d'opérations pour pénétrer au sud de l'Ethiopie, dans la difficile mission des Gallas, dont les Capucins font le siège depuis un demi-siècle.

Voici quelle était, au 1^{er} janvier 1890, la situation religieuse du vicariat apostolique du Zanguebar septentrional. Le vicariat s'étend du cap Guardafui, au nord, au 7^e degré de latitude australe, qui marque la limite où commence la préfecture du Zanguebar méridional ; et de l'Océan indien aux vicariats apostoliques du Nyanza et

de l'Ounyanimbé, à l'ouest. Le pays, très peuplé, a plusieurs millions d'habitants, sur lesquels on compte 2.590 catholiques, 300.000 musulmans ; le reste est fétichiste.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 22 missionnaires prêtres, 19 Frères coadjuteurs de la Congrégation du Saint-Esprit, 2 maisons de Filles de Marie : Bagamoyo et Zanzibar, 19 Sœurs.

Œuvres : 9 stations : Zanzibar, Bagamoyo, M'honda, Mandéra, M'rogoro, Tounoungo, Kondoa, Longa et Mombaze ; 10 chapelles.

12 écoles, 423 garçons, 236 filles.

1 petit séminaire : 25 élèves ; 2 noviciats de Sœurs indigènes, 1 grand établissement agricole, 7 orphelinats, 5 ateliers, 8 villages chrétiens.

2 ouvroirs, 2 crèches, 3 hôpitaux.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR MÉRIDIONAL.

Cette nouvelle mission s'étend du 7^e degré de latitude australe au cap Delgado et aux possessions portugaises de Mozambique. Elle a pour limites : au nord, le vicariat du Zanguebar septentrional ; à l'ouest, les vicariats de l'Ounyanimbé et du Tanganika oriental ; au sud, la mission du Nyassa et la préfecture de Mozambique ; à l'est, l'Océan indien.

La préfecture apostolique, érigée en 1887 et confiée aux Bénédictins de Bavière, n'a encore d'autre histoire que celle de la catastrophe qui l'a anéantie au berceau.

Quatorze religieux et religieuses avaient débarqué pleins d'ardeur, dans le courant de 1887. Déjà, ils avaient réuni autour d'eux une centaine d'enfants des deux sexes et fondé la station de Pugut, au sud de Bagamoyo. Le premier succès avait coûté cher. Dès le début, un Père et une Sœur avaient succombé aux ardeurs du climat, un Frère et une autre Sœur avaient été forcés par la maladie de regagner l'Europe, et au commencement de 1889, le supérieur de la mission et un de ses Frères étaient retenus à l'hôpital européen de Zanzibar. Le 13 janvier 1889, les révoltés arabes envahirent à l'improviste la mission, massacrèrent deux Frères et une Sœur, firent prisonnier le reste de la communauté, trois Frères et une Sœur, pillèrent la chapelle et mirent le feu à l'établissement. Ce ne fut qu'après deux mois de longues et pénibles négociations que les Pères du Saint-Esprit obtinrent la délivrance des prisonniers, contre une rançon de 6.000 florins et l'échange d'un certain nombre de prisonniers arabes. Les malheureux enfants de l'orphelinat avaient été vendus comme esclaves. Il fut impossible de les sauver.

La mission du Zanguebar méridional ne s'est pas encore relevée de cette catastrophe, mais elle s'en relèvera. Elle a reçu le baptême du sang, elle est assurée de ne pas mourir. Que les ennemis du christianisme creusent des fosses : de ces fosses, DIEU fera des berceaux, et dans ces berceaux germera la vie.

Statistique comparée des Missions du Zanguebar.

En 1860 : néant.

En 1870 : 1 mission, 1 préfet apostolique, 4 missionnaires, 2 églises ou chapelles, 4 écoles, 206 catholiques.

En 1890 : 2 missions, 1 vicaire apostolique, 1 préfet, 22 missionnaires, 10 églises ou chapelles, 12 écoles, 2.590 catholiques.

III. — MISSION D'ÉTHIOPIE.

L'ANTIQUE Ethiopie, évangélisée dès les temps apostoliques par l'eunuque de la reine Candace, qui reçut le baptême des mains du diacre Philippe, fut définitivement convertie à la foi chrétienne, au cours du IV^e siècle, par saint Frumence, son premier évêque. Depuis quinze siècles, au milieu des flots toujours montants de l'invasion musulmane, ce pays est resté inébranlablement attaché à la foi du CHRIST ; et c'est pour le penseur un spectacle frappant que celui de ce peuple héroïque, perdu au milieu de la barbarie mahométane, et demeuré, malgré tout, l'avant-garde de la civilisation et du christianisme en Afrique : « Pauvre et méprisée, écrit le célèbre voyageur d'Abbadie, l'Abyssinie s'est consolée de ses douleurs en se sentant encore chrétienne. »

Oui, l'Abyssinie est restée chrétienne, mais d'un christianisme bâtard et dégénéré, également dépourvu de dogme et de morale. Relevant du patriarcat d'Alexandrie, elle a naturellement embrassé, comme sa métropole, l'hérésie d'Eutychès et le schisme de Dioscore. Ce fut l'origine de sa décadence et de ses longs malheurs. Isolée de l'Europe catholique, elle n'était plus assez forte pour se préserver de l'anarchie. Les perpétuelles révolutions de palais, les commotions sanglantes qui, plusieurs fois par siècle, bouleversent le pays, l'ignorance crasse du clergé, la pratique de la polygamie musulmane, la corruption chez les grands, la plus grossière superstition dans le peuple, déshonorent cette Eglise, qui n'a plus guère de chrétien que le nom. Trois sectes rivales et ennemies se partagent les populations : la secte *Karra*, qui nie brutalement avec Eutychès la dualité de nature en JÉSUS-CHRIST ; la secte *Quobeat*, beaucoup plus modérée, et la secte des *Trois Naissances*, qui se rapproche tellement du catholicisme, que la différence dogmatique entre ses partisans et nous est insaisissable. C'est à cette dernière branche que se rattachent la plupart des moines, et tout ce qu'il y a encore d'esprits distingués dans la nation.

Ajoutons, à l'honneur des Abyssins, qu'ils ont conservé la plus vive dévotion à la très sainte Vierge : *trente-trois* fêtes lui sont consacrées annuellement, et les Abyssins vénéraient son Immaculée Conception longtemps avant que l'Eglise romaine l'eût définie comme dogme de foi. Cette piété envers Marie, jointe à la rigueur, tout antique, de leurs jeûnes, les a préservés des tentatives que les protestants ont faites à plusieurs reprises pour les séduire.

« Les moines, écrit le Rév. Gobat, évêque anglican de Jérusalem, qui séjourna plusieurs années en Abyssinie, sont devenus mes ennemis, et m'appellent musulman, parce que je condamne l'adoration de la Vierge Marie, et que j'affirme qu'elle est une pécheresse, qui attend, comme les autres femmes, son jugement (1). »

Quand le major Harris conduisit au Choa une mission anglicane subventionnée et payée par le gouvernement anglais, il eut le plaisir d'entendre les Abyssins se demander les uns aux autres : « Qui sont ces gens-là ? Sont-ils musulmans ? Sont-ils juifs ? » Sur quoi, quelqu'un ayant insinué charitablement qu'ils appartenaient peut être à une secte de chrétiens dégénérés, les autres s'empressèrent de répondre : « Chrétiens ! c'est impossible. Ils ne jeûnent pas, et n'ont pas confiance en Marie (2). »

Finalement, malgré la complaisance, chèrement payée, de l'*Aboun* ou métropolitain, les plaintes des fidèles et le scandale devinrent tels, que les Rév. ministres furent excommuniés nominément, comme *pires que les Turcs*, et tout essai de mission protestante en Abyssinie fut abandonné (3).

*
* *

L'Eglise catholique, qui a conservé la pratique apostolique du jeûne, et qui vénère en Marie l'intercession toute-puissante de la Mère de DIEU, est mieux en état d'agir sur les Abyssins, pour les arracher à leurs superstitions et les ramener à la pratique de la vraie foi. Depuis le concile de Florence, le Saint-Siège n'a cessé de s'occuper de l'Abyssinie.

Dès 1439, le pape Eugène IV avait envoyé au Négus un légat apostolique et plusieurs religieux franciscains. La légation fut faite prisonnière par les Arabes et ne put arriver au but de son voyage ; mais un prêtre éthiopien fut plus heureux, il parvint jusqu'en Italie, assista au concile de Florence et témoigna, au nom de son Eglise, de la foi des Abyssins à la primauté du Vicaire de JÉSUS-CHRIST.

Un peu plus tard, grâce aux Portugais, maîtres des côtes de l'Afrique orientale, des rapports suivis s'établirent entre l'Abyssinie et Rome. En 1555, à la demande du Négus, Jean III de Portugal fit partir pour l'Abyssinie plusieurs Pères Jésuites, ayant à leur tête Nunez, patriarche de l'Éthiopie, et deux évêques *in partibus*, Oviedo et Cornaro. Mais, dans l'intervalle, une de ces révolutions de palais, si fréquentes dans le pays, avait ramené au pouvoir le parti de l'hérésie. Le patriarche Nunez mourut à Goa, sans avoir pu entrer dans sa mission ; l'évêque Oviedo, plus heureux, pénétra dans le pays, mais pour être jeté dans les fers, où il mourut, en 1557, après une longue et douloureuse captivité héroïquement supportée.

1. *Journal de trois ans de séjour en Abyssinie*, ch. 4.

2. Major Cornwalis Harris, *Les montagnes de l'Éthiopie*.

3. Voir Marshall, *Missions Chrétiennes*, 1 vol. Abyssinie.

Pendant un siècle, la mission d'Abyssinie passa par une succession d'épreuves et de prospérités. Mais les Jésuites rivalisaient d'ardeur et de zèle, ils se multipliaient pour prêcher aux grands et au peuple la foi catholique, ils ramenaient du schisme un bon nombre de prêtres et de moines, ils convertissaient successivement deux des souverains du pays ; enfin, le 11 décembre 1624, l'Eglise d'Abyssinie, abjurant l'hérésie d'Eutychès et le schisme de Dioscore, rentra dans le giron de l'Eglise catholique.

Hélas ! ce triomphe fut éphémère. En 1632, le Négus Basilidas monta sur le trône. Adonné à la polygamie et à tous les vices, il était naturellement l'ennemi acharné du catholicisme et de sa morale. Les Jésuites sont expulsés ou livrés au fer du bourreau, et comme, à cette même époque, les Arabes, après avoir chassé les Portugais d'Aden et de Mélinde, s'emparent du littoral, l'Abyssinie demeure fermée aux missionnaires catholiques.

Il y eut pourtant une nouvelle tentative, au siècle suivant. En 1702, trois religieux franciscains, après avoir affronté de grands dangers, pénétrèrent jusqu'à Gondar, la capitale. Les traces de la prédication des Jésuites subsistaient encore. Les enfants de saint François convertirent plusieurs princes de la famille royale, et le Négus écrivit de sa main à Clément XI : « Très-Saint Père, je me sou mets à Votre Sainteté, comme tous les rois mes prédécesseurs s'y sont soumis. » Vain espoir ! Une révolution de palais renversa le Négus, et l'hérésie remonta sur le trône.

*
* * *

Depuis cette époque jusqu'au milieu du XIX^e siècle, il se fait un silence de mort sur l'Eglise d'Abyssinie. De temps en temps, on apprenait que quelque pauvre Capucin avait essayé de pénétrer dans ces régions inhospitalières, puis l'on n'entendait plus parler de lui : le Ciel comptait un martyr de plus. Les deux derniers héroïques apôtres dont les noms nous soient parvenus, sont deux Capucins français : les PP. Cassien, de Nantes, et Agathange, de Blois, martyrisés en 1838, et dont le procès de béatification vient d'être repris.

Quand, vers 1840, le célèbre voyageur d'Abbadie visita l'Ethiopie, où il passa douze ans, voici quelle était la situation politique et religieuse du pays : trois Etats principaux se partageaient la contrée, le Tigré, au nord, l'Amhara, au centre, et le Choa, au sud. Au-dessus des princes feudataires, le Ras-Ali, chef nominal de l'empire, aux trois quarts musulman, bien que, pour conserver sa couronne, il professât de bouche la foi chrétienne. Au milieu des révolutions continuelles et des guerres civiles qui déchiraient le pays, l'Islam, enfermant l'Abyssinie chrétienne dans un cercle qui allait se rétrécissant de jour en

jour, faisait d'inquiétants progrès parmi ces populations démoralisées par l'ignorance.

« Aujourd'hui, écrivait en 1852 M. d'Abbadie, l'islamisme, si faible en Europe, s'est relevé en Afrique. Après avoir attiré dans ses dogmes les peuplades sauvages qui entourent l'Abyssinie, après l'avoir ainsi isolée du reste de la chrétienté, il resserre de plus en plus ce malheureux pays en y pénétrant pas à pas. Plusieurs nations de l'Ethiopie sont aujourd'hui entourées d'un cordon de tribus barbares, qui ne leur laissent entendre qu'après bien des années les faibles échos de ce qui se passe à Jérusalem, où git le tombeau de l'Homme-DIEU, et à Rome, où demeure quelque part, dit-on, le chef des chrétiens. Dans son existence politique, l'Abyssin est en compagnie avec le désespoir ; dans son existence morale, il invoque d'une voix de plus en plus faible, et où le reproche commence à se mêler, le secours de ses frères chrétiens (1). »

Cet appel désespéré d'une nation chrétienne à l'agonie fut entendu de Rome. Déjà, en 1839, M. de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, avait pénétré, en compagnie de plusieurs Lazaristes, ses confrères, jusqu'au centre de l'Abyssinie, érigée par la Propagande en préfecture apostolique. En 1846, le Saint-Siège, mieux instruit des besoins du pays, partagea l'Ethiopie en deux vicariats apostoliques : le vicariat d'Abyssinie, qui demeura aux Lazaristes, et le vicariat des Gallas, qui fut donné aux Capucins ; enfin depuis que des stations se sont établies sur la côte, la Sacrée Congrégation vient d'ériger pour leur colonie la préfecture apostolique de l'Erythrée.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ABYSSINIE.

Quand les Lazaristes prirent possession, en 1839, de la mission d'Abyssinie, la position était toujours très précaire.

« Le P. de Jacobis et moi, écrivit un des premiers missionnaires, nous étions obligés de réciter notre office à voix basse, de manière à n'être pas entendus ; nous célébrions rarement la messe, et lorsqu'il nous arrivait de le faire, c'était toujours en secret, comme dans les catacombes. »

Grâce à la prudence des missionnaires et surtout à l'habile direction de M. de Jacobis, leur supérieur, la confiance des Abyssins fut bientôt gagnée à la mission catholique. Dès 1841, l'Aboun ou métropolitain étant venu à mourir, M. de Jacobis fut prié de conduire à Rome une ambassade chargée de demander au Pape un évêque catholique pour l'Abyssinie. C'était la conversion et le salut, même temporel, de ce malheureux pays. Les intrigues réunies des protestants et des cophtes d'Egypte se mirent à la traverse : « A quoi bon, répétaient les ministres, vous adresser au Pape ? Pierre et Paul sont-ils morts pour vous ? » Comme cette réflexion judicieuse semblait faire assez peu d'impression sur les

1. *Voyage d'Antoine d'Abbadie.*

députés abyssins, les Révérends, aidés par le consul anglais, agirent sur le Khédive, afin d'empêcher à tout prix le départ de l'ambassade pour Rome. Enfin les Abyssins, effrayés par les menaces du vice-roi, renoncèrent pour la plupart au voyage, et se décidèrent à demander un métropolitain au patriarche d'Alexandrie.

Celui-ci avait justement un moine dont il voulait se défaire. Cet individu, nommé Salima, ancien ânier du Caire, avait passé quelques années dans l'école protestante de cette ville ; il s'était fait moine ensuite pour mener une vie oisive. Avec ses doctrines protestantes, il scandalisait fort la communauté. Le patriarche, pour s'en débarrasser, ne trouva rien de mieux que d'en faire un *Aboun* d'Ethiopie, moyennant la somme de 35.000 francs, que les députés versèrent à la caisse patriarcale. Ce misérable ne tarda pas à se rendre odieux au peuple abyssin par son libertinage et par ses exactions.

Cependant une partie des ambassadeurs avaient suivi à Rome M. de Jacobis. Ils furent vivement impressionnés de l'accueil paternel que leur fit le Vicaire de JÉSUS-CHRIST et de la majesté des cérémonies pontificales. De retour dans leur patrie, ils racontèrent ce qu'ils avaient vu. Le mérite personnel de M. de Jacobis, les vertus indéniables des missionnaires, leur vie pauvre, chaste et mortifiée, rapprochée des désordres de l'*Aboun* et de son misérable clergé, concilièrent bien vite à la mission catholique la vénération universelle et l'amitié de plusieurs des chefs du pays, entre autres du roi du Tigré, nommé Ubié, qui appela auprès de lui M. de Jacobis, et favorisa de tout son pouvoir la prédication des missionnaires.

Cela ne tarda pas à exciter la jalousie du clergé schismatique, en particulier celle de l'*Aboun*, dont les intrigues firent bannir en 1847 M. de Jacobis, qui se réfugia à Massouah, port sur la Mer Rouge. C'est là qu'il reçut les bulles qui l'instituaient vicaire apostolique de l'Abyssinie. Pour vaincre les scrupules de son humilité, il fallut lui commander, au nom de l'obéissance, de recevoir la consécration épiscopale, que lui donna Mgr Massaja, vicaire apostolique des Gallas (1849).

Le nouvel évêque rentra bientôt au Tigré, et la mission catholique prit, en quelques années, un grand essor : le supérieur d'une des principales communautés abjura le schisme avec sept de ses moines ; plusieurs prêtres abyssins suivirent cet exemple, et cent cinquante paroisses se déclarèrent prêtes à reconnaître l'évêque catholique ; le moment semblait venu où le Tigré tout entier

et une partie de l'Amhara, abjurant l'hérésie, allaient revenir à la foi romaine. Une révolution vint tout arrêter.

Un homme de basse extraction, nommé Kassa, d'un caractère audacieux et entreprenant, s'était emparé de l'Amhara, après avoir mis à mort le Ras-Ali, chef plus ou moins nominal de l'empire d'Ethiopie. Ambitieux et sans scrupules, il voulut s'élever à l'empire, en imposant sa suzeraineté aux deux autres États, le Tigré et le Choa. Les circonstances le favorisaient : le roi du Choa



MGR TOUVIER, Lazanste, évêque d'Oïène, vicaire apostolique de l'Abyssinie ; d'après une photographie.

venait de mourir et le royaume était livré à cette anarchie qui, en Abyssinie, suit presque toujours la mort des chefs. Kassa n'eut qu'à se présenter avec son armée pour être acclamé. Au Tigré, il fallut combattre sérieusement. Le 18 février 1855, le roi Ubié, protecteur de la mission catholique, fut vaincu et réduit au rang de vassal. Deux jours après, Kassa, prenant le nom de Théodoros, se faisait sacrer par l'*Aboun* Salima, en qualité de Négus ou Roi des rois de l'Ethiopie.

En échange de sa complaisance, l'*Aboun* exigea la proscription des missionnaires catholiques. Cela entraînait parfaitement dans les vues de Théodoros, qui s'était proposé une grande mis-

sion : unifier toutes les sectes dissidentes qui se partagent le pays, afin de relever l'Eglise d'Abyssinie et de la rendre capable de tenir tête à l'Islam. Malheureusement, appartenant à la branche *Karra*, la plus éloignée du catholicisme, Théodoros ne pouvait faire l'union qu'aux dépens de la vérité. Les missionnaires catholiques furent chassés du pays, les prêtres et les moines dont les idées se rapprochaient de Rome furent persécutés, et quelques-uns mis à mort. Sur ces entrefaites, l'Eglise d'Abyssinie perdit son premier pasteur, Mgr de Jacobis, qui emporta dans sa tombe la vénération des catholiques et le respect même de ses ennemis. Il laissait derrière lui environ six mille Abyssins convertis, dont une trentaine de prêtres (1860).

En dix ans, le vicariat apostolique passa successivement à quatre titulaires, dont les trois premiers furent emportés prématurément par la mort : Mgr Bianchéri (1860-1864), Mgr Bel (1865-1867), Mgr Delmonte, qui mourut en 1869, avant même d'avoir été sacré ; il eut pour successeur Mgr Touvier, qui devait fournir une plus longue carrière (1870-1880).

Ces deuils répétés et la persécution de Théodoros ne permirent pas à la mission catholique de se développer. Exilés de l'intérieur, les Lazaristes se réfugièrent, les uns sur la frontière d'Égypte, les autres sur les côtes de la Mer Rouge. De là ils s'efforcèrent, à l'aide du clergé indigène resté dans le pays, de maintenir dans la foi et dans la ferveur le petit troupeau du CHRIST, mais ce fut tout ; l'ère des conquêtes était passée ; on s'estima très heureux de conserver à peu près tous les anciens convertis.

Le Négus Théodoros eut la fin qui attend tous les persécuteurs de l'Eglise. Ne trouvant auprès de lui aucun sacerdoce capable de faire contrepoids à ses fantaisies, il s'abandonna à un orgueil vraiment insensé, et s'aliéna bientôt le cœur de tous ceux qui l'approchaient. Contre le droit des gens, il avait fait jeter dans les fers plusieurs Européens, parmi lesquels le consul d'Angleterre. On sait qu'à l'exemple de l'ancienne Rome, la Grande-Bretagne fait respecter partout ses nationaux. Elle exigea la mise immédiate en liberté de son consul, et, sur le refus de Théodoros, envoya une expédition contre l'Abyssinie. Abandonné de la plupart de ses feudataires, le Négus, après s'être héroïquement défendu avec une poignée de soldats, contre les seize mille hommes commandés par le général Napier, se brûla la cervelle, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis (1868). Il ne lui avait manqué que d'être catholique pour faire entrer l'Abyssinie dans le concert des peuples civilisés, et devenir vraiment lui-même un grand homme.

Après la mort de Théodoros, le pays fut, pendant deux ou trois ans, en proie à la plus complète anarchie. Plusieurs prétendants se disputaient le trône ; ce fut encore un ennemi des catholiques, Atti-Joannès, qui l'obtint. Il se fit

sacrer Négus en 1871, et, aussitôt après, parcourut toute l'Abyssinie, en compagnie de l'*Aboun*, détruisant tous les établissements catholiques et faisant même profaner par sa soldatesque la tombe vénérée de Mgr de Jacobis. Églises, chapelles, presbytères, écoles, tout fut détruit. Ce fut la ruine complète du matériel de la mission ; mais, grâce à DIEU, le spirituel fut sauf. Les fidèles, privés d'églises et de culte, menacés de mort, battus, pillés, rançonnés et forcés de s'enfuir au fond des bois pour échapper aux persécuteurs, montrèrent une admirable constance, et l'on n'eut presque pas de défections à déplorer.

La pensée d'Atti-Joannès était celle de Théodoros : unifier l'Eglise d'Abyssinie pour en faire une grande Église, repousser l'Islam et faire régner au loin l'influence chrétienne, pensée vraiment généreuse et qui aurait pu devenir féconde, si l'union s'était faite sur le terrain de la vérité ; opérée au profit de la branche *Karra*, la plus hostile au catholicisme, elle ne pouvait aboutir qu'à troubler profondément le pays. Dès son avènement au trône, Joannès convoqua et présida lui-même plusieurs conférences théologiques, dans lesquelles les docteurs de chacune des trois sectes qui se partagent l'Abyssinie furent invités à exposer leurs raisons. Les eutychéens purs ne pouvant répondre à leurs adversaires, le théologien couronné perdit patience et fit couper la langue aux plus hardis. Cet exemple terrifia les autres, qui, ne se sentant pas la vocation du martyre, se soumièrent extérieurement à tout ce qu'on exigeait d'eux : l'union était faite.

Pour la maintenir, le Négus, au lieu d'un seul *Aboun*, concentrant dans ses mains toute l'autorité spirituelle, fit venir d'Alexandrie quatre évêques coptes, un pour l'Abyssinie proprement dite, un dans le Gojam, le troisième au Kaffa, et le quatrième au Choa. C'étaient autant d'espions, placés dans les États tributaires pour surveiller et ramener les dissidents.

Les missionnaires lazaristes, chassés successivement de tous les postes qu'ils occupaient en Abyssinie, s'étaient réfugiés à Kéren, ville frontière, appartenant alors à l'Égypte, où Mgr Touvier établit, en 1878, une maison de Sœurs. Ce poste devint ainsi le centre d'opérations de la mission. En 1880, on y comptait trois missionnaires, six prêtres indigènes, chargés de desservir les chrétientés environnantes, un séminaire avec 45 élèves, des écoles, un orphelinat, une imprimerie.

Ce dernier refuge du catholicisme lui fut bientôt disputé par le schisme. Joannès ayant repris Kéren à l'Égypte, en 1887, ses soldats envahirent la station à l'improviste ; les séminaristes furent mis aux fers et torturés, sous les yeux de leurs maîtres ; un d'eux reçut courageusement 200 coups de verges et s'attira par sa constance l'admiration des bourreaux eux-mêmes. Les missionnaires durent évacuer complètement le pays, lais-

sant le soin des catholiques à quelques prêtres indigènes.

L'année suivante, Mgr Touvier, en essayant de rentrer, fut frappé d'insolation à deux journées de Massouah. Il fut enterré provisoirement au bord de la route ; mais, en 1889, les Italiens, reconnaissants des services rendus par la mission catholique, exhumèrent le corps du prélat et le rapportèrent respectueusement à Massouah, où il fut enseveli dans la chapelle des Lazaristes.

Atti-Joannès vient d'éprouver à son tour les rigueurs de la justice de DIEU. Cet homme, victorieux dans vingt batailles, vainqueur de l'Égypte, vainqueur de Ménélik, roi du Choa, vainqueur du sultan d'Harrar, vainqueur des lieutenants du Mahdi, fut défait et blessé à mort dans une dernière rencontre avec les mahdistes (1889). Aux jours de sa puissance, il avait fait profaner par ses soldats la sainte dépouille de Mgr de Jacobis ; à son tour, son cercueil fut violé par une bande de derviches. Ainsi périt misérablement un des plus grands hommes qu'ait produits l'Abyssinie. Il avait voulu sérieusement la régénération de son pays ; sur toutes ses frontières, il avait fait reculer l'Islam ; chrétien convaincu, il avait donné aux musulmans d'Abyssinie l'option entre le baptême et l'exil. Quel dommage que tant de qualités aient été stérilisées par l'hérésie !

Après la mort de Joannès, la guerre civile désola l'Abyssinie. A qui adviendrait la difficile succession du Négus ? Ménélik, roi du Choa, rallia pour lui les populations ; il appartient à la secte des *Trois Naissances*, la plus rapprochée du dogme catholique ; il fut l'ami constant de Mgr Massaja, et protégea toujours, autant qu'il le put, la mission catholique des Gallas. On peut espérer qu'il favorisera la prédication des missionnaires, ou qu'au moins, il ne la contrecarrera pas.

D'ailleurs, comme chez les cophtes d'Égypte, le moment semble arrivé pour l'Abyssinie de revenir au catholicisme. Au bout de cinquante ans d'apostolat, l'hérésie d'Eutychès est sérieusement ébranlée, et ne peut plus se soutenir évidemment que par la violence. Les efforts mêmes de Théodoros et de Joannès pour rendre une vie factice à l'Église d'Abyssinie, n'ont fait que hâter la décomposition de ce cadavre. Au premier souffle de la liberté religieuse, il tombera en poussière. Les Lazaristes sont rentrés à Kéren, et les prêtres indigènes desservent un certain nombre de postes à l'intérieur du pays.

Le vicariat comprend toute l'Abyssinie à l'exception du Choa et de la colonie italienne de l'Érythrée.

La population totale est de 3.000.000 d'habitants, sur lesquels, avant la séparation de la préfecture de l'Érythrée, on comptait environ 30.000 catholiques.

Le personnel et les œuvres de la mission ayant

été complètement bouleversés par l'érection de la nouvelle préfecture, je vais donner la situation du vicariat apostolique d'Abyssinie au mois de septembre 1894, date de la séparation.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 11 missionnaires latins et 8 frères de la Congrégation de la Mission, Sœurs de saint Vincent-de-Paul, 30 prêtres indigènes de rit abyssin.

Œuvres : 1 séminaire à Kéren, 60 élèves. 10 stations. 10 églises ou chapelles. 8 petites écoles, 103 garçons, 20 filles. 1 orphelinat à Kéren. Population catholique : 30.000.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE L'ÉRYTHRÉE.

Les choses étaient en cet état, et les Italiens n'avaient certes pas à se plaindre des missionnaires Lazaristes, qui leur avaient rendu toutes sortes de services ; mais on sait que l'Italie aime à faire tout par elle-même, et qu'en particulier, elle ne pardonne pas à la France de l'avoir faite ce qu'elle est. Sans aucune provocation de la part des missionnaires, ils se virent expulsés, eux et leurs Sœurs, avec une brutalité inouïe, ce qui amena la Sacrée Congrégation à ériger, au mois de septembre 1894, la préfecture apostolique de l'Érythrée, qui fut confiée à des Capucins italiens.

Le supérieur réside à Kéren, au centre de l'ancienne mission des Lazaristes.

VICARIAT APOSTOLIQUE DES GALLAS.

La mission des Gallas, fondée en 1846, comprend la province abyssine du Choa, au sud de l'Éthiopie, et le territoire des Gallas. Dans le Choa, c'est la secte des *Trois Naissances*, la moins hostile au catholicisme, qui domine. Les Gallas, convertis plus ou moins au christianisme dans le cours du XV^e siècle, sont restés à peu près païens de mœurs et de croyances. Bien au-dessus de DIEU, dont ils ne s'occupent pas, ils placent le grand saint Georges, leur patron. Du reste, absence presque totale de culte et de sacrements. Ils ont conservé les noms des grandes fêtes de l'Église, Noël, Pâques, la Pentecôte, mais sans savoir le premier mot des mystères dont ces fêtes sont la commémoration ; des réjouissances grossières, la danse et l'ivresse, voilà pour eux la seule manière de célébrer ces augustes anniversaires. Une profonde indifférence religieuse paraît être la note caractéristique de ce peuple intéressant, brave, chevaleresque même à sa manière ; mais lorsqu'une fois il a été sérieusement instruit des dogmes du christianisme, il est beaucoup plus constant et plus ferme dans la foi que l'Abyssin, dont la légèreté et les perpétuelles révolutions politiques ont fait, depuis trois siècles, le désespoir de l'apostolat.

L'apôtre des Gallas, Son Éminence le cardinal Massaja, a fourni parmi eux une longue et difficile carrière apostolique (1846-1881). Peu de missionnaires ont eu une vie aussi accidentée que ce prélat. Le Choa, étant un des trois grands États qui se partagent l'Éthiopie, a ressenti natu-

rellement le contre-coup de toutes les épreuves qui ont désolé la mission voisine d'Abyssinie. Entré dans le pays en 1846, en compagnie de trois Capucins italiens, Mgr Massaja fut expulsé, pour la première fois, dès l'année suivante, et forcé de se réfugier sur les côtes de la mer Rouge, où il rencontra Mgr de Jacobis, exilé comme lui, et à qui il conféra la consécration épiscopale. Rentré en 1849, il fut fait prisonnier à deux reprises, puis chassé de nouveau du pays. A son retour, en 1852, il manqua d'être massacré par les Arabes. Il parvint enfin à s'établir dans la province de Godru, où il fonda quatre chrétientés.

L'avènement de Théodoros, l'ennemi juré du catholicisme, le força de s'éloigner de cette contrée, trop voisine des États du Négus. Il se réfugia alors à Lagamara, où il bâtit deux églises et ouvrit un séminaire pour la formation d'un clergé indigène. Ce fut un des moments les plus tranquilles de sa vie si tourmentée. Il se fit bientôt autour du prélat un mouvement accentué de retour au catholicisme, mouvement qui s'étendit à toute la contrée.

« Mes confrères, écrivait en 1856 Mgr Massaja, ne sont pas moins heureux que moi. Le P. Felicissimo voit, aux jours de fête et de dimanche, le peuple se rassembler au son du tambour royal pour assister à la messe et aux instructions : les néophytes baptisés se comptent par centaines et le nombre des catéchumènes dépasse toute prévision.

» Abba-Hajla (1) bâtit une église pour ses nouveaux convertis. Le P. César, avec un prêtre indigène, est parti pour le Kaffa, où le roi l'a reçu avec les plus grands honneurs. Partout se manifeste le plus vif élan pour notre sainte religion, partout on trouve d'anciennes populations dont la foi semble se réveiller. »

En 1859, Mgr Massaja, laissant à Lagamara son coadjuteur, Mgr Coccino, passa au Kaffa, dont le roi le reçut parfaitement d'abord. Malheureusement il prit bientôt ombrage des succès des missionnaires, et, pour paralyser leur zèle, ce sauvage eut une idée vraiment ingénieuse : ce fut de leur faire épouser des princesses de la famille royale. On voit d'ici comment furent accueillies ces ouvertures matrimoniales. Brutalement expulsé du Kaffa en 1861, Mgr Massaja fut abandonné en plein désert par ses guides, et il dut la vie à l'hospitalité d'un chef arabe. Rentré au Choa, il fut arrêté de nouveau par les soldats de Théodoros, qui venait d'envahir le pays, pour réduire le roi Ménélik au rôle de vassal. Comprenant que, tant que le Négus serait tout-puissant, il n'y aurait rien à faire, le prélat passa en Europe pour traiter des affaires de sa mission (1863).

En quittant le Choa, Mgr Massaja emmenait avec lui plusieurs jeunes Gallas qu'il confia aux Capucins de Marseille ; un collège-séminaire fut même ouvert dans cette ville, pour l'éducation des

Gallas se destinant au sacerdoce. Ce collège ne subsista qu'une dizaine d'années ; le climat de la France était trop contraire aux enfants de l'Éthiopie ; plusieurs moururent et les survivants furent renvoyés dans leur patrie.

C'est à l'époque du voyage de Mgr Massaja que la Propagande transféra la mission des Gallas, des Capucins italiens aux Capucins de la province de France, Mgr Massaja restant toujours à la tête de la mission (1863). Pendant les loisirs forcés que lui faisait l'exil, le prélat fit imprimer à Paris une grammaire et un dictionnaire de la langue galla, dialecte encore ignoré de tous les linguistes.

Au Choa, la persécution continuait toujours. Le coadjuteur, après avoir vu renverser les établissements de Lagamara (1865), se réfugia dans le Godru. Au Kaffa, les missionnaires étaient plus tranquilles, et, chaque année, ils avaient la joie d'enregistrer un certain nombre de conversions.

La mort de Théodoros rouvrit à Mgr Massaja les portes du Choa. Ménélik, redevenu libre de manifester ses véritables sentiments, accueillit avec joie l'évêque catholique, et l'installa dans une terre du domaine royal ; le coadjuteur retourna à Lagamara, et la mission jouit enfin de quelques années de tranquillité.

Cette paix dura jusqu'au jour où Atti-Joannès, débarrassé de la guerre avec l'Égypte, envahit le Choa et ramena Ménélik au rang de vassal (1877). Avec sa suprématie politique, le Négus lui imposa la proscription des missionnaires. Au mois de juin 1870, Mgr Massaja, appelé auprès de Joannès avec ses confrères, sous le fallacieux prétexte d'une mission diplomatique à remplir, fut renvoyé en Europe ; ce devait être sa dernière expulsion. Épuisé de fatigues et d'épreuves, le vénérable vieillard remit la direction de la mission des Gallas à son nouveau coadjuteur, Mgr Taurin Cahagne. Pour lui, retiré dans une pauvre cellule de Capucin, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, en écrivant, à la demande de Léon XIII, l'histoire de ses *trente-cinq* années d'apostolat. C'est là que vinrent le chercher la pourpre romaine, récompense bien méritée de ses longues souffrances, et l'admiration sympathique du monde savant.

« Mgr Massaja, écrivait le *Rassagna national*, est une des gloires les plus pures et les mieux incontestées de l'Italie. »

Le célèbre explorateur Mateucci rend compte en ces termes de l'entrevue qu'il eut, au Caire, avec le prélat :

« Le Père gardien nous annonça à Monseigneur, qui recevait des visiteurs ; il les quitta et vint à nous. Nous étions en proie à la plus vive émotion. La vie exceptionnelle de cet homme illustre était gravée dans notre mémoire, et quand sortit de sa chambre ce vieillard à longue barbe, à la démarche incertaine, réclamant l'appui d'un bâton nouveau, à l'œil tranquille mais souf-

1. Prêtre abyssin récemment converti par Mgr Massaja.

frant, à la figure amaigrie portant les stigmates de trente années de douleurs, nous ne pûmes retenir nos larmes.

» La sainte audace du missionnaire nous parut entourée d'une auréole glorieuse ; nous entrevîmes la solennelle poésie que revêtait la foi chrétienne,



— SON EM. LE CARDINAL MASSAJA, de l'Ordre des Capucins, ancien vicaire apostolique des Gallas —

alors que les premiers apôtres étaient autant de Massaja. Le vénérable vieillard était pauvrement vêtu ; une modeste croix, unique insigne de sa dignité épiscopale, descendait sur sa poitrine. Réservé dans son langage, lui qui a tant fait, il

s'éclipse pour ne parler que des autres. Il est très âgé, mais ses idées n'en sont pas moins parfaitement lucides ; il parle de tout avec une parfaite connaissance, mais jamais de ses souffrances (1). »

1. Mateucci, *L'Afrique explorée*.

Le gouvernement italien lui-même voulut s'associer à cet hommage universel rendu au prélat catholique : il lui adressa un brevet de sénateur avec la grand'croix de la couronne d'Italie. Le cardinal déclina noblement ces honneurs, et, renvoyant au ministre des cultes ses brevets, il lui déclara nettement que lui, missionnaire de la Propagande, il ne pouvait accepter les faveurs d'un gouvernement spoliateur, qui s'apprêtait à éteindre ce grand foyer de civilisation en confisquant ses revenus.

Un seul Capucin, le P. Ferdinand, avait pu échapper à la proscription et rester au Choa pour diriger les douze prêtres indigènes chargés d'administrer la mission. Le roi Ménélik, toujours bienveillant, avait consenti à fermer les yeux et à laisser aux catholiques l'usage de leurs églises ; mais l'évêque cophte, placé au Choa pour le surveiller, le dénonça à Joannès, qui ordonna à son vassal de confisquer tous les établissements des catholiques. Il y eut donc, en 1882, recrudescence dans la persécution, le P. Ferdinand fut expulsé et toutes les chapelles fermées.

* *

Dès 1881, le nouveau vicaire apostolique, Mgr Taurin, était de retour sur les côtes de la Mer Rouge. Ne pouvant pour le moment rentrer au Choa, il fonda plusieurs établissements sur la côte : une procure à Berbéralh, procure qui fut depuis transférée à Zeilah, et une station à Obock, sous la protection du drapeau français. Après avoir installé deux missionnaires dans la ville toute musulmane d'Harrar, dont le fanatisme des habitants ne laisse aucune prise à l'apostolat, mais qui est environnée de tribus Gallas, sur lesquelles on peut agir, le vicaire apostolique se rendit très secrètement auprès de Ménélik, pour voir ce qu'on pouvait espérer de sa bonne volonté. Le roi, toujours étroitement surveillé, reçut l'évêque avec bienveillance et lui permit volontiers de s'établir au milieu des tribus Gallas, en attendant l'heure où l'Abyssinie pourrait de nouveau être ouverte aux missionnaires ; en conséquence, en 1884, une nouvelle station fut ouverte chez les Anias.

Mais la persécution recommença bientôt sur un autre point de la mission.

En 1885, les musulmans d'Harrar, fanatisés par les victoires du Madhi au Soudan, forcèrent tous les Gallas des environs, païens et catholiques, d'embrasser, au moins extérieurement, le mahométisme. En 1886, une mission scientifique italienne, composée de neuf membres, fut traîtreusement attirée dans une embuscade et massacrée par ordre de l'émir. Pendant plusieurs mois, les missionnaires d'Harrar demeurèrent entre la vie et la mort. Enfin, après avoir confisqué leur résidence et leur cinq églises, l'émir daigna leur octroyer la permission de se retirer à la côte. L'évêque, un prêtre, un Frère et treize enfants, appartenant à la mission, se réfugièrent à Obock.

Mais au mois de décembre de cette même

année 1885, Ménélik, agissant au nom de son suzerain Joannès, vint mettre le siège devant la ville d'Harrar, dont il s'empara, au bout de deux mois. Le gouverneur abyssin, placé dans la ville, permit aussitôt à l'évêque d'y revenir et de reprendre en paix l'évangélisation des Gallas.

* *

La mort de Joannès a dû rouvrir aux missionnaires les portes du Choa. Les bonnes dispositions de Ménélik ne sont pas douteuses, car, dernièrement encore, à l'occasion des noces d'or du Souverain Pontife, il a tenu à joindre son hommage à celui de tous les princes chrétiens. La paix semble donc assurée, au moins pour quelque temps, à la mission si longtemps éprouvée des Gallas. Mais reste toujours une grave difficulté, l'insécurité des communications avec l'intérieur. L'occupation par l'Italie de plusieurs points de la côte, les récentes annexions des Anglais et des Allemands au Zanguebar, ont surexcité à l'excès le fanatisme des Arabes, qui gardent plus soigneusement que jamais toutes les routes de l'intérieur, afin d'empêcher les Européens de pénétrer dans le pays. Deux missionnaires capucins viennent tout récemment encore d'être les victimes de leur farouche intolérance. Partis de Zeilah, le 21 décembre 1889, pour se rendre chez les Gallas, le P. Ambroise, du diocèse de Poitiers, et le Frère Etienne, du diocèse de Valence, ont été massacrés, dans la nuit du 28 décembre, par un parti de Somalis. Puisse le sang de ces deux apôtres être le dernier versé !

Voici quelle était, au 1^{er} janvier 1890, la situation religieuse :

Le vicariat comprend le Choa et les nombreuses tribus Gallas répandues sur les pentes méridionales du grand plateau d'Ethiopie. Il a pour limites : au nord, le vicariat d'Abyssinie ; à l'ouest, celui du Soudan ; au sud, celui du Zanguebar ; à l'est, la côte des Somalis. La population totale est de 15.000.000 d'habitants, en partie musulmans, en partie païens, à l'exception du Choa, qui appartient au schisme de Dioscore. Les catholiques sont environ 5.000.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 7 missionnaires capucins, 6 prêtres indigènes.

Œuvres : 4 résidences et 4 missions, 6 églises ou chapelles, 25 séminaristes étudiant sous la direction des PP. Capucins, dans les trois résidences d'Obock, d'Harrar et de Zeilah.

2 écoles élémentaires : 23 enfants.

1 hôpital à Obock.

Statistique comparée des missions d'Éthiopie.

En 1840 : 1 préfet apostolique et 3 missionnaires récemment arrivés en Abyssinie.

En 1890 : 2 vicaires apostoliques, 17 missionnaires, 45 prêtres indigènes, 18 églises ou chapelles, 10 écoles, 35.000 catholiques.

Tableau des missions de l'Afrique orientale en 1896 :

6 missions, 3 vicaires apostoliques, 3 préfets, 57 missionnaires, 36 églises ou chapelles, 26 écoles, 39.590 catholiques.

Chapitre Vingt-unième.

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE

CENTRALE, 1800-1890.



LE centre de l'Afrique, le continent mystérieux, dont l'intérieur demeura inconnu aux Romains, a longtemps attendu le soleil de la civilisation. Que de problèmes soulevaient, il y a trente ans encore, ces régions ignorées de l'Europe, et dont seul l'infâme négrier connaissait les chemins ! « Jusque vers le milieu du siècle, écrivait récemment l'explorateur Banning, l'Afrique intérieure presque tout entière restait à reconnaître. Pour mesurer l'effort accompli en une quarantaine d'années, les contemporains n'ont qu'à se reporter en souvenir à la carte d'Afrique, qu'ils ont étudiée dans leur jeunesse (1). » J'ai précisément sous les yeux, en ce moment, une de ces cartes remontant à 1858 ; de vastes espaces laissés en blanc, avec la désignation : *Pays inconnus*, voilà, en dehors des côtes soigneusement explorées depuis trois cents ans, l'aspect général qu'elle présente. Aujourd'hui, grâce aux voyages de Speke, de Baker, de Burton, de Livingstone, de Stanley, de Brazza, de Cameron et de vingt autres explorateurs, le continent noir n'a presque plus de secrets pour nous, et l'Europe chrétienne, réunie à Bruxelles et à Berlin, s'est partagé ce vaste monde qu'il s'agit d'ouvrir au christianisme, au commerce et à la civilisation.

L'Eglise catholique n'avait pas attendu la réunion des diplomates européens pour se préoccuper des intérêts spirituels de cette contrée. Dès la première moitié du siècle, elle avait créé le vicariat apostolique de l'Afrique centrale, devenu depuis le vicariat du Soudan ; et quand les voyages de Stanley eurent révélé à l'Europe la région des Grands Lacs, la Propagande confia l'évangélisation de ce pays aux Missionnaires d'Alger. Les missions du centre de l'Afrique peuvent donc se ramener à deux groupes : le vicariat du Soudan et les missions des Grands Lacs.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU SOUDAN.

C'est au mois d'avril 1846 que Grégoire XVI,

1. Banning, *Le partage politique de l'Afrique*.

deux mois avant sa mort, signa le décret qui érigeait le vicariat apostolique de l'Afrique centrale. Le vicariat comprenait alors le Soudan et le Sahara réunis, embrassant tout le centre de l'Afrique, d'un Océan à l'autre, un monde : 60 degrés de longitude, sur une profondeur moyenne de 20 degrés de latitude. En 1868, la préfecture apostolique du Sahara fut détachée de cet immense vicariat, qui prit le nom restreint de vicariat du Soudan. Tel quel, il a pour limites : au nord, la Tripolitaine et l'Egypte ; à l'est, la Mer Rouge, l'Abyssinie et le pays des Gallas ; au sud, les vicariats du Nyanza et du Congo belge ; à l'ouest, le Congo français, la préfecture du Camérout et celle du Sahara. La superficie totale dépasse encore celle de l'Europe entière. La partie septentrionale appartenait naguère à l'Egypte ; aujourd'hui elle forme le centre de l'empire du Mahdi. De grands Etats musulmans, le Kordofan, le Darfour, le Bornou, des tribus nomades d'Arabes pillards, des peuplades nègres, livrées au plus hideux fétichisme et quelques-unes à l'anthropophagie, peuplent le reste du pays. On évalue la population totale du Soudan de *quatre-vingt-dix à cent millions* d'habitants, en partie musulmans fanatiques, en partie païens. Depuis la ruine de la mission par les bandes du Mahdi, le catholicisme n'est plus guère représenté que par quelques fidèles, réfugiés à Souakim, et une centaine d'enfants noirs, élevés dans les Instituts du Caire ; en sorte que la mission du Soudan est tout à la fois la plus vaste, la plus peuplée et l'une des plus pauvres et des plus désolées du monde catholique.

On peut distinguer trois périodes dans l'histoire de cette mission si éprouvée :

De 1846 à 1861, la période de formation, pendant laquelle la mission est administrée par des missionnaires autrichiens, assistés de quelques Pères de la Compagnie de Jésus.

De 1861 à 1872, la mission passe aux Franciscains, d'abord sous la direction d'un préfet apostolique, puis sous celle du vicaire apostolique des Latins d'Egypte.

De 1872 à nos jours, la mission est confiée aux

prêtres du Séminaire africain de Vérone assistés de quelques religieux de Saint-Camille de Lellis.

Un chanoine de Malte, Mgr Anneti Casolani, et le P. Rylo, Jésuite polonais, recteur du collège de la Propagande, s'offrirent les premiers pour la mission de l'Afrique centrale.

Au printemps de 1847, Mgr Casolani, premier vicaire apostolique du Soudan, débarqua en Egypte, en compagnie du P. Rylo, son pro-vicaire, et de trois autres missionnaires. Le P. Rylo partit aussitôt pour Khartoum, où il arriva après un long et pénible voyage de douze mois, employé à franchir et à remonter les cataractes. C'était le commencement d'une longue série d'épreuves qui durent depuis un demi-siècle et qui n'ont pas encore permis à la mission du Soudan de se constituer. Quelques mois à peine après avoir fondé la station de Khartoum, le P. Rylo mourait, laissant à M. Knoblecher, missionnaire autrichien, son titre de pro-vicaire et la direction de la mission.

La généreuse munificence de S. M. François-Joseph, empereur d'Autriche, qui s'était déclaré, dès les premiers jours, le protecteur de la mission, permit d'ouvrir rapidement quatre stations : Scellal, sur les cataractes, Khartoum, au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, Sainte-Croix et Gondokoro, sur le Nil Blanc.

Un Anglais protestant, sir James Hamilton, décrit en ces termes les débuts de la mission :

« Si jamais cette mission est couronnée de succès, la conquête spirituelle des vastes régions du centre du continent sera placée au nombre des plus beaux triomphes des temps modernes. La mission catholique de l'Afrique centrale est un des établissements les plus intéressants du Soudan. Des artisans de toute profession, pionniers de la religion et de la civilisation, sont attachés à la maison de Khartoum, de sorte que les élèves pourront apprendre une multitude d'arts utiles et les porter ensuite au milieu de leurs compatriotes. Le supérieur, le docteur Ignace Knoblecher, successeur du P. Rylo, visite tous les ans les trois établissements fondés sur le Nil Blanc. Si, comme j'en ai la confiance, sa patience et sa sagesse égalent son zèle et celui de ses collaborateurs, ils parviendront à surmonter les difficultés immenses que rencontre leur entreprise (1). »

Quelles étaient ces difficultés signalées par le noble voyageur ? D'abord l'éloignement du monde civilisé, des voyages de cinq à six cents lieues à faire en remontant le Nil ou en traversant le désert, par-dessus tout l'insalubrité du climat, qui en quinze ans emporta les cinq sixièmes des missionnaires ; ce qui donna à un ministre protestant l'occasion d'écrire ces lignes, véritablement odieuses sous une plume évangélique ou simplement chrétienne : « Ils prêchaient trop Marie et pas assez JÉSUS. Ce fut la cause de leur échec. A la fleur de leur âge, ils trouvèrent un tombeau

au lieu d'un théâtre de succès. » Réflexion qui arracha à Marshall ce cri d'indignation : « Ce ministre ne comprenait donc pas que des martyres sont un triomphe et non un échec ! Ses coreligionnaires, il est vrai, ne s'exposent pas à des échecs semblables (1). »

Mais la difficulté la plus grave, l'épreuve la plus amère au cœur des apôtres du CHRIST, ce fut, il faut bien le dire, la conduite des officiers égyptiens et des traitants européens, négriers de profession, aventuriers sans principes, épaves de la civilisation, vivant dans la débauche et la plus abjecte crapule. Ils étaient les ennemis naturels des missionnaires, témoins gênants, qui auraient pu révéler leurs turpitudes au monde civilisé.

« Quand, à force de patience, écrit un des premiers missionnaires, nous étions parvenus à civiliser un noir, les négriers le trouvaient bon à prendre. Le peu de néophytes que nous avons faits chez les Baris ne sont plus ici ; ils ont été fusillés ou sont esclaves à Khartoum. »

Aucune avanée ne fut épargnée aux missionnaires pour les forcer à déguerpir. A Khartoum, le supérieur ayant invité, un jour de Pâques, la colonie européenne à assister à une messe solennelle, la plupart se rendirent à l'église ; mais, pendant que le célébrant, à l'autel, chantait la *préface*, ils se glissèrent, les uns à la file des autres, dans la sacristie, où ils s'enivrèrent avec le vin des Pères, en sorte qu'à la fin de l'office, il ne restait plus dans la chapelle que le consul d'Autriche. Le voyageur français qui rapporte cette aimable plaisanterie, se moque agréablement de la déconvenue du pauvre missionnaire ; mais les Anglais, gens d'ordinaire bien élevés, se montrent plus sévères. Sir Hamilton, signalant, lui aussi, l'impiété des trafiquants de Khartoum, dit qu'il admire « la patience avec laquelle le vicaire général et ses collègues à Khartoum supportent les violences et les grossièretés qu'ils auraient eu le moyen de réprimer, s'ils avaient voulu se plaindre. »

Les musulmans et les noirs païens auraient pu donner une leçon à ces prétendus civilisés. « Chez les Turcs comme chez les Arabes, écrit encore Hamilton, Abouna Soliman, nom sous lequel est connu le docteur Ignace Knoblecher, jouit de la plus haute considération ; partout j'ai entendu parler de lui avec respect. Du reste, tous ceux des missionnaires qui sont restés assez longtemps dans le pays pour être connus, ont laissé, chez les païens mêmes, un souvenir vénéré ; et le chant funèbre de l'un d'eux, qui mourut l'an dernier vers les sources du Nil, Don Angelo Vinco, gentilhomme véronais, a été composé par les nègres et continue à être chanté dans leurs assemblées. »

* * *

Cependant, M. Kircher, successeur de Don

1. Sir James Hamilton, *Le Sinaï, l'Hedjaz et le Soudan*, ch. 14.

1. Rév. Henri Sterne, cité par Marshall, *Les Missions chrétiennes*, 1^{er} volume.

Knoblecher, se préoccupait d'assurer l'avenir de la mission. De 1846 à 1861, dans un espace de quinze ans, *quarante-et-un* missionnaires avaient succombé à l'insalubrité du climat ou s'étaient vus forcés de rentrer en Europe. Seul, un Ordre religieux pouvait suffire à un si lourd apostolat. La Propagande, entrant dans les vues du prélat, confia en 1861 la mission de l'Afrique centrale aux RR. PP. Franciscains. Ce fut la seconde période de l'histoire de la mission, période marquée par l'abandon des postes de Gondokoro et de Sainte-Croix, dont les violences toujours

impunies des négriers rendaient décidément le séjour impossible aux religieux.

« Comment, écrit M. Berlioux, aurait pu se développer l'œuvre chrétienne, au milieu d'un pays où la Croix était bientôt suivie par la bannière des négriers ? Après avoir entendu des paroles de vertu et de paix, l'indigène voyait arriver la corruption et les brigandages ; en sortant de l'église, il devait fuir devant les chasseurs d'hommes (1). »

D'autre part, les Franciscains ne furent pas plus épargnés par la mort que ne l'avaient été



AFRIQUE CENTRALE. — ÉGLISE ET MAISON DES MISSIONNAIRES ET DES SŒURS DE KHARTOUM.
D'après un dessin du Frère Prado.

les premiers missionnaires. En moins de deux ans, près de la moitié de l'effectif, 22 missionnaires sur 50, avait succombé ; les autres, brisés par le climat, étaient à peu près incapables de travailler. Le préfet apostolique, découragé par tant de difficultés, se retira, et il ne resta que deux ou trois Franciscains à Khartoum, sous la direction du vicaire apostolique des Latins d'Égypte. Cet état de choses subsista jusqu'à 1872.

*
* *

Ici commence la troisième période de l'histoire de la mission, période de prompt relèvement, qui s'achève dans une catastrophe. Quelques années

auparavant, Mgr de Canossa, évêque de Vérone, avait ouvert dans sa ville épiscopale un séminaire pour l'évangélisation de l'Afrique centrale. Instruits par l'expérience de leurs devanciers, les prêtres de la nouvelle Société étaient résolus de s'avancer prudemment et de se préparer de loin à leur difficile apostolat. En 1867, ils ouvrirent au Caire une maison d'acclimatation et deux Instituts de nègres, l'un pour les jeunes noirs, dont ils se réservèrent la direction, l'autre pour les négresses, qu'ils confièrent aux Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille. En même temps, ils s'occupèrent de l'évangélisation

1. Berlioux, *La traite orientale*.

des nègres d'Égypte. Ce n'était pas le travail qui manquait, car, en 1870, on comptait 25.000 nègres dans la seule ville du Caire. Des écoles, un catéchuménat, une infirmerie pour les noirs malades furent annexés aux deux Instituts. En s'acclimatant aux ardeurs du climat d'Afrique, les missionnaires se préparaient en même temps aux difficultés de leur apostolat auprès des noirs du Soudan.

En 1872, voici quelle était la situation des Instituts du Caire : 8 missionnaires, 1 étudiant en théologie, 4 Frères coadjuteurs ; 21 nègres à l'orphelinat des garçons ; 6 Sœurs de Saint-Joseph, 18 institutrices noires ; 42 négresses à l'orphelinat des filles.

La nouvelle Société était en état de se charger de la mission, à peu près abandonnée, du Soudan. Un décret de la Propagande, en date du 21 mai 1872, confia aux prêtres du Séminaire africain de Vérone le vicariat apostolique du Soudan, dont M. Comboni était nommé pro-vicaire, en attendant qu'il reçût, en 1877, le titre de vicaire apostolique avec la dignité épiscopale.

Le nouveau supérieur se mit sans retard à préparer son départ pour l'Afrique. Après avoir été admis en audience particulière par S. M. l'empereur d'Autriche, qui daigna lui renouveler l'assurance de l'intérêt sympathique qu'il continuait de porter à la mission, M. Comboni, ayant jeté à Vérone les bases d'une nouvelle Société de religieuses destinées à la mission, l'Institut des Pieuses Mères de la Nigritie, s'embarqua au mois de septembre 1872, en compagnie de quatre prêtres du séminaire de Vérone, de Dom Pie Hadrian, Bénédictin du Mont-Cassin, originaire de la Nigritie, de quatre catéchistes noirs et de cinq institutrices noires, élevées en Europe. Le 26 septembre, la caravane apostolique, composée de dix-neuf membres, arrivait au Caire.

L'année précédente, Don Carcereri, supérieur des Instituts du Caire, était parti pour le Kordofan, avec un autre missionnaire et deux Frères de sa Société.

Le plan des nouveaux missionnaires, plan très judicieux, qui leur avait été suggéré par la connaissance des difficultés devant lesquelles avaient succombé leurs prédécesseurs, était de s'écarter des rives insalubres du Haut-Nil et des villes corrompues par la présence des traitants européens, pour se lancer dans l'intérieur du pays, beaucoup plus sain et moins exposé aux scandales des trafiquants de chair humaine.

Arrivé, dans le courant de 1872, à El-Obeïd, capitale du Kordofan, Don Carcereri acheta, à des conditions raisonnables, un vaste emplacement et une maison capable de servir à l'établissement d'une mission. Il écrivit aussitôt à son supérieur, Mgr Comboni, pour lui faire le récit de son voyage et lui demander de venir le rejoindre le plus tôt possible.

Dans les premiers jours de janvier 1873, Mgr Comboni partait du Caire pour le Kordofan, à

la tête d'une caravane composée de *trente* missionnaires et religieuses. C'était certainement la première fois qu'on voyait des religieuses catholiques remonter les cataractes du Nil, pour se lancer à travers le désert et s'enfoncer à la recherche des âmes dans les profondeurs de l'Afrique.

Arrivée à Scellal, après *trente-huit* jours de navigation, la caravane apostolique entreprit courageusement la traversée du désert ; le 24 mai, elle arrivait en bonne santé à Khartoum. Là, une réception brillante attendait le supérieur de la mission :

« Monseigneur, lui dit le consul d'Autriche, je viens, au nom de S. M. l'empereur François-Joseph, vous complimenter cordialement de votre arrivée. Je vous souhaite une longue vie pour le bien de cette mission de l'Afrique centrale, qui attend de vous sa résurrection. Au nom de la colonie européenne, je vous remercie d'avoir comblé nos longs désirs, en nous amenant des religieuses pour l'éducation de nos enfants. Que DIEU bénisse vos fatigues et exauce tous vos vœux ! »

Il y eut ensuite présentation de la colonie européenne, visite des autorités égyptiennes, et remise par les Franciscains de la mission de Khartoum aux prêtres de l'Institut de Vérone. A cette époque le chiffre des catholiques de Khartoum s'élevait à 100, sur une population totale de 60.000 âmes. Mgr Comboni, ayant pris possession de la mission, y laissa deux prêtres et cinq Sœurs de Saint-Joseph, pour ouvrir les écoles. De Khartoum, le prélat se rendit à El-Obeïd, où la réception fut aussi pleine d'enthousiasme.

Tout s'annonçait donc sous d'excellents auspices : les missionnaires, installés chacun dans leur poste, avaient supporté parfaitement les fatigues et les privations d'un long voyage à travers le désert.

Mgr Daniel Comboni, de retour au Caire, prescrivit que, dans tous les établissements, on fit, le 14 septembre, la consécration solennelle du vicariat au Sacré-Cœur.

L'année suivante, 1874, sept religieux de Saint-Camille de Lellis, cinq prêtres et deux Frères, furent envoyés dans la partie septentrionale de la mission et fondèrent le poste de Berber, dans la Haute-Égypte. Là ils établirent successivement une école pour les enfants des Cophtes, assez nombreux dans cette ville, un orphelinat pour les noirs rachetés de l'esclavage, et un dispensaire avec infirmerie pour les malades.

Afin de pouvoir répondre aux besoins de l'apostolat, ces vaillants religieux, qui venaient d'être expulsés d'Italie par le gouvernement, ouvrirent un noviciat à Cuisery (diocèse d'Autun). Déjà ils projetaient de s'établir à Souakim, port sur la Mer Rouge. En attendant, ils ouvrirent une seconde station à Gadaref, sur les frontières

de l'Abyssinie, et dans une épidémie de petite vérole, qui désola, à cette époque, le pays, ils eurent la consolation de baptiser un grand nombre d'enfants et même d'adultes.

Cependant, Mgr Comboni se préoccupait d'étendre son action en dehors des Etats musulmans, où l'apostolat ne peut que végéter. Les nations païennes étaient beaucoup mieux disposées à recevoir la Bonne Nouvelle. Dès 1873, il avait fait faire une tournée d'exploration dans le pays des Noubas, et, l'année suivante, il fonda à Délen une station, avec résidence de missionnaires, établissement de Sœurs, écoles et chapelles. Ce poste, abandonné quelque temps à cause des fièvres, fut repris, en 1878, par Dom Bonomi, assisté de cinq religieuses de l'Institut véronais des Pieuses Mères de la Nigritie. En 1880, une seconde station fut ouverte, chez les Noubas, à Malbès. Ce peuple, encore simple et pur des erreurs de l'Islam, avait reçu avec sympathie les missionnaires. Au bout de quelque temps, la mission des Noubas comptait déjà *soixante* prosélytes.

Jusqu'alors, à l'exception des peines et des épreuves ordinaires de la vie apostolique, on peut dire que tout avait souri aux missionnaires de la Nigritie : les santés se maintenaient en bon état, les populations étaient bien disposées, les autorités se montraient généralement sympathiques, et, tout récemment, le vice-roi d'Egypte venait d'accorder gratuitement à Mgr Comboni, pour ses Instituts du Caire, un vaste emplacement de la valeur de quarante-trois mille francs. Avec l'année 1878, allaient commencer les épreuves de la mission.

Une sécheresse extraordinaire amena pour tout le pays la famine, et la disette d'eau fut telle que, dans la plupart des postes de l'intérieur, les Pères et les Sœurs n'eurent souvent pour boire que l'eau qui avait servi aux ablutions matinales. A la suite de la famine, survint une épidémie générale de fièvres, qui ruina toutes les santés, emporta un missionnaire, plusieurs Frères, deux Sœurs et un grand nombre d'enfants de la mission du Soudan ; enfin, en 1882, éclata la révolte du Mahdi, qui devait amener la ruine complète de la mission.

Voici quelle était, en 1880, à la veille de la crise, la situation du vicariat ;

Outre les Instituts du Caire, la mission du Soudan comptait alors sept stations à l'intérieur : Scellal et Khartoum, dans la Haute-Egypte, Berber et Gadaref, dans le voisinage de l'Abyssinie, El-Oberd, capitale du Kordofan, Délen et Malbès, chez les Noubas. Il y avait 800 catholiques, la plupart élevés dans les établissements de la mission. A El-Oberd, on venait de terminer une église, qui faisait l'admiration des voyageurs, et qui était certainement le plus beau monument religieux de la contrée. Des chapelles, écoles, orphelinats et dispensaires existaient dans tous les postes. Une tempête effroyable allait tout

emporter, et renverser en quelques mois le travail de dix années.

Pour bien comprendre les causes de cette explosion de fanatisme et son succès, il faut remonter de quelques années en arrière.

A la suite de la révolte d'Arabi-Pacha, les Anglais, devenus en fait, sinon en droit, les maîtres de l'Egypte, imposèrent au Khédive l'abolition de la traite. Ce n'était pas chose facile, surtout dans les provinces éloignées de la capitale, où, depuis des siècles, le trafic de l'homme s'exerce publiquement et quelquefois, souvent même, sous l'uniforme brodé des pachas et des beys du vice-roi d'Egypte.

Déjà, en 1874, Gordon Pacha, un des hommes les plus remarquables qu'ait produits l'Angleterre dans ces derniers temps, avait été à Khartoum pour réprimer cet infâme commerce, et devant les impossibilités d'une abolition radicale et subite de la traite musulmane, il s'était vu forcé, en gémissant, de fermer les yeux.

« Nulle part, dit Elisée Reclus, la traite des nègres n'a fait plus de ravages que dans les plaines où se pressent les tribus du Soudan. Devenus les maîtres du pays, sous le titre d'officiers égyptiens, les négriers firent ouvertement pendant de longues années le trafic de chair humaine. Chargés de pourvoir de jeunes filles et d'eunuques les marchés de Khartoum et du Caire, les fonctionnaires pouvaient accomplir en paix ce que les rapports officiels appelaient pompeusement leur *mission civilisatrice*. Les villages se dépeuplaient ; de chaque *Zériba* des marchands arabes, partaient régulièrement des convois de malheureux se dirigeant vers le Nil, liés par paires, au moyen de fourches et d'anneaux, qui passent au cou de l'esclave et se rattachent à la monture du maître. Encore de nos jours, les routes suivies par les convois se reconnaissent aux ossements humains épars le long des sentiers. »

La répression immédiate de la traite soulevait donc pour le gouvernement égyptien de grosses difficultés, et, malgré la bonne volonté du Khédive, il devint bientôt évident que, dans les régions du Darfour et du Haut-Nil, les fonctionnaires égyptiens, plutôt que de renoncer aux profits considérables qu'ils tiraient de la traite, étaient prêts à s'unir aux populations arabes, pour secouer le joug d'un gouvernement « esclave des chrétiens », et constituer en plein Soudan un grand empire musulman, indépendant des nations européennes et de leur influence gênante.

Ce fut cette sourde fermentation des esprits au sujet de la traite, et aussi la haine du fisc égyptien pesant lourdement sur les populations du Soudan, qui firent tout le succès du Mahdi. La preuve qu'il ne fut qu'un instrument, c'est qu'après sa mort, l'insurrection a continué ses ravages. — Qu'était-ce donc au juste que le Mahdi ? C'était un de ces saints comme l'Islam en a toujours produit aux époques de crises, où

il s'agit d'exciter le fanatisme des populations et de les lancer en avant contre les chrétiens. Il s'appela Achmed-Mohammed, et s'était établi, vers 1865, dans les forêts qui bordent les rives du Haut-Nil, où il exerçait le métier de constructeur de barques ; mais en 1871, poussé par le fanatisme et l'ambition, il renonça à son métier et, pour se préparer à sa mission, se retira dans une grotte, aux bords du fleuve, et mena pendant dix ans la vie d'un anachorète. Il fut bientôt en possession d'une haute renommée de sainteté, et quand il sortit de sa retraite, en 1881, il fut acclamé par les musulmans en qualité de Mahdi. L'Islam comptait un prophète de plus.

Dès lors il se mit à la tête de l'insurrection contre le Khédive, et marcha rapidement de triomphe en triomphe. La trahison de plusieurs généraux égyptiens facilita d'ailleurs singulièrement sa tâche. En quelques mois, il devint maître du Dongola, du Darfour, du Kordofan et de toute la région du Haut-Nil. Deux missionnaires, un clerc, trois Frères coadjuteurs et huit religieuses appartenant aux stations d'El-Obeïd et des Noubas, tombèrent entre ses mains, et subirent une longue et cruelle captivité. A plusieurs reprises, le faux prophète les somma d'embrasser le mahométisme, et, sur leur refus constant, les menaça de mort. La mort eût été une délivrance pour ces infortunés, surtout pour les religieuses, exposées sans cesse, au milieu des musulmans, à des outrages cent fois pires que la mort. Mgr Sogaro, le nouveau vicaire apostolique, réfugié au Caire, essaya inutilement, pendant plusieurs années, de négocier leur délivrance. Enfin, au bout de 27 mois de captivité, Dom Bonomi put s'échapper et gagner, avec trois religieuses, les avant-postes anglais ; quelques mois plus tard, une nouvelle bande réussit à briser ses fers et à gagner le Caire ; les autres, un Frère et deux religieuses, étaient morts en captivité ! Quant aux établissements de la mission du Soudan, églises, chapelles, résidences, écoles, orphelinats, il va sans dire qu'il n'en reste que des ruines. La mission du Soudan demeure anéantie, jusqu'au jour où l'on aura réprimé la révolte.

Rien n'indique malheureusement que ce jour soit proche, et l'on est bien forcé de reconnaître que, dans cette crise où il s'agit pourtant de l'avenir de l'Afrique centrale, le gouvernement britannique, qui s'est donné la mission, sans que l'Europe l'en ait prié, de sauvegarder en Egypte les intérêts de la civilisation, a montré une déplorable faiblesse. Après l'incroyable désastre subi par le général Hicks, dans les journées des 1^{er}, 2 et 3 novembre 1883, l'Angleterre a abandonné à son malheureux sort Gordon-Pacha, un de ses plus illustres citoyens. Celui-ci, enfermé dans Khartoum, après avoir soutenu vaillamment un siège de deux ans, a fini par tomber aux mains des Mahdistes, qui l'ont massacré et ont fait de Khartoum un monceau de ruines. La mission catholique avait pu heureusement se replier à

temps sur la station de Berber, et de Berber sur Souakim, où Mgr Sogaro ouvrit en 1885 un nouveau poste, qui compte actuellement une centaine de catholiques.

Quant à l'Angleterre, satisfaite de la possession paisible de l'Egypte, et comprenant, dans son égoïsme pratique, que la pacification du Soudan lui coûterait trop cher, elle força le Khédive, son protégé, à renoncer à ces vastes régions, qui étaient pour lui la source de riches revenus. Cet abandon de l'Afrique centrale aux Mahdistes a réveillé naturellement le vieux fanatisme musulman. Déjà les Arabes de la côte des Somalis et du Zanguebar ont essayé de se révolter ; on a vu ce qu'a tenté Bushiri au Zanguebar ; à Assab et chez les Somalis, les projets d'annexion et de protectorat italien auront plus d'une fois à compter avec le fanatisme des tribus révoltées. Dans la mission des Grands Lacs, on verra plus loin que les esclavagistes ont voulu faire de l'Ouganda un grand Etat musulman. Enfin sur le Congo, les Arabes se sont déjà avancés jusqu'à Stanley-Falls, d'où ils menacent les nouveaux établissements des Belges. L'abandon du Soudan pourrait bien devenir pour l'Angleterre un mauvais calcul. En laissant se constituer au centre de l'Afrique un empire musulman, elle a créé un nouveau foyer de fanatisme et un danger permanent pour la civilisation chrétienne. Elle a cru prudemment faire la part du feu ; DIEU veuille que l'incendie se concentre dans son foyer et n'aille pas au loin promener ses ravages !

Situation religieuse de la mission du Soudan.

Personnel : 1 vicaire apostolique, en résidence provisoire au Caire. — 12 missionnaires de l'Institut de Vérone ; plusieurs Frères coadjuteurs. — Institut des Pieuses Mères de la Nigritie, 22 Sœurs.

Œuvres : 4 stations : le Caire, Scellal et Helloan, Haute-Egypte, Souakim sur la mer Rouge ; ? églises ou chapelles.

Au Caire : 1 Institut, avec orphelinat et école pour les jeunes noirs, 40 enfants.

A Gésireh : 1 colonie agricole. — 1 Institut, orphelinat et école pour les négresses, 45 enfants.

A Scellal : orphelinat, garçons et filles, 13 enfants. — Le magnifique hôtel fondé aux frais de S. M. l'empereur d'Autriche est desservi par les Sœurs.

A Souakim : écoles et dispensaire.

Population catholique du vicariat : 250 âmes.

LES MISSIONS DES GRANDS LACS.

C'est à Livingstone et à Stanley que revient l'honneur d'avoir fait connaître au monde civilisé la région des Grands Lacs de l'Afrique équatoriale, région que d'autres voyageurs avaient déjà entrevue ou soupçonnée, mais dont ces deux illustres explorateurs ont pris véritablement possession au nom de la science. En 1876, à la suite de l'émotion causée dans le monde savant par leurs découvertes, le roi des Belges, Léopold II, prit l'initiative d'une association internationale, qui reliait et dirigerait vers un but unique et bien défini les efforts isolés des

explorateurs de l'Afrique. Voici en quels termes le prince exposait son programme, dans son discours d'ouverture à la Conférence de Bruxelles :

« Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'ait pas encore pénétré, percer les ténèbres qui enveloppent des nations entières, c'est là, j'ose le dire, une croisade digne de ce siècle de progrès. »

* *

Voilà un programme vraiment royal, mais que la politique seule est impuissante à réaliser : ouvrir les routes de l'Afrique équatoriale aux explorateurs et aux marchands, ce serait faire peu pour la vraie civilisation, si on ne les ouvrait en même temps aux prédicateurs de l'Évangile. La Conférence de Bruxelles l'a compris, et l'article dans lequel, sans entrer dans la question du mérite respectif des différentes confessions religieuses, question que la diversité d'opinions de ses membres lui interdisait de traiter, elle s'engage à favoriser, sans distinction de cultes, le travail des missions chrétiennes, fera certainement plus pour l'œuvre civilisatrice que toutes les autres résolutions du Congrès. Les Sociétés protestantes se tenaient déjà prêtes à entrer en lice avec leurs immenses ressources et leur nombreux personnel. Il s'agissait pour le catholicisme de ne pas se laisser distancer par ses rivaux. Au lendemain de la Conférence de Bruxelles, le cardinal Franchi entretint Pie IX de l'opportunité d'ouvrir une mission catholique dans la région des Grands Lacs. — Le vieux Pontife, arrivé à l'extrémité de sa longue carrière, n'avait qu'à jeter un regard derrière lui pour entrevoir le magnifique développement des missions catholiques sous ses trente années de pontificat : 18 nouvelles métropoles érigées par lui en pays de missions, 81 nouveaux diocèses, 59 vicariats et 18 préfectures apostoliques ; la hiérarchie sacrée rétablie en Angleterre et en Hollande, le Canada

et les États-Unis enfantant chaque jour de nouvelles Églises, le patriarcat de Jérusalem heureusement restauré et plusieurs délégations apostoliques créées au milieu des rites orientaux ; les vicariats apostoliques se multipliant, dans l'Inde, à la faveur de la paix, en Annam et en



R. P. LOUIS BONOMI,
missionnaire de l'Afrique centrale ; d'après une photographie.

Chine, malgré d'incessantes persécutions ; l'Église du Japon ressuscitée, les îles de l'Océan s'ouvrant de toutes parts à la prédication évangélique ; toutes les côtes de l'Afrique entourées d'une ceinture de jeunes et florissantes missions, voilà le grandiose spectacle qui se présentait à l'esprit du Vicaire de JÉSUS-CHRIST, à l'heure où le Préfet de la Propagande venait lui demander de

couronner son œuvre, en envoyant des ouvriers apostoliques dans les régions encore neuves de l'Afrique équatoriale.

A une mission toute nouvelle, il fallait de nouveaux ouvriers. Pie IX jeta les yeux sur la Société naissante des Missionnaires d'Alger, qui, bien qu'agée de cinq ou six ans à peine, comptait déjà une centaine de membres et presque autant de novices. Cet appel fut accueilli avec enthousiasme, et le Pape étant venu à mourir sur ces entrefaites, quatre jours seulement après son avènement le nouveau Pontife que DIEU venait de donner à son Église signait, le 24 février 1878, le décret qui érigeait dans l'Afrique équatoriale et confiait aux Missionnaires d'Alger les deux missions du Victoria Nyanza et du Tanganika. Deux ans plus tard, un nouveau décret leur donnait les missions du Congo supérieur et du Congo inférieur. A la suite de la Conférence de Berlin, les convenances de la politique et le développement des nouvelles missions ont amené certaines modifications. Actuellement, les missions des Grands Lacs sont au nombre de cinq : le vicariat apostolique du Victoria Nyanza, le vicariat du Tanganika oriental, le vicariat du Tanganika occidental ou du Congo supérieur, le vicariat de l'Ounyanimbé, et le vicariat du Nyassa.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU VICTORIA NYANZA.

Les Missionnaires d'Alger ne perdirent pas de temps pour répondre aux désirs du Souverain Pontife. Dès le mois de juin 1878, une double expédition, composée de dix missionnaires, cinq pour chaque mission, s'organisait à Zanzibar pour se rendre au Victoria Nyanza et au Tanganika. Le 19 juin 1878, la caravane apostolique partait de Bagamoyo, sous la direction des PP. Livinhac et Pascal, supérieurs des deux nouvelles missions. Voici quels étaient, à cette heure solennelle du départ, les sentiments de ces jeunes apôtres :

« Nous voilà donc en route pour notre mission. Une vie nouvelle commence : c'est l'apostolat, tel que l'ont connu les premiers apôtres. Malgré notre insuffisance et notre indignité, nous sommes les premiers qui, depuis l'origine du christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son Église dans ce monde sauvage, barbare et encore inconnu. Devant nous, cent et peut-être deux cents millions d'âmes nous tendent invisiblement les bras, comme ces infidèles de la Macédoine que saint Paul vit en songe. Quelle mission sublime mais redoutable ! et combien il faut que nous recourions à la grâce de DIEU pour qu'elle supplée à notre faiblesse ! C'est le sujet de nos méditations et de nos entretiens ; nous offrons à DIEU, par avance, pour le succès de la grande œuvre qu'il nous confie, toutes nos peines, toutes nos épreuves, notre vie même, s'il croit bon de nous la demander.

» Une autre pensée se mêle dans nos cœurs aux pensées de la foi. Nous songeons à la France,

notre patrie, et à tous ceux que nous y avons connus et aimés. Combien d'entre nous qui ne la reverront pas ! C'est pour elle aussi que nous allons travailler. Nous sommes les premiers Français qui, envoyés par notre évêque, Français comme nous, allons porter la langue et l'influence de la France dans les profondeurs africaines. D'autres nous suivront un jour, et cette route pacifique que nous allons tracer, où peut-être nous laisserons nos tombes, sera poursuivie par des explorateurs français (1). »

Les voyageurs apostoliques avaient raison d'entretenir en eux ces nobles sentiments, pour se préparer aux fatigues et aux souffrances qui les attendaient. C'était un voyage de trois cents lieues à entreprendre, au milieu des solitudes à peine explorées de l'Afrique orientale, en traînant derrière eux une caravane de quatre cent cinquante noirs, enrôlés pour porter les bagages et les marchandises destinées à servir d'échanges, dans ces régions reculées où la monnaie n'a pas cours. Qu'on se représente ce qu'eurent à souffrir, dans un voyage d'une année, les missionnaires, obligés, à chaque halte, de lutter contre la mauvaise volonté et l'indiscipline de leurs porteurs, de se garder des embûches des tribus pillardes, qui se cachent dans les forêts pour tomber à l'improviste sur les trainards et leur enlever leur charge ; de disputer, presque chaque soir, en arrivant au coucher, avec les exigences des roitelets indigènes du pays, réclamant leur *hongo* ; les longues étapes faites, chaque jour, à pied, à travers des chemins impossibles ; les fièvres pernicieuses des marais africains, qu'il fallait traverser quelquefois en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; pendant le jour, les ardeurs dévorantes d'un soleil de feu ; l'humidité glaciale des nuits, passées en plein air ou sous la tente : ce fut certainement par une faveur signalée de la Providence que les missionnaires purent atteindre le but de leur voyage, à l'exception du P. Pascal, supérieur de la mission du Tanganika, qui fut emporté par les fièvres, le 19 août 1878, trois mois après son départ de Bagamoyo (2).

Dans les expéditions subséquentes, Mgr Lavignerie, instruit par l'expérience, adjoignit aux missionnaires des auxiliaires laïques, recrutés la plupart parmi les anciens zouaves pontificaux. Habitué à l'obéissance et au commandement militaires, ce sont eux qui sont chargés de diriger les caravanes et de traiter avec les noirs ; ils sont comme une résurrection de l'ancienne chevalerie et des Ordres militaires, mis au service de l'apostolat, et peut-être sont-ils destinés à faire un jour leurs preuves contre les négriers arabes, qui sont le fléau de l'Afrique équatoriale. Déjà, dans la mission du Tanganika, le commandant Joubert a vaillamment assuré la sécurité de la station de

1. *Missions catholiques*, année 1879.

2. Les Missionnaires d'Alger ont raconté tout au long les épreuves de ce premier voyage, dans l'ouvrage intéressant qui a pour titre : *L'assaut des pays noirs*.

M'pala, menacée, à plusieurs reprises, par les esclavagistes.

Au moment du départ, Mgr Lavigerie remet à chacun des volontaires une épée nue, en lui adressant ces belles paroles du pontifical :

« Servez-vous de cette épée pour la défense des œuvres de DIEU ; n'en usez jamais pour des motifs injustes. »

Puis frappant, trois fois, du plat de l'épée, l'épaule du nouveau chevalier agenouillé devant lui, l'évêque ajoute :

« Soyez un soldat pacifique, courageux, fidèle et pieux (1). »

Les engagés volontaires se lient ensuite par un serment solennel à servir comme auxiliaires dans les missions de l'Afrique équatoriale.

*
* *

Revenons à la première caravane. Arrivés à la ville de Tabora, située presque à égale distance entre le Victoria Nyanza et le Tanganika, les missionnaires firent halte pour se reposer quel-



VICTORIA-NYANZA (AFRIQUE ÉQUATORIALE). — INTÉRIEUR DE LA STATION DE NOTRE-DAME DE KAMOGA
D'après une photographie.

ques jours, avant de se séparer. Comme ils avaient été abominablement rançonnés en chemin, leurs ballots de marchandises étaient épuisés, et, pour continuer leur route, ils furent forcés d'avoir recours à la complaisance usuraire des marchands arabes, qui cédèrent toutes les marchandises dont ils avaient besoin, contre de bonnes traites sur la procure de Zanzibar. Les quatre Pères de la mission du Tanganika partirent les premiers pour Oujiji, où ils arrivèrent le 24 janvier 1879.

Le R. P. Livinhac et les quatre missionnaires

du Nyanza se mirent en route un mois plus tard. Le 19 juin 1879, un an après leur départ de Bagamoyo, ils arrivèrent chez Mtésa, souverain de l'Ouganda.

L'Ouganda, qui compte, avec les royaumes tributaires, de douze à quinze millions d'habitants, est le plus important des États de l'Afrique équatoriale. Le roi Mtésa, dont Stanley avait espéré un moment faire le « Constantin noir (1) », devait trahir également le zèle des ministres protestants et celui des prêtres catholiques. Prince

1. Pontifical romain, *Benedictio novi militis*.
Missions Catholiques.

1. Stanley, *A travers le continent mystérieux*.

intelligent, ouvert aux idées de civilisation et de progrès, il accueillait également bien les explorateurs européens et les représentants de toutes les confessions religieuses. Quant à se convertir au dogme et à la morale évangéliques, il n'en eut jamais sérieusement la pensée. Adonné, comme tous les potentats africains, à la polygamie, maître absolu de la vie et des biens de ses sujets, grand chasseur d'esclaves, dont la vente aux négriers arabes formait une bonne part de son revenu, il était séparé par un abîme du christianisme et de la vraie civilisation. Dans l'établissement chez lui des missions chrétiennes, il ne voyait qu'une question d'influence politique et de profits personnels. Avec ces dispositions, il reçut parfaitement les missionnaires catholiques, et il leur permit de s'installer à Rubaga, sa capitale, et de prêcher l'Évangile dans ses États.

« Sous le rapport matériel, écrivait, peu de semaines après son arrivée, le R. P. Livinhac, supérieur de la mission, nous devons rendre à DIEU de très grandes actions de grâces. Mtésa a été très généreux à notre égard. Il nous a donné environ un hectare de bon terrain, planté de bananiers, et une trentaine de bœufs. De temps en temps, il nous fournit les matériaux et les ouvriers nécessaires à la construction d'une habitation assez grande pour nous loger tous. »

Le roi ne tarda pas à dévoiler ses arrière-pensées politiques ; il pria les missionnaires de lui ménager l'appui de la France, pour se défendre, en cas de besoin, contre les esclavagistes du Zanzibar, et contre les Anglais, dont il redoutait, non sans raison, l'influence prépondérante et les visées ambitieuses. Assez intelligent pour comprendre qu'il faut compter désormais en Afrique avec les envahissements de la civilisation européenne, le prince noir aurait voulu faire au moins la part du feu, et neutraliser, en les contre-balançant les uns par les autres, ces étrangers suspects et gênants, tout en cherchant à les exploiter de son mieux.

Les missionnaires commencèrent par ouvrir un orphelinat d'enfants rachetés de l'esclavage ; mais bientôt ils s'aperçurent que la population de l'Ouganda était mûre pour la prédication évangélique. Le 27 mars 1880, veille de Pâques, quatre adultes, prémices de la mission, recevaient le saint baptême. Deux mois plus tard, le 15 mai de la même année, quatre nouveaux catéchumènes, dont trois des fils d'un des chefs les plus influents du pays, venaient doubler la chrétienté naissante.

Deux nouvelles caravanes vinrent grossir le chiffre des missionnaires ; en 1882, leur nombre s'élevait déjà à douze. Le roi Mtésa, complètement refroidi à l'égard des protestants, avait provoqué une conférence publique entre ces messieurs et les prêtres catholiques, conférence qui tourna naturellement au profit de la vérité, et après laquelle le roi Mtésa avait conclu, sans hésiter, en faveur de l'enseignement catholique ;

lui-même avait demandé un catéchisme, pour s'instruire à fond des dogmes du catholicisme, et si ses passions le retinrent dans le paganisme, il n'est pas douteux qu'il ait entrevu la vérité et qu'il fut catholique dans son cœur.

Cependant les succès du Mahdi au Soudan avaient surexcité à l'excès l'orgueil des Arabes esclavagistes, et un complot s'était organisé pour se débarrasser des missionnaires. Dans ces conjonctures, Mgr Livinhac, élevé à la dignité de vicaire apostolique avec caractère épiscopal, jugea prudent d'évacuer, pour quelque temps, l'Ouganda, et de se réfugier avec les enfants de la mission au sud du lac Victoria, où deux nouvelles stations furent ouvertes chez les Bukumbi.

Le centre de la nouvelle mission fut fixé à Notre-Dame de Kamoga (1883).

Sur ces entrefaites, Mtésa vint à mourir, et son successeur, Mouanga, ayant témoigné, avant son avènement au trône, des dispositions très favorables à la mission catholique, les PP. Lourdel et Géraud rentrèrent, en 1885, dans l'Ouganda, où le nouveau roi les accueillit parfaitement. A leur grande joie, les missionnaires purent constater que, pendant leur exil, les néophytes étaient restés fermes dans la foi, et avaient même fait autour d'eux de nombreux prosélytes ; un seul de ces nouveaux chrétiens avait préparé au baptême cent cinquante catéchumènes. La moisson se présentait donc sous le plus bel aspect, et les ouvriers apostoliques n'avaient qu'à jeter la faux pour recueillir les nombreux épis qui levaient de toute part. En quelques mois, ils eurent des catéchumènes et des chrétiens dans plus de vingt villages autour de Rubaga.

L'homme ennemi ne pouvait voir, sans frémir de rage, de pareils succès ; il allait susciter contre la mission naissante de l'Ouganda une violente tempête, dont le résultat final serait de le convaincre d'impuissance et d'affermir, dans le sang de nombreux martyrs, les bases de la nouvelle chrétienté. « Sans effusion de sang, pas de rédemption, » dit l'Écriture. C'est la loi inéluctable de l'histoire. Née au Calvaire, du sang du CHRIST, l'œuvre apostolique veut du sang pour fructifier. La mission de l'Ouganda allait recevoir ce baptême du sang, étonnant l'Église par la générosité et l'héroïsme de ses jeunes martyrs. C'était le gage des bénédictions de l'avenir.

L'imprudence des missionnaires protestants déclina la tempête. Les annexions anglaises et allemandes du Zanguebar, dont les esclavagistes grossissaient encore aux yeux du roi le péril, avaient excité les défiances de Mouanga contre tous les Européens. Dans ces conjonctures fâcheuses, un évêque anglican, M. Harrington, se présenta et, fort de l'appui de son gouvernement, voulut, contre la volonté du roi, pénétrer dans l'Ouganda. Cette démarche imprudente excita les fureurs du prince, qui, sans égard aux représentations des missionnaires et de ses conseillers

catholiques, fit massacrer ce malheureux. La charitable intervention des prêtres catholiques les avait rendus suspects au roi ; les calomnies des négriers arabes firent le reste. Mouanga, affolé de terreur et voyant déjà son royaume livré aux Européens, résolut de faire mourir tous les chrétiens. Leur nombre s'élevait déjà à plus de sept cents, sans compter les catéchumènes (1886).

La cour de Mouanga était pleine de fervents catholiques. Dans les commencements, le roi avait montré les meilleures dispositions ; il avait rompu courageusement avec les superstitions de ses ancêtres, il se posait presque en catéchumène, aimait à réciter le *Pater* et à l'apprendre à ses propres pages, en les engageant à se faire chrétiens. Il était donc tout naturel qu'il s'entourât de chrétiens et qu'il nommât les néophytes aux principales charges du royaume. Ceux-ci d'ailleurs lui avaient montré leur fidélité, en l'avertissant d'un complot que son premier ministre, Katikiro, et les principaux seigneurs du pays avaient formé contre lui, pour le mettre à mort et proclamer son jeune frère à sa place. Trois seigneurs catholiques, Joseph Mkasa, conseiller du roi, André Kāgoua, un de ses meilleurs généraux, et Mathias Mouroumba, juge du royaume, avaient averti le prince de ce qui se tramait contre lui. Katikiro, se voyant découvert, avait demandé grâce en pleurant, et, contre les habitudes cruelles de ses prédécesseurs, Mouanga lui avait pardonné et l'avait même conservé dans sa charge de premier ministre, ce qui était vraiment pousser un peu loin l'indulgence. Katikiro avait juré de se venger, et il tint parole. Les trois seigneurs chrétiens qui, en le dénonçant, avaient sauvé la vie du prince, reçurent en récompense la couronne du martyr. Joseph Mkasa fut la première victime de la persécution. Il s'était attiré la haine du premier ministre ; de plus, il s'était permis, comme conseiller du roi, de désapprouver le meurtre de l'évêque anglican ; évidemment c'était un traître, dont il fallait se débarrasser.

Arrivé au lieu du supplice, Joseph, qui n'avait rien perdu de son calme habituel, dit en souriant au bourreau :

« Tu diras à Mouanga de ma part qu'il m'a condamné injustement, mais que je lui pardonne de bon cœur. Tu ajouteras que je lui conseille de se repentir, car, s'il ne se repent, il aura à plaider contre moi au tribunal de DIEU. »

Le bourreau, ayant tranché la tête du martyr et livré son corps aux flammes, fit la commission auprès du roi, qui affecta d'en rire ; mais son esprit était frappé d'une terreur superstitieuse. Il fit tuer un autre individu, ordonnant de mêler avec le plus grand soin les cendres des deux victimes :

« — Comment pourra-t-on le reconnaître maintenant ? disait-il en ricanant, et comment fera-t-il pour plaider contre moi au tribunal de DIEU ? »

* * *

Après le supplice de son conseiller intime, Mouanga fit mettre à mort un groupe de jeunes pages chrétiens, dont le P. Lourdel retrace le martyre dans une page émue :

« Me voici à la résidence royale : tout est calme, mais c'est le calme de la mort. Je me dirige vers les cours intérieures, dans lesquelles, à ma grande surprise, on me laisse pénétrer sans la moindre difficulté. Mon étonnement est à son comble, quand je vois nos chrétiens de la cour, libres, aller tranquillement de côté et d'autre, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Tout ce qu'on m'a raconté est-il donc une fable, ou suis-je le jouet d'un rêve ? Hélas ! non. Le bon DIEU a seulement voulu me réserver la triste consolation de voir de mes propres yeux enchaîner mes chers enfants et de leur dire, du regard, 'un suprême adieu.

» Charles Louanga, chef du groupe des pages, est appelé le premier avec ses compagnons, chrétiens comme lui. Ils sont accueillis par des huées, que domine la voix tonnante du roi. Il leur fait les reproches les plus amers sur leur religion, puis il dit : « Que ceux qui prient se rangent de ce côté. »

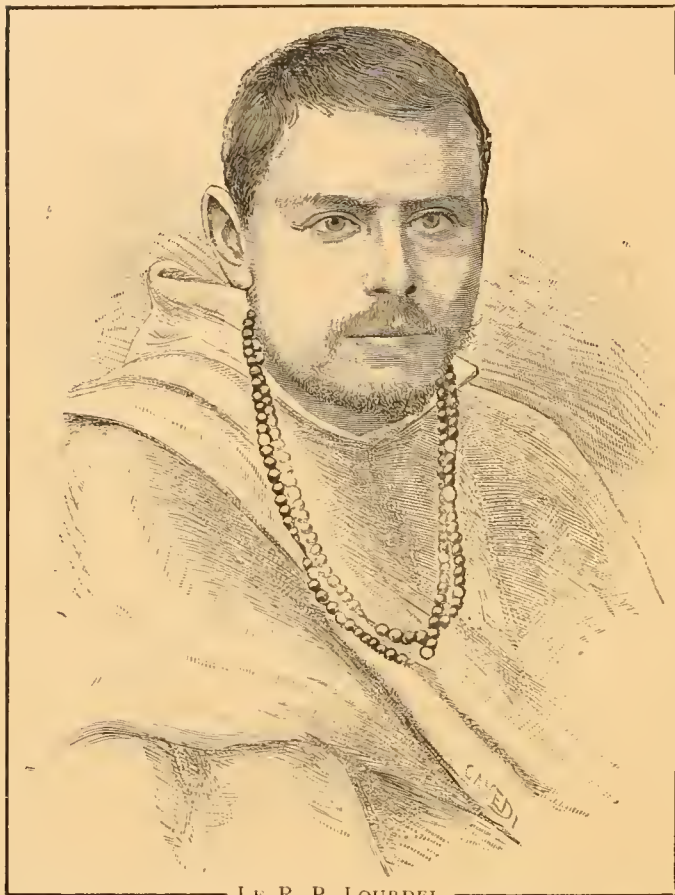
» Aussitôt Charles Louanga et Kizito, jeune catéchumène d'une fermeté de caractère tout à fait rare à son âge, se dirigent vers l'endroit désigné. Tous ceux de la troupe qui sont chrétiens suivent leur exemple. Circonstance touchante ! Charles et Kizito étaient convenus, pour s'encourager mutuellement et ne pas faiblir au moment décisif, de se tenir par la main.

» A un signe du roi, les bourreaux se jettent sur ces courageux confesseurs de la foi, les enlacent dans leurs grosses cordes, et les traînent brutalement en dehors de la cour. L'héroïque troupe s'arrête à quelques pas de moi. On a lié ensemble les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Les enfants forment un autre faisceau. Ils sont tellement serrés qu'ils ne peuvent marcher qu'à grand'peine, à petits pas, et en se heurtant les uns aux autres. Je vois le petit Kizito rire d'une position si bizarre, le visage aussi serein que s'il eût joué avec ses camarades. Kizito est fils d'un des plus grands seigneurs du royaume. Plusieurs de ses frères ont depuis longtemps embrassé le christianisme et se sont fait remarquer par leur courage et leur ferveur ; Kizito est digne de ses aînés. Depuis longtemps il m'importunait pour recevoir le baptême, me disant que Mouanga ne tarderait pas à le tuer. Je me rappelle, une fois, avoir été obligé, pour me débarrasser de ses importunités, de le prendre entre mes bras et de le faire passer par la fenêtre. Enfin, le voyant si ardent, si bien disposé, je lui avais promis dernièrement de le baptiser dans un mois. Mais le bon DIEU avait décidé que cette âme d'élite serait régénérée dans son propre sang. »

* * *

Le P. Lourdel ne put assister au martyre de ses héroïques enfants ; mais des témoins oculaires ont fait le récit de leur mort, dont les détails rappellent les pages les plus suaves des annales de la primitive Église.

Le chef des pages chrétiens, Charles Louanga, fut séparé de ses compagnons. Pour faire montre de zèle, le bourreau avait prié le roi de le lui livrer, promettant de le torturer de la bonne manière. Il le brûla donc lentement, en commençant par les pieds. En attisant le feu, il lui disait :



LE R. P. LOURDEL,

des Missionnaires d'Alger, supérieur de la mission de l'Ouganda.

« — Allons, que DIEU vienne et te retire du brasier ! »

Le martyr lui répondit : « Pauvre insensé ! tu ne sais pas ce que tu dis. En ce moment, c'est comme une eau rafraîchissante que tu verses sur mon corps ; mais, pour toi, le DIEU que tu insultes te plongera un jour dans le véritable feu. »

On conduisit les autres pages, au nombre de trente-quatre, sur une colline qui s'élève en face de la station catholique de Sainte-Marie de Rubaga. Dans le nombre, il y avait trois jeunes enfants encore simples catéchumènes qui excitaient la pitié des bourreaux. Jamais encore, dans l'Ouganda, on n'avait vu torturer des

enfants d'un âge aussi tendre. Les bourreaux leur dirent :

« — Déclarez simplement que vous ne prierez plus, et on vous accordera votre grâce. »

« — Non, répondirent les enfants ; nous ne cesserons de prier, tant que nous vivrons. »

On les mit à l'écart, espérant que la vue du supplice de leurs camarades les amènerait à apostasier. Une grande quantité de roseaux avaient été coupés d'avance ; on en fit de gros fagots, au milieu desquels on enferma chacun des patients. Un des trois enfants qu'on voulait épargner, voyant qu'on ne le liait pas comme les autres, se mit à pleurer en disant :

« — Où donc est mon fagot à moi ? Tous en ont ; moi aussi, je veux le mien. »

Pour l'apaiser, les bourreaux le lièrent dans un fagot, mais ils le mirent à l'écart, ainsi que les deux autres.

Les fagots terminés, on les plaça les uns à côté des autres, les pieds des victimes tournés dans le même sens. Parmi ces *trente et un* martyrs, se trouvait le propre fils du bourreau en chef. Le malheureux père, pour épargner à son enfant les tortures du feu, ordonna de lui asséner d'abord un fort coup de bâton sur la nuque. Le petit cadavre fut remis ensuite dans son fagot, et replacé auprès des corps de ses camarades.

Après cette première exécution, on mit enfin le feu aux fagots, en commençant par les pieds, afin de faire souffrir plus longtemps les patients, et aussi dans l'espoir qu'aux premières atteintes de la flamme, quelques-uns demanderaient grâce. Mais les martyrs n'ouvrirent la bouche que pour réciter des prières. Au bout d'une demi-heure, tout était fini, et l'Eglise naissante de l'Ouganda comptait trente et un martyrs de plus.

Les trois jeunes enfants qu'on avait voulu épargner contemplaient les restes fumants de leurs petits camarades, et attendaient avec impatience que leur tour fût arrivé. « Ne vous tourmentez

pas, leur criaient les bourreaux ; nous vous réservons pour terminer la fête, si toutefois vous persistez dans votre entêtement, car si vous renoncez à votre religion, vous serez épargnés. »

Les jeunes pages se montrèrent inébranlables, et les bourreaux prirent sur eux de les reconduire en prison. DIEU voulait se réserver ces trois témoins oculaires de l'héroïque holocauste des trente et un pages de Mouanga.

*
* *

Au premier bruit de ces tragiques événements, Mgr Livinhac, qui se trouvait alors à Notre-Dame de Kamoga, au sud du lac, accourut à

Rubaga, pour essayer de fléchir le roi. Mais il ne put rien obtenir.

« Durant le mois que j'ai passé à Sainte-Marie de Rubaga, écrivait le prélat, au mois de juillet 1886, un grand nombre de néophytes n'ont pas craint de s'exposer au danger de la mort pour venir me voir, et j'ai pu donner la confirmation à quatre-vingt-dix-sept des mieux préparés. Il m'est arrivé de me lever quatre et cinq fois dans la même nuit pour recevoir quelqu'un de ces chers visiteurs. Je ne saurais dire combien j'ai été touché des merveilleux effets que la grâce a produits dans ces chrétiens d'un jour. Ils voient la cruelle mort qui les menace, avec ce courage calme que donne une foi inébranlable. « Les bourreaux, disent-ils, tuent le corps, mais ils ne peuvent tuer l'âme ; ils font souffrir durant quelques moments, mais l'âme leur échappe et s'en va chez le bon DIEU, qui la rend éternellement heureuse. »

« Bon nombre nous demandent si se cacher n'est pas une sorte d'apostasie, et s'il ne serait pas mieux d'aller se déclarer chrétien devant le roi. Au dire des habitants, le nombre des victimes dépasse la centaine. La force d'âme qu'ils ont montrée au milieu des plus cruels supplices, a fait croire aux païens, comme aux premiers siècles du christianisme, que nous avons un philtre mystérieux, qui rend les tortures douces et fait mépriser la mort. »

* * *

Comme toujours, le sang des martyrs allait devenir une semence de nouveaux chrétiens. Dix-huit mois après ces lugubres événements, un missionnaire écrivait de Rubaga :

« Tous les jours, nous recevons de nouveaux catéchumènes ; depuis un an, j'en ai inscrit huit cents comme ayant assisté au catéchisme, que nous leur faisons tous les matins, et ce nombre est de beaucoup dépassé par celui des catéchumènes qui n'y ont pas assisté, mais que nos néophytes instruisent chez eux, dans les districts éloignés. »

Le roi lui-même était revenu à de meilleurs sentiments, et avait rappelé près de lui les chrétiens. Le nouveau chef de ses pages, un chrétien fervent nommé Honorat, avait toute sa confiance, et Mouanga lui avait soumis un grand nombre de

districts de son royaume. Honorat avait usé de son influence pour placer beaucoup de chrétiens à la tête des villages.

Mais cette Eglise naissante n'était pas au bout de ses épreuves. Après la persécution des païens, elle allait éprouver la persécution des disciples de Mahomet.

Le soulèvement de Bushiri au Zanguebar, les



MGR LIVINHAC, supérieur général de la Société des Missionnaires d'Alger, premier vicaire apostolique du Victoria-Nyanza.

succès des Mahdistes au Soudan avaient surexcité l'orgueil des esclavagistes arabes résidant dans la région des Grands Lacs. En 1889, une intrigue de palais renversa le roi Mouanga, pour mettre à sa place son frère Karéma. Les négriers arabes saisirent l'occasion pour s'emparer du nouveau roi, le forcer à renvoyer tous ses conseillers chrétiens et à se faire circoncire. En même temps, ils se ruèrent sur les missions catholiques et protestantes ; après un pillage complet et une captivité pleine d'angoisses, tous les missionnaires européens, sans distinction de confession

religieuse, furent jetés dans une barque, et lancés, sans vivres et presque sans vêtements, sur le lac.

A la suite d'une navigation accidentée, d'un naufrage dans lequel ils faillirent périr, ils débarquèrent enfin dans le sud du lac, à la station florissante de Notre-Dame de Kamoga. Sous la direction des esclavagistes, l'Ouganda devenait un Etat musulman, fermé désormais à la propagande évangélique.

Mais DIEU veillait sur les destinées de cette Eglise, si jeune et déjà si éprouvée.

Le roi Mouanga s'était réfugié auprès des missionnaires établis dans le sud. Les cruautés de Karéma et des Arabes le firent bientôt regretter de ses anciens sujets. Le nouveau roi avait fait brûler tous les princes et princesses de sang royal ; il s'était conduit d'une manière si atroce qu'il était devenu un objet d'horreur pour tout ce qui n'était pas musulman. Un parti puissant se forma bientôt dans l'Ouganda pour rappeler Mouanga.

Malheureusement, l'ancien roi ne pouvait mettre en ligne que trois cents fusils, et les esclavagistes, dont la cause était intimement unie à celle de l'usurpateur, disposaient de quinze cents hommes et de munitions en abondance. Craignant, dans des conditions si disproportionnées, d'engager la lutte sur le continent, Mouanga se retira dans une île appelée Sésé, tout près de la côte, et à dix kilomètres environ de son ancienne capitale. Il y fut bientôt rejoint par plusieurs centaines de chrétiens. De là, il envoya trois barques sous la conduite d'un de ces néophytes, pour prier les missionnaires, demeurant au sud, de lui apporter le secours moral de leur présence, ajoutant que, si on refusait sa demande, il renoncerait à la lutte, et se retirerait définitivement à la mission.

Après avoir consulté tous ses missionnaires, le vicaire apostolique lui envoya les PP. Lourdel et Denoit, qui arrivèrent à Sésé le 14 septembre 1889. Ils furent reçus avec un enthousiasme incroyable par leurs anciens chrétiens ; pendant plusieurs semaines, les Pères furent occupés, jour et nuit, à entendre les confessions et à préparer de nombreux catéchumènes au baptême.

DIEU bénit visiblement les armes des chrétiens. Ils défirent complètement un convoi formé de deux bateaux à voiles, chargés de munitions, avec 150 hommes de renfort, envoyés par les Arabes pour ravitailler Karéma et ruiner à jamais la cause de Mouanga. Ce fut un nouveau Lépante. Chose incroyable et qui tient du prodige, la petite troupe chrétienne n'avait que quelques pirogues pour monter à l'abordage de deux gros vaisseaux, et, malgré une grêle de balles, elle ne perdit que deux hommes, alors que cent cinquante musulmans périrent dans cette rencontre.

Enfin, le roi Mouanga était remonté sur le trône, et la tentative de faire de l'Ouganda un grand Etat musulman, avait complètement avorté.

Le roi écrivit à la fin de 1889 au cardinal Lavigerie, pour lui demander l'envoi de nombreux missionnaires, afin d'amener son peuple à la foi chrétienne. Il n'était pas déraisonnable d'espérer que, d'ici à quelques années, il y aurait eu, aux bords du Victoria Nyanza, un grand Etat chrétien de plusieurs millions d'âmes, d'où la foi rayonnerait au loin dans les profondeurs de l'Afrique équatoriale.

La haine sectaire des protestants, s'unissant aux musulmans contre les catholiques, a fait avorter, au moins en partie, ces magnifiques espérances.

Exaspérés du succès des catholiques, qui comptaient déjà près de 50.000 néophytes, alors que les protestants n'étaient encore qu'une poignée, voyant le roi Mouanga se préparer au baptême et l'Ouganda sur le point de devenir un grand royaume catholique, les Révérends ministres du saint Evangile, selon leur habitude invariable, ont suscité les défiances et les haines entre leurs ouailles et les nôtres. Au lieu de grouper leurs néophytes avec les nôtres, pour se défendre contre les Arabes esclavagistes, qui sont le vrai danger de l'Afrique centrale, ils ont fait cause commune avec les fils de Mahomet, pour écraser les catholiques, leurs frères chrétiens. C'est l'application pratique du mot satanique de Luther écrivant aux princes de l'Allemagne : « Plutôt Turcs que papistes ! »

Au commencement de 1892, le lieutenant Lutgard, agissant au nom de la Compagnie East-African, voulut imposer aux sujets de Mouanga le protectorat de l'Angleterre. Les catholiques, d'accord avec le roi, ayant refusé de s'y prêter, la ruine de la mission catholique fut décidée et poursuivie avec une raideur et un sans-gêne tout britanniques. Six postes desservis par 17 missionnaires furent détruits, 30 chapelles incendiées, les catholiques qui tentèrent de se défendre écrasés par les mitrailleuses Maxim, que la société anti-esclavagiste avait fait remettre au lieutenant Lutgard pour un autre dessein que de mitrailler des chrétiens ; finalement près de 50.000 néophytes furent chassés du pays, leurs maisons brûlées, leurs bestiaux enlevés, et plusieurs milliers de femmes et d'enfants furent réduits en servitude et vendus en grand nombre aux Arabes esclavagistes.

Après ces beaux exploits, la Société East-African, devenue maîtresse de Mouanga, partagea le pays en trois parties : les protestants prirent pour eux les 4/7 ; ils donnèrent à leurs alliés musulmans les 2/7, et voulurent bien abandonner aux catholiques 1/7, au Buddha, pays inculte et malsain, avec défense de s'établir ailleurs et surtout de venir à la capitale sans permission des autorités ; c'est ainsi que ces messieurs entendent la liberté de conscience et l'égalité confessionnelle.

Néanmoins, sur les réclamations de la France, une commission fut nommée pour examiner ces

faits vraiment monstrueux ; sans désavouer son agent, ce que l'Angleterre ne fait jamais, la commission rendit aux catholiques une partie de leurs droits.

Quant à l'avenir, je me refuse absolument à désespérer du sort de cette belle Eglise de l'Ouganda, qui, en dix ans, a déjà donné au CHRIST des centaines de martyrs. Elle triompha des iniquités de l'hérésie, comme elle a triomphé des fureurs du paganisme. Aujourd'hui les catholiques sont écrasés par une poignée de sectaires ; on les a dépouillés de tous leurs droits politiques, en les parquant comme des lépreux dans un coin du pays : on les a mis au-dessous des païens et des musulmans ; on s'est emparé du roi pour gouverner sous son nom et faire asseoir l'hérésie sur le trône. Ce sont là les procédés ordinaires de l'hérésie : ils ne lui réussiront pas mieux là qu'ailleurs. Laissez passer un demi-siècle : vous verrez l'opinion revenue au catholicisme et l'hérésie, déshonorée par ses violences, perdra toute autorité sur les âmes.

Pour éviter le retour de ces compétitions et de ces défiances politiques qui font tant de mal à l'œuvre des missions, le Saint-Siège a divisé le vicariat unique de l'Ouganda en trois vicariats, de manière à séparer les sphères de l'influence de chacun.

I. VICARIAT APOSTOLIQUE DU NIL SUPÉRIEUR.

Ce vicariat, érigé en 1894, comprend toute la partie septentrionale de l'ancien vicariat de l'Ouganda. Il embrasse toute la sphère d'influence des Anglais et est confié aux missionnaires de Mill-Hill. Les protestants ayant exclu les catholiques de cette partie du territoire, la mission n'est encore qu'au berceau. Espérons que les défiances politiques tomberont en présence des missionnaires de Mill-Hill, qui sont aussi bons Anglais que leurs rivaux protestants.

II. VICARIAT APOSTOLIQUE DU VICTORIA NYANZA SEPTENTRIONAL.

Ce vicariat a pour limites : au nord, le 4^e degré de latitude boréale : à l'est, le vicariat apostolique du Nil supérieur, à l'ouest, le vicariat apostolique du Congo belge ; au sud, le premier degré de latitude australe, qui sépare les sphères d'influence de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Le vicariat, bien que tout entier sous le protectorat anglais, est resté aux missionnaires d'Alger, qui y sont établis depuis le commencement de l'évangélisation.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 20 missionnaires.

Œuvres : 2 stations et un grand nombre de petits postes. — Population catholique, environ 25.000.

III. VICARIAT APOSTOLIQUE DU VICTORIA NYANZA MÉRIDIONAL.

Ce vicariat apostolique, détaché en 1894 du vicariat central, comprend toute la sphère d'influence allemande. Il appartient aux mission-

naires d'Alger, qui, jusqu'à ce jour, n'ont eu qu'à se louer de leurs rapports avec les administrateurs du protectorat.

Personnel : 1 administrateur apostolique, qui est le vicaire apostolique du vicariat précédent. Les missionnaires appartiennent en commun aux deux missions.

Œuvres : 3 stations avec résidence.

1 séminaire à Kamoga, 10 élèves.

La population catholique se confond avec celle du vicariat précédent.

IV. — VICARIAT APOSTOLIQUE DU TANGANIKA ORIENTAL.

La mission du Tanganika, érigée comme celle du Victoria Nyanza en 1878, a connu, elle aussi, de mauvais jours. Après avoir perdu en route leur supérieur, le Rév. P. Pascal, emporté, comme je l'ai dit, par la fièvre, les quatre missionnaires survivants arrivèrent, le 24 janvier 1879, à Oujiji, ville tout arabe, située sur la côte orientale du Tanganika. Comprenant qu'il y avait peu à faire dans une localité où les négriers arabes dominaient, les missionnaires s'empressèrent d'ouvrir, dès 1880, deux autres stations parmi les noirs païens, beaucoup plus accessibles à la prédication évangélique, l'une à Ouviri, au nord du lac, et l'autre chez les Massangés, sur la côte occidentale.

Une catastrophe vint bientôt ruiner la station d'Ouviri. Les missionnaires avaient créé dans ce poste un vaste établissement, pour le rachat et l'éducation des enfants noirs arrachés à l'esclavage. Les négriers arabes, jaloux de leurs succès, et voyant avec défiance la présence des missionnaires sur les rives du Tanganika, dont ils avaient fait le centre de leurs opérations commerciales, excitèrent contre eux les populations voisines, qui se ruèrent à l'improviste sur l'orphelinat et massacrèrent les deux Pères Déniaud et Augier, avec l'auxiliaire Dhoop (1881). Les survivants se réfugièrent, avec leurs enfants, chez les Massangés, de l'autre côté du lac, et fondèrent la station de Kibanga.

La mission du Tanganika, d'abord aussi étendue que celle du Victoria Nyanza, a subi elle aussi plusieurs démembrements, qui l'ont ramenée à des proportions plus restreintes. Un décret du 30 décembre 1886 en a détaché la partie nord, pour former le vicariat de l'Ounyanimbé, et toute la côte ouest, qui est devenue le vicariat du Tanganika occidental. En 1889, un autre décret en détacha toute la partie sud, pour former la mission du lac Nyassa.

Le 24 août 1887, une scène bien touchante avait lieu à l'orphelinat de Saint-Joseph de Kipalapala, situé à peu près à moitié route entre le Victoria Nyanza et le Tanganika. Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Victoria, venait donner la consécration épiscopale à Mgr Charbonnier, premier vicaire apostolique du Tanganika oriental. L'un s'arrachait d'auprès des martyrs de l'Ouganda, dont le feu fumait encore ; l'autre faisait deux cents lieues à travers des forêts

pleines de dangers, pour venir recevoir, dans une pauvre chapelle, au milieu de quelques noirs arrachés à l'esclavage du démon et à celui des hommes, la plénitude du sacerdoce catholique. C'était, depuis les jours du Cénacle, le premier sacre d'évêque qui eût eu lieu dans les régions perdues de l'Afrique équatoriale. Les deux pontifes mêlaient leurs larmes à l'huile des onctions sacrées, et les noirs, accourus de toutes parts, à ce spectacle si nouveau pour eux, ne pouvaient, malgré la sainteté du lieu et de la scène, retenir leurs exclamations d'enthousiasme, à la vue des magnificences de la liturgie catholique.

Actuellement, la mission du Tanganika oriental, réduite à la côte est du lac, se compose de trois postes principaux : Oujiji, où des médecins arabes chrétiens, sortis de l'Institut apostolique de Malte, ont ouvert un hôpital, et s'efforcent, par l'exercice de la charité, de répandre l'influence chrétienne au milieu d'une population envahie et déjà gangrenée par l'Islam ; Karéma, station importante, fondée, il y a quelques années, par les officiers belges de l'Etat du Congo, et cédée par eux aux Missionnaires d'Alger ; et Lavigerie-Ville, au sud du lac. Après les premières difficultés du début, l'influence des missionnaires commence à s'affermir et à se répandre sur toute la côte orientale du Tanganika, et les populations noires, établies sur le terrain de la mission ou dans les environs, montrent les meilleures dispositions à s'instruire. Le chiffre total des baptisés s'élève aux environs de quatre cents, mais de nombreux catéchumènes se préparent à devenir les enfants de DIEU et de l'Eglise.

Le vicariat du Tanganika oriental a pour limites : au nord, le vicariat du Victoria-Nyanza méridional, à l'est, celui de l'Ounyanienbé et la préfecture du Zanguebar méridional ; au sud, la mission du Nyassa ; à l'ouest, le vicariat du Tanganika occidental.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 7 missionnaires, 2 Frères coadjuteurs.

Euvres : 3 stations principales, 5 stations secondaires. — 2 églises, 10 chapelles.

2 orphelinats : 260 enfants.

2 hôpitaux avec dispensaires.

Population catholique : 6.000.

V. VICARIAT APOSTOLIQUE DU CONGO SUPÉRIEUR OU TANGANIKA OCCIDENTAL.

En 1880, la Sacrée-Congrégation avait créé deux nouvelles missions dans la région du Haut-Congo : le Haut-Congo septentrional et le Haut-Congo méridional, confiées l'une et l'autre aux Missionnaires d'Alger. Dans cette division de territoires, la Propagande s'était inspirée uniquement des limites naturelles, et non des circonscriptions politiques, qui n'existaient pas encore. Après la Conférence de Berlin, il fallut procéder à une nouvelle délimitation. Le roi Léopold, possédant tout le Haut-Congo, demanda naturellement l'érection d'un vicariat apostolique du Congo belge, confié à des missionnaires de

nationalité belge. Le décret du 30 décembre 1886 fit droit à cette demande, en réservant seulement aux Missionnaires d'Alger l'extrémité sud-est de l'Etat libre et la côte ouest du Tanganika, qui forma le vicariat apostolique du Congo supérieur ou du Tanganika occidental. Il embrasse tous les pays situés à l'ouest du Tanganika, jusqu'aux rivières Luapula et Lualaba.

*
* *

Voici en quels termes le R. P. Coulbois, vicaire apostolique et supérieur de la mission, exposait, en 1888, aux Conseils de la Propagation de la Foi, la situation religieuse du nouveau vicariat :

« A cette heure, la mission compte deux postes desservis par huit missionnaires : l'orphelinat de Kibanga et le poste de Mpala, station à nous cédée par l'Association internationale belge.

» L'orphelinat de Kibanga est situé par 4°25 de latitude australe, sur la rive occidentale du Tanganika, presque en face d'Oujiji ; pour l'établissement de villages chrétiens, la position de Kibanga est incomparable. Ce n'est ni l'espoir, ni l'espace qui nous font défaut pour l'avenir de notre œuvre.

» A deux reprises différentes, les chefs du pays nous ont cédé spontanément, en présence de nombreux témoins et moyennant cadeaux, deux immenses terrains de plusieurs milliers d'hectares de superficie. Le côté matériel de l'œuvre de nos villages chrétiens est donc assuré. N'étaient les sentiments hostiles des commerçants arabes, nous n'aurions aucune crainte sérieuse pour l'avenir et la stabilité de la mission.

» A cette heure même, 140 enfants sont réunis dans notre orphelinat. Ils cultivent pour vivre et nous faire vivre avec eux, car nous sommes à la fois missionnaires, agriculteurs et bâtisseurs.

» A côté des trois villages chrétiens, douze autres villages se sont installés sur le territoire de la mission. Les noirs ont été admis, à la condition de n'avoir qu'une femme, de se faire instruire et d'écouter le Père qui passe chez eux pour les catéchiser. Ces pauvres gens viennent chercher chez nous ce qu'ils ne trouvent pas ailleurs : la paix et la sécurité, car il arrive déjà qu'en cherchant le royaume de DIEU, notre mission de Kibanga a reçu le surcroît promis par Notre-Seigneur, c'est-à-dire la paix et une abondance relative. Au milieu de ces populations paresseuses, le travail auquel nous astreignons nos noirs leur procure, tout en les réhabilitant et en les gardant du mal, un bien-être inconnu à leurs voisins : « Il fait bon vivre chez les blancs, » disent-ils ; c'est la traduction de ce proverbe de notre moyen-âge catholique : « Il fait bon vivre sous la crosse. »

Le vénérable supérieur de la mission du Tan-

ganika occidental continue en ces termes son intéressant exposé :

« La foi est vive chez nos chrétiens. La plupart assistent chaque matin à la messe, pendant laquelle ils récitent dévotement leur chapelet. Après la messe, vient le travail ; il dure de six heures et demie à dix heures et demie, puis le soir de trois heures à six heures. Chaque semaine, trois jours sont donnés aux ménages mariés pour soigner leurs cultures ; durant les trois autres jours, ils travaillent, moyennant salaire,

au compte de la mission ; tous ces travaux sont obligatoires. Le travail est une expiation et une réhabilitation, d'après la loi divine. Sans lui, nous ne ferions jamais rien de natures aussi indolentes et aussi sensuelles que celles de nos noirs. Cette paresse naturelle au nègre serait, si elle n'était combattue, un obstacle à une vie sérieusement chrétienne.

» Chaque jour, des catéchismes spéciaux sont faits aux différentes catégories de noirs. A la grand'messe du dimanche, les chrétiens et les



Frère Gérard. R. P. Vincke. R. P. Landeau. R. P. Coulbois. R. P. Giraud. Frère Martin.

AFRIQUE ÉQUATORIALE. — MISSIONNAIRES DE LA QUATRIÈME CARAVANE, d'après une photographie.

catéchumènes entendent une homélie, et le soir, après le chant du cantique qui tient lieu de vêpres, un catéchisme en leur langue est fait aux indigènes des environs, qui y assistent toujours en grand nombre.

» La plupart de nos chrétiens participent aux sacrements de pénitence et d'eucharistie tous les quinze jours ; un certain nombre méritent cette faveur tous les dimanches. La foi de ces pauvres noirs est vive et simple ; l'action de la grâce de DIEU est visible en eux ; elle se touche du doigt, si j'ose ainsi parler.

» Ces villages forment avec l'orphelinat une population de sept cents âmes, catéchumènes et chrétiens. Notre action sur eux est immédiate ; ils sont chez eux et se disent nos enfants. Cet ascendant nous aide à les débarrasser d'une foule de superstitions cruelles et iniques : de l'épreuve judiciaire par le poison, par exemple, épreuve qui est chez les indigènes le prétexte et l'instrument d'une foule d'homicides.

» Les indigènes des environs sont aussi l'objet de la sollicitude des missionnaires. Ils visitent régulièrement ces pauvres gens, les

soignent dans leurs maladies et les instruisent peu à peu. Chez beaucoup, il y a de la bonne volonté, et à la mort, un grand nombre s'en vont avec la grâce du baptême. Deux cent cinquante à peu près, depuis l'établissement de la mission, ont reçu, au seuil de l'éternité, la grâce de la régénération. Le chef du pays, Poré, un vieux sorcier qui compte à son avoir beaucoup trop d'homicides, nous est très favorable. Il vient à la mission, ses enfants aussi. Ils y trouvent un catéchisme oral toujours, et de petits présents ensuite.

» A soixante-dix lieues au sud, sur la même rive occidentale du Tanganika, est la station de Mpala, résidence de trois de nos Pères. Leur œuvre est à peu près la même que celle de Kibanga, avec cette différence qu'un plus grand nombre d'adultes rachetés de l'esclavage, sont sous l'action immédiate des missionnaires. Par contre, l'œuvre de l'orphelinat n'y a pas reçu une extension aussi considérable qu'ici.

» Cette station de Mpala est destinée à être plus spécialement un poste de mission proprement dite, c'est-à-dire que les Pères, n'ayant pas le soin, la sollicitude d'un nombreux orphelinat, pourront appliquer tout leur zèle à l'évangélisation des indigènes. Avec la grâce de DIEU, et si les circonstances le permettent, la moitié de l'année, c'est-à-dire la saison sèche, sera employée en courses apostoliques.

» Les Pères de Mpala font déjà des instructions régulières dans les villages des environs. Un de ces villages, situé à dix heures de marche de leur résidence, est un centre de réunion pour les indigènes, quand la présence du Père y est signalée. »

Je n'ajouterai que quelques lignes à ce rapport intéressant, qu'on peut lire tout au long dans les *Missions catholiques* (tome XX, année 1888).

On a vu plus haut que l'hostilité des négriers arabes est le seul obstacle sérieux que redoutent les missionnaires. C'est qu'en effet, là est le grand danger des missions de l'Afrique équatoriale. C'est pour y obvier, en partie, que le cardinal Lavignerie a annexé à son œuvre de Missionnaires des auxiliaires latques. Déjà le commandant Joubert a mis en état de défense le poste de Mpala, ancien fortin élevé d'abord par les officiers de l'Association internationale belge, et cédé par eux aux Missionnaires d'Alger. On comprend de quel intérêt il est, pour la civilisation et l'avenir de l'Afrique équatoriale, de défendre contre les convoitises des négriers arabes des populations paisibles et laborieuses qui ne demandent qu'à s'initier aux habitudes de la vie chrétienne. Dans ce ministère de protection, les missionnaires ont couru, à plusieurs reprises, de véritables dangers. En 1888, la station de Kibanga fut cernée pendant trois jours par les esclavagistes. Sans l'intrépidité et le dévouement du P. Vyncke, ancien zouave pontifical, la mission du Tanganika occidental aurait eu à enregistrer une catastrophe de plus.

Situation religieuse du vicariat au 1^{er} janvier 1896 :

Personnel : 1 administrateur apostolique, 9 missionnaires d'Alger.

Œuvres : 3 stations avec résidences. — 4 chrétientés primaires, 11 chrétientés secondaires, 3 chapelles.

4 orphelinats : 460 garçons et 80 filles.

Population catholique baptisée : 1.500, sans compter un plus grand nombre de catéchumènes.

VI. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OUNYANIEMBÉ.

Le vicariat apostolique de l'Ounyaniembé, érigé en 1886, est placé entre le Victoria Nyanza et le Tanganika. Dès 1881, les Pères du Tanganika, dont relevait la contrée, avaient fondé une station dans la ville de Tabora. Comme à Zanzibar, il n'y avait rien à faire au milieu de populations islamisées. Les missionnaires se bornèrent à ouvrir un orphelinat pour les enfants rachetés de l'esclavage. Afin d'être plus libres, ils transportèrent bientôt leur établissement à Saint-Joseph de Kipalapala, à deux lieues de Tabora.

En quelques années, la maison prit de grands développements, et devint bien vite, comme Bagamoyo, un établissement modèle. Je puis apporter ici le témoignage, très loyal et très désintéressé, d'un protestant, le major Wissmann, chef du corps d'occupation allemand. Après avoir visité en détail l'orphelinat de Kipalapala, comparant l'œuvre des missionnaires catholiques à celle de ses coreligionnaires, il parle en termes très sévères des missionnaires protestants, anglais et allemands, leur reprochant de n'être que des agents politiques qui troublent le pays, alors que les prêtres catholiques, qui sont infatigables et pleins d'abnégation, contribuent puissamment à propager l'influence chrétienne, la civilisation et la moralité ; il conclut en ces termes :

« Il faut croire que le système des prêtres catholiques est le meilleur, car les résultats obtenus parlent en leur faveur. »

Violamment attaqué, à cette occasion, par tous les journaux protestants, le major Wissmann a maintenu ses affirmations, en les accentuant, dans sa réponse au journal la *Post* :

« Au point de vue de la civilisation de l'Afrique orientale, la mission catholique est, sans nul doute, de beaucoup supérieure. La discipline de l'Église catholique est, selon moi, la cause principale du succès de ses missions. Les missionnaires catholiques partent sans esprit de retour ; ils ne sont que très rarement rapatriés pour raison de santé ; en outre, les cérémonies du culte de l'Église romaine impressionnent le sauvage bien plus vivement que la simplicité du culte évangélique. Voilà qui contribue puissamment à faire réussir les missions romaines. »

Au reproche que les protestants font aux missionnaires catholiques d'encourager la traite en rachetant des enfants, le major répond :

« Ils font une bonne action, quand on songe à ce que deviendraient ces enfants arrachés à leur

pays et à leurs parents. Par là, la mission parvient à former, à élever des générations utiles. Je ne connais pas de missions évangéliques, dans l'Afrique équatoriale de l'est, obtenant de pareils résultats. Alors même que les missionnaires évangéliques payent les parents pour avoir les enfants, afin de les instruire, ne fût-ce que quelques heures par jour, ils le font en pure perte. Je sais que tous ceux qui connaissent l'Afrique, négociants, explorateurs, soldats, Allemands, Anglais, sont d'accord avec moi sur tous ces points. »

En 1886, l'orphelinat de Kipalapala comptait déjà 140 enfants, complètement transformés par la religion. Pour soustraire leurs jeunes pupilles à l'influence démoralisante de l'Islam, les missionnaires se préparaient à réunir les plus grands en villages chrétiens, en les établissant dans les États de Mirambo, prince païen, très hostile aux évangélistes, et qui se montrait très bien disposé envers la mission catholique.

La révolte des Arabes du Zanguebar vint, pour quelque temps, remettre tout en question. La mission de l'Ounyaniembé, étant comprise tout entière dans le territoire des récentes annexions allemandes, a subi naturellement le contre-coup de la révolte de Bushiri. Après avoir essayé inutilement de tenir tête à l'orage, les Pères furent forcés de se réfugier, avec 65 de leurs enfants, dans la mission voisine du Victoria Nyanza. Ils ont pu heureusement sauver la plus grande partie du matériel de la mission. Dès que les Allemands eurent pacifié le pays et mis les négriers arabes à la raison, la mission de l'Ounyaniembé reprit un vigoureux essor.

Situation religieuse du vicariat en 1890.

Personnel : 1 administrateur apostolique, 6 missionnaires.

Œuvres : 2 stations, 2 chapelles.

2 orphelinats : 120 enfants.

Population catholique actuelle : 200 âmes, sans compter les catéchumènes.

VII. — PROVICARIAT APOSTOLIQUE DU LAC NYASSA.

La mission du lac Nyassa a été fondée au mois de juin 1889. Elle comprend les territoires por-

tugais des environs du Nyassa et du Chiré, affluent du Zambèze, et a pour limites : au nord, la ligne qui sépare les possessions allemandes du Zanguebar du territoire portugais ; à l'est, le 36° de longitude orientale ; au sud, la mission du Zambèze ; à l'ouest, elle s'étend le long du 15° de latitude australe jusqu'aux missions du Tanganika.

C'est la nécessité de trouver un moyen facile de communiquer avec les missions des Grands-Lacs qui a conduit le cardinal Lavigerie à demander l'érection de cette nouvelle mission. La route équatoriale par Bagamoyo et le Zanguebar est très longue, très fatigante, très coûteuse et, pour le moment, complètement fermée par la révolte des Arabes. En établissant une mission au confluent du lac Nyassa et du Chiré, le voyage devient beaucoup plus facile. Les missionnaires n'auront plus qu'à remonter le Zambèze et le Chiré, sur le petit bateau à vapeur qui appartient aux Jésuites du Zambèze ; arrivés au Nyassa, ils n'ont plus qu'une route courte, et relativement facile, pour se rendre dans leurs missions respectives.

Par un accord conclu au mois de mars 1889, entre le cardinal Lavigerie, agissant comme délégué de la Propagande, et le Portugal, les Missionnaires d'Alger sont autorisés à s'établir dans le bassin du Nyassa et du Chiré, à la condition de reconnaître les droits de patronage du Portugal, qui, en échange, accorde à la nouvelle mission une subvention annuelle de 20.000 francs, et promet d'assurer, dans tout son territoire, la sécurité des missionnaires. Cet acte important, qui ouvre aux missions de l'Afrique équatoriale une voie nouvelle et facilite leurs communications avec l'Europe, est digne de la nation Très Fidèle, et témoigne hautement qu'elle a répudié les erreurs du dernier siècle. Que DIEU, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, rende au centuple à ce petit peuple catholique le bien qu'il a fait à la prédication évangélique, et lui permette de revoir les glorieux jours du passé !

Situation actuelle de la mission du Nyassa.

Personnel : 1 provicaire apostolique, 4 missionnaires.

Œuvres : 1 station à M'ponda, 1 chapelle.

Le nombre des catholiques est inconnu.



Chapitre Vingt-Deuxième.

L'AFRIQUE INSULAIRE

1800-1890.



U point de vue de l'apostolat, l'Afrique insulaire se partage naturellement en deux groupes : les îles de l'Océan Atlantique et celles de l'Océan Indien.

MISSIONS DES ILES DE L'ATLANTIQUE.

Le plus grand nombre de ces îles, qui appartiennent au Portugal ou à l'Espagne, ont été évangélisées et hiérarchisées depuis longtemps ; n'étant plus considérées comme pays de missions, elles sont mentionnées ici simplement pour mémoire, afin de donner un tableau complet du catholicisme africain.

ILES AÇORES. — *Évêché d'Angra.*

Tout au nord des côtes du Maroc, on rencontre d'abord dans l'Atlantique le groupe des Açores, connues des anciens sous le nom d'*Iles Fortunées*. C'est là que la mythologie grecque plaçait les bornes du monde et le séjour des Bienheureux. Découvertes à nouveau par les Portugais, au ^{xv}e siècle, elles furent longtemps la première étape des navigateurs assez hardis pour affronter les terreurs de *la Mer ténébreuse*. L'évêché d'Angra, érigé en 1533, et suffragant de Lisbonne, compte 270.000 catholiques, toute la population de l'archipel. Depuis trois siècles, la contrée est entièrement convertie ; les paroisses, églises, écoles, en un mot l'organisation religieuse de ce beau pays, ressemble à celle d'un diocèse de l'Europe.

MADÈRE. — *Évêché de Funchal.*

Il faut dire la même chose de Madère, dont l'évêché de Funchal, érigé en 1514, compte 132.000 catholiques, toute la population de l'île. Le siège de Funchal relève de l'archidiocèse de Lisbonne.

ILES CANARIES.

Évêchés de Saint-Christophe et de Palma.

Au Sud de Madère, on trouve l'archipel des Canaries. Ces îles appartiennent à l'Espagne et possèdent deux sièges épiscopaux relevant de Séville : Saint-Christophe, dans l'île de Sainte-Croix, et Palma, dans la Grande Canarie. C'est en 1406 que le pape Innocent VII érigea un premier siège épiscopal aux Canaries. A partir de cette époque, des légions de religieux, venus d'Espagne, s'appliquèrent avec ardeur à la conversion des féroces tribus des *Guanches*, et ils réussirent à transformer complètement ces barbares. Aujourd'hui la population entière de l'archipel, population qui dépasse 300.000 âmes, est catholique.

Dans ces dernières années, l'Espagne a montré certaines velléités d'étendre son influence sur la côte voisine du Maroc. On ne peut que faire des vœux pour que cette influence s'établisse et rayonne au milieu des hordes fanatiques de l'Islam. Ce sera tout profit pour le christianisme et la civilisation. Depuis longtemps l'Espagne, on peut le dire, a fait ses preuves à cet égard.

ILES DU CAP-VERT. — *Évêché de San-Iago.*

A la hauteur de la Sénégambie, on rencontre les îles du Cap-Vert, qui appartiennent au Portugal, ainsi que plusieurs comptoirs enclavés dans notre colonie du Sénégal, sur le continent. Sous le rapport religieux, ces possessions continentales, ainsi que l'archipel, relèvent de l'évêché de San-Iago ; mais, depuis 1871, les catholiques résidant sur la côte sont restés sans prêtres de leur nation. Les missionnaires voisins du Sénégal, déjà surchargés dans leur propre juridiction, n'ont pu les visiter qu'en passant. Les 107.000 catholiques de l'archipel souffrent cruellement, eux aussi, de la disette de prêtres. Le recrutement du clergé indigène est notoirement insuffisant, et ces prêtres auraient besoin d'être renforcés et dirigés par l'élément européen, qui fait presque complètement défaut.

A quoi tient une pareille pénurie de prêtres

dans la plupart des colonies du royaume Très Fidèle ? A la loi révolutionnaire de 1834, qui, en proscrivant les Ordres religieux, a tari les sources de l'apostolat, au grand détriment de l'influence politique du Portugal. Seules, en effet, de grandes familles religieuses peuvent assurer le recrutement périodique de missions situées dans un pays malsain, loin de la mère-patrie, et dépourvues de tout ce qui peut attirer la nature. Le Portugal a méconnu cette grande loi ; il en porte aujourd'hui le châtimant dans ses colonies, qui, privées de l'action civilisatrice du sacerdoce, languissent un peu partout dans le marasme de l'indifférence religieuse.

ILES DU GOLFE DE GUINÉE.

Évêché de San-Tomé.

Les mêmes observations s'appliquent aux îles du golfe de Guinée, découvertes et colonisées par les Portugais, dès la fin du ^{XV}^e siècle. L'évêché de San-Tomé, suffragant de Lisbonne, compte environ 21.000 catholiques, presque toute la population de ces îles ; mais la décadence religieuse s'y accuse d'une manière lamentable. Dans la ville de Principe, capitale de la colonie, deux églises sur cinq sont en ruines, et les trois autres, nues et délabrées, offrent une image trop fidèle de l'état des âmes. Le clergé, composé presque exclusivement de noirs, est incapable de soutenir dans la colonie l'honneur du catholicisme.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE FERNANDO-POO.

Les îles espagnoles de Fernando-Poo et d'Annobon forment, au fond du golfe de Guinée, une préfecture apostolique, qui fut érigée en 1855, à la demande de la reine Isabelle. Après avoir été dirigée pendant deux ans par des prêtres séculiers, elle fut confiée à la Compagnie de Jésus, qui y travailla avec fruit pendant une douzaine d'années. Avec leur zèle accoutumé les RR. PP. Jésuites s'appliquèrent à civiliser les indigènes, dont le marquis de Compiègne, explorateur français, nous fait ce portrait peu flatteur :

« Les *Boubis* sont des hommes extrêmement laids, vivant constamment au milieu des broussailles, dans un état presque complet de nudité ! Ce sont peut-être les sauvages les plus dégradés de l'Afrique... Sans cesse, dans les montagnes, dans les lieux les plus incultes, les Jésuites demeuraient des mois entiers au milieu de ces indigènes, qu'ils traitaient avec une douceur évangélique. Ils étaient arrivés à comprendre et à parler parfaitement leur langue, qui cependant présente, paraît-il, des difficultés presque insurmontables pour les Européens (1). »

M. de Compiègne s'exprime au passé : c'est qu'en effet, au moment où il écrivait, la mission des Jésuites n'existait plus. Au lendemain de la révolution qui renversa Isabelle du trône, les

libres-penseurs, momentanément maîtres de l'Espagne, trouvèrent patriotique et urgent d'enlever aux noirs de Fernando-Poo leurs instituteurs spirituels. Des Jésuites se permettant, malgré la loi, de se consumer de travaux et d'aller mourir dans une contrée malsaine, pour civiliser de pauvres sauvages et donner de nouveaux sujets à l'Espagne, il y avait là un abus intolérable, qu'une république éclairée et libérale ne devait pas supporter plus longtemps. La mission des *Boubis* demeura donc interrompue, et il ne resta dans la colonie qu'un seul prêtre séculier, pour le service des Européens que la révolution exila dans ce pays malsain, un des plus redoutés de l'Afrique, puisque l'île Fernando-Poo a reçu, à cause de son climat, le nom significatif d'*île de la Mort*.

Heureusement, en 1883, sous la monarchie restaurée d'Alphonse XII, la préfecture apostolique fut rétablie, et la Congrégation espagnole des Enfants du Cœur-Immaculé de Marie, qui en fut chargée, reprit avec ardeur l'œuvre d'évangélisation des noirs.

Voici la situation actuelle de la mission :

La préfecture apostolique comprend les îles Fernando-Poo, Annobon, Corisco, Elobey, et le cap Saint-Jean, sur le continent. La population totale est de 38.200 habitants, sur lesquels 2.832 catholiques.

Personnel : 1 préfet apostolique, en résidence à Santa-Isabel (Fernando-Poo), 23 missionnaires prêtres et 27 Frères coadjuteurs, de la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie. Filles de l'Immaculée-Conception : 11 Sœurs.

Ouvres : 8 stations avec résidences : Santa-Isabel, Banapa, San-Carlos, Conception, Corisco, Elobey, Annobon, San-Juan. 8 autres missions, 6 églises, 3 chapelles, 1 collège, garçons : 52 élèves. 1 pensionnat, filles : 45 élèves. 9 écoles primaires : 158 garçons, 47 filles. Au total, 300 enfants dans les écoles de la mission.

ILE DE SAINTE-HÉLÈNE.

L'île de Sainte-Hélène, perdue en plein Océan Atlantique, restera célèbre par la captivité et la mort de Napoléon I^{er}. Elle appartient à l'Angleterre. Sous le rapport religieux, elle fut rattachée d'abord au vicariat apostolique de Maurice, puis à celui du Cap. Depuis 1878, elle fait partie de la préfecture apostolique du Cap central.

MISSIONS DES ILES DE LA MER DES INDES.

DANS l'Océan Indien, il n'y a que l'évêché de la Réunion qui ne relève pas de la Propagande : Maurice, Madagascar, les petites îles Malgaches, les Seychelles sont encore considérées comme pays de missions.

ILE DE LA RÉUNION, évêché de Saint-Denis.

L'évêché de Saint-Denis de la Réunion, suffragant de Bordeaux, fut érigé en 1851. Auparavant

1. Compiègne, *L'Afrique équatoriale*.

la Réunion, comme toutes nos autres colonies, était dirigée au spirituel par un simple préfet apostolique.

La Réunion, ancienne île Bourbon, plus heureuse que la plupart de nos colonies, échappa aux orages de la grande Révolution et à la persécution religieuse, grâce à l'énergie du parti conservateur, dirigé par le comte de Villèle, le futur ministre de la Restauration. Dans les desseins de la Providence, il semble que cette île était appelée à devenir un des facteurs principaux de l'apostolat de l'Afrique orientale. On a vu que c'est à Mgr Maupoint, un de ses évêques, qu'est due la création de la mission du Zanguebar. Auparavant, M. Dalmond, un de ses prêtres, avait porté l'Évangile à Madagascar et dans les îles Malgaches ; c'est encore à Bourbon que s'ouvrit, sous la direction des Jésuites, le premier collège catholique pour l'éducation des jeunes Malgaches et la formation de catéchistes indigènes dans la grande île ; enfin, la Congrégation créole des Filles de Marie, établie à Bourbon, en 1850, envoie, chaque année, des centaines de Sœurs dans les missions voisines. Aux derniers recensements, la population totale de la Réunion et de l'île Sainte-Marie, rattachée en 1887 au diocèse de Saint-Denis, était de 169.000 habitants, presque tous catholiques.

En 1885, le diocèse de Saint-Denis comptait : 1 évêque, 73 prêtres, 52 églises paroissiales, 15 à 20 chapelles, plusieurs Congrégations religieuses : les Pères du Saint-Esprit, les Frères des Ecoles chrétiennes (14 maisons), les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (2 maisons), les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (28 maisons), les Filles de Marie (10 maisons). Les Jésuites ont été expulsés, en application des décrets de 1881.

ILE MAURICE. — *Evêché de Port-Louis.*

Au nord-est de la Réunion, on trouve, dans l'Océan Indien, l'île Maurice, ancienne île de France, le plus beau fleuron de la Compagnie des Indes orientales, jusqu'au jour où l'Angleterre, profitant habilement de nos discordes civiles et des longues guerres de l'Empire, nous enleva cette colonie, avec l'île Rodrigue et les Seychelles. Ces îles furent définitivement acquises à la Grande-Bretagne par les traités de 1815.

Ce changement de gouvernement fut fatal aux intérêts catholiques. L'âpreté des haines protestantes, qui commençaient alors à s'adoucir dans la métropole, semble s'être reportée, à cette époque, dans les colonies britanniques, d'autant que les considérations politiques contribuaient à les rendre plus vives. Il s'agissait pour l'Angleterre de décatholiciser à tout prix ses nouvelles colonies, afin de s'assimiler plus facilement ses nouveaux sujets.

Le gouvernement britannique étant dans ces dispositions, on comprend que les sept mille Mauriciens, demeurés Français de cœur, mais gangrenés, hélas ! par le voltairianisme et les

idées du XVIII^e siècle, lui parurent une proie facile à séduire ; mais, en les amenant à renier la vieille foi nationale, l'Angleterre comptait bien leur faire abjurer avec le catholicisme l'amour de la patrie française. Rien ne fut épargné pour obtenir ce double résultat : violente pression administrative, positions brillantes assurées aux apostats, menaces et vexations de toute nature contre les catholiques demeurés fidèles à l'ancienne foi, exclusion de tous les emplois publics, enseignement protestant pendant longtemps obligatoire dans les écoles, expulsion sans jugement de missionnaires catholiques, entraves continuelles apportées au ministère des autres, installation à Maurice d'un évêque anglican et de nombreux clergymen richement payés : pendant des années, tous ces moyens, les uns violents, les autres odieux, furent mis en œuvre pour amener les catholiques à l'apostasie. Mais ces mesures échouèrent misérablement, et produisirent même, à la longue, une réaction franchement catholique parmi la population. En 1860, le secrétaire des missions de Londres, après une tournée d'inspection à Maurice, écrivait au retour : « Il faut reconnaître que tous les progrès sont du côté de l'Eglise catholique romaine (1). »

*
* *

Avant la Révolution française, l'île de France, comme Bourbon, relevait au spirituel d'un vicaire général de l'archevêque de Paris, qui prenait soin d'y entretenir un nombre suffisant de prêtres, en sorte que toute la population de l'île, composée d'environ quatre-vingt mille habitants, dont sept à huit mille seulement d'origine européenne, professait le catholicisme, à très peu d'exceptions près. Cette organisation religieuse fut entièrement brisée par les bouleversements de la fin du dernier siècle, et quand les Anglais arrivèrent en 1810 à l'île de France, il n'y avait plus, pour assurer le service du culte, qu'une dizaine de vieux prêtres sans liens hiérarchiques. En 1819, la Sacrée-Congrégation érigea Maurice en vicariat apostolique, avec juridiction sur l'île Sainte-Hélène, le Cap, Madagascar, les petites îles Malgaches, les Amirantes, les Seychelles et la Nouvelle-Hollande : cent soixante degrés de longitude, la moitié du globe, et, pour desservir cet immense territoire, huit à dix prêtres âgés et infirmes !

Graduellement l'étendue du vicariat fut ramenée à des proportions raisonnables. En 1829, Madagascar et les îles Malgaches furent rattachées à la préfecture apostolique de Bourbon ; en 1834, l'Australie, ou Nouvelle-Hollande, forma un vicariat distinct ; en 1837, fut érigé le vicariat du Cap, auquel on rattacha, un peu plus tard, l'île Sainte-Hélène ; enfin, en 1852, les Seychelles, et, en 1854, les Amirantes furent détachées à

1. Rev. Freeman, *Un tour en Afrique.*

leur tour de Maurice et formèrent d'abord une préfecture, puis un vicariat particulier.

Grâce à ces divers démembrements, le vicariat de Maurice, élevé en 1847 à la dignité d'évêché relevant directement du Saint-Siège, demeura fixé aux limites actuelles, comprenant les îles Maurice, Rodrigue, Diégo Garcia et Chagos, toutes quatre à l'Angleterre. La population est de 360.000 habitants, sur lesquels 110.000 catholiques, 10.000 protestants, appartenant presque tous à l'administration et au haut commerce.

Le reste de la population, soit 240 000 païens, se compose d'un petit nombre de noirs restés fétichistes, et de nombreux coolies hindous et chinois, engagés pour travailler sur les plantations. En émancipant, en 1838, tous les noirs de Maurice, l'Angleterre, qui a toujours montré un zèle très louable pour l'abolition de l'esclavage, mais qui n'oublie pas pour cela ses propres intérêts, a substitué à la traite un système d'engagements plus ou moins volontaires, opérés trop souvent, il faut bien le reconnaître, en violation de toutes les lois naturelles. C'est ainsi que, dans la seule année 1844, 20.000 coolies furent transportés à Maurice, sans que l'administration ait songé, par une immigration proportionnelle de femmes, à rétablir l'équilibre. Le nombre toujours croissant de ces immigrants est devenu à la fin un danger pour la moralité publique : c'est pourquoi le clergé catholique de Maurice a dû s'occuper de pourvoir aux nécessités spirituelles de ces milliers de païens, jetés annuellement dans l'île. La Compagnie de Jésus, sous la direction de l'évêque, s'est appliquée à cette tâche ingrate, dans laquelle elle est secondée par une pieuse association formée parmi les meilleures familles de l'île. Quant aux noirs, presque tous professent le catholicisme, grâce au zèle d'un saint prêtre, un second Pierre Claver, le R. P. Laval, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, qui, pendant plus d'un demi-siècle, s'est fait leur apôtre à Maurice, où sa mémoire est encore en bénédiction.

Les descendants des anciens colons français ont secoué, eux aussi, leur indifférence religieuse et sont revenus, en majorité, à la foi et aux pratiques du catholicisme. Les persécutions des protestants n'ont pas été sans influencer sur ce résultat. Opprimés dans leur religion et dans leur nationalité, les colons de l'ancienne Ile de France ont réagi vigoureusement, et, chez plus d'un, le patriotisme a réveillé la vieille foi du pays ; ce qui arrachait, il y a quelques années, à l'évêque anglican de Maurice ce cri de mauvaise humeur : « Qu'on n'oublie pas que je suis ici le représentant de l'Eglise d'Angleterre, en face de l'arrogance et des erreurs de l'Eglise de Rome ! »

Au fond, on ne voit pas bien de quoi peut se plaindre l'Eglise officielle. Malgré le petit nombre de ses adhérents, elle a les faveurs de l'adminis-

tration et un budget supérieur à celui des catholiques, qui sont pourtant dix fois plus nombreux que les protestants. Si ses splendides cathédrales sont vides, si le nombre des élèves diminue annuellement dans ses écoles, si son influence ne s'étend guère au-delà du cercle étroit du monde officiel, elle ne peut s'en prendre qu'à elle-même. Le pouvoir civil ne lui a pas ménagé son appui. Elle a les honneurs et l'argent ; qu'elle s'en contente, et nous laisse les âmes !

Situation religieuse du diocèse de Port-Louis en 1890.

Personnel : 1 évêque. — 45 prêtres, dont 20 réguliers. Communautés religieuses d'hommes : Jésuites, 8 prêtres, 2 Frères coadjuteurs. — Pères du Saint-Esprit : 12 prêtres, 1 Frère coadjuteur. — Frères des Ecoles chrétiennes : 1 maison, 14 Frères.

Communautés de femmes : Sœurs de N-D. de Lorette, 2 maisons, 20 Sœurs. — Sœurs de la B. V. de Perpétuel Secours, 18 maisons, 90 Sœurs. — Filles de Marie (Bourbon), 8 maisons, 50 Sœurs. — Sœurs de Marie Réparatrice, 1 maison, 16 Sœurs. Total, 29 maisons et 176 religieuses.

Ouvres : 27 paroisses à Maurice, 2 dans l'île Rodrigue, — 28 missions, 1 église cathédrale, 27 églises paroissiales, 67 chapelles. — 1 collège. — Séminaire à Port-Louis. — 1 institut commercial (Frères des Ecoles chrétiennes), 200 élèves ; 109 écoles de paroisses, 8.668 enfants. — 4 hôpitaux. — 9 crèches, enfants trouvés. — 3 orphelinats. — 8 maisons d'enseignement professionnel pour les enfants pauvres.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE MADAGASCAR.

Les Dominicains et les Jésuites du Mozambique furent, au X^e siècle, les premiers apôtres de Madagascar ; mais leur action ne fut que passagère et finit avec la prépondérance du Portugal dans l'Océan Indien. Au commencement du XVII^e siècle, les Français occupèrent le nord de l'île et s'installèrent à Fort Dauphin. Le génie de Richelieu avait deviné tout le parti que notre pays pourrait tirer d'un établissement de cette importance dans la mer des Indes, à proximité de la côte orientale d'Afrique. Il encouragea les colons à venir s'établir dans la France Orientale, et saint Vincent de Paul l'aida beaucoup, en envoyant à Madagascar plusieurs prêtres de la Mission, pour assister les Européens et commencer l'évangélisation des Malgaches. Leurs travaux allaient être couronnés de succès, quand l'instabilité de notre politique coloniale, et aussi, il faut bien le dire, les excès des aventuriers qu'on avait envoyés dans ce pays, provoquèrent la haine des indigènes et amenèrent, au bout d'un demi-siècle, l'évacuation de Madagascar et la ruine de la mission catholique, trop faible encore pour pouvoir se maintenir après le départ des Français.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'au commencement du XIX^e siècle. L'Angleterre s'étant emparée de toutes nos colonies de la mer des Indes, à l'exception de Bourbon, sir Robert Farquhar, gouverneur de Maurice, revendiqua, en 1818, Madagascar comme une dépendance de l'ancienne Ile de France. La prétention, il faut

l'avouer, était un peu forte. Le gouvernement de la Restauration, soucieux de faire respecter les droits de notre pays, s'y opposa formellement, et le cabinet britannique fut forcé de reconnaître nos droits exclusifs sur Madagascar. C'était tout ce qu'on pouvait faire à cette époque. Au sortir des longues guerres de l'Empire, la France manquait de bras ; l'heure de l'expansion coloniale n'avait pas encore sonné pour elle. Il n'y avait qu'à réserver l'avenir.

Battue sur le terrain diplomatique, la Grande-Bretagne prit sa revanche sur le terrain religieux. Dès 1820, elle inonda Madagascar de ses prédicants, agents politiques autant et plus que missionnaires. Nous ne pouvions alors entrer en lice avec elle, car, au sortir de la grande Révolution, les hommes et les ressources faisaient également défaut à l'apostolat. Quand les premiers missionnaires catholiques pénétrèrent, vers 1860, dans la grande île, ils trouvèrent la place occupée par des méthodistes, et Madagascar ayant une religion d'Etat. La lutte politico-religieuse entre le protestantisme anglais et le catholicisme, représentant de la France, a rempli l'histoire des trente dernières années à Madagascar, et seule elle peut expliquer l'âpreté des haines qui accueillirent le catholicisme à son arrivée dans la grande île africaine.

Plusieurs tribus de races et de nationalités différentes se partagent le sol de Madagascar. Les principales sont les Sakalaves sur la côte occidentale, les Betsiléos, au sud de l'île, les Hovas, au centre. Ethnologiquement, ces derniers semblent appartenir à la race malaise, et on les croit originaires des îles de la Sonde.

Quoi qu'il en soit, dans le cours du dernier siècle, les Hovas commencèrent à prendre la prédominance sur toutes les tribus indigènes, dont les populations leur sont certainement inférieures en intelligence et en civilisation. En 1813, Radama I^{er} monta sur le trône. Ce prince, que les Hovas ont surnommé le Grand, était ami du progrès. Il comprit bien vite de quel secours serait pour ses projets d'unification le concours des envoyés de la Société biblique ; aussi les accueillit-il parfaitement, et, à partir de 1820, les méthodistes dominèrent à la cour de Tananarive et firent prévaloir avec eux l'influence britannique.

Bien qu'ils repoussent avec horreur toute ingérence de l'Etat et se proclament eux-mêmes indépendants, les méthodistes de Madagascar jugèrent utile, pour arriver à leurs fins, de donner une entorse à leurs principes, et de copier l'organisation de l'Eglise officielle d'Angleterre. En conséquence, le roi malgache fut déclaré chef de la nouvelle Eglise, et les missionnaires, à la fois conseillers politiques, instructeurs militaires et marchands, ne tardèrent pas à faire de Madagascar une sorte de fief théocratique, entièrement soumis au cabinet britannique. C'était un moyen détourné de s'emparer d'un pays dont le protectorat appartenait à la France.

*
*
*

Le long règne de Ranavalona I^{re}, veuve de Radama I^{er} (1821-1861), fut une époque de réaction violente contre le christianisme et l'influence européenne. Les Anglais et les Français se virent également tenus à l'écart par cette barbare de génie, qui voulait s'affranchir de tout joug étranger et qui avait prise pour devise : « Madagascar aux Hovas. » Elle soumit les Betsiléos du sud, et réussit presque à faire de Madagascar un grand Etat hova ; car, à l'exception des Sakalaves de l'ouest, qui se mirent, vers 1840, sous le protectorat de la France, elle réunit sous son sceptre toutes les tribus de l'intérieur.

C'est sous le règne de Ranavalona I^{re} que le catholicisme fit ses premières tentatives pour rentrer à Madagascar. Le gouvernement français, pour affirmer ses droits sur le pays, avait demandé à Rome que les îles Malgaches fussent détachées du vicariat apostolique de Maurice et rattachées à la préfecture de Bourbon. La Sacrée-Congrégation ayant fait droit à cette demande en 1829, un des saints prêtres de Bourbon, l'abbé Dalmond, âme vraiment apostolique, se consacra tout entier à cette œuvre. Il pénétra, en 1836, dans l'île Sainte-Marie, sur la côte orientale de Madagascar, et convertit presque toute la population, alors composée d'environ six mille âmes. Il passa ensuite à Nossi-Bé, sur la côte occidentale, où il établit aussi une florissante chrétienté. Il essaya enfin, sans y parvenir, de pénétrer dans la grande île, dont la population, écrivait-il en 1845, lui paraissait admirablement disposée à recevoir la prédication évangélique. Repoussé par l'altière souveraine des Hovas, le saint prêtre revint mourir sur les rivages brûlants de Sainte-Marie, qui avait eu les prémices de son apostolat (1848). La Propagande venait de le nommer vicaire apostolique de Madagascar ; mais les bulles n'arrivèrent qu'après sa mort. Il eut pour successeur un autre prêtre de Bourbon, Mgr Mounet, qui mourut en 1849, quelques mois après son sacre.

C'est alors que la mission de Madagascar fut confiée à la Compagnie de Jésus. Le R. P. Jouen en fut le premier supérieur (1850-1871), avec le titre de préfet par intérim. Les Jésuites étaient chargés en même temps des petites îles Malgaches, Sainte-Marie, Nossi-Bé et Mayotte, qui formaient dès lors une préfecture apostolique distincte. En 1878, la Compagnie de Jésus, voulant concentrer ses efforts sur Madagascar, demanda à être déchargée de cette seconde mission, qui fut donnée aux Pères du Saint-Esprit.

Tant que vécut Ranavalona I^{re}, Madagascar resta fermée à la prédication. Cependant, en 1855, un Père jésuite put monter à Tananarive et y séjourner quelque temps en qualité de médecin, grâce au pieux stratagème de notre consul, M. Laborde, homme tout dévoué à la mission.

Le prince Rakoto, fils de la reine et son héri-

tier présomptif, était dans le secret, et, plus d'une fois, il vint chez M. Laborde assister à huis clos à la messe que le prêtre célébrait la nuit. Voyant qu'il n'y avait rien à faire pour le moment, mais que les bonnes dispositions du prince héritier permettaient de concevoir pour l'avenir des espérances sérieuses, les Jésuites ouvrirent à la Ressource (Bourbon) un vaste établissement scolaire, où ils parvinrent à recueillir, au bout de quelques années, plusieurs centaines d'enfants malgaches, appartenant aux meilleures familles de Madagascar. C'était le noyau de la future chrétienté.

Ranavalona mourut le 16 août 1861. Son fils Rakoto, proclamé roi sous le nom de Radama II, ouvrit aussitôt Madagascar aux missionnaires. Les méthodistes reparurent à la cour, mais, cette fois, ils n'étaient plus seuls ; ils trouvaient en face d'eux les missionnaires catholiques, et une lutte ardente allait s'engager entre l'erreur et la vérité. Toutes les sympathies de Radama allaient aux catholiques.

Trois mois après son avènement, le jeune prince écrivait à Pie IX :

« Très Saint Père, je n'ai qu'un désir, c'est de voir mon peuple heureux et civilisé. J'ai pensé que le plus sûr moyen d'atteindre ce but, c'était de le faire instruire dans la religion chrétienne. J'ai donc appelé des missionnaires et je les ai autorisés à enseigner par tout mon royaume... Très Saint Père, je suis un roi tout jeune encore, et sans une longue expérience ; j'ai grandement besoin d'être aidé pour remplir dignement la haute mission que DIEU m'a confiée. J'ose compter sur les bénédictions de Votre Sainteté, et je les lui demande avec tout le respect et toute l'affection d'un fils pour son père. »

Les Jésuites, établis dans la capitale et sur plusieurs points de l'île, comptèrent bientôt plusieurs milliers de catéchumènes et près de huit cents élèves dans leurs écoles, parmi lesquels le prince Raphaël Ratahiry, fils de Radama et héritier présomptif.

« A Tananarive, écrivait dès 1862 le P. Jouen, notre modeste chapelle ne suffit plus à la foule qui s'y presse chaque dimanche pour assister à la messe, entendre les instructions ou le catéchisme. Il nous faudrait aujourd'hui une église capable de contenir deux ou trois mille personnes. Tel est le progrès de la religion catholique au sein de cette capitale, qu'elle compte actuellement deux résidences, six missionnaires prêtres, cinq Frères coadjuteurs, trois Soeurs de Saint-Joseph, deux écoles, contenant chacune près de quatre cents élèves. Déjà plusieurs milliers d'indigènes assistent aux offices, fréquentent le catéchisme et se préparent au baptême. »

Tel était le résultat d'une première année de liberté.

Néanmoins l'influence des méthodistes était encore si puissante, surtout à la cour, que Radama II, déclaré, un peu malgré lui, chef de l'Eglise malgache, n'osa décliner la charge et se

fit couronner par ces prêcheurs. Mais le matin de ce grand jour, il vint mystérieusement entendre la messe des missionnaires catholiques, et voulut que la couronne qu'on allait déposer sur son front fût bénite secrètement par le R. P. Jouen.

Ces préférences de Radama II pour le catholicisme, et aussi pour la France, avec qui il venait de conclure un traité également honorable et avantageux aux deux pays, avaient excité naturellement les défiances du parti méthodiste et anglais. D'un autre côté, les partisans de l'ancien régime voyaient avec peine l'abandon de la politique étroite de Ranavalona, et Madagascar s'ouvrant au christianisme et à la civilisation européenne. Enfin, comme dans tous les changements de règne, il y avait à la cour un certain nombre de mécontents, courtisans disgraciés, qui



R. P. JOUEN, préfet apostolique de Madagascar.

regardaient d'un œil jaloux monter au pouvoir les nouveaux amis du prince.

Un ministre anglican, le Rév. Ellis, ancien missionnaire en Océanie, échoué depuis quelque temps à Madagascar, se rencontra à point pour grouper toutes ces haines : païens et protestants, anti-européens et partisans de l'Angleterre, formèrent alliance pour se débarrasser de Radama, que, par un scrupule pharisaïque, les conjurés étranglèrent avec sa ceinture, pour ne pas tremper leurs mains dans le sang de leur roi (12 mai 1863). Le même jour, la malheureuse veuve de Radama II était proclamée reine, sous le nom de Rasohérina, et le chef indigène de la conjuration s'imposait à elle comme premier ministre et comme époux. Au fond, il comptait bien régner sous son nom.

Que les méthodistes et spécialement le Rév. Ellis aient été les véritables auteurs de la conspiration qui coûta la vie et le trône à Radama II, c'est ce qui fut reconnu alors par tous les partis.

Le consul Anglais, sir Packenham, forcé pour quelque temps de quitter Tananarive, grâce aux menées de M. Ellis, ne cacha pas son indignation, et chargea publiquement son compatriote de ce crime. Quelques semaines après la mort de Radama, le correspondant de la *Gazette commerciale de Maurice* écrivait au *Times* (1) :

« Il y a une disposition générale ici, parmi les Anglais aussi bien que parmi les Français, à blâmer M. Ellis, au sujet des événements qui viennent de se passer. Chose étrange ! il s'est attiré l'inimitié des Anglais aussi bien que des Français et des indigènes, et on déclare ouvertement que ce sont ses menées qui sont la cause de la mort de ce malheureux roi. »

De son côté, le P. Regnon, présent sur les lieux, écrivait :

« Ellis soulève en ce moment les esclaves et pousse à l'assassinat des Français. »

Et voilà l'homme que les souscripteurs des Sociétés bibliques, trompés par des rapports mensongers, proclament le bienfaiteur et l'apôtre de Madagascar !

Peu s'en fallut que le meurtre de Radama II ne replongeât l'île dans la barbarie. Pendant plusieurs mois, l'anarchie régna dans le pays. Le parti anti-européen et le parti méthodiste se disputaient le pouvoir. Les uns voulaient revenir à la politique de Ranavalona I^{re}, chasser tous les étrangers et retourner au paganisme ; les autres, à l'instigation des méthodistes, se réclamaient de l'influence britannique. Ce fut le parti anglais qui l'emporta. Pendant cette crise, qui dura plus d'une année, tous les résidents européens, à quelque nationalité qu'ils appartenissent, avaient dû quitter la capitale et se réfugier à Tamatave. Seuls les Pères Jésuites et les Sœurs de Saint-Joseph se refusèrent absolument à quitter leurs postes, malgré les instances du commandant de la station navale, le capitaine Dupré :

« Nous ne pouvons accepter votre offre, répondit, au nom de ses confrères, le P. Finaz ; parce que notre poste est périlleux, ce n'est pas une raison pour l'abandonner. Le brave commandant comprendra ce langage. »

Au bout d'un an de luttes intestines, le meurtrier de Radama II fut précipité du pouvoir et remplacé par son propre frère Rainilaiarivony. Avec ce dernier, le parti méthodiste et anglais montait sur le trône. Cet ambitieux, soutenu par les prédicants, devait se perpétuer au pouvoir, en qualité de premier ministre et de prince-consort, sous trois reines : Rasohérina, Ranavalona II et Ranavalona III. En réalité, il devait être, pendant plus de vingt ans, le véritable souverain de Madagascar.

Malgré ses sympathies connues pour le catholicisme, la malheureuse veuve de Radama II ne put empêcher le parti protestant de dominer bruyamment à la cour et dans le pays ; mais

elle continua personnellement à donner sa confiance aux missionnaires catholiques, leur maintenant, malgré tout ce qu'on put dire, l'éducation de ses enfants, le prince Ratahiry et sa sœur, et refusa le baptême des méthodistes. Trois jours avant sa mort, l'infortunée princesse, toujours gardée à vue par le parti protestant, se fit baptiser en secret par l'ancien consul de France, M. Laborde, admis auprès d'elle en qualité de médecin (27 mars 1868). Elle allait échanger la couronne d'épines qu'elle avait portée sur le trône contre le diadème des bienheureux.

La France se préoccupait à bon droit de cet envahissement de Madagascar par les méthodistes anglais. Au mois d'août 1868, un commissaire impérial, M. Garnier, fut envoyé pour renouveler, avec la nouvelle reine Ranavalona II, le traité conclu en 1863 avec Radama II. Les prédicants firent en vain tous leurs efforts pour prévenir ce coup. Le premier ministre dut s'exécuter et reconnaître les droits de la France sur Madagascar. L'article 3, qui assurait aux catholiques la liberté religieuse, était conçu en ces termes :

« Les sujets français, dans les États de Sa Majesté la reine de Madagascar, auront la faculté de pratiquer librement et d'enseigner leur religion ; ils pourront construire des établissements destinés à l'exercice de leur culte, ainsi que des écoles et des hôpitaux. Ces établissements religieux appartiendront à la reine de Madagascar (1), mais ils ne pourront jamais être détournés de leur destination. Les Français jouiront, dans la pratique et l'enseignement de leur religion, de la protection de la reine et de ses fonctionnaires, comme les sujets de la nation la plus favorisée. Nul Malgache ne pourra être inquiété au sujet de la religion qu'il embrassera, pourvu qu'il se conforme aux lois du pays. »

On voit qu'en somme les garanties obtenues étaient assez faibles. Les malheurs de la France en 1870 les réduisirent à peu près à rien. Les Hovas, instruits soigneusement de nos défaites et poussés par les prédicants anglais, s'imaginèrent qu'il n'y avait plus à se gêner avec notre pays. Dès lors commença contre les catholiques et leurs prêtres une série de persécutions bureaucratiques et de taquineries administratives. Les missionnaires catholiques n'ayant pas le droit de posséder à Madagascar, on leur opposa des chicanes sans fin, chaque fois que le progrès continu des conversions les amenait à ouvrir un nouveau poste. Par contre, les protestants, soutenus par le premier ministre et l'or des Sociétés bibliques, couvrirent l'île de temples et d'écoles ; la présence au prêche et à l'école hérétique fut déclarée obligatoire pour tous les non-catholiques, et dans beaucoup de centres éloignés des missionnaires,

1. Le gouvernement français avait eu grand tort d'accepter cette clause absurde qui, en déniait à ses nationaux le droit de propriété dans la grande île africaine, devait amener une foule de complications et aboutir à la guerre de 1883.

1. Voir le numéro du 7 janvier 1863.

les catholiques furent entraînés de force au service protestant, et les enfants arrachés de nos écoles pour être inscrits, contre la volonté de leurs parents, à l'école protestante. Ranavalona II ayant eu la faiblesse de recevoir le baptême des méthodistes, on publia sur tous les tons que la reine n'aimait pas la prière des catholiques, et que tout bon Hova devait, à l'exemple de sa souveraine, se faire protestant ; on inonda l'île de pamphlets ignobles contre la France et contre le catholicisme ; chaque jour le journal protestant *Les bonnes Paroles* déversait les calomnies les plus éhontées contre les missionnaires catholiques et leur œuvre. Mais les Jésuites ne sont pas hommes à se laisser démonter facilement ; ils répliquèrent vigoureusement dans une Revue catholique publiée en malgache, et réduisirent bientôt au silence les misérables pamphlétaires. Entre temps, ils continuaient leur œuvre d'apostolat, et malgré la pression violente de l'Église officielle, ils obtenaient les plus consolants résultats.

Voici comment les Pères jésuites appréciaient eux-mêmes la situation (1) :

« Les écoles catholiques sont devenues plus florissantes que jamais, dans les provinces soumises aux Hovas, en dépit des intrigues des méthodistes. Le peuple hova, fort intelligent et fort impressionnable aux belles choses, se sent attiré de jour en jour vers notre culte, qui n'a maintenant d'autres ennemis que les largesses pécuniaires de la Société biblique et des contes aussi grossiers que ridicules. Les chefs hovas font semblant de croire à ces absurdités ; ils palpent les piastres envoyées de Maurice, ne fréquentent guère le prêche, et confient leurs garçons aux Pères et leurs filles aux Sœurs. »

Bref, en 1880, vingt ans après l'ouverture de la mission, le chiffre total des adhérents au catholicisme était de 80.905, dont 23.490 baptisés et 57.415 catéchumènes. À Madagascar, à cause de la vivacité de la lutte et de l'inconstance naturelle au caractère hova, les Pères jésuites ont pour pratique de faire attendre pendant plusieurs années le baptême aux catéchumènes.

Si le témoignage des missionnaires paraissait suspect de partialité, voici celui d'un homme que l'on ne peut récuser, sir William Gores Fanes, contre-amiral anglais. Dans un rapport officiel à son gouvernement, il s'exprime ainsi (2) :

« Il y a cinq confessions religieuses à Madagascar : l'Eglise anglicane, l'Eglise catholique-romaine, les Indépendants ou Méthodistes, les Quakers et les Luthériens de Norwège.

» Les Indépendants ont été les premiers à s'implanter à Madagascar, et quoiqu'ils ne soient nullement conséquents avec leurs principes sur l'administration de l'Eglise, ils sont en faveur à

la cour. Le premier ministre est trop habile pour ne pas voir l'avantage qu'il y a à garder la reine comme chef de l'Eglise. Rien de ce qui touche à la religion n'échappe à sa surveillance.

» L'Eglise de Rome travaille silencieusement et cultive une plante supérieure à toute autre.... La cathédrale des catholiques romains est un édifice qui ferait honneur à une ville d'Europe.

» Les Pères sont Jésuites et généralement Français ; ils ont pour auxiliaires de nombreuses religions. »

Faisant ensuite la comparaison entre les prédicants hérétiques et les prêtres catholiques, l'amiral ajoute :

« Le grand tort des missionnaires (protestants), c'est qu'ils sont surchargés de sollicitudes domestiques, de femmes et d'enfants. En conséquence, ils se rassemblent là où ils trouvent le plus de confortable, et, tandis que le reste de l'île est négligé, la capitale en fourmille. Règle générale, les missionnaires catholiques ne retournent pas dans leur patrie ; les missionnaires protestants, au contraire, semblent ne songer à autre chose qu'à retourner chez eux, surtout les femmes, qui ne cachent pas leurs répugnances pour l'œuvre des missions. »

Sur ce dernier point, le Révérend Ellis, bien que marié lui-même, se rencontre avec l'amiral ; seulement sa conclusion est différente : « La seule consolation, écrit-il, qu'un missionnaire puisse goûter au milieu d'un peuple sauvage repose, en dehors de son ministère, dans les agréments de son cercle domestique ; mais ses plus grandes difficultés sont celles qu'il rencontre pour l'éducation de sa famille. Il éprouve une lutte constante et douloureuse entre les sentiments de son affection paternelle et les devoirs de sa charge pastorale (1). »

C'est sans doute pour faire diversion à ces sollicitudes familiales que, partout où il passa, le Rév. Ellis se livra aux intrigues de la politique.

Ces intrigues et les menées des méthodistes pour faire triompher à Madagascar, contre les droits de la France, l'influence de l'Angleterre, finirent par lasser la patience du gouvernement français. On se rappelle qu'en 1840 les Sakalaves de la côte occidentale, pour éviter d'être absorbés par les Hovas, s'étaient mis sous le protectorat de la France. Vers 1880, les RR. Parrett, Shaw et Pickersgill, dignes successeurs de M. Ellis, avaient essayé de soulever contre nous les Sakalaves et les habitants des petites îles malgaches. Arguant du titre de reine de Madagascar, que le traité de 1868 avait eu le tort de reconnaître à la souveraine des Hovas, le fameux Shaw avait décidé quatre des principaux chefs sakalaves à envoyer chercher à Tananarive le pavillon de la reine et à accepter sa suzeraineté sur leur pays.

Averti de ces menées anti-françaises, le brave commandant Letimbre, chef de la station navale,

1. *Études religieuses et littéraires*, tome 12.

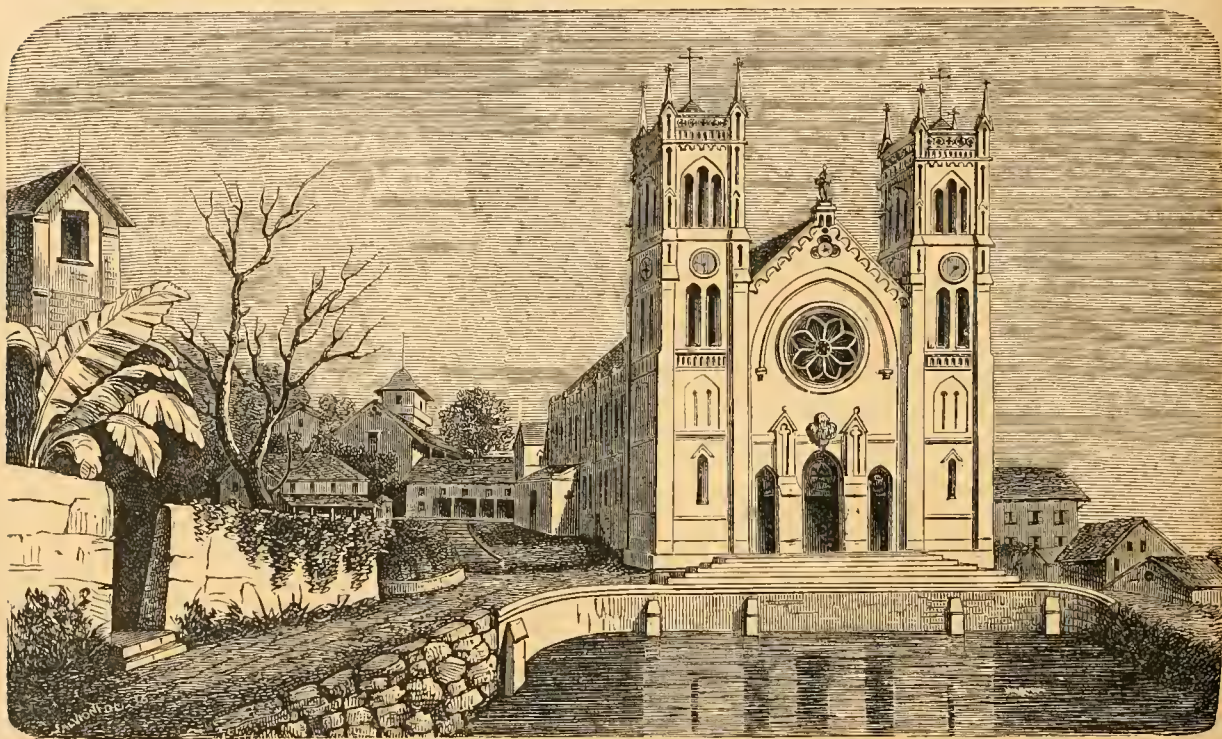
2. Livre bleu de 1881. *Rapport du contre-amiral sir William Gores Fanes*.

1. Rév. William Ellis, *Recherches sur la Polynésie*.

adressa au premier ministre d'énergiques réclamations ; celles-ci n'ayant abouti à rien, il alla arracher de sa main les deux drapeaux hovas qui flottaient déjà sur le territoire protégé par la France. Les Hovas envoyèrent alors en France une ambassade, qui commença par aller chercher son mot d'ordre à Londres. Les négociations n'ayant pu aboutir, parce que les Hovas, soutenus par l'Angleterre, ne voulaient rien rabattre de leurs prétentions, le contre-amiral Pierre fut chargé d'ouvrir les hostilités. Il commença par bloquer la côte, s'emparer de Tamatave et mettre la main sur le Rév. Shaw, cause première de la

guerre. Cet acte énergique suscita aussitôt les protestations de l'Angleterre, qui, sentant le gouvernement français prêt à céder, le prit de très haut, à son habitude. Le ministère ayant jugé bon de désavouer son représentant et d'accorder une indemnité au Révérend, ainsi dérangé dans ses menées anti-françaises, l'amiral Pierre, atteint subitement d'une ophthalmie opportuniste, revint en France. A cinquante ans de distance, c'était le pendant de l'affaire Pritchard.

Les tergiversations de nos parlementaires et l'insuffisance numérique des troupes engagées contre Madagascar prolongèrent pendant près



MADAGASCAR. — ÉGLISE-CATHÉDRALE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION A TANANARIVE.
D'après une photographie.

de trois ans une lutte peu glorieuse, qui aboutit à un traité assez peu avantageux, signé le 17 décembre 1885. Ce traité reconnaît, une fois de plus, les droits de la France sur Madagascar, mais en réservant aux autorités hovas l'administration intérieure de l'île. La France a le droit de se faire représenter à la capitale par un résident, assisté d'une garde de *vingt cinq* soldats. Après avoir attendu *cinq* ans, l'Angleterre vient enfin de se décider à reconnaître les droits des Français sur Madagascar, en échange de l'abandon de ceux qu'ils possédaient, de concert avec elle, sur Zanzibar (1890). Tel quel, ce traité règle pour le moment nos relations avec les Hovas. Il vaudra tout juste ce que l'autorité morale du résident pourra obtenir.

Dès le commencement des hostilités, tous les Français et les missionnaires furent expulsés de Madagascar et forcés de se réfugier à la côte. En vain deux de ces derniers voulurent exciper, l'un de sa nationalité belge, l'autre de sa nationalité britannique : « Français et catholiques, répondirent les Hovas, c'est tout un, vous partirez tous. »

A la capitale, les choses se passèrent assez correctement, parce qu'on était sous les yeux de la reine, qui avait recommandé de garder les convenances internationales ; mais, dans l'intérieur, la haine protestante se donna libre carrière et des scènes odieuses se produisirent : on refusa aux exilés des porteurs, même payés par eux ; on les obligea de gagner Tamatave à étapes

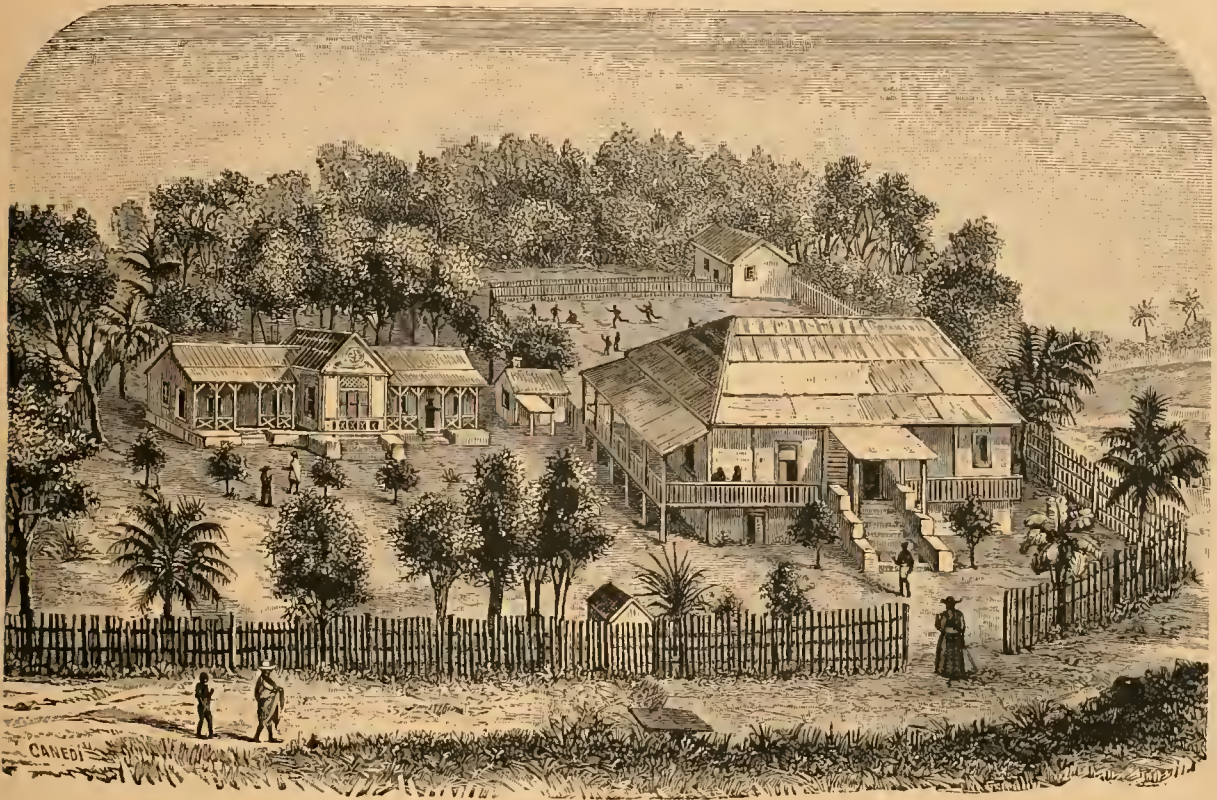
forcées ; on défendit aux villages de leur rien vendre, pas même un verre d'eau : « Vivez avec vos provisions ou mourez, tel est l'ordre de la reine, » dirent les officiers ; on les accabla de mauvais traitements ; on leur vola en chemin le peu d'effets et d'argent qu'ils avaient pu emporter. Plusieurs missionnaires, les PP. Morisson, de Batz et le Frère Brutail, étaient malades au moment du départ ; ils durent se traîner à pied comme les autres.

« — Vous n'avez pas de porteurs, dirent en riant les officiers malgaches ; si nous avions

l'ordre de vous tuer, nous le ferions avec grand plaisir ; mais nous avons l'ordre de vous faire marcher, et vous marcherez. »

A la fin, le P. de Batz et le Frère Brutail, épuisés par les fatigues inouïes et les tortures morales qu'ils avaient endurées dans leur long voyage d'Ambositra à la côte, expirèrent en chemin (27 et 28 juillet 1883).

Les populations malgaches témoignèrent généralement assez d'égards au passage des exilés, mais plusieurs prédicants s'oublèrent jusqu'à insulter basement les malheureux qu'ils faisaient



ILES MALGACHES. — LE PRESBYTÈRE ET L'ÉCOLE DE HELL-VILLE, CAPITALE DE NOSSI-BÉ.
D'après le dessin d'un missionnaire.

chasser. Après le départ des missionnaires, leurs maisons et leurs chapelles furent pillées et la plupart détruites, surtout dans le sud.

L'épreuve était rude pour une chrétienté naissante, mais elle fit ressortir la fidélité des catholiques et la constance de leur foi. Pendant près de trois ans, ils demeurèrent sans pasteurs et sans sacrements ; ni les sollicitations et les violences de l'hérésie, ni les entraînements du patriotisme blessé, ni les difficultés de la situation ne purent les amener à l'apostasie. Les néophytes, dont les deux tiers n'étaient pas encore baptisés, abandonnés à eux-mêmes, furent admirables de courage, de zèle et de savoir-faire pratique.

Et cependant ils n'avaient pas de clergé indi-

gène, grande lacune dans l'organisation d'une Église ! Mais l'inconstance du caractère hova et l'esprit de lucre naturel aux Malgaches avaient fait échouer tous les efforts des Jésuites. Au bout de vingt-cinq ans, plusieurs essais avaient abouti à faire un prêtre malgache, le P. Rahidy, excellent sujet, qui venait précisément de mourir à la veille des expulsions.

Quels furent, après le départ des missionnaires, les soutiens de la mission ? Un Frère malgache des Écoles chrétiennes ; six Sœurs indigènes de Saint-Joseph de Cluny, les membres de *l'Union catholique*, composée de jeunes gens déjà influents par leur capacité et leur position, et une dame de la cour, Victoire Rosoamanariva, catholique

fervente, mariée au fils du premier ministre. Au moment de quitter Tananarive, le supérieur de la mission lui avait dit :

« Victoire, DIEU vous établit aujourd'hui la mère de tous ces chrétiens, qui vont être privés de leurs pasteurs, comme JÉSUS-CHRIST, au jour de l'Ascension, établit la Sainte Vierge mère des apôtres et de toute l'Église naissante. »

Victoire promit en pleurant de faire de son mieux, et elle tint parole.

On s'occupa d'abord d'organiser le service religieux dans les quatre églises de la capitale. Dès le premier dimanche qui suivit le départ des Pères, on se réunit, le matin et le soir, dans chacune de ces églises ; on chantait, comme d'habitude, les prières de la messe ; un catéchiste lisait pieusement ce que le prêtre aurait dû réciter à l'autel, puis, à la place du prône, on expliquait le catéchisme. Dans l'après-midi, nouvelle réunion, chant d'un cantique, suivi des Vêpres, et, à certains jours, bien que la chrétienté fût privée du Saint-Sacrement, salut en musique ; la semaine, on se réunissait chaque matin pour chanter un cantique et réciter le chapelet, qui tenait lieu de messe.

Après avoir installé le service religieux dans les églises de Tananarive, les jeunes gens de l'*Union catholique* se répandirent dans la campagne et prescrivirent aux maîtres d'école d'imiter, autant que possible, ce qui se faisait à la capitale. Pour entretenir le zèle et ranimer la ferveur, ils faisaient de temps en temps des tournées d'inspection dans les villages catholiques ; aux jours de fête patronale, ils organisaient des pèlerinages, avec processions, drapeaux, illuminations et musique. Comme presque tous les noirs, les Malgaches sont passionnés pour la musique, et, comme ils ont l'oreille naturellement juste, ils se tirent en général très bien des morceaux d'exécution.

Chaque semaine, les membres de l'Union se réunissaient et tenaient conseil. Les procès-verbaux de ces réunions hebdomadaires témoignent de la sagesse, du zèle, de la piété et de l'esprit d'organisation de ces jeunes gens, que rien n'avait préparés à un ministère si nouveau et si délicat pour eux : la direction, au milieu des circonstances les plus critiques, d'une grande mission de 80.000 catholiques. On y sent vraiment l'assistance de l'Esprit d'En-Haut. Leur générosité ne fut pas moins remarquable que leur prudence, d'autant que le Malgache est naturellement attaché à l'argent et n'aime pas donner ; malgré cela, ces jeunes gens, la plupart peu favorisés de la fortune, s'imposèrent pendant trois ans les plus grands sacrifices pour soutenir les écoles et pourvoir au service du culte.

Grâce à ce dévouement persévérant, les œuvres de la mission furent à peu près sauvegardées dans la province centrale d'Emyrne, qui compte le plus grand nombre de catholiques, groupés dans la capitale ou les environs. Chez les Betsiléos

du sud, et généralement dans les postes éloignés de Tananarive, la persécution sévit avec plus de rigueur, et les fidèles, moins bien soutenus, montrèrent aussi moins de constance. A Fianarantsoa, la capitale des provinces méridionales, l'église et les écoles restèrent impitoyablement fermées, et, comme à Madagascar l'instruction est obligatoire, les enfants catholiques furent enrôlés de force dans les écoles protestantes. Dans les postes de l'intérieur, cinquante-six églises ou chapelles furent abattues ou brûlées, les résidences des missionnaires saccagées, les vases sacrés profanés, les vêtements sacerdotaux sacrilègement employés à des usages vulgaires. Néanmoins, la grande majorité des fidèles supporta la persécution sans fléchir, et l'on n'eut guère à déplorer que l'apostasie de cinq ou six cents catéchumènes non encore baptisés.

Les lépreux d'Ambahivoraka montrèrent encore plus de constance et de générosité. Depuis quelques années, les Jésuites s'étaient consacrés à cette œuvre si rebutante à la nature, et, au moment de leur exil, il y avait cent deux malades à la léproserie. Les méthodistes commencèrent par brûler leur modeste chapelle ; après ce bel exploit, un ministre du Saint Évangile se mit à visiter chaque semaine ces malheureux abandonnés et à leur distribuer des secours, qui naturellement furent bien accueillis, car, depuis l'exil des missionnaires, personne ne subvenait plus à leurs besoins. Quand il crut le terrain suffisamment préparé, le ministre démasqua ses batteries et leur proposa de passer au protestantisme, leur promettant qu'alors il serait largement pourvu à toutes leurs nécessités : « Jamais, répondirent tout d'une voix les lépreux ; si vous le voulez, faites-nous l'aumône ; nous vous en serons très reconnaissants, car nous en avons le plus grand besoin ; mais, si c'est au prix de l'apostasie, gardez votre argent. » Le ministre eut le bon esprit de se le tenir pour dit et de ne pas insister. De leur côté, les membres de l'Union catholique, qui visitaient eux aussi les lépreux chaque semaine, leur procurèrent quelques petits secours, dans la mesure restreinte des faibles ressources dont ils pouvaient disposer.

Pendant que les fidèles de Madagascar donnaient ces beaux exemples d'attachement à la foi catholique, les missionnaires, réfugiés à Tamatave, ne demeuraient pas inactifs. Ils encourageaient de leurs lettres leurs enfants restés orphelins, en même temps qu'ils prêtaient le secours de leur ministère, dans les hôpitaux militaires, à nos soldats blessés ou malades et aux prisonniers hovas. De nombreuses conversions vinrent récompenser les efforts de leur zèle.

Dès le début de leur séjour à Tamatave, la divine Providence leur ménagea une bien douce consolation. Sir Packenham, consul d'Angleterre, un des hommes qui avaient le plus contribué à protestantiser Madagascar, où il résidait depuis vingt ans, abjura l'hérésie entre leurs mains et fit

la mort la plus édifiante. Cet honnête homme, protestant convaincu, mais marié à une femme catholique et pieuse, n'avait pu voir, sans en être touché, le dévouement et l'abnégation des prêtres catholiques. Dès 1863, il avait protesté hautement contre les agissements du Rév. Ellis. Le chagrin qu'il éprouva à voir l'influence anglaise compromise par les menées des méthodistes et les victoires de la France, acheva de lui ouvrir les yeux et de dissiper ses préjugés d'éducation. Trois jours avant de paraître devant DIEU, il voulut entrer dans le sein de cette Église catholique qu'il avait combattue toute sa vie.

Les Jésuites profitèrent aussi de leur exil pour visiter les côtes de Madagascar, et ouvrir, à l'ombre du drapeau français, de nouvelles stations. A la même époque, la Sacrée Congrégation rétablit le vicariat apostolique de Madagascar, et le P. Cazet, qui avait succédé en 1871 au P. Jouen, en qualité de supérieur de la mission, reçut la consécration épiscopale dans l'église de Lourdes (11 octobre 1885).

* *

Enfin arriva la fin de ce long exil. Aussitôt après la signature du traité de paix, les missionnaires se hâtèrent de reprendre le chemin de la capitale. Avec quelle joie ils furent reçus par leurs chrétiens, c'est ce qu'il est superflu de dire. Mgr Cazet rentra à Tananarive le Samedi-Saint suivant, et le lendemain, jour de Pâques 1886, dans la cathédrale splendidement décorée, il célébrait pontificalement la résurrection de l'Homme-DIEU et celle de l'Église malgache. Deux mois après, la procession de la Fête-DIEU, et, le 15 août suivant, celle de la Sainte-Vierge, déroulaient leurs pieuses théories sur les places publiques de la capitale, montrant une fois de plus, aux ennemis du catholicisme impuissants et vaincus, qu'à l'exemple de son divin Maître, l'Église voit toujours, tôt ou tard les jours de la Résurrection succéder aux opprobres de la Passion.

* *

Malheureusement les intrigues des Révérends ministres contre la France recommencèrent bientôt, et il fallut renouveler l'expédition, qui fut désastreuse pour nos troupes, moins par la résistance des Hovas que par l'incurie de l'administration. Parvenu à Tananarive, le général Duchêne fit reconnaître par la reine la souveraineté de la France, et l'on put croire que c'en était fait de ces longues résistances.

Mais le gouvernement français, presque toujours mal inspiré en matière religieuse, crut faire merveille en nommant à Madagascar un protestant sectaire, qui se montra absolument au-dessous de sa position. Au bout de quelques mois, tout le pays était en révolte contre nous, un Père Jésuite et plusieurs colons furent massacrés, des centaines d'églises et de chapelles incendiées. Il fallait en

finir. Le gouverneur civil fut rappelé, et l'on envoya à sa place le général Galliéni, qui ne tarda pas à se faire respecter des Hovas. Pour couper court aux intrigues des protestants et aux révoltes des Hovas, il a été forcé dernièrement de transporter à la Réunion la malheureuse reine, qui conspirait ouvertement contre nous. Encore quelques mois de ce régime, et la France sera enfin maîtresse chez elle.

La Sacrée-Congrégation vient de diviser en deux le vicariat unique de Madagascar, en attribuant la partie sud de l'île aux Lazaristes.

Voici la situation religieuse au 1^{er} janvier 1895, avant la division :

Personnel : 1 vicaire apostolique, 49 missionnaires jésuites, 4 scolastiques, 17 Frères coadjuteurs, 16 Frères des Ecoles chrétiennes, 26 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont 4 indigènes.

Œuvres : 14 stations avec résidences, 413 postes secondaires ; 93 églises et 262 chapelles ; 1 séminaire, à Ambohipo, 60 élèves ; 494 écoles primaires garçons, 11.756 enfants ; 335 écoles primaires filles, 13.916 enfants. Au total : 829 écoles élémentaires, avec 25.672 élèves ; 6 pensionnats garçons, 649 élèves ; 4 pensionnats filles, 538 élèves ; 2 léproseries, 130 malades ; plusieurs dispensaires ; 1 imprimerie ; 1 observatoire.

Le protestantisme n'est nullement opprimé à Madagascar, mais les catholiques sont enfin délivrés d'une longue oppression, cela leur suffit. Pourvu qu'on veuille bien leur accorder l'égalité vraie, ils ne tarderont pas à prendre le dessus et à l'emporter sur les intrigues de l'hérésie.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DES PETITES ÎLES MALGACHES.

On a vu plus haut que les petites îles Malgaches, Sainte-Marie et Nossi-Bé, ont été évangélisées, dès 1837, par M. Dalmond, alors que la grande terre restait encore fermée aux missionnaires catholiques. En 1844, un premier décret de la Propagande détacha de Bourbon Madagascar et les îles Malgaches, pour en faire une préfecture apostolique unique. Quatre ans plus tard, Madagascar ayant été érigée en vicariat apostolique, les petites îles continuèrent à former une préfecture séparée, qui fut confiée à un prêtre de Bourbon, l'abbé Weber. En 1850, la préfecture fut donnée aux missionnaires jésuites de Madagascar, mais en gardant son autonomie. A cette époque, la mission comprenait les trois îles de Sainte-Marie, Nossi-Bé et Mayotte. En 1858, on lui adjoignit le groupe des Comores : Anjouan, Mohéli et la Grande Comore. En 1879, les Jésuites ayant demandé à être déchargés des petites îles, la préfecture fut donnée aux PP du Saint-Esprit. Enfin, en 1887, l'île Sainte-Marie fut rattachée au diocèse de Saint-Denis de la Réunion, et la préfecture se trouva définitivement composée de Nossi-Bé et des quatre Comores.

Sous le rapport politique, Nossi-Bé, située au nord-est de Madagascar, appartient à la France, ainsi que Mayotte, qui nous fut cédée, en 1882, par le sultan des Comores. Les trois autres îles

du groupe, Anjouan, Mohély et Grande Comore, ont chacune à leur tête un sultan ; mais depuis 1887, elles sont sous notre protectorat. La religion dominante dans l'archipel des Comores est le mahométisme.

Jusqu'ici Nossi-Bé et Mayotte sont les deux seules îles de la préfecture qui aient été évangélisées sérieusement. Dans un récent voyage qu'ils viennent de faire à travers les Comores, les PP. du Saint-Esprit ont découvert, dans les autres îles, une vingtaine de catholiques, qui n'avaient pas vu de prêtres depuis 1863. Il faudrait établir au moins un prêtre dans chacune de ces îles, Anjouan, Mohély et Grande Comore ; mais, d'une part, les ouvriers apostoliques sont très peu nombreux, et, d'autre part, dans ces pays gagnés depuis longtemps à l'Islam, les espérances de l'apostolat sont trop précaires encore pour qu'on immobilise un missionnaire, qui peut travailler utilement ailleurs. En revanche, Nossi-Bé et Mayotte ont toutes deux des chrétientés florissantes et qui promettent. En somme, dans les cinq îles qui composent actuellement la préfecture, on compte environ cinq mille catholiques, sur une population totale de quatorze mille âmes.

Personnel : 1 préfet apostolique ; 6 missionnaires et 2 Frères coadjuteurs de la Congrégation du Saint-Esprit ; 2 catéchistes indigènes ; 11 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Œuvres : 4 stations avec résidences : 2 à Nossi-Bé, 2 à Mayotte ; 8 églises ou chapelles ; 6 écoles élémentaires : 300 enfants ; 4 orphelins ; 2 hôpitaux.

DIOCÈSE DE PORT VICTORIA (SEYCHELLES).

Les Seychelles, connues autrefois sous le nom d'îles Mahé, furent découvertes au XVI^e siècle par les navigateurs portugais, et colonisées au XVIII^e par le célèbre directeur de la Compagnie française des Indes orientales, Mahé de la Bourdonnays, gouverneur de Pondichéry. Comme toutes nos possessions de la mer des Indes avant 1789, ces îles dépendaient, au spirituel, de l'archevêché de Paris, qui y entretenait deux ou trois prêtres. A l'époque de la Révolution, les créoles de Bourbon déportèrent aux Seychelles les émissaires de la Convention, envoyés pour révolutionner leur île, et, par la même occasion, ils se débarrassèrent de leurs propres jacobins. Quelques années plus tard, Bonaparte, premier consul, voulant à son tour épurer la France, y exila un certain nombre de révolutionnaires exaltés, entre autres le trop fameux général Rossignol, connu pour ses massacres en Vendée. Cela fit, on le comprend, une population assez mal famée et fort peu religieuse. La plupart des colons s'adonnèrent à la traite et à la piraterie, jusqu'à ce que l'Angleterre vint mettre un terme à leurs

exploits en s'emparant de ces îles, ainsi que des Amirantes (1814).

Sous l'administration anglaise, la culture de la canne à sucre amena une grande prospérité matérielle, et accrut le nombre des colons. La plupart, venus de Maurice et de Bourbon, étaient catholiques ; ils demandèrent au gouvernement de Maurice un ministre de leur culte ; on leur envoya un pasteur genevois. Mais, ni le complet abandon spirituel dans lequel vivaient ces pauvres gens, ni la pression administrative, ni les prédications du révérend pasteur, ne purent triompher de leurs répugnances pour l'hérésie. Au bout de dix ans, le pasteur calviniste n'avait pas encore réussi à grouper autour de lui cinq cents adhérents.

Sur ces entrefaites, un Père capucin, chassé par le schisme abyssin de la Mission des Gallas, le R. P. Léon des Avanchers, ayant appris la triste situation des catholiques des Seychelles, s'embarqua à Aden pour Mahé, où il arriva sans être attendu de personne. Reçu avec enthousiasme par les catholiques, il fut aussitôt dénoncé aux autorités par le pasteur calviniste, et déporté, sans autre forme de procès, à Maurice. Là on ne parlait de rien moins que d'envoyer en Angleterre un si dangereux malfaiteur ; mais les réclamations indignées des catholiques de Maurice eurent raison de l'intolérance protestante, et le secrétaire d'Etat au *Foreign office* donna une leçon de convenance à ses subordonnés, en autorisant le religieux à retourner à Mahé. Malgré la mauvaise humeur des autorités coloniales, il fallut supporter sa présence. En quelques mois, sept églises furent construites, et les catholiques de l'archipel revinrent en masse aux pratiques de la vie chrétienne.

En 1852, un décret de la Propagande détacha les Seychelles du diocèse de Port-Louis, pour en faire une préfecture apostolique. Deux ans plus tard, un second décret adjoignit à la préfecture les Amirantes et les Galégas. Enfin, par un décret du 14 juillet 1892, le vicariat apostolique des Seychelles fut élevé à la dignité de siège épiscopal, sous le nom de Port-Victoria, suffragant de l'archevêché de Colombo (Ceylan). En 1880, l'archipel fut érigé en vicariat apostolique. Actuellement la mission comprend trois groupes d'îles : les Seychelles, les Amirantes et les îles Galégas. Il y a 13 500 catholiques, sur une population totale de 16 450 habitants.

Personnel : 1 évêque, 12 missionnaires capucins, 4 Frères, 45 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Œuvres : 12 stations avec résidences. — 2 missions (Amirantes), 11 églises, 9 chapelles, 1 collège, à Port-Victoria : 47 élèves. 1 pensionnat (Sœurs de Saint-Joseph) : 65 élèves. 13 écoles primaires garçons : 532 élèves. 12 écoles primaires filles : 732 élèves. 1 orphelinat garçons : 12 enfants. 2 orphelinats filles : 142 enfants. Au total, 30 établissements d'éducation et 1 540 enfants. 2 hôpitaux.



Chapitre Vingt-Troisième.

LES ILES MALAISES DE L'Océanie.

1800-1890.

SOUS le rapport politique et religieux, les îles Malaises et l'Océanie occidentale se partagent naturellement en quatre groupes distincts : les possessions hollandaises, anglaises, portugaises et espagnoles. Au point de vue ethnologique, ces populations diffèrent notablement des autres peuples de l'Océanie. Evidemment elles viennent du sud-est de l'Asie et se rattachent à la race malaise. Depuis plusieurs siècles, le mahométisme s'en est emparé et, sauf aux Philippines, il domine en maître dans tous ces pays.

I.—COLONIES HOLLANDAISES.

Les Hollandais possèdent les deux grandes îles de Sumatra et de Java, une partie de Bornéo, les petites îles de la Sonde, l'archipel des Célèbes et celui des Moluques, une portion de la Nouvelle-Guinée et la partie méridionale de l'île de Timor. La capitale de cette riche colonie, qui compte environ *vingt-six millions* d'habitants, est la ville de Batavia, dans l'île de Java.

Ce sont les Portugais qui découvrirent les premiers les îles de la Sonde et y portèrent le christianisme avec la civilisation. Au XVI^e siècle, la ville de Malacca, théâtre des travaux et des miracles de saint François Xavier, devint le centre de l'activité religieuse, politique et commerciale du Portugal dans les régions environnantes. La province dominicaine de Sainte-Croix des Indes orientales, chargée spécialement d'évangéliser la contrée, avait son centre à Goa, mais la ville de Malacca était comme ses avant-postes, d'où partaient chaque année de nouvelles expéditions apostoliques. Naturellement les Frères Prêcheurs ne tardèrent pas à franchir le détroit de Malacca pour aller porter l'Evangile dans les îles de la Sonde, les Moluques et les Célèbes. Ni l'insalubrité du climat, ni la barbarie des habitants, ni le martyre de plusieurs de leurs

confrères ne parvinrent à décourager le zèle des apôtres de JÉSUS-CHRIST. En 1560, d'après les mémoires de la province de Sainte-Croix, on comptait déjà dans ces îles 18 résidences et environ 60.000 néophytes. Un vicaire-général de l'évêque de Malacca, établi à Macassar (Célèbes), dirigeait de là le travail des missionnaires, et la foi chrétienne faisait tous les jours de nouveaux progrès parmi ces populations, déjà atteintes mais non encore gangrenées par l'Islam.

Mais cette efflorescence de christianisme allait finir avec la puissance politique du Portugal. En 1602, s'était formée en Hollande la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Les cupidités commerciales s'unirent aux animosités religieuses pour ruiner la puissance du Portugal dans tout l'Extrême-Orient. Après s'être emparés de Ceylan, de la côte du Malabar et de Malacca, les Hollandais se répandirent dans les îles de la Sonde, dont ils devinrent les maîtres, à l'exception d'une portion restreinte de l'île de Timor, qui resta seule aux Portugais. Ce fut la ruine de la mission catholique, encore au berceau : une persécution implacable s'organisa contre les catholiques ; partout les églises furent livrées aux flammes ou transformées en comptoirs, les missionnaires exilés ou jetés à la mer. Ce sera la honte éternelle du calvinisme d'avoir, pour un vil intérêt mercantile plus encore que par esprit sectaire, étouffé le christianisme dans les colonies néerlandaises, pour faire dominer à la place le paganisme, ou, comme dans les îles de la Sonde, la religion impure et antisociale de Mahomet. Ces marchands, qui, pour obtenir le droit de trafiquer seuls au Japon, acceptèrent de fouler aux pieds la croix et de subir toutes les avanies, n'ont pas eu même assez de foi pour initier les peuples subjugués par eux au christianisme qu'ils professaient ; à cet égard, ils sont descendus dans l'apostasie au-dessous de toutes les nations chrétiennes. On dit qu'ils ont fait longtemps, et qu'ils font encore de bonnes affaires dans les Indes néerlandaises. C'est très possible, mais un fait bien certain, c'est que leur influence morale et civilisatrice est

nulle sur les habitants musulmans ou païens de ces îles. S'ils venaient à disparaître demain, il ne resterait rien d'eux pour apprendre aux générations futures qu'un peuple qui se dit chrétien a régné là pendant près de trois siècles.

C'est seulement en 1808 que deux missionnaires catholiques s'établirent dans les îles de la Sonde, après que le roi Louis, frère de Napoléon I^{er}, eut proclamé en Hollande la liberté religieuse. Le gouverneur de Batavia, lui-même fervent catholique, reçut avec joie les deux prêtres, dont un portait le titre de préfet apostolique. En 1842, Grégoire XVI éleva la préfecture au rang de vicariat apostolique, et depuis lors le catholicisme n'a cessé de faire des progrès dans la colonie : de zéro, le chiffre des catholiques est monté progressivement à 45.271. Soit 1 catholique sur 722 habitants. En dehors des métis et des Hollandais fixés dans la colonie, la population catholique se recrute surtout parmi l'élément chinois, qui pullule dans ces îles ; jusqu'ici la race malaise s'est montrée à peu près réfractaire à la prédication.

Depuis longtemps l'intolérance calviniste a fait place à des sentiments de sympathie. Appréciant d'après ses résultats l'œuvre des missionnaires catholiques, le gouvernement colonial ne craint pas de les favoriser et il leur accorde une subvention annuelle, à la condition qu'ils soient tous de nationalité hollandaise, ce qui est très équitable. Il ne paraît pas d'ailleurs que les ministres protestants aient jamais fait de tentatives sérieuses auprès des indigènes. Même auprès de leurs compatriotes établis dans la colonie, l'influence morale des pasteurs calvinistes paraît être à peu près nulle. Il est vrai, qu'à l'exemple de leurs ouailles, beaucoup ne sont plus guère chrétiens que de nom, puisque la grande majorité des ministres de l'Eglise établie nient carrément la divinité de JÉSUS-CHRIST. Il en résulte que la plupart des colons hollandais sont plutôt incrédules que calvinistes : ils reconnaissent sans difficulté que leur église n'a plus de doctrine et que, s'ils croyaient à la nécessité d'avoir une religion, ils se feraient catholiques. Ces dispositions négatives, qui sont celles de la majorité des calvinistes hollandais, ramènent de temps en temps à l'Eglise romaine quelques familles, et font qu'à l'heure de la mort, surtout dans les hôpitaux, les missionnaires ont la consolation d'enregistrer chaque année des conversions de protestants.

Les pasteurs eux-mêmes, dans un rapport officiel qui vient d'être publié, ont reconnu, avec une impartialité bien digne d'éloges, cette supériorité du catholicisme dans la colonie. Voici les passages les plus remarquables de ce rapport (1).

« On ne peut nier que Rome ne fasse aux Indes (néerlandaises) des progrès inquiétants.

» Unis comme la phalange macédonienne, les catholiques marchent en avant et remportent victoire sur victoire. Comme Eglise, l'Eglise romaine fait sur l'esprit des indigènes une impression plus favorable que l'établissement connu sous le nom d'Eglise protestante. En dépit des circonstances difficiles, l'Eglise romaine nous offre au moins l'image d'une Eglise véritablement une. Elle n'a qu'une confession de foi, ses prêtres ne se contredisent pas en public, ce que l'un tient pour vérité révélée, l'autre ne vient pas le combattre.

» Quant à son organisation, elle est bien préférable à la nôtre. Le président de notre collège supérieur ecclésiastique nous est assigné par le gouvernement. C'est d'ordinaire un conseiller d'Etat. A la tête des missions de Rome, on trouve un évêque nommé par le Saint-Siège et reconnu simplement par le gouvernement. Cet évêque, qui a pour l'ordinaire vieilli dans ces contrées, possède une autorité sérieuse et gouverne d'une main ferme et respectée. Le désintéressement des prêtres de Rome est vraiment admirable. On les voit partager en frères les honoraires que le gouvernement assigne à quelques-uns.

» Ces missionnaires ont des écoles dans toutes les villes. Ces écoles, sous plus d'un rapport, sont excellentes ; tout le monde les estime, et il est plus d'un protestant qui ne redoute pas pour ses enfants l'éducation du cloître. Les religieuses catholiques dirigent les jeunes filles confiées à leurs soins avec un tact vraiment admirable ; il est bien rare de trouver une de leurs élèves qui ne parle pas de ces Sœurs avec la plus grande sympathie.

» Le zèle des prêtres romains à visiter les hôpitaux et les prisons est digne de tout éloge. L'armée n'a qu'une voix pour louer leur cordialité et leur esprit de sacrifice. De là vient la bienveillance que le public et le gouvernement leur témoignent de temps en temps. Ces prêtres sont pleins de courage et de conviction ; ils se présentent partout, partout ils voient s'accroître le nombre de leurs adeptes. Ils savent même profiter du matérialisme et de l'indifférentisme qui règne dans ces contrées. C'est ce qui arrive à l'occasion des mariages mixtes. Combien de protestants, indifférents pour le protestantisme, se conforment aux exigences des parents catholiques, sous l'influence des prêtres de Rome, et font élever leurs enfants dans la religion catholique ! »

De pareils aveux en disent plus sur la situation respective du catholicisme et du protestantisme, aux îles de la Sonde, que tout ce que je pourrais ajouter. Le tableau suivant montre bien d'ailleurs le développement progressif de la mission de Batavia, au cours du XIX^e siècle.

En 1808 : commencement de la mission.

En 1840 : 1 préfet apostolique, 3 missionnaires, 3 églises ou chapelles, 2 écoles, 1.200 catholiques.

1. Compte-rendu de la troisième Conférence de la Société des Missions protestantes, tenue à Batavia, 1887.

En 1870 : 1 vicaire apostolique, 30 missionnaires, ? églises ou chapelles, ? écoles, 30.000 catholiques.

En 1896 : 1 vicaire apostolique, 47 missionnaires, 34 églises ou chapelles, 20 écoles, 1461 enfants, 45.990 catholiques, sur une population totale de 29.000.000 d'habitants 1/630^e.

II. — COLONIES ANGLAISES.

DANS les îles malaises, la Grande-Bretagne étend son autorité sur la partie nord et nord-ouest de Bornéo ; l'est et le sud appartiennent, comme je l'ai dit, à la Hollande.

Le territoire soumis à l'influence politique de l'Angleterre se subdivise lui-même en quatre régions :

1^o L'île Labouan, au nord-ouest de Bornéo. Cette île appartient à la Couronne et compte environ 3.000 habitants, dont 5 Européens.

2^o Le Bornéo septentrional, qui est exploité par une Compagnie de marchands de Londres. Il compte environ 3.000 Chinois et 20.000 indigènes de race malaise.

3^o Le Brunéi, ou Bornéo proprement dit, petit royaume indépendant, situé à l'intérieur de l'île ; il est soumis à un Rajah musulman. La population, tout entière de race malaise, est d'environ 200.000 habitants.

4^o Le Sultanat de Sarawak, qui s'étend tout le long de la côte nord-ouest de Bornéo. Ce petit État fut fondé en 1841 par un riche Anglais, sir James Brooke, qui, avec ses propres ressources, et sans réclamer l'assistance de son gouvernement, s'est imposé aux populations. Son neveu, sir Charles Brooke, lui a succédé il y a quelques années. On compte dans le Sarawak : 40 Européens, 10.000 Malais, 12.000 Chinois, et environ 200.000 sauvages, appartenant aux féroces tribus des Dyaks, encore païennes et anthropophages.

Sous le rapport religieux, ces quatre territoires forment la préfecture apostolique de Labouan et Bornéo. La mission ne compte encore que 482 catholiques, sur une population totale d'environ 450.000 habitants, en majorité païens, bouddhistes ou musulmans. La barbarie des sauvages et le fanatisme des disciples de Mahomet n'ont pas permis à la mission catholique de prendre plus de développement.

L'île de Bornéo fut évangélisée pour la première fois à la fin du XVII^e siècle, par le P. Ventimiglia, religieux théatin, envoyé en 1687 par la Propagande. On dit qu'il fit un certain nombre de conversions parmi les indigènes, mais, comme il n'eut pas de successeurs, son œuvre finit avec lui et, quand on reprit la mission de Bornéo, au cours de ce siècle, on ne trouva dans le pays aucun vestige du christianisme.

C'est à une sorte d'intervention providentielle que fut due la restauration de la mission. Vers 1850, un capitaine de vaisseau espagnol, Charles Cuarteron, ayant fait naufrage dans ces mers

dangereuses, semées de récifs et peuplées d'anthropophages, fit vœu, s'il échappait à la mort, de se consacrer au service de DIEU pour porter l'Évangile à ces populations abandonnées. Sauvé presque miraculeusement, il accomplit sa promesse et, le 27 août 1855, la Sacrée-Congrégation le nommait préfet apostolique du Bornéo septentrional et de l'île Labouan. Il partit, accompagné de plusieurs missionnaires, dont un auteur protestant nous fait ce portrait (1) : « Le » P. Reyna, le plus âgé, était un de ces hommes » remarquables que l'on rencontre quelquefois » parmi les missionnaires de l'Église romaine : » homme aux manières agréables, d'une habileté » attrayante, d'un esprit pénétrant. On l'envoya, » avec quelques compagnons, dans la Nouvelle- » Guinée, où trois d'entre eux furent tués par » les naturels, tandis que lui-même échappa avec » une santé ruinée, pour mourir peu de temps » après. »

Tous les missionnaires étant morts successivement, ou s'étant vus forcés par la maladie de retourner en Europe, le Rév. Cuarteron resta seul, de 1860 à 1879, au poste d'honneur où son dévouement l'avait appelé. A cette époque, sentant approcher sa fin, le vieux missionnaire voulut revoir l'Europe et mourir dans sa chère Espagne. Deux ans après, la Sacrée-Congrégation confia cette mission abandonnée aux prêtres du séminaire anglais de Mill-Hill. Voilà dix ans qu'ils y travaillent, sans avoir vu encore de grands fruits de leurs labeurs. La barbarie des indigènes laisse, en effet, peu de prise au zèle de l'apôtre. N'importe ; ils sèment aujourd'hui dans la stérilité et dans les larmes ; un jour, peut-être, leurs successeurs moissonneront dans la joie.

Il est juste de faire observer que les ministres protestants qui, depuis quarante ans, travaillent dans ce pays, aidés de larges subventions et soutenus par les autorités britanniques, n'ont pas été plus heureux que les prêtres catholiques. Voici ce que l'auteur que je viens de citer dit de leurs travaux : « La mission (protestante) de » Bornéo, bien qu'elle ait toutes les autorités du » gouvernement pour l'appuyer, se résume en un » fiasco complet. Dix missionnaires sur quatorze » ont abandonné leur charge, bien que leurs travaux ne soient pas plus difficiles, et qu'ils » soient certainement moins périlleux que ceux » des officiers anglais dont, pourtant, le salaire » est le même (2). »

L'exposé de la situation religieuse de la mission en 1896 montrera, je l'espère, que les missionnaires catholiques, malgré leur pauvreté, malgré le peu d'appui qu'ils rencontrent auprès d'un gouvernement protestant, malgré l'aridité désolante du sol qu'ils ont reçu à défricher, ont été encore plus heureux que leurs rivaux.

1. Sir Spencer St-John, *La vie dans les forêts du Far-West* 1^{er} volume.

2. Sir Spencer, *ouvrage cité*, 2^e vol.

Personnel : 1 préfet apostolique, en résidence dans l'île Labouan ; 15 missionnaires du séminaire de Mill-Hill ; 4 catéchistes chinois, 2 catéchistes dyaks.

15 Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François, 4 maisons.

Œuvres : 10 stations et 3 missions, 2 églises, 12 chapelles.

Les dix stations sont ainsi réparties :

1 résidence dans l'île Labouan ;

9 résidences dans le Bornéo septentrional ;

6 résidences dans le Sultanat Sarawak.

6 orphelinats agricoles, ainsi répartis :

3 dans le Sarawak ; 2 à Kuching, la capitale : 49 garçons, la plupart Chinois, et 18 filles ; 1 à Kanowit : 14 enfants dyaks ;

3 dans le Bornéo septentrional : 36 enfants dyaks.

Plus une école élémentaire à Bunda (Bornéo septentrional) : 10 élèves.

Au total, 127 enfants dans les établissements de la mission.

895 catholiques sur une population totale de 550.000 habitants.

A cause du fanatisme des musulmans qui l'habitent, les missionnaires n'ont pas encore pu s'établir dans le Brunéi.

III. — COLONIES PORTUGAISES.

DE leur ancienne puissance il ne reste aux Portugais, dans les îles de la Sonde, que la partie septentrionale de l'île de Timor, où l'on compte environ 2.000 catholiques, relevant du diocèse de Macao. Ils sont administrés par un vicaire-général, assisté de deux ou trois missionnaires.

IV. — COLONIES ESPAGNOLES.

PLUS heureuses que les îles de la Sonde, les Philippines, appelées aussi *îles des Larrons*, à cause du penchant au vol dont firent preuve, dans les premiers temps, les indigènes, furent découvertes et civilisées par une nation catholique qui tint à honneur de les arracher à la barbarie et au mahométisme, pour en faire un peuple chrétien et prospère. Aux derniers recensements, on comptait dans les Philippines 5.502.000 catholiques, sur une population totale de 5.774.947 habitants, soumis à l'Espagne. Reste donc moins de 300.000 païens, à la conversion desquels travaillent avec ardeur les grandes familles religieuses de Saint-Augustin, de Saint-Dominique, de Saint-François et de Saint-Ignace.

« Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette » statistique, écrit le *Hong-Kong Catholic Register* (1), c'est que, à l'exception de quelques » milliers d'Européens, ces cinq millions d'habitants sont de purs indigènes, et qu'il ne se ren- » contre parmi eux que quelques milliers de » métis. Quand, à ce magnifique épanouissement » de la population des îles Philippines, nous » opposons le contraste de la décadence des » indigènes des autres îles, nous ne pouvons » nous empêcher de voir dans ce fait une dé- » monstration victorieuse de la puissance du

» catholicisme pour élever et civiliser les races » les plus dégradées, car personne ne met en » doute l'état abject dans lequel se trouvaient » les habitants des Philippines, avant que les » missionnaires entreprissent de les convertir. »

Un ministre protestant, successivement missionnaire aux Indes et en Chine, a constaté, à sa manière, ce triomphe du catholicisme : « L'Eglise » de Rome, écrit-il, a gagné ici la population » entière ; les naturels sont devenus des *bigots* » *papistes*, et l'influence des prêtres sur eux est » sans limites. C'est là, ajoute gravement le » Révérend, un des exemples les plus remar- » quables de la puissance de la Bête (1). »

Sir Crawford, ancien gouverneur de Singapour, constate le même fait, mais sans se laisser aller à ce ton d'acrimonie qui caractérise presque tous les écrits des pasteurs protestants : « Dans » les Philippines, les Espagnols ont converti à la » foi catholique plusieurs millions d'indigènes, et » une immense amélioration dans leur condition » sociale en a été la conséquence (2). »

Il est certain, et les voyageurs qui ne se laissent pas emporter par l'esprit de secte en conviennent, que c'est au clergé catholique que l'Espagne doit d'avoir pu soumettre, sans effusion de sang et sans massacres, ces races indomptables, alors que dans les îles voisines de la Sonde, dans la Nouvelle-Guinée, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, la Hollande et l'Angleterre échouaient complètement à s'assimiler des populations de même race, et quelques-unes, comme les Australiens, d'humeur beaucoup plus pacifique. « Ces îles, écrit un voyageur américain (3), » ne furent pas conquises à l'Espagne par des » chevaliers bardés de fer, mais par les soldats » de la Croix, par des prêtres embrasés d'ardeur » pour la cause du CHRIST... Ces hommes géné- » reux ont pénétré là où les guerriers de l'Es- » pagne n'osaient entrer les armes à la main, et » il est vrai de dire que, dans cette occasion, les » armes l'ont cédé à la toge, fait qui a eu les » meilleures conséquences pour les Indiens sou- » mis à la foi catholique, en introduisant parmi » eux les arts et la civilisation. Des milliers de » sauvages errants dans les bois sont aujour- » d'hui de paisibles cultivateurs ; ils ont appris » de ces bons Pères à labourer le sol, au lieu de » vivre uniquement du produit de leur chasse, en » hostilités continuelles les uns avec les autres. » L'Eglise a montré là, ce qui est connu depuis » longtemps, qu'elle est l'instrument le moins » coûteux et le plus efficace de l'ordre et d'un » bon gouvernement. »

« La colonie est très florissante, écrit un autre » voyageur ; presque tous les naturels *tagalos* » ont été convertis à la foi catholique. Le clergé » exerce sur eux une influence qui semblerait nia-

1. Numéro du 27 mai 1878.

1. Rév. David Abeel, *Journal d'un séjour en Chine*.

2. Voir le *Times*, n° du 2 décembre 1858.

3. Robert Mac-Micking, esq. *Souvenirs de Manille et des Philippines*.

» gique, si l'on ne savait que, pour les catholiques, l'autorité de leurs prêtres est divine (1). »

« De grands éloges sont dus aux Espagnols, dit de son côté un diplomate anglais (2), pour l'établissement des écoles dans la colonie et pour leurs efforts incessants à propager le christianisme par le meilleur moyen, la diffusion de l'instruction chrétienne. »

On voit ici le catholicisme à l'œuvre à côté des sectes dissidentes. Aux Philippines, son action n'a pas été entravée, comme dans l'Amérique du Sud, par les cupidités et les crimes de la conquête. Le pays était pauvre, les populations féroces, rien n'attirait de ce côté les convoitises des chercheurs d'or. L'Eglise a donc été laissée à peu près à elle-même pour conquérir et civiliser ces barbares. Le résultat est aujourd'hui sous nos yeux. En moins de trois siècles, elle a triomphé de leur férocité et conquis, sans effusion de sang, à l'Espagne, une colonie de plus de *cinq millions* de sujets. En face des Hollandais, campés en étrangers dans les îles de la Sonde abandonnées par eux à l'influence démoralisante de l'Islam, à côté des Anglais, qui n'ont su s'établir dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande que par la destruction systématique des indigènes, ce contraste a quelque chose de consolant pour l'humanité et de bien glorieux pour le catholicisme.

Depuis longtemps les Philippines forment une province ecclésiastique : archevêché, Manille (1570), avec quatre évêchés suffragants : Nouvelle-Ségoie, Nouvelle-Carcères, Zébu (1595) et Jaro 1867. Mais il reste encore plusieurs centaines de tribus sauvages à convertir, principalement dans les diocèses de Zébu et de Jaro. Grâce à DIEU, l'évangélisation de ces derniers tenants de la barbarie avance tous les jours, et les nouveaux missionnaires sont à la hauteur de leurs devanciers. Voici ce qu'on lisait dernièrement à ce sujet dans la *Revue des Deux-Mondes* (3) :

« Les missionnaires seuls osent s'aventurer au milieu de ces populations féroces. Ils ont fait le sacrifice de leur vie et, la tenant pour rien, ils travaillent pour leur DIEU et pour leur patrie, en amenant à la foi et à la soumission à l'Espagne, les plus misérables et les plus pauvres ; mais ce n'est qu'à la condition de les dépayser et de les transplanter. Ils les décident à les suivre, les entraînent à quelques journées de marche et forment un *Pueblo*. Ces établissements, qui rappellent les plus belles *Réductions* du Paraguay, malheureusement détruites par la haine de Pombal, se multiplient depuis quelques années, formant au milieu de la barbarie qui les entoure, des oasis de culture et de vie paisible ouvertes à tous ceux qui viennent y chercher un abri. Un de ces hardis missionnaires a converti et baptisé, en une année, 5.000 infidèles. »

En 1881, les Jésuites avaient, dans le diocèse de Jaro, 4 résidences, 11 paroisses et une vingtaine de missions ; dans le diocèse de Zébu, ils avaient, à la même époque, 5 résidences, 14 paroisses et environ 40 missions. La population totale qu'ils avaient à évangéliser était, pour les deux diocèses, de 99.490 âmes ; 6.906 adultes avaient été baptisés par eux dans le courant de l'année précédente.

En 1888, d'après les *Etudes religieuses*, le seul district de Mindanao (diocèse de Zébu) comprenait 9 résidences, 30 paroisses ou missions renfermant chacune un certain nombre de *Réductions* formées ou en formation : ce district, couvert d'immenses forêts, était habité par 163 tribus sauvages, donnant une population totale de 159.827 chrétiens, dont 2.603 avaient reçu le baptême l'année d'avant.

Outre ses missions dans les deux diocèses de Zébu et de Jaro, la Compagnie de Jésus dirige à Manille l'*Atheneum* municipal, l'école normale et un observatoire qui a déjà rendu beaucoup de services à la science.

A côté des Jésuites, les Dominicains, les Franciscains et les Augustins se partagent les paroisses de la colonie et le travail de l'apostolat. Depuis 1862, les Lazaristes ont été appelés aux Philippines, où ils dirigent les quatre séminaires de Manille, de Nouvelle-Carcères, de Zébu et de Jaro.

« On dit, écrit une dame protestante, qu'à Manille, il y a plus de couvents que dans aucune autre ville du monde d'égale population, et il y a unanimité, parmi les naturels, aussi bien que parmi les étrangers, pour reconnaître qu'ils suivent des règles excellentes. Tous paraissent occupés à des travaux utiles ; la paresse est bannie de leurs maisons ; leurs exercices de dévotion commencent à l'aube du jour et sont répétés, sous différentes formes, tout le long de la journée (1). » « La plupart des prêtres avec qui j'ai été en rapport, écrit l'Américain Mac-Micking, déjà cité, m'ont paru pleinement convaincus et pratiquant avec foi leur religion dans toute sa pureté (2). »

On ne peut désirer plus bel éloge sous la plume d'un ennemi de notre foi.

Tableau de la population catholique des îles Malaises de l'Océanie.

I. Colonies hollandaises : 1 vicaire apostolique, 47 missionnaires, 34 églises ou chapelles, 20 écoles, 45 990 catholiques.

II. Colonies anglaises : 1 préfet apostolique, 15 missionnaires, 14 églises ou chapelles, 7 écoles, 895 catholiques.

III. Colonies portugaises : 1 vicaire général, 3 prêtres, 2.000 catholiques.

IV. Colonies espagnoles, 1 archevêque, 4 évêques, 5.502.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 4 évêques, 1 vicaire apostolique, 1 préfet, 65 missionnaires, 48 églises ou chapelles, 27 écoles, 5.550.885 catholiques.

1. Aaron Palmer, *Lettres*.

2. Sir Henri Ellis, *Journal d'une ambassade en Chine*, ch. 8.

3. Numéro de décembre 1887.

1. Lady Jane Morell, *Narration d'un voyage à Manille*.

2. Robert Mac-Micking, *ouvrage cité*.

Chapitre Vingt-Quatrième.

LES ÉGLISES DE L'AUSTRALASIE¹.

1800-1890.

EN 1800, l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande n'avaient pas un seul prêtre catholique. Les rares fidèles irlandais qui se trouvaient exilés dans ces régions lointaines vivaient sans culte et sans secours religieux.

En 1896, ces trois colonies, réunies sous le nom commun d'Australasie, forment une florissante Église, ayant à sa tête un cardinal, six archevêques, dix-huit évêques, dont deux vicaires apostoliques, un abbé *nullius*, 951 prêtres et 750.000 catholiques, sur une population totale de 3.685.206 habitants. Les catholiques forment donc près du quart de la population totale. C'est une proportion qui rappelle, en le dépassant, le mouvement catholique qui s'est produit dans le même intervalle de temps aux États-Unis.

Géographiquement, l'Australie est la plus grande île du globe, ou plutôt c'est un vaste continent, vingt-et-une fois aussi étendu que les Îles Britanniques, et d'un cinquième seulement plus petit que l'Europe. Découverte au XVII^e siècle par les Portugais, visitée plus tard par les Hollandais, qui négligèrent de s'y établir, c'est seulement en 1770 que le capitaine Cook planta le drapeau anglais sur cette terre nouvelle. Vingt ans plus tard, la Grande-Bretagne commençait à y déporter ses *convicts*, en ouvrant un établissement pénitentiaire à Botany-Bay, près de Sydney.

Au commencement du siècle, l'Australie comptait déjà un millier de colons et un million et demi d'indigènes. Ces derniers ont été détruits en grande partie au cours de ce siècle ; c'est à peine s'il en reste actuellement 300.000, refoulés dans les plaines désertes et incultes du centre, où ils s'éteignent dans le vice et la misère. Une fois de plus, l'égoïsme anglo-saxon a donné sa mesure : la Grande-Bretagne avait une nation à civiliser et à convertir, elle a créé un désert. « La disparition rapide des naturels dans toutes les colonies anglaises, écrit le docteur Lang,

» qui fit longtemps partie du Conseil colonial, » est un phénomène ethnologique également » triste et inexplicable (1). » Que le fait soit triste, c'est ce dont conviendra sans peine tout ami de l'humanité ; mais il n'est que trop expliqué par ce que raconte le docteur lui-même de l'usage atroce de mêler de l'arsenic aux pains que l'on distribue de temps en temps aux indigènes, et par les expéditions militaires organisées pour les détruire en masse. Une seule de ces expéditions coûta 32 000 livres sterling (800.000 francs), et donna la mort à plus de 40.000 indigènes. Ce qui amène le Rév. ministre à conclure avec onction : « Il semble que, dans les desseins » de la divine Providence, le wigwam indien de » l'Amérique du Nord et le misérable ajoupa de » la Nouvelle-Hollande doivent être balayés par » la marée montante de la colonisation euro- » péenne, et que les restes d'une race autrefois » pleine d'espérances sont destinés à disparaître » graduellement de la terre de leurs ancêtres. » N'en déplaise au révérend ministre du Saint Évangile, il me semble, à moi, qu'un peuple chrétien a autre chose à faire que d'exterminer des populations qui, à l'arrivée des Anglais, montrèrent, on l'a reconnu, « les dispositions les plus amicales. »

A la place de l'élément indigène, exterminé sans pitié ou refoulé dans les déserts sans eaux, où il ne peut pas vivre, l'élément anglo-saxon s'est largement développé en Australie. En 1800, je l'ai dit, les Anglais étaient environ un millier ; en 1820, ils étaient déjà 40.000 ; en 1850, 800.000 ; en 1870, 1.600.000 ; en 1890, ils sont 2.400.000 pour l'Australie seule, sans compter la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande. Si la progression continue, et elle continuera, c'est par dizaines de millions qu'il faudra compter la population future des colonies anglaises de l'Australasie, et l'on assure que le pays peut facilement les nourrir.

L'Australie a commencé par être la terre de l'or : en quatre-vingts ans, plus de sept milliards

1. Cette nouvelle dénomination géographique comprend l'Australie, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, réunies sous le sceptre colonial de l'Angleterre.

1. Rev. Lang. *Histoire de la Nouvelle-Galles*, ch. I.

ont été extraits des entrailles de la terre. Aujourd'hui la fièvre de l'or est tombée, et, depuis une quarantaine d'années, les colons s'adonnent à l'élevage du bétail ; c'est par là que débute ordinairement la mise en culture d'un pays. A cette heure, on compte, en Australie, 60.000.000 de moutons, 7.000.000 de bœufs, plusieurs millions de porcs et de chevaux. Mais déjà l'agriculture commence à réclamer pour elle ces milliers d'hectares abandonnés au pacage des troupeaux, et partout où l'on a voulu s'en donner la peine, ce sol, encore vierge, s'est couvert de moissons, qui promettent de récompenser largement le travail du cultivateur.

L'avenir de ce nouveau continent paraît donc assuré, et peut-être est-il destiné à jouer un rôle prépondérant dans les complications de l'avenir. On se rappelle le passage mélancolique de Macaulay, dans lequel il représente le catholicisme florissant dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande, alors que l'ancien monde aura succombé sous les vices, et qu'un voyageur, parti de Melbourne ou de Nelson, s'arrêtera sous une arche à demi brisée du pont de Londres, pour dessiner les ruines de la cathédrale de Saint-Paul. Si la vieille Europe continue à faire divorce avec le christianisme, qui l'a faite ce qu'elle est, il pourra bien se faire que la prophétie de l'historien protestant se réalise avant qu'il soit longtemps. Qui pourrait dire jusqu'où nous fera descendre l'apostasie des nations européennes, gangrenées par le luxe et l'amour des jouissances, en face de la barbarie sociale qui monte comme une marée irrésistible, et menace de tout emporter sous ses flots destructeurs ?

En présence de ce nouveau monde qui surgit à l'horizon de l'histoire, il est bien permis de se demander avec anxiété ce qu'il sera, et s'il vaudra mieux que l'ancien, qui s'affaisse dans la décrépitude et dans l'abaissement des caractères. C'est ce que l'avenir seul nous dira ; mais il faut reconnaître que les apparences présentes sont assez peu encourageantes : en Australie, comme dans la jeune Amérique, la soif de l'or, une spéculation effrénée, un égoïsme sans nom, l'agiotage élevé à l'état d'institution sociale, voilà les traits saillants qui frappent tout d'abord, et très vivement, l'observateur de ces jeunes sociétés, nées d'hier, et affichant déjà tous les vices de l'ancien monde. Les malheureux indigènes, traqués comme des bêtes fauves et jetés en pâture aux chiens des colons (1), protestent par leur destruction systématique contre ces prétendus progrès de la civilisation, dont nous sommes si fiers.

Au fond, ces peuples seront ce que les fera l'Église, la grande institutrice des nations modernes aussi bien que des anciennes. Malheureusement, en Australie comme à la Nouvelle-Zélande, le système employé est celui que les loges ma-

çoniques sont en train d'imposer à la vieille Europe : séparation de l'Église et de l'État, instruction gratuite, obligatoire et laïque. Je reconnais volontiers que ce système a moins d'inconvénients dans un pays sans histoire et sans traditions. Ici, la séparation n'est pas un divorce, puisque l'Église et l'État n'ont jamais été unis ; aussi, elle s'opère ordinairement à l'amiable, sans haines et sans déchirements ; sous ce régime imparfait, si l'Église est privée du concours de l'État, au moins elle n'est pas violentée et jouit de la liberté commune, ce qui lui permet de développer en paix ses œuvres et de faire chaque jour de nouveaux progrès. Voici ce que disait dernièrement sur ce sujet, à un voyageur français, un Australien protestant et libre-penseur :

« Je viens de visiter l'Europe et l'Amérique. » En Angleterre, j'ai trouvé un peu de liberté, » mais gâtée par un formalisme excessif. En » France, j'ai lu son nom inscrit sur vos monu- » ments, mais rien de plus ; vous autres, Fran- » çais, vous n'avez jamais rien compris à la » liberté ! En Amérique, il y a bien la liberté, » mais avec excès ; là-bas, la vie et la propriété » ne sont pas suffisamment sauvegardées, et » chacun doit avoir son revolver et s'en servir » au besoin, pour se faire respecter. Le vrai » pays de la liberté, c'est l'Australie (1). » Il y a certainement du vrai dans cette appréciation, légèrement empreinte de chauvinisme. D'après le voyageur en question, M. Michel, catholique fervent, la supériorité de l'Australien vient de ce qu'il ne conçoit pas la liberté sans le respect de DIEU et de la famille. En Australie et à la Nouvelle-Zélande, si l'État ne reconnaît aucun culte chrétien, il les respecte tous ; le blasphème et le travail du dimanche sont rigoureusement punis par la loi ; les mœurs sont très efficacement protégées par de sages règlements de police, et le père de famille jouit de l'absolue liberté de disposer de ses biens et d'élever sa famille comme il l'entend : grâce à ce respect de DIEU et des droits de la famille, la séparation de l'Église et de l'État perd une grande partie de ses inconvénients.

Il en reste pourtant un certain nombre : l'école étant non confessionnelle, catholiques et protestants sont également lésés, puisqu'ils doivent, après avoir payé l'impôt pour les écoles publiques, s'imposer de lourds sacrifices pour entretenir leurs propres écoles, s'ils veulent que leurs enfants soient élevés dans la foi de leurs parents. Il y a là, pour un peuple qui se dit et qui se croit libéral, une injustice flagrante. En réalité, les libres-penseurs sont les seuls à bénéficier de ce système : ils s'arrogent ainsi le droit, qu'ils refusent à toute confession religieuse, de puiser dans le budget commun pour soutenir leurs écoles, leurs orphelinats et leurs hôpitaux.

1. Atrocité historique, qui s'est malheureusement réalisée plus d'une fois en Australie.

1. Voir *Le Tour du Monde en 330 jours*, par Michel.

Au moins les catholiques, et ceux des protestants qui tiennent encore à donner une éducation confessionnelle à leurs enfants, en sont quittes pour payer deux fois. L'État veut bien ne les gêner en rien dans leurs œuvres de charité et d'éducation. C'est un avantage très appréciable, quand on voit ce qui se passe ailleurs.

Au point de vue politique, l'Australie forme cinq colonies distinctes et indépendantes les unes des autres : La Nouvelle-Galles du Sud, capitale Sydney ; Victoria, capitale Melbourne ; le Queensland, capitale Brisbane ; l'Australie occidentale, capitale Perth ; l'Australie septentrionale, capitale Palmerston. On peut y joindre la Tasmanie, capitale Hobart-Town, et la Nouvelle-Zélande, capitale Auckland. Ces sept colonies s'administrent elles-mêmes par des parlements et des conseils exécutifs librement élus, sous la présidence du gouverneur envoyé par la Grande-Bretagne. C'est de l'autonomie et de la décentralisation bien entendue, et ce système libéral permet à nos voisins, sans entretenir au loin des armées dispendieuses, de faire rayonner leur influence dans les cinq parties du monde.

L'Australie, ayant commencé par être une colonie pénitentiaire, comptait, à la fin du dernier siècle, un certain nombre de déportés irlandais, qui soupiraient naturellement après le ministère d'un prêtre catholique, seule consolation à leur lointain exil. Dès 1798, deux prêtres furent envoyés d'Irlande pour assister leurs malheureux compatriotes, qui avaient d'autant plus besoin de secours spirituels que, frappés par la justice des hommes, ils n'avaient plus rien à attendre que de la miséricorde de DIEU qui pardonne toujours au repentir. L'intérêt politique bien entendu eut dû favoriser cette mission toute de charité et de réhabilitation sociale, mais l'intolérance protestante ne l'entendait pas ainsi, et les deux missionnaires furent forcés presque aussitôt de se rembarquer.

Vingt ans après, on fit une seconde tentative, qui n'eut pas d'abord un meilleur résultat. Il y avait déjà en Australie quelques milliers de colons libres, à côté des condamnés à la déportation ; dans ce nombre, il se trouvait des catholiques. Le Rév. Flinn fut envoyé par le Saint-Siège, avec le titre d'archiprêtre, et débarqua à Sydney, dans le courant de 1818. Il fut accueilli avec enthousiasme par le petit troupeau catholique, mais les autorités coloniales, sous prétexte qu'il n'avait pas de permis de résidence, ce qu'aucune loi n'exigeait, le jetèrent en prison, quelques mois après son arrivée, le privant de communication avec les fidèles, et l'embarquèrent de force sur le premier bâtiment qui fit voile pour l'Angleterre. Pour comprendre cet acte, absolument illégal et inhumain, il faut se rappeler ce que j'ai dit ailleurs de la recrudescence de fanatisme qui se manifesta à cette époque dans toutes les colonies britanniques.

L'archiprêtre, enlevé subitement, avait été forcé de laisser le Saint-Sacrement dans la maison d'un catholique de Sydney, qui servait de lieu de réunion aux fidèles.

Deux ans après, quand la Grande-Bretagne se décida enfin à autoriser le passage de deux prêtres catholiques en Australie, ils trouvèrent parfaitement conservées les saintes espèces, qui avaient été déposées dans le tabernacle deux ans auparavant. Pendant ce long espace de temps, les catholiques de Sydney et des environs avaient monté une garde d'honneur devant le divin Prisonnier de l'Eucharistie, et DIEU avait fait un miracle pour récompenser la foi et la piété de ce bon peuple.

La mission d'Australie était commencée, mais les débuts furent longs et pénibles. La mauvaise volonté de l'administration coloniale et la dureté draconienne du régime auquel étaient soumis les transportés à Botany-Bay, paralysaient tous les efforts du zèle. A cette époque, la Nouvelle-Hollande (Australie et Tasmanie réunies) relevait au spirituel du vicariat apostolique de Maurice, qui manquait également d'hommes et de ressources pour cultiver un champ situé presque aux antipodes. En 1832, un Bénédictin anglais, le R. P. Ullathorne, mort plus tard évêque de Birmingham (Angleterre), fut envoyé en Australie, avec le titre et les pouvoirs de vicaire-général de l'évêque de Maurice. Il trouva, dans toute l'Australie et la Tasmanie réunies, trois prêtres, une église inachevée, deux misérables chapelles et quatre écoles, pour 20.000 catholiques ; et, ce qui est plus triste encore, une population complètement démoralisée par la rigueur excessive des châtiments auxquels les déportés étaient alors soumis. Il faut lire dans les *Annales de la Propagation de la Foi* (1) la description de ce bagne, véritable image de l'enfer : comme unique moyen de moraliser ces masses de déportés, le fouet, le gibet ou la hache ; une promiscuité dégoûtante entre les plus vils scélérats et ceux qui, n'ayant succombé que par faiblesse, auraient pu se relever par le repentir ; aucun secours religieux pour adoucir ces révoltes et ces désespoirs, aucune consolation d'en haut à ces hommes qui avaient tout perdu sur la terre et qui n'avaient d'espoir que dans l'éternelle miséricorde du Souverain Juge. Grâce à ce système de répression impitoyable, l'Australie et la Tasmanie étaient devenues, de l'aveu même des écrivains anglais, « un cloaque moral. » Le docteur Lang, une des autorités de la colonie à cette époque, rapporte que les premières classes de la société elles-mêmes donnaient l'exemple d'une immoralité profonde, et il ajoute : « Leur profession même de christianisme fait plus de mal que de bien à la cause de la religion (2). »

1. Tome X, année 1838.

2. *Hist. de la Nouvelle-Galles du Sud*, 1 vol., ch. 2.

« Dans la classe ouvrière, la corruption des émigrants dépasse tout ce qu'on pourrait imaginer, » écrit en 1851 un autre voyageur (1). « L'état de l'éducation est généralement déplorable dans la plus grande partie de la colonie ; il n'y en a pas, sauf celle que les parents donnent chez eux. Les hommes vivent et meurent, et les enfants sont élevés, sans aucune instruction religieuse. »

Il ne paraît pas que le clergé protestant, bien que nombreux et richement doté, ait jamais songé à réagir vigoureusement contre cette lamentable corruption. Malgré la présence d'évêques anglicans à Sydney, à Melbourne, à Adélaïde et dans les principales villes, leur autorité sur leurs ouailles paraît avoir été à peu près nulle : « Je fus très surpris, » écrivait en 1862 un voyageur protestant (2), « de voir combien les églises anglicanes étaient peu fréquentées, et combien il y avait de gens en Australie, ayant de l'éducation et une position aisée, qui n'entraient jamais dans un temple, même parmi les colons, qui en Angleterre assistaient régulièrement au service divin. »

C'est sur ce terrain ingrat que l'Eglise catholique, la dernière venue et tolérée comme par grâce, était appelée à travailler. Avec quel succès elle l'a fait, les progrès opérés dans les cinquante dernières années sont là pour le dire ; mais il ne sera peut-être pas sans intérêt d'apporter d'abord le témoignage des ennemis de notre foi.

Le docteur Lang se plaignant amèrement qu'on refusât aux presbytériens un subside qu'on venait d'accorder aux catholiques, sir Thomas Brisbane, gouverneur de la Nouvelle-Galles, fit cette réponse péremptoire :

« Il sera temps pour les presbytériens d'être assistés par le gouvernement, quand ils se conduiront aussi bien que les catholiques (3). » — « La population protestante, écrit de son côté M. Hood (4), ferait bien d'imiter, en faveur de la génération naissante, la ferveur et le zèle de leurs frères catholiques. L'Eglise romaine, avec son zèle ordinaire, a élevé partout des écoles, et des séminaires sur tous les points de la colonie. » — « Ils ne perdent pas un de leurs élèves, dit Brain (5), et rien n'abat

leur zèle. » — « Ici comme dans toutes les autres colonies, rapporte le colonel Mundy (1), les catholiques semblent avoir augmenté en nombre et en importance beaucoup plus que les autres communions. La cause en est évidente : l'union fait la force. Les protestants sont divisés en sectes ; chez nous, chacun doit se faire sa croyance ; aussi la plupart s'en dispensent volontiers et vivent sans aucune religion. »

Enfin tout récemment, en 1889, un député au



S. ÉM. LE CARDINAL MORAN, troisième archevêque de Sydney ; d'après une photographie.

parlement de la Nouvelle-Galles du Sud, sir Blatterg (2), rendait publiquement hommage au zèle des Frères Maristes, qui élèvent 25.000 enfants dans les écoles fondées et soutenues par les catholiques, pendant que le cardinal Moran, de son côté, entretient à ses frais dans l'archidiocèse de Sydney 90 écoles et 300 professeurs. On a vu le point de départ de la mission d'Australie Comment, en un demi-siècle, a-t-elle atteint ce haut degré de prospérité et un si splendide épanouissement de la vie catholique et de ses

1. John Anderson, esq. *Excursion dans la Nouvelle-Galles du Sud*, 2 vol., ch. 9.

2. Puselez, *Australie et Tasmanie*.

3. Docteur Lang, *Hist. de la Nouvelle-Galles du Sud*, 2^e vol., ch. 2.

4. Hood, *L'Australie orientale*.

5. *Hist. de la Nouvelle-Galles*, 2^e vol., ch. 12.

Missions Catholiques.

1. *Les Colonies australiennes*, 3^e vol., ch. 2.

2. Voir les *Missions catholiques*, numéro du 21 février 1890.

œuvres ? C'est toujours l'histoire du grain de sénevé qui, avec la bénédiction de DIEU, germe silencieusement dans la terre, en attendant qu'il devienne un grand arbre. En 1835, sur le rapport du R. P. Ullathorne, la mission d'Australie fut détachée de Maurice, et devint un vicariat apostolique, dont le premier titulaire, au refus du P. Ullathorne, fut Mgr Polding, des Bénédictins anglais. Dès 1842, la hiérarchie fut constituée en Australasie : un archevêché, Sydney, deux évêchés suffragants : Adélaïde et Hobart-Town (Tasmanie). A mesure que le catholicisme étendit ses conquêtes, on fit l'érection de nouveaux sièges épiscopaux : Perth (1845), Victoria, Melbourne et Maitland (1847), Brisbane (1849), Goulbourne et Armidale (1862), Bathurst (1865).

En 1874, l'Australie fut divisée en deux provinces ecclésiastiques : Sydney avec sept suffragants et Melbourne avec cinq. En 1885, Léon XIII décora de la pourpre romaine l'archevêque de Sydney, Mgr Moran, et le 15 novembre de la même année, s'ouvrait à Sydney le premier concile provincial de tous les évêques de l'Australie, de la Tasmanie et de la Nouvelle-Zélande. A cette occasion, le *Fremans Journal* de Sydney résumait, dans ces lignes émuës, les progrès de l'Eglise d'Australie :

« Il était impossible de mieux célébrer le » premier cinquantenaire de l'Eglise australienne » que par un concile général de ses évêques. Il y » a cinquante ans, quelques prêtres consolant » quelques prisonniers, c'était tout le personnel » ecclésiastique et toute la clientèle catholique. » Aujourd'hui, vingt évêques, deux archevêques, » dont un cardinal, assistés d'une pléiade d'apô- » tres, forment l'état-major de la hiérarchie sainte, » et 600.000 fidèles les entourent de vénération » et d'amour. »

Ce premier concile des évêques de l'Australie était le point de départ de nouvelles conquêtes. A la demande des Pères du concile, le Saint-Siège, pour rendre plus efficace l'action de l'apostolat, érigea dans ces contrées de nouveaux sièges épiscopaux et créa deux nouvelles provinces ecclésiastiques en Australie, Adélaïde et Brisbane, pendant que les sièges d'Hobart-Town et de Wellington étaient élevés à la dignité de métropoles, pour la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande.

Mais avant de donner la statistique des six provinces ecclésiastiques de l'Australasie, il me faut ajouter quelques notions générales sur la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande.

La Tasmanie, séparée du sud de l'Australie par le détroit de Bass, compte 130.000 habitants, sur lesquels 26.500 sont catholiques. Elle forme une colonie indépendante, comme les autres colonies de l'Australie.

Comme l'Australie sa voisine, la Tasmanie commença par être un lieu de déportation et un pays assez mal famé. Peu à peu, comme en Australie, les éléments impurs furent éliminés, et

la nouvelle colonie entra dans une ère de prospérité continue. Mais les Européens détruisirent impitoyablement l'élément indigène. La dernière Tasmanienne, une femme nommée Lalla Rouck, est morte à Hobart-Town, il y a une dizaine d'années. Actuellement, il ne reste plus dans toute l'île un seul représentant de la race vigoureuse et intelligente que les Anglais y trouvèrent à la fin du dernier siècle. Encore un peuple détruit par l'Anglo-Saxon.

La Nouvelle-Zélande forme, à l'est de l'Australie, un groupe de trois grandes îles, l'île du Nord, l'île du Sud et l'île Stewart ; leur superficie totale est presque égale à celle de la Grande-Bretagne ; elles ont environ 620.000 habitants (y compris 40.000 indigènes), sur lesquels on compte 90.500 catholiques. La Nouvelle-Zélande forme une colonie indépendante, dont la capitale est Auckland.

La Nouvelle-Zélande aurait dû appartenir à la France. En 1840, aucune puissance européenne n'avait encore arboré son drapeau sur ces îles. Le commandant Langlois fut envoyé pour en prendre possession au nom de notre pays. Il débarqua dans la baie d'Akaroa, avec une trentaine de familles, et y arbora le drapeau de la France. Mais, au premier bruit de nos intentions, les Anglais avaient armé un navire plus léger, et, nous gagnant de vitesse, ils avaient débarqué trois jours auparavant dans une baie voisine.

Là, avec le concours intéressé des ministres protestants, établis depuis 1814 dans ces îles, ils avaient convoqué les chefs indigènes et avaient fait reconnaître par les naturels la suzeraineté de la Grande-Bretagne. De là, conflit entre les deux gouvernements. Selon son habitude, M. Guizot céda aux premières sommations de l'Angleterre, et donna l'ordre au commandant Langlois de se retirer. Les quelques colons français, demeurés à la baie des Îles, n'ont pas laissé d'y prospérer, et aujourd'hui leurs descendants sont au nombre de 630.

Il faut reconnaître que les Anglais ont tiré meilleur parti de cette belle colonie que nous n'aurions fait, très probablement. En cinquante ans, le chiffre des colons est monté à 578.482 (dernier recensement de 1887). Ils ont bâti des villes, comme Auckland, Wellington, Napier, Nelson, Dunedin, Christchurch, qui ne le cèdent en rien aux grandes cités américaines. L'agriculture, l'élevage des troupeaux, le commerce et l'industrie se sont développés avec une merveilleuse rapidité.

C'est un nouvel empire des Indes qui se forme aux antipodes, et qui, embrassant l'immense continent australien, la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, les Fidji, la Papouasie, etc., comptera, d'ici un siècle, plus de cent millions d'habitants, groupés, dans l'Océanie occidentale, sous le sceptre colonial de l'Angleterre. Que sont, à côté de cela, nos petites possessions océaniques : la Nouvelle-Calédonie, Taïti, les Marquises, qui

n'ont pas plus de 120.000 habitants, sur lesquels, en comptant les fonctionnaires et les troupes d'occupation, on ne trouverait pas 20.000 colons de race française ?

Mais si les Anglais sont meilleurs colonisateurs que nous, il faut bien avouer que, sous le rapport de l'humanité, les races indigènes n'ont qu'à perdre sous leur domination. Quand le capitaine Cook aborda le premier, à la fin du dernier siècle, à la Nouvelle-Zélande, il y trouva environ 400.000 indigènes, appelés Maoris, race intelligente et brave, bien supérieure à tous les naturels des autres îles. En 1850, leur nombre ne dépassait pas 100.000. Les trois quarts avaient déjà succombé au contact de l'Anglo-Saxon. Cependant, les Maoris n'entendaient pas se laisser détruire sans combattre. Trompés par leurs pasteurs protestants, ils avaient reconnu, sans bien savoir à quoi ils s'engageaient, la suzeraineté de la Grande-Bretagne. Quand ils comprirent la portée de leur acte et se virent refoulés, eux et leurs troupeaux, dans les montagnes de l'intérieur et les cantons les moins fertiles de leur île, ils se révoltèrent, en 1861, et se battirent avec acharnement pour recouvrer leur indépendance. Il était trop tard. La Grande-Bretagne vint à bout de les soumettre, avec une dépense de cent millions de francs et beaucoup de sang versé de part et d'autre. Aujourd'hui, cette noble race, refoulée à l'intérieur, sous la domination d'un roitelet indigène, reconnu par l'Angleterre, s'éteint dans le vice et la misère. Les Maoris ne sont plus que 42.000 ; en un siècle, les neuf dixièmes ont succombé. « Nous avons implanté l'Angleterre à la » Nouvelle-Zélande, disait, en 1862, un membre » de la Chambre des Communes. L'Anglais » détruira le Maori, et plus tôt le Maori sera » détruit, mieux cela vaudra (1). »

C'est seulement en 1838 que les premiers missionnaires catholiques abordèrent à la Nouvelle-Zélande. En 1835, le Saint-Siège avait créé le vicariat apostolique de l'Océanie Occidentale, qui embrassait la moitié de l'Océanie, et dont le premier titulaire fut Mgr Pompalier, de la Société de Marie. Au mois de décembre 1836, l'évêque s'embarqua avec quatre prêtres et trois Frères de la même Société. La traversée fut longue et pénible ; un des missionnaires mourut en route. Après avoir doublé le cap Horn, la petite troupe apostolique arriva, à la fin de 1837, sur le terrain de ses travaux. Au mois de novembre, le P. Bataillon fut déposé à Wallis, et le P. Chanel, le futur martyr de l'Océanie, à Futuna, chacun en compagnie d'un Frère. L'évêque, poursuivant sa route, débarqua le 8 janvier 1838 à la baie des Iles, où il s'établit avec un seul missionnaire et un Frère coadjuteur. A cette époque, la colonie comptait une trentaine de catholiques, presque tous Irlandais ; ces pauvres gens, privés de tout secours religieux, faisaient annuellement le

voyage de Sydney, pour se confesser et faire baptiser leurs enfants. On juge de leur joie en voyant arriver les premiers missionnaires catholiques, après lesquels ils soupiraient depuis longtemps.

Malheureusement, depuis un quart de siècle, l'hérésie s'était solidement implantée à la Nouvelle-Zélande. Il est certain que les ministres protestants avaient commencé par faire un grand nombre de prosélytes. Les Maoris, très intelligents, bien qu'encore anthropophages, avaient vite compris qu'ils avaient tout à gagner avec des instructeurs spirituels qui arrivaient les mains pleines d'or, et promettaient d'initier les naturels à la civilisation européenne. « La plus grande » partie des soi-disant chrétiens, écrit un voyageur protestant (1), ne se sont convertis que » pour jouir de la vie aisée qu'ils trouvaient dans » les missions. » — « Le succès des missionnaires » à la Nouvelle-Zélande, dit de son côté un missionnaire américain (2), fut dû principalement, » non pas au désir de l'instruction religieuse de » la part des indigènes, mais à l'espérance de » vendre leurs terrains et de le livrer au négoce. » — « Ils semblent peu comprendre, et se soucier » encore moins, dit un négociant anglais établi » dans le pays (3), des principes de la foi chrétienne, mais ils apprécient parfaitement l'utilité » des arts que les missionnaires ont enseignés, et » ils comprennent facilement qu'ils ont tout » intérêt à les supporter. »

Il fallait que l'intérêt fût grand, car, selon leur usage invariable, là où ils sont les maîtres, les Révérends ne tardèrent pas à abuser de leur autorité et à transformer leur influence en tyrannie ; n'étant alors gênés par aucun gouvernement européen, ils firent de ces îles, si riches et si prospères, une espèce de fief théocratique, qu'ils exploitèrent au mieux de leurs intérêts ; abusant de la bonne foi des indigènes et de l'ignorance où ils étaient alors de la valeur de leurs terres, ils se firent livrer, à vil prix, des propriétés d'une étendue égale à celle d'un de nos départements. Un seul d'entre eux, le Rév. Taylor, archidiacre, acheta, moyennant 200 haches et quelques mouchoirs de poche, 50.000 arpents de terre. Jamais encore on n'avait vu un pillage si effronté.

Quand les Anglais se furent installés à la Nouvelle-Zélande, les réclamations éclatèrent de toutes parts, et le gouvernement britannique nomma une commission pour réviser ces monstrueux marchés. Le R. Taylor fut condamné à restituer aux indigènes 48.000 arpents de terre ; il n'en garda que 2.000, ce qui était encore beau, vu le prix qu'il avait payé. Sur 216.000 arpents qu'ils prétendaient avoir achetés, les ministres du saint Évangile s'estimèrent heureux d'en conserver 66.000. A cette occasion, on lit, dans un

1. Voir le *Times* du 14 mars 1862.

1. Carne Bidwil, *Excursion à la Nouvelle-Zélande*, ch. 2.

2. Docteur Brown, *La Nouvelle-Zélande*, ch. 2.

3. *Autour du Pacifique*, 1 vol., ch. 9.

rapport officiel envoyé à Londres (1) : « Les missionnaires ne peuvent soutenir un interrogatoire en règle sur leurs procédés, et ils recevront assez humblement les conditions qu'on leur offrira. »

L'avidité et l'indélicatesse à s'appropriier les terres des indigènes n'étaient, paraît-il, que les moindres peccadilles de messieurs les prédicants. Le docteur Lang, ministre presbytérien, dans un rapport officiel (2), s'exprime en ces termes, au sujet des agissements de ses collègues : « Je suis certain, milord, qu'il est impossible de trouver, dans l'histoire d'aucune mission protestante depuis la Réforme, des faits égaux, en impudence et en indignité morale, à ceux qui sont rapportés ici. Le premier chef de la mission fut chassé pour adultère, le second, pour ivrognerie, le troisième, pour un crime encore plus grand. Les abus flagrants encore tolérés et pratiqués par la grande majorité des membres de la mission, seraient capables de paralyser les efforts d'un collège entier d'apôtres. »

Les choses étant ainsi, on comprend de quel œil les Rév. ministres virent arriver à la Nouvelle-Zélande les missionnaires catholiques : c'étaient des concurrents gênants et des témoins fâcheux. A tout prix, il fallait s'en débarrasser. Rien ne fut épargné pour cela. On fit entendre aux naturels que, si les prêtres catholiques parvenaient à s'établir dans le pays, ils les égorgeraient ou, au moins, les chasseraient en masse de la contrée. A l'instigation de ces messieurs, les chefs zélandais écrivirent au roi d'Angleterre : « Nous avons appris que la tribu des Français est proche. Ils viennent pour s'emparer de notre pays. C'est pourquoi nous prions V. M. de nous défendre contre ces féroces pirates. »

Quand les Maoris virent débarquer, à la baie des Iles, deux ou trois pauvres prêtres, sans armes, sans argent, sans marchandises, quand surtout ils eurent appris d'eux qu'ils n'entendaient rien au commerce et ne voulaient se livrer à aucun trafic, la terreur fit bien vite place au mépris. « Aux yeux des Maoris, écrit gravement un ministre, un grand commerce seul rend respectable. Les naturels, voyant que les prêtres papistes n'apportaient ni argent, ni marchandises, ne furent pas d'abord portés pour eux. »

Il oublie de dire que ses collègues et lui s'appliquèrent de leur mieux à entretenir ces idées défavorables ; un d'eux s'oublia jusqu'à donner à son chien le nom du vicaire apostolique, Mgr Pompalier. Tels étaient les procédés évangéliques de ces Messieurs.

Pendant plusieurs années, la situation de la mission catholique demeura donc très précaire. Le petit nombre des ouvriers apostoliques, l'éten-

due de la mission, qui embrassait la moitié de l'Océanie, la pénurie de leurs ressources, ne permirent pas d'abord de développer leurs œuvres.

Néanmoins la manière de vivre humble et désintéressée des missionnaires catholiques, leur patience et leur zèle ne tardèrent pas à leur attirer le respect des indigènes et la bienveillance des rares étrangers établis alors dans la colonie. Dès 1857, le gouverneur, sir Georges Grey, écrivait : « Les écoles catholiques parmi les Maoris sont très bien tenues. Elles font honneur au zèle de l'évêque et de son clergé (1). »

En 1860, au bout de 20 ans, on comptait près de 40.000 Maoris catholiques. L'insurrection de 1860, les massacres qui en ont été la suite, la haine implacable que les naturels ont conçue contre la religion de leurs oppresseurs, les Visages pâles, toutes ces causes réunies ont arrêté l'œuvre de la conversion des indigènes et réduit leur nombre aux environs de 10.000.

C'est surtout parmi l'élément colonial que la véritable foi était appelée à se développer. En 1844, les îles de l'Océanie furent détachées du vicariat de la Nouvelle-Zélande. En 1848, les progrès de cette dernière mission permirent d'y ériger deux sièges épiscopaux : Auckland et Wellington. Dès lors le travail apostolique commença sérieusement, pour ne plus s'arrêter jusqu'à nos jours.

Au bout d'un demi-siècle, la province ecclésiastique de la Nouvelle-Zélande compte un archevêché, Wellington, et trois suffragants, Auckland, Dunedin et Christchurch, avec 88.200 catholiques, sur une population totale de 595.379 habitants, plus environ 40.000 sauvages. C'est le septième de la population totale.

Telle est la situation actuelle de l'Église catholique à la Nouvelle-Zélande. On peut dire, sans exagération, que cette situation est bonne et permet de bien augurer de l'avenir. L'esprit général est excellent et paraît sincèrement revenu des préjugés sectaires du passé. Les catholiques sont généralement bien vus de leurs concitoyens protestants, et la paix confessionnelle règne dans le pays.

Du reste, la population paraît plus religieuse et moins adonnée aux préoccupations du lucre qu'en Australie. Comme dans la plupart des pays protestants, le repos du dimanche est rigoureusement observé, le blasphème est puni par la loi, et il est très rare que la religion soit attaquée dans les feuilles publiques. Nos catholiques font généralement honneur à leur foi ; ceux qui ne pratiquent pas sont la très infime exception, et comme le nombre des prêtres est malheureusement encore très inférieur aux besoins des populations, chaque dimanche on voit les fidèles entreprendre de longs voyages pour assister au service divin.

1. Rapport aux directeurs de la Compagnie de la Nouvelle-Zélande.

2. Rapport sur les missions de la Nouvelle-Zélande, 1839.

1. Rapport officiel au Parlement, 1857.

Quant aux Maoris, les prédications de l'hérésie ont complètement échoué auprès d'eux. Tout ceux qui ont gardé, malgré la haine des Européens, la foi chrétienne, sont catholiques. Avec leur finesse d'esprit, les naturels ont fini par discerner les véritables apôtres du CHRIST de ceux qui ne prêchent que le mensonge et l'erreur.

En ce moment, à la Nouvelle-Zélande comme en Australie, les catholiques et les protestants sérieux luttent vaillamment pour obtenir des gouvernements coloniaux la reconnaissance de l'école confessionnelle.

En 1883, une pétition, signée par presque tous les catholiques et de nombreux protestants, fut présentée au Parlement d'Auckland, pour obtenir la suppression de l'école sans DIEU, ce dogme moderne de la franc-maçonnerie des deux Mondes. A cette occasion, les deux évêques catholiques d'Auckland et de Wellington, et l'évêque anglican, furent appelés à la Chambre pour exposer aux députés leurs griefs. La majorité maçonnique repoussa cependant leurs demandes, mais ils ne désespérèrent nullement de la faire prévaloir un jour.

En attendant, les catholiques de la Nouvelle-Zélande ne s'abandonnent pas, et acceptent vaillamment la lutte partout où elle est possible. Après avoir pourvu largement à l'instruction de leur clergé, à la construction des églises et au service du culte, partout où ils sont assez nombreux, ils bâtissent et entretiennent, à leurs frais, des écoles confessionnelles.

Un seul exemple donnera la mesure de leur générosité : dans le diocèse de Wellington, qui ne compte que 24.000 catholiques, ils ont dépensé, dans ces dix dernières années, 97.175 livres sterling (2.429.375 fr.), en achats de terrains et constructions d'écoles, et chaque année, ils donnent près de 300.000 francs pour le traitement de 300 maîtres et maîtresses d'écoles. Il y a là des exemples dont les catholiques d'Europe feront bien, à mon avis, de faire leur profit.

Pour bien saisir le développement du catholicisme dans les jeunes Églises de l'Australie, il ne reste plus qu'à donner la statistique des six provinces ecclésiastiques dont elles sont formées.

I. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE SYDNEY.

Archevêché : Sydney. 1 archevêque, 171 prêtres, 150 églises ou chapelles, 147.300 catholiques.

Evêchés : Maitland. 1 évêque, 43 prêtres, 55 églises ou chapelles, 22.000 catholiques.

Armidale. 1 évêque, 20 prêtres, 80 églises ou chapelles, 21.330 catholiques.

Goulbourne. 1 évêque, 36 prêtres, 58 églises ou chapelles, 27.000 catholiques.

Bathurst. 1 évêque, 35 prêtres, 75 églises ou chapelles, 22.000 catholiques.

Grafton. 1 évêque, 15 prêtres, 33 églises ou chapelles, 13.000 catholiques.

Wilcannia. 1 évêque, 16 prêtres, 22 églises ou chapelles, 16.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 6 évêques, 336 prêtres, 473 églises ou chapelles, 268.630 catholiques.

La province ecclésiastique de Sydney embrasse toute la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. Archevêché, Sydney ; six évêchés suffragants : Maitland, Armidale, Goulbourne, Bathurst, Grafton et Wilcannia, 268.630 catholiques sur 1.074.520 habitants, plus du quart du chiffre total.

I. — *Archevêché de Sydney.* Comme je l'ai dit plus haut, l'Église de Sydney est, pour toute l'Australie et la Tasmanie réunies, l'Église-mère. Constituée en 1841, par l'érection de la métropole de Sydney avec deux suffragants : Adélaïde et Hobart-Town, la province ecclésiastique, qui embrassait d'abord toute l'Australie et la Tasmanie, s'est vue restreinte successivement à la Nouvelle-Galles du Sud.

Actuellement, l'archidiocèse comprend la ville de Sydney et une portion de la Nouvelle-Galles. Il est limité, au nord, par le diocèse de Maitland, au sud, par les diocèses de Salé et de Sandhurst, à l'ouest, par les diocèses de Bathurst et de Goulbourne, à l'est, par la mer.

La population totale est de 500.000 habitants, sur lesquels 147.300 sont catholiques.

Son Éminence e cardinal Moran, assisté d'un évêque auxiliaire et d'un nombreux clergé, dirige cette belle Église. Dix Congrégations religieuses d'hommes, les Bénédictins, les Franciscains, les Jésuites, les Lazaristes, les Maristes, les Prêtres du Sacré-Cœur d'Issoudun, les Frères de Marie, les Passionnistes, les Frères des Ecoles chrétiennes, les Frères de Saint-Patrice, en tout 203 religieux, concourent au développement des œuvres du diocèse et à l'instruction de la jeunesse, pendant que 589 religieuses, partagées entre douze Congrégations, s'appliquent à la contemplation et aux œuvres d'éducation et de charité.

Les catholiques de Sydney sont justement fiers des progrès de leur Église, et ce qui vaut encore mieux, ils font très généralement honneur à leur foi. Bien qu'ils appartiennent en majorité à la classe pauvre, ils s'imposent chaque année les plus généreux sacrifices pour suffire à la subsistance de leur clergé et au soutien de toutes leurs œuvres. Après cela, ils trouvent encore dans leur charité le moyen de secourir les membres souffrants de JÉSUS-CHRIST. Dans la seule ville de Sydney, quatre Conférences de Saint-Vincent-de-Paul distribuent annuellement plus de 25.000 francs d'aumônes. Une Église qui s'affirme par de telles œuvres, à côté de l'égoïsme glacial du protestantisme, est sûre de l'avenir.

II. — *Evêché de Maitland.* Erigé en 1847, ce diocèse a pour limites, au sud, l'archevêché de Sydney, à l'ouest, le diocèse de Bathurst, au nord, le diocèse d'Armidale, à l'est, la mer. Les

catholiques sont 22 000, sur 91.000 habitants, le quart de la population.

III. — *Evêché d'Armidale*. Ce diocèse, érigé en 1862, a pour limites, au nord, la ligne qui sépare la Nouvelle-Galles du Sud de la colonie du Queensland, à l'ouest, les diocèses de Wilcannia et de Bathurst, au sud, le diocèse de Maitland, à l'est, le nouveau diocèse de Grafton. La population totale est de 84.938 habitants, sur lesquels on compte 21.330 catholiques, plus du quart.

Le diocèse d'Armidale est un de ceux où l'union du clergé et du peuple s'affirme avec le plus de générosité.

En trois ans, de 1887 à 1890, l'évêque a construit trente édifices religieux : églises, presbytères, écoles, qui représentent plus de 800.000 francs, fournis uniquement par le petit troupeau catholique.

IV. — *Evêché de Goulbourne*. Érigé, comme celui d'Armidale, en 1862, ce diocèse a pour limites, au sud, la rivière Murray, qui le sépare de la colonie de Victoria, au nord et à l'ouest, la rivière Lachan, qui le sépare des diocèses de Bathurst et de Wilcannia, à l'est, l'archidiocèse de Sydney. La population totale est de 103.000 habitants, sur lesquels 27.000 catholiques, plus du quart.

V. — *Evêché de Bathurst*. Ce diocèse, érigé en 1865, a pour limites, au nord, le diocèse d'Armidale, à l'ouest, celui de Wilcannia, au sud, celui de Goulbourne, à l'est, l'archidiocèse de Sydney et le diocèse de Maitland. Il compte 22.000 catholiques, sur 120.000 habitants, un cinquième.

VI. — *Evêché de Grafton*. Ce diocèse, récemment érigé, en 1887, s'étend tout le long de la côte occidentale de la Nouvelle-Galles, de la pointe Macquarie, au sud, à la pointe Danger, qui marque, au nord, la limite de la colonie. Il est limité, à l'ouest, par le diocèse d'Armidale, sur lequel il a été pris en grande partie. La population totale est de 78.000 habitants, sur lesquels on compte seulement 13.000 catholiques.

VII. — *Evêché de Wilcannia*. Ce diocèse, érigé en 1887, est le plus étendu et le moins peuplé de la province. Il embrasse toute la partie ouest de la Nouvelle-Galles du Sud. Au nord et à l'ouest, il a les mêmes limites que la colonie, au sud, il est séparé de la colonie de Victoria par la rivière Murray, à l'est, il a pour limites les diocèses de Goulbourne, de Bathurst et d'Armidale. La population totale est seulement de 60.000 habitants, sur lesquels 16.000 catholiques, plus du quart.

II. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE MELBOURNE.

Archevêché, Melbourne. 1 archevêque, 117 prêtres, 159 églises ou chapelles, 143.930 catholiques.

Evêché, Ballarat. 1 évêque, 51 prêtres, 119 églises ou chapelles, 36.000 catholiques.

Evêché, Sandhurst. 1 évêque 34 prêtres, 101 églises ou chapelles, 25.000 catholiques.

Evêché, Salé. 1 évêque, 12 prêtres, 28 églises ou chapelles, 11.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 3 évêques, 218 prêtres, 407 églises ou chapelles, 215.930 catholiques.

La province ecclésiastique de Melbourne comprend toute la colonie de Victoria, la plus petite des colonies australiennes, bien qu'elle vienne immédiatement après la Nouvelle Galles du Sud, comme importance numérique. Les catholiques forment un peu plus du cinquième de la population totale : 215.930 âmes sur 1.025.630 habitants. L'archidiocèse de Melbourne a trois suffragants : Ballarat, Sandhurst et Salé.

I. — *Archevêché de Melbourne*. Érigé en 1847, le diocèse de Melbourne fut élevé en 1874 à la dignité de métropole ; il s'étend au sud-est de la colonie de Victoria et a pour limites, au nord, le diocèse de Sandhurst, à l'ouest, celui de Ballarat, à l'est, celui de Salé, au sud, la mer. La population totale de l'archidiocèse est de 702.630 habitants, dont 143.930, plus du cinquième, sont catholiques.

La ville elle-même de Melbourne est de création toute récente. Il y a cinquante ans, quelques misérables *ajoupas* en écorces d'eucalyptus, groupés à l'embouchure d'une rivière sans nom, tel était l'ancien Melbourne. Aujourd'hui, sur le même emplacement, s'élève une ville de 300.000 âmes, rivale de Sydney, à qui elle dispute la suprématie commerciale. Les villes grandissent vite en Australie.

II. — *Evêché de Ballarat*. Ballarat, la ville de l'or, n'avait pas une maison en 1853. Aujourd'hui cette ville compte plus de 40.000 habitants. Le diocèse comprend toute la partie occidentale de la colonie de Victoria. Il a pour limites, au nord, la Nouvelle Galles du Sud, à l'ouest, l'Australie Occidentale, à l'est, l'archidiocèse de Melbourne et le diocèse de Sandhurst, au sud, la mer. 170.000 habitants, dont 36.000 catholiques.

III. — *Evêché de Sandhurst*. Ce diocèse, érigé en 1874, en même temps que Ballarat, comprend la partie nord-ouest de la colonie de Victoria. Il a pour limites, au nord, la Nouvelle-Galles du Sud, à l'ouest, le diocèse de Ballarat, au sud, l'archidiocèse de Melbourne et le diocèse de Salé. Population : 100.000 habitants, dont 25 000 catholiques.

IV. — *Evêché de Salé*. Ce diocèse, de formation toute récente, en 1887, a été pris tout entier sur l'archidiocèse de Melbourne. Il comprend tout le sud-est de la colonie de Victoria ; il a pour limites, au nord, la Nouvelle-Galles du Sud, à l'ouest, l'archidiocèse de Melbourne et le diocèse de Sandhurst, au sud et à l'est, la mer.

La population totale est de 53.000 habitants, dont 11.000 seulement sont catholiques.

III. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'ADÉLAÏDE.

Archevêché : Adélaïde. 1 archevêque, 38 prêtres, 94 églises ou chapelles, 36.000 catholiques.

Evêché : Perth. 1 évêque, 14 prêtres, 23 églises ou chapelles, 12 470 catholiques.

Abbaye : Nouvelle-Nurcie. 1 abbé-évêque, 7 prêtres, 4 églises ou chapelles, 500 catholiques.

Vicariat apostolique : Kimberley. ? ? ?

Evêché : Victoria. 1 administrateur apostolique, 6 prêtres, 3 églises ou chapelles, 260 catholiques.

Evêché : Port-Augusta. ? 15 prêtres, 30 églises ou chapelles, 11.160 catholiques.

Total : 1 archevêque, 2 évêques, 1 administrateur apostolique, 80 prêtres, 154 églises ou chapelles, 60.390 catholiques.

La province ecclésiastique d'Adélaïde, qui vient d'être érigée, en 1887, comprend trois des six colonies australiennes, l'Australie méridionale, l'Australie occidentale et l'Australie septentrionale. La population des trois colonies ne dépasse pas 400.000 âmes, dont environ 60.000 sont catholiques, un peu plus d'un septième.

L'archidiocèse d'Adélaïde a quatre suffragants : Perth, Victoria, Port-Augusta et Kimberley, plus l'abbaye bénédictine de la Nouvelle-Nurcie.

I. — *Archevêché d'Adélaïde*. Le diocèse d'Adélaïde, érigé en 1842, comprend toute la colonie de l'Australie méridionale, qu'il dépasse même un peu au nord. Il compte 36.000 catholiques, sur 232.000 habitants.

II. — *Evêché de Perth*. Le diocèse de Perth est un des plus anciens de l'Australie, puisqu'il date de 1845, mais il est resté stationnaire et ne compte encore aujourd'hui que 12.470 fidèles, sur une population totale de 50.000 âmes. Il comprend toute la colonie de l'Australie occidentale, à l'exception du vicariat apostolique de Kimberley et de l'abbaye de la Nouvelle-Nurcie.

Cette vaste région, qui s'étend entre le 13^e degré de latitude australe et le 35^e, sur une longueur de 550 lieues et une largeur moyenne de 350, n'est guère qu'un vaste désert sans eau, impropre par conséquent à la culture. C'est ce qui fait que toute l'activité industrielle et commerciale des Anglais s'est portée à l'est et au sud de l'Australie, dans les riches colonies de la Nouvelle-Galles et de Victoria, délaissant les côtes ouest et nord, à peu près improductives, au moins pour le moment. Aussi c'est dans ces régions peu fertiles et méprisées des Européens que se sont réfugiés ceux des naturels qui ont échappé à l'extermination en masse qui en fut faite au début. L'Église catholique s'est penchée avec amour vers ces déshérités, que le protestantisme avait déclarés incapables de connaître DIEU, et, comme on le verra plus bas, elle commence à recueillir les fruits de son industrieuse charité.

III. — *Abbaye de la Nouvelle-Nurcie*. A 85

milles au nord de Perth, est située l'abbaye de la Nouvelle-Nurcie, dans laquelle les enfants de Saint-Benoît, marchant sur les traces de leurs ancêtres, les grands moines du V^e siècle, qui ont défriché les deux tiers de l'Europe et fait reculer la barbarie, s'efforcent de grouper autour d'eux et de civiliser ces indigènes que l'égoïsme protestant jugeait indignes du titre d'enfants de DIEU et condamnait, sans pitié, à périr.

C'est à l'année 1845 que remonte cette utile fondation. Deux Bénédictins espagnols, les P.P. Salvado et Serra, furent envoyés, sur leur demande, par la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour fonder un monastère de Saint-Benoît au milieu des forêts de l'Australie. Arrivés dans le diocèse de Perth, qui venait d'être fondé, les deux religieux, après avoir reçu la bénédiction de l'évêque, s'enfoncèrent dans les bois, à la recherche d'un emplacement convenable. Il faut lire dans Dom Bérengier (1) le récit des souffrances et des épreuves de cette première fondation. Il y a là des pages ravissantes, que je craindrais de déflorer en les écourtant ; qu'il me suffise de dire qu'au bout de cinquante ans de travaux et d'efforts, le succès est complet.

Déjà en 1860, un voyageur américain (2) écrivait, au sujet de cette fondation : « Le clergé » catholique romain possède un établissement de » missions indigènes à Victoria-Plain, où il utilise » les naturels, en employant les moyens les plus » propres à les civiliser. » Que dirait-il aujourd'hui, en voyant l'abbaye de la Nouvelle-Nurcie devenue, comme au moyen-âge, un centre de vie agricole, industrielle et intellectuel ? car il ne faut pas oublier que toute fondation bénédictine est doublée d'un atelier et d'une école. Quels changements opérés en quelques années parmi ces sauvages enfants des bois ! Quand Mgr Salvado revint, pour la première fois, en Europe, en 1855, il put présenter au Saint-Père deux des plus intelligents de ces jeunes sauvages, qui furent admis à faire profession dans l'Ordre de Saint-Benoît, après avoir fait leur noviciat dans un monastère d'Italie.

Voilà ce que le catholicisme a fait de ces Australiens, dont un évêque anglican, le Très Révérend Broughton, disait : « J'ai reconnu qu'il » est absolument impossible de leur donner » aucune notion de DIEU, aucune teinture de » christianisme (3). »

Et de fait, tous les témoignages s'accordent à reconnaître que tous les essais, entrepris à grands frais pour civiliser les indigènes, ont misérablement échoué. « Dans la colonie de Victoria, » plusieurs milliers de livres sterling ont été » dépensés pour l'instruction morale et religieuse » des enfants. Ils étaient bien vêtus et bien » logés, mais le résultat fut un insuccès doulou-

1. *La Nouvelle-Nurcie*, 1 vol. in-18 avec gravures.

2. Will. Bradshaw, *Voyage aux Indes et en Chine*, ch. 6.

3. Déposition faite par l'évêque au Parlement colonial, 1840.

» reux. Le seul effet de tous ces dons en nature
 » et en vêtements fut que les indigènes s'engrais-
 » sèrent, devinrent paresseux et désobéissants.
 » Ils disaient que le travail n'est pas fait pour
 » l'homme noir, mais pour le blanc, que cela
 » amuse. Au bout de neuf ans, les instructeurs,
 » vaincus sur tous les points, furent obligés
 » d'abandonner leur œuvre (1). » Cet insuccès ne
 fut pas le seul. C'est l'histoire de toutes les tenta-
 tives du même genre essayées en Australie par
 les protestants. « De grandes dépenses furent
 » faites dans la mission du lac Macquarie, mais
 » ce sol trop ingrat fut bientôt abandonné par la
 » Société découragée. Il n'y a pas d'exemple
 » qu'un seul indigène ait accepté les dogmes du
 » christianisme (2). » Un voyageur italien, Rienzi,
 raconte l'histoire d'un jeune Australien élevé
 avec soin par un philanthrope anglais. Quand
 son éducation fut achevée, il fut amené à Londres,
 où il fut exhibé, dans plusieurs réunions de la
 Société biblique, comme un spécimen de l'éduca-
 tion donnée par les missionnaires. Mais, de
 retour en Australie, il s'enfuit dans les bois et
 retourna à la vie sauvage, vivant comme ses
 congénères, dans un état complet de nudité. A la
 fin, il fut condamné et pendu pour crime de viol.
 Ce misérable n'avait pris de la civilisation que
 ses vices.

Voici maintenant les résultats de l'éducation
 protestante attestés, non plus par des voyageurs,
 mais par les ministres eux-mêmes : « Les natu-
 » rels, écrit le R. Johnson (3), ont constamment
 » résisté à tous les efforts qu'on a faits pour les
 » convertir. »

Et cependant, ce que n'ont pu faire, aidés de
 larges subventions, les efforts d'hommes intel-
 ligents, et quelques-uns, je me plais à le recon-
 naître, animés d'un véritable zèle humanitaire et
 civilisateur, de pauvres moines, dépourvus de
 toute assistance, l'ont essayé et ils ont réussi.
 Les Anglais, excellents appréciateurs des choses,
 sont les premiers à rendre hautement justice au
 succès complet des moines de la Nouvelle-Nurcie,
 et les nombreux enfants déjà sortis de leurs
 écoles ont trouvé à se placer très avantageuse-
 ment dans la colonie. D'où vient cette différence
 de résultats, avec des ressources si disproportion-
 nées ? Ne serait-ce pas qu'au missionnaire catho-
 lique seul a été adressée la grande parole : *Docete*
omnes gentes ? Seuls, ils ont reçu la promesse de
 l'assistance divine pour enseigner toutes les
 nations du globe ; et voilà ce qui explique leurs
 merveilleux succès auprès des tribus les plus
 sauvages de l'Australie, comme auprès des noirs
 les plus abjects du centre de l'Afrique. Ils sont
 les seuls instructeurs des nations envoyés de
 DIEU. Les autres, quels que soient d'ailleurs leurs
 talents et leur bonne volonté, se sont donné eux-

mêmes la mission d'enseigner. Il n'est pas éton-
 nant qu'ils échouent là où la tâche dépasse visi-
 blement les forces humaines.

Le monastère de la Nouvelle-Nurcie, élevé
 en 1867 à la dignité d'Abbaye relevant direc-
 tement du Saint-Siège, est sorti désormais des
 difficultés inhérentes à tout début. Il est permis
 d'espérer que l'œuvre ira en se développant et
 que de nouveaux monastères deviendront, au
 milieu des déserts de l'Australie, des centres de
 christianisme et de civilisation. Ces moines, dont
 l'ingratitude moderne affecte de dédaigner les
 services, parce qu'elle croit pouvoir désormais
 s'en passer, civilisèrent le Nouveau-Monde par le
 travail, l'étude et la prière, comme leurs ancêtres,
 les premiers fils de Saint-Benoît, ont civilisé
 l'Ancien.

IV. — *Vicariat apostolique de Kimberley.* Le
 district de Kimberley est situé à l'est de Perth.
 Il compte très peu d'Européens, mais a environ
 100.000 sauvages, vivant dans les forêts. Un
 saint prêtre du diocèse de Perth, le R. Mac-Nab,
 s'est appliqué avec succès à la conversion de ces
 malheureux. Sur sa demande, la Sacrée-Congré-
 gation érigea, en 1887, le district de Kimberley
 en vicariat apostolique, qui fut confié aux Béné-
 dictins de la Nouvelle-Nurcie.

Les renseignements me font encore défaut sur
 ce nouveau vicariat, mais il est permis d'espérer
 que les enfants de Saint-Benoît, avec l'expérience
 acquise de l'évangélisation des sauvages, réus-
 siront, d'ici quelques années, à renouveler dans
 ce district les merveilles de la Nouvelle-
 Nurcie.

V. — *Evêché de Victoria-Palmerston.* Ce
 diocèse, érigé en 1847, comprend toute la colonie
 de l'Australie septentrionale. Par ordre du Sou-
 verain-Pontife, il vient d'ajouter à son nom celui
 de Palmerston, capitale de la colonie.

L'Australie septentrionale n'a presque plus
 d'habitants. Au recensement de 1891 on n'en
 comptait plus que 5.088, sur lesquels on trouve à
 peine 260 catholiques. Jusqu'à ces dernières
 années, l'abbé-évêque de la Nouvelle-Nurcie
 était chargé du diocèse de Victoria. A sa
 demande, il en a été récemment déchargé.
 Actuellement le diocèse est gouverné par un
 administrateur apostolique, appartenant, comme
 tous les missionnaires, à la Compagnie de
 Jésus.

VI. — *Evêché de Port-Augusta.* Ce diocèse,
 érigé en 1887, a pour limites, au nord, le diocèse
 de Victoria ; à l'ouest, celui de Perth ; au sud,
 l'archidiocèse d'Adélaïde ; à l'est, la colonie du
 Queensland.

La population totale est de 45.000 habitants,
 sur lesquels 11.160 sont catholiques.

1. Docteur Lang, *Histoire de la Nouvelle-Galles du Sud.*

2. Thomas Lloyd, 33 ans dans la Tasmanie et la colonie de
 Victoria, ch. 18.

3. L'Australie, ch. 7.



IV. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE BRISBANE.

Archevêché, Brisbane. 1 archevêque, 44 prêtres, 58 églises ou chapelles, 60.000 catholiques.

Evêché, Rockhampton. 1 évêque, 17 prêtres, 21 églises ou chapelles, 22.000 catholiques.

Vicariat apostolique, Cooktown. 1 vicaire apostolique, 12 prêtres, 12 églises ou chapelles, 5.000 catholiques.

Vicariat apostolique, Queensland. ? ? ? ?

Total : 1 archevêque, 2 évêques, 73 prêtres, 91 églises ou chapelles, 87.000 catholiques.

La province ecclésiastique de Brisbane, érigée

en 1887, comprend toute la colonie du Queensland, dont la population totale est de 400.000 habitants, sur lesquels on compte environ un cinquième de catholiques. L'archidiocèse de Brisbane a trois suffragants : l'évêché de Rockhampton et les deux vicariats apostoliques de Cooktown et du Queensland.

I. — *Archevêché de Brisbane.* Erigé en 1859, il comprend tout le sud de la colonie du Queensland, à partir du 24^e degré de latitude australe. Il est limité, au nord, par le diocèse de Rockhampton, à l'est, par la colonie de l'Australie



NOUVELLE-NURCIE (AUSTRALIE).

PREMIER ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION BÉNÉDICTINE.

occidentale, au sud, par la colonie de la Nouvelle-Galles, à l'est, par la mer. Les catholiques sont 60.000 sur 240.000 habitants.

II. — *Evêché de Rockhampton.* Ce diocèse, détaché en 1881 de celui de Brisbane, occupe le centre de la colonie du Queensland. Il est compris entre le 18^e degré de latitude australe et le 24^e. Il a pour limites, au nord, le vicariat apostolique de Cooktown, au sud, l'archidiocèse de Brisbane, à l'ouest, le diocèse de Victoria, à l'est, la mer.

Population catholique, 22.000 âmes, sur 87.000 habitants.

III. — *Vicariat apostolique de Cooktown.* La mission du Queensland septentrional, érigée en

1876 en vicariat apostolique, fut confiée, en 1884, aux Ermites de Saint-Augustin. En 1887, la Sacrée-Congrégation réserva la dénomination du vicariat apostolique du Queensland pour les indigènes, et l'ancien vicariat de ce nom prit alors le titre de Cooktown.

Ce vicariat comprend tout le nord de la colonie du Queensland du 10^e degré de latitude australe au 18^e. Il a pour limites, à l'ouest, le diocèse de Victoria, au sud, le diocèse de Rockhampton, au nord et à l'est, la mer.

Population totale, 18.000 habitants, dont 5.000 catholiques.

IV. — *Vicariat apostolique du Queensland.* Ce vicariat fut érigé en 1887 pour les nombreux indi-

gènes du Queensland. Il s'étend à toute la province, mais avec juridiction exclusive sur les sauvages, qui sont au nombre d'environ 80.000.

Je n'ai aucun renseignement sur ce vicariat.

V. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'HOBART-TOWN.

Archevêché, Hobart-Town. 1 archevêque, 24 prêtres, 77 églises ou chapelles, 26.500 catholiques.

L'archevêché d'Hobart-Town, créé en 1824, et élevé en 1887 à la dignité de métropole, n'a pas encore de suffragants. Il s'étend à toute la Tasmanie et à l'île de Norfolk. Sa population totale est de 146.670 habitants, sur lesquels on compte 25.500 catholiques.

VI. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE WELLINGTON.

Archevêché, Wellington. 1 archevêque, 40 prêtres, 77 églises ou chapelles, 24.000 catholiques.

Evêché, Auckland. 1 évêque, 29 prêtres, 92 églises ou chapelles, 25.200 catholiques.

Evêché, Dunedin. 1 évêque, 21 prêtres, 36 églises ou chapelles, 20.500 catholiques.

Evêché, Christchurch. 1 évêque, 32 prêtres, 51 églises ou chapelles, 21.000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 3 évêques, 122 prêtres, 256 églises ou chapelles, 90.700 catholiques.

La province ecclésiastique de Wellington comprend toute la Nouvelle-Zélande et les îles adjacentes. La population totale, y compris les indigènes, est de 598.380 habitants, sur lesquels on compte 90.700 catholiques, soit près du sixième.

I. — *Archevêché de Wellington.* Erigé en 1848, le diocèse de Wellington a été élevé en 1887 à la dignité de métropole. Il comprend actuellement la partie sud de l'île Nord, et la partie nord de l'île Sud. A son arrivée, en 1848, le premier évêque avait trouvé deux petites chapelles et environ 400 catholiques. Aujourd'hui, l'archidiocèse compte 24.000 catholiques, sur une population totale de 140.000 habitants.

L'archidiocèse est confié en grande partie aux prêtres de la Société de Marie.

II. — *Evêché d'Auckland.* — Ce diocèse, érigé en 1848, en même temps que celui de Wellington, n'a pas subi de transformations. Il occupe la partie septentrionale de l'île Nord, et compte 25.200 catholiques, dont 5.000 Maoris, sur une population totale de 130.379 Européens, et environ 35.000 Maoris.

III. — *Evêché de Dunedin.* Le diocèse de Dunedin, détaché, en 1869, de celui de Wellington, comprend toute la partie méridionale de l'île Sud et l'île Stewart. Il compte 20.500 catholiques, sur 153.000 habitants.

La ville de Dunedin fut fondée vers 1850 par les presbytériens. Pendant longtemps les catholiques y furent traités en *parias*, et exclus de tous les emplois publics. Aujourd'hui, la tolérance est établie, et la ville de Dunedin a plus de 5.000 catholiques, sur 42.000 habitants.

IV. — *Evêché de Christchurch.* Ce diocèse fut détaché, en 1887, de celui de Wellington. Il comprend toute la partie moyenne de l'île Sud, et compte 20.000 catholiques, sur 140.000 habitants.

La ville de Christchurch (l'Eglise du CHRIST) fut fondée en 1857, par les puseystes anglais. Comme son nom l'indique, c'est une ville toute cléricale, dont chaque rue porte le nom d'un évêque anglican.

Le fanatisme protestant, qui s'y est d'abord affirmé très hautement, a fait place à la tolérance et même à la sympathie pour les catholiques et leurs œuvres. 20.000 catholiques sur 140.000 habitants.

Statistique comparée :

En 1800 : néant.

En 1820 : 2 prêtres, 3 églises ou chapelles, 4 écoles, 2.000 catholiques.

En 1840 : 2 vicaires apostoliques, 33 prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 40.500 catholiques.

En 1870 : 2 archevêques, 13 évêques, 246 prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, 331.956 catholiques.

En 1896 : 6 archevêques, 16 évêques, 1 administrateur apostolique, 951 prêtres, 1.458 églises ou chapelles, 749.150 catholiques.



Chapitre Vingt-Cinquième.

LE CATHOLICISME DANS LES ILES

DE L'OCÉANIE, 1800-1890.

DOUZE cents ans avant JÉSUS-CHRIST, le Prophète royal avait annoncé l'évangélisation des îles de l'Océanie : « Les rois de Tharsis et les îles de l'Océan m'apporteront des présents (1). » Son fils Salomon avait prédit que le nom du Sauveur serait porté aux îles les plus éloignées de la mer (2). Mais le prophète Isaïe, avec sa précision habituelle, avait déclaré que cette prédication se ferait attendre : « Les îles attendront avant de connaître sa loi et de publier ses louanges (3). » Cette longue attente devait se prolonger jusqu'au commencement du XIX^e siècle. Mais enfin l'heure fixée par DIEU au cadran de l'éternité est sonnée, et le même prophète va nous faire assister aux merveilles de la prédication apostolique : « Îles de la mer, écoutez, et vous, nations situées aux extrémités du monde, prêtez l'oreille (4). » « Le nom du DIEU d'Israël sera porté au milieu des îles de la mer (5). » « Voici que je viens, dit le Seigneur, pour réunir toutes les nations de la terre et les peuples de toute langue. Et ils verront ma gloire, et j'établirai au milieu d'eux mon signe. Et je prendrai parmi ceux que j'aurai sauvés ; je les enverrai aux îles les plus lointaines, à ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi, et ils feront de toutes ces nations un peuple de frères, et je choisirai parmi eux des prêtres et des lévites, a dit le Seigneur DIEU d'Israël (6). » On le voit, le prophète, selon son habitude, entre dans les détails les plus circonstanciés ; il n'oublie rien, il mentionne spécialement l'institution d'un sacerdoce indigène. C'est un historien qui nous fait, trois mille ans d'avance, le récit de la prédication

évangélique telle qu'elle s'est produite dans les îles de l'Océanie, au cours du XIX^e siècle.

C'est seulement à la fin du dernier siècle et dans les premières années de celui-ci, que les îles de l'Océanie furent découvertes par les navigateurs européens, Bougainville, Cook, Lapeyrouse, etc. D'où venaient les indigènes qu'ils trouvèrent dans ces îles, situées à des centaines de lieues de distance, au milieu des flots du Pacifique ? C'est ce que la science moderne n'a pu dire encore avec certitude. Il paraît certain néanmoins que la race noire, qui peuple le Continent australien, la Papouasie et toute la partie sud-ouest de la Polynésie, est venue de l'extrémité orientale de la côte d'Asie. Ces noirs, dont le type ethnologique diffère notablement de ceux d'Afrique, ne seraient-ils pas les restes des anciennes tribus *Dravidiennes* de l'Inde, refoulées au XV^e siècle avant JÉSUS-CHRIST par l'invasion des Ayras ? Il est certain (1) qu'il se fit, à cette époque, un exode en masse de la race noire, le long des côtes de la Birmanie et du détroit de Malacca, d'où elle remonta par les montagnes de l'Indo-Chine jusque dans le sud de la Chine, où elle subsiste encore, sous la forme de tribus sauvages : Chams, Stiengs, Lobos, Mantzès, qui ne se sont jamais mélangées avec la race jaune et offrent un type ethnologique tout différent de celui du Chinois ou de l'Annamite. Il est assez raisonnable de penser qu'une partie de ces tribus fugitives aura passé le détroit de Malacca, et, par les îles de la Sonde, les côtes de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée, aura occupé successivement toute l'aire géographique désignée sous le nom de *Mélanésie*, ou îles noires, de la couleur des habitants.

D'un autre côté, il est certain qu'on trouve le type malais très accentué dans les îles de la Sonde, les Célèbes, les Philippines, les îles Mariannes et les Carolines ; d'où le nom de *Malayo-polynésiennes* donné par les savants à ces populations.

Enfin, il ne paraît pas douteux que d'autres îles,

1. *Reges Tharsis et insulae munera offerent.* Ps. 71-10.

2. *Ad insulas longe divulgatum est nomen ejus.* Ecclesiast. 47-17.

3. *Legem ejus insulae expectabunt... Et laudem ejus insulae expectabunt.* Is. 44-4.

4. *Audite, insulae, et attendite, populi de longe.* Is. 49-1.

5. *In insulis maris nomen Dei Israel.* Is. 24-15.

6. *Et assumam ex eis sacerdotes et levitas, dicit Dominus.* Is. 66-21.

1. Voir l'ouvrage de Mgr Laouénan : *Le Brahmanisme*, vol. 1, 2^e partie, ch. 1.

surtout celles de l'Océanie orientale et les îles Sandwich, ont été peuplées de proche en proche par des naufragés perdus au milieu des flots de l'Océan, et venus, les uns des îles septentrionales du Japon, les autres des tribus péruviennes de l'Amérique du Sud.

Jusqu'à quel point ces différentes races se sont-elles fusionnées par des mélanges ? Quelle est l'histoire de ces populations isolées et comme perdues entre l'Ancien Monde et le Nouveau ? C'est ce qu'on ne saura probablement jamais, car, par la faute des premiers prédicants de l'Évangile, la plupart des traditions océaniques ont irrévocablement péri. « Les missionnaires » méthodistes, rapporte un savant linguiste » allemand, ont détruit par un zèle déraisonnable toutes les compositions poétiques de ces » peuples. On ne peut se dissimuler le tort » impardonnable qu'ils ont fait à la science et » à l'histoire. Les missionnaires catholiques, » dignes appréciateurs de ce qui appartient à » la religion ou à la science, agissent avec plus » de sagesse (1). »

Sans déprécier l'utilité des études ethnographiques, il est bien permis de remarquer que ce fut là un des moindres méfaits des ministres protestants en Océanie. On ne saurait trop déplorer le malheur des indigènes d'avoir été évangélisés d'abord par les apôtres de l'erreur. Laissant prudemment de côté les populations anthropophages de la Papouasie et de la Nouvelle-Calédonie, ils s'établirent d'abord à Tonga, à Tahiti, à Samoa, aux îles Sandwich, au milieu des tribus d'humeur douce et paisible, dans un climat délicieux ; et, flattant habilement l'ambition des chefs, n'ayant rien à craindre, à cette époque, du contrôle de l'Europe, ils ne tardèrent pas à s'emparer du gouvernement de ces îles, à s'imposer en maîtres aux indigènes, à supprimer toute vie nationale, à étouffer toute initiative, toute liberté, et à monopoliser à leur profit exclusif le commerce de ces pays. Comme l'a déclaré un des leurs, il s'agissait beaucoup moins de prêcher le christianisme que de faire des îles de la mer du Sud « une délicieuse réserve de chasse pour une poignée de missionnaires (2). »

Naturellement, arrivant les mains pleines d'or et n'ayant pas encore de concurrents, les ministres du pur Évangile (comme ils s'appellent) eurent d'abord de très grands succès, et ils comptèrent bientôt des milliers de convertis, des îles Sandwich aux îlots les plus reculés de la mer du Sud. Trop de causes naturelles expliquent ce premier engouement des populations pour qu'il y ait lieu de s'en étonner beaucoup. En accueillant chez eux ces riches étrangers, les roitelets indigènes comptaient bien attirer dans leurs îles la visite des navires, chargés pour eux de riches présents

et des merveilles de l'Europe civilisée. Aussi ils ne négligèrent rien pour faciliter le travail des prédicateurs. « Quand Pomaré embrassa le christianisme, raconte lord Waldegrave, toute l'île » en fit autant *pour lui obéir*. Mais c'était une » conversion toute politique, ni intelligente, ni » sincère (1). » Il en fut de même à Tonga, quand le roi Georges se fit wesleyen ; aux îles Sandwich, quand Kaméhaméha embrassa le méthodisme. Malheur à quiconque refusait de suivre le *Lotu* du roi ! Des mesures expéditives, l'exil ou la mort, ne tardaient pas à avoir raison de toutes les résistances.

Et quant aux tribus qui refusaient de les recevoir, les Rév. ministres les livraient sans scrupule à l'ambition de leurs protégés, se faisant instructeurs militaires, fournissant aux leurs des fusils européens et des munitions ; ils déchaînèrent, au milieu de ces populations autrefois si heureuses et si paisibles, le fléau de la guerre civile. « C'est un fait remarquable, avoue le » R. John Williams, que le christianisme n'a pu » être introduit dans aucune île importante » sans y déchaîner la guerre (2). » — « La nouvelle religion, dit de son côté Kotzebue, fut » établie par la violence, et quiconque refusait » de l'embrasser était mis à mort. Grâce à leur » zèle pour se faire des prosélytes, les envoyés » protestants changèrent en tigres féroces ces » populations si douces (3). »

Le lecteur est prié de remarquer que j'apporte uniquement ici des témoignages protestants.

Il est certain que c'est avec le secours des ministres que Pomaré se rendit maître de l'archipel de la Société et le roi Georges de celui des Amis ; ce sont eux qui ont fomenté et entretenu, jusqu'à ces dernières années, la guerre civile à Samoa, à Rotuma, dans les Loyalty. Sous le règne de Louis-Philippe, les agissements du R. Pritchard, tout à la fois ministre du saint Évangile et consul du gouvernement britannique, faillirent faire éclater la guerre entre la France et l'Angleterre, comme je le raconterai plus loin. On comprend qu'avec de pareils procédés d'évangélisation, le protestantisme, tant qu'il fut seul à parler, domina en maître dans toutes les îles de l'Océanie.

L'Église catholique, pendant les vingt-cinq premières années du siècle, ne pouvait lui disputer les âmes ; elle avait assez à faire en Europe à réorganiser ses cadres et à panser les blessures de la Révolution. Quand elle se présenta à son tour pour entrer en lice, la place était prise depuis un quart de siècle, et ce ne fut qu'au prix des plus dures épreuves qu'elle put obtenir droit de cité sur ces plages lointaines, dont l'hérésie, selon le mot d'Ozanam, comptait bien faire « un fief théocratique et commercial » pour les nom-

1. *Journal Asiatique*. Année 1844.

2. Ch. Harsthouse, *La Nouvelle-Zélande*.

1. *Journal de la Société de Géographie*.

2. *Entreprises des missionnaires dans les îles de la mer du Sud*, ch. 12.

3. *Nouveau voyage autour du monde*, 3^e vol., chap. 1^{er}.

breuses familles de ses prédicants. Aujourd'hui encore, si un quart seulement de l'Océanie chrétienne est catholique, pendant que les trois autres quarts se rattachent aux différentes dénominations du protestantisme, c'est à cette fatale avance prise sur nous par nos rivaux qu'il faut en faire remonter la cause.

C'est seulement en 1830 que les îles de l'Océanie entrent dans la hiérarchie catholique. A cette époque, le Saint-Siège mit tous ces archipels sous la juridiction de M. Solages, préfet apostolique de la Réunion. Évidemment cet arrangement ne pouvait être que provisoire. Le préfet apostolique de la Réunion était assez occupé chez lui à réorganiser les cadres de son Église brisés par la Révolution ; il manquait également d'hommes et de ressources pour desservir une mission située aux antipodes et qui embrassait la cinquième partie du globe. DIEU n'allait pas tarder à susciter de nouveaux ouvriers pour défricher ce vaste champ abandonné à l'hérésie. Déjà, depuis 1826, la Congrégation des prêtres du Sacré-Cœur, dite de Picpus, avait envoyé trois missionnaires dans les îles Sandwich. En 1833, Grégoire XVI, partageant en deux l'Océanie, d'un pôle à l'autre, à partir du 180° de longitude, confia à cette Congrégation le vicariat de l'Océanie orientale, et, trois ans plus tard, à la mort de M. Solages, il donnait à la Société de Marie, encore au berceau, le vicariat de l'Océanie occidentale.

En 1842, une nouvelle division partagea en trois vicariats toutes les îles de l'Océanie : le vicariat oriental, qui resta aux Picpuciens, le vicariat central et le vicariat occidental, tous deux à la Société de Marie.

De nouvelles divisions ne tardèrent pas à limiter le travail de l'apostolat :

L'Océanie orientale fut partagée successivement en trois vicariats : Sandwich, 1844, Tahiti, 1848, les îles Marquises, 1848. Ces trois missions sont demeurées depuis leur fondation l'héritage de la Congrégation de Picpus.

De l'Océanie centrale furent détachés trois nouveaux vicariats : la Nouvelle-Calédonie, 1847, les îles des Navigateurs, 1850, et les îles Fidji, 1863. Ce qui porte à quatre, pour cette partie de l'Océanie, les vicariats apostoliques de la Société de Marie.

Quant à l'Océanie occidentale, on en détacha en 1844 le double vicariat de la Mélanésie et de la Micronésie, qui fut donné d'abord à la Société de Marie, puis aux Missions Étrangères de Milan, puis resta abandonné jusqu'en 1881, époque où il fut repris et confié aux missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun. L'Océanie occidentale ne comprenait plus alors que la Nouvelle-Zélande, qui, comme je l'ai dit au chapitre précédent, fut érigée en 1848 en diocèse, et forme aujourd'hui une province ecclésiastique complète.

Pour ne rien omettre, disons que le vicariat apostolique de la Mélanésie et Micronésie, repris

en 1881, fut divisé en 1889 en deux nouveaux vicariats : Nouvelle-Guinée et Nouvelle-Poméranie.

Enfin, en 1886, le Saint-Siège a détaché de la Micronésie les îles Carolines, qui forment deux missions : Carolines occidentales et Carolines orientales. Ces deux missions appartiennent aux Capucins espagnols.

Pour être plus clair, j'étudierai chacune des missions de l'Océanie insulaire, en les classant par ordre de Congrégations religieuses :

Picpuciens. — Trois vicariats apostoliques : Sandwich, Taïti et les îles Marquises.

Maristes. — Quatre vicariats apostoliques : Océanie centrale, Navigateurs, Nouvelle-Calédonie, Fidji.

Missionnaires d'Issoudun. — Trois vicariats apostoliques : Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Poméranie et Micronésie.

Capucins. — Deux missions : Carolines occidentales et Carolines orientales.

Total pour toutes les îles de l'Océanie : quatre congrégations, dix vicariats apostoliques et deux missions.

PREMIÈRE PARTIE. MISSIONS DE LA CONGRÉGATION DE PICPUS.

I. — VICARIAT APOSTOLIQUE DES ILES SANDWICH.

LES îles Sandwich ou Hawaï, découvertes en 1778 par Cook, forment un groupe de huit grandes îles : Hawaï, Maui, Oahu, Kanai, Molokai, Lanai, Nihau et Kahoolawe, sans compter une centaine d'îlots. Elles s'étendent du 170° au 150° de longitude ouest, et du 20° au 25° de latitude nord. Honolulu, la capitale, est située dans l'île Oahu.

Ces îles obéirent d'abord à des chefs particuliers. A la fin du dernier siècle, un chef, plus intelligent ou plus ambitieux que les autres, les soumit tous à son autorité et régna sur tout l'archipel, sous le nom de Kaméhaméha I^{er}, dit le Grand. Ce barbare de génie tourna le premier les regards de ses sujets vers la civilisation occidentale et, bien qu'il vécût et mourût païen, il avait, sans s'en douter peut-être, admirablement préparé son peuple à la réception de l'Évangile, principe unique de toute civilisation.

C'est sous le règne de son fils, Kaméhaméha II, qu'arrivèrent d'Amérique les premiers méthodistes (1820). Mais il est bon de noter ici que, l'année précédente, le catholicisme avait déjà fait une apparition dans ces îles. L'abbé de Quélen, cousin de l'archevêque de Paris, voyageant en qualité d'aumônier sur la frégate *P'Uranie*, avait instruit et baptisé le premier ministre du roi. Que devint cet unique néophyte ? L'histoire n'en dit rien. Mais il est certain qu'à leur arrivée, les protestants

trouvèrent une population toute disposée à embrasser le christianisme, et ils avouent qu'avant même qu'ils eussent commencé leurs travaux, l'idolâtrie avait disparu de ces îles « comme par miracle. »

Il était difficile de trouver un terrain mieux préparé. Aussi, dès les premiers jours, le roi et la reine avaient embrassé la nouvelle religion, et, désireux de contempler de près les merveilles de la civilisation, ils partirent pour Londres ; mais la rigueur du climat brumeux de l'Angleterre fut fatale au jeune couple, qui mourut à Londres, vers la fin de 1824.

En l'absence du roi, et depuis sa mort jusqu'à la majorité de Kaméhaméha III, ce fut la reine-mère qui exerça la régence (1823-1832).

Elle se laissa entièrement dominer par l'influence des méthodistes, en particulier du trop fameux Bingham, qui devint ainsi le véritable roi des îles Sandwich. Voici comment cet homme était apprécié par ses propres coreligionnaires :

« Bingham, écrit Kotzebue (1), intervient » dans toutes les affaires du gouvernement ; le » commerce surtout attire son attention. Il » semble avoir entièrement oublié le but de son » séjour ici, trouvant sans doute les occupations » d'un administrateur plus à son goût que celles » d'un missionnaire. Les desseins particuliers de » Bingham ne peuvent être facilement pénétrés, » parce qu'il les recouvre du manteau de la religion. Peut-être se croit-il déjà le maître absolu » de ces îles. »

Ses collègues paraissent avoir marché sur ses traces : « Il y a décidément quelque chose de » révoltant, écrit l'historien protestant Melville (2), » dans les opérations des missionnaires aux îles » Sandwich ; autre chose est de lire les récits » pathétiques de leurs fatigues, les belles descriptions de leurs conquêtes, des baptêmes qu'ils » ont donnés à l'ombre des palmiers ; autre chose » d'aller aux îles Sandwich, d'y voir des missionnaires habitant des villas en pierres de corail, » pittoresquement situées et délicieusement meublées, tandis que les malheureux indigènes » s'abandonnent autour d'eux à toutes sortes » d'immoralités. »

Et ce qu'il y a de vraiment révoltant, c'est que ces mêmes hommes, si indulgents pour eux-mêmes, exigeaient de leurs néophytes des observances d'une sévérité exagérée : proscription des jeux les plus innocents ; le jour du sabbat, défense d'allumer du feu, même pour cuire les aliments ; cinq apparitions différentes au temple sont prescrites ce jour-là ; et comme sanction pénale, les récalcitrants sont conduits au prêche à coups de rotin, ou frappés de lourdes amendes.

Il va sans dire que les Rév. ministres et les principaux chefs trouvaient bon de se dispenser de ces observances gênantes.

A ce dur régime, le peuple hawaïen perdit bien vite ses qualités naturelles ; sa gaieté, sa douceur, sa franchise ; il devint sombre, hypocrite, délateur et sournois. Une dépopulation effroyable se fit dans ses rangs. En 1823, la population de l'archipel était de 142.050 habitants ; en 1860, elle était tombée à 67.800 : en 1872, elle n'était plus que de 56.872. Ainsi, en cinquante ans, elle avait diminué des deux tiers. Depuis, elle s'est un peu relevée, grâce à l'appoint des nombreux étrangers qui sont venus s'établir dans ces îles ; mais la race indigène continue à dépérir et à s'éteindre. C'est surtout à l'immoralité qu'on attribue ce triste résultat : « Je crois franchement, » écrit un docteur protestant, que si les femmes » hawaïennes ne sont pas rendues plus pures et » plus chastes, il est impossible que le peuple » hawa conserve l'existence (1). » — « La perversion des mœurs devient telle, dit de son » côté le *Polynésien*, journal officiel, qu'après » deux générations entières, nées et élevées dans » la foi chrétienne, avec des écoles publiques » dans tous les villages, d'innombrables réunions » pour la prière, malgré tant d'efforts, il serait » difficile aujourd'hui à un Hawa de dire quel est » son père, et les deux tiers des femmes perdues » sont des personnes mariées (2). »

Voilà ce que le protestantisme a fait de cette race dont la force et la beauté plastique faisaient, il y a un siècle, l'admiration de tous les navigateurs : « Beaucoup d'entre eux, écrivait en 1820 » un voyageur allemand, pourraient figurer à » côté des plus célèbres chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, sans rien perdre au rapprochement. »

Ces nobles hawas ont été transformés par leurs instructeurs spirituels en bêtes de somme : « Avant de visiter Honolulu, dit encore Melville, » je ne me serais pas douté que le peu de naturels » survivants avaient été transformés par la civilisation en chevaux de trait ; » et il raconte alors la promenade de la femme d'un ministre, se faisant trainer en calèche par deux hawas. Un correspondant de la *Gazette des îles Sandwich* rapporte également avoir vu quinze femmes harnachées comme des animaux, et traînant un lourd wagon au service des missionnaires (3). « Publiions-le tout haut, écrivait en 1832 un » naturaliste prussien, ce n'est ni la gloire du » Très-Haut, ni le zèle pour une noble cause qui » a poussé ces missionnaires hypocrites à visiter » ces lointains rivages, mais bien une basse » cupidité et une soif insatiable des honneurs. » Plusieurs d'entre eux ont déjà amassé une » fortune considérable, aux dépens des indigènes que leurs détestables fraudes réduisent à » la misère (4). »

1. Cité dans l'*Histoire des îles Sandwich*, par Hopkins, ch. XV.

2. Cité dans le journal le *Times*, 25 juillet 1863.

3. *Journal asiatique*, vol. XXXVI.

4. Cité dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. VIII.

1. *Voyage autour du monde*, vol. II.

2. *Les îles Marquises*, ch. 26.

Les choses étant ainsi, on s'imagine de quel œil les Rév. ministres virent arriver dans le champ qu'ils s'entendaient si bien à exploiter, les missionnaires catholiques. C'est au mois de juillet 1827 que M. Alexis Bachelot, nommé préfet apostolique des îles Sandwich, débarqua à Honolulu avec deux prêtres de la Congrégation de Picpus. Avertis par leurs affidés d'Amérique de la prochaine arrivée des Pères, les ministres avaient soulevé contre eux l'opinion par les calomnies les plus éhontées, et les avaient dépeints aux Hawas comme des scélérats envoyés par le Pape et capables de tous les crimes. Les nouveaux prédicateurs furent donc très mal reçus et l'on s'appliqua à faire le vide autour d'eux. Mais bientôt le doux et pur rayonnement de leurs vertus ramena aux prêtres catholiques l'opinion des honnêtes gens : « C'étaient des » hommes instruits, dit l'historien protestant » Reynolds (1), de manières et de conversation » agréables. Ils montraient dans toute leur conduite une piété sincère. » Les naturels, attirés par leur douceur et révoltés aussi, il faut bien le dire, par l'arrogance de leurs prédicants, accoururent en foule auprès des nouveaux apôtres pour se faire instruire. Dès la fin de 1827, il y avait eu 3 baptêmes d'adultes ; il y en eut 12 en 1828, 118 en 1829 ; en 1830, année de persécutions, il n'y eut que 16 baptêmes, mais, en dépit des mauvais traitements, tous les néophytes demeurèrent fidèles à leurs pères spirituels. « Ceux-ci, continue Reynolds, étaient exem- » plaires dans toute leur conduite ; mais leurs » succès étaient trop grands ; ils reçurent l'ordre » de cesser les exercices de leur culte, et des » soldats furent envoyés pour chasser les néophytes de leur église. » Comme ces moyens violents ne réussissaient pas encore, les missionnaires furent transportés en 1831 sur les côtes de la Californie, à bord d'une petite goélette hors de service, dont le capitaine les déposa sur une plage éloignée de toute habitation. Ainsi finit le premier acte du drame.

Pour pallier un peu l'odieux de leur conduite, les ministres prétendirent que cette expulsion était exclusivement le fait des autorités du pays, et qu'elle était d'ailleurs parfaitement légale, « les prêtres papistes n'ayant jamais ni demandé, ni obtenu du gouvernement hawaïen l'autorisation de séjourner. » — « Mais, répond le » docteur Buschemberger, après en avoir conféré » avec Bingham, qui est ici le vrai gouverne- » ment, il est évident pour moi que les mission- » naires saisissaient toutes les occasions de représenter les prêtres catholiques sous les couleurs » les plus odieuses. Je suis convaincu qu'ils ont » été la cause de leur expulsion. » — Sir Georges Simpson, ancien consul aux îles Hawaï, écrit de son côté : « Quelques-uns des mission- » naires sont certainement responsables. La

» bigoterie ne paraît pas être le seul motif qui » les ait inspirés. J'ai pour ma part de fortes » raisons de soupçonner chez eux des vues tout » à fait temporelles. »

De 1831 à 1835, les catholiques demeurèrent sans prêtres et supportèrent la persécution avec un courage invincible plutôt que de renier leur foi. Une vingtaine moururent à la suite des mauvais traitements et des travaux excessifs auxquels on les appliqua. « Nos chrétiens, écrit » en 1836 le P. Bachelot, sont toujours » persécutés ; mais sous les chaînes, ils redou- » blent d'attachement à la foi. Après des années » de séduction et de violences de toute espèce, » on ne peut encore citer parmi eux un seul » exemple d'apostasie. Le châtiment adopté » aujourd'hui est de conduire les catholiques » enchaînés aux égouts publics et de les forcer » à les nettoyer avec leurs mains (1). » C'est à cette occasion qu'Ozanam laissait échapper dans les Annales de la Propagation de la Foi ce cri éloquent d'indignation : « L'histoire mentionnera » qu'au milieu du XIX^e siècle, des hommes se » parant du titre de ministres d'une religion » civilisatrice, condamnèrent, à la face du ciel » et de la terre, des femmes chrétiennes à ramasser chaque jour avec leurs mains les immondices d'une garnison ! » (2)

Nous verrons pire encore ; mais, en attendant, revenons aux missionnaires, justement désireux de partager les épreuves de leur troupeau. Au mois de septembre 1835, arriva, à Honolulu, le P. Walsh, Irlandais de nation, qui se mit sous la protection du consul d'Angleterre, de sorte qu'on n'osa pas l'expulser. De son côté, le P. Bachelot, préfet apostolique, qui depuis six ans travaillait à côté des Franciscains dans les missions de la Californie, résolut de faire une tentative pour rentrer dans sa mission.

Accompagné d'un religieux irlandais, le Père Patrice Short, il débarqua aux îles Sandwich, le 17 avril 1837 ; il fut expulsé de nouveau, le 20 mai suivant, avec le P. Short, et comme le capitaine français qui l'avait amené refusait de le reprendre à son bord, à moins que lui-même n'en fit la demande, il fut retenu, jusqu'au 2 novembre, prisonnier dans le port, sans qu'il lui fût permis de communiquer avec la terre. A cette époque arriva, à Honolulu, le P. Maigret, qui ne put descendre à terre, et dut repartir avec le P. Bachelot. Le préfet apostolique, épuisé par les souffrances et les mauvais traitements endurés, mourut en pleine mer, le 4 décembre, entre les bras de son confrère, en pardonnant généreusement à ses implacables ennemis.

Le P. Walsh resta seul à Honolulu, et malgré les difficultés du moment, il y eut encore de nouvelles conversions en 1838. C'était plus que ne pouvait en supporter la patience des prédicants, et la persécution redoubla de violences,

1. Hist. des îles Hawaï, ch. 22.

1. 2. Annales de la Propagation de la foi, tom. XII, année 1840.

sans pouvoir arracher aux victimes un acte d'apostasie. Voici ce qu'on lisait, le 29 juin 1839, dans la *Gazette protestante des îles Sandwich* :

« Lundi matin, deux femmes, l'une âgée de » cinquante ans, l'autre de trente, furent traînées » devant les chefs, au palais de la régente, accusées du crime de catholicisme. Elles demeurèrent tout le jour dans la cour de la maison, où elles furent interrogées sur la foi par un petit nombre de subalternes, et, le soir venu, ordre fut donné de les mettre à la torture, jusqu'à ce qu'elles eussent renié leur croyance. Alors commença une scène de cruauté que nulle description ne saurait reproduire, et dont nous garantissons toutefois l'effroyable réalité, défiant qui que ce soit de démentir nos paroles. Conduites au fort, à cinq heures après-midi, les pauvres prisonnières furent itérativement sommées de renoncer à la religion catholique et d'embrasser la religion de Bingham. Elles répondirent par un refus, préférant les tourments et la mort à l'apostasie. Alors la plus âgée des deux fut traînée sous un arbre mort, ses bras furent attachés à l'une des branches avec des menottes de fer, en sorte que la malheureuse était suspendue par les poignets, l'extrémité des pieds pouvant à peine effleurer la terre. L'autre femme fut conduite vers la maison, dont le toit descend assez bas vers le sol ; ses bras, froissés autour d'une poutre en saillie, y furent assujettis par des menottes de fer, à une hauteur de six pieds ; dans cette position, on lui attacha les pieds avec une chaîne, et la face, tournée du côté de la toiture, s'en trouvait tellement rapprochée que les épines, mêlées parmi le chaume, la mettaient tout en sang. Pendant la nuit, une pluie violente tomba sur les deux femmes, et le lendemain, quand le soleil se leva dans tout son éclat, quand il versa du ciel ses plus vives ardeurs, ses rayons frappèrent d'aplomb sur la tête nue des patientes, dont les forces s'épuisaient au milieu des horreurs prolongées de tant de tortures. Elles furent trouvées dans cette effroyable situation par une société nombreuse de résidents étrangers qui visitèrent le fort, et qui prirent sur eux de les détacher des bois du supplice. Les mains déchirées, la tête brûlante, elles tombèrent évanouies. Leur tourment avait duré dix-huit heures, et probablement, sans l'opportune intervention des étrangers, peu d'heures après elles auraient expiré sur place. Un de ces hommes charitables, entré au fort avant les autres, et touché du triste spectacle qui s'offrait à ses yeux, avait couru en prévenir M. Bingham, dans la pensée qu'il serait assez puissant pour secourir les deux prisonnières. M. le ministre montait en voiture ; prié, au nom de l'humanité, de se rendre sur les lieux, il répliqua que sans doute ces femmes étaient punies pour quelque autre motif, et que d'ailleurs il ne pouvait, ni ne voulait intervenir

» dans l'exécution des lois du pays. En disant » ces paroles, il lança son cheval au trot et » partit. »

C'en était trop. Ces misérables avaient fini par lasser la patience de DIEU et même celle des hommes. Dix jours après cette scène hideuse, 9 juillet 1839, le commandant Laplace, monté sur la frégate *l'Artémise*, se présentait, au nom de la France, pour demander raison de l'expulsion de ses nationaux et des droits violés de la conscience catholique. Bingham et ses dignes acolytes se cachèrent, n'osant défendre leur œuvre. Laisse à lui-même, le jeune roi, Kaméha-méha IV, signa un traité qui stipulait :

1^o Le culte catholique est déclaré libre dans toute l'étendue du royaume, et les membres de cette religion jouiront de tous les privilèges accordés aux protestants.

2^o Un terrain sera donné à Honolulu pour la construction d'une église catholique.

3^o Tous les catholiques détenus en prison pour cause de religion seront immédiatement mis en liberté.

4^o Le roi consignera aux mains du gouvernement français une somme de 20.000 piastres (100.000 francs), comme garantie de son intention de tenir loyalement à l'avenir ses promesses.

A l'exception des prédicants américains, tous les résidents étrangers applaudirent hautement à ces mesures de réparation et de justice ; ils envoyèrent au commandant Laplace une adresse de félicitations, dans laquelle on lit : « Nous espérons que, grâce à votre fermeté et à votre justice, ces horribles tortures et cette révoltante persécution contre les droits de la conscience disparaîtront pour toujours de ces contrées. »

Les catholiques étaient émancipés d'un long esclavage de treize années ; le tour des protestants n'allait pas tarder à venir. En 1843, lord Georges Paules, au nom du gouvernement britannique, exigeait l'abrogation des lois qui tyrannisaient les malheureux Hawas. Ce fut dans toutes ces îles une explosion indescriptible de joie. « Quiconque s'est trouvé à Honolulu pendant ces dix jours mémorables, dit un témoin oculaire, n'oubliera jamais le spectacle dont il fut témoin. Délivrés de la contrainte et débarrassés des lois pénales, les naturels, presque sans exception, se sont plongés dans toutes sortes d'excès et de crimes pour célébrer leur affranchissement. Ils ont montré, par leur complet mépris de toute décence, que, s'ils étaient soumis en apparence aux idées nouvelles, ils étaient au fond aussi dépravés et aussi vicieux que jamais (1). » Voilà tout le fruit qu'avaient produit, en vingt-deux ans, les prédications des méthodistes !

Le catholicisme ne tarda pas à user de la

1. *Journal asiatique*.

liberté religieuse, conquise au prix de tant de souffrances. Du mois de juillet 1839 à la fin de l'année, il y eut 230 conversions. Le 13 mai 1840, on vit arriver aux îles Sandwich Mgr Rouchouze, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, en compagnie du P. Maigret, l'expulsé de 1837, et de deux autres missionnaires. Conformément au traité conclu avec la France, l'évêque bénit solennellement la première pierre d'une cathédrale catholique à Honolulu, et l'on baptisa cette année 1097 adultes.

Après le départ de Mgr Rouchouze, le P. Maigret fut chargé, avec le titre de provicaire, d'administrer la mission. Il ne tarda pas à conquérir l'affection des indigènes et l'estime de tous les étrangers. Quand la Sacrée-Congrégation érigea en 1844 les îles Sandwich en vicariat apostolique, il fut choisi pour en être le premier titulaire, et de 1846 à 1881, il fournit une longue et belle carrière épiscopale. En quarante ans, il fit construire dans ces îles 69 églises ou chapelles, et vit, sous son épiscopat, le chiffre des catholiques s'élever aux environs de 25.000. Il s'occupa aussi de multiplier les écoles, pour lutter contre l'influence des écoles protestantes, richement entretenues par les Sociétés bibliques. Dans cette intention, il fit venir en 1858 des religieuses de la Congrégation de Picpus, pour s'occuper de l'éducation des jeunes filles.

Bien que, pendant une vingtaine d'années, la lutte soit demeurée ardente entre les méthodistes, secrètement soutenus par le gouvernement hawaïen, et nous, les protestants de bonne foi n'hésitèrent pas à rendre bientôt hommage au travail et au succès des missionnaires catholiques. Dès 1842, le journal officiel des missions protestantes (1) avouait que « les efforts des » *papistes* ont un succès capable d'attrister tout » esprit bienveillant. Le *Romanisme* fait tous les » jours des progrès remarquables et pénètre » dans les districts où il était jusqu'alors inconnu. » L'extension parmi nous de cette hérésie, con- » clut avec onction le rédacteur, est vraiment » pour humilier nos cœurs. »

Sur un ton beaucoup plus modéré et plus digne, sir Georges Simpson, ancien consul aux îles Hawaï, rend aussi témoignage au succès des missionnaires catholiques : « Ils sont occupés » actuellement (1847) à bâtir une belle cathé- » drale, et ils ont déjà fondé à Honolulu deux » écoles, suivies par 900 enfants des deux sexes, » indigènes et métis. Un bon nombre de leurs » élèves ont fait de grands progrès dans les » différentes branches de l'éducation, et quel- » ques-uns parlent le français avec une facilité » étonnante. La foi nouvelle étend partout son » influence grâce au zèle infatigable de ses » apôtres. Bien qu'elle ne soit plus exposée à » des persécutions légales, elle est encore en » butte aux grossières invectives des mission-

naires protestants. J'ai eu de fréquents rap- » ports avec les prêtres catholiques, j'ai visité » leurs écoles, quelquefois aussi j'ai assisté à » leurs offices. Ils ont gagné toute mon es- » time (1). »

Deux ans plus tard, un autre protestant, sir Walpole, écrivait : « Il y a à Honolulu une » cathédrale romaine. J'ai la conviction que la » tendance des protestants vers cette Eglise » s'accroîtra tous les jours. On ne saurait » faire trop d'éloges du prêtre qui dirige ici la » mission romaine. Les écoles catholiques sont » excellentes, et il est permis à tout le monde » de les visiter. Les catholiques ont environ » 12.000 néophytes et 3.000 élèves dans leurs » écoles. Nous devons espérer que par une » stricte réforme d'eux-mêmes, par des soins » plus assidus donnés aux naturels, les prédi- » cateurs du pur Evangile s'efforceront de re- » gagner le terrain qu'ils ont perdu (2). »

Ainsi, au bout de dix ans de liberté, les choses en étaient venues pour les orgueilleux prédicants au point qu'ils faisaient pitié à leurs propres coreligionnaires, qui leur proposaient l'exemple de leurs rivaux comme l'unique moyen de recouvrer leur influence.

Mais il était trop tard, et les conditions de la lutte étaient bien changées. Ce n'était pas seulement contre les progrès continus du catholicisme que les méthodistes américains avaient à se défendre. Avec le temps les divisions naturelles au protestantisme commençaient à se produire, et elles allaient bientôt briser cette unité factice qui n'avait voulu s'appuyer que sur la force. En 1862, l'Eglise anglicane s'établit aux îles Sandwich ; quelques années plus tard, ce fut au tour des Mormons. Bientôt toutes les dénominations religieuses de l'hérésie pullulèrent dans ces îles.

Le résultat le plus net de la multiplicité des sectes fut d'enlever toute autorité aux prédicants, et de déchaîner dans l'archipel hawaïen le double fléau de l'indifférentisme et de la plus hideuse immoralité.

« Les choses vont au plus mal, écrivait en » 1862 un ministre américain ; la dépopulation » est rapide ; sans être prophète, quelques » années suffiront pour amener la catastrophe. » On peut déjà commencer à graver l'épithaphe : » Les Anglo-Saxons ont ruiné ces îles, comme » ils ont ruiné les Indes-Orientales (3). »

Voilà pour la moralité, et quant aux croyances dogmatiques des malheureux Hawaï, voici un fait qui parle haut. Il y a quelques années, à l'occasion d'une éruption volcanique qui fit de grands ravages, on entendit les naturels, tous munis de Bibles, chanter en chœur le 64^e psaume de David pour apaiser le courroux de la déesse.

1. Georges Simpson, *Les îles Sandwich*, vol. II, ch. 12.

2. *Quatre ans dans le Pacifique*, ch. 11.

3. Rév. Hives, *La vie sur les plages du Pacifique*, ch. 11.

1. *Missionary Herald*, 1842.

Missions Catholiques.

Ainsi ces malheureux, ne sachant plus que croire, en sont revenus au paganisme, qu'ils avaient abandonné d'eux-mêmes avant l'arrivée des missionnaires

Une interview récente qui eut lieu entre un reporter et le premier ministre peindra, mieux que tout ce que je pourrais dire le nihilisme religieux dans lequel est tombé ce pauvre peuple..... « A quelle religion, demandait le journaliste, appartient le roi Kalakaua ? » — « A aucune, »

répondit sans hésiter l'Excellence. — « Et vous ? » — « Oh ! moi, je n'ai pas de religion du tout ; mais j'ai pour le catholicisme le plus profond respect, et pour les missionnaires catholiques la plus complète et la plus sincère estime. »

L'héroïque dévouement du R. P. Damien Deveuster a été pour beaucoup dans ce retour des esprits vers le catholicisme, si atrocement calomnié et si méprisé au début. Au nombre des fléaux que la civilisation a apportés aux Hawas,



ILES SANDWICH (OCÉANIE). — CATHÉDRALE D'HONOLULU ; d'après une photographie du R. P. Clément, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, missionnaire aux Sandwich.

il faut ranger l'introduction de la lèpre dans ces îles. Le gouvernement a dû prendre des mesures pour isoler ces infortunés, afin d'essayer, sans y parvenir, de sauvegarder le reste de la population. Il les a donc séquestrés dans un coin fermé de l'île Molokai. Là, catholiques et protestants vivaient dans le plus complet abandon religieux et la plus désolante promiscuité, quand un des missionnaires, le R. P. Damien, s'offrit volontairement à son évêque pour être le pasteur spirituel et le consolateur de ces abandonnés. Ce fut, dans toutes les îles Sandwich, en Amérique, et jusqu'en Angleterre, une explosion

d'enthousiasme, lorsqu'au mois de mai 1873, le P. Damien alla s'enfermer au milieu des lépreux de Molokai, avec la prévision à peu près sûre de gagner leur affreuse maladie: « Nous avons » dit souvent, écrivait un des journaux protes- » tants du pays, que les pauvres lépreux de » Molokai offraient à l'héroïsme chrétien une » belle et noble occasion de s'exercer. Nous » sommes heureux de dire aujourd'hui que le » héros est trouvé... le P. Damien a été laissé » au milieu des lépreux sans logement, sans » argent, sans vêtements, sans autres ressources » enfin que celles qu'ont pu lui offrir les lépreux.

» Nous n'avons pas à nous préoccuper des opinions théologiques de cet homme. Il est certainement un héros chrétien. »

« Voilà vraiment l'esprit du CHRIST, disait un autre journal, voilà un amour de l'humanité » inexplicable à l'intelligence, voilà Xavier pénétrant dans les replis de la misère humaine, voilà un héros qui se précipite dans l'abîme béant pour sauver un peuple ; son œuvre est au-dessus de toutes les œuvres de charité. »

Bientôt les encouragements et les secours matériels arrivèrent de tous côtés au pauvre missionnaire, qui avait été laissé dans l'île sans même avoir un toit pour s'abriter, si bien que, pendant les premières semaines, il dormait en plein air, sous un vaste *pandanus*, qui ombrageait la place publique du village de Kalawoo, où il était descendu. Tout était à faire au milieu de ces huit cents lépreux, qui, séparés pour toujours de la société civilisée, se consolaient de leur exil en s'adonnant aux plus honteux désordres. Naturellement, le bon Père s'occupa d'abord de ramener à DIEU les catholiques, et il leur éleva successivement deux chapelles, une à Kalaupapa, où, dès 1874, un de ses confrères vint le rejoindre. Mais il partagea toujours intégralement, et sans distinction de croyances, entre catholiques et protestants, les secours matériels qui lui furent envoyés. Parmi les généreux bienfaiteurs du saint prêtre, il faut citer au premier rang le Rév. Chapman, *vicar* anglican de l'église de Saint-Luc, à Londres, qui lui envoya, à diverses reprises, 2645 livres sterling (65.625 francs), en se recommandant à ses prières, et un riche banquier protestant d'Honolulu, qui fit élever à Kalaupapa, pour les filles et les femmes lépreuses, un asile-hôpital, dont le gouvernement confia la direction aux Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François.

Au bout de douze ans de ce rude apostolat, en 1885, le bon P. Damien ressentit les premiers symptômes de la lèpre ; il accepta joyeusement le dénouement prévu dès le premier jour, et quand il mourut de la mort des saints, le 15 avril 1888, il laissait derrière lui son œuvre, solidement établie, aux mains de deux prêtres et de six religieuses hospitalières.

Le bon Père fut enterré au milieu de ses enfants, sous l'arbre qui lui avait servi d'abri quand il débarqua dans l'île. Dès que la nouvelle de sa mort eut traversé l'Océan, il se forma à Londres un comité, sous la présidence du prince de Galles ; son Em. le cardinal Manning, l'archevêque anglican de Cantorbéry, l'évêque de Londres, le Rév. Chapman, et d'autres illustrations, en faisaient partie. On résolut d'élever un monument funèbre sur la tombe du P. Damien, et d'ouvrir, à Londres, un Institut médical pour soigner les personnes atteintes de la lèpre, et étudier les moyens de guérir cette terrible maladie.

En France, Mgr Perraud fit à l'Académie,

aux applaudissements de tous, l'éloge du saint prêtre qui, sorti d'une Congrégation française, est allé aux antipodes faire admirer, des ennemis mêmes de notre foi, le dévouement du missionnaire et l'héroïque générosité du caractère français.

En 1881, Mgr Maigret demanda à la S. C. de la Propagande de lui accorder un coadjuteur, et dès qu'il l'eut sacré, il lui remit la direction du vicariat apostolique, et ne songea plus qu'à se préparer saintement à la mort.



LE R. P. DAMIEN DEVEUSTER, des Sacrés-Cœurs, missionnaire à la léproserie de Molokai (Iles Sandwich).

A cette occasion, le nouvel évêque fut reçu en audience solennelle par la régente (1), qui, bien qu'anglicane zélée, profita de la circonstance pour décerner à Mgr Maigret la croix de Grand-Officier, et au Père Damien celle de Chevalier de l'Ordre de Kalakaua. « Jamais, écrivait la *Gazette de Hawaï*, ces décorations n'ont été plus dignement et plus justement accordées. Pour le vieil évêque d'Arathie, cet honneur lui arrive au moment où il termine sa longue et honorable carrière. Comme prêtre et comme évêque, il s'est acquis non seulement la vénération, mais l'amour de tous ceux qui l'ont connu. Pour le P. Damien, il reçoit ce titre d'honneur comme prix d'un dévouement dont bien peu d'hommes seraient capables. A notre avis,

1. Le roi Kalakaua était alors en Europe.

» l'œuvre de ce saint prêtre est une des plus » admirables qu'on puisse entreprendre. »

On voit par ces extraits, que j'ai multipliés à dessein, combien l'opinion publique est revenue aux missionnaires catholiques.

L'année suivante, 1882, Mgr Maigret s'en alla recevoir la récompense de ses quarante-six ans d'apostolat. L'exilé de 1837 fut visité sur son lit de mort par le roi et la reine, qui se firent représenter aux obsèques du prélat.

Son successeur s'appliqua surtout à développer l'œuvre des écoles. En 1883, il appela aux îles Sandwich les Petits-Frères de Marie, qui ouvrirent à Honolulu le collège de Saint-Louis de Gonzague, qui compta bientôt 100 élèves. Deux autres écoles furent ouvertes plus tard dans l'intérieur, l'une avec 130 élèves, l'autre qui en compte plus de cent.

De leur côté, les religieuses du Sacré-Cœur, pour lutter contre la concurrence des dames puséystes, ouvrirent des pensionnats où se pressèrent bientôt les jeunes filles des meilleures familles.

Comme on jouit aux îles Sandwich de l'enseignement obligatoire et sans DIEU, la mission a dû s'imposer de lourds sacrifices pour former des maîtres chrétiens et ouvrir, dans les principaux postes, des écoles libres, qui sont fréquentées, à ce moment, par plus de 1.500 enfants catholiques.

En 1885, à la demande même du roi, un missionnaire fut envoyé en Amérique, pour chercher des religieuses hospitalières. Il ramena avec lui sept Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François (diocèse de Syracuse), que la reine envoya chercher au débarcadère avec les voitures de la cour, et auxquelles le gouvernement confia deux hôpitaux, un à Wailuku, pour toute espèce de maladies, et un à Kalaupapa (Molokai), pour les femmes et les filles lépreuses.

Depuis 1870, la culture de la canne à sucre a amené aux îles Sandwich de nombreux étrangers, qui sont venus combler en partie les vides qu'une dépopulation continue fait chaque année parmi les indigènes. Il y a, en ce moment, dans l'archipel, 20.000 Chinois, dont 50 sont catholiques, 1.500 Japonais, dont une trentaine de catholiques, 12.000 Portugais, tous catholiques, sans parler du commerce, qui est tout entier aux mains des Américains et des Anglais, en grande majorité protestants.

Cette situation a complètement changé les conditions anciennes de l'apostolat, et créé à la mission de lourdes charges. La plus grande partie des anciens postes ont dû être abandonnés, les indigènes dont ils étaient formés étant morts ou fixés sur les nouvelles plantations. D'un autre côté, il a fallu ouvrir de nouvelles chapelles dans les endroits où les émigrants catholiques se sont établis. La population actuelle des îles Sandwich est d'environ 90.000 habitants, dont 50.000 à peine représentent l'élément indigène. Sur ce nombre, il y a 27.600 catholiques, dont 13.700

indigènes, 12.000 Portugais, le reste appartenant à différentes nationalités.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 24 missionnaires prêtres et 3 Frères de la Congrégation de Picpus.

22 Frères Maristes.

22 religieuses du Sacré-Cœur et 13 Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François.

Œuvres : 15 stations avec résidences : 78 missions.

33 églises, 59 chapelles.

1 collège de Saint-Louis de Gonzague, à Honolulu : 450 élèves.

2 autres pensionnats dans l'intérieur : 230 élèves.

2 pensionnats de jeunes filles et 8 écoles primaires dirigés par les religieuses du Sacré-Cœur : 300 élèves.

17 écoles de paroisses : 1.500 élèves.

2 hôpitaux.

Statistique comparée :

En 1827 : Commencement de la mission. 1 préfet apostolique, 2 missionnaires.

En 1850 : 1 préfet apostolique, 2 missionnaires, 150 catholiques.

En 1860 : 1 vicaire apostolique, 18 missionnaires, 50 églises ou chapelles, 15 écoles, 12.000 catholiques.

En 1870 : 1 vicaire apostolique, 24 missionnaires, 70 églises ou chapelles, 57 écoles, 23.000 catholiques.

En 1890 : 1 vicaire apostolique, 24 missionnaires, 92 églises ou chapelles, 25 écoles, 27.600 catholiques.

Bien que la fortune et l'influence soient aux mains des protestants, les dispositions générales du peuple hawaïen et du gouvernement sont sympathiques au catholicisme. Mais il y a à lutter contre la plus navrante indifférence religieuse et la corruption des mœurs. Grâce à DIEU, nos catholiques font très généralement honneur à leur foi.

II. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE TAHITI.

Le vicariat apostolique de Tahiti, érigé en 1848, comprend les îles de la Société, l'archipel des Paumotous, les îles Gambier, Tubuai, l'île de Cook et l'île de Pâques. Au total, environ 600 îles, qui s'étendent de l'Équateur au 28° de latitude australe et du 160° au 114° de longitude occidentale.

Il y avait déjà six ans que la Congrégation de Picpus luttait pour s'établir aux îles Sandwich, quand le Souverain Pontife Grégoire XVI, ayant partagé l'Océanie insulaire en deux vicariats, lui assigna, pour sa part, le vicariat de l'Océanie orientale, qui s'étendait d'un pôle à l'autre, du 180° de longitude aux côtes d'Amérique.

Îles Gambier. C'est par les îles Gambier que commença l'évangélisation de cet immense territoire. Les missionnaires, partis de France dans les premiers jours de 1834, doublèrent le cap Horn, remontèrent le long des côtes du Chili jusqu'à Valparaíso, où ils établirent une procure pour desservir leurs missions, et débarquèrent aux îles Gambier, au commencement du mois d'août 1834. Le 15 août, le Saint-Sacrifice était célébré, pour la première fois, dans ces îles, et, quatre ans plus tard, les 4.000 habitants de l'archipel étaient convertis à la foi catholique. Le roi de Mangaréva et tous ses sujets avaient

embrassé le christianisme, et leur simplicité, leur ferveur rappelaient les merveilles de la primitive Église.

Aux îles Gambier, les missionnaires catholiques arrivaient les premiers ; l'homme ennemi n'avait pas eu le temps de semer l'ivraie dans le champ du père de famille. Les prêtres romains n'avaient à lutter que contre la barbarie des sauvages ; ils n'avaient pas affaire à l'hypocrisie raffinée des sectaires. C'est ce qui explique la promptitude de leur succès.

Néanmoins il ne faudrait pas croire que ce succès ait été obtenu sans efforts. Avant l'arrivée des missionnaires, les naturels des îles Gambier étaient adonnés à l'anthropophagie et à tous les vices de la vie sauvage ; ils vivaient dans la paresse et un dénuement absolu des choses les plus indispensables à la vie civilisée.

« Qu'on se figure, écrivait en 1837 le vicaire apostolique de l'Océanie orientale, de pauvres missionnaires arrivant dans une île dénuée de tout, où ils n'ont pour abri que la voûte du ciel, pour vêtements que ceux qu'ils ont apportés, pour nourriture que celle du pays, bien maigre et bien amère à des estomacs étrangers. Voilà notre position au milieu d'un peuple étranger, toujours prêt à recevoir, hors d'état de donner aucun secours. Il a donc fallu tout créer et pourvoir à tous les besoins. Durant des années, nous avons couché, les uns sur des malles, les autres sur des claies de roseaux ; des pierres, des troncs d'arbres servaient de sièges. J'ai célébré dans une de nos églises un baptême de 80 personnes, durant lequel mon trône épiscopal était une vertèbre de baleine. Actuellement nous sommes un peu mieux, du moins à Akéme ; nous avons une petite maison et des chaises, et tout cela, nous le devons à nos bons Frères. Dans les autres îles, le missionnaire est encore dénué de tout. Il ne faut pas compter sur les prêtres pour les travaux manuels : outre qu'ils y sont ordinairement peu versés, leur ministère, à toute heure réclamé, leur interdit de se livrer à aucune autre occupation. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent trouver le temps de raccommorder leurs habits et de laver leur linge ; car personne, même l'évêque, n'est exempt de cette double obligation. »

Le premier soin des missionnaires fut d'initier doucement leurs néophytes aux bienfaits du travail, qu'ils regardaient, avec raison, comme le seul gage certain de leur persévérance dans la vie chrétienne. Bientôt, sous leur sage direction, les îles Gambier devinrent une Réduction du Paraguay. Pendant une vingtaine d'années, la ferveur religieuse, la paix et la prospérité régnèrent dans ces îles fortunées. En 1845, lors de l'expédition de Dumont-d'Urville au pôle austral, en quittant la banquise qui avait failli l'engloutir, l'expédition vint se ravitailler aux îles Gambier. L'amiral et ses équipages furent bien surpris de trouver une population toute catholique et civi-

lisée, là où, quelques années auparavant, régnaient l'anthropophagie et la barbarie. Une messe solennelle fut célébrée devant les équipages de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, et dans son rapport au roi, l'amiral rendit hautement justice aux efforts des missionnaires pour civiliser ce petit peuple.

Les missionnaires protestants eux-mêmes ont témoigné du succès de leurs rivaux. « Pendant ces dernières années, écrivait l'un d'eux en 1851, trois missionnaires français, de la secte papiste, se sont établis dans l'île de Mangaréva. Il faut avoir vu l'influence qu'ils ont acquise sur les naturels pour y croire. Elle est si absolue, que ceux-ci semblent guidés dans toutes leurs démarches par cette unique préoccupation : Qu'est-ce que les Pères penseront de moi (1) ? »

Hélas ! cette ère de prospérité ne dura qu'un temps. A mesure que les navires européens abordèrent aux îles Gambier, ils apportèrent à ce peuple primitif, avec les vices de la civilisation, d'affreuses maladies qui firent, en peu d'années, de ces îles un tombeau. En 1870, la petite vérole, la phtisie, d'autres maladies que je ne veux pas nommer, avaient fait de tels ravages au milieu de ce peuple intéressant, que la population était descendue de 4.000 à 1.200. Aujourd'hui, il n'y a plus aux îles Gambier qu'environ 450 habitants, qui ont gardé heureusement la ferveur de la foi, mais qui, trop faibles pour résister à l'action dévorante de la civilisation moderne, sont décimés de jour en jour par la maladie. D'après toutes les apparences, d'ici la fin du siècle, ce peuple aura vécu. Au moins la vraie religion sera venue sanctifier son agonie et la Croix du CHRIST ombragera sa tombe.

Non contents du mal qu'ils ont fait à ce peuple enfant, les trafiquants qui cherchent à l'exploiter se sont permis d'indignes calomnies contre les missionnaires. En 1859, M. de Kératry s'étant fait à la Chambre l'écho de ces attaques aussi injustes que passionnées, voici la réponse, pleine de dignité et de raison, que le Supérieur de la Congrégation adressa aux journaux catholiques :

« Monsieur le rédacteur, j'étais gravement malade au moment où M. de Kératry se faisait, à la tribune du Corps législatif, l'écho des accusations les plus odieuses contre les missionnaires des îles Gambier. Aujourd'hui, quoique tardivement, je viens protester au nom des missionnaires des îles Gambier et de la Société dont ils sont les membres. Je proteste surtout contre cette affirmation que les missionnaires des îles Gambier sont avant tout commerçants, et que la mission, sous le manteau de la reine, met de côté chaque année de soixante à soixante-dix mille francs. J'affirme que les missionnaires n'ont jamais retiré aucun profit du commerce des indigènes.

» On peut juger de la valeur des affirmations de nos accusateurs par ce qu'ils disent eux-

» mêmes, que *rien n'est apparent* et que *rien n'a besoin de l'être*. Il me semble cependant que, pour constater un fait, il devrait y avoir quelque chose d'*apparent*. Il n'y a pas de preuves, mais ce sont des missionnaires, les preuves ne sont pas nécessaires.

» Que des missionnaires éclairent de pauvres sauvages sur la valeur des produits de leur île et les empêchent de céder des objets précieux pour des bagatelles, les voilà transformés en commerçants par de vils spéculateurs de l'ignorance des naturels. Que des missionnaires empêchent de tout leur pouvoir la corruption de se répandre dans le troupeau qui leur est confié, qu'ils le prémunissent contre les pièges et les séductions des étrangers, ils attirent sur leurs têtes toutes les haines de misérables plus démoralisés que les sauvages eux-mêmes. Alors on crie au bigotisme, à l'abus de la confession, à l'obscurantisme qui repousse le progrès et la civilisation moderne.

» Son Exc. M. le ministre a annoncé une enquête sur l'état des îles Gambier. Qu'elle soit faite avec discernement et impartialité. La mission ne la redoute pas ; nos missionnaires ne craignent pas la lumière. Nous aussi, nous la demandons, cette enquête, parce que nous avons la certitude que la vérité se fera jour et que nos missionnaires seront pleinement justifiés.

» Agréez, etc.

» RAGUIT, supérieur par intérim. »

Il ne fut fait aucune réponse à cette éloquente protestation, et l'enquête annoncée n'eut pas lieu, ou, si elle fut faite, elle ne justifia pas les accusations produites, car on n'en entendit plus parler et le silence se fit sur cette affaire.

Tahiti. Après avoir établi le catholicisme dans les îles Gambier, les missionnaires portèrent la foi dans l'archipel de la Société, dont Tahiti est comme la capitale. Malheureusement ils avaient été devancés dans ces îles, depuis une quarantaine d'années, par les ministres de l'erreur. Aussi le travail fut bien plus pénible et le succès moins complet.

C'est en 1797 que les méthodistes s'établirent dans les îles de la Société, dont ils firent, selon leur expression, « le rempart du protestantisme dans les mers du Sud. » Néanmoins leurs débuts à Tahiti avaient été lents et pénibles. La sécheresse du culte protestant n'avait rien, en effet, qui pût attirer les sympathies de ce peuple aimable et expansif, dont les premiers navigateurs ont fait le plus délicieux tableau.

Pendant quinze ans, les ministres prêchèrent dans ces îles sans y faire un seul prosélyte. Mais là où avait échoué la prédication, les intrigues tortueuses et cruelles de la politique devaient réussir.

Dès les premières années du siècle, le roi

Pomaré II, ambitieux et sans scrupules, ayant voulu réunir sous son sceptre toutes les îles de l'archipel, s'était vu chassé de Tahiti et forcé de se réfugier avec ses partisans dans l'île Mooréa. Les méthodistes comprirent que l'occasion était bonne pour s'imposer au prince dépossédé et, par lui, à tout l'archipel. Le Rév. Nott, alors supérieur de la mission, alla le trouver et lui proposa de le rétablir sur le trône, s'il voulait se faire chrétien, lui et son peuple. Le nouveau Constantin, que ne gênait aucun scrupule religieux, accepta sans hésiter ce honteux marché, et, quelques semaines plus tard, un navire anglais débarquait à Mooréa une quantité de fusils et quelques canons. Dans ces conditions, la lutte n'était plus possible. Débarqué à l'improviste à Tahiti, le roi fit un grand carnage de tous ses ennemis et remonta sur le trône. Il tint sa promesse et, dans le cours d'un mois, de gré ou de force, tous ses sujets étaient devenus chrétiens.

Dès lors, de l'aveu des protestants, commença pour tout l'archipel de la Société une ère de contrainte et de sombre fanatisme. Laissant habilement au roi et aux principaux chefs toute liberté de s'abandonner à l'ivrognerie et aux passions les plus dégradantes, les méthodistes rédigèrent et firent adopter un code de lois, admirablement conçu pour assurer leur domination temporelle et spirituelle sur ce beau pays, dont ils devinrent peu à peu les véritables maîtres. Au bout de quelques années, ils étaient les plus riches propriétaires de Tahiti et tout le commerce était tombé entre leurs mains ; ce qui les rendit bientôt aussi odieux aux résidents étrangers qu'aux indigènes. « Il est désolant, écrit à ce sujet un auteur protestant, de voir ce que sont devenus aujourd'hui les naturels de Tahiti. Les amusements ordinaires, si innocents, ont été proscrits par les missionnaires, et ils ont été remplacés par des habitudes de complète indolence ; leur simplicité de caractère est devenue de l'hypocrisie et de la ruse. L'ivrognerie, la misère, les maladies ont diminué la population de ces îles d'une manière effrayante. » — « J'ai vu à Tahiti, rapporte un autre protestant, des scènes de débauche et de libertinage dont rougiraient les banlieues les plus dévergondées de Londres. On cherche en vain à reconnaître dans ces malheureux sauvages dégradés, hébétés et maladifs, les belles figures des Tahitiens, tels que Cook les a dépeints (1). »

Quand les prêtres de la Congrégation de Picpus se furent établis aux îles Gambier, leur administration paternelle et douce provoqua naturellement des comparaisons délicates avec l'avarice et la tyrannie des méthodistes, leurs voisins. Les Tahitiens, en relations de commerce assez fréquentes avec Mangaréva, ne tardèrent pas à solliciter la venue dans leur île de prêtres catholiques. Ici encore, je puis apporter le témoignage formel

1. Sir Bennett, *Voyage d'un naturaliste*, vol. I, ch. 3.

d'un auteur protestant, le commodore Wilkes : « L'intolérance des méthodistes, dit-il, avait » froissé les indigènes, et l'on ne peut douter » que l'on ne doive à cette impression la rapide » désertion qui se manifesta dans les rangs de » leurs fidèles, à l'arrivée des missionnaires » catholiques. »

Ce fut en 1836 que les PP. Laval et Caret, partis des îles Gambier, débarquèrent à la pointe sud-est de Tahiti. Ils traversèrent l'île aux acclamations enthousiastes des indigènes, qui voyaient en eux des libérateurs, et furent parfaitement accueillis d'abord par la reine Pomaré IV et les principaux chefs ; mais les prédicants, sous la direction du fameux Pritchard, qui était le véritable roi du pays, arrachèrent, quelques jours après, à la reine un décret d'expulsion.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet l'historien américain Melville : « Toujours traités d'une manière » humiliante, les prêtres catholiques ont aussi » rencontré la violence ; on les a contraints de » s'embarquer sans vivres, sans provisions, sur » une petite goélette marchande, qui les déposa, » à tout hasard, dans l'île de Wallis, habitée par » des sauvages, et située à 2.000 milles (670 » lieues) de Tahiti. Que les missionnaires anglais » résidant à Tahiti aient autorisé le bannissement » de ces prêtres, c'est un fait avoué par eux. » Le commandant Laplace, qui rapporte le même fait, ajoute que, pendant la route, les missionnaires eurent à souffrir les traitements les plus indignes de la part du capitaine.

La France ne pouvait rester insensible aux outrages infligés à ses nationaux par une poignée de prédicants, plus dignes du titre de marchands que de celui de missionnaires. A plusieurs reprises, le commandant Dupetit-Thouars et l'amiral Dumont-d'Urville, alors en croisière dans les mers australes, vinrent exiger de la reine Pomaré les réparations auxquelles nous avions droit. Mais à peine les navires avaient-ils quitté le port de Papéiti, que la lutte recommençait contre les missionnaires catholiques. Pour en finir d'une seule fois et assurer à jamais sa domination sur les îles de la Société, le Rév. Pritchard prit le parti d'offrir à l'Angleterre le protectorat de l'archipel. Le Foreign-Office l'avait déjà refusé en 1825, mais le Révérend consul, comptant sur la jalousie nationale des Anglais contre la France, espérait être plus heureux cette fois. Dans cette intention, il partit pour Londres dans le courant de 1840.

Mais il se produisit alors un coup de théâtre sur lequel personne ne comptait, et qui fit bien voir les véritables dispositions des indigènes, et le vif désir qu'ils éprouvaient d'être débarrassés de la tyrannie des méthodistes. A peine le Rév. Pritchard parti pour l'Europe, les chefs se réunirent en assemblée générale, et d'eux-mêmes, sans aucune provocation étrangère, ils offrirent le protectorat de leur pays à la France.

Le gouvernement français, qui venait de

s'établir aux îles Marquises, désirait avoir dans le sud une station de ravitaillement pour ses balciniers, en même temps qu'un point stratégique pour sa marine militaire ; il saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte de s'établir dans l'archipel de la Société. Le commandant Dupetit-Thouars, nommé sur ces entre-faites contre-amiral et commandant en chef de la station navale des mers du Sud, reçut du gouvernement français ordre de se rendre sans retard à Tahiti, et au mois d'août 1842, de l'assentiment des chefs indigènes, la reine Pomaré signait très librement l'acte par lequel elle acceptait, sa vie durant, le protectorat de la France à Tahiti.

Cet acte fut accueilli d'abord par la sympathie universelle. Les indigènes l'avaient d'eux-mêmes sollicité ; les résidents français et américains le réclamaient depuis longtemps ; les résidents anglais eux-mêmes, alors au nombre de vingt-neuf, y applaudirent ; dans une lettre de remerciements et de félicitations qu'ils adressèrent à l'amiral, ils déclarèrent « qu'ils étaient heureux » de voir enfin mettre un terme aux désordres » et aux abus qui, jusqu'alors, avaient régné à » Tahiti. » Enfin, les missionnaires protestants, faisant contre fortune bon cœur, écrivirent à l'amiral que, « ministres d'un DIEU de paix, ils » regardaient comme un devoir impérieux » d'exhorter les peuples de ces îles à une obéissance tranquille et constante envers le pouvoir » actuel, dans la pensée que c'est ce qui convient » le mieux aux intérêts des indigènes. »

Tout était donc pour le mieux, quand la jalousie des Anglais d'Australie et le retour du Rév. Pritchard vinrent tout remettre en question. Pritchard refusa de reconnaître, comme consul, le protectorat français, et, sur ses instigations, la reine Pomaré écrivit à sa bonne sœur la reine d'Angleterre, pour réclamer sa protection contre le gouvernement français, qui voulait, disait-elle, lui enlever ses Etats, la faire prisonnière, et l'envoyer mourir en France. « Les ministres d'un DIEU de paix » ne rougirent pas de prêcher contre nous la révolte et de raconter, du haut de leurs chaires, que la France était un tout petit pays, à peine plus grand que Tahiti, et qu'elle n'avait qu'une frégate, qui reparaisait toujours la même, mais peinte de nouvelles couleurs, pour qu'on ne pût la reconnaître.

Sous ces excitations perfides, la révolte éclata contre nous sur plusieurs points à la fois, et le Rév. Pritchard, ayant commis la faute d'amener son pavillon consulaire pour protester contre l'occupation de la France, fut arrêté, comme un simple résident, sur l'ordre du commandant Bruat, et renvoyé en Angleterre.

En Europe, l'excitation des esprits était extrême. Le premier ministre d'Angleterre employa les expressions les plus violentes et les moins parlementaires, en dénonçant à la Chambre des Communes l'attentat commis contre Prit-

chard : « Un *outrage grossier*, accompagné d'une *injustice grossière*, a été commis contre l'Angleterre dans la personne d'un de ses agents. » Un instant, on put croire qu'à l'occasion du Rév. Pritchard, la guerre allait éclater entre les deux pays. La modération, peut-être exagérée, de M. Guizot prévint la catastrophe. Il maintint énergiquement le droit de la France au protectorat des îles de la Société, mais il désavoua l'arrestation du R. Pritchard, auquel on accorda une indemnité de 25.000 fr. Comme M. Guizot s'était péremptoirement refusé à le laisser rentrer à Tahiti, il fut nommé consul d'Angleterre à Samoa, où il essaya de recommencer ses intrigues politico-religieuses. Disons toutefois qu'il revint plus tard à des sentiments plus modérés. On a dit, sans preuves, qu'il mourut catholique, mais il est certain au moins que sa famille tout entière se convertit, et qu'aujourd'hui sa fille aînée est Ursuline en Angleterre.

Le soulèvement des Tahitiens contre le protectorat français dura jusqu'en 1846, et fit verser pas mal de sang. A la fin, la reine Pomaré, voyant qu'elle n'avait décidément rien à attendre de l'Angleterre, se soumit sincèrement à notre autorité, et jusqu'à sa mort, arrivée en 1877, bien que toujours protestante fanatique, elle demeura l'amie de la France.

On a vu que Pomaré, ne voulant pas engager l'avenir de sa dynastie, n'avait accepté notre protectorat que *sa vie durant*. Son fils Pomaré V, bien que marié à une Anglaise, a consenti, sans grandes difficultés, à l'annexion pure et simple de son pays, substituée au régime de protectorat (30 décembre 1880). Deux mois plus tard, 15 février 1881, l'annexion était étendue au groupe des îles Gambier, et au mois de mars suivant, à l'île de Rapéa et aux îles sous le Vent.

Sous le rapport social, la substitution de l'influence française à celle des méthodistes anglais a été heureuse pour les îles de la Société, comme un magistrat australien a eu la bonne foi de le reconnaître. « L'importante île de Tahiti, » écrivait-il en 1863, forme maintenant ce qu'elle n'aurait jamais été sous l'ancien régime, une » population civilisée et prospère (1). »

Mais, sous le rapport religieux, l'Église catholique a moins gagné qu'on ne l'espérait au changement. Le catholicisme, il est vrai, s'est fortement implanté à Tahiti, qui est devenu en 1848 le centre du vicariat, mais l'indifférence religieuse, développée parmi ces populations indolentes et molles par le protestantisme, a trompé en partie les espérances de l'apostolat. C'est à peine si l'on compte 6 700 catholiques sur les 30.300 habitants de l'archipel. Comme sous la domination des méthodistes, chaque village a son temple protestant et son école subventionnés par la France qui, toujours généreuse, s'est contentée, pour assurer sa domination, de remplacer les méthodistes

anglais par des ministres appartenant au consistoire de Genève. Sous l'Empire, les écoles publiques de Papéiti étaient confiées aux Frères de Lamennais et aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. On vient de les laïciser, et l'on a fait venir, pour remplacer nos religieux, des instituteurs et des institutrices protestantes.

La mission s'est imposé de lourds sacrifices pour conserver aux catholiques des maîtres de leur foi, et ses efforts ont été couronnés de succès, car l'école des Frères, qui comptait avant la laïcisation 126 élèves, en avait 152 l'année suivante. Dans l'intérieur, la plupart des missionnaires ont dû ajouter aux travaux de l'apostolat celui de l'enseignement, afin de sauvegarder la foi de leurs enfants.

Du reste, dans l'archipel de la Société, comme dans presque toutes les îles de la mer du Sud, la race indigène est en pleine décroissance, sans que rien puisse enrayer ce mouvement continu de dépopulation. Comme aux îles Sandwich, c'est la race chinoise, envahissante, active, laborieuse, qui se substitue peu à peu à ces races amollies dans la paresse et dans le libertinage. Il y a déjà plus d'un millier de Chinois à Tahiti, et le peuple chinois, qui meurt de faim chez lui, est en train d'inonder de ses immigrants l'aire immense qui s'étend des côtes de l'île Bourbon aux rivages de la Californie. On sait qu'au point de vue de l'apostolat, il y a jusqu'ici peu de fond à faire sur l'émigrant chinois, uniquement occupé d'amasser des piastres pour retourner en jouir dans son pays.

Iles Paumotous. — Entre Tahiti et les îles Gambier s'étend l'archipel des Paumotous, qui comprend une centaine d'îles basses, formées en plein Océan par des bancs de madrépores. Rien de plus curieux que le travail mystérieux de ces architectes sous-marins, qui ont élevé dans le Pacifique des archipels entiers, en même temps qu'ils entouraient les grandes îles d'une ceinture de récifs redoutés des navigateurs.

Voici maintenant venir d'autres agents : les oiseaux de mer s'établissent sur ces récifs, où ils déposent leur guano ; les vents et les courants y poussent des débris de plantes, des carcasses de poissons, qui s'y fixent, s'y accumulent et ne tardent pas à former çà et là des plaques d'humus. Un jour, une noix de coco, ballottée par la vague, aborde à cette île nouvelle ; des graines légères y sont déposées par les vents ou par les oiseaux de passage. Tout cela germe, grandit au soleil des tropiques ; bientôt, à la place d'un roc aride, voici un îlot couvert de verdure, qui n'attend plus que des habitants. Les hasards de la tempête y pourvoiront.

Ainsi se sont formées et peuplées les Paumotous et la plupart, sinon toutes les îles de la mer du Sud. Naturellement la faune et la flore de ces îles sont d'une pauvreté extrême ; beaucoup de ces îlots sont encore dépourvus d'eau douce ; peu

1. *Souvenirs de la Nouvelle-Galles du Sud*, ch. 17, par le uge Therry.

d'animaux domestiques ; presque pas d'autres arbres fruitiers que le cocotier ; en sorte que les habitants, groupés par petites agglomérations de 80.100 et, dans les principales îles, 150 habitants, n'ont d'autre nourriture que la pêche, et quelquefois aussi la chair humaine, quand la faim pousse trop vivement ces malheureux.

Les Mormons, venus d'Amérique, s'étaient installés depuis trente ans aux Paumotous, quand la Congrégation de Picpus entreprit en 1849 l'évangélisation de ces îles. La lutte fut longue et pénible. Au début, le *P. Clair*, un des premiers missionnaires, fut frappé d'un coup de casse-tête et jeté à la mer. Il allait périr, quand les cannibales le repêchèrent et lui sauvèrent la vie. Le *P. Laval* fit un certain nombre de baptêmes et bâtit des chapelles dans plusieurs îles. Des prophéties païennes avaient annoncé l'arrivée des missionnaires aux Paumotous et la conversion de ces îles. Un jour que le grand-prêtre offrait le sacrifice sur le *Maraé* (cimetière), dans l'île Kakoto, l'idole lui dit que sous peu les dieux et les ancêtres du Maraé deviendraient muets, que le Maraé lui-même serait abandonné, et que toute la population servirait un DIEU étranger, plus puissant qu'eux tous, qui leur serait annoncé par des prêtres vivant sans femmes et portant de longues robes noires.

Malheureusement, à cause du petit nombre de missionnaires, obligés de se partager entre les nombreuses îles du vicariat, l'archipel des Paumotous demeura à peu près abandonné après ce premier essai d'apostolat, et ne reçut plus qu'à de rares intervalles la visite des missionnaires. C'est seulement à partir de 1874 que l'évangélisation put être reprise d'une manière suivie. Alors commença sérieusement le mouvement des conversions parmi les Mormons des Paumotous. En 1888, sur douze îles, ayant une population totale de 1.897 habitants, on comptait déjà 1.661 catholiques contre seulement 237 dissidents.

Enfin on a appris, il y a quelques mois, la conversion de la dernière de ces îles, l'île Téta-magi, dont tous les habitants, au nombre de 69, ont été baptisés. Actuellement, l'archipel des Paumotous compte environ 2.000 catholiques, population très pauvre, aux mœurs encore rudes et farouches, mais où ne règnent plus ni le libertinage, ni le cannibalisme, et qui semble disposée à suivre docilement les conseils des missionnaires.

Ile de Pâques. — L'île de Pâques, située à l'extrémité orientale de la Polynésie, à mille lieues de toute terre habitée, fut évangélisée de 1864 à 1868, grâce au dévouement héroïque du Frère Eugène Eyraud, de la Congrégation de Picpus, qui resta seul, pendant neuf mois, dans cette île, au milieu des indigènes les plus grossiers et les plus féroces de la Polynésie, pour les disposer à recevoir la prédication des missionnaires.

Ce qu'il eut à souffrir pendant ces neuf mois est indescriptible. Menacé à chaque instant d'être dévoré par les cannibales, on lui vola toutes ses petites provisions et le peu que son travail parvenait à arracher à la terre.

Au bout de neuf mois, ces intraitables sauvages étaient apprivoisés, à force de douceur et de patience. Le bon Frère, épuisé de fatigues et portant déjà le germe de la phthisie qui devait l'emporter, vint se reposer quelque temps aux îles Gambier, et, en 1866, il rentra à l'île de Pâques, en compagnie d'un missionnaire qui, en quelques mois, instruisit et baptisa toute l'île. L'œuvre civilisatrice avait marché du même pas que le travail spirituel : « J'ai été émerveillé, » écrivait en 1867 le capitaine Dutrou-Bornier, qui devait se faire deux ans plus tard l'adversaire implacable et le destructeur de la mission, « de tout ce que le travail acharné et la patience » de deux hommes ont pu faire en si peu de » mois. Là où je ne croyais rencontrer qu'une » pauvre cabane à peine fermée, j'ai découvert » des bâtiments déjà installés, une chapelle » toute riante de fleurs, un hangar, un jardin, à » l'entour des terrains défrichés et plantés. Je ne » puis vous dire de quoi j'ai été le plus surpris, » de l'intelligent travail du Frère Eugène, ou de » l'angélique patience du R. P. Roussel. J'ai » vu ces mêmes sauvages qui recevaient autre- » fois les étrangers à coups de pierres, réciter à » genoux toutes nos plus belles prières, en » canaque, en français et en latin. »

Le Frère Eyraud avait consumé ses dernières forces dans les travaux que nécessitait l'installation définitive de la mission. Le 19 août 1868, veille de sa mort, étendu sur son pauvre grabat, il demanda combien il restait encore de païens dans l'île. — « Pas un seul, » lui fut-il répondu. En effet, les derniers avaient été baptisés le 15 août précédent. A cette réponse, le pieux mourant leva les mains et les yeux vers le Ciel, et un sourire joyeux s'épanouit un instant sur ses lèvres, déjà glacées par l'approche de la mort.

Hélas ! ce qu'avait fait le dévouement d'un humble Frère, la méchanceté et la cupidité réunies allaient bientôt le détruire. Ce même capitaine Dutrou-Bornier, que nous venons d'entendre faire l'éloge chaleureux des missionnaires, s'étant associé en 1869 avec un commerçant anglais de Tahiti pour l'exploitation en commun de l'île de Pâques, comprit bien vite que les missionnaires feraient obstacle à ses desseins, et il résolut de s'en débarrasser, au besoin par la violence. Rien ne fut épargné pour désoler leur patience et ruiner leur œuvre : on incendia la chapelle, on profana la tombe du Frère Eyraud, on ravagea systématiquement les plantations de la mission et celles des chrétiens ; à plusieurs reprises, Dutrou expédia à son associé 231 canaques pour travailler sur la plantation ; il avait abusé de l'ignorance de ces malheureux pour leur faire signer

des contrats d'engagement dont ils ignoraient la portée ; il séquestra plusieurs filles mineures, malgré leurs parents, pour servir à ses honteuses passions ; toujours entouré d'une bande de mauvais sujets, recrutés et armés par lui, il répondait par des coups de fusil aux réclamations les plus légitimes des missionnaires ; en un mot, il se conduisit en pirate sûr de l'impunité, en l'absence de tout contrôle européen. A la fin, la situation devint intolérable et, sur l'ordre du vicaire apostolique, les Pères durent évacuer la mission, avec ceux de leurs chrétiens qui voudraient les suivre ; tous se présentèrent pour partir, mais le navire qui devait les emporter était trop petit et, malgré leurs pleurs, 175 de ces malheureux furent forcés de rester à l'île de Pâques, à la merci de leur tyran et privés de tout secours religieux. En somme, les associés avaient fait une bonne affaire : sans avoir presque rien déboursé, ils se trouvaient en possession d'une île de 25 kilomètres de long sur 17 kilomètres de large, mesurant 11.000 hectares d'excellentes terres.

Eh bien, ce brigandage odieux ne leur a pas suffi, et ils ont eu le triste courage de calomnier les missionnaires en les accusant de chercher à exploiter les indigènes. Plaisante accusation dans la bouche de tels hommes !

Après la mort de Dutrou-Bornier, les missionnaires sont rentrés à l'île de Pâques, mais ils n'y ont plus trouvé qu'une population misérable de moins de 150 âmes, au lieu du millier d'habitants qu'ils avaient trouvé dans l'île à leur arrivée. Voilà comment la civilisation moderne, quand elle repousse le concours de la religion, s'entend à relever les sauvages. Elle les exploite et les fait périr.

Situation religieuse du vicariat apostolique de Tahiti, au 1^{er} janvier 1890.

Le vicariat comprend les îles de la Société, les Gambier, les Paumotous, les îles Tubuai, l'île de Cook et l'île de Pâques. L'archipel de la Société et celui des Gambier appartiennent à la France ; les autres îles, à l'exception de l'île de Pâques, sont sous son influence. La population totale de ces différents groupes est d'environ 30.300 habitants, dont 6700 catholiques.

Personnel : 1 vicaire apostolique, en résidence à Tahiti.
20 missionnaires prêtres et 8 Frères de la Congrégation de Picpus.

5 Frères de Lamennais.

18 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

60 catéchistes et 4 Sœurs indigènes.

Ouvres : 26 résidences. — 30 missions.

47 églises, 5 chapelles.

47 écoles, 1.500 élèves.

1 hôpital à Papéiti.

Statistique comparée ;

En 1833 : Érection du vicariat apostolique de l'Océanie orientale.

En 1834 : Commencement de la mission aux îles Gambier.

En 1836 : Commencement de la mission à Tahiti.

En 1848 : Érection du vicariat apostolique de Tahiti.

En 1849 : Commencement de la mission aux Paumotous.

En 1864 : Commencement de la mission à l'île de Pâques.

En 1890 : 1 vicaire apostolique, 20 missionnaires, 52 églises ou chapelles, 47 écoles, 6.700 catholiques.

III. — VICARIAT APOSTOLIQUE DES ÎLES MARQUISES.

L'archipel des îles Marquises s'étend du 148° au 128° de longitude ouest, et de l'équateur au 13° de latitude australe. Il se compose de huit grandes îles, dont la principale, Nuka-Hiva, est le siège du gouvernement colonial et la résidence du supérieur de la mission.

Les indigènes des îles Marquises étaient regardés, à bon droit, comme les plus intraitables et les plus féroces des îles de la mer du Sud. Les méthodistes de Tahiti, après une tentative d'évangélisation, avaient reculé devant leur barbarie. « Il semble, écrivait Melville (1), qu'on doit désespérer d'arracher ces îles au paganisme. » — « Nos missionnaires, dit de son côté le Rév. Culter (2), ne pouvant supporter les grossières insultes des indigènes, ont dû évacuer l'île. » Heureusement les prêtres catholiques sont moins délicats. Ils savent parfaitement s'exposer aux insultes, et même à la mort, pour faire progresser le règne de JÉSUS-CHRIST.

Le 5 août 1836, le commandant Dupetit-Thouars débarquait aux îles Marquises trois missionnaires de la Congrégation de Picpus, en les recommandant fortement à la bienveillance de l'*Ariki*, ou chef indigène, chez qui ils allaient loger. Pendant quelques semaines, le souvenir des largesses du commandant français et les petits présents que les Pères lui faisaient de temps en temps sur leurs maigres provisions, entretenirent ses bonnes dispositions, et il pourvut assez généreusement à leurs plus pressants besoins ; mais quand ils n'eurent plus rien à donner, la bienveillance du chef fit place au plus complet abandon. Alors commença pour les pauvres missionnaires une longue période de privations et de souffrances ; un peu de biscuit de mer, trempé dans l'eau, devint leur unique nourriture. Ils souffraient tellement de la faim qu'un jour où on leur offrit par hasard quatre à cinq petits poissons, ils ne se donnèrent pas le temps de les faire cuire, et les mangèrent tout crus, à la manière des sauvages.

Insultés et menacés à chaque instant d'être dévorés par les cannibales, traités en domestiques par les chefs qui les logeaient, ils eurent encore l'amère douleur de se voir attaqués par les rares Européens réfugiés dans ces îles : forçats de l'Australie en rupture de ban, matelots déserteurs, flibustiers sans loi ni loi, écume de la civilisation, plus redoutables peut-être que les vrais sauvages.

1. *Les îles Marquises*, ch. 1.

2. *Aventures dans le Pacifique*, ch. 15.

Un de ces misérables eut même l'infamie de déclarer aux indigènes que le DIEU des missionnaires les ferait tous mourir. « Je veux croire, » écrivait le P. Desvaut, qu'il ne prétendait faire » qu'une plaisanterie, mais vous jugerez comme » moi qu'elle est assez déplacée, quand elle » expose trois innocents à être massacrés par un » peuple incapable de reconnaître l'absurdité de » telles accusations. » — « Il faut reconnaître, » dit un autre missionnaire, le R. P. Laval, que » tous les vices et toutes les abominations de la » nature déchue se rencontrent aux îles Marquises (1). »

Au bout de quelques mois de ce rude noviciat, les trois missionnaires commençaient à balbutier la langue des sauvages ; par leur mansuétude, ils avaient réussi à gagner le cœur des moins farouches, et deux baptêmes d'adultes en danger de mort étaient la première récompense de leurs travaux. C'est alors que Mgr Rouchouze, premier vicaire apostolique de l'Océanie orientale, partit des îles Gambier, en compagnie de six nouveaux missionnaires, pour faire la visite pastorale des îles Marquises, en installant des prédicateurs à Nuka-Hiva et dans les principales îles. Peu de temps après, le P. Baudichon, nommé, en 1838, préfet apostolique de l'archipel, conquît un immense ascendant sur ces peuplades féroces. Quand l'amiral Dupetit-Thouars vint, au nom de la France, prendre, en 1840, possession de ces îles, le supérieur de la mission usa de son influence sur les sauvages pour les amener, sans effusion de sang, à accepter le protectorat de notre pays. Deux ans après, sous le gouverneur Bruat, il y eut, aux îles Marquises, un commencement de révolte contre les Français. Le préfet apostolique, au péril de sa vie, alla trouver les principaux chefs et les amena à déposer les armes. A cette occasion, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur par le roi Louis-Philippe.

Cependant, Mgr Rouchouze ayant malheureusement péri dans un naufrage, avec toute une troupe de missionnaires et de religieuses de Picpus qu'il ramenait d'Europe pour desservir son immense vicariat (1843), le P. Baudichon fut nommé vicaire apostolique de l'Océanie orientale.

Le travail des missionnaires, si lent et si stérile en apparence au début, commençait enfin à porter des fruits. Au bout de dix ans d'apostolat, il n'y avait encore en 1846 que 121 catholiques aux îles Marquises ; en 1848, ils étaient 216 ; en 1852, 1.242 ; en 1862, leur nombre s'élevait à 1.500. Le succès de la mission était complet, et, dès 1848, le Saint-Siège avait érigé les îles Marquises en vicariat apostolique distinct. Mgr Baudichon en fut naturellement le premier titulaire, mais il donna sa démission en 1853 et revint mourir en France. Il eut pour successeur Mgr Dordillon (1854-1888).

Tout permettait d'espérer la conversion pro-

chaine et rapide de tout l'archipel ; malheureusement, Nuka-Hiva étant devenu en 1848 lieu de transportation, les mauvais exemples des déportés et les maladies qu'ils apportèrent dans l'île ont à peu près ruiné l'œuvre des missionnaires. L'année 1862 marque l'apogée de la mission. A partir de cette époque, commence une période de décadence qui ne s'est plus arrêtée. Du mois d'août 1863 au mois d'avril 1864, une affreuse épidémie de petite vérole enleva près de 2.000 indigènes. L'évêque et ses prêtres se dévouèrent en vain au service de ces malheureux, bravant la contagion et pénétrant dans les cases les plus infectées ; leur dévouement fut inutile, le mouvement des conversions s'arrêta et ne fut pas repris. Les maladies honteuses, la phlisie, achèvent de tuer l'âme et le corps de ce malheureux peuple. Actuellement, il n'y a plus aux îles Marquises que 2.800 catholiques, sur une population totale de 5.000 habitants.

Personnel : 1 vicaire apostolique.

9 missionnaires de Picpus.

10 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

6 catéchistes indigènes.

(Œuvres : 42 stations, 44 églises ou chapelles.

5 écoles élémentaires, 320 garçons, 340 filles.

Tableau général des œuvres de la Congrégation de Picpus en Océanie.

Iles Sandwich. 1 vicaire apostolique, 24 missionnaires, 92 églises ou chapelles, 25 écoles, 27.600 catholiques.

Iles Tahiti. 1 vicaire apostolique, 20 missionnaires, 52 églises ou chapelles, 47 écoles, 6.700 catholiques.

Iles Marquises. 1 vicaire apostolique, 9 missionnaires, 44 églises ou chapelles, 5 écoles, 2.800 catholiques.

Total : 3 évêques, 53 missionnaires, 188 églises ou chapelles, 77 écoles, 37.100 catholiques.

Les PP. de Picpus ont en outre une procure à Valparaiso, et des missions en divers lieux, sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud.

DEUXIÈME PARTIE.

MISSIONS DE LA SOCIÉTÉ DE MARIE.

I. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE L'OcéANIE CENTRALE.

CE vicariat apostolique, érigé en 1842, comprenait autrefois l'archipel des Amis, l'archipel des Navigateurs, la Nouvelle-Calédonie et les îles Fidji, qui forment aujourd'hui quatre vicariats distincts. Dans l'état actuel, le vicariat de l'Océanie centrale, d'une étendue assez restreinte, comprend seulement les îles Wallis et Futuna, au nord, les îles Vavau et Hapai, au centre, et l'archipel de Tonga, au sud. C'est par les îles Wallis et Futuna que commença l'évangélisation.

En 1835, la Sacrée-Congrégation de la Propagande avait confié à la jeune Société de Marie le vicariat de l'Océanie occidentale, qui comprenait la Nouvelle-Zélande et la moitié de la Polynésie. Mgr Pompalier fut le premier titulaire de cet

1. *Annales de la Propagation de la Foi*, volume X, année 1840.

immense territoire, qui embrassait plus de 1.200 îles, et s'embarqua au Havre, le 24 décembre 1836, en compagnie de quatre missionnaires et de trois Frères.

Après avoir doublé le cap Horn, la petite troupe apostolique, réduite à trois prêtres par la mort d'un des missionnaires, s'arrêta quelques jours aux îles Gambier pour admirer les merveilles de la grâce dans la conversion des sauvages ; puis, poursuivant sa route à travers les archipels de la mer du Sud, elle arriva enfin sur le territoire de sa juridiction. Le 1^{er} novembre 1837, le P. Bataillon fut déposé à Wallis, et, quelques jours après, le P. Chanel à Futuna, chacun en compagnie d'un Frère ; l'évêque, avec le dernier prêtre et un Frère qui lui restaient, alla débarquer à la baie des Îles (Nouvelle-Zélande), dans les premiers jours de janvier 1838.

Je ne reviendrai pas sur ce qui a été dit ailleurs de l'évangélisation de la Nouvelle-Zélande. Quant aux deux missionnaires, laissés à peu près sans provisions à Wallis et à Futuna, on aurait peine aujourd'hui à s'imaginer tout ce qu'ils eurent à souffrir de la grossièreté des naturels, alors incapables de comprendre leur dévouement, et de la cupidité des chefs chez qui ils étaient descendus, et qui ne voyaient dans ces étrangers qu'une proie à exploiter. Le P. Bataillon, mourant de faim, fut réduit plus d'une fois à envier, comme le prodigue de l'Evangile, la nourriture des porcs du roi, et, sans le dévouement de la jeune princesse Amélie, qui lui portait de temps en temps un peu de nourriture en cachette, il aurait certainement succombé aux privations. A Futuna, le P. Chanel n'était guère mieux traité, et quand, après deux ans et demi d'un ministère stérile, il eut la joie de voir se grouper autour de lui un petit noyau de catéchumènes, parmi lesquels était le fils du roi, les païens furieux complotèrent sa mort, et le frappèrent d'un coup d'herminette, qui lui ouvrit le Ciel le 28 avril 1841.

On sait que le premier martyr de l'Océanie vient d'être élevé par Léon XIII sur les autels, en compagnie du B. Perboyre, martyrisé en Chine, ouvrant tous deux, nous l'espérons, la voie au long défilé des martyrs du XIX^e siècle.

Ce que le B. Chanel n'avait pu faire par ses prédications, ses prières et ses souffrances, son sang répandu l'obtint facilement du Ciel.

Quelques mois après sa mort, la France avait envoyé la frégate *l'Allier* pour punir ses assassins, mais Mgr Pompalier refusa, disant nettement que lui et ses prêtres étaient prêts à verser leur sang pour la conversion des sauvages, mais qu'il ne souffrirait jamais que le sang des païens coulât pour leur défense. Quand l'évêque vint à Futuna pour chercher le corps du martyr, une partie de l'île demanda le baptême. Au bout de quelques mois passés au milieu de ces féroces insulaires, le vicaire apostolique eut la consolation d'en baptiser 114, parmi lesquels étaient le

roi de Futuna et l'assassin même du martyr. Il laissa dans l'île le P. Chevron pour achever l'œuvre. Au bout d'un an, l'île était toute chrétienne et l'heureux missionnaire écrivait : « Une foi » vive, une charité ardente, une extrême délicatesse de conscience, une avidité insatiable de la parole de DIEU, telles sont les vertus qui fleurissent sous nos yeux. Les naturels passent la moitié de leurs nuits à prier, à s'instruire mutuellement, à chanter des cantiques et à réciter le chapelet. Leur ardeur pour les exercices de piété est évidemment l'effet de la grâce. »

A Wallis, les longues privations du P. Bataillon avaient la même récompense. Avant l'arrivée du prêtre catholique, les protestants avaient essayé de s'établir dans cette île, mais là, comme partout, leurs catéchistes ayant commencé par fomenter la guerre civile, les rudes naturels de Wallis les avaient expulsés, déclarant en masse qu'ils voulaient rester païens. Ces préventions des Wallisiens contre le christianisme furent pour beaucoup dans la mauvaise réception qui fut faite au P. Bataillon ; mais l'apôtre de JÉSUS-CHRIST triompha de toutes les hostilités à force de charité et de patience. Dès 1841, il pouvait annoncer, dans les Annales de la Propagation de la Foi, que, sur 2.300 habitants, on comptait déjà 2.000 convertis. L'année suivante, il écrivait : « Notre évêque, Mgr Pompalier, va nous quitter, » après avoir baptisé et confirmé tous les habitants de l'île Wallis ; tout récemment encore » adonnée aux plus ridicules superstitions et aux vices les plus grossiers, elle adore maintenant » le seul vrai DIEU, créateur du ciel et de la terre, » et le seul Sauveur des hommes, JÉSUS-CHRIST. » La conversion d'Uvéa (l'île la plus importante du groupe) est, à mon avis, l'un des plus grands prodiges de notre époque. De l'aveu de tous, » cette île était la plus pervertie de l'Océanie. »

Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'à Wallis et à Futuna, les missionnaires n'avaient eu affaire qu'à la barbarie des indigènes ; ils n'avaient pas rencontré devant eux les intrigues cauteleuses de l'hérésie, ni les mauvais exemples des trafiquants européens. Aussi ils firent de ces îles deux oasis de ferveur et de vie chrétienne. Ils seront moins heureux dans les autres îles, où ils auront été précédés par les protestants et par les résidents venus d'Europe.

Cependant l'heure était arrivée de former de nouveaux cadres pour fortifier, en la resserrant, l'action de l'apostolat. En 1842, le P. Bataillon fut nommé premier vicaire apostolique de l'Océanie centrale, qui embrassait les quatre archipels des Amis, des Navigateurs, de la Nouvelle-Calédonie et des îles Fidji. Quand Mgr Douarre, nommé son coadjuteur, lui apporta les bulles (décembre 1843), il le trouva sans souliers, sans chapeau, une soutane en guenilles sur les épaules ; mais sur sa figure, émaciée par la faim, rayonnait une joie divine. C'est à ce prix que

l'apôtre rachète les âmes et conquiert des royaumes à JESUS-CHRIST.

A peine sacré évêque, Mgr Bataillon s'empressa d'envoyer des prédicateurs dans les nombreuses îles de son vicariat. Dès la fin de décembre 1843, Mgr Douarre, son coadjuteur, partait pour la Nouvelle-Calédonie avec deux missionnaires. En 1844, Mgr Bataillon fit, en personne, une tentative sur les îles Fidji, mais il en fut repoussé ; il y laissa pourtant un missionnaire. En 1845, commença l'évangélisation de l'archipel des Navigateurs. En 1846, un missionnaire fut envoyé à Rotuma. Bientôt les progrès continus de la foi amenèrent le Saint-Siège à faire de nouvelles divisions ecclésiastiques. Dès 1847, la Nouvelle-Calédonie forma un vicariat distinct. En 1848, fut érigé le vicariat apostolique des Navigateurs, et, en 1863, la préfecture apostolique des îles Viti ou Fidji. Le vicariat de l'Océanie centrale, ainsi démembré, demeura fixé dans les limites actuelles et comprit seulement trois groupes d'îles : au nord, les îles Wallis et Futuna ; au centre, les îles Vavau et Hapaï ; au sud, l'archipel de Tonga. Il faut dire un mot de chacun de ces groupes.

Îles Wallis et Futuna. Ces deux îles sont demeurées l'honneur et la joie de la mission. A Wallis, le roi, sérieusement converti et bien revenu de ses anciennes préventions, disait à Mgr Bataillon : « Évêque, je te remercie de l'affection que tu me portes. J'étais ignorant ; je t'ai repoussé ; j'ai même voulu te chasser ; mais toi, tu nous aimais ; tu as pris patience ; tu as souffert beaucoup. Je te remercie. » En disant cela, de grosses larmes tombaient de ses yeux et roulaient sur ses joues bronzées.

Sa fille, la pieuse reine Amélie, élevée dès sa jeunesse dans la foi catholique, offrit encore de meilleures dispositions. En 1870, elle voulut écrire à Pie IX pour protester contre l'occupation de Rome. Le Pape lui envoya en réponse un bref de remerciements avec un beau chapelet et sa bénédiction.

Sous la direction de princes si chrétiens et de leurs missionnaires, les indigènes de Wallis offrent les plus beaux exemples de ferveur. Une seule fois, en 1850, les protestants faillirent troubler la paix religieuse ; ils essayèrent de profiter d'une rivalité qui éclata entre deux jeunes chefs, pour s'introduire dans l'île. Mais le pasteur veillait sur son troupeau, et, cette fois, les prédicants en furent pour leurs frais.

A l'inverse de ce que nous avons vu se produire dans les autres îles de la mer du Sud, la population, décimée autrefois par des guerres continuelles entre les tribus, s'accroît tous les jours. L'île compte aujourd'hui 4.100 habitants, au lieu de 2.000 qu'y trouva le P. Bataillon. L'archipel se compose d'une île centrale, Uvéa, entourée d'une dizaine d'îlots. La superficie comprend 25.000 hectares d'excellentes terres, qui

suffisent largement à la subsistance des habitants.

L'île est partagée en trois paroisses : Hihifo : Saint-Pierre et Saint-Paul ; Matautu : Notre-Dame ; et Saint-Joseph de Mua. Dans cette dernière paroisse, qui compte 1.800 habitants, le chiffre annuel des communions varie de 11.000 à 12.000. La communion réparatrice y est en honneur tous les vendredis du mois : le premier vendredi, les jeunes gens ; le second, les jeunes filles ; le troisième, les hommes mariés ; le quatrième, les femmes. Outre cela, chaque dimanche, une centaine de fidèles s'agenouillent à la Table sainte. Qui reconnaîtrait les féroces cannibales trouvés en 1837 par le P. Bataillon ?

Sous l'épiscopat de Mgr Bataillon, Wallis devint naturellement le centre du vicariat. Après avoir fait élever de belles églises en pierre de corail dans les trois paroisses de l'île, il consacra ses derniers labeurs à la construction de l'église du séminaire-collège de Lano, d'où sont déjà sortis quatre prêtres indigènes, et qui compte encore aujourd'hui 48 élèves : 5 en théologie, 6 en philosophie et les latinistes. C'est là que le patriarche de l'Océanie, déjà frappé par la mort, se fit transporter. Quelques heures avant d'expirer, n'entendant plus le bruit ordinaire des ouvriers, il demanda avec anxiété pourquoi on avait interrompu les travaux. — « Évêque, répondit un des chefs, nous craignons de vous troubler à vos derniers moments. — Oh ! non, non, reprit avec énergie le mourant, ne vous arrêtez pas. Je veux mourir en entendant le bruit de ce marteau ; il me fait tant de bien ! » Et, pour obéir à l'évêque, les ouvriers reprirent leur travail. Quand sonna la dernière heure, il se fit étendre sur une natte, à l'ombre d'un arbre, le visage tourné vers l'église, et il expira, en présence de son peuple, en face de cette église et de ce collège qui avaient eu les derniers battements de son cœur apostolique (10 avril 1877).

L'île de Futuna, empourprée du sang de son glorieux martyr, le B. Chanel, ne le cède pas en ferveur à Wallis. Elle compte actuellement 1.500 habitants, tous catholiques, partagés en deux paroisses : Saint-Joseph de Sigave et Notre-Dame des Martyrs au lieu où fut massacré le P. Chanel ; elle a deux belles églises et des écoles florissantes. A l'arrivée du P. Chanel, l'île comptait à peine un millier d'habitants. Le catholicisme, quand son influence salutaire n'est pas contrariée par l'hérésie et la fausse civilisation, repeuple ces archipels, que la barbarie et le vice dépeuplaient autrefois.

Pour échapper aux convoitises des Anglais, les îles Wallis et Futuna, à l'instigation des missionnaires, ont réclamé dernièrement le protectorat de la France. Au mois de juin 1888, à la demande de la reine Amélie et à la grande joie des habitants, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie est venu faire flotter notre drapeau sur ces îles, que le catholicisme a faites françaises.

Iles Vavau et Hapai. Ces îles peuvent se partager en deux groupes : au nord l'archipel de Vavau, nombreuses îles, 5.000 habitants. Il y a une station catholique à Vavau, le plus beau port de la mer du Sud. Au centre les îles Hapai, plus de cinquante îles, dont le tiers seulement sont habitées, 7.500 habitants. Il y a une station catholique à Lifuka, et quelques rares catholiques dispersés dans les autres îles de l'archipel.

Depuis 1852 les îles Vavau et Hapai ont été évangélisées par les missionnaires catholiques,



LE BIENHEUREUX PIERRE CHANEL, de la Société de Marie, martyrisé à Futuna, le 28 avril 1841.

mais l'opposition des wesleyens, qui sont les maîtres du pays, a beaucoup retardé les progrès de la foi. Autrefois ces îles étaient indépendantes et jouissaient de leur autonomie. Grâce aux intrigues des wesleyens, le roi Georges de Tonga a pu s'en emparer et les annexer à son royaume.

Archipel de Tonga. Cet archipel se compose de deux grandes îles : Tonga-Tabou et Eua, plus un certain nombre d'îlots. La population protestante y est de 22.000 âmes, contre environ 2.000 catholiques. Tonga est le centre de l'influence religieuse des wesleyens dans les îles de la mer du Sud. Le roi Georges, homme énergique et intelligent, reconnaissant de l'aide que

lui ont donnée les Rév. ministres pour s'arrondir aux dépens de ses voisins, a imposé son *Lotu* à tous ses sujets, et pendant longtemps il n'a toléré dans son royaume d'autre religion que la sienne ; il persécuta les catholiques et, par tous les moyens en son pouvoir, empêcha la propagation de la vraie foi. Nous retrouvons à Tonga les industries ordinaires des ministres protestants : calomnies atroces contre les missionnaires, exclusion systématique des catholiques de tous les emplois publics, tracasseries dans les écoles, violences de toutes sortes exercées contre les dissidents, exploitation de ces îles au profit exclusif des Rév. ministres. En 1876, sur une population totale de 23.000 protestants, ils se sont fait un revenu de 8.124 livres sterling. (153.000 francs.)

Sous le nom du roi Georges, le fameux Baker exerça longtemps l'autorité suprême dans tout l'archipel. Cet homme, qui avait été déposé du saint ministère par ses propres collègues, à cause de la dépravation de ses mœurs, partit pour Sydney, acheta le consistoire, qui lui rendit son office, et revint triomphant à Tonga. A son retour, il dota le royaume d'une constitution dans le goût moderne, établit le divorce, l'enseignement obligatoire, et décréta des amendes énormes, 60, 80 et 100 piastres, pour les moindres délits. Dans une pensée uniquement commerciale, pour forcer les naturels à acheter les cotonnades anglaises dont il avait le dépôt, il interdit absolument l'usage des *tapes*, étoffes indigènes en écorces : 500 piastres d'amende, (2.500 francs), étaient infligées à quiconque n'aurait pas détruit, au 1^{er} janvier 1878, toutes les étoffes indigènes qu'il pouvait avoir dans sa maison. On voit qu'il ne fait pas bon résister aux lois civilisatrices de ces messieurs.

Avec tout cela, il y a à Tonga un certain vernis de civilisation extérieure, un certain mouvement commercial, de nombreux immigrants européens ; mais la population n'en est pas moins misérable et perdue de vices. En une seule année, on a compté à Tonga 200 divorces, un divorce sur cent protestants, proportion effrayante et qui montre bien à quoi aboutissent les prédications de l'hérésie.

Comme toujours, les pauvres catholiques, si longtemps persécutés et si fort méprisés de leurs concitoyens, commencent à se relever dans l'opinion. Le gouvernement tongien paraît leur être devenu moins hostile. Depuis 1882, on célèbre solennellement la Fête-Dieu à Tonga, et lorsqu'on a béni en 1886 la belle église de Maofaga, 3.000 catholiques, accourus de tous les points de l'archipel, ont pu affirmer hautement leur foi, avec l'approbation du roi et de la grande majorité de la population protestante.

Les wesleyens ont trop longtemps abusé de leur pouvoir, et le roi Georges commence à trouver leur joug pesant. Il s'est débarrassé dernièrement de Baker, et a composé de toutes

pièces un *Lotu* particulier, ce qui est toujours facile dans le protestantisme. L'Eglise officielle est donc en pleine décadence, et, l'an dernier, on enregistrait 600 conversions à Tonga.

Malheureusement ce mouvement de retour au catholicisme arrivera probablement trop tard pour sauver l'archipel de la domination étrangère. Les protestants ont été trop longtemps les maîtres à Tonga pour lâcher facilement leur proie ; les Anglais et les Allemands convoitent ces îles, maintenant surtout qu'ils voient le drapeau français flotter à Wallis et à Futuna. A la mort du vieux roi, il est bien à craindre qu'ils ne s'emparent sans façon de son royaume.

Situation du vicariat apostolique de l'Océanie centrale au 1^{er} janvier 1890.

Le vicariat comprend les îles Wallis et Futuna, au nord, les îles Vavau e Hapaï, au centre, et l'archipel de Tonga, au sud. Population totale, 36.000 habitants, sur lesquels 8.450 catholiques.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 14 missionnaires prêtres et deux Frères de la Société de Marie.

4 prêtres indigènes, 8 clercs indigènes, 60 catéchistes.

59 Sœurs du Tiers-Ordre de la Société de Marie, distribuées en 10 maisons.

Œuvres : 12 stations avec résidences : 4 à Wallis, 2 à Futuna, 1 à Vavau, 1 dans les îles Hapaï, 4 à Tonga, plus 25 missions, 12 églises, 24 chapelles.

1 séminaire-collège à Lano (Wallis), 48 élèves.

2 collèges, 1 à Tonga, 1 à Wallis, 300 élèves. 9 pensionnats de filles.

44 écoles primaires, 2.000 élèves.

II. — VICARIAT APOSTOLIQUE DES NAVIGATEURS.

Le vicariat apostolique des Navigateurs, érigé en 1850, eut pour premier titulaire, en qualité d'administrateur, Mgr Bataillon, et depuis, bien qu'il ait son autonomie distincte, ce vicariat a toujours été administré par le vicaire apostolique de l'Océanie centrale. Il se compose de deux groupes d'îles : l'archipel des Navigateurs, au sud, et les îles Tokelau, au nord.

Archipel des Navigateurs. — L'archipel de Samoa ou des Navigateurs se compose de trois grandes îles : Savai, 55 lieues de circuit, Upolu, 45 lieues, et Tutuila, 35 lieues, sans compter plusieurs petites îles. La population, qui était encore, il y a trente ans, de 65.500 âmes, est tombée au-dessous de 35.000. Le gouvernement est une sorte de république fédérative et aristocratique ; mais, depuis vingt ans, les Américains, les Allemands et les Anglais se disputent le protectorat de ces îles, et ce n'est qu'à la rivalité de

leurs convoitises que les Samoans ont dû de garder une partie de leur indépendance. Depuis quelques années, sous prétexte de sauvegarder les intérêts de leurs nationaux, les consuls d'Angleterre, d'Allemagne et des États-Unis se sont arrogé le droit d'intervenir dans toutes les questions importantes, ce qui constitue un protectorat déguisé, en attendant l'annexion.

Les missionnaires catholiques arrivèrent à Samoa en 1845. Il y avait une dizaine d'années que les protestants s'y étaient installés ; mais il



MGR BATAILLON,
de la Société de Marie, vicaire apostolique de l'Océanie centrale.

ne semble pas qu'ils aient pu y exercer leur domination ordinaire.

Le peuple samoan, très fier et très indépendant de caractère, ne prit guère au protestantisme que son unique dogme : la liberté des opinions et le droit pour tout particulier d'expliquer la Bible à sa fantaisie. Au rapport du Rév. Georges Turner, qui passa plusieurs années dans ces îles : « après avoir reçu les instructions » des ministres pendant un quart de siècle, une » partie du peuple est entraînée par les prédicants indigènes dans toutes sortes d'extravagances et d'absurdités (1). » En 1861, au

1. Rév. Georges Turner, *Neuf ans en Polynésie*, ch. 9.

rapport du même auteur, sur une population de 65.500 âmes, 45.757 étaient encore des payens déclarés ; sur le reste, 645 seulement pouvaient être regardés comme appartenant vraiment à l'Eglise protestante ; les autres professaient toutes les extravagances qu'une lecture incomprise de la Bible peut suggérer à des imaginations encore payennes.

Et pourtant les ressources n'avaient pas manqué aux prédicateurs du pur Evangile pour attirer à eux les indigènes. Dix missionnaires européens travaillaient à la fois, assistés d'une véritable armée de 231 catéchistes ou maîtres d'écoles indigènes ; des temples coquets et richement entretenus, des écoles s'élevaient sur tous les points de l'archipel. En présence d'un pareil déploiement de forces, il faut avouer que le résultat annoncé par le Rév. Turner paraît maigre.

Mais si les protestants avaient à peu près échoué à Samoa dans leur œuvre d'apostolat, ils avaient su inspirer aux indigènes la plus grande horreur des prêtres papistes, qu'ils leur avaient représentés comme des idolâtres pires que les payens. Ordre avait été donné de les exclure absolument de l'archipel. Aussi, quand ils se présentèrent, ils furent d'abord très mal reçus et eurent beaucoup de peine à trouver un village qui consentit à les recevoir. Ces préventions tombèrent assez vite, quand on les vit à l'œuvre ; mais l'indifférence religieuse et l'esprit sectaire, développés au milieu des indigènes par l'hérésie, n'ont pas permis au catholicisme de faire de grands progrès dans ces îles ; d'autant que, selon l'usage, les riches et les puissants sont du côté de l'hérésie. Ce fait, bien connu de tous à Samoa, n'a pas empêché les prédicants, constatant à leur manière le succès relatif de leurs rivaux, d'écrire que « les convertis catholiques embrassent volontiers une religion qui tolère tous leurs vices, » et qui compte des chefs orgueilleux et méchants, toujours prêts à se mettre à la tête d'un parti (1). » Il est difficile d'avancer une proposition plus invraisemblable et plus contraire à la vérité, mais cela fait bon effet au loin sur les souscripteurs.

Les protestants font justement à Samoa ce qu'ils reprochent à tort aux catholiques ; ce sont eux qui, pour s'emparer du pouvoir, ont déchaîné dans l'archipel le fléau de la guerre civile, en voulant remplacer le principal chef de l'île, Matoafa, catholique fervent, par son oncle Malietoa, protestant fanatique. Les missionnaires, résolus de se tenir à l'écart des questions politiques, et comptant d'ailleurs des catholiques dans les deux partis, se tinrent toujours sous la réserve, se contentant de prêcher à tous la paix et la conciliation, attitude qui leur valut le respect et la sympathie des belligérants.

Cette guerre civile, qui dura deux ans, de

1871 à 1873, fit beaucoup de ruines dans l'archipel et compromit l'indépendance de Samoa. Pour soutenir la lutte, les deux partis vendirent à vil prix leurs meilleures terres aux Américains et aux Allemands, afin d'acheter des fusils à aiguille et des canons perfectionnés. Pendant deux ans, les villages furent détruits, les cases incendiées, les plantations dévastées, la terre demeura sans culture. Enfin la paix fut conclue, le 1^{er} mai 1873, sur les instances de Mgr Elloy, qui fut invité par les chefs à apposer sa signature au traité. Mais les indigènes s'aperçurent bien vite qu'en cédant aux incitations des ministres, ils avaient compromis l'indépendance de leur pays et fait le jeu des étrangers, qui sont désormais établis à demeure dans ces îles, dont ils possèdent les meilleures terres.

Les malheurs de la guerre et l'attitude conciliatrice des missionnaires catholiques ont beaucoup fait à Samoa pour dissiper les préventions et ramener les esprits à la vraie Eglise. Dernièrement, quand les députés (car Samoa jouit des splendeurs du régime représentatif) ont fait une constitution, les chefs protestants, aussi bien que les catholiques, en remirent une copie à l'évêque, le priant de faire ses observations. Ce nouveau code, rédigé par des sauvages, pourrait servir de modèle à plus d'une de nos constitutions modernes : il proclame la liberté des consciences, sanctionne l'indissolubilité du mariage, interdit les danses obscènes, l'ivrognerie, et prescrit le repos du dimanche.

On peut donc dire qu'à Samoa le catholicisme, bien que numériquement très inférieur au protestantisme, a triomphé finalement des calomnies qui l'assaillirent au début. Mais si l'esprit public, d'hostile qu'il était d'abord, lui est devenu favorable, il n'en a pas moins toujours à lutter contre la propagande des nombreux catéchistes protestants, richement payés et répandus dans les moindres villages.

C'est pour contrebalancer leur influence et répondre à un vrai besoin, qu'en 1875, Mgr Elloy ouvrit, à Vaea, près d'Apia, qu'on peut considérer comme la capitale de tout l'archipel, une école de catéchistes, qui commença avec 6 jeunes gens non mariés et 11 ménages, et qui, après avoir fourni une centaine de catéchistes à la mission, dont 67 actuellement en exercice, compte encore 45 élèves. Après quelques années de préparation sérieuse, la plupart de ces jeunes gens se marient, et la mission envoie les jeunes ménages ouvrir de nouveaux postes et préparer la voie au missionnaire. Jusqu'ici la mission n'a eu qu'à se louer du dévouement et de la docilité de ces catéchistes, qui s'exilent volontairement loin de leurs familles et de leurs villages, pour aller vivre, au prix de bien des privations, au milieu de païens grossiers et de sectaires hostiles à leur foi.

On compte à Samoa environ 5.000 catholiques contre 30.000 protestants, appartenant à toutes les dénominations religieuses.

1. Rapport à la Société des Missions de Londres, 1862.

On vient d'élever à Apia une belle église cathédrale, et malgré leur petit nombre, les catholiques, étroitement unis dans la profession d'une même foi, semblent bien désormais avoir l'avenir pour eux.

Iles Tokelau. Le groupe des îles Tokelau, à 150 lieues nord-ouest de Samoa, est composé d'une centaine d'îlots, de formation madréporique, comme les Paumotous. Plusieurs de ces îles sont encore inhabitées ; les autres renferment 60, 80, 100, et les plus peuplées 150 habitants, population misérable, qui vit uniquement de la pêche et des fruits du cocotier.

En 1863, on vit arriver à Samoa quelques indigènes de Nukunonu, qui avaient été évangélisés en passant par un catéchiste de Wallis. Confiants en la protection de DIEU, ils s'étaient lancés en pleine mer sans boussole, et avaient fait, sur de méchants troncs d'arbre, un voyage de 350 milles pour venir chercher des prêtres et demander le baptême. La foi héroïque de ces braves gens ne fut pas trompée. Contre toute espérance, ils débarquèrent à Samoa, demeurèrent quelque temps à la mission, reçurent le baptême et furent rapatriés sur une embarcation moins primitive, avec quelques catéchistes qu'on leur envoya faute de missionnaires. Leurs pauvres pirogues furent conservées à la mission comme un *memento* de la foi qui leur avait fait braver tous les périls.

En 1875, les habitants d'une autre île, qui, depuis sept ans, avaient un catéchiste, mais pas de prêtre, imitèrent cet exemple. Ils firent deux cents lieues à travers des flots inconnus, sur une méchante barque qu'une vague aurait submergée, pour venir à Samoa recevoir les sacrements. Grand exemple pour nos catholiques d'Europe, qui ont l'église et le prêtre à leur porte, et qui, souvent, n'en usent pas !

Il était impossible de résister plus longtemps à ces pieux désirs. En 1877, un missionnaire fut envoyé aux îles Tokelau pour faire faire la première Communion aux néophytes ; depuis, la mission les fait visiter de temps en temps. Aujourd'hui l'archipel est presque entièrement catholique. Lors de la visite pastorale, l'évêque constata qu'à Nukunonu, il y a qui compte seulement 80 habitants, tous les enfants, sans exception, savent lire, ce qu'on n'oserait affirmer de la ville la plus civilisée d'Europe.

Situation religieuse du vicariat apostolique au 1^{er} janvier 1891.

Le vicariat apostolique des Navigateurs com-
Missions Catholiques

prend l'archipel de Samoa et les îles Tokelau. — 5.250 catholiques, sur 35.000 habitants.

Personnel : 1 administrateur apostolique, 17 missionnaires.

1 prêtre indigène, 67 catéchistes.

12 Sœurs de N.-D. de l'Océanie, dont 10 indigènes ; 2 maisons.

Œuvres : 15 résidences, 52 missions, 11 églises, 22 chapelles, 43 oratoires.

1 collège de catéchistes, Saint-Joseph de Vaëa, 47 élèves.

Le Séminaire de Lano (Wallis) sert pour les deux vicariats.

A Apia : école d'Anglais, blancs et indigènes ; pensionnat de filles, 193 élèves ; 47 écoles élémentaires, 758 élèves.



Mgr ELLOY,
de la Société de Marie, vicaire apostolique de l'Océanie centrale.

III. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE.

CE vicariat apostolique comprend la Nouvelle-Calédonie et les îles adjacentes, plus les Loyalty et les Nouvelles-Hébrides. Les protestants se sont toujours tenus soigneusement à l'écart des cruels sauvages de la Nouvelle-Calédonie, mais nos missionnaires les ont rencontrés aux Loyalty et dans les Nouvelles-Hébrides, où ils s'étaient installés avant nous.

Nouvelle-Calédonie. Immédiatement après avoir sacré Mgr Bataillon, Mgr Douarre, nommé coadjuteur du vicariat de l'Océanie centrale, s'embar-

qua pour la Nouvelle-Calédonie. Le 25 décembre 1843, au jour anniversaire de la naissance de l'Homme-DIEU, le Saint-Sacrifice était offert, pour la première fois, sur cette terre sauvage et l'Eglise néo-calédonienne naissait à son tour. Les missionnaires s'établirent d'abord sur la côte orientale à Balade, puis à Puébo. Les commencements furent très difficiles chez ces féroces anthropophages, qui venaient, à cette époque, de dévorer un aspirant de marine et huit matelots de l'*Alcmène* ; plus d'une fois, les Pères se virent assiégés chez eux par les insulaires, qui voulaient leur faire subir ce sort ; pendant plusieurs années, leur vie fut, jour et nuit, en péril. Peu à peu, cependant, la férocité des naturels s'adoucit ; le 21 juin 1846, deux ans et demi après leur arrivée, les missionnaires faisaient leur premier baptême d'adultes ; en 1847, la Nouvelle-Calédonie était érigée en vicariat apostolique distinct ; et quand Mgr Douarre mourut, en 1853, il laissait après lui une mission solidement fondée : trois stations, deux à la Nouvelle-Calédonie, une dans l'île des Pins, et près de 2.000 catholiques. Quelques mois avant sa mort, le bon évêque avait eu la joie de sauver la vie à tout un équipage français, naufragé sur ces côtes inhospitalières, où ils eussent infailliblement été dévorés par les naturels, s'ils n'avaient reçu à la mission catholique la plus généreuse hospitalité.

Mgr Douarre venait de mourir, quand le contre-amiral Febvrier-Despointes fut envoyé par le gouvernement français pour prendre possession de la Nouvelle-Calédonie. Il s'agissait de gagner de vitesse nos rivaux les Anglais, qui avaient jeté leur dévolu sur cette île, la perle des mers du Sud. D'après ses instructions, l'amiral devait commencer par s'entendre avec l'évêque et les missionnaires pour s'assurer que les Anglais n'avaient fait encore flotter leur pavillon sur aucun point de la côte, et, dans ce cas, prendre possession du pays au nom de la France, en évitant, autant que possible, de provoquer les résistances des sauvages. Dans ces conjonctures délicates, le P. Rougeyron, supérieur par intérim de la mission, rendit les plus grands services, et c'est certainement à son intervention et au dévouement des missionnaires que la France doit cette belle colonie.

Après avoir arboré à Balade le drapeau français (22 septembre 1853), l'amiral, sur les conseils du Père provicaire, partit en hâte pour faire la même opération à l'île des Pins, annexe de la Nouvelle-Calédonie, à laquelle la rattache une ligne de brisants. Il était temps de s'en assurer la possession. Quand il arriva dans la baie de Kunié, l'amiral français y trouva une corvette anglaise, le *Herald*, venue soi-disant pour faire l'hydrographie des côtes, mais envoyée en réalité pour acheter l'île des Pins ; après quoi le gouvernement de l'Australie devait avec une escadre prendre possession de la grande terre. Ces détails furent donnés à l'amiral par le missionnaire de l'île des Pins, avec qui il s'était abouché sans perdre un instant, la nuit même de son arrivée. Le Père

ajouta que, sur ses conseils, le roi était bien décidé à ne pas céder son île aux Anglais, mais qu'il fallait se hâter de profiter de ces bonnes dispositions, de peur d'un revirement toujours possible de la part d'un sauvage. Dès le lendemain matin, le missionnaire alla trouver le roi, qui, pour échapper aux obsessions des Anglais, se tenait caché à l'intérieur de l'île, et, son consentement obtenu en forme, le drapeau français fut hissé sur la maison des missionnaires, à la grande stupéfaction du commandant du *Herald*, qui, furieux d'avoir été joué par l'amiral français, dont il ne soupçonnait pas même la présence à bord, repartit pour Sydney. Le gouverneur de l'Australie, en apprenant qu'il s'était laissé devancer par les Français, reçut un tel coup qu'il mourut de colère et de chagrin (décembre 1853).

Ce furent encore les missionnaires qui, grâce à leur influence sur les chefs les plus féroces, prévinrent, pendant les premières années de l'occupation, les révoltes, et facilitèrent à notre pays la tranquille possession de cette belle colonie. Ils en furent assez mal récompensés, comme on va le voir.

À l'île des Pins, dans les îles Bélep, à l'île Nou, où ils étaient seuls, ils firent, en vingt ans, de populations anthropophages et plus féroces que celles de la Grande-Terre, des tribus toutes chrétiennes et laborieuses. Dans la Nouvelle-Calédonie, au contraire, la jalousie administrative, ayant pris ombrage de l'influence des missionnaires, s'est appliquée pendant longtemps, par tous les moyens dont elle dispose, à contrecarrer leur œuvre et à la ruiner. Il en est résulté que, sur 50.000 indigènes, 40.000 sont encore païens, nullement ralliés à la France, et presque aussi féroces qu'autrefois, comme l'a prouvé récemment la révolte de 1877, qui mit un instant en question la sécurité des colonies.

Voici les graves réflexions qu'écrivait, au lendemain de l'insurrection, Mgr Vitte, alors vicaire apostolique :

« Les Canaques se sont révoltés parce qu'ils » ne sont pas chrétiens, et s'ils ne sont pas chré- » tiens, la faute n'en est ni aux missionnaires, ni » même aux indigènes, mais à l'esprit impie » et anti-chrétien d'un certain nombre de colons » et d'agents de l'autorité. C'est un fait acquis » que les Calédoniens chrétiens sont restés fidèles » à notre drapeau. »

Il est malheureusement trop certain qu'en particulier, de 1860 à 1870, le catholicisme fut soumis dans la colonie à une véritable persécution. « Il s'agissait, dit encore Mgr Vitte, de » le remplacer par le phalanstère et, plus tard, » par la loge maçonnique. Ruse et force, pro- » messes et menaces, terreur et cupidité, on n'a » rien épargné pour ruiner le catholicisme au » profit de la secte, et empêcher les indigènes » d'écouter la voix du missionnaire. »

On alla jusqu'à dépraver systématiquement les sauvages pour les enlever à l'influence abhor-

rée de l'Eglise. On comprend l'effet de pareilles excitations sur un peuple encore anthropophage ou arraché de la veille à la barbarie. Il y eut des milliers de défections, et plusieurs postes durent être abandonnés. En 1857 et 1859, les missionnaires, à l'instigation des autorités coloniales, furent chassés de Balade et de Puébo. « Moi pas chrétien, disaient les chefs, moi suis de la religion des soldats : boire, fumer et jurer, ça beaucoup commode. » Les Pères furent suivis néanmoins d'une partie de leurs néophytes, et ils fondèrent auprès de Nouméa les deux *Réductions*, aujourd'hui si prospères, de Saint-Louis et de la Conception. A Puébo, les missionnaires purent rentrer dès 1863 ; mais, le saint P. Villard ayant conquis entièrement par sa douceur la sympathie des sauvages même païens, son succès excita la jalousie de l'administration, et sur l'ordre du gouverneur, il fut arraché, en 1867, à l'affection de ses néophytes. Le poste de Balade ne put être rouvert qu'en 1876. A cette époque, les missionnaires eurent la consolation de ramener tous les apostats.

Si l'on veut juger des tracasseries administratives qui furent mises en œuvre pour décourager l'action des missionnaires, on n'a qu'à relire ce qu'a écrit à ce sujet un officier de navire, témoin impartial et désintéressé : « Qui » le croirait ? sur cette grande terre perdue aux » antipodes, ce qui a manqué tout à coup à la » mission catholique, c'est un peu d'air et d'es- » pace, un peu d'indépendance et de liberté. Elle » a vu s'élever devant elle une puissance rivale, » ombrageuse et jalouse, revendiquant, avec » l'inflexible rigueur de la force, les prérogatives » de son autorité. Aux yeux du gouverneur, la » mission portait atteinte à la liberté de cons- » cience et des cultes ; elle représentait l'Eglise » envahissante, dont les empiétements devaient » être combattus par les concordats et les articles » organiques : prédications et culte, construction » de chapelles et propagande religieuse, écoles » de catéchistes et catéchuménats, tout dut pas- » ser au crible du pouvoir. Deux pauvres reli- » gieuses, qui croyaient pouvoir venir librement » prodiguer à l'enfant du sauvage leurs soins » évangéliques, n'ont pu ouvrir leur école qu'après » s'être présentées devant la commission d'examen » chargée de leur délivrer un brevet de capacité ; » et pourtant l'une d'elles, fille d'un officier supé- » rieur de la marine, venait d'achever son éduca- » tion dans un des premiers pensionnats de » France. Ce n'est pas avec un pareil formalisme » qu'on civilise des anthropophages et qu'on » en fait des travailleurs utiles et dévoués (1). »

Avec la chute du régime impérial finit la persécution. La mission catholique sortait de cette longue lutte vivante, mais gravement blessée. Un recensement dressé à cette époque par les missionnaires résumait ainsi la situation : *dix* stations

à la Grande-Terre, *trois* dans les îles adjacentes : l'île Nou, l'île Bélep et l'île des Pins, *trois* dans les Loyalty. Total : *seize* stations, comptant encore 7.009 catholiques pratiquants et 1.036 catéchumènes, sur une population totale d'environ 50.000 âmes à la Nouvelle-Calédonie et 11.000 dans les Loyalty.

Depuis cette époque, l'arrivée de 6.000 déportés de la Commune, la transportation de nombreux forçats, et surtout le développement de la colonisation européenne, ont complètement modifié à la Nouvelle-Calédonie la tâche du missionnaire. Actuellement, la race indigène, qui, surtout depuis la grande révolte de 1877, est décimée par la misère et le vice, a passé au second rang. Les colons européens, en majorité français, et les condamnés à la transportation, absorbent une part importante des sollicitudes pastorales du prêtre. Comme dans toutes les colonies de formation récente, l'esprit public et les mœurs générales, d'abord assez mauvais, s'améliorent lentement chaque jour. A Nouméa, le gouvernement, avec le concours généreux des colons, vient enfin de se décider à élever, au chef-lieu de la colonie, une église cathédrale, à la place du misérable hangar où s'entassaient les Européens, alors que partout, dans l'intérieur, les Canaques ont de jolies églises pour se réunir.

Les RR. PP. Trappistes avaient fondé en 1878 dans la Nouvelle-Calédonie un couvent de leur Ordre. Mieux que personne, ces religieux étaient en mesure d'initier les sauvages au travail et d'offrir aux colons d'excellents modèles de culture perfectionnée. Des raisons que je ne connais pas les ont forcés dernièrement d'abandonner leur œuvre et de rentrer en France, ce que je regrette vivement pour la colonie.

Iles Loyalty. Le groupe des Loyalty, situé en face de la Nouvelle-Calédonie, du côté de l'est, n'en est qu'à un jour de distance avec la vapeur ; il se compose de plusieurs petites îles, dont les plus importantes sont Lifu, Uvéa et Maré. Ces îles, placées sous le protectorat de la France, sont en majorité protestantes, et comptent environ 11.000 habitants, dont le tiers seulement, soit 2.500, sont catholiques. Nulle part peut-être en Océanie les animosités religieuses ne se sont manifestées avec plus d'âpreté et de violence. A plusieurs reprises, les protestants, abusant de leur supériorité numérique, ont massacré ou chassé du pays les catholiques. Dernièrement encore, en 1880, les protestants de Maré ont tué 23 catholiques, brûlé 6 villages, profané et pillé deux églises et deux presbytères. Le gouvernement français s'est toujours fait un devoir de réprimer de pareils brigandages : à l'occasion de ces derniers massacres, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, au grand scandale de nos journaux libéraux, a pris un arrêté d'expulsion contre un des Révérends ministres, qui était le principal fauteur des troubles. On aurait tort d'oublier en

1. Félix Julien, *Commentaires d'un marin*.

France que, derrière ces animosités religieuses, se cachent les convoitises de l'Angleterre, pour laquelle travaillent ouvertement les prédicants. C'est pour la France, et à cause d'elle, que nos pauvres catholiques sont traités en ennemis par leurs concitoyens. On ferait bien de ne pas l'oublier.

Il y a actuellement cinq stations catholiques dans les Loyalty : deux à Lifu, deux à Maré, une à Uvéa.

Nouvelles-Hébrides. Au nord-est de la Nouvelle-Calédonie, s'étend l'archipel des Nouvelles-Hébrides. Ces îles, découvertes en 1606 par l'Espagnol Fernandez de Quiros, restèrent longtemps inexplorées et comme oubliées des géographes et des navigateurs. Elles furent reconnues de nouveau en 1768 par Bougainville, et par Cook en 1774. Les Nouvelles-Hébrides comptent plus de 100.000 habitants, tous de mœurs féroces et anthropophages.

Depuis une vingtaine d'années, la France et l'Angleterre se disputent la possession de cet archipel, qui, au point de vue géographique, est une annexe naturelle de la Nouvelle-Calédonie, et qui a longtemps fourni à notre colonie des travailleurs plus dociles et plus laborieux que les Canaques. De leur côté, les Anglais d'Australie demandent à la Grande-Bretagne de leur annexer les Nouvelles-Hébrides, ou au moins d'interdire l'émigration chez nous des indigènes, sous prétexte que c'est là une traite déguisée.

On sait que les Anglais ne sont pas toujours aussi scrupuleux quand il s'agit de leur intérêt personnel ; sans parler de la traite africaine, qui se fait tous les jours sous leurs yeux en Egypte et au Soudan, ils ne se gênent nullement pour exporter chaque année, dans leurs colonies, des milliers d'Hindous et de Chinois, comme je l'ai dit ailleurs. Au fond, en cherchant à s'emparer des Nouvelles-Hébrides, ils ne poursuivent qu'un but : enfermer notre colonie entre les côtes de l'Australie, à l'ouest, et l'archipel des Nouvelles-Hébrides, à l'est, de façon à lui fermer tout débouché commercial et à paralyser complètement son développement. Dans cette lutte d'influences politiques et commerciales, la religion est appelée, comme partout, à jouer un rôle important.

C'est vers 1840 que les missionnaires protestants cherchèrent à s'introduire aux Nouvelles-Hébrides. Ils ne paraissent pas avoir obtenu grand succès auprès de ces féroces anthropophages, car voici ce qu'écrivait un des leurs en 1862 : « Vingt » ans se sont passés depuis que les prédicateurs » chrétiens ont abordé ici ; nous y avons dé- » pensé bien des labeurs ; bien des vies pré- » cieuses ont été sacrifiées. Quels résultats pou- » vons-nous montrer ? On est obligé de convenir » qu'ils sont minces. » Parlant de quatre ou cinq missionnaires tués et dévorés par les cannibales, l'auteur ajouta avec franchise : « Ils étaient tous »

» engagés dans les transactions commerciales en » bois de sandal ; à ces motifs, nous devons » attribuer en partie, *peut-être entièrement*, leur » triste fin et la suppression de la mission (1). »

Aux Nouvelles-Hébrides, les missionnaires catholiques avaient eu aussi leurs martyrs, mais on ne pouvait les accuser de trafiquer. Vers 1850, les PP. Roudaire et Anliard passèrent de la Nouvelle-Calédonie aux Hébrides. Jamais depuis on ne reçut de leurs nouvelles, et les naturels engagés à Nouméa racontèrent qu'ils avaient été tués et mangés par les sauvages de l'île Malicolo.

Après cette première tentative, on renonça pour le moment à envoyer de nouveaux missionnaires catholiques aux Hébrides ; mais comme il y avait un grand nombre d'indigènes de ces îles dans la Nouvelle-Calédonie, la mission essaya d'attirer dans ses écoles de jeunes Hébridais, pour les instruire, les baptiser et en faire des catéchistes qu'on enverrait ensuite dans leur pays, pour préparer la voie aux missionnaires. Malheureusement ce second essai ne réussit pas mieux que le premier, et il fallut encore y renoncer.

Depuis 1870, le petit nombre des missionnaires, occupés à relever leurs stations, à donner leurs soins aux colons et aux transportés, ne permit pas d'en détacher pour les envoyer fonder cette nouvelle mission. Cependant la tâche pressait de plus en plus, car l'Angleterre nous avait devancées, en établissant fortement ses prédicants à Sandwich, d'où ils rayonnaient déjà dans tout l'archipel. En 1886, les PP. Maristes firent dans ces îles une première tournée d'exploration, et ils se virent bien accueillis des sauvages, revenus de leur ancienne férocité et déjà familiarisés avec les Européens. En quatre ans, ils ont déjà pu ouvrir quatre stations : une à Sandwich, une à Malo, une à Malicolo, et une dans l'île du Saint-Esprit. Il faut espérer que les prêtres catholiques gagneront bientôt la confiance des indigènes, et que leur influence contrebalancera heureusement celle de l'hérésie.

Situation religieuse du vicariat apostolique de la Nouvelle-Calédonie au 1^{er} janvier 1890.

Le vicariat comprend la Nouvelle-Calédonie et les îles adjacentes, les Loyalty et l'archipel des Nouvelles-Hébrides, 170.000 habitants (y compris les 100.000 naturels des Hébrides), sur lesquels 28.500 catholiques, 10.000 indigènes et 18.500 Européens.

Personnel : 1 vicaire apostolique en résidence à Nouméa. 45 missionnaires prêtres et 8 Frères de la Société de Marie. 30 Petits Frères de Marie. 11 catéchistes (Tertiaires indigènes). 54 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. 11 Sœurs du Tiers-Ordre de Notre-Dame. 17 Filles de Marie (indigènes).

Ouvres : 31 résidences ; 16 dans la Grande-Terre, 2 à l'île Nou, 2 aux îles Bélep, 2 à l'île des Pins, 5 dans les

1. R. William Mauray, *Missions de l'Océanie occidentale*, ch. 2.

Loyalty, 4 dans les Nouvelles-Hébrides ; plus 40 missions, 34 églises, 30 chapelles.

Écoles. — Pour les colons : 1 pensionnat, garçons, à Paita. 66 élèves. — 1 pensionnat filles à la Conception, 40 élèves. — 6 écoles élémentaires, 400 élèves.

Pour les transportés : 2 pensionnats à Bourai, 75 garçons, 50 filles. — 2 écoles élémentaires, 80 élèves.

Pour les indigènes : 1 école de catéchistes, à Saint-Louis. — 1 noviciat de Filles de Marie. — 19 internats, 9 pour les garçons, 10 pour les filles. Ensemble 1.300 élèves. — 2 écoles industrielles.

Au total : 35 établissements d'éducation et 2.111 élèves.

Nota. — A l'exception des deux écoles annexées au pénitencier de Bourai, tous ces établissements sont exclusivement à la charge de la mission, qui ne reçoit rien du budget colonial. 2 hôpitaux, 1 à Nouméa pour les colons, 1 à l'île Nou pour les transportés.

Statistique comparée.

En 1843 : Commencement de la mission, 1 coadjuteur, 3 missionnaires.

En 1847 : Erection du vicariat apostolique, 1 vicaire apostolique, 3 missionnaires, 200 catholiques.

En 1870 : 1 vicaire apostolique, 27 missionnaires, 54 églises ou chapelles, 2 écoles, 7.009 catholiques.

En 1896 : 1 vicaire apostolique, 45 missionnaires, 64 églises ou chapelles, 35 écoles, 28.550 catholiques.

IV. — VICARIAT APOSTOLIQUE DES ILES VITI OU FIDJI.

Le vicariat comprend l'archipel de Viti et l'île de Rotuma, qui fut détachée en 1887 du vicariat de l'Océanie centrale.

Archipel de Viti. — Situé entre la Nouvelle-Calédonie et l'archipel des Amis, le groupe des îles Viti ou Fidji comprend près de deux cents îles, dont quatre-vingts seulement sont habitées.

En 1860, la population était encore de 200.000 âmes ; aujourd'hui elle est tombée au-dessous de 150.000.

En 1844, Mgr Bataillon, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, fit, comme je l'ai dit, une première tentative d'évangélisation aux îles Viti. Il fut repoussé par le roi Çakobau, féroce cannibale, qui a dévoré, dit-on, plus de huit cents de ses sujets : « Ce sont mes bœufs et mes moutons, » disait-il un jour en riant à un capitaine anglais. Cette brute était incapable de recevoir la vraie lumière. En 1853, les wesleyens, qui travaillaient sans succès dans ces îles depuis 1822, réussirent à en faire un de leurs adeptes, et celui-ci, à peine converti, imposa son *Lotu* à tous les habitants de l'archipel. La conversion de Çakobau paraît avoir été sincère quant à l'anthropophagie ; mais il resta cruel, ivrogne et débauché, et « ce digne sujet de la grâce, » comme l'appelaient les wesleyens dans leurs rapports, ne fit guère honneur à ses instructeurs spirituels.

La mission catholique grandissait pourtant en silence, malgré les persécutions des chefs et les intrigues des protestants ; mais nos catholiques étaient peu nombreux, pauvres et fort méprisés des adeptes de l'hérésie. En 1863, l'archipel fut

érigé en préfecture apostolique. A cette époque, il y avait déjà aux îles Fidji 11 missionnaires, 5 stations et 1.700 catholiques.

Peu à peu il arriva ici ce que nous avons vu se produire dans toutes les îles de la Polynésie : au spectacle de la vertu des prêtres catholiques, les préjugés qui les avaient d'abord accueillis disparurent et firent place à la confiance et à la sympathie. Dans une épouvantable épidémie de petite vérole, qui emporta près de 50.000 indigènes, les wesleyens abandonnèrent leurs ouailles et se cachèrent honteusement dans leurs maisons, pendant que nos prêtres se prodiguaient, sans distinction de catholiques et de protestants, au service des malades. Ce contraste fit plus que toutes les prédications pour leur ramener l'opinion.

En 1874, Çakobau céda son archipel à l'Angleterre, moyennant une rente annuelle de 900 livres sterling (22.000 francs). Avec les Anglais, c'était la fin de la persécution et la liberté religieuse assurée à tous. L'influence du catholicisme n'a fait que grandir aux îles Fidji depuis lors.

Pour la consolider, la Sacrée Congrégation érigea en 1887 la préfecture en vicariat apostolique, dont Mgr Vidal fut le premier titulaire. C'est à cette occasion que l'île Rotuma fut rattachée au nouveau vicariat.

En 1889, Mgr Vidal fit une tournée pastorale au milieu des dernières tribus anthropophages. Partout il fut parfaitement accueilli, et partout on lui demanda des prêtres pour ouvrir de nouveaux postes. Hélas ! *messis quidem multa, operarii autem pauci*. Le nombre des ouvriers apostoliques est encore trop petit pour satisfaire aux demandes de ce peuple, qui voudrait se soustraire à l'oppression des wesleyens pour s'unir au catholicisme.

Depuis l'occupation de l'archipel par l'Angleterre, les îles Fidji ont été envahies par les Anglais et les Américains, dont le nombre dépasse 3.000. Plus industriels et plus pratiques que nous, nos rivaux sont en train de tirer un merveilleux parti de ces terres encore vierges, sur lesquelles ils cultivent la canne à sucre, l'indigo et toutes les plantes tropicales.

Île Rotuma. — Cette petite île, qui a seulement 32 kilomètres de tour, comptait en 1846 6.000 habitants, quand le vicaire apostolique de l'Océanie centrale y fit un premier établissement.

En 1854, devant le peu de dispositions montrées par les naturels, Mgr Bataillon, qui avait besoin de prêtres, rappela le missionnaire de Rotuma. Une trentaine de néophytes le suivirent et se fixèrent à Futuna et à Wallis.

Quelques-uns cependant étaient restés dans leur île. Ces pauvres gens, demeurés pendant 15 ans sans missionnaires, n'en conservèrent pas moins la foi, en dépit des persécutions. Ils entretenaient jour et nuit une lampe dans la pauvre chapelle abandonnée, où ils se réunissaient

le dimanche pour réciter leurs prières. En 1859, le vicaire apostolique, touché de leur persévérance, leur envoya, à défaut de missionnaire, un catéchiste. Celui-ci trouva une centaine de catholiques demeurés fidèles. En 1865, il y avait déjà à Rotuma 6 chapelles et près de 600 catholiques, qui réclamaient instamment la présence d'un prêtre au milieu d'eux. Enfin, en 1868, deux missionnaires leur furent envoyés de Wallis et se fixèrent définitivement dans l'île, où ils trouvèrent 800 catholiques, sur une population totale de 2.400 âmes.

Dès lors commença une lutte ardente avec les wesleyens. L'île de Rotuma avait alors sept chefs de tribus, dont cinq étaient wesleyens et deux seulement catholiques. Malgré les recommandations du commandant français Poutret, qui conclut en 1871 avec les chefs protestants un traité qui stipulait formellement la liberté religieuse de tous, les hérétiques, décidés à ne pas tolérer à Rotuma d'autre *Lotu* que le leur, déposèrent les deux chefs catholiques et chassèrent de leurs villages les fidèles, dont plusieurs furent forcés de se réfugier à Futuna. Les prédicants triomphaient, mais les chefs, n'ayant pu s'entendre entre eux après leur facile victoire, se donnèrent en 1881 à l'Angleterre. C'était la liberté assurée aux catholiques. En effet, depuis ce temps, la paix religieuse n'a plus été troublée à Rotuma.

*Situation religieuse du vicariat au
1^{er} janvier 1890.*

Le vicariat apostolique comprend l'archipel des Fidji et l'île de Rotuma, 150.000 habitants, sur lesquels 10.000 indigènes et 230 Européens catholiques. Toutes ces îles appartiennent à l'Angleterre.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 17 missionnaires ou prêtres et 5 Frères de la Société de Marie. — Catéchistes indigènes.

9 Sœurs du Tiers-Ordre de la Société de Marie.

4 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Ouvres : 11 résidences. — 90 missions.

65 églises ou chapelles.

1 école de catéchistes à Loreto.

6 pensionnats de filles. — Ecoles de chrétientés.

Statistique comparée.

En 1844. — Commencement de la mission.

En 1863. — Erection de la préfecture apostolique. — 11 missionnaires, 5 stations, 1.700 catholiques.

En 1887. — Erection du vicariat apostolique.

En 1890. — 1 vicaire apostolique, 17 missionnaires, 65 églises ou chapelles, 2 écoles, 10.230 catholiques.

*Tableau général des œuvres de la Société
de Marie en Océanie.*

Océanie centrale. — 1 vicaire apostolique, 17 missionnaires, 36 églises ou chapelles, 36 écoles, 8.450 catholiques.

Navigateurs. — 1 administrateur apostolique, 17 missionnaires, 33 églises ou chapelles, 51 écoles, 5.250 catholiques.

Nouvelle-Calédonie. — 1 vicaire apostolique, 45 mis-

sionnaires, 64 églises ou chapelles, 35 écoles, 28.500 catholiques.

Fidji. — 1 vicaire apostolique, 17 missionnaires, 65 églises ou chapelles, 7 écoles (1), 10.230 catholiques.

Total : 3 évêques, 91 missionnaires, 198 églises ou chapelles, 149 écoles, 52.430 catholiques.

Plus, dans l'archidiocèse de Sydney, 11 PP. Maristes : procure, paroisse et collège.

TROISIÈME PARTIE.

MISSIONS DES PRÊTRES DU
SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN.

I. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MÉLANÉSIE
ET DE LA MICRONÉSIE.

JUSQU'À ces dernières années, l'histoire de cette mission n'a été qu'un long martyrologe et une série d'avortements.

En 1844, Grégoire XVI détachait de l'Océanie occidentale les deux vicariats apostoliques de la Mélanésie et de la Micronésie, avec un unique titulaire, Mgr Epalle, de la Société de Marie, qui depuis 1838 travaillait à la Nouvelle-Zélande, avec le titre de provicaire de Mgr Pompalier.

Le vicariat apostolique de la Mélanésie, ou *îles noires*, comprenait la Papouasie ou Nouvelle-Guinée (la plus grande île du globe, si l'on considère l'Australie comme un continent), la Nouvelle-Bretagne, la Nouvelle-Irlande, l'archipel Salomon et les îles de l'Amirauté.

Au vicariat apostolique de la Micronésie, ou *petites îles*, appartenaient les Carolines, l'archipel de Magellan et les îles Gilbert.

Cet immense territoire était peuplé presque uniquement de tribus anthropophages, aussi féroces que les naturels de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides. Les navigateurs s'écartaient avec terreur de ces côtes inhospitalières, sur lesquelles les naufrages étaient fréquents, et où tout équipage naufragé était sûr de servir aux affreux festins des cannibales. Ajoutez à ce premier danger que les plages de la mer, seul endroit où l'on pût s'établir au début, jouissaient d'un renom trop mérité d'insalubrité. C'était donc une mission pleine de périls et de souffrances qui s'offrait aux nouveaux apôtres. Ils étaient bien sûrs de ne pas y rencontrer alors la concurrence des ministres protestants, mais ils avaient tout à redouter du casse-tête des sauvages et de l'insalubrité du climat. Les premiers missionnaires n'allaient pas tarder à en faire l'épreuve.

Sacré à Rome, à la fin de 1844, Mgr Epalle s'embarqua le 2 janvier 1845, avec sept prêtres et six Frères de la Société de Marie. Il arriva à la fin de l'année dans sa lointaine mission, et débarqua à San-Christoval (archipel de Salomon), le 1^{er} décembre. Le 12, il abordait à l'île

1. Sans compter les écoles de chrétientés, dont le chiffre n'est pas indiqué.

Isabelle, et, le 17, il était frappé à l'improviste de deux coups de casse-tête par les sauvages. Transporté mourant sur le pont du navire, il expira deux jours après, en pardonnant à ses assassins et en priant pour eux. Le 20, son corps fut enseveli furtivement sur un îlot désert, de peur que les cannibales ne vinssent le déterrer pour s'en repaître.

Les missionnaires, demeurés orphelins par la mort de leur chef, retournèrent à l'île San-Christoval, mais ils ne purent s'y fixer : au mois de mars 1847, un des Pères mourait de misère et d'épuisement dans cette île; un mois après, le 20 avril, deux Pères et un Frère étaient massacrés par les sauvages. Il fallut se résoudre à abandonner cette terre inhospitalière, où, dans l'espace de quinze mois, on n'avait pu faire un catéchumène.

Sur ces entrefaites, le successeur de Mgr Epalle, Mgr Colomb, était sacré à la baie des Iles par Mgr Pompalier, le 23 mai 1847. Il aborda dans son vicariat au mois d'août, et s'établit d'abord à Woodlarck, puis à l'île Rook, située entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Bretagne. Moins d'un an après son arrivée, il mourait de la fièvre à l'île Rook, le 16 juillet 1848, et, quelques semaines après, un des missionnaires mourait de faim et de misère au même lieu.

La Société de Marie manquait d'ouvriers pour desservir les nombreuses îles qui lui étaient confiées. Elle se vit forcée de renoncer à envoyer de nouveaux missionnaires sur ces plages maudites, où ils succombaient les uns après les autres, sans aucun profit pour les âmes.

Le Saint-Siège confia alors la mission aux prêtres du Séminaire des Missions Etrangères de Milan. En 1852, cinq prêtres et deux Frères furent envoyés pour reprendre cette œuvre. Ils ne furent pas plus heureux que leurs prédécesseurs. L'insalubrité du climat, l'excès des privations et le meurtre d'un d'entre eux, massacré par les sauvages de Woodlarck, les forcèrent, au bout de quatre ans, à renoncer à une tâche ingrate et sans espérances, au moins pour le moment.

La mission de la Mélanésie resta donc abandonnée jusqu'en 1881. A cette époque, elle fut reprise, par ordre de Léon XIII, et donnée à une nouvelle Société de prêtres du Sacré-Cœur, établis depuis une vingtaine d'années à Issoudun (diocèse de Bourges). Cette fois les circonstances étaient plus favorables; les navires de l'Europe avaient des rapports fréquents et réguliers avec ces rivages autrefois si redoutés et couverts aujourd'hui de résidents européens. Au contact de la civilisation, la férocité des naturels s'était adoucie, l'anthropophagie avait disparu ou se cachait au fond des forêts de l'intérieur. Les missionnaires n'avaient plus guère à redouter que l'insalubrité du climat, et aussi la concurrence des protestants, établis depuis 1872 dans la Nouvelle-Guinée et dans la Nouvelle-Bretagne.

Le 1^{er} septembre 1881, trois prêtres et deux Frères de la nouvelle Société s'embarquaient à Barcelone pour Manille. Leur Supérieur portait simplement le titre de préfet apostolique. Un des missionnaires devait se fixer à Port-Breton, dans la colonie libre de la Nouvelle-France, dont l'on s'occupait beaucoup alors. Mais c'était une colossale escroquerie, qui ne reposait sur rien et qui devait aboutir à une lamentable catastrophe pour les malheureux qui s'étaient laissés tromper par de fallacieuses promesses. En apprenant, à Manille, qu'il n'y avait rien à faire à Port-Breton, les missionnaires redescendirent à Batavia, d'où ils passèrent à Singapour, et de là en Australie. Ces différents contre-temps leur avaient fait perdre près d'une année. Enfin ils débarquèrent à Cooktown, au mois de juillet 1882.

Là ils attendaient une occasion pour se rendre dans leur mission, quand on leur télégraphia de Sydney qu'un capitaine français, M. Mercier, commandant le *Chaudernagor*, s'offrait à les transporter gratuitement à la Nouvelle-Bretagne. Ils s'embarquèrent le 26 août, s'arrêtèrent en passant à Port-Breton, pour réciter un *De profundis* sur la tombe des malheureux colons qu'ils devaient évangéliser, et débarquèrent le 29 septembre à Blanche-Baie (Nouvelle-Bretagne). Ils avaient mis plus d'un an pour se rendre de France dans leur lointaine mission.

Ils furent très bien accueillis des indigènes et, avec l'autorisation d'un chef, ils s'installèrent à Bérindji; mais ils reconnurent bientôt qu'ils auraient à lutter contre l'hostilité des protestants, déjà installés en maîtres dans ces parages. Quelques mois après leur arrivée, un incendie, dû à la malveillance, et que l'on sut être l'œuvre d'un résident européen, réduisit en cendres tout ce qu'ils possédaient et jusqu'à leurs habits. Il fallut revenir à Sydney, où les PP. Maristes reçurent les exilés dans leur procure avec la plus fraternelle hospitalité.

Au mois de mars 1884, le P. Navarre, Supérieur de la mission, rentra à Blanche-Baie avec quatre nouveaux missionnaires, et s'installa dans une situation meilleure que la première. Là, ils commencèrent par les enfants l'apostolat des sauvages qui les entouraient. Ils furent ravis de leur docilité, de leur assiduité à l'école, à la messe, au catéchisme, et virent bientôt, le dimanche, des auditoires de 150 et de 200 sauvages se réunir dans leur petite chapelle. Ils eurent aussi la consolation de baptiser deux adultes en danger de mort. C'était les prémices de la moisson.

L'évangélisation de la Nouvelle-Bretagne était commencée; mais restait à entamer celle de la Nouvelle-Guinée, autrement importante, à cause de l'étendue de l'île, qui compte près de 3.000.000 d'habitants.

Depuis plusieurs années, les Anglais, toujours pratiques, commençaient, sans faire de bruit, à

s'installer sur toutes les côtes méridionales de la Nouvelle-Guinée, et sur leurs pas, trois ministres protestants s'étaient déjà fixés à Port-Moresby, d'où ils envoyaient des *teachers*, catéchistes indigènes, prendre position dans tous les villages, afin d'occuper la place avant que les missionnaires catholiques, dont ils savaient la venue prochaine, ne fussent arrivés. Dans ces conjonctures, le Saint-Siège pressa les missionnaires de se rendre à la Nouvelle-Guinée, pour ne pas se laisser trop devancer par leurs rivaux. Il fut décidé, en principe, qu'ils s'établiraient à Port-Moresby, sur la côte méridionale, séparée de l'Australie par le détroit de Torrès.

Les missionnaires catholiques n'étaient pas moins pressés que le Saint-Siège, et désiraient vivement se rendre le plus tôt possible à leur poste de combat. Laissant donc deux de ses confrères au milieu des sauvages de la Nouvelle-Bretagne, le P. Navarre partit au mois d'octobre 1884 pour Cooktown, et de là se rendit à Thursday-Island, dans le détroit de Torrès. Il n'était plus qu'à cinq jours de traversée de Port-Moresby.

Mais là l'attendaient des difficultés imprévues. Le gouvernement anglais, qui se montre généralement favorable à nos missionnaires dans les vieilles colonies où son pouvoir est incontesté, voyait avec défiance des missionnaires français s'établir dans un territoire qu'il prétend bien faire sien, mais sur lequel il n'a encore aucun droit positivement reconnu par l'Europe. On essaya d'abord d'effrayer les missionnaires, en leur exagérant l'insalubrité du climat et la méchanceté des naturels. Quand on vit que la crainte ne pouvait les retenir, on employa des moyens plus efficaces : défense fut faite aux capitaines de les embarquer, et aucun vaisseau ne consentit à les transporter à la Nouvelle-Guinée.

Voyant qu'ils ne pouvaient triompher pour le moment de la malice des hommes, les missionnaires employèrent leurs loisirs forcés en fondant, à Thursday-Island, une station catholique, destinée à devenir comme la porte de leurs missions. Ils avaient trouvé, à leur arrivée, environ quarante Tagals catholiques, enchantés de voir des prêtres, dont ils étaient privés depuis longtemps. Le P. Navarre acheta un terrain, qu'on lui fit payer au poids de l'or, y éleva une chapelle, bâtit une résidence pour les Pères, fit venir de France des Sœurs de sa Congrégation pour tenir les écoles, et aujourd'hui la station de Thursday est la plus florissante de la mission.

Cependant, au bout de six mois, le P. Navarre, en voyant qu'il n'était pas plus avancé qu'au premier jour, avait tout remis aux mains de DIEU : « J'ai fait ce que j'ai pu, disait-il ; à DIEU maintenant d'aviser. » Son pieux espoir ne fut pas trompé. Au mois d'avril 1885, un capitaine protestant, reconnaissant des soins que les missionnaires d'Australie lui avaient prodigués dans une grave maladie, vint mettre son

bateau à sa disposition, pour le transporter, lui et ses confrères, à la Nouvelle-Guinée. On juge facilement avec quelle joie cette proposition inespérée fut reçue.

Le 18 juin 1885, tout était prêt pour l'embarquement, quand les Anglais essayèrent de s'y opposer. Cette fois l'injustice était trop criante : les prêtres catholiques avaient un bateau ; ils passèrent outre à la défense et on n'osa pas les arrêter.

Enfin, après tant de traverses et de retards, ils jetèrent l'ancre, le 30 juin, en face de l'île Yule ; le lendemain, ils descendirent à terre, et donnèrent à la baie où ils avaient abordé, le nom de Port-Léon.

Ils étaient enfin à la Nouvelle-Guinée !

Ils n'étaient pourtant pas encore au terme de leurs épreuves. Trois mois après, les protestants les faisaient expulser, par ordre de Son Excellence le général-gouverneur des colonies britanniques dans la Nouvelle-Guinée. Ils revinrent à Thursday, se firent rendre justice, et, au mois de février 1886, ils rentraient dans leur poste, où ils ne furent plus depuis inquiétés.

Désormais, la mission pouvait être considérée comme fondée. En 1887, le P. Navarre fut nommé vicaire apostolique de la Mélanésie et administrateur apostolique de la Micronésie. Il renouait ainsi la chaîne brisée depuis 1848 par la mort de Mgr Colomb, et devenait le troisième vicaire apostolique de la mission.

Jusqu'ici les missionnaires n'ont eu qu'à se louer de la confiance et de la docilité des sauvages, qu'on leur avait représentés comme si terribles. Mais ils sentent qu'ils ont tout à redouter de la jalousie des *teachers* protestants, qu'ils trouvent répandus partout pour semer contre eux la défiance et contrecarrer leur œuvre. Néanmoins, forts du secours de DIEU et de l'affection de leurs sauvages, les missionnaires ne s'en effrayent pas beaucoup, et il semble bien que, sur ces terres encore vierges, l'avenir est à eux.

Pour faciliter l'action de l'apostolat, le Saint-Siège vient tout récemment (1^{er} mai 1889), de partager en deux le vicariat unique de la Mélanésie : le vicariat apostolique de la Nouvelle-Guinée et le vicariat apostolique de la Nouvelle-Bretagne, dont le nom, à la demande de l'Allemagne, vient d'être changé en celui de Nouvelle-Poméranie (1890).

II. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

Le vicariat apostolique de la Nouvelle-Guinée comprend toute l'île de ce nom (à l'exception de la partie sud-ouest, qui appartient à la Hollande, et qui relève, au spirituel, du vicaire apostolique de Batavia), plus les îles du détroit de Torrès : Thursday-Island et l'archipel des Louisiades. Les Anglais sont à peu près maîtres de ce vaste pays, qui compte 3.000.000 d'habitants, sur lesquels 1.800 catholiques.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 16 missionnaires prêtres et 17 Frères de la Société des prêtres du Sacré-Cœur d'Issoudun.

10 religieuses de la même Société.

Œuvres : 4 stations avec résidences, plusieurs missions.

16 églises ou chapelles.

13 écoles élémentaires, 2 orphelinats.

III. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA NOUVELLE-POMÉRANIE.

Ce vicariat comprend les deux grandes îles de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande, qui appartiennent aux Allemands, et les îles Salomon, qui sont encore indépendantes. Sa population totale est d'environ 200.000 âmes, dont 2.500 catholiques.

Personnel : 1 vicaire apostolique, 7 missionnaires prêtres et 12 Frères de la Société des prêtres du Sacré-Cœur.

Œuvres : 1 station avec résidence, plusieurs missions.

13 églises ou chapelles, plusieurs écoles.

IV. — VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA MICRONÉSIE.

Le vicaire apostolique est de plus chargé provisoirement de l'administration du vicariat apostolique de la Micronésie, qui, depuis qu'on en a détaché les Carolines, ne comprend plus que l'archipel de Magellan, les îles Hélices et les îles Gilbert.

Il faut dire un mot de ce dernier groupe d'îles, dont l'évangélisation est commencée depuis plusieurs années.

L'archipel des Gilbert se compose d'une centaine d'îles qui s'étendent des deux côtés de l'équateur, du 2° 36' de latitude sud au 3° 20' de latitude nord, et du 170° au 176° de longitude ouest. La population est d'environ 60.000 âmes. Les indigènes appartiennent à la race malayo-polynésienne. Ils sont de mœurs rudes et farouches, pas anthropophages, mais vindicatifs et jaloux à l'excès ; ce qui fait qu'un meurtre leur coûte fort peu.

Le protestantisme leur fut apporté en 1857 par des ministres américains venus des îles Sandwich. Ils sont aidés par toute une armée de catéchistes indigènes, qu'ils ont amenés avec eux des îles Sandwich, ou qu'ils ont fait venir de Samoa. Le protestantisme est donc assez fortement établi aux îles Gilbert, mais il n'est pas aimé, car les ministres de l'erreur exploitent durement les peuples évangélisés par eux. Il y a quelques années, une tribu étant retournée en masse au paganisme, lassée des contributions en noix de cocos exigées d'eux, le catéchiste prêcha la guerre sainte contre ces malheureux, dont plus d'un millier furent massacrés, pendant que les blessés, au nombre de trois cents, étaient brûlés vifs dans une case. Il faut reconnaître que de pareils procédés sont peu faits pour attirer les cœurs ! De plus, là comme partout où ils sont les maîtres, les Rév. ministres ont accaparé tout le commerce, ce qui les rend aussi odieux aux blancs qu'aux indigènes.

Des naturels des îles Gilbert étant venus chercher du travail, les uns à Tahiti et d'autres à Samoa, ont été instruits et baptisés par les missionnaires catholiques, et, de retour chez eux, ils ont répandu le catholicisme dans toutes les îles. A Tahiti, en particulier, le P. Latuia, de la Congrégation de Picpus, leur consacra une partie de sa vie ; il apprit leur langue, baptisa une soixantaine d'adultes et plus de cent enfants. Il composa dans leur langue un catéchisme, que ces pauvres gens firent imprimer en Californie, moyennant un prix énorme, et, avec ce livre, ils propagèrent la foi autour d'eux. Depuis longtemps, ils demandaient qu'on leur envoyât un prêtre. Quand les missionnaires d'Issoudun se furent établis dans la Nouvelle-Bretagne, ils furent chargés de ces îles, qui appartiennent au vicariat apostolique de la Micronésie. Enfin, en 1887, deux missionnaires furent envoyés dans l'île Nonuti, la plus méridionale du groupe. A leur grande surprise, ils trouvèrent dans cette île sept chrétientés florissantes, qui s'étaient formées toutes seules, sans prêtres et sans catéchistes. Actuellement 18 des îles Gilbert sont évangélisées, et le nombre des fidèles baptisés s'élève déjà à 6.000 sans parler des catéchumènes.

Personnel : 11 missionnaires prêtres, 9 Frères coadjuteurs, 7 Sœurs de la même Congrégation.

Œuvres : Plusieurs chapelles, 2 écoles dans chacune des 18 îles qui sont évangélisées.

Résumé des œuvres des prêtres du Sacré-Cœur d'Issoudun.

Nouvelle-Guinée : 1 vicaire apostolique, 16 prêtres, 17 Frères, 10 Sœurs, 6 chapelles, 1.800 catholiques.

Nouvelle-Poméranie : 1 vicaire apostolique, 7 prêtres, 12 Frères, 8 Sœurs, 13 chapelles, 2.500 catholiques.

Îles Gilbert, 11 prêtres, 9 Frères, 7 Sœurs, 2 chapelles, 6.000 catholiques.

Total : 3 missions, 2 vicaires apostoliques, 34 prêtres, 38 Frères, 25 Sœurs, 29 chapelles, 10.300 catholiques.

Dix ans à peine sont écoulés depuis le jour où Léon XIII, bénissant l'étendard du Sacré-Cœur, disait aux premiers missionnaires : « J'espère que » la Providence ouvrira à votre Société, dans ces » contrées lointaines, un vaste champ pour y faire » régner le Sacré-Cœur sur des multitudes » d'âmes. » La bénédiction du Vicaire de JÉSUS-CHRIST a porté ses fruits. Ces multitudes d'âmes, que son regard éclairé d'en haut entrevoyait, sont là. Dans quelques années, le Sacré-Cœur régnera en maître sur ces races anthropophages et féroces, converties et changées en dociles brebis !

QUATRIÈME PARTIE.

MISSIONS DES CAPUCINS ESPAGNOLS.

MISSIONS DES CAROLINES.

ON se rappelle peut-être encore l'émotion soulevée, il y a une douzaine d'années, en Europe par le conflit entre l'Allemagne et l'Espagne, au sujet des Carolines. L'Allemand,

selon son habitude, l'avait pris de très haut avec un rival qui lui paraissait peu redoutable, mais la fierté castillane s'était révoltée, et l'on se demandait avec anxiété si la guerre n'allait pas éclater, à ce sujet, entre les deux nations, quand M. de Bismarck, pour sortir d'embarras sans avoir l'air de reculer, eut l'inspiration d'en appeler à l'arbitrage du Pape. Le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, après avoir mûrement examiné les prétentions des deux parties, donna gain de cause à l'Espagne, qui s'empressa d'envoyer un gouverneur et des soldats prendre possession de la nouvelle colonie. Mais l'occupation de ces îles ne pouvait suffire à la catholique Espagne ; elle voulut encore y faire porter la foi, et, à sa demande, la Sacrée Congrégation de la Propagande, par un décret du 15 mai 1886, détacha du vicariat apostolique de la Micronésie l'archipel des Carolines, pour en former deux missions : Carolines orientales et Carolines occidentales, qui furent données aux RR. PP. Capucins de la province d'Espagne.

L'archipel des Carolines se compose d'environ 600 îles, dont les plus grandes seules sont habitées. Il s'étend du 5° au 10° de latitude nord, et du 142° au 160° de longitude ouest. L'étendue territoriale de toutes ces îles est égale à celle de la France et de l'Espagne réunies. On voit qu'il y a là les éléments d'une colonie importante. La population se compose d'environ 40.000 sauvages, appartenant, comme ceux des îles Gilbert, au groupe malayo-polynésien. Leurs mœurs sont dures et farouches, mais ils ne sont pas cannibales.

Les missionnaires, au nombre de douze, s'embarquèrent, le 1^{er} avril 1886, à Barcelone pour Manille, d'où ils se rendirent dans leur mission. Le centre de la mission des Carolines orientales fut établi à l'île Ponapé, où les protestants nous ont déjà malheureusement devancés, et le chef-lieu des Carolines occidentales fut fixé à l'île d'Yap, résidence du gouverneur général de la colonie.

La mission des Carolines n'a pas encore d'histoire. Les PP. Capucins ont commencé par faire la visite générale de l'archipel ; ils ont été bien accueillis des populations et comptent déjà une trentaine de néophytes. Puissent-ils réussir aussi complètement que leurs prédécesseurs à Manille !

Personnel : 12 missionnaires prêtres, 14 Frères capucins.

Œuvres : 4 résidences, 4 chapelles, 4 écoles élémentaires.

Tableau général des missions de la Polynésie.

Picpuciens. 3 missions, 3 évêques, 53 prêtres, 188 églises ou chapelles, 37.100 catholiques.

Maristes. 4 missions, 3 évêques, 96 prêtres, 198 églises ou chapelles, 52.430 catholiques.

Prêtres du Sacré-Cœur. 3 missions, 2 évêques, 34 prêtres, 29 églises ou chapelles, 10.300 catholiques.

Capucins. 2 missions, 12 missionnaires prêtres, 4 églises ou chapelles, ? catholiques.

Total : 12 missions, 8 évêques, 195 missionnaires prêtres, 419 églises ou chapelles, 99.830 catholiques.

C'est donc pour toute la Polynésie environ 100.000 catholiques contre 300.000 protestants et environ 3.500.000 payens.

Et maintenant, en achevant cette longue étude sur l'évangélisation des îles de l'Océanie, quelle conclusion allons-nous tirer ? Il me semble que la conclusion s'impose d'elle-même, et qu'elle nous révèle la loi générale de l'apostolat catholique dans ses rapports avec l'hérésie.

Au début, comme pour mieux affirmer la divinité de son œuvre, la Providence permet ordinairement que l'erreur se présente la première. Elle a tout pour elle : des apôtres nombreux, quelques-uns convaincus et zélés, des ressources illimitées, les séductions du pouvoir et de la richesse, le concours du bras séculier, car les nations protestantes comprennent généralement mieux que les autres l'intérêt politique qu'elles ont à soutenir leurs missionnaires. Aucun scrupule ne gêne l'hérésie, aucune injustice ne la révolte ; tout lui est permis contre ses adversaires désarmés, même la calomnie, même la violence. Pendant que ses ministres, richement dotés, confortablement établis avec leurs familles dans de belles maisons, utilisent les loisirs de leur fashionable apostolat en accaparant le commerce et en faisant fortune, le missionnaire catholique se présente seul, presque toujours sans l'appui de son gouvernement, trop heureux quand ceux qui devraient le soutenir ne s'appliquent pas à désoler sa patience et à contrecarrer son œuvre. Il est pauvre, si pauvre qu'il n'a pas toujours le pain quotidien assuré ; par conséquent il ne peut faire briller aux yeux de ses néophytes ni la séduction de l'or, ni les espérances du pouvoir.

Aussi, au début, nous voyons invariablement se produire le même phénomène : les foules accourent aux riches temples de l'hérésie ; le catholicisme groupe péniblement quelques pauvres, quelques enfants, dans une chapelle couverte en chaume. Il a pour lui ceux que le monde rebute et méprise : les simples, les humbles d'esprit et de cœur, ceux qui ne comptent pas et qui n'exercent aucune action dans la société. C'est ce que nous avons vu se produire dans toutes ces îles. Au commencement tous les succès sont du côté du protestantisme ; le petit troupeau catholique s'estime heureux quand on veut bien le tolérer, comme par grâce, et lui épargner la persécution.

Laissez passer un demi-siècle : vous allez retrouver la même opposition, mais la victoire a changé de côté. Les riches temples de l'hérésie sont vides ou convertis en églises. Par leurs procédés durs et arbitraires, les prédicants ont lassé la patience de tous. Le règne des missionnaires, premiers ministres et conseillers des princes, est passé sans retour. Le commerce lui-même, sous le contrôle jaloux des résidents étrangers, a perdu ses féconds monopoles, et l'occasion de faire, aux dépens des sauvages, de grandes fortunes, ne se présente guère. Il ne reste plus au ministre protestant que l'apostolat ; mais l'apostolat lui-même a

perdu sa fécondité ; de ces néophytes, les meilleurs se sont ralliés au catholicisme ; les autres, appliquant les principes protestants, s'abandonnent à toutes les folies du jugement particulier. Ce n'est plus l'unique troupeau de l'unique Pasteur ; c'est Babel et sa confusion, c'est l'éclosion spontanée de toutes les fantaisies doctrinales et la corruption des mœurs, fruits naturels des négations du protestantisme ; enfin c'est la décadence précipitée et la mort de ces races vigoureuses et jeunes, que l'hérésie prétendait, de bonne foi, régénérer et civiliser.

Pendant ce temps le petit troupeau catholique, si méprisé autrefois, n'a cessé de grandir. Partout où la fausse civilisation n'est pas venue empoisonner les corps et les âmes, les indigènes forment une population nombreuse, morale, active et heureuse.

A mesure que le nombre des fidèles s'est accru, l'Eglise a multiplié ses cadres et augmenté le nombre de ses apôtres.

Là où, il y a trente ans, arrivait un missionnaire isolé, on voit aujourd'hui toute une Eglise, avec son évêque, ses prêtres, ses Frères, ses religieuses ; chapelles, écoles, orphelinats, hôpitaux, toutes les œuvres de la vie catholique se sont développées et s'affirment désormais au grand jour.

A ce spectacle merveilleux de la fécondité du catholicisme en face de la stérilité et des avortements de l'hérésie, le protestant de bonne foi s'incline avec respect. On a vu, par les nombreux témoignages que j'ai cités, que, dans les missions,

les protestants sérieux honorent le prêtre catholique et rendent généralement hommage à ses vertus. Depuis longtemps les calomnies des premiers jours se sont tues, les défiances se sont évanouies, la haine même a presque désarmé. Aujourd'hui ceux des nombreux protestants que l'indifférence religieuse ou des préjugés sectaires éloignent encore de l'Eglise, proclament la sainteté de ses prêtres et le succès final de leur apostolat. « Il n'est pas douteux, écrit l'Américain Hopkins, que l'Eglise catholique romaine, » avec ses portes ouvertes, ses bancs libres, sa » messe et ses vêpres quotidiennes, son corps » enseignant, ses religieuses qui vont visiter les » malades et les pauvres, son système de sacre- » ments, son culte parlant à l'esprit et au cœur » par les yeux et par les oreilles, il n'est pas » douteux, dis-je, que par tous ces moyens, » l'Eglise romaine ne s'attache fortement les » facultés encore inertes des indigènes (1). » — » « La religion catholique, conclut un autre » protestant, est destinée à dominer dans la plu- » part des îles de l'Océanie. » Je n'ajouterai rien à ces témoignages si honorables pour l'apostolat catholique, témoignages que l'évidence arrache aux ennemis mêmes de la foi, et qui ne font, au reste, que constater la vérité de la parole de saint Paul : « *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia* (2). »

1. Hopkins esq. *Les îles Hawaï*, ch. 24.

2. « DIEU a choisi l'infirmité pour confondre la force. » — S. Paul, I *Corinth.*, 1, 27.



Conclusion.



EL est l'état actuel des Missions catholiques dans les cinq parties du monde, à la fin du XIX^e siècle. On a vu, au chapitre premier, la situation des Missions en 1800. Qu'on compare les progrès acquis, soit pour le personnel, soit pour l'organisation et le développement des œuvres. La marche en avant est incontestable et saute aux yeux des plus prévenus.

En 1800, les ouvriers apostoliques font défaut partout. La ruine de la Compagnie de Jésus a été, à la fin du dernier siècle, le signal de la débâcle. Les vocations se font de plus en plus rares, et la Révolution française, en détruisant partout les Ordres religieux, en fermant tous les séminaires de l'apostolat, en spoliant les ressources que la piété des siècles avait amassées pour l'évangélisation des infidèles, semble avoir frappé à mort l'œuvre des missions. C'est à peine si, en groupant tous les chiffres, on trouverait, dans le monde entier, trois cents missionnaires : Franciscains, Dominicains, Lazaristes et prêtres du séminaire des Missions Etrangères de Paris. Perdus à d'immenses distances les uns des autres, sans autres ressources désormais que la charité précaire de leurs néophytes, ils s'épuisent dans un travail disproportionné aux forces humaines et meurent avant l'heure, sans avoir vu arriver les successeurs que la pénurie des temps ne permettra pas de leur envoyer.

Aujourd'hui, 32 communautés ou congrégations d'hommes ont plus de 12.000 missionnaires prêtres qui se partagent l'évangélisation du globe. Ils sont assistés, en beaucoup d'endroits, par un nombreux clergé indigène ; une vingtaine d'Instituts de Frères, qui comptent dans les Missions plus de 5.000 membres, tiennent les écoles ou remplissent les emplois de catéchistes.

Il faut leur adjoindre, spectacle merveilleux que ni les temps apostoliques, ni le Moyen-Age n'ont vu, 44.000 religieuses européennes, assistées de 10.000 Sœurs indigènes, qui ont tout quitté, tout sacrifié pour venir partager les labeurs des Apôtres du CHRIST, tenir nos écoles, nos hôpitaux, nos orphelinats, nos refuges, nos dispensaires, et faire bénir de tous, même des payens les plus obstinés, des Musulmans et des Bouddhistes, les œuvres de la charité catholique, dont ces peuples infortunés n'avaient pas même l'idée.

C'est là, on peut le dire avec orgueil, un spectacle unique et qui était réservé à notre siècle : des femmes, des religieuses timides qui, non contentes de consacrer leur vie au service de DIEU et des pauvres, disent adieu à leur pays et vont jusqu'au fond de la Chine, jusque dans les îles perdues de l'Océanie, jusqu'au centre des déserts de l'Afrique, travailler, souffrir et mourir (quelques-unes par le martyre), pour gagner des âmes à JÉSUS-CHRIST !

Qu'un missionnaire le fasse, c'est beau, sans doute, c'est sublime d'héroïsme en certaines circonstances données, quand il sait, par exemple, qu'il va à peu près infailliblement à la mort ; mais après tout, c'est un homme, c'est un soldat, si l'on veut, soldat du CHRIST et de l'Eglise, comme d'autres sont les soldats de la patrie. Grâce à DIEU, le courage militaire n'est pas chose si rare en France, pour qu'il y ait à s'étonner et à admirer plus que de raison.

Mais qu'une jeune fille, élevée souvent dans toutes les recherches modernes du luxe et de la fortune, malgré sa timidité naturelle et sa faiblesse physique, affronte courageusement de tels périls, pour aller passer sa vie auprès de sauvages abrutis, dans un milieu où sa délicatesse de femme aura chaque jour à souffrir, occupée à panser des plaies hideuses, ou à faire la classe à des enfants à moitié nus ; qu'elle brave pour cette tâche ingrate, plus dure que celle du prêtre, tous les dégoûts, tous les dénuements, toutes les fatigues, tous les dangers et quelquefois la mort : voilà qui est beau, qui est héroïque, et qui sera une des gloires du XIX^e siècle et l'incommunicable honneur du catholicisme.

En résumé, missionnaires prêtres, Frères des écoles, catéchistes et religieuses de toutes dénominations, cela fait une armée de plus de 60.000 combattants, qui marchent hardiment à l'assaut du paganisme, sous la triple bannière de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté. Jamais, même aux plus beaux jours de l'histoire de l'Eglise, l'armée apostolique n'a été aussi nombreuse, plus forte et mieux disciplinée. Certes, nous ne sommes pas tous des saints François Xavier, il s'en faut, bien que nous ayons donné, au cours de ce siècle, plus de cent martyrs sortis de nos rangs, et plusieurs milliers de martyrs indigènes formés par nous. Mais si les saints à miracles sont rares parmi nous (ils l'ont toujours été d'ailleurs), que de dévouements obscurs, que

d'héroïsmes connus de DIEU seul, qui ne seront révélés qu'au grand jour des rétributions !

Après tout, malgré les imperfections des hommes, l'œuvre de DIEU se fait et progresse d'une marche lente et sûre. Ce livre a été écrit dans l'unique but d'en être, chiffres en main, la démonstration ; et maintenant que le voilà achevé, je crois pouvoir dire, sans fausse modestie, que la preuve est faite et qu'il n'y a plus, pour tout esprit sérieux et de bonne foi, à y revenir.

La hiérarchie catholique restaurée ou créée en Angleterre, en Ecosse, en Hollande, dans les Balkans, aux Indes, au Japon, au Canada, aux États-Unis et dans l'Australasie ; les vieilles Églises orientales réorganisées et rattachées au centre de l'unité par de nombreuses délégations apostoliques et le rétablissement des patriarchats de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie ; plus de 250 nouveaux sièges épiscopaux, près de 200 nouveaux vicariats ou préfectures apostoliques, le continent noir, l'Asie centrale, les îles perdues de l'Océanie s'ouvrant, pour la première fois, à la prédication des Apôtres du CHRIST, et pour dire le mot qui résume tout, plus de *vingt-cinq millions* de nouveaux chrétiens devenus les sujets de la Propagande, qui en comptait à peine *cinq millions* il y a un siècle, voilà des résultats acquis, palpables, indéniables, qui montrent qu'au cours de ce siècle, l'apostolat catholique n'a pas tout à fait perdu son temps.

Ces résultats, il faut bien le reconnaître, ne sont pas dus uniquement à nos efforts personnels. Par la prière et par l'aumône, les vieux chrétiens d'Europe nous sont venus puissamment en aide, et en nous assurant le pain quotidien, ils nous ont mis à même d'édifier, dans les cinq parties du monde, des milliers d'églises, de chapelles, d'écoles, de presbytères, et d'ouvrir des centaines de missions, là où jamais encore le pied de l'Apôtre ne s'était posé.

C'est en 1822 que l'œuvre de la Propagation de la Foi fut providentiellement suscitée de DIEU pour fournir à l'apostolat catholique les ressources indispensables à son fonctionnement. Vingt ans plus tard, l'œuvre de la Sainte-Enfance venait joindre au sou hebdomadaire des premiers associés, le sou mensuel des petits enfants du monde catholique pour le rachat et la délivrance de leurs petits frères payens. En ajoutant à ces deux grandes œuvres, l'œuvre, plus restreinte dans son objet et dans ses ressources, des écoles d'Orient, l'œuvre Apostolique, qui fournit aux missionnaires des ornements et des vases sacrés, plusieurs œuvres accessoires que je ne puis énumérer ici, on arrive, pour le budget total de l'apostolat catholique, au chiffre moyen annuel d'environ *dix millions de francs*, chiffre malheureusement insuffisant, en présence de la création continuelle de nouvelles missions et du développement quotidien de nos œuvres, chiffre qui n'atteint pas le dixième de celui des missions protestantes, et qui devrait nécessairement être au moins doublé pour

nous mettre en état de répondre, d'une manière adéquate, à tous les besoins de cette œuvre immense des missions. Tel qu'il est, il n'en constitue pas moins à l'apostolat catholique un budget vraiment royal, et que n'atteignirent jamais les subventions de l'ancien régime.

Autrefois, l'œuvre des missions catholiques était soutenue presque entièrement par la munificence des souverains, qui comprenaient mieux que ceux de nos jours l'intérêt, même temporel, qu'ils avaient à étendre au loin les frontières du royaume de JÉSUS-CHRIST. Aujourd'hui, les princes que la Révolution n'a pas encore fait descendre du trône, ont généralement d'autres préoccupations. Mais l'œuvre que les puissants du monde ne peuvent plus, ou ne veulent plus soutenir, a été reprise par le peuple catholique, qui en a fait véritablement son œuvre. Désormais, c'est le sou hebdomadaire des pauvres et des ouvriers, c'est le sou mensuel des petits enfants qui alimentent nos œuvres et pourvoient à tous nos besoins. Comme ces milliards de gouttes d'eau qui, déposées par la pluie au flanc des collines, pénètrent lentement à travers le sol et vont jaillir en sources profondes, d'où sortent les grands fleuves qui roulent leurs eaux à la mer en fertilisant tout un pays, ces millions de petits sous déposés chaque semaine ou chaque mois dans la caisse de nos œuvres, arrivent à former, à la fin de l'année, un budget royal qui, répandu dans les cinq parties du globe, arrose et féconde ce sol du paganisme, parfois si ingrat et si dur à défricher. C'est le miracle, tous les jours renouvelé parmi nous, de la multiplication des pains.

A l'exemple de leur divin Maître, les apôtres de la Loi nouvelle ont groupé autour d'eux d'immenses multitudes, qui se pressent pour entendre la prédication évangélique. Mais il y a, dans cette œuvre des missions, bien des besoins matériels à satisfaire : il faut pourvoir aux voyages des ouvriers de l'apostolat et à leur très modeste entretien (1) ; il faut élever des temples à la célébration du culte, ouvrir des écoles à l'instruction des enfants ; il faut fonder et entretenir des milliers d'œuvres d'apostolat et de charité ! Bien des fois, comme les apôtres au désert, les missionnaires se demandent avec anxiété : Où trouverons-nous les ressources nécessaires à tant de fondations ? Hélas ! ils n'ont trop souvent entre les mains que les cinq pains d'orge et les deux petits poissons de l'Évangile. Qu'est-ce que cela pour une pareille multitude, *quid hoc inter tantos* ?

Mais le Maître sait ce qu'il fait : *Sciebat enim quid faciebat*. Comme aux jours de sa vie mortelle, il veut triompher par la pauvreté, et laisse volontiers à l'erreur ses millions. Il veut surtout que les hommes apostoliques s'habituent à attendre tout de lui et à se confier uniquement à sa providence. Il prend en main les faibles ressources de l'apos-

1. Une somme annuelle de cinq à six cents francs, voilà ce que l'œuvre de la Propagation de la Foi fournit pour son entretien à chaque missionnaire.

tolat catholique, les bénit, les multiplie par sa grâce, et finalement chacun se trouve avoir assez ; et s'il n'y a pas de restes, comme dans l'Evangile, c'est que le miracle d'aujourd'hui se renouvellera demain, et jusqu'à la fin des temps. En quittant tout pour DIEU, l'homme apostolique est bien sûr qu'il ne manquera jamais du nécessaire. « Quand je vous ai envoyés par le monde, sans argent, sans provisions, vous a-t-il manqué quelque chose ? » « Non, Seigneur, rien ne nous a jamais manqué. » Telle fut la réponse des apôtres, et telle est encore aujourd'hui celle de tous les vrais missionnaires.

En présence de la merveilleuse fécondité de l'apostolat catholique, rapprochée de la stérilité des riches budgets de l'hérésie, le dernier cri qui s'échappe de mon cœur et de mes lèvres, c'est un cri d'actions de grâces et d'espérance. Au fond, malgré les périls et les tristesses de l'heure présente, nous pouvons avoir confiance : l'avenir du monde est au catholicisme.

Le protestantisme, comme force envahissante, est fini. C'est une citadelle démantelée de toutes parts, où l'Eglise de Rome a mis garnison et dont elle occupe les points stratégiques les plus importants. Les vieux schismes de l'Orient crouleraient demain à la lumière de l'histoire, si une grande puissance politique ne maintenait entre eux un lien factice, en comprimant violemment la liberté des âmes. Mais, dans un siècle comme le nôtre, la violence n'a qu'un temps, et elle s'use très vite par ses propres excès. En vérité, je ne vois, à l'heure actuelle, qu'une force au monde en état de faire échec au catholicisme, c'est la Révolution.

L'emportera-t-elle définitivement sur l'Eglise du CHRIST ? C'est bien possible, car nous savons par l'Evangile que nous serons vaincus au dernier jour.

Dans ce cas, c'est l'annonce de la crise finale et de la victoire définitive du Fils de DIEU, avec ses élus béatifiés dans l'éternité ; car là encore, même dans son dernier triomphe, nous savons par la foi que Satan sera vaincu.

Mais cette solution, qui est possible après tout, paraît néanmoins peu probable. Non, ce n'est pas la fin du monde qui s'annonce, c'est la fin d'un monde et le commencement d'une ère nouvelle. L'Eglise catholique a déjà vu la fin du monde romain, la fin du Moyen-Age ; tout semble annoncer qu'elle va assister à la fin du monde moderne, et qu'elle présidera aux débuts de la Société démocratique de l'avenir.

Non, un arbre qui, au bout de dix-neuf siècles, porte de tels fruits n'est pas mort, et sa sève n'est pas encore épuisée. Vous dites que le catho-

licisme est à l'agonie, qu'il se meurt ; prenez garde qu'il ne se déplace simplement, ce qui serait grave pour vous, gens de la vieille Europe. J'entends répéter autour de moi que les nations catholiques ne veulent plus de l'Evangile et qu'elles ont fait divorce avec l'Eglise, je le regrette pour vous ; mais c'est pure bonté d'âme de ma part, car nous sommes prêts à bénéficier de vos ingratitude et de vos folies. Ah ! vous ne voulez plus de prêtres pour vous recevoir à votre entrée dans la vie et pour bénir votre tombe, plus de Frères des écoles pour élever chrétiennement vos enfants, plus de Sœurs hospitalières au chevet de vos malades ! Qu'à cela ne tienne. Envoyez-nous tous ces héroïsmes, tous ces dévouements, que vous regretterez amèrement un jour et dont peut-être vous n'êtes plus dignes. Le monde payen les appelle et leur tend les bras. Il ne manque pas ici de pauvres à soulager, d'ignorants à instruire, de nations à civiliser. Si vous êtes assez insensés pour vous dépouiller à notre profit, nous n'avons qu'à gagner à vos fautes, et nous ne refuserons pas, je vous l'affirme, le don de DIEU.

Mais plutôt, que DIEU exauce nos prières, et qu'il conserve à la vieille Europe l'héritage sacré de la foi catholique ; qu'il garde surtout ce trésor à notre chère patrie, à cette noble France qui, malgré l'apostasie officielle de ses gouvernants, est encore, à l'heure actuelle, la nation apostolique par excellence : les deux tiers des missionnaires sont Français, les quatre cinquièmes des Frères et des Sœurs employés dans nos Missions viennent de France, la plus grosse part du budget de l'apostolat est fournie par les catholiques de France. Qu'elle le veuille ou non, la chère et douce France est encore aujourd'hui le soldat de DIEU et la protectrice des Missions dans le monde entier. Même aux mains de la Franc-Maçonnerie, son épée est toujours l'épée de l'Eglise pour combattre le bon combat. A l'heure où j'écris ces lignes, la France voltairienne et impie protège les intérêts catholiques en Afrique, dans le Levant, en Chine, au Tong-King, au Japon et dans l'Océanie. Le protectorat des Missions catholiques, que les autres peuples nous envient et voudraient nous enlever, Rome nous le maintient, malgré nos fautes. C'est lui qui fait notre honneur et notre force à l'étranger ; c'est lui qui deviendra, je l'espère, la rançon de nos erreurs et de nos folies. Oui, c'est là mon dernier mot : en récompense de tout ce qu'elle a fait, au cours de ce siècle, pour le développement de l'apostolat, la France du XX^e siècle, redevenue chrétienne, continuera, dans les cinq parties du monde, d'écrire, à la pointe de sa noble épée, les gestes de DIEU : *Gesta Dei per Francos*.

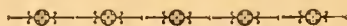


Table des Matières.

CHAPITRE PREMIER.	
État des Missions catholiques au commencement du XIX ^e siècle	15
CHAPITRE DEUXIÈME.	
Progrès du Catholicisme en Angleterre et en Écosse, 1800-1890	33
CHAPITRE TROISIÈME.	
Les Missions scandinaves, 1800-1890	41
CHAPITRE QUATRIÈME.	
L'Église catholique dans l'Allemagne du Nord, 1800-1890	45
CHAPITRE CINQUIÈME.	
La Hollande catholique, 1800-1890	53
CHAPITRE SIXIÈME.	
L'Église dans les cantons Suisses, 1800-1890	55
CHAPITRE SEPTIÈME.	
L'Église Romaine dans la péninsule des Balkans, 1800-1890	75
CHAPITRE HUITIÈME.	
L'Église Romaine et les Églises du Rit-Uni, 1880-1890	99
CHAPITRE NEUVIÈME.	
L'Église catholique dans les Indes	129
CHAPITRE DIXIÈME.	
Les Missions de l'Indo-Chine, 1800-1890	152
CHAPITRE ONZIÈME.	
L'Église de Chine, 1800-1890	161
CHAPITRE DOUZIÈME.	
Le Japon et la Corée, 1800-1890	176

CHAPITRE TREIZIÈME.	
Les Missions de l'Amérique anglaise, 1800-1890	185
CHAPITRE QUATORZIÈME.	
L'Église des États-Unis, 1800-1890	197
CHAPITRE QUINZIÈME.	
Le Catholicisme aux Indes occidentales, 1800-1890	228
CHAPITRE SEIZIÈME.	
Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud, 1800-1890	240
CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.	
Les Missions de l'Afrique septentrionale, 1800-1890	264
CHAPITRE DIX-HUITIÈME.	
Les Missions de l'Afrique occidentale, 1800-1890	285
CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.	
Les Missions de l'Afrique méridionale, 1800-1890	302
CHAPITRE VINGTIÈME.	
Les Missions de l'Afrique orientale, 1800-1890	312
CHAPITRE VINGT-UNIÈME.	
Les Missions de l'Afrique centrale, 1800-1890	329
CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.	
L'Afrique insulaire, 1800-1890	348
CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.	
Les îles Malaises de l'Océanie, 1800-1890	361
CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.	
Les Églises de l'Australie, 1800-1890	366
CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.	
Le Catholicisme dans les îles de l'Océanie, 1800-1890	379
CONCLUSION	412

TABLE DES GRAVURES.

Pie VII	34	Mgr Mermillod	71
Daniel O'Connell	35	Constantinople	77
Son Em. le Cardinal Manning	36	Trébizonde. — Palais des Comnènes et murailles de la ville	79
Son Em. le Cardinal Newman	37	Arménie. — Vue générale d'Erzeroum	80
Grégoire XVI	39	Le R. P. d'Alzon	81
Norwège. — Eglise catholique de Christiania	43	Constantinople. — Mgr Bonetti	82
Mgr Melchers	49	Bulgarie. — Types bulgares	83
Son Em. le Cardinal Ledochowski	50	Mgr Paul Brunoni	84
Windthorst	51	M. Eugène Boré	85
M. de Bismarck	52	Mgr Raphaël Popoff	86
Louis-Napoléon, roi de Hollande	53	Le R. P. Galabert	87
Genève	57	Thrace. — Eglise cathédrale de Mgr Petkoff, à Andrinople	88
Eglise Saint-Pierre et Saint-Paul à Berne	59	Thrace. — Palais épiscopal de Mgr Petkoff, à Andrinople	88
Zurich. — Vue du lac	61	Mgr Petkoff	89
Mgr Lachat	64	Nicolas 1 ^{er} , prince du Monténégro et des Berda	91
Jura Bernois (Suisse). — Le culte catholique à Porentruy, en 1874	68	Saint Jean Capistran	93
Jura Bernois (Suisse). — Le culte catholique à Saint-Ursanne, en 1874	69		

Mgr Ignace Paoli	94	Haïti. — Ruines du palais de Sans-Souci, à Milot, près du cap Haïtien	231
Saint Denys	95	Trinidad. — Cathédrale de Port-d'Espagne	233
Grèce. — Vue de Syra	96	Roseau (Dominique). — Cathédrale N.-D. du Bon-Port	236
Alep (côte ouest)	100	Mgr Poirier	237
Mgr Valerga	101	Guyane Anglaise. — Couvent, écoles et orphelinat des Religieuses Ursulines à Georgetown (Demerara) Camp street	239
Mgr Bracco	102	Mexique — Cathédrale de Mexico	241
Chapelle du Saint-Sépulcre	103	Derniers moments de l'empereur Maximilien	243
Université Saint-Joseph à Beyrouth	104	Garcia Moréno	247
Mgr Altmayer	105	Equateur (Amérique du Sud). — Couvent des Dominicains à Quito	249
Mgr Augustin Cluzel	108	Don Pedro	253
Mgr Timothée Attar	109	Amérique du Sud. — Chef indien en costume de gala	257
Mgr Louis de Gonzague Lasserre	112	Dom Bosco	259
Mgr Grégoire Jusef	113	Patagonie. — Procession à Carmen	261
Son Eminence le Cardinal Hassoun	116	Habitants de la Terre de Feu	262
Mgr Etienne-Pierre Azarian	117	Abd-el-Kader	265
Mgr Harcus	121	Mgr Pavy	267
Mgr Benham Benni	122	Kabylie. — Résidence des RR. PP. Jésuites à Djema Sahridj, chez les Beni Fraoucen	269
Homs, vu du Levant	123	Carthage. — Village sur les ruines de Carthage	271
Amédéah, ville forte dans les montagnes du Kurdistan	124	Tunisie. — Le rachat des Captifs par les Trinitaires	273
Mgr Joseph Audou	125	Egypte. — Un Copte catholique de Zifté	277
Mgr Lion, des Frères prêcheurs	127	Mgr Lavigerie bénissant un orphelin arabe	281
Saint François Xavier	135	R. P. Pouplard, des Missionnaires d'Alger	282
Mgr Bonjean, des Oblats de Marie-Immaculée	136	R. P. Richard, des Missionnaires d'Alger	283
Mgr Mélizan	137	Mgr Bessieux	286
Ceylan. — Cathédrale et résidence épiscopale à Jaffna	138	Mgr Kobès	287
Ceylan. — Rue de Colombo	139	Mgr Duret	287
Prince indien	144	Mgr Marion de Brésillac	290
Hindoustan. — Types divers	145	Côte des esclaves. — Antonio, chrétien indigène	291
Mgr Bigandet	153	Deux-Guinées. — M. de Brazza et un gr. d'indigènes	294
Mgr Gasnier, évêque de Malacca	155	Deux-Guinées. — Ranake, roi de Lambarène	295
Cochinchine. — Martyre du vénérable Marchand	156	Léopold II, roi des Belges	298
Mgr Dumoulin-Borie	157	R. P. Duparquet	299
M. Pierre-François Néron	159	Mgr Allard, des Oblats de Marie-Immaculée	303
M. Jean-Théophane Vénard	160	Mgr Jacques Ricards	305
Chine. — Façade de la cathédrale de l'Immaculée-Conception à Péking	162	Vasco de Gama	307
Mgr Hamer	163	Natal (Amérique méridionale). — Le roi Mohseh, chef basuto	308
Mgr Verrolles	164	Religieuse trappistine de Natal	309
La Supérieure des religieuses Canossiennes à Amoy	165	Haut-Zambèze (Afrique orientale). — Réception du R. P. Depelchin par le roi Lebuschi	313
Le martyre du Bienheureux Perboyre	167	Mgr Fava	316
Ho-Nan (Chine). — Missionnaire enseignant la doctrine catholique	168	Zanguebar. — Maison d'habitation des Missionnaires à Bagamoyo	317
L'amiral Courbet	169	Zanguebar. — Kingarou, le grand roi de l'Oukami	319
Mgr Lions	170	Mgr Touvier	323
M. Hue	171	Son Em. le Cardinal Massaja	327
M. Baptifaud	172	Afrique centrale. — Eglise et maison des Missionnaires et des Sœurs de Khartoum	331
Sancian. — Vue de la baie de Sun-ti et de la chapelle du tombeau de saint François Xavier	174	R. P. Louis Bonomi	335
Eglise des vingt-six Martyrs à Nagasaki	177	Victoria-Nyanza (Afrique équatoriale). — Intérieur de la station de Notre Dame de Kamoga	337
Mousts'Hito, Mikado du Japon	179	Le R. P. Lourdel	340
Le Vénérable Jacques Chastan	180	Mgr Livinhac	341
Le Vénérable Pierre Mauband	181	Afrique équatoriale. — Missionnaires de la 4 ^e caravane	345
Mgr Ridet	182	R. P. Jouen	353
Mgr Blanc	183	Madagascar. — Eglise-Cathédrale de l'Immaculée-Conception à Tananarive	356
Montréal	186	Iles Malgaches. — Le presbytère et l'école de Hell-Ville, capitale de Nossi-bé	357
Son Em. le Cardinal Tachereau	187	Son Em. le Cardinal Moran	369
Montréal	189	Nouvelle-Nurcie (Australie). — Premier établissement de la Mission bénédictine	377
Canada. — Poste de la Cie de la baie d'Hudson	191	Iles Sandwich (Océanie) — Cathédrale d'Honolulu	386
Manitoba (Canada)	193	Le R. P. Damien Deveuster	387
Canada. — Procession du Très-Sacrement et reposoir sur le bord de la forêt de Wemontaching	195	Le Bienheureux Pierre Chanel	398
Le cardinal Gibbons	197	Mgr Bataillon	399
Le Président Harrisson	199	Mgr Elloy	401
Le R. P. de Smet	201		
Etats-Unis. — Mission de la Conception	205		
Son Em. Mgr Mac-Closkey	209		
Mgr Lynch	211		
Mgr Elder	213		
Mgr Mrak	217		
Mgr Machebeuf	219		
Mgr Glorieux	221		
Mgr Charles-Jean Seghers	223		
Mgr Ireland	225		



DATE DUE

~~_____~~

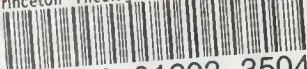
~~441-0-022~~

GAYLORD

PRINTED IN U S A



Princeton Theological Seminary Libraries



1 1012 01203 3504